TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41093

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME PREMIER

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOÎT, 20

1856

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

41093

ÉTUDES

DE

LA VIE MONDAINE

LA PETITE COMTESSE

I.

GEORGE L. A PAUL B. A PARIS.

Du Rozel, 15 septembre.

Il est neuf heures du soir, mon ami, et tu arrives d'Allemagne. On te remet ma lettre, dont le timbre t'annonce d'abord que je suis absent de Paris. Tu te permets un geste d'humeur, et tu me traites de vagabond. Cependant tu te plonges dans ton meilleur fauteuil, tu ouvres ma lettre, et tu apprends que je suis installé depuis cinq jours dans un moulin de Basse-Normandie. — Un moulin! comment diantre! que peut-il faire dans un moulin? — Ton front se plisse, tes sourcils se rapprochent : tu déposes ma lettre pour un moment, tu prétends pénétrer ce mystère par le seul effort de ton imaginative. — Soudain un aimable enjouement se peint sur tes traits; ta bouche exprime l'ironie du sage tempérée par l'indulgence de l'ami : tu as entrevu dans un nuage d'opéra-comique une meunière poudrée, un corsage de rubans en échelle, une jupe fine et courte, et des bas à coins dorés; bref, une de ces meunières dont le cœur fait tic-tac avec accompagnement de hautbois. — Mais les Grâces, qui se jouent sans cesse devant ta pensée, l'égarent parfois : ma meunière ressemble à la tienne comme je ressemble au jeune Colin; elle est

coiffée d'un vaste bonnet de coton, auquel la couche la plus intense de farine ne réussit pas à rendre sa couleur primitive; elle porte un jupon d'une étoffe de laine grossière qui écorcherait la peau d'un éléphant : bref, il m'arrive fréquemment de confondre la meunière avec le meunier, après quoi il est superflu d'ajouter que je ne suis nullement curieux de savoir si son cœur fait tic-tac.

La vérité est que, ne sachant comment tuer le temps en ton absence et n'ayant pas lieu d'espérer ton retour avant un mois (c'est ta faute), j'ai sollicité une mission. Le conseil-général du département de... venait tout à point d'émettre le vœu qu'une certaine abbaye ruinée, dite l'abbaye du Rozel, fût classée parmi les monumens historiques : on m'a chargé d'examiner de près les titres de la postulante. Je me suis rendu en toute hâte au chef-lieu de ce département *artistique*, où j'ai fait mon entrée avec la gravité importante d'un homme qui tient entre ses mains la vie ou la mort d'un monument cher au pays. J'ai pris dans l'hôtel quelques renseignemens : grande a été ma mortification quand j'ai reconnu que personne ne paraissait soupçonner qu'une abbaye du Rozel existât ou eût jamais existé à cent lieues à la ronde. — Je me suis présenté à la préfecture sous le coup de ce désenchantement : le préfet, qui est V..., que tu connais, m'a reçu avec sa bonne grâce ordinaire; mais aux questions que je lui adressais sur l'état des ruines qu'il s'agissait de conserver à l'amour traditionnel de ses administrés, il m'a répondu avec un sourire distrait que sa femme, qui avait vu ces ruines dans une partie de campagne, pendant son séjour aux bains de mer, m'en parlerait mieux qu'il ne le saurait faire.

Il m'invita à dîner, et le soir Mme V..., après les combats ordinaires de la pudeur expirante, me montra sur son album quelques vues des fameuses ruines, dessinées avec goût. Elle s'exalta tout doucement en me parlant de ces vénérables restes, encadrés, si on l'en croit, dans un site enchanteur, et fort propres surtout aux parties de campagne. Un regard suppliant et corrupteur termina sa harangue. Il me semble évident que cette jeune femme est la seule personne du département qui porte à cette pauvre vieille abbaye un intérêt véritable, et que les pères-conscrits du conseil-général ont émis un vœu de pure galanterie. Au surplus, il m'est impossible de ne pas me ranger à leur opinion : l'abbaye a de beaux yeux; elle mérite d'être classée : elle le sera.

Mon siége était donc fait dès ce moment, mais il fallait encore l'écrire et l'appuyer de quelques pièces justificatives. Malheureusement les archives et les bibliothèques locales n'abondent pas en traditions relatives à mon sujet : après deux jours de fouilles consciencieuses, je n'avais recueilli que de rares et insignifians docu-

mens, qui peuvent se résumer dans ces deux lignes : « Abbaye du Rozel, commune du Rozel, a été habitée de temps immémorial par les moines, — qui l'ont quittée — lorsqu'elle a été détruite. »

C'est pourquoi je résolus d'aller, sans plus de retard, demander leur secret à ces ruines mystérieuses, et de multiplier au besoin les artifices de mon crayon pour suppléer à la concision forcée de ma plume. — Je partis mercredi matin pour le gros bourg de ***, qui n'est qu'à deux ou trois lieues de l'abbaye. Un coche normand, compliqué d'un cocher normand, me promena tout le jour, comme un monarque indolent, le long des haies normandes. Le soir j'avais fait douze lieues, et mon cocher douze repas. Le pays est beau, quoique d'un caractère agreste un peu uniforme. Sous un bocage éternel se déploie une verdure opulente et monotone, dans l'épaisseur de laquelle ruminent des bœufs satisfaits. Je conçois les douze repas de mon cocher : l'idée de manger doit se présenter fréquemment et presque uniquement à l'imagination de tout homme qui passe sa vie au milieu de cette grasse nature, dont l'herbe même donne appétit.

Vers le soir cependant, l'aspect du paysage changea : nous entrâmes dans des plaines basses, marécageuses et nues comme des steppes, qui s'étendaient de chaque côté de la route; le bruit des roues sur la chaussée prit une sonorité creuse et vibrante; des joncs de couleur sombre et de hautes herbes d'apparence malsaine couvraient à perte de vue la surface noirâtre du marais. J'aperçus au loin, à travers le crépuscule et derrière un rideau de pluie, deux ou trois cavaliers lancés à toute bride, qui parcouraient, comme affolés, ces espaces sans bornes : ils s'ensevelissaient par intervalles dans les bas fonds du pâturage, et reparaissaient tout à coup, galopant toujours avec la même frénésie. Je ne pouvais imaginer vers quel but idéal se précipitaient ces fantômes équestres. Je n'eus garde de m'en informer. Le mystère est doux et sacré.

Le lendemain, je m'acheminai vers l'abbaye, emmenant dans mon cabriolet un grand paysan qui avait les cheveux jaunes, comme Cérès. C'était un valet de ferme qui demeurait depuis sa naissance à deux pas de mon monument; il m'avait entendu le matin prendre des informations dans la cour de l'auberge, et s'était offert obligeamment à me conduire aux ruines, qui étaient la première chose qu'il eût vue en venant au monde. Je n'avais nul besoin d'un guide : j'acceptai cependant l'offre de ce garçon, dont l'officieux bavardage semblait me promettre une conversation suivie, où j'espérais surprendre quelque légende intéressante; mais dès qu'il eut pris place à mes côtés, le drôle devint muet : mes questions semblaient même, je ne sais pourquoi, lui inspirer une profonde méfiance, voisine de la colère.

J'avais affaire au génie des ruines, gardien jaloux de leurs trésors. En revanche j'eus l'avantage de le ramener chez lui en voiture : c'était apparemment ce qu'il avait voulu, et il eut tout lieu d'être satisfait de ma complaisance.

Après avoir déposé devant sa porte cet agréable compagnon, je dus mettre moi-même pied à terre : un escalier de rochers, serpentant sur le flanc d'une lande, me conduisit au fond d'une étroite vallée, qui s'arrondit et s'allonge entre une double chaîne de hautes collines boisées. Une petite rivière y dort sous les aulnes, séparant deux bandes de prairies fines et moelleuses comme les pelouses d'un parc : on la traverse sur un vieux pont d'une seule arche qui dessine dans une eau tranquille le reflet de sa gracieuse ogive. Sur la droite les collines se rapprochent en forme de cirque, et semblent réunir leurs courbes verdoyantes; à gauche, elles s'évasent, et vont se perdre dans la masse haute et profonde d'une forêt. La vallée est ainsi close de toutes parts, et offre un tableau dont le calme, la fraîcheur et l'isolement pénètrent l'âme. Si l'on pouvait jamais trouver la paix hors de soi-même, ce doux asile la donnerait : il en donne du moins pour un instant l'illusion.

Le site eût suffi pour me faire deviner l'abbaye, qui sans doute succéda à l'ermitage. Dans cette période de transition brutale et convulsive qui ouvrit si péniblement l'ère moderne, quel immense besoin de repos et de recueillement devait se faire sentir aux âmes délicates et aux esprits contemplatifs! — Je lis dans le cœur du moine, du poète, du spiritualiste inconnu que le hasard amena un jour, au milieu de cet âge terrible, sur la pente de ces collines, et qui découvrit soudain le trésor de solitude qu'elles recélaient : je me figure l'attendrissement de ce rêveur fatigué en face d'une scène si paisible; je me le figure, et en vérité je ne suis pas loin de le partager. Notre époque, à travers de grandes dissemblances, n'est pas sans quelques rapports essentiels avec les premiers temps du moyen âge : le désordre moral, la convoitise matérielle, la violence barbare, qui caractérisaient cette phase sinistre de notre histoire, ne semblent éloignés de nous aujourd'hui que de la distance qui sépare la théorie de la pratique, le complot de l'exécution, et l'âme perverse de la main criminelle.

Les ruines de l'abbaye sont adossées à la forêt. Ce qui survit de l'abbaye elle-même est peu de chose : à l'entrée de la cour, une porte monumentale; une aile de bâtiment du XIIe siècle, où loge la famille du meunier dont je suis l'hôte; la salle du chapitre, remarquable par d'élégans arceaux et quelques traces de peintures murales; enfin deux ou trois cellules, dont une paraît avoir servi de lieu de correction, si j'en juge par la solidité de la porte et des verrous. Le reste

a été démoli, et se retrouve par fragmens dans les maisonnettes du voisinage. L'église, qui a presque les proportions d'une cathédrale, est d'une belle conservation et d'un effet merveilleux. Le portail et le chevet de l'abside ont seuls disparu : toute l'architecture intérieure, les voussures, les hautes colonnes, sont intactes et comme faites d'hier. Là il semble qu'un artiste ait présidé à l'œuvre de destruction : un coup de pioche magistral a ouvert aux deux extrémités de l'église, à la place du portail et à la place de l'autel, deux baies gigantesques, de sorte que le regard, du seuil de l'édifice, plonge dans la forêt comme à travers un profond arc triomphal. Dans ce lieu solitaire, cela est inattendu et solennel. J'en fus ravi.

— Monsieur, dis-je au meunier, qui, depuis mon arrivée, observait de loin chacun de mes pas avec cette méfiance féroce qui semble particulière au pays, je suis chargé d'étudier et de dessiner ces ruines. Ce travail me demandera plusieurs jours : ne pourriez-vous m'épargner une course quotidienne du bourg à l'abbaye, en me logeant chez vous tant bien que mal, pendant une semaine ou deux?

Le meunier, Normand de race, m'examina des pieds à la tête sans me répondre, en homme qui sait que le silence est d'or : il me toisa, me jaugea, me pesa, et finalement, desserrant ses lèvres enfarinées, il appela sa femme. La meunière apparut alors sur le seuil de la salle du chapitre, convertie en étable à veaux, et je dus lui renouveler ma demande. Elle m'examina à son tour, mais moins longuement que son mari, et avec le flair supérieur de son sexe. Sa conclusion fut, comme j'avais droit de m'y attendre, celle du *præses* dans *le Malade* : — *Dignus est intrare.* Le meunier, qui vit la tournure que prenaient les choses, souleva son bonnet et me régala d'un sourire. Ces braves gens du reste, une fois la glace rompue, s'ingénièrent à me dédommager, par mille attentions empressées, de la prudence de leur accueil. Ils voulaient m'abandonner leur propre chambre, ornée des *Aventures de Télémaque,* à laquelle je préférai — comme eût fait Mentor, — une cellule d'une austère nudité, dont la fenêtre à petits carreaux losangés s'ouvre sur le portail ruiné de l'église et sur l'horizon de la forêt.

Plus jeune de quelques années, j'aurais joui très vivement de cette poétique installation, mais je grisonne, ami Paul, ou du moins j'en ai peur, bien que j'essaie encore d'attribuer à de simples jeux de lumière les tons douteux dont ma barbe s'émaille au soleil du midi. Toutefois, si ma rêverie a changé d'objet, elle dure encore et me charme toujours. Mon sentiment poétique s'est modifié, et je crois qu'il s'est élevé. L'image d'une femme n'est plus l'élément indispensable de mon rêve : mon cœur, plus calme, et qui s'étudie à l'être, se retire peu à peu du champ où s'exerce ma pensée. Je ne puis, je l'avoue,

trouver un plaisir suffisant dans les pures et sèches méditations de l'intelligence : il faut que mon imagination parle d'abord et donne le branle à mon cerveau, il faut qu'un spectacle me touche et me provoque à penser, car je suis né romanesque, romanesque je mourrai, et tout ce qu'on peut me demander, tout ce que je puis obtenir de moi, à l'âge où la bienséance commande déjà la gravité, c'est de faire des romans sans amour.

Les monumens du passé favorisent cette disposition incurable de mon esprit : ils m'aident à ressusciter les mœurs, les passions, les idées de leurs anciens habitans, et à interroger, sous les caractères variés de chaque époque, la vieille énigme de la vie. — Dans cette cellule où je t'écris, je ne manque pas d'évoquer chaque soir des robes de bure et des visages macérés : un moine m'apparaît, tantôt à genoux dans cet anglè obscur, sur cette dalle usée, plongé dans les heureuses extases de la foi, tantôt accoudé sur cette noire tablette de chêne, couvrant d'auréoles d'or le parchemin des missels, perpétuant les œuvres du génie antique, ou poursuivant sa science, qui l'effraie, jusqu'aux limites de la magie. Un autre fantôme, debout près de l'étroite fenêtre, attache son regard humide sur la profondeur de ces bois, qui lui rappellent les chasses chevaleresques et les palefrois des châtelaines. — Tu en diras ce qu'il te plaira, j'aime les moines, non pas les moines de la décadence, les moines fainéans, pansus et verts gaillards, qui firent la joie de nos pères, et qui ne font pas la mienne. J'aime et je vénère cette ancienne société monastique, telle que je me la figure, recrutée parmi les races malheureuses et vaincues, conservant seule, au milieu d'un monde barbare, le sentiment et le goût des jouissances de l'esprit, ouvrant un refuge, et le seul refuge possible dans une telle époque, à toute intelligence qui laissait voir, fût-ce sous le sayon de l'esclave, quelque étincelle de génie. Combien de poètes, de savans, d'artistes, d'inventeurs anonymes ont dû bénir, pendant dix siècles, ce droit d'asile respecté qui les avait arrachés aux misères poignantes et à la vie bestiale de la glèbe ! L'abbaye aimait à découvrir ces pauvres penseurs plébéiens et à seconder le développement de leurs aptitudes diverses : elle leur assurait le pain de chaque jour et le doux bienfait du loisir, elle s'honorait et se parait de leurs talens. Quoique leur cercle fût étroit, ils y exerçaient du moins librement les facultés qu'ils tenaient de Dieu : ils vivaient heureux, quoiqu'ils dussent mourir ignorés.

Que plus tard le cloître se soit écarté de ces nobles et sévères traditions, qu'il ait dégénéré de chute en chute jusqu'aux frères Fredons et jusqu'au directeur spirituel de Panurge, cela est possible : il a dû subir le destin commun à toutes les institutions qui ont fait

leur temps, et qui survivent à leur œuvre accomplie. Toutefois il se peut bien que l'esprit gaulois de la bourgeoisie émancipée, auquel vint s'ajouter bientôt l'esprit de la réforme, ait dessiné dans nos vieilles abbayes plus de caricatures que de portraits. Quoi qu'il en soit, même en lisant Rabelais avec le respect qui convient, aucun homme doué de pensée ne saurait oublier que, durant cette triste nuit du moyen âge, le dernier rayon de la pure vie intellectuelle éclaire le front pâle du moine.

Jusqu'à présent l'ennui m'a épargné dans ma solitude. T'avouerai-je même que j'y éprouve un contentement singulier? Il me semble que je suis à mille lieues des choses d'ici-bas, et qu'il y a une sorte de trêve et de temps d'arrêt dans la misérable routine de mon existence, à la fois tourmentée et banale. Je savoure ma complète indépendance avec l'allégresse naïve d'un Robinson de douze ans. Je dessine quand il me plaît : le reste du temps je me promène çà et là à l'aventure, en ayant grand soin de ne jamais franchir les bornes du vallon sacré. Je m'asseois sur le parapet du pont, et je regarde couler l'eau; je vais à la découverte dans les ruines; je m'enfonce dans les souterrains : j'escalade les degrés rompus du beffroi; je ne puis les redescendre, et je demeure à cheval sur une gargouille, faisant une assez sotte figure, jusqu'à ce que le meunier m'apporte une échelle. Je m'égare la nuit dans la forêt, et je vois passer les chevreuils au clair de lune. Que veux-tu? Tout cela me berce agréablement, et me produit l'impression d'un rêve d'enfant, que je fais dans l'âge mûr.

Ta lettre, datée de Cologne, et qu'on m'a renvoyée ici suivant mes instructions, a seule troublé ma béatitude. Je me console difficilement d'avoir quitté Paris presque à la veille de ton retour. Que le ciel confonde tes caprices et ton indécision! Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de hâter mon travail; mais où trouver les documens historiques qui me manquent? Je tiens sérieusement à sauver ces ruines. Il y a là un paysage rare, un tableau de prix, qu'on ne peut laisser périr sans vandalisme.

Et puis j'aime les moines, te dis-je. Je veux rendre à leurs ombres cet hommage de sympathie. Oui, si j'avais vécu il y a quelque mille ans, j'aurais certainement cherché parmi eux le repos du cloître en attendant la paix du ciel. Quelle existence m'eût mieux convenu? Sans souci de ce monde et assuré de l'autre, sans troubles du cœur ni de l'esprit, j'aurais écrit paisiblement de douces légendes auxquelles j'eusse été crédule, j'aurais déchiffré curieusement des manuscrits inconnus et découvert en pleurant de joie l'Iliade ou l'Énéide; j'aurais dessiné des rêves de cathédrales, chauffé des alambics, — et peut-être inventé la poudre : ce n'est pas ce que j'aurais fait de mieux.

Allons, il est minuit : frère, il faut dormir.

Post-scriptum. Il y a des spectres! — Je fermais cette lettre, mon ami, au milieu d'un silence solennel, quand soudain mon oreille s'est emplie de bruits mystérieux et confus qui paraissaient venir du dehors, et où j'ai cru distinguer le sourd murmure d'une foule. Je me suis approché fort surpris de la fenêtre de ma cellule, et je ne saurais trop te dire la nature précise de l'émotion que j'ai ressentie en apercevant les ruines de l'église éclairées d'une lumière resplendissante : le vaste portail et les ogives béantes jetaient des flots de clarté jusque sur les bois lointains. Ce n'était point, ce ne pouvait être un incendie. J'entrevoyais d'ailleurs, à travers les trèfles de pierre, des ombres de taille surhumaine qui passaient dans la nef, paraissant exécuter avec une sorte de rhythme quelque cérémonie bizarre. — J'ai brusquement ouvert ma fenêtre : au même instant, de bruyantes fanfares ont éclaté dans la ruine, et ont fait retentir tous les échos de la vallée; après quoi j'ai vu sortir de l'église une double file de cavaliers armés de torches et sonnant du cor, quelques-uns vêtus de rouge, d'autres drapés de noir et la tête couverte de panaches. Cette étrange procession a suivi, toujours dans le même ordre, avec le même éclat et les mêmes fanfares, le chemin ombragé qui borde les prairies. Arrivée sur le petit pont, elle a fait une station : j'ai vu les torches s'élever, s'agiter et lancer des gerbes d'étincelles; les cors ont fait entendre une cadence prolongée et sauvage; puis soudain toute lumière a disparu, tout bruit a cessé, et la vallée s'est ensevelie de nouveau dans les ténèbres et dans le silence profond de minuit. Voilà ce que j'ai vu et entendu. Toi qui arrives d'Allemagne, as-tu rencontré le Chasseur Noir? Non? Pends-toi donc!

II.

16 septembre.

L'ancienne forêt de l'abbaye appartient à un riche propriétaire du pays, le marquis de Malouet, descendant de Nemrod, et dont le château paraît être le centre social du pays. Il y a presque chaque jour en cette saison grande chasse dans la forêt : hier la fête s'acheva par un souper sur l'herbe suivi d'un retour aux flambeaux. J'aurais volontiers étranglé l'honnête meunier qui m'a donné à mon réveil cette explication en langue vulgaire de ma ballade de minuit.

Voilà donc le monde qui envahit avec toutes ses pompes ma chère solitude. Je le maudis, Paul, dans toute l'amertume de mon cœur. Je lui ai dû hier soir, à la vérité, une apparition fantastique qui m'a charmé; mais je lui dois aujourd'hui une aventure ridicule, dont je suis seul à ne point rire, car j'en suis le héros.

J'étais ce matin mal disposé au travail; j'ai dessiné toutefois jusqu'à midi, mais il m'a fallu y renoncer : j'avais la tête lourde, l'humeur maussade, je sentais vaguement dans l'air quelque chose de

fatal. Je suis rentré un instant au moulin pour y déposer mon attirail; j'ai chicané la meunière consternée au sujet de je ne sais quel brouet cruellement indigène qu'elle m'avait servi à déjeuner; j'ai rudoyé les deux enfans de cette bonne femme qui touchaient à mes crayons; enfin j'ai donné au chien du logis un coup de pied accompagné de la célèbre formule : juge, si tu m'avais fait quelque chose!

Assez peu satisfait de moi-même, comme tu le penses, après ces trois petites lâchetés, je me suis dirigé vers la forêt pour m'y dérober autant que possible à la lumière du jour. Je me suis promené près d'une heure sans pouvoir secouer la mélancolie prophétique qui m'obsédait. Avisant enfin, au bord d'une des avenues qui traversent la forêt, et sous l'ombrage des hêtres, un épais lit de mousse, je m'y suis étendu avec mes remords, et je n'ai pas tardé à m'y endormir d'un profond sommeil. — Dieu! que n'était-ce celui de la mort!

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand j'ai été réveillé tout à coup par un certain ébranlement du sol dans mon voisinage immédiat : je me suis levé brusquement, et j'ai vu à quatre pas de moi, dans l'avenue, une jeune femme à cheval. Mon apparition subite a un peu effrayé le cheval, qui a fait un écart. La jeune femme, qui ne m'avait pas encore aperçu, le ramenait en lui parlant. Elle m'a paru jolie, mince, élégante. J'ai entrevu rapidement des cheveux blonds, des sourcils d'une nuance plus foncée, un œil vif, un air de hardiesse, et un feutre à panache bleu campé sur l'oreille avec trop de crânerie. — Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut que tu saches que j'étais vêtu d'une blouse de touriste maculée d'ocre rouge; de plus, je devais avoir cet œil hagard et cette mine effarée qui donnent à celui qu'on éveille en sursaut une physionomie à la fois comique et alarmante. Joins à tout cela une chevelure en désordre, une barbe semée de feuilles mortes, et tu n'auras aucune peine à t'expliquer la terreur qui a subitement bouleversé la jeune chasseresse au premier regard qu'elle a jeté sur moi : — elle a poussé un faible cri, et, tournant bride aussitôt, elle s'est sauvée au galop de bataille.

Il m'était impossible de me méprendre sur la nature de l'impression que je venais de produire : elle n'avait rien de flatteur. Toutefois j'ai trente-cinq ans, et il ne suffit plus, Dieu merci, du coup d'œil plus ou moins bienveillant d'une femme pour troubler la sérénité de mon âme. J'ai suivi d'un regard souriant la fuyante amazone; à l'extrémité de l'allée dans laquelle je venais de ne point faire sa conquête, elle a tourné brusquement à gauche, s'engageant dans une avenue parallèle. Je n'ai eu qu'à traverser le fourré voisin pour la voir rejoindre une cavalcade composée de dix ou douze personnes,

qui semblaient l'attendre, et auxquelles elle criait de loin, d'une voix entrecoupée : — Messieurs ! messieurs ! un sauvage ! il y a un sauvage dans la forêt !

Intéressé par ce début, je m'installe commodément derrière un épais buisson, l'œil et l'oreille également attentifs. On entoure la jeune femme; on suppose d'abord qu'elle plaisante, mais son émotion est trop sérieuse pour n'avoir point d'objet. Elle a vu, elle a bien clairement vu, non pas précisément un sauvage si on veut, mais un homme déguenillé dont la blouse en lambeaux semblait couverte de sang, dont le visage, les mains et toute la personne étaient d'une saleté repoussante, la barbe effroyable, les yeux à moitié sortis de leurs orbites; bref, un individu près duquel le plus atroce brigand de Salvator n'est qu'un berger de Watteau. Jamais amour-propre d'homme ne fut à pareille fête. Cette charmante personne ajoutait que je l'avais menacée, et que je m'étais jeté, comme le spectre de la forêt du Mans, à la tête de son cheval. — A ce récit merveilleux répond un cri général et enthousiaste : — Donnons-lui la chasse ! cernons-le ! traquons-le ! hop ! hourrah ! — et là-dessus toute la cavalerie s'ébranle au galop sous la direction de l'aimable conteuse.

Je n'avais, suivant toute apparence, qu'à demeurer tranquillement blotti dans ma cachette pour dépister les chasseurs, qui m'allaient chercher dans l'avenue où j'avais rencontré l'amazone. Malheureusement j'eus la pensée, pour plus de sûreté, de gagner le fourré qui se présentait en face de moi. Comme je traversais le carrefour avec précaution, un cri de joie sauvage m'apprend que je suis aperçu; en même temps je vois l'escadron tourner bride et revenir sur moi comme un torrent. Un seul parti raisonnable me restait à prendre, c'était de m'arrêter, d'affecter l'étonnement d'un honnête promeneur qu'on dérange, et de déconcerter mes assaillans par une attitude à la fois digne et simple; mais saisi d'une sotte honte, qu'il est plus facile de concevoir que d'expliquer, convaincu d'ailleurs qu'un effort vigoureux allait suffire pour me délivrer de cette poursuite importune et pour m'épargner l'embarras d'une explication, je commets la faute à jamais déplorable de hâter le pas, ou plutôt, pour être franc, de me sauver à toutes jambes. Je traverse le chemin comme un lièvre, et je m'enfonce dans le fourré, salué au passage d'une salve de joyeuses clameurs. Dès cet instant, mon destin était accompli; toute explication honorable me devenait impossible; j'avais ostensiblement accepté la lutte avec ses chances les plus extrêmes.

Cependant je possédais encore une certaine dose de sang-froid, et tout en fendant les broussailles avec fureur, je me berçais de re-

flexions rassurantes. Une fois séparé de mes persécuteurs par l'épaisseur d'un fourré inaccessible à la cavalerie, je saurais gagner assez d'avance pour me rire de leurs vaines recherches. — Cette dernière illusion s'est évanouie lorsque, arrivé à la limite du couvert, j'ai reconnu que la troupe maudite s'était divisée en deux bandes, qui m'attendaient l'une et l'autre au débuché. A ma vue, il s'est élevé une nouvelle tempête de cris et de rires, et les trompes de chasse ont retenti de toutes parts. J'ai eu le vertige; la forêt a tourbillonné autour de moi; je me suis jeté dans le premier sentier qui s'est offert à mes yeux, et ma fuite a pris le caractère d'une déroute désespérée.

La légion implacable des chasseurs et des chasseresses n'a pas manqué de s'élancer sur mes traces avec un redoublement d'ardeur et de stupide gaieté. Je distinguais toujours à leur tête la jeune femme au panache bleu, qui se faisait remarquer par un acharnement particulier, et que je vouais de bon cœur aux accidens les plus sérieux de l'équitation. C'était elle qui encourageait ses odieux complices, quand j'étais parvenu un instant à leur dérober ma piste; elle me découvrait avec une clairvoyance infernale, me montrait du bout de sa cravache, et poussait un éclat de rire barbare quand elle me voyait reprendre ma course à travers les halliers, soufflant, haletant, éperdu, absurde. J'ai couru ainsi pendant un temps que je ne saurais apprécier, accomplissant des prouesses de gymnastique inouies, perçant les taillis épineux, m'embourbant dans les fondrières, sautant les fossés, rebondissant sur mes jarrets avec l'élasticité d'un tigre, galopant à la diable, sans raison, sans but, et sans autre espérance que de voir la terre s'entr'ouvrir sous mes pas.

Enfin, et par un simple effet du hasard, car depuis longtemps j'avais perdu toutes notions topographiques, j'ai aperçu les ruines devant moi; j'ai franchi par un dernier élan l'espace libre qui les sépare de la forêt, j'ai traversé l'église comme un excommunié, et je suis arrivé tout flambant devant la porte du moulin. Le meunier et sa femme étaient sur le seuil, attirés par le bruit de la cavalcade, qui me suivait de près; ils m'ont regardé avec une expression de stupeur; j'ai vainement cherché quelques paroles d'explication à leur jeter en passant, et après d'incroyables efforts d'intelligence, je n'ai pu que leur murmurer niaisement : Si on me demande..... dites que je n'y suis pas!... Puis j'ai gravi d'un saut l'escalier de ma cellule, et je suis venu tomber sur mon lit dans un état de complet épuisement.

Cependant, Paul, la chasse se précipitait tumultueusement dans la cour de l'abbaye; j'entendais le piétinement des chevaux, la voix des cavaliers, et même le son de leurs bottes sur les dalles du seuil, ce qui me prouvait qu'une partie d'entre eux avait mis pied à terre

et me menaçait d'un dernier assaut : je me suis relevé avec un mouvement de rage et j'ai regardé mes pistolets. Heureusement, après quelques minutes de conversation avec le meunier, les chasseurs se sont retirés, non sans me laisser clairement entendre que, s'ils avaient pris meilleure opinion de ma moralité, ils emportaient une idée fort réjouissante de l'originalité de mon caractère.

Tel est, mon ami, l'historique fidèle de cette journée malheureuse, où je me suis couvert franchement, et des pieds à la tête, d'une espèce d'illustration à laquelle tout Français préférera celle du crime. J'ai à cette heure la satisfaction de savoir que je suis, dans un château voisin, au milieu d'une société de brillans cavaliers et de belles jeunes femmes, un texte de plaisanteries inépuisable. Je sens de plus, depuis mon mouvement de flanc (comme on a coutume d'appeler à la guerre les retraites précipitées), que j'ai perdu à mes propres yeux quelque chose de ma dignité, et je ne puis me dissimuler en outre que je suis loin de jouir auprès de mes hôtes rustiques de la même considération.

En présence d'une situation si gravement compromise, j'ai dû tenir conseil : après une courte délibération, j'ai rejeté bien loin, comme puéril et pusillanime, le projet que me suggérait mon amour-propre aux abois, celui de quitter ma résidence, et même d'abandonner le pays. J'ai pris le parti de poursuivre philosophiquement le cours de mes travaux et de mes plaisirs, de montrer une âme supérieure aux circonstances, et de donner enfin aux amazones, aux centaures et aux meuniers le beau spectacle du sage dans l'adversité.

III.

20 septembre.

Je reçois ta lettre. Tu es de la vraie race des amis du Monomotapa. Mais quel enfantillage! Voilà la cause de ton brusque retour! Un rien, un méchant cauchemar, qui, deux nuits de suite, te fait entendre ma voix t'appelant à mon secours. Ah! fruits amers de la détestable cuisine allemande! — Vraiment, Paul, tu es bête. Tu me dis pourtant des choses qui me touchent jusqu'aux larmes. Je ne saurais te répondre à mon gré. J'ai le cœur tendre et le verbe sec. Je n'ai jamais pu dire à personne : Je vous aime. Il y a un démon jaloux qui altère sur mes lèvres toute parole de tendresse, et lui donne une inflexion d'ironie. — Mais, Dieu merci, tu me connais.

Il paraît que je te fais rire quand tu me fais pleurer? Allons, tant mieux. Oui, ma noble aventure de la forêt a une suite, et une suite dont je me passerais bien. Tous les malheurs dont tu me sentais menacé sont arrivés : sois donc tranquille.

Le lendemain de ce jour néfaste, je débutai par reconquérir l'estime de mes hôtes du moulin, en leur racontant de bonne grâce les plus piquans épisodes de ma course. Je les vis s'épanouir à ce récit; la femme, en particulier, se pâmait avec des convulsions atroces et des ouvertures de mâchoire formidables. Je n'ai rien vu de si hideux en ma vie que cette grosse joie de vachère.

En témoignage d'un retour de sympathie complet, le meunier me demanda si j'étais chasseur, ôta du croc de sa cheminée un long tube rouillé qui me fit penser à la carabine de Bas-de-Cuir, et me le mit entre les mains en me vantant les qualités meurtrières de cet instrument. J'acceptai sa politesse avec une apparence de vive satisfaction, n'ayant jamais eu le cœur de détromper les gens qui croient m'être agréables, et je me dirigeai vers les bois-taillis qui couvrent les collines, portant comme une lance cette arme vénérable, qui me paraissait en effet des plus dangereuses. J'allai m'asseoir dans les bruyères et je déposai le long fusil près de moi, puis je m'amusai à écarter à coups de pierre les jeunes lapins qui venaient jouer imprudemment dans le voisinage d'une machine de guerre dont je ne pouvais répondre. Grâce à ces précautions, pendant plus d'une heure que dura ma chasse, il n'arriva d'accident ni au gibier ni à moi.

A te dire vrai, j'étais bien aise de laisser passer le moment où les chasseurs du château avaient coutume de se mettre en campagne, ne me souciant pas, par un reste de vaine gloire, de me trouver sur leur passage ce jour-là. Vers deux heures de l'après-midi, je quittai mon lit de menthe et de serpolet, convaincu que je n'avais à redouter désormais aucune rencontre importune. Je remis la canardière au meunier, qui sembla un peu étonné, peut-être de me revoir les mains vides, et plus probablement de me revoir en vie. J'allai m'installer en face du portail, et j'entrepris d'achever une vue générale de la ruine, aquarelle magnifique qui doit enlever les suffrages du ministre.

J'étais profondément absorbé dans mon travail, quand je crus tout à coup entendre plus distinctement qu'à l'ordinaire ce bruit de cavalerie qui, depuis ma mésaventure, chagrinait sans cesse mes oreilles. Je me retournai avec vivacité, et j'aperçus l'ennemi à deux cents pas de moi. Il était cette fois en tenue de ville, paraissant équipé pour une simple promenade; il avait fait depuis la veille quelques recrues des deux sexes, et offrait véritablement une masse imposante. Quoique préparé de longue main à cette occurrence, je ne pus me défendre d'un certain malaise, et je pestai fort contre ces désœuvrés infatigables. Toutefois je n'eus pas même la pensée de faire retraite; j'avais perdu le goût de la fuite pour le reste de mes jours.

A mesure que la cavalcade approchait, j'entendais des rires étouffés et des chuchottemens dont le secret ne m'échappait point : je dois t'avouer qu'un grain de colère commençait à fermenter dans mon cœur, et tout en continuant ma besogne avec l'apparence du plus vif intérêt et des poses de tête admiratives devant mon aquarelle, je prêtais à la scène qui se passait derrière moi une attention sombre et vigilante. Au surplus l'intention définitive des promeneurs parut être de ménager mon infortune : au lieu de suivre le sentier au bord duquel j'étais établi, et qui était le chemin le plus court pour gagner les ruines, ils s'écartèrent un peu sur la droite et défilèrent en silence. Un seul d'entre eux, quittant le groupe principal, fit brusquement une pointe de côté, et vint s'arrêter à dix pas de mon atelier : quoique j'eusse le front penché sur mon dessin, je sentis, par cette étrange intuition que chacun connaît, un regard humain se fixer sur moi. Je levai les yeux d'un air d'indifférence, les rebaissant presque aussitôt : ce rapide mouvement m'avait suffi pour reconnaître dans cet observateur indiscret la jeune dame au panache bleu, cause première de mes disgrâces. Elle était là, campée sur son cheval, le menton en l'air, les yeux à demi clos, me considérant des pieds à la tête avec une insolence admirable. J'avais cru devoir d'abord, par égard pour son sexe, m'abandonner sans défense à son impertinente curiosité ; mais au bout de quelques secondes, comme elle continuait son manége, je perdis patience, et, relevant la tête plus franchement, j'arrêtai mon regard sur le sien, avec une gravité polie, mais avec une profonde insistance. Elle rougit, ce que voyant, je la saluai. Elle me fit de son côté une légère inclination, s'éloigna au galop de chasse, et disparut sous la voûte de la vieille église. — Je demeurai ainsi maître du champ de bataille, savourant avec plaisir le triomphe de fascination que je venais de remporter sur cette petite personne, qu'il y avait assurément du mérite à décontenancer.

La promenade dans la forêt dura vingt minutes à peine, et je vis bientôt la brillante fantasia déboucher pêle-mêle hors du portail. Je feignis de nouveau une profonde abstraction, mais cette fois encore un cavalier se détacha de la compagnie, et s'avança vers moi : c'était un homme de grande taille, qui portait un habit bleu boutonné militairement jusqu'à la gorge. Il marchait si droit sur mon petit établissement, que je ne pus m'empêcher de lui supposer la résolution arrêtée de passer par-dessus, afin de faire rire les dames. Je le surveillais en conséquence d'un œil furtif, mais alerte, lorsque j'eus le soulagement de le voir s'arrêter à deux pas de mon tabouret, et ôter son chapeau : « Monsieur, me dit-il d'une voix franche et pleine, voulez-vous me permettre de voir votre dessin ? » Je lui rendis son salut, m'inclinai en signe d'acquiescement, et pour-

suivis mon travail. Après un moment de silencieuse contemplation, l'inconnu équestre laissa échapper quelques épithètes louangeuses qui semblaient lui être arrachées par la violence de ses impressions; puis, reprenant l'allocution directe : « Monsieur, me dit-il, permettez-moi de rendre grâce à votre talent; nous lui devrons, je n'en puis douter, la conservation de ces ruines, qui sont l'ornement de notre pays. » Je quittai aussitôt ma réserve, qui n'eût plus été qu'une bouderie enfantine, et je répondis, comme il convenait, que c'était apprécier avec beaucoup d'indulgence une ébauche d'amateur, que j'avais au reste le plus vif désir de sauver ces belles ruines, mais que la partie la plus sérieuse de mon travail menaçait de demeurer très insignifiante, faute de renseignemens historiques que j'avais vainement cherchés dans les archives du chef-lieu.

— Parbleu, monsieur, reprit le cavalier, vous me faites grand plaisir. J'ai dans ma bibliothèque une bonne partie des archives de l'abbaye. Venez les consulter à votre loisir. Je vous en serai reconnaissant.

Je remerciai avec embarras. Je regrettais de n'avoir pas su cela plus tôt. Je craignais d'être rappelé à Paris par une lettre que j'attendais ce jour même. Cependant je m'étais levé pour faire cette réponse, dont je m'efforçais d'atténuer la mauvaise grâce par la courtoisie de mon attitude. En même temps je prenais une idée plus nette de mon interlocuteur : c'était un beau vieillard à large poitrine, qui paraissait porter très vertement une soixantaine d'hivers, et dont les yeux bleu clair à fleur de tête exprimaient la bienveillance la plus ouverte.

— Allons! allons! s'écria-t-il, parlons franc! Il vous répugne de vous mêler à cette bande d'étourdis que voilà là-bas, et que je n'ai pu empêcher hier de faire une sottise pour laquelle je vous présente mes excuses. Je me nomme le marquis de Malouet, monsieur. Au surplus, les honneurs de la journée ont été pour vous. On voulait vous voir : vous ne vouliez pas être vu. Vous avez eu le dernier mot. Qu'est-ce que vous demandez?

Je ne pus m'empêcher de rire en entendant une interprétation si favorable de ma triste équipée.

—Vous riez! reprit le vieux marquis : bravo! nous allons nous comprendre. Ah çà, qu'est-ce qui vous empêche de venir passer quelques jours chez moi? Ma femme m'a chargé de vous inviter : elle a compris par le menu tous vos ennuis d'hier... Elle a une bonté d'ange, ma femme... elle n'est plus jeune, elle est toujours malade, c'est un souffle, mais c'est un ange... Je vous logerai dans ma bibliothèque... vous vivrez en ermite, si cela vous convient... Mon Dieu! je vois votre affaire, vous dis-je : mes étourneaux vous font peur...

vous êtes un homme sérieux! je connais ce caractère-là!... Eh bien! vous trouverez à qui parler... ma femme est pleine d'esprit... moi-même, je n'en manque pas... J'aime l'exercice... il est nécessaire à ma santé... mais il ne faut pas me prendre pour une brute... Diable! pas du tout! je vous étonnerai... Vous devez aimer le whist, nous le ferons ensemble... vous devez aimer à bien vivre, délicatement, j'entends, comme il sied à un homme de goût et d'intelligence... Eh bien! puisque vous appréciez la bonne chère, je suis votre homme; j'ai un cuisinier excellent... j'en ai même deux pour le quart d'heure, un qui part et l'autre qui arrive... il y a conjonction... cela fait une lutte savante... un tournoi académique... dont vous m'aiderez à décerner le prix!... Allons! ajouta-t-il en riant lui-même ingénument de son bavardage, voilà qui est dit, n'est-ce pas? je vous enlève?

Heureux, Paul, l'homme qui sait dire : non! Seul il est vraiment maître de son temps, de sa fortune et de son honneur. Il faut savoir dire : non! même à un pauvre, même à une femme, même à un vieillard aimable, sous peine de livrer à l'aventure sa charité, sa dignité et son indépendance. Faute d'un non viril, que de misères, que de chutes, que de crimes, depuis Adam!

Tandis que je pesais à part moi l'invitation qui m'était adressée, ces réflexions m'assaillirent en foule; j'en reconnus la profonde sagesse, — et je dis : oui. — Oui fatal, par lequel je perdais mon paradis, échangeant une retraite complétement à mon gré, paisible, laborieuse, romanesque et libre, contre la gêne d'un séjour où la vie mondaine déploie toutes les fureurs de son insipide dissipation.

Je réclamai le temps nécessaire pour préparer mon déménagement, et M. de Malouet me quitta, après une chaleureuse poignée de main, en me déclarant que je lui plaisais fort, et qu'il allait exciter ses deux cuisiniers à me faire un accueil triomphal. — Je vais, me dit-il, leur annoncer un artiste, un poète; ça va leur monter l'imagination.

Vers cinq heures, deux domestiques du château vinrent prendre mon mince bagage et m'avertir qu'une voiture m'attendait au haut des collines. Je dis adieu à ma cellule; je remerciai mes hôtes, et j'embrassai leurs marmots, tout barbouillés et mal peignés qu'ils étaient. Ce petit monde sembla me voir partir avec regret. J'éprouvais moi-même une tristesse extraordinaire. Je ne sais quel étrange sentiment m'attachait à cette vallée, mais je la quittai le cœur serré, comme on quitte une patrie.

A demain, Paul, car je n'en puis plus.

IV.

21 septembre.

Le château de Malouet est une construction massive et assez vulgaire, qui date d'une centaine d'années. De belles avenues, une cour d'honneur d'un grand style et un parc séculaire lui prêtent toutefois une véritable apparence seigneuriale. — Le vieux marquis vint me recevoir au bas du perron, passa son bras sous le mien, et après m'avoir fait traverser une longue file de corridors, m'introduisit dans un vaste salon, où régnait une obscurité presque complète; je ne pus qu'entrevoir vaguement, aux lueurs intermittentes du foyer, une vingtaine de personnages des deux sexes, espacés çà et là par petits groupes. Grâce à ce bienheureux crépuscule, je sauvai mon entrée, qui de loin s'était présentée à mon imagination sous un jour solennel et un peu alarmant. Je n'eus que le temps de recevoir le compliment de bienvenue que Mme de Malouet m'adressa d'une voix faible, mais pénétrante et sympathique. Elle me prit le bras presque aussitôt pour passer dans la salle à manger, ayant résolu, à ce qu'il paraît, de ne refuser aucune marque de considération à un coureur d'une si surprenante agilité.

Une fois à table et en pleine lumière, je ne laissai pas de m'apercevoir que mes prouesses de la veille n'étaient pas oubliées, et que j'étais le point de mire de l'attention générale; mais je supportai bravement ce feu croisé de regards curieux et ironiques, retranché d'une part derrière une montagne de fleurs qui ornait le milieu de la table, et soutenu de l'autre dans ma position défensive par la bienveillance ingénieuse de ma voisine. — Mme de Malouet est une de ces rares vieilles femmes qu'une force d'esprit supérieure ou une grande pureté d'âme ont protégées contre le désespoir à l'heure fatale de la quarantième année, et qui ont sauvé du naufrage de leur jeunesse une épave unique, mais un charme souverain, celui de la grâce. Petite, frêle, le visage pâli et macéré par une souffrance habituelle, elle justifie exactement le mot de son mari : C'est un souffle, un souffle qui respire l'intelligence et la bonté. Aucune trace de prétention malséante à son âge, un soin exquis de sa personne sans ombre de coquetterie, un oubli complet de la jeunesse perdue, une sorte de pudeur d'être vieille, et un désir touchant, non de plaire, mais d'être pardonnée, telle est cette marquise que j'adore. Elle a beaucoup voyagé, beaucoup lu, et connaît bien son Paris. Je m'égarai avec elle dans une de ces causeries rapides où deux esprits qui se rencontrent pour la première fois aiment à faire connaissance, allant d'un pôle à l'autre, effleurant toutes choses, controversant avec gaieté et concordant avec bonheur.

M. de Malouet profita de l'enlèvement du plat gigantesque qui nous séparait pour s'assurer de l'état de mes relations avec sa femme. Il parut satisfait de notre bonne intelligence évidente, et élevant sa voix sonore et cordiale : — Monsieur, me dit-il, je vous ai parlé de mes deux cuisiniers rivaux; voici le moment de me prouver que vous méritez la réputation de haut discernement dont je vous ai gratifié auprès de ces deux virtuoses... Hélas ! je vais perdre le plus ancien, et sans contredit le plus savant de ces maîtres, — l'illustre Jean Rostain. C'est lui, monsieur, qui, m'arrivant de Paris il y a deux ans, me dit cette belle parole : un homme de goût, monsieur le marquis, ne peut plus habiterParis; on y fait maintenant une certaine cuisine... romantique, qui nous mènera loin ! — Bref, monsieur, Rostain est classique : cet homme rare a une opinion ! Eh bien ! vous venez de goûter successivement à deux plats d'entremets dont la crême forme la base essentielle : suivant moi, ces deux plats sont réussis l'un et l'autre ; mais l'œuvre de Rostain m'a paru d'une supériorité prononcée... Ah ! ah ! monsieur, je suis curieux de savoir si vous pourrez de vous-même, et sur cette seule indication, assigner à chaque arbre son fruit et rendre à César ce qui est à César... Ah ! ah ! voyons cela.

Je jetai un coup d'œil à la dérobée sur les restes des deux plats que me signalait le marquis, et je n'hésitai pas à qualifier de classique celui que couronnait un temple de l'Amour, avec une image de ce dieu en pâte polychrôme.

— Touché ! s'écria le marquis. Bravo ! Rostain le saura, et son cœur en sera réjoui. Ah ! monsieur, que n'ai-je eu l'honneur de vous recevoir chez moi quelques jours plus tôt ! J'aurais peut-être gardé Rostain, ou, pour mieux dire, Rostain m'eût peut-être gardé, car je ne puis vous cacher, messieurs les chasseurs, que vous n'êtes point dans les bonnes grâces du vieux chef, et je ne suis pas loin d'attribuer son départ, de quelques prétextes qu'il le colore, aux dégoûts dont l'abreuve votre indifférence. Je crus lui être agréable en lui annonçant, il y a quelques semaines, que nos réunions de chasse allaient lui assurer un concours d'appréciateurs digne de ses talens. — Monsieur le marquis m'excusera, me répondit Rostain avec un sourire mélancolique, si je ne partage point ses illusions : en premier lieu, un chasseur dévore et ne mange point; il apporte à table un estomac de naufragé, *iratum ventrem*, comme dit Horace, et engloutit sans choix et sans réflexion, *gulæ parens*, les productions les plus sérieuses d'un artiste; en second lieu, l'exercice violent de la chasse a développé chez le convive une soif désordonnée qui s'assouvit généralement sans modération. Or monsieur le marquis n'ignore pas le sentiment des anciens sur l'usage excessif du vin pendant le

repas : — il émousse le goût — *exsurdant vina palatum !* — Néanmoins monsieur le marquis peut être assuré que je travaillerai pour ses invités avec ma conscience habituelle, quoique avec la douloureuse certitude de n'être point compris. — En achevant ces mots, Rostain se drapa dans sa toge, adressa au ciel le regard du génie méconnu, et sortit de mon cabinet.

— J'aurais cru, dis-je au marquis, qu'aucun sacrifice ne vous eût coûté pour retenir ce grand homme.

— Vous me jugez bien, monsieur, reprit M. de Malouet; mais vous allez voir qu'il me conduisit jusqu'aux limites de l'impossible. Il y a précisément huit jours, M. Rostain, m'ayant demandé une audience particulière, m'annonça qu'il se voyait dans la pénible nécessité de quitter mon service. — Ciel! monsieur Rostain, quitter mon service! Et où irez-vous? — A Paris. — Comment! à Paris! Mais vous aviez secoué sur la grande Babylone la poudre de vos sandales! La décadence du goût, l'essor de plus en plus marqué de la cuisine romantique! ce sont vos propres paroles, Rostain... Il soupira : — Sans doute, monsieur le marquis, mais la vie de province a des amertumes que je n'avais point pressenties. — Je lui proposai des gages fabuleux, il refusa. — Voyons, qu'y a-t-il donc, mon ami? Ah! je sais! vous n'aimez point la fille de cuisine; elle trouble vos méditations par ses chants grossiers : — soit, je la congédie!... Cela ne suffit pas? C'est donc Antoine qui vous déplaît? Je le renvoie! Est-ce mon cocher? Je le chasse! — Bref, je lui offris, messieurs, toute ma maison en holocauste. A ces prodigieuses concessions, le vieux chef secouait la tête avec indifférence. — Mais enfin, m'écriai-je, au nom du ciel, monsieur Rostain, expliquez-vous! — Mon Dieu! monsieur le marquis, me dit alors Jean Rostain, je vous avouerai qu'il m'est impossible de vivre dans un endroit où je ne trouve personne pour faire ma partie de billard!... — Ma foi! c'était trop fort! ajouta le marquis avec une bonhomie plaisante; je ne pouvais pourtant pas faire moi-même sa partie de billard! J'ai dû me résigner : j'ai écrit aussitôt à Paris, et il m'est arrivé hier soir un jeune cuisinier à moustaches, qui m'a déclaré se nommer Jacquemart (des Deux-Sèvres). Le classique Rostain, par un sublime mouvement de gloire, a voulu seconder M. Jacquemart (des Deux-Sèvres) dans son premier travail, et voilà comment j'ai pu vous servir aujourd'hui, messieurs, ce grand repas éclectique dont, je le crains, nous aurons seuls apprécié, monsieur et moi, les mystérieuses beautés.

M. de Malouet se leva de table en achevant l'épopée de Rostain. Après le café, je suivis les fumeurs dans la cour. La soirée était magnifique. Le marquis m'entraîna dans l'avenue, dont le sable fin étincelait aux rayons de la lune, entre les ombres épaisses des grands

marronniers. Tout en causant avec une négligence apparente, il me fit subir une sorte d'examen sur beaucoup de matières, comme pour s'assurer que j'étais digne de l'intérêt qu'il m'avait témoigné si gratuitement jusque-là. Nous fûmes loin de nous accorder sur tous les points; mais, doués l'un et l'autre de bonne foi et de bienveillance, nous trouvâmes presque autant de plaisir à discuter qu'à nous entendre. Cet épicurien est un penseur; sa pensée, toujours généreuse, a pris dans la solitude où elle s'exerce un tour bizarre et paradoxal. Je voudrais t'en donner une idée. — Il m'embarrassa un peu en me disant tout à coup : — Quel est votre sentiment, monsieur, sur la noblesse, considérée comme institution dans notre temps et dans notre France? — Il vit que j'hésitais. — Parlez franchement, que diantre! Vous voyez que je suis un homme franc! — Ma foi! monsieur, dis-je, j'ai pour la noblesse les sentimens d'un artiste : je la regarde... comme un monument national..., comme une belle ruine historique, que j'aime, que je respecte, quand elle daigne ne pas m'écraser. — Oh! oh! reprit-il en riant, nous avons du chemin à faire pour nous entendre sur ce point-là! Je ne conviendrai jamais que je sois une ruine, même historique! Je vous étonnerais beaucoup, n'est-ce pas, si je vous disais que, suivant ma manière de voir, il n'y a pas de France possible sans noblesse?

— Vous m'étonneriez positivement, dis-je.

— C'est pourtant ma pensée, et je la crois sérieuse. Je ne conçois pas plus une nation sans une aristocratie classée, sans une noblesse, que je ne concevrais une armée sans état-major. La noblesse est l'état-major intellectuel et moral d'un pays.

— Est-elle cela chez nous?

— Elle a été en d'autres temps, monsieur, tout ce qu'elle devait être dans la mesure de la civilisation de ces temps-là; elle a été la tête, le cœur et le bras de la nation. Elle a méconnu depuis, je l'avoue, et jamais plus cruellement qu'au siècle dernier, le rôle nouveau que lui imposait une ère nouvelle. Aujourd'hui, sans le méconnaître, elle semble généralement l'oublier. Si le ciel m'eût donné un fils... ah! je touche là une corde toujours douloureuse dans mon cœur!... je me serais fait un cas de conscience, pour moi, de l'arracher à cette oisiveté boudeuse et découragée où les restes de notre vieille phalange vivent et meurent dans un vain regret du passé. Sans cesser d'être le premier par le courage, — vertu ancienne qui n'a pas cessé, comme on voit, d'être utile au pays, — j'aurais pris soin qu'il fût encore le premier, un des premiers du moins par les lumières, par la science, par le goût, par toutes les expressions de cette noble activité d'esprit qui nous assure aujourd'hui notre place sous le soleil! Ah! dites-moi qu'une aristocratie doit surveiller atten-

tivement la marche de la civilisation de son temps et de son pays, et non-seulement la suivre, mais la guider toujours! Dites-moi encore, si vous voulez, qu'elle ne doit jamais fermer ses cadres à demeure, qu'elle a parfois besoin de recrues et de sang nouveau, qu'elle doit s'approprier avec choix tout mérite éminent et toute vertu éclatante, je vous l'accorde de grand cœur : c'est mon opinion; mais ne me dites pas qu'une nation peut se passer d'une aristocratie, — ou permettez-moi en ce cas de vous demander ce que vous pensez de la civilisation américaine : c'est la seule en effet qui soit complétement dégagée de toute influence immédiate ou lointaine d'une aristocratie présente ou passée.

— Mais il me semble, lui dis-je, évitant de répondre directement à sa question, il me semble qu'en France du moins nous avons cet état-major intellectuel que vous demandez : c'est l'aristocratie naturelle et légitime du travail et du mérite. J'espère que celle-là ne nous manquera jamais. Je crois que la classer, c'est vouloir l'entraver et la restreindre. A quoi bon créer une institution, quand il y a là un fait éternel de sa nature, qui se renouvelle et se perpétue de lui-même à chaque génération?

— Ta! ta! ta! s'écria le marquis en s'échauffant, voilà du fruit nouveau! Croyez-vous de bonne foi qu'une nation, un génie national, une civilisation nationale, puissent naître, se développer et se conserver par le seul fait des individualités plus ou moins brillantes que chaque génération met au jour? Interrogez l'histoire, ou plutôt regardez l'Amérique encore une fois : les États-Unis ont, comme tous les autres états je suppose, leur contingent naturel d'hommes de talent et de vertu; ont-ils ce qu'on peut appeler un génie national? quel est-il? Faites-moi l'honneur de m'en décrire un seul trait... Bah! ils n'ont pas de capitale seulement! Je les défie d'en avoir une! Une capitale n'est que le siége d'une aristocratie. Non, monsieur, non, le fait ne suffit pas, il y a une loi qu'on ne peut méconnaître : rien de fort, rien de grand, rien de durable sous le ciel sans l'autorité, sans l'unité, sans la tradition. Ces trois conditions de grandeur et de durée, vous ne les trouverez que dans une institution permanente. Il faut une tribu sainte à la garde du feu sacré. Il nous faut un corps d'élite qui se fasse un devoir et un honneur héréditaires de concentrer dans son sein le culte du génie de la patrie, de maintenir, de pratiquer ou d'encourager les vertus, l'urbanité, les sciences, les arts, les industries, qui composent ce que le monde entier salue sous le nom de civilisation française! Figurez-vous enfin une noblesse régénérée dans cet esprit-là, comprenant son métier, ni exclusive ni banale, appuyant toujours sa suprématie officielle sur une véritable et évidente supériorité : notre société, notre civilisation, notre patrie

vivront et grandiront. Sinon, non. Paris, vrai symbole aristocratique, vous maintiendra encore quelque temps. Voilà tout... Ah! ah! qu'est-ce que vous répondrez à cela?

— Je vous répondrai par une question, si vous me le permettez : Comment vous comportez-vous de votre personne dans ce petit coin de la France où vous résidez?

— Mais, monsieur, je m'y comporte fort bien, et suivant mes principes : j'y suis, autant qu'il est en moi, l'expression la plus élevée de mon temps et de mon pays. J'y importe le bon sens, le bon goût et le drainage. Je daigne être le maire de ma commune. Je bâtis à mes paysans des écoles, des salles d'asile et une église, — le tout à mes frais, bien entendu.

— Et vos paysans, dis-je, qu'est-ce qu'ils font?

— Parbleu! ils me détestent!

— Vous voyez, lui dis-je en riant, que l'esprit moderne ne souffle pas directement dans le sens de vos théories, puisqu'il suffit de votre qualité de noble pour fermer les yeux et le cœur de ces messieurs à vos vertus et à vos bienfaits.

— Ah! l'esprit moderne! l'esprit moderne! s'écria le marquis : eh bien! quand il souffle de travers, il faut le redresser! Ah! jeune homme, c'est de la faiblesse, cela! Je vous dirai comme Rostain : Si vous obéissez servilement à ce que vous appelez l'esprit moderne, vous nous ferez une cuisine romantique qui nous mènera loin!... Or çà, mon jeune ami, allons retrouver ces dames et faire notre whist.

En nous rapprochant du château, nous entendîmes un grand bruit de voix et de rires, et nous aperçûmes au bas du perron une dizaine de jeunes gens sautant et bondissant, comme pour atteindre, sans l'intermédiaire des degrés, la plate-forme qui couronne le double escalier. Nous pûmes pressentir l'explication de cette gymnastique passionnée aussitôt que la clarté de la lune nous eut permis de distinguer une robe blanche sur la plate-forme. C'était évidemment un tournoi dont la robe blanche devait nommer le vainqueur. La jeune femme (si elle n'eût pas été jeune, ils n'auraient pas sauté si haut) était appuyée sur la balustrade, exposant hardiment à la rosée d'un soir d'automne et aux baisers de Diane sa tête jonchée de fleurs et ses épaules nues : elle se penchait légèrement, et tendait aux lutteurs un objet assez difficile à discerner de loin : c'était une fine cigarette, délicat travail de sa main blanche et de ses ongles roses. Bien que ce spectacle n'eût rien que de charmant, M. de Malouet y trouva apparemment quelque chose qui ne lui plut pas, car son accent de bonne humeur se nuança d'une teinte assez sensible d'impatience lorsqu'il murmura : Allons! j'en étais sûr! c'est *la petite comtesse!*

Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'avais reconnu dans *la petite comtesse* mon amazone aux plumes bleues, qui, avec ou sans plumes, paraît avoir le même tempérament. Elle me reconnut très bien de son côté, comme tu vas le voir. Au moment où nous achevions, M. de Malouet et moi, de monter le perron, laissant les prétendans rivaux se débattre et s'élancer avec une ardeur croissante, la petite comtesse, intimidée peut-être par la présence du marquis, voulut en finir et me mit brusquement sa cigarette dans la main en me disant : Tenez ! c'est pour vous ! Au fait, c'est vous qui sautez le mieux. — Et elle disparut sur ce beau trait, qui avait le double avantage de désobliger à la fois les vaincus et le vainqueur.

Ce fut, en ce qui me concerne, le dernier épisode remarquable de la soirée. Après le whist, je prétextai un peu de fatigue, et M. de Malouet eut l'obligeance de m'installer lui-même dans une jolie chambre tendue de perse et contiguë à la bibliothèque. J'y fus incommodé une partie de la nuit par le bruit monotone du piano et par le roulement des voitures, indices de civilisation qui me firent regretter plus amèrement que jamais ma pauvre thébaïde.

V.

26 septembre.

J'ai eu la satisfaction de trouver dans la bibliothèque du marquis les documens historiques qui me manquaient. Ils proviennent effectivement de l'ancien chartrier de l'abbaye, et offrent à la famille de Malouet un intérêt particulier. Ce fut un Guillaume Malouet, très noble homme et chevalier, qui, au milieu du XIIe siècle, du consentement de messieurs ses fils, Hugues, Foulques, Jean et Thomas, restaura l'église et fonda l'abbaye en faveur de l'ordre des bénédictins, pour le salut de son âme et des âmes de ses pères, concédant à la congrégation, entre autres jouissances et redevances, la nue-propriété des hommes de l'abbaye, la dîme de tous ses revenus, la moitié de la laine de ses troupeaux, trois charges de cire à toucher chaque année au Mont-Saint-Michel en mer, puis la rivière, les landes, les bois et le moulin, — *et molendinum in eodem situ.* J'ai eu du plaisir à suivre, dans le mauvais latin du temps, la description de ce paysage familier. Il n'a point changé.

La charte de fondation est de 1145. Des chartes postérieures prouvent que l'abbaye du Rozel était en possession, au XIIIe siècle, d'une sorte de patriarcat sur tous les instituts de l'ordre de saint Benoît qui existaient alors dans la province de Normandie. Il s'y tenait chaque année un chapitre général de l'ordre, présidé par l'abbé du Rozel, et où une dizaine d'autres couvens étaient représentés par

leurs plus hauts dignitaires. La discipline, les travaux, le régime temporel et spirituel de tous les bénédictins de la province y étaient contrôlés et réformés avec une sévérité que les procès-verbaux de ces petits conciles attestent dans le plus noble langage. Ces scènes, pleines de dignité, se passaient dans cette salle capitulaire aujourd'hui honteusement profanée.

Mon abbaye était donc dans cette grande province la première d'un ordre illustre, dont le nom seul rappelle ce que le travail a de plus noble et de plus austère. C'est un beau titre, qui explique la magnificence de l'église, et qui doit en préserver les restes. J'ai désormais sous la main les élémens d'un travail intéressant et complet; mais je m'oublie trop souvent dans la lecture de ces anciennes chartes remplies de petits faits caractéristiques, d'incidens et de coutumes empruntés à la vie de chaque jour, et qui me transportent dans le cœur et dans la réalité même des âges écoulés : ces âges vraisemblablement ne valaient pas le nôtre, mais du moins ils en diffèrent, et nous n'en prenons d'ailleurs que ce qui nous plaît. Peut-être aussi, quand nous aimons à nous approprier par l'étude les idées, les émotions, les habitudes même des hommes qui nous ont précédés sur la terre, sentons-nous la douceur d'étendre dans le passé notre vie personnelle, que borne un si court avenir, de remuer dans notre cœur, pendant notre passage d'un jour, les sensations de plusieurs siècles.

A part les archives, cette bibliothèque est fort riche, et cela me détourne. De plus, le tourbillon mondain qui sévit dans le château ne laisse pas de porter quelques atteintes à mon indépendance. Enfin mes excellens hôtes me reprennent souvent d'une main la liberté qu'ils me donnent de l'autre : comme la plupart des gens du monde, ils ne se font pas une idée très nette de l'occupation suivie qui mérite le nom de travail, et une heure ou deux de lecture leur paraissent le dernier terme du labeur qu'un homme peut supporter dans sa journée. — « Soyez libre! montez à votre ermitage! travaillez à votre aise! me dit chaque matin M. de Malouet; une heure après, il est à ma porte. — Eh bien! travaillons-nous? — Mais, oui, je commence. — Comment! diantre! il y a plus de deux heures que vous y êtes! Vous vous tuez, mon ami. Au surplus, soyez libre!... Ah çà! ma femme est au salon... Quand vous aurez fini, vous irez lui tenir compagnie, n'est-ce pas? — Oui, certainement. — Mais seulement quand vous aurez fini, bien entendu! — Et il part pour la chasse ou pour une promenade au bord de la mer. Quant à moi, préoccupé de l'idée que je suis attendu, et voyant que je ne ferai plus rien qui vaille, je me décide bientôt à aller rejoindre Mme de Malouet, que je trouve en grande conversation avec son curé ou avec M. Jacquemart

(des Deux-Sèvres) : elle me dérange, je la gêne, et nous nous sourions agréablement.

Voilà comme se passe en général le milieu du jour. Le matin, je me promène à cheval avec le marquis, qui veut bien m'épargner la cohue des grands carrousels. Le soir, je joue le whist, puis je cause avec les dames, et j'essaie de me défaire à leurs pieds de ma réputation et de ma peau d'ours, car aucune originalité ne me plaît en moi, et celle-là moins qu'une autre. Il y a dans le caractère sérieux, poussé jusqu'à la raideur et jusqu'à la mauvaise grâce vis-à-vis des femmes, quelque chose de cuistre qui messied aux plus grands talens et qui ridiculise les petits. Je me retire ensuite, et je travaille assez tard dans la bibliothèque. C'est un bon moment.

La société habituelle du château se compose des hôtes du marquis, qui sont toujours nombreux dans cette saison, et de quelques personnes des environs. Ce grand train de maison a surtout pour objet de fêter la fille unique de M. de Malouet, qui vient chaque année passer l'automne dans sa famille. C'est une personne d'une beauté sculpturale, qui s'amuse avec une dignité de reine, et qui communique avec les mortels par des monosyllabes dédaigneux, prononcés d'une voix de basse profonde. Elle a épousé, il y a une douzaine d'années, un Anglais attaché au corps diplomatique, lord A..., personnage également beau et également impassible. Il adresse par intervalle à sa femme un monosyllabe anglais, auquel elle répond imperturbablement par un monosyllabe français. Cependant trois petits lords, dignes du pinceau de Lawrence, rôdent majestueusement autour de ce couple olympien, attestant entre les deux nations une secrète intelligence qui se dérobe au vulgaire.

Un couple à peine moins remarquable nous arrive chaque jour d'un château voisin. Le mari est un M. de Breuilly, ancien garde-du-corps et ami de cœur du marquis. C'est un vieillard fort vif, encore beau cavalier, et qui porte un chapeau trop petit sur des cheveux gris coupés en brosse. Il a le travers, peut-être naturel, de scander ses mots, et de parler avec une lenteur qui semble affectée. Il serait d'ailleurs fort aimable, s'il n'avait l'esprit constamment torturé par une ardente jalousie, et par une crainte non moins ardente de laisser voir sa faiblesse, qui toutefois crève les yeux de tout le monde. On s'explique mal comment, avec de pareilles dispositions et beaucoup de bon sens, il a commis la faute d'épouser à cinquante-cinq ans une femme jeune, jolie, et créole, je crois, par-dessus le marché.

— M. de Breuilly ! dit le marquis, lorsqu'il me présenta au pointilleux gentilhomme, — mon meilleur ami, qui sera infailliblement le vôtre, et qui, tout aussi infailliblement, vous coupera la gorge si

vous faites la cour à sa femme. — Mon Dieu! mon ami, répondit M. de Breuilly avec un ricanement des moins joyeux, et en accentuant chaque mot à sa manière, pourquoi me donner à monsieur comme l'Othello bas-normand! Monsieur peut assurément... Monsieur est parfaitement libre... il connaît d'ailleurs et il sait observer la limite des choses... Au surplus, monsieur, voici Mme de Breuilly, souffrez que je la recommande moi-même à vos attentions.

Un peu surpris de ce langage, j'eus la bonhomie ou l'innocente malice de l'interpréter littéralement. Je m'assis carrément à côté de Mme de Breuilly, et je me mis à lui faire ma cour, en observant la limite des choses. Cependant M. de Breuilly nous surveillait de loin avec une mine extraordinaire; je voyais étinceler sa prunelle grise comme une cendre incandescente; il riait aux éclats, grimaçait, piétinait, et se désossait les doigts avec des craquemens sinistres. M. de Malouet vint à moi brusquement, m'offrit une carte de whist, et, me prenant à part : — Qu'est-ce qui vous prend? me dit-il. — Moi? rien. — Ne vous ai-je pas averti? C'est fort sérieux. Voyez Breuilly! C'est la seule faiblesse de ce galant homme; chacun la respecte ici. Faites de même, je vous en prie.

De la faiblesse de ce galant homme il résulte que sa femme est vouée dans le monde à une quarantaine perpétuelle. Le caractère belliqueux d'un mari n'est souvent qu'un attrait de plus pour la foudre; mais on hésite à risquer sa vie sans l'apparence d'une compensation possible, et nous avons ici un homme qui vous menace tout au moins d'un éclat public, non-seulement avant moisson, comme on dit, mais même avant les semailles. Cela décourage visiblement les plus entreprenans, et il est fort rare que Mme de Breuilly n'ait pas à sa droite et à sa gauche deux places vides, malgré sa grâce nonchalante, malgré ses grands yeux de créole, et en dépit de ses regards plaintifs et supplians qui semblent toujours dire : Mon Dieu! personne ne m'induira donc en tentation!

Tu croirais que l'abandon où vit manifestement la pauvre femme doit être pour son mari un motif de sécurité. Point. Son ingénieuse manie sait y découvrir une cause nouvelle de perplexités. — Mon ami, disait-il hier à M. de Malouet, tu sais que je ne suis pas plus jaloux qu'un autre; mais, sans être Orosmane, je ne prétends pas être George Dandin. Eh bien! une chose m'inquiète, mon ami : as-tu remarqué qu'en apparence personne ne fait la cour à ma femme? — Parbleu! si c'est là ce qui te préoccupe... — Sans doute : tu m'avoueras que cela n'est pas naturel. Ma femme est jolie. Pourquoi ne lui fait-on pas la cour comme à une autre? Il y a quelque chose là-dessous.

Heureusement, et au grand avantage de la question sociale, toutes

les jeunes femmes qui séjournent et se succèdent au château ne sont point gardées par des dragons de cette taille. Quelques-unes même, et parmi elles deux ou trois Parisiennes en vacances, affichent une liberté d'allures, un amour du plaisir et une exagération d'élégance qui dépassent les bornes de la discrétion. Tu sais que je n'apprécie pas beaucoup cette manière d'être qui répond mal à l'idée que je me fais des devoirs d'une femme, et même d'une femme du monde; mais je me range sans hésiter du parti de ces évaporées; leur conduite me paraît même l'idéal du bien et la splendeur du vrai, quand j'entends ici le soir certaines pieuses matrones distiller contre elles, dans des commérages de portières, le venin de la plus basse envie qui puisse gonfler un cœur départemental. Au surplus, il n'est pas toujours nécessaire de quitter Paris pour avoir le vilain spectacle de ces provinciales déchaînées contre ce qu'elles appellent le vice, c'est à savoir la jeunesse, l'élégance, la distinction, le charme, en un mot tout ce que les bonnes dames n'ont plus ou n'ont jamais eu.

Toutefois, quelque dégoût que ces chastes mégères m'inspirent pour la vertu qu'elles prétendent soutenir (ô vertu! que de crimes on commet en ton nom!), je suis forcé, à mon vif regret, de m'accorder avec elles sur un point, et de convenir qu'une de leurs victimes au moins donne une apparence de justice à leur réprobation et à leurs calomnies. L'ange même de la bienveillance se voilerait la face devant ce modèle achevé de dissipation, de turbulence, de futilité, et finalement d'extravagance mondaine, qui s'appelle de son nom la comtesse de Palme, et de son surnom — la petite comtesse : surnom assez impropre d'ailleurs, car la dame n'est point petite, mais simplement mince et élancée. Mme de Palme a vingt-cinq ans : elle est veuve; elle demeure l'hiver à Paris chez une sœur, et l'été dans un manoir de Normandie, chez sa tante, Mme de Pontbrian. Permets que je me défasse d'abord de la tante.

Cette tante, qui est d'une très ancienne noblesse, se distingue à première vue par un double mérite, par la ferveur de ses opinions héréditaires et par une dévotion stricte. Ce sont deux titres de recommandation que j'admets pleinement pour mon compte. Tout principe ferme et tout sentiment sincère commandent en ce temps-ci un respect particulier. Malheureusement Mme de Pontbrian me paraît être du nombre de ces grandes dévotes qui sont de fort petites chrétiennes. Elle est de celles qui, réduisant à quelques menues observances, dont elles sont ridiculement fières, tous les devoirs de leur foi religieuse ou politique, prêtent à l'une et à l'autre une mine revêche et haïssable, dont l'effet n'est pas précisément d'attirer des prosélytes. Les pratiques, en toute chose, suffisent à sa conscience : du reste aucune trace de charité, de bonté, aucune trace surtout

d'humilité. Sa généalogie, son assiduité aux églises, et ses pèlerinages annuels auprès d'un illustre exilé (qui probablement se passerait fort de voir ce visage) inspirent à cette fée une si haute idée d'elle-même et un si profond mépris pour son prochain, qu'elle en est véritablement insociable. Elle demeure sans cesse absorbée, avec une physionomie de relique, dans le culte de lâtrie qu'elle croit se devoir à elle-même. Elle ne daigne parler qu'à Dieu, et il faut que Dieu soit vraiment le bon Dieu s'il l'écoute.

Sous le patronage nominal de cette duègue mystique, la petite comtesse jouit d'une indépendance absolue dont elle use à outrance. Après avoir passé l'hiver à Paris, où elle crève régulièrement deux chevaux et un cocher par mois pour se donner le plaisir de faire un tour de valse chaque soir dans une demi-douzaine de bals différens, Mme de Palme sent le besoin de goûter la paix des champs. Elle arrive chez sa tante, elle saute sur un cheval et part au galop. Peu lui importe où elle va, pourvu qu'elle aille. Le plus souvent elle vient au château de Malouet, où l'excellente maîtresse du logis lui témoigne une prédilection que je ne m'explique pas. Familière avec les hommes, impertinente avec les femmes, la petite comtesse offre une large prise aux hommages les plus indiscrets des uns, à la haine jalouse des autres. Indifférente aux outrages de l'opinion, elle semble respirer volontiers l'encens le plus grossier de la galanterie; mais ce qu'il lui faut avant tout, c'est le bruit, le mouvement, le tourbillon, le plaisir mondain poussé jusqu'à sa fougue la plus extrême et la plus étourdissante; ce qu'il lui faut chaque matin, chaque soir et chaque nuit, c'est une chasse à toute volée qu'elle dirige avec frénésie, un lansquenet d'enfer où elle fasse sauter la banque, un cotillon échevelé qu'elle mène jusqu'à l'aurore. Un seul temps d'arrêt, une minute de repos, de recueillement, de réflexion, — dont elle est d'ailleurs incapable, — la tuerait. Jamais existence ne fut à la fois plus remplie et plus vide, jamais activité plus incessante et plus stérile.

C'est ainsi qu'elle traverse la vie à la hâte et sans débrider, gracieuse, insouciante, affairée et ignorante, comme son cheval. Quand elle touchera le poteau fatal, cette femme tombera du néant de son agitation dans le néant du repos éternel, sans que jamais l'ombre d'une idée sérieuse, la notion la plus faible du devoir, le nuage le plus léger d'une pensée digne d'un être humain, aient effleuré, même en rêve, le cerveau étroit que recouvre son front pur, souriant et stupide. On pourrait dire que la mort, à quelque âge qu'elle doive la surprendre, trouvera la petite comtesse telle qu'elle sortit du berceau, s'il était permis de penser qu'elle en a retenu l'innocence comme elle en a gardé la profonde puérilité.

Cette folle a-t-elle une âme? — Le mot de néant m'est échappé. C'est qu'en vérité il m'est difficile de concevoir ce qui pourrait survivre à ce corps une fois qu'il aura perdu la fièvre vaine et le souffle frivole qui semblent seuls l'animer.

Je connais trop le misérable train du monde pour prendre à la lettre les accusations d'immoralité dont Mme de Palme est ici l'objet de la part des sorcières, et de la part aussi de quelques rivales qui ont la bonté de porter envie à son mérite. Ce n'est pas à ce point de vue, tu le comprends, que je la traite avec cette rigueur. Les hommes, lorsqu'ils se montrent impitoyables pour certaines fautes, oublient trop qu'ils ont tous plus ou moins passé une partie de leur vie à les provoquer pour leur compte. Mais il y a dans le type féminin que je viens de t'esquisser quelque chose de plus choquant pour moi que l'immoralité même, qui du reste en est difficilement séparable. Aussi, malgré mon désir de ne me singulariser en rien, n'ai-je pu prendre sur moi de me joindre au cortége d'adorateurs que Mme de Palme traîne après son char. Je ne sais si

Le tyran dans sa cour remarqua mon absence;

je serais tenté de le croire quelquefois aux regards d'étonnement et de dédain dont on me foudroie en passant; mais il est plus simple d'attribuer ces symptômes hostiles à l'antipathie naturelle qui sépare deux créatures aussi dissemblables que nous le sommes. Je la regarde parfois de mon côté avec la surprise ébahie que doit éveiller chez tout être pensant la monstruosité d'un tel phénomène psychologique. De cette façon nous sommes quittes.

Je devrais plutôt dire : nous étions quittes, car nous ne le sommes véritablement plus depuis une petite aventure assez cruelle qui m'est arrivée hier soir, et qui me constitue dans mon compte courant avec Mme de Palme une avance considérable, qu'elle aura de la peine à regagner. — Je t'ai dit que Mme de Malouet, par je ne sais quel raffinement de charité chrétienne, témoignait une vraie prédilection à la petite comtesse. Je causais hier soir avec la marquise dans un coin du salon : je pris la liberté de lui dire en riant que cette prédilection, venant d'une femme comme elle, était d'un mauvais exemple, que je n'avais jamais bien compris, pour moi, ce passage de l'Évangile où le retour d'un seul pécheur est célébré pardessus le mérite assidu d'un millier de justes, et que cela m'avait toujours paru très décourageant pour les justes.

— D'abord, me dit Mme de Malouet, les justes ne se découragent point : ensuite il n'y en a pas. — Croyez-vous en être un, vous, par hasard?

— Pour cela, non : je sais parfaitement le contraire.

— Eh! bien, où prenez-vous le droit de juger si sévèrement votre prochain?

— Je ne reconnais pas Mme de Palme pour mon prochain.

— C'est commode. Mme de Palme, monsieur, a été mal élevée, mal mariée et toujours gâtée; mais, croyez-moi, c'est un vrai diamant dans sa gangue.

— Je ne vois que la gangue.

— Et soyez sûr qu'il ne lui faut qu'un bon ouvrier, j'entends un bon mari, qui sache le tailler et le polir.

— Permettez-moi de plaindre ce futur lapidaire.

Mme de Malouet agita son pied sur le tapis, et laissa voir quelques autres signes d'impatience, que je ne sus d'abord comment interpréter, car elle n'a jamais d'humeur; mais soudain une pensée, que je crus lumineuse, me traversa l'esprit : je ne doutai pas que je n'eusse enfin découvert le côté faible et l'unique défaut de cette charmante vieille femme. Elle était possédée de la manie de faire des mariages, et dans son désir chrétien d'arracher la petite comtesse à l'abîme de perdition, elle méditait secrètement de m'y précipiter avec elle, quoique indigne. Pénétré de cette conviction modeste, je me tins sur une défensive qui me semble, à l'heure qu'il est, d'un beau ridicule.

— Mon Dieu! dit Mme de Malouet, parce que vous doutez de sa littérature!...

— Je ne doute pas de sa littérature, dis-je : je doute qu'elle sache lire.

— Mais enfin, sérieusement, que lui reprochez-vous, voyons? reprit Mme de Malouet d'une voix singulièrement émue.

Je voulus démolir d'un seul coup le rêve matrimonial dont je supposais que se berçait la marquise. — Je lui reproche, répondis-je, de donner au monde le spectacle, souverainement irritant même pour un profane comme moi, de la nullité triomphante et du vice superbe. Je ne vaux pas grand'chose, c'est vrai, et je n'ai point le droit de juger, mais il y a en moi, comme dans tout public de théâtre, un fonds de raison et de moralité qui se soulève en face des personnages complétement dénués de bon sens ou de vertu, et qui ne veut pas qu'ils triomphent.

L'agitation de la vieille dame redoubla : — Pensez-vous que je la recevrais, si elle méritait toutes les pierres que la calomnie lui jette?

— Je pense qu'il vous est impossible de croire au mal.

— Bah! je vous assure que vous ne faites pas ici preuve de pénétration. Ces histoires d'amour qu'on lui prête... ça lui ressemble si peu! C'est une enfant qui ne sait pas seulement ce que c'est que d'aimer!

— J'en suis persuadé, madame. Sa coquetterie banale en est une preuve suffisante. Je suis même prêt à jurer que les entraînemens de l'imagination ou de la passion sont complétement étrangers à ses erreurs, qui de la sorte demeurent sans excuse.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Mme de Malouet en joignant les mains, taisez-vous donc ! c'est une pauvre enfant abandonnée !.. Je la connais mieux que vous... je vous atteste que, sous son apparence beaucoup trop légère, j'en conviens, elle a dans le fond autant de cœur que d'esprit.

— C'est précisément ce que je pense, madame ; autant de l'un que de l'autre.

— Ah ! c'est vraiment insupportable ! murmura Mme de Malouet en laissant retomber ses bras comme désespérée. — Au même instant je vis s'agiter violemment le rideau qui couvrait à demi la porte près de laquelle nous étions assis, et la petite comtesse, quittant la cachette où l'avait confinée l'exigence de je ne sais quel jeu, se montra un moment à nos yeux dans la baie de la porte, et alla rejoindre le groupe des joueurs qui se tenait dans un petit salon voisin. Je regardai Mme de Malouet : — Comment ! elle était là !

— Parfaitement. Elle nous entendait, et de plus elle nous voyait. J'ai eu beau multiplier les signes, vous étiez parti !

Je demeurai un peu confus. Je regrettais la dureté de mes paroles, car, en attaquant si violemment cette jeune femme, j'avais cédé à l'entraînement de la controverse plutôt qu'à un sentiment d'animadversion sérieuse. Au fond, elle m'est indifférente, mais c'est un peu trop de l'entendre vanter. — Et maintenant que dois-je faire? dis-je à Mme de Malouet. Elle réfléchit un moment, et me répondit, en haussant légèrement les épaules : — Ma foi, rien : c'est ce qu'il y a de mieux.

Le moindre souffle fait déborder une coupe pleine : c'est ainsi que le petit désagrément de cette scène semble avoir exaspéré le sentiment d'ennui qui ne me quitte guère depuis mon arrivée dans ce lieu de plaisance. Cette gaieté continue, ce mouvement convulsif, ces courses, ces danses, ces dîners, cette allégresse sans trève et cet éternel bruit de fête m'importunent jusqu'au dégoût. Je regrette amèrement le temps que j'ai perdu à des lectures et à des recherches qui ne concernent en rien ma mission officielle, et n'en ont guère avancé le terme; je regrette les engagemens que les aimables instances de mes hôtes ont arrachés à ma faiblesse; je regrette ma vallée de Tempé; par-dessus tout, Paul, je te regrette. Il y a certainement dans ce petit centre social assez d'esprits distingués et bienveillans pour former les élémens des relations les plus agréables et même les plus élevées; mais ces élémens se trouvent noyés dans la cohue mon-

daine et vulgaire. On ne les en dégage qu'avec peine, avec gêne, et jamais sans mélange. M. et Mme de Malouet, M. de Breuilly même, quand sa jalousie insensée ne le prive pas de l'usage de ses facultés, sont certainement des intelligences et des cœurs d'élite; mais la seule différence des années ouvre des abîmes entre nous. Quant aux jeunes gens et aux hommes de mon âge que je rencontre ici, ils marchent tous d'un pas plus ou moins alerte dans le chemin de Mme de Palme. Il suffit que je ne les y suive pas pour qu'ils me témoignent une sorte de froideur voisine de l'antipathie. Ma fierté n'essaie pas de rompre cette glace, bien que deux ou trois parmi eux me semblent bien doués, et révèlent des instincts supérieurs à la vie qu'ils ont adoptée.

Il est une question que je me pose quelquefois à ce sujet : valons-nous mieux, toi et moi, jeune Paul, que cette foule de joyeux compagnons et d'aimables viveurs, ou bien en différons-nous simplement? Comme nous, ils ont de l'honnêteté et de l'honneur; comme nous, ils n'ont ni vertu ni religion proprement dites. Jusque-là nous sommes égaux. Nos goûts seuls et nos plaisirs ne se ressemblent pas : toutes leurs préoccupations appartiennent aux légers propos du monde, aux soins de la galanterie et à l'activité matérielle; les nôtres se donnent avec une prédilection presque exclusive à l'exercice de la pensée, aux talens de l'esprit, aux œuvres bonnes ou mauvaises de l'intelligence. Au point de vue de la vérité humaine et suivant l'estime commune, il n'est guère douteux que la différence ne soit ici à notre avantage; mais dans un ordre plus élevé, dans l'ordre moral, et, pour ainsi dire, devant Dieu, cette supériorité se soutient-elle? Ne faisons-nous, comme eux, que céder à un penchant qui nous entraîne d'un côté plutôt que d'un autre, ou obéissons-nous à un grand devoir? Quel est aux yeux de Dieu le mérite de la vie intellectuelle? Il me semble quelquefois que nous professons pour la pensée une sorte de culte païen dont il ne tient nul compte, et qui peut-être même l'offense. Plus souvent je crois qu'il veut qu'on use de la pensée, dût-on même la tourner contre lui, et qu'il agrée comme des hommages tous les frémissemens de ce noble instrument de joie et de torture qu'il a mis en nous.

La tristesse n'est-elle pas, aux époques de doute et de trouble, une sorte de piété? J'aime à l'espérer. Nous ressemblons un peu, toi et moi, à ces pauvres sphinx rêveurs qui demandent vainement, depuis tant de siècles, aux thébaïdes du désert le mot de l'éternelle énigme. Serait-ce une folie plus grande et plus coupable que l'insouciance heureuse de la petite comtesse? Nous verrons bien. En attendant, garde, pour l'amour de moi, ce fonds de mélancolie sur lequel tu brodes ta douce gaieté, car, Dieu merci, tu n'es pas un

pédant : tu sais vivre, tu sais rire, et même aux éclats; mais ton âme est triste jusqu'à la mort, et c'est pourquoi j'aime jusqu'à la mort ton âme fraternelle.

VI.

1er octobre.

Paul, il se passe ici quelque chose qui ne me plaît pas. Je voudrais avoir ton avis : envoie-le-moi le plus tôt possible.

Jeudi matin, après avoir terminé ma lettre, je descendis pour la remettre au courrier, qui part de bonne heure; puis, comme il ne restait que quelques minutes avant le déjeuner, j'entrai dans le salon, qui était encore désert. Je feuilletais tranquillement une *Revue* au coin du feu, quand la porte s'ouvrit brusquement : j'entendis le craquement et les froissemens d'une robe de soie trop large pour franchir aisément une ouverture d'un mètre, et je vis paraître la petite comtesse : elle avait passé la nuit au château. — Si tu te rappelles le fâcheux dialogue où je m'étais empêtré dans la soirée de la veille, et que Mme de Palme avait surpris d'un bout à l'autre, tu comprendras sans peine que cette dame fût la dernière personne du monde avec laquelle il pouvait m'être agréable de me trouver en tête à tête ce matin-là.

Je me levai, et je lui adressai une profonde révérence : elle y répondit par une inclination qui, bien que légère, était encore plus que je ne méritais de sa part. Les premiers pas qu'elle fit dans le salon, après m'avoir aperçu, étaient marqués d'une sorte d'hésitation et pour ainsi dire de flottement : c'était l'allure d'une perdrix légèrement touchée dans l'aile et un peu étourdie du coup. Irait-elle au piano, à la fenêtre, à droite, à gauche ou en face? — Il était clair qu'elle l'ignorait elle-même; mais l'indécision n'est point le défaut de ce caractère : elle eut vite pris son parti, et, traversant l'immense salon d'une marche très ferme, elle se dirigea vers la cheminée, c'est-à-dire vers mon domaine particulier.

Debout devant mon fauteuil et ma *Revue* à la main, j'attendais l'événement avec une gravité apparente qui cachait mal, je le crains, une assez forte angoisse intérieure. J'avais lieu en effet d'appréhender une explication et une scène. En toute circonstance de ce genre, les sentimens naturels à notre cœur et le raffinement qu'y ajoutent l'éducation et l'usage du monde, la liberté absolue de l'attaque et les bornes étroites de la défense permise, donnent aux femmes une supériorité écrasante sur tout homme qui n'est pas un mal-appris ou un amant. Dans la crise spéciale qui me menaçait, la vive conscience de mes torts, le souvenir de la forme presque ingénieuse sous laquelle mon offense s'était produite, achevaient de m'interdire toute pensée de résistance : je me voyais livré pieds et poings liés

à la vindicte effrayante d'une femme jeune, impérieuse et courroucée. Mon attitude était donc fort pauvre.

Mme de Palme s'arrêta à deux pas de moi, étala sa main droite sur le marbre de la cheminée, et allongea vers la flamme du foyer la pantoufle mordorée qui emprisonnait son pied gauche. Ayant accompli cette installation préalable, elle se tourna vers moi, et sans m'adresser un seul mot, elle parut jouir de ma contenance, qui, je te le répète, ne valait rien. Je résolus de me rasseoir et de reprendre ma lecture; mais auparavant, et en guise de transition, je crus devoir dire poliment : — Vous ne voulez pas cette *Revue*, madame?

— Merci, monsieur, je ne sais pas lire. — Telle fut la réponse qui me fut aussitôt décochée d'une voix brève. Je fis de la tête et de la main un geste courtois, par lequel je semblais compatir doucement à l'infirmité qui m'était révélée, après quoi je m'assis. J'étais plus tranquille. J'avais reçu le feu de mon adversaire. L'honneur me paraissait satisfait.

Néanmoins, au bout de quelques minutes de silence, je recommençai à sentir l'embarras de ma situation; j'essayais vainement de m'absorber dans ma lecture; je voyais une foule de petites pantoufles mordorées miroiter sur le papier. Une scène ouverte m'eût décidément semblé préférable à ce voisinage incommode et persistant, à la muette hostilité que trahissaient à mon regard furtif le pied agité de Mme de Palme, le cliquetis de ses bagues sur la tablette de marbre et la mobilité palpitante de sa narine. Je poussai donc malgré moi un soupir de soulagement quand la porte, s'ouvrant tout à coup, introduisit sur le théâtre un nouveau personnage que je pouvais considérer comme un allié. C'était une dame, amie d'enfance de lady A..., et qui se nomme Mme Durmaître. Elle est veuve et infiniment belle; elle se distingue par un degré de folie moindre au milieu des folles mondaines. A ce titre, et aussi bien en raison de ses charmes supérieurs, elle a conquis dès longtemps l'inimitié de Mme de Palme, qui, par allusion aux toilettes sombres de sa rivale, au caractère languissant de sa beauté et à sa conversation un peu élégiaque, se plaît à l'appeler, entre jeunes gens, la *veuve du Malabar*. Mme Durmaître manque positivement d'esprit; mais elle a de l'intelligence, un peu de littérature et beaucoup de rêverie. Elle se pique d'un certain art de conversation. Me voyant dépourvu moi-même de tout autre talent de société, elle s'est mis dans la tête que je devais avoir celui-là, et a entrepris de s'en assurer. Il s'en est suivi entre nous un commerce assez assidu et presque cordial, car si je n'ai pu répondre à toutes ses espérances, j'écoute du moins avec une attention religieuse le petit pathos mélancolique dont elle est coutumière. J'ai l'air de le comprendre, et elle m'en sait gré. La

vérité est que je ne me lasse point d'entendre sa voix, qui est une musique, de regarder ses traits, qui sont d'une exquise pureté, et d'admirer ses grands yeux noirs, qu'un rideau de cils épais enveloppe d'une ombre mystique. Quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas : j'ai décidé que la saison d'être aimé, et d'aimer par conséquent, était passée pour moi; or l'amour est une maladie qu'on n'a point quand on s'attache sincèrement à en réprimer les premières convulsions.

Mme de Palme s'était retournée au bruit de la porte : quand elle reconnut Mme Durmaître, un éclair féroce jaillit de son œil bleu; le hasard lui envoyait une proie. Elle laissa la belle veuve faire quelques pas vers nous avec la lenteur traînante et douloureuse qui caractérise son allure, et partant d'un éclat de rire : — Brava! dit-elle avec emphase : la marche du supplice! la victime traînée à l'autel! Iphigénie... ou plutôt Hermione...

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie!

Qu'est-ce donc qui a fait ce vers-là!... Je suis si ignorante!... Ah! c'est votre ami M. de Lamartine, je crois! Il pensait à vous, ma chère!

— Ah! vous citez des vers maintenant, chère madame? dit Mme Durmaître, qui n'a point la réplique.

— Pourquoi pas, chère madame? En avez-vous le monopole? « Pleurante après son char... » J'ai entendu dire cela à Rachel... Au fait, ça n'est pas de Lamartine, c'est de Boileau... Je vous dirai, ma petite Nathalie, que j'ai l'intention de vous demander des leçons de conversation sérieuse et vertueuse... C'est si amusant! et pour commencer, voyons, lequel préférez-vous, de Lamartine ou de Boileau?

— Mais, Bathilde, il n'y a aucun rapport, répondit Mme Durmaître avec assez de bon sens et avec beaucoup trop de bonne foi.

— Ah! reprit Mme de Palme. Et me montrant du doigt tout à coup : — Vous préférez peut-être monsieur, qui fait aussi des vers?

— Non, madame, dis-je, c'est une erreur; je n'en fais pas.

— Ah! je croyais. Pardon!

Mme Durmaître, qui doit sans doute à la conscience de sa beauté souveraine son inaltérable sérénité d'âme, s'était contentée de sourire avec une nonchalance dédaigneuse. Elle se laissa tomber dans le fauteuil que je lui abandonnais. — Quel temps triste! me dit-elle; vraiment ce ciel d'automne pèse sur l'âme! Je regardais tout à l'heure par la fenêtre : tous les arbres ressemblent à des cyprès, et toute la campagne à un cimetière. On dirait que...

— Non, ah! non,... je vous en prie, Nathalie, interrompit Mme de Palme, arrêtez-vous là. C'est assez folâtrer à jeun. Vous vous ferez mal.

— Ah çà! ma chère Bathilde, il faut décidément que vous ayez passé une fort mauvaise nuit, dit la belle veuve.

— Moi, ma chère amie ! ah ! ne dites donc pas ça! J'ai fait des rêves célestes,... j'ai eu des extases,... des extases, vous savez?... Mon âme s'est entretenue avec des âmes... pareilles à votre âme... Des anges m'ont souri à travers des cyprès,... *et cætera* pantoufles.

Mme Durmaître rougit légèrement, haussa les épaules et prit la *Revue* que j'avais posée sur la cheminée.

— A propos, Nathalie, reprit Mme de Palme, savez-vous qui nous aurons aujourd'hui à dîner en fait d'hommes?

L'excellente Nathalie nomma M. de Breuilly, deux ou trois autres personnages mariés et le curé de la commune.

— Alors je vais partir après le déjeuner, dit la petite comtesse en me regardant.

— C'est fort gracieux pour nous, murmura Mme Durmaître.

— Vous savez, répliqua l'autre avec un aplomb imperturbable, que je n'aime que la société des hommes, et il y a trois classes d'individus que je considère comme n'appartenant pas à ce sexe, ni à aucun autre : ce sont les hommes mariés, les prêtres et les savans. — En terminant cette sentence, Mme de Palme m'adressa un nouveau regard dont je n'avais d'ailleurs nul besoin pour comprendre qu'elle me faisait figurer dans sa classification des espèces neutres : ce ne pouvait être que parmi les individus de la troisième catégorie, bien que je n'y aie aucun droit; mais on est savant à peu de frais pour ces dames.

Cependant le son d'une cloche retentit presque aussitôt dans la cour du château, et elle reprit : — Ah! voilà le déjeuner, Dieu merci! car j'ai une faim diabolique, n'en déplaise aux purs esprits et aux âmes en peine. — Elle fit alors une glissade jusqu'à l'autre extrémité du salon et alla sauter au cou du marquis de Malouet, qui entrait suivi de ses hôtes. Pour moi, je m'empressai d'offrir mon bras à Mme Durmaître et de lui faire oublier à force de politesses l'orage que venait d'attirer sur elle l'ombre de sympathie qu'elle me témoigne.

Ainsi que tu as pu le remarquer, la petite comtesse avait fait preuve dans le cours de cette scène, comme toujours, d'une liberté de langage sans mesure et sans goût; mais elle y avait déployé plus de ressources d'esprit que je ne lui en supposais, et quoiqu'elle les eût dirigées contre moi, je ne pus me défendre de lui en savoir gré, — tant je hais les bêtes, que j'ai toujours trouvées en ce monde plus malfaisantes que les méchans. D'ailleurs, pour être juste, les représailles dont je venais d'être l'objet, à part la circonstance qu'elles avaient frappé les trois quarts du temps sur une tête innocente, me semblaient d'assez bonne guerre : elles ne partaient point d'un fonds

mauvais; elles avaient une tournure d'espiéglerie plutôt que ce caractère de sérieuse méchanceté auquel se monte si aisément une haine de femme, et pour de moindres provocations que celles dont la petite comtesse avait eu à se plaindre. En résumé j'avais souri intérieurement plus d'une fois pendant cette escarmouche, et l'impression qu'elle me laissait sur le compte de mon ennemie était plutôt atténuante qu'aggravante. A l'éloignement et au dédain que m'inspirait la mondaine extravagante se mêlait désormais une nuance de douce pitié pour l'enfant mal élevée et pour la femme mal dirigée.

Les femmes sont habiles à saisir les nuances, et celle-ci n'échappa point à Mme de Palme. Elle eut vaguement conscience de mon léger retour d'opinion vers elle; elle ne tarda pas même à s'en exagérer la portée et à prétendre en abuser. Pendant deux jours, elle me harcela de traits piquans que je supportai avec bonhomie, et auxquels je répondis même par quelques attentions, car j'avais encore sur le cœur les rudes expressions de mon dialogue avec Mme de Malouet, et je ne croyais pas les avoir suffisamment expiées par le faible martyre que j'avais subi le lendemain, en commun avec la belle veuve du Malabar.

Il n'en fallut pas davantage pour que Mme Bathilde de Palme s'imaginât qu'elle pouvait me traiter en pays conquis et joindre Ulysse à ses compagnons. Avant-hier, dans la journée, elle avait essayé à plusieurs reprises la mesure de son pouvoir naissant sur mon cœur et sur ma volonté en me demandant deux ou trois petits offices de cavalier servant, offices dont chacun ici ambitionne l'honneur avec émulation, et dont je m'acquittai pour ma part avec politesse, mais avec une froideur évidente. Ces jolis actes de servage ont quelquefois du charme, et surtout quand ils ne sont pas imposés; mais tous les âges et tous les caractères ne sont point faits pour s'y plier avec la même bonne grâce. Les esprits graves et les naturels un peu raides, sans jamais se refuser d'une façon maussade à ce que peut exiger en ce genre le simple savoir-vivre, doivent s'en tenir au nécessaire et ne pas rechercher des fonctions que la jeunesse et une certaine souplesse élégante sauvent seules du ridicule.

Cependant, malgré l'extrême réserve avec laquelle je m'étais prêté tout le jour à ces épreuves, Mme de Palme crut à son entier succès; elle jugea étourdiment qu'il ne lui restait plus qu'à river ma chaîne et à me joindre à son triomphe, faible supplément de gloire assurément, mais qui enfin avait à ses yeux le mérite de lui avoir été contesté. Dans la soirée, comme je quittais la table de whist, elle s'avança vers moi délibérément et me pria de lui faire l'honneur de figurer avec elle dans la danse de caractère qu'on nomme cotillon. Je m'excusai, en riant, sur ma complète inexpérience; elle insista, me

déclarant que j'avais évidemment des dispositions pour la danse et me rappelant l'agilité dont j'avais donné des preuves dans la forêt. Enfin, pour terminer le débat, elle m'entraîna familièrement par le bras en ajoutant qu'elle n'avait pas l'habitude de se voir refusée.

— Ni moi, madame, dis-je, celle de me donner en spectacle.

— Quoi! pas même pour me plaire?

— Pas même pour cela, madame, et quand même ce serait l'unique moyen d'y réussir. — Je la saluai en souriant sur ces mots que j'avais accentués d'une manière si positive, qu'elle n'insista plus. Elle quitta mon bras brusquement et alla rejoindre un groupe de danseurs qui nous observait de loin avec un intérêt manifeste. Elle y fut accueillie par des chuchottemens et des sourires, auxquels elle répondit par quelques phrases rapides, dont je n'entendis que le mot *revanche*. Je n'y fis pas autrement attention pour l'instant, et mon âme alla s'entretenir dans les nuages avec l'âme de Mme Durmaître.

Le lendemain, une grande chasse devait avoir lieu dans la forêt. Je m'étais arrangé pour n'y point prendre part, voulant profiter d'une journée entière de solitude pour pousser mon malheureux travail. Vers midi, les chasseurs se réunirent dans la cour du château, qui retentit pendant un quart d'heure du son éclatant des trompes, du piétinement des chevaux et des aboiemens de la meute. Puis cette mêlée tumultueuse s'engouffra dans l'avenue; le bruit s'éteignit peu à peu, et je demeurai maître de moi et de mon esprit dans un silence d'autant plus doux qu'il est singulièrement rare sous ce méridien.

Je jouissais depuis quelques minutes de mon isolement, et je feuilletais, en souriant à mon bonheur, les pages in-folio de la *Neustria pia*, quand je crus entendre un cheval galoper dans l'avenue, et bientôt après sur le pavé de la cour. Quelque chasseur en retard! me dis-je à part moi, et, prenant ma plume, je commençai à extraire de l'énorme volume le passage relatif aux chapitres généraux des bénédictins; mais une nouvelle et plus grave interruption vint m'affliger : on frappait à la porte de la bibliothèque. Je secouai la tête avec humeur, et je dis : entrez! — du ton dont j'aurais pu dire : sortez! — On entra. J'avais vu peu d'instans auparavant Mme de Palme prendre son vol avec ses plumes en tête de la cavalcade, et je ne fus pas médiocrement surpris de la retrouver à deux pas de moi, dès que la porte se fut ouverte. — Elle avait la tête nue et les cheveux attifés en arrière d'une façon bizarre : elle tenait d'une main sa cravache et relevait de l'autre la queue traînante de ses longues jupes d'amazone. L'animation de la course qu'elle venait de faire semblait encore exagérer l'expression d'audace qui est habituelle à son regard et à ses traits. Et pourtant sa voix était moins

assurée qu'à l'ordinaire, lorsqu'elle me dit, à peine entrée : — Ah! pardon!... est-ce que Mme de Malouet n'est pas ici?

Je m'étais levé de toute ma grandeur. — Non, madame, elle n'est pas ici.

— Ah! pardon... Vous ne savez pas où elle est?

— Non, madame; mais je vais m'en informer, si vous le désirez.

— Merci, merci... Je vais la trouver... C'est qu'il m'est arrivé un accident...

— Vraiment, madame?

— Oh! fort peu de chose,... une branche a déchiré la bourdaloue de mon chapeau, et mes plumes sont tombées...

— Vos plumes bleues, madame?

— Oui,... mes plumes bleues... Enfin je suis revenue au château pour faire recoudre ma bourdaloue... Vous êtes bien là pour travailler?

— Parfaitement, madame, on ne peut mieux.

— Êtes-vous très occupé dans ce moment-ci?

— Mais oui, madame, assez occupé.

— Ah! tant pis!

— Pourquoi donc?

— Parce que... j'avais envie,... l'idée m'était venue de vous demander de m'accompagner à la forêt... Ces messieurs seront presque arrivés quand je repartirai,... et je ne puis guère m'en aller seule,... si loin...

En gazouillant du bout des lèvres cette explication un peu embrouillée, la petite comtesse avait un air à la fois sournois et troublé qui fortifia beaucoup le sentiment de défiance que la gaucherie de son entrée avait fait naître dans mon esprit.

— Madame, lui dis-je, vous me désespérez : je regretterai toute ma vie d'avoir laissé échapper l'occasion charmante que vous daignez m'offrir, mais il faut que le courrier de demain emporte ce travail, que le ministre attend avec une extrême impatience.

— Vous avez peur de perdre votre place?

— Je n'en ai pas, madame; ainsi...

— Eh bien! laissez attendre le ministre pour moi : ça me flattera.

— C'est impossible, madame.

Elle prit un ton fort sec : — Mais... c'est trop singulier!... Comment! vous ne tenez pas plus que cela à m'être agréable?

— Madame, lui dis-je assez sèchement à mon tour, je tiendrais beaucoup à vous être agréable, mais je ne tiens nullement à vous faire gagner votre pari.

Je lançais cette insinuation un peu au hasard, m'appuyant sur quelques souvenirs et sur quelques indices que tu as pu recueillir à et là dans mon récit. Toutefois j'avais touché juste. Mme de Palme

rougit jusqu'au front, balbutia deux ou trois paroles que je n'entendis pas, et sortit de l'appartement, ayant perdu toute contenance.

Cette déroute précipitée me laissa moi-même très confus. Je ne saurais admettre que nous devions pousser le respect pour le sexe faible jusqu'à nous prêter sottement à tous les caprices et à toutes les entreprises qu'il peut plaire à une femme de diriger contre notre repos ou contre notre dignité; mais notre droit de légitime défense en de telles rencontres est circonscrit dans des limites étroites et délicates que je craignais d'avoir franchies. Il suffisait que Mme de Palme fût isolée dans le monde, et sans autre protection que son sexe, pour qu'il me parût extrêmement pénible d'avoir cédé sans mesure à l'irritation, juste d'ailleurs, que m'avait causée son impertinente récidive. Comme j'essayais d'établir entre nos torts réciproques une balance qui calmât mes scrupules, on frappa de nouveau à la porte de la bibliothèque. Ce fut cette fois Mme de Malouet qui entra. Elle était émue. — Ah çà! me dit-elle, qu'est-ce donc qui s'est passé?

Je lui contai de point en point le détail de mon entretien avec Mme de Palme, et, tout en exprimant un profond regret de ma vivacité, j'ajoutai que la conduite de cette dame à mon égard était inexplicable, qu'elle m'avait pris deux fois en vingt-quatre heures pour objet de ses gageures, et que c'était beaucoup trop d'attention de sa part pour un homme qui lui demandait uniquement la grâce de ne pas s'occuper de lui plus qu'il ne s'occupait d'elle.

— Mon Dieu! me dit la bonne marquise, je ne vous reproche rien. J'ai pu apprécier par mes yeux, depuis quelques jours, votre conduite et la sienne; mais tout cela est fort désagréable. Cette enfant vient de se jeter en pleurant dans mes bras. Elle prétend que vous l'avez traitée comme une créature...

Je me récriai : — Madame, je vous ai rapporté textuellement mes paroles.

— Ce ne sont pas vos paroles, c'est votre air, votre ton... Monsieur George, permettez-moi de m'expliquer franchement avec vous : avez-vous peur de devenir amoureux de Mme de Palme?

— Nullement, madame.

— Avez-vous envie qu'elle devienne amoureuse de vous?

— Pas davantage, je vous assure.

— Eh bien! faites-moi un plaisir : mettez pour aujourd'hui votre amour-propre de côté, et accompagnez Mme de Palme à la chasse.

— Madame!

— Le conseil vous paraît singulier; mais vous pouvez croire que je ne vous le donne pas sans y avoir réfléchi. L'éloignement que vous témoignez à Mme de Palme est précisément ce qui attire vers vous cette enfant impérieuse et gâtée. Elle s'irrite et s'obstine contre

une résistance à laquelle on ne l'a point accoutumée. Ayez l'humilité de lui céder. Faites cela pour moi.

— Sérieusement, madame, vous pensez?...

— Je pense, reprit en riant la vieille dame, ne vous en déplaise, que vous perdrez votre principal mérite à ses yeux aussitôt qu'elle vous verra subir son joug comme tout le monde.

— En vérité, madame, vous me présentez les choses sous un point de vue tout nouveau. Jamais je n'ai conçu la pensée d'attribuer les taquineries de Mme de Palme à un sentiment dont j'eusse lieu de me glorifier.

— Et vous avez eu raison, reprit-elle vivement : il n'y a jusqu'à présent rien de pareil, Dieu merci; mais cela eût pu venir, et vous êtes trop galant homme pour le vouloir avec les dispositions que je vous connais.

— Je m'abandonne absolument à votre direction, madame; je vais mettre mon chapeau et mes gants. Reste à savoir comment Mme de Palme accueillera mon empressement un peu tardif.

— Elle l'accueillera fort bien, si vous mettez de la bonne grâce à le lui offrir.

— Pour cela, madame, j'y mettrai toute celle dont je suis capable.

Sur cette assurance, Mme de Malouet me tendit sa main, que je baisai avec un profond respect, mais avec une assez mince gratitude.

Quand j'arrivai dans le salon, botté et éperonné, Mme de Palme y était seule : plongée dans un fauteuil et ensevelie sous ses jupes, elle achevait de rattacher sa bourdaloue. Elle leva et baissa rapidement les yeux, qu'elle avait fort rouges.

— Madame, lui dis-je, je suis si sincèrement affligé de vous avoir offensée, que j'ose vous demander le pardon d'une maussaderie impardonnable. Je viens me mettre à votre disposition; si vous refusez ma compagnie, vous ne ferez que m'infliger une mortification très méritée, mais vous me laisserez plus malheureux que je n'ai été coupable,... et c'est beaucoup dire.

Mme de Palme, tenant plus de compte de l'émotion de ma voix que de mon pathos diplomatique, releva les yeux vers moi, entr'ouvrit les lèvres, ne dit rien, et finalement avança une main un peu tremblante que je me hâtai de recevoir dans la mienne. Elle se servit aussitôt de ce point d'appui pour se dresser sur ses pieds, et bondit légèrement sur le parquet. Quelques minutes après, nous étions tous deux à cheval, et nous sortions de la cour du château.

Nous atteignîmes l'extrémité de l'avenue sans avoir échangé une parole. Je sentais profondément, tu peux le croire, combien ce silence, de mon côté du moins, était gauche, empesé et ridicule; mais,

comme il arrive souvent dans les circonstances qui réclament le plus impérieusement des ressources d'éloquence, j'étais frappé d'une stérilité d'esprit invincible. Je cherchais vainement une entrée en matière vraisemblable, et plus je me dépitais de n'en trouver aucune, moins je devenais capable d'y réussir. J'étais d'ailleurs agité de réflexions aussi nouvelles que pénibles; je suivais malgré moi l'ordre d'idées très imprévu où m'avaient jeté les étranges appréciations de Mme de Malouet. Je me demandais jusqu'à quel point ces appréciations pouvaient être fondées, et jusqu'à quel point, en ce cas, les conseils et la prudence de la marquise avaient été bien inspirés. Je me rappelais la vivacité hautaine, volontaire et capricieuse de la jeune femme qui était à mes côtés; je voyais son air accablé et presque dompté. Tout cela me troublait et me touchait vaguement. L'abîme qui me sépare à jamais d'une telle personne n'en subsistait pas moins dans son immensité; mais, si cela peut se dire, je sentais toujours entre nous la distance, et je ne sentais plus l'éloignement.

Mme de Palme, qui n'était pas initiée à mes secrètes méditations, et qui d'ailleurs n'en eût peut-être goûté que modérément les nuances les plus bienveillantes, finit par s'impatienter d'un silence au moins embarrassant. — Si nous courions un peu? dit-elle tout à coup.

— Courons, dis-je, et nous partîmes au galop, ce qui me soulagea infiniment.

Cependant il fallut, bon gré, mal gré, ralentir notre allure au haut du chemin tortueux qui mène dans la vallée des Ruines. Le soin de guider nos chevaux dans le cours de cette descente difficile put encore, durant quelques minutes, servir de prétexte à mon mutisme; mais en arrivant sur le terre-plein de la vallée, je vis bien qu'il fallait parler à tout prix, et j'allais débuter par une banalité quelconque, lorsque Mme de Palme voulut bien me prévenir :

— On dit, monsieur, que vous avez beaucoup d'esprit?

— Madame, répondis-je en riant, vous pouvez en juger.

— Difficilement jusqu'ici, quand même j'en serais capable, ce que vous êtes très éloigné de croire... Oh! ne le niez pas! C'est parfaitement inutile après la conversation que le hasard m'a fait entendre l'autre soir...

— Madame, j'ai commis tant de méprises sur votre compte, que vous devez vous expliquer la confusion pitoyable où je suis vis-à-vis de vous.

— Et sur quels points vous êtes vous mépris?

— Sur tous, je crois.

— Vous n'en êtes pas bien sûr... Convenez au moins que je suis une bonne femme...

— Oh! de tout mon cœur, madame!

— Vous avez bien dit cela... Je crois que vous le pensez... Vous n'êtes pas méchant non plus, je crois, et cependant vous l'avez été pour moi, cruellement.

— C'est vrai.

— Quelle espèce d'homme êtes-vous donc? reprit la petite comtesse de sa voix brève et brusque. Je n'y comprends pas grand'chose. A quel titre, en vertu de quoi me méprisez-vous? Je suppose que je sois réellement coupable de toutes les intrigues qu'on me prête : qu'est-ce que cela vous fait? Êtes-vous un saint, vous? un réformateur? N'avez-vous jamais eu de maîtresses? Avez-vous plus de vertu que les autres hommes de votre âge et de votre condition? Quel droit avez-vous de me mépriser? Expliquez-moi ça.

— Madame, si j'avais à me reprocher les sentimens que vous me supposez, je vous répondrais que jamais personne, dans votre sexe ni dans le mien, n'a pris sa propre moralité pour règle de son opinion et de ses jugemens sur autrui : on vit comme on peut, et on juge comme on doit; c'est en particulier une inconséquence très ordinaire parmi les hommes, de ne point estimer les faiblesses qu'ils encouragent et dont ils profitent... Mais, pour mon compte, je me tiens sévèrement en garde contre un rigorisme aussi ridicule chez un homme que coupable chez un chrétien... Et quant à cette conversation qu'un hasard déplorable vous a livrée, et où mes expressions, comme il arrive toujours, ont dépassé de beaucoup la mesure de ma pensée, — c'est une offense que je n'effacerai jamais, je le sais; mais je vous l'expliquerai du moins avec franchise. Chacun a ses goûts et sa façon d'entendre la vie en ce monde : nous différons tellement, vous et moi, à cet égard, que j'ai conçu pour vous, et que vous avez conçu pour moi, à vue de pays, une antipathie extrême. Cette disposition, qui, d'un côté du moins, madame, devait se modifier singulièrement sur plus ample informé, m'a entraîné à des mouvemens d'humeur et à des vivacités de controverse peu réfléchis : vous avez souffert sans doute, madame, des violences de mon langage, mais beaucoup moins, veuillez le croire, que je n'en devais souffrir moi-même, après en avoir reconnu l'injustice profonde et irréparable.

Cette apologie, plus sincère que lucide, n'obtint point de réponse. Nous achevions en ce moment de traverser l'église de l'abbaye, et nous nous trouvâmes à l'improviste mêlés aux derniers rangs de la cavalcade. Notre apparition fit courir un sourd murmure dans la foule pressée des chasseurs. Mme de Palme fut entourée aussitôt d'une troupe joyeuse qui parut lui adresser des félicitations sur le gain de sa gageure. Elle les reçut d'une mine indifférente et boudeuse, fouetta son cheval et gagna les avant-postes pour entrer en forêt.

Cependant M. de Malouet m'avait accueilli avec une affabilité plus marquée encore que de coutume, et, sans faire aucune allusion directe à l'incident qui m'amenait contre mon gré à cette fête cynégétique, il n'omit aucune attention pour m'en faire oublier le léger désagrément. Bientôt après, les chiens lancèrent un cerf, et je les suivis avec ardeur, n'étant nullement insensible à l'ivresse de ce divertissement viril, quoiqu'elle ne suffise pas à mon bonheur en ce monde.

La meute se laissa dépister deux ou trois fois, et la journée tourna à l'avantage du cerf. — Nous reprîmes vers quatre heures le chemin du château. Quand nous traversâmes la vallée au retour, le crépuscule dessinait déjà plus nettement sur le ciel la silhouette des arbres et la crête des collines : une ombre mélancolique descendait sur les bois, et un brouillard blanchâtre glaçait l'herbe des prairies, tandis qu'une brume plus épaisse marquait les détours de la petite rivière. Comme je m'absorbais dans la contemplation de cette scène, qui me rappelait des jours meilleurs, je vis tout à coup Mme de Palme à mes côtés.

— Je crois après réflexion, me dit-elle avec sa brusquerie accoutumée, que vous méprisez mon ignorance et mon manque d'esprit beaucoup plus que ma prétendue légèreté de mœurs... Vous faites moins de cas de la vertu que de la pensée... Est-ce cela?

— Non assurément, dis-je en riant, ce n'est pas cela; ce n'est rien de tout cela. D'abord le mot de mépris doit être supprimé, n'ayant rien à faire ici;... ensuite je ne crois guère à votre ignorance et pas du tout à votre manque d'esprit... Enfin je ne vois rien au-dessus de la vertu, quand je la vois, ce qui est rare. Je suis confus au reste, madame, de l'importance que vous attachez à ma manière de voir... Le secret de mes prédilections et de mes répugnances est fort simple : j'ai, comme je vous le disais, le plus religieux respect pour la vertu, mais toute la mienne se borne à un sentiment profond de quelques devoirs essentiels que je pratique tant bien que mal; je ne saurais donc exiger davantage de qui que ce soit... Quant à la pensée, j'avoue que j'en fais grand cas, et la vie me paraît chose trop sérieuse pour être traitée sur le pied d'un bal continuel, du berceau à la tombe. De plus les productions de l'intelligence, les œuvres de l'art en particulier sont l'objet de mes préoccupations les plus passionnées, et il est naturel que j'aime à pouvoir parler de ce qui m'intéresse. Voilà tout.

— Faut-il absolument avoir sans cesse à la bouche les extases de l'âme, les cimetières et la Vénus de Milo pour prendre dans votre opinion le rang d'une femme sérieuse et d'une femme de goût?... Au surplus, vous avez raison, — je ne pense jamais; si je pensais une seule minute, il me semble que je deviendrais folle, que ma tête

craquerait... Et à quoi pensiez-vous, vous, dans la cellule de ce vieux couvent?

— J'y ai beaucoup pensé à vous, dis-je gaiement, le soir de ce jour où vous m'aviez si rudement pourchassé, et je vous y ai maudite de tout mon cœur.

— Cela se comprend. — Elle se mit à rire, regarda un peu autour d'elle et reprit : — Quel joli vallon! quelle charmante soirée!... Et maintenant me maudissez-vous?

— Maintenant je voudrais du fond de l'âme pouvoir quelque chose pour votre bonheur.

— Et moi pour le vôtre, dit-elle simplement.

Je m'inclinai pour toute réponse, et il s'en suivit un court silence.

— Si j'étais homme, reprit tout à coup Mme de Palme, je crois que je me ferais ermite.

— Oh! quel dommage!

— Ça ne vous étonne pas, cette idée?

— Non, madame.

— Rien ne vous étonnerait de ma part, avouez-le. Vous me croyez capable de tout, — de tout... peut-être même de vous aimer?...

— Pourquoi pas? On revient de loin! Je vous aime bien, moi, à l'heure qu'il est! C'est un bel exemple à suivre.

— Vous me permettrez d'y réfléchir?

— Pas longtemps!

— Le temps qu'il faudra... Nous sommes amis en attendant.

— Si nous sommes amis, il n'y a plus rien à attendre, dis-je en présentant franchement ma main à la petite comtesse. Je sentis qu'elle la serrait avec un peu de réserve, et la conversation finit là. Nous étions au haut des collines, la nuit était tout à fait tombée; nous ne fîmes plus qu'une course jusqu'au château.

Comme je descendais de ma chambre pour le dîner, je rencontrai Mme de Malouet dans le vestibule : — Eh bien! me dit-elle en riant, vous êtes-vous conformé à l'ordonnance?

— Religieusement, madame.

— Vous vous êtes montré subjugué?

— Oui, madame.

— C'est parfait. La voilà tranquille et vous aussi.

— Ainsi soit-il, dis-je.

La soirée se passa sans autre incident. Je me plus à rendre à Mme de Palme quelques petits services qu'elle ne me demandait plus. Elle quitta deux ou trois fois la danse pour m'adresser des plaisanteries bienveillantes qui lui traversaient la cervelle, et quand je me retirai, elle me suivit jusqu'à la porte d'un regard souriant et cordial.

Je te demande maintenant, ami Paul, de dégager le sens précis

et la moralité de cette histoire. Tu jugeras peut-être, et je le désire, qu'une imagination chimérique peut seule donner les proportions d'un événement à cet épisode vulgaire de la vie mondaine; mais si tu vois dans les faits que je t'ai racontés le moindre germe d'un danger, le moindre élément d'une complication sérieuse, dis-le-moi; je romps les engagemens qui me devaient encore retenir ici une dizaine de jours, et je pars.

Je n'aime point Mme de Palme; je ne puis ni ne veux l'aimer. Mon opinion sur son compte s'est évidemment transformée; je la regarde désormais comme une bonne petite femme. Sa tête est légère et le sera toujours; sa conduite vaut mieux qu'on ne le dit, quoique moins peut-être qu'elle ne le dit de son côté; enfin son cœur a du poids et du prix. J'ai pour elle de l'amitié, une affection qui a quelque chose de paternel, mais de moi à elle rien de plus n'est vraisemblable; l'étendue des cieux nous sépare. La pensée d'être son mari me fait éclater de rire, et, par un sentiment que tu apprécieras, la pensée d'être son amant me fait horreur. — Chez elle, je crois à l'ombre d'un caprice, et pas même à la pénombre d'une passion. Me voilà sur son étagère avec les autres magots, et je pense, comme Mme de Malouet, que cela lui suffira. Toutefois qu'en penses-tu, toi?

Je crois nécessaire de te rappeler, Paul, en terminant cette consultation dont certains passages exhalent un parfum si suspect, de te rappeler, mon ami, que je ne suis pas un fat. Je t'ai dit la vérité stricte. La fatuité ne consiste pas, je suppose, à s'apercevoir qu'une femme vous serre la main quand elle vous la tord, mais à tirer vanité d'un genre de succès si commun et si rarement réservé au mérite. Je me rappelle toujours ce vieux comédien de province ridé, couturé, craquelé, hideux et bête, qui me contait qu'une femme superbe lui disait un soir : — « Oh! tu n'es pas un homme, tu es un dieu! » Je suis convaincu que c'était vrai. Oui, par la merci du ciel, le plus laid des mortels, et c'est notre ami G... de l'Institut, a le plaisir de s'entendre dire au moins une fois en sa vie par une bouche de femme qu'il est beau comme un ange. Cela a été de tout temps, et c'est pourquoi, de tout temps, fat a été synonyme de sot. Tout aveugle trouve un chien qui le suit et n'en est pas plus fier.

Bonsoir.

VII.

7 octobre.

Cher Paul, je prends part du fond du cœur à ton chagrin. Permets-moi seulement de t'affirmer, d'après les détails mêmes de ta lettre, que la maladie de ton excellente mère n'offre aucun symptôme inquiétant. C'est une de ces crises douloureuses, mais sans danger,

que l'approche de l'hiver lui ramène presque invariablement chaque année, tu le sais. Patience donc, et courage, je t'en prie.

Il me faut, mon ami, l'expression formelle de ton désir pour que j'ose mêler mes petites misères à tes sérieuses sollicitudes. — Comme tu le prévoyais dans ta sagesse et dans ta bonne amitié, je devais avoir besoin, quand je recevrais ta lettre, non de conseils, mais de consolations. Je n'ai pas le cœur tranquille, et, ce qui est pire pour moi, ma conscience ne l'est pas davantage : cependant j'ai cru faire mon devoir. L'ai-je bien ou mal compris? Tu en jugeras. Mon Dieu! je porte quelquefois une stupide envie à ceux que je vois céder sans scrupule, sans combat, avec le pur instinct de la brute, à ce qui les attire ou à ce qui les repousse! Que de tourmens donne la conscience à une âme naturellement honnête, qui n'est point guidée par des principes certains et soutenue par une foi positive!

Je reprends ma situation vis-à-vis de Mme de Palme où je l'avais laissée dans ma dernière lettre. — Le lendemain de notre explication, je mis tous mes soins à maintenir nos relations sur le pied de bonne camaraderie où elles me paraissaient établies, et qui constituaient, selon moi, le seul genre d'intelligence qui fût désirable, et même possible entre nous. Il me sembla ce jour-là qu'elle se montrait animée de la même vivacité et du même entrain qu'à l'ordinaire : seulement je crus remarquer que son regard et sa voix, lorsqu'elle s'adressait à moi, prenaient une douceur sérieuse qui n'est point de son caractère habituel; mais les jours suivans, quoique je n'eusse point dévié de la ligne de conduite que je m'étais tracée, il me fut impossible de ne pas m'apercevoir que Mme de Palme avait perdu quelque chose de sa gaieté, et qu'une vague préoccupation altérait la sérénité de son front. Je la voyais étonner ses danseurs par ses distractions : elle continuait de suivre le tourbillon, mais elle ne le dirigeait plus. Elle prétextait brusquement de la fatigue au milieu d'une valse, quittait sans autre cérémonie le bras de son cavalier, et s'asseyait dans un coin d'un air boudeur et pensif. S'il y avait un fauteuil vide près du mien, elle s'y jetait, et commençait à travers son éventail une conversation bizarre et à bâtons rompus, comme celle-ci :

— Si je ne puis me faire ermite, je puis me faire religieuse... Que diriez-vous, si vous me voyiez demain entrer dans un couvent?

— Je dirais que vous en sortiriez après-demain.

— Vous n'avez aucune confiance dans mes résolutions?

— Quand elles sont folles, non.

— Je ne puis en concevoir que de folles, selon vous?

— Selon moi, vous valsez à merveille. Quand on valse comme vous, c'est un art, et presque une vertu.

— Est-ce qu'on flatte ses amis?

— Je ne vous flatte pas. Je ne vous dis jamais un mot que je n'aie pesé et qui ne soit l'expression la plus grave de ma pensée. Je suis un homme sérieux, madame.

— Il n'y paraît guère avec moi. Je crois que vous avez entrepris de me faire détester le rire autant que je l'ai aimé.

— Je ne vous comprends pas.

— Comment me trouvez-vous ce soir?

— Éblouissante.

— C'est trop. Je sais que je ne suis point belle.

— Je ne vous dis pas que vous soyez belle, mais vous êtes très gracieuse.

— A la bonne heure. Ça doit être vrai, car je le sens. La veuve du Malabar est vraiment belle.

— Oui; je voudrais la voir au bûcher.

— Pour vous y jeter avec elle?

— Précisément.

— Partez-vous bientôt?

— La semaine prochaine, je crois.

— Viendrez-vous me voir à Paris?

— Si vous me le permettez...

— Non, je ne vous le permets pas.

— Et pourquoi, grand Dieu?

— D'abord je ne crois pas que j'y retourne, à Paris.

— C'est une raison. Et où irez-vous, madame?

— Je ne sais pas. Voulez-vous faire un voyage à pied quelque part, nous deux?

— Je crois bien! Partons-nous?

Et *cætera*. Je ne te fatiguerai pas, mon ami, du détail d'une dizaine de dialogues semblables, dont Mme de Palme rechercha manifestement l'occasion pendant quatre jours : c'était de sa part un effort de plus en plus marqué pour sortir du lieu commun et imprimer à nos entretiens un caractère plus intime; c'était de la mienne une égale obstination à les renfermer dans les limites du jargon et à demeurer inébranlable sur le terrain de la futilité mondaine. Elle s'en apercevait, en riait souvent et s'en fâchait quelquefois, s'étonnant qu'entre nous le sérieux eût passé subitement de son côté.

Un manége si nouveau n'avait aucune chance d'échapper au public envieux ou jaloux qui surveille tous les pas de la petite comtesse, d'autant plus qu'elle s'y abandonnait avec une franchise et une naïveté vraiment enfantines. Elle ne laissait pas de remarquer parfois la gêne et l'espèce d'ennui que me causait l'attention curieuse qu'elle attirait sur nous. — Je vous compromets, disait-elle; je m'en vais! — Tout en me récriant vivement, je ne faisais rien pour la retenir, car tu me connais assez, mon ami, pour ne pas douter que

ma réserve ne fût de bon aloi et de bonne foi : j'avais pour système d'éloigner autant que possible Mme de Palme, sans la blesser jamais. Maintenant encore je ne saurais concevoir quelle meilleure conduite j'aurais pu tenir, quoique celle-là n'ait pas eu le succès que je m'en étais promis. Si j'avais à subir sur ce fait un autre jugement que le tien, je pourrais dire, pour ma défense, qu'il m'a fallu quelquefois un effort de courage méritoire, non pour repousser la pauvre gloriole que le monde attache à l'espèce de triomphe qui semblait m'être offert, mais pour comprimer les mouvemens secrets que le charme, la grâce et la bienveillance de cette jeune femme soulevaient dans un cœur moins ferme que mon esprit.

J'arrive à la scène qui devait terminer cette lutte pénible, et m'en prouver malheureusement toute la vanité. — Pour faire leurs adieux à leur fille, dont le mari est rappelé à son poste. M. et Mme de Malouet donnaient hier un grand bal de gala, auquel tous les environs à dix lieues à la ronde avaient été convoqués. Vers dix heures, la foule inondait l'immense rez-de-chaussée du château, où les toilettes, les lumières et les fleurs se confondaient dans un pêle-mêle éblouissant. — Comme j'essayais de pénétrer dans le salon principal, je me trouvai vis-à-vis de Mme de Malouet, qui me tira un peu à l'écart : — Eh bien! mon cher monsieur, me dit-elle, cela va mal. — Mon Dieu! qu'y a-t-il de nouveau? — Je ne sais trop, mais soyez sur vos gardes. Ah! cela ne va pas bien... Mon Dieu! j'ai en vous une confiance bien singulière, monsieur; vous ne la tromperez pas, n'est-ce pas? — Sa voix était attendrie et son regard humide. — Madame, comptez sur moi;... mais j'aurais bien dû partir il y a huit jours. — Eh! mon Dieu! qui pouvait prévoir pareille chose?..... Silence!

Je me retournai et je vis Mme de Palme qui sortait du salon, et devant laquelle la cohue ouvrait ses rangs avec cet empressement craintif et cette espèce de terreur qu'inspire généralement à notre sexe la suprême élégance d'une royauté féminine. Il y a dans ces jeunes reines d'une nuit, lorsqu'elles nous apparaissent environnées de toute la pompe mondaine, et traversant d'un pied vainqueur leur empire étroit et charmant, il y a sur leur front hautain, dans leurs regards radieux et enivrés, une magie qui pénètre les âmes les plus fières. — Pour la première fois Mme de Palme me parut belle : une expression étrange et que je ne lui avais jamais vue, une vive exaltation rayonnait dans ses yeux et transfigurait ses traits.

— Suis-je à votre goût? me dit-elle. — Je lui témoignai par je ne sais quel murmure un assentiment qui n'était d'ailleurs que trop visible pour l'œil perçant d'une femme. — Je vous cherchais, reprit-elle, pour vous faire voir la serre; c'est une vraie féerie, venez. — Elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes vers la porte de la

serre, qui s'ouvrait à l'autre extrémité du salon, prolongeant jusqu'au parc, à travers les lianes et les parfums de mille plantes exotiques, toutes les splendeurs de la fête. Pendant que nous admirions l'effet des girandoles qui scintillaient au milieu de la puissante flore tropicale comme les constellations brillantes d'un autre hémisphère, plusieurs cavaliers vinrent réclamer pour une valse la main de Mme de Palme : elle les refusa, quoique j'eusse l'abnégation de joindre mes instances aux leurs.

— Nos rôles me semblent un peu intervertis, me dit-elle : c'est moi qui vous retiens, et c'est vous qui me renvoyez.

— Dieu m'en garde ! mais je crains que vous ne vous priviez, par bonté pour moi, d'un plaisir que vous aimez, — et qui vous aime.

— Non ! je sais fort bien que je vous recherche et que vous me fuyez. C'est assez absurde aux yeux du monde, mais cela m'est fort égal. Pour ce soir du moins, j'entends m'amuser comme je le voudrai. Je vous défends de troubler mon bonheur. Je suis vraiment très heureuse. J'ai tout ce qu'il me faut : de belles fleurs, de bonne musique autour de moi, et un ami à mon bras. Seulement, et c'est un point noir dans mon ciel bleu, je suis beaucoup plus sûre de la musique et des fleurs que de l'ami.

— Vous avez grand tort.

— Expliquez-moi donc votre conduite, une fois pour toutes. Pourquoi ne voulez-vous jamais causer sérieusement avec moi ? pourquoi refusez-vous obstinément de me dire un seul mot qui sente la confiance, l'intimité, l'amitié enfin ?

— Veuillez y réfléchir une minute, madame : où cela nous mène-t-il ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Cela nous mène où cela peut. Il est plaisant que vous vous en préoccupiez plus que moi !

— Voyons, quelle idée auriez-vous de moi si je vous faisais la cour ?

— Je ne vous demande pas de me faire la cour, dit-elle vivement.

— Non, madame; mais c'est pourtant la tournure que prendrait infailliblement mon langage, s'il cessait un instant d'être frivole et banal. Eh bien ! avouez qu'il y a un homme au monde qui ne pourrait vous faire la cour sans s'attirer votre mépris, et que je suis cet homme-là. Je ne vous dirai pas que je sois très satisfait de m'être mis dans une telle situation vis-à-vis de vous; mais enfin j'y suis, et je ne saurais l'oublier.

— C'est beaucoup de raison !

— Madame, c'est beaucoup de courage.

Elle secoua la tête d'un air de doute, et reprit après un moment de silence : — Savez-vous que vous venez de me parler comme à une femme perdue ?

— Madame !

— Certainement. Vous croyez que je ne puis jamais supposer à un homme qui me fait la cour une autre intention que celle de m'avoir pour maîtresse. Ce serait le fait d'une femme perdue, et je ne le suis pas; vous avez beau ne pas le croire, c'est la pure vérité du bon Dieu... Oui, du bon Dieu. Dieu me connaît, et je le prie plus souvent qu'on ne pense. Il m'a préservée de mal faire jusqu'ici, — et j'espère qu'il m'en préservera toujours; mais c'est une chose dont il n'est pas seul maître... — Elle s'arrêta un moment, et ajouta d'un ton ferme : — Vous y pouvez beaucoup.

— Moi, madame ?

— Je vous ai laissé prendre, je ne sais comment... non, je ne le sais en vérité pas !... un grand empire sur ma destinée... Voudrez-vous en user ? voilà la question.

— Et à quel titre... en quelle qualité le pourrais-je, madame ? — dis-je lentement, sur le ton d'une froide réserve.

— Ah ! s'écria-t-elle d'un accent sourd et énergique, vous me demandez cela ? — Ah ! c'est trop dur ! vous m'humiliez trop ! — Elle quitta mon bras aussitôt, et rentra brusquement dans le salon.

Je demeurai quelque temps incertain du parti que je devais prendre. Je voulus d'abord suivre Mme de Palme et lui faire entendre qu'elle s'était méprise, — ce qui était la vérité, — sur la portée de la réponse sous forme d'interrogation dont elle s'était offensée. Elle avait apparemment appliqué cette réponse à quelque pensée qui la dominait, que je connaissais mal, que ses paroles du moins m'avaient révélée beaucoup moins clairement qu'elle ne se l'imaginait; mais après y avoir réfléchi je reculai devant l'explication nouvelle et redoutable que j'allais inévitablement provoquer. Je résolus de demeurer sous le coup des imputations les plus fâcheuses auxquelles mon attitude et mon langage avaient pu donner lieu, et de dévorer en silence l'amertume dont cette scène m'avait empli le cœur.

Je quittai la serre et j'entrai dans les jardins pour échapper aux rumeurs du bal, qui importunaient mon oreille. La nuit était froide, mais belle. Un instinct douloureux m'entraîna hors de la zone lumineuse que projetaient autour du château les baies des fenêtres resplendissantes. Je me dirigeai à grands pas vers un épais massif d'ombre, formé par une double avenue de sapins qui sépare le jardin du parc, et que traverse un pont rustique jeté sur un ruisseau. J'entrais sous la voûte de cette sombre allée, quand une main toucha mon bras et m'arrêta; en même temps une voix brève et troublée, que je ne pus méconnaître, me dit : — Il faut que je vous parle !

— Madame ! par grâce ! au nom du ciel !... que faites-vous ! vous vous perdez !... retournez... venez ! Je vais vous reconduire, voyons !

Je voulus saisir son bras; elle se dégagea.

— Je veux vous parler... j'y suis décidée... Oh! mon Dieu! que je m'y prends mal, n'est-ce pas? Que vous devez me croire plus que jamais une misérable créature! Et pourtant il n'y a rien... rien... c'est la vérité même, mon Dieu! Vous êtes le premier pour qui j'aie oublié... tout ce que j'oublie!... Oui, le premier!... Jamais homme n'a entendu de ma bouche une parole de tendresse, jamais! et vous ne me croyez pas!

Je pris ses deux mains dans les miennes : — Je vous crois, je vous le jure... je vous jure que je vous estime... que je vous respecte comme ma fille chérie... Mais écoutez-moi, daignez m'écouter! ne bravez pas ouvertement ce monde impitoyable... rentrez au bal... je vais vous y retrouver bientôt, je vous le promets... mais au nom du ciel! ne vous perdez pas!

La malheureuse enfant fondit en larmes, et je sentis qu'elle chancelait; je la soutins et je la fis asseoir sur un banc qui se trouvait là. — Je demeurai debout devant elle, tenant une de ses mains. Les ténèbres étaient profondes autour de nous; je regardais le vide et j'écoutais, dans une vague stupeur, le murmure clair et régulier du ruisseau qui coule sous les sapins, le sanglot convulsif qui soulevait le sein de la jeune femme, et l'odieux bruit de fête que l'orchestre nous envoyait de loin par intervalles. C'est un de ces instans dont on se souvient toujours.

Elle se remit enfin, et parut reprendre, après cette explosion de douleur, toute sa fermeté. — Monsieur, me dit-elle en se levant et en retirant sa main, ne vous inquiétez pas de ma réputation. Le monde est habitué à mes folies. J'ai pris d'ailleurs mes mesures pour que celle-ci ne fût pas remarquée. Peu m'importerait du reste. Vous êtes le seul homme dont j'aie désiré l'estime et le seul aussi malheureusement dont j'aie encouru le mépris... Cela est bien cruel... Quelque chose doit vous dire pourtant que je ne le mérite pas!

— Madame!...

— Écoutez-moi! Ah! que Dieu veuille vous convaincre! c'est une heure solennelle dans ma vie. Monsieur, depuis le premier regard que vous avez attaché sur moi, ce jour où je me suis approchée de vous pendant que vous dessiniez cette vieille église,... depuis ce regard, je vous appartiens. Je n'ai aimé, je n'aimerai jamais que vous... Voulez-vous que je sois votre femme? J'en suis digne... Je vous l'atteste, je vous l'atteste devant ce ciel qui nous voit!

— Chère madame,... chère enfant,... votre bonté,... votre tendresse,... me troublent jusqu'au fond de l'âme;... de grâce, un peu de calme,... laissez-moi une lueur de raison!

— Ah! si votre cœur vous parle, écoutez-le, monsieur! Ce n'est

pas avec la raison qu'il faut me juger!... Hélas! je le sens, vous doutez encore de moi, de mon passé... Oh! Dieu! cette opinion du monde, que j'ai dédaignée, que j'ai foulée aux pieds, comme elle se venge! comme elle me tue!

— Non, madame, vous vous trompez;... mais que pourrais-je vous offrir en échange de ce que vous voulez me sacrifier,... des habitudes, des goûts, des plaisirs de toute votre vie?

— Mais cette vie me fait horreur! Vous croyez que je la regretterais? vous croyez qu'un jour je redeviendrais la femme que j'ai été,... la folle que vous avez connue?... Vous le croyez! Et comment vous empêcher de le croire? Pourtant je sais bien que je ne vous donnerais jamais ce chagrin, ni aucun autre... Jamais! J'ai lu dans vos yeux un monde nouveau que j'ignorais, un monde plus digne, plus élevé, dont je n'avais jamais eu l'idée,... et hors duquel je ne puis plus vivre!... Ah! vous devez pourtant bien sentir que je vous dis la vérité!

— Oui, madame, vous me dites la vérité,... la vérité de l'heure présente,... d'une heure de fièvre et d'exaltation;... mais ce monde nouveau qui vous apparaît vaguement, ce monde idéal auquel vous voulez demander un refuge éternel contre quelques dégoûts passagers ne vous donnerait jamais ce qu'il semble vous promettre... La déception, le regret, le malheur, vous y attendent,... et ne vous y attendent pas seule. Je ne sais s'il existe un homme d'un assez noble esprit, d'une âme assez belle pour vous faire aimer l'existence nouvelle que vous rêvez, pour lui conserver dans la réalité le caractère presque divin que votre imagination lui prête; mais je sais que cette tâche,... qui serait si douce,... est au-dessus de moi; je serais un fou, — et je serais aussi un misérable si je l'acceptais.

— Est-ce votre détermination dernière? la réflexion n'y peut-elle rien changer?

— Rien.

— Adieu donc, monsieur... Ah! malheureuse que je suis!... Adieu! — Elle saisit ma main qu'elle serra convulsivement, puis elle s'éloigna.

Quand elle eut disparu, je m'assis sur le banc où elle s'était assise. Là, mon pauvre Paul, toute force m'abandonna. Je cachai ma tête dans mes mains, et je pleurai comme un enfant. — Dieu merci, elle ne revint pas!

Je dus enfin rassembler tout mon courage pour reparaître un instant au bal. Aucun signe ne m'indiqua qu'on y eût remarqué mon absence ou qu'on l'eût interprétée d'une manière fâcheuse. Mme de Palme dansait, et laissait voir une gaieté qui tenait du délire. On passa bientôt dans la salle où le souper était servi, et je profitai du tumulte de ce moment pour me retirer.

Dès ce matin, j'ai demandé à Mme de Malouet un entretien particulier. Il m'a semblé que je lui devais mon entière confidence. Elle l'a reçue avec une profonde tristesse, mais sans montrer de surprise. — J'avais deviné, m'a-t-elle dit, quelque chose de semblable... Je n'ai pas dormi de la nuit. Je crois que vous avez fait le devoir d'un homme sage, — et d'un honnête homme. Oui, vous l'avez fait. Cependant cela paraît bien dur. La vie du monde a cela de détestable qu'elle crée des caractères et des passions factices, des situations imprévues, des nuances insaisissables, qui compliquent étrangement la pratique du devoir et obscurcissent la voie droite, qui devrait toujours être simple et facile à reconnaître... Et maintenant vous voulez partir, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Soit; mais restez encore deux ou trois jours. Vous ôterez ainsi à votre départ l'apparence d'une fuite, qui, après ce qu'on a pu observer, aurait je ne sais quoi de ridicule et en même temps d'injurieux. C'est un sacrifice que je vous demande. Aujourd'hui nous devons tous dîner chez Mme de Breuilly : je me charge de vous excuser. De la sorte, cette journée du moins vous sera légère. Demain, nous ferons pour le mieux. Après-demain, vous partirez.

J'ai accepté cette convention. A bientôt donc, cher Paul... Que je me sens seul et abandonné! Que j'ai besoin de serrer ta main ferme et loyale..., de t'entendre me dire : Tu as bien agi!

VIII.

10 octobre. Du Rozel.

Me voici rentré dans ma cellule, mon ami... Pourquoi l'ai-je quittée! Jamais homme n'a senti battre, entre ces froides murailles, un cœur plus troublé que mon misérable cœur! Ah! je ne veux pas maudire notre pauvre raison, notre sagesse, notre morale, notre philosophie humaines : n'est-ce pas ce qui nous reste encore de plus noble et de meilleur? Mais, Dieu du ciel! que c'est peu de chose! Quels guides suspects et quels faibles soutiens!

Écoute un triste récit. — Hier, grâce à Mme de Malouet, je restai seul au château tout le jour et toute la soirée. Je fus donc tranquille autant que je pouvais l'être. Vers minuit, j'entendis revenir les voitures, et bientôt après tout bruit cessa. Il était, je crois, trois heures du matin quand je fus tiré de l'espèce de torpeur fébrile qui me tient lieu de sommeil depuis quelques nuits, par le bruit très rapproché d'une porte qu'on semblait ouvrir ou refermer dans la cour avec précaution. Je ne sais par quelle bizarre et soudaine liaison d'idées un incident si ordinaire attira mon attention et m'agita l'esprit. Je quittai brusquement le fauteuil dans lequel je m'étais assoupi,

et je m'approchai d'une fenêtre : je vis distinctement un homme qui s'éloignait d'une allure discrète dans la direction de l'avenue. Il me fut facile de juger que la porte par laquelle il venait de sortir était celle qui donne accès dans l'aile du château contiguë à la bibliothèque. Cette partie de l'habitation contient plusieurs appartemens consacrés aux hôtes de passage; je savais qu'ils étaient tous vides en ce moment, à moins que Mme de Palme, comme il arrivait souvent, n'eût pris pour la nuit le logement qui lui était toujours réservé dans ce pavillon.

Tu devines quelle étrange pensée me traversa le cerveau. Tantôt je la repoussais comme une épouvantable folie; tantôt, retrouvant dans le champ d'une expérience déjà longue des faits d'observation qui prêtaient de la vraisemblance à cette pensée, je l'accueillais avec une sorte d'ironie cynique, et j'aimais presque à l'admettre, comme un dénoûment odieux, mais décisif. — La première clarté de l'aube m'a surpris livré à ces angoisses mentales, évoquant mes souvenirs, examinant puérilement les circonstances les plus minutieuses qui pouvaient tendre à confirmer ou à détruire mes soupçons. J'ai dû enfin à l'excès de fatigue deux heures d'un accablement dont je suis sorti plus maître de ma raison. Je n'ai pu douter à mon réveil de l'apparition qui avait frappé mes yeux pendant la nuit; mais il m'a semblé que je l'avais interprétée avec une hâte folle, et que mon esprit malade lui avait attribué l'explication la moins vraisemblable. En supposant enfin que mes pires pressentimens dussent se trouver justifiés, j'avais lieu assurément de me sentir l'âme profondément attristée devant un témoignage si douloureux, si impudent, de la mobilité et de la perversité d'un cœur de femme; mais j'avais perdu tout droit de m'en montrer offensé : le plus vulgaire sentiment de dignité me faisait un devoir de l'indifférence, au moins apparente. S'il était possible qu'on eût cherché contre moi une vengeance à un tel prix, on n'en lirait pas du moins le succès sur mon visage. Quant à ma souffrance, je me disais, je me répétais que mon départ et mon éloignement lui enlèveraient bientôt ce qu'elle aurait de plus aigu et de plus insupportable.

Je suis descendu à dix heures et demie, comme de coutume. Mme de Palme était dans le salon : elle avait donc passé la nuit au château. Cependant il m'a suffi de la voir pour perdre l'ombre même du soupçon. Elle causait d'un air tranquille au milieu d'un groupe. Elle m'a salué de son doux sourire habituel. Je me suis senti délivré d'un poids immense. J'échappais à un tourment d'une nature si pénible et si amère, que l'impression franche de ma douleur primitive, dégagée des honteuses complications dont j'avais pu la croire aggravée, me semblait presque aimable. Jamais mon cœur n'avait

rendu à cette jeune femme un hommage plus tendre et plus ému. Je lui savais gré du fond de l'âme d'avoir rendu la pureté à ma blessure et à mon souvenir.

L'après-midi devait être consacrée à une promenade à cheval sur les bords de la mer. Dans l'effusion de cœur qui succédait aux anxiétés de la nuit, je me rendis très volontiers aux instances de M. de Malouet, qui, s'appuyant de mon départ prochain, me pressait de l'accompagner à cette partie de plaisir. Notre cavalcade, recrutée selon l'usage de quelques jeunes gens des environs, sortait vers deux heures de la cour du château. Nous cheminions joyeusement depuis quelques minutes, et je n'étais pas le moins gai de la bande, quand Mme de Palme est venue subitement se placer à côté de moi. — Je vais commettre une lâcheté, a-t-elle dit; je m'étais pourtant bien promis,... mais j'étouffe! — Je l'ai regardée : l'expression égarée de ses traits et de ses yeux m'a soudain frappé d'effroi. — Eh bien! a-t-elle repris d'une voix dont je n'oublierai jamais l'accent, vous l'avez voulu;... je suis une femme perdue! — Aussitôt elle a poussé son cheval et m'a quitté, me laissant atteré sous ce coup d'autant plus sensible que j'avais cessé de le craindre, et qu'il m'atteignait avec un raffinement que je n'avais pas même prévu. Il n'y avait eu en effet dans la voix de la malheureuse femme aucune trace d'insolente fanfaronnade : c'était la voix même du désespoir, un cri de douleur navrante et de timide reproche, — tout ce qui pouvait ajouter dans mon âme à la torture d'un amour souillé et brisé le désordre d'une pitié profonde et d'une conscience alarmée.

Quand j'ai eu la force de regarder autour de moi, je me suis étonné de mon aveuglement. Parmi les courtisans les plus assidus de Mme de Palme figure un M. de Mauterne, dont l'éloignement pour moi, quoique contenu dans les limites du savoir-vivre, m'a souvent paru revêtir une teinte presque hostile. M. de Mauterne est un homme de mon âge, grand, blond, d'une élégance plus robuste que distinguée, et d'une beauté régulière, mais fade et empesée. Il a les talens du monde, beaucoup d'entreprise et nul esprit. Son air et sa conduite, dans le cours de cette fatale promenade, m'eussent appris dès le début, si j'avais eu l'idée de les observer, qu'il se croyait le droit de ne redouter désormais aucune rivalité près de Mme de Palme. Il s'attribuait franchement le premier rôle dans toutes les scènes auxquelles elle se trouve mêlée; il l'accablait de soins avec une mine importante et discrète; il affectait de lui parler à voix basse, et ne négligeait rien enfin pour initier le public au secret de sa faveur. A cet égard, il perdait ses peines : le monde, après avoir épuisé sa méchanceté sur des fautes imaginaires, semble jusqu'ici se refuser à l'évidence qui provoque vainement ses regards.

Pour moi, mon ami, il m'est difficile de te peindre le chaos d'émotions et de pensées qui se heurtaient et se confondaient en moi. Le sentiment qui me dominait peut-être avec le plus de violence, c'était celui de ma haine contre cet homme, d'une haine implacable, — d'une haine éternelle. J'étais au reste plus choqué, plus désolé, que surpris du choix qu'on avait fait de lui : c'était le premier venu; on l'avait pris avec une sorte d'indifférence et de dédain, comme on ramasse une arme de suicide, lorsque le suicide est une fois résolu. — Quant à mes sentimens pour elle, tu les devines : nulle apparence de colère, une affreuse tristesse, une compassion attendrie, un remords vague, et par-dessus tout un regret passionné, furieux ! Je savais enfin combien je l'avais aimée ! Je comprenais à peine les raisons qui, deux jours auparavant, me semblaient si fortes, si impérieuses, et qui m'avaient paru établir entre elle et moi une barrière infranchissable. Tous ces obstacles du passé disparaissaient devant l'abîme présent qui me semblait le seul réel, — le seul impossible à combler, le seul qui eût existé jamais ! — Chose étrange ! je voyais clairement, aussi clairement qu'on voit le soleil, que l'impossible, l'irréparable était là, et je ne pouvais l'accepter,... je ne pouvais m'y résigner ! Je voyais cette femme perdue pour moi aussi irrévocablement que si la tombe eût été fermée sur son cercueil, et je ne pouvais renoncer à elle !... — Mon esprit s'égarait alors dans des projets, dans des résolutions insensées : je voulais chercher querelle à M. de Mauterne, le forcer à se battre sur l'heure... Je sentais que je l'aurais écrasé !... Puis je voulais m'enfuir avec elle, l'épouser, la prendre avec sa honte après l'avoir refusée pure !... Oui, cette démence m'a tenté ! Pour l'écarter de ma pensée, j'ai dû me répéter cent fois que le dégoût et le désespoir étaient les seuls fruits que pût porter jamais cette union d'une main flétrie et d'une main sanglante... Ah ! Paul, que j'ai souffert !

Mme de Palme a montré, pendant toute la durée de la promenade, une surexcitation fiévreuse qui se trahissait surtout par de folles prouesses d'équitation. J'entendais par intervalles les éclats de sa gaieté exaltée qui résonnaient à mon oreille comme des plaintes déchirantes. Une seule fois encore, elle m'a adressé la parole en passant près de moi : — Je vous fais horreur, n'est-ce pas? — m'a-t-elle dit. — J'ai secoué la tête et j'ai baissé les yeux sans lui répondre.

Nous sommes rentrés au château vers quatre heures. Je gagnais ma chambre, quand un tumulte confus de voix, de cris et de pas précipités sous le vestibule m'a glacé le cœur. Je suis redescendu à la hâte; on m'a dit que Mme de Palme venait de tomber dans une violente crise nerveuse. On l'avait portée dans le salon. J'ai reconnu

à travers la porte la voix douce et grave de Mme de Malouet, à laquelle se mêlait je ne sais quel vagissement pareil à celui d'un enfant malade. — Je me suis enfui.

J'étais décidé à quitter sans retard ce lieu de malheur. Rien n'eût pu m'y retenir un instant de plus. Ta lettre, qu'on m'avait remise au retour, m'a servi à colorer d'un prétexte vraisemblable mon départ improvisé. On connaît ici l'amitié qui nous lie. J'ai dit que tu avais besoin de moi dans les vingt-quatre heures. J'avais eu soin, à toute occurrence, de faire venir depuis trois jours une voiture et des chevaux de la ville la plus proche. En quelques minutes, mes préparatifs ont été achevés; j'ai donné au cocher l'ordre de partir en avant et d'aller m'attendre à l'extrémité de l'avenue, pendant que je ferais mes adieux. — M. de Malouet m'a paru n'avoir aucun soupçon de la vérité : le bon vieillard s'est attendri en recevant mes remercîmens, et m'a réellement témoigné une affection singulière et sans proportion avec la brève durée de nos relations. J'ai à peine eu moins à me louer de M. de Breuilly : je me reproche la caricature que je t'ai donnée un jour pour le portrait de ce noble cœur.

Mme de Malouet a voulu m'accompagner dans l'avenue quelques pas plus loin que son mari; je sentais son bras trembler sous le mien, pendant qu'elle me chargeait de quelques commissions indifférentes pour Paris. Au moment où nous allions nous séparer et comme je serrais sa main avec effusion, elle m'a retenu doucement : — Eh bien! monsieur, m'a-t-elle dit d'une voix presque éteinte, Dieu n'a point béni notre sagesse!

— Madame, nos cœurs lui sont ouverts;... il a dû y lire notre sincérité... Il voit ce que je souffre d'ailleurs; j'espère humblement qu'il me pardonne.

— N'en doutez pas,... n'en doutez pas! a-t-elle repris d'un accent brisé. Mais elle! elle!... Ah! pauvre enfant!

— Ayez pitié d'elle, madame. Ne l'abandonnez pas. Adieu!

Je l'ai quittée à la hâte, et je suis parti; mais au lieu de m'acheminer vers le bourg de ***, je me suis fait conduire sur la route de l'abbaye jusqu'au haut des collines; j'ai prié le cocher d'aller seul au bourg et de revenir me prendre demain de grand matin à la même place. Mon ami, je ne puis t'expliquer la tentation bizarre et irrésistible qui m'a pris de passer une dernière nuit dans cette solitude où j'ai été si tranquille, si heureux, et il y a si peu de temps, mon Dieu!

Me voici donc dans ma cellule. Qu'elle me paraît froide, sombre et triste! Le ciel aussi s'est mis en deuil. Depuis mon arrivée dans ce pays et malgré la saison, je n'avais vu que des jours et des nuits d'été. Ce soir, un glacial ouragan d'automne s'est déchaîné sur la

vallée; le vent siffle dans les ruines et en arrache des fragmens qui tombent lourdement sur le sol. Une pluie violente bat mes vitraux. — Il me semble qu'il pleut des larmes!

Des larmes! j'en ai le cœur rempli,... et pas une ne veut monter jusqu'à mes yeux! — J'ai prié pourtant, j'ai prié Dieu longuement, — non pas, mon ami, ce Dieu insaisissable que nous poursuivons vainement au-delà des étoiles et des mondes, mais le seul Dieu vraiment secourable aux affligés, le Dieu de mon enfance, — le Dieu de cette pauvre femme!

Ah! je ne veux plus songer qu'à mon retour près de toi. Après-demain, mon ami, et peut-être avant que cette lettre... . . .

. . . . . .

Viens, Paul! — Si tu peux quitter ta mère, viens, je t'en supplie, viens me soutenir. Dieu me frappe!

J'écrivais cette ligne interrompue, quand, au milieu des bruits confus de la tempête, mon oreille a cru saisir le son d'une voix, d'une plainte humaine. Je me suis jeté à ma fenêtre; je me suis penché au dehors pour percer les ténèbres, et j'ai entrevu sur le sol noir et inondé une forme vague, une sorte de paquet blanchâtre. En même temps un gémissement plus distinct est monté jusqu'à moi. — Une lueur de la terrible vérité m'a traversé l'esprit comme une lame aiguë. — J'ai gagné dans la nuit la porte du moulin; près du seuil, j'ai vu un cheval abandonné; il portait une selle de femme. Je me suis précipité en courant vers l'autre face des ruines, et dans le clos qui est situé sous la fenêtre de ma cellule et qui garde encore des traces de l'ancien cimetière des moines, j'ai trouvé l'infortunée. Elle était là, assise et comme écrasée sur une vieille dalle tumulaire, grelottant de tous ses membres sous les torrens d'eau glacée qu'un ciel impitoyable versait sans relâche sur sa légère toilette de fête. J'ai saisi ses deux mains, essayant de la relever. — Ah! malheureuse enfant! qu'avez-vous fait? ah! malheureuse!

— Oui, bien malheureuse! a-t-elle murmuré d'une voix faible comme un souffle.

— Mais vous vous tuez!

— Tant mieux... tant mieux!

— Vous ne pouvez rester là!... Venez!... — J'ai vu qu'elle était hors d'état de se soutenir. — Ah! Dieu bon! Dieu puissant! que faire?... Qu'allez-vous devenir maintenant? Que voulez-vous de moi?...

Elle n'a pas répondu. Elle tremblait, et ses dents se heurtaient. Je l'ai enlevée dans mes bras et je l'ai emportée. On réfléchit vite dans de tels instans. Aucun moyen imaginable pour la faire sortir de cette vallée, où les voitures ne peuvent pénétrer. Rien n'était désormais

possible pour sauver son honneur; il ne fallait plus songer qu'à la vie. J'ai gravi rapidement les degrés de ma cellule, et je l'ai déposée dans un fauteuil près du foyer, que j'ai rallumé à la hâte; puis j'ai réveillé mes hôtes. J'ai donné à la meunière une explication vague et confuse. Je ne sais ce qu'elle en a compris, mais c'est une femme, elle a eu pitié. Elle a rendu à Mme de Palme les premiers soins. Son mari est parti aussitôt à cheval, portant à la marquise de Malouet ce billet de ma main :

« Madame,

« Elle est ici, mourante. Au nom du Dieu de miséricorde, je vous invoque, je vous conjure... Venez consoler, venez bénir celle qui ne peut plus attendre que de vous en ce monde des paroles de bonté et de pardon.

« Veuillez dire à Mme de Pontbrian ce que vous jugerez nécessaire. »

Elle me demandait. Je suis retourné près d'elle. Je l'ai trouvée encore assise devant le feu. Elle n'avait pas voulu se laisser mettre dans le lit qu'on lui avait préparé. En m'apercevant, — singulière préoccupation de femme, — sa première pensée a été pour le costume de paysanne, contre lequel elle venait d'échanger ses vêtemens imprégnés d'eau et souillés de boue. — Elle s'est mise à rire en me le montrant; mais son rire s'est tourné presque aussitôt en convulsions que j'ai eu de la peine à calmer.

Je m'étais placé près d'elle : elle ne pouvait se réchauffer; elle avait une horrible fièvre; ses yeux étincelaient. Je l'ai suppliée de consentir à prendre le repos complet qui convenait seul à son état. — A quoi bon? m'a-t-elle dit. Je ne suis pas malade. Ce qui me tue, ce n'est pas la fièvre, ce n'est pas le froid, c'est la pensée qui me brûle là; — elle se frappait le front; — c'est la honte, — c'est votre mépris et votre haine, — bien mérités maintenant!

Mon cœur a éclaté, Paul; je lui ai dit tout : ma passion, mes regrets, mes remords! J'ai couvert de baisers ses mains tremblantes, son front glacé, ses cheveux humides... J'ai répandu dans sa pauvre âme brisée tout ce que l'âme d'un homme peut contenir de tendresse, de pitié, d'adoration! Elle a su que je l'aimais; elle n'a pu en douter!

Elle m'avait écouté avec ravissement. — C'est maintenant, m'a-t-elle dit, c'est maintenant qu'il ne faut pas me plaindre. Jamais je n'ai été si heureuse de ma vie. Je ne méritais pas cela... Je ne puis rien souhaiter de plus.... rien espérer de mieux.... je ne regretterai rien.

Elle s'est assoupie. Ses lèvres entr'ouvertes ont un sourire pur et

paisible; mais elle est prise par intervalle de tressaillemens terribles, et ses traits s'altèrent profondément. — Je la veille en t'écrivant.

Mme de Malouet vient d'arriver avec son mari. Je l'avais bien jugée! Sa voix et ses paroles ont été d'une mère. Elle avait eu soin d'amener son médecin. La malade est couchée dans un bon lit, entourée, aimée. Je suis plus tranquille, quoiqu'un délire effrayant se soit déclaré à son réveil.

Mme de Pontbrian a refusé absolument de venir auprès de sa nièce. Elle aussi, je l'avais bien jugée, l'excellente chrétienne!

Je me suis fait le devoir de ne plus mettre le pied dans la cellule, que Mme de Malouet ne quitte plus. La contenance de M. de Malouet m'épouvante, et cependant il m'assure que le médecin ne s'est pas encore prononcé.

Le médecin est sorti. J'ai pu lui parler. — C'est, m'a-t-il dit, une fluxion de poitrine compliquée d'une fièvre cérébrale.

— Cela est bien grave, n'est-ce pas?

— Très grave.

— Mais le danger est-il immédiat?

— Je vous le dirai ce soir. L'état est si violent qu'il ne peut durer longtemps. Il faut que la crise s'atténue ou que la nature cède.

— Vous n'espérez rien, monsieur?

Il a regardé le ciel et s'est éloigné.

Je ne sais ce qui se passe en moi, mon ami... Tous ces coups se succèdent si vite! C'est la foudre.

Cinq heures du soir.

On a mandé à la hâte le prêtre que j'ai souvent rencontré au château. C'est un ami de Mme de Malouet, un vieillard simple et plein de charité. Il est sorti un instant de cette chambre funeste; je n'ai osé l'interroger. J'ignore ce qui se passe. Je redoute de l'apprendre, et cependant mon oreille recueille avidement les moindres bruits, les sons les plus insignifians : une porte qui se ferme, un pas plus rapide dans l'escalier, me frappent de terreur. — Pourtant... si vite! c'est impossible!

Paul! mon ami,... mon frère! où es-tu?... Tout est fini!

Il y a une heure, j'ai vu descendre le médecin et le prêtre. M. de Malouet les suivait. — Montez, m'a-t-il dit. Allons! du courage, monsieur. Soyez homme. — Je suis entré dans la cellule : Mme de

Malouet y était demeurée seule; elle était à genoux près du lit, et m'a fait signe de m'approcher. — J'ai regardé celle qui allait cesser de souffrir. Quelques heures avaient suffi pour empreindre tous les ravages de la mort sur ce visage charmant; mais la vie et la pensée rayonnaient encore dans ses yeux : elle m'a reconnu aussitôt. — Monsieur, m'a-t-elle dit; — puis se reprenant après une pause : — George, je vous ai bien aimé. Pardonnez-moi d'avoir empoisonné votre vie de ce triste souvenir! — Je suis tombé sur mes genoux; j'ai voulu parler, je ne le pouvais pas;... mes larmes coulaient brûlantes sur sa main déjà inerte et froide comme un marbre. — Et vous aussi, madame, a-t-elle repris, pardonnez-moi la peine,... le mal que je vous fais! — Mon enfant! a dit la vieille dame, je vous bénis du fond du cœur. — Puis il y a eu un silence, au milieu duquel j'ai entendu tout à coup un soupir profond et brisé... Ah! ce soupir suprême, ce dernier sanglot d'une mortelle douleur, Dieu aussi l'a entendu, il l'a recueilli!

Il l'a entendu,... il entend aussi ma prière ardente, éplorée!... Il faut que je le croie, mon ami. Oui, pour ne pas céder en ce moment à quelque tentation de désespoir, il faut que je croie fermement à un Dieu qui nous aime, qui voit d'un œil attendri les déchiremens de nos faibles cœurs,... qui daignera un jour de sa main paternelle refaire les nœuds brisés par la cruelle mort!... Ah! devant la dépouille inanimée d'un être adoré, quel cœur assez desséché, quel cerveau assez flétri par le doute pour ne pas repousser à jamais l'odieuse pensée que ces mots sacrés : Dieu, justice, amour, immortalité, ne sont que de vaines syllabes qui n'ont point de sens!

Adieu, Paul. Tu sais ce qui me reste à faire. Si tu peux venir, je t'attends; sinon, mon ami, attends-moi. Adieu.

IX.

LE MARQUIS DE MALOUET A M. PAUL B... A PARIS.

Château de Malouet, 20 octobre.

Monsieur, c'est pour moi un devoir aussi impérieux que pénible de vous retracer les faits qui ont amené le malheur suprême dont une voie plus prompte vous a porté la nouvelle avec tous les ménagemens qui nous ont été permis, malheur qui achève d'accabler nos âmes déjà si cruellement éprouvées. Vous le savez, monsieur, quelques semaines, quelques jours nous avaient suffi à Mme de Malouet et à moi pour connaître, pour apprécier votre ami, pour lui vouer une éternelle affection, qui devait se changer trop tôt en un éternel regret.

Je ne vous parlerai point, monsieur, des tristes circonstances qui ont précédé cette dernière catastrophe. Vous n'ignorez, je le sais, aucun trait de la fatale passion qu'avaient inspirée à une malheureuse jeune femme les mérites et les qualités que nous sommes réduits à pleurer aujourd'hui. Je ne vous dirai rien des scènes de deuil qui ont suivi la mort de Mme de Palme. Un autre deuil les recouvre déjà dans notre souvenir.

La conduite de M. George durant ces tristes journées, la sensibilité profonde et en même temps l'élévation morale dont il ne cessa de nous donner le spectacle, avaient achevé de lui gagner nos cœurs. J'aurais voulu vous le renvoyer aussitôt, monsieur; je voulais l'éloigner de ce lieu désolé, je voulais le conduire moi-même dans vos bras, puisqu'une préoccupation douloureuse vous retenait à Paris; mais il s'était imposé le devoir de ne pas abandonner si promptement ce qui restait de l'infortunée.

Nous l'avions recueilli près de nous; nous l'entourions de nos soins. Il ne sortait du château que pour faire chaque jour à deux pas un pieux pèlerinage. Sa santé cependant s'altérait visiblement. Avant-hier dans la matinée, Mme de Malouet le pressa de nous accompagner, M. de Breuilly et moi, dans une promenade à cheval. Il y consentit, quoique avec peine. Nous partîmes. Chemin faisant, il se prêta de tout son courage aux efforts que nous tentions pour l'engager dans notre entretien, et le tirer de son accablement. Je le vis sourire pour la première fois depuis bien des heures, et je commençais à espérer que le temps, la force d'âme, les soins de l'amitié pourraient rendre un peu de calme à son souvenir, quand, au détour de la route, un hasard déplorable nous mit face à face avec M. de Mauterne.

Ce jeune homme était à cheval : deux amis et deux dames l'accompagnaient. Nous suivions la même direction de promenade; mais son allure était plus rapide que la nôtre : il nous dépassa en nous saluant, et je ne remarquai pour moi dans son air rien qui pût attirer l'attention. Je fus donc fort surpris d'entendre M. de Breuilly l'instant d'après murmurer entre ses dents : Ceci est une infâme lâcheté ! — M. George, qui au moment de la rencontre avait pâli et détourné légèrement la tête, regarda vivement M. de Breuilly : — Quoi donc, monsieur? De quoi parlez-vous? — De l'insolence de ce fat! — J'interpellai M. de Breuilly avec force, lui reprochant sa manie querelleuse, et affirmant qu'il n'y avait eu trace de provocation ni dans l'attitude ni sur les traits de M. de Mauterne, lorsqu'il avait passé près de nous. — Allons, mon ami, reprit M. de Breuilly, vous avez fermé les yeux — ou vous avez dû voir, comme je l'ai vu, que le misérable a ricané en regardant monsieur! Je ne sais pas pour-

quoi vous voulez que monsieur supporte une insulte que ni vous ni moi ne supporterions! — Cette malheureuse phrase n'était pas achevée, que M. George avait mis son cheval au galop.

— Es-tu fou? dis-je à Breuilly, qui essayait de me retenir, — et que signifie cette invention-là? — Mon ami, me répondit-il, il fallait distraire cet enfant à tout prix. — Je haussai les épaules, je me dégageai, et je m'élançai sur les pas de M. George; mais, étant mieux monté que moi, il avait pris une avance considérable. J'étais encore à une centaine de pas, quand il joignit M. de Mauterne, qui s'était arrêté en l'entendant venir. Il me sembla qu'ils échangeaient quelques paroles, et je vis presque aussitôt la cravache de M. George fouetter à plusieurs reprises et avec une sorte d'acharnement le visage de M. de Mauterne. Nous arrivâmes seulement à temps, M. de Breuilly et moi, pour empêcher que cette scène ne prît un odieux caractère.

Une rencontre étant malheureusement devenue inévitable entre ces deux messieurs, nous dûmes emmener avec nous les deux amis qui accompagnaient Mauterne, MM. de Quiroy et Astley, ce dernier Anglais. M. George nous précéda au château. Le choix des armes appartenait, sans aucun doute possible, à notre adversaire. Cependant, ayant remarqué que ses deux témoins semblaient hésiter, avec une sorte d'indifférence ou de circonspection, entre l'épée et le pistolet, je pensai que nous pourrions, avec un peu d'adresse, faire pencher leur décision dans le sens qui nous serait le moins défavorable. Nous prîmes donc préalablement, M. de Breuilly et moi, l'avis de M. George. Il se prononça immédiatement pour l'épée. — Mais, lui fit observer M. de Breuilly, vous tirez fort bien le pistolet : je vous ai vu à l'œuvre. Êtes-vous sûr d'être plus habile à l'épée? Ne vous y trompez pour Dieu pas : ceci est un combat à mort! — J'en suis convaincu, répondit-il en souriant; mais je tiens beaucoup à l'épée, autant que cela sera possible. — Sur l'expression d'un désir si formel, nous ne pouvions que nous croire heureux d'obtenir le choix de cette arme. Il fut effectivement résolu, et la rencontre fut fixée au lendemain neuf heures.

Pendant le reste de la journée, M. George montra une liberté d'esprit et même par intervalle une gaieté dont nous fûmes tout surpris, et que Mme de Malouet en particulier ne savait comment s'expliquer. Ma pauvre femme ignorait bien entendu ces derniers événemens.

A dix heures, il se retira, et je vis encore de la lumière chez lui deux heures plus tard. Poussé par ma vive affection et par je ne sais quelle inquiétude vague dont j'étais poursuivi, j'entrai vers minuit dans sa chambre; je le trouvai fort tranquille : il venait d'écrire et

apposait son cachet sur quelques enveloppes. — Voilà ! me dit-il en me mettant ces papiers dans la main. A présent, le plus fort est fait, ajouta-t-il, et je vais dormir comme un bienheureux.

Je crus devoir lui donner encore quelques conseils techniques sur le jeu de l'arme dont il devait bientôt se servir. Il m'écouta avec distraction, puis, avançant son bras tout à coup : — Voyez mon pouls, dit-il. — Je lui obéis, et je m'assurai que son calme et son animation n'avaient rien d'affecté ni de fébrile. — Avec cela, reprit-il, on n'est tué que quand on le veut bien. Bonsoir, cher monsieur. — Je l'embrassai et je le quittai.

Hier, à huit heures et demie, nous étions rendus, M. George, M. de Breuilly et moi, dans un chemin écarté, situé à égale distance de Malouet et de Mauterne, et qui avait été désigné pour lieu du duel. Notre adversaire arriva presque aussitôt, accompagné de MM. de Quiroy et Astley. Le caractère de l'insulte n'admettait aucune tentative de conciliation. On dut procéder immédiatement au combat.

A peine M. George s'était-il mis en garde, que nous ne pûmes douter de sa complète inexpérience au maniement de l'épée. M. de Breuilly me jeta un regard de stupeur. Toutefois, quand les lames se furent croisées, il y eut une apparence de combat et de défense: mais, dès la troisième passe, M. George tomba, la poitrine traversée.

Je me précipitai sur lui : la mort le prenait déjà. Cependant il me serra faiblement la main, sourit encore, puis m'exprima d'un dernier souffle sa dernière pensée, qui fut pour vous, monsieur : « Dites à Paul que je l'aime, que je lui défends la vengeance, que je meurs... heureux. » Il expira.

Je n'ajouterai rien, monsieur, à ce récit. Il n'a été que trop long, il m'a coûté beaucoup; mais je vous devais ce compte fidèle et douloureux. J'ai dû croire en outre que votre amitié voudrait suivre jusqu'au dernier instant cette existence qui vous fut si chère, et à si juste titre. Maintenant vous savez tout, vous avez tout compris, même mon silence.

Il repose près d'elle. Vous viendrez sans doute, monsieur. Nous vous attendons. Nous pleurerons avec vous ces deux êtres bien-aimés, tous deux bons et charmans, foudroyés tous deux par la passion, et saisis par la mort avec une rapidité poignante au milieu des plus douces fêtes de la vie.

OCTAVE FEUILLET.

LE

CANAL DE SUEZ

ET

LA QUESTION DU TRACÉ

Le projet d'une communication entre la Méditerranée et la Mer-Rouge est accueilli par l'Europe, les résultats immenses en sont unanimement reconnus : il n'y a désaccord que sur la question du tracé. On se partage entre le tracé direct de Suez à Peluse, proposé par MM. Linant et Mougel, ingénieurs du pacha d'Égypte, et le tracé indirect d'Alexandrie à Suez, proposé par M. Paulin Talabot (1). Ce débat dure depuis près d'une année.

Le tracé du canal des deux mers est-il un problème d'art pur, et du domaine réservé des savans et des ingénieurs? Personne ne le croira. Loin d'être exclusivement technique, la question est à la portée de tous par ses aspects généraux, par les conséquences dont telle ou telle solution affecte les intérêts du pays traversé et ceux de l'Europe. C'est une question vitale, et qui veut être résolue conformément à ce programme avoué de la raison publique : satisfaire aux lois de l'art et de la science, rendre autant que possible le tracé profitable pour la navigation, le commerce de l'Europe, et avantageux pour l'Égypte; en un mot faire du canal un monument d'utilité réciproque pour les nations transitaires et pour la région du parcours. C'est ce programme qui sera notre règle souveraine dans l'étude que nous essayons.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1855.

Cependant la question du tracé n'est-elle pas déjà vidée? Le tracé direct n'a-t-il pas gain de cause, puisqu'il est imposé par le pacha d'Égypte? Voilà ce que nous entendons dire, et ce que la vérité des situations ne nous paraît pas entièrement admettre. Nul ne peut avoir la prétention d'être l'unique arbitre d'une chose universelle. Il appartenait au prince dont l'initiative généreuse accepte une expérience de l'Occident sur son territoire de déclarer comment il entend que l'expérience ait lieu, c'est son droit; mais si son territoire est à lui, le canal est à l'usage de tous; c'est la voie de la civilisation, c'est la voie du commerce européen, et il appartient à l'Europe de déclarer comment il lui plaît que ce canal se fasse. La chose se règlera par un arrangement des parties intéressées. Peut-être la commission scientifique internationale pouvait-elle y préluder en traitant le problème de tous les tracés : c'était une mission digne d'elle, et il est regrettable qu'elle ait accepté un mandat plus étroit que son titre en consentant à statuer simplement sur la possibilité matérielle du canal de Suez à Peluse. Ce que cette commission aurait si bien fait et paraît ne vouloir pas faire, d'autres doivent le tenter dans la mesure de leurs forces. Tout doit être repris à nouveau. Rien n'est admis, rien n'est exclu, tant que les gouvernemens ne se seront pas mis d'accord pour sanctionner une œuvre industrielle qui est à la fois la plus grosse affaire et le plus grand événement du monde. L'isthme de Suez veut une autre diplomatie que l'isthme de Panama. Il n'y suffit pas de l'entente d'une compagnie et du pouvoir local, il y faudra peut-être un autre traité de Westphalie. Jusqu'à cette décision suprême, la question est entière, et la discussion doit préparer les résolutions futures.

Qu'il nous soit permis de solliciter l'attention du lecteur. Sans doute, au point où en est l'entreprise de Suez, nous avons à nous interdire, à côté de l'examen du fond de l'affaire, ces considérations variées qui l'ont accompagné longtemps comme une sorte de plaidoirie opportune et attachante. Nous ne devons pas sortir de la question du tracé; mais cette question met en jeu les plus chers intérêts de l'Europe, de l'Égypte, d'une compagnie, et nous croyons l'avoir posée sur un terrain élevé et décisif. Le tracé direct et le tracé indirect sont plus que deux projets particuliers, ce sont les deux types généraux d'où sortent, sont sortis et sortiront tous les plans possibles d'une jonction de la Méditerranée et de la Mer-Rouge; types qui ne sont pas d'hier, car nous les retrouvons dans l'histoire, soit à l'état de théorie, soit à l'état de réalité. En un mot, ce sont des systèmes. En conséquence, nous avons dû subordonner le concours ouvert entre les projets de MM. Linant et Talabot à un débat péremptoire entre le système du tracé direct et le système du tracé indirect. C'est entre

eux que nous intervenons d'abord, afin de découvrir où est la solution, qui ne peut être indifféremment d'un côté et de l'autre, puisque des types si divers ne comportent pas d'accommodement. Le résultat de cet examen, c'est l'exclusion de l'un des systèmes et des projets qui s'y rapportent. L'autre système étant adopté, le concours s'ouvre entre toutes les réalisations proposables du type unique. Notre méthode pour trouver le tracé normal est donc de commencer par choisir entre les systèmes, puis d'opter entre les divers projets afférens au système choisi.

Il va de soi que les deux systèmes ont de commun ce qui constitue les bases d'un canal de grande navigation marchande. La largeur est de 100 mètres à la ligne d'eau, de 50 mètres au plafond, le tirant d'eau de 8 mètres; la longueur varie selon le tracé. Il ne pouvait y avoir de différend sur la fixation à Suez de la passe en Mer-Rouge. Quant au point de la passe dans la Méditerranée, c'est là que les deux systèmes se tranchent, et de cette divergence procèdent la plupart de leurs conséquences caractéristiques.

Un autre sujet de désaccord, c'est l'estimation des dépenses, chacun s'attribuant le bon marché. Pour notre part, nous n'avons pas pensé que la question du tracé fût nécessairement dans le chiffre inférieur, et que le devis modeste fût le gage de la solution vraie. Nous sommes sûrs que la voie du plus grand commerce du monde sera assez productive pour permettre l'immobilisation du capital correspondant à l'établissement le meilleur. En cela, nous nous en référons au travail de M. J.-J. Baude (1), qui a éclairé cet aspect de l'affaire de Suez non moins heureusement que les autres. Dès lors nous avons comparé les devis, uniquement afin de montrer le rapport de ce que vaut un projet et de ce qu'il coûte. Nous nous sommes préoccupés du *bon canal*, et non du canal au rabais. Le bon canal n'embarrassera jamais le génie financier de notre époque.

I. — SYSTÈME DU TRACÉ DIRECT. — PROJET DU CANAL DE SUEZ A PELUSE.

Ce système pourrait aussi se nommer le *système du percement de l'isthme*. Imaginé plus d'une fois dans le cours des âges, il n'a acquis de consistance que depuis le commencement du siècle, grâce à l'un des ingénieurs éminens de l'expédition d'Égypte, M. Lepère, qui signala formellement le tracé de Suez à Peluse. Selon ses vues personnelles, la jonction des deux mers devait s'effectuer par un canal à petite navigation entre la Mer-Rouge et le Delta, s'alimentant du Nil, aboutissant à Alexandrie; néanmoins, frappé de cette ligne de

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1855.

dépressions que le sol de l'isthme offre du sud au nord, convaincu d'ailleurs que le niveau de la Mer-Rouge en marée haute excédait celui de la Méditerranée d'environ dix mètres, il admit l'existence collatérale d'un canal de grande navigation. Il en marqua la voie : du seuil de Suez aux lacs amers, vaste bassin propre à un réservoir; des lacs amers au centre de l'isthme, et de là, par le bord oriental du lac Menzaleh, au golfe de Peluse. C'est le projet même dont MM. Linant et Mougel ont étudié les détails; ce qu'ils y ont ajouté, c'est un canal à petite section, dérivé du Nil à la hauteur du Caire et conduit au lac Timsah, afin d'apporter de l'eau douce dans l'isthme et de rattacher le canal maritime à l'intérieur du pays. Entre les plans divers qui procèdent du tracé direct, c'est le seul que nous ayons à discuter après avoir apprécié les données du système, à savoir : l'isthme, milieu de traversée; un canal alimenté par la Mer-Rouge; le débouché sur la plage de Tineh, la plus rapprochée des restes de Peluse, qui sont dans les terres.

Le tracé direct a pour lui la première impression : à la vue d'une séparation étroite des deux mers, rien ne semble plus naturel que de la supprimer; après examen, rien ne paraît plus contraire à la bonne conduite des choses que ce mode expéditif de communication. Un canal dans l'isthme est extérieur au Nil et à l'Égypte. Est-il donc admissible, lorsque cette terre réclame une abondante distribution de son fleuve, qu'on renonce à l'emploi des eaux du Nil dans un canal de dimensions exceptionnelles qui pourrait être un magnifique instrument de fertilisation? Est-il une occasion plus propice de développer la prospérité agricole du pays sur une large échelle? La perdre, ce serait une faute dont le canal du Caire au lac Timsah, proposé par MM. Linant et Mougel, ne serait qu'une réparation médiocre, puisqu'il ne doit être établi que pour l'irrigation de 50,000 hectares au plus. C'est un premier fait anormal que ce canal d'eau salée dans l'isthme à côté du Delta à fertiliser et du Nil à utiliser; le second fait l'est davantage. Conçoit-on une route commerciale tenue en dehors du milieu de production et passant par le désert? Sommes-nous au temps du roi Nechos, qui craignait que la jonction des deux mers ne livrât l'Égypte à l'invasion des barbares? Si la navigation européenne est reliée au Caire par le canal du lac Timsah, elle n'aura avec le Delta et Alexandrie que des rattachemens lointains assez préjudiciables pour que les bâtimens préfèrent relâcher à Alexandrie, qu'ils auront sur leur route, et cette alternative est encore un préjudice.

Supposons le canal fait, sait-on ce qui arrivera? Ce qui arrive invariablement en pareille circonstance : le déplacement du siége des intérêts commerciaux. Aujourd'hui Alexandrie est le lieu d'é-

changes de l'Occident et de l'Égypte, qui y expédie tous ses produits : alors ses expéditions convergeront vers le port intérieur qu'on projette de créer au lac Timsah comme port de relâche, de ravitaillement et d'entrepôt. Il y aura dans le Delta tout entier un revirement de l'ouest à l'est; le canal se sépare du Delta, le Delta se tournera vers le canal. Alexandrie n'a plus de raison d'être que comme port militaire; comme port marchand, ce ne sera plus qu'un port de cabotage, et son héritage sera dévolu à Timsah dans l'isthme, à Tineh sur la Méditerranée. L'histoire est pleine de ces exemples. Déjà même on a vu Alexandrie, par suite de l'engorgement de ses canaux, abandonnée pour Rosette : ce fut Méhémet-Ali qui se hâta de lui ramener l'eau du Nil; mais, du jour où un canal de l'Europe dans l'isthme attirera tout à lui avec une force irrésistible et y suscitera des cités nouvelles, de ce jour recommencera le déclin de la ville d'Alexandre, des Ptolémées, des Arabes, de Méhémet-Ali. Rien ne paraît si simple que de faire une coupure à l'isthme, et c'est toute une révolution.

Et l'on chercherait vainement une circonstance atténuante du système dans la brièveté du parcours qui en est le privilége. Évidemment le trajet est plus court de Suez à Peluse que de Suez à Alexandrie; il ne dépassera pas 160 kilomètres. Est-ce un avantage effectif? Qu'on prenne pour points de départ et de retour les trois points qui résument les mouvemens maritimes de l'Europe occidentale, — Trieste, Malte, Marseille : les bâtimens allant en Mer-Rouge, ou rentrant en Méditerranée, ne peuvent pas ne pas côtoyer l'Égypte à l'est d'Alexandrie, soit qu'ils aient à prendre la passe dans le golfe de Peluse, soit qu'ils en sortent. C'est une portion obligée de leur itinéraire. Mettons le débouché à Alexandrie, les bâtimens en feront l'équivalent par la navigation du canal, plus sûre et plus douce; avec le débouché à Peluse, ce qu'ils auraient fait à l'intérieur, ils le feront à l'extérieur. Il faut donc ajouter ce parcours sur les côtes du Delta aux 160 kilomètres du canal entre Suez et Peluse. C'est un chemin plus court qui n'est pas à portée, et dont le bénéfice est illusoire. La longueur du tracé indirect n'allonge pas, la brièveté du tracé direct n'abrège pas.

Jusqu'à présent nous avons constaté ce que ce système causerait de dommages sans en découvrir la compensation. Pourquoi donc le canal de l'isthme, s'il ne fait les affaires ni de l'Europe ni de l'Égypte? Il y a cinquante ans, on pouvait s'expliquer ce système, dont M. Lepère a fait la fortune. En un temps de guerre générale, un canal de grande navigation ne pouvait être supposé qu'en dehors de l'Égypte. Les motifs qui défendaient cette conception ne sont-ils pas surannés? Le système d'ailleurs reposait sur une er-

reur scientifique aujourd'hui corrigée. Un nivellement inexact, excusable sur un théâtre d'opérations militaires, avait assigné 9m 90 à la surélévation du niveau de la Mer-Rouge en marée haute au-dessus de la Méditerranée. Le savant ingénieur croyait donc avoir à son service une puissance de courant proportionnelle à cette surélévation, force toute gratuite qui lui était donnée pour changer la vallée de l'isthme en un détroit maritime, pour en nettoyer le chenal et en maintenir les passes ouvertes. M. Lepère aurait-il persisté après 1847? — C'est alors, on s'en souvient, qu'une commission d'ingénieurs rectifia les nivellemens de 1799, et réduisit la surélévation des hautes eaux de la Mer-Rouge à un maximum de 2 mètres. — Nous ne savons. La pensée, non moins étendue que sagace, de M. Lepère se témoigne par une prédilection avérée pour la jonction des deux mers traversant le Delta et s'embranchant sur Alexandrie. En tout cas, personne ne serait fondé à placer le tracé actuel de l'isthme sous l'autorité de son nom. Surtout on ne saurait oublier qu'il n'a parlé qu'avec circonspection de l'établissement de la passe dans le golfe de Peluse; la responsabilité de ce dernier chapitre du tracé direct incombe tout entière aux auteurs du projet.

Rien ne distingue Tineh de la plage égyptienne. La mer y est basse. Le fond de 8 mètres, voulu pour le tirant d'eau, ne se rencontre qu'à une distance de 8 kilomètres de la côte. Le canal devra y être amené entre deux jetées de cette longueur. Afin de prémunir la passe contre les ensablemens auxquels l'expose la double action du courant maritime et du vent régnant, il faudra construire un môle en tête des jetées. Derrière ce môle, afin de protéger l'entrée ou la sortie des bâtimens par les temps contraires, il faudra enclore un port de refuge assez vaste pour le mouillage éventuel d'une flotte. Voilà Tineh. Si la nature a tout fait pour l'isthme, elle n'a rien fait pour Tineh, et il s'agit, l'expression est juste, d'y installer une autre Venise. On n'a point à s'alarmer, à ce qu'on prétend, ni des déjections limoneuses du Nil, ni de l'ensablement, qui est arrêté depuis des siècles, et dès lors tout est bien, il n'y a plus qu'à fonder. Ne rêvons-nous pas? Lorsque nous lisons l'histoire d'une fondation des temps antiques ou modernes, sur le vieux continent ou dans le Nouveau-Monde, nous voyons que les fondateurs, avant de déterminer le siége d'un port ou d'une cité, reconnaissent les avantages du lieu et tiennent compte de ce qu'on nomme les avances de la nature. Il y a en cela une sorte de génie particulier que les peuples honorent de leurs hommages. N'est-il donc pas étrange qu'on montre à l'Europe une plage absolument dénuée, et qu'on l'invite à y asseoir une ville et un port, coûte que coûte? Et pourquoi? Parce que Tineh est au bout d'un pli de terrain où l'on entend que le canal passe. On

sollicite pour Tineh la faveur publique et un budget énorme, en s'autorisant des exemples de Cherbourg, de Cette, du Havre; mais le canal du Languedoc justifie tout ce qu'on a fait à Cette, la vallée de la Seine et Paris justifient tout ce qu'on a pu et pourra faire au Havre. Dans l'isthme au contraire, il n'y a rien qui préexiste, rien que la préoccupation d'y mettre le canal des deux mers, qui peut passer ailleurs, qui n'y gagnera pas même un raccourcissement de trajet. Si le canal avait tiré de l'isthme une valeur quelconque, on hésiterait à l'y établir en présence d'une localité aussi ingrate que Tineh : comment s'y résoudre, lorsque cette valeur est nulle et qu'à Tineh tout est à créer dans des conditions extraordinaires?

Il y a une difficulté première, c'est la base même de ces créations. Nous ne nions pas que, dès un temps reculé, les sables se soient accumulés dans le golfe de Peluse comme dans une sorte d'entonnoir : nous voulons que par suite l'ensablement ait atteint sa limite depuis deux mille ans au moins, et qu'il y ait aujourd'hui équilibre entre l'action du flot et la pente du talus sous-marin; mais, dès que cette pente sera brusquement attaquée, l'équilibre n'est-il pas détruit? Toute profondeur artificielle ne va-t-elle pas être rapidement comblée? A chaque déblai opéré par la drague dans cet ensablement arrêté, l'ensablement ne recommencera-t-il pas? C'est sur une longueur de 8 kilomètres que ce fond va être remué, tourmenté, fouillé pour le chenal, pour les jetées, pour le môle, pour le port : où est la garantie que les lames ne referont pas ce qu'elles ont déjà fait, soit par un mouvement lent et invincible, soit à coups précipités? Toute tempête peut y jeter des millions de mètres cubes de sable et ruiner en quelques heures le travail de quelques mois, de quelques années : cela est probable, et plus les auteurs du projet démontrent victorieusement qu'une stabilité séculaire et normale est acquise à cette plage, plus ils prouvent contre eux-mêmes que cet état ne saurait être troublé sans se reformer sous l'empire des causes qui l'ont constitué. L'apport des boues du Nil serait moins dangereux que ces marées de sables.

Parmi les ouvrages projetés à Tineh, il en est un que nous citerons particulièrement : c'est un bassin à prendre sur la mer, d'une superficie d'environ 3 millions de mètres carrés, recevant ses eaux des lacs amers et destiné à l'entretien du régime du canal. Les eaux devront y être maintenues à peu près au niveau des marées de la Mer-Rouge, c'est-à-dire à la cote de $1^{m}50$ à $2^{m}50$, et, si le bassin n'est pas parfaitement étanche, tout est perdu. Des barrages étanches, dont le pied doit être à $6^{m}50$ au-dessous des basses mers, se construisent en bonne maçonnerie, ce dont le projet ne dit mot, et s'enracinent dans le sol par des fondations résistantes; c'est un travail des

plus hasardeux, et, si l'agitation des sables recommence, radicalement impossible.

A Suez, on se propose aussi de conquérir sur la mer, pour l'alimentation du canal, un réservoir d'une superficie d'environ 25 millions de mètres carrés, séparé de la mer par un barrage de 6 à 7 kilomètres de long avec portes qu'on ouvrira à marée montante, qu'on fermera à marée descendante. L'eau emmagasinée dans ce bassin ira combler deux fois en vingt-quatre heures le déficit causé par le passage des écluses, les infiltrations, et surtout l'évaporation des lacs amers, autre réservoir naturel d'une superficie de 330 millions de mètres carrés, qui, pendant l'été, cédera à l'air ambiant 6,600,000 mètres cubes par jour. Ce sont donc 3,300,000 mètres cubes d'eau que chaque marée devra y envoyer par le canal, et de la communication constante du canal avec le bassin il résultera à marée haute, de Suez aux lacs amers, un courant dont la vitesse de 1^{m}50 à 2 mètres par seconde sera excessive en pareil cas. Il sera convenable d'isoler le canal du bassin, afin que l'eau passe de l'un dans l'autre par un écoulement lent et régulier; surtout il faudra que ce bassin, comme celui de Tineh, soit parfaitement étanche, ce qui rendra les établissemens de Suez plus coûteux qu'on ne l'a dit, de même que ceux de Tineh dépasseront l'estimation publiée.

Les dépenses de Tineh ont été évaluées à 50 millions, et la durée de l'exécution à six années. Tout accident à part, ce temps est trop court. Les travaux ne doivent être faits, dit-on, qu'avec des matériaux tirés des environs de Suez et amenés par le canal. Une rigole navigable de Suez à Peluse ne sera disponible qu'au bout de trois ou quatre ans; il n'en restera plus que trois ou deux pour transporter les 4 millions de mètres cubes ou les 8 millions de tonnes de pierres exigés par les constructions et pour les mettre en œuvre; cela est matériellement impossible, quand bien même on serait parvenu à réunir en assez grand nombre les ouvriers de choix indispensables pour la maçonnerie à la mer. D'ailleurs, par suite des circonstances difficiles de Tineh, ne se trouvera-t-on pas entraîné à des ouvrages indéterminés au début et bientôt commandés comme une conséquence, un complément ou une réparation des premiers travaux? En pareil cas, l'imprévu ne se définit plus ni pour le temps ni pour les dépenses. On hésiterait à affirmer qu'il y suffira de 100 millions et de douze ou quinze ans. Si puissant que soit l'art moderne, il faut lui faire une large part de temps et d'argent, quand avec une table rase pour point de départ on lui donne à vaincre d'incroyables difficultés compliquées d'éventualités terribles. L'art, comme toute puissance, a ses limites, et il y a peu de raison peut-être, parce qu'il a fait des merveilles, à lui prescrire de tout oser.

Admettons cependant que Tineh s'achève. Le chenal ne peut pas ne pas s'encombrer, et, attendu que les chasses avec charge d'eau de 2 mètres seront absolument inefficaces, il y faudra un dragage continuel, d'autant plus malaisé que le port s'ensablerait au lieu de s'envaser. Et ce n'est pas tout : Tineh gît au fond d'un golfe; il est plus soumis qu'aucun autre point de la côte au courant du littoral venant de l'ouest et au vent régnant d'ouest-nord-ouest qui gêneront l'entrée et la sortie. Voilà l'une des grandes portes maritimes du monde affligée d'une incommodité nautique permanente, si pourtant Tineh s'achève! Selon quelques hommes considérables, il y a de tels risques d'insuccès, que les travaux peuvent commencer et ne pas finir. C'est pour avoir un avis rassurant que la commission scientifique internationale est conduite sur les lieux, et voilà où l'on tombe avec ce percement de l'isthme, si expéditif en apparence et préconisé comme tel; la possibilité du débouché fait question.

Que les lecteurs prononcent pour ou contre le système du tracé direct, qui se caractérise en peu de mots : amélioration mesquine du sol, insuffisance des relations du pays et de la navigation européenne, remède à ce vice radical dans un déplacement des intérêts commerciaux de l'Égypte, ce qui est une violence à la nature des choses, une perturbation de toutes les traditions légitimes, puis, pour condition d'établissement, Tineh, c'est-à-dire une autre violence à la nature, moyennant 100 millions et un tour de force de l'art qui laisse subsister une passe incommode et d'un entretien coûteux en cas de réussite, ce qui demeure incertain. Si nous ne nous abusons, le système, si vulnérable dans chacune de ses parties, achève de périr par la fatalité de Tineh, et ce n'est point ici que se trouve le tracé normal que nous cherchons. Le seul bénéfice du tracé direct, c'est que le canal n'aurait qu'un bief compris entre les écluses de Suez et de Tineh; cet avantage serait à regretter, s'il ne pouvait se retrouver ailleurs.

Nous n'écarterons pas le projet dont nous terminons l'examen sans lui rendre cette justice, qu'il a été à son heure l'un des incidens notables de l'élaboration du tracé et de l'entreprise du canal des deux mers. Toute grande chose ne se fait que par des efforts successifs, qui ne le sait? Et bien souvent l'œuvre de facultés rares et d'une existence d'homme est de poser un jalon au-delà duquel la route se poursuit et dévie. M. Linant est l'un des premiers qui, vers 1833, eurent l'ambition de réaliser de nos jours cette communication antique. Dominé par la tradition scientifique de l'expédition d'Égypte, il reçut de M. Lepère la croyance à l'inégalité de niveau des deux mers et l'indication du canal de Suez à Peluse. Plus hardi dans l'erreur, il ne craignit pas d'en faire un bosphore, et,

avec une passion soutenue et une incontestable sagacité dans les détails, il s'appliqua à dresser des plans qui donnèrent un corps à l'idée et en furent le premier spécimen. C'est à ses plans que les promoteurs de l'entreprise s'étaient tous ralliés jusqu'au jour où les nivellemens de 1847, dirigés par M. Bourdaloue, firent évanouir l'hypothèse qui en était la raison première. Alors survint dans ce groupe d'hommes éminens une scission dont les suites importantes vont nous occuper. M. Linant demeura fidèle à l'œuvre la plus chère de sa vie, on ne saurait s'en étonner, et au tracé direct, qui, selon nous, se défend mal devant une saine critique. Quoi qu'il en soit, son projet a été un acheminement digne de gratitude, et son nom restera attaché à l'œuvre dont il a été, dont il est encore en ce moment l'un des précurseurs infatigables et nécessaires.

II. — SYSTÈME DU TRACÉ INDIRECT. — PROJETS DU CANAL PAR LE BARRAGE ET PAR LA PARTIE MOYENNE DU DELTA.

Ce système est le seul qui ait jamais été appliqué. Les anciens n'avaient pas cru devoir s'abstenir des eaux du Nil pour une voie navigable, et ils n'interdisaient pas à une route commerciale l'abord d'un grand centre commercial tel qu'Alexandrie. C'est sur cette tradition que M. Lepère avait modelé son projet de canal à petite navigation, dont il a été parlé. Ces exemples pendant longtemps furent perdus pour les promoteurs de l'entreprise de Suez. Ils pensaient que si la vieille Égypte avait établi la communication des deux mers à travers son territoire même, ç'avait été pour s'en réserver le monopole : puisque aujourd'hui toutes les nations devaient s'en partager les bénéfices, ils concluaient que c'était à l'isthme à recevoir ce grand chemin du monde, l'isthme où la nature avait fait les premiers frais du canal, et dont les marées hautes de la Mer-Rouge surtout attestaient la prédestination providentielle. L'isthme eut sa théorie, et cette théorie eut cours jusqu'aux nivellemens de 1847, qui amenèrent la crise. Les uns, comme on l'a vu, persistèrent dans le tracé direct; quelques autres reconnurent que l'isthme les avait dévoyés et qu'il fallait retourner à l'Égypte et au Nil. Ils comprirent que l'Égypte n'avait point à prendre ombrage de ce trajet intérieur du canal, grâce à la politique loyale et pacifique des temps nouveaux, et ils entrevirent d'une part les relations commerciales du pays et de l'Europe se développant par ce contact, de l'autre le canal ne mettant le Nil à contribution que pour ajouter à la fertilité du sol. Alors, de même que naguère en société de M. Linant ils avaient emprunté à M. Lepère le tracé de Suez à Peluse, ils lui empruntèrent la tradition antique pour l'élargir conformément aux

progrès de la civilisation et de l'art. Telle est en effet la gloire de l'ingénieur de l'expédition d'Égypte, que les deux systèmes actuellement en présence remontent à lui, comme à l'initiateur dans cette question du tracé.

Alors la passe du canal, retirée de la plage scabreuse de Tineh, fut fixée à Alexandrie, dont les titres précédemment oubliés parurent incomparables. La prise d'eau fut placée entre le Caire et le barrage. On sait que le barrage, dont l'objet est de pourvoir aux arrosages de l'été par l'élévation des eaux, se construit, d'après une désignation de Napoléon, au point du Delta où le fleuve se bifurque. Le Nil, devant le Caire, est à 19 mètres au-dessus des basses mers de la Méditerranée et de la Mer-Rouge durant la crue, à 13 mètres environ durant l'étiage. Le Caire est l'une des capitales de l'Égypte, et, en lui amenant toutes les voiles de l'Europe et de l'Asie, on voulut presque en faire un port de mer. De la sorte, comme si l'on eût été poussé à réagir le plus énergiquement possible contre le système de l'isthme, on se mit en pleine possession du Caire, du Nil et du barrage, sans doute en vertu d'un système reposant sur ce Delta qu'on avait si longtemps abandonné. C'est de ce point de partage que le canal dut mettre les deux mers en communication par deux branches descendant l'une à Alexandrie, l'autre à Suez; alimenté d'eau douce, il avait à répandre sur son parcours la fécondité et la vie.

Nous venons de raconter, en esquissant le projet de M. Talabot, comment on est passé du tracé direct au tracé indirect. Ce tracé, ainsi qu'on a pu en juger, accomplit le programme, pourvu que la passe soit convenablement fixée à Alexandrie. Là est évidemment la clé du système.

Que dire contre Alexandrie? On n'y a rien repris, sinon qu'un banc de sable occupe le tiers environ du Port-Vieux. Et que dire pour Alexandrie? Que c'est le meilleur port de l'Afrique septentrionale et le seul de l'Égypte? Tout cela est si connu, qu'un certificat admirable de Napoléon en faveur de sa position naturelle et de sa destinée commerciale et politique serait surabondant. Choisir Tineh quand on a Alexandrie sous la main, c'est bâtir à Chalcédoine en face de Byzance. C'est faire pis. On ne crée pas à grands frais ce qui n'a jamais été et n'a pas puissance d'être, lorsqu'on peut se servir de ce qui est. On améliore ce qui est bon, on ne le sacrifie pas pour fonder à tout prix ce qui exigera un entretien perpétuel et sera perpétuellement médiocre. Tout cela est de la raison la plus vulgaire. Le choix d'Alexandrie se défend par des lieux communs. C'est en effet l'idée vraie sur laquelle on n'a mis le doigt qu'à la fin, comme cela arrive fréquemment. Un jour il semblera étonnant qu'on ait pu

proposer à l'Europe de risquer cent millions à Tineh afin de se passer d'Alexandrie, où il y a un mouvement annuel de 700,000 tonneaux. Nous n'avons qu'un mot à ajouter : n'est-ce pas transformer heureusement le port créé par Alexandre pour être l'entrepôt de l'Europe et de l'Asie que d'en faire la tête du canal des deux mers?

Le tracé indirect est donc le vrai système du canal, et c'est l'honneur du projet de M. Talabot de l'avoir retrouvé. La question a gagné en précision. Alexandrie est une donnée d'une autre nature, mais du même degré que Suez; ce sont les deux points nécessaires. L'isthme n'est plus le milieu de traversée, c'est le Delta; le canal n'est plus un cours d'eau salée, c'est un fleuve : un canal d'eau douce, le Delta, Alexandrie et Suez, tels sont les termes désormais indiscutables. C'est une formule acquise. Est-elle suffisamment précise, est-elle complète? Nous allons l'apprendre en examinant le projet qui en est l'expression; mais, qu'on veuille le remarquer, ce projet n'est pas le seul mode d'application du système, qui en comporte deux autres, à ce qu'il semble. Ce sont trois en tout : 1° le canal peut passer par la zone supérieure du Delta et l'envelopper de ses deux branches, c'est le projet de M. Talabot; 2° le canal peut traverser la partie moyenne du Delta et le scinder en deux portions; 3° enfin le canal peut avoir son parcours sur la zone maritime du Delta. Autrement dit, le canal peut passer par le sommet du triangle, par le centre ou par la base. Il faudra donc, pour ne pas manquer à l'ordre méthodique de cette étude, examiner successivement les trois tracés dans lesquels le type unique du tracé indirect se réalise; l'un des trois ne peut pas ne pas être le tracé normal cherché.

L'idée caractéristique du projet de M. Talabot, c'est le canal se combinant avec le barrage. Quoique le canal doive concourir à l'irrigation du sol, l'accord des intérêts du commerce de l'Europe et des intérêts de la production de l'Égypte eût paru incomplet à moins de la solidarité de la grande voie navigable du monde et du grand bassin d'arrosage du Delta. Cela est d'une vue supérieure sans contredit, et quand bien même la juxtaposition du canal et du barrage ne serait pas la condition indispensable de cette solidarité, c'est le cachet d'originalité et de force du projet. Nous en avons dit la pensée, voici les moyens. Le canal, qui durant les crues a la possibilité de traverser le Nil, le traversera durant l'étiage à la faveur de la retenue provenant du barrage, si pourtant le barrage s'achève, si pourtant la retenue est suffisante. En cas d'insuffisance ou de non-achèvement, le canal passera le fleuve sur un pont, qui alors servira à l'établissement définitif de ce barrage commencé il y a plus de vingt ans pour être recommencé et interrompu. Ainsi un chenal, moyennant le barrage terminé et le niveau convenable de la retenue:

faute du barrage ou de la retenue, un pont-canal : — telles sont les deux propositions.

Entre ces deux propositions, nous n'avons à discuter que celle du pont-canal, qu'il est impossible d'écarter. En effet, d'après les assertions des ingénieurs successivement chargés du barrage, la retenue, à son maximum, ne sera jamais supérieure de plus de 4 mètres à 4m 50 aux basses eaux du Nil, et comme le radier est à 10 mètres environ au-desssus des basses mers, le chenal n'aurait pas le tirant d'eau de 8 mètres. Selon l'auteur du projet, le niveau de la retenue pourrait être relevé; mais, s'il n'en avait pas désespéré, il n'aurait pas proposé le pont-canal avec autant de résolution; ce n'est pas une alternative qu'il soit le maître de choisir ou de rejeter, c'est une nécessité, et il l'accepte comme s'il l'eût choisie.

Le pont-canal aura 1,000 mètres de long. C'est la longueur qui est adoptée pour le barrage, et nous ne la contestons pas, quoique faible assurément en raison du débouché que le pont présentera aux eaux du fleuve. La largeur ne peut être moindre de 25 mètres. La charge à supporter sera une profondeur de 8 mètres d'eau. Le plan d'eau sera à 12 mètres au-dessus des hautes eaux du Nil, c'est-à-dire à 31 mètres au-dessus des basses mers. C'est par cette cime que passera la navigation du monde. Un pareil édifice exige une solidité massive qui défie les siècles. La construction des écluses attenantes au pont et des biefs subséquens veut une égale solidité. Nous ne refusons pas de croire que l'art dominera les difficultés et les risques d'une œuvre qui laisse moins l'impression du colossal que du gigantesque; nous n'avons à nous préoccuper que des conséquences du tracé. Ces conséquences doivent être d'un prix inestimable pour racheter la première.

Et d'abord on ne saurait imaginer une nappe d'eau de 100 mètres de largeur et de 8 mètres de profondeur, partant de la cote 31 mètres auprès du Caire pour arriver à zéro à Alexandrie et à Suez, sans se représenter le Delta enveloppé d'une muraille surmontée d'un fleuve et sans en entrevoir les tristes effets. Dans la branche d'Alexandrie, les raccordemens avec les canaux existans seront laborieux. Il y aura à toutes les communications des empêchemens à vaincre. Passer sous le canal ne sera possible que dans les biefs supérieurs, passer dessus ne sera possible qu'avec des ponts tournans d'une grande portée, qui seront autant d'entraves à la navigation. Et les relations seront incommodes, malgré le voisinage, entre le canal et le Caire, dont les expéditions ne pourront être embarquées qu'après élévation préalable. Ce serait le moindre mal; voici le pire. Le Caire est le point de passage obligé et la station centrale de cette navigation fluviale qui descend et remonte entre la Haute-Égypte, l'Égypte

moyenne et la Basse-Égypte. Selon toute vraisemblance, cette navigation s'habituera à descendre et à remonter par le canal des deux mers et par des canaux destinés à en alimenter les biefs inférieurs, qui seront dérivés du Nil, à l'ouest ou à l'est, à une grande distance en amont du Caire. D'autres stations se créeront à son usage. Le vieux port intérieur sera délaissé; c'est une éventualité aussi positive que la différence de 19 mètres, cote des hautes eaux, à 31 mètres, cote du plan d'eau du pont-canal. Le Caire ne deviendra pas le port de la navigation européenne et cessera d'être le port de la navigation égyptienne. Le canal est à ses portes, mais il est inaccessible. C'est le détrônement de la capitale de l'Égypte. Nous avons dû insister sur ce point, puisqu'on justifie le tracé par l'intention expresse de favoriser le Caire, tout aussi bien qu'Alexandrie, de la présence du canal.

Ferons-nous observer que ce tracé nécessitera de nombreuses écluses? En tout il y en aura vingt au moins. A une demi-heure pour le passage de chacune, ce sont dix heures, et si la navigation se fait à 4 kilomètres par heure, le canal, qui a 392 kilomètres, est allongé de 40 kilomètres pour la durée du parcours. On a aussi entrevu sans doute que l'alimentation du pont-canal ne pouvait être qu'exceptionnelle. Puisque son plan d'eau est à 12 mètres au-dessus des hautes eaux du Nil, il faudra bien, durant l'étiage, élever chaque jour à 16 mètres de hauteur à peu près un million de mètres cubes d'eau par des machines à vapeur, ce qui représente un effort théorique d'environ 2,400 chevaux au lieu de 6 ou 800 chevaux qu'on a comptés, ce qui suppose les frais d'un matériel à installer et des dépenses d'entretien et de combustible. Lors de la crue, l'élévation étant moindre, les dépenses diminueront; mais, lors des basses eaux, ne faudra-t-il pas doubler le million de mètres cubes d'eau, afin de réparer les pertes occasionnées par l'évaporation? Ce ne serait point assez si les infiltrations, considérables dans les biefs supérieurs, n'étaient prévenues par la construction de ces biefs en maçonnerie.

Ce calcul des eaux nécessaires à l'alimentation n'est pas destiné seulement à montrer ce qu'il en coûte pour les élever; il montre ce que le canal emprunte au Nil. Tout en approuvant la chose, on doit considérer le bon emploi des eaux empruntées et l'à-propos de l'emprunt. Or, par suite de son tracé, le canal ne sera qu'un instrument imparfait de fertilisation. La branche de Suez, qui traverse une région déshéritée, servira; la branche d'Alexandrie ne fera rien qui ne soit ou ne puisse être fait par les canaux existans et par la branche de Rosette, qu'elle accompagne de près ou de loin, et dont elle semble la doublure. Ce qui est plus grave, c'est que le canal s'approprie les eaux du fleuve à un point où, en vertu de l'élévation, elles sont

facilement applicables à la fécondation du sol; dès lors tout ce qu'il distribue sur une localité est privation sur une autre, et tout ce qu'il réserve pour la navigation est un détournement. A l'époque des crues, ce n'est qu'un infiniment petit; durant les basses eaux, quand le débit du fleuve n'est plus que de 60 millions de mètres cubes par jour, ce qu'il en prend, soixantième ou trentième, affecte sensiblement des ressources disponibles pour l'arrosage. C'est en cela que l'alimentation du canal est justement incriminée. Enfin qu'arrivera-t-il lorsqu'il y aura au sommet du Delta une combinaison du barrage et du canal, combinaison fondamentale dans le projet? Le barrage centralisera les eaux au profit des zones supérieure et moyenne de la Basse-Égypte; le canal consommera par jour 1 ou 2 millions de mètres cubes d'eau; les branches du Nil, encore plus affaiblies à leurs extrémités, laisseront remonter en plus grande quantité les eaux de la mer, qui dès aujourd'hui se répandent sur le sol et pénètrent dans les grands lacs, dont elles concourent à maintenir l'étendue, retranchant ainsi des espaces immenses du territoire cultivable des bords de la Méditerranée. Il est impossible de ne pas reconnaître qu'au point de vue de l'alimentation et des rapports du canal avec le fleuve la direction du tracé a des inconvéniens sérieux.

Nous n'avons plus qu'à résumer nos observations. Ce canal absorbe une partie notable des eaux utiles du fleuve, il en absorbera davantage à mesure qu'il sera fréquenté. L'alimentation s'opère, dans des proportions considérables, par des procédés artificiels et dispendieux. La construction du pont-canal et des biefs supérieurs présente des difficultés qui ne seront pas abordées sans héroïsme ni sans additions au devis. Le pont-canal seul coûtera 38 millions, au bas prix. La multiplicité des écluses grève la navigation d'une perte de temps. Et tout le Delta est emprisonné dans une enceinte de près de 400 kilomètres. De là un obstacle aux passages, des dépenses pour les établir, et néanmoins la liberté des communications demeurera gênée. Le tout serait d'un entretien onéreux. Le barrage semble avoir été, dans ce projet, ce que la marée haute de la Mer-Rouge a été dans l'autre, — l'origine d'une erreur dans la direction du tracé. La marée haute a tenu le canal dans l'isthme, le barrage l'a attiré jusqu'au sommet du Delta. Ce sont deux voies extrêmes. Par suite, dans le premier projet, le canal est un cours d'eau salée dont l'Égypte n'a pas besoin; dans le second, c'est un courant d'eau douce aux dépens du fleuve, dont l'Égypte n'a point assez. Et comme si le parallèle devait aller jusqu'au bout, tandis que la rectification du niveau de la Mer-Rouge laisse le canal de l'isthme aux prises avec les hasards de Tineh, l'insuffisance de la retenue du barrage met le canal de la zone supérieure du Delta à l'épreuve d'un pont-canal.

Enfin ce pont-canal, s'il se faisait jamais, porterait malheur au Caire, de même que le débouché à Peluse porterait malheur à Alexandrie. Sous le rapport des conséquences de l'exécution, les deux projets sont comparables, mais aucune comparaison n'est permise au point de vue théorique. Le projet du canal par le barrage a été une heureuse réaction contre le tracé direct et la coupure de l'isthme : restitution du canal des deux mers à Alexandrie, à l'Égypte et au Nil, conciliation des intérêts de la navigation européenne et de la prospérité agricole de l'Égypte, modification du régime du Nil pressentie dans la juxtaposition du canal et du barrage, tels sont les mérites de cette conception. Nous aurons à voir si la solidarité du barrage et du canal ne se réalise pas mieux à distance qu'à proximité, si l'un des deux autres modes d'application du système n'en fait pas mieux ressortir les avantages en supprimant les inconvéniens de ce premier mode. Il n'en faut pas moins reconnaître que la formule originelle du tracé indirect est issue de ce projet. Le principe restera; c'est un service public.

L'opinion du pacha d'Égypte est maintenant expliquée. Le percement de l'isthme semble le projet vraiment égyptien en regard d'un projet qui fait du canal des deux mers une concurrence au Nil, une immixtion dans le barrage, une sorte d'entreprise contre le Caire. Entre les deux projets, le prince a opté pour le plus innocent en apparence, et il livre l'isthme à percer. Cette prudence ne pèche point par timidité; le prince qui continue tout ce que le gouvernement de Méhémet-Ali eut de progressif et de civilisateur n'avait pas d'autre moyen de concilier le bien de ses états et le vœu de l'Europe. C'est un signe que le dernier mot de la question du tracé n'a pas été dit.

Ce dernier mot serait-il dans le deuxième mode de réalisation du tracé indirect, dans l'hypothèse du canal traversant la partie moyenne du Delta? En se tenant sur les limites de cette zone et du littoral, il n'aurait point à léser le réseau central des canaux d'irrigation; mais après ce qui a été dit, le vice de ce tracé est jugé. L'alimentation du canal absorberait les eaux utiles du fleuve. En outre, par suite de cette section mitoyenne, qui retrancherait en quelque sorte de l'Égypte la zone maritime où sont Damiette et Rosette, il attirerait à lui ce qui y reste de vie commerciale, et frapperait de mort une région déjà fort malheureuse. Les difficultés sont pareillement appréciées à l'avance. Ce sont les travaux que nécessiterait la traversée des deux grandes branches, à 40 ou 50 kilomètres en amont de Rosette et de Damiette, c'est-à-dire un barrage sur chaque branche, élevant le niveau du Nil de 4 mètres au moins; travaux pénibles et coûteux, qu'on n'aborde pas sans une perspective d'avantages que ce tracé n'offre pas, à moins qu'on n'attachât une valeur extraordinaire à un raccourcissement d'environ 40 kilomètres sur les autres parcours

possibles entre Suez et Alexandrie. Il est clair qu'à quelques différences près, cette hypothèse rentre dans le projet précédent, dont elle n'est qu'une variante. Aussi jamais personne ne s'est avisé ni ne s'avisera de cette conception bâtarde.

Jusqu'à cette heure, on l'aura remarqué, nous ne procédons que par exclusion. Si nous avons judicieusement appliqué le programme, le tracé normal que nous cherchons est en dehors du tracé direct, de tout projet de ce genre, et, sur les trois solutions que comporte le tracé indirect, les deux premières ont été régulièrement écartées; il n'y a d'admis que le système, et dans le système, rien ne subsiste que la troisième des solutions, c'est-à-dire l'hypothèse du canal passant par la base du Delta. Cette hypothèse, nous la soumettons au public comme une proposition en notre nom. Peut-être ce tracé, en dehors de toute direction excentrique, paraîtra-t-il réaliser rationnellement les données du système.

III. — PROJET NOUVEAU.

Ce projet procède de la formule du système adopté, mais de cette formule sans lacunes, telle que nous l'avons complétée. En acceptant Alexandrie, Suez, le Delta et un cours d'eau douce comme des termes indiscutables, nous y avons introduit les définitions suivantes : « 1° Le canal doit utiliser les eaux du Nil au profit du commerce du monde sans les distraire de leur destination naturelle, la fécondation du sol égyptien, tout au contraire, en aidant à la mise en culture de superficies immenses, aujourd'hui improductives et inhabitables. 2° Le canal, en se combinant avec les ouvrages hydrauliques établis ou à établir, doit favoriser une répartition plus abondante des eaux et en ordonner le régime. 3° Le canal doit être d'un seul bief, et, tout en offrant à la grande navigation les facilités voulues, il doit concourir à l'extension et à la régularisation de la navigation intérieure de l'Égypte. »

Cet ensemble de données ne laisse rien à désirer, et notre projet y est conforme, du moins nous le pensons. Il est entendu, sans que nous le disions, que certaines parties du tracé ne peuvent être qu'approximatives jusqu'après étude sur le terrain, et que nous prenons pour base les nivellemens de 1847.

Les dimensions du canal communes aux deux autres projets sont aussi les nôtres, si ce n'est que nous comptons 8^m 50 pour la profondeur *minima*. Le plafond est établi à 6^m 50 au-dessous des basses mers; le plan d'eau normal est au niveau des hautes marées de la Mer-Rouge, soit à 2 mètres au-dessus des basses mers; comme pendant la crue il pourra s'élever de 0^m 50, alors la profondeur de 8^m 50 sera portée à 9 mètres.

Le nouveau canal forme un seul bief ayant son origine dans le Port-Neuf d'Alexandrie et son débouché dans le golfe de Suez. Nous nous rallions au projet de M. Talabot pour les dispositions relatives à ces deux passes.

A partir d'Alexandrie, le canal, dont la carte jointe à cette étude indique le tracé, prend sa direction par la zone maritime du Delta; il gagne la baie d'Aboukir, de là il passe au nord du lac d'Edko, dont il ferme la communication avec la Méditerranée, et il va couper, en aval de Rosette, la première branche du Nil, dont il reçoit les eaux pour les rendre ensuite à la mer. Il entre dans le lac Bourlos, et son trajet reste à peu près parallèle à la côte jusqu'au point où il coupe la deuxième branche du Nil en aval de Damiette, pour en recevoir et en rendre les eaux comme à Rosette; puis il traverse le lac Menzaleh, s'infléchit au sud en laissant Peluse à l'est, passe dans le lac Ballah et coupe le seuil d'El-Ferdan, seul point où il rencontre des dunes de sable mouvant. Enfin au lac Timsah, qui conserve sa destination de port intérieur, il se raccorde avec le tracé direct, dont il emprunte le canal de rattachement au Caire, et après avoir coupé le seuil du Serapeum et traversé les lacs amers, il arrive au golfe de Suez par les plis de terrain les moins élevés.

La longueur totale du canal est d'environ 390 kilomètres, sur lesquels il y en a près de 200 dans les lacs; elle diffère à peine de la longueur du canal par le barrage, qui a 392 kilomètres, et l'on peut considérer comme égales les longueurs des deux canaux selon le tracé indirect. Toutefois le nouveau canal n'a pas vingt écluses; il n'a qu'un bief, comme le canal de Suez à Peluse; cet avantage, revendiqué comme un privilége du tracé direct, n'est pas particulier à ce système.

Le problème de l'alimentation est résolu par un procédé irréprochable. Le Nil y contribue seulement à ce point de son cours où les eaux ont pourvu aux besoins du pays et approchent de leur terme; la navigation entre les deux mers ne s'approprie qu'une partie de ce qui est disponible après l'usage, et va se perdre soit dans les lacs, soit dans la Méditerranée. C'est là ce dont on a pu se convaincre sur la simple indication du tracé. Venons aux détails. Le canal est principalement alimenté par les deux branches de Rosette et de Damiette, et par le canal de rattachement du lac Timsah au Caire, qui, sous ce rapport, a le rôle d'une troisième branche. En outre, quatre branches secondaires, dont trois courent du sud au nord et une du sud au nord-est, toutes les quatre canalisées, lui apportent le tribut des eaux qui s'échappent des canaux d'irrigation de la partie moyenne du Delta, après les avoir reçues d'une large rigole transversale qui devra être disposée pour les recueillir. Cette rigole forme un premier bief entre les branches de Rosette et de Damiette, qu'elle met

en communication, ainsi que le gouvernement égyptien en a depuis longtemps le projet. En se continuant au sud du lac Menzaleh, elle forme un second bief qui s'étend depuis Mansourah sur la branche de Damiette jusqu'à un point situé entre l'extrémité de ce lac et le lac Ballah, point où elle se relie au canal des deux mers en lui fournissant le contingent de ses eaux. Enfin, au besoin, le canal disposerait, pour la section comprise entre Suez et les lacs amers, des eaux de la Mer-Rouge à marée haute. On voit qu'il n'y a plus lieu à l'accusation d'un détournement du fleuve; le nouveau canal, en s'établissant sur les parties extrêmes de ses branches principales ou secondaires, ne fait que s'interposer entre leurs eaux déjà utilisées et les lacs ou la mer, afin de les utiliser une dernière fois. Au lieu d'épuiser le Nil, il le rendrait plutôt inépuisable.

Et l'alimentation est garantie par toutes les mesures adoptées. Le niveau de la rigole transversale est déterminé de façon à donner une pente suffisante et un écoulement facile vers le canal aux quatre branches secondaires qui s'y rendent et partent, trois du bief compris entre les branches de Rosette et de Damiette, une du bief à l'est de la branche de Damiette. En outre, afin que cette rigole soit navigable durant l'étiage, alors qu'elle ne recevra que peu d'eau des canaux supérieurs, elle doit pouvoir en prendre aux deux branches principales, et elle y est rattachée par des écluses. C'est d'après ces données que seront décidés la position des écluses et le tracé de la rigole, qui n'a qu'une valeur de simple indication jusqu'au nivellement complet du cours du Nil et du terrain. — Il est donc hors de doute que, même en basses eaux, la profondeur de $8^{m}50$ sera parfaitement maintenue dans la partie nord et nord-est du canal.

La partie sud, pendant la crue, est exclusivement alimentée par la branche de Timsah, dont les dimensions et la pente seront calculées en conséquence, et dont nous avons dit l'importance dans le projet nouveau. Sans pouvoir encore préciser le point de rattachement au Nil, afin de n'être pas obligés à une élévation artificielle des eaux du fleuve dans cette branche, nous reportons la prise d'eau en amont de celle de l'*amnis Trajanus* ou du canal d'Amrou, et nous en augmentons la longueur. Elle en aura plus de terrains à fertiliser, et, pour donner à ses distributions plus de portée, nous la tenons, dans son trajet jusqu'au lac Timsah, sur les parties hautes de l'Ouadi-Toumilat. C'est par cette branche qu'à l'époque des crues, les lacs amers et la portion du canal comprise entre ces lacs et Suez formeront un bief d'eau douce favorable à la culture. Lors de l'étiage, il serait possible à la rigueur de maintenir ces lacs en eau douce et au niveau normal. Toutefois l'évaporation enlèvera chaque jour une tranche de $0^{m}02$ de hauteur à leur superficie, et, quoique nous nous proposions de la réduire par des endiguemens de 330 millions de

mètres carrés à 200 millions, l'évaporation n'en sera pas moins de 4 millions de mètres cubes par jour. Il pourra donc être nécessaire, pour remplacer une partie des eaux du Nil, de faire intervenir par momens les marées de la Mer-Rouge; il sera prudent d'y avoir égard dans les travaux de Suez. Tout ce qui précède nous met en devoir de fixer la largeur de la branche de Timsah et de la rigole transversale à un minimum de 50 mètres à la ligne d'eau, et la largeur des quatre branches secondaires à 40 mètres; les écluses auront 12 mètres de large sur 60 de long.

Quant aux deux branches principales que le canal coupe en aval de Rosette et de Damiette, on y établira à chaque embouchure un barrage à l'effet de relever le plan d'eau au niveau de celui du canal, soit de 2 mètres environ, et le fleuve sera endigué en amont jusqu'au point où le remous dû au barrage se fera sentir. Si on accepte la cote 19 mètres pour les hautes eaux au Caire, la pente supposée uniforme jusqu'à la Méditerranée serait pour un parcours de 160 kilomètres d'environ $0^m 12$ par kilomètre, et un endiguement de 17 kilomètres suffirait pour racheter la différence de niveau du fleuve et du canal; nous le portons à 40 kilomètres de long sur chaque branche, afin de tenir compte des sinuosités du Nil et d'éviter dans nos évaluations toute erreur en moins.

D'après ce qui vient d'être exposé, un fait doit frapper : c'est que le nouveau canal entre en relations avec l'intérieur de l'Égypte, soit par les branches du Nil qui deviennent ses affluens, soit par un système de canaux dont les uns existent, dont les autres sont à créer, tous faisant en quelque sorte corps avec lui, tous servant à la fois à la navigation et à l'arrosage, de telle manière qu'en appliquant les eaux égyptiennes à un usage universel, il en multiplie les applications à l'usage particulier du pays. Ses relations avec la Méditerranée ne concourent pas moins à l'amélioration des communications maritimes du Delta.

Après avoir réuni toutes les eaux qui ne servent pas à l'irrigation, le canal doit rendre à la mer l'excédant qui ne serait pas consommé par l'évaporation, les infiltrations, et les mouvemens d'entrée et de sortie des bâtimens à Suez et à Alexandrie. Sans doute, aux embouchures de Rosette et de Damiette, on aurait pu se contenter d'établir, immédiatement après le bief du canal, un barrage avec écluse, en conservant en aval le lit et les berges du fleuve dans l'état actuel; mais il vaut mieux endiguer chacune des deux branches jusqu'à proximité de son embouchure, et fonder en ce point un barrage éclusé avec sas pour le passage des navires et écluse de chasse pour approfondir le chenal. On donnera au sas une largeur de 15 mètres sur 75 de longueur. La même disposition devra être adoptée à l'embouchure du canal d'arrosage et de navigation qui sera dirigé

vers le golfe de Peluse, à peu près dans la voie de l'ancienne branche pelusiaque, afin d'y fertiliser environ 30 mille hectares de terres incultes aujourd'hui et faciles à préserver des marées hautes de la Méditerranée. A ces barrages éclusés on pourra annexer des déversoirs à vannes d'une longueur totale de 3000 mètres. Ces déversoirs, dont le seuil serait placé à la cote $0^m 50$, suffiraient seuls au débit du Nil en hautes eaux, époque à laquelle le plan d'eau du canal est relevé de $0^m 50$, s'il ne paraissait préférable de réduire la longueur des déversoirs et de disposer des vannes de fond sur les points du canal où les vases du fleuve auraient une tendance particulière à s'accumuler. Grâce à cet ensemble de dispositions, le canal sera maintenu à son régime d'eau normal, les ports de Rosette et de Damiette seront améliorés au bénéfice du cabotage des côtes d'Égypte et de Syrie, et l'accès du canal aura été ménagé à cette navigation secondaire sur trois points en dehors de la passe d'Alexandrie, qui sera moins encombrée de petits navires.

Ici se présente une question des plus intéressantes, non-seulement parce qu'elle touche à cet ordre général d'améliorations que le projet introduit, détermine et prépare dans le sol et les eaux de l'Égypte, mais encore parce qu'elle se lie, utilement peut-être, à l'exécution du canal. Est-ce bien à Rosette, à Damiette et à Peluse, c'est-à-dire aux embouchures naturelles du canal sur la Méditerranée, qu'il faut pourvoir à l'écoulement régulier des eaux du Nil? S'il est vrai que les atterrissemens du fleuve encombrent aujourd'hui les ports de Damiette et de Rosette, ne serait-il pas convenable, tout en y disposant, ainsi qu'à Peluse, des écluses de chasse, d'établir des vannes de fond et des déversoirs sur d'autres points de la côte? N'y aurait-il pas avantage et même économie à se réserver de choisir le terrain, et de répartir l'écoulement des eaux de la façon la plus conforme à la tenue d'eau du canal? La langue de terre qui le sépare de la mer est d'une largeur médiocre et se prêterait à l'installation de ces ouvrages. Dans cette hypothèse, la largeur des branches du Nil en aval du canal pourrait être réduite aux proportions qu'on jugerait à propos de fixer, soit qu'on opérât sur leur lit, soit qu'on procédât par des dérivations. Il suffirait de leur laisser les dimensions que la petite navigation comporte. Par là l'importance des barrages placés à l'embouchure serait singulièrement atténuée, l'exécution simplifiée, surtout s'il n'y avait à les construire que sur des dérivations, et ce parti serait probablement le moins coûteux. C'est alors le canal même qui servirait de lit au fleuve dans les portions comprises entre les principaux affluens et les débouchés vers la mer; sa section devrait y être augmentée, et cela se ferait sans exagération de dépense, à la faveur des lacs de la côte nord, qui y concourraient naturellement. Nous nous bornons à ces aperçus

relativement à une question sur laquelle il n'est permis de statuer qu'après des études définitives; mais nous avions à noter l'une des ressources éventuelles de l'exécution.

Il n'y a point lieu de le dissimuler : les travaux accessoires qui doivent assurer l'existence du canal, ou qui en sont la conséquence presque forcée, sont multipliés, et nous allons les énumérer. C'est l'une des heureuses nécessités du projet, puisque tous ces travaux profiteront à l'Égypte et emporteront avec eux une rémunération distincte, ainsi qu'on le verra plus tard. Voici, approximativement du moins, les longueurs respectives des deux branches du Nil qui doivent être endiguées, et celles des canaux et rigoles à ouvrir ou à réparer :

Endiguemens du Nil sur les deux branches.....	80 kilom.
Les quatre branches nord et nord-est.....	130
La rigole transversale.....	170
La branche du lac Timsah.....	150
Canal débouchant à Peluse.....	30
Total.....	560 kilom.

Avant de faire ressortir les conséquences avantageuses du projet, nous avons hâte d'aller au-devant des objections qu'il nous est aisé de prévoir relativement à la durée et surtout à la facilité de l'exécution. Nous serions étonnés qu'il n'y eût pas quelque inquiétude sur la traversée des lacs, où le canal a un parcours de près de 200 kilomètres, et sur la traversée des deux branches du Nil. Pas plus d'un côté que de l'autre ne se rencontrent de ces difficultés exceptionnelles inhérentes aux deux autres projets; la seule hardiesse du projet nouveau, si c'en est une, est de remuer largement la terre d'Égypte; du reste, il lui est permis d'user de la puissance de l'art avec modération.

Les lacs Bourlos et Menzaleh, que le canal traverse, ne sont pas, comme quelques lacs fameux, de petites mers intérieures, ce qui eût été tout profit pour un canal de jonction; ce ne sont pas davantage des marais stagnans et vaseux, ce qui aurait pu être un embarras. Ces lacs sont alimentés par la Méditerranée, avec laquelle ils communiquent par les brèches du littoral, et par le trop-plein des inondations du Nil. Leur unique office est de recevoir la décharge des canaux d'irrigation ou les eaux courantes de la crue, et d'en écouler une portion à la mer, sous la condition de se laisser pénétrer par les eaux salées. Entretenus par cette double invasion, ils occupent sur la zone maritime du Delta des espaces immenses et perdus, et ils gagnent insensiblement en étendue; l'un et l'autre sont parsemés de bas-fonds et d'îlots nombreux. Tels sont ces lacs, dont la traversée peut être taxée de témérité à l'inspection d'une carte, et cesse d'être un épouvantail après une description exacte. Il y a

longtemps que la suppression de ces lacs est l'objet d'une foule de plans ou de rêves; mais rien n'était plus difficile sans une sorte de remaniement général des eaux et des terres du Delta, et rien ne sera plus facile pour nous, dès le début, que d'en assécher rapidement la plus grande partie, grâce aux opérations qui doivent précéder l'exécution du canal.

Avant toute chose, la rigole transversale sera établie, afin de recueillir les eaux des terrains supérieurs et de les envoyer directement à la mer par les branches principales et secondaires, qui seront immédiatement endiguées; en même temps, les ouvertures donnant entrée à la mer seront fermées par l'élévation des berges extérieures du canal. Dès que ces opérations auront diminué l'étendue des lacs, et après que le tracé exact du canal aura été déterminé à travers les parties les plus profondes, on creusera le chenal avec des dragues; on fortifiera les berges du côté de la Méditerranée, et, avec le produit du dragage, on créera la berge intérieure qui se trouvera avoir une assiette large et solide dans les chaînes d'îlots et de bas-fonds actuellement visibles ou ultérieurement émergés. Les premières couches de ce dragage seront de la vase de rebut; les couches subséquentes, enlevées à plus de profondeur, ramèneront le sol même du Delta, qui sera très propre à la formation des berges. C'est la drague qui sera dans ces lacs l'instrument de création. Tous les ans on appliquera contre les berges les terres limoneuses qu'elle aura extraites du fond du chenal, afin d'y maintenir le tirant d'eau voulu, et l'on réduira d'année en année la ligne d'eau du canal, qui tout d'abord, sur la plus grande partie de la traversée du lac, présentera une largeur excessive, allant peut-être jusqu'à 2 ou 3 kilomètres; avec le temps et la drague, le lac sera restreint aux dimensions normales du canal.

Et cet endiguement sera aussi pratiqué dans le lac Timsah et les lacs amers, dût-il l'être par une autre méthode et à plus de frais. Il est sage de resserrer la superficie de toutes ces nappes, au lieu de les abandonner à leurs limites naturelles et de livrer ainsi à l'évaporation d'énormes quantités d'eau du Nil susceptibles d'un meilleur emploi. Pourtant il sera à propos de réserver dans les lacs Bourlos, Menzaleh et Timsah, des enceintes où l'on établira des ports intérieurs correspondant chacun à l'une des branches secondaires du fleuve, toutes navigables. En définitive, le projet nouveau fait complétement ce que les autres projets ne font qu'en partie : il s'empare de tous les lacs de la Basse-Égypte; il les utilise tous, soit comme lit du canal, soit comme ports, soit comme desséchement et restitution de vastes domaines à la culture. Il fait ainsi disparaître un état déplorable de barbarie contre lequel se sont élevées tant de protestations impuissantes, et, loin d'offrir des obstacles, cette précieuse traver-

sée des lacs réduit notablement le cube des terrassemens à exécuter; elle suffirait pour légitimer la direction du nouveau canal et l'autoriser.

La traversée des deux branches du Nil est la seule difficulté sérieuse que nous ayons à avouer; pourtant il n'y a lieu de s'en effrayer que si l'on fait abstraction des conditions particulières du projet. Il ne s'agit pas pour nous de traverser le fleuve au sommet du Delta, soit à l'aide d'un barrage qui devrait en relever les eaux de 8 mètres au moins, et qui coûterait 20 millions, soit à la faveur d'un pont-canal qui en coûterait 38. Et cependant, excités par l'espoir de beaux résultats, des hommes d'une habileté rare et d'une grande renommée ne reculent ni devant les dépenses ni devant l'audace de cette traversée. Il ne s'agit pas davantage pour nous de couper le fleuve au centre du Delta, là où il suffirait d'en relever le niveau de 4 mètres environ. Personne n'a songé à aborder cette traversée, moins à cause des difficultés d'exécution qu'à cause d'inconvéniens notoires. Il s'agit de traverser le Nil près de son embouchure, à ce point de son cours où il suffit d'un relèvement de 2 mètres pour assurer l'existence d'un canal dont les avantages ne sont plus douteux. Devant un tel prix, quelque intrépidité serait permise, et, en regard des difficultés des deux autres traversées, celles de la nôtre s'amoindrissent au point de justifier une sécurité parfaite. Le barrage éclusé de chacune des branches, en supposant une profondeur de 4 ou 5 mètres là où il sera établi, n'aura pas plus de $6^m 50$ à $7^m 50$ de hauteur, et cela n'a rien d'effrayant. D'ailleurs, ainsi qu'il a été dit, il sera encore possible d'amoindrir ces difficultés. C'est sur les extrémités des deux branches que nous opérons, et, sans nuire à quoi que ce soit, il nous est permis de faire de ces branches exténuées et difficilement praticables des canaux modestes en rapport avec leur cabotage. Il nous est aisé de faire ces canaux par procédé de dérivation; il nous est possible de nous délivrer de tout embarras réel ou supposable, en reportant l'écoulement des eaux sur des points nouvellement choisis. Le canal passera sans avoir à forcer le passage, en réduisant des obstacles réductibles ici et nulle part ailleurs.

Quant à la coupure même, il ne s'agit que de terrassemens. Le cours du Nil sera régularisé sur 2 kilomètres de longueur environ, sa largeur fixée à 1,500 mètres, et son lit sera raccordé avec le plafond du canal, tant en amont qu'en aval, par une pente de $0^m 003$ à $0^m 004$. Ce travail se fera avec des dragues. Chaque branche arrivera donc au canal par une section d'au moins 9,000 mètres carrés, et la section totale de toutes les embouchures du fleuve atteindra sans peine le chiffre de 20,000 mètres carrés, d'où résultera en hautes eaux une vitesse *maxima* de $0^m 40$ par seconde. En conséquence, le canal ne sera pas beaucoup plus exposé en ce point qu'en

tout autre aux envahissemens des dépôts limoneux, dont il serait d'ailleurs assez singulier de faire un sujet d'alarme et de reproche. L'eau douce est la condition du canal, et il n'y a pas en Égypte d'eau douce sans limon. Ce n'est qu'une affaire d'entretien, et croit-on qu'il fût meilleur marché d'entretenir le port de Tineh perpétuellement ensablé, ou un canal à point de partage alimenté par des machines à vapeur? En un mot, la traversée des branches du Nil sera une œuvre assez coûteuse peut-être, mais ordinaire au point de vue de la difficulté et certaine au point de vue de la réussite; œuvre simple auprès des problèmes d'art et des risques d'insuccès des deux autres projets.

Puisque les ouvrages d'art du projet nouveau sont moindres qu'ailleurs, la durée de l'exécution, malgré la multiplicité des travaux accessoires, est sujette à moins de chances de retard. Six ans peuvent suffire pour l'achèvement du canal de Suez à Peluse, mais non pour Tineh, œuvre majeure par l'étendue des constructions et grosse de complications imprévues, qui ne se terminera pas avant douze ou quinze ans. Cependant, à défaut de ces travaux périlleux, dont le temps est l'élément obligé, le projet, ainsi qu'on le prévoit, a des terrassemens considérables. D'après nos évaluations, d'ailleurs très largement faites, il y aurait à remuer, tant pour le canal des deux mers que pour les travaux accessoires, environ 180 millions de mètres cubes, sur lesquels 160 millions devraient être exécutés avant l'ouverture du canal à la navigation; le reste pourrait être fait plus tard. Or, si ces 160 millions de mètres cubes devaient être exécutés à bras d'homme en six ans, il faudrait en faire 26 millions par an, c'est-à-dire employer constamment plus de 45,000 travailleurs. Ce chiffre énorme en dit assez. Embarras de réunir une telle armée d'ouvriers, maladies provenant de chacune des agglomérations entre lesquelles cette masse se diviserait, désorganisation fréquente des ateliers, perturbations et mécomptes, toutes ces causes ne permettraient pas d'achever le travail avant vingt ans peut-être, et le canal des deux mers aurait décimé la population d'Égypte. Ce n'est pas ainsi que l'industrie européenne doit procéder; elle peut faire autrement. Le sol du Delta nous paraît d'une nature particulièrement favorable à l'emploi des excavateurs américains dans presque toutes les parties non submergées, et notre tracé à travers les lacs appelle l'emploi de fortes dragues servies par de petits bateaux à vapeur appropriés à la navigation de ces lacs. C'est donc surtout avec des dragues, des machines à terrassement et tous les engins mécaniques qui peuvent économiser des bras que nous voudrions procéder, en réduisant à 15 ou 18,000 le nombre des terrassiers à employer. Ces 15 ou 18,000 hommes feraient en six ans de 50 à 60 millions de mètres cubes; le reste serait facilement exécuté dans le même temps à l'aide des machines, dont

le nombre peut être aussi multiplié qu'on le voudra. Il serait insensé de chercher d'autres moyens d'arriver au but dans un délai raisonnable et de reculer devant l'acquisition de tout ce matériel, quel qu'en soit le prix : il en résulte une économie d'hommes et de temps.

On objectera, au point de vue de l'entretien, les inévitables dépôts de limon; M. Talabot a rencontré la même objection et admis pour son canal un dépôt de 73,000 mètres cubes par année. On connaît déjà notre pensée à ce sujet, et nous admettons pour notre canal un dépôt annuel de 200 à 250,000 mètres cubes, plus si l'on veut, qui seront dragués à raison d'un franc par mètre, et serviront à réduire l'étendue des lacs, dont la berge, progressivement élargie, sera plantée ou mise en culture. Plus tard ces dépôts seront employés à conquérir sur les sables de nouveaux espaces à mettre en valeur.

Enfin il est un sujet délicat, auquel on n'a jusqu'à présent accordé que peu d'attention, et dont nous croyons indispensable de parler : c'est le mode de navigation du canal. On ne saurait s'y méprendre, il y a impossibilité absolue de la navigation à la voile, surtout pour les navires d'un fort tonnage, sur le canal donné par un projet quelconque; il fallait donc assurer une traversée régulière, dans le temps le plus bref, par un moyen éprouvé. Ce moyen consiste dans le remorquage opéré par des bâtimens toueurs dont la machine agit sur une chaîne noyée au fond du chenal. On disposerait deux chaînes semblables, l'une pour l'aller, l'autre pour le retour, et de puissans remorqueurs, partant chaque jour à des heures fixes d'Alexandrie et de Suez, emmèneraient le convoi des navires qui auraient passé l'écluse, et qui d'ailleurs aideraient à l'opération par l'orientation de leurs voiles suivant le vent régnant. A 4 kilomètres par heure, le trajet se fera sur le nouveau canal en 100 heures et à des conditions fort économiques, environ 1 centime par tonne et par kilomètre. Les bateaux à vapeur eux-mêmes auront profit à prendre la remorque. On voudra bien remarquer que, sur un canal à écluses, chaque bief exigerait deux remorqueurs, ce qui serait fort coûteux, à moins qu'on ne leur fît aussi passer les écluses, ce qui serait une perte de temps; c'est seulement sur un canal sans écluses que l'on aura tout le gain de ce procédé.

Maintenant nous est-il permis d'en venir aux avantages du projet? Voici d'abord ceux que le nouveau canal offre à la navigation. La passe la plus éprouvée et la mieux orientée lui est assurée dans Alexandrie; le choix du Port-Neuf pour débouché lui réserve, en cas d'encombrement, la ressource du Port-Vieux, dont l'entrée sera améliorée. D'Alexandrie à Suez, le canal ne forme qu'un seul bief. Sur plus de la moitié du trajet, la largeur normale de 100 mètres est décuplée. Et le canal est d'eau douce, excepté par momens dans la section de Suez jusqu'aux lacs amers. Quel parcours plus commode

l'Europe aurait-elle à souhaiter pour ses bâtimens? Au point de vue des relations commerciales, la navigation est en contact avec le pays. Pour se relier au Caire, elle a le canal du Mahmoudieh à Alexandrie et les trois grandes artères de Rosette, de Damiette, de Timsah. Le Caire se consolera donc de ne pas voir défiler la mâture des bâtimens européens à la hauteur de ses minarets. Entre Alexandrie et Suez, elle a une série d'escales, Rosette, Damiette, et les trois ports intérieurs des lacs Bourlos, Menzaleh et Timsah, qui sont en communication avec l'intérieur du Delta par des voies navigables. Rien de plus n'est possible, et l'on entrevoit les facilités de séjour, d'approvisionnement et de réparation que ces diverses stations offrent aux bâtimens passant d'une mer dans l'autre. C'est la Basse-Égypte tout entière qui devient un marché, et si Alexandrie et le Caire entrent dans une ère d'accroissemens infaillibles, la plupart des villes du Delta, dont quelques-unes ont eu aussi leurs jours de splendeur, seront comprises dans la répartition de cette prospérité générale.

Le canal fait plus que faciliter l'échange des produits de l'Égypte; il ajoute à sa puissance de production et à l'étendue de son sol cultivable. En traversant les lacs, il les supprime; en passant dans les déserts marécageux de la zone maritime du Delta, il les dessèche, et la culture peut compter parmi les terrains qui lui sont rendus : pour les lacs d'Aboukir, d'Edko et les alentours, 75,000 hectares; pour le lac Bourlos et les environs, 150,000; pour la plaine comprise entre les lacs Bourlos et Menzaleh, 80,000; pour le lac Menzaleh et les alentours, 140,000; pour la plaine de Peluse, 30,000; pour l'Ouadi-Toumilat, 25,000; total, 500,000 hectares. C'est un beau département de France que le canal donne à l'Égypte. Si, comme M. Linant l'affirme, un hectare cultivé produit 250 fr. par an, l'Égypte est mise à même, moyennant les frais de culture, d'augmenter son revenu annuel de 125 millions. Or ces frais de culture consistent surtout dans les dispositions à prendre pour que l'hectare soit arrosé, et l'irrigation est garantie à ces 500,000 hectares par les travaux mêmes que le canal nécessite ou crée. En effet le canal se relie à tout le système des eaux de la Basse-Égypte pour l'améliorer, le régulariser et le compléter. Accroissemens de l'irrigation et de l'arrosage, assainissement du pays, développemens de la viabilité fluviale, tels sont ses bienfaits, et ce bon aménagement des eaux dans le Delta, en se combinant avec le barrage du Caire et la construction de barrages supérieurs, permet d'affecter une partie des retenues provenant de ces barrages à l'Égypte moyenne sans dommage pour l'Égypte inférieure. Tout se prépare par un premier enchaînement de travaux pour la régénération complète de cette terre dont l'opulence antique était proverbiale. Qu'on y pense, une augmentation de la masse des produits, quelque part que ce soit, diminue pour notre globe les éventualités

de la disette, qu'il s'agisse de blé ou de coton. Telles sont les conséquences certaines de la solidarité du canal avec tous les bras et tous les barrages du fleuve.

Enfin qu'on nous pardonne un rapprochement entre les trois projets. Ce qu'il y a de négatif dans le système du tracé direct et du canal de Suez à Peluse s'accuse avec une évidence accablante, à cette heure qu'on a sous les yeux une image de tout ce qu'il y a de fécond dans l'application bien entendue du tracé indirect. Le canal de l'isthme a été convaincu de faute contre l'art même, comme aventurant le débouché à Tineh à tout prix et à tout risque; il a été convaincu de vouloir sacrifier Alexandrie à la plus malencontreuse des fondations; actuellement il est convaincu de s'être désintéressé de toutes les questions égyptiennes avec une indifférence incroyable, et, nous le demanderions respectueusement au pacha d'Égypte lui-même, n'est-il pas condamnable et pour le mal qu'il eût fait et pour le bien qu'il ne s'est pas soucié de faire? Le projet du canal par le barrage a affirmé le principe du canal des deux mers, c'est son mérite éminent et singulier; mais il a échoué dans l'application. Ce que ce projet a voulu faire de bien, c'est le projet nouveau qui le réalise, grâce à une définition plus nette du principe et à une rectification du tracé dans ce milieu que le projet antérieur avait donné et où il s'est égaré. Le nouveau canal s'établit à la base du Delta. Il laisse à l'irrigation toutes les eaux utiles et n'appauvrit point le Nil. Il s'alimente de la retenue des eaux, qui n'ont plus d'autre destination que de s'abîmer dans la mer; par cet acte de conservation, dont tous les peuples civilisés font l'objet de plus d'un vœu et d'une étude, il ajoute au fleuve une branche qui se crée sans rien coûter aux autres et sans contrarier leurs services, une branche qui, loin d'être parasite, accroît l'abondance générale. Et en même temps qu'il empêche les eaux nourricières de se perdre dans la Méditerranée, il empêche les eaux stérilisantes de la Méditerranée de pénétrer sur le sol et de s'y établir. C'est un immense barrage qui, en se posant sur le littoral, repousse la mer dans ses limites, retient le fleuve sur la terre, assure l'irrigation complète du Delta, fait refluer l'arrosage jusque dans une région supérieure, et corrigera même l'insuffisance des crues. Il intervient comme un élément d'organisation dans la vaste machine hydraulique de l'Égypte; le canal des deux mers détermine irrésistiblement la transformation de tout le régime du Nil.

IV. — DEVIS COMPARÉS.

Cette comparaison des trois projets doit être complétée par celle des trois devis. Ce n'est pas qu'il s'agisse d'introduire un motif d'op-

tion indépendant du parallèle de leurs avantages : il s'agit de montrer le rapport exact de l'offre et de la demande de chaque projet. Nous l'avons dit, la bonne affaire, c'est le bon canal, et ce sera toujours le moins cher. L'économie n'est jamais avec le projet dont les effets généraux seraient nuisibles, dont les bons résultats seraient partiels, et qui reste placé sous la menace de l'insuccès ou de l'achèvement tardif. Nous commençons par notre devis, et, selon toute justice, nous ferons supporter aux deux autres devis des rectifications conformes aux bases que nous adoptons pour le nôtre.

Le devis du projet nouveau comprend trois parties : les terrassemens, les travaux d'art et les frais généraux. Le cube des terrassemens a été évalué assez largement pour être plutôt au-dessus qu'au-dessous de la vérité. Quant au prix, nous comptons à 0 fr. 80 c. les terrassemens à bras d'homme, et à 1 fr. tous ceux exécutés à la drague ou dans des terrains un peu difficiles; ceux-ci nous paraissent former les deux tiers du cube total. Pour les travaux d'art, nous avons porté des sommes en bloc, mais plus élevées que celles qui seraient imputées en France à des travaux analogues. Dans les frais généraux, nous avons compté à part les dépenses de l'installation, celles des machines et engins qui sont habituellement comprises dans le chiffre même des travaux. C'est bien réellement un devis au maximum, selon les instructions que le pacha d'Égypte avait données à ses ingénieurs.

Devis du projet nouveau.

1° Terrassemens.	180,000,000 m. c.	1/3 à 0 fr. 80 c.	48,000,000	168,000,000 fr.
		2/3 à 1 fr.....	120,000,000	
2° Travaux d'art.	Travaux d'Alexandrie.....		5,000,000	52,000,000
	id. de Suez.....		20,000,000	
	Barrages de Rosette et Damiette.. Écluse de Suez, déversoirs.....		20,000,000	
	Port de Timsah.....		2,000,000	
	Écluses des canaux d'alimentation.		5,000,000	
	Total des travaux.....			220,000,000
3° Frais divers.	Matériel, outillage, installation....		16,000,000	90,000,000
	Études définitives, frais d'administration		10,000,000	
	Intérêt des capitaux à 4 pour 100 durant l'exécution		42,000,000	
	Somme à valoir.....		22,000,000	
	Total général.....			310,000,000 fr.

Passons au devis du projet du canal par le barrage. Ainsi qu'il a été fait dans le devis du projet nouveau, et qu'il sera fait dans le devis du projet du canal par Peluse, on comprendra, dans un chiffre proportionnel de 41 pour 100 sur le total des travaux et sous le titre

de frais divers, les frais d'administration, d'étude et d'installation, les sommes à valoir, etc. Ici et ailleurs, on appliquera les prix de 0 fr. 80 cent. au tiers des terrassemens, et de 1 fr. aux deux autres tiers.

En ce qui concerne le canal, le cube des terrassemens est évalué à 125 millions, comme pour le nouveau projet, et ne peut être moindre. On a porté en compte le montant de l'acquisition des machines à vapeur alimentaires, les dépenses d'établissement des passages inférieurs ou supérieurs de ce canal en dehors du niveau du pays, et celles du raccordement avec les canaux existans. Enfin, comme l'alimentation par des machines à vapeur est pour ce projet une condition nécessaire et spéciale, entièrement étrangère aux frais d'entretien communs à tous les systèmes, il est impossible de ne pas faire figurer au devis le capital représenté par la consommation, l'entretien et la réparation des machines élévatoires. Or, même en réduisant sensiblement la quantité d'eau qu'on a supposé devoir être élevée chaque jour, on ne saurait estimer la dépense relative à cet objet à moins d'un million par an; c'est donc une somme de 20 millions à inscrire. On a dû ne rien exagérer, mais ne rien oublier.

Devis rectifié du projet du canal par le barrage.

1° Terrassemens. 125,000,000 m. c.	1/3 à 0 fr. 80 c..	36,000,000	116,000,000 fr.
	2/3 à 1 fr.	80,000,000	
2° Travaux d'art et divers. Pont-canal de 1,000 mèt...		38,000,000	118,000,000
Travaux d'Alexandrie.....		5,000,000	
id. de Suez.....		20,000,000	
Passages inférieurs et supérieurs et raccordement avec les canaux existans		9,000,000	
Machines à vapeur et canaux d'alimentation		21,000,000	
24 écluses du grand canal.....		25,000,000	
Total des travaux.....			234,000,000
3° Frais divers.. 1° 41 pour 100 de 234,000,000.....		96,000,000	116,000,000
2° Capital représentant les frais annuels des machines élévatoires...		20,000,000	
Total général.....			350,000,000 fr.

Nous avons annoncé comment nous modifierions le devis du canal par Peluse; nous n'avons plus qu'à justifier l'augmentation de quelques chiffres. Pour les travaux de Peluse, au lieu de 50 millions, nous en comptons 80, en raison de la difficulté d'établissement de la digue étanche de 6,200 mètres de long et de l'écluse qu'elle comprend, de la nécessité de creuser un port d'une étendue considérable, et de tous les ouvrages accessoires indispensables au

maintien de la passe. Pour les mêmes causes, à Suez, au lieu de 14 millions, nous en comptons 25. Nous avons aussi dû grossir le chiffre des écluses du canal de Timsah. En outre, dans ce devis comme dans le précédent, nous faisons figurer le capital qui représente la consommation et l'entretien des machines élévatoires propres à ce canal, soit, pour une dépense annuelle d'au moins 250,000 fr., une somme de 5 millions, à laquelle correspondent dans notre devis les frais d'augmentation de longueur donnée au canal pour reporter sa prise d'eau en amont du Caire.

Devis rectifié du projet du canal par Peluse.

1° Terrassemens. 87,000,000 m. c.	1/3 à 0 fr. 80 c...	21,200,000	79,200,000 fr.
	2/3 à 1 fr.....	58,000,000	
2° Travaux d'art. Travaux de Peluse.....		80,000,000	110,800,000
id. de Suez.....		25,000,000	
Machines à vapeur.....		1,200,000	
Écluses du canal de Timsah.....		2,600,000	
Bassin de Timsah.....		2,000,000	
Total des travaux.....			190,000,000
3° Frais divers.. 1° 41 p. 100 de 190,000,000 en chiffre rond.....		78,000,000	83,000,000
2° Capital représentant les frais annuels des machines élévatoires....		5,000,000	
Total général.....			273,000,000 fr.

Enfin voici le résumé comparatif des trois devis :

	TRACÉ INDIRECT.		TRACÉ DIRECT.
	Projet par le barrage.	Projet nouveau.	Projet par Peluse.
Travaux.....	234,000,000 fr.	220,000,000 fr.	190,000,000 fr.
Frais divers...	116,000,000	90,000,000	83,000,000
Totaux.... ...	350,000,000 fr.	310,000,000 fr.	273,000,000 fr.

Le projet du canal par Peluse, quoiqu'il excède l'estimation officielle de 80 millions environ, demeure le plus économique. Le projet du canal par le barrage coûtera 77 millions en sus. Le projet nouveau ne reviendrait qu'à 37 millions de plus, et il est de 40 millions au-dessous du projet par le barrage. Quant à la durée de l'exécution, qui influe sur le prix de revient, le projet dont l'achèvement souffrirait le moins de retards est le projet nouveau; s'il a les travaux les plus nombreux, il a les moins difficiles. Tout au contraire il y a dans les autres une accumulation de difficultés et d'ouvrages sur un

point vital. Tant que le débouché à Tineh ne sera point fait, et cela peut se faire attendre douze ou quinze ans, le canal de Suez n'est qu'un cul de sac; tant que le pont-canal ne sera pas terminé, et cela peut être long, il n'y a pas de passage d'une mer à l'autre. Les capitaux engagés ont des intérêts à servir et ne produisent rien.

Cependant le mérite du projet nouveau ne se borne pas à la certitude d'une exécution plus prompte; il a son privilége. Qu'on se rappelle que ce projet rend à la culture 500,000 hectares de terrains qui seront dévolus à la compagnie. Or, selon MM. Linant et Mougel, qui ont l'expérience de l'Égypte, un hectare de terrain disposé pour l'arrosage vaut 750 francs, sur lesquels 500 francs sont imputables aux dispositions à prendre pour le rendre arrosable, ce qui laisse une valeur de 250 francs à l'hectare brut; cet hectare, ainsi arrosé et cultivé, rapporte donc 250 francs par an. Si ces détails sont exacts, on peut sans exagération attribuer une valeur foncière de 250 francs par hectare aux terrains que l'exécution du projet dessèche et rend susceptibles d'être arrosés. Dès lors ces 500,000 hectares, dont la moitié au moins sera prête pour la culture deux ou trois ans après le commencement des travaux, représentent au minimum un capital de 125 millions qui sera nécessairement la base d'une spéculation à part. La compagnie jugera-t-elle à propos d'en entreprendre la mise en valeur? en fera-t-elle cession à des sociétés agricoles? lui plaira-t-il d'y importer des colons laborieux des îles de la Méditerranée? préférera-t-elle s'en arranger avec le pacha, qui réunirait à son territoire cette partie précieuse du sol? Le pacha pourrait solder la compagnie en annuités à prélever sur la part de 15 pour 100 qu'il s'est réservée dans les produits du canal; peut-être aimerait-il mieux s'acquitter par un procédé plus immédiat. Quoi qu'il en soit de la combinaison à laquelle on s'arrête, toujours est-il que la réalisation du projet nouveau détermine la création d'un capital spécial de 125 millions qui doit s'amortir par lui-même. C'est donc pareille somme à rabattre du devis de 310 millions, qui sera ramené à 185 millions. Les actionnaires recevront, par remboursemens successifs, tout ce qui dépassera ce chiffre; néanmoins la totalité des bénéfices du canal des deux mers restera applicable à leurs actions réduites, et par là sera motivé l'abaissement graduel des tarifs du péage. A ce compte, entre les trois projets, le projet nouveau, qui ne doit la conquête de cette richesse territoriale qu'à son tracé particulier, est le plus productif, s'il n'est pas absolument le plus économique.

V. — CONCLUSION.

Notre point de départ a été, on l'a vu, la discussion du projet de canal de Suez à Peluse et du projet de canal de Suez à Alexandrie

par le barrage. En vertu de la méthode que nous nous étions prescrite, c'est entre les types supérieurs de ces deux projets que le débat a été posé. L'application du programme a été faite aux deux types; le tracé direct a été exclu, et avec lui le projet du canal de Suez à Peluse; le tracé indirect a été reconnu pour le vrai système du canal des deux mers.

Dans ce système, l'hypothèse du canal par le centre du Delta a été éliminée, comme ne pouvant être que la contrefaçon de l'un des projets proposés. Restent en présence le projet du canal par le barrage ou par le sommet du Delta, projet connu, et le projet du canal par la base du Delta, projet nouveau, tous les deux se rapportant au même principe, chacun ayant une formule différente.

Le résultat de cette étude est d'avoir transporté entre deux propositions procédant d'un type unique le débat, d'abord placé entre deux propositions afférentes à deux systèmes opposés. Les lecteurs diront de quel côté est le tracé normal. La question du tracé a donc été amenée aussi près que possible de sa solution finale. C'est maintenant à l'opinion de se préoccuper de plus en plus d'une question dont nous aurons du moins fait ressortir toute l'importance, et nous nous tiendrions pour satisfaits de ce prix de notre travail. Puisque le canal des deux mers est inscrit sur la liste des travaux publics de l'Europe à exécuter prochainement, il faut qu'à ce sujet la lumière se fasse, et nous aimons à espérer que la commission scientifique internationale, à son retour d'Égypte, éclairera le monde par un rapport digne des hommes considérables dont elle est composée. Avertie et comme inspirée par l'aspect des lieux, elle ne peut pas ne pas élargir son mandat, traiter la question sous toutes les faces avec impartialité. C'est ainsi qu'elle répondra à l'attente des nations et des gouvernemens.

Jusqu'à ce jour, les gouvernemens de l'Europe se sont abstenus ou ont paru s'abstenir. Dans une question si complexe, qui touche à des intérêts divers et à des systèmes opposés de politique commerciale, ils ont laissé à l'opinion des peuples une liberté complète d'initiative, — le temps des débats contradictoires; ils se sont ménagé à eux-mêmes le silence, qui mûrit les résolutions de l'avenir, et ils ont bien fait. Plus tard les intérêts de toutes les parties, nations européennes et nations orientales, la direction même du tracé de ce canal, seront réglés par un acte solennel des gouvernemens. C'est là ce qui fait la grandeur de l'entreprise du canal de Suez. C'est un résultat commercial immense à obtenir par le déploiement de toute la puissance de l'industrie, et rien ne se peut ici sans le concours de toutes les nations.

ALEXIS BARRAULT, ingénieur, et ÉMILE BARRAULT.

MER MÉDITERRANÉE
ISTHME DE SUEZ.
ALEXANDRIE
ROSETTE
BAIE D'ABOU-KIR
Lac de Bourlos
Lac Menzaleh
Golfe de Péluse
PELUSE
Boghaz d'Oum Fareg
Beltim
Dessouk
Fouah
Damanhour
Ancien lac Maréotis
Kasr Shek
Calline
Deffrich
Mahallet el Kebir
Mansourah
Samanoud
Tantah
Zagazig
Ouadi Toumilat
Ruines de Bubaste
Lac Ballah
Lac Timsah
Serapeum
Mon. Persepolitain
LE CAIRE
Boulak
Gizeh
Vieux Caire
Montagne du Mogattan
Abbasieh
SUEZ
MER ROUGE
Légende
Echelle de 1/1,000,000
Imp. Proust r. Jacob 11 Paris

CHARLES FOX

SECONDE PARTIE. [1]

Memorials and Correspondence of Ch. J. Fox, edited by lord John Russell; vol. III 1853.

Au moment où survint la révolution française, l'Angleterre semblait réservée pour longtemps à travailler sur elle-même. Le dénoûment de la guerre d'Amérique lui avait laissé comme un sentiment de faiblesse, le fardeau de sa dette l'inquiétait, et quoiqu'elle ne pût sans amertume se rappeler la conduite et les succès de la France, elle ne songeait pas à s'en venger, surtout parce qu'elle ne l'espérait pas. L'ambition britannique semblait ensevelie dans le tombeau de Chatham. L'orgueil de son fils ne pouvait sans doute être insensible à la grandeur du pays, mais son naturel ne le portait pas aux entreprises hasardeuses; il n'avait pas ces besoins d'imagination qui, réunis au don de l'action et à l'art de commander, font prendre l'initiative des grandes choses. Il songeait plus à signaler sa force de volonté par l'ordre financier promptement rétabli, par le pouvoir longtemps conservé, peut-être un jour par quelque réforme hardiment faite, que par un important rôle joué au milieu des perturbations européennes. Les événemens pouvaient, et ils l'ont prouvé, développer en lui des ressources cachées, et l'obliger d'appliquer ses facultés à de plus périlleuses entreprises; mais il ne fut grand, s'il le fut jamais, que contraint et forcé. Il obéit à la nécessité, à l'opinion, surtout à cet orgueil qui ne lui permettait pas de paraître

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 1er décembre 1854.

timide ni de rester en-deçà de l'énergie moyenne de son parti. Et, s'il ne se montra pas au-dessous d'une situation qu'il n'eût pas choisie, il se serait de bon cœur contenté d'une autre et moindre gloire. Sans les provocations et les outrages de la révolution française, on peut même douter qu'il eût par pure politique accepté ou du moins soutenu si longtemps le rôle de son plus persévérant antagoniste. Aussi, lorsqu'elle éclata, ne s'en mit-il pas fort en peine. Il ne prévit pas la possibilité d'une complication européenne où son pays pût être engagé, il se réjouit plutôt pour l'Angleterre de voir sa rivale absorbée par des soins domestiques; il compta sur des jours de repos. Depuis la paix de 1783, il s'était moins préoccupé des questions étrangères qu'on ne le supposerait à voir comme il a rempli les quinze dernières années de sa vie. Plus que lui, Fox tenait les yeux ouverts sur le monde. C'est plutôt Fox qui semblait animé de l'esprit de Chatham.

Nous avons dit que le premier effet de la révolution française fut de changer ses idées de politique extérieure. Jusque-là Fox n'avait vu dans la France qu'un adversaire, non pas seulement de la gloire de l'Angleterre, mais des principes de son gouvernement. Il la jugeait comme un homme d'état du temps de Guillaume III : il avait pensé à lui chercher des contre-poids ou des oppositions dans les cours du Nord, et jusque sur la terre classique du despotisme, la Russie; mais tout changea en un jour. Il éprouva, dès le premier moment, cet amour de tous les hommes de 89 pour les idées de la France, pour le drapeau qu'elle élevait d'une main si noblement téméraire. Destiné, comme eux tous, à de si cruels mécomptes, à la perte de tant d'espérances, à l'affreuse nécessité de soutenir les criminels en détestant le crime, il devait conserver jusqu'au terme ce fonds de tendresse obstinée pour la cause et pour le pays qui a payé si cher l'honneur de l'avoir embrassée. Acceptant sans regret ou du moins sans faiblesse la solidarité, souvent pesante, que la France de la révolution a imposée par le monde à tous les amis de la liberté, il a consenti à être méconnu, accusé pour elle, à encourir toutes les disgrâces, non-seulement des cours, léger sacrifice, mais de l'opinion, amère et rude épreuve. Triste, navré souvent, découragé pour son pays plus peut-être que pour le nôtre, il est resté inébranlable dans ses sentimens, résigné à souffrir avec nous, à nous plaindre, à s'indigner même contre nous, à ne jamais nous haïr. C'est là ce qui doit rendre à toujours le nom de Fox cher à la France.

Ses intimes sentimens se révèlent dans sa correspondance avec lord Holland. Ce neveu, qui lui fut cher comme un fils, était encore à l'université d'Oxford, qu'en lui parlant d'Hérodote et de Démosthène, il l'entretenait de ses travaux parlementaires, du bill qu'avec

le concours d'Erskine il espérait faire passer pour assurer à la liberté de la presse toute la protection de la procédure par jurés. « Vous êtes dans la capitale du torisme, lui écrivait-il, j'entends parler tout autrement que vous du nouveau pamphlet de Burke. On dit que c'est de la folie... Il y a un pamphlet d'un M. Mackintosh dont j'entends dire grand bien, quoiqu'on pense que, sous quelques rapports, il va trop loin (mai 1791). » Quelque temps après, il laissa partir son jeune correspondant pour le continent et ne cessa pas de lui adresser des lettres qui le peignent tout entier. Là on voit défiler toutes ces dates sinistres que nous voudrions effacer de notre histoire. « Il semble, dit-il après le 10 août, que les jacobins ont résolu de faire quelque chose d'aussi révoltant que la proclamation du duc de Brunswick; mais, quoiqu'ils aient fait de leur mieux, ils n'ont pas réussi : la proclamation, à mon avis, reste sans rivale. » Quelques jours plus tard, ses craintes et son indignation s'accroissent. Il tremble pour la reine. L'assemblée législative lui paraît misérable. Il doute de la résistance guerrière de la France. « Et cependant, avec toutes leurs fautes et toute leur déraison, je m'intéresse à leur succès au plus haut degré. C'est une grande crise pour la cause réelle de la liberté, quoi que nous pensions des gens qui soutiennent la lutte. Je voudrais qu'ils ressemblassent à nos anciens amis les Américains, et je ne craindrais guère pour eux. » Puis le tableau devient encore plus sombre. « J'avais à peine remis mon âme des événemens du 10 août, lorsque l'horrible nouvelle du 2 septembre nous est parvenue, et réellement je regarde les horreurs de ce jour et de cette nuit comme l'événement le plus désolant qui soit jamais arrivé à ceux qui sont comme moi fondamentalement et inébranlablement attachés à la vraie cause. Il n'y a pas, dans mon opinion, une ombre d'excuse pour cet affreux massacre, pas même une possibilité de l'atténuer le moins du monde, et si l'on ne devait considérer que le peuple de Paris, on devrait presque douter à qui il faudrait..... » Le reste est déchiré.

Cependant quelques jours se passent, et les Prussiens ont fui du territoire français. « Non, aucun événement public, sans en excepter Saratoga et York-Town, ne m'a donné autant de joie... Les défaites des grandes armées d'invasion m'ont toujours causé la plus grande satisfaction en lisant l'histoire depuis le temps de Xerxès jusqu'à nos jours, et ce qui est arrivé en Angleterre et en France fera de ce que dit Cicéron de la force armée l'opinion du genre humain : *Invidiosum, detestabile, imbecillum, caducum.* » Paroles singulières, lorsqu'on songe qu'elles furent écrites au début de la plus terrible guerre, signalée par les plus vastes invasions dont le monde moderne ait été témoin.

Le mois suivant, on le voit mettre ses espérances dans les girondins, qu'il appelle encore les jacobins, et qu'il tient pour ennemis et bientôt vainqueurs de Robespierre et de Marat. L'accent patriotique de leur voix arrive jusqu'à son cœur, et il s'efforce de croire les crimes déjà commis moins irréparablement funestes qu'ils ne l'ont été à la cause de la liberté. Mais il faut rentrer en Angleterre avec lui, et comparer l'état de son âme au mouvement si différent qui entraîna bientôt tous les esprits.

I.

La coalition de Pilnitz put plaire au cabinet de Saint-James comme une humiliation possible pour la France. Néanmoins il ne prit aucune part à ses insolentes résolutions. Il y avait trop peu de temps qu'il avait failli s'engager dans une guerre tout autre, indirectement profitable à la France. Pour des griefs douteux, une rupture avec la Russie parut imminente en 1791. Fox, qui avait toujours regardé cette puissance comme une alliée à ménager, soupçonna la futilité des griefs et la possibilité d'un accommodement. Il n'hésita pas à prier un de ses amis, sir Robert Adair, qui voyageait en Russie, peut-être même par ses conseils, de lui faire connaître le véritable état des choses. Il parvint à tout éclaircir, à inspirer au parlement, au cabinet lui-même, des scrupules de prudence, et il détermina un retour à des pensées pacifiques. J'ai vu à Holland-House l'autographe de Catherine II remerciant M. Fox d'avoir préservé les deux pays d'une rupture sans motif. C'est à cette occasion qu'elle voulut placer dans son cabinet le buste de l'orateur anglais entre ceux de Démosthène et de Cicéron.

Je crois que lorsque ce buste arriva à Saint-Pétersbourg, l'impératrice était près d'entrer dans la croisade européenne contre l'indépendance de la France, cette indépendance que Fox défendait d'une voix si généreuse. On lui a reproché, et ce sont les amis de Pitt, c'est l'évêque de Winchester, son précepteur, son secrétaire et son biographe, d'avoir, par une diplomatie occulte et personnelle, communiqué avec une puissance étrangère; mais, outre que sir Robert Adair a répondu à l'accusation, on aurait mieux fait d'observer que, par un jeu bizarre des événemens, c'est Fox qui a le plus contribué à rendre la Russie, et par suite l'Angleterre, disponibles contre la France, et à supprimer, en empêchant une guerre isolée, le plus sérieux obstacle à la formation d'une ligue de l'absolutisme avec la monarchie constitutionnelle contre la cause de la révolution.

William Grenville était entré en 1786 dans le cabinet. Orateur de la chambre des communes deux ans après et secrétaire d'état en

1789, il était en 1791, sous le titre de lord Grenville, le ministre dirigeant de la chambre des pairs, et certainement le plus considérable des collègues de M. Pitt. On a aujourd'hui les lettres qu'il écrivait à son frère, et l'on y voit qu'après quelques vœux pour le succès du duc de Brunswick, il s'applaudit fort d'avoir résisté à toutes les instances et maintenu l'Angleterre à l'écart. Avec l'indifférence égoïste qu'affectent volontiers les cabinets britanniques, il prend son parti de voir la coalition honteusement échouer.

« L'empereur doit sentir qu'il a maintenant acquis un ennemi qu'il faut qu'il dévore ou dont il faut qu'il soit dévoré. Le parti qui gouverne à Paris aura nombre de raisons toutes trouvées pour continuer la guerre. Le reste de l'empire donnera son contingent, à moins qu'il ne soit assez heureux pour être forcé de signer une capitulation de neutralité. La Sardaigne et l'Italie se défendront comme elles pourront, probablement très mal. Ce que fera l'Espagne, elle ne le sait pas, et par conséquent nous non plus assurément. Le Portugal et la Hollande fer nt ce que nous voudrons. *Nous ne ferons rien.* »

Voilà ce qu'il écrivait confidentiellement le 7 novembre 1792, c'est-à-dire après le 10 août, après le 2 septembre, après que le roi de France était depuis trois mois au Temple, et il ajoutait ces paroles plus politiques :

« Je suis de plus en plus convaincu que l'on ne peut préserver mon pays de tous les maux qui nous environnent qu'en nous tenant entièrement et complétement à l'écart, et en veillant bien à l'intérieur, mais en faisant très peu de chose, bornant nos efforts à entretenir dans le pays une détermination effective de défendre la constitution, si elle est attaquée, ce qui sera très infailliblement si les choses continuent, et, par-dessus tout, nous efforçant de rendre la situation des classes inférieures parmi nous aussi bonne qu'il sera possible. »

C'est la politique qu'avec plus de regret Dundas signifiait comme irrévocablement adoptée à Burke indigné. Dix mois ne s'étaient pas écoulés depuis que Pitt avait dit en pleine chambre des communes : « Incontestablement il n'y a jamais eu d'époque de l'histoire de ce pays où, d'après la situation de l'Europe, nous pussions plus raisonnablement espérer quinze ans de paix que nous ne le pouvons faire en ce moment. »

Aucun motif autre que la personnalité des hommes d'état ne rendait alors impossible de les réunir dans une coalition que justifiaient la gravité et la nouveauté de la situation. Burke seul, lié par ses invectives et ses prédictions, sonnant l'alarme matin et soir, et poussant de toutes ses forces à faire de la révolution française un cas de guerre civile européenne, soutenait que Fox, infecté des principes

français, s'était, par son langage, interdit l'entrée du pouvoir, et qu'il fallait désormais le regarder comme un étranger. Il parvenait bien à transmettre ses inquiétudes à ses amis, non à leur persuader d'imiter sa rupture, et tout en déclamant, il avait récemment consenti à des tentatives de rapprochement. Le duc de Portland, lord Fitzwilliam, lord Spencer, Windham, ne concevaient rien de sûr tant que Fox resterait en dehors, et répugnaient à se réunir sans lui au gouvernement. Dundas avait été chargé de leur offrir un plan de conciliation, d'où Fox n'était pas exclu. Il promettait quatre places dans le cabinet, qu'on allait rendre vacantes, notamment celle du chancelier lord Thurlow, qui avait perdu la confiance du premier ministre. La réforme parlementaire, l'abolition de la traite des noirs, l'abrogation de l'acte du *test*, enfin une certaine politique à l'égard de la France, tels étaient les points à régler, et sur presque tous on disait Pitt prêt à transiger. Sur le quatrième, les deux rivaux ne différaient que par le langage et les sentimens, car jusqu'alors la conduite était la même. Cependant Fox se portait d'assez mauvaise grâce à cette négociation; il en suspectait la sincérité. Tantôt il demandait que Pitt abandonnât la trésorerie à quelque personnage neutre, tantôt il lui donnait l'exclusion absolue en s'excluant lui-même. Déjà séparé des whigs négociateurs par le fond des sentimens, il se défiait d'une conciliation dans laquelle les personnes seules, non les cœurs, seraient réunies. Pitt, qui se disait réformiste et qui depuis huit ans de ministère avait laissé tomber tout projet de réforme, Pitt, qui prononçait les plus véhémens, les plus beaux de ses discours en faveur de l'abolition de la traite, déclarant que chaque minute de la prolongation de cet indigne trafic était un crime sans pardon, et qui se laissait mettre en minorité sur cette question par Dundas et ses collègues, tandis qu'il renvoyait le chancelier pour un dissentiment sur l'amortissement d'un emprunt, Pitt ne pouvait inspirer une entière confiance à ceux qui voulaient mettre d'accord les principes et les actes. Sans excès de malveillance, Fox le pouvait soupçonner de ne tendre, par ses avances, qu'à diviser l'opposition. En effet déjà les whigs de la nuance du duc de Portland commençaient à se plaindre des whigs de celle de Sheridan. Ils déploraient l'influence de la duchesse de Devonshire, qui était belle, hardie, remuante; ils accusaient Fox de se laisser entraîner. Quant à lui, il répétait qu'il ne se séparerait pas de ses amis, et que la condition de tout rapprochement était que Pitt cessât d'être premier ministre. On lui répondait que l'honneur du gouvernement était engagé sur ce point; mais on ne cherchait pas à compenser ce refus par des contre-propositions acceptables. Lord John Russell est d'avis que si en lui donnant satisfaction sur les mesures et sur ses amis, on eût offert à Fox le minis-

tère des affaires étrangères avec la conduite de la chambre haute, il eût accepté; mais on n'en parla pas.

Tout espoir d'accommodement ne paraissait pas encore perdu au commencement de décembre 1792. Cependant la convention nationale était réunie; elle commençait à juger Louis XVI, elle défiait l'Europe, elle menaçait la Hollande. Des scènes de sédition avaient déjà agité l'Angleterre; des clubs se formaient pour la propagation des principes français; des sociétés populaires faisaient réimprimer les discours prononcés à la convention pour l'exhorter au régicide. Le gouvernement lançait une proclamation contre les publications séditieuses et faisait réprimer les émeutes. L'opposition incriminait proclamation et répression. L'inquiétude gagnait les citoyens tranquilles, nulle part plus vive que parmi ceux des whigs que Burke avait ébranlés. Il semblait que pour une aussi grande résolution que celle de scinder leur parti, il leur fallait de plus fortes raisons qu'à de simples tories pour défendre le pouvoir. Aussi accusaient-ils ceux-ci de méconnaître le danger, et par des craintes plus bruyantes ils justifiaient leur défection, tandis que le duc de Bedford, lord Robert Spencer, Sheridan, Erskine, Whitbread, Francis, redoutant pour la liberté l'effroi des amis de l'ordre, opposant la sécurité à la crainte, d'autant plus hardis que le pouvoir semblait plus inquiet, formaient des sociétés pour la défense des droits populaires, et, sans soutenir la même cause que la démagogie, dénonçaient les mêmes griefs et combattaient les mêmes ennemis. L'association des *Amis du peuple* fut fondée. La réforme parlementaire était son drapeau. Whitbread l'avait présidée un des premiers. Charles Grey figurait parmi ses orateurs. Fox était resté en dehors de toute cette agitation; mais il ne voulait point désavouer ses amis, et lorsqu'une motion qu'il n'eût pas conseillée était faite pour la réforme, pour la réhabilitation politique des dissidens, pour la censure de certaines mesures répressives, il ne pouvait se dispenser de l'appuyer : il le faisait avec sa franchise et sa résolution accoutumées. Attirant sur lui toute l'attention du public et tout l'effort de l'adversaire, il encourait tous les soupçons et tous les reproches que l'opinion épouvantée commençait à élever contre les défenseurs opiniâtres de la liberté dans un moment où ce mot était écrit en traits de sang sur le drapeau de la convention.

La France s'était déclarée l'alliée de tous les peuples qui voudraient renverser leur gouvernement. La révolution de la Belgique était faite, l'Escaut était ouvert, et la Hollande provoquée. « Une opinion se répand ici, avait dit Brissot, la république française ne doit avoir pour bornes que le Rhin. » Et après avoir un temps conseillé le bon accord avec l'Angleterre, séduit par le bruit menaçant

des sociétés populaires qui agitaient ce pays, il espérait qu'en déclarant la guerre à son gouvernement, on insurgerait son peuple. Il semblait dire que c'était contre Pitt que la France prendrait les armes. Cette tactique allait devenir toute la diplomatie de la révolution, et Pitt se voyait à la veille d'être déclaré l'ennemi commun des peuples conviés en masse à l'insurrection.

On conçoit que le terme de sa patience fût venu. La politique de neutralité, de non-intervention, d'isolement ou d'égoïsme national, comme on voudra l'appeler, n'était plus de saison. Tout en essayant encore quelque négociation secrète, il se décidait et se préparait à la guerre; mais il ne voulait pas, en changeant de conduite, changer de principes, ni donner à la guerre les caractères d'une guerre de parti. Au grand scandale de Burke, il alléguait surtout les dangers de la Hollande, à laquelle l'Angleterre était unie par un traité. Toutefois, comme la Hollande n'avait point invoqué l'appui de son allié, Fox était fondé à soutenir que la guerre serait offensive, et qu'au fond il s'agissait d'une intervention dont on dissimulait le principe. La guerre était trop à ses yeux ce qu'aux yeux de Burke elle n'était pas assez. Tous deux se plaignaient qu'on manquât de franchise. Selon Fox, les menaces de la France n'étaient encore que des paroles offensantes; on avait négligé d'en demander satisfaction; on voulait donc maintenant la guerre, qu'on avait paru éviter, et c'est à la révolution qu'on la déclarait. « La France, disait-il, a dans sa querelle la justice de son côté... Dieu soit loué! La nature a été fidèle à elle-même; la tyrannie a été vaincue, et ceux qui combattaient pour la liberté sont victorieux. » Puis, rappelant le temps où il était de mode d'insulter les Américains, de dire : *Un congrès de vagabonds, un certain Adams, Hancock et sa clique*, il jugeait, au cruel démenti infligé par les événemens à ces ridicules dédains, des châtimens qui attendaient les insultes prodiguées aux auteurs de la révolution française. « Si s'affliger à la nouvelle des revers de la France, c'est vouloir le renversement de la constitution, je me livre à mon pays comme un criminel, car je confesse franchement que lorsque j'ai entendu parler du bruit, alors probable, du triomphe de l'Autriche et de la Prusse sur les libertés de la France, mes esprits sont tombés dans l'abattement. Quel homme, aimant la constitution de l'Angleterre et en portant les principes dans son cœur, pourrait souhaiter le succès du duc de Brunswick après avoir lu son manifeste? Je confesse que j'ai ressenti une sincère tristesse, une vraie consternation, car j'ai vu dans le triomphe de cette conspiration, non-seulement la ruine de la liberté en France, mais la ruine de la liberté en Angleterre, la ruine de la liberté humaine. »

Ces nobles paroles répondaient à Burke, à tous ceux qui confon-

daient dans un même anathème les principes et les événemens de la révolution; mais on doit avouer qu'elles ne réfutaient pas complétement la théorie de la guerre à la veille du 21 janvier, après les manifestes de la convention, après les provocations de Brissot. Fox était condamné par la conviction de la bonté générale de sa cause à la tâche laborieuse, hélas! et trop bien connue de qui porte un cœur français, à la tâche de défendre la révolution lorsqu'elle se diffamait elle-même, à soutenir le bon droit servi par l'iniquité, la raison armée du crime. Il ne défaillit point à cette tâche, mais il en sentit tout le poids, et il le soutint sans plier. « Si j'avais voulu dans ces murs, hors de ces murs, dit-il une fois tristement à la chambre, obtenir la popularité, j'aurais pris une marche opposée. Peut-être le peuple fera-t-il de ma maison ce qu'on a fait de celle du docteur Priestley. » On sait qu'en 1791 les unitairiens ayant tenu à Birmingham, pour l'anniversaire de la prise de la Bastille, une réunion où Priestley devait parler, la populace la dispersa par la violence, et brûla la maison, le laboratoire, les instrumens et les livres du savant célèbre que l'impunité de cet attentat contraignit à fuir en Amérique.

L'opinion générale était en effet fort éloignée de suivre Fox. Il le savait et ne cédait pas. Il voyait fuir sa popularité, sa gloire, ses amis. Son parti, réduit en nombre, ne se conformait pas toujours à ses vues, faute d'apercevoir avec le même discernement les côtés faibles de leur commune situation. Il lui fallait résister aux mesures de défense contre des manifestations qu'il n'approuvait pas, s'intéresser à ceux qui compromettaient sa cause, lutter contre une guerre où l'honneur national s'engageait de plus en plus, paraître au moins neutre entre une monarchie et une république, exagérer les iniquités de l'une pour pallier les cruautés de l'autre. « Tandis que les Français font tout ce qu'ils peuvent pour rendre le nom de la liberté odieux au monde, les despotes se conduisent de manière à montrer que la tyrannie est pire. » Voilà ce qu'il s'efforçait de se persuader en écrivant à lord Holland : « Nous vivons dans un temps de violence et d'extrémités, et tous ceux qui veulent créer ou conserver des freins au pouvoir sont regardés comme des ennemis de l'ordre... *La France fait pis* est la seule réponse, et peut-être est-elle fondée en fait, car les horreurs y redoublent... Enfin la liberté n'est pas populaire, et parmi ceux qui lui sont attachés, il n'y en a que trop dont les plans de gouvernement sauvages et impraticables acquièrent dans notre malheureuse situation plus d'apparence plausible et de crédit qu'ils ne méritent. Le pays est divisé très inégalement entre la majorité dominée par la peur ou corrompue par l'espérance, et la minorité qui n'attend qu'une occasion de recourir aux remèdes violens. Le peu qui ne sont ni assez soumis pour se taire, ni assez exaspérés pour renon-

cer à toute opposition régulière, sont faibles en nombre et en influence; mais, quoique faibles, nous avons le droit, et c'est assez. »

Cette inflexibilité de principes le mettait hors de la politique possible: mais elle était d'accord avec ses goûts, et, en agissant ainsi, il cédait à son humeur autant qu'à ses convictions. Il était homme de parti par sa fidélité à ses opinions et à ses amitiés; il ne l'était point par la complaisance envers les siens, par le talent de les tenir unis et de les conduire. Un peu exclusif dans ses affections comme dans ses idées, il s'isolait de la foule; il suivait ses propres inspirations sans s'assurer qu'elles fussent partagées autour de lui. Il aspirait à être le premier plutôt que le maître. Il cherchait la popularité, mais il bravait l'opinion publique. C'est ainsi qu'il avait autrefois si gravement compromis sa cause, d'abord par sa rupture avec lord Shelburne, puis par son alliance avec lord North, et qu'enfin aux élections de 1784 il avait en quelque sorte détruit de ses mains la puissance du parti whig. Confiant dans sa supériorité, il croyait toujours tout réparer par l'empire de la discussion. Dans le débat en effet il n'avait pas de supérieur, ni même d'égal; mais il était plus fait pour combattre que pour vaincre, et le soin laborieux de gouverner les hommes allait peu à sa négligence. Il savait mieux se faire aimer qu'obéir. La politique qu'il adopta devant la révolution française fait honneur à son caractère et ne fait pas de tort à ses lumières; seulement il aurait dû compenser ce qu'elle avait de périlleux par l'adresse, la vigilance, la prudence. C'était le cas de prendre en main la direction de son parti, et de chercher à racheter le système par la conduite. Malheureusement il se désintéressa de toute ambition, et ne prit soin que de son indépendance personnelle et de la gloire de son talent.

Toutes les qualités qui pouvaient manquer à Fox étaient éminentes dans son rival, et Pitt s'inquiétait peu, tant qu'il aurait l'Angleterre avec lui, d'encourir le reproche d'inconséquence et de duplicité. Tandis que Burke voulait qu'on guerroyât pour le roi de France contre ses sujets révoltés, on diminuait son royaume en lui enlevant ses colonies. On prenait Toulon pour Louis XVII et la Martinique pour l'Angleterre. En désavouant toute intention d'imposer à la France un gouvernement, on qualifiait de telle sorte la république, qu'autant valait prendre l'engagement de ne poser les armes qu'après la restauration de la maison de Bourbon. « C'est donc une guerre à mort avec des proclamations jésuitiques? » avait dit Fox le premier jour qu'elle fut déclarée. La passion publique fut pendant un temps assez vive pour rendre les esprits insensibles à tant de fausseté et de contradiction, et il essaya vainement une apologie de sa politique et de sa conduite. Sa lettre aux électeurs de Westminster parut une redite

assez pâle de ses discours; elle ne prouva qu'une chose, c'est qu'il était loin d'écrire comme Burke.

Heureusement pour lui, cette pénible époque de sa vie publique fut celle d'un changement inespéré dans sa vie privée. Il vint à bout des passions de sa jeunesse. Tel était le fond excellent de cette noble nature, qu'il se retrouva, vers la maturité de l'âge, toute la fraîcheur d'une vive sensibilité pour les biens qui font le bonheur d'une existence régulière et modeste. Le goût de l'étude et de la campagne, les affections domestiques reprirent sur lui un empire sans partage. Le jeu cessa de dévorer son temps et sa fortune. Quelquefois d'heureux hasards avaient paru rétablir ses affaires; plus souvent il avait été puni de ses imprudences. Enfin ses amis intervinrent, et au mois de juin 1793 une réunion de whigs, présidée par le *serjeant* Adair, et sur la proposition de Francis, décida qu'il était du devoir du parti de l'arracher, par une marque de sa reconnaissance, à une situation précaire. Lord John Russell (le dernier duc de Bedford) et lord George Cavendish furent chargés d'exécuter ces généreuses intentions. Fox accepta ce service noblement offert, et y répondit en changeant de vie pour jamais. Sa vivacité impétueuse et l'abandon de son caractère l'avaient pendant une trop longue jeunesse entraîné à de changeantes amours. On cite une femme qui portait le nom gracieux et funeste de *Perdita*, avec laquelle il n'avait pas craint de se montrer publiquement. Depuis quelques années, mieux inspiré, il s'était attaché à une personne qui, malgré une réputation compromise, n'était pas indigne de son affection. On lit dans quelques écrits que Mme Armitstead avait attiré les regards de George II. Quoi qu'il en soit, elle sut inspirer à Fox une affection sérieuse, que le temps calma sans l'affaiblir. Par sa douceur, par son dévouement, par le bonheur qu'elle lui donna, cette femme releva peu à peu la situation qu'elle accepta près de lui. Après avoir habité quelques années sa maison sans prendre son nom, elle acquit en 1795 le droit de le porter, quoique cette union n'ait été rendue publique que sept ans plus tard. Dans toutes ses lettres, il parle d'elle avec une vraie et délicate tendresse, et c'est pour elle qu'il composa les seuls jolis vers, je crois, qu'il ait faits.

Il possédait en Surrey le petit domaine de Saint-Ann's hill. Ce lieu très agréable était devenu son séjour favori. Du haut d'un tertre où s'élevait un grand hêtre solitaire, il passait des heures à lire en contemplant le cours riant de la Tamise, entre Chertsey et Windsor. Il avait toujours eu le goût de l'exercice; il était grand chasseur, excellent nageur; les occupations de la campagne le captivèrent de plus en plus; il aimait la botanique, bientôt il aima l'agriculture, et dans ses lettres familières, au milieu des confidences politiques, on

le voit s'inquiéter de la récolte de ses pommes de terre et de la bonne venue de ses fourrages. Mais, plus que tout le reste, ce qui lui rendait cher le séjour de Saint-Ann's hill, c'est, avec le commerce de ses amis, celui des lettres. Le soir, après le thé, il lisait en famille les romans de l'époque; le jour, à la promenade, dans son cabinet, c'étaient les classiques anglais, notamment Spenser et Dryden, et plus encore les grands poètes de l'antiquité. Il avait aimé dans sa jeunesse la littérature méridionale, celle de l'Espagne et surtout celle de l'Italie; il admirait Dante, alors peu lu, et il adorait l'Arioste. Virgile parmi les Latins, Racine parmi les Français, étaient ses auteurs de prédilection; mais Homère avant tout, puis, après Homère, les tragiques, et après eux, Théocrite, Moschus, Apollonius de Rhodes, le charmaient. A la manière dont il en parle, on doute que rien ait valu pour lui l'étude délicieuse de l'antiquité. Il lisait en admirateur sensible et en critique attentif. Un érudit, Gilbert Wakefield, lui dédia une édition de Lucrèce. Il s'ensuivit entre eux une correspondance qui dura cinq ans, et qui roulait presque tout entière sur des sujets de littérature classique. Elle a été publiée. On ne la peut lire sans être frappé de la supériorité, même en ces matières, de l'homme d'état sur le savant. On l'est encore plus de voir Fox, dans sa correspondance politique avec lord Holland, lord Lauderdale, Grey lui-même, s'interrompre sans cesse pour leur parler de ses lectures, des réflexions qu'elles lui inspirent, et leur confier, avec ses vues sur les affaires, des remarques de style et quelquefois de philologie.

Je voudrais pouvoir citer sa lettre sur les grands poètes, où il compare Homère, Virgile, Dante, le Tasse, l'Arioste, Milton; celle sur l'Odyssée mise en regard de l'Iliade; ses réflexions sur Euripide, sur la *Phèdre* de Racine, sur Horace, sur Pope : ce sont des pages du meilleur cours de littérature.

« Si vous ne lisez pas l'Iliade régulièrement et d'un bout à l'autre, lisez, je vous prie, le xe livre, ou du moins la première moitié. C'est une partie que je n'ai jamais entendu spécialement louer, mais j'en trouve le commencement plus vrai comme description des souffrances de l'armée des Grecs et de la sollicitude des différens chefs qu'aucune autre portion du poème. C'est une de ces choses dont aucune citation ne peut donner l'idée, mais dont le mérite est au-delà de tout; c'est la scène exactement mise sous vos yeux, et les caractères aussi sont remarquablement saisis et conservés. Je trouve Homère toujours heureux lorsqu'il parle de Ménélas, notamment, vous savez, dans l'Odyssée; mais je pense qu'il l'est toujours, et dans ce passage en particulier. Vous voyez que je n'en ai jamais fini avec Homère, et réellement, s'il n'existait rien de plus au monde, avec Virgile et Arioste, on aurait encore et toujours de quoi lire.

« Comment pouvez-vous, vous qui lisez Juvénal, parler de la difficulté de

Démosthène? Difficile ou non, il faut que vous le lisiez, et que vous le lisiez en vue de rechercher, ce que vous n'avez probablement jamais fait encore, à quel point sa manière de traiter les choses peut être introduite avec succès dans le débat parlementaire. Il est certain que ses discours iraient mieux, dans l'état actuel, *à l'autre côté de la question*, et si Pitt avait quelque savoir, ou si ceux de ses amis qui en ont avaient quelque génie, ils devraient faire grand usage de Démosthène et pour le fond et pour la manière; mais celle-ci est excellente pour l'un comme pour l'autre parti. »

On ne peut voir sans surprise et sans intérêt quels plaisirs, je dirai passionnés, donnait la poésie à cet homme d'état plongé dès sa jeunesse dans les débats de la vie politique. C'est encore un des mérites des gouvernemens libres que de ne pas éteindre l'imagination des hommes publics, et de leur permettre, de les obliger même de conserver au sein des affaires le sentiment du beau et la faculté d'admirer. On remarquera que dans ses lectures Fox semblait fuir ce qui aurait pu lui rappeler les affaires. Bien qu'admirateur d'Aristote et de Montesquieu, il recherchait peu les publicistes; il estime surtout dans Blackstone l'excellent écrivain; il ne pouvait souffrir l'économie politique, et l'histoire même ne l'occupa que médiocrement jusqu'au jour où il songea à devenir historien. Impatienté contre Hume et son imperturbable royalisme, il conçut l'idée de raconter la chute définitive des Stuarts, et, pendant tout le reste de sa vie, il n'interrompait les loisirs de sa retraite que pour recueillir les matériaux et poser les premières assises du monument qu'il n'a pas eu le temps d'achever.

Cependant il fallait quelquefois reporter sa pensée sur les affaires de l'Angleterre et du monde, il fallait se montrer au parlement : c'était l'*habeas corpus* à défendre, c'étaient des poursuites politiques à flétrir ou à modérer, c'étaient des chances de paix à faire valoir, c'était la captivité de Lafayette à dénoncer au monde. Que de débats passionnés, que de scènes éloquentes aurait à décrire une histoire parlementaire! Mais, si l'on y apprenait comment il faut soutenir avec persévérance une cause désespérée, on ne pénétrerait point peut-être dans l'âme de Fox, et l'orateur officiel ne nous laisserait pas soupçonner les pensées intimes qui l'agitaient, et ce que lui coûtaient les efforts de son courage.

II.

Quoique les Anglais eussent fait plus d'une conquête au-delà des mers, ils n'avaient remporté aucune victoire mémorable. Le duc d'York, en descendant sur le continent, n'avait pas illustré leurs armes. La guerre était le beau côté de la révolution française; là

notre cause était juste, notre conduite irréprochable, notre gloire sans mélange. L'Angleterre elle-même ne pouvait refuser toute admiration à ce spectacle d'un peuple combattant seul contre l'Europe pour son indépendance. Si le gouvernement révolutionnaire avait eu bonne envie de mettre un terme à la lutte, s'il s'était, sans concession ni faiblesse, abstenu seulement de provocations et de violences, le bon sens de la nation anglaise, venant en aide au parti de la paix, aurait pu amener un accommodement, car la guerre n'avait pas un but déterminé; son gouvernement même en la faisant n'en avait point. Deux opinions dominaient dans son parti, toutes deux belliqueuses, mais l'une volontairement, l'autre à regret. Les uns combattaient la révolution pour la détruire, les autres pour s'en défendre, et ne demandaient pas mieux que d'abandonner la France à elle-même le jour où ils le pourraient sans danger. Pitt se posait dans un milieu assez indécis entre ces deux opinions. Il n'aurait point voulu passer pour subjugué par la première : il craignait, en suivant la seconde, de tomber dans la politique un peu bourgeoise qui sacrifie tout à la tranquillité du moment; il craignait surtout de paraître céder à ses adversaires. La paix lui était demandée par les mêmes hommes qui l'accusaient de fouler aux pieds la constitution de son pays. Négocier pour la paix ou abandonner la place à Fox semblait une seule et même chose, et Pitt trouvait une satisfaction digne de sa fierté à tenir tête à l'orage et à gouverner dans la tempête.

Cependant il n'était point sourd au cri des intérêts en souffrance. La prolongation d'une lutte dont le terme semblait reculer dans l'obscurité, le naufrage des espérances et des combinaisons qui au début promettaient une prompte réussite, l'état des finances, chaque jour plus accablées par de nouveaux besoins, l'imprudence de se laisser engager sans retour dans le champ illimité d'une guerre de principes pour un parti qu'il trouvait plus chevaleresque que politique et plus déclamateur encore que chevaleresque, cette défiance des idées absolues, propre à tous les hommes de gouvernement, la crainte de devenir le complice d'un enthousiasme quelconque, tout lui laissait un fonds de perplexité, lors même qu'il montrait tous les dehors d'une intrépide détermination. Il tenait à conserver l'appui de ce groupe respectable d'amis de l'humanité que M. Wilberforce sanctifiait par sa piété et illustrait par son éloquence. Là on ne dissimulait pas un vif désir de la paix. Wilberforce l'exprimait sans détour; il soutenait en l'amendant une motion pacifique de Grey. Lui-même en 1795 il faisait dans ce sens une proposition directe; il ne réussissait pas, mais cette idée restait comme un germe que l'avenir pouvait développer. L'Angleterre cependant n'avait jamais peut-être été plus agitée. La *Société* dite *de Correspondance,*

c'est-à-dire créée pour multiplier les clubs révolutionnaires, avait tenu des *meetings* séditieux. Fox voyait bien tout le danger des manifestations démocratiques pour les intérêts mêmes de la liberté, mais il n'en était que plus irrité quand ce danger se réalisait; c'était lui qui la défendait, quand d'autres l'avaient compromise. Entre l'audace des clubs et la violence du pouvoir exécutif, un plus timide, ou si l'on veut un plus prudent, aurait essayé de se faire honneur d'une innocente et stérile impartialité; mais il redoutait une lutte directe entre la monarchie et la démocratie. Si la seconde, abandonnée par l'opposition, était trop faible, la première triomphait sous la forme du despotisme. Si la démocratie devenait la plus forte, irritée contre l'opposition, qui l'aurait délaissée, elle ne connaîtrait aucun frein, et se porterait à des excès qui feraient regretter le despotisme. Il se décidait donc pour la conduite qui l'exposait le plus, et il s'encourageait en citant des vers de l'Odyssée.

A l'époque où un bill contre les réunions séditieuses parut menacer le droit d'association, le club whig s'assembla pour protester sous la présidence du duc de Bedford. Fox présida dans Palace-Yard une réunion plus populaire, où l'on vit figurer auprès du duc de Bedford le comte de Derby, lord Lauderdale, lord Robert Spencer, etc. Cet exemple fut suivi dans plusieurs villes importantes. Au parlement, Fox avait prononcé les dernières paroles que dans les luttes extrêmes autorise la liberté légale, déclarant que la question de la résistance avait cessé d'être une question de moralité pour n'être plus qu'une question de prudence. « On peut me dire, ajoutait-il, que ce sont là de violentes paroles, mais aux mesures violentes il faut de violentes paroles. Je ne me soumettrai pas au pouvoir arbitraire tant qu'il me restera une alternative pour défendre ma liberté. » Sommé d'expliquer cette déclaration, il dit que c'était la doctrine qu'il avait apprise, non-seulement de Sidney et de Locke, mais de sir George Savile et du dernier lord Chatham.

Néanmoins le parti révolutionnaire ne s'y trompait pas : il savait bien que c'était pour sa défense et non pour sa victoire que combattaient des hommes tels que Fox. Aux élections générales qui vinrent peu après, Fox rencontra pour compétiteur à Westminster Horne Tooke, qu'un impolitique procès pour haute trahison, terminé par un acquittement, recommandait à l'enthousiasme démocratique. On remarqua même que, devant les électeurs, en plein marché de Covent-Garden, celui-ci fut le plus écouté. Fox eut pourtant 5,160 voix, et Tooke n'en obtint que 2,819.

Cependant Pitt, voyant que la Prusse avait traité avec la république française, que l'Autriche pouvait se décourager et que le général Bonaparte était en Italie, crut à une chance réelle ou appa-

rente de négociation; il ne voulut pas, quelle qu'elle fût, l'avoir négligée. Lord Grenville envoya un parlementaire à Calais, et bientôt lord Malmesbury vint à Paris. Le directoire était un gouvernement régulier, mais absurde; la crainte et la nécessité le rendaient quelquefois prudent, mais jamais il n'était capable de concevoir avec prévoyance, d'exécuter avec habileté, de poursuivre avec persévérance. S'il avait eu cette capacité même à un degré médiocre, si seulement la majorité eût changé dans son sein, une voix de plus du côté de Carnot, et il n'est pas certain que le directoire n'eût pas réussi. Je veux dire qu'il aurait rétabli peu à peu les conditions élémentaires de l'ordre et de la liberté, subsisté pendant un temps raisonnable au sein d'une société tranquille et malveillante, et péri misérablement au moment peut-être où il aurait le plus mérité de vivre. Mais de toutes les preuves de sagesse, la plus difficile à donner, c'était pour lui de s'abstenir d'insolence dans ses relations diplomatiques. La France sans doute avait droit d'être fière, et la fierté ne lui avait pas mal réussi; la politique révolutionnaire n'a cependant jamais compris ni la fermeté ni la dignité sans la déclamation. D'ailleurs le directoire ne souhaitait point en particulier la paix avec la Grande-Bretagne; il l'aurait plus volontiers faite avec l'Autriche, qui ne pouvait traiter qu'en lui abandonnant des provinces. Il nourrissait contre l'Angleterre tous les ressentimens et tous les soupçons que la tribune avait accrédités, et, prenant au mot la rhétorique révolutionnaire, il lui semblait, en négociant avec le cabinet de Londres, pactiser avec des perfides et se livrer à des traîtres. Sous l'empire de tels sentimens parés d'un langage à l'avenant, il n'y avait pas de danger qu'on parvînt à s'entendre. Burke eut satisfaction, *la paix régicide* ne se fit point.

Fox n'échappait pas aux méprises de toute opposition. Elle voit le faible de son gouvernement, et toutes les fois qu'il est en rapport avec l'étranger, elle suppose, s'il échoue, que c'est sa faute. Pitt avait peut-être été sincère avec nous. Fox avait peine à croire qu'un peu plus de bonne volonté ou d'habileté n'eût point arraché à la France une paix si utile pour elle, et il était disposé à faire bon marché pour la contenter des intérêts de l'Europe monarchique. Il essaya encore une fois, mais en vain, de faire prononcer la chambre sur les négociations qui avaient échoué, et reconnut plus que jamais que son pays était lancé sur une pente où l'obstacle des événemens pouvait seul l'arrêter. C'était le temps de ces émeutes singulières qui s'élevèrent sur la flotte, de cette insurrection navale qu'on appela la *république flottante*. Le ministère se conduisit avec fermeté et avec modération; tout se calma. Par malheur le gouvernement, obligé de déployer sa force, faisait chaque jour un pas de plus vers

le pouvoir arbitraire. Quand l'opposition s'en plaignait, on n'avait plus la ressource de lui répondre comme autrefois : *La France fait pis;* les crimes de la terreur avaient cessé. Et cependant l'agitation, au fond assez vaine, de la démocratie anglaise continuait à dispenser le pouvoir de compter avec l'opposition. Les chambres ne voulaient rien entendre. Jamais Fox n'éprouva plus de découragement. Il trouvait la situation presque désespérée. Parmi les essais de Hume, il y en a un où il examine comment doit *mourir de sa belle mort* le gouvernement anglais, et il conclut que le despotisme est l'*euthanasie* d'une telle liberté. Fox croyait voir les symptômes de la fin prédite par le philosophe sceptique. Il se dit qu'une opposition prolongée à l'inconvénient d'être inutile pourrait ajouter le danger de décréditer sa résistance, d'irriter encore les préventions du public. Cette considération, et sans doute aussi sa disposition personnelle, sa lassitude d'une lutte stérile, le dégoût qu'inspire par moment l'injustice humaine, une passion croissante pour le loisir et la retraite le décidèrent à se retirer de la vie active et à cesser de suivre les séances du parlement. De 1798 à 1801, on ne trouve pas un discours de lui dans les recueils. Cette *sécession*, comme l'appellent les Anglais après les Romains, fut moins une tactique qu'un mouvement spontané. A l'ouverture du parlement, en novembre 1797, les bancs de l'opposition furent laissés vides, et son absence fut blâmée, comme au reste l'eût été sa présence. Fox n'a jamais prescrit aux whigs de s'abstenir systématiquement, et il a toujours expliqué sa conduite par des motifs personnels. Il croyait avoir rempli sa tâche, et il cédait au goût du repos. L'opposition cependant voulut montrer que pour ne plus rien espérer du parlement, elle n'avait ni abjuré ses principes, ni perdu son courage. Pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Fox, il y eut dans une taverne de Londres un grand banquet. Le duc de Norfolk le présidait, et il porta ce toast : « Notre souverain, la majesté du peuple ! » Horne Tooke prit la parole pour faire l'éloge de Fox. C'était une de ces manifestations qui servent plus à tromper l'opposition sur son impuissance qu'à émouvoir l'opinion ou à ébranler le gouvernement. Pitt était d'avis qu'on dédaignât celle-ci. Du moins eut-il soin de désapprouver, en la laissant prendre, la double mesure par laquelle le duc de Norfolk perdit la lieutenance de son comté, et Fox fut rayé de la liste du conseil privé. Il en résulta, peu de temps après, un nouveau banquet au club whig, où Fox répéta pour son compte le toast dont la cour s'était offensée (1).

Une nouvelle révolution avait livré la France à un gouvernement

(1) Mirabeau, attribuant à Chatham cette expression *la majesté du peuple*, dit que ces mots sont la charte des nations. Voltaire les met dans la bouche de Shippen, membre jacobite de l'opposition sous Walpole.

nouveau. Le consulat était aussi régulier qu'avait pu d'abord le paraître le directoire, et tout autrement habile et sage. Il n'y avait puissance en Europe qui ne dût s'honorer de traiter avec le négociateur de Leoben et de Campo-Formio. Lui-même, qui du haut de sa force et de sa gloire pouvait, sans s'abaisser, faire les avances, et qui, en désirant la paix, ne risquait pas d'être soupçonné de craindre la guerre, fit à l'Angleterre une ouverture brutalement accueillie. A cette occasion, Fox reparut à la chambre des communes, et il insista pour des négociations immédiates, mais il ne fit pas voter, de peur d'engager le parlement contre le mouvement pacifique qui commençait à se prononcer. Une réunion nombreuse le constata par les vœux qu'elle émit dans le *common hall* de la Cité de Londres. Pitt méconnut l'importance du moment, et c'est une des grandes fautes de sa vie. Si quelque chose pouvait faire suspecter le gouvernement anglais du machiavélique dessein d'arriver à je ne sais quel but par la guerre à tout prix, ce serait le langage des ministres dans le débat sur les propositions du premier consul; mais la conduite subséquente prouve assez qu'il y eut tout simplement alors obstination, prévention, défaut de résolution et de sagacité, dirai-je le mot? défaut d'esprit. C'est donc la restauration que l'on veut, disait Fox, et Tierney fit un discours sur ce texte.

Mais Pitt était tout occupé d'un acte important, dont sans doute il attendait beaucoup : il proposait la réunion de l'Irlande à la Grande-Bretagne. Cette mesure, qui privait la première de son parlement et de quelques institutions locales, semblait porter atteinte à son indépendance, et ne pouvait être bien reçue qu'accompagnée d'améliorations réelles et de concessions effectives. En prenant une tutèle plus directe de l'Irlande, l'Angleterre s'engageait à l'élever à soi. On sait qu'elle a si mal rempli cet engagement, qu'il y a quelques années le rappel de l'union était le leurre que le plus habile agitateur offrit à une multitude opprimée. Fox semblait prévoir ce résultat. Tout ce qui venait du pouvoir à cette époque lui paraissait fait à mauvaise intention. S'il était venu au parlement, il dit qu'il aurait combattu la réunion. Il resta chez lui et laissa passer une mesure qu'il ne voulait pas approuver, qu'il ne pouvait empêcher. Cette conduite a été blâmée avec raison. Je pense qu'il eût mieux fait d'accepter sous condition; mais il croyait toute condition vaine, et craignait de contribuer à étendre le champ d'un pouvoir tyrannique.

Un nouveau parlement, cette fois le parlement impérial des trois royaumes, fut convoqué. Lorsqu'il s'assembla (janvier 1801), on remarqua avec étonnement une tout autre absence que celle de l'opposition : Pitt et Dundas ne se montrèrent plus. Que s'était-il passé, et quels motifs pouvaient avoir dicté ce commencement de

retraite à un ministère qui ne semblait pas le moins du monde ébranlé? On venait de traverser une année difficile. La disette avait amené des émeutes, et la souffrance publique recrutait pour le parti de la paix. Était-ce la nécessité d'une négociation avec la France qui tout d'un coup décourageait les ministres? Se regardaient-ils comme un obstacle à la paix? n'y voulaient-ils pas contribuer, ou se croyaient-ils incapables de la conclure? On leur a souvent prêté quelque pensée de ce genre, et l'on a écrit, surtout en France, que Pitt, regardant la paix comme inévitable et précaire, n'avait pas voulu y attacher son nom. Les événemens postérieurs ont tourné de manière à autoriser cette conjecture, et lorsqu'on le vit deux ans après ressaisir le pouvoir au moment où son pays reprenait les armes, on a pu dire et ses admirateurs ont prétendu qu'il avait prévu l'impossibilité de faire autre chose qu'une trève avec le premier consul. Ainsi il se serait réservé pour l'œuvre immense de cette guerre de dix années qui ne finit qu'à Waterloo; mais cette manière de concevoir sa politique se rapporte à ce personnage d'une grandeur un peu fabuleuse que ses adversaires même ont fait de lui. Le vrai Pitt n'avait point ces proportions odieuses et gigantesques; il n'était pas le promoteur forcené de la guerre à tout prix. S'il se défiait de la France, de sa révolution, de son chef, on sait aujourd'hui qu'il n'eût été nullement fâché d'attacher son nom à la paix, surtout de se montrer à son pays capable de saisir toutes les chances d'accommodement. Sa conduite au commencement de 1801 s'explique par des raisons plus modestes et plus honorables.

Il ne s'était jamais déclaré l'ennemi de la liberté religieuse. Les droits des dissidens et par conséquent l'émancipation des catholiques n'avaient rien de monstrueux à ses yeux. Sur cette question, comme sur toutes celles qui n'intéressaient que la justice et l'humanité, il prenait le beau côté; il parlait bien et ne concluait pas. C'était beaucoup que d'avoir exercé dix-sept ans un pouvoir supérieur à celui de Walpole et de Chatham, et de n'avoir rien fait pour les catholiques. Il jugeait le moment venu de faire quelque chose. La réunion de l'Irlande ne pouvait pleinement réussir qu'à ce prix. Il fallait qu'elle fût le début d'une politique réparatrice. « Point de réunion sans émancipation ! » lui disait Canning, qui commençait à prendre du crédit sur lui. Pitt avait toujours accompli la réunion en attendant le reste. Lorsque, d'accord avec Grenville, Dundas et Windham, il voulut faire un pas de plus et rédiger dans cette vue le programme de la session, il fut arrêté net par le roi. George III ne voulait entendre à rien quand il s'agissait des catholiques; il alléguait le serment de son sacre qui le liait aux lois d'intolérance. Si un ministre lui représentait qu'il s'était engagé à faire exécuter les lois existantes, non à les maintenir par le veto contre le vœu des cham-

bres et du pays, « trève à votre métaphysique écossaise, monsieur Dundas! » répondait-il. Pitt lui écrivit pour lui soumettre une dernière fois la question : la réponse fut négative, et l'orateur de la chambre des communes fut appelé à composer un cabinet.

M. Addington, connu depuis sous le nom de lord Sidmouth, était un de ces hommes modérés en tout, même en talens, que le monde honore au second rang et dédaigne au premier. La circonstance qui l'appelait au pouvoir l'obligeait à composer son ministère dans le parti de la cour; il devait même se montrer moins libéral dans ses vues spéculatives que son altier prédécesseur, mais plus conciliant dans sa conduite, étant plus faible et libre des engagemens d'une lutte irritante avec l'opposition. La question des catholiques n'avait pas été publiquement posée. L'opinion n'y songeait pas; le parlement l'aurait probablement résolue comme le roi. Il n'y avait donc pas de querelle à chercher au ministère sur ce point, et, formé sous l'influence des nouvelles dispositions de l'Angleterre et de la France, il se présentait naturellement comme le négociateur de la paix, de cette paix à laquelle Pitt ne s'opposait plus et que Fox avait sans relâche invoquée.

Telle est la vanité de nos desseins, que leur succès même dément quelquefois la pensée qui les a inspirés ou semble la compensation de nos fautes. Malgré d'immenses sacrifices, la guerre n'avait en rien diminué l'Angleterre, et pourtant elle avait mal réussi. Le sang-froid, la fermeté, la persévérance, l'habileté du grand administrateur avaient élevé Pitt très haut dans l'opinion de ses concitoyens, et cependant il avait échoué dans tout ce qu'il s'était proposé. La guerre s'était prolongée contre son attente; avec le désir de la terminer, il n'en avait pas su trouver l'occasion. Plus inquiet encore de l'agrandissement de la France que de sa révolution, il avait voulu anéantir ou du moins réprimer l'une et l'autre, et la révolution, se transformant sans cesse, avait enfin pris la forme d'un pouvoir énergique et brillant qui se fondait sur la gloire, comportait la stabilité, et semblait fait pour organiser et illustrer une société nouvelle. En refusant de le reconnaître à sa naissance, Pitt avait donné à Bonaparte le temps d'ajouter à ses victoires la bataille de Marengo. La France allait jusqu'au Rhin; elle dominait l'Italie. Le continent était soumis ou captivé. L'Angleterre, la moins intéressée des puissances à la guerre contre-révolutionnaire, finissait par rester seule à la soutenir. Au moment où s'ouvraient les négociations, pliant sous le faix des impôts, elle luttait contre la disette et le désordre. Pitt, sortant du pouvoir, avait beau donner à sa retraite un motif honorable et parfaitement indépendant de ces circonstances : il semblait qu'il dût se retirer sous le coup de ses revers et frappé sans retour par la réprobation publique. C'eût été ingratitude, mais non pas in-

justice; l'Angleterre ne fut pas même ingrate. Il avait le cœur bien anglais; il avait servi son pays avec dévouement et montré les qualités d'un homme né pour commander. Tant de désintéressement uni à tant d'ambition, tant d'habileté au milieu de tant de fautes, sa modération personnelle dans la pratique d'un système absolu et d'une politique extrême, le faisaient considérer comme un homme d'état de premier ordre. Nul d'ailleurs ne savait mieux ménager sa position, conduire son parti, diriger une assemblée. Rien ne coûtait à cet homme d'une vie simple et d'un caractère sans tache pour gagner ou satisfaire jusqu'aux vils intérêts qui se cachent au sein des majorités de gouvernement. Le préjugé patriotique et le préjugé contre-révolutionnaire donnaient aux classes de la société qui l'avaient soutenu tous les caractères d'un parti. On avait porté dans la guerre encore plus de passion que de calcul. On ne voulait point que le chef qu'on avait suivi eût tort, ne voulant point avoir eu tort soi-même, et l'orgueil du pays se portait solidaire du sien. Jamais surtout on n'eût consenti, par l'abandon du passé, à donner raison à cette opposition bruyante, offensante, qui d'ailleurs, avec une vue plus juste des choses prises dans leur généralité, s'était sans cesse trompée dans le détail et compromise par une impuissante agitation. L'Angleterre, après tout, n'avait rien perdu à la guerre. Seule peut-être en Europe, après la France, elle en sortait plus grande. Son empire de l'Inde était complété et assuré. Elle avait conquis assez de colonies pour garder les plus précieuses en lâchant celles qui devaient être la rançon de la paix. Son commerce maritime s'était développé à l'exclusion de celui de toutes les autres nations, et comme à l'époque de la guerre de la succession, les opérations financières avaient imprimé aux affaires intérieures un mouvement singulier, qui augmentait en réalité, et encore plus en apparence, la richesse nationale. Bien donc que la paix fût désirée par l'opinion, bien qu'elle fût accueillie par des démonstrations inusitées de la joie populaire, à tel point que les gens de Londres traînèrent jusqu'au Foreign-Office la voiture de l'aide-de-camp du premier consul qui apportait la ratification des préliminaires, il eût été impossible de faire regarder au parlement et au public ce moment comme une occasion de condamner la politique des dix-sept dernières années et de proclamer un changement de système. Fox du moins ne l'essaya pas. Son ambition était visiblement amortie; ses convictions étaient aussi fortes, son ardeur moindre que par le passé. Ses facultés et ses talens étaient les mêmes, mais l'âge et l'expérience, les variations de ses ennemis, l'indocilité des partis, tant de mécomptes et d'échecs lorsqu'il n'avait pas un doute sur la vérité de ses principes et la loyauté de ses intentions, enfin un goût excessif peut-être, si en ce genre l'excès est possible, pour l'étude et la retraite,

l'avaient peu à peu désaccoutumé et presque découragé d'une participation active aux affaires publiques. Lord Holland dit qu'il l'a vu chagrin jusqu'aux larmes d'être obligé de quitter Sainte-Anne pour aller au parlement. Il ne croyait plus au succès. Il se défiait des hommes. Les institutions de son pays n'avaient pas rendu tout ce qu'il en attendait; il craignait qu'elles ne fussent sans retour faussées, énervées. Il pensait toujours à l'*euthanasie* de Hume. Quand on lui demandait d'expliquer ce qui se passait, il répondait par ces vers de Dante :

Vuolsi così colà dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.

La dernière crise ministérielle avait montré en effet toute la puissance personnelle du roi. Fox ne pouvait regretter Pitt. « C'était un mauvais ministre, écrit-il à Grey; il est dehors, je suis content. » Il se flattait même que ce serait une occasion de montrer aux plus prévenus jusqu'où peut conduire une politique de courtisans. « La beauté d'un gouvernement vraiment royal va apparaître dans tout son éclat, » disait-il dans la même lettre. Toutefois il doutait s'il devait attaquer ou ménager le nouveau cabinet. Il craignait un piége, tant il le trouvait faible ! Dans le doute, il se montrait peu et venait rarement à la chambre. Blessé des injustices de l'opinion, il se disait que sa personne nuisait peut-être à sa cause, et que pour la servir il fallait des ménagemens et des concessions dont il ne se sentait pas capable. En cas de changement, il avait dès longtemps mis en avant l'idée d'un ministère whig où il ne serait pas. *Je ne suis pas,* disait-il en français avec un peu d'ironie, *à la hauteur des circonstances.*

Cependant la santé du roi oscillait entre la raison et la démence. Des chances nouvelles pouvaient s'ouvrir. Le prince de Galles n'avait point rompu avec l'opposition; mais tout à coup il venait de se prononcer contre l'émancipation des catholiques, probablement parce que Pitt s'y était montré favorable. La confiance du prince allait à Sheridan, qui n'avait pas celle de Fox, et l'opposition n'était pas d'accord. Sheridan, Tierney, Erskine, à qui son éminent talent d'avocat avait fait un grand rôle dans les procès politiques, étaient d'avis d'attirer le ministère en se rapprochant de lui, et le second finit même par accepter le titre de trésorier de la marine. Grey et lord Holland pensaient que, sans s'occuper des ministres, il fallait aller de l'avant, et poser des questions qui tôt ou tard diviseraient la majorité. Du côté de Pitt, on n'était pas plus unanime. Mécontent du roi, qu'il avait mécontenté, il ne voulait point le pousser à bout, et il épargnait ses successeurs; mais ses amis étaient moins patiens. Grenville avait un parti, et Windham ne se séparait pas de lui; tous deux, en attaquant la paix, tendaient sur la politique inté-

rieure à se rapprocher de l'opposition. Canning dans toute la verve d'un esprit vif et d'une jeune ambition, Leveson Gower, cet homme aimable et éclairé qui, devenu lord Granville, a laissé en France comme ambassadeur un nom si respecté, cherchaient partout des alliances pour ouvrir immédiatement les hostilités contre le cabinet. Les oppositions tendent toujours à se coaliser. La diversité des moyens d'agression n'est pas infinie, et la communauté des aversions amène le concert des attaques. Burke n'était plus là pour élever des barrières entre les partis; la république française n'était plus un club armé pour la propagande démocratique. Lord Fitzwilliam avait depuis longtemps renoué avec Fox les liens d'une véritable amitié. Windham et Thomas Grenville étaient d'anciens whigs que la terreur de 1793 avait seule détachés de lui. Lord Grenville montrait le goût de sa race pour les combinaisons de tiers-parti. Dundas, devenu lord Melville, en se ménageant avec Pitt, passait pour pressé de remonter au pouvoir. Un homme moins expérimenté que Fox, d'un caractère moins sincère, d'un attachement moins pur aux principes, aurait pu se laisser séduire à tant de chances spécieuses de changer par une coalition subite la situation respective des partis. Il vit de plus haut et jugea plus froidement. D'abord il eût regardé comme une trahison de s'unir à la nouvelle opposition pour décrier la paix. Il n'était pas insensible, il le dit lui-même, à la *puissance alarmante* que cette paix reconnaissait à la France; mais le temps d'arrêter les progrès de la France était passé. La paix lui assurait toutes ses conquêtes, et en dernière analyse elle ne laissait à l'Angleterre que Ceylan et la Trinité. Moins elle était glorieuse cependant, plus on devait la pardonner au ministère, puisqu'il ne faisait que recueillir les tristes fruits de l'administration précédente.

« D'ailleurs, ajoutait Fox, le sentiment de l'humiliation dans le gouvernement se perdra dans l'extrême popularité de la mesure. Jamais joie ne fut plus universelle et moins feinte, et ce coquin de peuple (1) est ivre de joie de recevoir des ministres ce qui, s'il avait osé le demander, n'aurait pu lui être refusé à presque aucune époque de la guerre. Le triomphe de Bonaparte est complet en effet; mais puisqu'il ne doit pas y avoir de liberté politique dans le monde, je crois réellement qu'il est l'homme le plus fait pour être le maître. » Il s'exprimait ainsi dans ses lettres particulières; mais il se hâta de professer en public une approbation qui était d'accord avec sa constante politique, donnant ainsi sur cette grande question le mot d'ordre à son parti. Pitt se crut obligé d'approuver également, tout en exprimant quelque regret. Grenville et Windham blâmèrent

(1) « This rascally people. »

ouvertement. Cette situation rapprochait les whigs du ministère; mais Fox ne voulait pas aller plus loin : il repoussait l'intrigue, il se refusait à l'espérance. On venait de donner la pairie au père de Grey, qui après Fox tenait déjà la première place dans l'opposition. Ce fut une vive contrariété pour ce jeune homme d'état, fils tendre et respectueux, mais qui avait d'autres vues et une autre ambition. « C'est un événement contrariant sans doute, lui écrit Fox; mais, suivant mes notions, la constitution de ce pays décline si rapidement, que la chambre des communes a en grande partie cessé et cessera bientôt tout à fait d'être un lieu de grande importance. Le tout s'en va, s'il ne s'en est allé... Le seul rayon d'espoir que j'aperçoive vient de la cour, lorsqu'elle passera en d'autres mains, et la cour, à part même l'odieuse considération de certains caractères, est un misérable fondement pour bâtir un système de réforme et de liberté. Cependant, si cette occasion se présente, nous devons au pays de ne pas la négliger, et le cas échéant, vous manqueriez réellement dans la chambre des communes. Au total, je considère que la probabilité de vous voir obligé de la quitter dans un certain temps est de moindre conséquence qu'elle n'eût été aux jours d'autrefois. » Ainsi jugeait ce grand esprit et ce noble cœur de la constitution de l'Angleterre, il y a un demi-siècle. Que de tels découragemens nous rassurent! Un jour peut-être on s'étonnera du nôtre.

Il était dans cette triste disposition d'âme, lorsque la mort lui enleva un de ses amis les plus fidèles. John, cinquième duc de Bedford, mourut le 2 mars 1802. Il avait été le plus constant et le plus hardi de ces pairs du royaume qui, en face de la convention nationale et de ses fureurs, ne désertèrent pas la cause de la liberté et s'obstinèrent à croire que les nations avaient des droits, espèces d'hommes inintelligibles en Allemagne, et que même en France on prend pour des grands seigneurs qui s'amusent.

> Rarus enim ferme sensus communis in illa
> Fortuna...

C'est Fox qui cita ce vers en prononçant son éloge. A la demande des Russell et de son parti, il s'était en effet chargé de proposer la convocation des électeurs de Tavistock, représentés jusque-là par le nouveau duc de Bedford, afin d'avoir occasion de rendre un solennel hommage à l'ami qu'il avait perdu. Cette sorte d'oraison funèbre a été conservée, et elle n'est pas indigne du grand orateur. C'est le seul discours qu'il ait écrit. On voit dans ses lettres combien lui coûtait ce travail, et quelles peines il prit, que de conseils il demanda pour donner à cette petite composition la perfection qu'il cherchait en toutes choses.

III.

Dans le courant de l'été, après des élections un peu moins défavorables aux whigs que les précédentes, Fox, réélu à Westminster, fit un voyage en France avec Mme Fox, qu'il fit alors reconnaître sous son nom. On peut croire que la curiosité de voir la France telle que la révolution l'avait faite et ce premier consul que la révolution avait fait aussi entrait pour beaucoup dans les motifs du voyage; cependant le but principal était de chercher dans les archives françaises les pièces relatives aux rapports de Louis XIV avec les Stuarts et tous les documens qui pouvaient aider l'écrivain à compléter son histoire commencée. On possède au reste un récit détaillé de cette course sur le continent. Un secrétaire irlandais, qui accompagnait Fox, a écrit avec un enthousiasme vrai et une naïveté déclamatoire des mémoires sur les dernières années de sa vie, où il ne raconte guère que son voyage et sa mort (1). A l'aide de ce récit abrégé des neuf dixièmes, on pourrait rédiger l'itinéraire que voici :

On était parti de Saint-Ann's hill le 29 juillet 1802. M. Saint-John, depuis lord Saint-John, était du voyage avec le secrétaire Trotter. La compagnie débarqua à Calais, et prit la route de Lille pour se rendre en Belgique. En traversant les campagnes riches, mais monotones, de la Flandre, on lisait pour s'égayer *Joseph Andrews*, et Fox pardonnait à Fielding sa vulgarité en faveur de sa vérité. A Calais, à Lille, partout, il était accueilli avec empressement; les autorités et le peuple le fêtaient comme un ami de la France. Quand il traversa ces belles villes de Gand et d'Anvers, où manquait leur plus bel ornement, les tableaux de Rubens, ces grandes cités hollandaises, où il ne trouvait plus de maison d'Orange, mais des garnisons françaises, il ne put sans surprise et même sans tristesse songer qu'il était encore dans le rayon de notre domination, et contempler les résultats de la politique qu'il avait combattue au péril de son repos et de sa renommée. Il se faisait lire alors le huitième et le neuvième livre de l'Énéide. Charmé de la mélancolie qu'il admirait comme le trait distinctif de Virgile, il répétait avec émotion les beaux vers d'Evandre priant pour la vie de son fils, ou de la mère d'Euryale pleurant sur la mort du sien. Il traversa en touriste les lieux célèbres de la Hollande, La Haye, Leyde, Amsterdam, Rotterdam, et il arriva à Bruxelles, où il termina la lecture de l'Énéide, non sans s'être ému, avec le plus sensible des poètes, à la mort de Pallas et de Lausus. Pour entrer en France, il quitta Virgile et revint à Fielding; *Tom*

(1) *Memoirs of the latter years of the R. H. C. J. Fox*, by J. B. Trotter, 3e édition, Londres, 1811.

Jones remplaça *Joseph Andrews*. Il avait la passion des romans, pourvu qu'ils peignissent la nature vraie comme *Tom Jones*, ou le monde de l'imagination comme *les Mille et Une Nuits*. Il aimait à mêler la prose et la poésie, et l'Arioste remplaça Virgile. Quelquefois il comparait l'Arioste à Homère, auquel pourtant il n'égalait rien. Il disait que, s'il vivait, il voulait voir Constantinople, seulement pour faire le voyage de l'Odyssée.

Tout en lisant et en causant, tout en voyant les musées des villes et en s'enquérant des choses de l'agriculture, Fox arriva à Paris et descendit à l'hôtel de Richelieu, qui était, dit-on, celui du trop célèbre maréchal, hôtel garni maintenant. L'air de contentement et de prospérité qui l'avait frappé depuis qu'il était en France lui parut à Paris plus saillant encore. Sa première visite fut pour le Théâtre-Français. On donnait *Andromaque*. Il admirait beaucoup Racine. Il écrivait une fois à lord Holland : « Je n'ai pas lu la *Vie de Chaucer* par Godwin, mais je l'ai regardée. Je remarque qu'il trouve l'occasion de montrer sa stupidité en n'admirant pas Racine. Cela me met dans une vraie colère.

Je veux contre eux faire un jour un gros livre,

comme dit Voltaire. Même Dryden, qui parle avec un respect convenable de Corneille et de Molière, vilipende Racine. Si jamais je publie mon édition de ses œuvres, je lui en donnerai pour cela, vous y pouvez compter. »

On devine que le Théâtre-Français dut lui plaire; il était alors très florissant. Une actrice à ses débuts passionnait fort le public. Fox l'entendit souvent, surtout dans *Phèdre;* c'était une de ses tragédies favorites. Il la mettait au même rang que la *Phèdre* d'Euripide, quoiqu'il préférât Euripide aux autres tragiques grecs. « C'est mon goût, quoique je ne sois pas sûr de n'être pas taxé d'hérésie. Il me paraît avoir plus de facilité et de naturel que Sophocle, qui certainement est plus achevé et plus exempt de grands défauts. » Quant au Théâtre-Français de 1802, voici comme il se résumait à son retour : « J'ai revu Mlle Duchesnois dans Phèdre, juste au moment de quitter Paris, et je l'ai trouvée beaucoup meilleure, quoique toujours inégale. Je l'ai vue aussi dans Roxane de *Bajazet*, je regarde que c'est de beaucoup son meilleur rôle. J'ai vu Lafond une ou deux fois, et je l'aime mieux que Talma. Dans *Tancrède*, je le trouve vraiment très bon, spécialement dans la bonne partie de *Tancrède*, qui est le troisième acte, et peut-être cet acte seulement (1). »

La première fois qu'il vit jouer *Phèdre*, il fut reconnu. Son nom passa aussitôt de bouche en bouche. Tout le monde se leva, et les

(1) Lettres à Trotter, IV et XIII; à lord Holland, *Mémoires*, t. III, p. 205.

applaudissemens furent universels. Son embarras était extrême en recevant un témoignage de bienveillance auquel il ne pouvait répondre. Le premier consul assistait à la représentation, et Fox le vit ce soir-là pour la première fois.

Dans ses voyages en Italie, il avait formé son goût pour les arts, et rien ne l'attira plus que le musée du Louvre, alors si magnifiquement enrichi par nos conquêtes. A peine y fut-il entré, que son admiration tint du transport. Il y retourna souvent, et chaque fois son plaisir était plus vif et mieux senti. Il ne tarissait pas en réflexions justes et délicates. Dans une collection qui réunissait alors *la Transfiguration* de Raphaël, le *Saint Pierre* de Titien, l'*Antiope* du Corrège, la *Descente de Croix* de Rubens, il préférait le *Saint Jérôme* du Dominiquin. Il revenait souvent devant ce chef-d'œuvre, s'arrêtait longtemps à le contempler, et commentait avec éloquence les beautés toujours nouvelles qu'il y découvrait chaque fois.

Il ne tiendrait qu'à nous de le suivre à Versailles, à Trianon, à Saint-Cloud, même à l'Opéra et à Tivoli. Comme tous les hommes d'imagination, il voyageait pour son plaisir, et non pour celui de sa vanité. Plusieurs amis l'avaient rejoint, lord Robert Spencer, lord Holland, le général Fitzpatrick, sir Robert Adair, et on le voit plus empressé dans les premiers jours de visiter avec eux tout ce qui piquait sa curiosité ou charmait son goût que d'aller dans un monde nouveau chercher les hommages et se donner en spectacle. Il paraît même s'être fait admettre aux archives des affaires étrangères, ce qui était le principal objet de son voyage, avant d'avoir eu des relations directes avec les membres du gouvernement. Cependant il devait remercier M. de Talleyrand. Il le connaissait d'ailleurs, et il parut à l'une des soirées élégamment officielles de sa maison de campagne de Neuilly. On a toujours trouvé que M. de Talleyrand avait au plus haut degré l'air d'un grand seigneur. Ce ne fut jamais plus vrai qu'au temps où il était ministre de la république française; il tranchait par le contraste. Dans ce salon, où se pressaient tout ce que la France et l'Europe offraient de plus brillant, tout ce qui restait de l'ancien régime, tout ce qui s'élevait du nouveau, Fox rencontrait des hommes dont le nom n'est pas oublié, le marquis Lucchesini, le comte Markof, le marquis de Gallo, le chevalier d'Azara, M. Livingston, « le plus agréable Américain avec qui il ait jamais causé. » M. d'Azara s'approcha de lui, et lui montrant toute la compagnie : « Que pensez-vous de tout ceci? lui dit-il. — C'est un temps d'étonnement, répondit Fox. J'entends dire que la Vénus de Médicis est en route. Que verrons-nous après cela? »

Cette soirée était la veille du jour où il devait aller au lever du premier consul. Le lendemain, il retrouva le même monde au palais

des Tuileries, dans le salon des ambassadeurs, et de plus le cardinal Caprara. M. Merry, chargé des affaires de l'Angleterre, en attendant lord Whitworth, devait ce jour-là présenter Fox et Erskine. Quand tout le corps diplomatique fut réuni, on vint prévenir le légat que le premier consul était prêt, et tout ce cortége se rendit dans une salle qui devait être celle du trône. On trouva le chef de l'état revêtu de ce lourd costume rouge oublié de l'histoire, ayant auprès de lui les deux consuls, les ministres et tout un brillant état-major. On forma le cercle, et le général Bonaparte en passa pour ainsi dire la revue. Il commença par l'ambassadeur d'Espagne, vint au ministre d'Amérique, avec lequel il s'entretint assez longtemps. Son aisance et sa simplicité étaient parfaites. Quand il arriva devant M. Merry, celui-ci lui présenta plusieurs Anglais, et dès qu'il lui nomma M. Fox, le consul fit un mouvement très marqué, et lui dit avec son accent rapide : « Ah! monsieur Fox, j'ai appris avec plaisir votre arrivée. Je désirais beaucoup vous voir. Il y a longtemps que j'admire en vous l'orateur et l'ami de son pays, celui qui, en élevant constamment la voix pour la paix, consultait les plus vrais intérêts de sa patrie, ceux de l'Europe, ceux de la race humaine. Les deux grandes nations de l'Europe veulent la paix. Elles n'ont rien à redouter; elles doivent se comprendre et s'estimer l'une l'autre. En vous, monsieur Fox, je vois avec beaucoup de satisfaction le grand homme d'état qui a conseillé la paix, parce que la guerre n'avait pas un juste objet, qui a vu l'Europe désolée sans raison, et qui a lutté pour le soulagement des peuples. » Telles sont les paroles que rapporte un témoin de l'entrevue, et il ajoute : « M. Fox dit peu de chose ou plutôt rien. A un compliment directement adressé, il a toujours trouvé une invincible répugnance à répondre. Il ne prononça pas un mot d'admiration ou d'éloge pour le grand et extraordinaire personnage qui lui parlait. Un petit nombre de questions et de réponses relatives à son voyage termina l'entretien. » Après Fox, on présenta Erskine. Son nom ne rappelait rien au premier consul. L'Anglais paraissait tout surpris. « Parle-t-il français? » demandait tout bas et vivement M. de Talleyrand. M. Merry glissa à la hâte quelques mots, et Bonaparte, les saisissant au passage, dit à Erskine avec une grande indifférence : « Vous êtes légiste? » La question attéra le grand avocat, qui ne sut que dire, et le consul passa à un autre. Après avoir dit un mot à chacun, il fit une seconde fois le tour du cercle, adressant la parole tantôt à l'un, tantôt à l'autre, puis, se replaçant entre les deux consuls, il fit un léger salut. A ce signal, la compagnie se retira.

Le jour de cette réception, on alla dîner chez Robert (je dédie ce détail aux hommes de ce temps). Le célèbre acteur Kemble était du dîner donné par lord Robert Spencer. Un des jours suivans, Fox était

invité à Neuilly. Il y dîna avec le duc d'Uzès et M. Rœderer, il y vit l'abbé Casti et un prince de Saxe-Weimar, car c'est chez M. de Talleyrand que se faisait l'exhibition la plus complète et la plus variée des curiosités de cette époque singulière. En sortant, Fox se rendit à la soirée de Mme Bonaparte, et fut enchanté de sa bonne grâce. Elle aimait les fleurs, et elle avait de belles serres à la Malmaison. Ce fut pour lui une occasion de penser à ses fleurs de Sainte-Anne, et un sujet de conversation tout trouvé, dont il se saisit avec empressement. La soirée d'ailleurs lui parut froide, et le premier consul n'y avait fait qu'une apparition.

Rien n'était plus à la mode alors qu'une maison de campagne à Clichy, où demeurait une personne d'une beauté célèbre, et qui est parvenue à surpasser le charme de sa personne par le charme de son caractère. Mme Récamier y donna à déjeuner à Fox avec le général Moreau. Fox s'intéressait à tout, sauf à l'art de la guerre. En Flandre, il ne voulait pas regarder les fortifications. Il essaya d'entretenir le général de Louis XIV et de son histoire. Le vainqueur de Hohenlinden ne répondit rien, et ne parut pas y entendre grand'-chose. Après déjeuner, il parla de l'armée, il parla bien, et l'on trouva dans son langage plus de liberté que de prudence.

Le 18 septembre, le jour de l'an du calendrier républicain, devait être précédé de cinq jours de fête : c'étaient les cinq jours complémentaires. Il y eut de brillantes réunions. L'exposition de l'industrie nationale s'ouvrit le cinquième jour. Le premier consul y vint; il y trouva Fox accompagné de ses amis, et le garda près de lui quelque temps. Suivant une anecdote de l'histoire industrielle, la plus grande admiration de Fox fut pour les couteaux à bon marché de Thiers et les montres d'argent de Besançon. Voici une autre anecdote que M. Thiers a jugée digne de l'histoire, et qu'il vaut mieux lui laisser raconter. « Il y avait dans une des salles du Louvre un globe terrestre, fort grand, fort beau, destiné au premier consul et artistement construit. Un des personnages qui suivaient le premier consul, faisant tourner ce globe et posant la main sur l'Angleterre, dit assez maladroitement que l'Angleterre occupait bien peu de place sur la carte du monde. — Oui, s'écria M. Fox avec vivacité, oui, c'est dans cette île si petite que naissent les Anglais, et c'est dans cette île qu'ils veulent tous mourir! Mais, ajouta-t-il en étendant les bras autour des deux océans et des deux Indes, mais, pendant leur vie, ils remplissent ce globe entier et l'embrassent de leur puissance. — Le premier consul applaudit à cette réponse pleine de fierté et d'à-propos. »

Le 23 septembre, il y eut grand lever aux Tuileries. Fox y parut, et tout se passa comme la première fois. On remarqua que le premier consul ne fut pas plus heureux à reconnaître Erskine, ou plutôt

c'est Erskine qui ne fut pas plus heureux. L'usage était d'inviter à dîner pour le jour de cette réception ceux qui avaient été présentés à une réception précédente. Fox dîna donc au palais. Le premier consul causa beaucoup, et après le dîner, qui fut fort court, un petit nombre de personnes furent engagées à le suivre dans les appartemens de Mme Bonaparte. S'il faut en croire les personnes qui virent Fox à son retour des Tuileries, il revint plus amusé de sa soirée que frappé du génie de son illustre interlocuteur. Le maître de la France lui avait paru un peu enivré de sa fortune, mais sincère dans son désir de maintenir la paix. Il s'était même donné dans la conversation le divertissement de reprendre la thèse de l'abbé de Saint-Pierre : « Il n'y a au fond, dit-il, que deux nations; l'une habite l'Orient, l'autre l'Occident. Anglais, Français, Allemands, sont de même race. Toute guerre est une guerre civile. » C'est dans cet entretien que, le consul ayant accusé des collègues de Pitt, et nommément Windham, d'avoir trempé dans quelque complot contre sa vie, Fox les disculpa avec chaleur et n'omit rien pour dissiper de si tristes soupçons.

La conversation de l'empereur était incomparable : c'est le témoignage de tous ceux qui l'ont approché en étant capables d'en juger. Cependant, quoiqu'il ne parlât pas sans calcul, il parlait sans beaucoup de choix. Aucun homme n'a plus tiré parti de ses dons naturels et n'a plus cherché l'effet tout en se laissant aller. Cet air d'abandon dans une position souveraine était un attrait de plus; mais, en improvisant beaucoup, il pouvait ne pas toujours tomber sur les pensées les plus propres à donner de son esprit la plus haute et par conséquent la plus juste idée. D'ailleurs on a beau être Napoléon, on ne connaît pas tous les hommes, et j'ajouterai que, de toute la nature humaine, la nature anglaise n'est pas celle qu'il a le mieux comprise. Aucun de ses jugemens sur les Anglais n'est fort remarquable, et, dans la paix comme dans la guerre, il leur a rarement tenu le langage le mieux adapté à l'effet qu'il voulait produire. Sa simplicité dans les relations ordinaires, sa gravité dans les relations officielles, leur convenaient; mais, quand il s'animait, il s'animait trop pour eux, et le ton inégal de son discours, tour à tour familier et théâtral, ce mélange d'imagination et de passion qui entrecroisait les traits brillans et les mauvaises raisons, n'allaient pas toujours à leur manière positive et pratique de concevoir les choses. Ils disent encore aujourd'hui, en admirant beaucoup lord Chatham, que sa façon de penser et de parler était peu anglaise. Il y a entre le génie et le sens commun une lutte secrète dans laquelle le sens commun n'a pas toujours raison. Les Anglais, tant que Napoléon a vécu, ont trouvé que le génie avait tort.

Cependant il plut à Fox; il avait la sincérité de la conversation,

c'est-à-dire qu'il parlait avec une émotion vraie, tout en se proposant un but, et Fox, sans se croire l'objet d'une confiance particulière, fut touché d'un abandon qui dans le moment n'avait rien de joué. Si peu de secret avec de si grands desseins, rien ne saurait captiver autant. Fox revint d'Angleterre confiant dans les intentions de Bonaparte sans l'être tout à fait autant dans son caractère, mais n'ayant pas évidemment pénétré la nature de son esprit. Quant à son gouvernement, il faut se rappeler que les formes militaires n'avaient rien qui fût du goût du libéral orateur, et que pour les Anglais de ce temps la revue d'un corps d'armée dans le Carrousel était une chose presque choquante. Puis une fois Fox était entré au tribunat, et il y avait entendu un secrétaire lire la liste des ouvrages dont il était fait hommage à la nation. La séance n'avait rien eu de plus important.

Un jour qu'il travaillait aux affaires étrangères, la porte du cabinet s'ouvrit, et son secrétaire vit entrer une personne inconnue dont les traits respiraient une douce émotion. Fox parut également ému, et tous d'eux s'embrassèrent. C'était M. de Lafayette qui venait remercier son éloquent défenseur, et le prier de passer quelques jours à Lagrange, au sein de sa famille, avec le général Fitzpatrick. Je n'ose recueillir dans les livres qui sont sous mes yeux les souvenirs des jours que passa Fox auprès des prisonnières d'Olmütz. Ceux qui ont vu Lagrange se rappellent peut-être le lierre qui d'une tourelle à l'autre va recouvrant d'une verdure épaisse l'ancienne porte fortifiée. C'est Fox qui a planté ce lierre.

Ce que M. de Lafayette a dit de cette visite de Fox n'est pas sans intérêt pour notre récit.

« La paix d'Amiens amena un grand nombre d'Anglais. « Ils s'en iront tous mécontens, me dit l'ambassadeur Livingston; les uns avaient cru trouver la France inculte, ils la voient florissante; les autres espéraient y voir des traces de liberté; tous ont été désappointés. » Je me trouvai à Chavaniac lorsque Charles Fox et le général Fitzpatrick arrivèrent à Paris; ils voulurent bien mander que j'étais un des principaux objets de leur voyage. Je me hâtai de les joindre. M. et Mme Fox, Fitzpatrick, MM. Saint-John et Trotter passèrent quelques jours à Lagrange. Je vis à Paris les lords Holland et Lauderdale, le nouveau duc de Bedford, M. Adair et M. Erskine, que je pressai en vain d'écrire sur le jury d'Angleterre et de France. Je trouvai mes amis anglais peu encourageans. « Les premières années de la révolution, disaient-ils, nous avaient fait grand bien; ses excès ont ruiné la bonne cause. » Ils pensaient que, même en Angleterre, elle était compromise. Un jour que Fox, avec son aimable bonté de cœur, m'engageait devant mon fils à ne pas trop m'affecter d'un délai nécessaire : « La liberté renaîtra, disait-il, mais non pour nous, pour George tout au plus, et sûrement pour ses enfans. » En nous voyant de loin dans la carrière révolutionnaire, ils avaient regardé ceux qui nous dépassaient comme emportés par l'enthousiasme républicain.

Il est superflu d'ajouter que dès qu'ils s'approchèrent d'eux, cette excuse s'évanouit (1). »

IV.

On ne sera pas surpris maintenant que Fox, à son retour en Angleterre, y trouvât un réveil d'opinion belliqueuse. Quoique les pouvoirs publics fussent encore pour la paix, le mouvement nouveau devait se prononcer chaque jour davantage, et la France, il faut le dire, ne faisait rien pour l'arrêter. Il n'est pas de notre sujet de discuter les questions qui divisaient les deux pays. Avec Fox et le grand historien de cette époque, nous croyons que le premier consul voulait sincèrement garder la paix avec l'Angleterre; mais il ne prenait pas les moyens d'en rendre le maintien possible. C'était son génie que d'user hardiment de sa fortune et de ne rien dissimuler de sa grandeur. Sans violer positivement les stipulations d'Amiens, il n'épargna à l'Europe aucune des conséquences de son infériorité. A mesure que ces conséquences se développaient, c'était pour l'Angleterre une nouvelle preuve des progrès de notre puissance, une nouvelle révélation des côtés faibles du traité. Si la paix, en général, est destinée à faire vivre les nations dans un sentiment commun de calme bienveillance et de cordiale équité, ce sentiment n'existait pas : chaque jour un événement nouveau provoquait une irritation nouvelle.

Sous ce rapport, je n'hésite pas à dire que le premier consul fit des fautes, si, comme je le crois, il ne cherchait pas la guerre. Ce n'est pas la seule fois que ses manières causèrent plus de mal que ses actions, et que les formes de sa politique compromirent sa politique. Il oubliait trop qu'il traitait avec le gouvernement d'une nation libre. « Il se fâchait follement, dit Fox, contre la presse anglaise. » Il s'en plaignait comme si quelqu'un en était le maître, et lui, le maître de tout, il ne ménageait personne dans son *Moniteur*. Même quand il avait raison, sa façon léonine de raisonner gâtait le bon droit. Aussi l'orgueil de part et d'autre fut-il la cause principale de la rupture.

Nous pouvons aisément nous représenter Fox dans ces difficiles circonstances. Il espérait le maintien de la paix, il le désirait surtout; il s'exagérait certains dangers de la guerre; il doutait que les finances anglaises pussent supporter un si grand effort; il croyait trop à l'isolement prolongé de sa nation dans la lutte nouvelle qu'elle pouvait entreprendre. Cependant il ne se trompait pas en regardant la guerre comme funeste à la cause constitutionnelle, comme favorable aux em-

(1) *Mes rapports avec le premier consul, Mémoires*, t. V, p. 202. Voyez les lettres à Fox et à Fitzpatrick.

piètemens de la couronne; il ne se trompait pas en prévoyant qu'elle apporterait à la France un surcroît de puissance et de gloire. Il était en cela dans le vrai de la politique. Quoi qu'il advînt d'ailleurs, il voulait avoir conseillé la paix jusqu'au bout, et la prolonger du moins jusqu'au moment où la rupture serait plus motivée et la guerre plus juste. Cette façon de voir différait peu de celle du cabinet. Quant à Pitt, il ne venait point au parlement, il s'absentait de Londres; mais quoiqu'il n'épargnât pas Addington dans la conversation, on le disait pacifique. Dans cet instant, Pitt devait être accusé par Canning d'être trop ministériel, et Fox par Sheridan de ne l'être pas assez.

Fox faisait peu de cas des ministres; mais il était décidé à les appuyer en tant qu'ils défendaient la paix, ou plutôt à la défendre en même temps qu'eux. Son concours n'allait pas au-delà. Il ne pouvait croire néanmoins que leur pouvoir fût de longue durée, et pour dire la vérité, il ne le désirait pas. Il prévoyait qu'un jour, vivement attaqués par Grenville, Windham, Canning, délaissés par Pitt, ils auraient besoin de secours, et dans cette hypothèse son vœu secret eût été que ses amis de confiance, Lauderdale et Grey, pussent entrer au pouvoir avec de bonnes conditions. Malheureusement il n'était pas assuré d'obtenir d'eux un pareil dévouement. Il fallait même, pour le leur demander, croire comme lui la situation tellement extrême qu'on ne pouvait songer à soi, et qu'on devait se trouver heureux d'empêcher un peu de mal. Avec le danger de la guerre, il y avait l'autre danger, dont il se préoccupait jusqu'au découragement, l'influence usurpatrice de la couronne. Elle en était venue à éloigner un ministre aussi puissant que Pitt, à l'intimider, à le paralyser jusque dans l'opposition. On le disait presque résigné à abandonner au roi l'Irlande et les catholiques pour rentrer en grâce. L'appui du roi suffisait pour soutenir le plus faible des ministères. La discussion avait perdu tout empire sur les chambres. Lui-même, Fox, était réduit à tolérer, presque à seconder un cabinet de cour, et à combattre ainsi Grenville et Windham, qui du moins savaient rompre franchement avec la royauté, et à qui il reconnaissait quelques vertus parlementaires. Cette fatale question de la guerre tenait dispersés ces tronçons d'opposition, dont on ne pouvait former un tout ni pour combattre ni pour gouverner. Dans cette passe difficile, Fox prit sa résolution.

On ne peut ignorer aujourd'hui ses sentimens. Son âme toute nue se montre dans sa correspondance. Lord Holland voyageait alors en Espagne, et nous avons les lettres où Fox lui résume de temps en temps sa situation, tout en lui racontant ses lectures classiques et en devisant sur Cervantes et Lope de Vega. Une autre correspondance est plus instructive encore. Grey était devenu l'homme le plus considérable du parti. Dès 1795, Fox écrivait à lord Holland : « Grey

s'est perfectionné au plus haut degré, et il serait, si le pays était dans un état à pouvoir être sauvé, aussi propre à le sauver qu'aucun homme que j'aie jamais connu. » Une autre fois il écrit encore : « Jamais lui et moi nous n'avons été *qu'un* plus qu'aujourd'hui. » Or Grey comme Fox aimait l'agriculture et la campagne. Ses liens de famille le retenaient souvent loin de Londres, et l'assiduité parlementaire lui coûtait autant qu'au possesseur de Saint-Ann's hill. Ce dernier, beaucoup plus rapproché de la capitale, y faisait même de plus fréquens séjours. Il était donc fort intéressé à tenir au courant de toutes choses le premier lieutenant de son armée. Il lui écrivait de véritables dépêches, où tout est exposé, discuté, ses sentimens, ses vues, les ouvertures qu'il reçoit, les informations qu'on lui donne. Pendant tout l'hiver de 1803, on le voit suivre d'un œil inquiet la conduite de la France. Il est toujours convaincu que ni ce pays ni son chef ne cherche la guerre. Ils les a vus l'un et l'autre plongés dans les plans de commerce, dans les projets de régénération coloniale, témoin l'expédition de Saint-Domingue.

« Sur tous ces sujets ils ont une stupide admiration de nos systèmes de la pire espèce : traite des noirs, prohibitions, droits protecteurs. Le titre de pacificateur n'est pas de ceux auxquels Bonaparte renoncera volontiers... C'est contre sa conduite à l'égard des Français, bien plus que pour tout ce qu'il peut avoir fait au dehors, qu'il faut ressentir de l'indignation; mais, avec nos principes, ce n'est aucunement là un cas de guerre... Il est vrai, le langage hostile et l'*attitude*, pour employer un mot nouvellement inventé, des deux nations peuvent produire la guerre contre le vœu des deux gouvernemens... Il est possible de l'éviter encore, on doit y tendre toujours; mais enfin on doit la prévoir et se préparer... J'ai une forte conviction : c'est que la guerre échéant, cher Grey, vous êtes le seul, à la lettre le seul homme capable de la conduire. Toute prévention personnelle à part, je crois complétement démontré que Pitt, avec tous ses grands talens, est parfaitement impropre à cela. Il semble en effet lui-même en avoir la conscience, car en pareil cas il abandonne à d'autres toute la direction... La guerre peut amener entre les partis des alliances importantes; il faut la soutenir d'une manière ou d'une autre, avec plus ou moins de sévérité pour l'administration, avec plus ou moins d'entente avec les Grenville... Quant aux hommes, la sottise et le vide d'Addington sont mon aversion. Je n'ai pas de goût pour les Grenville ou les Canning; mais les uns et les autres ont sur la conduite d'un parti des notions qui ne diffèrent pas des miennes... N'imaginez pas que j'aie en ce moment, par une jonction quelconque, la vue de former un gouvernement dont vous, encore moins moi, puissions être membres; mais s'il y a guerre, les craintes qui proviennent de l'imbécillité des hommes actuels seront très grandes et peuvent amener de nouvelles scènes. Et si nos *reliquiæ* pouvaient être réunies, quand il n'y aurait que les Russell et les Cavendish et quelques-uns encore, avec vous à leur tête, ce pourrait être une base pour quelque chose de mieux dans l'avenir. Considérez seulement quels changemens un seul événement peut produire, et dans les confusions qui peuvent

survenir, combien il serait avantageux au public que, parmi les divers groupes ou factions qui se formeraient, il y en eût une attachée du moins aux principes de la liberté. »

Les événemens marchèrent. Un message inopiné du roi vint, le 8 mars 1803, avertir les chambres des armemens maritimes de la France, et la guerre parut imminente. Cependant Fox ne crut pas ni qu'on dût renoncer à l'espoir de l'éviter, ni que l'approche du danger dût ramener Pitt au pouvoir. Il le trouvait trop isolé, et sans alliance il le jugeait *insignifiant*. Il imagina de proposer un recours à la médiation de la Russie, et cette proposition fut bien accueillie du ministère; mais quand il fallut voter sur le renouvellement des hostilités, Pitt et les Grenville passèrent du côté des ministres, et Fox resta dans une minorité de 67 voix. Alors les Grenville proposèrent contre le cabinet une déclaration de non-confiance; mais Pitt se sépara d'eux et demanda l'ordre du jour, pour lequel il n'obtint, par l'abstention des whigs, que 56 voix contre 333, et il quitta la chambre. Le vote de non-confiance fut ensuite rejeté par 279 membres contre 34, les whigs, contre l'avis de Fox, ayant continué de ne pas voter. Tel était donc le chiffre de chaque opposition : Pitt, 56; Grenville, 34, et Fox, 67; tout le reste était aux ministres, c'est-à-dire au roi. Cependant le discours de Fox sur la médiation de la Russie est, au dire de ses adversaires, un des plus beaux qu'il ait prononcés. Voici comme il s'en explique :

« Je n'ai pu résister à la curiosité de rester pour entendre Pitt sur la dernière question (le vote de défiance). Il a été pour le fond et la forme aussi mauvais que l'aurait pu désirer son plus grand ennemi, et Hawkesbury (plus tard lord Liverpool) lui a répondu extraordinairement bien, montrant à la fois un juste esprit de résistance et une juste émotion d'être forcé à résister ainsi à un ancien ami. C'est de beaucoup le meilleur discours qu'il ait jamais fait. Celui de Pitt, le premier jour, sur la réponse au message, a été fort admiré et très justement. Je pense que c'est le meilleur qu'il ait jamais fait dans ce style. Le contraste entre la réception de ce discours et celle du dernier est peut-être le plus frappant qu'on ait vu. J'imagine que vous avez entendu assez de *puffs* au sujet de mon discours sur l'adresse, ainsi je n'ai pas besoin d'y venir ajouter mon obole; mais la vérité est que ç'a été mon meilleur. »

Hors des chambres, à Londres du moins, tout était à la guerre. Fox se flattait que les comtés seraient moins belliqueux; mais en tous cas il fallait songer à un plan de défense, à un budget de la guerre; on disait que la France menaçait d'une invasion. Alors se manifesta l'insuffisance du cabinet. Les Grenville prirent contre lui tous leurs avantages. Windham se distingua par des vues sur l'organisation militaire du pays qui frappèrent Fox et qu'il ne pouvait s'empêcher de préférer à celles du ministère. Conduit ainsi par le

cours des choses à se rapprocher d'anciens adversaires ou d'alliés suspects, il conçut une heureuse idée : c'était de saisir ce moment pour une motion en faveur des catholiques. Lorsque l'Irlande pouvait être le premier théâtre du débarquement des Français, il n'était pas inutile de se concilier une population mécontente, et de lui enlever tout prétexte d'espérer dans l'étranger; en même temps, c'était un moyen d'éprouver le courage de la nouvelle opposition et de la compromettre avec la cour; enfin c'était placer Pitt dans l'obligation de choisir entre son honneur et ses chances de réconciliation avec le roi. Fox disposait tout pour cette habile opération, lorsque le prince de Galles lui demanda une entrevue. Il avait toujours fait bonne mine à ses anciens défenseurs; seulement il se laissait conduire par Sheridan, qui l'amusait et qui flattait tous ses goûts, et ses ressentimens contre Pitt l'avaient porté à une demi-bienveillance pour le ministère; puis, exclu par la jalousie de son père de la participation qu'il réclamait aux mesures de défense du territoire, il souhaitait une coalition entre Grenville, Windham, Fox et Grey. Ses propositions furent écoutées; on lui promit qu'il ne serait rien fait qui rendît cette alliance impossible. La motion pour l'Irlande, que Fox avait à cœur, lui semblait plutôt un moyen de faciliter un rapprochement; mais le prince était incertain, Sheridan opposé; les défenseurs avoués de l'Irlande, Grattan à leur tête, croyaient le moment mal choisi. Cependant on pouvait compter sur les Grenville; on espérait le concours consciencieux de Wilberforce, le concours politique de Canning. Quant à Pitt, « il ne fera jamais le saut périlleux,» disait Fox. Un retard parut encore nécessaire. Fox toutefois ne renonça pas à son projet, fallût-il l'entreprendre seul avec Fitzpatrick, Whitbread, Francis. Il comptait sur ceux qu'il appelait les *jeunes gens*, parmi lesquels il distinguait surtout lord Henry Petty. En lui, il plaçait déjà de grandes espérances; on sait si elles ont été justifiées. Il l'avait connu personnellement à Paris, où lord Henry avait fait le voyage qui commença ses relations avec tout ce que la France a de plus distingué. « Quelques mécomptes, écrivait Fox, que Lansdowne ait pu avoir dans sa vie publique, et malgré d'autres chagrins plus sensibles comme père de famille, il serait déraisonnable s'il ne regardait pas lord Henry comme la compensation de tous ses chagrins. »

Les choses en étaient là, lorsqu'on reçut la proposition formelle d'une coalition immédiate, et peu après l'on sut que le roi était repris de son ancien mal. Lord Spencer (1) et Windham portaient la parole au nom des Grenville; on demandait à s'allier avec tout le

(1) Lord Spencer, ancien whig alarmiste, ministre avec Pitt, ne doit pas être confondu avec lord Robert, troisième fils du duc de Marlborough et membre persistant de l'opposition.

parti whig, sans consulter Pitt ni se soucier de ses projets. On allait jusqu'à dire qu'il avait offert au roi d'entrer en abandonnant les catholiques. « Quel homme ! » s'écrie Fox à cette nouvelle, qui du reste ne reposait sur rien d'avéré. L'offre le tentait, non pour lui-même, mais pour son parti. La maladie du roi ouvrait encore de plus vastes perspectives. On disait que sa vie ne pouvait se prolonger, et Fox pouvait s'attendre à voir disparaître ce qu'il regardait comme le grand obstacle à toute bonne administration. Ses espérances se relevaient sans que son ambition se ranimât. « Préparez votre âme à tout ce qu'il faut que vous soyez, écrivait-il à Grey, si les choses prennent un tour qui ne me semble pas improbable. Je vous donnerai toute assistance; mais il faut que vous soyez à la tête. »

L'opposition fut très réservée sur la maladie du roi. On n'adressa aucune question pressante; le ministère ne fit que de demi-réponses. Chacun voulait évidemment attendre, afin de mieux apprécier la durée et l'issue probable de ce grave incident. Après quelques semaines, on annonça que le roi était en voie de convalescence. Il ne voyait qu'un de ses fils et un ou deux ministres, mais c'était assez pour qu'on dût se taire dans tous les partis. Les négociations pour la coalition n'avaient pas été interrompues. Trois questions allaient donc être posées, qui pouvaient devenir décisives : la médiation de la Russie, l'Irlande et les catholiques, la défense du pays. Tout le monde était fort animé; on n'espérait le concours de Pitt que sur la troisième question. Il était exaspéré contre les ministres; il ne les ménageait plus. « Mais, dit Fox, il craint de se commettre contre la cour... et il ne peut agir en homme... La cour! la cour! Il ne saurait consentir à abandonner ses espérances de ce côté, et par ce motif il voudrait rétrécir toutes les questions d'opposition, de manière à n'être engagé que sur des questions isolées ou de détail. C'est une triste situation; mais même le faire entrer de force, c'est une irruption sur le pouvoir royal, et comme telle une bonne chose, advienne après ce qu'il pourra. »

Ici la correspondance de Fox nous manque. Le dernier volume de ses *Mémoires*, celui, dit lord John Russell, qui fera connaître *sa complète jonction avec lord Grenville*, la chute du ministère Addington et les événemens subséquens, n'a point paru. Nous n'écrirons plus dans l'intime confidence de celui dont nous esquissons la vie. Notons seulement que les termes des lettres qu'il écrivait à Grey le 28 mars, et même le 13 avril 1804, sont tels, quand il parle de la conduite de Pitt, qu'on ne peut admettre qu'il y eût alors entre eux un rapprochement personnel. Or c'est dix jours après, c'est le 23 avril, que fut posée la question décisive, et que toutes les oppositions combinées donnèrent l'assaut au cabinet, qui ne survécut pas plus d'une vingtaine de jours. Dans l'intervalle, les expressions de lord John

Russell autorisent à penser que Fox s'unit à Grenville d'une manière *complète;* mais rien n'indique qu'il eût reçu ou même réclamé de la part de Pitt les assurances d'un concours qui n'aurait jamais été absolu ni cordial. Seulement on vient de voir qu'après avoir longtemps douté du retour de son rival au pouvoir, il s'était résigné à contribuer, s'il le fallait, à ce retour, pourvu que la royauté fût vaincue. La guerre actuelle n'était plus cette guerre de principes qu'il avait détestée. La France ne soutenait plus la cause de son indépendance, mais la cause de sa grandeur. Son gouvernement, qui s'annonçait pour devenir prochainement impérial, n'était plus, surtout après la journée du 21 mars 1804 (1), un de ces pouvoirs qui, malgré les rivalités nationales, pouvaient inspirer à Fox la sympathie et la bienveillance. Tout en désirant le maintien ou le rétablissement de la paix, Fox n'était plus séparé par un abîme des partisans de la guerre, et ne pouvait que désirer qu'elle fût bien conduite, afin que la paix, plus honorable, en devînt plus facile. Peu lui importaient le succès de son opposition et le choix de ses alliés. Quoi qu'il arrivât, il ne pouvait être ni dupe ni complice. La cause libérale n'avait rien à perdre et elle pouvait gagner quelque chose à servir l'ambition de gens qui un seul jour auraient eu besoin de ses défenseurs. Je crois d'ailleurs que, malgré ses efforts d'impartialité, Fox se faisait encore illusion sur la situation de Pitt. Il le jugeait plus affaibli qu'il n'était, et, frappé de ses défauts, qui à la vérité n'avaient jamais autant paru dans tout leur jour, il le croyait destiné à se perdre ou à confesser sa faiblesse, en demandant secours à des rivaux. Cette appréciation était au reste plutôt exagérée que fausse; Pitt ne se releva qu'à demi, et quand même le temps lui en aurait été laissé, il n'aurait point repris ou conservé longtemps l'autorité incomparable dont il avait joui dans le passé.

Le 23 avril 1804, Fox demanda que la chambre se formât en comité général. Le but de la motion était la révision de tous les bills adoptés pour la défense du pays. L'hostilité de la proposition était manifeste, et Pitt l'appuya en termes méprisans pour le ministère. Il fit une allusion significative à l'utilité de l'union entre tous les hommes pénétrés de la faiblesse du pouvoir et de la gravité des circonstances. La motion, appuyée par Sheridan et Windham, Thomas Grenville et Whitbread, Canning et Burdett, fut rejetée à 204 voix contre 256. Trois jours après, Pitt s'opposa à la lecture d'un bill sur l'armée de réserve, et ne succomba qu'à 203 voix contre 240. Le roi avait repris assez de raison pour s'indigner et proposer à ses ministres de dissoudre la chambre; mais Addington n'était pas homme à jouer le jeu de Pitt en 1784. Le chancelier lord Eldon fut chargé

(1) Voyez ce que Fox dit de cet événement, *Mémoires*, t. III, p. 247 et 461.

d'écrire à Pitt, dont il avait été déjà l'intermédiaire auprès du roi.

Pitt proposa au roi, — il s'y était, dit-on, engagé, — un plan d'administration où Fox et lord Grenville devaient trouver place. Le roi refusa l'un et consentit de mauvaise grâce au second. Le premier jour, Fox avait déclaré que sa personne ne devait être un obstacle à aucun arrangement, et qu'il lui suffisait d'avoir ses amis dans l'administration. Pitt se le tint pour dit, mais Grey et les autres whigs déclarèrent à leur tour qu'ils n'entreraient point sans Fox, et lord Grenville tint le même langage. Pitt trouva indigne le procédé de lord Grenville; mais il se passa de lui, il se passa de Fox et de ses amis, comme il se passa de rien stipuler touchant l'Irlande et les catholiques, et il forma son ministère avec les débris de celui d'Addington. Les hommes qui ont après lui gouverné l'Angleterre, les lords Eldon, Liverpool, Castlereagh, Harrowby, viennent de là. Pitt ne leur amena guère que lord Melville et Canning (12 mai 1804).

Il était peu probable que cette combinaison ministérielle fût réservée à de hautes destinées; cependant la session finit assez paisiblement. Les mesures du gouvernement passèrent à des majorités plus faibles que celles dont Addington ne s'était pas contenté. Pitt ne s'ébranlait point pour si peu, et malgré l'opposition de Grenville et d'Addington, malgré les sarcasmes de Sheridan et l'habile résistance de Grey, qui devint son plus sérieux adversaire, il tint ferme et gagna une première année. Il avait toujours porté dans la guerre plus de résolution que d'activité. Les grandes combinaisons lui allaient mieux que les hasardeuses entreprises. Contre la France, il se borna aux précautions d'un système défensif. Tout son espoir était dans une nouvelle coalition européenne. Il travaillait ardemment à la former.

A la session suivante, il se présenta devant le parlement sans avoir à lui offrir de grands résultats. Il se sentit assez affaibli pour rechercher l'alliance d'Addington lui-même, qui, sous le titre de lord Sidmouth, devint président du conseil. Grenville et toute l'opposition n'en éclatèrent pas moins. Pitt se défendit avec son talent accoutumé; mais quoiqu'il obtînt facilement, en mesures et en argent, tout ce qu'il voulait pour la guerre, la session fut pour lui une suite de rudes épreuves. Il aurait voulu ajourner la question de la traite, qu'on avait failli décider favorablement l'année précédente. Il ne put obtenir un répit de la sainte ardeur de Wilberforce, et tout en se donnant la bonne grâce apparente d'appuyer sa motion, il la laissa combattre par ses collègues, qui la firent rejeter. Puis vint l'embarrassante question des catholiques. Cette question est la gloire des whigs. Au risque d'affaiblir leur parti, de compromettre leur popularité, de créer dans l'avenir à la liberté politique de sérieuses difficultés, ils ont en tout temps, pour le seul honneur des principes, par

pur respect de la justice, épousé noblement une cause qui n'était la leur que parce qu'ils étaient les ennemis de l'oppression. Pitt, embarrassé de leur attaque, n'avait point, pour se défendre à l'aise, les préjugés passionnés d'un lord Eldon, qui tenait rudement tête à lord Grenville, et il lui fallut opposer à Fox des distinctions douteuses, des restrictions subtiles, et plaider les circonstances contre les principes. Les pétitions des catholiques furent rejetées, mais la considération de Pitt ne gagna pas à cette victoire. Enfin un dernier coup l'attendait. Une irrégularité financière, qui, si elle n'avait les caractères du péculat, pouvait en avoir rapporté les bénéfices, fut prouvée contre lord Melville, et, provoquée par Whitbread, une accusation de la chambre des communes alla frapper jusque dans le pouvoir ce fidèle Dundas, le vieux compagnon des travaux du premier ministre dans ses jours de puissance et de fortune. Il fallut que la main de Pitt rayât le nom de Melville de la liste même du conseil privé.

Cette cruelle affaire avait troublé, divisé le cabinet; lord Sidmouth s'était retiré; la situation ministérielle paraissait en péril pour la session prochaine. Cependant Pitt attendait d'ailleurs la diversion qui devait le sauver. Il avait décidé la Russie; la coalition était formée; l'Autriche y accéda le 24 août 1805. Les côtes d'Angleterre cessèrent d'être menacées par le camp de Boulogne, la guerre s'étendit sur un plus vaste théâtre; mais si le patriotisme de Pitt put s'enorgueillir de la journée du 20 octobre, où Nelson triomphant mourait à Trafalgar, sa politique recevait presque le même jour un échec mortel par la capitulation d'Ulm. La bataille d'Austerlitz était gagnée le 2 décembre, et la paix de Presbourg signée le 26. Triste, affaibli, malade, Pitt mourut le 23 janvier suivant (1806). Il n'avait que quarante-sept ans. On a remarqué qu'à cet âge son père n'avait pas encore été ministre.

Le parlement fut convié à lui voter des honneurs funèbres. La mort rehausse toute gloire, et les Anglais ne sont ingrats envers aucun de leurs grands hommes. Leur reconnaissance est une partie de leur orgueil. Pitt, malgré sa décadence, laissait un large vide dans les affaires de son pays. Malgré les revers de sa politique, rien de plus légitime que les hommages qu'on voulut lui rendre. Toutefois Fox ne pouvait s'y associer. On a beaucoup loué ce qu'il dit dans cette occasion et les éloges qu'il donna à quelques-unes des grandes qualités de son rival. Son langage en effet ne fut pas sans noblesse, mais je le louerai surtout de sa franchise; je le louerai de s'être mis au-dessus de l'affectation d'une fausse générosité, et d'avoir refusé résolument d'affaiblir l'autorité de ses convictions en s'inclinant, même pour un moment, devant la politique qu'il avait combattue pendant vingt-cinq années.

V.

La succession de Pitt ne pouvait rester incertaine. L'entêtement du roi n'avait plus d'asile. Lord Sidmouth lui-même était en rupture ouverte avec ses ministres. Il fallut donc accepter lord Grenville pour premier lord de la trésorerie et Fox pour secrétaire d'état des affaires étrangères. Les deux autres secrétaires d'état furent pour l'intérieur lord Spencer et pour les colonies Windham; lord Sidmouth eut le sceau privé. Tout le reste appartint aux whigs; Erskine fut chancelier, et en montant à la pairie il fit graver sous ses armoiries cette devise unique dans les annales héraldiques : *La procédure par jurés* (*trial by jury*). Grey, maintenant lord Howick, car son père avait été fait comte, fut premier lord de l'amirauté; lord Fitzwilliam président du conseil, le duc de Bedford lord-lieutenant d'Irlande, Fitzpatrick secrétaire de la guerre, Sheridan trésorier de la marine; enfin lord Henry Petty, qui n'avait que vingt-six ans, fut chancelier de l'échiquier. Depuis longtemps l'Angleterre n'avait eu à la tête de ses affaires une administration égale à celle-là.

Fox s'était cru sincèrement hors du pouvoir pour le reste de sa vie, peut-être même avait-il espéré qu'un retour de ses opinions et de son parti pourrait s'accomplir sans lui. Dans une lettre où il parlait de divers projets littéraires, il s'écriait deux ans auparavant : « Oh! que je voudrais décider mon âme à prendre pour règle de consacrer le reste de mes jours à de tels sujets, et uniquement à de tels sujets! Oui, je crois plutôt finir ainsi, et pourtant, s'il y avait une chance de rétablir un fort parti whig, quel qu'il fût,

> Non adeo has exosa manus victoria fugit,
> Ut tanta quicquam pro spe tentare recusem. »

Le moment venu, il se dévoua. Bien qu'on pût entrevoir sur son visage les signes d'une altération menaçante de sa santé, jusque-là si forte, on le retrouva tout entier. Il se replongea dans les affaires. Son exactitude, sa lucidité, son esprit juste et pratique, la promptitude de son travail, le mérite de ses dépêches furent remarqués comme autrefois. Les ministres étrangers aimaient sa franchise bienveillante, et l'on dit même qu'il finit par plaire au roi. Les rois estiment beaucoup dans leurs ministres l'humeur facile, l'égalité, l'absence de toute vanité inquiète et irritable, et tiennent quelquefois à la vie douce plus encore qu'à la conformité des vues et à l'accord des opinions. Parce que Fox était éloquent et qu'il aimait les lettres, on aurait grand tort de le considérer comme un artiste, c'est-à-dire comme un composé de maux de nerfs, d'amour-propre

et d'imagination. C'était un homme né pour les affaires publiques, et qui savait vivre et traiter avec les hommes.

La situation générale n'était ni commode ni brillante. La France montait au comble de la gloire, et les revers de la politique de la guerre ne facilitaient pas la politique de la paix. Cependant on pouvait considérer qu'à l'exception du Hanovre, conquis par l'empereur et donné à la Prusse, l'Angleterre n'avait rien perdu. Son empire des Indes était assuré; elle détenait Malte, le Cap, presque toutes nos colonies; la bataille de Trafalgar illustrait ses armes. La coalition dont Pitt était le principal artisan avait payé cher ses défaites; mais, en la formant, Pitt avait éloigné son ennemi des côtes de l'Angleterre, et la conduite de la guerre continentale ne pouvait après tout être reprochée à sa mémoire. Fox pouvait donc songer à la paix sans exiger de son pays un grand sacrifice. Son premier acte parlementaire fut guerrier néanmoins. La Prusse, en acceptant le Hanovre, quoiqu'elle alléguât la contrainte, avait encouru et mérité l'hostilité de l'Angleterre. Un message du roi fut en conséquence communiqué au parlement, et Fox inaugura sa diplomatie par une rupture nouvelle, mais indispensable. Ce fut un hasard heureux qui le mit en relation avec le cabinet français. Il reçut un jour la visite d'un personnage se disant Français, et qui venait lui confier un projet d'assassinat contre l'empereur Napoléon. Il s'empressa de le livrer à la police, et d'écrire à M. de Talleyrand pour le prévenir et lui offrir tous les moyens de recherche et d'information que la chose pourrait exiger. M. de Talleyrand était lié de tout temps avec lui; de tout temps aussi, c'était à regret qu'il avait vu la lutte des deux pays. Ministre du directoire, on l'avait accusé d'une politique anglaise. Il savait que Napoléon était dans un de ces momens où la paix avec l'Angleterre tentait sa sagesse. Il répondit par des remerciemens et des complimens. L'empereur, en recevant la communication, s'était écrié qu'il reconnaissait là M. Fox. « Remerciez-le de ma part, avait dit sa majesté, et dites-lui que, soit que la politique de son souverain nous fasse rester encore longtemps en guerre, soit qu'une querelle inutile pour l'humanité ait un terme aussi rapproché que les deux nations doivent le désirer, je me réjouis du nouveau caractère que par cette démarche la guerre a déjà pris... M. Fox est un des hommes les mieux faits pour sentir en toutes choses ce qui est beau, ce qui est vraiment grand. » Fox répondit en offrant directement la paix. « Cette proposition, dit M. Thiers, charma Napoléon. » Une négociation par correspondance à la fois officielle et privée des deux ministres s'engagea. Fox disait dans une de ses lettres : « Je suis sensible au dernier point, comme je dois l'être, aux expressions obligeantes dont le grand homme que vous servez

a fait usage à mon égard... Les regrets sont inutiles; mais s'il pouvait voir du même œil dont je l'envisage la vraie gloire qu'il serait en droit d'acquérir par une paix modérée et juste, que de bonheur n'en résulterait-il pas pour la France et pour l'Europe entière! » (22 avril 1806.)

Au moment où cette lettre était écrite, la négociation semblait près de se rompre; mais la lettre même servit à la renouer. Lord Yarmouth, retenu comme prisonnier en France, était chargé de la suivre; plus tard, lord Lauderdale lui fut adjoint. Napoléon, justement mécontent de la Prusse, était disposé à faire disparaître la plus grande difficulté en restituant le Hanovre. On en était presque à ne plus discuter que deux choses, — si l'Angleterre, qui devait garder toutes ses conquêtes maritimes, rendrait Surinam; si la France, qui devait garder toutes ses conquêtes continentales, exigerait la Sicile pour le roi Joseph. C'est un de ces rares et précieux momens qu'on ne rencontre pas, en lisant notre histoire de ce siècle, sans un serrement de cœur. Malgré quelques défiances réciproques, malgré quelques nuages sans cesse renaissans, dissipés sans cesse, on semblait approcher du terme. La raideur ombrageuse du cabinet britannique et son peu de promptitude à juger des intentions vraies de ceux avec qui il traite, ces deux défauts, qui ont plus nui à sa renommée que ne l'auraient fait de flagrantes violations de la foi et de la justice, cédaient au libre et généreux génie d'un homme incomparablement placé pour être le réconciliateur de nos deux pays. Dominant les entraînemens de la victoire, la juste satisfaction d'être si grand laissait encore l'âme de Napoléon ouverte aux inspirations de la vraie sagesse, et les gigantesques idées dont se repaissait son imagination ne se tournaient pas en exigences hautaines, incompatibles avec l'honneur et la sécurité de tous. Le malheur voulut que la Prusse, qui n'avait pas osé s'unir à la dernière coalition, humiliée de son inaction, de l'insignifiance à laquelle la condamnait sa duplicité versatile, confondant, suivant son usage, sa vanité avec son ambition, imaginât de se faire menaçante et réveillât le génie de la guerre à peine assoupi. Il fallut surtout qu'un mal grave et rapide vînt affaiblir et suspendre, puis bientôt anéantir l'influence de Fox, qui mourut un mois juste avant la bataille d'Iéna.

Encore en possession de ses forces, il avait parcouru non sans honneur la dernière session où il lui ait été donné de se faire entendre. Il aurait désiré que l'émancipation des catholiques fût un de ses premiers actes; mais c'était dissoudre le cabinet en le formant. Il dit à l'Irlande de choisir entre un débat stérile et un ministère ami, et l'Irlande ajourna elle-même ses griefs. En faisant voter la chambre sur l'existence de l'armée, il introduisit dans le *mutiny bill*

une clause qui limitait la durée du service, innovation qui nous semble bien simple, mais qui pouvait faire préjuger une réorganisation future de l'armée anglaise, en effaçant quelque chose de ce caractère de servitude militaire qu'elle n'a pas perdu tout à fait encore. Enfin il est un autre esclavage, celui-là odieux et détestable, auquel Fox eut la joie de porter un coup fatal. Le 10 juin 1806, la chambre, qui ne savait pas qu'elle l'écoutait pour la dernière fois, l'entendit demander à son pays l'abolition de la traite des noirs. Wilberforce et Canning, Francis et Romilly, William Smith, le fidèle défenseur de la liberté religieuse, lord Henry Petty, destiné à siéger dans le ministère qui devait abolir l'esclavage aux colonies, plaidèrent à l'envi la noble cause alors triomphante, et dans le monument funèbre élevé dans Westminster à la mémoire de Fox, un Africain agenouillé étend vers le lit du mourant ses bras dont les fers tombent en se brisant.

Fox avait au commencement du printemps passé à Sainte-Anne ses derniers jours heureux. Revenu à Londres, il éprouva vers la fin de mai quelque indisposition, et au milieu de juin il se sentit décidément malade. Le premier jour qu'il fut forcé de s'arrêter, il se fit lire le quatrième livre de l'Énéide. Son état parut bientôt dans toute sa gravité, et l'on reconnut les symptômes de l'hydropisie. On ne tarda pas à recourir aux opérations pénibles et vaines qui donnent au moins quelque soulagement. Dès qu'il se sentit un peu moins mal, il soupira après la campagne. Sainte-Anne étant trop éloigné, on le transporta à quelques milles de Londres, à Chiswick-House, l'élégante villa italienne du duc de Devonshire. Là il se trouva assez bien pour prendre plaisir à revoir les tableaux qui ornent la maison et pour se faire lire, avec sa chère Énéide, des fragmens de Dryden, de Swift et de Johnson; mais bientôt les symptômes alarmans reparurent, l'angoisse devint insupportable, il fallut encore recourir à une opération qu'il supporta avec beaucoup de sérénité. Tant qu'il l'avait pu, il avait vu plusieurs de ses amis, lord Grey, qui obtint de lui amener une fois Sheridan, lord Robert Spencer, surtout lord Fitzwilliam et le général Fitzpatrick. Un jour l'un d'eux lui dit (son mal était alors moins avancé) qu'il espérait le mener à Noël à la campagne avec quelques amis, que ce changement de lieu lui serait bon, que ce serait une scène nouvelle. « Oui, répondit Fox en souriant tristement, je serai sur une scène nouvelle à Noël. » Puis, avec plus de gravité : « Mylord, que pensez-vous de l'état de l'âme après la mort? » Et comme on ne lui répondait pas, il continua : « Qu'elle est immortelle, j'en suis convaincu. L'existence de la Divinité prouve que l'esprit existe : pourquoi donc l'âme ne subsisterait-elle pas dans une autre vie? J'y aurais cru, quand le christianisme ne me l'aurait pas dit... Mais quelle sera cette existence,

cela me passe. » Mme Fox lui prit la main en pleurant. « Je suis heureux, lui dit-il, je suis plein de confiance, et je puis dire plein de certitude. » Fitzpatrick, miss Fox, une nièce qu'il chérissait, lord Holland qu'il traitait comme son fils, ne le quittaient point dans ses derniers jours. On raconte qu'il vit aussi lord Henry Petty, et qu'il lui dit : « Tout ceci est dans le cours de la nature; je suis heureux; votre tâche est difficile, ne désespérez pas. » L'avant-veille de son dernier jour, il demanda à lord Holland s'il n'y avait plus d'espoir. Lord Holland ne le trompa point; Fox lui serra la main. Quand un jeune ecclésiastique, M. Bouverie, vint lui lire les prières, il écouta avec le plus grand calme et se tut. Pendant les dernières luttes, ses yeux se portaient avec tendresse sur tous ceux qui l'entouraient; mais quand il regardait sa femme, ses yeux exprimaient la tendresse et la compassion. Il paraissait inquiet de la laisser faible et isolée. « Je meurs heureux, » telles furent ses dernières paroles; puis ses regards se fixèrent plusieurs fois sur sa femme, il la nomma et fit effort pour prononcer des mots qu'on ne put entendre. Il mourut à Chiswick, le 13 septembre 1806, à six heures vingt minutes du soir.

On a fait connaître son testament, qui ne contient que des marques de souvenir à ses amis et quelques dispositions pour assurer le sort de sa veuve. On dit qu'il voulait être enterré à Chertsey, près de Saint-Ann's hill; mais il fut décidé que de solennelles funérailles lui étaient dues. Elles furent célébrées avec pompe, et son tombeau est à l'abbaye de Westminster.

Nos efforts auraient bien mal répondu à notre pensée, si ce qu'on vient de lire n'avait un peu fait voir combien Fox était digne d'être aimé. On a contesté plusieurs de ses qualités, blâmé sa conduite, critiqué ses vues. On lui a donné de grandes louanges et bien diverses, mais au-dessus des critiques et même des éloges un aveu unanime s'élève : il était bon. C'était une de ces natures instinctivement honnêtes et généreuses que l'esprit de parti lui-même ne réussit point à haïr. En Angleterre aujourd'hui, tous les partis ne parlent de lui qu'avec un bienveillant respect, et sa mémoire est aimée.

Deux ans après sa mort, son histoire de la première partie du règne de Jacques II fut publiée par les soins de lord Holland. Cet ouvrage, qui n'est pas achevé, devait être un tableau de la révolution qui a fondé sous sa forme définitive la liberté de l'Angleterre. Fox attachait le plus grand prix à son travail. Quoique souvent interrompu, il le poursuivit pendant plusieurs années avec plus d'ardeur que de continuité. Il était conduit par deux sentimens qu'il voulait allier et qui ne sont point incompatibles, l'amour de sa cause et l'amour de la vérité. Il travaillait lentement et se défiait de ses habitudes de tribune. « Je viens de finir mon introduction, écrit-il

à Lauderdale, son conseiller ordinaire, et après tout, elle ressemble plus à un discours qu'il ne faudrait. » Grand partisan de la vieille langue anglaise, il disait qu'il ne voulait pas se servir d'un mot qui n'eût l'autorité de Dryden. Quant au fond de l'histoire, l'esprit qui l'inspirait n'a rien d'équivoque. On a vu que, comme Chatham, comme Walpole, comme tout le monde, excepté la société française du XVIIIe siècle, il blâmait fort la politique de Hume, et il voulait annexer à son ouvrage, s'il le terminait, un examen de l'*Histoire des Stuarts* de l'illustre Écossais, qu'il accusait de partialité pour une dynastie de compatriotes. Ce n'est pas en ce sens que Fox pouvait être soupçonné, et l'on a cité cent fois l'arrêt qu'il a rendu contre les restaurations.

Son ouvrage n'a point cependant paru au niveau des espérances que le nom de l'auteur faisait concevoir. Quoique amateur très éclairé, très passionné des beautés de l'art, Fox n'était pas un habile écrivain; il avait trop peu écrit pour acquérir cette expérience du métier qui simule le talent. Deux ou trois articles dans un journal oublié, *the Englishman*, qui paraissait en 1779, sa lettre aux électeurs de Westminster, son éloge du cinquième duc de Bedford, et son fragment d'histoire, voilà tout ce qu'il a fait. Il ne faut donc pas chercher un grand art dans son livre, mais on y doit reconnaître une réelle valeur historique. Il tenait à savoir le vrai, et il a donné l'exemple de s'en enquérir en remontant aux sources et en écrivant l'histoire sur pièces. La sincérité éclate partout dans son récit et dans ses jugemens; un fonds de bienveillance se montre dans sa justice, même dans son injustice, s'il en a quelquefois, et toujours on reconnaît la ferme intention de ne condamner qu'à coup sûr, et de tenir compte de toutes les circonstances avant de prononcer. Sa manière de juger n'est point implicite; il examine, il discute en présence du lecteur. et son histoire attache la raison comme une discussion bien suivie. Tel nous semble le mérite de l'ouvrage de Fox, et l'on serait heureux d'avoir sur tous les grands événemens de l'histoire un essai pareil d'un pareil homme d'état.

C'est l'orateur qu'il aurait fallu faire connaître, et nous devons nous borner à le louer. Précisément parce que Fox était le véritable orateur politique, on citerait de lui plus de beaux discours que de beaux passages; on admirait plus ses mouvemens que ses expressions. Il parlait comme on agit, avec un but, pour un certain auditoire, en vue de certaines circonstances. Quoique profondément lettré, ce n'était pas un ouvrier en paroles. Son esprit n'était point spéculatif. Il avait si peu de goût pour l'abstraction, qu'en rendant hommage à Smith et en soutenant ses principes par instinct, il ne faisait aucun cas de l'économie politique. « C'était, dit un critique

ingénieux, Hazlitt, un esprit exclusivement historique, un raisonneur en fait, *matter of fact reasoner*. Si Burke avait trop d'imagination, Fox en avait trop peu. La pratique manquait à l'un, le scientifique à l'autre. » Il ne commandait pas comme Chatham, il ne séduisait pas comme Pitt par la grâce de la diction et en relevant par la dignité des paroles la subtilité des argumens. Il cherchait à fixer les esprits sur la question même; il la possédait en maître, et ayant l'enthousiasme de la conviction, il la communiquait peu à peu par la puissance et la chaleur de la discussion. « Il était, dit encore ce critique difficile, de la classe des hommes communs, mais le premier de cette classe. Ses caractères saillans étaient la force et la simplicité. » J'ai lu dans le cabinet de lord Brougham, au bas d'un beau et expressif buste de Fox, les mots célèbres d'Eschine parlant de Démosthène, et ces mots expriment, je le sais, l'opinion de lord Brougham lui-même. Cependant lord Erskine, sans pour cela le mettre au-dessous de Démosthène, croit que l'éloquence antique était plus travaillée, plus faite pour le cabinet que l'éloquence anglaise. L'expédition des affaires à laquelle celle-ci est consacrée comporte moins de méditation et d'art; elle exige à la fois plus d'instruction et de rapidité. Selon lui, définir le talent de Fox, c'est définir l'éloquence même, en tant qu'appliquée aux affaires du gouvernement britannique. Quoiqu'il fît grand cas de l'action extérieure, il s'en occupait peu pour lui-même. Il commençait avec lenteur, son débit était d'abord pesant : il hésitait, il semblait comme submergé dans ses pensées; mais il s'animait peu à peu, se saisissant de son sujet, non par méthode, mais d'une manière imprévue. Sa fertilité d'argumens était infinie, et sans cesser un moment de discuter, il arrivait à la plus entraînante véhémence.

Nul n'était plus habile à mettre en lumière le faible de l'adversaire. Son invective accablante était toujours motivée par la réfutation. Elle était comme la conséquence naturelle de l'absurdité et de pis encore qu'il venait de démontrer ou qu'il avait à combattre. Pitt possédait un art plus savant, une voix admirable, une manière de dire noble et facile, un grand talent d'exposition, plus de subtilité que de nerf dans l'argumentation, une mesure et un tact si justes et si prompts, que Windham disait qu'il aurait improvisé un discours de la couronne. Malheureusement il était monotone, il ne réfutait que par le sarcasme, où il excellait, même en présence de Sheridan, et quelques traits brillans et rares ne le préservaient pas toujours de la froideur et de l'aridité. Sa passion contenue se communiquait peu. Pitt imposait, Fox entraînait. Ses meilleures choses ont été entièrement improvisées. C'était un général de champ de bataille. Jamais orateur n'a mieux conservé la raison dans la passion, ou porté plus

avant la passion dans la raison, et sans calcul visible, sans efforts apparens, il atteignait le but suprême de l'art en conservant dans son talent ce qu'admirait Grattan, et ce qu'on pouvait retrouver dans toute sa personne, le charme du naturel et une *grandeur négligente* (1).

Lorsqu'on a fait une connaissance intime avec le talent, l'esprit et le caractère de Fox, on s'explique mieux comment, malgré des fautes aisément reconnaissables et de continuels revers, son nom est resté grand dans son pays, et particulièrement cher à tous ceux dont le cœur bat pour la même cause. On est touché de voir en Angleterre dans combien de maisons le buste de Fox est placé avec honneur comme celui d'un défenseur, d'un guide, d'un ami. Son souvenir est partout. Dans la magnifique résidence de Woburn, lorsqu'après avoir longtemps marché sous les ombrages de ces beaux arbres et traversé des forêts de cèdres, on a visité cette collection innombrable de portraits qui semble la revue de l'histoire d'Angleterre, on arrive par un jardin d'arbustes rares et de fleurs précieuses à une galerie d'un style grec, remplie de vases, de bas-reliefs et de statues, et dans l'hémicycle en marbre qui la termine, comme dans un sanctuaire consacré à la liberté même par les soins du dernier duc de Bedford accomplissant les volontés de son frère, on voit le buste de Fox entouré des bustes de ses compagnons d'espérance et de travaux, éclairé de cette demi-lumière qui provoque le respect et la méditation. Une inscription latine du duc de Bedford, des vers de la duchesse de Devonshire témoignent à tous de la pieuse amitié qui éleva ce monument, et l'on comprend mieux comment dans cet heureux pays la tradition sert à soutenir l'ardeur des réformes et l'esprit de famille vient en aide à l'esprit de liberté.

Les amis de Pitt, ses continuateurs, ont dit que sa politique avait triomphé sur sa tombe, et après nos malheurs ils ont reporté jusqu'à lui l'honneur de leur victoire. Il n'en est pas moins vrai que sa politique a de son temps moins nui que servi aux progrès guerriers de la révolution, et qu'il a contraint ou autorisé son ennemi à ces efforts immenses qui, pour leur succès final, n'auraient eu besoin que de s'arrêter à temps. Il ne s'en est fallu que d'un peu de sagesse, ou d'une mort à propos, que le système fondé par Pitt échouât. Ce n'est pas lui qui a donné à Napoléon l'imagination démesurée et insatiable qui a fini par se jouer de sa raison; on ne peut en conscience supposer que le ministre anglais ait médité de faire passer la France par l'excès de la grandeur pour qu'un jour l'orgueil enivré par la fortune se perdît. Si les choses ont en définitive tourné

(1) Le plus bel éloge de Fox se trouve dans un discours de Grattan que j'aurais cité si tout le monde ne l'avait lu, depuis que M. Villemain l'a traduit dans le deuxième volume de ses *Souvenirs historiques*.

comme il le désirait, rien n'est arrivé comme il l'avait prévu. Si les revers de sa politique n'ont pas été funestes à la richesse et à la puissance de son pays, c'est contre son espérance et en dépit de ses projets. Assurément il ne pouvait deviner quelle serait l'influence d'une guerre prolongée, d'une création énorme d'effets publics, de l'isolement et du blocus commercial sur l'activité productive et la prospérité féconde de l'Angleterre, et sa prudence s'inquiétait même des sacrifices qu'il lui imposait sans en prévoir les compensations. Enfin les nécessités du moment, les difficultés de la lutte ont amené sous lui et après lui la formation d'un système et d'un parti de gouvernement auquel on ne peut guère accorder d'autre mérite que celui de l'énergie et de la persévérance, mais qui, pour la justice, la modération, la générosité, la sincérité, la prévoyance, risquait de mettre l'Angleterre au niveau des monarchies du continent. Tout cet ouvrage des circonstances, toute cette machine de guerre n'a plus été, à partir de 1815, qu'un instrument vieilli d'oppression. L'hypocrisie politique s'est maintenue quelque temps dans ses ouvrages, mais enfin la brèche s'est faite, il a fallu se rendre et changer même de drapeau. Si la politique qui a voulu exploiter Waterloo est celle de Pitt, ne parlez pas tant de sa durée ni de sa fortune. Encore un peu de temps, et la victoire a passé à la politique opposée. Un jour ce Canning, qui rêvait, il y a cinquante ans, de retremper l'une des politiques par l'autre, a ébauché en mourant la coalition qu'il avait manquée une première fois. Cette question de l'Irlande et des catholiques, que Fox dans ses dernières années regardait comme la pierre de touche des hommes et des partis, a pris un jour une telle gravité, que les plus courageux et les plus habiles des tories ont fait défection pour la résoudre contre les principes de leur vie entière. Ainsi peu à peu c'est la politique de Fox qui a pris le dessus, et depuis 1830 elle règne presque sans débat. Depuis 1830, ce réveil de la révolution française, c'est la politique de Fox qui gouverne l'Angleterre et qui préside à ses relations avec la France. Certes la France y est pour quelque chose; quand elle se montre sous ses traits véritables, quand la révolution n'écoute que son bon génie, l'Angleterre a moins de peine et de mérite à lui rendre justice; les fantômes évoqués par Burke s'évanouissent, et les choses apparaissent en pleine lumière, telles que Fox s'obstinait à les voir, malgré le nuage orageux qui les cachait. Qui doute cependant que les vrais intérêts, les vraies traditions de l'Angleterre, le développement naturel de ses institutions et de ses idées ne soient dans le sens de ce qui s'y passe, et que depuis vingt-cinq ans elle ne soit en général gouvernée suivant sa nature? Et qui donc a eu l'honneur, il y a vingt-cinq ans, d'inaugurer ce retour à la politique libérale? C'est l'ami, le lieute-

nant, l'héritier de Fox, c'est lord Grey. Oui, c'est de Fox qu'il faut dire que sa politique a triomphé sur son tombeau.

Et comme si toutes ces choses se tenaient, comme si l'Angleterre devait cesser de méconnaître la France dès que la France cesse de se méconnaître elle-même, les sentimens de Fox pour notre pays, ce respect pour notre indépendance, même cette indulgence pour nos révolutions qui va jusqu'à l'optimisme, ont pénétré dans les divers cabinets de la Grande-Bretagne. Plusieurs des anciennes préventions, des vieilles jalousies se sont dissipées; la politique des deux pays a constamment oscillé autour d'une alliance intime, et par moment cette alliance s'est réalisée, toujours au profit de la civilisation du monde. Je ne crois pas en politique aux rapports éternels : il ne peut exister entre des nations un lien de dévouement, une solidarité désintéressée. Leur orgueil, à défaut de leur prudence, peut les séparer quelquefois. Comment oublier, du roi Jean à Napoléon, combien de faits historiques ont laissé aux deux peuples de ces blessures qui peuvent se rouvrir? Qui donc ignore que tantôt l'artifice des gouvernemens, tantôt la passion populaire ont suggéré des défiances, accrédité des soupçons, entretenu des ressentimens? Enfin comment se dissimuler qu'une certaine jalousie tour à tour commerciale ou politique obsède, comme un préjugé héréditaire, l'esprit naturellement droit et bienveillant des Anglais? Une confiance chevaleresque dans les alliances de ce monde serait un aveuglement d'enfant; mais, cela dit, je persiste à penser que depuis Henri IV, c'est-à-dire depuis qu'il y a en France quelque chose comme un gouvernement, le système d'alliances de ce grand prince est resté pour le fond le vrai système de la France, et si l'on a dû parfois s'en écarter, on a toujours bien fait d'y revenir. Les déviations, quand elles ont été forcées, ont été des accidens. Spontanées, elles ont été des fautes. Elles ont créé aux deux peuples de faux intérêts et des oppositions factices qui leur ont fait plus de mal que rapporté de gloire; je n'admire pas ceux qui ont gouverné pour la vengeance. Je crois que l'équilibre stable de l'Europe, du monde peut-être, est dans une certaine union, plus ou moins étroite, suivant les temps, de la France et de l'Angleterre. Si cette politique a passé dans les veines de Fox avec le sang de Henri IV, qu'on rende grâce à la duchesse de Portsmouth; mais n'importe l'origine, cette politique est toujours la bienvenue, elle recommandera toujours le nom de Fox parmi nous. Elle se lie au salut de la révolution française, c'est-à-dire à la cause de ma patrie.

CHARLES DE RÉMUSAT.

L'ART ET L'INDUSTRIE

DES BRONZES

L'art des bronzes, qu'on voit naître dès les premiers âges de l'humanité, après s'être développé sur des théâtres bien divers, est aujourd'hui presque exclusivement français. La dernière exposition universelle a pleinement constaté la supériorité du génie de notre pays appliqué soit aux progrès de l'art des bronzes proprement dit, soit au développement des procédés matériels sur lesquels il repose. Ces procédés, qu'on oublie si volontiers d'ordinaire devant une statue ou un tableau pour n'y chercher que l'expression de la beauté, appellent ici une attention particulière, et l'on s'exposerait à mal comprendre les monumens de bronze, si l'on n'était préparé à faire la part du fondeur aussi bien que celle de l'artiste. C'est ce caractère particulier de l'un des arts les plus anciens du monde qu'il y aurait utilité à indiquer. L'histoire des procédés est dans une telle étude la meilleure préparation à l'histoire des œuvres. Observé dans le double domaine de la matière et de l'invention, l'art des bronzes offre dans son passé même les bases d'un jugement équitable sur sa situation présente.

I.

On comprend généralement sous le nom de *bronze* ou d'*airain* un alliage de cuivre et d'étain. Cependant cette définition n'est guère exacte que pour le composé destiné aux bouches à feu, car le bronze, dans ses autres applications, notamment dans la fabrication des objets d'art, est un alliage quaternaire, contenant à la fois

du cuivre, de l'étain, du zinc et du plomb. Le bronze est toujours plus dur et plus fusible que le cuivre. D'autant plus cassant qu'il contient plus d'étain, la trempe le rend alors plus parfaitement malléable (1). La densité du bronze est supérieure à la densité moyenne des métaux qui le composent. Il s'oxyde lentement, même à l'air humide. Néanmoins, fondu au contact de l'air, il s'oxyde alors facilement, et l'oxydation de l'étain et du zinc marchant plus vite que celle du cuivre, l'alliage qui reste perd ses proportions primitives.

La dureté remarquable du bronze, la finesse de son grain, la résistance de cet alliage à l'action oxydante de l'air humide, la fusibilité et la fluidité qui le rendent capable de prendre l'empreinte des moules les plus délicats, le désignaient naturellement à la fabrication des objets d'art. Grâce à ces propriétés précieuses, on retrouve tous les jours encore des médailles enfouies depuis plusieurs siècles dans des terrains humides, et qui n'ont rien perdu de leur finesse première. Chez les anciens, le bronze servait à tous les usages pour lesquels nous employons maintenant avec plus d'avantage le fer, l'acier et la fonte. Aujourd'hui l'emploi du bronze se réduit à la fabrication des canons, des monnaies, des cloches, des tam-tams, des cymbales, des timbres d'horlogerie et des miroirs de télescope. Chacun de ces bronzes a une composition particulière; c'est l'alliage destiné aux statues qui doit seul nous occuper ici.

Les alliages de cuivre, renfermant de 7 à 11 pour 100 d'étain, ou même d'étain, de zinc et de plomb, sont les plus propres à la fabrication des bronzes d'art. Dans les temps antiques, les bronzes de Corinthe étaient les plus renommés; il y entrait, dit-on, une petite quantité d'or et d'argent. Toutefois l'airain des anciens contenait de 12 à 14 pour 100 d'étain. Cette composition fut à peu près celle des bronzes de la renaissance. Au XVIIe siècle, les frères Keller, qui attachaient à la composition de leurs bronzes une importance dont on a fait depuis trop bon marché, adoptèrent pour leurs statues de Versailles une formule moyenne dans laquelle il entrait de 8 à 9 parties d'étain, de zinc et de plomb, contre 92 à 91 de cuivre. Aujourd'hui, si la composition du bronze des statues est demeurée à peu près ce qu'elle était autrefois, l'industrie des *bronzes d'art* proprement dits se livre à des combinaisons où la fantaisie domine trop. C'est que le bronze était jadis un objet de luxe abordable seulement pour les grandes fortunes. Les grandes fortunes ont disparu, mais le luxe est passé dans les mœurs, et il est devenu pour tous une nécessité : de là pour l'industrie l'obligation de fabriquer du bronze à bas prix, c'est-à-dire du bronze de mauvaise qualité. La cherté du cuivre force alors trop souvent le fondeur à économiser ce métal et à exa-

(1) C'est sur cette propriété singulière qu'est fondée la fabrication des tam-tams chinois.

gérer la proportion du zinc. On ne peut produire ainsi que des fontes épaisses et sans délicatesse, mais peu importe au vulgaire : cela ressemble à du bronze, et cela lui suffit. On vend maintenant sous le nom de bronze des alliages qui n'en sont véritablement plus : il en est qui contiennent jusqu'à 20, 30, 40 pour 100 de zinc, et plus encore. On fait même beaucoup de statues en zinc pur, auquel on donne ensuite la couleur du bronze, et ce métal, si perfectionné dans ses applications, satisfait d'une manière suffisante aux exigences modestes de la consommation bourgeoise. On trouve encore sans doute des *bronzes d'art* véritables, mais dont le prix est nécessairement élevé.

En général le bronze destiné à l'art statuaire doit être assez fluide lors de sa fonte pour pénétrer facilement dans les cavités les plus délicates du moule; il doit présenter une couleur convenable et pouvoir prendre une belle *patine* par l'application d'un *mordant;* il faut enfin qu'il soit docile au travail de la lime et du ciseau. Malheureusement on ne trouve pas sans peine un alliage remplissant toutes ces conditions. Le bronze exclusivement composé de cuivre et d'étain est dur et tenace, mais ne jouit pas à la fonte d'une très grande fluidité. Si l'on substitue le zinc à l'étain, on a un alliage très fluide, mais dont la ténacité n'est pas suffisante, et qui de plus est facilement oxydable. Le mieux sera donc de former un alliage intermédiaire contenant du cuivre, de l'étain et du zinc. En tout cas, on ne saurait apporter trop de soins à la composition de ces alliages.

Si la composition de l'alliage est d'une grande importance, la fonte est une opération également délicate. Pour donner de bons résultats, elle doit être rapide, afin d'éviter les pertes d'étain, de zinc et de plomb, car, ces métaux étant plus facilement oxydables que le cuivre, les proportions de l'alliage se trouvent souvent dérangées pendant cette opération. Ainsi, lorsqu'on coule le bronze, il arrive souvent qu'il n'a plus la fluidité suffisante et qu'il se refuse à sortir du fourneau : c'est qu'il ne contient plus la quantité d'étain et de zinc nécessaire, et qu'il est trop riche en cuivre. Il est ce que les Florentins appelaient *incantato.* A propos de ces accidens, on peut citer un exemple célèbre. Lorsque Benvenuto coula son groupe de Persée et Méduse, il était à dîner. Tout à coup les ouvriers consternés viennent lui dire que la fonte est arrêtée. L'artiste saisit les assiettes et les plats d'étain qu'il avait sur sa table, il court les jeter dans le bain métallique, et bientôt le bronze redevient assez fluide pour que la fonte puisse s'opérer dans de bonnes conditions.

Pour prouver toute l'importance des opérations de la fonte des bronzes au point de vue de l'art, il suffit de citer la colonne de la place Vendôme : elle représente le type le plus détestable que l'art ait jamais produit, et montre dans quel triste état il était tombé au

commencement de ce siècle. La colonne fut fondue avec les canons conquis à Austerlitz : ces pièces contenaient environ 10 parties d'étain sur 90 de cuivre. Eh bien! des échantillons pris aux diverses hauteurs de ce monument, depuis la base jusqu'au chapiteau, ont donné à l'analyse chimique des proportions de cuivre d'autant plus fortes qu'on s'élevait davantage. Les parties inférieures, coulées les premières, ne contenaient déjà plus que 6 parties d'étain au lieu de 10, puis on en trouvait 2 seulement; enfin le chapiteau contenait 99,79 de cuivre, c'est-à-dire qu'il n'y avait presque plus trace d'étain. Cela venait évidemment de l'inhabileté du fondeur, qui n'avait pas su prévenir l'oxydation de l'étain pendant la fusion du bronze. Or, à mesure que la proportion d'étain diminuait, l'alliage devenait moins fusible et le moulage de plus en plus défectueux. On plaça ces dernières pièces dans les parties les plus élevées de la colonne, afin d'en dissimuler les fautes. Les bas-reliefs de cet édifice étaient si mal venus, que les artistes chargés de les finir, ou plutôt de les exécuter complétement, purent en enlever 70,000 kilogrammes de bronze, qu'on leur abandonna comme gratification.

Un autre phénomène, remarquablement lié aux propriétés les plus importantes du bronze, dépend du partage qui s'établit par le refroidissement dans la masse de cet alliage. En effet une portion du cuivre et de l'étain forme d'abord un alliage qui se solidifie, tandis qu'une autre portion de ces deux métaux constitue un second alliage, qui reste liquide encore pendant quelque temps. Dès que le refroidissement commence, l'alliage le moins fusible cristallise, et la masse prend du retrait; alors l'alliage liquide, pressé par la colonne métallique, s'écoule dans l'espace vide qui s'est formé à la circonférence et dans le haut du moule. De là un partage qui s'établit de telle sorte qu'au centre de la masse se trouve l'alliage le plus riche en cuivre, tandis qu'à la périphérie vient se placer celui qui contient le maximum d'étain. Ce phénomène a reçu le nom de *liquation*. C'est qu'un alliage n'est pas une combinaison chimique, mais une dissolution d'un métal dans un autre. Tant que l'alliage est liquide, il est homogène; mais il y a dans sa masse un mélange de plusieurs alliages doués de points de fusion différens et pouvant se solidifier les uns après les autres. Cela nous montre qu'il est impossible d'obtenir de grandes pièces d'une composition bien homogène, et qu'il y a toujours intérêt à fractionner le plus possible la fonte d'un monument. C'est à ce phénomène de *liquation* qu'il faut attribuer la quantité innombrable de petits trous que l'on remarque à la surface de la plupart des bronzes anciens. La partie de l'alliage la plus riche en étain étant venue se déposer à la surface, elle est facilement oxydée et détruite sous la double influence de l'air et de l'humidité. De là cet aspect poreux qu'ont une grande quantité de bronzes antiques.

Quant aux procédés de moulage, ils sont très compliqués. Autant ils sont curieux à étudier dans la pratique, autant la description en est difficile. Ce n'est donc qu'avec une extrême hésitation que j'aborde ce sujet délicat. — Un bon moulage doit reproduire le modèle sans en altérer ni la forme ni le sentiment; il doit donner à chaque partie l'épaisseur minimum qui lui convient; il doit être tel enfin que l'objet sorte du moule avec sa perfection presque définitive. La question économique, qui domine toutes les industries, veut en effet qu'on épargne en même temps le métal et la main-d'œuvre.

Nous manquons de détails précis sur les procédés de moulage des anciens. Pline et les écrivains grecs ou latins qui nous ont transmis le catalogue des plus beaux bronzes de l'antiquité ne nous disent rien sur le mode de fabrication. Nous savons seulement qu'il était très perfectionné, et les monumens sont là pour témoigner en faveur de la haute intelligence des fondeurs anciens. Pour ne parler ici que de la statue équestre de Marc-Aurèle, Sandrard et Duquesnoy, ayant examiné dans toutes ses parties cette fonte colossale, constatèrent qu'elle avait été exécutée dans de si heureuses conditions, qu'une fois débarrassée des *jets* et des *évents*, elle était sortie du moule aussi pure que pouvait l'être le modèle de l'artiste; ils reconnurent en outre que l'épaisseur de cette statue était partout égale, et ne dépassait pas l'épaisseur d'un écu. On croit que les anciens faisaient leurs moules avec de l'argile mêlée de fleur de farine, et nous avons la preuve que, loin de chercher à fondre leurs statues d'un seul jet, ils s'attachaient au contraire à fractionner le travail. Ainsi ils composaient leurs figures de plusieurs pièces, qu'ils réunissaient ensuite par des soudures et des attaches en queues d'aronde. En opérant de la sorte, les anciens se mettaient à l'abri des fontes manquées et du défaut d'homogénéité que nous signalions tout à l'heure en parlant du phénomène de *liquation*. Enfin l'immense quantité de statues de bronze qui peuplaient les villes grecques et romaines atteste la perfection et la rapidité des procédés dont disposaient autrefois les artistes et les fondeurs. Toutefois les anciens payaient fort cher les statues de bronze, et le prix qu'ils en donnaient paraîtrait de nos jours fort exagéré. Cicéron, dans ses *Verrines*, parle d'une figure en bronze de médiocre grandeur (*signum æneum non magnum*), qui avait été payée en vente publique une somme représentant aujourd'hui 16,140 francs. Le nombre des statues d'airain, rapproché des prix excessifs qu'elles atteignaient souvent, est une preuve assez remarquable du développement de la richesse privée dans les sociétés anciennes. Malheureusement l'art antique des bronzes se perdit avec la civilisation qui l'avait vu grandir.

Depuis la renaissance jusqu'à nos jours, le *moulage en cire perdue* a été presque exclusivement employé, et nous lui devons les monu-

mens que nous aurons à citer du XIVe au XVIIIe siècle; mais ce procédé est abandonné maintenant, ou n'est plus employé que par exception. Il exigeait des frais énormes, un temps considérable, et il était en outre soumis à des chances de non-réussite que l'industrie moderne ne peut plus courir. Enfin il demandait l'intervention directe de l'artiste. On doit se contenter ici de rappeler les diverses phases de cette opération compliquée. Il fallait, pour une statue par exemple, faire sur le modèle un moule en plâtre, le garnir d'une couche de cire égale à l'épaisseur que devait avoir le bronze, construire dans la cavité du moule une *armature* formée de pièces de fer capables de soutenir le *noyau* (1), y couler ce *noyau* auquel allaient adhérer les cires, réparer les cires (travail qui ne pouvait être confié qu'à l'artiste lui-même), les renfermer dans un moule épais et solide appelé *moule de potée* (2), dans lequel on ménageait des canaux dont les uns (les *jets*) recevraient le bronze en fusion, et dont les autres (les *évents*) donneraient issue aux gaz et à l'air déplacé par l'alliage métallique. Il fallait ensuite, après avoir armé le moule de potée de forts bandages de fer, fondre les cires, opération très délicate et fort longue (pour de grandes fontes elle durait jusqu'à trois semaines) (3). Enfin on revêtait le moule d'une dernière chemise en plâtre, on le plaçait dans de la terre fine assez fortement foulée pour qu'elle opposât une résistance suffisante aux efforts terribles du métal en fusion. On ne voyait plus alors du moule que les bouches des *jets* dans lesquels on allait couler le bronze, et des *évents* par lesquels les gaz et l'air déplacé allaient trouver une issue facile.

Ces quelques mots suffisent pour montrer toutes les longueurs, toutes les difficultés du moulage en cire. Et comme si ces difficultés n'étaient pas suffisantes, on les exagérait encore en voulant sans cesse tenter les fontes d'un seul jet. Contrairement à la pratique des anciens, qui fractionnaient le plus possible la fonte de leurs bronzes, il semble que depuis la renaissance jusqu'au XVIIIe siècle le but unique des meilleurs fondeurs ait été de couler leurs monumens d'une seule pièce. Nous avons montré comment la constitution atomique des alliages métalliques s'opposait à ces fontes colossales. Aussi les voyons-nous presque toujours manquées, refaites et rac-

(1) Le noyau (qu'on formait d'un mélange de plâtre et de brique) est la partie pleine qui remplit la cavité du moule, en laissant seulement entre elle et ce moule un vide égal à l'épaisseur qu'on veut donner au bronze. Cette épaisseur était ici représentée par la couche de cire dont on avait garni le moule en plâtre. On comprend que sans ce noyau le bronze coulé dans le moule serait massif.

(2) Ce moule tirait son nom de la composition (nommée *potée*) dont il était formé : c'était un mélange de terre, de crottin de cheval, et de fragmens de creusets blancs bien pulvérisés.

(3) Les cires disparaissaient alors complétement (d'où le nom de *cire perdue* donné à ce moulage).

cordées à l'aide de pièces additionnelles. La plupart de ces statues sont d'un poids infiniment trop considérable. La matière n'était pas ménagée, et ne comptait, pour ainsi dire, pas à côté de la main-d'œuvre. Les bronzes de ces époques sortaient généralement informes de leurs moules, et avaient besoin d'être travaillés par les artistes eux-mêmes. Ciselés ainsi de la main du maître, ils acquéraient une très grande valeur d'art, puisque le sentiment et la vie leur étaient définitivement donnés par l'artiste; mais le prix devenait excessif, et l'usage d'autant plus restreint. C'est ce qui fait la valeur des bronzes florentins. Les chefs-d'œuvre du Baptistère, les merveilles de Ghiberti, de Donato, de Cellini, sont des pièces véritablement ciselées, portant l'empreinte divine du génie créateur de ces grands maîtres; de là leur charme et leur beauté. Les bronzes des Keller eux-mêmes, les plus habiles fondeurs des temps modernes, sont tous retouchés, refouillés, ciselés par une main savante, par la main de l'artiste lui-même; il suffit de les examiner attentivement pour s'en convaincre. Mais aussi les portes de Ghiberti pèsent 34,000 livres, et coûtèrent 22,000 florins, ce qui représenterait aujourd'hui une somme énorme; de plus, la seigneurie de Florence donna à Lorenzo un domaine considérable non loin de l'abbaye de Settimo. François Ier ne comptait pas avec Benvenuto, non plus que Louis XIV avec les Keller. — Aujourd'hui les temps sont moins favorables aux arts, et une statue de bronze se paie à raison de 5 ou 6 francs le kilogramme. Les portes de la Madeleine ont été fondues pour 110,000 fr. par MM. Eck et Durand, et elles sont un chef-d'œuvre industriel. Le gouvernement de la restauration payait encore 200,000 francs la statue équestre de Louis XIV, qu'il faisait ériger à Lyon, tandis qu'en 1853 MM. Eck et Durand ont fondu pour la même ville celle de Napoléon Ier avec ses quatre bas-reliefs pour 61,000 francs.

Les conditions actuelles de la fonte des bronzes sont donc toutes nouvelles et sans précédens. Autrefois la question d'art primait la question industrielle; on ne regardait ni à la quantité de matière employée, ni à la main-d'œuvre, ni au temps nécessaire pour produire quelque chose de parfait : les grandes statues de bronze étaient fondues pour les souverains et les villes, et les petites pour un certain nombre d'amateurs capables de les payer comme œuvres d'art. Un nouvel ordre de choses a créé pour cette industrie des obligations nouvelles. La question industrielle, la question du bon marché est presque tout, il faut produire beaucoup, promptement et à bas prix, c'est-à-dire qu'il faut économiser, trop souvent même altérer la matière, et, par des procédés nouveaux de moulage, arriver à fabriquer des bronzes qui, une fois sortis du moule et débarrassés des *jets* et des *évents,* se présentent avec leur perfection définitive, tels enfin qu'ils doivent être livrés au commerce. — Ainsi ce travail si patient de l'artiste, qui

passait des années à refouiller son œuvre avec un soin infini et à lui imprimer le caractère d'originalité que nous admirons dans les monumens antiques, ce travail n'est plus possible. Quand bien même le temps et l'argent ne feraient pas défaut, on ne trouverait plus maintenant d'hommes formés à ce labeur si long, si pénible et si délicat. En outre, dans les temps anciens et pendant les beaux siècles de la renaissance, les artistes dirigeaient eux-mêmes la fonte de leurs statues; ils avaient une connaissance profonde de tous les secrets de cette industrie, qu'ils considéraient comme le complément de leur art. « Un habile sculpteur, dit Cellini, doit être assez initié à l'*art* de la fonte pour n'être point obligé de se mettre entre les mains des fondeurs; il faut qu'il sache lui-même prévoir les difficultés et y remédier (1). » Les artistes modernes n'en jugent plus ainsi : ils se contentent de donner leurs modèles, et ils abandonnent ensuite à des mains trop souvent inintelligentes le soin de réparer leurs bronzes; de là vient que le sentiment de leur œuvre se trouve si souvent altéré.

Toutefois de grands perfectionnemens matériels ont été apportés dans ces trente dernières années aux procédés de l'art des bronzes. D'abord on moule généralement en sable, ensuite on ne cherche plus à fondre d'un seul jet, sinon par simple curiosité et pour de petites pièces : au contraire, on fractionne la fonte le plus possible, afin d'avoir plus de perfection dans le moulage et plus d'homogénéité dans la matière. Le fondeur doit d'abord examiner, étudier dans ses moindres détails le modèle qu'on lui présente, le diviser par la pensée de la manière la plus convenable pour que le moulage le reproduise avec fidélité, intelligence et délicatesse, combiner toutes ses pièces de rapport, et examiner quelles seront les coupes les plus propres à faciliter la dépouille sans altérer la forme. C'est seulement après cette étude préliminaire qu'il se met à l'œuvre avec sécurité et qu'il peut compter sur le succès. Dans le choix du sable employé pour le moulage, il faut éviter la présence du calcaire, qui, par sa calcination, produirait au moment de la coulée un dégagement de gaz fâcheux. On évite également la présence de l'oxyde de fer, qui, sous l'influence du métal en fusion, formerait avec l'argile des composés nuisibles et de nature à entraîner dans le moule de graves altérations. Le sable généralement employé à Paris vient de Fontenay-aux-Roses : c'est une argile jaune, pure et suffisamment plastique pour prendre facilement l'empreinte du modèle. On la mélange avec du poussier de charbon, et on la broie en l'humectant légèrement. Pour les petits objets, le moulage s'exécute en *coquilles*, c'est-à-dire dans deux châssis en fonte *repérés* par trois points.

(1) Voyez les *Mémoires* de Benvenuto Cellini.

Après avoir divisé le modèle en parties telles qu'elles puissent être moulées et fondues avec facilité, on les réunit dans l'un des châssis préalablement rempli de sable, et on les y enfonce à moitié d'épaisseur; on tasse ensuite le sable autour du modèle; on prépare toutes les pièces de rapport pour les endroits refouillés; on réserve la place des *jets* et des *évents*, et l'on obtient ainsi la *dépouille* de la moitié du modèle. On procède de la même manière pour l'autre moitié dans le second châssis, et le moule en sable se trouve fait. Il ne reste plus qu'à le réparer, à lui imprimer toutes les finesses que devra avoir le bronze, à le recuire afin de lui donner une solidité suffisante, et à le recouvrir de poussier de charbon, afin d'éviter de fâcheuses adhérences entre le sable et l'alliage métallique. On dispose alors dans chacune des parties du moule l'armature du *noyau*. Quand ce noyau a pris une consistance suffisante, on le retire du moule avec son armature, et on en retranche une épaisseur égale à celle que l'on veut donner au bronze. C'est là qu'est aujourd'hui la grande difficulté du moulage, et il faut une main très habile pour enlever ainsi du noyau une épaisseur faible et égale dans toutes ses parties. On replace ensuite le noyau dans le moule auquel il n'adhère plus, et il ne reste qu'à couler le bronze dans la partie vide entre le moule et le noyau. On voit combien la pratique actuelle du moulage est plus simple et plus expéditive que le moulage en cire perdue.

Dans ces derniers temps, quelques fondeurs ont substitué la fécule au poussier de charbon. Cette substitution ne semble pas être jusqu'ici un perfectionnement industriel : la fécule présente même des inconvéniens que n'offre pas le charbon, et qui compromettent souvent les résultats de la fonte. Elle donne au sable une sécheresse et une aridité qui augmentent la dureté des moules, leur enlèvent toute porosité, et les rendent imperméables aux gaz. Il en résulte que lorsqu'on y verse l'alliage en fusion, l'air, ne trouvant plus d'issue facile, opère dans la masse métallique des ravages qui rendent le bronze défectueux : on obtient alors des fontes rugueuses, qui exigent un travail de lime long et dispendieux. C'est surtout au point de vue hygiénique qu'on recommande l'emploi de la fécule. La poussière de charbon longtemps respirée s'accumulerait dans le poumon et y opérerait souvent des altérations mortelles. La fécule n'aurait pas cet inconvénient : plus grosse et plus lourde que le poussier de charbon, elle tombe dans le moule sans se mêler à l'air respirable. Toutefois cette question de la supériorité de la fécule sur le charbon est loin d'être résolue. Une longue pratique pourra seule prononcer à cet égard. On a sans doute exagéré les inconvéniens industriels de la fécule, aussi bien que les inconvéniens

hygiéniques du charbon, et les fondeurs ne sont pas plus d'accord que les savans les plus illustres. Cependant les praticiens les plus habiles donnent encore la préférence au charbon.

Quoi qu'il en soit, c'est grâce aux perfectionnemens apportés maintenant dans le moulage, aussi bien qu'à la division intelligente du travail substituée aux vains efforts qu'on faisait autrefois pour couler d'un seul jet, que les fondeurs sont parvenus, surtout dans ces vingt dernières années, à imprimer à leur industrie une impulsion puissante. Ils peuvent maintenant traduire en bronze avec promptitude et économie les modèles qu'on leur présente sans en altérer ni le sentiment ni la délicatesse. Une fois débarrassée des *jets* et des *évents,* chacune des parties du modèle sort du moule telle à peu près qu'elle doit demeurer définitivement : il ne reste plus qu'à les raccorder et à les souder entre elles; le travail du ciseau est réduit à son minimum. Ce travail, ainsi restreint, exige même encore beaucoup d'habileté et d'intelligence, et si des hommes exercés à la pratique du dessin mettaient la dernière main à ces bronzes, l'exécution y gagnerait certainement beaucoup; mais il en est rarement ainsi : ce travail est le plus souvent abandonné à des ouvriers, et si au point de vue de l'art les résultats sont peu satisfaisans, ils le sont complétement au point de vue de l'industrie et du bon marché.

Les bronzes d'art sont destinés, soit à figurer comme bronzes proprement dits, soit à être dorés. Dans le premier cas, on les met en couleur à l'aide de compositions diverses qu'on applique au pinceau sur la surface du métal préalablement chauffé. Cette couleur varie suivant le goût des époques, et le temps lui donne un caractère spécial qui relève singulièrement la beauté de l'alliage. C'est ce qu'on appelle la *patine* du bronze : elle devient d'autant plus belle, que l'alliage a été mieux composé. Elle est surtout admirable dans les bronzes antiques et florentins. On arrive du reste à donner directement au bronze la couleur antique au moyen de solutions diverses dans lesquelles il entre du vinaigre, du sel ammoniac, de la crême de tartre, du sel marin et du nitrate de cuivre. Il est plus difficile d'imiter la *patine* des bronzes florentins. Si le bronze est destiné à être doré, il faut le composer de telle sorte qu'il présente un grain assez compacte pour que la quantité d'or nécessaire à le couvrir ne soit pas trop considérable. L'alliage quaternaire (cuivre, zinc, étain, plomb) est alors le meilleur.

Tels sont les procédés successifs dont a disposé l'industrie des bronzes et les conditions au milieu desquelles elle se produit de nos jours. Il devient aisé maintenant de comprendre la valeur des monumens que les différentes époques de cet art nous ont transmis.

II.

Les Orientaux eurent des statues de bronze longtemps avant les autres peuples : on en trouve un grand nombre parmi les antiquités égyptiennes, et l'Écriture sainte parle d'images d'airain fondu bien antérieures à celles que nous pouvons indiquer chez les Grecs et chez les Romains. Seulement, chez ces nations primitives de l'Orient, l'art sous toutes ses formes, enchaîné à sa naissance par la théocratie, dut renoncer à cette initiative qui est inséparable de tout progrès.

Suivant Pausanias, l'Italie aurait eu des statues de bronze longtemps avant la Grèce, et ici l'écrivain grec appuie sans doute son opinion sur le témoignage de Denys d'Halicarnasse. Cet historien mentionne en effet plusieurs monumens en bronze qu'il rapporte aux premiers âges de Rome (1); mais on ne saurait en contester l'origine étrusque, et ce peuple précéda vraisemblablement la Grèce dans cette voie primitive de l'art. Seulement l'art étrusque, si remarquable par sa puissante originalité, n'atteignit jamais jusqu'à l'idéal : tandis que l'art plus jeune de la Grèce s'élevait rapidement et avec liberté jusqu'aux sublimes hauteurs, l'art qui l'avait précédé resta raide et comme étouffé sous des influences politiques qui s'opposèrent à son développement.

Dans cet art des bronzes, comme dans tous les arts d'imitation, la Grèce nous représente le mouvement vers la perfection. C'est donc surtout de ce côté qu'il faut porter ses regards, lorsqu'on cherche dans l'antiquité les modèles impérissables qui doivent nous inspirer aujourd'hui. C'est à Samos, dans une de ces belles îles ioniennes de l'Asie-Mineure, qu'est le véritable berceau de l'art des bronzes. C'est dans ces douces contrées, où naquirent Homère et Pythagore, Archiloque et Anacréon, Parrhasius et Aspasie, qu'il faut chercher le type élevé d'une industrie que doit toujours dominer le sentiment du beau et de l'idéal. C'est en effet à Théodore et à Rhécus de Samos qu'on attribue généralement l'honneur d'avoir exécuté en Grèce les premières statues de bronze. Or, le premier de ces artistes ayant gravé la fameuse émeraude de Polycrate, ce serait 530 ans environ avant Jésus-Christ qu'auraient paru en Grèce les premiers monumens exécutés en bronze. Ainsi l'art des bronzes s'émancipe complétement en Grèce au siècle de Pisistrate (VIe siècle), et il prend alors une forme qui, sans être encore parfaite et définitive, fait cependant déjà pressentir la perfection. Puis il prend un essor rapide pendant le siècle de Périclès (Ve siècle), et il arrive à une perfection qu'il conserve

(1) Ce serait d'abord une statue de Romulus couronné par la victoire et porté sur un char attelé de quatre chevaux, puis une figure représentant Horatius Coclès, et enfin une statue équestre de Clélie.

jusque sous le règne d'Alexandre (IVe siècle). C'est à cette époque que Lysippe, l'un des auteurs présumés du *Laocoon*, créant de nouveaux procédés de moulage, obtient des résultats gigantesques. On fondit alors de véritables colosses de bronze, et la seule île de Rhodes en possédait plus de cent, « dont un seul, dit Pline, aurait suffi à la gloire d'une ville. » Les bronzes grecs les plus estimés étaient ceux de Samos, d'Égine, de Délos et de Corinthe. Du reste toutes les villes de la Grèce rivalisaient de zèle et de génie dans cette noble branche de l'art, tellement qu'à l'époque de l'invasion romaine Athènes comptait, dit-on, plus de trois mille statues en bronze, et il y en avait autant à Rhodes, à Olympie et à Delphes. Que sont nos richesses modernes en comparaison de ces splendeurs de l'antiquité!

Cependant l'heure de la Grèce était marquée, et l'invasion des Romains au milieu de ces villes peuplées de merveilles fut ce que devait être plus tard pour l'Italie l'invasion des Barbares. Tout le monde connaît les tristes détails du sac de Corinthe, les détails plus tristes encore de la prise d'Athènes, et tous ces grands désastres qui ruinèrent les arts dans leur propre foyer et les frappèrent de coups mortels. Les plus rares chefs-d'œuvre de Phidias et de Polyclète, de Zeuxis et de Parrhasius, d'Ictinus et de Praxitèle, de Scopas, de Lysippe et d'Apelles furent anéantis par les mains grossières de soldats ignorans : le reste fut mutilé et proscrit.

On a vu que les premiers élémens de l'industrie des bronzes furent importés à Rome par les Étrusques. Les Romains, absorbés par la guerre, n'avaient pas le temps de se créer un art original, et ils prirent d'abord tel qu'ils le trouvèrent l'art de la vieille Étrurie; mais ils l'abandonnèrent bientôt pour l'art grec. Après la conquête de l'Achaïe, ils transportèrent à Rome, non-seulement les richesses de la Grèce, mais aussi ses artistes : *Mummius devictâ Achaïa replevit urbem.* Les plus beaux bronzes et les plus habiles fondeurs de Corinthe et de Délos furent emmenés par droit de conquête, et bientôt cette industrie se naturalisa à Rome sous sa forme grecque. Ces farouches amans de la gloire, ces guerriers auxquels rien ne résistait, furent subjugués par la beauté toute-puissante de l'art hellénique. La Grèce domina sans partage à Rome, et loin de se transformer, de se plier aux exigences d'une civilisation étrangère, ce fut l'art grec qui transforma cette civilisation. Le génie des Hellènes s'infiltra dans le sang romain, et la Grèce s'établit dans Rome. Ainsi l'art romain, fils de la violence et du pillage, n'est pas une transformation de l'art grec, c'est l'art grec lui-même marchant vers la décadence. Les bronzes apporteront aussi leur témoignage à l'appui de cette opinion. Ce sont des artistes grecs qui travaillent à Rome. S'inspirant des souvenirs de la patrie absente, ils produisent encore, sous les premiers césars, des œuvres admirables, mais cet art merveil-

leux, né en Grèce et transporté violemment sur un sol étranger, sera comme une plante enlevée à sa terre natale, il ne produira que des rameaux sans vigueur et des fleurs sans parfum. Du reste les Romains de l'empire restèrent ce qu'avaient été les Romains de la république, des conquérans se contentant d'un art étranger et ne le considérant toujours que comme un accessoire du luxe et de la gloire :

> Tu regere imperio populos, Romane, memento;
> Hæ tibi erunt artes.....

Malheureusement, malgré le nombre considérable des statues de bronze qui peuplaient les temples, les gymnases, les cirques, les palais, les places publiques et tous les édifices de la Grèce et de Rome, ces statues sont aujourd'hui les plus rares de tous les monumens antiques. Pline en mentionne un grand nombre, qu'il cite comme les chefs-d'œuvre des plus grands artistes grecs, et cependant, même à Rome, on n'en a retrouvé que de rares fragmens. Cela tient d'abord à ce que les Barbares, attachant une grande valeur aux métaux, s'emparèrent des statues de bronze, qu'ils fondirent et transformèrent en armes. Puis, en 663, l'empereur d'Orient Constant II, petit-fils d'Héraclius, acheva l'œuvre des Barbares : il dépouilla la ville éternelle de presque tous les bronzes antiques qui avaient échappé aux désastres de tant d'invasions, et les fit transporter à Syracuse, où ils devinrent la proie des Sarrasins. Enfin les plus beaux bronzes, qui avaient émigré dans la capitale de l'empire d'Orient, furent également détruits au XIIIe siècle, lors de la prise de Constantinople par Baudouin. C'est alors qu'on vit fondre et convertir en monnaie la *Junon* de Samos, le chef-d'œuvre de Lysippe, l'*Hercule* colossal, la statue d'*Hélène*, et tant d'autres monumens remarquables.

On n'aurait donc presque aucune idée de cet art dans l'antiquité, si le Vésuve n'avait englouti sous des monceaux de lave ou de cendre les villes d'Herculanum, de Stabies et de Pompéi l'an 79 de Jésus-Christ. Pendant dix-sept cents ans, le temps et les hommes n'ont eu nul accès, nulle prise, sur ces villes perdues; seules parmi les cités antiques, elles ont été préservées du pillage; elles n'ont pas vu le triste spectacle des invasions. Là du moins la mort et le deuil ont été respectés ou plutôt oubliés, et ce n'est que dans les premières années du XVIIIe siècle, en 1715, qu'on a songé à les tirer de leur léthargie séculaire. Les fouilles ne furent même régulièrement entreprises qu'en 1750, sous le règne de Charles III, et bientôt la plupart des mystères de l'antique civilisation furent expliqués par l'évidence des faits. Tous les trésors enlevés aux villes d'Herculanum, de Stabies et de Pompéi font aujourd'hui partie du musée royal de Naples, le plus riche du monde en monumens de l'antiquité. La collection des bronzes est surtout admirable, et l'on est saisi d'une émo-

tion singulière quand on pénètre pour la première fois dans cette salle merveilleuse, où l'on a la révélation inattendue d'une nouvelle branche de l'art antique. Là seulement il est possible de concevoir une idée juste de la perfection à laquelle les anciens avaient porté cette industrie des bronzes. C'est dans cette collection, plus riche à elle seule que tous les musées de l'Europe réunis, qu'il faut considérer quelques-uns des monumens les plus précieux de l'antiquité.

Le *Mercure au repos* du musée Bourbon peut être regardé comme un des types de la perfection dans l'art des bronzes, et on le rapporte avec raison à la plus brillante époque de la sculpture grecque. De quelque côté qu'on se place pour voir cette belle figure, l'œil est ravi par cette harmonie suprême des formes humaines, rendues avec tant de délicatesse, de force et d'idéal. A côté du *Mercure* il faut placer *les deux Lutteurs*, trouvés aussi à Herculanum en 1754. Ces deux statues, qui ornaient sans doute un gymnase grec, sont faites pour être mises en regard. Ces lutteurs courent l'un vers l'autre dans l'attitude de deux hommes dont chacun veut saisir son adversaire avec avantage. On les voit la tête basse, le cou rentré dans les épaules, le corps incliné en avant, les bras tendus et déjà préparés pour la lutte. Quelle fierté dans ce beau travail, quelle harmonieuse unité dans toutes les parties de ces figures! On retrouve là un des plus beaux caractères de l'antiquité, qui savait tout exprimer avec noblesse, même les actions les plus violentes. L'art moderne sait rarement se garantir de l'exagération, et quand il veut exprimer la passion ou la force, il tombe presque toujours dans l'affectation. On pourrait comparer les lutteurs grecs du musée de Naples aux *pugilistes* de Canova du musée Pie-Clémentin, on aurait là en regard l'art antique et l'art moderne dans leur expression la plus élevée, et l'évidence qui résulterait de ce rapprochement justifierait notre assertion. Dans les *pugilistes* de Canova, c'est l'expression qui est en excès sur la beauté, tandis que dans l'art antique l'expression reste toujours subordonnée à la beauté, but suprême de l'art.

Le *Faune ivre*, le *Satyre endormi* et le *Faune dansant* rappellent encore ce que l'antiquité a produit de plus élégant, et peuvent également être regardés comme des spécimens de la plus belle époque de l'art grec. On croit voir le sang et la vie circuler dans ces bronzes. Naples possède le buste de Sapho et celui de Platon, ce type de la beauté méditative, le plus précieux peut-être des monumens iconographiques de la Grèce. On y admire cette tête colossale de cheval qui est aussi un des plus beaux restes de la sculpture grecque (1). L'art étrusque des bronzes est également représenté au musée Bourbon par plusieurs monumens dignes d'attention.

(1) Ce cheval existait encore au XIVe siècle; il ornait alors une des places publiques

A Rome, le véritable type de l'art du bronze est la statue équestre de Marc-Aurèle Antonin sur la place du Capitole. Au premier abord, cette œuvre si remarquable peut sembler froide : elle ne pose pas comme le Louis XIV lancé au galop au milieu de la place des Victoires, mais plus d'un enseignement utile pourrait sortir de la comparaison de ces deux œuvres, que sépare une distance de quinze siècles. On verrait d'un côté la véritable grandeur, de l'autre l'emphase et l'exagération. Le musée capitolin renferme en outre plusieurs bronzes antiques d'une rare beauté, et en première ligne cette charmante figure si connue sous le nom du *Berger Marzio* ou du *Tireur d'Épine*. L'art romain a revendiqué pour lui cette belle statue; mais sa nudité absolue, la pureté du style, la délicatesse du travail, tout dénote qu'elle est plutôt l'œuvre d'un artiste grec. Du reste elle ne représente ni le berger Marzio, ni un enfant qui tirerait une épine enfoncée dans son pied : cette figure est trop calme pour exprimer la douleur; sans doute cet adolescent se frotte avec le strigile, et nous avons peut-être là le *puerum distringentem* qui se trouvait dans les thermes d'Agrippa, et dont Pline parle avec tant d'éloges. Un *Hercule* plus grand que nature, et qui a encore toute sa dorure antique, est une œuvre également parfaite, d'origine grecque sans doute aussi, mais que le temps n'a malheureusement pas respectée dans toutes ses parties. Il ne faut pas non plus oublier dans le palais des Conservateurs l'antique louve de bronze allaitant Romulus et Rémus. Ce bronze, d'un travail étrusque (ainsi que l'indique la disposition des poils rangés par étages), est un des monumens les plus précieux et les mieux conservés de l'ancienne Rome. Les enfans sont modernes. Enfin il est impossible de quitter Rome sans nommer au moins l'*Apollon Sauroctone* de la villa Albani, admirable figure dont Winckelmann parle souvent avec éloge, et qu'il attribue à Praxitèle.

Parmi les cités italiennes qui possèdent quelques beaux bronzes antiques, après Rome et Naples se présentent Palerme, où l'on trouve quelques statues remarquables provenant des fouilles d'Herculanum; Venise, où l'on voit les quatre chevaux parodiés par M. Bosio sur l'arc du Carrousel. Ils étaient encore à Constantinople au commencement du XIIIe siècle, lorsque les Vénitiens s'emparèrent de cette ville et emmenèrent en captivité ces belles reliques de l'art grec. La campagne d'Italie les avait amenés à Paris; Waterloo les a replacés au-dessus de la grande porte de la basilique de Saint-Marc. A Florence, la Galerie Royale compte quelques beaux bronzes anciens, tels que l'*Orateur* et l'*Idolino*. Hors de l'Italie, de rares monumens dis-

de Naples, et le peuple lui attribuait la puissance miraculeuse de guérir les maladies des chevaux. En 1332, l'archevêque de Naples, voulant abolir cette grossière superstition, fit fondre l'idole et la transforma en cloches pour la cathédrale. Heureusement on put sauver la tête et le cou.

persés à Berlin, à Munich, à Vienne, en Angleterre et en France, ne sont là que comme les membres épars de cet art tant de fois violé, mutilé par le temps et plus encore par les hommes.

Quant aux petits bronzes antiques, bien que fort rares et très précieux aussi, ils sont cependant répandus en assez grande quantité dans toutes les collections de l'Europe. Ces figurines représentent généralement des divinités : elles étaient pour les anciens les dieux de voyage. Tout le monde peut, en étudiant ces petits chefs-d'œuvre, se faire une idée de ce qu'était cette industrie dans l'antiquité.

La décadence de l'art antique des bronzes suivit exactement celle de l'empire romain, et on la vit se précipiter avec une rapidité effrayante à partir de Commode, ce fils indigne de Marc-Aurèle. Les deux Sévère semblent arrêter cet élan rétrograde, Aurélien et Probus suspendent un moment la chute de l'empire, et sous Dioclétien l'art semble vouloir se relever avec la gloire de Rome; mais bientôt il retombe, entraîné par un courant irrésistible : Rome est abandonnée pour Constantinople; le goût du luxe oriental altère ou étouffe partout le sentiment du beau; les invasions et les guerres civiles se succèdent sans interruption, et à la fin du ve siècle la décadence est complète. Pour en juger, il suffit d'aller dans le Forum romain et d'y comparer les bas-reliefs des arcs de Titus (79 ans après Jésus-Christ), de Septime-Sévère (193) et de Constantin (306). Quelle chute effrayante! Les arts, dégradés dans leur principe, tombent alors dans la plus affreuse barbarie.

Cependant, à partir de Constantin, un art nouveau était sorti des limbes pour remplacer l'art du paganisme, dont la ruine était consommée. Ce fut au commencement du IVe siècle que le christianisme put enfin élever dans Rome ses premières basiliques : Saint-Paul-hors-les-Murs, Saint-Pierre-au-Vatican, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Agnès et Saint-Laurent-hors-les-Murs. Les ténèbres du moyen âge envahirent malheureusement l'aurore de cet art, qui se débattit pendant dix siècles au milieu d'aspirations sublimes jusque dans leur impuissance. Il faut arriver au temps où Dante et bientôt après Pétrarque et Boccace allaient évoquer les grandes ombres de Virgile et d'Homère pour voir l'art antique sortir du sépulcre où l'avait enfermé le moyen âge. Ce furent les bas-reliefs d'un sarcophage qui révélèrent au premier des artistes de la renaissance, Nicolas Pisan, les traces depuis longtemps perdues de la vérité dans les arts d'imitation. Ce sarcophage, sur lequel est représentée *la Chasse d'Hippolyte*, servait de tombeau depuis le Xe siècle à Beatrix, mère de la comtesse Mathilde de Toscane. On le voit encore aujourd'hui au Campo-Santo de Pise, à deux pas du baptistère où Nicolas Pisan sculpta cette chaire admirable, dont la grâce naïve annonce déjà les splendeurs futures de la renaissance.

Du XIVe au XVIe siècle, l'industrie des bronzes produisit des merveilles sans nombre. A défaut des œuvres capitales, qu'il faut aller étudier en Italie, tout le monde connaît les petits bronzes florentins. Bien moins rares que les antiques, il n'est pas d'amateur qui n'en possède et qui n'ait pu les apprécier. Les noms des plus grands artistes se trouvent liés à l'art des bronzes de la renaissance; il suffit de citer les Pisans Jean et Andrea, les Siennois Agnolo, Agustino et Jacopo della Quercia, les Florentins Arnolfo di Lapo, Orcagna, Dello, Antonio di Banco, Luca della Robbia, Lorenzo Ghiberti, Brunelleschi, Donatello, Antonio et Piero del Pollajuolo, Torrigiano, Benvenuto Cellini, et notre célèbre Jean de Bologne (1).

Les portes du baptistère de Florence représentent d'une manière complète l'art des bronzes florentins. Ces portes sont au nombre de trois : celle du sud est d'Andrea Pisano; les deux autres, situées à l'est et au nord, sont de Lorenzo Ghiberti. Andrea fut un des créateurs de la renaissance. « La fortune le favorisa, dit Vasari, en lui mettant sous les yeux les marbres antiques apportés dans le Campo-Santo par les flottes victorieuses des Pisans. » Il fut à la sculpture moderne ce que Giotto fut à la peinture. Il travailla pendant vingt-deux ans à la porte en bronze sur laquelle il représenta toute l'histoire de saint Jean-Baptiste, et cette œuvre, qui se ressent de l'inspiration toute puissante de Giotto, fut terminée en 1339. Quant aux portes de Ghiberti, elles se composent chacune de dix panneaux représentant des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, traités en relief, demi-relief et bas-relief. Michel-Ange jugeait ces portes dignes d'ouvrir le paradis. Elles sont en effet ce que le génie de la renaissance a produit de plus exquis, et elles resteront comme le type le plus accompli de l'art moderne des bronzes. Ces trois portes du baptistère résument admirablement le XIVe et le XVe siècle, les deux plus beaux de l'art chrétien. La première le représente encore dans son enfance, avec toute sa candeur, sa naïveté, sa gaucherie charmante et son inexpérience, tandis que les secondes nous le montrent dans sa plénitude et dans sa toute-puissance. Enfin, pour avoir une juste idée de la valeur des bronzes du XVe siècle, il faut considérer, dans la *Loggia dell' Orcagna,* l'admirable groupe de *Judith et Holopherne* par Donatello, les statues et bas-reliefs du baptistère de Sienne par Jacopo della Fonte, le Vecchietto et Donato, et les tombeaux de Sixte IV et d'Innocent VIII par Antonio Pollajuolo, à Saint-Pierre de Rome.

Au XVIe siècle, Benvenuto Cellini et Jean de Bologne représentent fidèlement pour l'art des bronzes italiens cette époque de suprême élégance. Qui ne connaît à Florence le groupe célèbre de *Persée et*

(1) Jean de Bologne naquit à Douai en 1524.

Méduse, la statue équestre de Côme Ier, le *Mercure* et les beaux bronzes du musée *degli Uffizi?* A cette époque, la renaissance italienne envahit la France, et l'art des bronzes florentins y jette de profondes racines. Benvenuto travaille pour François Ier et fond pour lui la *Nymphe* de Fontainebleau, actuellement au Louvre. Les bronzes français possèdent alors les hautes qualités qui signalent les œuvres de notre sculpture. Il faut rappeler surtout ceux de Germain Pilon, de Guillaume Dupré, de Ponce et de Barthélemy Prieur (1).

La décadence générale de l'art au XVIIe siècle exerça nécessairement une influence fâcheuse sur l'industrie des bronzes; mais les procédés de fabrication se perfectionnèrent, et l'on vit alors une grande quantité de monumens qui étonnent plus par leur richesse et leurs dimensions qu'ils ne séduisent par leur vraie beauté. Les artistes, ne pouvant déjà plus charmer l'esprit par la seule puissance de la forme, cherchent à éblouir les yeux par la richesse de la matière. La *chaire* de Saint-Pierre et le *maître-autel* colossal de la basilique vaticane sont là pour appuyer cette opinion. Ces compositions, matériellement gigantesques, mais sans grandeur morale, montrent avec quelle rapidité fatale s'accomplit la décadence de l'art. Cependant, de même qu'à cette époque la France compte les deux plus grands peintres, — Poussin et Lesueur, — elle possède aussi les plus habiles fondeurs. Il suffit de citer les beaux bronzes des Keller dans les jardins de Versailles, *le Remouleur* du jardin des Tuileries, les statues équestres de Coysevox, de Girardon, de Simon Guillain et de Fr. Duquesnoy.

L'art dégénéré du XVIIIe siècle, à part de rares exceptions, ne demanda rien de sérieux à l'industrie des bronzes. Les procédés matériels eux-mêmes se perdirent à la fin de cette triste époque. Au commencement du XIXe siècle enfin, on ne put trouver un fondeur assez habile pour couler convenablement la colonne élevée à la gloire de nos armées victorieuses.

III.

« Dans toutes les inventions humaines, dit Winckelmann, on a commencé par le nécessaire, ensuite on a cherché le beau, et on a donné enfin dans le superflu et dans l'exagération. » Après avoir vu l'art du bronze se transformer successivement suivant ces tendances générales de l'esprit humain, il reste à examiner ce qu'il est aujourd'hui, et à le juger d'après les monumens qu'on a pu voir réunis à l'exposition universelle.

Les bronzes français occupaient dans l'exposition de 1855 une très

(1) Voir au Louvre la statue de René de Birague, celle d'Albert Pie, duc de Savoie, et les figures allégoriques du tombeau du connétable Anne de Montmorency.

grande place, tandis que cette industrie, chez les nations étrangères les plus riches, n'était représentée que par un petit nombre d'objets. L'art des bronzes est maintenant en effet éminemment français et presque exclusivement parisien. Il occupe à Paris plus de dix mille ouvriers, et met en circulation une valeur annuelle qui s'élève au moins à 30 millions de francs. Ce n'est pas seulement dans les ateliers des fabricans en renom que se trouvent ces nombreux ouvriers : un grand nombre travaillent en chambre, et pour leur compte; puis ils vendent leurs produits aux marchands, qui les exposent sous leurs noms dans leurs magasins. Telle est du reste l'organisation de la plupart des industries parisiennes. Le véritable producteur reste presque toujours ignoré, inconnu du public, qui ne voit que le commerçant décoré du titre de fabricant, bien qu'il ne fabrique souvent rien du tout. Toutefois ce fait est loin d'être général, et nous aurons bientôt l'occasion de citer, parmi les fondeurs les plus habiles, des noms qui, dans l'industrie parisienne, comptent parmi les plus importans.

On peut presque dire, au sujet des *bronzes d'art,* que la France fournit maintenant à la consommation du monde entier. Du moment où cette branche de l'art tombait dans le domaine presque exclusif de l'industrie, Paris devait en avoir le monopole. Ce centre unique d'activité et de mouvement pouvait seul fournir une main-d'œuvre assez intelligente pour suppléer au travail de l'artiste, devenu désormais impossible sur ces objets d'une faible valeur. Depuis longtemps déjà, Paris impose son luxe et son goût, non-seulement à la France, mais au reste de l'Europe. Eh bien ! cette prédilection, qui attire vers nous les nations civilisées, nous impose de grandes obligations. Nous sommes pour ainsi dire responsables du goût de tous les peuples, que nous entraînons par notre exemple, et nous devons veiller avec d'autant plus de soin à élever incessamment chez nous le sentiment moral de l'art. Or les bronzes sont un des moyens de propagande les plus puissans dont nous disposions. Reproduits à l'infini et dispersés dans le monde entier, ils sont comme les nombreux exemplaires d'un livre où nous aurions écrit notre dernier mot sur ce qu'il faut considérer comme étant véritablement beau et bon.

Parmi les représentans de l'industrie parisienne des *bronzes d'art,* il faut nommer en première ligne M. Barbedienne. Au moyen d'un appareil, dû à M. Collas, qui permet de réduire tous les monumens de l'art avec une précision presque mathématique, M. Barbedienne s'est emparé des principaux chefs-d'œuvre de la sculpture, et il s'est appliqué à les populariser en les mettant à la portée des plus humbles. C'est là qu'ont tendu des efforts incessans, récompensés déjà par de légitimes succès. Nulle part la propagande que font journellement les *bronzes d'art* ne s'est manifestée d'une façon plus heu-

reuse, et voilà déjà plus de quinze ans qu'on peut la suivre dans sa marche, trop lente à la vérité, mais progressive et certaine.

De nombreuses réductions de l'antique attestent l'activité des ateliers de M. Barbedienne. Il suffira de citer notre *Vénus de Milo,* le *Laocoon,* l'*Amazone* du Vatican, les *Deux lutteurs* de la Tribune de Florence, la *Diane* de Gabies et la *Polymnie* du musée du Louvre. Sans doute ces statues réduites ne nous offrent pas avec une fidélité absolue l'idéale beauté des originaux. Il y a dans les procédés de réduction, aussi bien que dans les procédés de moulage, des causes d'erreur qui rendent le succès difficile (1), surtout pour les modèles en ronde-bosse, et il y aurait de nombreuses critiques à faire, si on examinait ces bronzes au point de vue exclusif de l'art. N'oublions pas toutefois que c'est une industrie que nous discutons en ce moment, que ses produits, répandus dans le commerce, ne sortant pas des mains de l'artiste, on ne peut leur demander qu'une perfection relative, et que, malgré les défauts signalés dans ces bronzes, les travaux dont nous parlons ont déjà singulièrement contribué à élever le niveau de cette industrie aussi bien que le goût général du public.

M. Barbedienne n'a pas fait une part moins large dans ses réductions aux monumens de la renaissance qu'aux monumens antiques. On a vu par exemple figurer à l'exposition universelle la réduction au demi de l'une des portes de Ghiberti. Sans doute ces admirables panneaux n'ont plus la beauté sévère de l'original; mais un industriel qui respecte assez le public pour oser lui offrir une œuvre de cette importance est certainement digne d'encouragemens. M. Barbedienne avait exposé aussi le *Moïse* du tombeau de Jules II. Cette réduction aux deux cinquièmes du chef-d'œuvre de Michel-Ange est satisfaisante à quelques égards, mais rien ne saurait rendre la lumière et la majesté divines qui jaillissent de ce marbre, et ce n'est vraiment qu'à Saint-Pierre-aux-Liens qu'il est possible de comprendre la puissance gigantesque de cette figure. Au *Moïse* venaient s'ajouter les réductions des tombeaux de la sacristie de San-Lorenzo. Qui ne connaît ces statues de Laurent de Médicis et de son fils Julien, du Jour et de la Nuit, de l'Aurore et du Crépuscule? A côté de la reproduction de ces chefs-d'œuvre de Michel-Ange, on ne doit point oublier le *Saint Jean* de Donatello, cette délicieuse figure, si naïve et si vraie; les *trois Grâces* de Germain Pilon, etc. Parmi les réductions d'œuvres modernes, il faut citer surtout les deux belles figures de Toussaint, et la *Pénélope endormie* de M. Cavelier, dont le marbre appartient à M. le duc de Luynes.

Ces procédés de réduction, que la science perfectionnera encore,

(1) Voyez à ce sujet *l'Orfévrerie et l'ébénisterie à l'exposition,* de M. G. Planche, dans la *Revue* du 15 novembre dernier.

ont déjà l'avantage de nous rendre les originaux avec assez de fidélité pour que nous les puissions comprendre. Avant l'intervention de ces machines, les bonnes réductions, de l'antique surtout, étaient fort rares, car les artistes de premier ordre, seuls capables de comprendre ces chefs-d'œuvre, préféraient naturellement se livrer à leurs propres inspirations. Quant aux talens secondaires, qui s'occupaient seuls de ces sortes de travaux, incapables de supporter la responsabilité d'une tâche aussi lourde, ils défiguraient les originaux de la façon la plus fâcheuse. Le goût du jour donnait même à ces reproductions son empreinte spéciale. Regardez dans le parc de Versailles les nombreuses copies des statues antiques; il ne manque à leur pesante majesté que les lourdes perruques de Louis XIV. Le siècle de Louis XV substitue la *manière* à la simplicité : il donne à la Vénus un regard lascif, et il ne lui manque que de la poudre, du fard, des mouches et un panier, pour être transformée en marquise. Sous la république enfin et sous l'empire, les dieux et les héros de la Grèce et de Rome ont la pédantesque raideur de ces tristes époques. Il était donc assez naturel que l'antiquité, travestie de la sorte, n'inspirât qu'une sympathie médiocre. Maintenant il n'en est plus ainsi, et tout le monde peut prendre une notion exacte de ces chefs-d'œuvre. Toutefois il y a encore beaucoup de soins, beaucoup d'art à apporter dans le travail de ces réductions. Comme elles se font par parties, il faut exécuter les soudures avec grande habileté, faire disparaître la trace des *jets* et des *évents* sans altérer le sentiment général du modèle. Ce sont là encore des difficultés réelles, et qu'on ne peut surmonter qu'à force de soins et d'intelligence (1).

A côté des réductions, l'art français des bronzes peut revendiquer aussi des créations originales, dont il a droit d'être fier. M. Barye est un véritable artiste : il était né pour produire de grandes choses; la fortune l'a contraint à en faire de petites, et, loin de se raidir contre le sort et de poser en génie incompris, c'est lui qui s'est mis à la portée de ceux qui ne le comprenaient pas. Il s'est fait fabricant de bronzes, et son talent exercera sans doute une salutaire influence sur le goût général de cette industrie. Les dispensateurs officiels de la renommée n'ont voulu voir en M. Barye qu'un sculpteur *de genre*, et cependant toutes ses œuvres, petites de dimension, possèdent la véritable grandeur, celle de l'idée. Elles se recommandent autant par la

(1) Il serait injuste de parler des produits de M. Barbedienne sans appeler l'attention sur les compositions charmantes de M. Cahieux, jeune artiste d'un vrai talent et l'une des victimes du choléra de 1854. Il montrait avec un rare bonheur et une grande puissance d'invention ce que peut le génie moderne, lorsqu'il puise ses inspirations aux sources vives de l'antiquité. — Parmi les industriels qui nous ramènent vers l'antiquité, il faut citer encore M. Delafontaine, qui s'inspire constamment aux sources les plus pures, et M. Susse, qui dispose également d'un appareil de réduction dû à M. Sauvage.

vérité patiente qui préside à l'exécution des moindres détails que par la verve et la liberté qui marquent toutes ses inventions d'une si harmonieuse énergie.

Rentrant dans le domaine de l'industrie, on doit citer parmi les plus habiles fondeurs de Paris M. Thiébaut et MM. Eck et Durand. M. Thiébaut avait exposé de magnifiques fontes brutes coulées d'un seul jet. Pour qu'on n'en pût douter, il les montrait telles qu'elles étaient sorties des moules, encore entourées des jets et des évents. Cette exposition offrait un haut intérêt, elle témoignait de la perfection à laquelle est arrivé maintenant le moulage en sable. Il est bon d'ajouter que ces fontes d'un seul jet n'étaient que des tours de force exécutés pour la circonstance : dans la pratique habituelle, toutes ces statues sont fondues en plusieurs pièces. Quant à MM. Eck et Durand, pour se convaincre de leur habileté, il suffit de rappeler que ce sont eux qui ont fondu les portes de la Madeleine, et de signaler, outre les fontes si délicates qui ont figuré dans leur exposition particulière, les principaux monumens en bronze de la grande nef du palais.

Veut-on maintenant connaître le goût général qui domine aujourd'hui? Il faut regarder les bronzes de M. Denière. La plupart de ces bronzes sont dorés; ne pouvant les faire beaux, on les a faits riches. Sans doute tout cela est éblouissant, et cependant je reste froid et insensible. Pourquoi? Parce que là rien n'est simple, rien n'est vrai, rien n'est réellement grand, rien n'élève ma pensée vers l'idéal, que je cherche partout, même dans les plus modestes objets. Voyez ce service de table exécuté pour M. de Kisselef; examinez toutes ces figures si bien dorées à l'or mat, ces enfans maniérés, ces femmes nues dont les corps semblent tordus à dessein pour montrer la richesse prétentieuse de leur sein : où est la simplicité? où est la vraie beauté?... Je ne vois là qu'un luxe qui s'affiche, une richesse matérielle considérable, et rien de plus. J'en dirais autant de cette grande corbeille de fleurs soutenue par trois enfans de grandeur naturelle, d'un goût et d'un dessin déplorables. Certainement tout cela est arrangé avec une certaine recherche, c'est peut-être ce que le monde appelle *joli;* mais alors le monde se trompe, et l'art n'a rien à voir dans de pareilles extravagances.

Parmi les nations étrangères chez lesquelles l'art des bronzes est encore représenté par des œuvres sérieuses, le royaume-uni doit être cité le premier. Dans une des principales villes manufacturières de ce pays, à Birmingham, un industriel puissant par les ressources dont il dispose et par l'énergie qu'il met dans ses efforts, M. Elkington, est presque parvenu à acclimater en Angleterre cette industrie des bronzes d'art, si peu faite pour vivre et se développer au milieu des brouillards; mais les Anglais ont beau nous enlever à prix d'or nos

ouvriers les plus expérimentés, nos artistes les plus habiles : tout ce qui touche au sol britannique s'y marque aussitôt d'un cachet dont l'originalité n'est pas douteuse, mais dont la valeur réelle est très contestable. Néanmoins il est juste de signaler plusieurs beaux bronzes dans l'exposition anglaise. Ainsi, à côté des pièces galvanoplastiques de M. Elkington, il faut citer la *Lesbie* pleurant sur l'oiseau mort qu'elle presse sur son sein. Cette statue est de M. Cumberworth; la pose en est heureuse, la tête est bien traitée, mais l'arrangement des cheveux manque d'idéal, et il y a dans les parties nues une réalité trop pauvre. La *Négresse* de M. John Bell est une fonte remarquable, qui mérite également des éloges. Quant à la *Dorothea* du même artiste, elle rentre tout à fait dans le goût anglais. Son *Tireur d'aigle* est une grande figure académique, dont la pose fatigue vite le spectateur. Enfin dans cette exposition si remarquable de M. Elkington, on a retrouvé l'Angleterre avec ses étranges contrastes. A côté des merveilles du Parthénon, à côté du *Thésée* et de l'*Hercule au repos*, on remarquait des excentricités toutes britanniques, telles par exemple que *la Jeune Naturaliste* de M. H. Weekes. Quant aux petits bronzes d'ameublement, les rares spécimens qui nous étaient offerts ne nous montraient qu'un goût puéril : c'est *la Morale en action*, *l'Exaltation des Douceurs de la Maternité*, etc.

La Prusse occupe aujourd'hui une place également importante dans l'industrie et dans l'histoire de l'art contemporain; elle est le pays le plus sérieusement érudit de l'Europe, elle compte surtout des sculpteurs d'un grand talent. L'art des bronzes allemands avait exposé une grande statue héroïque du feu roi Frédéric-Guillaume III vêtu en empereur romain. La raideur germanique se prête mal à la majesté de la pourpre romaine, et bien que cette œuvre importante témoigne de beaucoup de science, bien qu'elle dénote de sérieux efforts vers un art réellement élevé, on reste froid en la contemplant. Toutefois il y a de curieux détails dans les parties de l'ajustement; la draperie du manteau surtout est fort bien traitée, et telle qu'elle est, cette figure historique peut être comptée parmi les monumens en bronze les plus remarquables de l'art allemand. — Citons encore la *Madeleine pleurant aux pieds de Jésus crucifié*, d'après le professeur E. Rietschel. Ce bronze, d'un beau style, sortait des ateliers de M. Lauchhammer; — un *Aigle enlevant une gazelle*, fondu d'après M. F. Bürde, par M. C. Fischer de Berlin; — enfin deux *Cerfs*, d'après M. Ch. Rauch, fondus par M. Deravanne. — Les petits bronzes prussiens étaient d'une extrême faiblesse.

La Toscane avait envoyé trois pièces importantes et d'un grand intérêt, dues au professeur Clemente Papi de Florence. — C'étaient d'abord une jolie copie du groupe de *Persée et Méduse* de Cellini, — puis la tête du *David* de Michel-Ange. Ce bronze colossal a permis

à ceux qui n'ont pas vu la statue célèbre placée à la porte du *Palazzo Vecchio* à Florence d'admirer ici la puissance de l'un des chefs-d'œuvre du Buonarotti. — Enfin sous cette dénomination : *Badinage sur l'art de la fusion,* l'habile professeur florentin nous présentait une plante d'aloès, avec toutes ses feuilles et toutes ses racines, coulée d'un seul jet, et probablement sur nature. C'est là une des pièces les plus curieuses que puisse offrir aujourd'hui l'industrie des bronzes; mais ce badinage coûte 3,360 francs, c'est cher. — La tête du *David* était cotée 3,750 francs, et le *Persée* 8,400. — Rome était représentée par une intéressante petite réduction de sa colonne trajane, en bronze doré. — Enfin la Chine, où peut-être est né cet art des bronzes, la Chine n'a plus rien à nous apprendre. A peine nous a-t-elle montré quelques bronzes anciens d'une admirable patine. Ce qu'elle produit aujourd'hui est au-dessous du médiocre. — Tels sont en résumé les bronzes étrangers dignes de quelque intérêt que nous ayons à signaler à côté des bronzes français.

Il résulte de l'ensemble de cette étude que l'industrie des bronzes, après avoir atteint sa forme la plus parfaite chez les Grecs du VIe au IVe siècle avant Jésus-Christ, a suivi les destinées générales de l'art, et qu'elle s'est perdue presque complétement pendant le moyen âge pour reparaître avec un nouvel éclat pendant les beaux siècles de la renaissance italienne. Naturalisée française à partir de François Ier, elle acquit chez nous sa plus grande puissance sous Louis XIV pour dégénérer ensuite sous Louis XV, et arriver à une stérilité complète au commencement de ce siècle. Depuis trente ans enfin, l'industrie des *bronzes d'art* s'est relevée en France avec une grande vigueur; elle a accompli de notables progrès, créé une technologie nouvelle qui se trouve maintenant très avancée vers la perfection, accru sa production dans des proportions considérables, tellement que l'exposition universelle a pu la montrer toute française, très riche déjà de son présent et plus riche encore de son avenir, si elle sait utiliser les instrumens précieux que la science lui a livrés.

Au point de vue de l'*industrie* des bronzes, la France a donc une réelle prééminence. En est-il de même de la question d'art? Nous ne pouvons malheureusement l'affirmer. Si nous avons parlé longuement des monumens en bronze qu'ont laissés l'antiquité et la renaissance, c'est que seuls ils sont capables de guider nos efforts sans jamais nous égarer. De nobles tentatives ont été faites pour ramener l'industrie des bronzes vers cette direction certaine, et nous avons signalé les nombreuses réductions qui tendent à populariser les plus belles époques de l'art : elles ont déjà produit des artistes et des œuvres d'une puissante originalité, et elles nous donnent quelque confiance pour l'avenir; mais la grande majorité des bronzes que l'exposition nous a montrés témoigne du mauvais goût qui domine

encore aujourd'hui chez le fabricant aussi bien que dans le public. La plupart des fondeurs en renom nous reportent au goût déplorable qui domina l'Europe entière au XVIIIe siècle. Nous voyons dans presque tous ces bronzes le *superflu* et l'*exagération*, c'est-à-dire les signes infaillibles de l'impuissance. Et cependant une véritable renaissance s'est opérée depuis soixante ans : l'antiquité est venue pour la seconde fois redonner la vie à l'art, dont on désespérait; les efforts des Winckelmann, des Lessing, des Stuart, des Mengs, des Müller, ont créé une ère nouvelle et féconde. L'érudition passionnée des savans a été heureusement contagieuse, et aujourd'hui tout le monde veut connaître la Grèce et l'Italie. Il est facile de suivre les efforts de cette réaction dans nos écoles de peinture et de sculpture : nous lui devons aujourd'hui nos maîtres les plus habiles, et qui ne voit maintenant la distance énorme qui sépare les compositions puériles des Vanloo, des Boucher et des Watteau, de la science sérieuse et élevée des artistes les plus éminens dont la France s'honore aujourd'hui? Pourquoi donc l'art des bronzes ne participe-t-il pas à ce mouvement salutaire? Pourquoi voyons-nous encore presque partout ces amours insolens qui pullulaient dans les petites maisons au temps de Mme de Pompadour? Pourquoi souvent aussi cet art prétendu gothique, qui n'a du moyen âge que la raideur sans en avoir la naïveté? Pourquoi ces troubadours de pendule et ces chevaliers bardés de fer? — Telles sont les questions que la critique doit sérieusement adresser à la plupart de nos fabricans. Songeons toujours à l'influence utile que peuvent exercer sur le goût général les *bronzes d'art* les plus modestes et par conséquent les plus répandus, et n'oublions pas que les objets les plus humbles portent en eux leur idéal comme les monumens les plus somptueux. Plutarque nous apprend que Sylla, dans toutes ses expéditions, portait sur son sein une petite figure d'Apollon Pythien en bronze doré, et qu'il la baisait souvent. Eh bien! les bronzes d'art, répandus partout aujourd'hui, sont comme les dieux de nos foyers domestiques. La possession nous y attache, et ils font presque partie de notre existence intime. Ayons donc soin de bien choisir ces divinités inspiratrices de notre goût : qu'elles développent le sentiment véritable de l'art, qui existe en germe chez la plupart d'entre nous, mais qui a besoin, pour se produire, d'être incessamment cultivé. Enfin qu'elles nous élèvent peu à peu vers les hautes régions d'où notre esprit ne doit jamais descendre.

A. Gruyer.

NUSSIR-U-DIN

LE

DERNIER ROI D'AOUDE

The private Life of an eastern King, by a member of the household of his late majesty Nussir-u-deen, king of Oude; 1 vol. in-8°. London, Hope and C° 1855.

Si nos descendans éprouvent quelque difficulté à raconter l'histoire de notre XIXe siècle, ce ne sera point faute de documens. Jamais aucune époque n'a réuni une telle masse de matériaux bons et mauvais. Et ce n'est pas seulement notre petite Europe qui a le privilége d'intéresser les collecteurs de faits, ce sont les pays les plus inconnus et les plus lointains du globe. Nous avons aujourd'hui des renseignemens plus précis et plus exacts sur l'insurrection chinoise que nos pères n'en avaient il y a deux siècles sur les révolutions de la Russie. Le royaume de Dahomey nous est relativement plus familier que tel pays du Nord ne l'était autrefois; nous connaissons toutes les intrigues du palais de Kamehameha IV, et il n'y a pas un îlot de l'Océanie qui ait des secrets pour nous. Cette exploration en tout sens de l'univers est même une des seules choses incontestablement bonnes que notre siècle ait produites. C'est cependant à une seule nation que nous devons cette lumière jetée sur le monde entier, — à l'Angleterre. Les autres nations ont peu fait relativement pour cette divulgation des secrets de la vie humaine sous toutes les formes qu'elle peut revêtir; l'Allemagne elle-même, la savante et méthodique Allemagne, commence à peine à entrer dans cette voie de recherches, et il est douteux qu'elle y réussisse jamais aussi bien que l'Angleterre. Le dévouement à la science, qui est une si grande et si noble

chose, n'est cependant pas dans ce genre d'investigations la qualité la plus nécessaire, et il peut même arriver qu'on serve mieux la science en ne s'en inquiétant point du tout. Des mobiles très inférieurs peuvent être infiniment plus utiles dans ce cas particulier que l'amour de la science ou du progrès humain, — par exemple le désir de faire fortune, l'amour des aventures ou des émotions violentes, l'instinct de la curiosité, et même ce simple appétit du nouveau qui s'empare des imaginations blasées, mais actives encore, d'une époque corrompue et fatiguée. Pour bien voir le pays que l'on visite lorsque ce pays est l'Inde ou l'ouest de l'Amérique par exemple, il n'est pas absolument nécessaire de posséder des connaissances historiques étendues, ou d'être un grand orientaliste; il vaut souvent mieux commander tout simplement un navire, être capable de prendre part à une chasse au tigre, ou bien avoir une assez grande habitude du danger pour n'être pas effarouché par une attaque soudaine de sauvages et de bêtes féroces. Là est la source de la supériorité que possèdent les Anglais sur les autres peuples dans ce qu'on peut appeler la littérature des voyages. Leurs innombrables relations de voyage ne sont cependant rien de remarquable sous le rapport de l'art et de la composition, ni sous le rapport de la science. Rien généralement de moins savant, de plus incomplet, de plus *fragmentaire* que ces relations. Souvent elles ne contiennent qu'un seul fait, mais sur ce point la lumière est complète. Ces relations non plus ne sont pas signées de grands noms dans la science : ceux qui les écrivent sont des capitaines de navire, des aventuriers, des lieutenans en congé, des marchands, de jeunes lords ennuyés; mais qui d'un savant ou d'un aventurier peut pénétrer avec le plus de sagacité les mystères d'une cour barbare, les secrets d'une tribu sauvage, bien plus la poésie d'une terre périlleuse, où le métier de contemplateur exige l'adresse d'un maître d'armes et d'un chasseur consommé, la science d'équitation d'un centaure ou d'un *gaucho?* Qui d'un savant ou d'un marchand est le mieux à même de pénétrer le caractère d'un peuple, ses vices et son degré de moralité? Il y a plus : trop de scrupules de morale peuvent nuire chez l'observateur, et il y a des peuples qu'il est difficile de bien comprendre, si l'on ne met pas de côté toutes les idées de dignité et de probité qui forment le bagage d'un homme civilisé. Telles sont quelques-unes des raisons pour lesquelles la littérature des voyages a prospéré en Angleterre plus que dans tout autre pays. Les voyageurs anglais sont moins des *voyageurs*, c'est-à-dire des savans, que des curieux, ou des hommes obligés par fatalité ou profession de connaître avec exactitude les peuples avec lesquels ils ont à traiter ou à commercer.

Par une autre raison encore, l'Anglais mieux que les autres peu-

ples civilisés est appelé à rendre à l'humanité ce service de l'exploration du monde. L'Anglais peut être plein de préjugés, individuel, égoïste, incapable de s'assimiler les élémens étrangers; mais il a un grand avantage sur le Français ou sur l'Allemand : il ne s'étonne de rien. Quand il part pour les antipodes, il ne se promet pas d'avance un plaisir tout nouveau, et ne s'effraie pas outre mesure de l'ennui qu'il va subir. S'il s'ennuie moins qu'il ne l'avait supposé, c'est tant mieux. S'il ne trouve pas ce qu'il espérait, c'est tant pis. Il n'éprouve donc ni illusions, ni désenchantemens. Il visite l'Inde ou l'Australie comme il visiterait une paroisse des environs de Londres, et il se conduit dans les plus lointains pays comme il se conduirait dans sa propre contrée, c'est-à-dire qu'il y dîne à ses heures habituelles, déjeune et dort à ses heures habituelles. Par conséquent, n'y fît-il même qu'une courte halte, il n'y *passe* pas, il y *séjourne*. Enfin, dernière qualité, il manque de la faculté d'assimilation et ne perd jamais son individualité. Le Français adopte vite les mœurs et les usages des peuples étrangers qui l'ont choqué d'abord. Il commence par se moquer des sauvages pour se faire sauvage lui-même huit jours après; grande preuve de bonté naturelle, et en même temps grande preuve de faiblesse. Grâce à cette qualité ou à ce défaut, comme on voudra l'appeler, il est capable de passer au milieu des peuples, de partager leur existence, de se faire complice de leurs mœurs, sans se rendre mieux compte, au bout de tout cela, de leur nature et de leurs instincts qu'avant de les avoir visités. L'Anglais au contraire n'abdique jamais son individualité, excellente qualité pour bien voir, car les choses extérieures posent devant lui comme objets d'étude ou de simple curiosité. En un mot, les relations entre l'*objectif* et le *subjectif* sont mieux et plus sagement maintenues par l'Anglais que par le Français, qui s'identifie trop facilement avec l'*objectif*, et que par l'Allemand, qui assimile trop volontiers à son *moi* tout ce qui lui est extérieur.

Nous avons une preuve de plus de cette faculté d'observation propre aux Anglais dans le curieux livre intitulé *la Vie privée d'un roi d'Orient*. L'auteur, ancien officier au service de sa majesté Nussir-u-deen, second roi d'Oude, n'a point de système préconçu; il n'est point un profond orientaliste, et il confesse même qu'il n'a jamais su d'hindoustani que ce qu'il lui en fallait pour se faire comprendre des indigènes et n'être point embarrassé au milieu d'eux. Il n'a aucune idée et ne donne à son gouvernement aucun conseil politique; mais en revanche il connaît à fond les choses qui sont tombées dans le domaine de son expérience, il n'a perdu ni un mot, ni un geste. Sa description du royaume d'Oude est, si l'on peut associer des mots aussi contraires, une sorte de tableau hollandais de l'Orient. On a là le ménage et l'intérieur du roi d'Oude, sa cuisine, ses écuries, les

portraits de ses domestiques et de ses femmes, le portrait du roi Nussir-u-deen dans toute sorte de costumes et d'attitudes, à table, à cheval, au sortir du bain, en chapeau noir et en frac à l'anglaise, en costume oriental et la couronne sur le front. Seulement il ne faut pas oublier que les scènes de cette série de tableaux d'intérieur à la flamande se passent en Orient, et que par conséquent les détails les plus humbles sont d'une opulence et d'une étrangeté singulières; les ustensiles de ménage sont d'or, les servantes sont vêtues d'étoffes lamées d'or et d'argent; pour chats domestiques on a des tigres, et pour animaux familiers des éléphans.

Le royaume d'Oude ou d'Aoude, situé dans l'Inde septentrionale, entre le Punjab, le Népaul et le Delhi, est, ainsi qu'on le sait, placé sous le protectorat de la compagnie des Indes. Jadis province du grand empire mogol, pillé par Warren Hastings au dernier siècle, réduit de moitié par lord Wellington, qui annexa une grande partie de son territoire aux possessions anglaises, il fut constitué sur ses bases actuelles en 1819 par le marquis d'Hastings, qui ajouta à ce qui restait de cette province, jadis florissante, quelques déserts conquis sur le Népaul, et sacra roi, au nom de la puissante compagnie des Indes, le nawab Gazi-u-deen, père du héros de cette histoire. Quoique tous ces faits soient le développement naturel de la conquête et qu'il n'y ait pas à s'en étonner, on peut dire néanmoins, sans courir le risque d'être accusé de sentimentalité philanthropique mal placée, qu'il y a eu rarement quelque chose de plus injuste que les traités qui unissent le royaume d'Oude à la compagnie des Indes. L'indépendance du pays est nominale, et il est inutile d'ajouter que le prix du protectorat anglais est le sacrifice de l'indépendance du roi. La compagnie protége le roi pour se garantir elle-même, c'est-à-dire pour empêcher que le roi ne se serve de son pouvoir contre la domination anglaise. Jusque-là la philanthropie n'a rien à dire à cette politique; mais ce roi, impuissant pour le bien de ses sujets, est en revanche très puissant pour le mal. Les traités lui garantissent sa couronne et ses possessions contre tout ennemi extérieur et intérieur, c'est-à-dire que si ses peuples, las d'une oppression capricieuse et sanglante, se soulèvent contre lui, la redoutable compagnie appose son *veto*, et s'engage à lui livrer, pieds et poings liés, ses sujets, pour qu'il continue à les ruiner et à les mutiler. La compagnie lui donne le pouvoir de faire tout le mal qu'il voudra à d'autres qu'elle; il profite largement de cette permission. Tous les caprices qui peuvent passer par la tête d'un despote oriental, il les satisfait avec sécurité et impunité. Meurtres, mutilations, pillages, extorsions, supplices bizarres, exils ignominieux, emprisonnemens dans des cages de fer, il peut se permettre toutes ces plaisanteries à l'égard de ses sujets; mais que ces derniers, las de cette crimi-

nelle tyrannie, se gardent bien de remuer, car le résident anglais de Lucknow n'a qu'à faire un signe, et les troupes anglaises cantonnées sur la frontière étoufferont la rébellion. Ajoutez que les malheureux sujets de cet empire n'ont pas même la ressource des états despotiques très étendus, et où la jalouse surveillance de la tyrannie ne peut s'exercer également partout, grâce aux distances. Non : le territoire d'Oude n'étant pas plus étendu que celui des Pays-Bas et de la Suisse réunis, personne n'échappe à l'œil fascinateur et à la griffe du tigre couronné. Supposez le despotisme oriental établi dans quelqu'un des petits états de l'Europe, et vous aurez une idée imparfaite de la situation du peuple d'Oude, car il faudra supposer encore que ce despotisme est protégé par un puissant voisin.

Le roi d'Oude est donc libre de se livrer à tous les caprices de son imagination orientale. De gouvernement, d'administration légale, il n'en existe point, et comme il faut bien cependant montrer son pouvoir en quelque chose, le monarque montre le sien en pillant ses sujets. On lève le revenu public à coups de fusil. Dans cet aimable état d'anarchie, où personne n'est protégé que le roi, les sujets sentent le besoin de se protéger eux-mêmes et ne sortent jamais qu'armés. Lucknow, la capitale de ce royaume, est certainement une des plus étranges villes qu'il y ait dans le monde entier. Ces habitans armés de pistolets et de poignards, de brassards et de boucliers en peaux de buffles, vous croyez peut-être qu'ils vont en guerre, ou tout au moins qu'ils se rendent à quelque parade militaire? Non, ils vont traiter de leurs affaires, vendre ou acheter ce que les caprices du roi et de ses collecteurs de taxes ont bien voulu ne pas leur enlever. Quant au roi sous l'administration duquel existe un tel état de choses, c'est un des souverains les mieux logés de la terre. Sa résidence se compose d'une succession de palais qui s'étend sur l'une des rives du Goomty, tandis que sur l'autre rive s'étend sa ménagerie, parc immense où des troupes d'éléphans, de rhinocéros, de tigres, de léopards, d'antilopes, de lynx et de chats de Perse s'ébattent au soleil, dit notre auteur, comme les moutons et les vaches dans un parc anglais. Le luxe des habitans n'est naturellement point en proportion avec le luxe du souverain, et les rues de Lucknow sont encombrées de mendians armés comme les autres citoyens, et qui, ainsi que le mendiant de *Gil Blas*, vous demandent l'aumône l'escopette à la main. Il est même assez curieux de retrouver au fond de l'Asie le type du *lazzarone* italien, avec ses mœurs, ses phrases sacramentelles, ses complimens hyperboliques et ses injures aristophanesques. C'est une preuve de plus que les mêmes causes ont partout les mêmes effets, et qu'un état d'abjection ou de dignité morale engendre partout à peu près les mêmes mœurs et le même langage. Est-ce dans une rue de Naples ou dans une rue de Lucknow que se

passe la petite scène que voici? « La lumière du soleil a brillé sur l'esclave de monseigneur, et le pauvre esclave sera nourri, vous dit un impudent et vigoureux gaillard armé d'une forte moustache, un sabre et un bouclier au poing, en vous tendant la main. — Vous êtes, vous dit-il, la lumière du soleil, — et ce compliment vaut bien, à son avis, le salaire d'une journée de travail. Vous vous détournez de dégoût, et alors, aussi tranquillement qu'il vous avait débité ses complimens, il vous fait part de son opinion sur les membres féminins de votre famille (particulièrement votre mère et vos sœurs) dans un langage trop nu et trop énergique pour souffrir la traduction, et plutôt hardi et expressif qu'élégant. » Les citoyens armés et les mendians forment le plus intéressant spectacle de Lucknow, et partagent l'attention et l'étonnement du voyageur avec les chameaux et les éléphans, qui se promènent dans la ville aussi communément que les mulets en Espagne, les ânes et les bœufs dans nos villages, les chevaux dans nos rues.

Lorsque notre aventurier se présenta à la cour de Lucknow, le roi régnant était Nussir-u-deen, un des deux fils du premier souverain élevé au trône par la compagnie. Ce n'était point sans difficultés qu'il avait succédé à son père Ghazi-u-deen, qui l'avait déshérité et avait formé, paraît-il, le dessein de le tuer plutôt que de lui laisser la chance de monter sur le trône. Il devait son élévation à l'énergie de sa mère, la *padshah begum* (sultane favorite). Elle arma les femmes de son harem, et, après un combat sanglant dans l'intérieur du palais, elle réussit à déjouer les projets du roi, grâce à sa bravoure et aussi à l'intervention du résident anglais. Nussir-u-deen devint donc roi, et son premier acte fut de suivre les traces de son père : bon sang ne peut mentir. De même que son père avait voulu le déshériter, Nussir voulut déshériter son fils. La mère disputa son petit-fils à cette bête fauve et le prit sous sa protection. L'ingrat Nussir, oublieux du passé, ordonna à sa mère de quitter le palais; elle refusa. Le roi envoya contre elle ses *femmes-cipayes* (garde d'amazones qui habite le palais du roi), et un nouveau combat s'engagea dans lequel quinze ou seize femmes de la *padshah begum* furent tuées. Le résident anglais intervint de nouveau. Le roi promit au colonel Lowe (c'était le nom du résident) de ne point tourmenter sa mère ni de toucher à son fils, si elle consentait à se retirer à un palais qu'il indiqua. « Le résident se porta garant de la vie de l'enfant, et la *begum* partit contente. Elle eut plus de confiance dans la parole d'un *gentleman* anglais qu'elle n'en aurait eu dans les sermens les plus solennels du roi et de tous ses ministres. En vérité, ce n'est pas en Europe que l'on découvre la grandeur de l'Angleterre et la puissance magique que renferme le nom d'Anglais. » Cette brave et courageuse mère de Nussir est le personnage

le plus intéressant du livre, le seul qui ait des affections naturelles et quelque chose d'humain. Elle avait réussi contre Ghazi-u-deen, elle ne devait pas réussir contre le fils ingrat qu'elle avait sauvé de la disgrâce et peut-être de la mort. Après le départ de sa mère, Nussir fit publiquement proclamer son fils illégitime. Une fois stigmatisé ainsi, l'enfant ne pouvait plus hériter de la couronne. Cependant, après l'empoisonnement de Nussir, la *begum* fit encore une tentative, cette fois réellement héroïque, car elle ne craignit pas d'entrer en lutte avec le formidable pouvoir de l'Angleterre. Elle fit entourer de troupes le palais où habitait le résident anglais qui refusait de reconnaître le jeune prince; mais les troupes de la compagnie des Indes arrivèrent à leur tour, quelques coups de fusil furent échangés, et le roi de la compagnie, un oncle de Nussir, monta sur le trône.

Si Nussir traitait ainsi sa mère et son fils, il n'y a point lieu d'être étonné qu'il se portât aux derniers outrages envers les autres membres de sa famille. Famille! quel est ce mot-là? Dans le pays d'Oude, le roi seul est tout; ses parens les plus proches ne participent en rien à sa grandeur, et ont moins d'importance qu'un eunuque favori ou une danseuse qui a captivé pour une semaine les sens très susceptibles du roi. S'ils ont encouru la colère du souverain, le dernier esclave du palais a le droit de les bafouer sans pitié, et cela avec la plus complète impunité. C'est là la façon dont le despotisme rétablit l'égalité. Tous sont égaux devant la violence et la cruauté du monarque, aussi bien un prince royal qu'un mendiant. D'ailleurs les victimes sont peu intéressantes : si elles sont tyrannisées, elles n'attendent que le moment de tyranniser à leur tour, et elles infligeraient, si elles en avaient le pouvoir, les mêmes outrages qu'elles ont à subir. Nussir avait plusieurs oncles vieux et infirmes qu'il se plaisait à insulter et à fouler aux pieds; mais ces oncles avaient comploté jadis sa perte de concert avec son père, et ils finirent par le faire empoisonner. Ils ne valaient probablement pas mieux que leur neveu, et la seule raison qui semblait militer en leur faveur était leur vieillesse et leurs infirmités. Quoi qu'il en soit, ils étaient une grande ressource pour Nussir : quand ses danseuses ou ses jeux de marionnettes l'ennuyaient par trop, quand il ne trouvait plus aucun plaisir dans les combats de bêtes fauves, qu'il ne lui était tombé depuis longtemps sous la main personne à faire décapiter, quand il sentait qu'il avait besoin d'un dérivatif puissant pour secouer sa torpeur que n'éveillaient plus les jouissances physiques, la cuisine indienne et le vin de l'Europe, alors il invitait à dîner un de ses oncles, et les habitués de la table royale étaient sûrs qu'ils allaient avoir un spectacle exceptionnel. Les plaisanteries qu'on faisait supporter aux princes étaient très variées, grâce au génie inventif du barbier du roi, Anglais de basse extrac-

tion, cruel et rapace, qui s'était emparé si bien de l'esprit de son maître, qu'il était le véritable souverain d'Oude, et que Nussir tomba dès que le barbier eut été chassé par ordre de la compagnie. Nous regrettons que l'auteur ait cru devoir taire le nom de ce facétieux scélérat qui doit vivre aujourd'hui dans une opulence somptueuse, fruit de ses rapines et de ses crimes. Le lecteur aura une idée du génie drôlatique de ce favori et de l'affection que Nussir portait à ses oncles par les deux anecdotes suivantes.

Le roi avait invité à dîner un de ses oncles, nommé Saadut. Après le dîner, les convives, échauffés par le vin, se préparaient à assister aux divertissemens ordinaires des soirées du palais. — Dansons une écossaise! s'écria le barbier illuminé par une idée soudaine; je danserai avec Saadut. — Bonne idée, bonne idée! répond le roi; que le khan danse avec mon cher oncle. Sur l'assentiment du roi, le barbier saisit Saadut, et le malheureux vieillard, à moitié ivre, tourne et tourne jusqu'à ce qu'il soit sur le point de s'évanouir. Au milieu de ce tourbillonnement, le barbier, d'un coup de main, fait tomber son turban, grave outrage chez les Indiens d'Oude et que le vieillard ressentit vivement, car, même dans l'état d'ivresse où il était, il porta la main sur son poignard. Ce geste fut aperçu par le barbier, qui, d'un mouvement rapide, jette le poignard loin de lui, détache le ceinturon du vieillard, déroule le châle qui lui ceignait le corps, puis enlève sa veste de tissu d'or; pièce à pièce, morceau par morceau, le barbier déshabille le pauvre prince. Quelques-uns des officiers anglais, irrités de cette insolence, s'approchèrent pour protéger le vieillard. — Arrière, messieurs! cria le roi; je veux que la plaisanterie continue, ou, par le ciel! je vous mets aux arrêts. — Le malheureux vieillard se tenait là, au milieu de l'appartement royal, nu comme au jour de sa naissance, jouet des esclaves et de la canaille du palais, bafoué et même frappé, dans un état d'ivresse qui ajoutait encore quelque chose de ridicule à cette scène repoussante, et cependant versant des larmes et se couvrant la figure de ses mains. Dans cet état, le roi le força de danser jusqu'à ce que ses yeux se fussent assouvis de ce honteux spectacle.

Un autre oncle de Nussir, encore plus âgé que le précédent, nommé Asoph, reçut une semblable invitation à dîner. Il ne s'y rendit pas sans hésitation; il pressentait quelque humiliation ou quelque cruauté. — Savez-vous ce que me veut le roi? demanda-t-il au voyageur anglais dont nous citons le récit. — Mais seulement dîner avec vous, je crois. — Hélas! je suis vieux, ma tête est grise et mon œil éteint; je ne puis être un compagnon pour mon neveu, qui est jeune et avide de plaisirs. « Il y avait, dit notre auteur, une grande et très pathétique expression dans ces paroles, que le vieillard prononça avec toute la musique du langage hindoustani. Je fus touché de son

chagrin. » Le dîner commença sous de très bons auspices : le roi entra, salua avec grâce et dignité (pas plus que Néron et Héliogabale, Nussir ne manquait d'une certaine élégance royale), et se montra pour son oncle plein de prévenances hypocrites. Une bouteille de madère fut placée devant Asoph, et les toasts se succédèrent si rapidement, que le vieillard, sentant que la liqueur commençait à lui monter au cerveau, ne put tenir tête au roi et posa son verre à moitié vide seulement. Ici cessèrent les prévenances et l'hypocrisie. Le roi regarda fixement son oncle. — Est-ce que le vin qu'on sert à ma table n'est pas bon? demanda-t-il d'un ton sec. Asoph s'excusa, fit appel à sa volonté et réussit à tenir tête aux convives jusqu'à la fin du dîner. Au moment où les danses commencèrent, la bouteille de madère placée devant Asoph était à peu près vide. — Ne voyez-vous pas qu'Asoph n'a plus de vin? dit le roi en se retournant vers le barbier. Allez lui chercher une autre bouteille. — Le breuvage qu'on posa cette fois devant le malheureux était un composé de madère et d'eau-de-vie. Une ivresse complète fut produite bientôt par l'affreuse mixtion, et la tête du vieillard tomba sur sa poitrine. « Ses moustaches ont besoin d'être arrangées, » dit le barbier en se levant, et à la grande indignation des Européens témoins de cette scène, il tira brutalement le vieillard par ses moustaches, qu'il portait très longues. Mais ce n'était que le prélude d'une scène repoussante qu'il fallut contempler en silence sous peine d'encourir les colères du monarque, qui déjà avait prévenu toutes les observations par ces mots : « Est-ce que le vieux pourceau n'est pas mon oncle? est-ce qu'il ne m'appartient pas? Moi et le khan nous ferons de lui ce qu'il nous plaira. » En attendant, la tête du vieillard continuait à s'incliner, penchée à demi par le sommeil et à demi par l'ivresse. « Il faut lui redresser la tête, » dit le roi. L'obéissant barbier ne se le fit pas dire deux fois, et, prenant deux longs morceaux d'un fil très solide, il attacha habilement, en homme consommé dans son métier, les deux bouts de la moustache du prince aux bras du fauteuil sur lequel il reposait. Le roi battit des mains, chuchotta quelques mots à l'oreille de son favori, qui sortit et rentra bientôt après avec quelques fusées qu'on alluma sous le fauteuil du vieillard. Réveillé par la détonation, le prince tressaillit et fit un effort subit pour se lever. Ce mouvement lui arracha une partie de ses moustaches. La douleur avait dissipé complétement l'ivresse; Asoph se leva, et en courtisan consommé salua son neveu, le remerciant du plaisir qu'il lui avait donné et le priant de l'excuser si le sang qui coulait de sa blessure ne lui permettait pas de jouir plus longtemps de sa royale société.

Le lecteur ne doit cependant pas se faire illusion, et croire qu'il a affaire, en Nussir-u-deen, à quelqu'un de ces monstres de cruauté, phénomènes de scélératesse, qui ont épouvanté le monde. Non!

Nussir-u-deen n'était ni un Attila, ni un Gengis-Khan, ni un Tamerlan, ni un Sélim. Il n'avait pas l'âme assez forte pour ressembler en rien à ces types de la tyrannie. Encore moins ressemblait-il à ces fous de la vieille Rome, les Caligula ou les Commode, à qui l'ivresse du pouvoir inspirait des crimes si saugrenus et de si gigantesques sottises. Tout au plus était-il capable de quelques-unes de ces inventions de cruauté raffinée auxquelles se complaisaient le dilettante Néron et l'élégant Héliogabale; mais il leur ressemblait par quelques détails seulement, et non par l'ensemble du caractère. Son pouvoir n'était pas assez grand et assez indépendant d'ailleurs pour lui permettre les mêmes folies. Être tyran d'un petit royaume ou tyran d'un vaste empire, ce n'est point absolument la même chose, et l'étendue du pays où s'exerce le despotisme réagit sur le despotisme lui-même et l'empêche de se développer outre mesure. La tyrannie exercée sur un petit espace perd la moitié de sa force pour le tyran; elle pèse plus violemment, il est vrai, sur les peuples qui lui sont soumis; mais en revanche l'imagination du tyran est gênée et nécessairement limitée. Non, le roi Nussir était un tyran d'un ordre beaucoup moins extraordinaire que tous ces célèbres despotes. Sa tyrannie était un composé de trois sortes d'arbitraires : l'arbitraire d'un enfant gâté de la fortune, à qui le sort n'a imposé aucun contrôle; l'arbitraire d'un homme sans moralité, et enfin l'arbitraire particulier aux princes d'Orient. Il n'était de sa nature ni cruel ni doux. Il avait une âme essentiellement indienne, molle, sans résistance, capricieuse. Seulement cette âme, qui est celle de tous ses compatriotes, il l'avait vulgaire et faible. Comme les peuples mêmes soumis à sa tyrannie, il n'avait pas, à proprement parler, de caractère humain, et il était l'esclave de la nature.

Il est assez difficile d'expliquer ce que nous entendons par ces paroles, cependant nous l'essaierons. L'Européen seul a un caractère *humain*, c'est-à-dire qu'il agit en vertu d'une détermination bonne ou mauvaise qui est le fruit de sa volonté. La nature extérieure n'a pour ainsi dire pas de prise sur lui, ses sens ont avec la nature extérieure des relations établies d'une manière régulière et comme par suite d'un consentement mutuel. On dirait que chez les races européennes la nature et l'homme ont passé ensemble un contrat pour maintenir leurs droits réciproques. Il en résulte que chez nous il y a une dualité bien établie, la nature d'une part, l'homme de l'autre : chacune de ces deux parties vit indépendante de l'autre; mais en Orient il n'y a pas de nature humaine distincte de la nature extérieure, il n'y a pas deux royaumes séparés; l'homme est un des faits de la nature comme le bananier, le tigre ou l'éléphant, et il n'est pas un fait beaucoup plus important qu'aucun de ceux-là. Il existe des hommes en Orient ou en Afrique, mais il n'existe pas

de *nature humaine*. L'homme y a la nature sauvage de la bête fauve, ses mouvemens souples et gracieux, ses cruautés soudaines et inexpliquées, sa soumission, sa témérité et sa timidité. Le même voyageur qui nous introduit à la cour du roi d'Oude nous montre des tigres et des éléphans qui, en vérité, agissent d'une manière exactement conforme à celle de Nussir. Le roi dans ses cruautés et dans ses repentirs ressemble, à s'y méprendre, à l'éléphant Malleer qui tue son *mahout* et puis se laisse doucement mener en laisse par un enfant. On se demande quels sont ici les personnages humains, et l'on est tenté de prendre pour des hommes les bêtes qui figurent dans ce récit. Le tigre Kagra prendrait la place du roi Nussir, et le roi Nussir la place du tigre Kagra, qu'on ne serait nullement étonné de la métamorphose; l'un et l'autre ont exactement le même caractère.

Telle est la nature de ces Orientaux trop vantés, et à qui quelques-uns des dons les plus riches semblent n'avoir été accordés que pour marquer la différence entre le *phénomène* homme et les autres phénomènes naturels, et afin d'empêcher toute méprise trop grossière. Nussir-u-deen était un Oriental complet. Il était impossible de s'expliquer la raison de ses actions et de saisir le vrai fondement de son caractère. Il était cruel : pourquoi? Demandez au tigre pourquoi il est cruel. Quelquefois il épargnait : était-il clément? Demandez à la bête qui se détourne de sa proie sans qu'on en connaisse la raison si elle agit par clémence? Il était impossible de savoir pourquoi il était féroce à telle heure plutôt qu'à telle autre. Un mouvement du sang, une démangeaison de la peau, une minute d'un soleil trop ardent étaient les raisons déterminantes de ses actions. Un mot malsonnant vous faisait trancher la tête ou enfermer dans une cage de fer. On ne l'abordait donc qu'à genoux, direz-vous, et sans doute on ne lui parlait que par derrière un voile, ainsi que chez les anciens Perses? Eh! non, il était bon enfant, très familier; il se laissait parfaitement aborder, et il aimait à jouer avec ses favoris. Un jour il s'amusa à jouer avec eux au saut de mouton, prêtant gracieusement sa royale échine comme s'il eût été un simple écolier. Était-ce bonhomie? Non, il obéissait tout simplement à cette loi naturelle, que les enfans suivent instinctivement et que les hommes qui ont quelque souci de leur dignité redoutent dans la vie, — l'égalité de tous dans le plaisir. Une autre fois, ayant entendu raconter qu'un des divertissemens de l'hiver en Europe était les combats à coups de boules de neige, il voulut se donner ce spectacle, et en un instant le jardin fut dépouillé de certaines fleurs qui, ayant quelque ressemblance avec les boules de neige, servirent de projectiles à la joyeuse compagnie. Nussir poussait même plus loin la familiarité : il aimait à boire et à s'enivrer, et il ne craignait point de se montrer à sa cour dans cet état ignominieux; mais n'allez pas croire

pour cela qu'il eût des allures grossières. Cet ivrogne savait garder au milieu de ses vices une certaine dignité, et notre auteur reconnaît qu'il avait quelque chose de véritablement royal. Tel était Nussir : une énigme des plus compliquées et des plus embrouillées, qu'il était impossible de pénétrer. Grâce à ce caractère énigmatique, il devenait très dangereux de séjourner avec lui. Ses faveurs étaient périlleuses, car, comme il était impossible de connaître au juste le mobile de ses actions et que le caprice était l'unique règle de sa vie, l'expérience de la veille ne pouvait servir en rien au lendemain. C'est là ce qu'apprit à ses dépens un de ses ministres, le malheureux rajah Buktar Singh.

Un jour, au retour d'une promenade, le roi, qui aimait à porter l'habit européen, s'amusait à jouer avec son chapeau et à le faire tourner au bout de son pouce. Le chapeau étant de mauvaise qualité, ce jeu le défonça. Le roi se retourna en riant, comme pour inviter sa suite à partager sa joie. Rajah Buktar Singh pensa que c'était l'occasion de placer un bon mot : — Il y a un trou dans la couronne de votre majesté, dit-il. Le roi devint subitement pâle : — Avez-vous entendu le traître? demanda-t-il à l'officier qui se trouvait le plus près de lui. Mettez cet homme sous bonne garde. Allez, Rooshun (c'était son premier ministre), faites-moi décapiter cet homme.

Le rajah Buktar semblait perdu; il n'était point au service de la compagnie, il était citoyen d'Oude. Le roi avait donc un absolu droit de vie et de mort sur lui comme sur tout indigène. Subitement une pensée de justice excentrique traversa l'esprit de Nussir. — Comment agirait, demanda-t-il, un roi d'Angleterre envers un sujet qui l'aurait insulté ainsi? — Il l'aurait fait arrêter ainsi que l'a fait votre majesté, répondit un des officiers anglais, et l'aurait fait passer en jugement. — J'agirai donc de même, répondit le roi. Le résident intervint, un conseil fut tenu; toutes les voix parlèrent de clémence, et il fut résolu que le rajah aurait la vie sauve, que le *refuge du monde* (c'était le titre oriental de Nussir-u-deen) se contenterait pour toute vengeance de l'emprisonnement du coupable dans une cage de fer et de la confiscation de ses propriétés. Cependant il n'était pas encore sauvé, et un incident survint qui faillit de nouveau lui coûter la vie. — Je veux qu'il soit déshonoré, dit le roi, comme jamais rajah ne l'a été auparavant. Qu'on lui enlève son turban et son habit, son épée et ses pistolets, et qu'on les apporte ici. — Ces ordres furent exécutés. Le turban fut déroulé par un esclave et l'épée brisée par un vigoureux forgeron; quand vint le tour des pistolets, le forgeron crut devoir s'assurer s'ils étaient chargés. Ils l'étaient. — Sont-ils chargés? demanda le roi avec véhémence. — Que le refuge du monde jette sur son esclave un regard de bienveillance, les pistolets sont chargés, répondit le forgeron. — Eh bien! ne vous

avais-je pas dit que cet homme était un traître de la pire espèce? N'avait-il pas prémédité de me tuer? Vous entendez? les pistolets du misérable sont chargés! — C'était son devoir, en sa qualité de général, d'avoir toujours ses pistolets chargés afin de défendre votre majesté, dit avec fermeté un des favoris. — Ah! vraiment, c'est votre avis! répondit le roi. Par Allah! nous verrons si les autres pensent comme vous. Qu'on introduise le capitaine des gardes! — Le capitaine entra. — Capitaine, était-ce le devoir du rajah Buktar Singh d'avoir ses pistolets chargés? — C'est indubitablement le devoir d'un commandant en chef des forces de votre altesse d'être prêt à détourner tout danger qui pourrait menacer soudainement les jours de votre majesté. — C'est bien, qu'on les décharge et qu'on les brise.

Le lendemain, Buktar Singh et sa famille partirent de Lucknow. Un caprice du hasard avait renversé Buktar : un caprice du hasard le releva. Un an après cette aventure, des troubles éclatèrent dans Lucknow à l'occasion de la cherté des subsistances. Le roi fut fort étonné de l'audace de ses sujets. — Il y a évidemment quelque chose qui va mal là-dessous, dit-il; je n'ai jamais vu troubles durer si longtemps dans Lucknow. — Le ministre insinua que la récolte avait été mauvaise. — Taisez-vous, Rooshun, répondit le roi, vous êtes une vieille commère. La récolte a été excellente. — Un autre favori, le professeur d'anglais du roi, insinua à son tour que la police des bazars devait être mal faite. — Je suis de votre avis, répondit Nussir. Déguisons-nous et allons nous assurer de la chose de nos propres yeux, comme l'ancien kalife de Bagdad. — Ce qui fut dit fut fait. Le roi, accompagné de quelques favoris, descendit sous un déguisement dans les rues de sa capitale. On entra dans la boutique d'un changeur. Le changeur causait avec un voisin d'une nouvelle attaque contre les magasins de riz. — Tristes temps, tristes temps, Baboo. Ce n'était pas ainsi lorsque le rajah Buktar était ministre du roi. Il maintenait l'ordre dans les bazars. — Oui, en vérité, comme vous le dites, Madhub, le rajah maintenait l'ordre. Tristes temps, tristes temps. — Ce mot fit tressaillir le roi. Deux mois après, le rajah Buktar était de retour au palais, et sa faveur était plus grande que jamais.

Cette anecdote indique assez le caractère que nous avons essayé de décrire, c'est-à-dire un mélange de cruauté capricieuse, de sauvagerie spontanée et de dignité royale. Oui, il y a une certaine dignité dans la conduite de ce tigre, et nous ne pouvons partager à cet égard l'opinion de l'auteur anglais. Entre la conduite de Nussir et celle qu'aurait tenue en pareille occasion un prince européen, il n'y a que la différence de la latitude et du climat. En Europe, le courtisan qui aurait été aussi maladroit que le fut Buktar aurait perdu son crédit; en Russie, il eût été envoyé en Sibérie; dans l'Inde, il

court risque d'être décapité. Il n'y a qu'un degré de despotisme de plus, il est vrai qu'il est important.

Le résident intervint dans cette affaire, ainsi que nous l'avons dit, et il obtint quelques adoucissemens au sort de la famille du rajah Buktar, exemple frappant de la puissance de la compagnie des Indes sur l'esprit des populations asiatiques. L'honorable compagnie, la *Koompany Bahador*, est à la fois la terreur et la providence de ces populations. On l'implore comme une sorte de génie qui peut tout voir et tout entendre. La compagnie est un mythe sur la nature duquel les hypothèses les plus hardies peuvent être données par les Hindous. Aussi la famille de Buktar se crut-elle sauvée, dès que le résident intervint en sa faveur. L'auteur décrit la douleur et le désespoir de cette famille naguère si puissante, et qu'une minute a suffi pour renverser : c'est un tableau tout asiatique, qui rappelle à l'esprit toutes les scènes où l'humilité naturelle aux Orientaux se traduit par une pantomime si expressive, — les Juifs implorant leur vainqueur ou leur Dieu vêtus de sacs et la tête couverte de cendres, les musulmans le front penché contre la terre devant le commandeur des croyans, les parias se faisant petits et se collant aux murs pour laisser passer les hommes de race noble.

« J'ai vu bien des spectacles déchirans dans le cours d'une longue vie quelque peu aventureuse, mais je ne me rappelle rien qui m'ait affecté aussi vivement que cette malheureuse réunion de femmes et d'enfans. Ils furent tous traités comme Buktar l'avait été, dépouillés de leurs beaux habits et de leurs ornemens, revêtus du misérable costume dont on l'avait couvert. Ils étaient tous là, se serrant les uns contre les autres dans une attitude de crainte muette, comme des moutons qui attendent la boucherie. Le vieux père de Buktar était là, avec sa peau ridée et son pauvre corps amaigri, qui laissait voir distinctement sa charpente anatomique. Il était là, pleurant non de ses propres souffrances et de son déshonneur, mais des malheurs de son fils et des femmes de son fils. Des femmes délicates, qui avaient été élevées dans tous les raffinemens du luxe, dont jusqu'alors le visage n'avait jamais été exposé aux yeux des hommes, étaient là accroupies à terre, pêle-mêle avec leurs enfans, exposées aux regards et aux plaisanteries brutales de la soldatesque indigène, dispersée çà et là dans la cour du palais. L'une de ces femmes serrait son enfant contre son sein et semblait trouver quelque satisfaction dans son malheur à remplir ses devoirs de mère; une autre était assise dans une attitude de silencieux désespoir, corps incliné, yeux fixés à terre, une Niobé hindoue. Aucun sculpteur n'aurait pu trouver de plus belles formes que celles de deux d'entre elles, qui avaient ce teint de bistre si ravissant lorsqu'il contraste avec la chevelure de jais qui est si commune dans ces pays du soleil. Elles avaient déroulé leurs longues tresses noires, afin que ces emblèmes du chagrin formassent un manteau à leurs épaules nues, et elles n'en paraissaient que plus charmantes. »

Les caprices du roi n'étaient pas tous des caprices sanglans; il en

avait de fort drôlatiques, tout à fait dignes du grand Schahabaham et de ces princes de l'Orient célébrés par Crébillon fils. Volontiers il eût dit, lui aussi, à un bouffon ou à une danseuse qui ne l'amusait pas : « Ah çà! tâchez ne pas m'ennuyer, ou je vous fais couper la tête. » Un jour, une nouvelle esclave venue du Cachemire figura parmi les danseuses chargées d'égayer les après-dînées de sa majesté. Elle se nommait Nuna, et était extrêmement belle sous ce costume oriental qui voile les formes sans les cacher. La perfection de son beau corps, que l'on distinguait exactement sous ses voiles, attira l'attention du roi. Elle chanta, les accens de sa voix allèrent à l'âme du prince. Elle dansa, les souples mouvemens de ses membres remuèrent les sens de son maître. « Qu'on lui donne cent roupies, dit le roi, en récompense de son chant. » Le lendemain, les prodigalités redoublèrent : « Qu'on lui donne deux cents roupies, » dit le roi, — et lorsqu'il se leva, il ne voulut pas d'autre appui que le bras de Nuna pour l'accompagner au harem. Nuna était en grande faveur : « Vrai, je vous ferai bâtir une maison toute d'or, Nuna, dit le roi, et vous serez ma *padshah begum.* » Ces faveurs durèrent une semaine. « Eh mais! s'écria Nussir un certain soir, comme il la regardait danser, elle m'ennuie. Je voudrais bien savoir quelle figure elle ferait sous le costume européen! — Rien n'est plus facile, sire, répondit l'infernal barbier, toujours prêt à se rendre complice des méchancetés de son maître. On fit sortir Nuna, qui bientôt après reparut revêtue du costume des dames européennes; mais sous cet attirail nouveau pour elle, elle était gauche et embarrassée, ses mouvemens étaient gênés, ses formes dissimulées; toute sa beauté avait disparu. La pauvre fille sentit qu'elle était ridicule et se mit à pleurer à chaudes larmes. Quant au roi, il riait à gorge déployée. A partir de ce jour, le roi ne voulut plus la voir dans un autre costume que le costume européen. Pour échapper à cette persécution, Nuna demanda la permission de quitter la cour; cette faveur lui fut refusée. Telle fut l'histoire de la grandeur et de la décadence de la danseuse Nuna. »

Les seuls favoris qui fussent à peu près à l'abri des caprices de Nussir étaient ses favoris européens, peut-être parce que la terible compagnie les couvrait. Comme les Européens ne peuvent prendre de service à la cour du roi sans la permission du résident, la protection de la compagnie s'étend naturellement sur eux. A l'époque où notre auteur entra au service de Nussir, il y avait à la cour quatre Européens qui se partageaient les faveurs royales; il fit le cinquième. L'un d'eux était le professeur d'anglais du roi, le second son bibliothécaire, le troisième le peintre chargé de conserver à la postérité les traits de son auguste personne, et le cinquième son barbier. Ce dernier était le plus puissant. Comme on l'a vu, il connais-

sait à fond la nature de son maître, flattait tous ses vices et servait tous ses mauvais instincts. Il était venu comme mousse dans les Indes, s'était établi comme barbier à Calcutta, avait fait une petite fortune et était allé en chercher une plus considérable à Lucknow. Un incident bizarre lui fit trouver ce qu'il désirait. Le gouverneur général de l'Inde se distinguait alors par sa chevelure bouclée, et comme le gouverneur-général est le miroir de la mode pour l'Inde tout entière, tout le monde cherchait naturellement à l'imiter, les chevelures bouclées faisaient rage, au grand désespoir du résident anglais à Lucknow, qui avait la chevelure plate et lisse. Sur ces entrefaites le barbier parut, et grâce à l'habileté du nouveau-venu le résident put bientôt montrer une chevelure magnifiquement bouclée. L'imitation est contagieuse, le roi fut jaloux des boucles de cheveux du résident; le résident lui donna son coiffeur. A partir de ce moment, titres, faveurs, pensions, tombèrent comme grêle sur l'heureux barbier; il fit rapidement une belle fortune. Il était chargé de fournir de vin la table de son maître et de se procurer tous les objets européens nécessaires au palais. Chaque mois, il présentait à sa majesté une liste des dépenses, longue de plusieurs mètres, que le roi payait toujours sans faire aucune observation. Le roi connaissait toutes les concussions de son favori, il ne faisait qu'en rire : — Qu'est-ce que cela vous fait? dit-il un jour à quelqu'un qui l'informait des habitudes de rapine du barbier; si je veux que le khan s'enrichisse, ne suis-je donc pas le maître? — Il s'enrichit en effet, car, en quittant le service du roi, il emporta une fortune de 240,000 livres sterling. Sa faveur était si grande qu'il était connu dans l'Inde entière, et que la *Revue de Calcutta* crut devoir lui faire l'honneur de l'attaquer, ce dont le barbier se souciait fort peu. Cependant, ennuyé de ces criailleries de puritain, le *vil subalterne*, comme l'appelaient les journaux de l'Inde, finit par prendre à ses gages un journaliste pour répondre aux attaques qui pleuvaient sur lui; mais il pouvait en sûreté braver tous les orages, sa faveur était de celles qui résistent à tous les coups de la fortune : il tenait le roi par le sentiment le plus fort du cœur humain, l'amour de la conservation personnelle. Le roi avait tellement peur d'être empoisonné, qu'il ne laissait à nul autre que son barbier le soin de sa table et de sa cave. C'était le barbier qui débouchait les bouteilles et goûtait le vin avant le roi. Enfin son pouvoir était de ceux qui entraînent dans leur chute les pouvoirs supérieurs qui essaient de les briser après les avoir laissé grandir. Le barbier était la seule sauvegarde du roi; en favorisant tous ses vices et en se faisant le complice de toutes ses cruautés, il ne lui avait laissé d'autre appui que lui; tombant, il entraînait le roi dans sa chute. Cela se vit bien

lorsque, sur les instances de la compagnie, Nussir fut obligé de renvoyer son favori. Quelques semaines après, il mourait lui-même empoisonné.

Les amusemens du palais étaient dignes de cette cour bizarre. C'étaient des plaisirs cruels et sanglans, mais d'ailleurs intéressans. En vérité, si nous avions visité la cour d'Oude sous le règne de Nussir, nous nous serions fort peu soucié de ses danses et de ses chants, mais nous aurions volontiers sollicité l'honneur d'assister à quelques-uns de ces combats d'animaux auxquels se complaisait le roi, non pas de ces combats repoussans où deux chameaux, luttant dans l'arène, se lançaient au visage les flots de salive de leur second estomac, ni ces combats où d'inoffensives et élégantes bêtes, les antilopes par exemple, s'éventraient pour le plaisir d'une brute humaine qui ne les valait pas, mais les combats gigantesques des rhinocéros, des tigres et des éléphans. Le spectacle de ces combats d'animaux est tellement émouvant, que les pages dans lesquelles l'auteur les raconte minutieusement arrivent par momens à l'éloquence. Ce dut être en effet un beau spectacle que celui du tigre Teraï-Wallah renversant le tigre Kagra. Kagra était un favori du roi, et Nussir avait parié pour lui une somme de cent *mohurs* d'or contre le résident. Kagra était un tigre monstrueux, Kagra était un aristocrate, l'orgueil de Lucknow; on le montrait aux voyageurs comme une des merveilles du pays, et cependant Kagra fut vaincu par le Teraï-Wallah (c'est-à-dire l'*étranger de Teraï*), ainsi nommé parce qu'il avait été pris dans le district de Teraï. Mais plus merveilleux encore fut le combat du tigre Burrhea contre le cheval sauvage qu'on nourrissait dans la ménagerie du roi, et que sa férocité avait fait surnommer le *mangeur d'hommes*. Cette bête anthropophage, s'étant échappée un certain jour, avait tué et mis en pièces plusieurs personnes, et failli dévorer notre auteur lui-même et quelques-uns des habitués de la cour. Lorsqu'on rapporta le fait au roi, il se mit à rire et répondit : — Eh bien! puisqu'il est si terrible, qu'on le mette aux prises avec Burrhea. Burrhea le mettra à la raison. — On introduisit dans l'arène les deux animaux. Aussitôt qu'ils furent en présence, devinant ce qu'on leur demandait à l'un et à l'autre, ils prirent toutes leurs mesures pour le combat, le cheval baissant la tête et l'œil immuablement fixé sur son adversaire, suivant tous ses mouvemens, et ayant soin de présenter toujours la croupe au lieu du cou, le tigre tournant avec hypocrisie autour de l'arène, comme s'il ne méditait rien contre la vie de son adversaire, et épiant l'occasion. Ce manége dura plusieurs minutes, et subitement, à la grande surprise du narrateur anglais, qui regardait pourtant ce spectacle avec toute l'attention qu'il mérite, le tigre s'élança sur sa proie par

un bond électrique, et comme poussé par une force invisible. Le cheval, qui n'avait perdu aucun de ses mouvemens, présenta la croupe, qui fut déchirée par les griffes du tigre, lança une ruade et envoya Burrhea rouler dans la poussière. — C'est égal, Burrhea l'aura, dit le roi. — Le tigre se releva, et les animaux recommencèrent leur pantomime. Mêmes promenades circulaires de la part du tigre, même attention, de la part du cheval, à ne présenter que la croupe, même bond galvanique et imprévu de Burrhea, qui cette fois roula dans la poussière en poussant des hurlemens et en cherchant une issue pour fuir : la mâchoire avait été brisée par une des ruades du cheval. — Ah! mais, dit le roi, ce *mangeur d'hommes* est un brave compagnon. Qu'on le fasse combattre contre des buffles sauvages. — On introduisit dans l'arène trois buffles énormes, qui regardèrent d'un air étonné et stupide, sans bien comprendre ce qu'on voulait d'eux. Le cheval, plus intelligent, voulut sonder le terrain et connaître la nature de ces nouveaux adversaires. Il s'approcha de ces énormes bêtes, dont la moindre aurait suffi pour l'anéantir, et s'avisa d'étendre son long cou sur le dos d'un des buffles; ils n'y prirent garde et ne parurent se soucier en rien de lui. La familiarité engendre l'insolence, dit l'auteur, et le cheval, encouragé par cette attitude passive, s'approche de l'un d'eux et lui allonge un coup de pied. Surpris de cette audace, les trois buffles relèvent la tête et regardent d'un air étonné, comme s'ils cherchaient à comprendre la raison de cette attaque imprévue. — Eh! mais, dit le roi, c'est un brave camarade que ce cheval; je veux qu'il ait la vie sauve. — On fit sortir de l'arène le *mangeur d'hommes*, qui s'était montré si ingénieux, et qui, grâce à sa présence d'esprit, avait su garantir sa vie.

Je suis fâché d'apprendre qu'une lutte de rhinocéros et d'éléphans n'a pas tout l'intérêt qu'on pourrait lui supposer; mais en revanche les combats d'éléphans sont un spectacle encore plus extraordinaire que je ne l'imaginais. L'hôte anglais de Nussir en décrit un, dont le héros dépasse tous les éléphans légendaires et fabuleux de l'antiquité dont Pline nous a conservé le souvenir. Que sont ces éléphans pieux et reconnaissans, qui sauvent la vie à leur maître ou font leur prière au lever du soleil, à côté du terrible et doux Malleer, qui mériterait bien plus qu'eux de passer à la postérité? Les combats d'éléphans avaient lieu dans un vaste enclos, sur une des rives du Goomty, et les spectateurs contemplaient avec sécurité ce spectacle de la rive opposée. Chaque éléphant combat monté par son *mahout,* qui dirige l'énorme bête au moyen d'une corde passée entre ses défenses et sa queue. Les deux éléphans s'avancent l'un contre l'autre, la trompe relevée en l'air, ils se heurtent de front, et le choc est si terrible qu'on l'entend, dit l'auteur, à un demi-mille de distance, et que souvent les défenses

brisées sautent en l'air. Dans le combat décrit par l'ancien serviteur du roi Nussir, Malleer fut le vainqueur. Son adversaire, reculant toujours devant lui, se trouva acculé au Goomty et se jeta dans le fleuve. Malleer voulut l'y suivre; résistance de la part du *mahout*. Malleer s'obstine, le *mahout* redouble d'efforts pour modérer son ardeur. Malleer, perdant patience, dans ses mouvemens de fureur renverse son *mahout*, qui, tombant du haut de cette tour vivante, se blesse et gît à terre sans pouvoir se relever. L'éléphant furieux leva alors sa patte énorme, la posa sur la poitrine de l'homme, et broya sa charpente osseuse avec tant de force, qu'on entendit le craquement des os sur l'autre rive du fleuve; il enroula sa trompe autour d'un des bras du cadavre, l'arracha et le lança en l'air. Les spectateurs, pétrifiés d'horreur, contemplaient cette scène sans oser pousser un cri, et au moment où l'épouvante était à son comble, un nouvel incident vint encore augmenter l'émotion. On vit une femme, qui portait un enfant dans ses bras, courir en toute hâte vers l'éléphant. C'était la femme du *mahout*. — Oh! Malleer! Malleer! bête cruelle! vois ce que tu as fait. Voilà notre maison finie. Tu as enlevé le toit, maintenant brise les murs; tu as tué mon mari que j'aimais tant, tue-moi maintenant, ainsi que son fils. — Vous croyez peut-être que Malleer se mit à rugir et à menacer? Non, Malleer était un héros : comme tous les héros, il avait ses momens de fureur pendant lesquels il était dangereux de l'approcher; mais il avait l'âme magnanime et le cœur chevaleresque. Sa fureur se dissipa en écoutant les reproches de la femme du *mahout*. Il retira son pied, qui pesait sur le cadavre; tête basse, il contempla la douleur de la pauvre femme, écouta patiemment ses reproches et y répondit par les regards pleins de tristesse et de repentir qu'il lui jeta. Pendant ce temps, le petit enfant du *mahout* jouait entre les jambes du colosse et badinait avec sa redoutable trompe.

L'accès de colère de Malleer semblait passé. Les cavaliers armés de lances, qui sont chargés de piquer l'éléphant pour le faire sortir de l'arène, pensèrent, voyant le héros plongé dans la douleur, que le moment était venu où, sans danger pour leur vie, ils pouvaient accomplir leur tâche; ils se trompaient. Malleer se retourna, secoua les oreilles et grogna comme pour leur dire : J'ai commis une mauvaise action et j'en suis fâché; mais ce n'est pas à vous que je dois des comptes, c'est à cette pauvre femme et à ce faible enfant. Quant à vous, décampez si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur. Ils ne tinrent compte de cette éloquence muette et voulurent le piquer. Malleer furieux se retourne, mugit, lève sa trompe, prend sa course, et chevaux et cavaliers fuient éperdus devant lui. Il allait faire quelque nouvelle victime, lorsque le roi eut un éclair de sagesse : « Que

la femme du *mahout* l'appelle! il l'écoutera. » La femme l'appela, et le furieux Malleer revint absolument comme l'aurait fait un épagneul à l'appel de son maître. « Que la femme le monte avec son enfant et l'emmène! » dit le roi. Malleer s'agenouilla sur l'ordre de la femme. Elle monta sur son dos. Malleer lui donna d'abord le cadavre mutilé de son mari, puis son enfant. A partir de ce moment, il ne voulut plus d'autre *mahout* qu'elle. En vérité nous sommes bien dans l'Inde, la terre du panthéisme. Les hommes vivent pour ainsi dire dans la compagnie des bêtes, et les bêtes dans celle des hommes; les hommes parlent aux bêtes, et celles-là comprennent: ils font un échange de caractères et de sentimens. A eux seuls, les animaux occupent un grand tiers de ce livre, et ce qu'il y a de frappant, c'est que ces animaux sont des manières de personnages dans l'état; ce sont des êtres historiques, des individualités. L'éléphant Malleer, les tigres Kagra, Teraï-Wallah et Burrhea, le cheval *mangeur d'hommes*, sont des caractères.

Telle était la vie de Nussir-u-deen, et telle sera la vie de tout roi d'Oude, jusqu'au jour où l'Angleterre aura jugé convenable de ne pas protéger plus longtemps de telles infamies. Nous n'avons pas à donner de conclusions; elles se tirent d'elles-mêmes de ce récit. Les traités qui unissent la tyrannie des rois d'Oude à la protection de la compagnie sont aussi coupables, jusqu'à un certain point, que les traités qui accorderaient aux traficans d'esclaves la protection des gouvernemens et des lois. Il n'y a entre ces deux faits qu'une nuance très subtile, et cette protection n'est qu'un des derniers restes de cette vieille politique machiavélique qui s'inquiète avant tout du bénéfice matériel, politique sur laquelle l'esclavage a été fondé, et en vertu de laquelle il est encore conservé, défendu et excusé. Les Anglais se sont débarrassés de l'esclavage, il est bien permis de croire qu'ils en finiront aussi avec cette protection accordée à des roitelets sanguinaires, et qu'ils ne voudront pas éternellement permettre qu'avec leur autorisation des millions d'hommes soient tyrannisés, ruinés, spoliés et abandonnés à l'ignorance et au vice. Les victimes sont réellement intéressantes, et les bourreaux le sont fort peu: la protection de l'Angleterre est donc, si nous pouvons nous exprimer ainsi, *placée à rebours*. C'est en faisant le vœu qu'il en soit autrement que nous terminerons ces pages, où nous avons voulu donner une idée de cet Orient dont on nous étourdit depuis vingt-cinq ans, et où nous nous sommes proposé pour but de conquérir, s'il nous était possible, quelques ennemis de plus à ces détritus de civilisations naguère splendides, aujourd'hui embarrassantes et pestilentielles.

ÉMILE MONTÉGUT.

REVUE MUSICALE

LES THÉATRES ET LES CONCERTS.

Nous avons attendu que la saison musicale fût assez avancée pour apprécier la qualité des fruits nouveaux. Aussi bien on arrive toujours assez tôt pour assister aux funérailles du succès de la veille, car jamais on n'a pu dire avec plus de vérité que de nos jours : « Les morts vont vite. »

Le troisième théâtre lyrique, pour avoir obtenu depuis quelques mois un si grand nombre de succès, ne s'en porte pas mieux. Ni *Jaguarita l'Indienne*, ni *le Bijou perdu*, ni les prouesses de Mme Cabel n'ont pu encore assurer l'avenir d'une entreprise à qui la vie a été rendue aussi dure que possible. Le Théâtre-Lyrique était destiné d'abord à exercer la veine des jeunes compositeurs sans expérience de la scène et à les préparer soit pour l'Opéra-Comique, soit pour l'Opéra, où l'on ne peut arriver qu'après avoir fait ses preuves de vaillance. MM. les membres de l'Institut, au lieu de respecter cet asile de l'innocence, s'y sont abattus comme des vautours et l'ont ruiné à force de succès. Pourtant rien ne serait plus facile que d'assurer au Théâtre-Lyrique un avenir moins brillant, mais plus certain : ce serait de lui accorder une subvention, dont l'art musical a bien plus besoin en France que la littérature du mélodrame et du vaudeville, qui se suffit à elle-même, en lui imposant la condition de n'exécuter que les opéras des compositeurs novices et particulièrement ceux des lauréats de l'Institut. Quant aux musiciens illustres qui siégent à l'Académie des Beaux-Arts, ils seraient absolument exclus d'un théâtre pour lequel ils ne possèdent ni assez de vices ni assez de vertus.

Quoi qu'il arrive de ce programme que nous donnons pour ce qu'il vaut en tout bien et en tout honneur, le Théâtre-Lyrique a grand besoin qu'on vienne à son aide soit avec un chef-d'œuvre inconnu, soit avec une subvention qui lui permette d'attendre de meilleurs jours. Parmi les jeunes

compositeurs qui se sont fait un nom à ce théâtre, il est juste de citer en première ligne M. Gevaërt, l'auteur des *Lavandières de Santarem*. Les paroles de cet opéra en trois actes n'ont pas précisément le mérite de l'élégance ni celui de l'intérêt. Il s'agit d'un roi quelconque de Portugal qui s'éprend d'une passion furieuse pour une belle lavandière de son royaume. Ce qu'il importe de savoir, c'est que la morale de la pièce est de la plus pure essence, et que la musique qui l'accompagne ne lui est pas trop inférieure. L'ouverture annonce assez bien ce que sera la partition : composée de quelques motifs empruntés à différens morceaux de l'ouvrage, elle manque de caractère et semble avoir été écrite trop à la hâte, sans que l'auteur ait eu le temps de travailler son instrumentation, qui est suffisante, mais nullement remarquable. La romance que chante tout d'abord la belle lavandière Margarita n'est qu'un lieu-commun mélodique qui fait ressortir d'autant mieux les couplets en duo pour deux voix de femmes qui suivent, et dont la conclusion en majeur est fort élégante. La romance pour voix de mezzo-soprano, *Je suis heureuse*, où Margarita exprime la satisfaction qu'éprouve son âme d'appartenir bientôt au sergent Manoël, est fort bien venue et délicatement accompagnée. La rentrée de l'idée principale est opérée avec adresse et produirait un excellent effet sans le point d'orgue de la fin, concession de mauvais goût faite aux oreilles gauloises du parterre. Un trio bouffe habilement dialogué pour la scène, l'ensemble du duo entre Margarita et Manoël qui est charmant, les couplets qui s'y trouvent encadrés, *A la cour*, dont la mélodie pourrait être d'un accent plus simple, la reprise du duo et le chœur final du régiment de Santarem qui avait déjà servi d'introduction, ce sont là les différens morceaux qu'on remarque au premier acte. Le second, qui est moins riche, commence par un air que chante Margarita : *Le bonheur que j'ai perdu*, où il semble vraiment que pour une simple lavandière elle vise un peu trop au style pathétique. Mme Lauters ajoute encore à ce défaut par l'exagération de sa pantomime et de ses *portamenti* ou élans de voix que nous lui avons reprochés dès ses débuts, et dont elle n'est point parvenue à se corriger. Mme Lauters manquerait-elle, comme Mlle Cruvelli, d'intelligence ou de docilité? Ce serait grand dommage. Un trio au milieu duquel se détache une phrase charmante : *Voilà ce que je dirais au roi*, que Mme Lauters dit avec dignité, la *strette* vigoureuse qui en est la conclusion; les couplets de l'aubergiste : *Je suis capitaine*, finement instrumentés, un quatuor rempli d'épisodes habilement déduits, sont les parties saillantes du second acte. Au troisième on peut encore signaler une jolie prière en quatuor et quelques détails du duo entre Manoël et Margarita.

Certes la partition que nous venons d'analyser rapidement n'est pas l'œuvre d'un artiste ordinaire. On y sent partout la main d'un musicien exercé, qui a le sentiment de la scène, et qui sait donner à ses idées une forme ingénieuse et souvent distinguée. Son style est assez varié, rempli de détails piquans, de modulations incidentes, qu'on voudrait parfois moins nombreuses et plus développées. L'instrumentation en est claire, nourrie et colorée sans excès. Toutefois, après avoir reconnu et signalé avec plaisir les qualités peu communes qui distinguent le talent de M. Gevaërt, on se demande pourquoi sa musique ne produit pas sur le public un effet plus sai-

sissant et surtout plus durable. C'est qu'il lui manque l'originalité, ce degré de vitalité qui condense les rayons épars et fait excuser les plus grands défauts. M. Gevaërt, qui est Flamand, aurait-il, comme la plupart des peintres et des artistes de son pays, plus de talent que d'invention, plus de dextérité de main que de véritable émotion? Heureusement M. Gevaërt est encore jeune, et les deux ou trois opéras qu'il a composés à Paris peuvent n'être que les préludes d'une personnalité qui se cherche et se dégage. Nous le souhaitons vivement, car il serait pénible qu'un musicien aussi distingué vînt augmenter le nombre de ces pâles ombres qui n'ont pas plus de place marquée dans ce monde que dans l'autre. Nous regrettons aussi d'être obligé d'avouer que Mme Lauters, qui chante le rôle de Margarita, et qui possède une des plus belles voix de mezzo-soprano qu'on puisse entendre, n'ait pas fait un pas en avant depuis ses débuts, que nous avons encouragés comme il nous arrive rarement de le faire. Elle est restée ce que la nature l'a faite, une bonne Flamande qui paraît contente de son sort. Honni soit qui mal y pense!

On a eu l'idée bonne ou mauvaise de reprendre au Théâtre-Lyrique l'opéra antique et solennel du *Solitaire*, qui remonte à l'an de grâce 1822. Ce que c'est pourtant que de nous et de la vogue populaire! Qui se douterait aujourd'hui, si l'histoire ne l'attestait, que M. d'Arlincourt et son fameux roman du *Solitaire* ont eu, l'un portant l'autre, les honneurs du triomphe populaire? Les magasins, les modes du jour, tout ce qui brille et vit l'espace d'un matin était à la *Solitaire* et en portait les couleurs. La musique ne pouvant résister à cet entraînement général, M. Carafa composa un opéra en trois actes sur des paroles de M. Planard, et qui fut représenté au mois d'août 1822 avec un immense succès. Les journaux ont accueilli l'apparition de cette vieille et agréable connaissance avec une mauvaise grâce qui nous a un peu surpris. Ne dirait-on pas, à les voir juger avec si peu de ménagement un opéra qui a eu plus de cent représentations, qu'ils ont le droit de se montrer difficiles! Ah! si M. Carafa écrivait des feuilletons comme M. Berlioz ou comme M. Adam, MM. les critiques ordinaires de la presse parisienne n'auraient pas assez d'éloges pour l'auteur de *Masaniello*, qui n'est pas si à dédaigner qu'ils veulent bien le dire. M. Carafa, qui a commencé à écrire de très bonne heure, est évidemment un imitateur de Rossini, et doit être classé parmi les nébuleuses de l'astre de Pesaro; mais si M. Carafa n'est pas toujours original dans le choix de ses idées, s'il a apporté dans l'art si difficile de la composition un peu trop le sans-façon d'un homme du monde qui était destiné à une tout autre carrière, il n'est pas moins juste de reconnaître que l'auteur du *Solitaire*, de *Masaniello*, de *la Violette*, du *Valet de Chambre*, de *la Prison d'Édimbourg*, et de vingt opéras italiens, est un compositeur bien doué, qui a souvent des mélodies heureuses, qu'il sait rendre dans une forme claire, chaleureuse et populaire. Après tout, il y a plus de musique réelle dans les ouvrages de M. Carafa que dans le pathos instrumental de M. Berlioz et dans les opérettes de M. Adam.

Le Théâtre-Italien poursuit assez heureusement le cours de ses représentations. La troupe que la nouvelle administration est parvenue à réunir est l'une des meilleures et des plus complètes que nous ayons possédées à Paris

depuis 1848. Les élémens en sont bons; il ne leur manque que d'être bien dirigés, chose plus difficile qu'on ne pense, car il ne suffit pas d'avoir des chanteurs habiles pris isolément, il faut surtout qu'ils forment un corps bien discipliné et soumis au chef qui préside à l'exécution générale. M. Calzado apprendra sans doute un peu à ses dépens qu'on ne s'improvise pas du jour au lendemain directeur d'un théâtre comme l'opéra italien de Paris. Quoi qu'il en soit de l'expérience nécessaire pour manier ces natures délicates et fiévreuses qui se vouent aux plaisirs du public, on a repris *Otello* pour les débuts de Mme Penco, qui nous est arrivée d'Italie avec une réputation qui avait besoin d'être revue et corrigée par le goût parisien. Mme Penco est une jeune cantatrice de vingt-cinq ans à peu près, d'une taille élancée, d'une physionomie vive, et dont la voix de soprano, d'une étendue ordinaire, a plus d'éclat et de puissance que de flexibilité. Elle s'est trouvée tout d'abord dépaysée dans le chef-d'œuvre de Rossini, dont elle a balbutié la langue divine, parce que depuis longtemps on ne la parle plus dans le pays où règne le patois de M. Verdi. Mme Penco a été obligée d'intercaler dans la partition du grand maître un air de Donizetti, et, dans les morceaux qu'on ne lui a pas permis de supprimer, elle a été insuffisante et médiocre. Le reste a été à l'avenant, et M. Graziani, qui chantait le rôle de Iago, s'est aussi donné la satisfaction de passer sous silence le beau duo du premier acte. Il en est arrivé de même pour celui des deux femmes :

Quanto son fieri i palpiti
Che desta in noi l'amor!

En sorte qu'on nous a donné un *Otello* tout à fait digne des chanteurs modernes. On a repris ensuite *le Barbier de Séville* pour la rentrée de M. Mario, qui a chanté le rôle d'Almaviva avec une voix fatiguée et en gentilhomme qui se trouve égaré sur les planches d'un théâtre. Le public parisien, qui ne ressemble pas à celui de Saint-Pétersbourg, pas plus qu'à celui de Londres ou de New-York, a fait comprendre à M. de Candia qu'il exigeait plus de zèle de la part des artistes qu'il daigne écouter. M. Mario a très bien pris la leçon, et s'est exécuté de son mieux. *Le Barbier de Séville* n'en a été pas moins saccagé, et excepté Mme Borghi-Mamo, qui nous a surpris dans le rôle de Rosine, et M. Zucchini, qui est un artiste de talent et qui l'a prouvé en jouant fort bien le rôle de Bartolo, tout le reste est pitoyable, y compris l'orchestre. M. Everardi n'a pas été aussi heureux dans le personnage de Figaro que dans celui de Dandini de *Cenerentola*. Son accent gaulois se trahit à chaque mot et altère l'exquise fluidité de cette musique dont on ne se lasse pas plus que de la lumière. Ainsi qu'on devait s'y attendre, on a repris également *il Trovatore* de M. Verdi, qui est le grand cheval de bataille de la saison et, comme on dit vulgairement, la pièce à recettes. Nous n'avons point à revenir sur une partition que nous avons longuement appréciée ici l'année dernière, et dont le succès recrudescent n'a point modifié notre opinion. Nous nous rangeons volontiers parmi ces esprits moroses qu'on appelait autrefois, sous la monarchie constitutionnelle, des doctrinaires, lesquels, sans méconnaître le prix de la popularité, savent résister à ses exagérations. M. Verdi n'est point une école, mais un accident qui passera vite,

et dont l'œuvre tout entière est destinée à la mort, car en musique, comme dans les autres arts, on ne vit que par le style. Quand l'Italie se réveillera, elle sera fort étonnée, nous l'espérons pour son salut, de contempler de près l'objet de ses nouvelles et folles amours. En attendant cette résurrection, convenons que les représentations du *Trovatore* attirent la foule au Théâtre-Italien. M. Mario, qui avait été faible d'abord dans le rôle d'*il trovatore* qu'il chantait pour la première fois, s'est relevé avec éclat aux représentations suivantes, où il a trouvé de beaux élans, particulièrement dans la romance du quatrième acte :

Ah! che la morte ognora
È tarda nel venir
A chi desia morir!

Le rôle de Leonora, que Mme Penco a créé dans l'origine, a failli donner lieu à un épisode judiciaire. Prise d'un rhume subit, Mme Penco fut obligée de suspendre les représentations de l'opéra à la mode, où elle n'avait pas été à la hauteur de la Frezzolini. Celle-ci, qui n'était point engagée pour cette saison, offrit ses services à la condition qu'on ne la déposséderait plus d'un rôle où elle était admirable de distinction et de sentiment. J'ignore quelles seront les suites d'un incident qui nous a valu le retour de Mme Frezzolini, artiste du plus grand mérite, dont Mme Penco n'égalera jamais la suprême élégance et

il canto
Che nell'anima risuona!

Quels regrets pour nous et pour le public *che un' anima si gentile* soit trahie trop souvent par une voix qui s'éteint et une poitrine *où je souffre*, comme dit cette bonne Mme de Sévigné!

Si nous avions eu besoin d'un exemple pour apprécier la triste influence de ce qu'on appelle par-delà les monts l'école de M. Verdi, nous l'aurions trouvé dans *Fiorina, o la Figliuola di Glaris*, que le Théâtre-Italien nous a fait entendre pour la première fois le 8 décembre 1855. Il paraît que c'est à Vérone en 1852 qu'a été créé et mis au monde ce chef-d'œuvre de M. Carlo Pedrotti, qui a déjà fait le tour de la péninsule, mais qui ne fera pas le tour du monde, nous l'espérons bien. Qu'on s'imagine une historiette de village du genre le plus niais racontée par un musicien qui, à tout propos et hors de propos, embouche la trompette héroïque et le cornet à piston si chers à M. Verdi. Des unissons, du tapage, un *fracasso del diavolo*, des lieux-communs de Donizetti mêlés à des éclats de mélodrame qui appartiennent à l'auteur d'*Ernani*, voilà quels sont les élémens du style et de l'œuvre de M. Pedrotti. A la troisième génération de l'école de M. Verdi, il nous faudra envoyer en Italie des professeurs de solfége.

Une nouvelle cantatrice, Mlle Boccabadati, a débuté tout récemment dans *la Sonnambula* de Bellini. Sa voix de soprano, déjà frappée de vétusté, manque de corps; sa vocalisation lourde et son style pâteux trahissent une éducation vicieuse. L'émotion très vive à laquelle Mlle Boccabadati paraissait en proie a dû paralyser un peu ses forces. Il y a lieu de craindre néanmoins

qu'elle ne puisse jamais se posséder assez pour vaincre la froideur que lui a témoignée le public parisien. M. Mongini, jeune ténor à la voix un peu verte, a été plus heureux dans le rôle d'Elvino, où il a montré du sentiment et des dispositions de chanteur. Il ne faudrait pas cependant qu'il se fît illusion sur l'accueil bienveillant et de simple encouragement qu'on lui a fait. On nous promet bientôt la reprise du *Matrimonio segreto* de Cimarosa... *Allegria in casa è questa!*

Le théâtre de l'Opéra-Comique vit un peu de sa gloire passée, et, malgré l'habileté bien connue de son directeur à manier le télégraphe de la publicité, les succès ne répondent pas aux efforts qu'on fait pour les obtenir et les fixer. Pour les observateurs attentifs, il se passe dans ce moment-ci quelques phénomènes de bon augure qui pourraient avoir la plus heureuse influence sur les destinées de la musique dramatique. Fatigués d'être les dupes de tant de succès imaginaires, les éditeurs resserrent leurs bourses et se refusent à faire graver les chefs-d'œuvre qu'on vient leur offrir. Ils ont compris un peu tard peut-être que ces opéras, qu'on fait réussir bon gré mal gré pendant quelque temps au théâtre, ne sont que des cadavres galvanisés par les prestiges de la mise en scène. Le public, qui commence aussi à se réveiller et à vouloir autre chose que des points d'orgue illustrés et des facéties de caporal, se met de la partie et n'achète plus de musique qu'après l'avoir entendue dans les salons, où l'on chante autre chose que des vaudevilles. Voulez-vous un exemple récent de cette justice de l'opinion se faisant jour à travers les acclamations des journaux et les applaudissemens organisés du parterre? Voyez le sort déplorable du *Hussard de Berchini*, opéra-comique en deux actes, de M. Adam. Sa naissance a été célébrée sur tous les tons et par tous les instrumens... Je passai;... il n'était déjà plus. En écoutant cette partition très légère, il nous vint à l'esprit le mot de Grétry à propos d'un opéra très sombre de Méhul, *Uthal* : « Je donnerais bien un petit écu, dit l'auteur de *Richard*, pour entendre une chanterelle. » Nous aurions fait le même sacrifice à la première représentation du *Hussard de Berchini*, pour une bonne modulation dont le besoin se faisait sentir, particulièrement dans le joli trio du premier acte, le seul morceau qui mérite d'être signalé. Que Rossini est heureux! Non-seulement il a fait *le Barbier de Séville* et *Guillaume Tell*, mais il lui a été donné encore d'assister à la répétition générale du *Hussard de Berchini!* C'est M. Adam lui-même qui a ménagé à son illustre ami cette agréable surprise. Un nouvel opéra-comique en trois actes, *les Saisons*, qui a été représenté le 22 décembre, a donné lieu à des incidens dramatiques que depuis longtemps on n'avait vu se produire dans un théâtre de Paris. Irrité des applaudissemens effrénés que l'ignoble phalange qui siége au parterre prodiguait à une pièce ennuyeuse, le public a fait prompte et bonne justice d'une œuvre estimable sans doute, qu'on voulait soustraire à son jugement. Nous étions heureux d'entendre ces protestations et de voir le public revendiquer un droit dont il s'était laissé dépouiller au grand détriment de la vérité, de l'art et des artistes.

Rien de plus simple que le sujet des *Saisons* : c'est l'éloge du blé et de la vigne prolongé pendant trois actes et quatre tableaux. Tantôt c'est le blé qui

l'emporte, tantôt c'est la vigne, et la pièce se termine par le mariage de Cérès et de Bacchus dans les personnes insignifiantes de Simonne et de Pierre. A travers cette idylle paysanesque, où le langage berrichon du *Champy* de Mme Sand se mêle aux bucoliques de M. Pierre Dupont, on voit le personnage odieux de Nicolas lutter de ruse et d'égoïsme avec celui non moins désagréable de Jacques le vigneron, sans qu'on puisse s'intéresser aux froides amours de Simonne et de Pierre, qui se lamentent sur des pipaux rustiques de la fabrique de M. Sax.

La musique des *Saisons* est de M. Victor Massé, qui s'est fait connaître depuis une dizaine d'années par deux ou trois *opérettes*, telles que *la Chanteuse voilée*, *Galathée* et *les Noces de Jeannette*, dont nous avons loué dans le temps la grâce un peu cherchée et la distinction, sans nous faire illusion pourtant sur les défauts du jeune compositeur. M. Victor Massé s'est essayé depuis dans un opéra en trois actes, *la Fiancée du Diable*, dont le succès n'a pas répondu à ses efforts. A-t-il été plus heureux dans celui qui nous occupe en ce moment? Nous n'oserions l'affirmer. Sans mentionner l'ouverture, qui ne se fait remarquer que par un *andantino* contenant d'agréables détails d'instrumentation, nous ne pouvons citer au premier acte que le chœur de l'introduction, qui a de la vigueur; la romance que chante Nicolas en l'honneur du blé, et par la bouche de M. Bataille, romance qui est moins un chant proprement dit qu'une sorte de contour mélodique, et puis l'air de Mlle Duprez, tout rempli d'étincelles, et sans qu'on puisse en dégager une idée facilement saisissable. Le second acte, moins riche que le premier, renferme un trop grand nombre de couplets et de chansonnettes visant à l'effet par des piperies de rhythme qui sont usées, un trio qui n'est pas réussi, un air de basse qui manque de relief, et une scène dramatique, où Mlle Duprez fait preuve d'un grand talent. Le troisième acte, moins abondant encore que les deux autres, ne contient qu'un bel air de soprano que Mlle Duprez chante avec le style et la vigueur qui distinguent l'école d'où elle est sortie. Peut-être même pourrait-on reprocher à cette jeune et vaillante prima-donna d'exagérer quelquefois son élan et de dépasser le but. Nous sommes loin de méconnaître tout ce qu'il y a de distinction, de grâce et de finesse dans les détails de cette partition, qui pèche évidemment par le défaut d'ampleur et de variété. M. Victor Massé semble jusqu'ici manquer du souffle nécessaire pour fournir la carrière d'un opéra en trois actes. Ce doute, que nous avons émis il y a plusieurs années, ne préjuge rien pour l'avenir de M. Massé : nous sommes cependant forcé de convenir qu'on n'y a pas encore répondu d'une manière victorieuse. Dans tous les cas, ce n'est pas la musique, d'ailleurs distinguée, des *Saisons* qui est de nature à calmer nos inquiétudes. L'exécution de cette œuvre ennuyeuse est aussi bonne que possible à l'Opéra-Comique. M. Bataille, qui est un artiste intelligent et un chanteur de goût, n'a pu réussir complétement dans un rôle ingrat qui impatiente le public, et il faut tout l'entrain de M. Couderc pour tirer parti du personnage non moins désagréable de Jacques Balu. C'est Mlle Caroline Duprez qui a eu les honneurs de la soirée dans le rôle de Simonne, qui n'a point été écrit pour sa voix, puisqu'il était destiné à Mme Ugalde.

Si M. le directeur de l'Opéra-Comique était convaincu, comme nous le sommes, que la musique dramatique est dans un état déplorable, et qu'il n'y a pas un compositeur en renom, excepté M. Auber, dont on puisse espérer une œuvre intéressante, il ferait un retour vers le passé et puiserait dans le riche répertoire dont il a le dépôt une de ces bonnes et naïves chansons de nos pères qui lui ont déjà valu de si copieuses recettes. Par exemple pourquoi ne reprendrait-on pas *le Roi et le Fermier*, ou bien *Félix*, de Monsigny? Il y a plus de musique dans ces deux opérettes du père de l'opéra-comique que dans vingt partitions contemporaines.

Les nouveautés deviennent à l'Opéra de plus en plus rares, et le temps se passe dans un ennui solennel. On a donné jusqu'à satiété *les Vêpres siciliennes*, dont la musique a fait si peu de progrès dans les goûts du public, qu'on peut craindre que cet ouvrage laborieux ne reste pas au répertoire. Les Italiens eux-mêmes ne trouvent pas dans *les Vêpres siciliennes* le Verdi fougueux qu'ils aiment tant, et le public français a de la peine à reconnaître dans ce style entortillé et bâtard la touche vigoureuse des maîtres qui ont la puissance de l'émouvoir. Il est arrivé à M. Verdi, dans cette circonstance, ce qui arrive à tous les artistes qui n'ont pas de génie, et dont l'éducation première laisse beaucoup à désirer : il a voulu modifier sa manière, et il n'est parvenu qu'à entraver la spontanéité de ses idées. Méhul, dont l'instinct musical était bien supérieur à celui du compositeur italien, a éprouvé le même sort à la fin de sa carrière. Il a essayé vainement de se donner une science tardive dont il ne possédait pas les élémens, et il a gâté le style que lui avait donné la nature sans pouvoir acquérir celui qu'il ambitionnait. C'est dans les arts surtout qu'il est vrai de dire : *il tempo non fa salti*. Il n'appartient qu'à des êtres prédestinés de pouvoir écrire tour à tour *le Mariage de Figaro* et *Don Juan*, *le Barbier de Séville* et *Guillaume Tell*.

Cependant l'Opéra vient de nous donner un ouvrage en deux actes sous le titre scabreux de *Pantagruel*, et dont la première représentation a eu lieu le 25 décembre. Nous n'avons pas besoin de dire quel en est le sujet et à quelle source historique il a été puisé. N'est-ce pas une grande témérité que de toucher à l'œuvre étrange de ce grand bouffon du XVIe siècle qu'on appelle Rabelais, et de ne lui emprunter que les grimaces sous lesquelles il cachait le sérieux d'un grand esprit et le style d'un admirable écrivain? *La vraie gaieté*, a dit quelque part Sénèque, *est une chose très sérieuse* (*verum gaudium*, *res severa*). Ce n'est pas ce qui ressort tout à fait de la pièce de M. Henri Trianon, dont l'*imbroglio* pourrait être plus amusant et moins vulgaire, surtout pour la scène de l'Opéra, où l'on peut admettre le comique, mais non pas le bouffon. La musique, de la composition de M. Théodore Labarre, n'est pas suffisante à racheter les défauts du poème. Nous y avons remarqué au premier acte un duo fort bien dialogué, pour ténor et baryton, entre Jean Jeudy, le cabaretier, et Dindenault; un chœur d'écoliers fort original :

Chantons, chantons, amis,
Le gai falerne!

et l'air de Panurge pour voix de basse, qui est détaillé avec finesse, et dont l'accompagnement renferme de jolis détails d'instrumentation. Malheureu-

sement le second acte ne répond pas à ce que promettait le premier, et l'ensemble de l'ouvrage ne paraît pas destiné à une bien grande longévité. Il faut dire aussi que l'exécution n'aura pas peu contribué à ce triste résultat. Excepté M. Obin, dont la belle voix de basse n'est pas dépourvue de flexibilité et qui chante avec assez de *brio* le rôle de Panurge, tout le reste est au-dessous de la critique, particulièrement Mme Laborde, qu'on a réengagée sans doute parce qu'elle n'a pas une seule note juste dans sa voix sèche et criarde comme une crecelle.

Mlle Cruvelli a décidément quitté l'Opéra pour convoler à de nouvelles destinées. Nous lui souhaitons plus de succès dans la carrière qu'elle va parcourir qu'elle n'en a obtenu dans celle qu'elle vient d'abandonner. Mme Tedesco a été réengagée, ainsi que M. Roger; mais l'événement le plus curieux que nous ayons à signaler, c'est l'engagement à l'Opéra de Mme Borghi-Mamo. Nous concevons très bien que l'administration de ce grand théâtre cherche son bien partout où elle croit le trouver; mais quel intérêt peut avoir la cantatrice italienne à chanter dans une langue étrangère? Comme spéculation, nous croyons cette tentative mauvaise, et, au point de vue de la célébrité, l'exemple de Mlle Alboni, qui a perdu dans ces pérégrinations le charme de son talent, aurait dû servir d'enseignement à Mme Borghi-Mamo, qui pourrait bien laisser aussi à l'Opéra une partie de la bonne renommée qu'elle s'est acquise au Théâtre-Italien. Quoi qu'il en soit, ce que l'administration de l'Opéra pourrait faire de mieux pour ses intérêts et nos plaisirs, ce serait de reprendre quelques chefs-d'œuvre de son vieux répertoire, l'*Armide*, l'*Orphée* ou l'*Alceste* de Gluck, que la génération actuelle ne connaît que de nom, et de laisser reposer un peu les opéras modernes, dont le public commence à se fatiguer. N'est-il pas humiliant qu'il faille aller à Berlin pour entendre exécuter une de ces admirables tragédies lyriques que Gluck est venu composer à Paris?

La fête de Sainte-Cécile a été célébrée cette année, comme les années précédentes, par l'association des musiciens. Une messe en musique, de la composition de M. Charles Gounod, a été exécutée dans l'église Saint-Eustache, le jeudi 27 novembre 1855, sous la direction de l'auteur. Nous n'avons pas la prétention de pouvoir juger avec équité une œuvre de cette importance après une seule audition. L'impression qui nous en est restée est à peu près conforme à celle que nous avons souvent exprimée sur le talent élevé de M. Gounod, dont le style élégant, puisé aux sources les plus pures, manque peut-être d'originalité. On sent que M. Gounod, dont l'esprit est aussi vif qu'éclairé, cherche encore sa voie, et qu'il n'a pas trouvé cet équilibre des facultés qui est la condition de la force. Dans la messe nouvelle, nous avons particulièrement remarqué le *Kyrie*, qui débute par un thème de plain-chant repris et travaillé avec une grande habileté de main; puis le *Credo*, morceau longuement développé, qui renferme des parties excellentes, entre autres le *Resurrexit*, qui est bien préparé et produit un effet puissant. Peut-être M. Gounod a-t-il été, dans ce morceau capital comme dans le reste de la messe, plus prodigue de contrastes piquans et d'effets ingénieux d'instrumentation que ne le comporte le genre sévère de la musique religieuse. C'est surtout dans le style religieux qu'il est vrai de dire que l'art qui se

montre trop est insuffisant. Nous sommes ici de l'avis des orthodoxes sévères, et nous reconnaissons avec eux qu'il n'y a pas d'orchestre qui produise à l'église un effet comparable à un chœur de voix pures et bien dirigées. M. Gounod a écrit pour l'*Offertoire* un prélude symphonique qu'il intitule *prière intime*, et qui nous a paru traduire d'une manière heureuse le sentiment qu'on éprouve à cet instant suprême. Pourquoi donc le compositeur de musique religieuse se croit-il obligé d'employer constamment toutes les ressources de l'orchestre qu'il a à sa disposition, et d'écrire dix ou douze morceaux d'une longueur et d'un développement fatigans? Pourquoi, en s'inspirant des paroles liturgiques, ne ferait-il pas contraster plus souvent les voix pures avec la puissance de l'instrumentation, qui ne devrait intervenir que dans les situations importantes du sublime sacrifice? Ah! c'est qu'il ne suffit pas d'être musicien pour accomplir une œuvre pareille; il faut être surtout poète dans le sens élevé du mot, et savoir écouter et traduire les veines secrètes du murmure sacré, *venas divini susurri*, comme dit admirablement saint Augustin. M. Gounod, qui serait digne d'accomplir une si noble tâche, a fait preuve de grand talent dans la messe de Sainte-Cécile, qui doit prendre place, avec celle composée l'année dernière par M. Ambroise Thomas, parmi les meilleures productions qu'on doive à l'heureuse initiative de l'association des musiciens.

C'est le 16 décembre qu'a été célébrée la fermeture de la grande exposition universelle de 1855, mais ce n'est pas sans tambours ni trompettes. Il y en avait beaucoup des uns et des autres, puisque c'est M. Berlioz qui avait été chargé d'organiser cette fête musicale. Nous l'avons échappé belle! Si M. Berlioz eût réussi dans la tentative d'acclimater en France la musique monumentale, dont il poursuit depuis trente ans le rêve impossible, nous avions une série de concerts monstres qui auraient achevé de nous rendre dignes des plaisirs esthétiques de l'avenir. Il fallait voir M. Berlioz *noyé dans un nuage transparent où se réfléchissaient les émotions de son âme*, comme dit agréablement son historiographe ordinaire, qui voit tout dans M. Berlioz, comme Malebranche voyait tout en Dieu, excepté ce que désigne si plaisamment Voltaire. Les trente mille auditeurs qui se trouvaient là présens ne s'en sont pas moins allés tout transis, en promettant bien qu'on ne les reprendrait pas une seconde fois à pareille fête, et ils ont tenu parole. Ce public incorrigible n'a voulu applaudir qu'un très beau chœur de Haendel, un autre de Gluck, et surtout la prière de *Moïse*, de Rossini, qu'il a jugée digne d'être classée parmi les vieilleries du passé.

Je vous le dis en vérité, les morts seuls sont vivans : vivent les morts!

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre 1855.

C'en est fait, le rideau tombe sur un acte de plus du drame de l'histoire contemporaine. De cette année rapide et insaisissable qui disparaît déjà, que reste-t-il? Un souvenir, un point, — un point, il est vrai, qui embrasse l'horizon derrière nous. C'est la huitième année depuis qu'un jour d'hiver fit éclore la république en France d'une violence populaire; c'est la troisième, ou, pour mieux dire, c'est la quatrième année depuis que l'empire renaissant est sorti tout armé de la république; c'est la seconde année enfin depuis que la guerre est venue ébranler le continent et livrer au tranchant de l'épée le nœud des plus grandes questions d'équilibre et de civilisation. L'esprit a besoin de rassembler ces souvenirs et ces dates pour mesurer l'espace parcouru, pour saisir comment nous avons pu passer de l'un à l'autre pôle des idées politiques dans notre vie intérieure, comment aussi nous avons pu être jetés d'une paix de quarante années dans une conflagration redoutable surtout par ce qu'elle a de mystérieux dans sa marche et dans son but. Le monde marche aujourd'hui au milieu du bruit des armes sans trop savoir où il sera demain. Si l'on consulte certains faits, certains symptômes, il est bien clair que la guerre est loin d'être terminée. Tandis que la ville de Kars finit décidément par capituler, et donne aux Russes leur première victoire, nos armées gardent leurs positions conquises en Crimée. Nos régimens d'Orient qui rentraient hier à Paris ne reviennent pas seulement pour prendre le repos dû à leurs fatigues, ils reviennent parce que « le pays, qui entretient six cent mille soldats, a intérêt à ce qu'il y ait maintenant en France une armée nombreuse et aguerrie prête à se porter où le besoin l'exige. » Tel était le langage du chef de l'état à ces bataillons presque poudreux encore du champ de bataille, et accueillis partout avec une virile et sympathique émotion. Si d'un autre côté on tourne les yeux vers l'Allemagne, il est bien évident qu'il y a là un effort suprême en faveur d'une paci-

fication prochaine. On en est certain maintenant; on commence à savoir comment il s'est produit, en quoi il consiste, et même quels obstacles il rencontre, quelles faiblesses le feront échouer encore une fois, s'il échoue. Ainsi la guerre, avec ses résultats acquis, ses faits actuels et ses éventualités toujours menaçantes, — la paix, avec ses chances devenues peut-être plus douteuses à mesure que la négociation approche de son terme : c'est en présence de cette double perspective que finit 1855 et que commence une année nouvelle.

Considérée en elle-même, au point de vue militaire, certes cette année de guerre qui s'achève n'a point été sans résultats. Qu'on se rappelle le serrement involontaire que causaient à Paris et à Londres tous ces récits parfois trop véridiques qui nous parvenaient, il y a un an, sur l'état des armées alliées. Ces armées étaient toujours héroïques, elles venaient de vaincre à Inkerman; mais cette victoire avait comme le reflet sombre d'un second Eylau. La vie même de ces intrépides soldats avait quelque chose d'émouvant et de douloureux : c'était la vie obscure du siége, la veillée dans la neige et dans la boue, la surprise des tranchées, l'épreuve terrible des combats opiniâtres de nuit. Il n'en est plus de même aujourd'hui. En réalité, ce sont les alliés qui dominent en Orient. L'occupation de Iéni-Kalé et de Kertch nous répond de la mer d'Azof. Les ports de la Crimée sont entre nos mains. Notre escadre et nos soldats sont allés prendre à Kinburn la clé du Dniéper. Sébastopol enfin est tombé, et la flotte russe a disparu. On dit que dans son récent voyage en Crimée l'empereur Alexandre II n'a pu se défendre d'une certaine émotion à l'aspect de la ville détruite et de cette baie vide de tant de vaisseaux, l'orgueil des tsars. Certes c'était le cruel et amer contraste de cette autre scène dont M. de Ségur a fixé le souvenir en racontant dans ses *Mémoires* le voyage qu'il fit en Crimée en 1787 avec tant de personnages fameux, — l'impératrice Catherine, le capricieux et asiatique Potemkin, le spirituel prince de Ligne, M. de Cobentzel. On était sur les hauteurs d'Inkerman. Tout à coup un grand balcon s'ouvre, et à travers une ligne de Tartares à cheval on voit Sébastopol sortant pour ainsi dire du néant. Dans la rade immense apparaît une flotte formidable de vingt-cinq bâtimens de guerre dont le feu salue Catherine et semble annoncer à l'Euxin qu'il a désormais une dominatrice, qu'en trente heures la Russie peut aller planter son pavillon sur Constantinople. — C'était le commencement enivrant et magnifique de ce songe de domination dont le triste réveil était réservé à l'empereur Alexandre II. De toute façon, cette année qui s'achève restera bien l'année de la prise de Sébastopol et de la disparition de la puissance navale russe dans les flots de la Mer-Noire. Ce sont là autant de faits accomplis qui sont le point de départ de la paix possible.

La Russie, il est vrai, a perdu Sébastopol : elle n'a plus Kertch, Iéni-Kalé, Balaclava, Kamiesch, Eupatoria, Kinburn; mais elle vient de trouver devant Kars un succès qu'elle poursuivait depuis quelques mois déjà. On aurait pu peut-être, du côté d'Erzeroum, secourir cette place, que le général Muravief appelle le boulevard de l'Asie-Mineure; on ne l'a point fait. Le mouvement d'Omer-Pacha sur l'Ingour n'a point été la diversion efficace qu'on semblait attendre. Réduite à elle-même, isolée, privée de communications

et de ressources, la ville turque est tombée après une résistance héroïque dont l'honneur revient en partie à coup sûr au général anglais Williams. Une seule chose est surprenante, c'est la durée de cette résistance. Quant à son énergie, elle est inscrite dans la capitulation même de la garnison, aujourd'hui prisonnière de guerre. C'est un succès pour l'armée russe très certainement. Qu'on remarque cependant que quand le général Muravief a voulu attaquer Kars de vive force le 29 septembre dernier, il a éprouvé le plus sanglant échec, et qu'en définitive la ville turque, on peut le dire, a capitulé moins devant ses armes que devant la famine. Le général Muravief n'exalte pas moins sa victoire, comme cela est naturel; il la représente même avec un certain lyrisme d'imagination comme une victoire de la croix du Sauveur. Si la prise de Kars était pour la Russie une satisfaction d'orgueil militaire propre à incliner plus aisément sa politique vers la conciliation et la paix, il n'y aurait aucun intérêt véritablement à diminuer la valeur de cette satisfaction; mais est-il bien vrai que la victoire de Kars aura ce salutaire effet d'inspirer au cabinet de Pétersbourg un esprit plus conciliant et plus pacifique? N'aura-t-elle point pour résultat au contraire de surexciter les instincts belliqueux, de créer cette dernière et dangereuse illusion d'un retour possible de fortune sur d'autres champs de bataille, de faire oublier les revers essuyés et ceux qu'on peut essuyer encore? Les hommes plus modérés qui sentent le besoin de la paix fussent-ils disposés à conseiller quelque transaction, d'autres influences ne prévaudront-elles pas? Pour tout dire, avant même d'avoir eu à se prononcer sur des propositions formelles, la Russie n'aurait-elle point commencé déjà quelqu'une de ces campagnes diplomatiques où elle a été plus heureuse jusqu'ici, on n'en peut disconvenir, que dans ses campagnes militaires? C'est là ce qui s'agite aujourd'hui, et c'est un des côtés les plus graves, les plus décisifs de la situation de l'Europe en ce moment.

Il est certain en effet que depuis quelque temps il y a eu entre les alliés du 2 décembre une série de négociations pour arriver à formuler de nouveau les conditions d'une paix possible, que de ce travail il est sorti des propositions également acceptées par les trois puissances, et que ces propositions viennent d'être portées à la connaissance du gouvernement russe par le comte Valentin Esterhazy, ministre de l'empereur François-Joseph auprès du tsar. C'est le 26 décembre que le comte Esterhazy est arrivé à Pétersbourg; le 28, il a eu une conférence avec M. de Nesselrode. On ne peut donc connaître encore les dispositions ou la décision de la Russie; mais peut-être n'est-il point impossible de pressentir son système de conduite d'après ce qu'elle a fait déjà en toutes les occasions et d'après les actives menées de sa diplomatie depuis un mois particulièrement. Quelles sont au fond tout d'abord les propositions que le comte Esterhazy a été chargé de faire connaître à Saint-Pétersbourg? En principe ce sont toujours les quatre garanties, en réalité il y en a deux qui ont pris une forme nouvelle. L'une pose comme condition de paix la neutralisation complète de la Mer-Noire, ce qui rend inutile l'existence de forteresses ou de ports militaires russes dans l'Euxin; l'autre a pour objet d'assurer la liberté de la navigation du Danube, en neutralisant également les bouches de ce fleuve, ce qui entraîne

une certaine cession de territoire de la part de la Russie. La première de ces conditions avait été primitivement proposée par la France aux conférences de Vienne : elle ne fut point admise par la Russie; c'est l'Allemagne qui en a depuis suggéré l'adoption. Quant à la seconde, elle était en germe dans la pensée de placer la liberté de la navigation du Danube sous la garantie d'une sorte de syndicat européen. Ce n'est point d'aujourd'hui que la France, l'Autriche et l'Angleterre ont mis leurs efforts à retrouver un terrain commun d'action. Des négociations commençaient entre elles dès la fin d'octobre. L'heure était favorable; on était encore sous l'impression de nos grands succès. En Allemagne, il se dessinait un mouvement marqué d'opinion vers les puissances occidentales. Les états germaniques pressaient la Russie de consentir enfin à rendre la paix possible par ses concessions. Si on eût pu saisir cet instant pour mettre le cabinet de Pétersbourg en demeure de se prononcer sur des propositions nettes et décisives irrévocablement arrêtées entre les alliés du 2 décembre, peut-être la Russie eût-elle cédé devant une pression universelle, peut-être encore les mêmes propositions eussent-elles conservé plus de chances de succès, si elles avaient pu arriver avant que le cabinet du tsar fût informé des délibérations d'où elles allaient sortir; mais d'une part le secret de ces négociations n'a pu être si bien gardé, que la Russie n'en eût tout au moins une connaissance générale, de l'autre il a fallu quelque temps à l'Autriche, à la France et à l'Angleterre pour se mettre d'accord sur une formule précise et satisfaisante pour tous les intérêts.

Qu'en est-il résulté? La Russie s'est hâtée de mettre à profit ces circonstances. Tant qu'il a ignoré les négociations nouvelles nouées entre l'Autriche, la France et l'Angleterre, le cabinet de Pétersbourg a refusé aux désirs de l'Allemagne toute concession. Le jour où il a su que l'Autriche se préparait à se rattacher par un lien nouveau aux puissances occidentales, il n'a plus eu qu'une pensée, celle d'assouplir sa politique et son langage aux nécessités de sa position. C'est alors que la Russie a pris une de ces résolutions qu'elle sait toujours prendre à l'heure voulue. Par sa diplomatie répandue dans les cours germaniques, elle a fait savoir qu'elle était touchée des vœux de l'Allemagne, et qu'elle se décidait à faire un grand sacrifice dans l'intérêt de la paix. En un mot, la Russie s'offrait à accepter le principe de la neutralisation de la Mer-Noire, sans en discuter l'application pour le moment, — et en se déclarant prête à ce sacrifice, elle ajoutait que désormais du moins, si la paix n'était point conclue, l'Allemagne ne pourrait plus lui imputer avec justice la continuation de la guerre. Tel est le sens du travail de la diplomatie du tsar au-delà du Rhin depuis un mois. Cela fait, la Russie a attendu les propositions qu'elle savait sur le point d'être arrêtées, et qu'elle a aujourd'hui à examiner.

Il est facile de le voir, c'est là toujours cette comédie d'évasions et de subterfuges qui consiste à saisir l'heure propice de concessions plus apparentes que réelles, à désintéresser avant tout l'Allemagne, et à se faire de l'immobilité germanique un moyen de résistance aux plus légitimes exigences de l'Occident. La tactique qu'emploie aujourd'hui la Russie est celle qu'elle a mise en usage à tous les instans pour détourner les coups qui la menaçaient. Réussira-t-elle encore une fois? Il n'est point impossible que quel-

ques états germaniques ne se trouvent d'avance satisfaits par les habiles ouvertures de la Russie, et ne croient inutile de s'associer aux conditions émanées de l'initiative européenne. Que les meilleures résolutions de certaines cours germaniques ne soient point de longue durée et ne tiennent pas devant la première parole de la Russie, il ne faut pas bien s'en étonner; mais de tous les états de l'Allemagne, celui dont la politique est la plus étrange, c'est certainement la Prusse.

Les mobilités et les tergiversations de la Prusse ne peuvent plus surprendre ceux qui suivent depuis l'origine cette grande crise, et cependant elles semblent en vérité prendre un caractère toujours nouveau. Les propositions récemment concertées entre l'Autriche, la France et l'Angleterre ont été communiquées au roi Frédéric-Guillaume par l'empereur François-Joseph. Le cabinet de Berlin a promis d'abord de les appuyer à Saint-Pétersbourg; mais bientôt il s'est ravisé. Évidemment ce n'était plus là l'intérêt allemand! Soit par une instinctive répulsion pour tout ce qui ressemble à une démarche sérieuse, soit par un mouvement d'incurable jalousie à l'égard de l'Autriche, ce fantasque gouvernement n'a plus voulu appuyer de son influence les conditions adoptées par les trois puissances, et non-seulement il n'a point voulu jusqu'ici intervenir à Pétersbourg, mais encore il a cherché à retenir les autres états secondaires de l'Allemagne, disposés à seconder la mission du comte Esterhazy. Il s'est efforcé de leur représenter comment, après tout, on demandait à la Russie plus que la neutralisation de la Mer-Noire. Quand nous disions que les chances de la paix diminuaient à mesure que la négociation approchait de son terme, c'était en tenant compte de ces tergiversations et de ces faiblesses, qui semblent toujours assurer à la Russie une neutralité utile, bienveillante et permanente. Tout n'est point perdu peut-être absolument, des conseils plus sages peuvent prévaloir; mais l'instant est décisif pour l'Europe comme pour la Russie, comme pour l'Allemagne et la Prusse. Après avoir étonné le monde par des évolutions qui l'ont fait tomber du rang de puissance de premier ordre, la Prusse pouvait s'emparer de ce moyen de rentrer dans le concert de l'Europe, elle pouvait saisir l'occasion aux cheveux, comme le disait le grand Frédéric dans une circonstance où cela était infiniment moins moral et moins politique, lors du premier partage de la Pologne. Malheureusement Frédéric II ne règne pas à Berlin, et si le nom de la Pologne revient dans ces formidables débats, ce ne sera point à l'occasion d'un partage nouveau. La Prusse serait pourtant intéressée la première à écarter le péril de ces complications qu'elle redoute et qu'elle appelle par l'irrémédiable inconsistance de sa politique. Certes l'Allemagne désire la paix; c'est au nom de cet intérêt qui lui est si cher qu'elle pesait naguère de ses conseils et de ses plaintes à Pétersbourg : aujourd'hui cependant, avec le fanatisme de la paix, faute d'un peu de résolution, elle nous conduit peut-être par le plus droit chemin à la guerre la plus menaçante pour le continent! Quant à l'Autriche, le lien nouveau qu'elle vient de contracter avec les puissances occidentales, en marquant son attitude actuelle, semble indiquer qu'elle est irrévocablement décidée à aller jusqu'au bout; mais quelle est la sanction immédiate des engagemens de l'Autriche? Dans le nombre des combinaisons possibles, il y a évidemment une latitude où la circonspection du cabinet de Vienne peut se poser plus d'une étape.

il est inutile de rien prévoir pour le moment. Il y a pourtant une chose certaine : c'est avec une persistance réelle, quoique lente parfois, que l'Autriche marche dans une route qui la sépare si complétement du gouvernement russe. Que le cabinet de Vienne se borne à rappeler son ambassadeur, si la mission du comte Esterhazy échoue définitivement, ou que ce rappel devienne le signal immédiat d'une série d'actes plus comminatoires, la rupture est consommée et ne peut que s'aggraver. Entre la Russie et l'Autriche, il s'élèvera toujours ce fait d'une demande de cession de territoire transmise et appuyée par l'empereur François-Joseph, d'un concours moral, diplomatique, prêté à toutes les mesures ayant pour but de rabaisser les prétentions de la politique des tsars. On a dit que l'Autriche ne pardonnerait jamais à la Russie le secours qu'elle en avait reçu en Hongrie; pense-t-on que la Russie pardonne jamais au cabinet de Vienne le secours que celui-ci a prêté à ses adversaires? Et dès lors ne serait-il pas plus simple, ne serait-il pas d'une meilleure politique pour l'Autriche de joindre franchement ses forces à celles de l'Occident pour rendre la guerre plus décisive et plus courte?

Il en est de même de la Suède, dont l'intervention possible n'est plus un doute aujourd'hui, et qui vient d'attester son adhésion sincère et intelligente à la cause occidentale par le traité récemment signé avec la France et l'Angleterre. La curiosité européenne a cherché pendant bien des jours le mot de cette énigmatique mission que le général Canrobert est allé remplir à Stockholm et à Copenhague. On a là tout au moins un des actes qui s'y rattachent. Il y a dans le traité du 21 novembre deux parties assez distinctes, quoique intimement liées, — une partie matérielle et une partie morale. — Au point de vue matériel et strictement contractuel, la Suède s'engage vis-à-vis de la France et de l'Angleterre à ne céder à la Russie, à n'échanger avec elle, à ne lui permettre d'occuper aucune partie des territoires appartenant aux couronnes de Suède et de Norvége; elle s'oblige à ne concéder aucun droit de pêche, de pâturage, ou de toute autre nature, et à repousser toute prétention que pourrait élever le cabinet de Saint-Pétersbourg. De leur côté, la France et l'Angleterre s'engagent à prêter à la Suède le secours de leurs forces de terre et de mer pour résister aux prétentions ou aux agressions de la Russie. On se souvient peut-être que nous indiquions récemment le Finnmark comme un des points où convergeait l'ambition russe, pour se créer une issue dans la Mer du Nord. C'est justement sur ce point que portaient les négociations, et c'est là ce que le traité du 21 novembre a pour but de régler de façon à mettre un terme aux envahissemens croissans de la Russie. Pris en lui-même, ce traité semble n'avoir point de rapport avec la guerre actuelle. Il n'implique ni une coopération militaire ni même une adhésion du cabinet de Stockholm aux actes diplomatiques accomplis par les puissances occidentales. Si on en observe l'esprit, il est évidemment le signe d'une révolution complète dans les relations du Nord. Qui peut penser que la Suède eût signé une transaction de ce genre, si elle ne se liait pas à toute une politique nouvelle? En scellant une alliance pour opposer une barrière aux prétentions et aux agressions de la Russie, le roi Oscar n'acquiesçait-il pas implicitement à tout ce qui se fait sur d'autres points dans la même pensée? Il y a mieux, si la Suède n'était point décidée à mêler prochainement ses armes aux nôtres, comment aurait-on publié ce

traité, qui ôte manifestement à sa politique le caractère de neutralité qu'elle avait conservé jusqu'ici, et qui s'élèvera toujours désormais comme une barrière entre elle et la Russie? La convention du 21 novembre est un acte de courageuse indépendance qui lie la Suède à l'Occident. De ces divers faits il résulte, ce nous semble, que les événemens marchent chaque jour. Ce qu'on nommait l'alliance du Nord n'existe plus, ou, si elle existe, la ligue du Nord se retourne contre la Russie, qui en était l'âme depuis quarante ans. Si la paix n'est point signée d'ici à peu, avant les premiers jours du printemps la Suède sera sans nul doute la première puissance appelée à participer à la guerre. Le Danemark aussi ne peut manquer d'entrer dans cette voie. L'Autriche elle-même sera bien conduite à céder aux nécessités d'une position qui ne pourra plus rester mixte longtemps. Il y a là une force des choses que la Russie seule peut arrêter aujourd'hui en acceptant sérieusement les conditions de paix qui sont le résumé modéré des dernières volontés de l'Europe. Quand il engagea cette guerre, l'empereur Nicolas commit indubitablement une grande faute; il a fait courir de grands risques à la Russie. Une des conséquences de cette impatience d'autorité et d'ambition a été la destruction de Sébastopol, c'est-à-dire de la ville qui était le boulevard de la puissance russe dans la Mer-Noire. Nous ne méconnaissons pas ce qu'il y a de difficile dans la situation de l'empereur Alexandre II : le nouveau tsar a reçu un lourd héritage; mais après la faute commise par son père commettra-t-il à son tour celle de laisser attaquer et brûler Cronstadt, c'est-à-dire le boulevard de la puissance russe dans la Baltique? Là est la question, l'unique et souveraine question.

Jamais donc les circonstances ne furent plus graves, jamais les difficultés ne furent plus accumulées autour des gouvernemens et des peuples. Voici cependant *un homme d'état* qui tranche ces difficultés en quelques pages, en démontrant la *nécessité d'un congrès pour pacifier l'Europe*. Nous ne savons trop jusqu'à quel point il est opportun et habile de dire à la Russie qu'elle ne sera pas plus humiliée de faire des concessions que ne l'a été l'Angleterre de reconnaître l'indépendance de ses colonies, et que ne l'a été la France de souscrire aux traités de 1815. En vérité, dans cette petite brochure qui s'est produite avec une certaine mise en scène, et qui a fait, il nous paraît, plus de bruit qu'elle ne mérite, parce qu'on lui a prêté l'autorité d'une origine qu'elle n'a pas, il y a deux choses qu'on peut remarquer : d'abord ce nom d'*homme d'état* est bien évidemment le pseudonyme de ceux qui ne le sont pas et ne le seront jamais. En outre, ce congrès tel que le représente l'auteur n'est point autant qu'il le pense un congrès de souverains; c'est le congrès de la paix universelle, le congrès d'où doit sortir une paix sans fin, qui va amener une explosion de travaux infinis, de réformes et de bien-être. On peut reconnaître ici la chimère qui semble reparaître aujourd'hui plus que jamais, et qui se déguise sous bien des formes, sous bien des habits. Il faut revenir à la réalité, et la réalité en ce moment, c'est ce mélange de négociations tendant au rétablissement de la paix et de préparatifs belliqueux qui se multiplient partout, en Russie comme en Angleterre et en France. Ainsi finit l'année 1855, et ainsi commence l'année nouvelle. Cette heure qui s'enfuit et qui est si rapide comptera néanmoins dans l'histoire, car elle marquera un point décisif, — celui où le monde se

sera trouvé un instant entre une paix possible et une guerre dont les proportions et la durée restent un mystère.

Quelque grandes que soient les questions qui s'agitent, il reste toujours cependant d'autres intérêts plus modestes, qui ont leur importance et qui suivent leur cours. La France et l'Angleterre ont certes d'assez graves sujets de préoccupations communes aujourd'hui; elles viennent néanmoins de signer une transaction bien étrangère à ces préoccupations, et qui offre des avantages réels : c'est une convention additionnelle à celle de 1843, qui régit les relations postales entre les deux pays. Aux termes de la convention nouvelle, les imprimés de toute nature, qui n'étaient transportés sur le territoire du royaume-uni, ou dans les divers pays des deux mondes pour lesquels l'Angleterre nous sert d'intermédiaire, qu'aux mêmes prix que les lettres ordinaires, profiteront désormais des bénéfices d'une modération de taxe proportionnelle à celle qui existe dans l'intérieur de la France. On ne saurait ici entrer dans les détails. Qu'on sache cependant qu'un simple livre, une simple livraison d'un recueil périodique, pour arriver dans certaines villes de l'Inde anglaise, payait jusqu'à 25 et 30 francs de frais de poste. Il y a peu de jours encore, quelques documens de statistique expédiés d'une ville de l'Amérique du Sud par les paquebots anglais parvenaient à Paris. Arrivés à leur destination, ils coûtaient en frais de port seulement 795 francs! On comprendra que l'initiative éclairée de M. le ministre des affaires étrangères se soit très utilement employée en mettant fin à de telles anomalies. Le résultat infaillible sera de rendre possibles d'abord et d'accroître ensuite les rapports intellectuels entre l'Europe et l'Inde ou l'Amérique. Il est bien des publications qui éclaireraient d'un jour nouveau la vie de ces contrées, qu'on ne pouvait obtenir jusqu'ici, et qu'il deviendra facile d'avoir : témoignages utiles, quelquefois curieux, du développement contemporain des peuples. Le traité nouveau se relie aux conventions du même genre et à notre législation postale, qu'il complète. C'est un côté modeste et pratique de notre vie intérieure.

Mais dans son ensemble, à un point de vue plus général, qu'a produit l'année qui s'en va dans cette vie intérieure? Le calme, un calme profond et universel, ne s'est point démenti. Le bruit des luttes politiques, violemment apaisé, ne s'est point réveillé; on pourrait dire même que ce repos ressemble à un assoupissement. Dans cette année, le grand événement a été l'exposition, qui a attiré à Paris les souverains et les princes, les hommes d'état et les hommes de travail de tous les pays. L'industrie a eu ses jours de pompe. Soit, mais il faudrait prendre garde, à la faveur du développement légitime de l'industrie, de ne point faire grandir, jusqu'à devenir une puissance, le culte exclusif des intérêts et du bien-être. Quoi qu'on en dise, ce n'est point là une conséquence inévitable de 1789. La liberté véritable repose moins sur le développement de la richesse matérielle, bien qu'elle soit compatible avec lui, que sur l'intégrité des notions morales qui sont le principe de sa force et la source de ses grandeurs.

Et maintenant, en dehors de ces grandes questions qui viennent de temps à autre remuer et instruire le monde, qu'on fasse un retour sur les faits les plus récens, sur l'état présent de l'Europe : il y a eu certes peu de changemens décisifs depuis une année. La situation actuelle de la plupart des pays

n'est que la conséquence de leur situation antérieure; les circonstances ne font que mettre en saillie les gages de paix, les périls ou les piéges qu'ils portent en eux-mêmes. La Suisse n'a point vu cesser la lutte entre le radicalisme et les élémens conservateurs, lutte qui tend à s'apaiser, il est vrai, sur certains points, mais qui reste encore vive à Fribourg et dans le Tessin. L'Allemagne, déjà si perplexe dans le choix d'une politique extérieure, semble retombée dans la somnolence de sa vie intérieure. En Prusse seulement, la session qui vient de s'ouvrir montre l'antagonisme du parti féodal et du libéralisme modéré. La Hollande en est toujours à ses paisibles travaux, dont les discussions législatives qui se poursuivent sont la régulière expression. L'Italie! l'Italie reste encore ce qu'elle a été depuis ses dernières commotions et même avant ces commotions, le théâtre à demi voilé d'un travail plein de mystères et d'incertitude.

Si on observe les états italiens dans leur existence individuelle, chacun a ses traits distincts et sa sphère d'action. Le Piémont marche évidemment au premier rang aujourd'hui, et il le doit surtout à l'intelligente et vigoureuse initiative qu'il a su prendre en s'alliant à l'Occident dans une question qui intéresse l'Europe entière, en montrant le drapeau italien là où n'a point paru encore le drapeau des maîtres de la Lombardie. Est-ce à dire que le Piémont n'ait pas lui-même ses difficultés et ses piéges? Le cabinet de Turin vient de voir se dénouer à l'honneur des deux parties son récent démêlé diplomatique avec la Toscane; mais il lui reste encore ses différends avec Rome au sujet de toutes les questions religieuses, et un esprit d'équitable conciliation vînt-il enfin écarter ces différends, il lui resterait en outre des difficultés financières qui ne sont pas sans gravité. Ce qu'il y a de brillant et de généreux dans le rôle du Piémont, le voyage de Victor-Emmanuel à Paris et à Londres l'a révélé. Le roi est revenu à Turin satisfait de l'accueil qu'il a reçu, et cette situation même peut donner plus de force au gouvernement piémontais pour surmonter ses embarras intérieurs. De tous les pays de l'Italie, l'état romain est sans contredit le plus éprouvé. Ici malheureusement il est à craindre qu'il n'y ait que peu de progrès dans l'affermissement d'un pouvoir dont l'indépendance est pourtant la garantie des nations catholiques. On ne saurait se faire illusion, les années ont beau passer, l'expédition de Rome dure encore, et sa durée reste peut-être la triste, mais nécessaire condition de la sécurité temporelle du saint-siége.

A Naples, on a vu quelles complications ont été sur le point de surgir et de mettre le gouvernement des Deux-Siciles presque en lutte directe avec la France et l'Angleterre. Ces complications se sont heureusement évanouies; une politique prévoyante semble avoir prévalu. A vrai dire, comme à tous les souverains absolus, il peut arriver souvent au roi Ferdinand II d'être servi dans son système intérieur au-delà de ce qu'il veut. Dans de tels pays, il n'y a qu'une volonté au sommet, et elle peut être éclairée; mais il y a à tous les degrés mille petits despotismes qui, au lieu de désarmer les passions révolutionnaires, les activent et les enflamment là où la libéralité des actes serait infiniment plus efficace et bien des fois plus conforme à la pensée du souverain. Il y a dans le gouvernement napolitain des hommes faits pour comprendre et pratiquer cette dernière politique. De ce nombre est M. Lodovico Bianchini, aujourd'hui ministre de l'intérieur, et qui exerce provi-

soirement la direction de la police depuis la retraite de M. Mazza. M. Bianchini n'est point un homme nouveau; il a l'expérience que donne une longue pratique administrative, et il s'est signalé surtout par des écrits sérieux sur l'histoire des finances du royaume de Naples, sur la situation civile et économique de la Sicile, sur les réformes commerciales accomplies en Angleterre. Récemment encore il vient de publier une œuvre nouvelle sur les *principes de la science du bien-être social et de l'économie publique*. C'est tout un traité des conditions de l'ordre et du progrès dans les sociétés. Écrivain consciencieux en même temps que ministre de son souverain, M. Bianchini ne peut puiser dans l'étude d'autre conseil que celui d'une politique prévoyante et libérale, la plus propre au demeurant à garantir le royaume de Naples de bouleversemens nouveaux.

Mais au-dessus de ces traits divers de l'existence individuelle des états italiens il reste toujours une question dominante, celle de la situation générale de l'Italie, qui touche par tant de côtés à la situation générale de l'Europe. Que le conflit qui a mis le continent en armes ait retenti presque comme un appel au-delà des Alpes, qu'il ait ravivé des espérances, laissé entrevoir des possibilités nouvelles, cela ne saurait surprendre. L'Italie est comme tous les peuples qui souffrent, qui attendent sans cesse, et qui croient chaque jour voir arriver l'occasion favorable. C'est à une impatience de ce genre sans doute qu'obéissait récemment M. Manin, l'ancien dictateur de Venise, en jetant une fois de plus dans la polémique ce grand problème des aspirations italiennes. Le malheur de l'Italie, c'est que dans les rêves de régénération formés pour elle, la chimère prenne si souvent la place de la réalité, même quand on cherche le mieux à se rapprocher du possible. Dans les rêves d'aujourd'hui, le Piémont occupe évidemment une grande place. Il y a là une maison royale populaire, un gouvernement constitué, qui a des traditions, de grandes alliances, une armée, une force organisée. Il ne reste plus qu'à se servir de cette force, à la diriger vers le but commun. Le Piémont a sans nul doute au-delà des Alpes une position considérable, qui peut s'accroître encore; mais il est le premier intéressé à résister à des suggestions, à des entraînemens qui le perdraient lui-même sans sauver l'Italie. Ce n'est pas la complicité de l'esprit révolutionnaire déguisée sous une forme quelconque qui ajouterait à sa force, elle ferait sa faiblesse. C'est justement parce que le Piémont est un état régulier qui a des traditions, des alliances, une armée courageuse et fidèle, qu'il doit se conduire comme un état régulier, et qu'il a autant à se garder d'un certain genre d'alliés que de ses ennemis propres. M. de Cavour, qui reste toujours à la tête du ministère, ne peut certainement que conseiller cette politique au roi Victor-Emmanuel. C'est celle de la maison de Savoie, et c'est la seule qui puisse servir l'Italie dans ses vrais intérêts, dans ses justes aspirations.

Où en est de son côté cette autre péninsule qui embrasse l'Espagne et le Portugal? Ce ne sont point à coup sûr les événemens qui ont manqué à l'Espagne en peu de temps. Une révolution travaillant à s'organiser, des cortès constituantes à peu près en permanence, des discussions passionnées, des conflits de pouvoirs, des agitations religieuses, des tentatives de guerre civile, tout s'est réuni pour éprouver un pays déjà soumis jusqu'ici à tant d'expériences. L'histoire de l'Espagne depuis plus d'une année peut se résu-

mer en un mot : c'est la lutte entre l'anarchie révolutionnaire et un certain esprit d'ordre renaissant. Lequel l'emportera? Tout semble incliner vers l'ordre aujourd'hui. Une chose est manifeste, c'est la décadence du parti qui s'appelle démocratique. Ce parti n'a jamais été bien puissant au-delà des Pyrénées, et il n'est pas même populaire. Il n'a dû d'entrer dans les cortès qu'à un ébranlement révolutionnaire. Il espérait jouer un rôle en circonvenant le duc de la Victoire, dont il aurait fait au besoin son dictateur : il n'a point réussi. Il comptait tout au moins trouver quelque force dans une alliance avec les progressistes avancés : ceux-ci n'osent pas avouer son alliance, et les progressistes modérés la déclinent chaque jour énergiquement. Le parti démocratique reste donc avec lui-même, ce qui est peu. Le général O'Donnell achevait, il y a quelques jours, sa défaite en révélant dans les cortès avec un mélange de réserve et de cruauté que ces fiers tribuns, toujours prêts à faire la guerre au gouvernement, n'étaient pas moins fort traitables. L'un d'eux, M. Ordax y Avecilla, avait manifesté, à ce qu'il paraît, l'intention d'accepter le poste de ministre plénipotentiaire à Mexico, — qui ne lui a point été accordé. La révélation a fait quelque scandale; de là une recrudescence de fureurs démocratiques contre le général O'Donnell, et cette recrudescence même n'a pas peu contribué à fortifier l'ascendant du ministre de la guerre. Un incident tout récent est venu mettre de nouveau à l'épreuve cette situation. On sait les désordres qui ont eu lieu à Saragosse. Une des conséquences de ces désordres a été la disgrâce, — déguisée sous une démission volontaire, — du commandant militaire de l'Aragon, du général Gurrea, dont le rôle n'a point été fort clair dans ces événemens. Ce qu'il y a à remarquer, c'est que le général Gurrea était l'ami très intime du duc de la Victoire en même temps que l'espoir du parti démocratique et des progressistes avancés. Tout semble donc indiquer un développement croissant de cette situation que le duc de la Victoire couvre de son nom, et dont le général O'Donnell est la force réelle. Les révolutionnaires espagnols ne tenteront-ils pas un suprême effort pour combattre ces tendances? C'est là une éventualité dont on paraît se préoccuper à Madrid, et contre laquelle le gouvernement est armé. La révolution triomphait il y a un an au-delà des Pyrénées, elle semble battre en retraite aujourd'hui.

Le Portugal a de plus que l'Espagne la paix des partis, cette trève des opinions ou des passions qui dure depuis quelques années, et qu'est venu corroborer l'avénement au trône du roi dom Pedro V. Chartistes et septembristes se sont réunis pour saluer cet avénement, qui en définitive a peu modifié les conditions réelles du royaume portugais. La session régulière des chambres s'ouvrira sans doute le 2 janvier selon l'habitude; le duc de Saldanha reste à la tête du gouvernement. Telle est encore la situation du Portugal. Les luttes des partis se réveilleront-elles dans les chambres? Le cabinet de Lisbonne semble décidé à prendre position sur un terrain tout autre que le terrain politique, sur celui des améliorations matérielles, et le voyage du ministre des finances, de M. Fontès Pereira de Mello, n'est point étranger à la réalisation de ces vues de progrès pratique. Le roi a tenu, dit-on, à ce que son ministre vît de près de grandes administrations; mais en outre le voyage de M. Fontès a eu un objet plus direct. Le ministère actuel de Lisbonne a accompli, depuis qu'il est au pouvoir, de grandes mesures finan-

cières, dont l'une est la conversion de la dette. Malheureusement une portion notable des porteurs anglais des titres de la dette extérieure a refusé jusqu'ici d'adhérer à cette conversion, de sorte que le seul fonds portugais qui ait jamais eu une valeur positive n'était pas même admis à la bourse de Londres. Il s'agissait de faire cesser ce conflit. Sous ce rapport, le voyage de M. Fontès n'aura point été sans résultat, s'il est vrai, comme on l'assure, que la dette portugaise doive prochainement reparaître sur le grand marché régulateur du *stock-exchange*. Ce moyen de crédit reconquis, il restait à l'utiliser, et ce second objet de la tournée financière de M. Fontès paraît devoir être également atteint. Le ministre des finances du roi dom Pedro s'est occupé de négociations avec une grande société de capitalistes français et anglais qui prendrait immédiatement à sa charge la construction du réseau complet des chemins de fer portugais. Ce serait à coup sûr la plus immense révolution économique dans un pays qui, avec le sol le plus riche, le climat le plus varié et la plus belle position géographique de l'Europe, n'a pas même, à l'heure qu'il est, des routes ordinaires.

A l'extrémité orientale de l'Europe enfin est un pays à qui cette année n'a point souri non plus que la précédente : c'est la Grèce. Le royaume hellénique pourtant s'occupe à mettre un peu d'ordre dans ses affaires, assez troublées. Les chambres réunies le mois dernier sont parvenues non sans peine, bien que l'œuvre fût aisée, à voter leur réponse au discours d'inauguration du roi Othon. Le sénat et la chambre des députés ont paraphrasé la harangue royale. En général les membres du nouveau cabinet s'appliquent à écarter ce qui pourrait être un péril, à bien faire comprendre qu'il n'y a qu'un ministère de moins, que la politique reste la même, — une politique de neutralité, de bienveillance et de reconnaissance pour les puissances protectrices. Il faut bien avouer cependant que les derniers événemens ont laissé un désordre profond dans les imaginations helléniques. Que disait récemment un député publiciste d'Athènes? Il disait que les Grecs, en se joignant aux insurgés de l'Épire, croyaient venir en aide aux alliés, bien loin de contrarier leurs desseins; les Grecs n'avaient d'autre but que de devancer les Russes à Constantinople et de soutenir là sans doute un nouveau siége de Byzance contre un autre Mahomet! C'est là justement l'effort qu'on ne demandait point aux Grecs, et plus ils insistent à se défendre d'avoir eu un moment d'hallucination périlleuse, plus il est à craindre que cette hallucination ne soit point entièrement dissipée, bien qu'elle se cache sous l'apparence de la résignation à une réalité plus modeste.

Dans le mouvement universel des choses, le Nouveau-Monde occupe certes une grande place, et cette place tend chaque jour à s'agrandir. Les États-Unis touchent peut-être à une période critique pour leur existence intérieure aussi bien que pour leur politique extérieure. Le message annuel du président au congrès est donc attendu avec une certaine impatience. On espère qu'il jettera quelque jour sur l'ensemble d'une situation qui est très grave et sur le véritable état des relations du cabinet de Washington avec l'Angleterre, car le différend n'est pas encore aplani, et le gouvernement anglais ne paraît pas disposé à reconnaître, par le rappel de son ministre, M. Crampton, qu'il ait eu dans l'affaire du recrutement les torts que l'attorney général, M. Cushing, lui a reprochés avec une amertume qui a fort envenimé le dé-

bat. Mais on sait que la chambre des représentans n'ayant pas, en trente-neuf scrutins, réussi à nommer son président, et par conséquent le congrès n'étant pas constitué à la date des dernières nouvelles, l'envoi du message n'a pu avoir lieu. Nous n'analyserons pas pour le moment les élémens de la situation, tels qu'ils ressortent de ces longs et inutiles efforts pour dégager une majorité dans le sein du congrès; il suffira de dire que c'est l'apparition du parti ultra-américain et ultra-protestant, connu sous le nom de *know-nothing*, qui menace l'ascendant du parti démocratique, identifié avec l'administration actuelle. L'abolitionisme et le maintien de l'esclavage ne figurent qu'au second plan dans la mêlée des opinions, quoique la lutte des deux systèmes soit au fond de tout ce qui s'est passé dans le cours des derniers mois, et doive très prochainement reparaître comme le principal élément de la classification des partis. Ce que nous cherchons maintenant dans la situation actuelle, c'est l'influence qu'elle doit exercer dans la politique extérieure du gouvernement des États-Unis. Or, il est permis de le voir sans en éprouver de regrets, le résultat manifeste d'une pareille division dans un pays si mal organisé d'ailleurs pour faire sentir le poids de sa volonté dans les grandes affaires du monde, c'est l'impuissance.

Voilà une expression qui n'est pas habituelle quand on parle des États-Unis; mais si elle va jusqu'au bout de notre pensée, nous ne croyons cependant pas qu'on puisse la taxer d'exagération, et nous sommes persuadés qu'en Amérique il n'y a pas un homme d'état vraiment digne de ce nom qui ne soit profondément convaincu que le gouvernement fédéral doit éviter avec soin toute occasion de révéler sa faiblesse en poussant trop loin sa prétention de ne compter avec personne. Il faudrait, pour justifier une prétention de ce genre, que la politique des États-Unis fût sincèrement inoffensive, que le peuple américain, satisfait du lot qui lui est échu sur la terre, se contentât de l'exploiter, de le féconder, de l'embellir, sans jeter un œil de convoitise surtout ce qui est à sa portée. Alors en effet on comprendrait et on respecterait l'isolement des États-Unis. Rassuré par leur sagesse, on ne ferait que des vœux pour leur prospérité. Malheureusement on les a vus depuis quelques années passer de la neutralité, relativement aux affaires de l'Europe, à un américanisme agressif qui ne tend à rien moins qu'à se créer une influence sur tout un continent, et à faire de cette prépondérance dans le Nouveau-Monde un moyen d'action contre l'ancien. La bienveillance dont ils étaient l'objet a donc fait place à un sentiment de défiance qui trouvera une certaine satisfaction dans les graves embarras qu'annonce pour cette année à l'administration de M. Pierce l'animosité croissante des partis sur toute l'étendue du territoire fédéral. La grande république, qui se proclamait complaisamment la république modèle, perdra de son prestige quand on verra ses élections ensanglantées aboutir à l'annulation des forces publiques et à la permanence de l'anarchie, quand on verra l'activité du pays se consumer en luttes personnelles, le pouvoir exécutif douter de lui-même en présence des troubles qui agitent le Kansas, et l'hospitalité si vantée des États-Unis remise en question par un esprit jaloux qui semble emprunté aux institutions exclusives des anciennes cités grecques.

Les républiques hispano-américaines, à qui l'imitation des États-Unis n'a pas été moins fatale que les intrigues du cabinet de Washington, ouvriront-

elles les yeux sur le danger du système démocratique dont elles ont adopté toutes les exagérations? comprendront-elles le vice des théories de *self-government* que les diplomates de l'Union paraissent avoir pour mission de prêcher dans ces petits états, bouleversés par d'incessantes révolutions, où ils applaudissent aux plus odieux triomphes de la force, comme M. Wheeler vient de le faire sans scrupule au Nicaragua? C'est à peine si nous osons l'espérer. Et pourtant rien ne sauvera le Mexique, rien ne sauvera l'Amérique centrale tout entière d'invasions comme celle du colonel Walker, si ce n'est une meilleure discipline politique maintenue par des gouvernemens plus forts, des institutions plus stables que tout ce qu'on y a essayé jusqu'à présent. C'est à la faveur d'une guerre civile qui avait épuisé toutes les forces vitales du pays, en se donnant pour l'allié des démocrates insurgés contre l'autorité légale, qu'un aventurier audacieux a pu occuper une des plus importantes positions du globe. Il y fait fusiller sans miséricorde les hommes qui, après avoir courbé la tête dans un premier moment de surprise et de terreur, comme on livre sa bourse au brigand qui vous couche en joue, ont ensuite cherché à relever le drapeau national. Le général Corral, dont l'exécution est certaine, a été jugé par un conseil de guerre, où pas un nom ne révèle la présence d'un homme de race espagnole, et mis à mort pour avoir exprimé dans une lettre au général guatémalien Guardiola les vœux d'un patriotisme honorable. Reconnu solennellement et sans hésiter par l'envoyé américain, M. Wheeler, dont nous parlions tout à l'heure, qui ne paraît pas se douter de l'énormité d'une pareille résolution, le gouvernement de Walker a aussitôt expédié un ministre aux États-Unis, Américain du Nord comme lui-même, nous n'avons pas besoin de le dire, et cette étrange entreprise, qui rappelle en plein XIXe siècle les conquêtes des Barbares ou les expéditions des pirates dans le moyen âge, prétend aux honneurs d'une société politique régulièrement constituée. Que fera-t-on à Washington en présence des protestations réitérées de tous les états qui avoisinent le Nicaragua, et qui se sentent menacés de son sort, protestations qui sans doute auront été communiquées à plusieurs puissances européennes? Avouera-t-on M. Wheeler? Recevra-t-on l'envoyé du prétendu gouvernement des flibustiers? En un mot, s'associera-t-on à cette politique de *revolver*, qui, après avoir manqué ses débuts à Cuba, dans la Basse-Californie, sous les auspices du même Walker, et en Sonora, — hélas! avec un nom français à sa tête, — a trouvé momentanément une meilleure chance au cœur de l'Amérique centrale? C'est une épreuve sérieuse à laquelle va être soumis le gouvernement des États-Unis. En attendant, l'Amérique centrale se débat dans les convulsions. D'un côté les autres républiques protestent, et de l'autre le président de Guatemala, le général Carrera, vient, dit-on, de battre le gouvernement démocratique du Honduras, ce qui peut l'amener à marcher contre les envahisseurs du Nicaragua. Ainsi se succèdent et se poursuivent les révolutions d'une extrémité à l'autre de ce continent, de Mexico à Montevideo, de Bogota à Lima.

Qu'on rassemble ces traits épars, ceux qui appartiennent à la vieille Europe aussi bien que ceux qui peignent le monde nouveau, le plus caractéristique, le plus frappant, c'est la permanence de la guerre, de la lutte. Voilà comment se trouvent justifiés ceux qui annonçaient il y a quelques

années la paix universelle et ceux qui l'annoncent encore, comme si la lutte n'était pas partout! C'est la condition terrible et universelle qui trouve son application même dans l'industrie. Il ne dépend point des hommes de l'éviter; mais, en subissant une loi nécessaire, ils peuvent en tempérer les rigueurs inutiles ou odieuses. En acceptant la lutte sous toutes ses formes, ils peuvent et doivent se proposer le triomphe de la justice et du droit dans les conflits des peuples, la prééminence des grandeurs morales au milieu du développement de toutes les forces matérielles; c'est là le meilleur souhait pour l'année qui commence.

CH. DE MAZADE.

Il devient de plus en plus difficile d'exprimer une opinion sincère, indépendante, sur quelque sujet que ce soit. Les parties intéressées ont recours aux procédés les plus étranges pour infirmer le jugement dont elles croient avoir à se plaindre; elles accusent de mauvaise foi, de légèreté, d'étourderie les écrivains qui ont blessé leur amour-propre. Il serait vraiment beaucoup plus simple de dire : Je m'admire; mes amis s'associent à la haute estime que j'ai pour moi-même. Vous êtes d'un avis contraire, donc je vous récuse. De cette façon, la discussion ne s'égarerait plus; le public saurait à quoi s'en tenir. Peintres et poètes ne relèveraient plus que d'eux-mêmes; ils diraient ce qu'ils pensent de leurs œuvres, et leur parole ferait loi. On n'aurait plus à redouter les caprices ou les erreurs de ceux qui prennent la peine de les étudier. La méthode que je propose se recommande par le bon sens et l'à-propos. Personne en effet ne peut avoir la prétention de juger l'œuvre d'un peintre aussi bien que lui-même; c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée. Comment pénétrer les secrètes intentions qui ont dirigé l'auteur d'un poème ou d'un tableau? comment parler de lui en termes convenables, si l'on n'a pas été admis à l'honneur de ses confidences? Il n'y a qu'imprudence et danger à donner son avis en ne consultant que sa propre pensée.

C'est pour m'être placé dans cette périlleuse condition que je me suis attiré de la part de M. Madrazo le plus terrible des reproches, le reproche de mauvaise foi. Il y a trois mois, je parlais de l'école espagnole, c'est-à-dire des œuvres envoyées par l'Espagne à l'exposition de Paris. J'avais eu soin d'estimer la valeur présente de chaque nation au nom de son passé, abstraction faite des nations voisines, pour éviter toute comparaison blessante. Après avoir estimé Cornélius et Overbeck en rappelant les noms d'Holbein et d'Albert Dürer, je croyais pouvoir estimer librement M. Madrazo en rappelant les noms de Murillo et de Velasquez. Il paraît que je m'abusais. M. Madrazo prend pour une offense la liberté de mon langage et l'impitoyable fidélité de mes souvenirs. Dans une lettre adressée au directeur de la *Revue*, il m'accuse en termes formels d'avoir parlé du portrait de la reine Isabelle, d'avoir exprimé sur ce portrait une opinion qui ne repose sur aucun fondement. Murillo et Velasquez m'ont porté malheur. Si j'avais eu la prudence de ne pas rappeler leurs noms, ou si j'avais proclamé M. Madrazo héritier légitime de ces deux maîtres illustres, j'aurais sans doute évité sa colère, peut-être même obtenu ses remerciemens. Je ne puis ni effacer ni atténuer ma faute; mais j'ai le droit de discuter l'accusation

portée contre moi. Avant d'exiger de moi un acte de contrition, on me permettra de me défendre.

Je veux croire que M. Madrazo se trompe de bonne foi, qu'il attribue vraiment à mes paroles le sens qu'il leur donne dans sa lettre. Quelques lecteurs penseront peut-être qu'il abuse de sa qualité d'étranger, et qu'après un séjour en France de plusieurs années, il est au moins étonnant qu'on se méprenne à ce point; mais, puisque M. Madrazo m'accuse d'avoir parlé à Paris d'un portrait à peine ébauché qui est demeuré à Madrid dans son atelier, je me vois forcé de commenter et d'expliquer mes paroles. Je lui ai reproché de n'avoir pas tiré parti de ses modèles, et j'ai ajouté : « Je ne veux parler ni du portrait de la reine, ni du portrait de son mari don Francisco, qui n'offrent pas à la peinture d'abondantes ressources. » Que le portrait de la reine soit présent ou absent, peu importe. L'opinion que j'exprime ne s'applique pas à l'œuvre de M. Madrazo, mais au visage de la reine considéré comme modèle. M. Madrazo aura beau retourner ces deux lignes en tout sens, il ne réussira jamais à prouver que j'ai parlé d'un portrait sans l'avoir vu. Si j'avais dit : Je ne veux pas ne pas parler du portrait de la reine, il serait en droit de m'accuser, car deux négations valent une affirmation; mais je me borne à dire : Je ne veux pas parler du portrait de la reine.

Je défie les plus habiles héritiers de Saumaise et de Scaliger de trouver dans cette ligne l'expression d'une opinion quelconque sur le portrait de la reine d'Espagne. Que M. Madrazo m'accuse de manquer de goût, de le juger avec une extrême sévérité, avec injustice, je ne m'en étonnerai pas. Dès que je n'admire pas sa peinture, je ne dois pas trouver singulier qu'il récuse mon témoignage. Mais quand il se laisse aller jusqu'au reproche de mauvaise foi, j'ai le droit de lui dire : Vous ne m'avez pas compris ou vous feignez de ne pas me comprendre. Ce que vous appliquez au portrait inachevé de la reine Isabelle s'applique dans ma pensée, dans la pensée de tous ceux qui connaissent notre langue, au visage de la reine et non pas au portrait, c'est-à-dire que si j'avais à juger le portrait de la reine, je ne vous reprocherais pas d'avoir fait un ouvrage imparfait sous le rapport de l'élégance et de la beauté. Une lecture attentive suffit pour démontrer que mes paroles ne peuvent s'appliquer ni au portrait de la reine ni au portrait de son mari. Ma défense se réduit au dilemme que voici : ou M. Madrazo connaît notre langue, et dans ce cas il ne peut m'accuser de mauvaise foi, ou il ne connaît pas notre langue, et dans ce cas son accusation est sans valeur, puisqu'il a négligé de consulter des juges compétens. Qu'il me souhaite un peu plus de goût en souvenir de l'archevêque de Grenade, à la bonne heure; quant à ma bonne foi, pour tous ceux qui savent le français, elle ne saurait être mise en doute.

GUSTAVE PLANCHE.

TABLEAUX DE L'HISTOIRE DE SUISSE, par M. Monnard (1). — Genève continue son mouvement intellectuel un peu uniforme, mais toujours sérieux et digne d'intérêt. Les esprits originaux y sont rares, et cependant il est plus rare encore qu'un Genevois prenne la plume pour répéter exactement la chose qu'on a dite avant lui. Il a fait généralement, lorsqu'il écrit un

(1) Un volume in-18, Cherbuliez, Genève.

livre, une petite découverte littéraire, philosophique, historique; la découverte quelquefois est bien modeste, mais n'importe, elle est réelle, et l'auteur n'a que le tort de l'enfouir de nouveau dans un ou plusieurs gros volumes que personne ne lira peut-être, si bien que la découverte est comme si elle n'était pas. Le défaut de tous les livres genevois en général, c'est de s'adresser à un public exclusivement lettré et qui doit tout lire, et de ne pas s'inquiéter assez du public beaucoup plus nombreux qui a d'autres affaires que celles de la littérature et qui n'est pas obligé de tout lire. L'esprit genevois n'a pas le don de prosélytisme. Ainsi les protestans de Genève publient chaque année en l'honneur de leur religion une foule de traités, de romans, de nouvelles et de pamphlets, souvent intéressans, qui jamais n'ont été lus ailleurs qu'en Angleterre ou en Amérique. M. Charles Monnard échappe assez heureusement à ce défaut, et ses productions peuvent être lues avec plaisir et profit par quiconque n'a pas l'honneur d'être Genevois. M. Charles Monnard est, comme on le sait, un des continuateurs de Müller; il connaît son histoire de Suisse jusque dans ses infiniment petits, et si nous avions à lui faire un reproche, ce serait précisément de la connaître trop. C'est au moins tout ce que nous nous permettrons de reprocher à ses *Tableaux d'histoire de la Suisse au dix-huitième siècle*. Cette période de l'histoire helvétique est généralement assez mal connue, et elle mérite peu de l'être, si on regarde l'histoire plutôt comme une source d'émotions morales que comme une œuvre d'érudits. Ce n'est point que les talens, les dévouemens, les héroïsmes, y soient plus rares qu'à une autre époque; seulement ils ont le tort de venir à une de ces mauvaises périodes où la vertu est inutile et perd elle-même de son prix. C'est une période de transition et de confusion où les faits ne s'enchaînent point d'une manière logique, où les élémens de la vie n'ont point d'unité, — une période d'anarchie en un mot. Les vieilles aristocraties subsistent encore, et se défendent cruellement, surtout à Berne; la monarchie gouverne encore à Neuchâtel et à Saint-Gall; les cantons démocratiques, surveillés par les aristocraties environnantes, travaillés par les influences contraires de l'Autriche et de la France, se livrent à des saturnales inouies. La vie industrielle commence à peine à Bâle, à Glaris, à Appenzell. Tel est le spectacle que présente la Suisse depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la fondation de la république helvétique. Rien n'est frappant comme de voir à quel point cette histoire de la Suisse au XVIIIe siècle ressemble à celle de la France, et nous pourrions dire du continent européen. L'ancien régime, trop faible pour gouverner, assez fort cependant pour se défendre, essaie de maintenir ses prérogatives surannées; il est défait enfin, et sur ses ruines un régime moderne s'établit à grand'peine par une longue suite d'essais et de révolutions contradictoires qui se déroulent encore sous nos yeux, sans parvenir, pas plus qu'en France, à pouvoir se définir nettement. Cette histoire éclaire la nôtre en plus d'un sens, et M. Monnard, en l'écrivant, a accompli sous plus d'un rapport une œuvre française. ÉMILE MONTÉGUT.

V. DE MARS.

MADAME

DE HAUTEFORT

Voici maintenant une toute autre personne, qui va nous ramener parmi les mêmes événemens, mais qui y portera un bien différent caractère. C'est encore une ennemie, ce n'est plus une rivale de Richelieu et de Mazarin. La noble femme dont nous allons retracer la vie n'appartient point à l'histoire politique; elle n'est point de la famille des hommes d'état; elle n'a point disputé aux deux grands cardinaux leur pouvoir et le gouvernement de la France; elle a refusé seulement de leur livrer son âme, de trahir pour eux ses amis et sa cause, cette cause qui lui semblait celle de la religion et de la vertu. Son grand cœur, qu'animait une flamme héroïque et que servaient une merveilleuse beauté et un esprit adorable, toujours contenu par la dignité et la pudeur, a paru surtout dans ses sacrifices. Après avoir été la favorite d'un roi, l'amie d'une reine, l'idole de la cour la plus brillante de l'univers, dès que le devoir a parlé, elle a été au-devant de la disgrâce, elle s'est retirée du monde, elle a caché et comme enseveli sous les voiles et dans l'ombre de la vertu les dons les plus rares que Dieu ait jamais départis à une créature humaine. Elle n'a point laissé de nom dans l'histoire, et nous qui entreprenons de la disputer à l'oubli, si nous la mettons à côté de Mme de Chevreuse, ce n'est pas un parallèle, c'est bien plutôt un contraste que nous voulons établir, pour faire paraître sous ses aspects les plus divers la grandeur de la femme au XVIIe siècle, comme aussi, nous l'avouons, avec le désir et l'incertaine espérance d'intéresser à cette fière et chaste mémoire quelques âmes d'élite çà et là dispersées.

I.

Marie de Hautefort naquit le 5 février 1616, dans un vieux château féodal du Périgord (1), qui tour à tour appartint à Gui le Noir, à Lastours, dit le Grand pour ses exploits dans les croisades, au fameux poète guerrier Bertrand de Born, à Pierre de Gontaut, et à d'autres personnages illustres du moyen âge, qui servit souvent de rempart contre les incursions de l'ennemi dans les guerres des Anglais au XVe et au XVIe siècle, et depuis est devenu une grande et noble résidence, diminuée aujourd'hui, mais encore fort bien conservée, et surtout très dignement habitée (2).

Marie était le dernier enfant du marquis Charles de Hautefort, maréchal de camp des armées du roi et gentilhomme ordinaire de sa chambre. Il avait épousé Renée de Bellay, de l'ancienne maison de La Flotte Hauterive, et de ce mariage étaient sortis deux fils et quatre filles. Le fils aîné, Jacques-François, devint lieutenant-général, premier écuyer de la reine, chevalier des ordres du roi, fameux à la fois par sa parcimonie pendant sa vie et ses largesses après sa mort (3). Ne s'étant pas marié, il laissa son titre, ainsi que sa charge de premier écuyer de la reine, à son cadet Gilles de Hautefort, longtemps connu sous le nom de comte de Montignac, qui suivit avec succès la carrière des armes, et parvint aussi au grade de lieutenant-général. C'est lui qui a continué la famille; il épousa en 1650 Marthe d'Estourmel, dont il eut de nombreux enfans, et mourut en décembre 1693, âgé de quatre-vingt-un ans. Des quatre filles, les deux premières s'éteignirent fort jeunes et n'ont pas laissé de trace. La troisième au contraire, née en 1610, prolongea sa vie jusqu'en 1712; on l'appelait mademoiselle d'Escars. En 1653, elle fut mariée à François de Choiseul, marquis de Praslin, fils du premier maréchal de ce nom : elle ne manquait ni de beauté ni d'esprit, mais la figure qu'elle fit dans le monde ainsi que ses deux frères, ils la devaient surtout à l'éclat que jeta de bonne heure et à la haute re-

(1) Hautefort est aujourd'hui un bourg du département de la Dordogne, dans l'arrondissement de Périgueux, à huit lieues de cette ville, et à deux lieues et demie d'Excideuil, sur une colline qui domine la Baure.

(2) Le possesseur actuel du château est M. le baron de Damas, ancien ministre des affaires étrangères sous la restauration, dont nous ne voulons pas rencontrer le nom sans rendre un public hommage à ses vertus et à son cœur tout français.

(3) Mme de Sévigné, annonçant sa mort dans une lettre du 16 octobre 1680, en cite un trait inoui d'avarice. On dit qu'il a servi d'original à *l'Avare* de Molière. D'un autre côté, il est certain qu'il fonda un hôpital dans son marquisat de Hautefort, pour y entretenir à ses frais onze vieillards, onze jeunes garçons et onze jeunes filles ou femmes, en l'honneur des trente-trois années de la vie de Jésus-Christ.

nommée que garda toute sa vie leur sœur cadette Marie de Hautefort.

Celle-ci était à peine née quand mourut son père, que sa mère suivit bientôt, en sorte qu'elle resta en très bas âge, et presque sans biens, confiée aux soins de sa grand'mère, Mme de La Flotte Hauterive. Ses premières années s'écoulèrent dans l'obscurité et la monotonie de la vie de province. La jeune fille, qui promettait d'être belle et spirituelle, ne tarda pas à s'y ennuyer. Souvent, chez Mme de La Flotte, elle entendait parler de la cour, de cette cour brillante et agitée vers laquelle étaient tournés tous les regards, et où se décidaient les destinées de la France. Elle aussi elle se sentit appelée à y jouer un rôle, et depuis elle racontait plaisamment qu'à douze ou treize ans, unissant déjà la plus sincère piété à cette ardeur de l'âme qu'on appelle l'ambition, elle s'enfermait dans sa chambre pour prier Dieu de la faire aller à la cour. Sa prière fut exaucée : les affaires de Mme de La Flotte l'ayant appelée à Paris, elle y amena avec elle l'aimable enfant, dont les grâces naissantes firent partout la plus heureuse impression. Elle plut particulièrement à la princesse de Conti, Louise-Marguerite de Guise, fille du Balafré, si célèbre par sa beauté, son esprit et sa galanterie, la brillante maîtresse de Bassompierre, l'auteur des *Amours du grand Alcandre*. La princesse la trouva si jolie, qu'elle voulut la mener avec elle à la promenade, et tout le monde cherchait à deviner quelle était cette charmante personne que l'on voyait à la portière de son carrosse; le soir, on ne parla que de Mlle de Hautefort, et il ne fut pas difficile d'engager la reine-mère, Marie de Médicis, à la prendre parmi ses filles d'honneur.

Voilà donc Mlle de Hautefort sur le théâtre où elle avait tant souhaité paraître; elle y montra des qualités qui en peu de temps la firent aimer et admirer tout ensemble : un rare mélange de bonté et de fermeté, une piété vive avec infiniment d'esprit, un très grand air tempéré par une retenue presque sévère que relevait une beauté précoce. On l'appelait l'Aurore, pour marquer son extrême jeunesse et son innocent éclat. En 1630, elle suivit la reine-mère à Lyon, où le roi était tombé sérieusement malade, pendant que Richelieu était à la tête de l'armée en Italie. C'est là que Louis XIII la vit pour la première fois et qu'il commença à la distinguer : Mlle de Hautefort avait alors quatorze ans.

Louis XIII était l'homme du monde qui ressemblait le moins à son père Henri IV : il repoussait jusqu'à l'idée du moindre déréglement, et les beautés faciles de la cour de sa mère et de sa femme n'attiraient pas même ses regards; mais ce cœur mélancolique et chaste avait besoin d'une affection ou du moins d'une habitude particulière qui lui tînt lieu de tout le reste et le consolât des ennuis de la royauté.

La modestie aussi bien que la beauté de Mlle de Hautefort le touchèrent; peu à peu il ne put se passer du plaisir de la voir et de s'entretenir avec elle, et lorsqu'à son retour de Lyon, après la fameuse journée des dupes, l'intérêt de l'état et sa fidélité à Richelieu le forcèrent d'éloigner sa mère, il lui ôta la jeune Marie et la donna à la reine Anne, en la priant de l'aimer et de la bien traiter pour l'amour de lui. En même temps il fit Mme de La Flotte Hauterive dame d'atours à la place de Mme du Fargis, qui venait d'être exilée (1). Anne d'Autriche reçut d'abord assez mal le présent qu'on lui faisait. Elle tenait à Mme du Fargis, qui, comme elle, était du parti de la reine-mère, de l'Espagne et des mécontens, et elle regarda sa nouvelle fille d'honneur, non-seulement comme une rivale auprès du roi, mais comme une surveillante et une ennemie. Elle reconnut bientôt à quel point elle s'était trompée. Le trait particulier du caractère de Mlle de Hautefort, par-dessus toutes ses autres qualités, le fond même de son âme, était une fierté généreuse, à moitié chevaleresque, à moitié chrétienne, qui la poussait du côté des opprimés et des faibles. La toute-puissance n'avait aucune séduction pour elle, et la seule apparence de la servilité la révoltait. Dans cette belle enfant était cachée une héroïne qui parut bien vite dès que les occasions se présentèrent. Voyant sa maîtresse persécutée et malheureuse, par cela seul elle se sentit attirée vers elle, et par goût comme par honneur elle résolut de la bien servir. Peu à peu sa loyauté, sa parfaite candeur, son esprit et ses grâces charmèrent la reine presque autant que le roi, et la favorite de Louis XIII devint aussi celle d'Anne d'Autriche.

La première galanterie déclarée du roi envers Mlle de Hautefort fut à un sermon où la reine était avec toute la cour. Les filles d'honneur étaient, selon l'usage du temps, assises par terre. Le roi prit le carreau de velours sur lequel il était à genoux, et l'envoya à Mlle de Hautefort pour qu'elle se pût commodément asseoir. Elle, toute surprise, rougit, et sa rougeur augmenta sa beauté. Ayant levé les yeux, elle vit ceux de toute la cour arrêtés sur elle. Elle reçut ce carreau d'un air si modeste, si respectueux et si grand, qu'il n'y eut personne qui ne l'admirât. La reine lui ayant fait signe de le prendre, elle le mit auprès d'elle sans vouloir s'en servir. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer encore plus de considération qu'auparavant. La reine fut la première à la rassurer; elle voyait tant d'estime du côté du roi et tant de vertu du côté de Mlle de Hautefort, qu'elle devint leur confidente.

(1) Sur Mme du Fargis, voyez, dans le *Journal de M. le cardinal de Richelieu*, édition de 1649, page 93, la *Copie des lettres de madame du Fargis, qui ont donné lieu à sa condamnation.*

Les mémoires du temps abondent en piquans détails sur ces premières et platoniques amours de Louis XIII. Écoutons Mademoiselle (1) : « La cour étoit fort agréable alors. Les amours du roi pour Mlle de Hautefort, qu'il tâchoit de divertir tous les jours, y contribuaient beaucoup. La chasse étoit un des plus grands plaisirs du roi; nous y allions souvent avec lui. Mlle de Hautefort, Chémerault et Saint-Louis, filles de la reine; d'Escars, sœur de Mlle de Hautefort, et Beaumont venoient avec moi. Nous étions toutes vêtues de couleur, sur de belles haquenées richement caparaçonnées, et, pour se garantir du soleil, chacune avoit un chapeau garni de quantité de plumes. L'on disposoit toujours la chasse du côté de quelques belles maisons, où l'on trouvoit de grandes collations, et au retour le roi se mettoit dans son carrosse avec Mlle de Hautefort et moi. Quand il étoit de bonne humeur, il nous entretenoit fort agréablement de toutes choses... L'on avoit régulièrement trois fois la semaine le divertissement de la musique..., et la plupart des airs qu'on chantoit étoient de la composition du roi; il en faisoit même les paroles, et le sujet n'étoit jamais que Mlle de Hautefort. »

Louis XIII était en effet très capable de composer des vers et de les mettre en musique; mais la plupart du temps il empruntait le secours d'un poète et d'un musicien à la mode. On a des *Stances pour le Roi à madame de Hautefort,* de la main de Benserade et de Boisset, qu'un enfant, représentant l'Amour, adressait à un autre enfant, la jeune Marie. Il faut espérer que l'air valait mieux que les paroles. Ne pouvant les chanter, nous les supprimons (2); mais voici un couplet d'une autre chanson dont l'auteur est inconnu, et qui, ce nous semble, peint avec assez de grâce le charme qu'exerçait Mlle de Hautefort sur l'humeur chagrine de son royal amant :

Hautefort la merveille
Réveille
Tous les sens de Louis,
Quand sa bouche vermeille
Lui fait voir un souris.

Quand Mlle de Hautefort n'aurait pas été aussi sage que belle, l'amour du roi ne lui aurait pas été fort dangereux. Tous les soirs, il l'entretenait dans le salon de la reine, mais il ne lui parlait la plupart du temps que de chiens, d'oiseaux et de chasses, et, la craignant et se craignant lui-même, il osait à peine en lui parlant s'approcher d'elle. On raconte qu'un jour étant entré à l'improviste chez la reine et ayant trouvé Mlle de Hautefort tenant un billet qu'on ve-

(1) *Mémoires* de Mademoiselle, édition d'Amsterdam, t. Ier, p. 33.
(2) On peut les voir dans les *Œuvres de Benserade,* édition de 1697, t. Ier, p. 191.

nait de lui remettre, il la pria de lui laisser voir ce billet. Elle n'avait garde de le faire, parce qu'il contenait quelque plaisanterie sur sa faveur nouvelle, et pour le cacher elle le mit dans son sein. La reine en badinant lui prit les deux mains, et dit au roi de le prendre où il était. Louis XIII n'osa se servir de sa main et prit des pincettes d'argent qui étaient auprès du feu pour essayer s'il pourrait avoir ce billet; mais elle l'avait mis trop avant, et il ne put l'atteindre. La reine la laissa aller en riant de sa peur et de celle du roi.

Si la passion du roi était innocente, elle était trop vive pour n'être pas mêlée de fréquentes et violentes jalousies. Le roi savait quelle était la conduite de Mlle de Hautefort, et que, parmi tous les jeunes seigneurs qui brillaient à la cour, elle n'en aimait aucun; mais il aurait voulu que personne ne l'aimât, que personne ne lui parlât, que personne même ne la regardât avec quelque attention. Souvent il lui disait qu'il serait mort de déplaisir si son père Henri le Grand eût été encore en vie, parce qu'assurément il eût été amoureux d'elle. Ces bizarres jalousies, ces longues et fatigantes assiduités pesaient quelquefois un peu à la jeune fille, et, avec son indépendance et sa fierté, elle le témoignait. De là des démêlés assez souvent orageux, suivis de raccommodemens qui ne duraient guère. Dès qu'il y avait entre eux quelque brouillerie, tout s'en ressentait, les divertissemens de la cour étaient suspendus, et si le roi venait le soir chez la reine, il s'asseyait dans un coin sans dire un mot, et sans que personne osât lui parler. « C'étoit, dit Mademoiselle, une mélancolie qui refroidissoit tout le monde, et, pendant ce chagrin, le roi passoit la plus grande partie du jour à écrire ce qu'il avoit dit à Mlle de Hautefort et ce qu'elle lui avoit répondu : chose si véritable qu'après sa mort on a trouvé dans sa cassette de grands procès-verbaux de tous les démêlés qu'il avoit eus avec ses maîtresses, à la louange desquelles on peut dire aussi bien qu'à la sienne qu'il n'en a jamais aimé que de très vertueuses. » Mme de Motteville déclare fort nettement que Mlle de Hautefort, tout en étant sensible aux hommages de Louis XIII, n'avait aucun goût pour lui, et qu'elle le maltraitait autant qu'on peut maltraiter un roi, en sorte qu'il était, dit-elle, « malheureux de toutes les manières, car il n'aimoit pas la reine, et il étoit le martyr de Mlle de Hautefort, qu'il aimoit malgré lui. Il avoit quelque scrupule de l'attachement qu'il avoit pour elle, et il ne s'aimoit pas lui-même. Parmi tant de sombres vapeurs et de fâcheuses fantaisies, il sembloit qu'une belle passion ne pouvoit avoir de place dans son cœur. Elle n'y étoit pas aussi à la mode des autres hommes qui en font leur plaisir, car cette âme, accoutumée à l'amertume, n'avoit de la tendresse que pour sentir davantage ses peines. »

Le sujet ordinaire des querelles que faisait le roi à Mlle de Haute-

fort était la reine. Louis XIII avait deux motifs pour ne pas l'aimer, l'un était général et de l'ordre le plus élevé, celui qui le sépara de sa mère, pour laquelle il avait une vive tendresse, à savoir l'intérêt de l'état, une politique qui ne fléchit jamais et le ramena toujours à Richelieu, bien que les façons altières du cardinal ne lui plussent point et qu'il lui prît souvent des impatiences et des révoltes qui cédaient bientôt à sa justice et à son patriotisme. L'autre motif n'était pas moins fort et plus personnel. Défiant et jaloux depuis l'affaire de Chalais et ses premières déclarations (1), le roi était demeuré convaincu que la reine s'entendait avec le duc d'Orléans, et qu'elle se serait fort bien accommodée de l'épouser après lui et de partager son trône. Cette conviction était à ce point enracinée dans cet esprit malade, qu'après qu'il eut eu des enfans de la reine, et même à son lit de mort, lorsqu'elle lui protesta avec larmes qu'elle était entièrement étrangère à la conspiration de Chalais, il se contenta de répondre que dans son état il était obligé de lui pardonner, mais non de la croire. Il s'efforça de détacher Mlle de Hautefort d'une maîtresse qu'il lui peignait sous les couleurs les plus défavorables, ne se doutant pas que plus il s'emportait contre l'une, moins il persuadait l'autre, et que la persécution même dont Anne d'Autriche était l'objet exerçait sur ce jeune et noble cœur une séduction irrésistible. Voyant que tous ses discours ne réussissaient point, il finit par lui dire : « Vous aimez une ingrate, et vous verrez un jour comme elle paiera vos services. »

Richelieu avait vu d'abord avec plaisir le goût du roi pour une jeune fille qui n'appartenait à aucun parti, et dont il n'avait pu deviner le caractère. Il espérait qu'une distraction agréable adoucirait un peu cette humeur sombre et bizarre, qui lui était un continuel sujet d'inquiétude. Il prodigua les complimens et les caresses à la jeune favorite, il s'employa même à dissiper les orages qui s'élevaient souvent dans ce commerce agité, croyant bien en retour la gagner à sa cause et la mettre de son côté; mais elle, qui n'avait pas consenti à sacrifier sa maîtresse au roi lui-même, eût rougi d'écouter son persécuteur : elle rejeta bien loin les avances du cardinal, et dédaigna son amitié dans un temps où il n'y avait pas une femme à la cour qui ne fît des vœux pour en être seulement regardée.

Aujourd'hui que nous pouvons embrasser le cours entier du XVIIe siècle et mesurer son progrès presque régulier depuis les glorieux commencemens d'Henri IV jusqu'aux dernières et tristes années de Louis XIV, il nous est bien facile de comprendre et d'absoudre Richelieu. Nous concevons que pour en finir avec les restes

(1) Voyez *la Duchesse de Chevreuse*, livraison du 1er décembre 1855, p. 936.

de la société féodale, pour mettre irrévocablement le pouvoir royal au-dessus d'une aristocratie excessive, mal réglée, turbulente, pour empêcher les protestans de former un état dans l'état et les faire ployer sous la loi commune, pour arrêter la maison d'Autriche, maîtresse de la moitié de l'Europe, pour agrandir le territoire français, pour introduire un peu d'ordre et d'unité dans la société nouvelle, pleine de force et de vie, mais où luttaient les élémens les plus dissemblables, il fallait une vigueur extraordinaire, et peut-être pour quelque temps une dictature éclairée, un despotisme national et intelligent. Mais le despotisme a besoin d'être vu à distance : de trop près, il révolte les cœurs honnêtes, et tandis qu'aux yeux de la postérité la grandeur du but excuse en quelque mesure, non pas l'injustice, qui jamais ne peut être excusée, mais l'extrême sévérité des moyens, c'est alors la dureté des moyens qui, en soulevant une indignation généreuse, offusque et fait méconnaître la grandeur du but. Qui de nous, parmi les plus fermes partisans de Richelieu, eût été sûr de lui-même et d'une admiration fidèle devant tant de coups frappés sans pitié, devant tous ces exils, devant tous ces échafauds? Les contemporains ne virent guère que cela : Richelieu laissa une mémoire abhorrée, et, vivant, il n'eut pour lui qu'un très petit nombre de politiques, à la tête desquels était Louis XIII; encore celui-ci, à la mort de son redouté ministre, en approuvant et en gardant le système, fut d'avis de le pratiquer différemment. Mettons-nous donc à la place d'une jeune fille sortie d'une race féodale, introduite à la cour par la reine-mère et jetée à quinze ans dans celle d'Anne d'Autriche. Disons-le : plus son cœur était noble, moins son esprit pouvait voir clair dans le fond des affaires du temps. Mlle de Hautefort ne connaissait ni les intérêts de la France, ni l'état de l'Europe, ni l'histoire, ni la politique. Tout son esprit, si vanté pour sa vivacité et sa délicatesse, était incapable de percer les voiles du passé et de l'avenir, et le présent la blessait dans tous ses instincts d'honneur et de bonté. Gracieusement accueillie par Marie de Médicis, au bout de quelques mois elle l'avait vue exilée, et elle apprenait que sa première protectrice, la femme d'Henri le Grand, la mère de Louis XIII, dont les torts surpassaient son intelligence, était réduite à vivre en Belgique des secours de l'étranger. Elle n'avait pas connu la première jeunesse un peu légère d'Anne d'Autriche. Depuis 1630, elle n'avait rien aperçu qui pût choquer la sévérité de ses regards. Elle trouvait fort naturel qu'abandonnée et maltraitée par son mari, la reine en appelât à son frère le roi d'Espagne, et qu'opprimée par Richelieu, elle se défendît avec toutes les armes qui lui étaient offertes. Elle voyait les malheurs de la reine, et elle croyait à sa vertu. N'oubliez pas la piété fervente qui lui faisait accompagner avec joie Anne

d'Autriche aux Carmélites et au Val-de-Grâce. Là, on n'aimait pas plus Richelieu que plus tard on n'aima Mazarin; là, et particulièrement aux Carmélites, chez ces dignes filles de sainte Thérèse et de Bérulle, on priait pour les deux reines, bienfaitrices de la maison; on priait pour les victimes de Richelieu, et il s'était trouvé une sainte religieuse, qui, en 1633, dans l'effroi et le silence universel, n'écoutant que la charité et l'amitié, osa élever la voix en faveur du garde des sceaux Michel de Marillac, exilé à Châteaudun, mit sur sa tombe une épitaphe magnanime, et qui mêla publiquement ses larmes à celles de Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, quand la hache impitoyable du cardinal faisait tomber à Toulouse la tête de son frère. En 1633, Mlle de Hautefort avait vu frapper et disperser tout l'intérieur de la reine, Mme de Chevreuse, dont l'intrépidité devait au moins lui plaire, chassée de la cour pour la deuxième fois, et le chevalier de Jars, condamné à mort, ne recevant sa grâce que sur l'échafaud. Toutes ces cruautés indignaient Mlle de Hautefort; la courageuse fidélité des amis de la reine excitait la sienne; elle brava donc les menaces prophétiques de Louis XIII, elle repoussa toutes les offres de Richelieu, qui n'était à ses yeux qu'un tyran de génie, et elle se donna tout entière à la reine Anne, fermement résolue à partager jusqu'au bout sa destinée.

Richelieu, n'ayant pu la gagner, entreprit de la perdre dans l'esprit du roi. Plus que jamais il se mêla de leurs nombreuses querelles, non plus pour les accommoder, mais pour les aigrir. D'intermédiaire bienveillant, il devint un juge sévère. Aussi, quand Louis XIII était mécontent de la jeune fille, il la menaçait du cardinal. Celle-ci s'en moquait avec l'étourderie de son âge et la fierté de son caractère. Richelieu fit jouer sur le cœur du roi deux ressorts habilement inventés. Louis XIII était défiant et dévot. Des rapports perfidement exagérés lui apprirent que, dans l'intérieur de la reine, Mlle de Hautefort faisait avec elle des plaisanteries sur ses manières, sur son humeur et sur son amour. D'autre part, lorsque, épris de plus en plus de la beauté toujours croissante de cette charmante fille, dont les grâces se développaient avec les années, il se reprochait un sentiment trop ardent pour être toujours entièrement pur, au lieu d'apaiser comme autrefois les scrupules de sa conscience, on les nourrissait, et on finit par lui faire un crime d'un attachement immodéré, condamné par la religion. Enfin, vers 1635, à la suite d'une querelle plus vive qu'à l'ordinaire, le triste amant prit le parti de rompre avec une maîtresse aussi peu complaisante, et pendant plusieurs jours il ne lui parla plus. Il ne l'aimait pas moins, et le soir, chez la reine, ses regards mélancoliques et passionnés avaient peine à s'éloigner de l'attrayant visage. Il la contemplait en silence, et,

quand il voyait qu'on y prenait garde, il détournait sa vue d'un autre côté. La rupture était commencée; le cardinal la fit durer deux années entières,

Il y avait alors parmi les autres filles d'honneur de la reine une jeune personne de fort bonne naissance, qui, sans avoir toute la beauté de Mlle de Hautefort, était aussi très agréable. Marie était une blonde éblouissante, parée de bonne heure des charmes les plus redoutables; Louise-Angélique de La Fayette était brune et délicate. Si elle n'avait pas le grand air de sa compagne, si elle n'enlevait pas l'admiration, elle plaisait par sa douceur et sa modestie. A la place de la vivacité et de la grâce, elle avait du jugement et de la fermeté, avec un cœur porté à la tendresse, mais défendu par une piété sincère (1).

Les confidens du roi, de faciles serviteurs, Saint-Simon, favori émérite, qui avait fait son traité avec le ministre, Sanguin, maître d'hôtel du roi et qui était très familier avec lui, bien d'autres encore, parmi lesquels on met à tort ou à raison l'oncle même de Mlle de La Fayette, l'évêque de Limoges, portèrent Louis XIII à faire attention à la jeune fille par tout le bien qu'ils lui en dirent. Louis XIII commença à lui parler pour faire dépit à Mlle de Hautefort; mais, comme il était homme d'habitude (2), à force de la voir, l'inclination lui vint pour elle, et il l'aima sérieusement. Mlle de La Fayette commença aussi par être flattée des hommages du roi; puis, quand il lui ouvrit son cœur, quand il lui montra ses tristesses intérieures, ses ennuis profonds parmi les grandeurs de la royauté, quand elle vit l'un des plus puissans monarques de l'Europe plus misérable que le dernier de ses sujets, elle ne put se défendre d'une compassion affectueuse, elle entra dans ses peines et les adoucit en les partageant. Le roi, se trouvant à son aise pour la première fois de sa vie avec une femme, laissa paraître tout ce qu'il y avait en lui d'esprit, d'honnêteté, de bonnes intentions, et il connut enfin la paix et la douceur d'une affection réciproque. Mlle de La Fayette en effet finit par aimer Louis XIII; Mme de Motteville, qui plus tard devint son amie et reçut ses plus intimes confidences, l'assure, et nous la croyons. Mlle de La Fayette n'aima pas seulement le roi comme un simple gentilhomme, avec le plus entier désintéressement, sans s'enorgueillir ni sans profiter de sa faveur, elle l'aima comme un frère, d'un sentiment aussi pur que tendre. Cette liaison dura deux années, jusqu'en 1637, toujours noble, touchante et véritablement

(1) Il nous a été impossible, malgré toutes nos recherches, de découvrir aucun portrait peint de Mlle de La Fayette, et le père Lelong ne cite d'autre portrait gravé que celui de Montcornet, auquel on ne peut se fier.

(2) Ce sont les propres termes de Monglat.

admirable. Mlle de La Fayette, c'est Mlle de La Vallière, mais Mlle de La Vallière qui n'a pas failli. Il est vrai que Louis XIII n'était ni aussi dangereux ni aussi pressant que Louis XIV. Une fois pourtant, vaincu par sa tendresse et par le besoin qu'il avait de la voir à toute heure, il la conjura de se laisser mettre à Versailles pour y être toute à lui; cette parole effraya la vertu de la jeune fille et l'avertit du danger qu'elle courait. Louis XIII ne renouvela jamais la proposition qui lui était échappée, mais Mlle de La Fayette s'en souvint, et elle résolut de terminer une situation difficile à soutenir d'une façon digne du roi et d'elle-même : elle songea à entrer en religion. Cependant elle n'avait cessé d'exhorter le roi à se réconcilier avec la reine et à secouer le joug de Richelieu. Ainsi, quand tout le monde, depuis Mathieu Molé jusqu'à M. le Prince, fléchissait et tremblait devant l'impérieux cardinal, deux jeunes filles, sans fortune et placées presque sous sa main, lui résistèrent. En vain il essaya de gagner Mlle de La Fayette, il ne réussit pas mieux auprès d'elle qu'auprès de Mlle de Hautefort. Il eut recours alors à ses manœuvres accoutumées : il fomenta les scrupules des deux amans, et, après bien des luttes que Mme de Motteville a racontées, Mlle de La Fayette se retira au couvent des filles de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. Le roi alla l'y voir pendant plusieurs mois. La noble religieuse lui parla à travers la grille du cloître avec plus de force encore et d'autorité que dans leurs anciennes entrevues; elle ne put rien sur sa politique, mais elle l'adoucit un peu envers sa femme, et c'est un soir, en revenant du couvent des filles de Sainte-Marie, que, forcé par un orage de ne pas retourner à Saint-Maur, et de passer la nuit au Louvre où était la reine, Louis XIII donna Louis XIV à la France.

Mais, depuis la retraite de Mlle de La Fayette, et jusqu'au jour où la grossesse d'Anne d'Autriche parut et mit un terme ou du moins apporta quelque adoucissement à ses malheurs, les plus étranges événemens s'étaient accomplis : la reine avait été à deux doigts de sa perte, et n'avait été sauvée que par l'intrépide dévouement de sa jeune et fidèle amie Marie de Hautefort.

L'année 1637 est la plus triste et la plus douloureuse que la reine Anne ait eu à traverser. Jamais Louis XIII ne l'avait à ce point délaissée, et elle n'avait conservé autour d'elle qu'un très petit nombre de serviteurs et d'amis dont elle s'était fait une petite cour intime où encore l'œil vigilant du cardinal parvenait souvent à pénétrer. Au premier rang de ces rares courtisans de l'infortune était La Rochefoucauld, tout jeune encore, et qui, plein des sentimens que son père lui avait inspirés contre Richelieu, en débutant dans le monde embrassa d'abord le parti des mécontens et la cause d'Anne d'Autriche. Lui-même a raconté quel agrément il trouvait alors à servir

une reine sans crédit, mais environnée de femmes charmantes, et quelle liaison il forma avec Mlle de Hautefort, dont il célèbre la surprenante beauté, ajoutant, comme s'il avait peur de la compromettre, qu'elle avait beaucoup de vertu (1). Nous pouvons écarter le voile de ce langage incertain, et nous ne voyons pas pourquoi La Rochefoucauld, si peu réservé, hélas! sur un point bien autrement délicat, montre ici quelque embarras à nous dire qu'il devint amoureux de la belle Marie. C'est peut-être qu'il eût fallu avouer que, loin d'être accueillie, cette passion dut se borner à une adoration respectueuse, selon les mœurs de la galanterie du temps ou plutôt selon le goût particulier de l'héroïne. La Rochefoucauld aima Mlle de Hautefort sans oser le lui dire; mais quelque temps après, étant à l'armée et à la veille d'une bataille, il alla trouver le marquis de Hautefort avec lequel il servait, lui fit confidence de sa passion, et lui donna une lettre pour sa sœur, en lui faisant promettre que, s'il périssait dans le combat, il la lui remettrait et lui dirait de sa part ce qu'il ne lui avait jamais dit, et que, s'il n'était pas tué, il lui rendrait sa lettre à lui-même et lui garderait fidèlement son secret. C'était là comme on faisait la cour à Mlle de Hautefort. Ce n'est pas ici d'ailleurs le temps de parler de ses conquêtes; celui où nous en sommes arrivés n'était pas la saison des amours, et des choses plus sérieuses et presque tragiques se passaient dans l'intérieur de la reine.

Lasse de souffrir, Anne d'Autriche rêva quelque entreprise désespérée pour sortir d'embarras, ou du moins elle intrigua avec Mme de Chevreuse, alors reléguée en Touraine, et entretint une correspondance équivoque avec ses deux frères, le cardinal infant et le roi Philippe IV, pendant que l'Espagne était en guerre avec la France (2). Un de ses domestiques qu'elle employait à cette correspondance, et qui avait tous ses secrets, La Porte, fut arrêté, jeté dans un cachot de la Bastille, soumis aux plus terribles épreuves. Après avoir commencé par tout nier, la reine, pressée par Richelieu et par des indices irrécusables, craignant les derniers malheurs, fit de grands aveux, que nous connaissons bien aujourd'hui, et qui, tout graves qu'ils sont déjà, ne devaient pas être complets, car s'ils l'eussent été, la reine n'avait qu'à faire dire tout simplement à La Porte par le chancelier Séguier, et par une lettre de sa propre main, de déclarer tout ce qu'il savait, tandis qu'elle tint une conduite bien différente. Elle considéra son salut comme suspendu à deux fils : il fallait que, selon le tour que prendrait l'affaire, Mme de Chevreuse pût fuir ou rester; il fallait surtout que La Porte, dans ses interrogatoires, ne dépassât pas les

(1) *Mémoires*, collection Petitot, t. LI, p. 348.

(2) Voyez le détail de toute cette affaire dans notre premier article sur *la Duchesse de Chevreuse*, livraison du 1er décembre.

aveux de la reine, et aussi qu'il avouât tout ce qu'elle avait avoué, pour donner à leurs déclarations communes une parfaite vraisemblance. La Porte intimidé pouvait en dire trop, ou sa constance à tout nier pouvait inspirer des ombrages; la reine craignait tout ensemble son énergie et sa faiblesse. Un concert secret était nécessaire, mais comment l'obtenir? Comment arriver jusqu'à La Porte, enseveli dans un cachot de la Bastille? Comment même prévenir Mme de Chevreuse, ignorante de ce qui se passait, et qui pouvait à tout moment être arrêtée? C'est alors, si on en croit La Rochefoucauld, que la reine, dans les angoisses de sa première terreur, se croyant menacée d'être répudiée, déchue de tout droit, enfermée dans quelque couvent ou même dans le château du Havre, qui était à Richelieu, lui aurait proposé de l'enlever, elle et Mlle de Hautefort, et de les conduire à Bruxelles, proposition trop extravagante pour avoir été faite sérieusement, et que La Rochefoucauld ne rapporte sans doute que pour peindre le danger du moment et aussi pour relever son importance. C'eût été jouer précisément le jeu du cardinal, comme l'avait fait Marie de Médicis; il fallait rester, tenir tête au péril, et le conjurer à force d'adresse et de courage.

Dans cette grave conjoncture, Marie de Hautefort entreprit de sauver sa maîtresse ou de se perdre avec elle. Déjà elle lui avait sacrifié la faveur du roi, celle de Richelieu, son avenir, elle qui n'avait rien que sa beauté et son esprit, et qui aimait naturellement la magnificence et l'éclat; elle fit plus cette fois, elle risqua pour elle quelque chose qui lui était mille fois plus cher que la fortune et la vie, elle risqua sa réputation; elle rejeta cet instinct de pudeur et de retenue qui faisait son charme et sa gloire, qui jusque-là avait fermé son oreille à tout propos flatteur, et ne lui avait pas même permis d'écrire, sous quelque prétexte que ce fût, le moindre billet à aucun homme (1), et la superbe créature se condamna au rôle le plus opposé à tous ses goûts et à toutes ses habitudes. D'abord elle persuada à un gentilhomme de ses parens, M. de Montalais, d'aller à Tours dire à Mme de Chevreuse où les choses en étaient, de ne pas remuer, tout en prenant ses précautions, et qu'on l'avertirait de fuir ou de rester, en lui adressant des Heures reliées en rouge ou en vert, selon le parti qu'il faudrait prendre. Puis elle-même, elle se déguise en grisette (2), barbouille son beau

(1) Vie manuscrite de Mme de Hautefort, communiquée par le marquis d'Estourmel. Cette vie contient des lettres et des passages omis dans la notice imprimée en 1799, in-4°, par Mme de Montmorency, née de Luynes, et réimprimée en 1807, in-12, par le père Adry, de l'Oratoire.

(2) C'est le mot même qu'emploie deux fois la *Vie* imprimée. Nous l'avons fidèlement suivie dans ce récit, dont les traits essentiels sont communs à la vie imprimée, à la vie

visage, cache ses blonds cheveux sous une grande coiffe, et de grand matin, quand personne n'est encore éveillé au Louvre, elle en sort à la dérobée, prend un fiacre et se fait conduire à la Bastille. Elle savait qu'il y avait là un prisonnier qui déjà une fois avait joué sa tête pour la reine, déployé dans les fers une constance magnanime, et venait à peine de descendre de l'échafaud, le chevalier de Jars. Il commençait un peu à respirer de cette terrible épreuve, on lui laissait quelque liberté, et il pouvait recevoir quelques personnes. La noble fille, jugeant du chevalier par elle-même, crut qu'elle pouvait lui demander de jouer sa tête une seconde fois. Elle se donna pour la sœur de son valet de chambre, qui venait lui apprendre que cet homme était à la mort, et l'entretenir de sa part de choses pressantes. Le chevalier de Jars, qui savait son domestique en bonne santé, répugnait à se déranger pour une telle visite, et l'altière Marie de Hautefort dut attendre quelque temps dans le corps de garde qui était à la porte de la Bastille, exposée aux regards et aux plaisanteries de tous ceux qui étaient là, et qui, à son costume, la prenaient pour une demoiselle très équivoque. Elle supporta tout en silence, appliquant bien ses mains sur sa coiffe pour qu'on n'aperçût pas sa figure et ses yeux. Enfin le chevalier de Jars se décida à venir. Ne la reconnaissant pas d'abord, il allait la traiter assez mal, lorsque, le tirant à part et entrant avec lui dans la cour, pour toute réponse à ses propos, elle leva sa coiffe, et lui montra cet adorable visage qu'on ne pouvait oublier quand on l'avait vu une fois : « Ah! madame! est-ce vous? » s'écria le chevalier. Elle le fit taire, et lui expliqua en peu de mots ce que la reine lui demandait. Il s'agissait de faire parvenir à La Porte une lettre cachetée où on lui marquait jusqu'où il pouvait et devait aller dans ses déclarations. Elle remit cette lettre au chevalier en lui disant : « Voilà, monsieur, ce que la reine m'a donné pour vous; il faut employer votre adresse et votre crédit dans ce lieu-ci pour faire arriver cette lettre jusqu'à ce prisonnier. Je vous demande beaucoup, mais j'ai compté que vous ne m'abandonneriez pas dans le dessein que j'ai de tirer la reine de l'extrême péril où elle est. » Le chevalier, tout intrépide qu'il était, fut bien étonné de voir qu'il était question de hasarder de nouveau sa vie. Il balança, il songea longtemps. Mlle de Hautefort, le voyant chanceler, lui dit : « Eh quoi! vous balancez, et vous voyez ce que je hasarde! car, si je viens à être découverte, que dira-t-on de moi? » — « Eh bien! lui répondit le chevalier, il faut donc faire ce

manuscrite et aux *Mémoires* de La Porte; mais, dans La Porte et dans la vie manuscrite, Mlle de Hautefort partagerait l'honneur de son dévouement avec Mme de Villarceaux, nièce de M. de Châteauneuf, amie intime du chevalier de Jars, et elle se serait travestie en soubrette de cette dame.

que la reine demande; il n'y a point de remède; je ne fais que sortir de dessus l'échafaud, je vais m'y remettre. » Mlle de Hautefort fut assez heureuse pour n'être pas plus reconnue en rentrant au Louvre que le matin lorsqu'elle en était sortie. Elle retrouva dans un petit endroit auprès de sa chambre la fille qu'elle y avait mise en sentinelle avant de partir, afin que, si le roi, passant près de là pour aller à la messe, demandait de ses nouvelles, on ne manquât pas de lui dire que, s'étant trouvée un peu mal la nuit, elle reposait encore; mais, quand elle fut dans sa chambre, et qu'elle réfléchit à l'aventure qu'elle venait de courir, elle en fut épouvantée : la jeune fille modeste remplaça l'héroïne, et elle tomba à genoux pour remercier Dieu de l'avoir conduite et protégée.

Le chevalier de Jars fit des merveilles. Sa chambre était de quatre étages au-dessus du cachot de La Porte; il perça son plancher, et fit passer la lettre de la reine au bout d'une corde, avec prière au prisonnier de la seconde chambre d'en faire autant, puis successivement jusqu'à la dernière où était La Porte, en recommandant bien le plus profond secret. C'est ainsi que la lettre de la reine arriva parfaitement intacte aux mains du fidèle valet de chambre; chose admirable, qu'une manœuvre si difficile, si compliquée, et qui dura plusieurs nuits, se soit accomplie sans qu'aucun des geôliers ait pu s'en apercevoir, et sans qu'aucun de ceux qui y prirent part l'ait compromise par la moindre indiscrétion, en sorte que ce prisonnier si bien gardé, dans un cachot et derrière des portes de fer, reçut une instruction détaillée qui le mit en état de se justifier lui-même et de justifier sa maîtresse. La fermeté qu'avait d'abord montrée La Porte eût tourné contre la reine, si à la fin elle n'eût été éclairée et guidée par la lettre qui parvint jusqu'à lui, grâce à la courageuse industrie du chevalier de Jars, dont le dévouement était dû à celui de Mlle de Hautefort.

Dès que celle-ci avait espéré le succès, elle s'était empressée d'envoyer à Mme de Chevreuse, selon ce qui avait été convenu, des Heures à la couleur favorable qui devait la rassurer et la retenir. Se trompa-t-elle sur la couleur, ou Mme de Chevreuse s'y méprit-elle elle-même? A tort ou à raison, Mme de Chevreuse entendit que tout allait mal, et, comme ce qu'elle redoutait le plus au monde était la prison, elle se hâta de fuir déguisée en homme, et alla chercher un asile en Espagne, où le frère d'Anne d'Autriche l'accueillit presque comme autrefois, dans son premier exil, l'avait reçue le duc de Lorraine. Cet événement, arrivé un peu avant les derniers interrogatoires de La Porte, ranima et porta à leur comble l'irritation et les soupçons de Richelieu. On redoubla de sévérité envers la reine; La Rochefoucauld, que Mme de Chevreuse avait vu un moment en passant à Ver-

teil pour lui demander des chevaux, fut mis quelques jours en prison, et on ne sait trop comment la chose aurait tourné, si La Porte, en ayant l'air de céder à l'ordre officiel que la reine lui envoya de tout dire, n'eût admirablement confirmé les déclarations de sa maîtresse dans la mesure concertée, et par là persuadé au cardinal et au roi que toute cette affaire n'était pas aussi importante qu'ils l'avaient jugé d'abord.

Est-il besoin de dire de quelle vive reconnaissance la reine fut pénétrée pour Jars, pour La Porte, et surtout pour sa jeune et intrépide amie, et quelles promesses elle lui fit, si jamais elle voyait de meilleurs jours? Mais Marie de Hautefort avait déjà reçu sa récompense. Elle avait senti battre dans son cœur l'énergie qui fait les héros; elle s'était oubliée pour une autre, elle s'était mise avec l'opprimée contre l'oppresseur; elle avait été compatissante, charitable, généreuse, chrétienne enfin, selon l'idée qu'elle s'était faite et qu'elle soutint jusqu'à son dernir soupir de la religion du crucifié.

II.

Dès que la grossesse de la reine fut déclarée au commencement de l'année 1638, elle dissipa l'impression des tristes scènes qui venaient de se passer, et ramena dans la cour un peu de concorde et d'agrément. Mlle de Hautefort avait alors vingt-deux ans. Quelques années avaient augmenté l'éclat de ses charmes. Louis XIII, qui s'en était détaché avec tant de peine, sentit en la revoyant ses anciens feux se rallumer, et Mlle de La Fayette n'étant plus là pour le distraire, il redevint plus amoureux que jamais de Mlle de Hautefort. Ces secondes amours durèrent deux années; elles furent, comme les premières, chastes et agitées. Nous n'y insisterons point, et nous nous bornerons à dire que Mlle de Hautefort ne mit point à profit pour sa fortune ce retour de la tendresse du roi. La seule grâce qu'elle consentit à recevoir, et encore de la main de la reine autant que de celle du roi, fut la survivance de la charge de dame d'atours qu'occupait sa grand'mère, Mme de La Flotte; dès ce moment, elle eut le droit d'être appelée madame, et désormais nous-même l'appellerons ainsi. Sa sœur, Mlle d'Escars, devint une des filles d'honneur de la reine, et son jeune frère, le comte de Montignac, qui était déjà dans les cadets aux gardes, entra dans la compagnie des mousquetaires du comte de Tréville. Après les couches de la reine, Mme de La Flotte, qui n'avait pas l'humeur aussi désintéressée que sa petite-fille, désira vivement monter de sa place de dame d'atours à celle de gouvernante du petit dauphin. On poussa Mme de Hautefort à en parler à Louis XIII et même à Richelieu; elle le fit, mais avec une

fierté maladroite qui ne réussit pas. Richelieu n'était pas homme à remettre le futur roi entre les mains de ses ennemis, et il avait déjà fait nommer à cet emploi important Mme de Lansac, qui lui était toute dévouée. Ses anciens ombrages s'étaient réveillés avec la passion du roi, et, comme la conduite de Mme de Hautefort n'avait fait que les fortifier, au lieu de la servir, il travaillait à la perdre. Cette fois, instruit par l'expérience, il avait compris que, tant que Louis XIII pourrait voir cette ravissante figure et approcher de ce noble cœur, avec des brouilleries plus ou moins longues, Mme de Hautefort reprendrait toujours son empire, et que, pour la détruire, il fallait lui faire quitter la cour et Paris. Il n'ignorait pas que la reine, tout en gardant mieux les apparences, ne cessait d'encourager le parti des mécontens. Il savait que sa jeune confidente s'était liée par ses ordres avec le comte de Soissons et avec Monsieur, et qu'elle était leur intermédiaire auprès de sa maîtresse. Il avait fini par pénétrer jusque dans l'intérieur d'Anne d'Autriche, en gagnant une de ses filles d'honneur, cette jeune, belle et spirituelle Mlle de Chémerault dont La Rochefoucauld fait un si vif éloge. Mlle de Chémerault avait une correspondance mystérieuse avec le cardinal, où elle lui rendait compte de tout ce qu'elle voyait et entendait. Dans cette correspondance, trouvée après la mort de Richelieu parmi ses papiers et livrée à la publicité pendant la fronde, le roi et la reine sont appelés *Céphale* et *Procris;* Mme de Hautefort y est toujours *l'Aurore,* Mme de La Flotte est *la Vieille,* Mlle de La Fayette *la Délaissée,* Richelieu *l'Oracle,* bien entendu, et elle-même se met sous le nom du *bon Ange* (1). Cet ange-là, avec sa jolie figure, sa gaieté et sa candeur apparente, trompa longtemps Mme de Hautefort par des raffinemens de perfidie et de bassesse que la noble femme était incapable de soupçonner.

Richelieu n'avait pas sous la main une autre Mlle de La Fayette pour balancer Mme de Hautefort; mais, sachant qu'il fallait toujours à Louis XIII une sorte de distraction sentimentale, un amusement de cœur, il avait mis depuis quelque temps auprès de lui un jeune homme de la tournure la plus agréable, le fils d'un de ses amis les plus dévoués et les plus capables, le marquis et maréchal d'Effiat, et, se croyant aussi sûr du fils que du père, il lui avait fait faire un chemin si rapide qu'à dix-neuf ans, en 1639, Cinq-Mars était déjà grand-écuyer. Il avait plu d'abord au roi par sa bonne grâce, et le faible monarque l'avait aussi trouvé bien commode à aimer, puisque cela ne lui faisait pas d'affaire avec M. le cardinal. Ainsi que Richelieu l'avait prévu et espéré, cette inclination nouvelle amortit peu à peu dans le

(1) *Journal de M. le cardinal de Richelieu,* etc.

cœur de Louis XIII son amour pour Mme de Hautefort, ou plutôt elle devint un autre amour qui, comme le premier, avait ses vivacités, ses jalousies, ses orages. Le roi demandait à Cinq-Mars de n'aimer que lui; celui-ci, poussé par sa propre ambition et par Richelieu, demandait à son tour au roi de ne pas partager ses affections, et il se plaignait de l'empire qu'exerçait encore sur lui Mme de Hautefort (1). Dans les commencemens, il suffisait d'une soirée que le roi venait passer chez la reine pour déjouer toutes ces manœuvres, et rendre le cœur de Louis à sa première et irrésistible maîtresse; mais il n'en était point ainsi dans les voyages : là, seul entre son redouté ministre et son nouvel ami, le roi était bien autrement facile aux impressions qu'on lui voulait donner, et c'est dans un de ces voyages que, les yeux de la belle dame n'étant plus là pour plaider sa cause, Richelieu l'accusa d'avoir la main dans les intrigues de Monsieur, de troubler et de diviser la cour et de faire obstacle au gouvernement par l'absolu crédit qu'on lui supposait sur le roi; il fit entendre qu'il était fort inutile d'avoir exilé Mme de Chevreuse pour garder une personne tout aussi dangereuse qu'elle. Louis XIII résista longtemps; pour l'emporter, le cardinal fut obligé de lui donner à choisir entre Mme de Hautefort et lui, et de déclarer qu'il aimait mieux se retirer que de se consumer dans des luttes obscures, où l'appui du roi lui manquait. Cette menace épouvanta Louis XIII; Richelieu, le voyant ébranlé, pour le décider, lui dit qu'il ne s'agissait pas d'éloigner à jamais Mme de Hautefort, mais seulement pour une quinzaine de jours, afin qu'on vît que sa faveur n'était pas aussi grande qu'on le croyait. Le roi finit par céder en insistant bien sur cette condition que ce serait seulement pour quinze jours; le cardinal l'assura qu'il n'en demandait pas davantage, mais, redoutant l'ascendant accoutumé de Mme de Hautefort, il fit promettre au roi de ne pas la voir. A peine le marché conclu, Richelieu se hâta de l'exécuter; il envoya, de la part du roi, à l'ancienne favorite, l'ordre de se retirer pour quelque temps, et aux gardes celui de ne la point laisser entrer chez le roi. Quand Mme de Hautefort reçut le commandement qui lui était apporté, elle eut de la peine à y croire. Elle se rappelait que, dans plusieurs de ses querelles avec son royal amant, souvent elle lui avait dit que de l'humeur dont elle le connaissait, elle s'attendait à être un jour ou l'autre chassée de la cour par la jalousie du cardinal, et que Louis XIII lui avait toujours répondu que cela ne serait jamais, et que, reçût-elle un pareil ordre, il la conjurait de ne pas y ajouter foi et de ne croire qu'à ce qu'il lui dirait lui-même. Elle voulut donc entendre de la bouche même du

(1) *Mémoires* de Monglat, collect. Petitot, t. XLIX, p. 238, etc.

roi l'ordre qu'elle venait de recevoir. « Elle étoit si bonne et si aimée de tout le monde, dit l'histoire de sa vie, que, lorsqu'elle se présenta à la porte du roi, les gardes, après lui avoir fait part de leur ordre, n'osèrent s'opposer à ce qu'elle entrât. La surprise du roi fut extrême en la voyant avec un air de grandeur et de fierté tout ensemble que le dépit lui donnoit et qui augmentoit sa beauté. Elle lui dit qu'avant de partir de la cour par son ordre, elle avoit voulu connoître quel crime elle avoit commis pour mériter d'être exilée. Le roi lui dit que son exil n'étoit que pour quinze jours, qu'il l'avoit accordé avec une violence extrême aux raisons d'état, à cause des intrigues qui troubloient toute la cour, et que l'on faisoit sous son nom, qu'elle le devoit plaindre de la violence que l'on avoit faite à son inclination et de la douleur qu'il en souffriroit pendant ce temps. Elle lui répondit que ces quinze jours dureroient le reste de sa vie, qu'ainsi elle prenoit congé de lui pour toujours. Le roi l'assura, comme il le croyoit, que rien au monde ne pourroit l'obliger à se priver de la voir un jour de plus. »

On comprend quelle dut être la douleur d'Anne d'Autriche en perdant une pareille amie, dont elle sentait bien qu'elle causait elle-même le malheur. Elle pleura, sanglota, l'embrassa plusieurs fois, et, dans le trouble où elle était, ne sachant que lui offrir, elle défit ses pendans d'oreilles, qui valaient bien dix ou douze mille écus, et les lui donna, en la priant de les garder pour l'amour d'elle.

Mme de Hautefort se retira près du Mans, dans une terre qui appartenait à sa grand'mère, emmenant avec elle son jeune frère, M. de Montignac, et sa sœur, Mlle d'Escars, sans oublier celle qu'elle croyait sa meilleure amie, Mlle de Chémerault, que Richelieu avait aussi mise en disgrâce pour couvrir sa trahison, et qui, sous le masque du dévouement, avait accepté l'odieuse mission de surveiller l'exilée comme elle avait fait la favorite. Tel était, à son égard, l'aveuglement de Mme de Hautefort, qu'avant de quitter Paris, ayant appris que la reine s'était bornée à donner 4,000 écus à Mlle de Chémerault, sans aucune autre marque d'attachement et d'estime, elle se sentit blessée dans l'opinion qu'elle s'était faite de la générosité de la reine, et lui écrivit une dernière fois pour lui rappeler, dans les termes les plus vifs, ce qu'elle devait à Mlle de Chémerault, oubliant sa propre infortune et le rang de celle à laquelle elle écrivait pour ne songer qu'à la jeune fille. Elle avait appris aussi qu'Anne d'Autriche n'avait pas témoigné une assez haute indignation de l'outrage qui lui était fait à elle-même en sa personne, et qu'elle avait trop paru se résigner au triomphe de Richelieu. Cette conduite avait été un coup douloureux à sa fierté et à sa tendresse; elle en souffrait plus que de l'exil, et la façon dont elle en parle à la reine se ressent du trouble et de

l'amertume de son cœur. La lettre où elle exhale ses chagrins, pleine à la fois d'affection, de hauteur et de dépit, peint à merveille le caractère de Mme de Hautefort, et montre en elle, à vingt-quatre ans, à cet âge heureux des grands sentimens portés jusqu'à l'exagération, une sorte d'Émilie outrée et sublime. Voici quelques passages de cette lettre à la Corneille. On y sent que la plus grande douleur de Mme de Hautefort est de voir sa royale amie au-dessous de l'idéal de générosité et de noblesse qu'elle s'était formé, et la hardiesse de son langage en cette occasion marque déjà jusqu'où elle pourra se porter plus tard, lorsqu'elle croira la réputation de la reine bien autrement compromise.

« Madame (1), s'il m'étoit permis de juger des sentimens de votre majesté par les miens, je n'oserois vous dire adieu pour jamais, de crainte que cette parole ne mît votre vie au même péril où elle met la mienne en vous l'écrivant. Mais puisque Dieu vous fait avoir en cet accident la résignation que vous avez eue en tant d'autres, je ferois injure à la Providence et à votre courage, si je croyois que mes disgrâces et mes déplaisirs pussent donner quelque atteinte à votre santé et à votre repos. C'est donc pour jamais, madame, que je dis adieu à votre majesté, et je vous supplie très humblement de croire qu'en quelque endroit du monde que la persécution me puisse jeter, j'y passerai mes jours dans la fidélité et dans l'attachement qui sont les véritables causes qu'on me persécute, et n'aurai de regret, parmi les ennuis qui m'accablent, que de n'en pouvoir pas souffrir davantage pour l'amour de vous. Ma douleur me feroit ici achever ma lettre, si le zèle que j'ai pour votre gloire ne me défendoit de taire une chose qui la peut ternir, et de vous dissimuler l'étonnement que chacun témoigne de l'état où vous laissez Mlle de Chémerault. On sait que vous connoissez aussi bien son cœur que sa misère, et on ne croit pas même que vous lui deviez faire acheter le bien qu'elle peut recevoir de vous par une demande qui lui sortiroit de la bouche avec plus de peine que sa propre vie. Cependant on lui a commandé de se retirer avec 4,000 écus, qu'il faut qu'elle emploie à payer ses dettes : on parle de la renvoyer de la même sorte qu'on renverroit Michelette (2), si l'on s'étoit avisé des grandes cabales qu'elle fait dans la cour aussi bien que nous... On dit que, si une reine n'a pas d'argent pour fournir aux nécessités d'une fille qu'elle a aimée, elle peut bien au moins lui envoyer un présent qui témoigne qu'elle ne l'oublie pas, et lui donner après cela une pension qui assure sa subsistance, avec une lettre qui fasse connoître

(1) Vie manuscrite.

(2) Femme de service de la reine qui avait la garde de ses petits chiens.

à sa mère l'entière satisfaction que vous avez d'elle... Je suis si délicate en ce qui regarde l'opinion que toute la terre doit avoir de vous, que si Mlle de Chémerault n'avoit pas su le présent que vous m'avez fait, je n'eusse pu m'empêcher de le lui donner de votre part. Encore que j'aie appris avec dépit la peur que vous avez de déplaire à celui qui m'arrache d'auprès de vous, je proteste que vos timidités et vos complaisances me piquent beaucoup plus pour vous que pour moi, et que je me consolerois du mal qu'il m'a fait, si j'étois bien certaine que ce fût le dernier qu'il voulût vous faire. Adieu pour la dernière fois, madame; je ne puis plus penser à ne vous voir jamais, et si cette mortelle imagination ne me donne relâche pour un moment, je ne vivrois même pas assez pour vous dire que je suis, madame, de votre majesté, la très fidèle, etc... »

Tous ceux qui, à la cour et à Paris, avaient connu Mme de Hautefort, sa vertu, son désintéressement, son obligeance, sa libéralité, ne la virent pas s'éloigner sans un extrême déplaisir. Les plus inconsolables furent ses amans, comme on disait alors. L'un d'eux, le marquis de Noirmoutiers, ne pouvant résister à la violence de sa passion, s'échappa de Paris et courut au Mans pour la voir encore et dans l'espérance de la toucher; mais Mme de Hautefort ne l'aimait point, et elle comprenait trop la dignité du malheur pour la compromettre en recevant une visite équivoque. Le brillant marquis n'obtint pas même une audience et un regard. Elle s'ensevelit dans une solitude profonde, ne recevant qu'un très petit nombre d'amis, entre autres le pauvre La Porte, qu'elle avait fort contribué, pendant le retour de son crédit, à tirer de la Bastille, et qui, exilé comme elle, habitait dans le voisinage. Ces deux âmes loyales et courageuses, bien séparées par leur rang dans le monde, s'étaient rapprochées dans leur fidélité à Anne d'Autriche et dans leur commune ardeur pour ses intérêts et pour sa gloire. La Porte avait vu Mme de Hautefort si intrépide, et il la savait si pure, si désintéressée, si bienfaisante, qu'il s'était donné à elle tout autant qu'à la reine et bien plus qu'à Mme de Chevreuse. Il n'était pas dupe de la feinte amitié de Mlle de Chémerault, et plus d'une fois il tenta d'éclairer Mme de Hautefort; mais celle-ci rejetait bien loin ses soupçons, « ne pouvant pas seulement, dit La Porte (1), souffrir la pensée d'un tel crime, » et elle ne fut désabusée qu'à la mort de Richelieu, lorsque la reine lui envoya les lettres de Mlle de Chémerault, trouvées dans la cassette du cardinal.

C'est pendant ce séjour auprès du Mans qu'elle entendit parler de Scarron, de ses cruelles infirmités, et de la gaieté courageuse

(1) *Mémoires*, collection Petitot, p. 391, etc.

avec laquelle il les supportait. Scarron souffrait; c'était assez, elle s'intéressa au bouffon malade et lui vint en aide de toutes les manières. De là, tant de vers adressés par Scarron à Mme de Hautefort et à sa sœur (1).

Cependant les événemens se pressaient sur la scène mobile qu'elle venait de quitter. Du fond de sa retraite, pendant trois années, elle assista de loin à bien des spectacles qui tour à tour agitèrent son âme de rares joies, d'inquiètes espérances, d'effroi, de compassion, d'horreur. Elle recevait de fréquens et secrets messages d'Anne d'Autriche, qui l'assuraient de sa constante amitié. Un jour, elle reçut de sa part le portrait du petit dauphin comme un présage de jours meilleurs. Quels durent être ses sentimens, lorsqu'elle apprit l'audacieuse entreprise du comte de Soissons, son triomphe à la Marfée et sa mort! Bientôt aussi elle vit l'ambitieux étourdi qui l'avait remplacée dans le cœur du roi, parvenu au faîte de la faveur, s'en précipiter lui-même, conspirer la perte de celui auquel il devait tout, et, retombé sous la main puissante qui l'avait tiré du néant, porter, à vingt-deux ans, sa tête sur un échafaud. Elle vit enfin ce terrible cardinal, vainqueur de tous ses ennemis au dedans et au dehors, maître du roi et de la France, et, méditant les plus hardis desseins, succomber à ses soucis et à ses infirmités, et Louis XIII, épuisé et languissant, tout prêt à le suivre dans la tombe.

Anne d'Autriche n'osa pas rappeler les serviteurs et les amis auxquels elle tenait le plus avant que le roi eût fermé les yeux. Tout entière à son grand objet, d'être mise par le roi lui-même en possession de la régence, elle s'était résignée aux étroites limites où la déclaration royale du 20 avril 1643 renfermait son autorité, et elle avait souffert sans se plaindre que cette même déclaration maintînt et perpétuât l'exil de sa plus ancienne amie, Mme de Chevreuse, se réservant d'agir plus tard selon son pouvoir et selon les circonstances. Pendant la fin d'avril et le commencement de mai, chaque jour on croyait que le roi allait expirer. Une fois même, la nouvelle de sa mort étant arrivée au Mans, Mme de Hautefort et La Porte se hâtèrent d'accourir à Paris; le lendemain, il se trouva que la nouvelle était fausse, et il leur fallut regagner leur retraite sans avoir vu personne (2). Le 14 mai, le roi Louis XIII acheva de mourir, et le 17 la reine écrivait de sa propre main à Mme de Hautefort la lettre suivante : « Je ne puis demeurer plus longtemps sans envoyer de

(1) Lorsque Mme de Hautefort revint à la cour, elle présenta Scarron à la reine Anne, et elle lui fit obtenir une pension et un bénéfice au Mans. Voyez les pièces que Scarron lui a adressées ainsi qu'à sa sœur, Mlle d'Escars, à diverses époques, t. VII des *Œuvres de Scarron*, édition d'Amsterdam, 1752.

(2) *Mémoires* de La Porte, p. 391 et 392.

Cussy (domestique de la reine) pour vous conjurer de me venir trouver aussitôt qu'il vous aura donné celle-ci. Je ne vous dirai autre chose, l'état où je suis après la perte que j'ai faite ne me permettant que de vous assurer de mon affection, laquelle je vous témoignerai toute ma vie, et que je suis votre bonne amie et maîtresse (1).

« ANNE. »

Pour faire honneur à son amie et lui marquer davantage son empressement à la voir, la reine lui envoya sa propre voiture. Mme de Hautefort rentra donc à la cour en triomphe; elle reprit sa charge de dame d'atours; elle put croire que ses épreuves étaient terminées, et qu'elle avait enfin touché le port.

III.

Marie de Hautefort avait vingt-sept ans en 1643. La jeune femme avait remplacé la jeune fille. Tout en restant modestes, ses manières étaient devenues plus aisées. Elle se livrait davantage aux plaisirs de la conversation et de la comédie, à la lecture des poètes français et italiens, à celle des romans du jour. Avec sa délicatesse et sa fierté, ses grands sentimens et son amabilité, elle était faite pour être un des ornemens de l'hôtel de Rambouillet, une digne amie de l'illustre marquise, de sa fille Julie et de Mme de Sablé, une véritable et parfaite précieuse; elle le devint sous le nom d'Hermione (2), et toute sa vie elle en garda la réputation. Il était difficile d'unir plus d'agrément à plus de solidité. La sérénité de son âme passait dans ses propos enjoués, qu'animait une plaisanterie assez vive, mais toujours du meilleur goût. Elle donnait un tour heureux aux moindres choses, elle récitait admirablement les vers, savait jouer de la guitare, chantait bien, et écrivait des lettres fort jolies. Pour son caractère, on ne savait ce qu'on devait y admirer le plus, de l'élévation ou de la bonté. Assez libre et même un peu fière avec les grands, elle était douce aux inférieurs, et d'une bienfaisance égale à son désintéressement. Elle était donc honorée et aimée de tout le monde, et pardessus tout cela les grâces incomparables de sa personne semaient autour d'elle les adorateurs.

Nous avons dit un mot de la passion respectueuse qu'éprouva

(1) Nous devons ce billet au père Griffet, dans son excellente et trop peu appréciée *Histoire de Louis XIII;* c'est sans doute un abrégé qu'en a voulu donner Mme de Motteville, lorsqu'elle dit, t. Ier, p. 164, que la reine avait écrit de sa propre main à Mme de Hautefort « qu'elle la priait de revenir, qu'elle ne pouvait goûter de plaisir parfait si elle ne le goûtait avec elle, » et ces mêmes mots : « *Venez, ma chère amie, je meurs d'impatience de vous embrasser.* » L'abrégé est plus tendre que la lettre même.

(2) Saumaise, *le grand Dictionnaire des précieuses*, 1661, t. Ier, p. 218.

pour elle La Rochefoucauld. Elle inspira le même sentiment à l'impétueux Charles IV, duc de Lorraine, et le triomphe de sa chaste beauté est d'avoir un moment transformé l'amant de Mme de Chevreuse, de Béatrice de Cusance et de Marianne Pajot, en un héros de l'Astrée et du grand Cyrus. Le duc l'aima sans oser se déclarer autrement que par une galanterie empruntée aux romans à la mode. Dans un combat, soit à Nortlingen, soit plutôt à Tudelingen, où Charles IV déploya de grands talens militaires couronnés par la victoire, ayant fait prisonniers deux gentilshommes français dont l'un avait servi avec le frère de Mme de Hautefort, il lui demanda s'il connaissait cette dame. Ce gentilhomme ayant répondu qu'il l'avait vue très souvent à la cour, Charles leur dit à tous les deux : « Je vous donne la liberté, et ne veux pour votre rançon que l'honneur de savoir que vous avez baisé de ma part la robe de Mme de Hautefort. » Ce qui fut ponctuellement exécuté. Elle avait eu un peu plus de peine à réprimer la violente passion du brillant marquis de Noirmoutiers, de la maison de La Trémouille. Il est assez piquant qu'elle ait tourné la tête à Chavigny, le confident et le disciple de Richelieu, et malgré toute sa modestie et sa retenue, elle ne put s'empêcher de troubler le cœur du sage et noble marquis depuis duc de Liancour, le mari de Jeanne de Schomberg. Sous Louis XIII, dans un moment où il croyait qu'il allait perdre sa femme, au milieu de la douleur la plus sincère, M. de Liancour avait laissé pénétrer dans son âme une secrète espérance qu'il n'avait pu contenir en présence de celle qui l'aurait pu consoler, et il l'avait trahie par quelques mots embarrassés que Mme de Hautefort avait accueillis avec un air et un silence qui avaient suffi à faire rentrer en lui-même le noble duc; mais l'imprudente déclaration avait été entendue et rapportée au roi, qui, alors dans toute la recrudescence de sa passion pour Mme de Hautefort, ne pouvait souffrir qu'on lui adressât aucun hommage. M. de Liancour courait risque d'être renvoyé, et toute la cour était émue et inquiète. Mme de Hautefort se conduisit en cette affaire avec tant de modestie, de sagesse et d'esprit, que la jalousie de Louis XIII s'apaisa, et que M. de Liancour changea peu à peu ses premiers sentimens en une tendre amitié : noble changement qu'il appartient à bien peu de femmes de produire, et qui demande un mélange exquis de parfaite honnêteté et de bonté affectueuse (1).

Mais si Louis XIII eut tant d'humeur contre M. de Liancour pour avoir adressé à Mme de Hautefort quelques paroles, il entra dans une bien autre colère, lorsqu'il apprit, à peu près vers le même temps, qu'il avait auprès de l'aimable dame d'atours un rival bien plus re-

(1) Vie manuscrite.

doutable dans le plus jeune et le plus brave capitaine de ses gardes, Potier, marquis de Gêvres, le fils aîné du comte de Trêmes. C'était un des jeunes seigneurs de la cour qui donnait les plus grandes espérances. Son service de capitaine des gardes lui faisant rencontrer souvent la belle Marie, il en était devenu éperdument amoureux, et sachant bien à qui il avait affaire, il avait soutenu ses ardens et respectueux hommages de propositions qui n'étaient pas faites pour être repoussées. Mlle de Chémerault, pour qui Mme de Hautefort n'avait pas de secret, en avertit Richelieu (1), qui en avertit le roi, afin de lui montrer que la belle dame n'était pas aussi insensible qu'elle le voulait faire accroire, et qu'elle répondait bien mal à sa royale affection. Louis XIII, transporté de courroux, envoya trois de ses gens chez Mme de Hautefort demander une explication. Celle-ci ne trouva pas de sa dignité de s'expliquer avec eux, et leur dit seulement que si le roi voulait bien venir lui-même, elle ne lui cacherait rien. Louis XIII y courut sur-le-champ, et elle lui avoua sans détour qu'en effet le marquis de Gêvres la recherchait et qu'il lui avait fait parler par un de leurs amis. Le roi se montra charmé de cette loyale déclaration, disant en même temps que si elle avait usé du moindre déguisement, il l'aurait chassée de la cour; mais il ne s'en tint pas là : il envoya un exempt de ses gardes se plaindre au comte de Trêmes de la conduite de son fils, qui, étant à son service et recherchant une personne du service de la reine, osait le faire par des voies secrètes et sans en avoir obtenu la permission de leurs majestés. Il déclarait d'ailleurs qu'il ne s'opposait pas à ce mariage, mais sur un ton que le comte de Trêmes comprit fort bien. Se prêtant, en fin courtisan, à cette comédie, c'est lui qui s'éleva contre ce mariage, et le jeune capitaine des gardes dut signer une déclaration où librement il renonçait au dessein qu'il avait eu. Cette belle déclaration est des premiers jours de 1639 (2). Gêvres s'y serait-il arrêté après la mort de Louis XIII, s'il eût revu à la cour Marie de Hautefort plus brillante que jamais, et si une mort glorieuse ne l'avait pas emporté au siége de Thionville, quand il allait devenir maréchal de France?

Parmi tant d'autres adorateurs de la belle dame qui paraîtront successivement, mettons ici, à côté du jeune et héroïque marquis de Gêvres, le vieux duc d'Angoulême, gouverneur de Provence, le fils de Charles IX et de Marie Touchet. Resté veuf de Charlotte de Mont-

(1) Lettres de Mlle de Chémerault, dans le *Journal de M. le cardinal de Richelieu*, p. 184 et 185 de l'édition plus haut citée.

(2) Nous tirons ces curieux détails d'une pièce inédite, enfouie à la Bibliothèque nationale dans le fonds Du Puy, n°s 548, 549, 550. En tête de cette pièce, on lit : « Hautefort. Gesvres, 1639. »

morency, il mit aux pieds de Mme de Hautefort sa fortune et son nom qu'elle n'hésita point à refuser (1). Le duc de Ventadour, le chef de la maison de Levis, ne cachait pas la vive et solide passion qu'elle lui avait inspirée : il la recherchait ouvertement et briguait son cœur et sa main (2).

Quelle était donc cette beauté à laquelle nul ne résistait, et qui, sans la moindre coquetterie, soumettait les cœurs les plus dissemblables, les plus purs et les plus légers, les plus hardis comme les plus sages, et les vieillards comme les jeunes gens? Le moment est venu de la faire connaître d'après les témoignages les plus certains.

Sans nous arrêter à recueillir les divers éloges que les mémoires contemporains prodiguent en passant à Mme de Hautefort, nous nous en tiendrons à trois descriptions tracées par des mains différentes, et qui toutes les trois, par leur ressemblance, témoignent de leur commune exactitude. Mme de Motteville fournit d'abord les traits essentiels (3) : « Ses yeux étoient bleus, dit-elle, grands et pleins de feu, ses dents blanches et égales, et son teint avoit le blanc et l'incarnat nécessaires à une beauté blonde. » La pieuse amie qui nous a laissé une vie édifiante de Mme de Hautefort a cédé elle-même au plaisir de faire connaître en détail une si parfaite beauté. La chaste plume n'a rien oublié, et la peinture entière est d'une naïveté gracieuse qui répond assez de sa fidélité : « Mlle de Hautefort est grande et d'une très belle taille; le front large en son contour, qui n'avance guère plus que les yeux, dont le fond est bleu et les coins bien fendus; leur vivacité est surprenante et leurs regards modestes; ses sourcils sont blonds, assez bien fournis, se séparant les uns des autres à l'endroit où se joint le front; le nez aquilin, la bouche ni trop grande ni trop resserrée, mais bien façonnée; les lèvres belles et d'un rouge vif et beau; les dents blanches et bien rangées. Deux petits trous aux côtés de la bouche achèvent la perfection et lui rendent le rire fort agréable; elle a les joues bien remplies : la nature s'est complu à y mêler le blanc et le vermeil avec tant de mignardise, que les roses semblent s'y jouer avec les lis; elle a les cheveux du plus beau blond cendré du monde, en quantité et fort longs, et les tempes bien garnies; elle a la gorge bien faite, assez formée et fort blanche, le cou rond et bien fait, le bras beau et bien rond, les doigts menus et la main pleine. Elle a l'air libre et aisé, et quoiqu'elle n'affecte pas de certains airs que la plupart des belles veulent avoir pour faire remarquer leur beauté, elle ne laisse pas

(1) Tallemant, t. Ier, p. 141.
(2) Scarron, t. VII, p. 180, *Voyage de la Reine à La Barre.*
(3) *Mémoires*, t. Ier, p. 48.

d'avoir un air de majesté dans toute sa personne qui imprime à la fois le respect et l'amitié (1). »

Le portrait de Mme de Hautefort, sous le nom d'Olympe, qui se trouve à la suite des *Divers Portraits* de Mademoiselle, la représente vers cet âge de quarante ans, si redoutable à la beauté imparfaite et fragile, mais qui met la solide et vraie beauté dans tout son lustre, que va bientôt suivre un inévitable déclin. Ce n'est plus *l'Aurore* des poètes de Louis XIII; c'est, pour continuer leur langage, l'astre lui-même à son coucher. Ses blonds cheveux ont à peine changé leur teinte délicate pour celle du brun clair le plus agréable. Elle avait donc vaincu le temps, mais nous doutons fort qu'elle pût résister à la description insipide et maniérée que nous épargnons au lecteur (2).

Comment admettre qu'une beauté pareille, deux fois favorite d'un roi, l'objet de tant d'adorations, et qui plus tard devint la femme d'un des hommes les plus considérables de son temps, n'ait pas souvent exercé le pinceau et le burin des meilleurs artistes du XVIIe siècle? Et pourtant on chercherait en vain la belle Marie dans la riche galerie de Versailles, dans celle que Mademoiselle avait rassemblée au château d'Eu, et dans les diverses collections célèbres. On n'en a même d'autre portrait gravé que celui de la collection de Desrochers, si médiocre et si lourd. Il n'est pas aisé d'y reconnaître Olympe dégradée par un burin vulgaire. Cependant voilà bien encore ce grand front, ces grands yeux, cette abondante chevelure, flottant sur d'admirables épaules, ce cou bien fait, ce sein magnifique, qui, pour revivre dans toute leur beauté, demandaient le talent brillant et doux de Poilly ou de Nanteuil.

Bien convaincu qu'il devait se trouver quelque part un portrait de la belle dame perdu dans quelque galerie particulière ou dans le coin d'un château de province, nous avons porté nos recherches partout où pouvait nous conduire la moindre espérance, et nous avons eu enfin la bonne fortune de rencontrer ce que nous avions tant désiré dans une noble famille alliée de celle des Hautefort. Lorsque le second frère de Marie, le comte de Montignac, épousa

(1) C'est à la vie manuscrite qu'appartient ce passage trop abrégé dans la vie imprimée. Celle-ci, en retour, s'étend un peu plus sur le mélange de majesté et de douceur qui semble bien avoir été le caractère de la beauté de Mlle de Hautefort.

(2) Les *Divers Portraits* parurent en 1659, et il y en eut cette même année deux autres éditions sous le titre de *Recueil des Portraits et des Éloges en prose, dédiés à Son Altesse Royale Mademoiselle.* C'est la seconde de ces éditions, plus ample que la première, qui donna pour la première fois le portrait de Mme de Hautefort, qui de là a passé dans la *Galerie des Peintures*, 2 volumes, 1663. Ce portrait, publié en 1659, et composé sans doute quelque temps auparavant, montre donc Mme de Hautefort entre quarante et quarante-trois ans.

Marthe d'Estourmel, il aura sans doute apporté dans la maison où il entrait un portrait de sa sœur, qui y est resté depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Nous l'avons eu entre les mains, nous l'avons longtemps examiné, et nous pouvons nous flatter d'avoir vu Marie de Hautefort dans tout l'éclat de sa beauté, vers l'âge qu'elle avait à l'époque de son histoire où nous sommes arrivés. La peinture n'est assurément pas d'une grande finesse, mais la vie n'y manque point, et l'on croit volontiers à la ressemblance. Les traits les plus frappans des trois descriptions que nous avons reproduites s'y retrouvent relevés par le charme et la fraîcheur de la jeunesse. Marie de Hautefort est représentée en buste. Elle a d'abondans cheveux blonds agréablement bouclés, le front haut, les yeux bleus et grands, le nez légèrement aquilin, la bouche petite, les lèvres d'un rouge brillant, une petite fossette au menton, les joues pleines et colorées, l'ovale du visage parfait, le cou rond et assez fort, de belles épaules, le sein, que voile à demi une sorte d'écharpe en mousseline, ample et bien formé. Elle a des perles aux oreilles, un collier de perles et une agrafe de perles à la poitrine. Elle porte une sorte de cuirasse de fantaisie qui se termine aux épaules et à la ceinture par des ornemens en or et des rubans. L'ensemble a plus de force et de noblesse que de légèreté et de grâce. Marie de Hautefort nous rappelle cet idéal de la vraie et grande beauté que nous avons autrefois retracé, au scandale des jolies femmes (1); elle est de la famille de Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, de sa fille, Mme de Longueville, de Mme de Montbazon et de Mme de Guyméné, de la princesse Marie de Gonzague et de sa sœur Anne la Palatine. Elle était faite pour figurer avec elles dans ce paradis de la beauté qui s'appelle la cour de Louis XIII et de la régente. Elle en était une des étoiles les plus brillantes, et certainement la plus pure.

IV.

Revenue auprès de la reine à la fin de mai 1643, Mme de Hautefort pouvait se promettre, ainsi que nous l'avons dit, de longs jours heureux. Elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, au comble de la considération et de la faveur. Anne d'Autriche lui avait promis de l'aimer toute la vie. Cependant, au bout de quelques mois, le charme de l'ancienne amitié était à jamais rompu, et une année n'était point écoulée que Mme de Hautefort recevait l'ordre de quitter la cour.

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1851.

De quel côté étaient les torts? Qui faut-il accuser d'Anne d'Autriche ou de sa belle favorite? Ni l'une ni l'autre. Tout le mal vint d'une situation nouvelle, qui, en s'établissant peu à peu, les séparait inévitablement. Anne d'Autriche, devenue régente, changea de politique; elle renonça à ses desseins et à ses amis pour prendre ceux de Richelieu, présentés par une autre main. Mme de Hautefort au contraire resta fidèle aux anciens desseins et surtout aux anciens amis de la reine.

La gloire d'Anne d'Autriche, dans la postérité, est d'être arrivée au pouvoir, traînant après elle quinze ans de malheurs et de persécutions, d'amers et profonds ressentimens, avec une foule d'amis qui, pour elle, avaient bravé la mort, l'exil, la prison, et de n'avoir pas tardé à reconnaître que l'intérêt de la France, de son fils et de la royauté exigeait d'elle le sacrifice de ses amitiés et de ses haines, et de tous ses anciens engagemens. Elle semblait destinée, en 1643, à devenir une autre Marie de Médicis. C'était le parti de la reine-mère qui avait combattu pour elle, et, après avoir partagé sa disgrâce, il comptait bien partager son crédit. La politique de ce parti était au dehors la paix, l'alliance espagnole, l'abandon de l'alliance protestante, au dedans le rétablissement de l'anarchique autorité des princes et des grandes familles, la domination des évêques sous le manteau de la religion, et celle du parlement sous celui de la liberté, en un mot le retour à l'ordre de choses que Louis XIII et Richelieu avaient entrepris de faire cesser. Qu'on nous permette d'éclairer ce moment critique et glorieux de notre histoire par un souvenir de notre temps. Lorsqu'en 1814 et 1815 la maison de Bourbon reparut parmi nous, elle ramenait de l'exil avec elle tout un monde de préjugés et d'inimitiés contre tout ce qui s'était passé en France depuis vingt-cinq années. Le roi Louis XVIII revenait avec un parti qui lui avait aussi prodigué les sacrifices, et qui comptait dans ses rangs des noms illustres, des vertus et même des talens. Quelles lumières supérieures ne lui fallait-il pas pour reconnaître que le triomphe de ce parti était la perte de la monarchie, pour comprendre l'excellence de l'ordre nouveau, pour en venir à préférer à des amis éprouvés d'anciens adversaires, des généraux de la république et de l'empire, pour accepter les principes et les résultats de la révolution française, et devenir un roi constitutionnel, comme Henri IV, après la ligue, s'était fait un roi catholique! De même en 1643 il fallut à la reine Anne une intelligence et une fermeté peu communes pour se séparer de ceux qui jusque-là l'avaient fidèlement servie, et embrasser la politique de celui qui l'avait tant persécutée. Ce grand changement s'opéra presque insensiblement, et sans qu'Anne d'Autriche elle-même en ait d'abord eu conscience; il ne parut à décou-

vert qu'après deux ou trois mois d'incertitudes et de luttes intérieures. Deux causes principales expliquent ce changement : avant tout, l'instinct de la royauté, puis le talent de Mazarin, la confiance et l'affection qu'il sut inspirer à la régente.

La royauté a son génie et ses vertus, comme ses préjugés et ses périls, et dès qu'Anne d'Autriche, d'épouse délaissée et sans puissance, fut devenue vraiment reine et investie de l'autorité souveraine, par cela seul elle dut prendre d'autres pensées et voir les choses d'un autre œil. Il ne lui pouvait déplaire d'être maîtresse absolue en France, de disposer à son gré des commandemens et de toutes les grandes charges, au lieu de les remettre aux mains de grands seigneurs indépendans, ingrats, souvent rebelles. Et d'ailleurs, mère encore plus que sœur, elle devait aimer à voir la couronne de son fils s'accroître, même aux dépens de celle de son frère le roi d'Espagne. Voilà les soutiens naturels que Mazarin rencontra auprès de la reine, et qu'il sut développer avec un art merveilleux. Il eut l'air de mettre tout à ses pieds, et il opposa cette soumission empressée et dévouée aux exigences altières de ses prétendus amis, qui réclamaient sa faveur comme une dette et l'opprimaient de leur ancien dévouement. Les qualités inférieures du ministre, son adresse, sa douceur, sa parole insinuante, les agrémens de son esprit et de sa personne vinrent encore en aide à ses hautes qualités; on dit même qu'il acheva la conversion de la reine en s'adressant au cœur de la femme. Ce bruit, mollement repoussé par Mme de Motteville, était fort répandu et très accrédité au XVIIe siècle. Et en vérité, si Anne d'Autriche n'a point aimé Mazarin, si elle a su le comprendre par les seules lumières de sa raison, si elle lui a sacrifié tous ses amis sans nul dédommagement de cœur, si en 1643 elle l'a défendu contre les Importans, et en 1648 et 1649 contre la fronde, si elle lui est restée fidèle pendant son exil en 1651; si pour lui en 1652 et 1653 elle a bravé une guerre civile longue et cruelle, et consenti à errer en France, avec ses enfans, à la merci de combats douteux, et souvent sans savoir où le lendemain elle reposerait sa tête, plutôt que d'abandonner un étranger détesté et méprisé presque à l'égal du maréchal d'Ancre, parce qu'elle avait discerné en cet étranger un homme de génie méconnu, seul capable de sauver la royauté et de maintenir la France au rang qui lui appartient en Europe; si cette constance, que les plus terribles orages ne purent ébranler et qui a duré pendant plus de dix années, ne s'appuyait pas en elle sur un sentiment particulier, le grand mobile et la grande explication de la conduite des femmes, il faut alors considérer Anne d'Autriche comme un personnage extraordinaire, un des plus grands esprits, une des plus grandes âmes qui aient occupé un trône, une reine égale ou supérieure à Élisabeth.

Nous n'osons pas aller aussi loin, bien que nous soyons très convaincu que les historiens n'ont guère été plus justes envers Anne d'Autriche qu'envers Louis XIII, et ne lui ont pas donné le rang qu'elle mérite.

Jusqu'où a pu aller la liaison de la reine et de Mazarin, nous ne chercherons pas à le décider; nous n'affirmons qu'une seule chose, la seule aussi qui importe à l'histoire : c'est que la reine a eu pour son ministre un sentiment de la nature la plus tendre, qui a donné sur elle à Mazarin un suprême ascendant, et explique le prodige de son inviolable fidélité au cardinal pendant tant d'années et au milieu des plus grands dangers. Sans doute d'autres causes concoururent avec ce sentiment, son aversion pour les affaires, l'évidente incapacité des deux premiers rivaux de Mazarin, l'évêque de Beauvais et le duc de Beaufort, l'absence de Mme de Chevreuse en ces premiers momens décisifs, l'impossibilité de mettre d'abord Châteauneuf à la tête du gouvernement malgré l'opposition de M. le Prince et surtout de sa femme, le respect de la volonté dernière de Louis XIII, les heureux débuts et les succès toujours croissans du cardinal jusqu'au commencement de la fronde; mais selon nous ces diverses causes avaient elles-mêmes besoin d'un secret et plus puissant appui dans le cœur d'Anne d'Autriche.

Oui, Anne d'Autriche a aimé Mazarin. Comment en douter devant le passage suivant des *Mémoires* du jeune Brienne (1) ? « Peut-être, et je ne le désavoue pas, la reine accorda-t-elle son estime au cardinal avec trop peu de ménagement. Quoiqu'il n'y eût sans doute en cela rien que d'innocent, le monde, qui sera toujours méchant, ne put s'empêcher d'en parler en des termes peu respectueux, et la licence alla si loin que chacun crut voir ce qui n'étoit pas, et que ceux même qui le croyoient le moins l'assuroient comme véritable. La galanterie de la reine, s'il y en a eu, étoit toute spirituelle; elle étoit dans les mœurs, dans le caractère espagnol, et tenoit de ces sortes d'amours qui n'inspirent point de souillures; j'en puis au moins juger ainsi d'après ce que m'a raconté ma mère. La reine avoit pour elle beaucoup de bonté, et ma mère, qui l'aimoit sincèrement, osa l'entretenir un jour de ces mauvais propos. Voici comment la chose se passa. C'étoit à l'époque où la faveur du cardinal auprès de la reine éclatoit librement aux yeux de la cour, et quand le monde malin, comme j'ai déjà dit et ne puis trop répéter, faisoit le plus de bruit de leurs prétendues amours. Mme de Brienne s'étoit un soir recueillie, selon sa coutume, quelques in-

(1) *Mémoires* inédits de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, etc., par M. Barrière; Paris, 1828, t. II, p. 39.

stans dans l'oratoire de la reine. Sa majesté y entra sans l'apercevoir; elle avoit un chapelet dans une de ses mains, elle s'agenouilla, soupira, et parut tomber dans une méditation profonde. Un mouvement que fit ma mère la tira de sa rêverie : « Est-ce vous, madame de Brienne? lui dit sa majesté. Venez, prions ensemble, nous serons mieux exaucées. » Quand la prière fut finie, ma mère, cette véritable amie, ou, pour parler plus respectueusement, cette servante fidèle, demanda permission à sa majesté de lui parler avec franchise de ce qu'on disait d'elle et du cardinal. La bonne reine, en l'embrassant cordialement, lui permit de parler. Ma mère le fit alors avec tout le ménagement possible; mais comme elle ne déguisoit rien à la reine de tout ce que la médisance publioit contre sa vertu, elle s'aperçut, sans en faire semblant, ainsi qu'elle me l'a dit elle-même après m'avoir engagé au secret, que plus d'une fois sa majesté rougit jusque dans le blanc des yeux; ce furent ses propres paroles. Enfin, lorsqu'elle eut fini, la reine, les yeux mouillés de larmes, lui répondit : « Pourquoi, ma chère, ne m'as-tu pas dit cela plus tôt? Je t'avoue que je l'aime, et je puis même dire tendrement; mais l'affection que je lui porte ne va pas jusqu'à l'amour, ou si elle y va sans que je le sache, mes sens n'y ont point de part, mon esprit seulement est charmé de la beauté de son esprit. Cela seroit-il criminel? Ne me flatte point : s'il y a même dans cet amour l'ombre du péché, j'y renonce maintenant devant Dieu et devant les saints, dont les reliques reposent en cet oratoire. Je ne lui parlerai désormais, je t'assure, que des affaires de l'état, et romprai la conversation dès qu'il me parlera d'autre chose (1). » Ma mère, qui étoit à genoux, lui prit la main, la baisa, la plaça près d'un reliquaire qu'elle venoit de prendre sur l'autel : « Jurez-moi, madame, dit-elle, je vous en supplie, jurez-moi sur ces saintes reliques de tenir à jamais ce que vous venez de promettre à Dieu. — Je le jure, dit la reine en posant sa main sur le reliquaire, et je prie Dieu de me punir si j'y sais le moindre mal (2). — Ah! c'en est trop, reprit ma mère tout en pleurs, Dieu est juste, et sa bonté, n'en doutez pas, madame, fera bientôt connoître votre innocence. » Elles se remirent ensuite à prier tout de nouveau, et celle dont j'ai su ce fait, que je n'ai point cru devoir taire à présent que la reine a reçu dans le ciel la récompense de ses bonnes œuvres, m'a dit plusieurs fois qu'elles ne prièrent jamais l'une et l'autre de meilleur cœur. Quand elles

(1) Le cardinal lui parlait donc d'autre chose.

(2) Voilà qui est bien fort et nous persuaderait tout à fait, si nous ne nous souvenions qu'en 1637, sortant de communier, Anne jura sur la sainte eucharistie qu'elle venait de recevoir, et sur le salut de son âme, qu'elle n'avait pas une seule fois écrit en Espagne, tandis que pus tard elle fit des aveux bien contraires à ses premiers sermens.

eurent achevé leur oraison, que cet incident prolongea plus que de coutume, Mme de Brienne conjura la reine de lui garder le secret. Sa majesté le lui promit, et en effet elle ne s'est jamais aperçue que la reine en ait parlé au cardinal, ce qui, à mon avis, est une grande preuve de son innocence. » Il nous faut avouer que si cette grande preuve de la parfaite innocence des relations d'Anne d'Autriche et de Mazarin était seule, elle serait bien insuffisante, car dans les carnets du cardinal nous trouvons bien des passages où il se plaint très vivement que Mme de Brienne tourmente la conscience de la reine, ce qu'il n'a pu savoir que par la reine elle-même. Ajoutons bien vite, pour être impartial, que Mme de Chevreuse, qui n'était pas prude assurément, s'exprime toujours avec doute sur le degré d'intimité d'Anne d'Autriche et de son ministre. « Elle m'a dit plusieurs fois, dit Retz (1), que la reine n'avoit le tempérament ni la vivacité de sa nation, qu'elle n'en tenoit que la coquetterie, mais qu'elle l'avoit au souverain degré... qu'elle lui avoit vu dès l'entrée de la régence une grande pente pour M. le cardinal, mais qu'elle n'avoit pu démêler jusqu'où cette pente l'avoit portée, qu'il étoit vrai qu'elle avoit été chassée de la cour sitôt après, qu'elle n'avoit pas eu le temps d'y voir clair quand il y auroit eu quelque chose, qu'à son retour en France, après le siége de Paris, la reine dans les commencemens s'étoit tenue si couverte avec elle qu'elle n'avoit pu y rien pénétrer, que depuis qu'elle s'y étoit raccoutumée, elle lui avoit vu dans des momens de certains airs qui avoient beaucoup de ceux qu'elle avoit autrefois avec Buckingham, qu'en d'autres elle avoit remarqué des circonstances qui lui faisoient juger qu'il n'y avoit entre eux qu'une liaison intime d'esprit, que l'une des plus considérables étoit la manière dont le cardinal vivoit avec elle, peu galante et même rude, ce qui toutefois, ajouta Mme de Chevreuse, a deux sens, de l'humeur dont je connois la reine; c'est pourquoi je ne sais qu'en juger. »

Sans poursuivre cette discussion délicate (2), revenons à 1643 et à Mme de Hautefort.

(1) Édit. d'Amsterdam, 1731, t. II, p. 383 et 384, et dans l'édit. de M. Aimé Champollion, p. 303.

(2) Rappelons que deux écrivains de notre temps dont l'opinion nous est considérable, l'exact éditeur des *Lettres du cardinal à la reine, à la princesse Palatine*, etc., et le savant auteur des *Mémoires sur madame de Sévigné*, s'accordent à penser que Mazarin a été l'amant d'Anne d'Autriche. M. Ravenel se fonde sur des expressions employées par Mazarin, très vives il est vrai, mais qui dans la langue du XVIIe siècle n'ont peut-être pas toute la signification qu'il leur prête, d'autant plus que Mazarin, connaissant la coquetterie de la reine, ne devait pas se faire faute de charger outre mesure, à la façon italienne, ses protestations de tendresse et de dévouement. Les argumens de M. Walckenaer approchent bien plus de la certitude. Le principal est une lettre de la reine à Mazarin, jusqu'alors inédite; voyez les *Mémoires sur madame de Sévigné*,

Mme de Hautefort aurait pu se résigner au changement politique de la reine, elle ne se résigna point à l'abandon de leurs anciennes et communes amitiés. Nous l'avons déjà dit : elle n'avait point de système sur les affaires d'état; toute sa politique était dans son cœur, dans sa fierté, dans sa délicatesse. En se donnant à la reine aux jours du malheur, elle s'était liée avec tous ceux qui avaient souffert pour la même cause; il était donc bien naturel qu'en revenant à la cour, en 1643, elle entrât dans leurs intérêts et s'imaginât qu'ils allaient recevoir comme elle le prix de leur dévouement. Comment aurait-elle rompu avec eux? C'eût été rompre avec tout le passé de sa vie, avec toutes ses habitudes, avec tous ses sentimens, et pour ainsi dire avec elle-même. L'honneur lui en interdisait la seule pensée, et l'honneur était tout pour Mme de Hautefort. Elle aimait la cour, l'éclat, la magnificence, mais elle aimait encore plus la gloire : elle avait ce soin passionné de la considération qui fait fuir la moindre apparence d'une lâcheté et d'une bassesse. Et quand la généreuse fille vit peu à peu, non-seulement tous les anciens plans de la reine abandonnés, mais ses plus anciens et ses plus fidèles amis tenus dans l'ombre, puis disgraciés, puis proscrits et contraints de reprendre le chemin de la prison et de l'exil, elle ne consentit point à passer du côté de la fortune, elle prit parti encore une fois pour les opprimés du jour, parla leur langage, accepta leurs dangers, et regarda en face le nouveau Richelieu triomphant. Elle eut tort sans doute aux yeux de la raison d'état; mais quelle femme, si ce nom est encore

IIIe partie, p. 471. Nous devons dire que nous connaissons plusieurs autres lettres d'Anne d'Autriche, qui sont bien fortes aussi et qui semblent emporter la balance. On en pourra juger par les passages suivans (Bibliothèque nationale, *Boîtes du Saint-Esprit*, lettres inédites et autographes d'Anne à Mazarin) : « Dimanche au soir (vraisemblablement de la fin de l'année 1652). Je n'ai garde de vous rien demander (pour le retour du cardinal), puisque vous savez bien que le service du roi m'est bien plus cher que ma satisfaction; mais je ne puis m'empescher de vous dire que je crois que, quand on a de l'amitié, la vue de ceux que l'on aime n'est pas désagréable, quand ce ne seroit que pour quelques heures. J'ai bien peur que l'amitié de l'armée (où était alors Mazarin) ne soit plus grande que toutes les autres. Tout cela ne m'empeschera pas de vous prier d'embrasser de ma part notre ancien ami (Louis XIV) et de croire que je serai toujours celle que je dois, quoi qui arrive. » — Lettre du 26 janvier 1653 : « Je ne sais plus quand je dois attendre votre retour, puisqu'il se présente tous les jours des obstacles pour l'empescher. Tout ce que je vous puis dire est que je m'en ennuie fort, et supporte ce retardement avec beaucoup d'impatience, et si 16 (Mazarin) savoit tout ce que je souffre sur ce sujet, je suis assurée qu'il en seroit touché. Je le suis si fort en ce moment que je n'ai pas la force d'écrire longtemps ni ne sais pas trop bien ce que je dis. J'ai reçu de vos lettres tous les jours, et sans cela je ne sais ce qui arriveroit. Continuez à m'en écrire aussi souvent, puisque vous me donnez du soulagement dans l'état où je suis. (Ici deux chiffres que nous traduisons par ces mots : Je serai à vous) jusques au dernier soupir. Adieu, je n'en puis plus. » — Lettre du 29 janvier 1653 : « ... (Anne) est plus jamais même chose que (Mazarin). »

celui de la générosité et de la délicatesse, quel honnête homme même osera la blâmer? Qui ne s'inclinera avec respect devant cette belle et noble créature qui, après avoir pendant douze années servi héroïquement sa maîtresse, et pour elle dédaigné l'amour d'un roi et les brillantes promesses d'un ministre tout-puissant, au moment où elle a droit d'espérer le terme de ses longues épreuves, où elle va connaître enfin la faveur, la puissance, la grandeur, que sa jeune ambition avait rêvées, assurer son avenir et faire quelque grand établissement digne d'elle, foule aux pieds tous ces avantages, et, sans aucune intrigue, sans aucune arrière-pensée, se précipite au-devant d'une nouvelle et irrévocable disgrâce plutôt que de manquer à ce que lui commandait l'honneur?

Un autre motif encore, d'une puissance irrésistible sur un cœur tel que le sien, la jeta dans une opposition de plus en plus déclarée: nous voulons dire la liaison apparente ou réelle de la reine et de Mazarin. Pure comme la lumière, en vain son incomparable beauté lui avait fait mille adorateurs, les plus hardis avaient à peine osé se déclarer, et l'amitié de la reine, avec le commerce de leurs saintes amies du Val-de-Grâce et des Carmélites, lui avait suffi. Elle s'était attachée à Anne d'Autriche, parce qu'au charme du malheur Anne joignait à ses yeux celui d'une vertu méconnue, et maintenant elle la voyait, presque sur le déclin de l'âge, sacrifier au moins sa réputation à Mazarin; or, nous l'avons vu, la réputation lui était chère presque à l'égal de la vertu, et elle tenait à celle de la reine comme à la sienne. Elle souffrait impatiemment le bruit qui se répandait comme s'il l'eût atteinte elle-même. Ajoutez que, pendant les trois années de solitude qu'elle venait de passer auprès du Mans, toute sa force contre les voix secrètes de son cœur, dans l'entier épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté, avait été une piété sincère et sérieuse, portée jusqu'à une austérité un peu exaltée; en un mot, Mme de Hautefort, à vingt-sept ans, était dévote. Elle rougissait donc à la fois et frémissait de l'injurieuse accusation qui s'élevait contre la reine, et que semblaient autoriser ces conférences du soir, prolongées souvent jusqu'au milieu de la nuit, où Mazarin restait seul avec la régente, sous prétexte de l'instruire des affaires de l'état. Pour Mme de Hautefort, les affaires de l'état étaient bien peu de chose devant le salut éternel de la reine et même devant l'opinion des hommes. Elle croyait la religion et la gloire, ces deux idoles de son cœur, intéressées dans la simple apparence, et l'apparence était contre Anne d'Autriche. Pour s'accommoder de ces mœurs nouvelles, il eût fallu que Mme de Hautefort eût été une dame d'atours ordinaire, faisant son service sans trop s'inquiéter de la conduite de sa maîtresse, comme l'honnête et discrète Mme de Motteville, que le triomphe

de Mazarin choqua d'abord presque autant que sa compagne, mais qui, avertie par la reine, se soumit sans bassesse et finit par se condamner à un silence prudent. Mme de Hautefort pouvait-elle se réduire à ce rôle? N'était-elle à Anne d'Autriche qu'une dame d'atours? N'était-elle pas son amie devant Dieu et devant les hommes, et n'avait-elle point envers elle les droits et les devoirs d'une amitié chrétienne? Les nobles religieuses du Val-de-Grâce, des Carmélites et des filles Sainte-Marie la pressaient de se joindre à elles, à Mme de Sénecé, à Mme de Maignelai, au père de Gondi, à l'évêque de Lisieux, au père Vincent. Tous ses instincts d'honneur et de dignité, tous les principes du solide christianisme dont elle faisait profession, se révoltaient à la seule idée de devoir sa fortune, les faveurs que lui voulaient prodiguer la reine et Mazarin, à une connivence criminelle ou à un lâche silence. Elle préférait mille fois la pauvreté, la solitude, une cellule dans un couvent à côté de Louise de La Fayette, à la moindre complaisance de ce genre, en sorte que sa sincère affection, sa vertu, sa religion, lui inspirèrent d'avertir Anne d'Autriche, d'essayer de la sauver, dût-elle elle-même se perdre, et de disputer le cœur de sa royale amie au beau et heureux cardinal.

Enfin nous n'écrivons pas ici un panégyrique ou un roman, nous étudions l'humanité dans l'histoire; nous cherchons à la voir et nous la présentons sans fard et sans voile. Disons-le donc, Marie de Hautefort est assurément une des femmes du XVIIe siècle qui ont porté le plus loin la grandeur des sentimens, encore relevée par l'esprit et par la beauté; mais nous ne la donnons pas pour une personne parfaite. Loin de là, comme on dit, elle avait les défauts de ses qualités. Le trait principal de son caractère était l'honneur, la fierté, la générosité, le courage; mais au lieu d'attendre le danger, selon l'instinct de sa race et l'humeur de son pays, elle se plaisait à le braver. Elle était d'une sincérité et d'une droiture admirables, mais elle n'en faisait pas toujours l'usage le plus respectueux. Sa bonté était inépuisable, mais elle oubliait quelquefois d'y joindre la douceur, quand il ne s'agissait point des malheureux et des faibles. Sa vivacité, si charmante dans les occasions ordinaires, pouvait dégénérer en une sorte de généreux emportement, lorsqu'elle croyait la justice ou l'honneur en jeu. Sa fine plaisanterie, si goûtée à l'hôtel de Rambouillet, si célébrée par tous les beaux esprits, pouvait avoir sa pointe d'amertume, si quelque irritation se glissait dans son âme, ainsi qu'il a paru dans la lettre qu'elle écrivit à la reine, en 1639 ou 1640, en faveur de Mlle de Chémerault. C'était à la fois une glorieuse et une précieuse, visant toujours au délicat et au grand, et tournant un peu à l'outré et au romanesque, comme Mme de Longueville et les héroïnes de Corneille.

Ainsi faite, Mazarin n'était pas l'homme qui la pouvait séduire. Jusqu'à un certain point, elle pouvait admirer Richelieu en le détestant, car sa tyrannie n'était assurément pas sans grandeur, même aux yeux les moins exercés, tandis que Mazarin n'avait aucune des qualités auxquelles Mme de Hautefort était sensible. Incapable d'apprécier son génie politique, sa profonde connaissance de toutes les cours de l'Europe et des intérêts des différens états, sa merveilleuse intelligence dans les petites comme dans les grandes choses, sa vigilance et son application infatigable, et ce qu'il y avait d'original dans la situation de cet étranger, arrivé au pouvoir par la faveur de l'implacable persécuteur de la reine, s'y maintenant par la faveur inattendue de cette même reine et luttant presque seul contre une coalition formidable, Mme de Hautefort ne voyait guère dans Mazarin que ses défauts, comme firent plus tard Mme de Longueville, Retz et Condé lui-même. Cette qualité d'étranger, qui sonnait mal à des oreilles françaises, l'appui même de la reine, qui rappelait le maréchal d'Ancre, ce jargon italien, cette politesse exagérée et sans dignité, le perpétuel mensonge de ses promesses, les artifices auxquels il était bien forcé d'avoir recours, le trafic de tous les emplois même les plus saints, ses manœuvres souterraines, sa police partout présente, les sacrifices même qu'il savait faire aux circonstances, et qui semblaient trahir une âme médiocre, avant qu'on l'eût vu inébranlable dans le danger et tout aussi ferme à soutenir les tempêtes qu'habile à les conjurer, tout cela repoussait au lieu d'attirer Mme de Hautefort, et Mazarin n'était pour elle qu'un continuateur adroit de Richelieu. Le premier cardinal avait gouverné par la terreur, le second entreprenait de gouverner par la corruption. Ce n'était point là le héros que sa noble imagination avait rêvé et qu'elle eût pu pardonner à la reine.

Par toutes ces raisons, Mme de Hautefort se déclara d'assez bonne heure contre Mazarin, et elle employa contre lui tout ce qu'elle avait retenu d'ascendant sur Anne d'Autriche, les droits d'un dévouement éprouvé, le crédit que lui donnait sa charge, l'autorité de sa vertu, les ressources de son esprit, le prestige de sa beauté, la fermeté et la hardiesse de son caractère.

Rappelée à la cour le 17 mai 1643, Mme de Hautefort y trouva d'abord les proscrits de la veille devenus les favoris du jour. Anne d'Autriche n'était pas encore changée, elle appartenait encore à son ancien parti : elle lui avait ouvert le conseil, livré la cour, le parlement, l'église; elle lui prodiguait tous les emplois, toutes les promesses; elle avait seulement gardé Mazarin à cause de sa capacité incontestée, et, pour ainsi dire, en attendant que l'évêque de Beauvais eût appris l'art de gouverner; elle ne se doutait pas qu'un seul

homme, à grand'peine maintenu, prévaudrait peu à peu sur tout le reste, et avec le temps lui ferait oublier tous ses desseins et tous ses amis. Mme de Hautefort fut quelque temps tout aussi bien avec la reine qu'elle l'avait jamais été. Elle reprit l'ancienne familiarité et cette liberté de langage qu'autrefois Anne tolérait, encourageait même. Mais Anne n'était plus une reine disgraciée, reléguée dans un coin du Louvre, à peine entourée de quelques serviteurs fidèles auxquels elle confiait toutes ses pensées, et qui vivaient avec elle dans le commerce le plus intime. Elle était souveraine et régente, en spectacle à la France et à l'Europe, et le premier ministre ne tarda pas à lui dire que sa situation étant changée, il lui fallait aussi changer de manières, faire un peu sentir la majesté royale, et mettre doucement un terme à des habitudes incompatibles avec sa condition présente. Sans cesse il lui représentait qu'en souffrant la familiarité elle ôtait le respect, et que le respect, surtout en France, était la sauvegarde de l'autorité. Son véritable objet était de séparer insensiblement la reine d'amis et de confidens trop intimes, et de devenir lui-même son premier confident et son premier ami, sachant très bien qu'il en faut toujours un à une femme, fût-elle assise sur un trône. Il se défiait beaucoup de cette belle et vive dame d'atours, qui avait tout fait pour sa maîtresse, et à qui celle-ci permettait tout. Mme de Hautefort avait l'habitude et le privilége de rester seule avec la reine quand tout le monde s'était retiré, et qu'Anne d'Autriche était passée dans son oratoire ou même s'était mise au lit. Le soupçonneux et pénétrant Mazarin redoutait avec raison ces derniers et intimes entretiens où Mme de Hautefort pouvait dire bien des choses à une maîtresse bonne et facile qui l'aimait et qu'elle aimait. Il conjura la reine de faire à la dignité royale le sacrifice de cette familiarité excessive, et peu à peu il réussit à la persuader.

Un soir, Mme de Hautefort restait comme à son ordinaire auprès de la reine, qui s'était couchée; toutes les personnes admises aux dernières heures de la soirée se retiraient; une femme de service vint lui dire : « Madame, il faut sortir aussi, s'il vous plaît. » Mme de Hautefort se mit à rire, croyant qu'elle se trompait, et lui dit : « Cet ordre n'est pas donné pour moi. » La femme de chambre lui répondit que personne n'était excepté, et Mme de Hautefort, voyant que la reine entendait de son lit tout cela sans dire un mot, comprit que les anciens jours étaient passés, et qu'un autre était plus puissant qu'elle sur le cœur d'Anne d'Autriche. Ici commença la lutte ouverte de l'ancienne favorite et du favori nouveau, où l'un et l'autre employèrent toutes leurs armes et les qualités les plus différentes, celui-ci l'insinuation, l'adresse, la patience, la raison d'état, ne se précipitant jamais, mais avançant toujours; celle-là une droiture

inflexible, la séduction d'une amitié vraie et désintéressée, la tendresse tour à tour et l'énergie, l'opinion des gens de bien, la voix de la religion, admirable jusque dans ses fautes et emportant dans sa défaite le respect universel.

Selon sa coutume, avant de faire la guerre à Mme de Hautefort, Mazarin s'efforça de la gagner : il savait l'affection que lui portait la reine, et combien elle pouvait le servir ou lui nuire; mais Mme de Hautefort se gouvernait par des pensées devant lesquelles échoua toute l'habileté de Mazarin, comme avait déjà fait celle de Richelieu. Elle demeura fidèle à ses amis et à sa cause. Anne d'Autriche aussi prit la peine de lui expliquer les raisons qui lui faisaient maintenir Mazarin au ministère, ses talens indubitables, l'extrême difficulté d'un meilleur choix, et la dépendance forcée où il était d'elle, n'ayant en France ni famille, ni parti, ni aucun intérêt particulier. A toutes ces raisons, Mme de Hautefort ne manquait pas de réponses bonnes ou mauvaises : que la France n'était pas dépourvue d'hommes d'état, sans qu'on eût besoin d'avoir recours à un étranger, qu'elle n'avait pas essayé de M. de Châteauneuf dont la renommée était si grande, qu'on ne changeait pas honorablement de parti du jour au lendemain, et qu'après s'être déclarée contre Richelieu à la face du monde entier, elle ne pouvait, sans se condamner elle-même, continuer son système et maintenir ses créatures. Elle ne craignait pas d'ajouter, sous un air de badinage, que le cardinal était encore bien jeune, et, dans les commencemens, la reine répondait sur le même ton qu'il était d'un pays où l'on n'aimait pas les femmes, et que de ce côté-là elle n'avait rien à craindre (1).

Mais bientôt les badinages firent place à des discours sérieux. A mesure que la faveur de Mazarin augmenta, et que les fameuses conférences du soir se prolongèrent et se multiplièrent, Mme de Hautefort s'engagea de plus en plus dans l'espèce de ligue qui se forma contre le cardinal. L'ancien parti de la reine Anne était devenu le parti des Importans. Les Importans se divisaient en deux factions bien distinctes, momentanément réunies par un intérêt commun, les politiques et les dévots. Les dévots servaient d'instrumens aux politiques. Ceux-ci, après quelques efforts infructueux, s'étaient presque retirés de la scène, méditant dans l'ombre de redoutables projets, et laissant agir sur l'esprit et sur le cœur de la reine les dévots et les dévotes. L'évêque de Beauvais, qui voulait succéder à Mazarin, et ne se doutait pas qu'il travaillait pour les Vendôme et pour Château-

(1) *Mémoires* de La Porte, t. LIX de la collect. Pet., p. 400 : « Un jour, comme Mme d'Hautefort lui disoit que le cardinal étoit encore bien jeune pour qu'il ne se fît point de mauvais discours d'elle et de lui, sa majesté lui répondit qu'il n'aimoit point les femmes, qu'il étoit d'un pays à avoir des inclinations d'une autre nature. »

neuf, excité par l'évêque de Limoges, l'oncle de Mlle de La Fayette, employait contre Mazarin auprès de la pieuse reine les plus vénérés personnages, Emmanuel de Gondi, autrefois général des galères, maintenant prêtre de l'Oratoire, le père du duc de Retz et du célèbre coadjuteur; le vertueux et hardi Cospéan, évêque de Lisieux, et le père Vincent, chef des pères des missions, qui devait être un jour saint Vincent de Paul. Les couvens étaient entrés dans la sainte cabale, et la reine n'allait pas aux Carmélites, au Val-de-Grâce, aux Filles-de-Sainte-Marie, sans entendre d'incroyables discours, qui troublaient sa conscience et lui laissaient de pénibles souvenirs que Mazarin avait peine à dissiper. L'évêque de Beauvais s'était d'abord adressé à Mme de Sénecé, de la maison de La Rochefoucauld, première dame d'honneur de la reine et gouvernante des enfans de France, et l'avait prié d'avertir la régente du mauvais effet que faisaient sur les honnêtes gens ses longues et perpétuelles conférences avec Mazarin; mais Mme de Sénecé se ménageait trop pour élever bien haut la voix et pour être fort efficace. Il fallait une âme tout autrement désintéressée et courageuse pour oser se commettre ouvertement avec le premier ministre, et livrer un puissant assaut à la conscience de la reine. Ce fut sur Mme de Hautefort que le parti des saints jeta les yeux; elle accepta volontiers ce rôle périlleux, comme de son côté l'avait accepté Cospéan, et elle parla avec autant de force que le digne évêque. Elle n'eut pas un autre succès. « Anne d'Autriche, dit un homme qui la connaissait bien (1), étoit facile à persuader, elle n'avoit de fermeté que pour les choses qu'elle affectionnait extraordinairement. » Et elle en était venue à affectionner extraordinairement Mazarin. De quelque nature que fût cette affection, elle résista à tout, à sa piété même, qui était extrême et effrayait tant le cardinal. Les alarmes vives et profondes qu'il laisse paraître dans ses carnets nous peuvent donner une idée de la puissance du parti dévot sur la régente. Parmi les hommes, celui que Mazarin craignait le plus était le vertueux évêque de Lisieux; il avait résolu de l'éloigner à tout prix, et comme Mme de Hautefort était de toutes les dévotes de l'intérieur de la reine la plus sincère, la plus hardie, la plus accréditée, après avoir fait d'inutiles efforts pour la mettre de son côté, il se décida à ne rien négliger pour la perdre. Il ne pouvait lui reprocher son ambition, car elle ne demandait rien, accuser sa politique, puisqu'elle n'avait à cet égard aucune prétention, encore bien moins mettre en doute un dévouement dont elle avait donné tant de preuves; habilement il l'attaqua par son côté vulnérable: il se plaignit de sa hauteur et de la liberté trop peu respec-

(1) *Mémoires* de La Porte, *ibid.*, p. 335.

tueuse de son langage; il renouvela la manœuvre bien vulgaire, mais toujours sûre, que Richelieu avait jadis employée avec succès auprès de Louis XIII : il fit parvenir aux oreilles de la reine, en les exagérant, les propos qui échappaient à Mme de Hautefort. Anne d'Autriche, qui n'avait pas déjà été très charmée des libres discours que lui tenait sa dame d'atours, l'excusait un peu dans la pensée que ces discours ne s'adressaient qu'à elle; mais un blâme public l'offensa et l'irrita. Mazarin eut grand soin d'entretenir cette irritation, que Mme de Hautefort ne s'appliqua pas à désarmer, et elle apprit bientôt à ses dépens combien était vraie et profonde la maxime du cardinal : qui a le cœur a tout, qui n'a pas le cœur n'a rien. Elle perdit le cœur de la reine, et ne se soutint plus que par le souvenir de ses anciens services, par les nombreux et puissans amis qu'elle avait à la cour et qui la défendaient hautement.

Mme de Hautefort en effet n'était pas seulement l'idole des Importans et du parti des saints; elle était adorée de toute la cour, des plus petits et des plus grands, n'étant jalouse de personne, obligeante et même affectueuse à tout le monde. Ne demandant rien pour elle-même, elle demandait volontiers pour les autres, et c'était à elle que chacun s'adressait pour obtenir quelque grâce. Plus tard, sa charité et sa bienfaisance se déployèrent avec éclat; mais déjà à cette époque de sa vie elle était libérale bien au-delà de sa très médiocre fortune. Elle cédait généreusement aux femmes de la reine tous les menus profits de sa charge. La Porte, devenu valet de chambre du roi et une sorte de personnage, lui était à ce point dévoué, que pour elle, dit Mazarin, il se serait coupé les veines. Sa beauté aussi était une puissance dont elle n'abusait pas, mais qui lui faisait bien des serviteurs. Qui aurait pu s'empêcher d'aimer une créature aussi belle, aussi pure, aussi bonne? Il n'y avait pas jusqu'au petit roi, alors âgé de cinq ou six ans, qui ne témoignât pour elle le goût le plus vif, attiré à son insu par le même charme qui avait captivé son père, et par cet amour instinctif de la beauté, la faiblesse des grands cœurs, qu'un jour Louis XIV devait porter si loin. « Le roi, encore fort jeune, avoit une extrême amitié pour Mme de Hautefort, dit la pieuse personne qui nous a laissé l'histoire de sa vie (1); il l'appeloit sa femme. Quand elle étoit incommodée, il se faisoit mettre sur son lit et jouoit avec elle, il faisoit collation dans sa chambre; enfin il l'aimoit autant qu'un enfant de son âge pouvoit aimer (2). »

Mais Mme de Hautefort excita en 1643, comme auparavant, de plus

(1) Vie imprimée, p. 158.

(2) Un père jésuite d'une imagination galante, le père Lemoine, s'est plu à consacrer le souvenir de cette passion précoce et innocente dans une devise assez curieuse. On y

sérieuses passions, et elle avait des adorateurs jusque dans le parti de Mazarin, et parmi les hommes les plus attachés à sa politique et à ses intérêts. Nous avons déjà dit qu'elle avait autrefois blessé le cœur du duc de Liancour, un des premiers gentilshommes de la chambre du roi, qui dans les secrets conseils d'Anne d'Autriche, pendant la longue agonie de Louis XIII, avait si utilement servi Mazarin. Il était dans la plus haute faveur auprès du ministre et de la régente, et il y était un appui déclaré et très puissant pour Mme de Hautefort. Il la défendait auprès de Mazarin, et il défendait aussi Mazarin auprès d'elle. Elle protestait à M. de Liancour qu'elle ne se mêlait d'aucune intrigue et qu'elle n'avait pas la moindre connaissance des complots qu'on attribuait aux Importans; mais elle avouait qu'elle entendait dire sur la reine et sur Mazarin bien des choses qui l'affligeaient et auxquelles elle ne pouvait fermer ses oreilles, et que la reine elle-même était souvent réduite à entendre.

Mme de Hautefort avait encore auprès du cardinal deux autres amis que le ministre avait le plus grand intérêt à ménager. L'un était le premier général de cavalerie de l'armée française, ce vaillant élève de Gustave-Adolphe, si bien fait pour les combats, que Richelieu l'appelait *La Guerre,* Gassion, qui venait de se couvrir de gloire à Rocroy. Il n'avait pu rencontrer Marie de Hautefort sans être touché de sa beauté modeste; mais ce cœur de fer et de feu, devenu timide devant la jeune femme, s'était renfermé dans une admiration respectueuse, et il attendait pour se déclarer quelque occasion favorable, quelque grand avancement, le maréchalat ou un commandement d'armée ou de province. L'autre adorateur de la belle dame d'atours était le duc Charles de Schomberg, le digne fils de Henri de Schomberg, maréchal de France et l'un des amis particuliers et des premiers capitaines de Richelieu; lui-même était maréchal de France depuis sa victoire de Leucate, et tenait dans la cour et dans les affaires un rang très élevé par sa naissance, sa fortune, sa renommée et sa magnificence. Il avait quarante-deux ans en 1643. Fort beau dans sa jeunesse, il était encore très bien. Il avait la mine haute et le plus grand air, et il faisait profession de la noble galanterie qui était alors à la mode. Il n'appartenait à aucun parti, et était étranger à toute intrigue : il servait la régente et Mazarin, comme il avait servi Louis XIII et Richelieu, faisant son devoir plus

voit un phénix sur un brasier allumé aux rayons avec ces mots : *Me quoque post patrem.* Au bas, les armes de Mme de Hautefort, avec cette explication :

Mon cœur est à peine formé,
Et sur les cendres de mon père
Déjà de ses rayons mon cœur est allumé.

De l'Art des Devises, par le père Lemoine; Paris, chez Cramoisi, 1666, in-4°, p. 281.

que sa cour, respectueux avec dignité, et dans la posture la plus indépendante. Il venait de perdre sa femme, la duchesse de Halluin; il n'avait pas d'enfans, et songeait à se marier de nouveau. Depuis longtemps il connaissait la belle Marie; il l'avait vue arriver à la cour et croître chaque année en beauté et en vertu; il l'avait suivie et admirée dans toutes les vicissitudes, et, trouvant en elle une piété solide unie à l'esprit le plus charmant, une grâce parfaite avec une dignité qui imprimait le respect, il jeta les yeux sur elle pour en faire la compagne de sa vie. Le maréchal de Schomberg n'était pas un parti à traiter légèrement, et de toute manière il convenait et plaisait même à Mme de Hautefort; mais, en digne élève de l'hôtel de Rambouillet, sans paraître insensible à ses hommages, elle les accueillit avec une extrême réserve, et laissa le noble guerrier soupirer quelque temps. Entre ces deux personnes si bien faites l'une pour l'autre, le seul obstacle était le peu de goût du maréchal pour les Importans et son loyal attachement à Mazarin. Les Importantes de l'intérieur de la reine, Mlle de Saint-Louis à leur tête, repoussaient l'idée d'un tel mariage, et le combattaient de toutes leurs forces, craignant que le maréchal ne leur enlevât leur meilleur appui auprès d'Anne d'Autriche. De son côté, par la raison contraire, Mazarin favorisait les démarches de Schomberg; il comptait, ou qu'il amènerait sa femme à partager ses opinions et sa conduite, ou au moins qu'elle quitterait la cour pour suivre son mari dans son gouvernement (1). Mme de Hautefort hésitait et mettait à l'épreuve les sentimens de son illustre amant. En attendant, elle demeurait fidèle à la cause de toute sa vie, et la servait avec son zèle accoutumé. Elle croyait Anne d'Autriche mille fois plus en danger dans sa toute-puissance qu'elle n'avait pu l'être, en 1637, sous la plus ardente persécution, car alors elle la croyait aussi pure qu'elle-même, digne en ses malheurs des respects du monde entier et de la sainte amitié des religieuses du Val-de-Grâce et des Carmélites, tandis que maintenant elle se demandait quel charme mystérieux la soumettait à l'héritier de Richelieu, et qu'elle voyait avec douleur sa royale amie sacrifier leur commun idéal de piété et de vertu à ce qui lui semblait un attachement vulgaire. Plus elle aimait la reine, plus elle s'enhardissait à combattre le penchant qui de jour en jour l'entraînait davantage vers Mazarin; elle ne cessait de l'avertir; elle la blessait et la tourmentait. La reine passait sa vie dans un embarras douloureux, et l'inquiétude de Mazarin croissait chaque jour. La lutte était trop vive pour durer longtemps; elle

(1) La vie imprimée ni même la vie manuscrite ne disent pas qu'en 1643 le maréchal de Schomberg rechercha Mme de Hautefort. Nous devons ce curieux renseignement aux carnets de Mazarin. IIIe carnet, p. 4.

demandait un prompt dénoûment. Il vint bientôt, et du côté d'où on l'aurait le moins attendu.

V.

Nous avons raconté (1) les divers événemens qui tout à coup vinrent changer la face de la cour et des affaires, la bizarre querelle de Mme de Longueville et de Mme de Montbazon, l'insolente soumission de celle-ci, son exil, les fureurs du parti des Importans, la conspiration ourdie contre Mazarin par Mme de Chevreuse et par le duc de Beaufort, le mauvais succès de cette conspiration, l'arrestation de Beaufort, la dispersion de sa famille et de ses amis, l'éloignement de Mme de Chevreuse, enfin l'absolu triomphe du cardinal. Mais ce triomphe eût été mal assuré, si l'heureux vainqueur eût eu l'imprudence de laisser auprès de celle qu'il aspirait à gouverner des ennemis moins violens, mais presque aussi dangereux. Mazarin n'hésita pas; en même temps qu'il frappait Beaufort et Mme de Chevreuse avec leurs complices réels ou apparens, il renvoya dans leurs diocèses l'évêque de Beauvais, l'évêque de Limoges, l'évêque de Lisieux; il destitua successivement La Châtre, Chandenier, Tréville, et ne voulant pas qu'Anne d'Autriche entendît une voix qui ne fût pas l'écho de celle de son ministre, il pénétra jusque dans son intérieur, avertit sévèrement ses dames d'honneur, gagna les unes, écarta ou intimida les autres. Deux femmes seules restèrent debout, que soutenaient leur naissance, leur dévouement éprouvé et la haute estime dont elles étaient environnées : Mme de Sénecé, première dame d'honneur et gouvernante du roi, et la belle et fière dame d'atours, toutes deux ouvertement contraires à Mazarin, mais au-dessus de tout soupçon d'avoir eu la main dans aucune manœuvre déloyale. Le cardinal faisait d'ailleurs entre elles une grande différence. Il savait qu'avec toute sa vertu Mme de Sénecé était ambitieuse, et que si elle voulait mettre à sa place l'évêque de Limoges, ou De Noyers, ou Châteauneuf, elle entendait bien tirer parti de leur élévation pour elle-même et pour sa famille; il comprit donc qu'en faisant pour elle ce qu'elle espérait de ses rivaux, il parviendrait à amortir ses ressentimens, sans donner à la reine l'extrême déplaisir et le mauvais air de mettre en disgrâce une personne de cette qualité et de cette considération. La redoutant moins, il la supporta davantage, et dirigea toutes ses batteries contre Mme de Hautefort.

Déjà l'amitié de la reine pour Mme de Hautefort avait reçu bien des atteintes, et plus d'une scène pénible avait eu lieu entre Anne d'Autriche et son ancienne favorite.

(1) *La duchesse de Chevreuse,* livraison du 15 décembre 1855.

Dans une soirée du mois d'août 1643 Anne d'Autriche, étant seule dans sa chambre avec une de ses femmes, Mlle de Beaumont, et Béringhen, premier valet de chambre du roi, se plaignit à eux de la conduite de leur amie et du peu de respect qu'elle témoignait pour elle-même et pour son gouvernement. Mme de Hautefort, qui était dans un cabinet voisin, entendit ce discours, et, se présentant à l'improviste, se défendit avec sa vivacité accoutumée. L'explication fut orageuse, et suivie d'un de ces raccommodemens, avant-coureurs certains d'une rupture inévitable. Mme de Motteville, honnête et bonne, mais toujours un peu femme de chambre, ne manque pas de prendre ici le parti de sa maîtresse. « Nous pouvons, dit-elle (1), dire nos avis à nos maîtres et à nos amis; mais quand ils se déterminent à ne pas les suivre, nous devons plutôt entrer dans leurs inclinations que suivre les nôtres, quand nous n'y connoissons point de mal essentiel et que les choses par elles-mêmes sont indifférentes. » Voilà certes de belles maximes de cour, mais qui n'étaient pas à l'usage de Mme de Hautefort. Elle ne croyait pas du tout qu'il s'agît là d'une chose indifférente, et elle n'avait pas autrefois résisté à l'amour de Louis XIII, bravé Richelieu, joué sa liberté et sa réputation pour se réduire au métier d'une domestique complaisante. Mme de Motteville nous raconte ainsi la fin de la scène : « Les larmes furent grandes du côté de l'accusée, et les sentimens de même; mais enfin, ayant témoigné un grand désir de ne plus déplaire à celle à qui elle devoit toutes choses, elle lui dit tout ce qu'elle put pour justifier ses intentions et l'emportement qu'elle avoit eu. La reine, qui étoit bonne et naturellement aimable, lui pardonna de bonne grâce, et, lui donnant sa main à baiser, lui dit en riant, pour apaiser son amertume : Il faut donc aussi, madame, baiser le petit doigt, car c'est le doigt du cœur, afin que la paix soit parfaite entre nous. » Mais ce n'étaient là de part et d'autre que de trompeuses apparences. Nous savons à quel point Anne d'Autriche était dissimulée, et Mme de Hautefort avait promis plus qu'elle ne pouvait tenir. Il lui échappait sans cesse de généreuses imprudences que l'habile Mazarin ne manquait pas de tourner contre elle. Sans s'en douter, elle était entourée d'une police attachée à ses pas. Comme autrefois Richelieu était parvenu à gagner une de ses meilleures amies, la belle et odieuse Mlle de Chémerault, son successeur avait aussi corrompu quelque valet ou quelque femme de chambre en relation habituelle avec la dame d'atours, et qui tenait note de toutes ses actions et de toutes ses paroles; et lui s'empressait de les rapporter à la reine chargées et envenimées. Voici par exemple comment, dans les car-

(1) Mme de Motteville, t. Ier, p. 168.

nets de Mazarin, est représentée la scène racontée par Mme de Motteville : « Mme de Hautefort s'est vantée d'avoir fait connoître à la reine les raisons de sa conduite et de lui avoir parlé de façon à lui faire bien comprendre qu'elle demanderoit son congé si on ne la traitoit pas mieux. » Puis vient cette remarque en espagnol évidemment destinée à la reine : « Elle avoue qu'elle a pleuré, mais que ce n'étaient pas des larmes de tendresse. »

L'emprisonnement du duc de Beaufort aigrit encore cette situation difficile. Nous qui savons aujourd'hui, à n'en pouvoir douter (1), que Beaufort était coupable, nous approuvons la conduite de Mazarin; mais les preuves juridiques faisant défaut, ceux qui n'étaient pas dans les secrets de Mme de Chevreuse pouvaient fort bien croire que toute cette conspiration, dont on faisait tant de bruit, était une invention du cardinal pour se défaire de ses ennemis. C'était là l'opinion sincère de bien des gens, et par exemple du vertueux évêque de Lisieux, le fidèle ami et défenseur des Vendôme; pourquoi Mme de Hautefort aurait-elle été plus clairvoyante? Elle croyait donc Beaufort innocent. On conçoit alors quelle dut être sa douleur en voyant la reine se prêter à ce qui lui semblait une lâche vengeance et sacrifier à un favori italien le petit-fils d'Henri IV. Elle eut bien de la peine à suivre, comme Mme de Sénecé, le mot d'ordre donné par l'évêque de Limoges : souffrir en silence, demeurer à son poste, et attendre les occasions favorables.

Dans le parti des Importans, les politiques vaincus et détruits avaient entièrement cédé la place aux dévots qui s'agitaient plus que jamais. Ils avaient tiré De Noyers de sa retraite de Dangu, et plaçaient en lui leur espérance, comme en un autre Châteauneuf. A défaut de l'évêque de Lisieux, exilé dans son diocèse, ils mettaient en avant le père de Gondy, le père Vincent, les religieuses du couvent des Filles-de-Sainte-Marie, des Carmélites et du Val-de-Grâce. Mme de Hautefort était parmi les saints ce qu'avait été Mme de Chevreuse parmi les politiques, et elle lui avait succédé dans les ombrages et les alarmes du cardinal. Comme nous l'avons dit tout à l'heure, elle ne faisait, elle ne disait rien dont il ne fût sur-le-champ informé. Plusieurs des rapports qu'on lui adressait sont tombés entre nos mains (2), et nous montrent la source des soupçons et des accusa-

(1) *La duchesse de Chevreuse,* livraison du 15 décembre 1855.

(2) Archives des affaires étrangères, France, t. CXLIII, trois pièces de l'année 1643, égarées dans l'année 1652, et qui sont sur des papiers différens et de mains différentes. Quelqu'un écrit les observations faites par une autre personne, qui est appelée *l'Oracle.* Mazarin avait donc deux espions autour de Mme de Hautefort : *l'Oracle* était le principal. Les trois pièces ont diverses dates et portent ce titre commun : *Touchant la conduite de madame de Hautefort.*

tions répandus dans les carnets du cardinal. Tantôt on la représente menant Anne d'Autriche au Val-de-Grâce, où trois dames osèrent lui parler contre Mazarin, et elle-même cachée dans une cellule, pendant qu'on faisait à la reine la remontrance concertée; tantôt on la suppose feignant d'être malade ou d'aller passer quelques jours dans des couvens, pour recevoir des visites ou entretenir des correspondances mystérieuses. On va jusqu'à lui prêter des intelligences avec deux officiers suspects, Tréville et Des Essarts. Les Importans, accusant surtout Mazarin de faire revivre Richelieu, avaient répandu dans Paris un rondeau imité de celui qu'on avait fait à la mort du grand cardinal :

Il n'est pas mort, il n'a que changé d'âge,
Ce cardinal, dont chacun en enrage, etc.

Ils avaient même trouvé dans les mots *Jules de Mazarin* l'anagramme : *Je suis Armand,* consolation ordinaire des partis vaincus, qui soulagent leur humeur en malices impuissantes. La police de Mazarin, qui voyait partout Mme de Hautefort, prétend que c'est dans sa société que l'anagramme et le rondeau avaient été composés. Comme elle pouvait tout sur La Porte, Mazarin imagine aussi que c'est elle qui a poussé le hardi valet de chambre à jeter dans le lit de la reine une impertinente lettre où on la conjurait de prendre plus de soin de sa réputation et de son salut. Il se trompait, car La Porte, qui dans ses *Mémoires* fait l'aveu de cette action singulière, n'y mêle pas le moins du monde la dame d'atours. Mais le plus grand crime de celle-ci était de s'intéresser à Beaufort. Un des rapports que nous avons sous les yeux s'exprime ainsi : « La dame susdite n'écoute qu'avec indifférence ses adorateurs, ayant son cœur au bois de Vincennes. » Cette compassion généreuse fut une des principales causes de sa perte. Au commencement du printemps de 1644, la reine alla faire une promenade au bois de Vincennes; Mme de Hautefort l'y accompagna. A la vue du château et du donjon, la noble et bonne créature ne put contenir son émotion, et elle dit à la reine que « c'étoit la première fois que sa majesté venoit en ce lieu depuis que ce pauvre garçon y étoit, » et elle lui demanda s'il n'y aurait point quelque grâce à espérer pour lui. La reine mécontente ne répondit pas un seul mot. Quand on servit la collation, Mme de Hautefort, qui avait le cœur serré, ne put pas manger, et lorsqu'on lui demanda pourquoi, elle avoua qu'elle ne savait pas se divertir en songeant à « ce pauvre garçon (1). » C'en était trop : dès ce moment, la reine ré-

(1) Archives des affaires étrangères, FRANCE, t. CVI, lettre de Gaudin à Servien, 23 avril 1644.

solut de se délivrer de cette perpétuelle censure, et elle n'en attendit plus que l'occasion.

Le trait dominant du caractère de Mme de Hautefort, avec la générosité et le courage, était une intarissable bonté. A la cour de Louis XIII, elle était la ressource de tous ceux qui avaient à faire entendre quelque plainte ou à réclamer quelque faveur légitime. Elle n'hésitait jamais à se mettre en avant dès qu'elle croyait la justice intéressée. Elle avait continué ce rôle depuis qu'elle était revenue auprès d'Anne d'Autriche. Quelques jours après la triste promenade de Vincennes, le 13 ou le 14 avril, un soir, à ce que raconte Mme de Motteville, la reine allant se mettre au lit et n'ayant plus que sa dernière prière à faire, « Mme de Hautefort, toujours occupée à bien faire, en déchaussant la reine, appuya la recommandation d'une de ses femmes qui parloit en faveur d'un vieux gentilhomme servant, qui depuis longtemps étoit son domestique et demandoit quelque grâce. Mme de Hautefort, ne trouvant pas la reine de trop bonne volonté pour lui, lui dit et lui fit entendre par des souris dédaigneux qu'il ne falloit pas oublier ses anciens domestiques. La reine, qui n'attendoit qu'une occasion pour se défaire d'elle, contre sa douceur ordinaire ne manqua pas de prendre feu là-dessus, et lui dit avec chagrin qu'enfin elle étoit lasse de ses réprimandes et qu'elle étoit fort mal satisfaite de la manière dont elle vivoit avec elle. En prononçant ces paroles, elle se jeta dans son lit et lui commanda de fermer son rideau et de ne lui plus parler de rien. Mme de Hautefort, étonnée de ce coup de foudre, se jeta à genoux, et, joignant les mains, appela Dieu à témoin de son innocence et de la sincérité de ses intentions, protestant à la reine qu'elle croyoit n'avoir jamais manqué à son service, ni à ce qu'elle lui devoit. Elle s'en alla ensuite dans sa chambre, sensiblement touchée de cette aventure, et je puis dire fort affligée. Le lendemain, la reine lui envoya dire de sortir d'auprès d'elle et d'emmener avec elle Mlle d'Escars, sa sœur (1). » Voilà le récit d'une amie de la reine. Celui de l'amie de Mme de Hautefort, qui nous a laissé l'histoire de sa vie, est bien différent. Après la scène, que l'amie de Mme de Hautefort donne un peu autrement, celle-ci, au lieu de se jeter à genoux en protestant de son innocence et de chercher à se sauver, comprit d'abord l'intention d'Anne d'Autriche et vit bien qu'il fallait quitter la cour. « Elle (2) ferma le rideau de la reine, comme elle avoit accoutumé les autres jours, et lui dit : « Je vous assure, madame, que si j'avois servi Dieu avec autant d'attachement et de passion que j'ai fait toute ma vie votre majesté, je serois

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 205.
(2) Vie manuscrite.

une grande sainte. » Et levant les yeux sur un crucifix qui étoit auprès du lit, elle dit tout haut : « Vous savez, Seigneur, ce que j'ai fait pour elle ! » La reine ne répondit rien, et Mme de Hautefort compta sûrement que le lendemain elle auroit un ordre de se retirer, et le lendemain en effet elle eut cet ordre comme elle l'avoit prévu. » Mme de Motteville, l'allant voir dans sa chambre avant son départ, la trouva « assez forte sur son malheur; » mais son âme, qui d'abord n'avait pas jeté un seul soupir, finit par éclater avec force, à ce point qu'elle tomba malade. Le jour suivant, étant un peu remise et soulagée par deux saignées qu'on lui fit la nuit, elle sortit du palais « regrettée de tout le monde, » dit Mme de Motteville, et la reine ou plutôt Mazarin commanda qu'on ne fît aucune sollicitation en sa faveur (1). Ce fut en ce moment que lui revinrent tristement à la pensée les prophétiques paroles que Louis XIII lui avait souvent répétées : « Vous avez tort; vous servez une ingrate. » Mais Mme de Hautefort se souvint aussi de Louise de La Fayette, et elle résolut de l'imiter. Le vrai et sérieux christianisme, qui lui avait interdit de rester à la cour pour y être une duègne complaisante, lui montra l'asile placé au-dessus des disgrâces comme des faveurs des rois : elle se fit mener au couvent des Filles-Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, et elle songea à y devenir religieuse.

Dieu en avait disposé autrement : Marie de Hautefort devait rester dans le siècle pour en être l'ornement et le modèle. Son malheur lui fit bien perdre quelques amis de cour : elle ne revit plus ni Mme de Motteville, qui l'aimait beaucoup et qui obéit à regret à la reine, ni même le chevalier de Jars, devenu avec l'âge et une riche commanderie bien différent de lui-même, et que retint la crainte de déplaire à Mazarin; mais elle était faite pour avoir d'autres amis, qui lui demeurèrent fidèles et lui prodiguèrent dans sa disgrâce toutes les marques de considération et de tendresse. Ses adorateurs se réjouirent presque de la voir pauvre et persécutée, pour mettre à ses pieds leur fortune et leur cœur. Le duc de Ventadour, qui jusque-là lui avait fait une cour médiocrement accueillie, déclara hautement qu'il serait heureux de l'épouser, « quand elle n'auroit pas un double

(1) Archives des affaires étrangères, France, t. CVI, lettre de Gaudin à Servien du 17 avril : « Mme de Hautefort a eu son congé *hier* pour avoir parlé avec peu de respect à la reine. » Lettre de Mazarin à Béringhen pendant que celui-ci était en Hollande, du 16 avril : « ..... Vous serez surpris de la nouvelle du congé que la reine donna *avant-hier* à Mme de Hautefort. La chose arriva sur quelque demande que faisoit à sa majesté ladite dame pour l'intérêt de quelqu'un de ses amis. Elle le porta si avant que de paroles en autres, sa majesté vint à blâmer la conduite de certaines personnes. Mme de Hautefort, ayant pris cela pour elle, mit le marché à la main de se retirer, ce que sa majesté, qui étoit déjà mal satisfaite de sa conduite, accepta sur-le-champ, et depuis a défendu à tout le monde de lui en parler. »

vaillant, » et, ne s'en tenant pas aux paroles, il fit part de sa résolution à la reine, et lui demanda son agrément, qui ne fut pas refusé (1). Cette fidélité généreuse toucha Mme de Hautefort, mais n'eut pas le pouvoir de la faire sortir de son couvent. Gassion ne fut pas plus heureux. Il n'avait pu la voir sans l'aimer, ainsi que nous l'avons dit, mais il n'avait pas osé se déclarer. Venant d'être fait maréchal, très bien avec la cour et avec les Condé, et ayant devant lui la plus brillante carrière, il s'enhardit un peu, et sans confier son dessein à personne, il prit le parti de risquer lui-même l'aventure, et un jour il se présenta au parloir des filles de Sainte-Marie. Mme de Hautefort fut bien surprise lorsqu'on l'avertit que le maréchal de Gassion la demandait à la grille. Elle fut bien plus surprise encore et fort embarrassée quand il lui fit une déclaration inattendue, et lui témoigna la passion qu'il avait pour elle, et son intention de l'épouser, si elle daignait y consentir. Elle demeura assez longtemps sans lui pouvoir répondre. A la fin, après avoir rappelé ses esprits, elle lui dit qu'elle se sentait tout à fait obligée de l'honneur qu'il lui faisait, que ce serait un très grand avantage pour elle qu'un pareil mariage, qu'elle y voyait un seul obstacle, la différence de religion, parce qu'elle ne se pourrait jamais résoudre à épouser quelqu'un qui ne serait pas catholique. N'ayant pas envie de se convertir, le maréchal prit cette réponse pour un congé; il s'en alla fort affligé de n'avoir pas réussi, mais un peu consolé de n'avoir pas eu de témoin de son échec (2).

Quelque temps après, la belle recluse reçut une autre visite, ou du moins un autre message qui ne la trouva pas aussi insensible. Elle quitta sa pieuse retraite; sans aller à la cour, elle reparut dans le monde, et bientôt le bruit se répandit que Mme de Hautefort allait devenir la maréchale duchesse de Schomberg. Tous les cœurs honnêtes, sans distinction de parti, applaudirent à l'idée d'une union si bien assortie. Une seule personne s'en affligea : ce fut la sœur du maréchal, Jeanne de Schomberg, la duchesse de Liancour. Elle avait soupçonné quelque chose de la passion que son mari avait autrefois ressentie pour Mme de Hautefort; elle craignit une alliance qui la pouvait rallumer, en exposant M. de Liancour à voir sans cesse cette beauté redoutable, et elle entreprit d'empêcher le mariage, déjà bien avancé. Elle dissimula ses véritables craintes, et, allant voir Mme de Hautefort, elle lui dit en toute confidence que M. de Schomberg avait fait de grandes dépenses à l'armée et dans ses dif-

(1) Archives des affaires étrangères, France, t. CVI, lettres de Gaudin du 23 avril et du 6 mai.

(2) Vie manuscrite.

férentes charges, que sa fortune était à peu près perdue, qu'il avait besoin d'un riche mariage pour rétablir ses affaires, et que s'il persistait à l'épouser, sa maison était ruinée sans ressources; qu'elle s'adressait donc à l'amitié même qu'elle témoignait à son frère pour prévenir un tel malheur. On peut se faire une idée de l'impression que fit un pareil discours sur Mme de Hautefort. On lui demandait le sacrifice de sa dernière espérance. Que diraient la cour et Paris d'une rupture aussi imprévue, qu'on ne manquerait pas de rapporter à quelque cause injurieuse? Pourquoi l'avoir tirée du couvent, où, après ce public affront, elle ne pouvait plus rentrer avec le même honneur? Comment M. de Schomberg n'avait-il pas fait toutes ses réflexions avant de prendre un engagement aussi sérieux, et comment l'aimait-il si peu de les faire au moment suprême? Et puis Mme de Liancour était-elle bien l'interprète de son frère? Elle-même, en vérité, était-elle obligée d'immoler son bonheur à la fois et son honneur à des considérations qui lui paraissaient bien peu dignes et d'elle et de celui qu'elle commençait à aimer? L'affection, l'ambition, la générosité, le dépit, la honte, se livraient dans son cœur le plus douloureux combat. La générosité l'emporta; elle n'entendait pas nuire à M. de Schomberg, et elle promit à sa sœur que le mariage qu'elle redoutait ne se ferait point. A peine Mme de Liancour était-elle sortie, que la pauvre femme, épuisée par le noble effort qu'elle venait de faire, tomba dans une affliction voisine du désespoir. Elle était résolue, mais inconsolable et malheureuse. Quelques jours après, étant restée au lit assez tard, malade et désolée, elle reçut la visite d'un ami de M. de Schomberg, qui leur servait d'intermédiaire, M. de Villars, et elle s'apprêtait à lui dire qu'elle connaissait la situation et les nouvelles réflexions du maréchal, et lui rendait sa parole, quand M. de Villars se mit à la gronder d'être si paresseuse, tandis que lui s'était levé de fort bonne heure pour faire les publications de son mariage à sa paroisse et à celle de M. de Schomberg, et en même temps il lui remit une lettre du maréchal, la plus pressante et la plus amoureuse. Mme de Hautefort ne savait que penser et demeurait interdite. Sur ces entrefaites arriva Mme de Liancour, qui, rougissant de sa faiblesse et confuse de sa conduite, se jeta dans ses bras, lui confessa ses vrais sentimens, la supplia de tout oublier et d'être sa sœur.

Ainsi se termina la partie romanesque de la vie de Mme de Hautefort; elle devint duchesse de Schomberg, le 6 septembre 1646, à l'âge de trente ans. Depuis, sa destinée a été aussi paisible que sa jeunesse avait été orageuse. Arrêtons-nous sur le seuil de cette nouvelle carrière où la noble femme se surpassera elle-même, où sa vertu demeurera sans tache, où elle sera tour à tour une tendre

épouse, une sainte veuve, la protectrice et l'amie de Bossuet, le charme de quelques sociétés d'élite, l'objet constant des respects affectueux de Louis XIV, surtout une digne élève de saint Vincent de Paul, l'asile fidèle des malheureux et des opprimés, le recours assuré de tous ceux qui souffraient, particulièrement des filles et des femmes dans leurs périlleuses misères, n'ayant retenu de son ardeur et de sa vivacité naturelle qu'une bonté presque passionnée et ce feu sublime de la charité chrétienne qui lui mérita le beau nom de mère des pauvres.

Posons la plume, et mettons fin à ces peintures d'une société à jamais évanouie, et de femmes que l'œil des hommes ne reverra plus. Encore quelques pages sur Mme de Longueville, et nous aurons dit adieu à ces rêves de nos heures de loisir, que caressa notre jeunesse, et qui nous ont accompagné jusqu'au terme de l'âge mûr. Nous l'avouons : nous ne quittons pas sans regret cet aimable et généreux commerce. Soyez bénies, en nous séparant, muses gracieuses ou sévères, mais toujours nobles et grandes, qui m'avez montré la beauté véritable et dégoûté des attachemens vulgaires. C'est vous qui m'avez appris à fuir les sentiers de la foule, et, au lieu d'élever ma fortune, à tâcher d'élever mon cœur. Grâce à vos leçons, je me suis complu dans une pauvreté fière; j'ai perdu sans murmure tous les prix de ma vie, et j'ai été trouvé fidèle à une grande cause, aujourd'hui abandonnée, mais à laquelle est promis l'avenir. Soutenez-moi dans les épreuves suprêmes qui me restent à traverser. Contemporaines de Descartes, de Corneille, de Pascal, de Richelieu, de Mazarin, de Condé, Anne de Bourbon, Marie de Rohan, Marie de Hautefort, Marthe du Vigean, Louise de La Fayette, sœur Sainte-Euphémie, âmes aussi fortes que tendres, qui, après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu vous éteindre dans l'obscurité et dans le silence, donnez-moi quelque chose de votre courage, enseignez-moi à sourire comme vous à la solitude, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son précurseur sublime pour me répéter, au nom de l'Évangile et de la philosophie, qu'il est bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seule pensée qui désormais me soit permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu.

V. Cousin.

LE

ROMANCIER DU GHETTO

ET

L'ÉMANCIPATION DES JUIFS DE BOHÊME.

Am Pflug, Eine Geschichte, von Leopold Kompert; 2 vol., Berlin 1855.

A Prague comme à Presbourg, tout le *ghetto* (1) est en émoi. Ce ne sont partout que préparatifs de départ, on n'entend de tous côtés que paroles de séparation et d'adieu. Quelle tristesse à travers ce bruit et ce mouvement! Il y a surtout une pauvre famille agitée de mille sentimens divers. Le brave Rebb Schlome Hahn est un marchand qui gagnait péniblement sa vie en vendant comme ses pareils toute sorte de friperies et de bric-à-brac. Or, depuis le matin, une voiture est arrêtée devant l'humble demeure de Rebb Schlome, et tous les membres de la petite communauté, le père, la mère, les deux fils, la jolie petite fille elle-même avec son babil naïf et sa gaieté confiante, tous enfin sont occupés à transporter sur la charrette les meubles, le linge, les ustensiles du ménage. Voilà des gens bien affairés, les uns tristes jusqu'aux larmes, les autres plus résolus en apparence, mais tourmentés en secret par une vague inquiétude. Au moment de quitter les lieux connus depuis l'enfance, au moment de déplacer ces meubles qui rappellent les événemens du foyer, que de pensées, que d'émotions viennent assaillir ces pauvres âmes! On

(1) Ce mot italien *ghetto* est le terme usité dans les villes de l'Autriche pour désigner le quartier des Juifs. Quelquefois aussi le *ghetto* s'appelle simplement *la rue, die Gasse.*

s'arrête, on réfléchit, on évoque maintes circonstances du passé, circonstances insignifiantes, mais qui tout à coup, en de tels instans, prennent des proportions inattendues; une dernière fois, on veut revoir à leur place ordinaire les objets familiers, on se remet à l'œuvre, on s'interrompt encore, on ne finirait jamais... Cependant le froid est vif dans la rue; le voiturier, qui attend depuis le lever du jour, trouve les heures longues et fait claquer son fouet. Heureusement plus débonnaires, plus compatissans que leur maître, et comme s'ils comprenaient toutes les douloureuses émotions de ce départ, les chevaux restent là, immobiles, la tête basse, sans fouiller le sol du pied, sans jeter dans les airs des hennissemens d'impatience. Hélas! il n'est que trop vrai : avant une heure, ces pauvres gens auront quitté leur maison pour n'y jamais revenir. De joyeux cris d'enfans ont-ils rempli jadis ces chambres abandonnées? Une mère a-t-elle exhalé ici les secrètes tristesses de son cœur? Sous ce misérable toit, naguère encore un père de famille a-t-il porté le poids de ses inquiétudes et lutté contre les difficultés de la vie? Qui révélera ces secrets? qui parlera de ces choses d'hier? Ces murailles dégarnies sont muettes et lugubres. Une autre famille, une famille heureuse et fortunée, peut s'établir maintenant dans cette demeure; elle ne soupçonnera pas seulement les douleurs qui l'ont traversée. C'en est fait : voilà un passé, tout vivant encore, effacé du livre de la vie. Un lourd verrou de fer a scellé le tombeau où tant de souvenirs reposent; les émigrans viennent de partir.

Ainsi commence le nouveau récit que vient de nous donner le peintre et le conseiller des pauvres Israélites de Bohême, M. Léopold Kompert. On n'a pas oublié peut-être les premiers travaux de ce profond et sympathique écrivain. J'ai été heureux de signaler ici ses débuts (1); j'ai pris plaisir à mettre en lumière ses peintures si vives, si nouvelles, si tragiques parfois, toujours si instructives et si touchantes. M. Léopold Kompert n'était pas à mes yeux un romancier ordinaire. Israélite lui-même, âme sincèrement religieuse, mêlé et pour ainsi dire attaché par les fibres les plus secrètes de son cœur aux choses douloureuses qu'il raconte, je sentais bien qu'il exerçait une fonction sérieuse en composant ces dramatiques récits. L'auteur des *Scènes du Ghetto* et des *Juifs de Bohême* avait étudié de près les coutumes, les croyances, les préjugés, les terreurs, les doutes sans cesse croissans, et finalement les transformations insensibles de ses coreligionnaires. Dans *la Nouvelle Judith*, il avait peint cette exaltation farouche que les croyances persécutées allument chez les âmes fières; *les Enfans du Randar* exprimaient avec une sorte de grandeur épique le doute religieux entrant au sein de la

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1852.

famille juive et brisant les liens du foyer; l'histoire de Jaikew et de Resèle nous montrait l'obstination invincible des Juifs d'Allemagne luttant contre des lois iniques; enfin *le Colporteur, Trendeln, la Juive perdue* mettaient dramatiquement en scène les rapports du christianisme de nos jours avec les croyances hébraïques et plaidaient au nom de l'Évangile en faveur d'une race opprimée. Encore une fois, M. Kompert ne s'était pas annoncé comme un romancier de profession, on sentait qu'il avait charge d'âmes. — Poursuivez, lui disions-nous, poursuivez cette enquête et cette prédication. Continuez d'observer avec un soin religieux, avec une sympathique philosophie, ces naïves peuplades qui vous ont révélé tant de choses, et dont vous pouvez à votre tour préparer l'émancipation et aplanir les voies!

M. Léopold Kompert ne s'est point hâté. On a pu craindre un instant que ce premier succès n'eût épuisé les forces ou ralenti l'ardeur du jeune écrivain; non, il étudiait en silence, il observait le développement des idées nouvelles chez les hommes du *ghetto*, il suivait le conseil que j'avais osé lui adresser et travaillait à l'émancipation de sa race. Le récit que vient de publier M. Kompert est la suite logique des touchantes narrations que je rappelais tout à l'heure. Après *la Juive perdue* et *le Colporteur*, il faut lire l'histoire de Rebb Schlome. Heureux le conteur dont les études sont attendues avec cette légitime impatience! Heureux et bienvenu ce roman qui se rattache à de telles œuvres et continue une entreprise si noble! Ne dites pas que ces détails sont loin de nous, que cette question des Juifs nous touche peu, que ce sont là des événemens bien humbles et accomplis sur un théâtre ignoré : qu'importe, si cet obscur épisode appartient à l'histoire religieuse de notre XIXe siècle? Ouvrons-le, ce livre, avec l'attention qu'il mérite. Nous avions laissé ces pauvres Juifs de Presbourg au milieu d'une crise inquiétante; voici le tableau qui se déroule devant nous, et les plus graves questions qui puissent préoccuper l'humanité sont engagées dans ces rustiques aventures.

Que s'est-il donc passé depuis que M. Kompert écrivait *la Nouvelle Judith* et *les Enfans du Randar?* Un grave événement en vérité. M. Kompert publiait son premier volume en 1848, et le second paraissait l'année suivante. Or, cette année même, en 1849, le jeune empereur François-Joseph, au milieu des réformes qui signalaient son avénement au trône, décrétait l'émancipation des Juifs. Ces lois odieuses qui pesaient sur les héros de M. Kompert, les voilà abolies. Le pauvre Jaikew ne serait plus obligé d'attendre vingt et un ans l'autorisation d'épouser Resèle; il ne serait pas traduit en justice pour avoir perdu patience un beau jour et s'être marié devant le rabbin sans avoir le droit d'être *chef de famille;* la chaste Resèle ne serait pas forcée d'aller à Vienne se jeter aux pieds de l'empereur pour obtenir que son fils ne soit pas un bâtard aux yeux de cette loi sans

pitié; non, toutes ces iniquités, et bien d'autres encore, le jeune souverain en a purgé ses états. L'Israélite peut être chef de famille, il peut se marier comme il l'entend, il peut aussi posséder la terre et y verser en sécurité la sueur de son front. Quelle joie et quel étonnement dans le *ghetto!* L'étonnement, je le crois bien, est plus grand encore que la joie. Ces malheureuses victimes d'une oppression séculaire avaient fini par s'habituer aux ténèbres de leur existence; au moment de relever la tête et de marcher à la lumière du soleil, je ne sais quelle timidité les enchaîne. Il y a surtout, je le sais, un noble cœur qu'agite une douloureuse inquiétude : c'est le publiciste qui a demandé l'émancipation de ses frères, c'est le tendre penseur qui veille sur eux et qui compose tout exprès des récits populaires pour diriger ces âmes irrésolues dans les voies de la société moderne. Quel effet vont produire sur les pauvres gens du *ghetto* ces nouveautés inattendues? comment passeront-ils de l'état de tutelle à la virilité? Seront-ils dignes de cette liberté qu'on leur donne? sauront-ils changer de vie, secouer les vieilles haines, abandonner les ténébreux négoces et prendre loyalement leur place dans la grande famille qui leur ouvre ses rangs? Qu'on ne s'y trompe pas, c'est une transformation complète qui sera exigée d'eux. Ces droits qu'ils viennent d'obtenir, le guide intelligent qui les surveille sait bien que ce sont surtout des devoirs nouveaux. Il est troublé, il est ému, et s'il apprend que Rebb Schlome quitte le *ghetto* pour répondre aux intentions du souverain et labourer le coin de terre qu'il a acheté, soyez sûr qu'il accompagnera la famille du marchand dans la rustique demeure, et que là, inquiet, attentif, dévoué, il viendra en aide aux cœurs pusillanimes et dirigera vaillamment l'éducation des forts.

Telle est l'inspiration de M. Léopold Kompert dans ce curieux tableau qui va nous montrer les marchands juifs du *ghetto* mettant la main à la charrue. *A la charrue!* c'est le titre même du livre. Le dramatique intérêt du récit, l'intérêt d'une enquête ethnographique et morale, tout cela se tient dans l'œuvre de M. Kompert. Cette histoire qu'il va nous raconter, c'est une sorte de révolution rustique et populaire qui demeurerait inconnue sans ces révélations. Les érudits qui ont essayé d'écrire l'histoire des classes agricoles se plaignent avec raison de l'insuffisance des documens; en voilà un, ne négligeons pas de le recueillir. Il est aussi vrai que les diplômes officiels, il est vivant comme la réalité.

Rebb Schlome a donc quitté sa maison du *ghetto,* et le voilà qui part avec sa petite caravane pour aller prendre possession de son modeste domaine. Hélas! avant cette heure décisive, il y a eu bien des larmes versées en secret. Rebb Schlome est un homme impérieux; il n'a pas délibéré là-dessus avec sa femme Nachime, il n'a pas pris l'avis de ses deux fils et consulté leurs goûts. La seule personne de

la famille qui ait de l'influence sur l'esprit dominateur du chef, c'est la petite Tillé, une belle enfant d'une douzaine d'années, joyeuse, aimable, insouciante, avec des reparties subites et des idées imprévues qui font songer aux femmes inspirées dont le rôle est si éclatant dans la Bible. Oui, Tillé n'est qu'une enfant, et déjà il est évident que la famille de Rebb Schlome admire en elle un être choisi, une fille de Judith ou de Déborah. Un jour que Rebb Schlome voyait tous ses confrères du *ghetto* faire leurs paquets et profiter, qui d'une façon, qui de l'autre, de la liberté octroyée par la loi : « Et nous, disait-il, qu'en ferons-nous, de cette liberté tant désirée? Faut-il que nous restions enchaînés ici, comme au temps de notre servitude? est-ce en vain que l'empereur nous aura fait cette grâce, et personne de nous ne saura-t-il se rendre utile? — L'empereur! l'empereur! s'écria naïvement Tillé, le regard en feu, la voix tremblante, et comme possédée d'une inspiration subite. Tu ne l'as pas encore remercié, mon père! Tu n'as pas encore remercié l'empereur. Je crois cependant qu'il conviendrait... — Moi! remercier l'empereur! dit Rebb Schlome, tout surpris de cette singulière parole de l'enfant. — S'il m'était permis d'avoir une opinion là-dessus, dit subitement Anschel, le fils aîné de Rebb Schlome et de Nachime, je sais bien ce que nous aurions tous à faire. » Ce cri lui était échappé; il semblait cependant qu'il n'osât continuer et qu'une crainte respectueuse enchaînât sa langue. « Silence! laisse parler l'enfant, lui cria impérieusement Rebb Schlome; ce n'est pas par tes lèvres que parle la sagesse. » Anschel devait être accoutumé à se voir ainsi humilié devant sa sœur, car il se tut à cette rude apostrophe sans en paraître blessé. « Vous allez tous vous moquer de moi, reprit Tillé, un peu troublée cette fois de la supériorité que lui attribuait son père, mais si j'étais le maître ici, je voudrais être paysan et cultiver une terre qui serait à moi. — Dieu vivant! murmura Anschel, la chère Tillé est-elle dans mon cerveau pour savoir ce qui s'y passe? Elle a dit précisément ce que je voulais dire. »

Rebb Schlome avait attendu avec anxiété la décision de l'enfant. Tout à coup, à ce cri poussé par Tillé : « je voudrais cultiver ma terre! » il lui sembla que la chambre était illuminée par les mystiques candélabres, et qu'au milieu de cette lumière éblouissante une voix se faisait entendre, une voix mystérieuse et douce qui lui dévoilait à lui-même le secret de ses confuses pensées. Il se sentait frappé au plus profond de son cœur. Pour cette âme ardente et timorée, pour cette vraie nature de Juif toute nourrie des antiques traditions et de la lecture du saint livre, le cri de l'enfant était une révélation d'en haut. Il avait entendu une de ces sentences décisives qui changent notre vie de fond en comble. « C'est vrai! » disait-il en phrases entrecoupées, tandis qu'il tournait et retournait dans tous les sens les paroles

auxquelles il attribuait une céleste origine; « c'est vrai! Avons-nous remercié l'empereur? O Dieu d'Israël! moi, Rebb Schlome Hahn, moi sur qui Pawel et Honza ont craché avec mépris parce que Pawel et Honza vont à l'église, moi, Rebb Schlome, je puis maintenant devenir bourgmestre, je puis établir ma boutique là où bon me semblera, je puis me faire bâtir une maison auprès de l'hôtel du premier conseiller de la ville, et si j'ai de quoi m'acheter un champ, je puis vivre de mes récoltes! O Dieu d'Israël! de quelle manière remercie-t-on l'empereur pour des bienfaits comme ceux-là? » Et, suivant toujours sa pensée, il se demandait naïvement ce que l'empereur avait voulu en promulguant un tel décret, quel était le but de cette loi, le sens de cette épreuve, en un mot par quels actes de reconnaissance et de bon vouloir les gens du *ghetto* se montreraient dignes de la libéralité du souverain. Un vague sentiment de la transformation de ses frères s'éveillait alors dans son esprit et devenait peu à peu plus distinct : « Ne disent-ils pas toujours (et il avait en vue les ennemis implacables de sa race), ne disent-ils pas toujours que le Juif n'est pas fait pour la vie des champs, qu'il aime mieux se traîner par la ville avec son sac de marchandises que de prendre en main le timon de la charrue et d'aiguillonner une paire de bœufs? Hélas! n'est-il pas trop fondé, ce reproche qu'ils nous adressent, et n'est-ce pas maintenant surtout qu'ils auront le droit de le répéter avec injure, si nous ne profitons pas dignement et courageusement de la nouvelle vie qui nous est offerte? Moi, du moins, j'accomplirai ce devoir; aussi vrai que je me nomme Rebb Schlome Hahn, je veux montrer à l'empereur ce que je puis faire. La chère Tillé a raison; le Dieu d'Israël a parlé par sa bouche. »

C'est ainsi que Rebb Schlome s'est décidé à quitter sa boutique du *ghetto* pour aller cultiver son coin de terre. Une parole inspirée de sa fille a éveillé en lui de graves méditations; il a compris qu'il y avait là un sérieux devoir à remplir, et aussitôt, sans prendre conseil de sa femme Nachime, sans lui communiquer ses plans, sans l'élever peu à peu à ce même sentiment du devoir, il a vendu son fonds de commerce et acheté une petite ferme dans le pays tchèque. Au moment où il s'enthousiasme si vaillamment pour la régénération des Juifs, au moment où il promet à l'empereur de s'associer pour sa part à l'œuvre bienfaisante de la loi, il obéit encore aux instincts du vieil homme. C'est l'esprit oriental qui reparaît ici; c'est le Juif hautain, impérieux, chez qui les habitudes du temps des patriarches ont dégénéré en tyrannie domestique. Pourquoi n'essaie-t-il pas de convertir Nachime à ses idées? Nachime est bien triste déjà de quitter le *ghetto* et de recommencer à son âge une existence nouvelle; ce dur silence jettera dans son cœur le germe d'une rancune amère et implacable. La première condition du succès dans ce

travail qu'ils vont commencer, c'est l'union du père et de la mère. Si la femme n'est pas dévouée à sa tâche, si Rachel ne vient pas en aide à Jacob, comment s'accomplira cette transformation laborieuse? Il y a encore un autre membre de la famille qui paraît souffrir en secret de la décision de Rebb Schlome. Élie n'est pas un robuste garçon comme son frère aîné Anschel; il a eu une enfance maladive, il est taciturne, il souffre, et je ne sais vraiment ce qu'il deviendra dans la rude existence de la ferme. Élie aura du moins une consolation; il est passionné pour la science. Disciple enthousiaste du Talmud, il passe ses journées dans la méditation et l'étude. Si vous avez lu dans les *Mélodies hébraïques* d'Henri Heine le poème de *Jehuda-ben-ha-Levy*, si vous vous rappelez cette poétique description de la *halacha*, véritable salle d'escrime, effrayant arsenal de problèmes et de décisions, tandis que l'autre partie du grand livre des rabbins, celle qu'on appelle la *hagada*, est un jardin enchanté où fleurissent des milliers de légendes, un paradis plein de fleurs, de chants d'oiseaux, de fontaines jaillissantes, où le lutteur va s'abriter à l'ombre et reposer son front, — si vous vous rappelez, disais-je, cette description magique, vous ne serez pas inquiet pour le pauvre fils de Rebb Schlome. Sous le toit de chaume de la ferme comme dans la sombre chambre du *ghetto*, il verra s'ouvrir tour à tour la salle d'escrime et le merveilleux jardin; mais Nachime, que deviendra-t-elle? Qui pourra calmer sa tristesse, adoucir ses rancunes? Celle qui devrait être l'âme de la maison se sentira seule, abandonnée... Ce ne sont là toutefois que des pressentimens; l'auteur, qui les fait entrevoir, a d'autres scènes encore à raconter avant de nous montrer la tribu juive à la charrue.

Rebb Schlome va donc partir avec toute sa famille. Nachime a pleuré comme un enfant, mais elle a bien été obligée de se soumettre. Seulement, lorsqu'on veut revenir un jour dans la maison que l'on quitte (c'est une superstition des pauvres gens de la Bohême), il faut cacher un objet précieux dans quelque coin de la muraille. Nachime vient de confier à une cachette obscure le collier que son mari lui donnait il y a vingt-cinq ans, à la fête des fiançailles. Le père, la mère, les trois enfans, ont pris place dans le fourgon qui doit les conduire à la ferme. Il y a là encore un sixième personnage, un vieux cousin à moitié fou, le pauvre Coppel, armé du talisman qui jouait un si grand rôle chez les Juifs du moyen âge. Ce talisman est une plaque de bois noir sur laquelle un losange de cuivre représente le bouclier de David; au milieu du bouclier est tracé en grosses lettres dorées le mot *Orient*, en langue hébraïque *misrach*. Or le cousin Coppel est persuadé que son *misrach* a appartenu au roi David lui-même. David, poursuivant son fils Absalon, laissa tomber son *misrach* à l'endroit le plus sombre de la forêt, et Coppel l'a retrouvé. Les tristes réflexions de l'insensé produisent un singulier effet au mi-

lieu de la douleur de tous. Le voyage est triste. Maintes pensées inquiètes assiégent les émigrans. C'est en vain que l'auteur, au moment où la voiture s'est ébranlée, a prononcé sur eux la bénédiction sacerdotale; c'est en vain qu'il s'est écrié : « Dieu vous bénisse et vous protége! Qu'il éclaire votre chemin des rayons de sa face majestueuse! Qu'il laisse tomber sur vous ses regards et qu'il vous donne la paix! » Ces souhaits pourront être exaucés quelque jour, l'heure présente ne s'y prête pas. Vous voyez, hélas! ce qu'ils emportent avec eux pour la protection de leur entreprise! Un débris des vieilles superstitions aux mains d'un insensé. Où est le talisman vivant, l'union des cœurs et des courages? Le père est dur, les fils sont défians, le cœur de la mère est désolé.

M. Léopold Kompert a peint ici avec une singulière franchise un trait bien dramatique et bien vrai du caractère israélite, je veux dire la défiance produite par une oppression séculaire. Lorsque les émigrans atteignent, après une longue journée de pluie, le village qui va devenir leur séjour, la nuit est déjà tombée, une nuit sombre et lugubre. A peine arrivés aux premières maisons, ils entendent un coup de feu qui retentit comme un signal. Des voix moqueuses entonnent une chanson où il est question de Juifs, de Juifs qui veulent devenir laboureurs, et qui préfèrent le sillon nourricier au pavé du *ghetto;* puis soudain une immense lueur embrase le ciel. « Dieu vivant! s'écrie Nachime, c'est un incendie, c'est notre maison qui brûle! Je te l'avais bien dit, Rebb Schlome, quel accueil nous feraient ces paysans! » — Les chevaux s'arrêtent tout effarés, et le voiturier n'ose continuer sa route. Rebb Schlome sent fléchir son courage, Nachime éclate en sanglots et en reproches. Tillé seule n'a pas peur, elle écoute cette chanson que profèrent des centaines de voix, et là où les autres ont vu une raillerie injurieuse, elle croit saisir une parole de bienvenue. Tillé ne se trompe-t-elle pas? Pourquoi ce rassemblement et ces rires étouffés? Pourquoi cet incendie qui projette au loin sa lumière? On n'est guère disposé cette fois à accepter l'avis de l'enfant comme une révélation. Rebb Schlome se dresse sur le marchepied de la voiture, et de toute la force de ses poumons il apostrophe la foule cachée dans l'ombre. « Tais-toi! lui crie Nachime épouvantée, n'ameute pas contre nous ces sauvages. » Cependant les voix s'éloignent, les rires ont cessé, la chanson tumultueuse n'est plus qu'un murmure lointain, mais la campagne semble toujours éclairée par les flammes. Ce silence en un tel moment n'est-il pas plus effrayant que le vacarme de tout à l'heure? Point de cloches, point de tocsin pour appeler au secours, nul mouvement dans ces rues solitaires. Si c'est la maison du Juif qui brûle, elle brûlera sans qu'une main humaine ait essayé de combattre le fléau. Il faut pourtant voir ce qui se passe dans le village. Anschel veut sortir de la

voiture : « Non! non! lui crie Nachime, ils vont te tuer, mon enfant! » Nachime resterait là, pétrifiée par la peur, incapable d'avancer ou de reculer; mais Anschel a désobéi au cri de sa mère, il s'est élancé hors du fourgon, et déjà, comme si ses pieds avaient des ailes, le voilà au milieu du village. Nachime pousse des cris de détresse: elle croit que son enfant court à une mort certaine, qu'il va être dévoré par les flammes de l'incendie ou assassiné par ce peuple en fureur. « Ne craignez rien, Nachime, » s'écrie alors une voix qui ne s'était pas encore fait entendre au milieu de cette scène d'épouvante. C'était le cousin Coppel, auquel on ne songeait guère en ce moment. « Ne craignez rien, disait-il, — et son accent avait je ne sais quoi de religieux qui commandait la confiance, — j'ai encore entre les mains le *misrach* du roi David, et tant que le *misrach* sera avec nous, il n'arrivera pas malheur à la famille. » Disant cela, il s'était levé, et, tenant au-dessus de sa tête le bouclier sacré, il jetait du côté du village, comme un prêtre de Lévi, cette solennelle apostrophe : « Gardez-vous bien de toucher à un cheveu de sa tête! C'est moi, Coppel, qui vous parle ici; c'est moi qui vous donne cet ordre au nom du roi David! »

Toute la scène que je résume ici est développée de main de maître; il est impossible de ne pas en être ému. Que de choses dans ce tableau! Cette carriole arrêtée pendant la nuit à l'entrée du village, cette famille tremblante, ces chevaux qui n'osent faire un pas de plus, le voiturier lui-même qui partage l'épouvante de la petite tribu qu'il conduit, et ne songe pas à faire claquer son fouet, voilà bien la première heure de liberté pour ces Juifs après des siècles et des siècles de servitude. Ils sont libres, et la liberté leur semble pleine de piéges. Inquiets, effarouchés, ils voient partout des ennemis. En vain leur dirait-on que les temps sont changés, que le moyen âge n'est plus, qu'une lumière plus pure s'est levée sur le monde, que l'esprit de l'Évangile a percé enfin les ténèbres qui l'obscurcissaient, et que l'égalité des hommes est inscrite dans les lois. Étranges argumens pour des Juifs! Accoutumés à la haine depuis dix-huit cents ans, accoutumés à maudire et à être maudits, il faut, pour les rassurer, invoquer le nom du livre qui pendant une longue suite de siècles a renfermé leur condamnation. C'est bien ici que se vérifient les terribles paroles des prophètes, lorsque, prédisant la ruine d'Israël, ils montraient tous ses enfans en proie à l'épouvante. *Ecce ego dabo te in pavorem*, s'écriait Jérémie. Isaïe disait aussi, et avec plus de force encore : *Formido, et fovea, et laqueus super te.* La peur sera sur toi, partout tu verras le piége, partout l'abîme. Cette effrayante menace revient sans cesse dans les versets des sublimes voyans. Écoutez encore cette prophétie : « Ceux qui survivront porteront un cœur lâche dans le pays de leurs ennemis; le frémissement d'une

feuille morte les remplira de terreur; ils s'enfuiront devant elle comme devant une épée; ils s'enfuiront et tomberont la face contre terre, bien que personne ne les poursuive. » Le tableau de M. Kompert est la vivante traduction de ces paroles. L'enfant seul (symbole expressif), l'enfant seul et l'insensé n'ont pas partagé la commune épouvante.

Il n'y avait cependant rien de sérieux dans ces aventures nocturnes. Il n'y avait pas de complot contre les émigrans israélites, pas d'émeute, pas d'incendie. C'était plutôt le contraire. Le lendemain, après une nuit d'insomnie et d'angoisses sous ce toit qu'ils avaient cru incendié, nos gens s'occupaient encore des premiers soins de leur installation, quand arrive chez Rebb Schlome une députation du village. Celui qui la conduit est un homme robuste, aux épaules carrées, à la figure franche et loyale. Il parle au nom de tous, parce que le suffrage populaire l'a fait magistrat de la petite communauté. Il va droit à Nachime, lui prend les mains et les secoue cordialement. « A celle-là d'abord mon salut! — dit le rustique magistrat d'une voix qui fait résonner les vitres. A celle-là d'abord, car c'est la femme qui est l'âme et la vie dans le ménage du paysan, et ensuite à toi, Rebb Schlome! » Il lui serre la main comme il a fait à Nachime; puis, ôtant son chapeau à larges bords et enveloppant de son regard toute la famille assemblée : « Soyez les bienvenus, dit-il, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ! Puisse le bonheur et la santé vous réjouir à souhait dans notre village! Nous savons, nous autres paysans, ce qu'il faut demander à Dieu; que Dieu vous donne tout cela, à toi, à ta femme et à tes enfans! » Rebb Schlome est si ému, qu'il ne sait que répondre; mais les larmes qui coulent sur ses joues expriment mieux que des paroles les sentimens qui l'animent. Il se remet pourtant peu à peu, et s'excuse de son émotion. Il cherche en même temps à expliquer son inquiétude. Quand on quitte sa profession et sa demeure pour entreprendre une vie nouvelle, est-on sûr de l'accueil qui vous attend? Hier encore, le village ne paraissait-il pas soulevé contre les arrivans? Ah! quelle soirée d'épouvante et d'angoisses! Ils ne l'oublieront de leur vie. — A ces mots imprudens, le paysan irrité frappe le sol de son bâton ferré et fait retentir un juron épouvantable. « En sommes-nous encore là, s'écrie-t-il, et ces haines d'autrefois ne s'éteindront-elles jamais? Ne sommes-nous pas tous égaux? A quoi bon cette liberté que l'empereur nous a donnée à tous, si les hommes ont peur des hommes comme on a peur d'une bande de brigands? » Un murmure d'indignation parcourt les rangs des laboureurs, comme pour confirmer ce cri du magistrat. « C'est moi qui ai tiré le coup de fusil, dit une voix, je donnais le signal de votre arrivée. — C'est moi qui ai composé la chanson, dit un autre, et le feu qui vous effrayait,

c'était un feu de joie dans les champs. » Tout cela est exact. On était alors en 1849. Après les rudes secousses de l'année précédente, on avait gardé les généreuses idées entrevues seulement à travers l'anarchie démagogique, et les réformes par lesquelles l'empereur François-Joseph inaugurait son règne étaient accueillies et fêtées avec une joie naïve.

La colère du magistrat et l'indignation de ses amis sont aussi rassurantes pour la famille de Rebb Schlome que leurs protestations et leurs vœux. Ce n'est pas tout cependant, nous ne sommes ici qu'au début. De nouvelles épreuves vont commencer pour les émigrés du *ghetto*. Il ne suffit pas d'avoir écarté cette terreur farouche dont les menaçait la Bible; il ne suffit pas de se sentir en sécurité sous son toit, si l'on ne se décide pas courageusement à cette transformation qu'on désire. Au sordide amour du gain doit succéder le sentiment de la dignité retrouvée, aux pratiques suspectes le travail régulier et honnête. Cet apprentissage de la dignité et du travail, c'est précisément le sujet de M. Léopold Kompert.

Quel sera le maître de Rebb Schlome et de ses fils? Un valet de charrue. Ce valet, qui se nomme Wojtêch, est un paysan de race slave, un paysan tchèque, comme la plupart des habitans du bourg. C'est un étrange personnage, une nature bourrue, hargneuse, insolente, capable toutefois de dévouement et de tendresse, en somme un caractère plein de contradictions mystérieuses dont le secret ne sera dévoilé que plus tard. Un matin que Rebb Schlome, en se levant, descendait dans la cour (c'était le cinquième jour de leur installation à la ferme), il fut tout surpris de trouver les chevaux attelés à la charrue et Wojtêch à côté, qui achevait d'aiguiser le soc. « Où vas-tu, Wojtêch? — Où aller, si ce n'est aux champs? répond durement le valet sans quitter son travail. Voici le moment de semer. Si l'on attend toujours ainsi, il sera trop tard, et le grain pourrira dans le sol. Avec une maison organisée de la sorte, il faut bien se résoudre à agir sans attendre les ordres. » Rebb Schlome sent la violence du reproche, et au fond de son cœur il en reconnaît la justesse. Oui, ce reproche poignant est mérité, et cependant est-ce à un valet de parler sur ce ton? Le rouge lui monte au visage. « Si tu n'es pas disposé à attendre mes ordres, dit-il, tu peux décamper tout de suite. Je n'ai que faire d'un valet qui prend des allures de maître. » Wojtêch le regarde sans colère, mais plutôt avec un mélange de compassion et d'étonnement; puis, plaçant sa main sur le cou du cheval et caressant sa crinière : « Ces chevaux-là, dit-il d'une voix lente et pensive, personne ne m'en séparera jamais. Nous avons grandi ensemble, et lors même que tous les Juifs de la terre viendraient ici, ils ne m'en arracheraient pas. J'appartiens à la maison, j'y resterai. » Rebb Schlome n'ose en croire ses oreilles.

Stupéfait d'une telle audace, partagé entre la colère et une sorte de terreur secrète, il répond d'une voix assez ferme : « Tu menaces les Juifs? Ce sera un Juif qui te montrera lequel de nous deux est le maître dans la maison. » Wojtêch ne s'émeut pas, et, sautant d'un bond sur le dos de son cheval, il ajoute d'un ton indifférent et comme si rien ne se fût passé entre eux : « Vient-il avec moi? — Qui cela? dit Rebb Schlome. — Eh! votre fils apparemment. Ne dirait-on pas, en vérité, que la moisson est déjà sur pied? Le gars aura besoin de se lever plus d'une fois avant le soleil, s'il veut arriver à temps. — Allons! que veux-tu dire? » s'écrie Rebb Schlome impatienté, car ce ton hautain et mystérieux commence à lui faire monter le sang aux oreilles. « Prenez-le comme vous voudrez, dit le valet en fronçant le sourcil, je n'en retirerai pas un mot. J'avais toujours entendu dire que les Juifs comprennent bien leurs intérêts, mais jusqu'ici je ne m'en suis guère aperçu. Voilà déjà quatre jours écoulés, et je ne vois pas qu'on mette la main à l'œuvre. Si vous ne vous en inquiétez pas davantage, mieux vaut aller tout de suite chez le magistrat et revendre au plus tôt les champs et la ferme; sans quoi les rats auront bientôt saccagé la maison, et au lieu d'une belle moisson dorée votre champ ne produira que de mauvaises herbes à peine dignes d'être jetées aux pourceaux. Ces Juifs ont d'étranges idées de la campagne! Ils ne savent pas que la terre est semblable à l'homme et qu'elle veut sa nourriture à heure dite. Le champ a faim aujourd'hui, il aura soif demain; il faut le veiller et le soigner de près, comme la nourrice son nourrisson. Mais je vois bien que les Juifs ne veulent pas travailler. Le travail leur est à charge, ce n'est pas la première fois que j'en ai la preuve. Voilà des gens qui viennent au village avec l'intention de se faire cultivateurs : admirables cultivateurs, en vérité! De tout ce qu'ils produiront, il n'y en aura pas assez pour leur chat. Je l'ai dit, je le répète : ces Juifs sont une misérable race, et il n'y a rien à faire avec eux. » Après cette rude mercuriale, Wojtêch, faisant claquer sa langue, donne le signal du départ à ses chevaux; l'attelage s'ébranle et sort de la cour au grand trot, avant que le Juif ébahi ait pu seulement ouvrir la bouche.

Que vous semble de la leçon? Voilà nos Israélites de Bohême assez rudement avertis des devoirs qui les attendent. Ces paroles du valet de charrue, ne les appliquez pas seulement au travail de la terre; appliquez-les au travail en général, au travail vrai, suivi, régulier, à ce travail qui n'est plus le brocantage ou l'usure, mais un travail fécond qui enrichit le patrimoine commun de l'humanité : vous comprendrez tout ce qu'il y a de profondément senti dans cette scène. M. Léopold Kompert a le droit de ne pas ménager ses coreligionnaires d'Autriche, car dans ces reproches qu'il leur adresse il y a

une compassion sincère et un généreux souci de leur transformation morale. Ces malheureux, pendant des siècles, ont été privés du droit de posséder la terre, de s'établir sur le sol, de faire partie du pays natal et de la cité, c'est-à-dire en définitive du droit de travailler honnêtement; le jour où ce droit leur est rendu, ils se troublent, ils hésitent, et ces hommes si rompus aux affaires équivoques semblent tout à coup frappés d'inertie et de stupeur. Faut-il donc désespérer? Non, certes; il faut continuer l'éducation des émigrés du *ghetto*. M. Kompert est plein de confiance, sa sévérité même l'atteste. Il ne châtierait pas si durement, par la bouche du valet de charrue, l'apathie et l'incertitude de Rebb Schlome, s'il ne savait bien qu'un jour viendra où la famille juive ira joyeusement faucher les épis d'or sur les sillons arrosés de ses sueurs.

Rebb Schlome est un cœur droit. L'arrogance de Wojtêch a beau l'irriter, il a senti l'espèce de sollicitude cachée sous ces cruelles paroles. Il se garderait bien de chasser un valet si attaché aux intérêts de la ferme. Surtout il est touché de ses paroles, et, rentrant en lui-même, il ne se traitera pas mieux que n'a fait le rude paysan. Si vous pouviez suivre les tumultueuses pensées qui se pressent dans son cerveau, vous verriez que la réprimande de Wojtêch a déjà porté ses fruits. Être mécontent de soi, c'est le commencement de la sagesse. Rebb Schlome est soucieux et sombre; il lui échappe des paroles de colère, contre qui? Contre lui-même, et aussi, il faut bien le dire, contre sa femme Nachime, qui se prête si peu aux devoirs de leur vie nouvelle et qui décourage toute la maison par ses éternelles jérémiades. Ces dures paroles, ces effrayantes prédictions du valet de charrue, il les répète à son tour comme si elles venaient de lui. C'est encore là une de ces scènes excellentes dont le roman de M. Kompert est rempli. Anschel, qui a entendu de sa chambre la mercuriale de Wojtêch, descend à la hâte auprès de son père afin de le distraire de ses tristes pensées : « Mon père, que faut-il que je fasse aujourd'hui? — Belle question! répond Rebb Schlome avec colère; ce qu'il faut que tu fasses? Il faut travailler, et labourer, et semer, jusqu'à ce que la sueur t'inonde le visage. Sans travail, la ferme est perdue, la maison s'écroule, et c'est à peine si le champ produira des herbes à jeter aux pourceaux. » Anschel avait entendu cette sinistre prophétie dans la bouche de Wojtêch; quand il vit que son père la répétait en son nom, une émotion douloureuse le saisit : « Cela n'arrivera pas, mon père, dit-il d'un ton ferme; nous sommes là précisément pour que cela n'arrive pas. Tu parles comme si nous étions depuis de longues années au village, et nous ne faisons que d'arriver. Nous sommes à notre début, mon père! — Notre début! reprend Rebb Schlome avec amertume. J'en souhaite un pareil à nos

ennemis. Ne perdons-nous pas le temps à errer comme des âmes en peine, sans nous décider à rien? A nous voir ainsi sans courage, on dirait que nous venons de faire des centaines de lieues à pied et que nos forces sont à bout. Et pourquoi? je te le demande; oui, pourquoi? Quelqu'un me dira-t-il pourquoi les choses vont de la sorte? — Je n'en sais rien, répondait Anschel à voix basse; mais il sentait bien aussi que ce tableau était vrai. — Je vais te le dire, Anschel, d'où vient tout le mal : c'est ta mère qui en est cause. Ces reproches, ces gémissemens, ou bien ce sombre silence plus insupportable encore que ses plaintes, n'y a-t-il pas là de quoi faire perdre la tête aux plus forts? Nous en sommes tout démoralisés, cela est trop clair. Ah! il y a par le monde des milliers de femmes juives qui pleureraient de joie, si elles avaient ce que j'ai donné à ta mère; mais elle, y prend-elle garde seulement? Au *ghetto*, elle attendait souvent des journées entières pour voir arriver, quoi?... Un acheteur défiant dont elle tirait à grand'peine quelques creuzers. Ici, elle est chez elle, elle n'aura qu'à étendre la main pour trouver le pain que son champ aura produit. Elle devrait en remercier Dieu à genoux. Non, elle aime mieux se désoler et nous désoler tous. C'est ainsi que le temps passe. Ah! mon pauvre Anschel, comment tout cela finira-t-il? »

C'est une triste situation quand le père est obligé d'accuser ainsi la mère devant son fils. Heureusement Anschel a toute l'ardeur et la confiance de ses vingt ans. La mère se révolte et le père se décourage, Anschel les ramènera l'un et l'autre. Charmant tableau domestique au milieu de ces pénibles épreuves! Image gracieuse et pure des ressources que renferme un jeune cœur! C'est à la génération nouvelle de venir en aide à ses aînés, c'est aux enfans d'accepter vaillamment leur vie nouvelle et d'encourager les anciens. M. Kompert indique tout cela avec une rare finesse. Il n'y a pas trace de prétention dogmatique dans les scènes qu'il raconte, mais la leçon qui en résulte est vivante et éclaire l'esprit en le touchant. C'est là, ce me semble, un des traits distinctifs de M. Léopold Kompert. Il est souvent un peu long, il s'arrête à d'inutiles détails, on pourrait lui souhaiter plus d'art et plus d'adresse, mais on voit que le fond de son œuvre est sérieusement médité. Les idées abondent dans ses récits, et ces idées se produisent toujours sous une forme dramatique. Lisez-le attentivement, laissez-vous prendre aux choses, comme disait Molière, vous sentirez bientôt que votre pensée est provoquée par cette narration féconde, et le pathétique tableau du peintre se traduira dans votre esprit avec la précision d'un enseignement. Est-ce un roman que je lis? Est-ce une étude historique sur une crise morale de ce temps-ci? Je lis un roman, un roman

qui m'intéresse et qui m'émeut; mais derrière les héros de la fiction l'histoire m'apparaît en traits visibles. Qu'on publie maintes enquêtes, maints documens statistiques sur l'émancipation des Juifs de Bohême, j'ai mes documens qui me suffisent, j'ai les récits de M. Léopold Kompert.

Nous avons dit qu'Anschel veut consoler Nachime et relever le cœur abattu de Rebb Schlome; il faut d'abord qu'il leur donne l'exemple et qu'il soit un paysan pour tout de bon. Le matin même où le valet de charrue a parlé si rudement à son père, Anschel va trouver aux champs ce terrible moniteur. C'est précisément le titre de ce poétique épisode : *Anschel va à l'école.* Voyez-le marcher; comme il est dispos et joyeux! comme l'idée du travail relève déjà son front et fait briller une mâle fierté dans son regard! — Oui, se dit-il tout bas, je vais à l'école. Les autres ont appris la culture dès qu'ils ont appris à manier une bêche; le fils l'a apprise du père, le père l'a apprise de l'aïeul; moi, je n'ai pas appris cette tradition de mes ancêtres; je viens d'une boutique du *ghetto,* mais je suis libre aujourd'hui; j'ai le cœur d'un homme et je veux apprendre volontairement ce que ceux-là ont recueilli par routine. — D'inquiètes pensées traversent encore son esprit au souvenir de sa mère; mais quelle joie, quelle émotion profonde, lorsqu'au milieu de ses méditations il entend une voix bien connue qui lui crie : « Eh! où allez-vous là-bas? vous voici sur vos terres! » Ses terres! son domaine! quel mot pour l'Israélite maudit! avec quelle musique céleste il résonne à son oreille! Voilà un coin du monde où il est chez lui, où il est le maître, où il est ce que ses pères avaient cessé d'être depuis tant de siècles, un citoyen du sol! il a sa part dans l'univers immense! il peut presser le sein de la terre nourricière! A cette pensée, qui pourra dire tout ce qu'il y a de bonheur, de reconnaissance et de piété au fond de cette âme naïve? Celui-là seul le sait vers qui montent comme un encens les saints élans du cœur, les prières et les actions de grâces que le monde ignore. C'est à peine si une parole bourrue de Wojtêch peut l'arracher à sa rêverie. Il regarde avec une admiration mêlée de joie ce paysan qui vient de le rudoyer; il examine avec quelle sûreté il manie le timon, avec quelle souplesse et quelle force il dirige le soc, comme il le soulève à de certains endroits et le replonge de nouveau, comme la terre fume sous le fer qui l'entr'ouvre, comme le sillon se dessine et s'allonge. Il voit tout, et les moindres détails le ravissent. Saura-t-il en faire autant? Cette idée s'offrait à lui sans l'effrayer, quand tout à coup Wojtêch l'interpelle de son ton railleur et hargneux. Mais laissons parler M. Kompert; la scène est belle et originale.

« Wojtêch était arrivé à l'endroit où se tenait Anschel, et celui-ci avait dû

changer de place pour que le valet pût faire tourner les chevaux et la charrue. Tout à coup Wojtêch s'arrête, et, sans regarder son jeune maître, il lui dit de cet accent bourru qui lui était familier : — As-tu quelque ordre à me donner de la part de ton père, mon petit gars?

« Anschel n'eut pas l'air de remarquer cette désignation méprisante. Au milieu de l'enthousiasme qui faisait bondir son cœur, c'était assez pour lui que le valet de charrue l'eût jugé digne de lui adresser la parole.

« — Mon père ne m'a donné aucune commission pour toi, répondit-il d'une voix humble, comme si Wojtêch eût été son supérieur, et un de ces supérieurs qui tiennent entre leurs mains le sort de leurs subordonnés.

« Le valet parut réfléchir longtemps à cette réponse. Il tira de sa poche une bourse à tabac en peau de truie, bourra sa pipe et essaya de l'allumer. Anschel le regardait faire avec une attention inquiète; oui, il était inquiet et presque effrayé, car le valet, n'ayant pas réussi à faire brûler son tabac du premier coup, replaça de l'amadou sur la pierre à feu avec un mouvement de colère, et se mit à battre le briquet aussi violemment que s'il eût eu à dompter un cheval emporté.

« Il réussit enfin, et, après avoir tiré de sa pipe quelques bouffées de tabac pour s'assurer qu'elle allait bien, il remit la bourse de cuir dans sa poche, aspira encore une vigoureuse bouffée qui se répandit sur les sillons comme un léger nuage, et s'installa de nouveau à sa charrue. Anschel sentit son cœur qui se serrait; Wojtêch n'avait-il donc rien à lui dire? Ces allures hargneuses du valet ne lui promettaient rien de bon. Sa joie et sa confiance l'abandonnaient déjà.

« Wojtêch en effet, d'un coup de main énergique, avait imprimé une direction nouvelle à la charrue et s'apprêtait à entamer un sillon. Il se retourna tout à coup et regarda fixement son jeune maître; ce fut un étrange regard, un regard sombre et sardonique tout ensemble que le valet de charrue envoya à Anschel. — Eh bien! mon petit gars, si tu n'as rien à me dire de la part de ton père, qu'es-tu venu faire ici?

« Anschel n'était pas préparé à cette apostrophe : un valet lui demandait ce qu'il était venu faire dans le champ de son père, dans son propre champ à lui-même! Il sentit son sang s'échauffer, et, contenant sa colère à grand' peine, il répondit : — Je viens dans ce champ, parce que ce champ est à nous.

« Wojtêch ne parut pas troublé de la juste irritation d'Anschel. Son visage ne prit pas une expression plus sombre; il jeta devant lui une large bouffée de tabac, et continua d'une voix lente : « Tu ne m'as pas compris, mon petit gars; je n'ai pas dit que le champ ne fût pas à toi, je t'ai demandé ce que tu venais y faire.

« — Ne peut-on jeter les yeux sur son champ? s'écria Anschel toujours irrité.

« — Pourquoi pas? répliqua Wojtêch avec la même indifférence; mais je le vois bien, il faut attendre jusqu'au jugement dernier pour que les Juifs deviennent d'autres hommes. La malédiction de Notre-Seigneur les a traversés jusqu'au dernier fond de leur être. Il n'y a pas de remède.

« — Que veux-tu dire? demanda Anschel, tout surpris de ces mystérieuses paroles.

« Wojtêch, au lieu de répondre, voulut aspirer une bouffée de tabac; mais pendant cette conversation la pipe s'était éteinte. Il la remit dans sa poche

avec un mouvement d'humeur : — Il n'y a pas jusqu'à une damnée pipe qui ne veut pas brûler, quand il y a là des Juifs. — Il avait dit ces mots à voix basse, mais de telle façon cependant qu'Anschel n'en comprit que trop bien le sens et la portée. Puis il reprit à voix haute : — Veux-tu savoir comment Notre-Seigneur a maudit votre race de fond en comble, comment il l'a si bien et si complétement maudite qu'elle ne s'en relèvera pas? Les Juifs n'auront jamais un morceau de terre verte qui soit véritablement à eux, ils ne pourront pas posséder un fétu de paille sur toute la surface du monde. Voilà l'éternelle malédiction qu'il leur a jetée.

« — Mais ce champ est à nous, s'écria Anschel, nous l'avons payé de notre argent.

« — Il est à vous! dit le valet. C'est vrai et c'est faux, suivant ce qu'on entend par là.

« — Je ne te fais que cette question, Wojtêch, dit Anschel avec vivacité : l'empereur nous a-t-il permis d'acheter et de posséder un champ?

« — Oui et non, répondit l'inflexible Wojtêch.

« — Ne l'as-tu pas lu dans les journaux? reprend Anschel avec colère.

« — Je ne sais pas lire, dit Wojtêch d'un ton bref.

« — Si tu ne sais pas lire, pourquoi parler ainsi? Sache-le donc : nous pouvons acheter des champs autant que nous en voulons.

« — Quand cela serait imprimé dix millions de fois, dit Wojtêch en élevant la voix avec une sorte de solennité, mais sans aucune expression de colère, et quand tous les prêtres du monde en feraient lecture du haut de la chaire, je ne le croirais pas.

« — Tu ne veux pas croire ce que l'empereur a ordonné et ce qui a été imprimé pour être lu en son nom! dit Anschel, stupéfait plutôt qu'irrité d'une telle assurance.

« — Cela peut être, reprend le valet; l'empereur peut vous avoir autorisés à acheter des champs, car celui qui a de l'argent peut acheter ce qui lui plaît. Ce que l'empereur ne veut pas, c'est que vous soyez des paysans, que vous labouriez la terre et que vous y semiez du grain.

« — Quoi! nous serons libres d'acheter des champs, et nous ne serons pas libres de devenir des paysans! Au contraire, c'est précisément là ce que ne voudrait pas l'empereur; il faut que nous changions d'existence et que nous apprenions à cultiver la terre.

« Wojtêch secoua la tête d'un air de doute. Il parut cependant un peu ébranlé par ces paroles d'Anschel. Le jeune Israélite remarqua que ses lèvres s'agitaient, comme s'il comprimait quelque vive réponse. Puis il tira sa pipe de sa poche et en fit tomber la cendre; on eût dit qu'il se recueillait pour lancer à Anschel une réfutation décisive, mais les argumens qu'il cherchait n'arrivèrent pas, car, après une pause assez longue, il s'écria avec une sorte d'impatience : — Non! non! cela ne se peut. Comment l'empereur eût-il accordé une chose si manifestement contraire à la malédiction du Sauveur?

« Anschel comprit qu'il n'avait rien à répondre à cet argument du paysan. On lui avait enseigné dès l'enfance qu'il était dangereux de contester avec l'*église dominante*. Wojtêch avait transporté le débat sur le terrain théologique, mettant ainsi à l'abri de la religion l'antipathie que lui inspiraient les Juifs. Instruits ou ignorans, tous font de même à cet égard. Anschel eût

été fort empêché de le suivre sur ce champ de bataille; quand même la crainte ne l'eût retenu, il savait trop peu de théologie pour essayer de combattre son adversaire. — Là-dessus, Wojtêch, reprit-il après quelques instans de réflexion, tu comprends que je n'ai absolument rien à dire. Si mon frère était ici, tu trouverais à qui parler, car il a étudié, et il sera un jour un des rabbins de la synagogue.

« — Rabbin! dit Wojtêch, est-ce la même chose que prêtre?

« — C'est la même chose, répondit naïvement Anschel.

« — Pourquoi donc n'étudie-t-il pas au séminaire, sous la direction de son évêque? — Et en disant cela, Vojtêch paraissait attacher un singulier intérêt à ce tour nouveau que prenait la conversation.

« — Es-tu fou? dit Anschel en riant. Chez nous, il n'y a pas d'évêque et l'on peut devenir prêtre sans étudier hors de la maison.

« — Sans étudier hors de la maison? dit Vojtêch étonné.

« Anschel remarqua un léger tremblement sur la figure du valet de charrue. D'où venait cela? que signifiait ce symptôme? Ce ne fut d'ailleurs qu'une émotion fugitive; Wojtêch se remit bientôt, mais Anschel fut singulièrement surpris quand le valet, changeant de ton, lui demanda d'une voix presque douce :

« — Tu crois donc que le Sauveur ne vous a pas maudits, qu'il vous a permis de posséder des terres et de devenir des laboureurs?

« — Je le crois, dit Anschel, très frappé de l'accent sérieux et réfléchi du valet.

« — Penses-tu que ton frère le prêtre le croie aussi? demanda Wojtêch d'une voix mal assurée et jetant à Anschel un regard presque suppliant.

« — Oui, dit Anschel, dont la voix tremblait aussi, car une sorte d'effroi l'avait saisi pendant ce singulier interrogatoire; oui, je le pense.

« Wojtêch s'éloigna brusquement, et murmura des paroles qu'Anschel ne comprit pas; mais quelle fut la surprise du jeune Israélite quand le valet de charrue revint de son côté et qu'il put examiner son visage! Wojtêch semblait métamorphosé. C'était une physionomie nouvelle. Tout ce que son regard avait de dur et de sardonique s'était subitement évanoui; une bienveillance douce et même une sorte de tendresse avait remplacé l'expression hargneuse qui tout à l'heure déconcertait Anschel. L'étonnement du jeune homme s'accrut encore, lorsque Wojtêch lui dit : — Tu veux donc devenir un vrai paysan?

« — Je le veux, dit Anschel troublé.

« — Tu veux labourer, tu veux semer, tu veux faire verdir les épis et les couper au jour de la moisson? continua Wojtêch avec douceur.

« — Oui, disait Anschel.

« — Eh bien! viens ici, dit-il en élevant la voix. Je te mets les rênes dans la main. Voilà dix ans que je conduis ces chevaux-là, à ton tour désormais. Écoute-moi bien; je vais te montrer comment on laboure.

« Anschel sentit qu'il tenait les rênes de l'attelage; les avait-il saisies lui-même? Était-ce le valet qui les lui avait données? Il n'en savait rien, tant cette prompte résolution de Wojtêch l'avait comme étourdi. En même temps Wojtêch, saisissant la charrue à deux mains, la plaçait dans une direction régulière. Tout cela fut l'affaire d'une minute.

« — Comment dois-je m'y prendre? dit Anschel.

« — D'abord il faut prier, dit le valet d'une voix grave, et, comme pour encourager Anschel à élever ses pensées vers Dieu, il ôta pieusement son bonnet. Anschel, à ce seul mouvement, se sentit ému au fond de l'âme. Il lui sembla qu'une inspiration invisible descendait sur lui. Il éprouvait des émotions qu'il n'avait jamais ressenties avec cette force; maintes pensées religieuses affluaient dans son cœur, maintes paroles bénies abondaient sur ses lèvres, si bien qu'Anschel avait achevé sa prière avant de s'être aperçu qu'il priait, prière courte, qui n'était imprimée dans aucun livre, mais qui était sortie vivante d'un cœur d'homme sous l'haleine féconde de la piété. Ainsi les douces brises que Dieu envoie échauffent et fertilisent les sillons.

« — As-tu fini? dit Wojtèch après une pause de quelques minutes.

« — Oui, dit Anschel.

« — J'aimerais bien à connaître ta prière, dit Wojtèch avec la même douceur, mais d'un ton qui n'admettait pas de refus.

« Anschel hésita toutefois un instant. Par une sorte de pudeur religieuse, il éprouvait quelque embarras à exposer devant les regards curieux du paysan ce tissu de pieuses pensées qui s'était formé presque à son insu dans son âme.

« — As-tu honte? dit Wojtêch.

« — Tu ne me comprendrais pas, répondit Anschel en rougissant.

« — Pourquoi?

« — Parce qu'il y a des expressions de notre langue sacrée.

« — Dis toujours, ajouta Wojtêch en le pressant davantage.

« Alors Anschel essaya de faire comprendre sa prière à son compagnon. Les phrases étaient brisées, les paroles étaient insuffisantes, car il était obligé de traduire dans une langue apprise ce qui tout à l'heure était sorti comme un flot brûlant du fond le plus intime de son âme. C'était un mélange des formules consacrées de la synagogue et des naïves prières que lui avait inspirées la solennité du moment. Voici la prière d'Anschel :

« Gloire à toi, ô Dieu, notre Dieu, roi du monde, qui as créé les fruits de la terre et les fruits des arbres! Bénis-nous, ô notre Dieu, pendant toute cette année! Fais prospérer tous les fruits, répands la pluie et la rosée sur la terre comme une bénédiction, afin que nous soyons nourris par ton infinie bonté, et que cette année soit bénie et heureuse entre toutes! O Dieu! ô notre Dieu, bénis notre maison, fais que nous trouvions tous notre joie dans ce village; oui, qu'il n'y ait pas parmi nous un seul cœur attristé. Fais que nous ne demeurions pas plongés dans l'inquiétude, car tu peux tout, ô Dieu, ô notre Dieu! toi qui fais souffler les vents et tomber l'eau des nuages. Dieu tout-puissant, béni et glorifié sois-tu pendant l'éternité! Amen.

« Wojtêch avait écouté avec attention et sans perdre un seul mot. Lorsqu'Anschel eut fini, le valet semblait attendre encore une continuation, et il suivait des yeux les lèvres de son jeune maître; puis il s'écria tout à coup : « Maintenant à l'œuvre! nous allons labourer. » Les chevaux partirent, et dans le sol béni par la prière le fer tranchant du soc traça le premier sillon d'Anschel. »

Avez-vous remarqué cette gradation dramatique depuis l'insolente défiance de Wojtêch jusqu'à cette prière en commun? Voilà.

ce me semble, un tableau fait de main de maître. La bonne résolution d'Anschel a trouvé sa récompense. Il n'a pas seulement entr'ouvert le sein de la terre, il a touché le cœur de ce farouche personnage que toute la maison redoute comme un ennemi d'Israël. Le Juif maudit est réhabilité par le valet de charrue, et certes, quand on a vu Wojtêch à l'œuvre, on sait que cette réhabilitation en vaut bien d'autres. Il y a une inspiration biblique et moderne à la fois dans cette scène familièrement majestueuse. L'auteur de *Jocelyn*, dans son épisode des laboureurs, a magnifiquement décrit la vertu du travail et les champs fécondés par la sainte sueur humaine. J'aperçois ici quelque chose de plus encore : les bénédictions descendent du haut du ciel sur ces sillons fraîchement remués, où deux cœurs viennent de s'unir malgré les préjugés et les haines de deux religions ennemies. La semence confiée à cette terre fructifiera sans peine.

Qu'est-ce donc pourtant que ce Wojtêch? On a été frappé sans doute de certaines paroles échappées de ses lèvres, on a vu l'agitation qui le possède lorsqu'il interroge Anschel sur les Juifs. Pourquoi cette curiosité singulière? pourquoi ces questions suppliantes et cette espèce d'angoisse avec laquelle il attend la réponse? Il y a quelque secret douloureux dans cette conscience inquiète, et il est évident que les Juifs y sont mêlés. Puisque c'est le valet de charrue qui va faire l'éducation d'Anschel, et par lui de la famille tout entière, il faut connaître enfin ce mystérieux personnage. Wojtêch est heureux d'initier Anschel au travail des champs, et cependant, contradiction inattendue, toutes ses sympathies sont pour le second fils de Rebb Schlome, pour le grave et silencieux Élie, qui jamais n'a mis la main à la charrue, et qui passe des journées entières à méditer *la halacha*. Wojtêch se garderait bien d'adresser à Élie une parole offensante; il a pour lui une sorte de vénération mêlée de tendresse, et il ne le désigne jamais que par ces titres respectueux dont le paysan tchèque honore ses prêtres catholiques. Le jeune étudiant, que l'auteur, d'après la formule hébraïque, appelle *le disciple du Talmud*, Wojtêch le nomme *le respectable, le vénérable*, ou tout au moins *monsieur l'abbé*. Un jour, Élie tombe malade; sa frêle organisation est ébranlée, et déjà le voilà aux portes du tombeau. Qui passera les nuits auprès du moribond, tandis que Rebb Schlome et Anschel, fatigués du travail de la terre, succombent au sommeil? Ce sera la pauvre mère, ce sera surtout Wojtêch. Assurée du dévouement du valet, Nachime pourra se décider quelquefois à aller chercher le repos dont elle a besoin. Wojtêch restera là toute la nuit, attentif au moindre signe, et prodiguant ses soins au malade avec une délicatesse maternelle. On dirait qu'il a un intérêt particulier à sauver le pauvre Élie. Qu'est-ce donc? quel est ce secret? D'où vient que cet ennemi des Juifs s'attache ainsi au *disciple du Talmud*, et qu'il semble avoir be-

soin de sa direction religieuse? Le jour où Élie sera sauvé, une intimité naturelle s'établira entre le rabbin et le paysan catholique; il faudra bien qu'Élie soit frappé enfin des mystérieuses allures du valet de charrue, et qu'il lui arrache son secret. Écoutons l'histoire de Wojtêch.

« Quand j'étais jeune, monsieur l'abbé, — dit le paysan au rabbin, — j'étais joyeux comme un oiseau, et dans le presbytère où je servais comme valet on ne m'appelait que le joyeux Wojtêch. Ce sont les Juifs qui m'ont pris ma gaieté. Oui, ce sont des voleurs, ces Juifs, des voleurs que le diable a envoyés pour me tromper, pour me dérober la joie de ma conscience. » On devine quel est l'étonnement du jeune rabbin à ce singulier début. Avec des sentimens comme ceux-là, se peut-il que Wojtêch lui ait été si dévoué, et comment est-ce à un disciple du Talmud qu'il réserve de pareilles confidences? Mais Wojtêch ne paraît pas s'apercevoir de sa surprise; on dirait qu'il attend des décisions d'Élie l'apaisement de sa conscience troublée. Étrange aventure! c'est une confession que vient de commencer le paysan catholique, et il ouvre son âme à un rabbin. — « J'étais donc au service, reprend Wojtêch, dans un presbytère situé à dix milles de ce village, et jamais de ma vie je n'avais vu un homme de votre religion. Comment sont faits les enfans de ceux qui ont trahi notre Sauveur, je l'ignorais absolument, et, à vrai dire, je ne me souciais guère de le savoir. Or un jour d'hiver, il y a de cela vingt-deux ans, j'étais devant la maison, occupé à balayer la neige, pour que M. le curé pût aller à pieds secs du presbytère jusqu'à l'église, quand une voiture arrive au galop par la grande route, et s'arrête à notre porte. Un homme veut en sortir, mais tout à coup j'entends des cris perçans, des cris de femme qui me fendent le cœur, et au moment où le voyageur s'élance, je vois une jeune fille qui le retient de toutes ses forces, qui pleure, se lamente, et le conjure de ne pas aller au presbytère. Les paroles qu'ils échangeaient, je ne pouvais toutes les comprendre, car ils ne s'exprimaient pas en tchèque, mais le sens des supplications de la jeune fille n'était que trop facile à saisir. C'est de là, monsieur l'abbé, qu'est venu mon malheur. »

Élie écoutait avec une attention croissante et tâchait de démêler quelque chose de précis au milieu du trouble, des hésitations ou des réticences du paysan. A chaque phrase, Wojtêch s'interrompait, comme si un poids énorme, un instant soulevé, fût retombé plus lourd sur sa poitrine. « L'étranger, continue Wojtêch, me demande si le curé est chez lui; oui, lui dis-je, et à ce mot le voilà qui s'élance malgré les efforts, malgré les cris déchirans de la jeune fille; puis il entre au presbytère et me laisse seul avec cette pauvre enfant. J'étais tout tremblant d'émotion. Je m'approche pourtant : Pourquoi

vous lamenter ainsi? lui dis-je. Votre compagnon est allé au presbytère, voilà tout. Le curé est un brave homme qui ne lui fera pas de mal. Alors elle cesse de pleurer, et me regardant avec de grands yeux que je vois encore : Il ne lui fera pas de mal, dis-tu, ton curé? Il en fera un chrétien. Je compris tout. Son père était Juif, il voulait se convertir, et la pauvre fille était si malheureuse, si malheureuse, elle pleurait tant et de si bon cœur, que la colère me prit; je voulais entrer à la maison et en arracher ce père insensible à une telle douleur. Je ne le fis pas cependant, quoique je ne fusse plus maître de ma colère. Je ne sais quelle puissance me retint. Ce fut l'enfer peut-être, car, je vous le répète, monsieur l'abbé, c'est de ce moment-là que mon malheur a commencé. Je restai près de la jeune fille. Elle continuait à pleurer à chaudes larmes. Je la regardais tout bouleversé, et n'osais plus lui adresser la parole. Cela dura bien une heure. Enfin le curé sort du presbytère, accompagné du Juif. Il s'était revêtu de ses habits d'église. Wojtèch, me dit-il, veux-tu être le parrain de cet homme? Je regardai le converti avec curiosité, mais j'entendais toujours les sanglots redoublés de la jeune fille, et tout à coup, comme si je ne sais quelle force invincible m'eût arraché violemment cette réponse : Non! m'écriai-je, je ne veux pas. Le curé s'irrite et me demande si je comprends bien toute la gravité de mon refus. Ses raisonnemens sont inutiles : Non, non, monsieur le curé! — Et il a beau s'emporter, s'emporter, si bien que tout son visage était rouge de fureur, je tiens bon jusqu'au bout. — Soit! dit le curé, j'en trouverai bien un autre, — et le voilà qui court au village chercher un parrain. Alors la jeune fille s'élance de la voiture, se précipite aux pieds de son père, et là, agenouillée dans la neige, se met encore à le conjurer les mains jointes. Le père demeurait impassible. A cette vue, une colère infernale bouillonnait en moi, je ne sais ce qui m'empêcha de lui sauter au cou et de l'étrangler. Bientôt le prêtre arriva avec un paysan du village, et tous les trois entrèrent à l'église. »

Ce commencement du récit de Wojtèch ne prouve pas seulement la naïve candeur de son âme; c'est une dramatique peinture de tout ce qu'il y a de navrant dans les divisions religieuses de l'humanité. Ces redoutables problèmes, nous les traitons le plus souvent d'une manière abstraite, et notre esprit seul y est engagé. Telle religion est-elle supérieure à telle autre? Voilà deux communions qui prétendent posséder Dieu; laquelle se trompe? dans quelle église est le salut, dans quelle voie la vérité et la vie? Terribles questions à coup sûr, mais qui s'offrent rarement à nous avec les angoisses qu'elles semblent contenir. On a là-dessus des principes arrêtés d'avance, on discute, on se passionne, l'intelligence s'anime et s'enflamme; le cœur ne souffre pas. Ici c'est un cœur simple à qui ces douloureux

problèmes se présentent subitement sous la forme la plus touchante et la plus pathétique; il se trouble, et sa raison s'égare.

Wojtêch sait qu'il existe des hommes dont les ancêtres, il y a dix-huit cents ans, ont mis Jésus-Christ sur la croix, mais ce n'est chez lui qu'une idée vague à laquelle rien de vivant ne se rattache. Tout à coup il entend des sanglots, il voit couler des larmes, il assiste au supplice d'une âme; ce sont des Juifs aux prises avec des chrétiens. Ces émotions inattendues sont trop fortes pour ce cœur naïf. Écoutez-le : « Quand je vis le curé et le Juif entrer dans la chapelle avec le parrain, il me sembla que de ma vie je ne mettrais plus le pied dans une église. Si quelqu'un m'eût dit : « Wojtêch, tu n'as pas été baptisé, tu ne t'es jamais approché de la sainte table, » je l'aurais cru. Je fais encore un effort sur moi-même, j'essaie une dernière fois de consoler la pauvre affligée : « Pourquoi pleurer? quand votre père sortira de là, ce n'en sera pas moins votre père. — Oh! non, le voulût-il mille fois, ce ne serait plus la même chose. — Mais qui donc lui défend de faire ce qu'il fait là? — Qui? notre Dieu. » Involontairement alors je tourne mes yeux vers le ciel; il me semblait que j'allais y apercevoir Dieu lui-même et que je pourrais lui crier : Seigneur, dites-le-moi, cela est-il vrai? A ce moment, le Juif sort de la chapelle et remonte dans sa voiture. Sa fille devint pâle comme un suaire; je crus qu'elle allait mourir. Elle tremblait de tous ses membres et avait si peu la force de se mouvoir que je fus obligé de la soulever pour la placer à côté de lui. Ils partirent; mais je vois toujours son regard désolé qui me poursuit. Était-ce une illusion? on eût dit que j'étais son seul soutien, et que, dans l'abandon où la laissait son père, elle invoquait l'assistance du pauvre valet qui avait compati à sa douleur. »

Si l'on ne se reporte à la simplicité de l'état de nature, l'histoire des sentimens de Wojtêch paraîtra sans doute bien étrange. La fin est plus singulière encore. Chassé par le prêtre qu'il a si gravement offensé, le valet de charrue n'a plus qu'une pensée en tête : Qu'est devenue la pauvre désolée? Il la retrouve bientôt à quelques milles de là, et il a le secret de la conversion du père. Le Juif venait de s'acheter une ferme, mais la loi ne permettait pas encore aux Israélites d'être propriétaires, et le magistrat avait dû annuler la vente; irrité, il avait pris aussitôt son parti, il était monté en voiture, s'était rendu chez le curé d'une paroisse voisine, avait abjuré le judaïsme, puis était revenu triomphant avec son acte de baptême qui lui assurait la possession de son champ.

Wojtêch s'offre comme valet de charrue au Juif devenu chrétien, et reste là pendant quatre années, soignant les chevaux comme sa chose propre, travaillant plus que dix hommes à la fois. Ce n'était pas, vous pouvez le croire, par dévouement à son maître; bien loin

de là, il le méprisait. La scène du presbytère était toujours présente à ses yeux, et quand il voyait le renégat s'en aller chaque dimanche à la messe, je ne sais quel dégoût s'emparait de lui, pareil à celui qu'inspirerait la vue d'une bassesse ou d'un crime. Non, certes, ce n'était pas dévouement à son patron, et toutefois une force irrésistible l'attachait à la ferme. Était-ce une curiosité instinctive? était-ce le désir de débrouiller les émotions incohérentes de son âme? était-ce seulement un besoin impérieux de se dévouer à la jeune fille qu'il avait vue pleurer et souffrir pour sa foi? Ces divers sentimens étaient mêlés ensemble, mais le dernier dominait tout. Pendant ces quatre années, Wojtêch, si pieux jusque-là, n'alla pas une seule fois à l'église; il lui semblait que Térezka (c'est le nom de la jeune Israélite) lui saurait gré d'agir ainsi. Vous le voyez, Wojtêch a beau ne pas se l'avouer à lui-même, il est à moitié Juif; non, je me trompe, il n'est pas Juif, il ne sait pas le premier mot des dogmes des rabbins : ce sont les larmes de Térezka blessée dans sa foi qui ont ébranlé et transformé son âme, il est de la religion de ceux qui souffrent. Heureux le pauvre Wojtêch s'il se rendait compte des sentimens qui l'animent! il oserait s'en tenir à ces bienfaisantes paroles de l'Évangile qui condamnent surtout le méchant et l'impie, sans s'occuper des dogmes positifs et des formalités extérieures. Le divin auteur du sermon sur la montagne ne répand-il pas sur tous ceux qui pleurent des bénédictions ineffables? Voilà au fond la doctrine de Wojtêch, mais Wojtêch s'est perdu au milieu des naïves contradictions de sa pensée. Au nom des sentimens évangéliques dont son cœur est rempli, il en vient à s'indigner sérieusement qu'un Juif puisse changer de religion, et quand Térezka, touchée de son amour, veut se faire chrétienne aussi pour l'épouser, le malheureux la repousse avec fureur.

En racontant ces scènes de folie et de violence, le pauvre valet de charrue ne peut contenir ses larmes. « Depuis lors, dit-il, je n'ai pas revu Térezka. Je suis venu travailler dans cette ferme, j'ai essayé de chasser tous ces souvenirs; mais un jour, — c'était environ deux ans après ma rupture avec la Juive, — j'appris qu'elle était morte. On ajoutait qu'à sa dernière heure elle avait demandé un prêtre catholique et reçu le sacrement du baptême. Cette nouvelle me bouleversa, car on ne ment guère sur un lit de mort, monsieur l'abbé. Si Térezka au moment de paraître devant Dieu a persisté dans les sentimens qui me semblaient chez elle une impiété et un mensonge, c'est donc moi qui ai eu tort de la repousser avec injure? O mon Dieu, mon Dieu! si Térezka avait raison! Cette pensée me déchirait l'âme. J'essayai de me soulager par la confession, mais les prêtres auxquels je m'adressai me renvoyèrent comme un fou. L'un d'eux pourtant, ému de pitié, m'a ordonné une pénitence qui devait mettre

fin à mes angoisses. Rien n'y a fait, monsieur l'abbé, ni pénitences, ni prières, et chaque nuit je vois Térezka m'apparaître, Térezka que ma fureur a tuée. Alors j'ai pensé à vous; vous êtes un théologien, un homme de Dieu, et tous les hommes de Dieu ont le droit d'entendre une confession. Répondez, monsieur l'abbé; dites-moi que je n'ai pas eu tort. »

Cette question singulière adressée au jeune rabbin par le paysan catholique présente ici un dramatique intérêt. Le rabbin Élie est dans une situation analogue à celle du pauvre diable qui l'interroge d'une voix si troublée. Le jeune rabbin aime la fille du magistrat, et lui aussi, comme Térezka, pour briser l'obstacle qui s'oppose à son bonheur, il est sur le point de se faire baptiser. La confession de Wojtêch est comme un reproche qui l'épouvante. Que répondra-t-il? S'il absout l'étrange rigorisme du paysan, il se condamne lui-même; s'il approuve Térezka d'avoir voulu se faire chétienne, il sera fidèle sans doute aux inspirations de son propre cœur, mais il jettera le malheureux paysan dans le désespoir et le livrera en proie à sa folie. Bizarre et douloureux combat! Le rabbin hésite, il se trouble, il va condamner le paysan; mais voyant à ses genoux ce malheureux dont la raison s'égare et qui attend sa réponse comme une sentence de vie ou de mort : « Wojtêch, lui dit-il d'une voix tremblante et avec un geste solennel, Wojtêch, relève-toi; tu as bien fait : Térezka ne devait pas abjurer sa religion. » Le paysan se lève et semble transformé par l'absolution du rabbin; c'est un homme nouveau. La malédiction qui l'accablait s'est évanouie comme un mauvais songe; le démon de l'incertitude s'est enfui de l'âme exorcisée. Hélas! la joie de Wojtêch ne durera pas longtemps, et la conduite du rabbin donnera un démenti à ses paroles. Le rabbin s'est fait chrétien, mais les émotions qui ont tourmenté sa conscience ont brisé cette frêle nature, et lorsque Wojtêch rend les derniers soins à Élie, il aperçoit à son cou le petit crucifix que lui a donné la fille du magistrat. Quelle révélation dans l'âme du paysan! Il voudrait encore interroger le rabbin; mais Élie vient de rendre le dernier soupir. Alors il apostrophe le mort avec une fureur sauvage, il accuse Élie de l'avoir trompé; mais bientôt la vénération que lui a inspirée la douce et mélancolique nature de son conseiller spirituel écarte ce dernier reste de folie. Il comprend la délicatesse profonde qui a dicté la réponse du jeune théologien, et un sentiment d'une espèce toute nouvelle, un sentiment chrétien et philosophique à la fois, s'emparant de cette âme bouleversée, apaise les contradictions qui la troublaient. Il ne savait s'il devait absoudre ou maudire la religion juive; la charité introduit dans son esprit un rayon de la divine lumière, et la folie est vaincue. Ce n'est pas Wojtêch qui tourmentera désormais les Juifs de son village; mais si Térezka vivait encore, il ne l'empêcherait plus de se faire chrétienne.

Ce singulier épisode aurait pu être conçu avec plus de netteté ou du moins développé avec plus d'art. On n'aperçoit pas assez distinctement les précieuses richesses qu'il renferme. La pensée, souvent subtile, a besoin des commentaires que je viens d'y joindre. M. Léopold Kompert revient ici aux nobles préoccupations philosophiques et religieuses qui donnent tant d'attraits à ses premiers écrits, mais l'inspiration était plus claire dans *les Juifs de Bohême* et les *Scènes du Ghetto*. Cette inspiration, c'est la tolérance, c'est la sympathie pour toutes les croyances sincères et aussi un désir manifeste d'abaisser peu à peu les barrières qui séparent la tradition judaïque des enseignemens de l'Évangile. M. Léopold Kompert, dans l'une des plus touchantes histoires de ses *Juifs de Bohême*, appelait Jésus-Christ *le blond rabbin de Nazareth* : gracieuse façon d'accoutumer ses frères à voir dans l'Évangile ce que l'Évangile a été en effet, la continuation et l'achèvement de l'ancienne loi. Ces deux figures, le catholique Wojtêch et le rabbin Élie, sont encore l'expression de la même idée. Par un renversement des rôles aussi touchant que bizarre, le catholique est ici le défenseur farouche de la fidélité judaïque, et c'est le rabbin qui lui donne l'exemple d'une inspiration plus aimante. Y a-t-il donc si loin du judaïsme à l'Évangile? Non, certes; il suffit que l'idée de sympathie générale et humaine prenne la place de la tradition étroitement nationale, et aussitôt une révolution s'accomplit chez les enfans d'Israël. Cette révolution s'est faite il y a dix-huit cents ans, et elle s'appelle le christianisme. Voilà ce que veut dire M. Kompert; pourquoi faut-il que cette pensée, si claire, si vivante, si dramatique dans maintes peintures des *Juifs de Bohême*, soit enveloppée ici de voiles bizarres qui en offusquent la lumière? Je reprocherai aussi à M. Kompert de ne pas avoir assez intimement rattaché ce curieux épisode au fond même du récit. La fille du magistrat, aimée à la fois d'Anschel et d'Élie, et qui devient un instant l'un des personnages principaux de ce drame psychologique, apparaît à peine dans le tableau comme une ombre incertaine. La mort subite d'Élie, la mort de sa fiancée qui suit de près, ont je ne sais quoi de fantastique et d'obscur. Il y a là des lacunes, des maladresses, qui impatientent le lecteur. La pensée morale n'est pas suffisamment soutenue par la poésie.

Heureusement, si toute la partie religieuse manque trop souvent de précision, M. Léopold Kompert prend sa revanche dans ce qui est en définitive le sujet même du livre, je veux dire l'éducation rustique et la transformation virile de ses héros. Wojtêch continue de donner à Anschel ces mâles leçons dont toute la famille recueillera le bénéfice, car bientôt l'activité du fils unie à la confiance de Tillé détournera les pensées inquiètes qui assiégent l'esprit de Rebb Schlome, et Nachime elle-même, touchée d'un tel spectacle, aura

honte de l'isolement hargneux où elle s'enferme. Toute cette peinture est pleine de détails charmans. On dirait la fête du travail. Je signale le rôle d'Anschel, son courage, son activité, la délicatesse exquise avec laquelle il prend le gouvernement moral de la maison. Lorsque Nachime, avec son entêtement judaïque, refuse de participer aux travaux de cette vie nouvelle, c'est Anschel qui la décide un jour à quitter sa chambre et la conduit dans le champ qu'ils ont semé. Quelle douce matinée de juin! les blés sont sur pied, et Tillé, couronnée de bluets, bondit comme un jeune faon. Anschel a foi dans la terre, il a foi dans le sillon qui fume et dans les saintes émanations qui s'en exhalent. Cette foi est l'âme du livre, et jette un reflet de l'antique poésie sur ces choses familières. M. Kompert a souvent dans son style une sorte d'emphase provinciale, particulière aux écrivains de l'Autriche. Ici il est simple, et le tableau est charmant. Les muses rustiques ont passé par là, *gaudentes rure Camœnæ*. Je signale encore la scène qui couronne tant de gracieux épisodes. Avec quelle joie, avec quelle fierté le disciple de Wojtèch amène à la maison la première charrette chargée d'un monceau de gerbes! Dieu a béni le courage et la persévérance d'Anschel; il n'y a pas dans tout le village une seule récolte qui vaille celle de Rebb Schlome. Depuis plusieurs jours déjà, les moissonneurs sont à l'ouvrage. La charrette va et vient du champ à la maison, de la maison au champ; la grange est pleine, et la charrette arrive toujours avec les gerbes d'or. Vivantes peintures qui eussent enchanté Léopold Robert!

Ce n'est pas tout: ces peintures sont intimement liées à l'histoire d'une âme, au tableau d'une famille, à une grande question d'humanité et de droit social. Il faut bien enfin que la compagne de Rebb Schlome sente fléchir ses rancunes; les leçons détournées que lui donne son fils Anschel, les conseils directs de cette terre où fructifie la sueur de ses enfans, tout cela finit par triompher de l'obstination de Nachime. La mort d'Élie, rapprochant le père et la mère dans une douleur commune, est le dernier coup qui achève cette guérison désirée. J'ai dit que cette mort subite du jeune rabbin était un incident que rien n'amène et ne justifie; l'auteur rachète du moins sa faute par les belles conséquences qu'il en tire. Chose étrange! Rebb Schlome a été si longtemps tourmenté par les reproches et l'opposition de Nachime, que sa conscience en est troublée. Il commence à croire qu'il a été coupable, qu'il n'aurait pas dû contraindre sa famille à ce changement d'existence, que la mort de son enfant est la punition de sa dureté, et c'est précisément cette mort d'Élie qui va convertir Nachime et vaincre ses dernières résistances. Écoutez Rebb Schlome, il vient de conduire le corps d'Élie au cimetière israélite d'une commune des environs.

« — Bonsoir, Nachime, dit Rebb Schlome en entrant; bonsoir, comment te trouves-tu? — Il s'inclinait sur lui-même, brisé par tant d'émotions violentes, et ces mots avaient coulé de ses lèvres avec une douceur inaccoutumée.

« Nachime voulut se lever, mais elle retomba sur son fauteuil, se couvrit le visage de ses deux mains et se mit à pleurer amèrement.

« — Pardonne-moi le mal que je t'ai fait, Nachime, s'écria Rebb Schlome, dont le cœur s'ouvrait enfin; pardonne-moi, je souffre bien aussi.

« A ces mots, Nachime cessa tout à coup de pleurer; ses mains glissèrent de son visage, et elle regarda autour d'elle avec des yeux étonnés et hagards. Puis, la force morale suppléant à la faiblesse de son corps, elle se leva, s'élança d'un bond vers son mari, et, saisissant sa main, y inclina son visage noyé de larmes, comme si elle eût voulu y déposer un baiser plein de soumission et de repentir. — Ami, dit-elle en sanglotant, quelle punition m'infligeras-tu?

« — Dieu tout-puissant! s'écria Rebb Schlome, c'est à moi que tu parles ainsi, Nachime?

« — Je ne puis parler, disait-elle, je ne puis parler, je sens mon cœur qui éclate.

« — Pleure, Nachime, pleure, pleure encore, les pleurs te calmeront.

« En disant cela, il la soulevait, l'attirait vers lui et la tenait enveloppée de ses deux bras. Les deux époux demeurèrent ainsi quelque temps. Nachime pleurait à chaudes larmes, appuyée sur le cœur de Rebb Schlome. Ses pleurs ne tarissaient pas. Plusieurs fois elle essaya de parler, mais il ne tombait de ses lèvres, au milieu de ses sanglots, que des sons inintelligibles. Une heure décisive venait de sonner dans la vie de Rebb Schlome et de Nachime. Les deux enfans étaient debout au seuil de la chambre, muets, immobiles, craignant de profaner par un mot, par un geste, la sainte majesté d'un tel moment.

« Ce fut Nachime qui rompit le silence : — Pourquoi ne me chasses-tu pas d'ici? s'écria-t-elle enfin en éclatant. Une méchante femme comme moi n'a pas le droit d'être traitée avec tant d'indulgence.

« — Pour l'amour de Dieu, tais-toi, Nachime, lui dit Rebb Schlome. Ne t'humilie pas ainsi devant moi!... Te chasser! Nous partirons ensemble, je vais vendre le champ et la ferme, nous retournerons au *ghetto*... Oui, nous partirons, Nachime. Je ne te laisserai pas ici un jour de plus. Je ne veux pas que tu te consumes ici davantage... Tu retrouveras ta maison, tes amis, tes occupations d'autrefois.

« — Mais tu ne songes pas à ton empereur, Rebb Schlome; tu ne songes pas à ce qu'il dira de toi, quand il saura que tu as renoncé à ton projet.

« — Ne me raille pas, Nachime, dit Rebb Schlome avec vivacité, mais sans le moindre sentiment d'amertume, ne me raille pas, je ne l'ai pas mérité.

« — Que Dieu ne m'assiste jamais dans mes chagrins, si je songe à te railler, Rebb Schlome! Je te le demande sérieusement : que dira ton empereur quand il saura ce que tu veux faire? N'est-ce pas par amour pour lui que tu es venu au village?

« Rebb Schlome ne sut d'abord que répondre. Il réfléchit un instant et reprit d'un ton pénétré : — Dieu n'exige pas qu'on se martyrise; l'empereur pourrait-il l'exiger? Je le remercierai toujours, je le remercierai à

genoux de m'avoir donné le droit d'acheter un champ et une maison, mais il ne saurait me demander l'impossible. Sire! lui dirai-je, si je puis élever ma voix jusqu'à lui; mon bon maître, tu es puissant et généreux, tu nous as accordé une grâce pour laquelle tu seras béni de nos enfans, et des enfans de nos enfans. J'ai essayé pour ma part de te prouver ma reconnaissance. Ton désir, je le sais, c'est que nous fermions nos boutiques du *ghetto;* je me suis fait cultivateur, j'ai acheté un morceau de terre et une maison au village, je me suis mêlé aux paysans, pendant une année entière je n'ai pas vu d'autres visages juifs que ceux de ma femme et de mes enfans, mon fils s'est mis à l'œuvre, il a conduit la charrue et semé du grain dans les sillons. Personne de nous n'a épargné ses sueurs. Que veux-tu pourtant que nous devenions, si nos efforts sont vains et si ma pauvre femme ne peut s'y faire? Peux-tu exiger que je m'expose à la voir mourir de consomption et de désespoir? J'ai prétendu la contraindre, j'ai fait saigner son cœur; ce péché est retombé sur ma tête. Veux-tu encore que je reste paysan? Ne me dégageras-tu pas de ma parole? — L'empereur, j'en suis sûr, ne me dira pas non.

« — Mais tu oublies un point, Rebb Schlome. — Et pendant que Nachime parlait ainsi, un éclair brillait dans ses yeux.

« — Quoi donc? dit Rebb Schlome étonné.

« — L'empereur te demandera pourquoi ta femme ne veut pas s'associer à tes projets.

« — Et moi, je lui répondrai, s'écria Rebb Schlome avec une vivacité naïve et comme si en effet il plaidait sa cause devant l'empereur : Sire, comment le pourrait-elle, si elle n'est pas née pour cela? Change-t-on ainsi d'existence du jour au lendemain? Ma femme n'a de goût que pour son commerce du *ghetto*. Tout le monde ne peut pas être paysan; laisse-la reprendre sa tâche. Nous autres qui commençons à vieillir, il faut être indulgent avec nous, il ne faut pas trop nous demander. Nous avons encore notre vieil esprit juif qui ne se façonne pas volontiers aux choses nouvelles. Les jeunes gens, c'est une autre affaire.

« — Ne t'inquiète pas, Rebb Schlome; tu n'auras pas besoin de parler ainsi à l'empereur, et l'empereur n'aura rien à te répondre, car tu as encore oublié quelque chose de plus important, tu as oublié l'essentiel.

« — Quoi donc, Nachime?

« — Tu ne me demandes pas si j'y consens.

« — Que dis-tu là, Nachime?

« — Je dis, reprend-elle du ton le plus calme et le plus résolu, je dis que je ne veux plus retourner au *ghetto* et que je reste au village. »

C'est ainsi que l'épreuve est finie. La moisson a été bonne dans le champ de Rebb Schlome, la moisson est plus abondante encore au fond des cœurs régénérés. Avant de quitter les traditions du judaïsme, avant de renoncer aux préjugés, aux soupçons, aux rancunes d'une race farouche et de prendre place au sein de la famille humaine réconciliée, toutes ces malheureuses victimes auront ainsi bien des luttes à soutenir contre elles-mêmes. Quelle que soit la condition de la vie, les mêmes souffrances reparaîtront. Ce qui s'est passé

sous l'humble toit de Rebb Schlome se reproduira du haut en bas sous des formes différentes. Puisse l'esprit libéral et humain de notre XIXe siècle triompher partout comme ici! L'oppression entretenait chez les Juifs un levain de défiance et de haine. Relevés de la malédiction séculaire, ils comprendront leurs devoirs et dépouilleront le vieil homme. Est-ce donc à nous de répéter les imprécations des prophètes? est-ce à nous de célébrer la vérification de ces menaces et de montrer avec orgueil les enfans d'Israël dispersés et captifs, « n'ayant, dit Bossuet, aucune terre à cultiver, esclaves partout où ils sont, sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de peuple? » Saint Paul, dans un magnifique passage, objet d'explications bien diverses, a fait une prédiction toute différente : il annonce la conversion future et peut-être un règne nouveau d'Israël. A Dieu ne plaise, s'écrie l'apôtre, que les Juifs soient tombés pour ne se relever jamais! Les gentils, qui s'enorgueillissent de leur supériorité présente, ne sont après tout « qu'une branche de l'olivier sauvage entée dans l'olivier franc contre l'ordre naturel, et combien plus facilement les branches naturelles de l'olivier même seront-elles entées sur leur propre tronc! » Laissons les théologiens expliquer ces merveilleuses promesses; nous, au nom de la seule humanité, au nom des bienfaisans principes de 89, réjouissons-nous de voir, comme dans ce tableau de Rebb Schlome, les Juifs émancipés comprendre vaillamment leur tâche et effacer de leurs fronts les derniers stigmates de la servitude.

Telle devrait être, à ce qu'il semble, la conclusion de cette touchante histoire. Ce n'est pas cependant ainsi que se termine la prédication de M. Léopold Kompert. Commencé avec une joie patriotique, ce livre finit tristement. — L'année dernière, dit l'auteur, un cruel chagrin est venu frapper la famille de Rebb Schlome; les droits accordés aux Juifs en 1849, un décret de 1854 les leur a retranchés en partie. Sans doute les dispositions de ce décret ne peuvent s'appliquer à Rebb Schlome, car les titres antérieurs sont respectés; mais ce droit de Rebb Schlome lui était précieux, surtout quand il s'y sentait uni avec les hommes de sa race. Peut-il jouir maintenant de son héritage, tandis que ses frères sont replongés par milliers dans ces gouffres obscurs où ne pénètre pas la lumière du droit commun? Toutefois le dernier mot n'est pas dit sur cette question. Rebb Schlome, pour ce qui le regarde, est persuadé que son empereur, dans sa bonté souveraine, restituera un jour aux Israélites de ses états ce droit d'être citoyen et de posséder la terre. Je le crois aussi; quand de telles peintures peuvent être tracées par une plume si impartiale, quand la scrupuleuse enquête d'un écrivain comme M. Léopold Kompert donne de si consolans résultats, il est impossible de faire peser de nouveau

sur une population à demi émancipée les lois barbares du moyen âge. L'Autriche est-elle donc assez prospère pour repousser impunément des hommes qui sont résolus à devenir des citoyens utiles? N'y a-t-il pas en Bohême, en Hongrie, en Illyrie, en Gallicie, en Transylvanie, assez de difficultés et de périls causés par l'antagonisme des races, sans augmenter à plaisir ces divisions menaçantes?

Je sais toutes les objections qu'on oppose à l'affranchissement trop rapide de la race juive; j'y réponds par les écrits de M. Kompert. Cette enquête sympathique et sévère fournit sur les Israélites de Bohême d'inestimables renseignemens, et il est impossible de révoquer en doute l'impartialité de l'écrivain quand on le voit donner de si vigoureuses leçons à son peuple. Ces Juifs de Bohême sont une race honnête et débonnaire. Ils ont quelque chose de la douceur, de la sensibilité indolente qui semble propre au caractère autrichien. Ce n'est pas là qu'on trouve ces fanatiques dont l'espoir opiniâtre ne s'éteindra jamais. M. Kompert a peint çà et là de mystiques rêveurs qui appellent de leurs vœux impatiens les triomphes promis aux enfans d'Israël; tel est, dans les *Scènes du Ghetto*, ce vieux mendiant Mendel Wilna qui part un matin pour aller reconstruire le temple de Salomon; tel est aussi, dans le roman que je viens de juger, ce pauvre fou, le cousin Coppel, qui croit que David est revenu et que son bouclier est une sauvegarde invincible pour les soldats de sa sainte milice; mais ces naïves hallucinations sont rares chez les Juifs de Bohême, et là où elles apparaissent de loin en loin, elles n'excitent que le sourire et la pitié. On a vu dans les temps modernes des Juifs exaltés entraîner des populations entières par une folie assez semblable à celle de Mendel Wilna. Il y en eut jusqu'au XVIIe siècle, et l'un d'eux qui venait de prendre le titre de Messie faillit mettre l'Occident en émoi : « Tous les Juifs, dit Bossuet, commençaient à s'attrouper autour de lui. Nous les avons vus en Italie, en Hollande, en Allemagne, et à Metz, se préparer à tout vendre et à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginaient déjà qu'ils allaient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur christ s'était fait Turc et avait abandonné la loi de Moïse. » Je ne sais si ce christ du XVIIe siècle aurait trouvé des adhérens en Bohême; il est certain qu'il n'en trouverait pas aujourd'hui, et ce qui me frappe dans le sympathique tableau de M. Kompert, c'est de voir ces pauvres gens si doucement résignés. Qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, l'influence de l'Évangile a transformé insensiblement leurs idées et leurs mœurs. Ceux qui sont restés le plus obstinément fidèles au culte de leurs aïeux appartiennent sans y prendre garde à ce christianisme naturel que la suprême raison a mis au fond de nos âmes.

Je lis dans une savante étude sur la poésie juive et la littérature

rabbinique en Allemagne (1) des renseignemens qui confirment de tout point les peintures de M. Léopold Kompert. L'ami de Lessing et de Lavater, Moïse Mendelssohn, qui tient une si noble place dans les lettres allemandes du XVIIIe siècle, avait exercé aussi une influence beaucoup moins connue, mais tout aussi curieuse à signaler, sur la littérature spécialement hébraïque. Il a écrit en hébreu des journaux très répandus alors, et il a formé avec le poète juif Naftali Wessely une société littéraire dont l'action fut immense. Mendelssohn était le chef d'un libéralisme philosophique qui tendait à détruire l'antique influence des rabbins. Tant qu'il fut dirigé par le Platon du judaïsme, ce mouvement se développa avec une lenteur circonspecte et féconde; mais bientôt, favorisé par l'esprit général du siècle, il s'accrut avec une telle rapidité, que la tradition hébraïque semblait menacée d'un discrédit complet. Ces témérités amenèrent une réaction qui éclata de nos jours. Entre l'orthodoxie farouche des rabbins et les libertés voltairiennes de la nouvelle école, il y avait place pour une réconciliation habile du judaïsme et de l'esprit européen. Un recueil intitulé *le Nouveau Collecteur* fut l'organe de cette tentative et fit son apparition en 1809. L'école dont je parle poursuit encore son œuvre; elle paraît avoir son siége principal en Autriche, et particulièrement en Bohême. Un des plus laborieux ouvriers de cet éclectisme israélite, le docteur Zunz, occupait il y a une dizaine d'années des fonctions importantes à la synagogue de Prague. Cette école a ses littérateurs et ses poètes qui écrivent tous en hébreu et n'ont été révélés au monde littéraire que par l'histoire de M. Delitzsch. Schiller est le maître qu'ils ont choisi; ils traduisent ses drames, ils imitent ses ballades, et dans la plupart des villes de l'Autriche, à Vienne, à Prague, à Presbourg, les jeunes filles du *ghetto* récitent les vers de *don Carlos* comme les jeunes filles de la Souabe chantent les *lieder* de Goethe et les ballades d'Uhland.

L'historien auquel j'emprunte ces curieux détails déplore amèrement cette introduction de l'élément européen dans la littérature nationale. « Si la poésie juive, dit M. Delitzsch, abandonne ce qui est le centre même de la foi israélite, le sentiment de notre nationalité indestructible et la foi dans nos triomphes à venir, c'en est fait, elle perd tout ce qui faisait sa force, elle est frappée de stérilité et de mort. » Ces plaintes du critique ne donnent-elles pas une valeur nouvelle à la plaidoirie du romancier? Les Juifs que M. Kompert met en scène, ce sont bien ceux à propos desquels M. Delitzsch nous signale avec douleur la disparition du vieil esprit; ce mélange des

(1) *Zur Geschichte der judischen Poesie, vom Abschluss der heiligen Schriften alten Bundes bis auf die neueste Zeit*, von Franz Delitzsch; 1 vol., Leipzig 1836.

traditions nationales et des sentimens de la moderne Europe, ce contraste de fidélité naïve et de sympathie à demi chrétienne, nous le voyons en traits vivans dans ces gracieuses histoires, et M. Léopold Kompert exprime une confiance bien naturelle lorsqu'après avoir peint ses héros déjà émancipés des préjugés antiques, il s'écrie que l'émancipation légale ne saurait tarder longtemps. Ces droits si ardemment désirés, comment se fait-il que le bienveillant souverain ne les ait accordés que pour les reprendre? Il a été trompé sans doute, il ne peut plus l'être après la touchante pétition de M. Kompert. Rebb Schlome a raison : l'empereur sera touché, il saura comment ces braves gens ont profité de ses dons, il déchirera une loi barbare, et le proscrit des anciens jours, admis au droit de cité dans la patrie commune, pourra nourrir sa famille avec les fruits de son champ.

Oui, M. Léopold Kompert a le droit d'attendre avec confiance les décisions du souverain; quoi qu'il arrive en effet, il a accompli sa tâche. Il y avait au XVIe siècle un Juif portugais, Samuel Usque, qui, chassé de Portugal avec les hommes de sa race, passa en Italie, s'établit à Ferrare, et y vécut tout occupé de travaux littéraires avec ses deux parens, Abraham Usque, le célèbre typographe, et Salomon Usque, à qui l'on doit une élégante traduction espagnole du *Canzoniere* de Pétrarque; lui, c'étaient surtout les œuvres patriotiques et religieuses qui remplissaient sa vie. Samuel Usque publia à Ferrare, en 1553, un livre intitulé *Consolacion à las tribulaciones de Ysrael*, et ce livre est demeuré célèbre dans les annales de la littérature juive. M. Léopold Kompert vient d'écrire à son tour sa *consolation israélite;* le roman *à la Charrue,* ainsi que les *Scènes du Ghetto* et *les Juifs de Bohême*, mérite bien le titre que Samuel Usque donnait à sa pieuse homélie. C'est plus encore, c'est une exhortation virile, une tendre et sévère initiation à l'esprit de la société moderne. Les pauvres déshérités qui liront ce manuel de morale pratique n'y trouveront que des inspirations généreuses; consolés et rendus meilleurs, ils seront membres de la société libérale du XIXe siècle, en dépit même des règlemens qui prétendraient encore les repousser. Peu importe, en effet, que la victoire soit consacrée par la loi, si elle est établie dans les mœurs. M. Kompert a-t-il donné aux Juifs de son pays le sentiment de la dignité et l'amour du travail? Cela suffit, la révolution est faite, et les habitans de tous les *ghettos* autrichiens peuvent entonner le chant du psalmiste : *Diripuisti vincula mea.*

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

JEANNE D'ARC

ET SA MISSION

D'APRÈS LES PIÈCES NOUVELLES DE SON PROCÈS.

I. *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, suivis de tous les documens historiques qu'on a pu réunir et accompagnés de notes et d'éclaircissemens, par M. Jules Quicherat, 6 vol. gr. in-8o. — II. *Jeanne d'Arc d'après les chroniques contemporaines*, par M. Guido Goerres, traduit de l'allemand par M. Léon Boré.

Je ne connais guère dans l'histoire que l'épisode de Jeanne d'Arc où l'instrument surprenne plus que l'action accomplie, et je n'en sais aucun dans lequel les investigations de la science contraignent plus invinciblement la critique de remonter des faits de l'ordre naturel à ceux d'un ordre supérieur. Tout écrasante que soit pour l'esprit la libération d'un royaume accomplie en trois mois, contrairement à toutes les prévisions de la politique et de la stratégie, la pucelle d'Orléans est assurément un personnage plus extraordinaire que son œuvre, et il y a moins à méditer sur ses actes que sur les mobiles auxquels elle les rapporte et qui les inspirent. Que sont des batailles et des victoires devant tant de prodiges dont la grandeur n'est surpassée que par la simplicité virginale de l'enfant qui les accomplit? Que sont les pompes de Reims à côté des flammes de Rouen, et que valent les plus beaux coups d'épée en présence de ces merveilleuses réponses, dont l'évidente sincérité triomphe à quatre siècles de distance des résistances les plus obstinées et des convictions les plus rebelles?

Voici à peine quelques années que Jeanne d'Arc nous est apparue dégagée des ombres accumulées autour d'elle par les passions de ses contemporains autant que par l'ignorance des âges suivans. Ce n'est que de nos jours qu'elle a pris pleine possession de sa gloire. Le type sublime deviné par une royale artiste s'est trouvé presque simultanément confirmé par les investigations de la science et par les plus sévères procédés de l'analyse. Avant la publication intégrale des deux procès et des documens originaux qui les ont suivis, la pucelle n'était pour l'Europe lettrée qu'une héroïne au caractère mal défini et presque équivoque, une sorte de personnage de l'Arioste, qui, par l'effet de certaines couleurs fantastiques et de certaines allures théâtrales à peu près convenues, touchait d'aussi près à la légende qu'à l'histoire.

I.

Des causes dont l'influence se fit sentir du vivant même de Jeanne, quoiqu'elles aient été peu soupçonnées jusqu'ici, ont contribué depuis le XVe siècle soit à dévoyer l'opinion, soit tout au moins à la faire hésiter en présence de cette mémoire. L'exécution de Rouen ne fut-elle pas applaudie par un parti nombreux qui comprenait une notable portion de la bourgeoisie française, par l'université, le parlement et la presque totalité de la population de Paris? Cet acte ne fut-il pas consommé par un évêque de bonne renommée (1), assisté d'un délégué de l'inquisition et de docteurs généralement réputés honnêtes et savans? Comment s'expliquer pareille chose, si des erreurs populaires et des passions abominables n'avaient dès ce temps-là égaré la raison publique? Comment comprendre qu'un tel procès se soit poursuivi régulièrement durant de longs mois sans qu'aucun cri d'indignation ait retenti dans cette France que la généreuse enfant venait d'arracher à l'abîme, sans que toute la chevalerie du royaume se soit cotisée pour payer au poids de l'or la rançon de la captive?

Vainement voudrait-on douter de la froideur de l'opinion en présence de l'immolation judiciaire : cette indifférence n'est pas moins démontrée par le silence des Armagnacs que par les insultes des Bourguignons, et l'histoire est contrainte de reconnaître que pas un effort ne fut tenté ni par la cour, ni par l'armée, ni par l'église, soit pour sauver l'héroïque prisonnière, soit pour la faire mettre à rançon, selon le droit commun du temps, soit même pour intéresser la

(1) Pierre Chauchon est qualifié de *vir bonæ memoriæ* dans le bref du pape Calixte III, du 3 juin 1455, qui autorise la révision du premier procès.

papauté à une cause ecclésiastique dans laquelle l'accusée en avait appelé au souverain pontife. Parmi tant de preuves qu'on pourrait en apporter, il suffit de citer un seul témoignage, parce qu'il appartient à l'un des plus courageux citoyens d'un temps qui en comptait peu. Dans un long mémoire adressé aux états tenus à Blois en 1433, Jouvenel des Ursins expose les succès miraculeux obtenus par le roi Charles VII, et les attribue à la grâce de Dieu et au courage de ses chevaliers, sans nommer la sainte martyre dont les cendres fumaient encore, et qui avait été le bras de l'un et l'inspiratrice des autres.

De telles ingratitudes ne deviennent possibles que par la fascination de l'esprit de parti, ou par la sceptique lassitude qu'engendrent d'ordinaire les profondes perturbations et les longues calamités. Jeanne d'Arc épuisa dans leur cruelle amertume des douleurs morales plus aiguës que celles du bûcher. Les mauvais vouloirs qu'elle rencontra, la suspicion dont elle fut l'objet au sein même du camp royal torturèrent sa vie, non pas seulement dans le silence de son cachot, mais au milieu de ses succès et dans l'enivrement de la faveur populaire. Les sentimens de doute, de méfiance et de jalousie qui arrêtèrent l'élan de la France au jour de son supplice, et dont le roi ne se départit lui-même qu'avec une sorte d'hésitation après un silence de vingt années, s'étaient développés sitôt son arrivée à la cour; ils la contrarièrent dans la plupart de ses desseins et la découragèrent dans ses plus hautes inspirations, lors même que des succès prodigieux venaient chaque jour imprimer à ses actes le sceau d'une miraculeuse consécration. Tels furent les obstacles puissans, quoique secrets, qui l'arrêtèrent court au milieu de sa carrière inachevée, et ce fut aussi sous l'influence de ces sentimens-là que se développa, dans le parti de Charles VII, une opinion acceptée par la postérité, et suivant laquelle Jeanne aurait eu le tort grave de prolonger sa mission, strictement limitée par le ciel à la délivrance d'Orléans et au sacre de Reims. La génération suivante, quelque sincérité qu'elle y mît d'ailleurs, ne jugea les actes de cette noble fille que sous le reflet des passions qui avaient empoisonné sa vie, et qui l'empêchèrent d'accomplir jusqu'au bout la tâche véritable qu'elle s'était toujours donnée, celle de *bouter jusqu'au dernier les Anglais hors de toute France.*

L'opinion bourguignonne, qui était celle des classes lettrées, produisit d'ailleurs plus d'écrivains que le parti armagnac, et les plus modérés ne manquèrent pas de présenter le rôle de celle qui avait relevé la fortune de Charles VII et de la France sous un jour peu bienveillant, laissant volontiers douter si un tel secours était venu au dauphin du ciel ou de l'enfer, si la pucelle dirigeait réellement les chefs de guerre ou si elle était conduite par eux, si elle avait été

l'instrument de la Providence ou l'instrument d'une intrigue (1).

D'autres causes concoururent à fausser l'opinion, et à faire rejeter dans l'ombre les documens nombreux accumulés dans les greffes par le procès de condamnation de 1431 et par celui de la réhabilitation qu'un bon mouvement de conscience de Charles VII fit enfin prononcer en 1456. Le drame de Rouen avait à peine reçu son triste dénoûment en présence de milliers de témoins, que diverses aventurières parurent en France et au dehors, exploitant la crédulité des simples et leur persuadant que la pucelle avait été miraculeusement arrachée aux flammes. Une de ces fausses Jeannes parvint même, paraît-il, à se faire avouer de la famille d'Arc, et à tromper à son profit la reconnaissance si naturelle de la ville d'Orléans. L'effet de ces substitutions fut étrange : la pucelle perdit en quelque sorte son existence historique et devint pour les masses une sorte de personnage auquel elles se complurent à attribuer tous les faits et gestes dont le récit défrayait leurs veillées. Si son rôle s'agrandit dans cette phase nouvelle, ce fut au préjudice de ce qu'il avait de sérieux, et l'effet de cette apothéose populaire fut de provoquer chez les savans une vive réaction en sens opposé. La plupart des écrivains du XVIe siècle témoignent de cette tendance que l'esprit de la réforme ne pouvait manquer de développer encore davantage. Alors parut prévaloir l'opinion que « le roi s'était avisé de cette ruse pour donner quelque bon espoir aux Français, leur faisant entendre la sollicitude que notre Seigneur avait de son royaume. » Ce sont les expressions mêmes dont se sert Guillaume Du Bellay dans son traité *De la Discipline militaire*. Quelques années plus tard, Du Haillan alla plus loin, et en s'efforçant d'établir que Jeanne s'était prêtée avec complaisance au rôle que lui imposait la politique royale aux abois, cet historiographe patenté de Henri III ne rougit pas, sous le règne d'un prince de la maison de Valois, de descendre aux derniers outrages contre celle qui avait fait du roi de Bourges un roi de France, et de jeter dans l'histoire le germe infâme qu'une autre main devait si tristement cultiver.

L'opinion que Jeanne n'avait servi qu'une intrigue avait presque universellement prévalu aux dernières années du XVIe siècle : en maintenant dans une discussion approfondie le caractère surnaturel de la mission de la pucelle, le savant auteur des *Recherches de la France* proclame avec une douleur profonde que jamais mémoire ne fut plus décriée que ne l'était encore de son temps celle de la femme qui « secourut, dit-il, l'état si à propos, et le rétablit par un miracle très exprès de Dieu (2). »

(1) *Chronique* d'Enguerrand de Monstrelet.

(2) Étienne Pasquier, livre V, chap. 7 et 8.

Avec le règne des princes de la maison de Bourbon commença un retour vers la reconnaissance et vers la justice. Sous Henri IV et sous Louis XIII, le nom de la vierge de Domremy fut remis en honneur: la société de l'hôtel de Rambouillet s'inclina devant son héroïque et chaste figure, et sa statue, renversée par les iconoclastes de la réforme en 1567, fut relevée dans la ville qu'elle avait délivrée. Un concours fut ouvert pour composer l'inscription destinée à ce monument. L'aigle du temps, Malherbe, y porta quelques méchans vers qu'on pardonne au sentiment patriotique qui les inspira.

Il était écrit d'ailleurs que la poésie porterait toujours malheur à l'être dont il semble qu'il devrait suffire de prononcer le nom pour en faire déborder toutes les sources. L'épopée de Chapelain, publiée en 1656, porta à Jeanne d'Arc un coup non moins funeste que celui qu'elle avait reçu des odieuses inventions de Du Haillan. Ce poème, annoncé comme un chef-d'œuvre, n'obtint qu'un succès de fou rire, et l'héroïne se trouva enveloppée dans la chute du malheureux poète. L'effet de ce désastre littéraire fut si grand, qu'il fit, même pour les bons esprits, approcher le ridicule de la vie la plus propre à le défier par la grandeur des souffrances et des services. Les travaux d'érudition, si nombreux dans le XVIIe siècle, se détournèrent de cet écueil comme par un dessein concerté, et l'opinion demeura suspendue dans une sorte d'incertitude dont les travaux apologétiques, d'ailleurs inédits, d'Edmond Richer sur la pucelle n'étaient pas en mesure de la tirer.

Telle était sur cette partie de notre histoire la disposition déplorable de l'esprit public lorsque Voltaire osa l'acte dont l'accablante responsabilité ne retombe pas moins sur son temps que sur lui-même. Cette œuvre était en effet le plus cruel châtiment qui pût être infligé à un pays pour son ignorance et pour son ingratitude. La leçon profita : toute sceptique que fut cette génération, tout indifférente qu'elle demeura aux grandeurs de l'âme et de l'histoire, elle s'indigna qu'on la crût tombée assez bas pour oser lui servir une telle pâture. La publication de *la Pucelle*, qui eut lieu au milieu du XVIIIe siècle, détermina un vif retour, dont l'effet fut de commencer sur des bases très étroites, il est vrai, et avec des matériaux fort incomplets, une sorte de réhabilitation de Jeanne d'Arc. Lenglet-Dufresnoy et l'abbé Dartigny s'attachèrent à venger l'honneur de la femme et de la guerrière. Cette œuvre fut continuée avec plus de science et d'autorité par M. de Laverdi, ancien ministre du roi Louis XV, et ce fut en se rattachant au même mouvement d'idées qu'écrivirent plus tard MM. Le Brun des Charmettes et Berriat Saint-Prix. Si ces écrivains n'ont pas unanimement admis l'inspiration divine de Jeanne, ils ont du moins reconnu qu'elle y croyait pleinement elle-même.

et tous ont constaté la pureté d'une vie sur laquelle il n'est pas un témoignage contemporain qui ne concorde, même devant le tribunal de l'évêque de Beauvais.

Jeanne d'Arc était donc à peu près réhabilitée pour le XIXe siècle (1); mais si le pays avait retrouvé le respect de son nom, c'était sans la connaître encore : la France n'avait jamais été admise à contempler face à face, dans la naïveté de ses vertus, l'amertume de ses épreuves et les sublimes élancemens de son âme, l'être unique dans l'humanité et dans l'histoire sans lequel ce pays aurait cessé de compter au rang des nations. L'un des plus sérieux services qu'on pût rendre à la France, c'était de lui montrer ce qu'elle vaut aux yeux de Dieu par la grandeur même des moyens qu'il emploie pour la sauver.

Un étranger qui porte dignement un nom illustre a le premier de nos jours appelé l'attention de l'Europe savante sur un épisode qui suscite tant de problèmes de psychologie et d'histoire. M. Guido Goerres a passé le Rhin pour l'étudier à ses sources : il a présenté à sa patrie dans sa vérité grandiose la physionomie de la sainte guerrière, non moins défigurée par les romanesques inventions de Schiller que par les brutalités de Shakspeare; mais c'était à la science nationale qu'était heureusement réservé l'entier accomplissement de cette œuvre de haute justice et de haute critique. Elle a été accomplie par M. Quicherat avec un savoir, une conscience et une méthode qui font de sa grande publication sur Jeanne d'Arc l'un des monumens les plus précieux et les plus utiles de l'érudition moderne. M. Quicherat a édité le texte intégral des deux procès : il a mis chacun en mesure de contempler la fière jeune fille devant ses juges dans l'incomparable grandeur de son patriotisme et de sa foi; il a vulgarisé des détails ignorés ou travestis de l'enquête ouverte pour la réhabilitation de la victime, enquête dans le cours de laquelle de nombreux témoins, paysans, prêtres, princes et guerriers, viennent révéler jusqu'aux plus secrets mystères de la vie de Jeanne.

A ces documens, éclairés par un commentaire sobre et sage, M. Quicherat a joint la totalité des textes inédits ou incomplétement publiés émanant des contemporains de la pucelle, que ceux-ci aient écrit en vers ou en prose, en France ou au dehors, et il a donné d'ailleurs un développement égal aux publications du parti français et à celles de la faction anglo-bourguignonne. Le lecteur se trouve donc placé désormais en présence d'une masse de témoignages d'où jail-

(1) Cette réhabilitation ne s'étend pas encore d'ailleurs au-delà de nos frontières : il suffit, pour en rester convaincu, de lire le jugement que porte sur la pucelle d'Orléans le plus illustre historien contemporain de l'Angleterre catholique. Voyez Lingard, *Hist. of England.*

lissent des flots de lumière. Dans des aperçus originaux joints à sa publication, M. Quicherat a exposé avec une courageuse liberté les convictions qu'a suscitées dans son esprit ce long commerce avec une femme dont les actes, soumis à la plus rigoureuse analyse, demeureraient sans nulle explication plausible, si l'on n'en acceptait l'interprétation qu'elle en donne elle-même.

Je voudrais dire quelles impressions m'a laissées cette étude d'un intérêt sans égal, et, à l'aide de travaux dont l'honneur appartient à d'autres, replacer Jeanne d'Arc dans le milieu tout plein de troubles et de passions où elle a vécu et souffert. Je n'aurai garde, on le comprend, de rappeler tous les incidens d'une histoire qu'on sait par cœur; mais je signalerai les aperçus nouveaux suggérés par tant de documens ignorés, et je démontrerai facilement, je crois, pièces en main, que les esprits les plus raisonnables en cette matière sont ceux qui, n'y portant aucune idée préconçue, consentent à incliner leur raison devant des faits dont l'évidence accable et confond.

L'époque où parut Jeanne d'Arc appartient à ces temps durant lesquels les sociétés flottent incertaines entre une pensée dont l'énergie s'est épuisée et une idée qui ne s'est pas encore résolument produite. L'Europe avait vu finir dans les scandales et les perplexités du grand schisme l'ère magnifique durant laquelle l'église s'était épanouie dans sa plus éclatante fécondité. L'esprit humain n'était pas encore en révolte ouverte contre la foi; mais le scepticisme germait en s'ignorant lui-même, comme la larve du ver caché au calice d'une fleur encore brillante. Venue entre les croisades et la réforme, Jeanne d'Arc allait dans sa courte carrière subir la double influence de saint Louis et de Calvin. L'esprit de l'un explique en effet les merveilles de sa vie, et l'esprit de l'autre ne fut point étranger aux impitoyables rigueurs de sa mort. La France était trop croyante pour ne pas l'acclamer dans l'éclat de sa victoire; mais elle ne l'était plus assez pour la soutenir jusqu'au bout dans l'obscurcissement de sa fortune et l'amertume de ses épreuves.

II.

La lutte ouverte entre la France et l'Angleterre après l'avénement de la maison de Valois avait eu des phases diverses : dans sa première période, elle avait été un grand duel engagé entre deux dynasties pour la suprématie de l'Europe occidentale; car si la guerre commença d'abord sous Philippe de Valois avec une certaine hésitation de la part des populations françaises, qui flottaient incertaines entre deux maisons dont aucune ne leur était étrangère, elle avait pris bientôt, grâce à l'habile politique de Charles V servie par l'hé-

roïsme de Du Guesclin (1), le caractère d'un véritable mouvement patriotique contre l'invasion anglaise. Lorsque Charles V mourut en 1380, le sort des armes avait prononcé, et l'on devait croire que c'était à toujours. Ce prince, qui, selon Du Tillet, ne vêtit jamais armure, avait repris la pleine possession de son royaume, et si Édouard III était demeuré le plus grand guerrier de l'Europe, Charles V, riche en finances et vainqueur de toutes les factions qui avaient menacé sa jeunesse, en était devenu le souverain le plus absolu et le plus puissant.

L'enfant qui allait s'appeler Charles VI reçut donc une couronne qu'il n'était plus donné à l'étranger d'ébranler sur son front. Bien loin d'être dans ce moment-là en mesure d'inquiéter la France, l'Angleterre paraissait à son tour dans le cas de trembler pour elle-même. La pensée de Charles VI aux premiers temps de son règne fut en effet de reporter dans l'île voisine tous les maux que celle-ci avait depuis deux générations déchaînés sur la France. Comment ce prince, qui, du haut des falaises de Picardie, menaçait les côtes d'Angleterre à la tête de l'armée victorieuse à Rosebecque, fut-il conduit à déshériter son propre fils pour préparer le sacre d'un monarque anglais dans la basilique où dormaient tant de rois de sa race? Ce fut l'œuvre et le châtiment d'une corruption jusqu'alors sans exemple parmi les peuples chrétiens, corruption qui descendit de la cour dans la nation, et menaça toutes les existences et toutes les fortunes par le déchaînement des forces brutales. La France, mise au pillage par les princes du sang, ses protecteurs naturels, avait cessé de s'appartenir à elle-même longtemps avant que Henri de Lancastre se décidât à profiter de son épuisement pour paraître sur un champ de bataille où il fut appelé tour à tour par la faction d'Orléans et par celle de Bourgogne. Tout était commun en effet dans les procédés de celles-ci, et à l'attentat de la rue Barbette avait répondu celui du pont de Montereau.

Toutefois, pendant que la faction d'Orléans, dirigée par un prince type brillant de toutes les qualités comme de tous les vices de sa race, ne représentait encore que d'égoïstes intérêts, la faction de Bourgogne s'était donné plus de cohésion et de puissance en devenant le point d'appui de tous les griefs populaires, et en ranimant dans la nation les idées hardies si bruyamment professées par les états-généraux dans le cours du siècle précédent; mais ces inspirations réformatrices, provoquées par d'odieux calculs et mises au service d'intérêts étrangers, n'eurent d'autre résultat que de provoquer des scènes dont nos plus hideuses journées révolutionnaires

(1) Voyez *le Connétable Du Guesclin* dans les *Études sur les fondateurs de l'unité nationale en France*, n° de la *Revue* du 15 novembre 1842.

n'ont pas dépassé l'horreur. L'anarchie fit donc incliner les intérêts, à défaut des cœurs, vers une dynastie nouvelle, acceptée par l'une des factions nationales en haine du dauphin, qui s'était jeté dans les bras de l'autre. La pensée que tant de maux ne pouvaient être conjurés par cette maison de Valois divisée contre elle-même, et où la voix de la nature était muette jusque dans le cœur d'une mère, découragea un moment la France d'une fidélité dont la déliait solennellement un roi en démence. Durant cet affaissement universel, Isabeau de Bavière et le duc de Bourgogne, réconciliés par l'espoir d'une commune vengeance, purent proclamer, sans soulever l'indignation publique, l'avénement d'une royauté représentée par un prince étranger, mais habile, qui, entre tant de factions impuissantes et décriées, promettait au moins un gouvernement à la France. Le sentiment public en était là lorsque la domination anglaise reçut une sorte de titre légal par le traité de Troyes. En vertu de ce traité, Henri V de Lancastre devenait le gendre et le successeur désigné du roi Charles VI, et prenait comme régent le gouvernement du royaume.

Cependant le troisième fils du monarque, devenu dauphin par la mort prématurée de ses deux frères, errait dans les provinces centrales en fugitif plutôt qu'en prétendant. Charles de Touraine, léger comme tous les princes de sa maison, timide comme un enfant repoussé des bras paternels, avait marché de faute en faute depuis le commencement de son rôle politique. En acceptant la responsabilité personnelle de l'assassinat commis contre Jean-sans-Peur, il avait élevé entre lui et la maison de Bourgogne une barrière qui semblait infranchissable, et il ne s'était pas moins gratuitement aliéné le duc de Bretagne. Dominé par des favoris médiocres, Charles était sans suite dans ses desseins comme sans fidélité dans ses relations, et cherchait au milieu de distractions vulgaires l'oubli de maux dont la grandeur ne relevait ni son cœur ni son intelligence. Écrasé par les déclarations d'une furie qui affichait son propre déshonneur pour infirmer dans sa source le droit héréditaire de son fils, le prince semblait participer, sur ce droit même, à l'incertitude que ses ennemis s'efforçaient de propager. L'orgueil de son sang n'éclatait ni dans ses allures ni dans ses actes : triste jusque dans le plaisir, incertain jusque dans le succès, on eût dit qu'il fléchissait sous sa fortune, et que le dernier des Valois, comme le dernier des Atrides, sentait peser sur sa tête les pieds d'airain du sort.

L'espèce de résignation, pour ne pas dire de facilité, avec laquelle le nouveau roi paraissait accepter son malheur avait été à la mort de Charles VI l'un des plus sérieux obstacles au succès d'une cause déjà compromise par tant de fautes, et qui ne se fût jamais relevée si elle n'avait été celle de la France. Ses auxiliaires étrangers, ceux que l'Écosse lui envoyait en haine de l'Angleterre, ceux qu'il recevait de

l'Italie et des provinces méridionales par l'influence de la maison d'Armagnac, lui enlevaient plus de force morale qu'ils ne lui prêtaient de force militaire. La vraie France de ce temps-là, celle qui s'étend des bords de la Meuse à ceux de la Seine et de la Loire, ne se sentait pas représentée dans un camp où dominaient des montagnards des Hébrides, des archers milanais et de faméliques Gascons. Elle n'avait nulle confiance dans cette cour nomade composée d'hommes obscurs qui se disputaient la faveur de leur maître sans parvenir à la fixer.

Depuis qu'il portait le titre de roi, Charles n'avait pas été plus heureux que lorsqu'à l'excitation des conseillers de sa première jeunesse il avait accepté la complicité d'une faction jusque dans ses crimes. Quelques succès, dus à des bandes que leur indiscipline rendait incapables de toute opération décisive, n'avaient point réparé les désastres de Crevant et de Verneuil, où ce prince avait perdu dans ses auxiliaires écossais la force principale de son armée. Il est constaté, par les aveux mêmes du roi, qu'aux jours qui précédèrent l'arrivée de Jeanne d'Arc il méditait une retraite en Écosse, et l'on sait que la plupart des tristes personnages qui formaient alors son conseil n'aspiraient qu'à ménager quelque part à leur maître une petite souveraineté, calcul qui n'aurait servi des intérêts personnels qu'en compromettant pour jamais ceux de la France. C'était donc avec la confiance la plus entière, et en apparence la mieux fondée, que les Anglais, maîtres du pays jusqu'à la Loire, s'avançaient avec toutes leurs forces, afin de pénétrer par Orléans au centre des provinces méridionales, qui prêtaient à la cause de Charles VII un concours plus égoïste que dévoué, car ces provinces n'appuyaient les droits de cette royauté fugitive qu'à cause de sa faiblesse, et pour se maintenir en face d'elle dans la demi-indépendance à laquelle elles aspiraient toujours.

Toutefois, lorsqu'au mois d'octobre 1428 les Anglais commençaient ce siége mémorable, la royauté de Henri VI ne reposait point en France sur des bases aussi solides qu'on aurait pu le croire à en juger par le désarroi du parti contraire. La nation s'était abandonnée plutôt qu'elle n'avait été vaincue, et elle se sentait supérieure à sa triste fortune. Les Anglais n'avaient pu conduire sur le continent que des forces insuffisantes, car le mauvais vouloir de ses communes avait plus d'une fois contraint Henri V de mettre en gage jusqu'aux diamans de sa couronne pour payer la solde de son armée. Après sa mort, le gouvernement de l'enfant qui lui succéda n'exista plus à Paris que sous le bon plaisir de la faction bourguignonne. Aux yeux de ce parti, les étrangers étaient des auxiliaires et point des conquérans, position qu'il mettait autant de soin à maintenir que les Anglais en prenaient pour la changer. Si les ennemis des

Armagnacs avaient été conduits par l'entraînement des circonstances et des passions à opposer au dauphin un prétendant étranger, il ne leur avait pas été donné de se transformer eux-mêmes dans leurs plus intimes instincts. Des froissemens quotidiens révélaient l'incompatibilité de cette royauté importée avec le génie français, et d'autre part l'esprit britannique, rebelle à toute assimilation, abordait de front tous les obstacles que la prudence aurait commandé de tourner.

Le duc de Bedford, régent de France pour le jeune Henri VI, était un prince d'une habileté consommée, mais ses efforts n'empêchaient point la bourgeoisie et le clergé de se lasser d'un gouvernement formaliste et hautain que les vues divergentes des princes de Lancastre laissaient sans unité dans ses plans et sans ressources pécuniaires dans ses besoins. Lorsque, pour les maintenir sous sa bannière, Bedford distribuait aux seigneurs d'Angleterre les duchés et les seigneuries du royaume, les grands qui avaient adhéré au traité de Troyes étaient conduits à se demander si, en donnant en France un tel pied à l'étranger, ils avaient aussi bien servi leurs intérêts que leurs haines. Dans les temps de révolution, c'est le plus souvent par les exigences de ses alliés qu'on arrive à se rapprocher de ses anciens adversaires. Ainsi agit d'abord le duc de Bretagne, qui, sans servir Charles VII, avait fini par se détacher des Anglais. Le duc de Bourgogne inclinait vers le même parti, et ces dispositions, bien que très vagues encore, étaient fort naturelles. Si la maison de Bourgogne avait mis le feu dans Paris pour y jouer le premier rôle, en présence du régent anglais son chef n'était plus que le second personnage du royaume. Aussi, malgré le lien de famille qui rattachait ces deux princes, le chef du parti bourguignon n'était plus fidèle à l'Angleterre que par fidélité à sa propre faction, de telle sorte que si le parti de Charles VII continuait à demeurer impopulaire et impuissant, la royauté de son rival commençait à son tour à devenir à charge à la plupart de ceux qui l'avaient faite.

Comment rétablir un lien entre le roi légitime et la nation, étrangers l'un à l'autre? comment relever celle-ci du profond découragement où l'avaient jetée tant de misères? Que fallait-il pour ranimer le cœur de ce pauvre peuple qui depuis quinze années « ne connoissoit que feux, volleries, pilleries, carnages, et en brief tous les maux de ces furieux temps (1), » et pour que, se relevant du fond de l'abîme, il retrouvât tout à coup sa foi dans ses destinées? Il fallait que le cours des événemens échappât, par une péripétie soudaine, aux mains qui ne tentaient pas même de les diriger, et qu'une vision radieuse, illuminant toutes les ténèbres, dissipât et les incertitudes du prince sur son propre droit et celles de la nation sur son

(1) Étienne Pasquier. *Recherches de la France*, liv. v, ch. 6.

avenir. Pour sentir sa honte et retrouver la puissance de la secouer, il fallait que le peuple de Charles-Martel et de saint Louis s'incarnât dans un type héroïque, et que cette génération, abaissée par le malheur, reprît confiance en Dieu en le voyant s'incliner vers elle.

La France tenait une trop grande place dans l'économie générale des idées et des choses pour que la Providence la laissât périr faute d'un miracle pour la sauver. A la veille du jour où elle allait devenir le point d'équilibre entre les croyances catholiques et les aspirations naissantes du monde moderne, elle ne pouvait disparaître comme une peuplade obscure sous une invasion qui n'était pas même l'œuvre d'un grand peuple, mais celle d'une dynastie destinée à ne laisser dans l'histoire britannique que le souvenir des plus stériles forfaits.

L'Europe considérait sans doute comme perdue la cause de ce roi vagabond, sans royaume, sans armée, sans prestige personnel, et lorsque le comte de Salisbury fut parvenu à enlacer Orléans dans un cercle de bastilles réputées imprenables, l'on tint pour certain au dehors, tous les témoignages du temps l'attestent, que cette ville devrait bientôt succomber, malgré l'héroïsme de ses habitans, chez lesquels survivaient, comme au cœur même de la nation expirante, les dernières étincelles du patriotisme français. Mais le peuple dans ses chaumières n'en jugeait ni comme l'étranger, ni comme les bourgeois et les seigneurs qui avaient livré la France. Ce peuple était sans doute incapable de rien tenter d'efficace dans l'épuisement auquel il avait été réduit; cependant il persistait à espérer contre toute espérance, et lorsque le sol de la patrie se dérobait sous ses pieds, il se réfugiait dans l'inviolable domaine de son imagination et de son cœur; il attendait son salut non de la terre, mais du ciel, non de la force, mais de la faiblesse. Des prophéties circulaient depuis longtemps dans toutes les provinces, annonçant à cette nation, qui avait vu se dérouler tant de scandales, *que la France, perdue par une femme, serait un jour sauvée par une femme.*

Je n'entends point reprendre ici en sous-œuvre la thèse fameuse que *tous les grands événemens de l'histoire ont été prédits;* mais en s'en tenant strictement au temps qui nous occupe, il est certain que l'attente d'une libératrice envoyée pour mettre un terme aux maux de la France était dans la première partie du xve siècle une croyance aussi répandue que l'avait été dans le monde romain, à la veille du grand avénement, l'opinion antique et constante qu'un être mystérieux sortirait bientôt de la Judée pour conquérir et gouverner le monde (1). Des prédictions attribuées à Merlin annonçaient que le

(1) « Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri ex ipso tempore

salut viendrait à la France d'une vierge sortie d'un bois épais, situé sur les frontières de la Lorraine, et ces prédictions, très souvent alléguées par Jeanne elle-même, exercèrent une grande influence et sur l'opinion publique à Vaucouleurs, lorsqu'elle y annonça sa mission, et sur le roi, qui ne se résolut à l'entendre que contre l'avis de la plupart de ses conseillers (1).

III.

Le drame d'où sortit le salut du royaume commença dans une obscure vallée enlacée dans les possessions de la Lorraine et de l'empire. Entouré de garnisons bourguignonnes qui occupaient presque toutes les places voisines, séparé par cent lieues de pays des provinces demeurées fidèles à Charles VII, le village de Domremy, si pauvre et si éloigné qu'il fût du centre des luttes politiques, en avait reçu le contre-coup et gardait à la royauté et à la France une fidélité que l'histoire constate sans l'expliquer. Les habitans de ce poste avancé du royalisme perdu dans des provinces depuis longtemps soumises au gouvernement anglo-bourguignon aimaient cordialement le roi de France, et haïssaient l'Anglais de la haine vigoureuse qui enflammait en ce moment-là le cœur des défenseurs d'Orléans. Les déclarations de Jeanne à son procès constatent l'énergie des passions populaires au fond de ce hameau, dont les enfans engageaient chaque jour des luttes sanglantes contre ceux des localités voisines qui, professant généralement des opinions bourguignonnes, insultaient par leurs sarcasmes au droit du soi-disant dauphin (2). Les horreurs de la guerre n'avaient pas épargné ce coin de terre dans ces temps affreux où les biens de tous appartenaient au premier occupant, la France, selon l'heureuse expression d'un contemporain (3), ressemblant alors à la mer, où « chacun a autant de seigneurie comme il a de force. »

Au milieu de ces périls et des souffrances qui en étaient la suite journalière, naquit à Jacques d'Arc et à Isabelle Romméc, honnêtes cultivateurs de Domremy, une fille qui vint ajouter une charge nou-

fore ut valesceret Oriens, profectique Judeâ rerum potirentur. » (Tacit., *Histor.*, lib. v, ch. 13.) — « Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis ut eo tempore Judeâ profecti rerum potirentur. » (Sueton., *in Vespas.*)

(1) « Prophetisatum fuit quod Francia per mulierem deperderetur, et per unam virginem de Marchiis Lotharingiæ restaurari debebat. » (*Proc. de réhabilit.*, II, p. 477, III, p. 133.) — « Erant prophetiæ dicentes quod circà nemus quod vocaretur gallicè *le Bois-Chenu*, debebat venire quædam puella quæ faceret mirabilia. » (*Proc. de condamn.*, I, p. 68, 213.)

(2) *Procès de condamn.*, t. Ier, p. 66.

(3) Alain Chartier.

velle à l'entretien d'une famille déjà nombreuse. L'enfance de Jeanne n'eut rien qui la distinguât de celle de la plupart des filles de laboureurs. Elle passait sa vie entre sa mère et ses sœurs, occupée à coudre et à filer, et n'allait que rarement aux champs garder le troupeau remis aux soins de ses frères et de ses sœurs. Il est surabondamment établi, par les déclarations d'une foule de témoins entendus lors de l'information de 1455 à Domremy et à Vaucouleurs, qu'elle n'avait pas été préparée aux violens exercices dans lesquels elle déploya tout à coup une dextérité si surprenante, car sa vie casanière ne fut interrompue que par deux excursions de quelques jours à Toul et à Neufchâteau. En présence de tels témoignages, il devient impossible d'expliquer comment Monstrelet (1) a pu transformer en hardie servante d'auberge et en une sorte de virago la plus timide des jeunes filles; il doit paraître plus étrange encore que d'autres écrivains accrédités, parmi lesquels on s'étonne d'avoir à citer Pasquier lui-même (2), aient pu donner vingt-neuf ans à une accusée qui déclare devant ses juges, sans aucune contradiction, qu'elle en a dix-neuf.

Il n'est pas difficile de se représenter Jeanne d'Arc dans son enfance d'après les déclarations très concordantes recueillies aux lieux où s'écoula sa vie obscure (3). *Jeannette* était une petite fille d'une figure élégante et délicate, quoique d'une constitution robuste, très occupée de ses devoirs domestiques et fort aimée de ses compagnes, encore qu'elle ne prît part à leurs jeux qu'avec une sorte de réserve; tous ses voisins attestent en effet qu'elle s'éloignait d'ordinaire des plaisirs bruyans, n'aimant ni à s'ébattre, ni à danser, ce qui ne l'empêchait pas de porter dans son commerce habituel une sorte de gaieté tranquille. La seule chose qui pût la faire remarquer alors, c'était une piété fervente, quoique nullement singulière. Elle trouvait une joie peu ordinaire dans l'enfance à remplir les plus stricts devoirs de la religion; elle visitait les malades, disposait pour les pauvres du peu de superflu dont elle jouissait elle-même, et plus d'une fois, selon l'attestation d'un déposant, elle coucha sur la dure afin de leur prêter son propre lit. Elle ne savait pas lire, ne connaissait en fait de prières que le *Pater* et l'*Ave;* mais son intelligence était naturellement droite et n'inclinait aucunement vers les superstitieuses croyances, à peu près universelles dans ces temps et ces lieux reculés. Aux efforts persévérans de ses juges pour rattacher les inspirations qui l'entraînèrent si loin des voies communes aux en-

(1) *Chronique* d'Enguerrand de Monstrelet, t. II, ch. LVII.

(2) *Recherches*, liv. V, ch. 8.

(3) Voyez surtout les dépositions de Jacques Morel, Durant-Laxart, Simonnin, Munier, Bernard Lachoppe, et généralement de tous les témoins entendus soit à Domremy, soit à Vaucouleurs. (*Procès de réhabil.*, t. III, p. 378 à 483.)

chantemens de l'arbre des fées, sous lequel elle venait s'abriter quelquefois avec les autres enfans du village, elle oppose des dénégations fermes et légèrement ironiques, tirées des croyances de l'église et des enseignemens de son curé. Dans cette enquête, le cœur de la douce enfant reluit comme un miroir qu'aucun souffle n'a terni : les erreurs les plus usuelles dans son siècle n'ont pas effleuré la rectitude de son esprit, et nul sentiment exalté ne s'est encore produit dans cette âme, ignorante des vices du monde comme de ses propres vertus. Jamais il ne fut plus difficile de soupçonner l'héroïsme que chez cette fillette de douze ans, réservée sans maussaderie, grave sans tristesse, qui ne connaissait d'autre plaisir que d'ouïr la messe chaque matin et de prier avec dévotion au tintement de l'*Angelus* du soir.

Une crise s'opéra cependant dans cette nature placide. Vers la treizième année de son âge, Jeanne, sans sortir encore du calme extérieur de sa vie, est agitée par des émotions contre lesquelles elle engage visiblement une lutte terrible. Ce fut à l'époque où les maux de la guerre vinrent fondre sur la lointaine vallée et contraignirent les habitans de Domremy à se réfugier avec leur bétail, soit dans les murs de Neufchâteau, soit dans une petite tour fortifiée qui dominait leur village. Jeanne n'avait séjourné que quelques semaines hors de son hameau natal, mais le spectacle de désolation auquel elle assista avait ouvert devant elle de nouveaux horizons. Sa piété revêtit un caractère plus ardent et plus mélancolique. Sans manquer à aucun de ses devoirs, elle recherchait davantage la solitude, allant de sanctuaire en sanctuaire pour demander à la Vierge sainte de lui épargner les épreuves dont le pressentiment bouleversait déjà son être, et priant le plus souvent à l'ombre des forêts, dont le murmure semblait correspondre aux tempêtes de son âme (1). Le son des cloches lui causait surtout d'inexprimables ravissemens, elle le suivait à travers les airs, comme si des voix du ciel fussent descendues vers elle avec leurs vibrations sacrées. L'enquête a conservé le naïf témoignage du marguillier auquel elle fit de petits présens pour le déterminer à sonner les cloches de la paroisse à toute volée (2).

Ses parens ne reconnaissaient plus leur Jeannette. Son cœur portait le poids d'un secret qu'elle s'efforçait de leur cacher, des soupirs

(1) « Et sæpè cùm jocaret insimul cum aliis puellis in pasturis sivè pascuis, Johanna se trahebat ad partem et loquebatur Deo, ut sibi videbatur, et ipse, et alii deridebant eam. Bona erat et simplex, nebat, necessaria et utilia domus præparabat, ad aratrum cum patre ibat, frequentabat ecclesias et loca sacra, ità quod aliquotiens, dum erat in campis et ipsa audiebat campanam pulsare, ipsa flectebat genua, portabat sæpè candelas et ibat ad Nostram Dominam de *Bermont* in peregrinationem. » (Déposition de Jean Waterin, *Proc. de révis.*, t. II, p. 420.)

(2) « Et ipsa promiserat eidem testi dare lanas ut diligentiam haberet pulsandi completorias. » (Déposition de Perrin le drapier, t. II, p. 413.)

s'échappaient avec ses prières, et quoique la jeune fille continuât à édifier le village par une fréquentation encore plus assidue des sacremens, ils entendirent plus d'une fois dans le silence de la nuit sortir de sa bouche des mots étranges; elle parlait d'armes, de guerre et de voyage en France. Son père, troublé, rêva qu'elle était partie avec un soldat, songe affreux qui mit le vieux Jacques au désespoir, car il aurait, disait-il, noyé de sa main sa fille chérie plutôt que de la laisser consommer son déshonneur (1). Ce secret, que l'innocente enfant n'osait pas livrer à sa mère, puisqu'il impliquait la cruelle nécessité de s'en séparer, était néanmoins trop accablant pour qu'elle n'en allégeât pas le fardeau par quelques demi-confidences. Il arriva pour Jeanne d'Arc ce qui advient toujours pour les êtres supérieurs à l'humanité. Sa mission fut d'abord reconnue par un cénacle restreint d'initiés. Ce fut la famille Laxart qui reçut les premières semences de la foi destinée à sauver la France. Jeanne annonça à son oncle et à sa tante que les maux du royaume touchaient à leur terme, car, malgré son indignité, les anges et les saints du paradis la visitaient chaque jour pour lui signifier que par sa main les Anglais seraient bientôt chassés du royaume, et qu'elle mènerait le dauphin à Reims pour l'y faire sacrer. Elle avait fait, disait-elle, de vains efforts pour repousser les pensées qui depuis plusieurs années la dévoraient comme une flamme, mais elle n'avait pu soutenir contre Dieu une lutte inégale, et devenue sous sa main comme un roseau pliant, la vierge vaincue répétait du fond de son cœur le grand mot qui précéda la délivrance de l'humanité : *Qu'il me soit fait selon votre parole!* On peut inférer des déclarations des membres de la famille Laxart qu'ils furent promptement subjugués par l'ascendant de la jeune fille, et que les prophéties qui avaient alors grand cours en Lorraine, touchant une future libératrice du royaume, furent le motif principal de leur adhésion (2).

De plus en plus malheureuse et agitée, Jeanne avait obtenu de ses vieux parens la permission d'aller passer quelques semaines à Vaucouleurs, dans sa famille maternelle, et ce voyage fut dans sa pensée le premier pas vers le but où l'entraînait une irrésistible puissance. Elle parvint à décider son oncle à s'ouvrir au capitaine qui tenait la place pour le roi, et le bon Laxart alla lui conter le cas de sa nièce, qui, comme on peut le conjecturer par l'enchaînement des faits, commençait déjà à s'ébruiter. Robert de Baudricourt mourut une année avant l'ouverture de la seconde enquête et n'a pu y

(1) *Proc. de condamn.*, t. Ier, p. 132.

(2) Dépositions de Durant-Laxart et de Catherine Le Royer, de Vaucouleurs, *Procès de révision*, t. II, p. 443. Voyez aussi, sur les longues perplexités de Jeanne et sa soumission définitive aux ordres de Dieu, les interrogatoires de la pucelle, et plus spécialement *Sexta Sessio.*, III *martii* (*Proc. de condamn.*, t. Ier).

déposer; mais les témoins interrogés à Vaucouleurs sont unanimes pour attester la joviale incrédulité avec laquelle le vieux chevalier accueillit le récit du père Laxart. En entendant parler d'une jeune fille qui voulait aller en guerre et partir pour faire lever le siége d'Orléans, le capitaine fut pris d'un fou rire; il crut avoir affaire à une folle ou à une ribaude, et conseilla à Laxart de corriger sa nièce à grands renforts de soufflets en faisant bonne garde autour d'elle. Jeanne mit cette première humiliation au pied de la croix, et fortifiée par les voix de sainte Catherine et de sainte Marguerite, avec lesquelles elle déclarait entretenir un commerce journalier, elle suivit résolument ses projets. Elle déclara au petit nombre de personnes devant lesquelles son cœur s'était ouvert qu'il lui fallait partir pour rejoindre le dauphin, dût-elle se traîner à pied jusqu'à lui, car elle seule au monde pouvait empêcher Orléans de succomber. Son impatience dévorait le temps et l'espace, et dans ses sublimes angoisses elle ressemblait, au dire d'une villageoise que sa foi avait vaincue, à une femme en peine attendant sa délivrance (1).

Trop sûre d'elle-même pour rien craindre, la jeune fille aborda sans intermédiaire le vieux capitaine, et lui rappelant des prédictions dont l'existence n'était alors contestée par qui que ce fût, elle lui déclara qu'elle était la personne désignée pour sauver la France et réparer les maux attirés sur le royaume par une autre femme. L'impression produite par les paroles de Jeanne fut vive, si l'on en juge par les actes qui suivirent. Robert de Baudricourt craignit sans doute d'engager sa responsabilité, soit en privant le roi, dans l'extrémité de ses affaires, d'un secours peut-être miraculeux, soit en lui adressant une créature placée sous la puissance de l'enfer. Il commanda donc au curé de la paroisse d'exorciser Jeanne pour savoir si elle venait de par Dieu ou de par Satan; mais loin de s'agiter comme une réprouvée sous l'étole, la jeune fille à genoux la serra sur sa poitrine, témoignant d'ailleurs quelque étonnement que le curé eût pu se prêter à une telle épreuve après l'avoir si souvent entendue en confession. Ce fut probablement alors que Baudricourt écrivit au roi pour l'informer des événemens qui occupaient Vaucouleurs et la Lorraine tout entière.

Le bruit en était déjà arrivé jusqu'au duc : Jeanne avait été appelée à Nanci près de ce prince, qui lui adressa de pressantes questions relatives à ses intérêts personnels et à son état de santé. Avec la réserve qui fut l'un des traits les plus persévérans de son caractère, elle répondit au duc Charles qu'elle n'avait d'autre mission que de rendre le royaume de France au dauphin, et qu'elle ne savait ni ne

(1) « Et erat tempus sibi grave ac si esset mulier pregnans, eo quod non ducebatur ad delphinum; et post hoc, ipsa testis et multi alii suis verbis crediderunt. » (Déposition de Catherine Le Royer, *Procès de révision*, t. II, p. 447.)

pouvait rien touchant les intérêts et les affaires des autres princes. Il paraît toutefois qu'elle ne quitta pas Nanci sans donner au duc des conseils chrétiens et quelque peu hardis, puisque le premier fut de mieux vivre avec la princesse son épouse, qu'il avait abandonnée; puis elle retourna à Vaucouleurs, où l'opinion lui prêtait une force sans cesse croissante, et à laquelle céda probablement Robert de Baudricourt. Les documens établissent que, dans tous les rangs de la société, beaucoup croyaient déjà à ses paroles, et que, dès son retour dans leur ville, les habitans se cotisèrent pour lui fournir un équipage convenable au début de sa grande entreprise (1).

Parmi les plus ardens promoteurs de la mission de Jeanne d'Arc, on remarquait deux jeunes gentilshommes qui, par une confiance sublime, jouèrent leur vie et leur fortune sur la parole de cette enfant. Jean de Metz et Bertrand de Poulengy l'avaient vue arriver pauvre et inconnue; ils avaient été admis à l'entendre, et bientôt la jeune fille avait triomphé de leurs doutes par son inspiration surhumaine et son adorable simplicité. « Il faut qu'avant la mi-carême j'aille vers le dauphin, leur disait-elle avec une conviction calme et une douce mélancolie, quand je devrais y user mes jambes jusqu'aux genoux. Il n'est personne en ce monde qui puisse lui rendre le royaume de France, ni rois, ni princes, ni fille du roi d'Écosse; il n'a rien à attendre que de moi seule, quoique j'aimasse bien mieux filer près de ma pauvre mère, car de telles choses ne vont pas à des personnes de ma condition; mais il faut que je parte, et j'arriverai, car mon Seigneur veut que les choses soient ainsi (2). »

Devant ces paroles, les hésitations des chevaliers se dissipèrent comme les nuages aux rayons d'un ardent soleil, et, mettant leur main dans celle de Jeanne, ils lui engagèrent leur foi, jurant de la mener eux-mêmes vers le roi, sous la conduite de Dieu, afin que le bras qui tenait encore la quenouille la quittât pour prendre l'épée destinée à sauver la France.

Ce fut l'heure solennelle où Jeanne, délaissant pour jamais la robe brunâtre apportée du village et bien souvent décrite dans l'enquête, revêtit l'habit d'homme qu'aucune puissance humaine ne put désormais lui faire abandonner. On sait avec quelle ténacité elle porta ce vêtement, persévérance devenue jusqu'au dernier jour du procès le principal grief de ses accusateurs. On n'ignore pas qu'elle le défendit au prix de sa vie, comme si ses célestes conseillers lui avaient ôté

(1) « Et dum reversi fuerunt, aliqui habitatores dictæ villæ fuerunt sibi fieri tunicam, caligam, ocreas, calcaria, ensem et similia, et habitatores emerunt sibi unum equum. » (Déposition de Catherine Le Royer.)

(2) Déposition de Jean de Novelompont, dit de Metz, et de Bertrand de Poulengy. *Procès de réhabilitation*, t. II, p. 435 et 454.

toute liberté sur ce point-là, tellement que sa force semblait attachée à son costume aussi étroitement que celle de Samson à ses cheveux. Cet habit ne fut d'ailleurs le gage de sa force que parce qu'il était le bouclier de sa pudeur. Les plus minutieux détails en avaient été combinés pour protéger la vierge sans défense (1). Si l'on en croit les témoins de l'enquête et la plupart des écrivains contemporains, une étrange puissance aurait arrêté, en présence de cette femme charmante, les plus irrésistibles entraînemens de la nature humaine. Ce vase de pureté faisait évanouir jusqu'aux désirs coupables, et Jeanne n'eut pas à contenir des passions qui ne naissaient pas en sa présence. Dispensée, selon que l'attestèrent sous serment les personnes qui vécurent dans sa plus étroite intimité, de la triste infirmité de son sexe, elle eut encore le privilége de se défendre même contre les atteintes de la pensée par un charme supérieur à celui de sa beauté (2).

La lecture des documens laisse croire que tout fut spontané dans le départ de Jeanne, auquel Baudricourt se borna probablement à ne pas s'opposer. Ses deux guides, bien loin d'avoir été baillés à sa

(1) « Portabat caligas ligatas multis ligis fortiter colligatis. » (*Procès de réhabilitation*, t. III, p. 147.)

(2) Les premiers témoignages qui se rencontrent sur ce point sont ceux des deux chevaliers, alors dans toute la fougue de leur jeunesse, qui conduisirent la pucelle jusqu'au roi, après un voyage durant lequel ils reposèrent onze nuits à côté d'elle, presque toujours sous l'abri des forêts : « Dixit etiam eundo quod ipse testis et Bertrandus qualibet nocte jacebant cum eâ insimul, sed ipsa puella, juxtà eumdem testem, suo gippono et caligis vaginatis induta, et quod eam item testis timebat taliter quod non ausus fuisset eam requirere; et per suum juramentum dixit quod numquàm habuit voluntatem ad eam, neque motum carnalem. » (*Proc. de réhab.*, t, II, p. 436.) — Bertrand de Poulengy raconte les mêmes faits que Jean de Metz et presque dans les mêmes termes. (*Procès*, t. II, p. 457.) Le prestige qui avait protégé Jeanne dans la solitude des forêts se maintint dans la liberté des camps, au sein d'un débordement universel. Ceci est attesté par tous les compagnons d'armes de la pucelle. On lit dans la déposition du comte de Dunois : « Non credit aliquam mulierem plus esse castam quam ipsa puella erat. Affirmat prætereà dictus deponens quod similiter ipse et alii, dùm erant in societate ipsius puellæ, nullam habebant voluntatem seu desiderium habendi societatem mulieris, et videtur ipsi deponenti quod erat res quasi divina. » (*Proc. de réhab.*, t. III, p. 15.) — La même observation est présentée par la plupart des chevaliers entendus dans l'enquête de réhabilitation, entre autres par Rodolphe de Gaucourt et Simon de Bellecroix; mais rien n'égale, en ce qui touche les particularités les plus secrètes de la vie de la pucelle, l'intérêt que présente la déposition de Jean d'Aulon, le guerrier le plus respecté de l'armée, que Charles VII avait attaché en qualité d'intendant à la maison de la pucelle. La naïveté de cette déposition, reçue à Lyon, et qui n'a point été couverte au procès par le voile d'une langue morte, interdit d'en reproduire les termes. (*Proc. de réhab.*, t. III, p. 219.) On trouve d'ailleurs un témoignage de l'opinion universelle des contemporains sur l'atmosphère de chasteté que Jeanne étendait en quelque sorte autour d'elle dans la *Chronique de la Pucelle*, publiée par Denis Godefroy, et qui, malgré ses lacunes, est très probablement l'œuvre d'un témoin oculaire (t. IV, p. 250). — Voyez aussi la lettre écrite du camp royal, le 21 juin 1429, par Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan, t. V, p. 114.

garde *moult envis*, comme le disent diverses relations du xve siècle (1), firent entièrement à leurs frais ce long et périlleux voyage. Ses habits, ses équipages et son cheval furent achetés par ceux qu'il est permis d'appeler ses premiers disciples. Elle se mit en route le cœur tout rempli d'une joie sereine en voyant les voies de Dieu s'aplanir devant elle. Lorsque ses compagnons éprouvaient quelque terreur en traversant trois provinces ennemies, lorsque dans leurs marches nocturnes ils se croyaient poursuivis par des partis d'Anglais ou de Bourguignons, un regard ou une parole venait raffermir ces nobles cœurs dans leur foi. Ils suivaient l'étoile de la France, et je ne sais rien de plus admirable que le naïf récit de ce voyage entrepris par six jeunes gens sur la parole d'une belle vierge dont ils respectent la pudeur, parce qu'ils attendent d'elle le salut de la patrie.

Durant ce trajet de cent lieues à travers des pays hérissés de forteresses, Jeanne se tint à cheval comme un homme de guerre, aussi calme qu'infatigable, et n'éprouvant d'autre regret que celui d'être forcée d'éviter les églises et de ne point entendre la messe. Au douzième jour, la petite troupe atteignit Chinon, résidence de la cour, où le bruit de ce voyage extraordinaire, si heureusement accompli, avait précédé la merveilleuse jeune fille. Jamais la ruine de la monarchie française n'avait été plus imminente. C'était après la funeste rencontre connue sous le nom de *journée des harengs*, dans laquelle les défenseurs d'Orléans, en essayant d'enlever un convoi destiné au camp anglais, avaient essuyé une défaite complète malgré l'héroïque résistance du bâtard de sang royal qui, dix ans plus tard, se nomma le comte de Dunois. Aucun espoir ne restait à la malheureuse cité, qui, dans la prévision de sa chute prochaine, venait d'envoyer une députation vers le duc de Bourgogne, pour demander à être placée en dépôt entre ses mains. Le parti de Charles VII, dévoré par les dissensions, était dans l'impossibilité manifeste de rien tenter désormais pour la secourir; enfin le roi lui-même, réduit à la dernière détresse, ne satisfaisait plus à ses besoins personnels qu'à l'aide des expédiens dont tant de chroniques nous ont conservé le piquant souvenir (2). Dans une situation aussi critique, il était, ce semble, aussi naturel de recourir sans hésiter à des moyens extraordinaires qu'il l'est à un malade d'appeler l'empirique lorsqu'il est abandonné du médecin.

(1) *Journal du Siége d'Orléans*, t. IV, p. 125.

(2) Aux témoignages des chroniques on peut ajouter ceux de l'enquête. On lit, par exemple, dans la déposition de Marguerite Latouroulde, veuve du trésorier du roi, qui fut l'hôtesse de Jeanne d'Arc : « Quo tempore erat in hoc regno et in partibus regi obedientibus tanta calamitas et pecuniarum penuria quod erat pietas, imò omnes regi obedientes erant quasi in desperatione; et hoc sit loquens quia suus maritus qui erat tunc receptor generalis, nec de pecuniâ regis, nec de suâ, nisi quatuor scuta habebat, et non erat modus quo civitas Aurelianensis posset juvari. » (*Proc. de réhab.*, t. III, p. 85.)

Cependant les choses ne se passèrent point ainsi, et Charles VII se raidit longtemps contre un secours dont il ignorait la véritable nature, et qu'il craignait de ne pouvoir employer sans ajouter à tous ses dangers celui du ridicule.

La plupart des gens de guerre éprouvaient une vive répugnance à recevoir dans leurs rangs une femme qui s'annonçait comme venant accomplir une œuvre dans laquelle ils avaient échoué. Plusieurs étaient disposés à penser que, s'il y avait chez cette créature une puissance surnaturelle, elle avait pu lui venir de l'enfer tout aussi bien que du ciel. Tel fut le premier sentiment du rude connétable de Richemont, que le péril du royaume avait fini par rapprocher de son souverain. Les conseillers de Charles VII n'étaient guère plus disposés à seconder l'audacieuse entreprise de la pucelle. George de La Trémouille, son favori, et l'archevêque de Reims, son chancelier, n'avaient pas pour les partis décisifs un repoussement moins vif que leur maître. La parole inspirée de la pucelle, la vigueur qu'elle entendait déployer dans la guerre, la confiance avec laquelle elle annonçait qu'après la levée du siége d'Orléans elle mènerait le roi à Reims, tout cela ne pouvait manquer d'être profondément antipathique à ces natures froides, égoïstes et méticuleuses. L'arrivée de la pucelle était un rude coup porté à leur malfaisante influence. S'ils finirent par la subir sous l'irrésistible flot des événemens, ce fut avec la pensée bien arrêtée de restreindre le plus possible la sphère de son action, et d'attendre l'heure des revers pour faire prévaloir d'autres conseils. Les amis personnels du roi Charles VII formèrent en effet le noyau du parti qui arrêta tout à coup Jeanne d'Arc dans l'élan de sa victoire, et qui bientôt après laissa consommer l'holocauste sans tenter aucun effort pour l'empêcher.

Qu'on juge des anxiétés de la jeune fille en entrant dans cette atmosphère si différente de celle de ses rêves, en entendant, après la langue des anges, cette langue des politiques! qu'on se figure surtout ses souffrances en ne trouvant que doute et froideur auprès du prince qui était, après Dieu et presqu'à l'égal de Dieu même, la seule passion de sa vie! Jeanne en effet aimait le roi avec l'exaltation d'une Vendéenne : professant des idées rares dans son siècle, inexplicables dans sa condition, elle voyait en lui le représentant de la Divinité sur la terre. Jeanne s'était fait sur cette matière une théorie qui devint la règle inviolable de sa conduite et de ses paroles. A ses yeux, Charles VII était le vicaire de Dieu dans l'ordre temporel, comme le pape dans l'ordre religieux; à ce titre seulement, il avait droit à la couronne de France, que le roi du ciel l'envoyait placer sur sa tête. Jusqu'au sacre, le prince ne fut pour elle que le gentil

dauphin; après que l'huile sainte eut oint son front, il devint le bras vivant de Jésus-Christ, dont relevait directement le royaume (1).

Cependant le monarque, pour qui Jeanne professait une sorte de culte et vers lequel elle était venue à travers tant de périls, hésitait beaucoup à l'admettre en sa présence. S'il craignait d'irriter en la repoussant ceux qui commençaient à croire en elle, il redoutait davantage de fournir à la causticité bourguignonne un nouveau thème de sarcasme et d'insulte; mais, à Chinon comme à Vaucouleurs, l'instinct populaire l'emporta sur l'esprit politique, et les enthousiastes forcèrent la main aux habiles. Le bruit de l'arrivée d'une jeune fille qui se disait envoyée par le ciel pour délivrer Orléans s'était déjà répandu dans la ville assiégée, et il y avait été accueilli avec transport par une population que son héroïsme prédisposait aux grandes inspirations. Ce peuple crut à Jeanne d'Arc avant qu'aucune victoire eût justifié sa mission, et, comme l'aveugle de l'Évangile, il fut vraiment sauvé par sa foi. Les entraînemens des multitudes tenaient encore une grande place dans les sociétés du XVe siècle, quelque sensible que fût déjà dans les rangs élevés la décadence du sentiment religieux, quelque prochain que fût l'avénement de l'esprit de négation. Les prédications ardentes du frère Richard dont les chroniques relatent tant de merveilles, les prophéties de Marie d'Avignon dont le sens semblait le même que celui des centons attribués à Merlin, toutes ces fortes impulsions imprimées à la conscience et à la pensée avaient prédisposé les peuples, dans l'abîme de leurs souffrances, à des secours d'une nature extraordinaire. Les conseillers de Charles VII fléchirent eux-mêmes sous cette influence, mais ce fut avec une confusion visible et un mauvais vouloir évident. Après trois jours d'hésitation, il fallut recevoir la jeune fille, dont Dunois avait envoyé quérir des nouvelles jusque dans le camp royal (2). Jeanne parut donc enfin devant celui qui absorbait depuis si longtemps toutes les puissances de son âme. Ici la scène change, et les événemens donnent tout à coup un éclatant triomphe à la folie du grand nombre contre la raison de quelques-uns.

(1) Pour comprendre cette théorie de la royauté chrétienne telle qu'elle était entendue par Jeanne d'Arc, il faut lire ses nombreux interrogatoires au procès de condamnation. Elle est d'ailleurs résumée dans les paroles suivantes du duc d'Alençon rendant compte dans l'enquête d'une conversation de Jeanne avec le roi, qu'il avait entendue lui-même : « Tunc ipsa Johanna fecit regi plures requestas, et inter alias quod donaret regnum suum regi cœlorum, et quod rex cœlorum, post hujus modi donationem, sibi faceret prout fecerat suis predecessoribus, et eum reponeret in pristinum statum. » (*Procès de réhabilitation*, t. III, p. 91.)

(2) La déposition du comte de Dunois constate quel était dans Orléans l'entraînement de l'opinion avant même que Jeanne eût commencé son œuvre. (*Procès de révision*, t. III, p. 2.)

IV.

Personne n'ignore que la pucelle, admise en présence du roi, alla droit au monarque, quelques efforts que fît celui-ci pour donner le change à la jeune fille en se cachant dans la foule des seigneurs, plus richement vêtus, qui composaient sa cour. M. Guido Goerres a tracé d'après les chroniques contemporaines, et en particulier d'après celle de Jean Chartier, un tableau complet de cette grande scène dans lequel l'épreuve essayée sur Jeanne est exposée avec tous ses détails. Ces faits, attestés par l'unanimité des historiens du xve siècle, reçoivent d'ailleurs une confirmation irrécusable des témoignages judiciaires consignés à l'enquête, et ne sont plus de nature à être contestés (1).

On sait également que Jeanne répétait chaque jour à Vaucouleurs qu'arrivée devant le roi, un signe lui serait à l'instant donné pour contraindre le monarque à l'accueillir et à croire en elle. *Vade audacter*, lui répétaient ses voix; *quandò tu eris ante regem, ipse habebit bonum signum de recipiendo te et credendo tibi* (2). Il est désormais démontré que ce signe consistait dans un secret dont le mot a été révélé à la postérité par les témoignages les plus concordans en même temps que les moins concertés. Nous connaissons en effet ce mystère historique, d'un côté par la déclaration du frère Jean Pasquerel, le confesseur et l'ami le plus intime de la pucelle, qui précise en quelques paroles le secret de Jeanne, en affirmant l'avoir reçu de sa propre bouche, en dehors de son ministère religieux; nous le connaissons, de l'autre, par l'aveu qu'en fit longtemps après le roi Charles VII au sieur de Boisy une nuit que ce brave chevalier avait été admis, selon l'usage du temps, à l'honneur de partager la couche de son maître.

Le mystère, dont la divulgation produisit sur Charles VII l'effet foudroyant signalé par tous les historiens, était le mot même de sa destinée et la suprême constatation de son bon droit. Un jour que le prince, telle est la version textuelle faite par lui-même au sire de Boisy, élevait à Dieu, au fond de son oratoire de Loches, un cœur plein d'angoisses et de découragement, il lui arriva de demander au ciel, dans une prière fervente, quoique toute mentale, de lui faire savoir avec certitude s'il était bien du sang des rois, et de maintenir dans ce cas sur son front la couronne de ses ancêtres, implorant, s'il n'en était point ainsi, une retraite en Écosse ou en Espagne pour lui-même et pour les serviteurs demeurés fidèles à sa triste for-

(1) Lisez surtout la déposition d'un témoin oculaire, Simon-Charles, qualifié dans l'enquête président de la cour des comptes. (*Proc. de réhab.*, t. III, p. 114.)

(2) Interrogatoire de la pucelle, x *martii*. (*Proc. de condamn.*, t. Ier, p. 113.

tune (1). Peu de temps s'était écoulé depuis que le monarque avait ouvert son âme devant Dieu, et l'on peut juger de son émotion en entendant Jeanne lui dire à voix basse ces propres paroles, attestées en justice par l'homme qui l'avait le mieux connue : « Je viens vous dire de la part de *Messire* que vous êtes vrai héritier de France et *fils du roi*, et qu'il m'envoie pour vous conduire à Reims, où vous recevrez votre sacre (2). »

La nature de ce secret explique la persévérance avec laquelle Jeanne refusa de le divulguer à Rouen devant les juges qui auraient pu tirer un si dangereux parti des incertitudes du monarque. Poursuivie avec acharnement sur ce point-là, l'accusée a recours aux allégories parfois les plus étranges pour concilier son profond respect pour le roi avec celui dont elle ne se départ jamais pour la vérité. Tantôt elle a déposé elle-même une couronne d'or sur la tête de Charles VII, tantôt un ange descendu du ciel est venu ceindre son front d'un diadème lumineux (3). Il y a dans cette partie des interrogatoires des embarras et des réticences sans mensonge. La paysanne envoyée vers le roi pour rasséréner son âme pouvait à bon droit se dire une messagère du ciel, car depuis le jour où, sous l'arbre de Membré, des anges annonçaient au père d'un grand peuple les bénédictions promises à sa race, il n'y eut peut-être rien de plus saisissant sur la terre que le spectacle de cette vierge de dix-sept ans, venant au nom du Dieu de saint Louis réconforter le cœur de son héritier, en interposant sa parole entre les déréglemens d'une mère et les perplexités d'un fils.

L'esprit dégagé d'un poids terrible, le cœur joyeux et la mine plus fière, Charles accueillit la jeune fille, et l'admit à suivre sa cour, mais sans statuer encore sur la convenance d'utiliser ses services, tant cette matière soulevait de difficultés, pour ne pas dire de problèmes. La déposition du duc d'Alençon décrit les chevaleresques promenades dans lesquelles paraissait Jeanne sur le beau cheval donné par ce prince, dans un appareil aussi gracieux que militaire. Celles de Louis de Contes, son page, et de son intendant d'Aulon laissent deviner toute la liberté de son esprit et l'élégance de sa personne, au début de cette vie dans laquelle elle s'engageait avec autant de dignité que de calme; elles constatent en même temps ce qu'il y avait de fort dans une piété qui, loin de s'affaiblir au milieu des agitations d'un camp, suggérait à la jeune fille des austéri-

(1) La confidence du roi au sire de Boisy, son chambellan, fut répétée par celui-ci dans sa vieillesse à Pierre de Sala, l'auteur de l'écrit intitulé *Hardiesses des rois et empereurs*, manuscrit de la Bibliothèque impériale, fragment publié par M. Quicherat, t. IV, p. 277.

(2) Déposition du frère Jean Pasquerel, *Proc. de réhab.*, t. III, p. 103.

(3) Interrogatoire de la pucelle, *Proc. de condamn.*, t. Ier, p. 91.

tés à peine compatibles avec la faiblesse de son âge et de son sexe.

Dès le moment où sa mission eut été reconnue par le roi, Jeanne apparut à tous comme un être extraordinaire, doué de facultés manifestement surnaturelles; mais aux considérations politiques qui avaient arrêté d'abord les conseillers du monarque avaient succédé chez plusieurs d'entre eux, et particulièrement chez les ecclésiastiques, des hésitations de conscience fort sérieuses, et ce n'est qu'en se rendant bon compte de celles-ci qu'on parvient à comprendre les variations de l'opinion et les phases si diverses de la destinée de Jeanne d'Arc. A quel pouvoir attribuer l'universelle fascination exercée par cette jeune fille? L'esprit de ténèbres, souvent déguisé en ange de lumière, n'était-il pour rien dans des merveilles dont on voyait les effets sans en pénétrer les causes? Quelle avait été la vie antérieure de cette femme arrivée d'un lointain pays, en compagnie d'hommes de guerre? quelle était la pureté de sa doctrine religieuse? Jeanne était-elle bonne catholique? son austérité n'était-elle pas un calcul et sa pudeur une feinte? avait-elle bien droit à ce titre de pucelle qu'elle prenait elle-même avec tant d'ostentation? Question ardue et de grave conséquence dans un siècle où l'on tenait pour certain que la puissance du démon ne pouvait s'étendre là où la virginité du corps protégeait par son parfum la pureté de l'âme.

D'un caractère trop faible pour affronter des obstacles d'une pareille nature, Charles VII voulut rassurer toutes les consciences et lever tous les doutes avant d'accueillir les supplications de Jeanne et de lui permettre de s'armer pour se mettre en campagne. Celle-ci accueillit avec sa douceur habituelle l'annonce des longs délais et des pénibles épreuves auxquels elle allait être soumise. Conduite à Poitiers, où siégeait alors l'université royaliste, elle y fut gardée trois semaines en charte privée sous des regards toujours ouverts; mais soutenue par son commerce avec les anges et les saints, qu'elle disait voir aussi distinctement des yeux de son corps que de ceux de son âme (1), elle attendit avec une sereine confiance le résultat de l'information qui se suivait en Lorraine, en même temps qu'à Poitiers l'on arrachait par des visites humiliantes les secrets les plus intimes de sa pudeur. Interrogée par une commission nombreuse et au début peu bienveillante, elle ne tarda pas à confondre et la science des docteurs et les subtilités des casuistes. Enfant do-

(1) Les visions séraphiques de Jeanne d'Arc, ses conversations particulières avec sainte Catherine et sainte Marguerite, les formes sous lesquelles s'opéraient ces apparitions et les phénomènes psychologiques qui les précédaient presque toujours sont exposés dans les trois interrogatoires de Jeanne avec une précision qu'un commentaire ne pourrait qu'altérer. Ce grand mystère ne peut être étudié que dans le texte même du procès ou dans la version en langue vulgaire qu'en a laissée le greffier Manchon, et que M. Quicherat a jointe au texte.

cile de l'église, sa foi débordait en cris du cœur; à ceux qui opposaient à ses promesses pour la délivrance d'Orléans l'extravagance d'une telle tentative, elle répondait que Dieu était plus puissant que les hommes; à ceux qui lui citaient des textes, la sublime ignorante, l'œil au ciel et le dédain sur les lèvres, disait que « plus de choses étaient écrites au livre de Messire qu'aux livres des docteurs. »

Le procès-verbal des actes de Poitiers n'a malheureusement pas été conservé ; mais plusieurs membres de la commission formée dans cette ville en 1429 furent entendus dans l'enquête de 1456, et leurs dépositions attribuent à Jeanne devant les commissaires des réponses dont le ton laisse déjà pressentir son admirable attitude devant ses juges. L'impression profonde produite par sa parole est surtout constatée par Régnault de Chartres, archevêque de Reims, dont le témoignage ne saurait être suspect; ce personnage en effet subit le plus tard possible l'ascendant de Jeanne d'Arc, et le secoua bientôt au point de jouir de ses épreuves et d'applaudir à son malheur.

Durant de longues semaines, ces impassibles docteurs, traitant cette jeune fille comme un bachelier en théologie, portèrent le scalpel dans toutes les fibres de son cœur, dans tous les replis de sa naïve intelligence, sans y découvrir autre chose que des trésors infinis de patriotisme et de pureté. Aussi déclarèrent-ils à l'unanimité que la doctrine de la pucelle étant irréprochable comme sa vie, le roi pouvait, sans compromettre sa conscience, accepter ses services dans l'extrémité à laquelle étaient réduites ses affaires. Avant de paraître sur le champ de bataille et de rencontrer les Anglais, Jeanne avait triomphé de ses plus dangereux ennemis; elle avait eu raison des esprits forts et des fanatiques.

Quelque faveur qu'elle trouvât dans le peuple, elle ne s'imposa donc point à Charles VII par un de ces entraînemens soudains très communs au moyen âge. Dès le premier jour de sa carrière, elle rencontra dans les hommes d'église, dans les hommes de gouvernement et dans les hommes de guerre, des résistances qui finirent par dégénérer chez plusieurs en invincibles antipathies. Au sein de son propre parti, ses actes furent souvent dénaturés par la malveillance, toujours contrôlés par la plus sévère observation : aussi n'est-il aucun personnage dont la vie soit éclairée par des témoignages plus nombreux et plus considérables. Les faits que nous avons rappelés, ceux que nous aurons à rapporter encore, s'appuient sur des actes authentiques ou des preuves testimoniales qui manquent à coup sûr aux événemens les plus avérés, et jamais le merveilleux ne toucha d'aussi près à la certitude historique. Il serait moins téméraire de nier l'expédition d'Alexandre ou la conspiration de Catilina que de contester les circonstances principales de la vie de Jeanne d'Arc : ou

il faut admettre celles-ci, sur les solennelles affirmations qui les constatent, ou il faut brûler toutes les bibliothèques et fermer tous les tribunaux.

Jeanne accomplit si visiblement une mission, elle est si manifestement soumise à une force étrangère à elle-même, que tout lui est commandé jusque dans les moindres détails de son œuvre. Elle semble lire dans un rituel dont elle accomplit les plus minutieuses prescriptions aussi aveuglément qu'un lévite de la loi mosaïque. Elle ne veut et ne peut combattre qu'avec un certain glaive dont ses voix lui avaient révélé l'existence, et qui est caché sous terre près de l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois. Ce glaive sera reconnu aux cinq croix qui en ornent la lame, encore que celle-ci soit recouverte d'une épaisse couche de rouille. On écrit donc au curé de cette paroisse; un armurier de Tours est envoyé pour opérer des fouilles d'après les indications de la pucelle, et au milieu d'un amas de vieilles armes enfouies sous les dalles de la chapelle, le glaive est trouvé dans une position telle que la découverte exclut jusqu'à la possibilité même d'une fraude (1). Ici les témoignages sont tellement concordans, qu'il n'est assurément aucun jury qui ne rendît sur l'authenticité de cette révélation un verdict affirmatif.

En même temps que Jeanne reçoit de la main dont elle est l'instrument docile le glaive destiné à délivrer la France, elle reçoit l'étendard qu'elle portera pour n'avoir pas à verser dans les combats le sang des hommes. Sur cet étendard devra être peinte l'image du Sauveur et celle de sa mère, avec des couleurs et des inscriptions déterminées, et les indications sont ici tellement sacramentelles, que les juges de Jeanne arguèrent avec persistance au procès de la précision de ces emblèmes pour transformer cet étendard en un talisman enchanté; mais l'admirable piété de l'accusée confond dans des interrogatoires réitérés tous les soupçons et toutes les colères. Jeanne expose sans dogmatiser jamais : ce n'est point une révélatrice qui vient armée de sa force propre changer la face des nations, c'est une vierge ignorante et soumise qui, à l'exemple de celle de Nazareth, accomplit l'œuvre de Dieu sans plus la comprendre que l'expliquer (2).

V.

Enfin tous les mauvais vouloirs sont vaincus et tous les ajournemens épuisés. Jeanne est mise par le roi en demeure de réaliser ses

(1) *Procès de condamnation*, t. Ier, p. 76, 235; *Chronique* de Jean Chartier, édition Quicherat, t. IV, p. 54; *Journal du Siége d'Orléans, ibid.*, p. 129; *Chronique de la Pucelle*, p. 220.

(2) Voyez l'interrogatoire du 17 mars, traduction du greffier Manchon, *Proc. de condamn.*, t. Ier, p. 182.

promesses et de ravitailler Orléans en attendant qu'elle le délivre. Le 27 avril 1429, elle part de Blois avec une armée confondue du changement qui s'est déjà opéré dans son propre cœur. Ces affreux soudards, ivrognes, pillards et dissolus, ont, sur l'ordre d'une enfant qu'ils voient pour la première fois, éloigné d'eux toutes les femmes de mauvaise vie qui les suivaient de temps immémorial. Au lieu des blasphèmes et des cris de l'orgie, on n'entend plus s'élever dans leurs rangs que des hymnes et des prières ferventes. Jeanne n'admet auprès d'elle que des hommes retrempés par la pénitence et nourris du pain des forts; un clergé nombreux et d'étincelantes bannières précèdent l'armée qui porte à Orléans les approvisionnemens devenus si nécessaires. Au dire de tous les écrivains contemporains, depuis Jean Chartier jusqu'au chroniqueur anonyme édité par Denis Godefroy, la marche de ce grand convoi à travers les plaines de la Sologne ressemblait bien plus au mouvement d'une procession qu'à celui d'une armée. Jeanne s'avançait tenant à la main son mystérieux étendard avec une contenance ferme et sereine. Elle était heureuse comme les séraphins qui voient s'accomplir l'œuvre de Dieu; elle était confiante, et pourtant on l'avait trompée!

Effrayés à la pensée de traverser avec si peu de forces les lignes anglaises, aussi nombreuses que bien retranchées, les chefs avaient fait prendre par la rive gauche, malgré les prescriptions de Jeanne, qui entendait les forcer. Cependant, arrivés en vue d'Orléans, ils rencontrèrent devant eux des obstacles d'une nature non moins sérieuse, car on avait trop peu de bateaux pour charger les provisions, et un vent terrible empêchait d'aborder à la ville. Laissons parler ici le plus illustre témoin de cette scène, et n'oublions pas que la véracité de ces paroles, si étranges qu'elles puissent nous paraître aujourd'hui, est garantie par le témoignage le plus solennel qui puisse se présenter dans l'histoire, par le serment de Dunois. « Est-ce vous qui avez donné le conseil de venir par ce côté-ci et qui m'avez empêchée d'aller directement là où sont Talbot et les Anglais? — A quoi le déposant répondit que d'autres plus sages que lui avaient cru ce conseil plus sûr. Alors Jeanne répondit : *En nom Dieu*, le conseil de notre Seigneur est plus sûr et plus sage que le vôtre. Vous avez voulu me tromper et vous vous êtes trompés vous-mêmes, car je vous amène le meilleur secours qui ait jamais été donné à aucune ville et à aucune armée, puisque c'est le secours du roi du ciel. Il ne provient pas de moi; il vous est envoyé, à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, par Dieu lui-même, qui a eu pitié de la ville d'Orléans..... Et dit en outre le déposant qu'au même moment le vent, qui jusqu'alors avait été contraire et empêchait par sa violence le transport des vivres, changea et devint tout à coup favo-

rable. Aussitôt les bateaux partirent à pleines voiles et arrivèrent malgré le canon des Anglais. A partir de ce moment, il eut bon espoir, et supplia Jeanne d'entrer dans Orléans, où sa présence était si vivement désirée..... D'après toutes ces circonstances, il paraît audit déposant que ces choses-là venaient de Dieu plutôt que des hommes (1). »

Dunois constate au même interrogatoire que Jeanne refusa d'abord de visiter Orléans, craignant que l'armée ne retombât durant son absence dans les désordres dont elle avait si soudainement tari la source. Il fallut cependant se rendre aux vœux des nobles citoyens qui avaient si bien mérité de la France. En voyant la pucelle, ils se sentirent, selon les paroles de l'un d'entre eux, « tout reconfortez et comme désassiégés par la vertu divine qu'on leur avait dit être en cette simple pucelle, qu'ils regardaient moult affectueusement, tant hommes, femmes que petits enfans, et il y avait moult merveilleuse presse à toucher à elle et au cheval sur quoy elle estoit. »

Entrée dans Orléans, Jeanne s'y révéla sous un aspect qui n'avait pas même été soupçonné. Prenant fort au sérieux son titre de chef d'armée, elle imposa à tous la stricte exécution de ses ordres, et déploya en matière de stratégie une compétence et une rectitude d'esprit qui donnèrent à ses avis un poids considérable, indépendamment de la puissance extraordinaire qu'elle avait reçue pour les faire prévaloir. Elle eut grand'peine à pardonner à Dunois la déception dont il avait été l'auteur principal, et d'Aulon a donné dans sa déposition le récit de la scène moitié piquante, moitié terrible, dans laquelle la jeune fille, assise à table près du bâtard, lui déclare que, s'il la trompe sur les mouvemens de Falstaff et des Anglais, *elle lui fera oster la teste* (2).

Pendant qu'elle confondait les gens de guerre par la sagacité de son intelligence et par sa pénétration, tandis qu'elle préparait l'assaut des formidables bastilles élevées par les Anglais avec la solidité de places de guerre, la pucelle dictait une lettre à leurs généraux pour qu'ils eussent à vider incontinent la terre de France, où Dieu l'avait envoyée « pour réclamer le sang royal, les avisant que s'ils persistent à disputer l'héritaige au vrai héritier, lequel entrera à Paris en bonne compaignée, elle les férira et frappera, et en fera si grant hayhay, qu'encore y a-t-il mil ans qu'en France ne fut si grant, si on ne lui faict raison (3). »

Ces lettres à Talbot, au duc de Bedford et au duc de Bourgogne, que Jeanne multiplie comme des actes de conscience, sont curieuses

(1) Déposition du comte de Dunois, *Proc. de réhab.*, t. III, p. 6.
(2) *Procès de réhabilitation*, t. III, p. 212.
(3) *Procès de condamnation*, t. Ier, p. 240.

à plus d'un titre : elles constatent cette horreur du sang toujours professée par elle jusque dans les plus terribles extrémités de son ministère; elles établissent combien ce ministère lui-même répugnait à sa nature, combien il était en quelque sorte étranger à sa propre personnalité. Livrée à elle-même, Jeanne était la plus douce des femmes, la plus ascétique des chrétiennes. Elle passait ses jours et la plus grande partie de ses nuits dans l'oraison, le jeûne et la plus austère pratique des sacremens; Louis de Contes, son page, atteste, comme frère Pasquerel, son aumônier, qu'elle ne buvait jamais que de l'eau dans les somptueux banquets où sa présence enivrait les multitudes, qu'elle ne mangeait que du pain, et deux fois par jour seulement; ses compagnons de guerre sont unanimes pour déclarer qu'après le combat ses yeux étaient toujours pleins de larmes. Telle était la vraie Jeanne d'Arc lorsque le bras de Dieu ne la détournait pas de sa voie naturelle; mais sitôt que l'esprit soufflait et transformait cette frêle créature, la brebis devenait lionne, et du fond de son oratoire, elle s'élançait en poussant des rugissemens.

Un matin, tout dormait dans la ville et autour d'elle, et on la croyait elle-même ensevelie dans le sommeil après une nuit passée dans la prière. Tout à coup on l'entend crier, avec un accent de désespoir et d'horreur qui éveille toute la maison, que ses gens sont repoussés, que le sang français coule, ce sang qu'elle ne peut voir *sans que les cheveux ne lui lèvent ensur*. Au milieu de l'universel silence et de l'étonnement général, elle appelle et demande ses armes avec une telle furie, qu'on la croit frappée de vertige; elle monte à cheval demi nue, demi armée, et reçoit par la fenêtre, des mains de son page, sa lance et sa bannière; elle se dirige vers la porte de Bourgogne par la route la plus courte, encore qu'elle ne l'eût jamais parcourue, disent les témoins, et pousse son cheval avec une telle ardeur, qu'à chaque pas le fer fait jaillir le feu du pavé. Après un moment d'hésitation, on se décide à la suivre, et bientôt l'extatique vision se transforme en une scène d'émouvante réalité. Une troupe de gens d'armes avait attaqué sans en avoir reçu l'ordre l'un des retranchemens anglais, et, repoussée par des forces supérieures, elle rentrait en désarroi dans la ville. La pucelle a bientôt rétabli le combat; elle s'élance avec fureur sur cet ennemi de la France dont la pensée obsède depuis si longtemps sa vie, et qu'il lui est enfin donné de voir face à face : une foule d'Anglais jonchent le sol, un plus grand nombre est mis à rançon, le retranchement est enlevé, la terreur pénètre avec la défaite dans les rangs de l'armée anglaise, et ceux qui, au témoignage de Dunois lui-même, s'étaient depuis trop longtemps accoutumés à triompher des Français à deux cents contre mille tremblent et n'osent se défendre contre une femme

envoyée pour leur humiliation plus encore que pour leur ruine (1).

A partir de cette rencontre, chaque jour fut marqué par une victoire. Immobiles dans leurs retranchemens, les Anglais outrageaient Jeanne dans sa pudeur, lui disputant un bien qu'elle mettait au-dessus de la gloire, parce que l'une lui venait de Dieu, et que l'autre était le parfum de son propre cœur; mais leurs plus fiers chevaliers n'osaient affronter la terrible bannière, et d'assiégés les Français étaient devenus assaillans à leur tour.

Jeanne avait emporté la bastille des Augustins; il s'agissait d'assaillir la forteresse du pont, dont la prise assurait le déblocus de la place en faisant tomber toutes les défenses anglaises. Plusieurs semaines auparavant, elle avait annoncé à Gien, à Charles VII lui-même, et elle avait répété depuis à nombre de personnes, qu'elle serait blessée dans cet assaut décisif, mais elle en avait en même temps garanti le succès. Or sa parole était désormais l'oracle de l'armée et de la population tout entière, c'était l'évangile de quiconque croyait à la France. Les dispositions militaires furent prises par elle avec une habileté admirable, et Jeanne s'élança au plus fort de la mêlée avec autant d'impétuosité que de sang-froid. Une lutte terrible s'engagea entre la surhumaine confiance des uns et la rage impuissante des autres. Un javelot vint frapper Jeanne au cou, qu'il traversa, ainsi qu'elle l'avait annoncé (2); mais, relevée sitôt après toute sanglante, elle fit porter sur le rempart sa bannière, autour de laquelle l'imagination frappée de l'ennemi voyait, au dire d'un chroniqueur contemporain, voltiger des légions d'anges, et « ci-après, nous dirent et affermèrent les plus braves capitaines des François, qu'ils montèrent contremont le boulevart aussi aisément comme par un degré, et ne sçavoient considérer comment se pouvoit faire ainsi sinon par œuvre divin. »

Voyant leurs troupes frappées d'épouvante, ne parvenant plus, malgré une grande supériorité numérique, à les mettre en ligne contre ces bourgeois si longtemps méprisés, les chefs de l'armée

(1) Voir sur ce fait, au *Procès de réhabilitation*, les dépositions concordantes de Dunois, de Jean d'Aulon, de Louis de Contes, d'Aignan Viole et de frère Jean Pasquerel, témoins oculaires.

(2) Cette prédiction, rappelée par Jeanne elle-même dans son procès, t. Ier, p. 79, est relatée dans huit ou dix dépositions de l'enquête de 1456. M. Quicherat fait d'ailleurs observer qu'un document irréfragable qu'il publie ôte sur ce point tout prétexte de doute, toute possibilité de contestation. Il s'agit de la déclaration du sire de Rotselaër, consignée dans un registre de la cour des comptes de Brabant par le greffier de cette compagnie, comme étant extraite d'une lettre datée de Lyon le 22 avril 1429, lettre écrite dès-lors quinze jours avant l'événement survenu le 7, et dans laquelle la prochaine blessure de la pucelle est annoncée sur sa propre déclaration. (*Collection des Procès*, t. IV, p. 425.)

anglaise se résolurent à une retraite devenue nécessaire, puisque la prise d'Orléans était désormais manifestement impossible. Jeanne avait fait dresser un autel en plein air entre les murs et les bastilles anglaises pour y célébrer la victoire de la France. Au moment où l'ardent *Te Deum* montait dans les airs comme un long cri de délivrance, on aperçut les lignes épaisses des Anglais tournant le dos à Orléans et se dirigeant vers Meung. Alors chacun courut à son destrier et à sa lance; mais d'un signe Jeanne refréna cette ardeur si naturelle de poursuite et de vengeance. « Ils s'en vont, ne les poursuivons outre et ne les tuons, car c'est aujourd'hui dimanche, et allons remercier Dieu. » Alors bourgeois, paysans, soldats et prêtres, portant sur leurs bras l'enfant par qui leur étaient venus tant de biens, consommèrent l'alliance qui jusqu'à la dernière génération unira le peuple orléanais à sa libératrice, union touchante que la France était appelée à voir se renouveler sous la bénédiction d'un prélat dont l'éloquente parole a réveillé après quatre siècles, dans la sainte basilique, le puissant écho des acclamations du grand jour (1).

Orléans était délivré, et la France se sentait revivre. Jeanne avait accompli la première et certainement la plus hardie de ses promesses, car la terreur allait la précéder désormais, puisqu'en se montrant à l'ennemi, elle paralysait le courage au cœur des plus braves. Néanmoins la marche sur Reims semblait, sous le rapport stratégique, présenter des difficultés plus insurmontables encore. Traverser soixante lieues d'un pays occupé par l'ennemi et hérissé de places fortes, passer trois rivières et s'exposer à plusieurs grands siéges, faire cela avec quelques milliers d'hommes enivrés du succès de la veille, mais que le premier obstacle pouvait jeter dans un découragement profond, entreprendre une telle campagne avec quelques centaines de francs dans le trésor royal (2), lorsque le régent anglais faisait refluer vers la Champagne toutes les forces disponibles dans le nord du royaume, c'était au point de vue de la prudence humaine un véritable acte de démence.

Les incertitudes de Charles VII et de son conseil étaient donc fort naturelles. Ce prince avait été attéré par le secret de Chinon, et la délivrance d'Orléans avait excité dans son âme autant de joie qu'en comportait sa nature languissante : en présence de la noble fille, il s'animait un moment au feu de sa parole et de ses regards; mais loin d'elle, la foi cessait bientôt d'échauffer son faible cœur. Il en était ainsi pour tous les membres de son conseil, qui, sans méconnaître les miracles du jour, s'obstinaient à douter de ceux du lendemain. Parmi ceux-ci, le sire de La Trémouille figurait au premier

(1) Solennité du 8 mai 1855.

(2) *Procès*, t. III, p. 85; t. IV, p. 127, 335.

rang. Égoïste et pervers, il était aussi incapable de comprendre l'enthousiasme que de l'éprouver, et ne regrettait point la prolongation d'une crise qui avait considérablement élevé sa propre fortune. Avec des préoccupations moins déshonnêtes, le sire de Trèmes et l'archevêque de Reims étaient de vieux politiques auxquels n'allaient point les aventures. Le succès d'Orléans ne les rassurait aucunement sur l'entreprise de Reims. Charles VII balançait entre les cris de l'armée et les conseils de ses ministres. Il en fut ainsi jusqu'au jour où, forçant sa *chambre de retrait*, la pucelle apparut tout à coup devant lui en lui commandant au nom de Dieu d'aller prendre sa couronne. C'est dans la déposition même de Dunois qu'il faut lire cette scène incomparable où l'exaltation de la pythonisse est tempérée par la placidité de la vierge chrétienne (1).

La résolution royale fut emportée d'assaut comme l'avait été Orléans; mais avant de se diriger vers la Champagne on résolut de s'emparer des places qui bordaient la Loire. Conformément à ce plan, Jeanne força l'enceinte de Jargeau après une lutte corps à corps dont la description semble empruntée aux *gestes* des paladins. A Pathay, elle tailla en pièces l'armée anglaise, dont la moitié demeura sur le champ de bataille. La plupart des villes fortifiées ouvrirent leurs portes, et l'on pénétra en Bourgogne presque sans résistance. Auxerre acheta de La Trémouille, à beaux deniers comptans, une convention de neutralité à laquelle le roi apposa sa signature, au grand déplaisir de la pucelle. Troyes parut vouloir faire une longue et très sérieuse résistance, et déjà l'armée royale, arrivée sous ses murs sans canons pour les forcer et sans pain pour se nourrir, menaçait de se débander et doutait pour la première fois de sa conductrice. Au conseil, on demandait vivement la retraite, et cet avis, que la situation semblait justifier, aurait probablement prévalu, lorsqu'introduite dans l'assemblée, Jeanne prononça ces paroles : « Je vous dis, au nom de Dieu, que demain le roi entrera dans la ville. » A cette heure s'opérait en effet la révolution la plus inattendue dans la disposition des habitans ardemment dévoués à la faction bourguignonne. Des députés arrivèrent peu après au camp de Charles VII pour implorer sa clémence, et au jour dit il pénétrait dans cette place, assez forte pour retenir plus de six mois l'armée royale sous ses murs (2).

La soumission de Troyes assurait celle de Reims. La garnison anglaise évacua la ville sans la défendre, et Charles pénétra sans résis-

(1) « Dum rex esset in suâ camarâ de *retraict* puella percussit ad ostium, et quam citò ingressa est posuit se genibus, et amplexata est tibias regis dicens : nobilis delphine, non teneatis ampliùs tot et tanta consilia, sed venite quam citiùs Remis ad capiendam dignam coronam... et oratione suâ factâ, audiebat unam vocem dicentem sibi : *Fille de Dé, va, va, je serai à ton aide! va.* » (*Proc.*, t. III, p. 12.)

(2) *Chronique* de Jean Chartier, p. 76; *Collect. des Procès*, t. III, p. 117, t. IV, p. 18, 46.

tance dans cette terre promise de la royauté, dont un ange lui ouvrait l'entrée. Alors s'accomplirent les symboliques cérémonies qui, dans la pensée de Jeanne, étaient la consécration nécessaire du pouvoir : debout près de l'autel, sa bannière à la main et le visage inondé de larmes, elle goûta l'une de ces joies recueillies et profondes qui laissent deviner les joies du ciel.

VI.

Sitôt après la phase de sa gloire s'ouvrit celle de sa passion. Ce n'est pas que Jeanne crût sa mission terminée à Reims, ni que celle-ci le fût en effet, selon une opinion si universellement accréditée qu'il faut pour la combattre s'armer d'irrésistibles autorités. M. Quicherat a prouvé qu'après le sacre Jeanne ne se croyait pas moins qu'avant cette époque dans la plénitude de son action surnaturelle; il a établi, par les affirmations réitérées de la pucelle et par les dépositions de tous les témoins de sa vie, que la plus fausse interprétation d'un texte incomplet a pu seule faire prévaloir la croyance que Jeanne avait consenti, par condescendance pour le roi et peut-être par faiblesse pour elle-même, à prolonger son rôle militaire au-delà du terme assigné par son inspiration intime (1). La pucelle promettait de conduire le roi à Paris avec autant d'assurance qu'elle s'était engagée à le mener à Reims; elle répète plusieurs fois durant le cours de son procès que sa mission n'est point terminée, et qu'elle se sent aussi assistée qu'au premier jour. En présence de l'ennemi qui la retient dans ses fers, elle déclare avoir conçu l'espérance de conduire elle-même une armée française en Angleterre pour y délivrer le duc d'Orléans prisonnier (2). Enfin la poésie contemporaine, venant compléter et colorer l'histoire, attribue à Jeanne l'intention formelle de faire suivre la délivrance de la France de celle de la terre sainte, confondant ainsi dans l'œuvre de la pucelle les plus constantes aspirations de sa patrie (3).

Dans ses plus mauvais jours, Jeanne est aussi fière et, à bien dire, aussi confiante que dans ses plus magnifiques triomphes. Pourtant les dix mois qui s'écoulèrent depuis le sacre de Reims jusqu'au siége de Compiègne ne furent pour la pucelle qu'un enchaînement de douleurs et de revers à peine interrompu par quelques succès. Blessée sous les murs de Paris, elle est prise dans une sortie; écrasée sous des malheurs dont le commandement nominal de l'armée ne lui per-

(1) *Nouvelles Observations sur l'Histoire de Jeanne d'Arc*, 1850, p. 40. Voyez dans cette brochure la rectification des textes altérés depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, particulièrement celui de la *Chronique anonyme de la Pucelle*.

(2) Interrogatoire du 12 mai 1431, t. Ier, p. 133.

(3) Vers de Christine de Pisan datés du 31 juillet 1429.

met pas de décliner la responsabilité, on la dirait rejetée de Dieu et des hommes comme un instrument usé et compromis.

Le contraste si soudain de ces deux fortunes n'a rien d'obscur pour l'histoire. Il semblerait toutefois plus facile de l'expliquer encore en se plaçant un moment dans l'ordre mystique où vivait la pucelle. Le secours envoyé au roi de France ne pouvait être efficace qu'autant que ce prince y correspondrait spontanément par sa foi; si abondante et si extraordinaire que soit la grâce, elle ne saurait agir que dans la mesure où l'homme l'accepte, et concourt à son action par l'usage de sa liberté. Or cette acceptation avait été pleine et entière à Orléans, elle avait été incomplète mais suffisante jusqu'à Reims, elle devint nulle de Reims à Paris. La puissance de la pucelle, tout en demeurant dans sa plénitude, fut donc paralysée dans ses effets par la résistance du scepticisme et par des antipathies rendues plus vives de jour en jour par les succès de Jeanne, et qui avaient fini par devenir implacables comme la vengeance.

Du mois de juillet 1429 au mois de mai 1430, la vie de Jeanne d'Arc ne fut qu'une lutte désespérée contre les mauvais vouloirs des chefs du gouvernement et de quelques chefs de l'armée. De Reims elle veut diriger celle-ci sur Paris, se portant garante que le roi entrera dans sa capitale sans résistance; mais cet avis n'est point suivi, et de Soissons l'armée se détourne sur Château-Thierry pour gagner Bray-sur-Seine. Dévoués à Jeanne, les soldats exigent qu'on reprenne la route de Paris, mais les politiques trouvent plus sûr d'y pénétrer par transaction que par assaut; l'on conclut donc avec le duc de Bourgogne une trève que Jeanne refuse un moment pour son compte de reconnaître, et que le duc ne tarde pas à violer audacieusement. Il faut bien alors se résoudre à attaquer Paris; mais les moyens de la défense ont décuplé, et la ville est devenue inexpugnable. Un premier assaut est repoussé, Jeanne y reçoit une blessure grave. Elle se relève pourtant, l'œil inspiré et la parole sublime; elle affirme que ses voix lui garantissent le succès immédiat de l'attaque si l'on consent à la reprendre. Pour toute réponse, le sire de Gaucourt la fait mettre de force sur un cheval et reconduire au camp pendant qu'il ordonne de sonner la retraite (1).

A partir de ce jour, Jeanne ne fut plus au sein de l'armée royale qu'un embarras dont on aspirait à se dégager, parce qu'on redoutait son influence sur le peuple, quelque scrupule qu'elle se fît d'en user jamais contre son roi. Les préventions et les haines se cachèrent sous des honneurs dérisoires, et il devint impossible de méconnaître le parti pris de tenir la pucelle en dehors de toutes choses, tout en continuant de s'en servir et de la compromettre dans des

(1) *Chronique* de Perceval de Caigny, t. IV, p. 24, 26.

expéditions sans conséquences sérieuses. L'habileté avait repris le terrain qu'elle avait dû céder à l'enthousiasme, et Jeanne, devenue une étrangère à côté de la royauté qu'elle avait faite et qu'elle adorait, commença auprès de Charles VII le supplice qui devait s'achever sur le bûcher. Ayant toutes les apparences du commandement et toutes les réalités de la servitude, ne tenant plus à la vie que par le devoir, Jeanne s'élance à Compiègne sur les bataillons ennemis, et sans croire à une trahison que toutes les vraisemblances repoussent malgré l'assertion de quelques historiens, il est impossible de douter de la lâche satisfaction avec laquelle fut accueillie jusque dans le camp royal l'annonce de la prise de l'héroïque jeune fille, tombée aux mains d'un chevalier bourguignon pour être vendue à l'Angleterre (1).

Le plan de cette étude nous interdit de monter avec Jeanne tous les degrés de son long calvaire, et de la suivre durant une année de forteresse en forteresse, de cachot en cachot, de juridiction en juridiction. Aucun commentaire ne suppléerait d'ailleurs à l'impression que laisse la lecture des documens édités par M. Quicherat. On demeure écrasé sous ces réponses d'une profondeur naïve et méprisante, comme celles de Joas à Athalie. Les plus hauts mystères de l'ordre psychologique et divin y sont abordés avec la sincérité de l'enfance, la hauteur du génie et la fierté du patriotisme, tempérée par un adorable esprit de soumission et de simplicité.

L'issue du procès ne saurait étonner personne, quelque monstrueuse que fût une telle poursuite contre une prisonnière que l'Angleterre n'avait point faite et qu'elle s'était procurée à prix d'argent. L'évêque de Beauvais, irréprochable au point de vue des mœurs et de la doctrine, fut jusqu'au dernier jour de sa vie un homme de parti aussi convaincu que passionné; ses assesseurs, intimidés d'ailleurs par les menaces des Anglais, appartenaient presque tous à la faction bourguignonne. Ces hommes-là avaient à juger une personne dont l'intervention venait de rendre la France aux Armagnacs; ils avaient vu pour la plupart se consommer sous leurs yeux les faits prodigieux dont on les appelait par leur jugement à définir doctrinalement la nature. Pour eux, ces prodiges étaient manifestes, car bien loin que le caractère miraculeux en soit infirmé au procès, tout le travail des interrogateurs, et particulièrement de l'évêque président, consiste à mettre ce caractère surnaturel en dehors de toute contestation. Les miracles de Jeanne sont reconnus avec plus d'empressement par ses juges que par elle-même. Dès-lors la seule

(1) Voyez, entre mille autres preuves, la lettre de l'archevêque de Reims aux habitans de sa ville diocésaine après la catastrophe de Compiègne. *Collect. des Procès*, t. V, p. 168.

question débattue devant ce sombre tribunal est celle-ci : Les prodiges accomplis par l'accusée au profit du parti armagnac viennent-ils du ciel ou de l'enfer? Or quel autre verdict qu'un verdict de condamnation les Bourguignons pouvaient-ils rendre sur ce point-là? Ceux-ci se firent les instrumens d'une vengeance qui servait leurs propres passions, et la mort de Jeanne d'Arc ne fut pas moins le crime de l'esprit de parti que le crime de l'étranger.

D'ailleurs la vierge appelée à sauver le pays perdu par une femme devait être un holocauste encore plus qu'une triomphatrice, et les flammes du bûcher devenaient l'auréole nécessaire de sa couronne. Jeanne avait toujours eu la conscience de l'épreuve suprême qui l'attendait. Sans avoir jamais reçu de ses voix de révélation précise ni sur la date, ni sur le genre de sa mort, et tout en se rattachant à l'existence avec la vigueur d'une forte nature, elle soupçonnait *qu'elle ne durerait guère*, et conseillait sans cesse à ses partisans d'user vite et beaucoup de son secours, que le ciel ne tarderait pas à leur ôter. Ce contraste entre l'attachement à la vie d'une belle jeune fille, sacrée par la gloire et par l'amour d'un peuple, et sa résignation dans des épreuves dépassant la limite des forces humaines, cette lutte continue entre la femme et la sainte, qui commence dans une chaumière pour finir dans un cachot, répand autour de la physionomie de Jeanne d'Arc une atmosphère d'inexprimable mélancolie; c'est à travers les nuages que le nimbe radieux resplendit sur son front.

La mission de Jeanne eut deux caractères principaux : elle fut grande au point d'embrasser le plus lointain avenir de sa patrie; elle fut manifeste au point de terrasser par son évidence quiconque prendrait la peine d'y regarder. Cette mission fut grande, car si au XVe siècle Jeanne n'avait pas été envoyée, le monde moderne aurait changé de face, et la dictature morale de l'Europe, exercée deux siècles plus tard par la France, aurait passé à l'Angleterre. En délivrant Orléans et en menant le roi à Reims, Jeanne avait réalisé un prodige aussi manifeste dans l'ordre politique que l'eût été dans l'ordre naturel la résurrection d'un mort ou du moins la soudaine guérison d'un malade désespéré. Bien que les épreuves des derniers mois de sa carrière et la déplorable issue de la plupart des entreprises où elle restait engagée sans les avoir conseillées, surtout sans les conduire, eussent affaibli au sein du parti royaliste l'ardente foi par laquelle s'étaient accomplis tant de miracles, ce fut par Jeanne d'Arc et par elle seule que s'opéra, comme une conséquence de son œuvre, la délivrance finale du royaume. Lorsque, six ans après la catastrophe de Rouen (1), Charles VII entrait dans Paris, qu'il n'avait

(1) 13 novembre 1437.

pas vu depuis son enfance, lorsqu'il recouvrait plus tard la Normandie et la Guyenne, le monarque achevait l'œuvre de la paysanne, sans laquelle Charles de Valois n'aurait été pour l'histoire qu'un prétendant et peut-être qu'un bâtard.

La mission de la pucelle fut aussi évidente que féconde, car il faut répudier toutes les règles consacrées en matière de certitude historique, ou il faut accepter les faits qui l'établissent. Ces faits nous montrent Jeanne subissant la volonté d'en haut avec une douleur aussi profonde que sa résignation est entière, mais ne la subissant qu'après avoir supplié le ciel de détourner d'elle le calice, et engagé contre sa destinée la lutte de Jacob contre l'ange. Jeanne est un instrument; elle n'a rien en propre que sa pureté et sa faiblesse; rien n'est moins spontané que sa pensée, moins libre que son action. Aussi avec quel scrupule elle prend soin de circonscrire elle-même et cette mission et les pouvoirs qui en découlent! Pour sauver le roi et délivrer la France, elle se tient pour plus puissante que tous les monarques de la terre et vaut à elle seule dix armées; elle le déclare à chaque instant avec une hauteur qui serait monstrueuse si elle venait de l'homme, et qui n'est sublime que parce qu'elle vient de Dieu. Hors de là, elle n'est plus qu'une pauvre fille passant ses jours à regretter l'obscurité de son enfance. Celle qui gagne les batailles ne peut soulager aucunes misères, si ce n'est en pleurant sur elles comme la dernière des femmes; elle en sait sur les affaires étrangères à son œuvre beaucoup moins long que les autres, et lorsqu'on a recours à ses avis, c'est avec la plus entière conviction qu'elle invite à aller en consulter de plus savans. Elle n'a reçu aucun don, aucune grâce spéciale : lui demande-t-on à genoux sa bénédiction, elle la refuse et s'afflige de l'ignorance de ce peuple, qui la prend pour un évêque. Lui présente-t-on des malades à guérir, des enfans à toucher, elle s'épouvante à la pensée de devenir une occasion involontaire de superstition et presque de scandale. Elle peut tout pour délivrer un grand royaume, rien pour guérir une migraine. Celle qui écrit aux rois de l'Europe des lettres qu'on dirait émanées de la chancellerie de Charlemagne ou de Napoléon est pleine d'effroi à la seule pensée d'un fait qui aurait pu devenir pour elle l'occasion lointaine d'un péché véniel.

Telle fut Jeanne d'Arc dans l'histoire, telle elle devra rester dans la postérité. Cette glorieuse mémoire a eu de bien tristes fortunes, et ne paraît pas en avoir encore épuisé le cours. L'étude a ramené vers elle : l'on a regardé et l'on a été vaincu. En présence de faits aussi éclatans que la lumière, l'équivoque amazone si longtemps badigeonnée par l'ignorance a disparu sans retour; mais au lieu des draperies du cirque, voici venir les oripeaux de l'école humanitaire.

L'on travaille à faire passer dans le nébuleux panthéon où la république côtoie le scepticisme la sainte qui manque au martyrologe chrétien. On va plus loin, et, par la plus bizarre des imaginations, on présente comme débordant d'enthousiasme républicain le cœur le plus ardemment royaliste qui ait jamais battu dans une poitrine; l'humble bergère catholique devient une adepte du progrès, à peu près comme si Cathelineau se transformait en Condorcet. Doué de trop de savoir, et, hâtons-nous de le dire, de trop de bonne foi pour méconnaître les faits prodigieux dont cette vie surabonde, on voudrait les expliquer par je ne sais quel don d'intuition et par la divination de la pensée démocratique, élevée chez Jeanne d'Arc à sa plus haute puissance (1). Tant qu'on reste dans l'abstraction et la rhétorique, cette explication-là en vaut une autre; mais lorsqu'on aborde la vie de la pucelle jour par jour et page par page, il faut changer de terrain, sous peine de le voir se dérober sous vos pieds. Aller droit aux gens qu'on ne connaît point, pénétrer des secrets cachés au plus profond du cœur, voir dans l'obscurité de la nuit des scènes qui, par la distance, échappent aux regards les plus perçans, prédire vingt fois, avec la ponctualité d'un astronome annonçant une éclipse, les faits les plus invraisemblables et, humainement parlant, les plus absurdes, — ce sont là des actes qu'on tenterait très vainement d'expliquer par l'*extase patriotique* ou par le *miracle des forces morales*. Qu'on le sache bien, aucune figure n'est moins propre que celle de cette douce madone à recevoir le vernis humanitaire. Il n'y a pas de personnage plus difficile à draper dans le manteau d'hiérophante, et qui se prêtât moins au rôle de prophétesse et de révélatrice qu'on aimerait à lui attribuer. Jeanne était aussi ferme dans sa foi que scrupuleuse dans sa conduite : elle unissait en religion l'ardeur de l'aigle à la timidité de la colombe.

Force est donc de se résigner ou à nier les faits, comme cela s'est pratiqué si longtemps, ou à chercher des explications plus plausibles. Pour moi, je n'en vois que deux entre lesquelles tout homme de sens est, ce me semble, conduit à choisir : ou la pucelle fut envoyée de Dieu pour sauver la France, comme la bergère de Nanterre l'avait été dix siècles auparavant, ou elle avait le don de la seconde vue et la perception magnétique. Ou elle a précédé Mesmer et Cagliostro, ou elle procède de Jésus-Christ. Elle est la sœur de sainte Geneviève ou la rivale du somnambule Alexis.

LOUIS DE CARNÉ.

(1) Voyez les *Histoires de France* de MM. Roux, Michelet, Lavallée, Henri Martin.

THÉRÈSE

SOUVENIR D'ALLEMAGNE

Un matin, en se levant, un jeune homme de Paris, qu'on appelait Gérard de N..., reçut une lettre de son notaire, qui le priait de passer chez lui. Ce notaire était d'un caractère méthodique et silencieux, il ne lui écrivait jamais que dans les circonstances urgentes. Gérard se rendit donc sur-le-champ à son étude, et un petit clerc l'introduisit dans le cabinet de son patron.

Le notaire montra à son client un vieux fauteuil de cuir, et, lui présentant un papier :

— Vous avez, dit-il en s'adressant à Gérard, une parente en Allemagne?

— Une parente?... C'est possible, je ne sais pas.

— Je le sais, moi. C'est une sœur de votre grand-père. Elle vient de mourir sans laisser de testament. Vous êtes son plus proche héritier. Voyez s'il vous convient de réclamer la succession ou de la laisser aux collatéraux.

— Et cette succession est-elle considérable? demanda Gérard.

— Cent mille écus à peu près. Voici les titres qui constituent vos droits.

Si riche qu'on soit, cent mille écus ne sont pas chose qu'on dédaigne. — C'est bien, reprit Gérard. Cela me contrarie un peu à cause des courses de Chantilly qui vont commencer, mais je partirai.

Il se leva, mit les papiers dans sa poche, prit sa canne et salua le notaire.

— Vous ne me demandez seulement pas où il faut aller pour recueillir l'héritage? s'écria le tabellion d'un air bourru.

— Tiens! c'est vrai! Vous m'avez dit en Allemagne, je crois...

— En Allemagne! en Allemagne! vous chercheriez longtemps s'il vous fallait faire le tour de l'Allemagne! C'est à D... que votre tante est morte!

Gérard sortit là-dessus et partit le jour même.

L'homme de loi auquel le jeune héritier s'adressa en arrivant à D... trouva que les droits de Gérard étaient incontestables; mais la succession de la bonne dame était embarrassée d'affaires litigieuses qui devaient en rendre la liquidation lente et laborieuse. Trois semaines s'écoulèrent sans que Gérard pût encore prévoir le moment où finiraient les inextricables difficultés qui surgissaient de toutes parts. Les trésors du fameux jardin des Hespérides étaient moins bien gardés que les cent mille écus que Gérard était allé chercher en Allemagne. Il attendait néanmoins avec patience un dénoûment chaque jour promis et chaque jour reculé, mais dans cette attente il s'ennuyait. Une lettre qu'il écrivit à cette époque à un de ses amis de Paris donnera une idée de son ennui.

« Ce 7 mai 185...

« Mon cher Henri,

« Le croirais-tu? je bois de la bière et je fume dans une grande pipe dont le fourneau de porcelaine blanche est orné des portraits authentiques de Faust et de Marguerite. Voilà à quelle extrémité m'a réduit la vie que je mène ici!

« Je commence le jour par une chope et je le finis par une pipe. C'est le chemin de l'abrutissement. Cette chope et cette pipe croissent et multiplient : elles naissent les unes des autres. Encore trois mois, je me surprendrai en flagrant délit de conversation allemande, et je ne me reconnaîtrai plus.

« On parle quelquefois de l'ennui à Paris; certaines personnes même ont la prétention de l'avoir éprouvé : quelle fatuité! L'ennui français, l'ennui parisien surtout est une distraction : il jette de la variété dans la vie. On ne connaît l'ennui qu'à D... Il y est né, il y habite, et jamais il n'émigre. Le jour même de votre arrivée à D..., il vous rend visite. Le lendemain, il boit et fume avec vous. On n'a pas d'ami plus fidèle.

« Les hommes d'affaires entre lesquels je distribue mon temps sont bien certainement les plus honnêtes gens du monde, mais ils ont le malheur de se ressembler tous, et cette continuelle ressemblance est une des choses les plus monotones qui se puissent voir. Il en est ici des maisons comme des hommes : il n'y a qu'une archi-

tecture comme il n'y a qu'un caractère. L'hôtel où je suis descendu est vaste, grand, haut et carré comme une caserne. Dès qu'on a passé le Rhin, on rencontre cet hôtel partout. Des fenêtres de mon appartement, je vois manœuvrer l'infanterie prussienne, et ce spectacle constitue un de mes plus vifs divertissemens. De ces mêmes fenêtres, je vois encore les arbres du parc de D... Ce parc est fort beau, et on y entend le soir la musique militaire du régiment qui tient garnison dans la ville. Cette musique est très bonne, mais je suis le seul à l'écouter. Personne ne se promène à D... Si on voyait en une semaine, dans la principale rue de la ville, passer autant de monde qu'on en rencontre dans une rue de Paris en une heure, le gouvernement croirait qu'une révolution va éclater, et ferait prendre les armes à sa troupe.

« Le garçon d'hôtel qui me sert m'avait d'abord amusé. Il est si bête! Comme je lui demandai des renseignemens sur D..., Samuel, — c'est son nom, — sourit d'un air béat. — Ah! monsieur, s'écria-t-il, les femmes y sont rouges comme des cerises et rondes comme des pommes. — Après quoi, il s'en alla en branlant la tête comme un magot. Évidemment sa comparaison l'avait rempli de joie.

« La bêtise n'est malheureusement pas un plaisir qui puisse égayer longtemps. Samuel ne me suffit plus, et cependant il rit toujours quand il me regarde. Il faut croire qu'il y a dans mon visage quelque chose qui excite son hilarité.

« Si maintenant tu me demandes à quelle époque je quitterai D..., je te répondrai avec mon homme d'affaires : bientôt; mais comme on ne se lasse pas de me répéter ce mot sur tous les tons depuis le jour de mon arrivée, je crois bien qu'en allemand il signifie : jamais.

« Et vous avez le boulevard, et vous avez l'Opéra, et vous avez Paris, ingrats, et vous vous plaignez! Je me suis plaint aussi. Voyez comme j'ai été puni! Prenez garde d'être condamnés à six mois de D...

« Je sais bien que les personnes avec lesquelles je suis en relation m'ont engagé à passer la soirée chez elles; on m'a même invité à de grands dîners où chacun des convives riait pendant cinq minutes en souvenir du mot spirituel dit par son voisin un quart d'heure auparavant. Après le dîner, il y avait symphonie au salon, ce que les Italiens appellent *musica da camera*, quelquefois on valsait un peu entre fiancés; mais à la quatrième soirée l'expérience m'a démontré que mon ennui solitaire valait mieux que ces plaisirs, et dès lors j'ai renoncé à les goûter. Ma pauvre bonne tante ne saura jamais ce que son héritage me coûte. Peut-être m'objecteras-tu qu'il m'est loisible de l'abandonner aux collatéraux. Oui, sans doute, mais j'y mets de l'entêtement; j'ai commencé, je veux finir. Et puis une retraite, ne

serait-ce pas la victoire de l'Allemagne sur la France, un souvenir de Rosbach ou de Leipzig? Non, l'honneur me défend de céder, et je ne céderai pas.

« Je t'ai parlé tout à l'heure du parc de D... et des promenades auxquelles on s'y livre quelquefois. L'autre jour, j'y ai fait une rencontre du genre féminin. Ne va pas crier à l'aventure; il n'est question de rien moins que de cela. Il était quatre heures. La musique militaire jouait une valse de Strauss. Au détour d'une allée, j'aperçus sur un banc une jeune fille, qui me parut jolie, en compagnie d'une vieille dame. Comme je la regardais, la jeune fille sourit et me fit un petit salut de la tête. Je jetai les yeux machinalement derrière moi pour voir si ce salut ne s'adressait pas à quelqu'un que je ne voyais pas. Il n'y avait personne dans le parc. A quelques pas de là, je me retournai. La jeune Allemande s'était levée et s'éloignait; en s'en allant, elle sourit de nouveau et me fit de la main un léger signe d'adieu.

« Il me sembla bien que j'avais déjà rencontré cette jolie fille deux ou trois fois dans mes promenades; mais bien que je retournasse au parc tous les jours, je restai toute une semaine sans l'apercevoir. Elle portait une profusion de rubans bleus qui ne pouvaient manquer de la faire reconnaître. Hier enfin, à la même heure, je l'ai retrouvée sur le même banc, avec les mêmes rubans bleus, et en compagnie de la vieille dame que j'avais remarquée déjà. Elle sourit en me voyant, et me salua d'un mouvement de tête amical. Je n'étais pas seul malheureusement; mon diable d'homme de loi me tenait par le bras, et me conduisait chez un confrère. Il ne fallait pas songer à le quitter; je passai donc sans m'arrêter. J'imagine que j'ai valsé dans quelque salon de Paris avec cette Allemande l'hiver dernier, et qu'elle veut me montrer par ce sourire et ce salut qu'elle me reconnaît. L'ennui est un puissant conservateur.

« Je te vois d'ici, mon cher Henri, secouant la tête et faisant la moue!... Tant de lignes pour une rencontre, et le pauvre garçon s'en occupe! Quelle décadence!... Que veux-tu! Je suis à D... »

Ce que la lettre de Gérard ne disait pas, c'est qu'il était déterminé à retourner au parc tous les jours et à s'y promener jusqu'à ce qu'il pût retrouver la jeune fille aux rubans bleus et entrer en conversation avec elle. Il craignait seulement que la présence de la vieille dame ne le gênât un peu. Le hasard le servit à merveille. Dès le lendemain, il aperçut la petite Allemande sur son banc, et il ne fut pas plus tôt auprès d'elle, qu'elle inclina doucement la tête en le regardant. Gérard s'approcha sans hésiter.

— Je savais bien que vous reviendriez, dit-elle en lui tendant la main.

La simplicité de cet accueil déconcerta Gérard. — Mais, répondit-il avec un sourire fade, je vous avais vue, il était donc certain que je reviendrais.

Cette réponse était peut-être d'un goût douteux, et tout au moins le compliment qu'elle renfermait était-il d'une désespérante banalité; cependant la petite Allemande le reçut comme s'il eût été le plus charmant du monde.

— Alors pourquoi vous faire attendre si longtemps? reprit-elle d'un air de reproche.

Gérard se retrancha derrière la timidité, qui, à vrai dire, n'était pas son défaut; il n'avait pas osé, il n'avait pas pu; il s'embrouilla, et balbutia un peu. La jeune fille secoua sa tête blonde. — Tout cela serait très bon si nous nous connaissions d'hier, dit-elle; mais entre nous pourquoi tant de façons?

Pour le coup Gérard se trouva fort embarrassé; il ne douta plus que l'Allemande et lui ne se fussent rencontrés dans quelque bal, à Paris; mais il eut beau la regarder avec attention, ses traits ne lui rappelaient aucun souvenir. Il cherchait quelques mots pour répondre, lorsque la fille aux rubans bleus poursuivit avec vivacité :

— Vous viendrez nous voir, ma maison est tout près d'ici; il y a un beau jardin avec une porte verte entre deux buissons de clématites et de chèvrefeuilles. Le soir, quand il fait clair de lune, c'est charmant. Nous prendrons du chocolat; l'aimez-vous toujours?

— Oui, répondit résolument Gérard, dont l'étonnement augmentait de minute en minute.

— Mais, reprit tout à coup son interlocutrice, pourquoi donc avez-vous changé de nom? Vous vous nommiez Rodolphe autrefois, et j'ai bien entendu hier qu'on vous appelait Gérard. Gérard est très joli, mais j'aime mieux Rodolphe.

Gérard ouvrit de grands yeux et se gratta le front, cherchant une réponse, lorsque la vieille dame, qui jusqu'alors n'avait pas remué et semblait à cent lieues de la conversation, leva sur le jeune homme des yeux d'une expression si suppliante, qu'il s'arrêta court.

— C'est que, poursuivit la jeune fille, à laquelle les longs silences et les monosyllabes du faux Rodolphe ne paraissaient donner aucune surprise, c'est que vous voulez sans doute cacher votre retour à tout le monde?

— C'est cela, dit Gérard.

— Eh bien! moi, qui n'ai pas voyagé, je m'appelle toujours Thérèse.

— Vous avez bien fait, Thérèse est un nom charmant.

Gérard regarda par terre et se mit, avec le bout de sa canne, à tracer sur le sable des caractères fantastiques. Il sentait qu'il deve-

tait stupide et regrettait beaucoup la fantaisie qui l'avait poussé à saluer Thérèse. Cette impossibilité où il était de dissiper l'erreur dans laquelle elle était tombée le gênait horriblement; il voulait parler et ne savait que dire. Il pensait quelquefois que la petite Allemande était atteinte de folie, et le regard que sa vieille compagne avait jeté sur lui le maintenait dans cette idée; mais quand il examinait Thérèse à la dérobée, rien dans l'expression de son visage calme et souriant, rien dans le vif et doux rayon de ses yeux ne venait confirmer cette supposition. Il était fort perplexe et craignait de trébucher à la première question que Thérèse ne manquerait pas de lui adresser. Il se taisait donc et se contentait de maudire cette fâcheuse ressemblance qui donnait à un Français la figure d'un Prussien.

La vieille dame, qui restait silencieuse, le nez dans un gros livre qu'elle semblait lire attentivement, le tira tout à coup d'embarras. — Ma chère enfant, dit-elle, voilà, je crois, le moment de nous retirer : il est cinq heures.

A ces mots, et sans répliquer, Thérèse se leva toute droite; elle ajusta son mantelet et tendit de nouveau la main à Gérard. — A demain, dit-elle; je vous ferai voir mon jardin. — Elle s'éloigna d'un pas tranquille au bras de la vieille dame, se retourna au coin de l'avenue et disparut, laissant Gérard tout étourdi de la rencontre qu'il venait de faire et de la conversation qui l'avait suivie.

Il rentra à l'hôtel fort troublé et fort indécis à l'endroit du rendez-vous que Thérèse lui avait donné pour le lendemain. Devait-il y aller ou ne plus reparaître dans le parc? Mais ne plus y reparaître, c'était se priver de la musique militaire qui faisait sa principale, presque son unique distraction. Sa curiosité en outre était excitée. Naturellement il questionna Samuel pour obtenir quelques renseignemens sur Mlle Thérèse; mais Samuel était originaire de Cologne, il n'habitait D... que depuis deux ou trois mois, et ne connaissait de la ville que les voyageurs qui la traversaient.

Gérard s'endormit sans avoir rien résolu, et vit en rêve les dossiers de sa succession entourés de rubans bleus avec des couronnes de clématites et son brave homme de loi qui dansait en robe blanche. Une visite matinale le tira de ces extravagances. Le bruit de sa porte qu'on poussait lui fit ouvrir les yeux, et il vit la vieille dame que Samuel introduisait dans sa chambre avec un sourire malin. Elle pria Gérard de ne pas se déranger, et s'assit sur un fauteuil au pied du lit.

— Mon Dieu! monsieur, dit-elle à Gérard quand ils furent seuls, ma visite a lieu de vous surprendre; mais je tenais à vous expliquer certaines choses que sûrement vous n'avez pas comprises. Peut-être même, après que vous m'aurez entendue, aurai-je un service à vous demander.

Elle se tut un instant, parut se recueillir, puis raconta à Gérard son histoire et celle de Thérèse.

La vieille dame s'appelait Mme de Lubner; Thérèse était sa petite-nièce. En fait de parens, Thérèse n'avait qu'elle au monde avec des cousins éloignés qu'elle n'avait jamais vus et qui habitaient Berlin. La jeunesse de Thérèse s'était passée à la campagne, entourée de toute l'aisance et du luxe que donne une grande fortune; les meilleurs maîtres avaient aidé à cultiver les heureuses dispositions de son esprit. Quant à son caractère, il était d'une douceur et d'une égalité qui ne se démentaient jamais. On remarquait seulement en elle un singulier penchant à la rêverie et au merveilleux.

Thérèse avait à cette époque un cousin germain du nom de Rodolphe, avec lequel s'était écoulée une partie de son enfance; elle le revit à l'âge de seize ans, et ils vécurent ensemble dix-huit mois ou deux ans, après lesquels on les fiança. La vie de Thérèse était alors comme un frais et limpide ruisseau qui coule entre deux rives fleuries, sans bruit et sans murmure. Le père, qui avait des idées arrêtées sur les questions d'argent, voulut, aussitôt après ces fiançailles, que Rodolphe voyageât, prît une teinture du commerce, et, à défaut de fortune acquise, se mît en position d'en gagner une par son industrie. Le jeune homme partit donc pour l'Amérique, où l'un des amis de M. van B... avait de grands établissemens.

A peu de temps de là, M. van B... fut emporté en trois jours par une attaque d'apoplexie. On trouva dans ses papiers une lettre par laquelle il enjoignait à sa femme de suivre en tous points les instructions qu'il lui avait données pour le mariage de sa fille. Cette lettre arrêta Mme van B..., qui déjà s'apprêtait à écrire à Rodolphe pour le faire revenir. Elle se résigna, ainsi que Thérèse, à attendre le terme de quatre ans fixé par le défunt.

Rodolphe écrivait souvent, et ses lettres témoignaient des progrès qu'il faisait dans la science des affaires et de son application à obéir aux vœux de M. van B... Thérèse touchait à sa vingtième année; déjà plus de la moitié du temps prescrit s'était écoulée lorsqu'on apprit un soir que Rodolphe était mort de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans. La fatalité voulut que Thérèse fût instruite brusquement de cette mort. Elle tomba par terre en recevant la nouvelle, et resta toute une nuit et tout un jour sans donner signe de vie. Toute la maison tremblait à la pensée du désespoir qu'elle montrerait à son réveil. Quand elle ouvrit les yeux, Thérèse sourit; elle passa les mains sur son front et s'informa du motif qui faisait que tant de personnes étaient réunies autour d'elle. La tranquillité de ce réveil fut plus effrayante que n'aurait pu l'être l'explosion de sa douleur. Tout le monde la regardait avec des yeux épouvantés. Elle demanda pour-

quoi elle était couchée, et sur la réponse qu'on lui fit qu'elle avait été un peu malade, elle déclara que c'était bien fini, et qu'elle voulait se lever. Sa mère se sauva en courant dans une chambre voisine et tomba à genoux; elle pleurait à chaudes larmes et criait que sa pauvre fille était folle.

Depuis cette malheureuse journée, Thérèse n'avait presque jamais parlé de Rodolphe; il semblait qu'elle eût entièrement perdu l'usage de la mémoire; le coup violent qu'elle avait reçu avait produit comme un vide dans une case de son cerveau. Cependant, en dehors de tout ce qui se rattachait au souvenir de son fiancé, elle était restée à peu près la même. On remarqua seulement que Thérèse se plaignait quelquefois d'une douleur aiguë à la tête. Elle avait toujours cette humeur égale qu'on lui avait connue au temps de son bonheur; mais elle n'était plus gaie, et son penchant à la rêverie inclinait vers une sorte de mélancolie dont rien ne la pouvait tirer. Mme van B..., désespérée de l'état de sa fille, tomba dans une maladie de langueur qui fit de rapides progrès, et mourut en se reprochant d'avoir été la cause de cette catastrophe par une soumission trop absolue aux ordres de son mari.

Avant d'expirer, la pauvre femme avait appelé auprès d'elle une de ses parentes, Mme de Lubner, à laquelle elle avait demandé comme une grâce de ne jamais abandonner Thérèse, quoi qu'il arrivât. Mme de Lubner l'avait solennellement promis, et depuis ce moment la vieille dame et sa pupille vivaient ensemble dans cette même maison où la nouvelle de la mort de Rodolphe avait porté un si grand trouble.

La fin de sa mère ne parut pas produire une grande impression sur l'esprit de Thérèse. Elle pleura beaucoup le lendemain quand on s'opposa à ce qu'elle entrât dans la chambre où Mme van B... avait rendu le dernier soupir, se plaignant que tour à tour on la séparât de tous ceux qu'elle aimait. Elle en parla deux ou trois fois les jours suivans. On ne savait que lui dire, dans la crainte que la découverte de la vérité n'agît sur elle comme un coup de foudre: mais enfin, sur l'observation d'un vieux serviteur qui lui dit en balbutiant que sa mère était partie pour le ciel : — Ah ! oui, dit-elle: elle voyage comme Rodolphe. — Ce fut tout, et elle n'en demanda plus de nouvelles.

Cet amour du merveilleux, qui avait toujours paru chez Thérèse, se manifestait de plus en plus. On l'entendait quelquefois causer toute seule dans le jardin, comme si une personne invisible eût été là pour lui répondre; elle parlait bas, élevait la voix, chantait et agissait en toute chose comme une personne qui aurait été sous l'empire d'une hallucination. Ce fut alors qu'elle contracta l'habitude de s'habiller de blanc, avec une profusion singulière de rubans bleus qu'elle

attachait à son corsage, à ses cheveux, à son chapeau, à ses poignets. On finit par découvrir qu'un vieux pastel, qui se trouvait dans une pièce écartée et que Rodolphe aimait beaucoup, représentait une femme ainsi vêtue. Son esprit incertain attachait peut-être à ce costume une signification qui échappait à tout le monde; peut-être voyait-elle dans cette robe blanche et ces rubans bleus la toilette des fiancées.

Chaque jour à cinq heures,—heure où la fatale nouvelle lui avait été apportée, — Thérèse tombait en syncope. C'était moins encore un évanouissement qu'un sommeil magnétique. On avait cherché quelque temps à combattre cette disposition, mais elle éprouvait alors une telle agitation, des transports si vifs et si violens, de tels accès de rires et de pleurs, qu'on dut renoncer à la contrarier. Ces sommeils ne duraient jamais plus d'une heure ou deux, et elle en éprouvait un soulagement singulier. Le mal dont elle souffrait à la tête augmentait ou diminuait d'intensité suivant que ce repos surnaturel avait été plus ou moins profond.

La vie des deux femmes était tout à fait calme et retirée. Elles avaient quitté le monde, et petit à petit le monde les avait oubliées. Elles ne sortaient presque jamais de leur maison, si ce n'est pour quelques promenades dans le parc de D... Cependant, depuis la rencontre qu'elles avaient faite de Gérard, Mme de Lubner avait remarqué que Thérèse montrait plus d'animation et plus de vie. Sa tristesse habituelle avait même un peu cédé; on l'avait entendue rire. Le cœur de la pauvre femme en était épanoui. Elle y voyait comme l'aurore d'une guérison possible.

— Mais à quoi attribuez-vous cette familiarité qui tout d'abord m'a si étrangement surpris? demanda Gérard à Mme de Lubner après qu'elle eut achevé son récit. Trouvez-vous quelque ressemblance entre ce Rodolphe dont vous parlez et moi?

— Oui certainement, bien qu'elle ne m'eût pas frappée si Thérèse ne me l'avait fait observer, répondit Mme de Lubner. Le premier jour où vous vîntes à passer, elle me poussa le coude. — Chut! me dit-elle tout bas et la bouche contre mon oreille, le voilà!—Je ne compris pas d'abord, et je regardai de tous côtés. Un moment après, elle me pressa le bras, vous étiez près de nous, et Thérèse vous fit un signe de la tête. — Je vois bien, me dit-elle, qu'il ne veut pas être reconnu, mais certainement il nous viendra voir... Et comme vous vous éloigniez, elle ajouta : — Il est un peu changé, n'est-ce pas? Il a tant voyagé!... Ces derniers mots furent un trait de lumière; je compris tout. Elle voyait en vous ce Rodolphe, qu'elle n'a jamais pleuré et qu'elle a regretté jusqu'à la folie.

Mme de Lubner se couvrit le visage de ses mains.

— Que voulez-vous que je fasse? dit Gérard. Si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

Il fut convenu entre elle et Gérard qu'il retournerait au parc, et que si Thérèse lui demandait encore de la venir voir dans son jardin, il s'y rendrait; mais surtout il promit de ne pas la tirer de son erreur et d'agir en toutes choses comme s'il eût été réellement Rodolphe. Mme de Lubner lui donna quelques indications qui devaient lui permettre de jouer son rôle, et ils se séparèrent.

Le jour même, quand ils se revirent, Thérèse ne manqua pas de dire à Gérard qu'elle l'attendait dans son jardin.

— Nous y serons seuls, reprit-elle, personne ne vous y verra; ainsi ne craignez rien.

Il promit d'y aller, et s'y rendit en effet à sept heures.

La maison habitée par Thérèse était entourée de haies vives et d'arbustes comme une maison de campagne. Située à l'une des extrémités de la ville et décorée avec beaucoup de goût, elle avait un aspect souriant qui plaisait au regard : elle était blanche avec des touffes de roses le long des murs. Quand Gérard parut, Thérèse venait de sortir de son sommeil léthargique. Elle passa vivement son bras sous le sien et l'entraîna vers un berceau de jasmins et de chèvrefeuilles où ils s'assirent l'un près de l'autre.

— La lune va se lever dans une heure, dit-elle, nous prendrons du chocolat et nous ferons de la musique.

Elle battit des mains comme un enfant et regarda Gérard.

— M'aimez-vous ainsi? reprit-elle; j'ai pensé à vous en mettant ces rubans bleus.

Thérèse était une de ces femmes à qui le chapeau fait perdre une partie de leurs avantages. Tête nue, elle était charmante; elle avait une grâce singulière dans tous les mouvemens et un son de voix d'une douceur extrême. Gérard, qui ne pouvait s'empêcher d'être ému en la regardant, la trouva donc ce qu'elle était réellement, très jolie et très séduisante. Elle avait dans l'esprit un tour original qui prêtait un grand attrait à sa conversation; on n'y découvrait aucun trouble, aucun embarras, mais elle laissait voir une certaine exaltation dans toutes les choses qui touchent aux influences occultes, à la vertu des songes et des pressentimens, et cette exaltation mêlait un grain de bizarrerie à la fraîcheur de son esprit. Sur ces questions-là, elle se montrait intraitable.

— Que de fois vous avais-je vu avant de vous retrouver! dit-elle à Gérard. Le matin même du jour où je vous ai salué pour la première fois, vous m'étiez apparu dans mon sommeil; aussi n'ai-je pas été surprise quand je vous ai rencontré.

Elle voulut que Gérard lui racontât ses voyages. Grâce aux indi-

cations de Mme de Lubner, il s'en tira sans trop d'encombre; mais, comme il allait finir, elle l'interrompit :

— Vous ne me parlez pas de la Nouvelle-Orléans? dit-elle. N'y êtes-vous donc pas allé?

Gérard éprouva un moment d'embarras.

— Oui, reprit-il enfin, j'y suis allé.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel Gérard cherchait ses mots et arrangeait une réponse habile.

— J'y suis! s'écria-t-elle; vous n'avez fait qu'y passer, après quoi vous êtes parti... on n'a jamais su pour quel pays.

Tout en parlant, Thérèse chiffonnait les rubans de son corsage, les yeux en l'air, comme si elle eût cherché dans le ciel le nom du pays mystérieux vers lequel son ami avait dirigé sa course. Gérard tremblait qu'un éclair de raison ne lui fît entrevoir la vérité; mais la lune, qui parut au-dessus de la haie, large et brillante, détourna les pensées de la jeune fille. Elle se leva d'un bond.

— Je vous l'avais bien promise, s'écria-t-elle, la voilà! la voilà!

Elle entraîna Gérard au sommet d'un petit kiosque d'où l'on voyait la campagne, alors baignée d'une vapeur lumineuse, et, s'asseyant à ses pieds, elle posa la tête sur les genoux du jeune homme avec l'abandon naïf d'un enfant.

Les visites, une fois commencées, se renouvelèrent. Gérard éprouvait un charme indéfinissable dans la compagnie de cette aimable fille, dont l'esprit se dépouillait lentement, mais avec des grâces infinies, des voiles où la tristesse et le silence l'avaient quelque temps enlacé. Il ne pouvait dire s'il l'aimait ou si la pitié seule le ramenait à la porte verte du jardin; mais il ne pressait plus les hommes d'affaires et les laissait complaisamment embrouiller l'inextricable écheveau de formalités dans lequel la succession de sa tante était prise comme dans un filet. Quand il rentrait le soir dans son hôtel, il se demandait bien quelquefois comment finirait cette aventure; mais, comme il ne se sentait pas la force d'agir à la façon d'Alexandre tranchant le nœud gordien, il s'endormait et n'y pensait plus.

Mme de Lubner s'inquiétait bien aussi de cette rencontre dont le hasard avait fait une intimité. Quelles n'en pouvaient pas être les conséquences! Mais le bien-être qu'en ressentait sa pupille, le calme, la joie, la vivacité qu'elle lisait dans ses traits ranimés par le souffle de la vie étaient autant de résultats qui faisaient taire la voix de la prudence. Dans l'existence pâle et déshéritée que lui avait faite le hasard, devait-elle priver Thérèse de cette suprême consolation? Elle laissait donc conversations et promenades suivre leur cours.

Thérèse était bonne musicienne; il lui arrivait souvent, le soir, quand la pluie ou le vent ne permettait pas de rester au jardin,

de se mettre au piano, de chanter les mélodies de Schubert ou de jouer quelque sonate de Mozart. Elle ne le faisait jamais sans que de grosses larmes lui tombassent des yeux. *Les Adieux* surtout, qu'elle n'avait plus chantés depuis le départ de Rodolphe, produisaient sur elle une impression profonde. Elle pleurait dès les premières mesures et presque toujours était forcée de s'interrompre avant la fin.

Un soir qu'elle avait beaucoup pleuré, elle alla se réfugier dans le petit berceau où la première fois elle avait reçu Gérard. Il l'y suivit, en proie à un grand trouble. Elle était assise et regardait les étoiles. Le vent faisait pleuvoir sur sa tête les petites fleurs jaunies des jasmins. Des larmes étaient suspendues à ses cils.

— Qu'avez-vous, et pourquoi pleurer? lui dit-il.

— Je ne sais!... Il y a des jours où j'ai le cœur si gros, qu'il faut qu'il éclate!... répondit-elle.

— Vous manque-t-il quelque chose? reprit Gérard, que ce grand désespoir navrait un peu plus peut-être qu'il n'aurait voulu.

— Non, mais je suis comme une personne qui attend... quoi? je l'ignore; ce que j'attends n'arrive pas, et j'étouffe. Vous n'éprouvez donc jamais cela, vous?

— Oh! si! répliqua Gérard, mais c'est lorsque je ne suis pas heureux. Seriez-vous donc malheureuse?

— Non. Le bonheur que vous m'avez rendu me suffit, et cependant je me souviens de quelque chose que je ne me rappelle pas... Cela vous paraît étrange, n'est-ce pas? Peut-être allez-vous me comprendre mieux que je ne me comprends moi-même. Je vous regarde, je vous reconnais, et pourtant il me semble qu'il y a deux Rodolphe, vous et un autre que je ne vois plus.

Gérard ne put s'empêcher de tressaillir à ces mots.

— Oui, reprit Thérèse avec force, vous avez bien les mêmes traits, mais ce n'est pas la même expression... Quand je ferme les yeux, le son de votre voix ne me dit rien; le son de la sienne me ferait bondir au milieu du sommeil... Il me semble toujours l'entendre... La nuit, elle me tinte dans les oreilles.

D'un mot Gérard aurait pu expliquer tout ce mystère à Thérèse; mais il lui était justement défendu de dire ce mot-là. Thérèse resta quelques minutes silencieuse, la tête dans ses mains; Gérard n'osait la tirer de sa rêverie. Il se pencha vers elle tout ému et posa ses lèvres sur ses cheveux.

— Vous êtes bon! dit-elle en relevant son front candide. Je vois bien que tout ce que je vous dis là vous fait de la peine; mais ne craignez rien, mon ami, je vous aime de tout mon cœur.

— Moi aussi, je vous aime! répondit Gérard.

Thérèse secoua la tête tristement.

— Oh! ce n'est pas la même chose!... Il n'y a rien dans votre cœur qui ressemble à ce qu'il y a dans le mien.

Elle détacha vivement un des rubans bleus qui flottaient sur son corsage, et le chiffonnant autour de son doigt avec un geste mignon :

— Tenez, poursuivit-elle, il serait plus facile à ce ruban de changer de nuance, et de passer du bleu au rouge et du rouge au vert, qu'à moi de changer d'amour.

Ce mot produisit sur Gérard l'effet d'une étincelle électrique; malgré lui, il passa ses bras autour de la taille de Thérèse et l'attira sur son cœur. Elle sourit, posa son front sur l'épaule du jeune homme et ferma les yeux. — On est bien ainsi, murmura-t-elle, et je voudrais dormir.

Les bras de Gérard s'ouvrirent, et il abaissa sur Thérèse le chaste regard d'un frère qui veille sur le sommeil de sa sœur.

En quittant le jardin cette nuit-là, Gérard était dans un état de trouble inexprimable. Au lieu de rentrer à son hôtel, il alluma un cigare et se promena au hasard dans les rues désertes de la ville. — Que diraient mes amis, pensait-il, s'ils me voyaient à côté d'une petite fille, échangeant avec elle des paroles confuses comme le brouillard, et chantant des barcarolles au clair de la lune? De quel effroi ne seraient-ils pas saisis s'ils apprenaient que les petits rubans de son corsage me semblent plus redoutables et m'inspirent plus de respect que toutes les grilles et tous les maris du monde, que mon cœur, — un cœur de trente ans, — bat au contact d'un morceau de soie touché par ses doigts enfantins! Je ne soupe plus, je dîne à peine, et je vis à D... comme si j'étais à quatre mille lieues du Café de Paris. Et s'ils savaient que j'oublie le bois de Boulogne, le boulevard, le club et l'Opéra, ne me croiraient-ils pas perdu? Et si par étourderie l'un d'entre eux me demandait où ce beau roman me conduira, que répondrais-je? Du diable si je le sais, et peut-être ne voudrais-je pas le savoir! — Dans l'ordre des sentimens que Gérard avait connus, — caprice, amitié ou passion, — il ne trouvait rien d'analogue à celui qu'il éprouvait pour Thérèse. Ce sentiment était vif sans être violent, profond sans avoir d'avenir, sincère sans être sérieux. Peut-être serait-il plus simple de dire qu'il aimait comme la Providence voulait qu'il aimât dans ce moment.

Les soirées qu'il passait avec Thérèse avaient fini par devenir quotidiennes; elles commençaient vers sept heures et n'étaient jamais terminées avant minuit. La conversation, la musique, la promenade, la rêverie, en faisaient tous les frais. Mme de Lubner, tranquillement assise dans un grand fauteuil, lisait ou faisait de la tapisserie; quelquefois même elle s'endormait. On parlait bas alors pour ne pas la

réveiller, et la soirée finie, Thérèse l'embrassait tendrement sur les deux joues; Mme de Lubner ouvrait les yeux, et la jeune fille l'aidant à se lever : — Allons, ma bonne tante, lui disait-elle avec un gai sourire, il est temps de dormir, je crois; voilà plus d'un grand quart d'heure que Rodolphe est parti.

Un matin, et tandis qu'il déjeunait, Gérard vit entrer son homme d'affaires comme un coup de vent.

— Victoire! cria l'Allemand en faisant sauter son chapeau, nous avons rondement mené l'affaire (notez que le bonhomme y travaillait sans relâche depuis trois mois); je crois bien qu'au bout de la semaine on donnera les dernières signatures.

— Ah! vous croyez! répondit Gérard attéré.

La nouvelle l'affligeait bien plus qu'elle ne le réjouissait. La succession liquidée, quel prétexte avait-il pour rester à D...? Il fallait donc partir, et à vrai dire il ne s'en souciait que médiocrement. Il pria son homme d'affaires de veiller à ce que tout fût bien en règle, et à ne rien laisser en arrière, afin, disait-il, de ne pas être obligé de revenir à D... — Ainsi, ajouta-t-il en finissant, si quelques jours vous semblent encore nécessaires, ne vous gênez pas pour les prendre, j'attendrai.

Le soir venu, il s'achemina tout triste du côté du petit jardin.

A peine en eut-il franchi la porte, que Thérèse lui prit les mains.

— Vous allez partir! s'écria-t-elle.

— Qui vous l'a dit? répondit Gérard vivement.

— Personne, mais je le sais.

Elle porta les mains à sa tête comme elle avait coutume de le faire quand elle souffrait.

— Une voix me l'a dit en rêve cette nuit, reprit-elle. Et puis je le pressentais du premier jour où je vous ai revu. Est-ce qu'on ne part pas toujours?

Elle parut s'attacher à ce souvenir flottant plus fortement qu'elle ne l'avait jamais fait.

— Oui, poursuivit-elle comme si elle se fût parlé à elle-même, le premier Rodolphe d'abord, puis lui le second, ils s'en vont tous, et moi je reste! Que c'est triste, tous ces départs! Ils font la nuit autour de moi.

Quelques larmes tombèrent de ses yeux et coulèrent le long de ses joues sans qu'elle y prît garde. Elle regardait dans l'espace. Le vent, qui se lève quelquefois avec la nuit, souffla doucement dans les arbres. Elle releva la tête et sourit tristement.

— Le vent pleure aussi, dit-elle.

Elle quitta Gérard et fit quelques tours d'allée dans le jardin, seule, à pas précipités. L'expression de son visage était navrante.

Gérard n'osait pas la rejoindre : il aurait voulu consoler Thérèse, et cependant il ne voulait pas mentir. Il se taisait donc, craignant qu'une parole imprudente n'augmentât le trouble dans lequel il la voyait. Au bout de quelques instans, elle revint à lui :

— Puisque vous partez, dit-elle, je veux vous donner un portrait qu'on a fait de moi il y a deux ans, au temps où je me souvenais. C'est un petit médaillon. On dit qu'il est fort ressemblant. Me promettez-vous de ne jamais vous en séparer?

— Je vous le promets, dit Gérard.

— Prenez-y garde! Si vous veniez à le perdre ou à le donner, je le sentirais et j'en mourrais!

On voyait à son accent et à l'éclat de ses yeux qu'elle avait la fièvre. Gérard prit sa main, qui était brûlante. — Pourquoi cette exaltation? dit-il en s'efforçant de sourire. Croyez-vous donc que la vie tienne à un portrait?

— Oh! reprit-elle, il y a des choses que vous ne savez pas. J'avais un beau portrait de Rodolphe; chaque matin, je lui disais bonjour, comme si *lui* eût été là pour m'entendre et me voir. Un matin, je le trouvai par terre; en tombant, un bout du cadre avait touché le feu, et la toile était à moitié consumée. Mon cœur se serra, et un pressentiment terrible m'envahit tout entière. C'est depuis ce moment qu'on cessa de me parler de lui; c'est depuis ce moment que je souffre de cette douleur à la tête qui ne me quitte presque jamais. Vous êtes arrivé, et cependant je ne suis pas guérie!

Elle quitta Gérard et courut vers la maison, d'où elle revint un moment après avec le médaillon suspendu à un ruban bleu. — Tenez, dit-elle, prenez-le. Je n'ai plus ce même sourire, mais le cœur n'a pas changé. — Elle passa le ruban au cou de Gérard, qui se sentait venir des larmes dans les yeux en le regardant, et le ramena doucement au salon, où Mme de Lubner lisait douillettement blottie dans un fauteuil.

De l'agitation que Thérèse avait laissé voir une heure auparavant, il ne restait plus rien qu'un peu de pâleur. Elle s'assit au piano, joua d'abord lentement, puis avec feu, et se mit à chanter la *Marguerite au rouet* de Schubert avec une telle expression, que Gérard croyait l'entendre pour la première fois. Frappée elle-même de cette expression, Mme de Lubner laissa tomber le volume sur ses genoux. — Je crois, dit-elle en se penchant à l'oreille de Gérard, je crois que la raison lui revient.

— Hélas! répondit Gérard tout bas, je crois que son âme s'en va!

Il est difficile de savoir ce que Gérard eût fait, si, à peu de jours de là, il n'eût reçu une lettre de l'ami auquel il avait écrit peu de temps après son arrivée à D.... Cette lettre lui annonçait qu'une af-

faire dans laquelle Gérard avait engagé presque toute sa fortune était en grand péril. S'il ne voulait pas tout perdre, il devait se hâter et revenir à Paris sur-le-champ. Cette nouvelle fixa les irrésolutions de Gérard, comme un poids fait tout à coup pencher l'un des plateaux d'une balance. Thérèse était prévenue de son départ. Cette ruine dont il était menacé ne lui permettait plus, en supposant qu'il y eût jamais pensé, de demander la main d'une héritière aussi riche que l'était la rêveuse fille. Pouvait-il en outre abuser de l'erreur où la folie de son cœur la jetait, et l'épouser au nom de Rodolphe? Gérard se dirigea vers le jardin, bien décidé cette fois à dire à Thérèse qu'il partirait le lendemain.

Dans sa précipitation, et comme un homme qui veut prendre un parti brusquement, dans la crainte d'en changer s'il hésite, il avait oublié l'heure, et arriva chez Thérèse au moment où elle était encore dans son sommeil léthargique. Sa présence la réveilla en sursaut. Elle se leva d'un bond et se jeta dans ses bras. — Ah! dit-elle, je savais bien que vous partiriez, mais je ne croyais pas que ce fût si tôt!

Gérard la ramena sur un fauteuil, où elle resta quelques minutes sans parler, la tête appuyée sur l'épaule du jeune homme. Il sentait les pulsations de son cœur, qui battait à coups pressés.

— Adieu donc! reprit-elle enfin, adieu!

— Mais je reviendrai, se hâta de répondre Gérard, je reviendrai bientôt.

Thérèse secoua la tête et le regarda bien en face. — Vous, jamais! dit-elle avec force.

— Mais pourquoi! Croyez-vous donc que je puisse vous oublier?

— Je ne sais pas si vous m'oublierez, mais bien certainement vous ne reviendrez pas.

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et demeura quelque temps dans un accablement profond, les mains jointes sur ses genoux.

Gérard un instant se demanda s'il ne ferait pas bien de renoncer à Paris, de dévouer sa vie à cette charmante fille, de l'emmener dans quelque lieu désert, et d'en faire sa femme quand à force d'amour et de dévouement il l'aurait conquise à la raison; mais si elle l'aimait, n'était-ce pas un autre qu'elle aimait en lui?

— Au moins, dit Thérèse en l'attirant vers elle, aimez-moi toujours. Cela ne vous fera pas grand'peine et me fera grand bien.

Elle prit des ciseaux et coupa les rubans bleus qu'on voyait sur sa robe.

— Vous parti, poursuivit-elle, personne ne me verra plus dans cette parure... Il me semble que je suis veuve!

Mme de Lubner sortit de la chambre pour ne pas laisser voir à Thérèse qu'elle pleurait.

— Mais, dit Gérard, vous parlez comme si nous ne devions jamais nous revoir! Si cependant je revenais, que diriez-vous?

— Oh! alors, répondit-elle presque gaiement, vous me retrouveriez avec ma robe blanche et mes rubans bleus... Je vous le promets.

Il fallut enfin se séparer. Gérard redoutait beaucoup ce moment. Thérèse s'y montra plus ferme qu'il ne l'aurait cru; elle était seulement d'une pâleur de morte.

Quand il fut à la porte du jardin, Thérèse le serra sur son cœur avec un mouvement de passion qui bouleversa Gérard. — Surtout, lui dit-elle tout bas à l'oreille, ne perdez pas le portrait! Adieu! ajouta-t-elle.

Elle ouvrit les bras, poussa la porte et rentra dans le jardin. Gérard se pencha sur la grille et vit la robe blanche de Thérèse qui s'éloignait entre les arbres. Une minute après, il ne vit plus rien. Il se sauva en courant et sans regarder derrière lui.

A quelques jours de là, Gérard était de retour à Paris, et le tourbillon de la vie le saisissait de nouveau. Le soin de ses affaires lui prit d'abord quelque temps : il dut chercher ses amis et renouer les relations rompues, puis le courant de l'habitude l'entraîna, et la pensée de retourner à D... ne se présenta presque plus à lui. Ce n'est pas qu'il eût oublié Thérèse, mais les mêmes motifs qui l'avaient décidé à la quitter ne se rencontreraient-ils pas?

Pendant les premières semaines, il éprouvait chaque jour, vers sept ou huit heures, un sentiment de tristesse qui le ramenait en esprit à D... C'était l'heure où il avait coutume d'aller au jardin, et il revoyait Thérèse qui courait au-devant de lui; le vent de sa course agitait ses rubans bleus, et elle souriait. Souvent alors il tirait le médaillon de son étui et le regardait, quelquefois même il l'embrassait comme eût fait un amoureux de vingt ans. Si quelqu'un de ses amis l'eût surpris dans ces momens-là, Gérard n'aurait plus su où se cacher. Au bout d'un certain temps, cette impression s'affaiblit, et trois mois ne s'étaient pas écoulés, qu'elle était presque entièrement effacée. Gérard était à Paris et en subissait l'influence.

— Pauvre Thérèse! disait-il quelquefois en fumant son cigare le soir sur le boulevard. Un ami passait, et Gérard oubliait Thérèse.

A cette époque, par désœuvrement et aussi peut-être par imitation, Gérard était en fort grande relation avec une jeune personne qui appartenait au corps de ballet de l'Opéra. Mlle Clotilde, — c'était son nom, — avait ses grandes et petites entrées chez Gérard, et en usait fort librement. Un jour qu'elle furetait partout comme un jeune chat, elle mit la main sur un étui en peau de chagrin qui renfermait un portrait. Gérard voulut lui faire remettre ce portrait, qui n'était autre que celui de dThérèse,ans le tiroir où Mlle Clotilde l'avait dé-

couvert; elle n'y voulut jamais consentir, et il en résulta une querelle, à la suite de laquelle et dans un mouvement de dépit Mlle Clotilde lança au feu l'étui et le portrait. Gérard se jeta à genoux devant le foyer, et écarta les tisons pour sauver la miniature, s'il en était temps encore. Il trouva la petite plaque d'ivoire un peu endommagée par l'action du feu; mais l'image de Thérèse, sauf quelques légères atteintes, n'avait que faiblement souffert. Gérard porta cette image à ses lèvres avec un mouvement passionné; puis, se tournant vers la danseuse, il lui montra la porte avec un visage si terrible, qu'elle sortit précipitamment sans répondre.

Tous les souvenirs de D... avaient afflué vers son cœur avec violence, comme les eaux d'une rivière chassées de l'écluse. Deux jours après cette scène, Gérard reçut une lettre qui portait le timbre de D..... Il l'ouvrit avec un secret effroi, et y trouva ces mots :

« Thérèse à son ami Rodolphe,

« Je suis bien malade, et il me semble que je vais mourir. Si vous vous souvenez de celle qui vous a tant aimé, hâtez-vous; cela m'attristerait de m'en aller avant de vous avoir embrassé. Si je meurs sans vous avoir revu, mon cœur vous enverra son dernier soupir. »

Gérard eut comme un vertige. Tout ce que Thérèse lui avait dit sur l'influence mystérieuse qu'elle attribuait au portrait se retraça dans son esprit en caractères de feu. — Je ne la reverrai plus! je ne la reverrai plus! répétait-il en retournant la lettre dans tous les sens.

Le soir même, il partait pour l'Allemagne à moitié fou. S'il avait rencontré Clotilde, il l'aurait tuée. Dans l'espèce d'égarement où l'avait jeté cette lettre, il attribuait à cette fille la maladie qui mettait en si grand péril l'existence de Thérèse. Dès qu'il fut arrivé à D..., il courut au petit jardin. Comme il passait devant l'église des jésuites, il entendit le glas d'une cloche; il frissonna de la tête aux pieds.

— Ah! mon Dieu! dit-il, Thérèse est morte!

Il précipita sa course, et toucha enfin à cette porte verte qu'il avait si souvent franchie le cœur joyeux : il la poussa; le jardin était désert. Il le traversa en courant et entra dans la maison.

— Ah! monsieur, lui dit un vieux domestique, montez vite!

Gérard grimpa l'escalier aussi rapidement que le lui permettaient ses jambes, qui tremblaient sous lui; il ne comprenait pas le sens de cette exclamation. Était-il arrivé seulement pour recevoir le dernier soupir de Thérèse, ou l'attendait-on pour la sauver?

Quand il fut entré dans la chambre de Thérèse, un pitoyable spectacle frappa ses yeux. La pauvre fille était couchée sur son lit, les

mains jointes et le visage blanc comme un cierge. Mme de Lubner pleurait la tête cachée entre les draps du lit. Une sueur froide mouilla les tempes de Gérard. — Morte! s'écria-t-il.

Mme de Lubner releva la tête à ce cri et reconnut Gérard.

— Ah! dit-elle en levant les mains au ciel, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous!

Gérard comprit que Thérèse vivait encore. Il s'approcha du lit, et tomba à genoux; mille sensations diverses agitaient son cœur; il n'aurait jamais pu dire ce qu'il pensait. Il resta quelques minutes immobile, regardant Thérèse, qui ne bougeait pas. Il ne pouvait ni parler, ni pleurer : il étouffait.

Mme de Lubner lui raconta que Thérèse souffrait assez fréquemment de la tête depuis un mois ou deux. — Mais rien, ajouta-t-elle, ne pouvait faire croire qu'elle fût en danger de mort. Après votre départ, elle ne montra aucun changement dans son humeur et dans son genre de vie. Seulement elle ne souriait presque plus, et le coloris de ses joues ne reparut pas, comme si votre absence eût enlevé tout le printemps de son cœur et de son visage. Elle chantait souvent et se promenait beaucoup, dans le jardin surtout, où je l'entendais quelquefois causer seule avec animation et à demi-voix. Chaque fois qu'on frappait à la porte, elle tressaillait et faisait le mouvement de se lever pour courir, comme elle en avait l'habitude quand vous arriviez; puis elle secouait la tête tristement et restait assise sans parler. Quand je prononçais votre nom en essayant de lui dire que vous reviendriez quelque jour, elle me regardait avec une expression de douleur si navrante que j'y renonçais. Je la surpris tout dernièrement travaillant avec une activité fiévreuse à un certain ruban de soie blanche sur lequel elle brodait en bleu deux initiales, un R et un T. — C'est ma ceinture de noces, me dit-elle avec un singulier sourire; tu la lui donneras, s'il la demande. Elle ne travaillait jamais à cette broderie que sous le berceau, où elle vous attendait chaque soir du temps de votre séjour à D... Voyez, le T n'est pas achevé.

Et Mme de Lubner tira d'une boîte à ouvrage, pour le montrer à Gérard, un ruban sur lequel l'aiguille était encore attachée.

— Un matin que j'avais laissé Thérèse au salon, reprit Mme de Lubner, j'entendis tout à coup un grand cri. J'accourus et je trouvai Thérèse renversée, toute blanche, raide et les yeux fixes. On l'emporta dans sa chambre, et on eut beaucoup de peine à la faire revenir; encore ne fut-ce que pour peu d'instans. Elle demanda une plume et du papier, vous écrivit et cacheta la lettre en priant qu'on la jetât à la poste sans tarder. Le messager partit, et elle le suivit des yeux jusqu'à la porte, après quoi elle laissa retomber sa tête

sur l'oreiller, ferma les yeux, et ne remua plus. Le médecin, qu'on était allé chercher, ne put jamais la tirer de cet état. Elle est comme morte depuis ce moment; nous savons seulement qu'elle existe.

Gérard avait écouté ce récit les yeux fixés sur Thérèse : il craignait de parler de peur d'éclater en sanglots; cependant il demanda à Mme de Lubner l'heure et le jour précis où Thérèse avait poussé ce grand cri qui avait mis toute la maison en rumeur. Il apprit par sa réponse que le jour et l'heure concordaient avec la découverte que Mlle Clotilde avait faite du portrait de Thérèse.

Gérard se leva en chancelant. — Elle m'avait dit qu'elle en mourrait! murmura-t-il.

Il prit tout à coup les mains de Thérèse entre les siennes, et sans savoir ce qu'il faisait, dans un mouvement d'exaltation et de désespoir, avec des cris, des larmes et des baisers, il se jeta sur le corps inanimé de la pauvre fille. Il était comme fou, et la suppliait de ne pas mourir. Comme il l'étreignait dans ses bras, il sentit un souffle léger passer sur ses lèvres.

Il se releva d'un bond.

— Elle respire! s'écria-t-il.

Le médecin, qu'on fit venir en toute hâte, trouva un certain changement dans l'état de Thérèse. — Oui, dit-il, le cœur bat... Tout dépend de la crise qui suivra son réveil.

Vers le soir, Thérèse ouvrit les yeux; elle regarda autour d'elle, vit Gérard, poussa un cri, et lui tendit les bras. Il s'y jeta, et presqu'au même instant elle éclata en sanglots.

— Elle est sauvée! s'écria le médecin.

— Ah! ne nous quittez plus, dit Mme de Lubner en s'attachant aux mains de Gérard.

Mais ce n'était pas tout que de lui avoir rendu la santé du corps, il fallait encore rendre à Thérèse la santé de l'esprit, et là n'était pas le moins difficile. Sa convalescence fut assez longue et demanda beaucoup de ménagemens; l'ébranlement qui l'avait mise aux portes du tombeau avait laissé des traces profondes qui ne pouvaient pas être effacées en quelques jours. La sensibilité de Thérèse, déjà excessive, était surexcitée; la moindre émotion la faisait pâlir ou trembler; elle était en quelque sorte comme une harpe dont les cordes tendues résonnent au plus léger vent. On aurait dit que la vie, un instant chassée de ses lèvres, avait peine à s'y rasseoir. Gérard, qui passait auprès d'elle ses journées entières, remarqua que Thérèse éprouvait des troubles et une inquiétude qui ne lui étaient pas habituelles. Il la surprenait souvent la tête dans ses mains, immobile et pensive, comme si elle eût écouté au fond de son âme le bruit d'un travail mystérieux. Elle regardait en dedans, comme elle disait elle-

même, et analysait ses songes pour y découvrir quelque chose de réel.

— Je vois quelquefois des lueurs, lui dit-elle un soir, mais je ne vois pas encore de clartés; puis les lueurs s'effacent et les ombres reviennent.

Dans les premiers jours qui suivirent son réveil, Thérèse ne voulait pas se séparer de Gérard. Elle craignait toujours qu'il ne s'en allât pour ne revenir jamais. Il fallait employer mille promesses et presque la ruse pour la déterminer à quitter sa main. Elle la retenait longtemps emprisonnée entre les siennes et le suppliait de ne pas partir.

Mme de Lubner imagina de faire préparer une chambre que Rodolphe avait occupée autrefois, et qui n'avait plus été ouverte depuis la mort de ce jeune homme.

— J'ai fait mettre, dit-elle à sa nièce, des fleurs dans les vases et des bougies aux flambeaux qui sont dans la chambre verte : dès ce soir, il pourra s'y installer.

Mais à leur grande surprise à tous deux Thérèse, bien loin de témoigner de la joie, laissa voir une sorte de mécontentement; elle n'insista plus pour que Gérard restât dans la maison. A ce mot de chambre verte, un nuage passa sur son front, et avec une vivacité dont elle ne donnait presque plus de preuve, elle courut à l'étage supérieur et en ferma la porte à clé.

Bien sûre que personne n'y entrerait plus sans sa permission, elle redescendit au salon et tendit la main à Gérard.

— Adieu donc, lui dit-elle, à demain!

Sa voix n'avait rien perdu de sa douceur et son regard de sa tendresse, mais elle ne parla plus de le retenir.

Un autre changement s'était opéré en elle. Thérèse n'appelait plus Gérard du nom de Rodolphe, elle ne l'appelait pas Gérard non plus: elle l'appelait *mon ami*. Ce mot, qui ne précisait rien, répondait-il à un doute? Était-ce dans son esprit une de ces lueurs indécises qui annoncent l'aurore naissante et précèdent le jour? Gérard l'espérait, mais il n'osait pas le croire encore. Il craignait surtout que, la lumière se faisant dans cette intelligence, il ne perdît Thérèse sans retour. Il avait, sans se l'avouer, toutes les timidités et toutes les peurs de l'amour véritable.

Thérèse voulut voir un jour le médaillon qu'elle lui avait donné: elle reconnut les traces du feu qui en avait légèrement endommagé l'ivoire. Encore quelques secondes, et l'image, altérée déjà, disparaissait tout à fait.

— Je sais maintenant pourquoi j'ai été malade, dit-elle.

Et elle lui rendit la miniature sans demander d'explications.

Un autre jour qu'ils étaient ensemble dans le jardin, Thérèse prit le bras de Gérard et fit quelques tours d'allée. Une teinte rose adoucissait la pâleur de ses joues, son front avait retrouvé toutes les grâces de la jeunesse et de la santé; elle ne disait rien, et cueillait, chemin faisant, des fleurs à tous les buissons. Après qu'elle eut fait un bouquet, elle soupira :

— Que j'en ai déjà cueilli de ces fleurs! dit-elle... Celles-ci ne sont plus celles que j'aimais hier, et les fleurs de demain ne seront plus celles que j'aime aujourd'hui!

Ses yeux rêveurs regardèrent longtemps le bouquet, comme si elle eût voulu lui demander le secret des pensées qui l'obsédaient; puis elle s'arrêta, et se tournant vers Gérard :

— Que deviennent les fleurs de l'an dernier? lui demanda-t-elle.

— Elles meurent, répondit Gérard.

Thérèse attacha sur lui ses yeux tendres et voilés.

— Ah! oui, reprit-elle, elles s'en vont; ce ne sont plus les mêmes qui reviennent, et ce sont toujours des fleurs.

Ses regards brillèrent tout à coup; elle prit la main de Gérard et la serra. — C'est comme vous! s'écria-t-elle, c'est vous que j'aime, et ce n'est pas vous que je pleure!... C'est le même amour, et ce n'est plus la même fleur!

Gérard ne pensait plus à Paris; le monde n'avait pas d'autres limites pour lui que les frontières du petit jardin où il rencontrait Thérèse. Quand il se rappelait le jour où elle avait failli mourir, il frissonnait encore et s'étonnait d'avoir pu, par son indifférence et son égoïsme, faire souffrir une aussi aimable fille. Il se la représentait heureuse et gaie, dans quelque coin de terre, avec lui, et se promettait bien de ne plus écouter jamais que la voix de son cœur et non pas celle de la raison. Il était assez riche d'ailleurs pour qu'on ne l'accusât pas de chercher une satisfaction d'intérêt dans son mariage avec Thérèse. Si donc elle l'aimait, pourquoi sacrifierait-il son bonheur à de misérables considérations? Mais la question était justement qu'elle l'aimât et qu'elle ne crût pas épouser Rodolphe en épousant Gérard.

Thérèse était comme un voyageur qui suit dans l'ombre un chemin au bout duquel s'ouvre un précipice. Le précipice franchi, c'est le pays de Chanaan; mais un faux pas peut le jeter au fond du gouffre. Thérèse franchirait-elle ce précipice?

Un soir que Thérèse était assise dans le jardin, traçant d'une main distraite des lignes sur le sable, Gérard lui proposa de faire une promenade dans la campagne. Elle se leva et lui prit le bras. — Bien volontiers, dit-elle, j'ai comme la fièvre; le grand air la dissipera.

Elle avait en effet le visage coloré et les yeux brillans. Gérard s'aperçut que sa main tremblait.

— Vous est-il arrivé quelque chose ce matin? lui demanda-t-il.

— Non, reprit-elle, ma tante range le linge, et vous savez que lorsqu'elle met la main aux armoires, elle n'en finit plus... Je suis restée seule,... j'ai fait un peu de musique,... j'ai lu, et le hasard m'a fait tomber sur un livre de chevalerie. Il y était question d'un paladin qui d'aventure en aventure était arrivé dans un certain royaume dont je ne sais plus le nom; ce royaume avait pour propriété singulière de changer en fantôme quiconque en passait les frontières. On y voit les gens qu'on a connus en rêve, et ils vous parlent d'événemens qui n'ont jamais eu lieu, mais dont on se souvient. J'ai fait cette réflexion, que je suis un peu la parente de ce paladin et que j'habite ce royaume peuplé de fantômes.

— Vous! s'écria Gérard inquiet de la tournure que prenait l'entretien.

— Oui, moi! Et ce n'est pas si fou ce que je dis là! J'ai beaucoup pensé depuis que j'ai été malade, et j'ai bien vu qu'on ne me parlait pas comme à tout le monde; j'ai des tressaillemens extraordinaires en moi. Les mots me semblent avoir une signification qu'ils n'avaient pas, et des choses auxquelles je ne prenais pas garde autrefois me bouleversent à présent. Tenez, l'autre soir, le vent soufflait, les feuilles d'un peuplier tombaient une à une dans la fontaine, je les regardais, et il me semblait que c'étaient de pauvres âmes qui s'en allaient. Les larmes me sont venues aux yeux; moi aussi j'ai failli m'en aller!... M'auriez-vous pleurée? Oui, n'est-ce pas?

La voix de Thérèse et ses paupières gonflées indiquaient assez que son cœur était plein de sanglots. Gérard avait la gorge prise comme dans un étau; il se pencha sur les mains de Thérèse et les couvrit de baisers.

— Oh! je vivrai! reprit-elle,... je ne m'en irai pas: mais, tenez, je ne vous dis pas tout... J'ai bien vu que le médaillon que je vous avais remis était un peu détérioré... D'autres mains que les vôtres l'ont touché,... d'autres yeux l'ont regardé... Savez-vous pourquoi je ne vous ai pas interrogé?... C'est parce que je craignais d'apprendre que vous avez dans votre pays une autre Thérèse que vous aimez... J'ai bien un autre *vous*, moi.

Gérard pressa le bras de sa compagne doucement, et, lui parlant tout bas comme à un malade qu'on interroge : — En êtes-vous bien sûre? lui dit-il.

Elle s'arrêta court et secoua la tête.

— Non, plus à présent, répondit-elle, et cependant...

Elle se tut de nouveau, puis, frappant du pied : — Tenez, reprit-

elle, il y a comme un bâillon devant ma bouche, comme un voile devant mes yeux... Oh! ils tomberont, il faudra qu'ils tombent!

Le hasard de leur promenade avait conduit Gérard et Thérèse à la porte d'un petit cimetière dans lequel Mme van B... avait voulu être enterrée à cause des souvenirs de famille qui s'y rattachaient. Une tombe de marbre très modeste, avec une plaque sur laquelle son nom était gravé, indiquait la place où elle reposait. Quelques saules l'entouraient, et un gros lierre d'Écosse la couvrait de son feuillage d'un vert sombre. Gérard fit entrer Thérèse dans ce cimetière. A la vue des croix qui dressaient leurs bras noirs au milieu des herbes, Thérèse s'arrêta; elle regarda autour d'elle, lut quelques noms inscrits sur le bois ou sur la pierre, et se serra contre Gérard.

— Pourquoi toutes ces croix, dit-elle, et pourquoi tous ces noms? Ils me font peur.

Gérard la força de marcher avec lui.

— Ce sont les noms de ceux qui sont partis, dit-il, et ces croix sont pour avertir qu'ils ne reviendront plus.

Thérèse devint toute pâle. — Oh! qu'il fait triste ici! reprit-elle.

Gérard lui montra des doigts quelques-unes des tombes à demi cachées sous les saules et les cyprès. — Regardez, lui dit-il; ces noms que vous voyez là ne vous rappellent-ils rien?

Thérèse lut au hasard deux ou trois inscriptions, et tressaillit.

— Dorothée... Amélie... Augusta... mes amies d'autrefois! Là Frédéric! ici Joseph! Voilà donc pourquoi je ne les voyais plus! s'écria-t-elle.

De grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Pauvre Amélie! je m'en souviens, ajouta-t-elle; elle était si vive et si gaie!.. Et Dorothée qui m'aimait tant! Parties toutes ensemble!... Ah! pourquoi m'avez-vous amenée ici?

— Et le bâillon! et le voile! Ce bâillon qui est sur votre bouche, ce voile qui est devant vos yeux, ne voulez-vous pas qu'ils tombent? répondit Gérard.

C'était l'épreuve décisive, et il la faisait en tremblant. Tout en parlant, Gérard avait conduit Thérèse vers le tombeau de sa mère. Il la fit asseoir sur un coin du marbre, et lui prenant la main :

— Non, elles ne sont pas parties, dit-il; celles que vous avez aimées sont là... elles sont mortes.

— Mortes! ajouta Thérèse, mortes!...

Elle couvrit son visage de ses deux mains, comme pour ne pas voir la lumière qui se faisait autour d'elle; elle se mit à pleurer; on aurait dit que son cœur éclatait.

Mais Gérard, écartant ses mains, lui fit lire sous les feuilles du lierre le nom de Mme van B...

— Ma mère! s'écria la jeune fille.

Et elle tomba à genoux, les mains jointes, au pied du tombeau.

C'était pour elle comme si sa mère fût morte le jour même; le coup l'avait renversée, et son cœur se fondait à la fois en sanglots et en prières. Gérard la regardait immobile, debout auprès d'elle; puisque Thérèse priait, c'est que Thérèse était sauvée. Au bout de quelques minutes, elle leva les yeux et lui tendit la main.

— Le voile est déchiré, dit-elle... vous m'avez appris à pleurer ma mère... Merci!

Elle promena lentement ses regards dans le cimetière comme si elle y eût cherché une autre tombe. On voyait qu'une question était suspendue à ses lèvres; deux fois elle ouvrit la bouche et regarda Gérard comme si elle allait parler, mais elle se tut, et, cachant son visage parmi les touffes de lierre, elle se prit à pleurer de nouveau. Ses larmes cette fois n'étaient pas données à sa mère.

Thérèse et Gérard quittèrent le cimetière au bras l'un de l'autre sans parler. Gérard sentait bien que son sort allait se décider, mais une sorte de pudeur l'empêchait d'interroger sa compagne; il voulait laisser à sa douleur cette pauvre fille qui venait de retrouver sa mère et qui la trouvait morte.

Quand elle fut chez elle, Thérèse témoigna le désir d'être seule. Il semblait qu'elle voulût causer avec elle-même après ce long silence qu'elle avait gardé. — A demain! dit-elle à Gérard. Et elle s'éloigna d'un air pensif en le laissant avec Mme de Lubner, à laquelle il raconta tout ce qui venait de se passer.

Gérard passa toute la nuit à se promener dans la ville, ramené toujours par une force invincible vers la petite maison qu'habitait Thérèse. Une lampe brillait derrière la fenêtre de cette chambre verte où elle n'avait pas voulu que Gérard entrât. On voyait son ombre passer devant les rideaux blancs; une fois son visage se colla contre la vitre et y resta longtemps. Gérard, caché dans la nuit, la regardait. Que faisait-elle à cette heure dans cette solitude? Y demandait-elle des conseils aux souvenirs qui l'habitaient?

Le lendemain, Gérard arriva chez Thérèse à l'heure accoutumée. Il la trouva dans le salon, et toute en noir, avec Mme de Lubner. Il n'y avait plus ni robe blanche, ni rubans bleus. L'expression de son visage était changée. Thérèse était comme transfigurée. Gérard ne reconnaissait ni son sourire, ni son regard. L'accueil même qu'elle lui fit était si nouveau, que Gérard ne put en soutenir la réserve et l'apparente froideur. Excité par la fatigue et les rêves de la nuit précédente, il crut y voir la condamnation de ses espérances et courut au-devant de cet arrêt dont son cœur ressentait déjà les atteintes.

— Je viens vous faire mes adieux, dit-il d'une voix qui tremblait.

— Vous partez? demanda Thérèse.

— Oui, je pars, reprit-il; je n'ai plus rien à faire ici. Dieu m'est témoin que j'aurais voulu y rester toujours, mais je ne suis pas celui dont vous aimiez le souvenir... Faut-il que je sois un étranger pour celle auprès de qui j'ai passé tant d'heures, les plus belles de ma vie? J'ai peur que vous ne me pardonniez pas d'avoir si longtemps accepté un nom qui n'est pas le mien, et cette pensée m'est odieuse. Ah! si vous étiez encore telle que je vous ai connue!... mais c'est impossible,... c'eût été trop de bonheur! Serez-vous plus heureuse demain que vous l'étiez hier? Je ne sais, j'ai fait mon devoir... Votre esprit est libre, Thérèse,... adieu!

Gérard était à bout de forces; la jeunesse et l'amour faisaient explosion en lui. Il se retourna pour ne pas laisser voir le bouleversement de son visage et fit un pas vers la porte.

— Gérard! s'écria Thérèse.

Gérard s'arrêta. Les yeux de Thérèse rayonnaient d'intelligence et d'amour.

— Mon nom! dit-il, et d'un bond il tomba à ses pieds.

— Ah! mes pauvres enfans! s'écria Mme de Lubner, je n'y tiens plus, il faut que je vous embrasse tous les deux...

A quelque temps de là, un jeune homme, qu'on voyait souvent sur le boulevard, arrêta un de ses amis à la sortie de l'Opéra.

— Eh bien! sais-tu la nouvelle? lui dit-il.

— Laquelle? Il y en a tant!

— Gérard, tu sais, ce pauvre Gérard qui était si gai et qui perdait toujours au lansquenet...

— Est-ce qu'il est mort?

— Ah bien oui! Il s'est marié.

— Ah! mon Dieu! et avec qui?

— Avec une petite Allemande qu'il a rencontrée je ne sais où, sur les bords du Rhin... Voilà où mènent les voyages...

— Amen! dit l'autre.

AMÉDÉE ACHARD.

LES ROUMAINS

I.

LES TITRES DE LEUR NATIONALITÉ.

I. — UNE NATIONALITÉ DÉCOUVERTE. — ÉTABLISSEMENT DES COLONIES.

Huit millions d'hommes frappent, en supplians, au seuil de nos sociétés occidentales. Que veulent-ils? Ils demandent qu'on les aide à renaître; ils revendiquent notre alliance. A peu près inconnus, égarés au bout de l'Europe, ils racontent que de longs siècles de servitude, d'oubli, de déprédations, et tout ce que des hommes sont capables de souffrir, les ont tenus ensevelis, séquestrés du reste de l'espèce humaine. Ils ont vécu, disent-ils, dans un désert, mais dans un désert où ils n'ont échappé à aucune des misères que traînent après elles l'extrême barbarie et l'extrême civilisation. Après cela, ce qu'ils craignent le plus, c'est qu'une adversité si longue, si persévérante, les ait défigurés au point que les sociétés et les peuples auxquels ils s'adressent ne les reconnaissent plus.

Chose nouvelle en effet dans notre monde moderne, ils ne réclament pas notre assistance, comme cela s'est vu toujours, au nom seul de la justice, de l'intérêt de tous, de l'humanité blessée et violée. Non; la nouveauté et la grandeur de leur cause, c'est qu'ils se présentent comme des frères oubliés. Avec un accent qui rappelle certains grands procès plaidés par des nations entières dans Thucydide et dans Tacite, lorsque la parenté du sang était encore sacrée, ce qu'ils invoquent surtout, c'est la communauté d'origine;

c'est un lien de famille entre leur race et la nôtre; c'est une même descendance, un même berceau, la même langue, les mêmes aïeux. La foi peut-être naïve qu'ils montrent dans la religion des souvenirs communs, la persuasion où ils sont que cette religion ne peut être invoquée sans fruit, que les hommes de l'Occident y sont demeurés aussi fidèles qu'ils le sont eux-mêmes, tous ces traits semblent un dernier reste de l'antiquité dont ils se couvrent pour y chercher leurs titres confondus avec les nôtres.

Les Roumains disent à l'Occident : « Rendez-nous notre droit de cité dans la famille des peuples latins. Nous sommes des vôtres, quoique enveloppés de Barbares. Arrachez-nous à cette captivité. Que l'éloignement ne vous trompe pas sur ce qui nous touche. Des siècles néfastes nous ont tenus séparés de la mère-patrie, de cette Rome d'où nous descendons tous; mais, quoique chargés de chaînes étrangères, relégués aux confins de l'Europe, nous sommes des frères pour la France, pour l'Italie, l'Espagne, le Portugal. C'est avec vous que nous voulons former une alliance éternelle, non avec les Barbares qui nous entourent. Vous nous avez oubliés, ayant perdu jusqu'à notre nom, car vous nous appelez Valaques, nous qui nous appelons Roumains. Dans notre profonde misère, s'est-il trouvé une seule époque où nous ayons perdu le souvenir de notre ancienne parenté? Feuilletez notre histoire. Vous ne trouverez pas chez nous un seul moment d'oubli. Il est vrai qu'il y a eu des temps si funestes, que nous n'avons pas songé à faire valoir nos titres. Eh! qui eût voulu seulement nous entendre? Toutes les fois que l'espérance a reparu, c'est vers vous que nous avons tendu les bras. Nous avouons que nous sommes les derniers venus dans la famille latine. Est-ce une raison pour nous contester notre part d'héritage? Reconnaissez-nous à nos traits, à notre visage. Voyez! nous portons sur nous le sceau de la vieille Italie; nous sommes les fils des laboureurs du Latium, du Picentin, de la Gaule Cisalpine et de la province de Narbonne. Mêmes traits, même couleur; jusqu'aux vêtemens de nos pères, nous avons tout gardé. Voici le pallium, la tunique, les sandales, comme sur la colonne Trajane. Ce sont là des témoins qui parlent pour nous. Plus que tout le reste, nous avons sauvé (Dieu sait au milieu de quelles difficultés et de quels idiomes incultes!) notre langue natale; vous la parliez autrefois avec nous dans notre berceau commun. Ne nous reconnaissez-vous pas aux accens de cette parole qui nous rappelle à tous la même patrie puissante? Ne vous servez-vous pas des mêmes mots que nous pour les mêmes choses? Ne dites-vous pas comme nous pain *pâne*, ciel *cieru*, vie *viâtza*, mort *moârte*, ainsi du reste? Si notre langue vous semble encore humble et rustique, peut-être même défigurée par

un trop long exil, ne la dédaignez pas : c'est celle que parlaient les vétérans des légions romaines, nos aïeux et vos maîtres. D'ailleurs nous ne désespérons pas de l'embellir à notre tour, si vous nous prêtez votre aide, non pas seulement comme à des hommes, mais comme à des frères, car vous le savez, la langue est, après Dieu, le plus fort lien entre les peuples. Si deux hommes jetés par hasard au milieu de races ennemies ou seulement étrangères s'aperçoivent qu'ils parlent la même langue, dès le premier mot ils font alliance entre eux, parce qu'ils se reconnaissent pour les membres d'une même famille. Le plus fort prête son appui au plus faible; il l'arrache à la captivité. Vous et nous sommes entourés de races étrangères dont plusieurs sont ennemies. Vous êtes puissans, nous sommes faibles, quoique nous ne soyons pas à mépriser à cause de notre grand nombre. Reconnaissez-nous et sauvez-nous! »

Telles sont les premières paroles qui sortent de la bouche de tout habitant de la Roumanie. Quiconque aura entretenu quelque commerce avec eux, celui-là avouera que je n'ai rien changé à leurs discours ordinaires.

Dans le temps où l'esprit français aimait, cherchait, répandait partout la lumière avec la vie, si quelqu'un eût appris à Montesquieu, à Voltaire, à Buffon, et après eux à Lessing, à Herder ce qu'ils paraissent avoir toujours ignoré, qu'une race d'hommes toute latine conserve entre la Mer-Noire et les Carpathes les usages, les traditions, en partie l'idiome de la vieille Italie et revendique ses ancêtres, quel éclat, quelle popularité ces grands hommes eussent répandus sur une découverte de ce genre! Que de rapprochemens, que de résultats et quelle lumière ils en eussent tirés incontinent! Je ne doute pas que l'Occident entier n'eût longtemps retenti de cette merveille. Une race d'hommes alliée à la nôtre, perdue et retrouvée, est-ce là un événement qu'ils eussent laissé dans l'ombre? Je suppose que Montesquieu n'eût pas dédaigné de jeter un regard sur cette dernière parcelle du monde romain. Soit en parlant de la décadence de l'empire, soit en comparant les lois aux climats, il eût donné quelque part une place à la Rome de chaume des Moldo-Valaques. Qui doute que Voltaire se fût attaché à cette antiquité vivante, qu'il en eût fait jaillir tout ce qu'elle renferme de contrastes et d'ironie contre la majesté des choses humaines? L'Europe aurait eu à répéter d'abord les moqueries du philosophe sur les Cincinnatus, les Régulus des monts Krapaks; mais cette ironie eût été sans poison, elle eût même servi à populariser une cause encore trop peu connue. Puis le sérieux aurait remplacé le rire, et Voltaire aurait certainement salué le premier une nation renaissante au nom de ce génie romain qu'il a toujours préféré à tous les autres. Du

moins il eût ajouté un chapitre à l'*Essai sur les Mœurs des nations* et aux *Histoires de Charles XII* et *de Pierre Ier*. En conduisant ses héros dans la Bessarabie et sur le Pruth, il n'eût pu se défendre de peindre ces provinces et de marquer d'un trait la condition des fils de Romulus soumis aux avanies d'un descendant d'Alcibiade, sous le cimeterre d'un sultan turc. Quant à Buffon, il ne se fût pas borné à dire que l'*aurochs* des Carpathes revit dans les armes de la Moldavie. Il eût voulu décrire ces Carpathes, dernier refuge des espèces animales et des races humaines auxquelles toutes les autres ont déclaré la guerre. On eût vu, de manière à ne pas l'oublier, le tableau de ces montagnes ardues, hérissées de forêts, coupées de torrens qui ne tarissent jamais, où l'aurochs proscrit, menacé de disparaître du règne animal, vient dérober sa tête dans le même temps que la nation dace, puis la nation roumaine, toutes deux proscrites comme lui, vont chercher auprès de lui, dans les mêmes lieux sauvages, une retraite assurée contre les menaces d'extermination que leur jette de toutes parts le monde civil.

Par malheur, l'Occident avait perdu au XVIIIe siècle jusqu'à la dernière trace des populations du Bas-Danube. Le plus savant de nos géographes, le sage d'Anville, fut, il semble, le seul qui vit clair dans cette question. Il fit mieux, il dit très nettement que « le langage actuel de la nation valake est foncièrement un dialecte de la langue latine; » mais ses deux mémoires, si neufs, si judicieux, ne furent relevés par personne. Si vous voulez vous en assurer, jetez les yeux sur l'*Histoire de la Décadence de l'Empire romain*, par Gibbon. Il s'est donné pour tâche de rechercher, de suivre, de découvrir les derniers vestiges du peuple-roi, même sous les formes les plus défigurées. Son récit ramène forcément à diverses reprises les Moldaves, les Valaques; il va jusqu'à citer d'anciennes histoires byzantines qui témoignent de leur descendance italienne, et sans discuter ces témoignages, sans même y faire la moindre allusion, il continue de jeter la race roumaine dans la fosse commune des Slaves, des Bulgares, des Albanais. Il rencontre le héros de la nationalité moldave, Étienne le Grand; il en fait un Slave. Tous les actes glorieux d'une race d'hommes sont attribués à ses plus grands ennemis. Pour elle, son nom n'est pas même prononcé : excès de confusion qui est en même temps l'excès de l'injustice. C'est un des honneurs réservés à notre temps de remettre l'ordre dans ce chaos; sans doute ici, comme en d'autres circonstances semblables, le premier pas pour ramener la justice dans les choses vivantes sera de replacer la justice dans l'histoire.

Oubliés ou méconnus par les écrivains, il restait aux Roumains une plus dure épreuve à traverser. Lorsqu'au commencement de ce

siècle tout le monde se prit à espérer quelque chose au souffle de la révolution française, un rayon, je ne sais lequel, tomba aussi sur les ossemens et les cendres de ces peuples. Ils se sentirent remués par l'ambition de renaître. Deux fois ils s'adressèrent au vainqueur de Lodi et de Marengo. C'était un homme de leur race, le représentant, le consul, peut-être le nouveau Trajan de l'Europe latine. Ne reconnaîtrait-il pas les vétérans et les colons du divin césar? On raconte que Napoléon ne comprit rien au langage de ces hommes qui redemandaient leur vieux droit de cité italiote. A peine s'il laissa tomber sur eux un regard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu d'années après, dans les conférences de Tilsitt, il offrait au tsar d'ensevelir à jamais ces supplians dans l'empire russe.

Pendant que l'Europe occidentale se détournait de plus en plus des populations de la Roumanie, celles-ci ne cessaient d'entretenir la tradition de leurs origines, même dans les époques les plus barbares du moyen âge. Le Goth Jornandès, du VIe siècle, est le premier historien chez lequel je trouve le nom de Roumanie dans le sens où les paysans disent encore *la terre romaine, tsâra roumanesca*. Au XIIe siècle, le clergé de ces provinces fit un effort marqué pour les rattacher à la civilisation latine. L'archevêque de Zagora écrit au pape Innocent III que les Valaques sont les *héritiers du sang des Romains*. Le pape reconnaît cette descendance comme une chose avérée. Innocent III essaie d'en profiter pour ramener à l'unité romaine les dissidens, qui semblaient chanceler encore. D'autre part, Byzance n'a jamais ignoré la filiation des Moldo-Valaques. Au XVe siècle, un écrivain byzantin, Chalcondylas, expose, comme un point reconnu de tous, que la langue roumaine est en tout semblable à la langue italienne, quoiqu'elle soit comprise à grand'peine par les Italiens. Lucius, dans sa description de la Dalmatie, étend cette ressemblance aux usages, aux coutumes.

Après une possession d'état aussi déclarée, comment le souvenir de cette filiation a-t-il été perdu chez nous? Je pense qu'une chose explique l'isolement extraordinaire dans lequel sont tombés les Moldo-Valaques, et pourquoi le fil qui les rattachait à nos sociétés a été si tôt brisé dans le labyrinthe du moyen âge : c'est qu'ils ont rompu avec l'église catholique. De ce moment, l'Occident a cessé de les connaître. Dans un temps où les rapports religieux étaient les seuls qu'eussent entre eux les hommes éloignés les uns des autres, le lien de la foi brisé, tout fut brisé; il devint impossible à l'Occident de reconnaître pour parens des peuples schismatiques. Tant que la papauté eut quelque espoir de retenir les Latins des provinces danubiennes, elle fit valoir l'autorité du sang de Romulus; mais cet

espoir une fois perdu (et il fallut y renoncer après la grande épreuve du concile de Florence, où l'archevêque moldave fut démenti par son peuple), la papauté ne vit plus, ne montra plus que des étrangers ou des ennemis dans ces frères. Toute relation, toute correspondance cessa.

De leur côté, aussi longtemps que les Roumains furent par-dessus tout infatués de leur schisme, tout ce qui le contrariait leur semblait odieux. Loin de réclamer le renouvellement de l'alliance avec les Latins, c'était beaucoup pour eux de ne pas les mépriser et les haïr. Ainsi les différends de religion couvraient pour les uns et pour les autres la question de race et de nationalité; les églises ennemies rejetaient dans l'ombre la parenté de race; elles tenaient les provinces divisées plus que ne faisait l'éloignement des lieux. La parenté du sang ne pouvait rien où manquait la conformité du dogme. Ni les uns ne tenaient à recouvrer leur droit dans la famille latine, ni les autres n'eussent consenti à l'accorder, et il a fallu que d'autres pensées absolument différentes entrassent dans le monde pour que les titres de la nationalité roumaine retrouvassent leur valeur.

Tout le monde aujourd'hui reconnaît le moldo-valaque pour une langue néo-latine. C'est là une notion vague que l'on admet sans se rendre compte des conséquences qu'elle entraîne et des preuves sur lesquelles elle s'appuie. Je m'étonne de voir dans des ouvrages récens justement estimés que le caractère particulier, distinctif des Roumains soit encore méconnu. Comment cet établissement a-t-il été possible? Comment s'expliquer ce phénomène presque incroyable d'une société latine, débris perdu d'un vieux monde au milieu d'un océan de peuples étrangers? Comment, foulés tant de fois et par tout ce que le monde barbare avait de plus violent, cette première empreinte n'a-t-elle pas été effacée? Comment, au milieu de ce déluge de maux qui n'ont pas cessé même aujourd'hui, se trouve-t-il qu'à certains égards, de toutes les langues romanes, la langue des Carpathes est celle qui se rapproche le plus de l'idiome des Latins? A ces questions, qui n'ont pu manquer de frapper les esprits, on a répondu d'abord que les Daces, soumis par les Romains, ont été forcés d'apprendre la langue des vainqueurs, que des provinces assujetties à l'empire ont peu à peu désappris leurs anciens idiomes, que les peuples ont dû faire effort pour comprendre les magistrats, qu'ainsi ce sont les classes supérieures qui ont par degré et lentement fait succéder le latin des patriciens aux vieilles langues indigènes.

Confondre la Roumanie avec toutes les autres provinces, c'est s'exposer à tout brouiller. Un fait fondamental domine les origines et l'histoire des peuples moldo-valaques. Cet événement est la grande colonie fondée par Trajan avec des colons tirés de tout le

monde romain. Ces hommes ont porté le latin avec eux, ils ne l'ont pas appris dans leurs nouvelles demeures.

Quelques années avant notre ère, Ovide est exilé sur les bords du Danube, dans la province qui est devenue la Bessarabie. Il se consume à chercher quelque trace du monde latin sans pouvoir en rencontrer une seule. Tout lui est étranger, les hommes, les choses aussi bien que les lieux. La terre des steppes semblable à une autre mer immobile, la neige entassée, amoncelée comme des tours, la plaine sans limites, perpétuellement menacée par des cavaliers; le Danube gelé, la petite bourgade de Tomes, où viennent tomber les flèches empoisonnées des Barbares qui insultent le poète en passant; tous ces traits où la nostalgie est si vivement empreinte ne sont rien à côté de cette plainte qui revient à chaque vers : que pas un mot de la langue latine ne résonne sur ces rivages, qu'aucune oreille ne comprendrait ses *Tristes*, qu'il est réduit à parler gète et sarmate. Tout au plus quelque marchand grec, égaré comme lui à ces confins du monde civilisé, pourrait-il savoir et prononcer son nom. Un siècle après, s'il eût parcouru la province, il eût vu les mêmes plaines traversées par des routes militaires, peuplées de bourgs, de villes, sur l'emplacement des huttes incendiées des Daces et des Gètes, l'ancienne population virile à peu près exterminée, des femmes, des enfans de Barbares servant d'esclaves dans les fermes des colons; au loin, quelques restes de tribus indigènes aux abois, mais nulle part de masses réunies; sur le penchant des montagnes, dans les plaines déjà cultivées, où la nature toute nouvelle se couvrait de moissons, les enceintes palissadées, retranchées de colonies militaires ou de municipes; leurs hautes tours de bois avec des veilleurs armés de flambeaux pour garder le nouvel *ager publicus;* au milieu des moissons en fleur, le vétéran armé de la faucille, donnant des noms romains à sa cour, à son champ, à son pré, à son aqueduc, et plaçant le divin Trajan au plus haut du ciel dans la région étincelante de la voie lactée. La province jouissait déjà du droit italique.

De tels changemens aussi rapides attesteraient l'œuvre d'une vaste colonie, quand même l'histoire n'en ferait pas mention. On sait que Trajan avait écrit sur sa conquête de la Dacie des commentaires à l'exemple de César. Ces commentaires existaient encore au VIe siècle: ils sont perdus, mais il semble qu'ils soient remplacés, en partie du moins, par un monument qui est encore debout, et sur lequel se trouve dans les moindres détails la trace de la volonté et des souvenirs de Trajan. La colonne Trajane, qu'il éleva pour s'en faire un tombeau (1), est, à vrai dire, l'histoire la plus fidèle, la plus sûre

(1) Dio. Cassius, LXVIII, II.

qu'on puisse imaginer de la conquête de la Dacie. Le caractère de ces expéditions y est profondément empreint. Ce n'est pas seulement le témoin immortel de cinq campagnes glorieuses; c'est le tableau véridique, implacable de l'extermination d'un peuple. Je suppose que l'artiste qui l'a exécuté a surtout reçu pour mission d'épouvanter les nations rebelles.

Quel livre, quel monument peindrait mieux les vastes préparatifs d'une guerre inexorable : les vaisseaux chargés de blé, d'armes, de recrues incessamment rassemblées, les magasins immenses où tout abonde, les pesans bagages traînés à la suite des cohortes; une lutte entreprise avec la patience et la lenteur d'un peuple qui se croit éternel; les gigantesques ponts de bateaux et de pierre jetés sur le Danube et la Bistra; les légionnaires ramassés en tortue au pied des murs et des abatis d'arbres; les incendies de villages barbares, les forêts vierges coupées par la hache pour frayer une route à l'empire; ce césar à cheval, partout calme et débonnaire au milieu des flots de fer de ses prétoriens; les rois qui se jettent à ses pieds et implorent le pardon de leur nation; le geste du césar qui refuse et dévoue sans colère tout un monde à la mort; les têtes coupées des principaux présentées par les cheveux au vainqueur ou montrées au bout des piques du haut des murs; d'autre part, le désespoir des indigènes, leur impuissance furieuse, les multitudes de Barbares chevelus, aux sabres recourbés, aux massues noueuses, aux braies amples traînant jusqu'aux pieds, qui fuient un à un sur les sentiers escarpés des montagnes, et qui, des lieux élevés, tournent la tête encore une fois vers la patrie perdue; leurs troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, de chèvres, qui se précipitent devant les légionnaires, pasteurs armés de javelots en guise d'aiguillon? Tout est fait pour inspirer la terreur. Dans cette poursuite acharnée à travers les bois, les montagnes, en dépit des frimas, on sent qu'il ne doit rien rester des vaincus, et que c'est là le testament du césar écrit dans chaque relief. Au sommet de la colonne, Jupiter pluvieux, de sa chevelure immense, de sa barbe, de son ample manteau laisse découler les frimas, les brumes, les pluies éternelles. La nature semble ainsi se joindre aux vainqueurs pour opprimer une terre condamnée.

Nous pouvons regretter aujourd'hui que ce monument de colère ne nous montre qu'à moitié l'expédition de Dacie. La guerre y est représentée dans sa fureur; les résultats de cette guerre ne s'y voient pas, à moins que son but unique fût d'effrayer le monde. L'histoire des établissemens de Trajan manque à la colonne Trajane : je n'ignore pas qu'un écrivain du XVIIe siècle a cru en trouver une trace dans le dernier bas-relief; mais si telle eût été la pensée du monument, elle eût été figurée avec la clarté et l'évidence sou-

veraine que le peuple romain mettait dans ces sortes de choses; l'art non plus que le génie de Rome n'y eût certainement rien perdu. Je m'imagine qu'il eût été beau de couronner ces trophées, ces fêtes guerrières, ces forêts de piques par les travaux des moissons et des vendanges. Au-dessus des siéges, des campemens, des marches d'armées, des champs de bataille, on eût vu de vieux vétérans forger des socs de charrue, atteler des taureaux au joug, mesurer, orienter un enclos, bâtir une cabane, tresser le chaume, parquer un troupeau de brebis, abriter des ruches d'abeilles. Sur le seuil des villes incendiées, non loin des morts et des mourans, on aurait vu des femmes romaines émonder les vignes autour des hêtres, porter sur leurs têtes des corbeilles ou des amphores. Il me semble que ce mélange de tableaux guerriers et de tableaux rustiques eût été tout à fait dans le goût des Romains, et surtout de Virgile, qui n'a jamais manqué une occasion de rappeler les champs et les bois au milieu des combats héroïques. Les *Géorgiques* eussent encore une fois couronné l'*Énéide*.

Assurément Trajan, dans ses commentaires, n'avait pas oublié cette partie toute pacifique de son expédition. Il a dû se vanter d'une fondation civile qui avait agrandi de toute une province le monde romain. Je ne serais pas surpris qu'Eutrope (1) et les autres historiens, qui exaltent en termes précis et magnifiques sa colonie sur les bords du Danube, n'aient fait que rapporter ou suivre ses propres paroles officielles. Dans tous les cas, c'est une chose digne d'attention que les descendans de ces colons, aujourd'hui tombés dans l'extrême détresse, échappés par hasard à une ruine complète, aient pour première pierre angulaire de leur nationalité cette même colonne Trajane où tout parle de victoire et d'orgueil. Quand j'ai commencé à étudier ce qui concerne les Roumains, rien ne m'a plus étonné que de voir tous les regards de ce peuple tournés vers un monument de triomphe, car on aurait tort de ne voir dans ce culte qu'un effort d'érudition chez quelques hommes. Il est certain qu'ils prétendent retrouver dans les détails innombrables de la colonne Trajane non-seulement les événemens passés, mais encore les choses présentes, la forme des objets dont ils se servent, les vêtemens, les habitations, la poterie, les outils, les instrumens, les meubles mêmes et la plupart des usages dont se compose la vie nationale. En regardant les deux mille têtes qui figurent les légions armées, ils croient reconnaître les traits des laboureurs de leurs campagnes. Du fond de leurs misères insondables, ils se sentent consolés, relevés par une fierté secrète. C'est peut-être le seul peuple

(1) Eutrop., VIII, cap. 6.

de nos jours qu'un monument tout romain ait la puissance d'émouvoir.

Il reste encore aujourd'hui à écrire ou plutôt à retrouver l'histoire des expéditions et des colonies de Trajan dans la Dacie. Cela n'est point impossible, quoique l'antiquité ne nous ait laissé qu'un petit nombre d'indications éparses chez les écrivains (1). En complétant ces fragmens par les médailles, les médailles par les bas-reliefs de la colonne Trajane, et en comparant les uns et les autres aux calculs des géographes, voici, je pense, ce que l'on peut dire de plus précis sur ce sujet.

Les Daces avaient plusieurs fois battu et refoulé les légions romaines sous Domitien; ils avaient même imposé un tribut à l'empire, premier exemple qui ne sera pas perdu pour les Barbares. Une chose autorise à penser que la nation dace était moins grossière qu'on ne la représente : c'est qu'elle avait exigé par ce tribut qu'on lui remît un certain nombre d'ouvriers et d'artistes pour l'instruire dans les arts de la paix et de la guerre. Les historiens anciens, afin de déguiser la défaite des Romains, ont recours à une distinction très subtile; ils disent que dans ces guerres l'empereur fut vaincu et non le peuple. Trajan se proposa de venger l'un et l'autre : pour mettre fin à des exigences chaque jour croissantes (car déjà les Daces réclamaient le donatif), il fit une expédition contre eux et leur roi Décébale. La première a duré trois ans; les médailles frappées au moment du départ ne laissent aucune incertitude sur les dates. Trajan était empereur depuis quatre années, consul (si ce nom signifiait encore quelque chose) pour la quatrième fois, tribun du peuple pour la cinquième.

On sait quelles légions firent ces campagnes; c'était la *première* ou la Minervienne, que l'on appelait aussi la Secourable, la Pieuse, la Fidèle, la Trajane; c'était la *cinquième* ou la Macédonique, la *treizième* ou la Jumelle, la *septième* ou la Claudienne. On a voulu y joindre la *sixième*, qu'on ramène de Bretagne, puis de Judée, mais sans preuves irrécusables. A ces quatre ou cinq légions, ajoutez dix cohortes prétoriennes qui, avec les auxiliaires, Bataves et Germains, composaient une armée d'au moins soixante mille hommes.

Au printemps de l'an 101 de notre ère, Trajan, avec toutes ces forces, passa le Danube sur deux ponts de bateaux qu'il fit jeter là où le lit du fleuve est le plus étroit, à Gradisca et Bosisiena, aux frontières du Banat et de la Transylvanie. Sur les deux rives, il fortifia les deux têtes de pont par de solides travaux dont les restes se

(1) Dio. Cassius, LXVIII. — D'Anville, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVIII, p. 30. — Mannert., *Res Trajani Imperatoris ad Danubium gestæ.*

voient encore. Une ligne de ses commentaires, sauvée par hasard, marque la direction qu'il suivit. « Nous marchâmes (1), dit-il (car il a renoncé à la troisième personne des *Commentaires* de César), de Bersobie à Aixi. » C'était donc (2) le chemin de Tibisque qu'il suivait, droit au nord, vers le Tèmês; le reste des troupes remonta la vallée de Czerna, l'un des affluens du Danube. La jonction s'opéra au confluent du Tèmês et de la Bistra, d'où l'armée, se tournant à l'est vers le massif des montagnes de la Transylvanie, entra dans les défilés des Portes-de-Fer. Le plus souvent il fallait se tracer une route, la hache à la main, à travers d'épaisses forêts solitaires non encore explorées. On n'y rencontrait que l'aurochs, l'ours, le sanglier; une si grande solitude étonnait, elle semblait pleine d'embûches. Les soldats ne s'engageaient pas sans hésitation dans ces hautes futaies ténébreuses devant lesquelles avait reculé jusque-là l'audace des légions. On avait vu ces mêmes peuples couper des forêts entières et les laisser subsister debout de manière à en écraser des armées.

C'est dans l'un de ces défilés qu'un messager apporta avec mystère à Trajan un énorme champignon qui contenait une lettre en caractères latins, dans laquelle, au nom de son propre salut, il était sommé de retourner sur ses pas. La résistance ne commença qu'aux environs des Portes-de-Fer, lorsqu'on eut atteint, entre les sources du Syul, du Strey et de la Bistra, les régions les plus abruptes où l'ennemi s'était concentré. Entre deux rochers à pic, le général romain jeta sur la Bistra un pont qui reçut le nom de pont d'Auguste. Il livra trois grands combats sur cette rivière et sur le Maros, champs de bataille qui sont encore aujourd'hui connus des paysans sous le nom de prairie de Trajan (*prat Trajanoului*). Selon Dion Cassius, la situation de l'armée romaine, séparée de ses bagages, de ses ambulances, fut un moment si critique, que le général déchira ses habits pour panser les blessés. Enfin on atteignit le plateau des Carpathes. Le siége fut mis devant Sarmizegethusa, la citadelle des Daces. Elle était située dans l'un des contreforts du mont Vulcan, près de la source du Syul valaque et du village de Varhély. Acculé dans sa ville sainte, Décébale envoya des ambassadeurs, les mains jointes derrière le dos, à la manière des esclaves, pour demander la paix. On la lui accorda aux conditions suivantes : les Daces livreraient leurs armes, leurs machines de guerre, leurs transfuges; ils détruiraient leurs retranchemens, leurs forteresses, ils se retireraient de tous les lieux occupés par les Romains, dont ils devien-

(1) *Inde Berzobim, deinde Aixi processimus.*

(2) Voyez la table de Peutinger, segm. VI, VII.

draient les alliés. Trajan laisse une garnison dans Sarmizegethusa; il prend position dans le Banat, s'assure l'entrée de la Transylvanie, ferme les Portes-de-Fer, et, satisfait de ces précautions, il retourne à Rome. C'était à la fin de l'année 103. Ses soldats l'avaient déjà salué du nom de Dacique et proclamé *imperator* pour la quatrième fois. Il reçoit le triomphe et donne de magnifiques fêtes au peuple. Par une étrange dérision, l'histoire, qui a laissé dans l'ombre tant d'hommes et de faits jusqu'alors immortels, a conservé le nom du danseur qui fut le héros de ces fêtes. Il s'appelait Pylade.

La paix dura un peu moins d'une année. Tout annonçait une prise d'armes générale des Daces, quand Trajan les prévint. C'est à la fin de l'hiver de l'an 104 qu'il commença sa seconde expédition. Elle devait durer deux ans. La pensée de ces nouvelles campagnes se montre très différente de ce qu'avaient été les précédentes. Il ne s'agit plus seulement d'une incursion chez un peuple incommode; c'est l'extirpation d'une nation rebelle dont le nom même doit être effacé de la terre. Aussi la première et la principale opération (1) de la campagne fut-elle de bâtir sur le Danube un pont de pierre gigantesque qui montrât d'avance que le peuple romain allait, non plus visiter et fouiller à la hâte une terre inconnue, mais prendre irrévocablement possession d'une conquête et la lier à la terre romaine. On se fai sait sur le rivage opposé une province avant même d'y avoir abordé. Les historiens ont parlé avec la plus grande admiration des proportions colossales de ce pont, qui semblait pourtant n'être qu'un travail de campagne, et qui, dix-sept ans plus tard, fut coupé et détruit par les Romains eux-mêmes. Ils s'étaient aperçus qu'ils avaient ouvert une grande route aux Barbares. On vante comme le dernier effort de la puissance humaine les vingt piles de ce pont, hautes de cent cinquante pieds, larges de soixante, éloignées l'une de l'autre de cent cinquante. L'endroit où il fut jeté n'était pas moins significatif : il débouchait non loin d'Orsova, entre les villages de Severin et de Felistan, c'est-à-dire dans les plaines de la Valachie. La pensée de Trajan se montrait par là tout entière.

Trajan voulait aborder les Daces par le flanc oriental des Carpathes, tandis que ses lieutenans, partis du Banat, les prendraient à revers par la route suivie dans les campagnes précédentes. Ainsi investi, l'ennemi n'aurait point de refuge. Assailli des deux côtés des Carpathes, il serait bientôt réduit à se rendre à merci. La grandeur des résultats répondit à ce plan de campagne. Trajan, après avoir traversé la Basse-Valachie, entre par la vallée de l'Aluta dans les Carpathes, s'engage dans les défilés de Vulcan et de Turris-Rubra,

(1) Dio. Cassius, LXVIII, II.

qui s'ouvrent sur la plaine. Dans les bas-reliefs de la colonne, on voit les troupes légères, les archers, les frondeurs germains, précéder le gros de l'armée et fouiller les rochers, les forêts impénétrables. Les Daces, aisés à reconnaître à leurs sabres en forme de serpes et de faucilles, semblent en fuyant attirer les légionnaires dans des embûches. Un incident faillit tout compromettre : Longinus, lieutenant de Trajan, appelé à une entrevue par Décébale, tombe dans le piége. Il reste prisonnier.

Les Daces espéraient tirer grand parti de cette capture, et déjà ils redemandaient le donatif. Pour ne pas embarrasser davantage son général, Longinus s'empoisonna, preuve nouvelle qu'il est des temps où les vertus militaires survivent à toutes les autres. De réduits en réduits, on arriva au pied des abatis d'arbres, des murs, des forteresses qui fermaient étroitement la vallée où s'était retranché le gros de la nation. Défendus avec fureur, ces obstacles ne purent arrêter les légions, qui les escaladèrent. Atteints pour la seconde fois dans leur dernier refuge, entre la Transylvanie et la Valachie, les Daces ne pouvaient se retirer nulle part. Quelques-uns gagnèrent les cimes escarpées du Vulcan, et s'enfuirent jusqu'au-delà du Pruth. On les voit encore dans les bas-reliefs emporter sur leur dos leurs provisions, leurs sacs roulés, leur chétif bagage, traînant leurs enfans par la main. Le plus grand nombre mirent eux-mêmes le feu à leurs huttes, à leurs villages, à leur ville sacrée. Pour échapper aux Romains, les chefs prirent du poison. On ne ramassa que leurs cadavres à demi dévorés dans l'incendie qu'ils avaient allumé. Décébale, à qui l'honneur est resté d'avoir disputé, tant qu'il vécut, son pays à l'empire, se poignarda. Sa tête coupée fut portée à Rome pour amuser le peuple. Ce n'était pas seulement la tête d'un homme, mais d'une nation entière, puisqu'à partir de ce jour le nom des Daces disparaît de l'histoire, comme s'il n'avait jamais existé.

Les Daces étaient détruits; il fallait les remplacer, les empêcher de renaître. Ce fut l'œuvre des colonies latines. On en connaît avec certitude quatre au moins qui ont été conduites par Trajan, sans parler d'une cinquième dont l'empereur Sévère fut le fondateur. Rien de plus authentique ni de plus avéré que l'existence de ces colonies, puisqu'elle est attestée dans les lois romaines par le Digeste (1), qui fait connaître à la fois et leurs noms et le droit qui y était attaché. Déterminons la place qu'elles occupaient, ce qui peut se faire en comparant avec attention les lieux aux cartes militaires (2) dressées dans les premiers siècles de l'empire romain.

(1) *Digest*, tit. xv, *De Censibus*.

(2) *Peutingeriana Tabula itineraria*, segm. vi, vii, viii. — *Anonymi Ravennatis Geographia*, lib. iv, p. 179, 180. — Mannert, *De Tabulæ peutingerianæ ætate*, p. 115.

La Dacie, d'après Jornandès, apparaissait aux Barbares enveloppée de monts inaccessibles *comme d'une couronne.* Dans la réalité, cette couronne est une demi-circonférence fermée à l'est, ouverte à l'ouest, qui forme, par les Carpathes orientales, un boulevard continu depuis le Danube jusqu'aux sources du Sereth et du Pruth. Les crêtes de cette chaîne vont en s'abaissant du nord au sud. Le mont Pion (Tchachléou), qui sépare la Moldavie de la Transylvanie, a sept mille pieds au-dessus de la Mer-Noire (1); le Vulcan, qui fait la frontière de la Valachie, n'en a pas six mille. C'est là le boulevard naturel dont se couvrirent à l'est les colonies latines; elles en suivirent exactement les courbes escarpées, les angles et les pentes. La première de ces colonies est Zerna (une inscription trouvée dans le voisinage porte Tsiernan); elle était établie au pied des montagnes, à la frontière sud de la Transylvanie et de la Valachie sur la rivière Czerna, qui a gardé son nom. Placée au débouché du pont de pierre, c'est elle qui gardait les communications avec la mère-patrie. Je remarque en outre que le mot *czerne,* qui s'est conservé dans le roumain et le slave, veut dire *noir*. C'est peut-être le seul mot que l'on connaisse avec certitude de la langue des Daces. En se dirigeant au nord dans le cœur du pays, vers les Portes-de-Fer, on rencontrait la seconde colonie, Sarmizegethusa, qui reçut le nom d'Ulpia Trajana, et que l'on appelait aussi la métropole; elle tenait la place de la citadelle de l'ennemi. Des restes de murs, d'amphithéâtre, d'aqueducs, de temples, marquent sa situation près du village de Varhély. De là, après avoir traversé le Maros, on trouvait sur le plateau opposé Apulum, qu'un chef de Hongrois découvrit à la chasse au VIIIe siècle sous l'épaisse forêt qui l'abritait des Barbares. Apulum touchait à Carlsbourg; il était à la fois colonie et municipe. En remontant au nord-est la rive droite du Maros, on gagnait à travers des champs ouverts Patavissa, située vers le bourg actuel de Radnot. C'était l'établissement fondé par Sévère. Il y a quelque incertitude sur Napoca, que d'Anville cherche dans le village et sous le nom de Dapoca, près de Clausembourg, et Mannert un peu plus à l'est, à Maros-Vasarhely, non sans une grande vraisemblance, trois voies romaines aboutissant à cette bourgade. Le dernier des établissemens, Parolissum, dominait les défilés de la Moldavie vers le Pas-de-Ghèmès, et commandait la vallée de la Bistritza et du Sereth. En dehors de l'enceinte, des citadelles, Ulpianum, Doricava, Rhucconium, veillaient en sentinelles perdues sur l'extrême nord de la province.

Telle était la ceinture que formaient les colonies sur le plateau

(1) Neigebaur, *Beschreibung der Moldau und Walachei*, p 95. — *Notions statistiques sur la Moldavie,* p. 2, Jassy 1850.

occidental des Carpathes, d'où elles se liaient aux plaines de la Moldavie et de la Valachie. Cette ligne était semée de *mansions,* de bourgs, de villes, même de municipes, telles que Tibisque, dont les droits n'étaient guère moins enviés que ceux des colonies. On y rencontrait des salines, des mines d'or, des eaux minérales, par exemple Méhadia, qui existe encore presque sous le même nom. Une vaste voie romaine, dont les débris se montrent à divers intervalles, unissait tous ces points. Il y avait de Zerna à Sarmizegethusa cent dix-huit milles romains, de Sarmizegethusa à Apulum cinquante, d'Apulum à Patavissa trente-six, de Patavissa à Napoca vingt-quatre, de Napoca à Parolissum quarante-six, en tout deux cent soixante-quatorze milles romains, ou environ quatre-vingt-dix lieues à l'abri des crêtes les plus âpres des montagnes. C'était comme un camp retranché dont un des côtés avait la longueur des Carpathes orientales. Là était la force de la colonie, au besoin son lieu de refuge, d'où elle rayonnait dans les campagnes de Moldavie et de Valachie, que parcourait une autre route. Celle-ci, débouchant directement du pont de pierre, entrait dans la Petite-Valachie, conduisait au pont de l'Aluta, et, après avoir parcouru trois cent trente milles romains, venait rejoindre le centre de la colonie dans la Transylvanie, à Apulum; elle était aussi bordée de villages et de villes, parmi lesquelles je me contenterai de citer Caracal, Romula, Acidava, Castra Trajana. Toutefois ces établissemens étaient beaucoup moins importans que ceux des montagnes où les Romains avaient placé leurs plus solides fondemens. Maîtres des montagnes, ils l'étaient des plaines (1).

Si quelqu'un était tenté de rejeter ces détails comme superflus, ou du moins comme peu dignes des recherches qu'ils entraînent, je le prierais de considérer qu'il ne peut être inutile à des hommes de savoir au juste où habitaient leurs pères, et que d'ailleurs l'art unique déployé ici par les Romains mérite d'être remarqué, puisqu'il peut et doit encore servir de modèle à quiconque se proposera de fonder, à l'abri du temps, un système de colonies chez des peuples ennemis ou seulement domptés à moitié. Ces établissemens agricoles et guerriers dans les massifs des Carpathes, lorsque les Romains pouvaient, avec cent fois moins de travaux et de dépenses, commencer par se répandre dans les plaines, prouvent qu'il ne faut pas se laisser séduire trop vite par la facilité des lieux, mais bien plutôt ne pas reculer devant les positions réputées inaccessibles, et qu'il faut établir le gros de la population nouvelle dans les lieux,

(1) Ils dominaient sur un territoire que l'on peut évaluer ainsi : cinq cents milles jusqu'au Dniester, où finissait la province; quatre cents milles depuis l'embouchure de l'Aluta jusqu'à la partie supérieure du Pruth, ce qui donne une circonférence de treize cents milles, ou environ quatre cent trente lieues. C'était la première ébauche d'un état roumain.

les abris les mieux fortifiés ou défendus par la nature. On atteint ainsi le double but d'ôter aux anciens possesseurs leur refuge et de le donner aux nouveaux. Sur cette règle, je laisse à d'autres à décider si, dans nos premiers établissemens en Algérie, nous avons été plus ou moins sages que les Romains; mais je crois m'apercevoir que les Anglais, dans l'Inde, commencent à s'inquiéter des conséquences que pourrait avoir pour eux une conduite absolument opposée.

Il est certain qu'en faisant attention à la science déployée dans cette occasion par les Romains, on trouve le secret de plusieurs choses qui sans cela passent pour inexplicables. Et d'abord on cesse de s'étonner du sort de la nation dace, quand on voit ses vainqueurs s'établir principalement dans tous ses lieux de refuge. En se postant dès leur arrivée au cœur des montagnes, les Romains ont coupé par lambeaux le corps de la nation ennemie, ils l'ont mise dans l'impossibilité de réunir jamais ses tronçons. Elle ne pouvait ni se rallier dans l'intérieur des terres, sur les plateaux, puisqu'ils étaient occupés, ni rentrer dans le pays par les défilés, puisqu'ils étaient fermés; les colonies, liées entre elles, formant le cercle, faisaient face de tous côtés. Si les Daces eussent tenté de forcer le défilé de Vulcan, ils eussent trouvé en face les vétérans de Sarmizegethusa; s'ils eussent tenté quelque chose au nord-est par les gorges de la Moldavie, du côté de Micaza et du Pas-de-Ghèmès, ils se fussent brisés contre le faisceau réuni des colonies de Napoca, de Patavissa, de Parolissum. Un seul point attaqué de cette vaste ligne concentrique, l'alarme était donnée à tous les autres. Ainsi les Daces ne pouvaient ni se défendre, ni attaquer. C'est pourquoi personne ne sait plus ce qu'ils sont devenus dans le monde. A partir du moment où est établi le système de Trajan, ils désespèrent; comme tous les peuples privés d'espoir, ils disparaissent.

Voilà par quelles chaînes savantes les colonies latines ont été scellées dans le sol de la Dacie (1). Dès lors vous pouvez vous expliquer aussi comment cette chaîne n'a jamais été entièrement rompue, comment même aujourd'hui ses anneaux partagés, séparés, font effort pour se rejoindre, se rattacher les uns aux autres. Remarquez que le système se prêtait d'avance à toutes les éventualités. Était-on sans crainte du côté des Barbares, n'avait-on rien à appréhender des invasions, les colonies se répandaient dans la plaine; à portée des grandes routes militaires, elles allaient rayonner vers le Pruth jusqu'au municipe de Jassy (s'il faut en croire l'inscription mentionnée par d'Anville), jusqu'à Suczava aux sources de la Bistritza, jusqu'à Prætoria Augusta sur le Sereth, à Galatz sur le Danube; jusqu'à Nétiu Dava ou Sniatin aux frontières de la Buco-

(1) Michelet, *Légendes du nord, — principautés danubiennes.*

vine et de la Galicie (1). On parle même d'une route qui perçait la Bessarabie jusqu'à Bender. Au contraire les Barbares devenaient-ils redoutables, faisaient-ils irruption, tout se repliait dans la ceinture des Carpathes. C'est ce qui arriva quand Aurélien (en 274) abandonna la rive gauche du Danube : il ne put ramener sur l'autre rive qu'une partie de la colonie; les plus pauvres, les plus robustes ou les plus attachés au sol refusèrent de le suivre. Ils se renfermèrent de nouveau dans l'enceinte des montagnes et laissèrent passer les Barbares : ceux-ci se répandaient sur la contrée; mais comme le système savant des Romains leur échappait entièrement, ils ne l'imitaient pas; ils laissaient ce qui restait de la population daco-romaine se réfugier, s'abriter, respirer dans les replis des défilés. Vainement les invasions succéderent aux invasions; elles ne réussirent pas à extirper ce débris de peuple, représentant de la civilisation antique, et c'est ainsi que les langues diverses, le flux et le reflux des races étrangères, les débordemens de nations qui se sont suivis sans intervalles jusqu'à nos jours, Goths, Avares, Gépides, Huns blancs, Bulgares, Tartares, Magyars, Albanais, Turcs, Russes, Autrichiens, n'ont pu encore abolir dans la langue et dans la race cette première empreinte romaine. Les flots du Danube, en passant jour et nuit depuis dix-sept cents ans, n'ont pu jusqu'ici emporter les piles du pont de Trajan; dès que les eaux sont basses, on en voit surgir d'immenses restes entre les villages de Falistan et de Severin.

II. — LA LANGUE ROUMAINE. — RENAISSANCE LITTERAIRE.

Le premier titre des Roumains, le plus frappant, est incontestablement leur langue. Après l'avoir longtemps méprisée, ils en sont fiers, et ils ont raison. C'est leur vraie marque de noblesse au milieu des Barbares. Ils se vantent de l'avoir pieusement conservée. Et quelle persévérance, quelle ténacité ne suppose pas un héritage si bien gardé! En se réveillant après une longue mort, ils n'ont trouvé autour d'eux aucun monument écrit, aucun grand écrivain national qui témoignât de leur passé. Au milieu de cette nuit profonde de leur histoire, ils n'ont trouvé, pour s'orienter à travers l'espèce humaine, qu'un écho de la parole antique dans la bouche des paysans, des montagnards, des *plaéssi* (chasseurs). L'étude des origines, qui n'a chez nous qu'une valeur littéraire, est pour eux la vie même. Asservis dans tout le reste, ils n'ont gardé que la liberté de choisir entre les élémens de leur vocabulaire ceux qu'ils préfèrent.

Vie nationale, richesses, œuvres de leurs mains, on leur a tout enlevé, tout arraché, excepté leur langue indigène, que l'étranger fait

(1) Laurianu, *Istoria Românilor*u, partea I, p. 137, 138; Jassy 1853.

effort pour extirper ou dénaturer. Comment s'étonner après cela que ces hommes s'attachent à ce monument vivant et populaire qui seul représente tous les autres et les supplée? Comment s'étonner s'ils s'obstinent à le purifier de toute souillure étrangère, si dans ce travail ils mettent une sorte de superstition passionnée, si chaque mot slave, ou russe, ou autrichien, rejeté, leur paraît un présage de victoire; si chaque mot indigène retrouvé dans la bouche du peuple leur semble une conquête; si la haine, le mépris, le dégoût, l'exécration, longtemps accumulés, qui ne peuvent éclater contre l'ennemi séculaire, encore présent ou menaçant, se tournent au moins contre les mots, les syllabes, les tours, les paroles, les lettres même dont le Barbare a déshonoré et infesté l'idiome natal? Est-il étrange que des hommes si longtemps bâillonnés, étouffés, rejettent comme autant de stigmates de la servitude le vocabulaire imposé par les invasions, et bannissent jusqu'à l'accent même des oppresseurs? Quand même ils iraient trop loin dans cette aversion pour les restes du langage de l'ennemi, qui pourrait les blâmer?

Ils ont tout à faire. Sans doute la première nécessité est de se retrouver soi-même.

Nul d'entre eux ne suppose que leurs ancêtres, comme l'ont prétendu quelques savans, aient appris lentement et par degrés le latin avec la langue du pouvoir. Tous répètent instinctivement qu'ils ont toujours su la langue de Rome, qu'ils l'ont apportée avec eux et non pas apprise d'un maître, en quoi leur instinct est plus d'accord avec la vérité que ne l'étaient nos systèmes. Indépendamment de tout autre témoignage, quand même les historiens n'eussent rien dit de la multitude infinie (1) des laboureurs latins transportés dans la Dacie déserte, quand même la colonne Trajane ne subsisterait pas, la langue des Moldo-Valaques, telle qu'ils la parlent aujourd'hui, prouverait irrésistiblement qu'une vaste colonie a été fondée dans la contrée, et que la Roumanie a commencé par une émigration romaine. Il a fallu qu'un noyau de population latine fût profondément implanté dans le sol pour n'avoir pu être déraciné par les invasions qui n'ont plus cessé de le fouler. En examinant de plus près la constitution de cette langue, on trouverait que la population primitive des Daces a dû être frappée par quelque catastrophe inconnue, puisqu'elle a laissé un si petit nombre d'élémens; qu'au contraire la masse romaine a dû être dès le commencement maîtresse absolue, puisqu'elle s'est si fortement, si invinciblement établie en Orient, dans le cœur même de cet idiome; qu'au contraire les Slaves, les Serbes, n'ont dû se répandre que comme des alluvions tardives,

(1) *Ex toto orbe romano, infinitas copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas.* — Eutrope, VIII, 6.

puisque nulle part le fond même de la langue n'en a été affecté, mais seulement ce qu'on peut appeler la partie variable et extérieure. Voilà comment la langue toute seule pourrait remplacer et suppléer l'histoire, si celle-ci était perdue. Quant aux Moldo-Valaques, sans s'être embarrassés beaucoup de cette question, l'instinct du salut leur a tenu longtemps lieu de science. Ils se sont naturellement attachés à la solide base du monde romain par la raison toute simple que, les ayant sauvés jusqu'ici, elle peut, elle doit les sauver encore.

Malgré l'aversion bien connue de la plupart des hommes pour la question des langues, je suis obligé d'y insister, puisque c'est, à le bien prendre, la meilleure partie de mon sujet. Je m'engage seulement à ne rien dire que d'indispensable sur ce point.

C'est déjà une grande victoire pour les Roumains qu'ils aient conquis leur droit de cité dans la science; je veux dire qu'il est désormais impossible de traiter sérieusement des origines et de la formation de nos langues néo-latines, française, provençale, italienne, espagnole, portugaise, sans y faire entrer le roumain comme un élément nécessaire.

Ce que les Moldo-Valaques désirent le plus est à moitié accompli, puisque leur idiome est déjà reçu et accueilli sans nulle contestation possible dans la famille latine occidentale. Tous les grands travaux de notre temps s'accordent sur ce point de départ. Dietz en Allemagne, Fauriel, Ampère en France, tous ont reconnu dans la langue moldo-valaque une sœur aînée plus ou moins ressemblante, mais une sœur légitime du français et des idiomes de notre Europe méridionale. Mon dessein n'est pas de revenir sur ce grand fait désormais élémentaire, qui est un des événemens accomplis de la science de nos jours. Pour sortir de ces notions générales, je voudrais montrer quels résultats a produits cette première intervention du roumain dans l'histoire comparée, quels résultats on peut attendre d'une étude plus suivie. Il resterait même à déterminer avec précision les conséquences irrésistibles qui naissent à mesure qu'on entre dans cette voie. Ce serait à la fois caractériser l'idiome roumain, qui n'a encore été montré qu'à sa surface, et en marquer l'importance. Nous essaierons de le faire ici brièvement, bien que le sujet exigeât des volumes.

Tant que le groupe de nos langues latines occidentales se présentait seul à l'observation, on comprend tout ce qui manquait à l'historien, au philosophe, pour arriver à des conclusions qui emportassent avec elles la certitude. Il manquait un terme de comparaison, afin de vérifier les analogies que l'on établissait entre nos divers idiomes. Dans ces conditions, on a vu des systèmes plus ou moins imaginaires s'élever, se soutenir, sans qu'il fût possible ni de les prouver, ni de les renverser. Ces systèmes se soutenaient par le seul

motif qu'ils avaient été avancés une fois; ils vivaient sur le crédit qu'on accordait à leurs auteurs. Cependant le jour où l'on vint à découvrir à l'extrémité de l'Europe, sans lien avec nos sociétés, un idiome semblable aux nôtres, parent des nôtres, on comprend aussitôt ce que ce nouveau terme de comparaison a dû apporter de lumières. Et bien qu'il faille avouer que l'on commence à peine à s'éclairer de ce flambeau, déjà des résultats éclatans ont été obtenus, parmi lesquels je me contenterai de citer les principaux. Comme il était aisé de le pressentir, ces premiers résultats sont moins des vérités découvertes que des erreurs détruites.

J'appelle de ce nom le système (1) tout imaginaire, longtemps accrédité, d'une langue provençale qui aurait été le type de nos idiomes néo-latins, et qui du midi de la France se serait répandue, on ne sait comment, sur le reste de la France, sur l'Italie et l'Espagne. Tant que ces idiomes néo-latins étaient les seuls connus, on pouvait à tout prendre admettre que l'une de ces contrées eût communiqué sa langue aux autres. Du moins l'impossibilité n'était pas manifeste et grossière. Il a suffi de la seule apparition de l'idiome moldo-valaque pour faire évanouir ce système, déjà, il est vrai, très ébranlé. Personne n'a osé soutenir qu'un Provençal était allé enseigner sa langue aux montagnards des Carpathes. L'évidence s'est faite sur cette matière, longtemps obscurcie par la science même.

Voici un second résultat du même genre par lequel se détruit une erreur plus profonde et plus aisée à défendre. Qui ne sait que l'on a expliqué longtemps la formation de toutes les langues romanes et du français en particulier par la collision du latin avec les idiomes germaniques? On allait même jusqu'à reconnaître le génie particulier de ces derniers idiomes dans les nôtres. Le latin, disait-on, avait fourni les mots; le goth, le franc, le lombard, le vandale, avaient enseigné la nouvelle grammaire. Beaucoup d'objections s'étaient élevées contre cette idée; mais, encore une fois, ce n'étaient que des raisonnemens opposés à d'autres raisonnemens : il fallait un fait palpable, visible, pour substituer la certitude au doute. Ce fait s'est montré, ou plutôt il se montre à découvert dans la constitution de l'idiome roumain. Là se trouvent toutes les différences fondamentales qui distinguent nos langues modernes et néo-latines de celles de l'antiquité. Comment donc l'allemand aurait-il fait la nouvelle syntaxe des peuples d'Occident, si cette syntaxe dans ce qu'elle a d'essentiel est absolument la même chez les peuples des Carpathes? Dira-t-on que le moldo-valaque a jailli du choc du latin et de l'allemand? Cette idée n'est venue encore à personne. On sait que les peuples du Bas-Danube, enveloppés de Slaves, de Hongrois, de Turcs, ont vécu

(1) Le système de M. Raynouard.

hors du cercle des nations germaniques, et que celles-ci, loin de pouvoir leur imposer une langue, les ont à peine aperçues à l'origine. Si donc le Roumain, le Français, l'Espagnol, le Portugais, ont une même grammaire, au moins en ce qui les distingue de l'antiquité, et s'il est démontré que le premier n'a pas reçu de la race germanique ses formes de langage, cette démonstration s'applique évidemment à toutes les autres.

Ces résultats sont négatifs; il en est d'autres positifs qui, en même temps qu'ils nous touchent de plus près, ont l'avantage de mieux marquer le caractère propre de l'idiome roumain. Si je ne me trompe, ils font faire un grand pas à la question fondamentale de nos origines. Toutes les fois que l'on a cherché à déterminer l'époque où ont commencé nos langues modernes, on a bientôt rencontré une borne qu'il a été impossible de franchir. Ceux qui ont vu le mieux et le plus loin dans le passé sont remontés jusqu'au IXe, peut-être au VIIIe siècle, pour saisir le germe de nos nouveaux idiomes (1), car ils rapportent des chartes, des diplômes de ce temps-là, où se lisent déjà des mots d'un latin rustique étranger au latin littéraire, mais encore en usage de nos jours. Ce sont les limites extrêmes qu'il nous est donné d'apercevoir avec certitude. Au-delà est la terre inconnue. Tout devient mystère dans l'enfantement de nos langues. Le fil historique nous abandonne, et pourtant l'esprit a peine à ne pas presser davantage cette question. Il me paraît que précisément à cette dernière limite l'idiome roumain vient à notre secours; il se présente à nous comme un de ces instrumens en apparence grossiers, à l'aide desquels les plus humbles des hommes peuvent étendre leur cercle visuel et découvrir, dans l'abîme de la nuit, des espaces perdus qui échapperaient sans cela à l'œil des plus clairvoyans.

Que le lecteur veuille bien me prêter un moment son concours. Je ne désespère pas de le conduire, par une déduction rigoureuse, à quelque évidence sur cette partie la plus obscure peut-être de nos origines. J'interrogerai, il répondra.

— Si le même fond de langage se trouve chez les peuples du Bas-Danube, du Tibre, de l'Arno, de la Garonne, de la Seine, de l'Ebre, du Tage, quelle conclusion tirez-vous de cette parenté?

— Attendez! Voilà bien votre impatience ordinaire, dont je vous croyais guéri. Je me garderai de conclure comme vous à la parenté, car enfin vous m'avouerez que l'esprit humain, qui est partout le même, a pu faire les ressemblances qui vous frappent.

— A merveille! Considérez pourtant qu'il ne s'agit pas seulement des lois et des formes générales du discours, mais bien des mots

(1) Voyez Fauriel, *Origines de la Langue italienne*, t. II.

et des syllabes. Direz-vous que les peuples, sans se connaître, ont trouvé par hasard le même vocabulaire pour les mêmes choses?

— Parlez-moi par des exemples. Je verrai ce que j'ai à répondre.

— Laissons de côté la famille innombrable des mots purement latins qui constituent nos langues et qui nous sont communs avec le moldo-valaque. Ouvrez le dictionnaire; il suffira. Pour moi, je veux parler d'abord d'une autre famille de mots plus singuliers, étrangers à la langue littéraire des anciens.

— Voyons donc, citez.

— Eh bien! lisez (1) : *sala* (salle), *bastone* (bâton), *dupe* (en italien *dopo,* depuis), *camesa* (*camicia,* chemise), *sapa* (sape), *cercare* (*cercare,* chercher), *taiéré* (*tagliare,* tailler), *piscare* (*pizzicare,* pincer), *envezzâre* (provençal *envezar,* accoutumer), etc. D'où ces mots sont-ils venus, si la langue savante écrite ne les connaissait pas? D'où sortent-ils, sinon des dialectes rustiques de l'Italie qui continuaient à vivre à l'ombre de la langue savante des écrivains romains (2)? Tantôt ce sont des mots tout romains, il est vrai, mais qui ont été partout changés, altérés, transformés de la même manière : *fontâna* (fontaine), d'un ablatif perdu de *fons; urlà* (hurler, de *ululare*); *ruginâ* (italien *rugine,* rouille, de *rubigo*), etc. Comment les peuples se sont-ils accordés pour ajouter ou supprimer les mêmes syllabes? Comment le *sursùm* des Latins est-il devenu le *suso* des Italiens, le *sus* du vieux français, le *sus* des Romains? Comment le *deorsùm* de Virgile a-t-il pu devenir le *gius* de Dante, le *yuso* du Cid, le *yuso* de Camoëns, le *gios* des Moldo-Valaques? D'autres fois la difficulté est plus grande, car ce sont des mots dont la signification première a été partout étendue, changée de la même manière. *Culcà* (en italien *culcare,* se coucher), de *collocare; oaste* (*oste,* etc., en vieux français *host*), de *hostis,* armée. Je vous fais grâce des conformités plus profondes de la grammaire. Celles-ci forment comme l'unité anatomique des langues néo-latines : mêmes altérations, mêmes innovations, mêmes idiotismes. — Comment, par exemple, le passif *creditur, videtur* est-il devenu en italien *si crede, si vede,* en roumain *se crede, se vede,* en espagnol *se cree, se vee?* Croyez-vous que tout cela se soit fait par le hasard? Pensez-vous que ces formes, toutes semblables, ont été inventées isolément, par aventure, en Valachie, en Bourgogne, en Moldavie, en Provence, en Bessarabie, en Andalousie, en Bucovine? Avouez que cela serait bizarre.

(1) Dietz, *Grammatik der Romanischen Sprachen,* t. I, p. 136. — *Etymologisches Woerterbuch,* p. 337, 377. — *Lesicon Romanescu-Latinescu-Unguresc-Nemtescu,* Bude 1825, passim.

(2) Pierre Major, *Orthographia Romana,* p. 5, 6.

— Vous m'attribuez trop aisément une idée déraisonnable. Je dirai que l'un de ces peuples a prêté sa langue aux autres.

— Vous supposez donc une communication directe entre eux?

— Sans doute.

— De grâce, n'oubliez pas qu'aucune communication suivie, depuis les temps modernes, n'a eu lieu entre les Roumains et l'Occident.

— Qu'importe? ils se sont connus un jour.

— Cela est-il absolument nécessaire?

— Il faut au moins qu'ils aient eu le même berceau.

— Laissez là les termes poétiques, et parlez tout uniment. Qu'entendez-vous par ce berceau?

— Je veux dire qu'avant de se répandre en Espagne, en France, en Portugal, ces peuples ont dû recueillir d'une même source les élémens communs de leur langue.

— Et où supposez-vous que les Roumains aient trouvé cette source?

— Belle question! Il est bien clair que les Roumains ont reçu leur langue des colons et des vétérans latins.

— C'est donc à dire qu'ils ont puisé dans la langue vulgaire, populaire de Rome?

— Cela est certain.

— Concluez donc.

— Je le veux bien. La conclusion vient d'elle-même Vous m'avez amené à décider que dès le temps de la séparation de la Dacie d'avec l'Occident, les formes élémentaires de nos langues existaient, et que l'Italie, la France, l'Espagne, la Roumanie, après avoir puisé dans un milieu commun, avaient commencé dès-lors à ébaucher les idiomes qui sont aujourd'hui les leurs. Mais à quoi bon tout cela? Était-ce la peine de le démontrer? Entre nous, il y a longtemps que j'avais pensé et dit les mêmes choses, sans les écrire. D'ailleurs j'ai tant d'affaires!

Le lecteur trouvera peut-être que j'ai trop beau jeu en faisant plus longtemps moi-même la question et la réponse. Je me hâte de rentrer dans mon rôle. Tout ce que j'ai voulu a été de suivre, au risque d'épuiser l'évidence, la méthode employée dans les sciences pour trouver et démontrer en même temps une vérité. Il reste, pour rendre la conclusion plus complète, à préciser les dates. Or rien n'est plus aisé. C'est en l'année 105 de notre ère que les colonies ont été fondées par Trajan. C'est en 274 qu'Aurélien a abandonné aux Barbares la rive gauche du Danube. Voilà un intervalle parfaitement défini. Depuis ce moment, les légions romaines n'ont pour ainsi dire plus reparu au-delà du fleuve. Ainsi cette petite société, projetée du monde romain au commencement du IIe siècle, en a été

irrévocablement séparée au IIIe. A partir de cette époque, elle est demeurée comme un îlot perdu dans un océan de barbarie. Puisque cet état séquestré du continent romain a le même fonds de langue que l'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal, il faut bien de toute nécessité que les élémens de ces langues, au moins dans les singularités qui leur sont communes, existassent avant la séparation.

C'est dans l'intervalle de l'an 105 à l'an 274 que le roumain s'est détaché du latin; cette date détermine donc nécessairement aussi l'intervalle où l'on peut affirmer que nos langues néo-latines de l'Occident étaient déjà en voie de formation. Ce n'est pas que je veuille m'exagérer par là l'importance de ce premier débrouillement du langage vulgaire. Je veux seulement marquer, constater l'existence d'une langue rustique populaire, souvent aperçue et signalée, aussi souvent niée, jamais démontrée jusqu'ici, ni rendue palpable, et qui, formée des divers dialectes italiens, contemporaine de la langue savante, patricienne de Tacite et de Pline, a commencé par en être éclipsée et a fini par lui survivre.

S'il en est ainsi, le roumain nous a servi à regagner un espace de plus de six siècles dans la possession de nos propres origines. Ce que des esprits pénétrans avaient pressenti se trouve vérifié, démontré d'une manière aussi certaine qu'aucune des lois les mieux établies de l'histoire naturelle. La conjecture est changée en évidence. Sans recourir à aucune induction, nous avons saisi dans un fait palpable le germe de nos langues trois cents ans avant les invasions germaniques, auxquelles on avait coutume de rapporter la cause de tous les changemens. Lorsque le monde romain était encore fermé aux invasions, qu'aucun Barbare n'en avait foulé le sol, nous avons constaté avec évidence la présence d'une langue rustique dans un coin éloigné de l'Europe, et nous avons été nécessairement conduit à reconnaître des élémens tout semblables dans la partie méridionale de notre Occident. Ne dites plus que ce sont les Goths, les Francs, les Vandales qui ont renversé le vieil édifice de la parole humaine. Longtemps avant leur arrivée nous avons vu les vétérans, les colons de l'Italie propager jusque dans le fond de la Dacie leurs dialectes ou surannés ou méprisés.

En comparant aujourd'hui les systèmes, la structure de l'italien, du provençal, du français, de l'espagnol, du portugais, du roumain, il semble qu'un même génie interne, répandu dans chacun d'eux, les a portés à choisir, changer, altérer, décomposer, rejeter, s'approprier les mêmes choses. Vous diriez d'une grande lyre à six cordes qui s'ébranlent sous un même souffle puissant. La plus petite, la plus rude de ces cordes est incontestablement le roumain. Souvent elle se tait et semble brisée quand les autres résonnent;

quelquefois elle retentit d'un son étrange, sourd, guttural, asiatique, comme le dernier murmure d'un peuple qu'on étouffe; mais toujours elle rentre dans l'accord des nations latines.

Ainsi, grâce à cet idiome nouvellement découvert pour l'Occident, encore méprisé d'un grand nombre, nous pouvons assister au premier débrouillement de la parole moderne, du moins nous en faire une idée exacte, tout emprunter à l'observation et rien aux systèmes, saisir le moment où nos langues se séparent du moule antique, y assigner même une date certaine. Quand cet humble idiome roumain ne devrait pas nous rendre d'autre service que de reculer de six siècles l'horizon de nos origines, il me semble que j'en ai dit assez pour montrer son importance. Faire la moindre conquête, pourvu qu'elle soit assurée, dans la connaissance du passé, est-ce une chose à mépriser pour l'homme, dont la vie est si rapide et la pensée si incertaine? Voilà ce que dès la première expérience on peut tirer de l'application du roumain à quelques-uns des principaux problèmes de l'histoire générale. Peut-être même que, sans abuser de cette méthode, on pourrait aller beaucoup plus loin, car il n'a pu vous échapper que le moment de la formation du roumain touchait de bien près à l'âge d'or de la langue latine. Tacite et Pline écrivaient pendant que les colons arrivaient en Dacie. Ce n'est donc pas la corruption de la langue littéraire de Tacite et de Pline qui a pu en quelques années engendrer les idiomes nouveaux; il fallait qu'ils existassent déjà en germe, et puisque cette œuvre n'appartient pas davantage aux Barbares, nous avons ici la confirmation d'une loi pressentie et annoncée par d'autres, à savoir : que les langues d'une même race, d'un même peuple portent en elles le principe de leurs changemens, qu'elles sont pour ainsi dire enveloppées l'une dans l'autre, indépendamment des vicissitudes extérieures; que le latin des classes cultivées renfermait le latin rustique des classes inférieures, comme le latin rustique renfermait en soi les langues néolatines modernes. Et si un bouleversement de la nature ou des hommes emportait du milieu de nous les représentans de la civilisation avec tous ses monumens écrits, il est probable que sous nos langues modernes on verrait surgir les dialectes populaires, les patois qui aspireraient à devenir des langues régulières, écrites, pour commander et régner à leur tour. Peut-être n'est-ce là qu'une répétition de cette loi plus vaste de la nature, qui, sans rien faire naître de la corruption, tire tout invariablement d'un même principe de vie.

De ces conclusions générales, si je devais descendre à caractériser d'une manière particulière l'idiome roumain, je dirais que ce qui le distingue d'abord de ses sœurs occidentales, c'est une incli-

nation marquée pour le fonds le plus ancien de la langue latine. Soit que la culture n'ait poli en rien cette première et rude empreinte, soit toute autre raison qu'il serait facile de trouver, il demeure certain que le roumain plus que toute autre langue moderne abonde en mots, en inflexions, en locutions romaines déjà surannées au temps d'Auguste. On sait qu'avant le développement littéraire de la langue, les Latins supprimaient la dernière consonne du substantif masculin. Les Moldo-Valaques ont gardé cette singularité de la vieille Italie : ils disent *lupu*, *ursu*, *albu*, absolument comme disaient et écrivaient Ennius et Naevius (1). Sans multiplier ici outre mesure ces détails, il s'ensuit que le roumain affecte certaines propriétés des dialectes les plus anciens de l'Italie, et peut même servir à les manifester. Quoi donc! est-ce un montagnard des Carpathes qui nous aidera à déchiffrer la colonne rostrale et les vers saliens? Pourquoi non? Varron signalait dans ces mêmes vers saliens, déjà si obscurs pour lui, le mot *cante*, de *cano*. La forme salienne ne se retrace-t-elle pas intégralement dans le *cant* des Roumains? J'ai grande envie d'ajouter en finissant que le nom le plus charmant du rossignol dans toutes les langues est celui qui a été composé d'une ancienne racine latine par les paysans moldo-valaques; ils l'appellent d'un seul mot : *celui qui veille toujours*, *privigitore*, du *pervigilium* des poètes. C'est une beauté rustique qu'aurait dû trouver Virgile.

On pourrait commenter la langue par les usages. Il ne serait pas sans intérêt de retrouver dans le peuple moldo-valaque quelques coutumes toutes latines, lesquelles ne se retrouvent plus aujourd'hui, même en Italie. Tel est l'usage de répandre des noix (2) sur les pas des nouveaux mariés, coutume romaine s'il en fut, et qui s'est perdue là où elle a pris naissance. Qui se fût attendu à retrouver les épithalames et les refrains de Catulle, *da nuces*, chez les moissonneurs des bords du Sereth et de la Bistritza? Dans les funérailles, les femmes coupent leurs cheveux et en font des offrandes sur les tombeaux, comme au temps des Sabines.

(1) On tient de Varron que les Sabins substituaient partout l'*h* à l'*f*. Les Transylvains du district de Fogarash (*) disent aussi *hieru* pour *fera*, *hieru* pour *ferrum*, etc., et comme l'espagnol a la même propriété, sans parler d'une multitude d'autres ressemblances, on pourrait peut-être en induire que les colonies de la Dacie ont reçu une partie de leurs populations des mêmes lieux d'où sont sorties les vingt-cinq colonies d'Espagne. Dans l'osque, le *q* se change en *p*; au lieu de *quatuor*, on disait *pator*. Même singularité chez les Roumains : pour *quatuor* ils disent *patru*, pour *aqua*, *apa*. C'est Quintilien qui établit que les anciens Latins se servaient de l'*e* au lieu de l'*i*. Ils disaient : *intellego*, *sibe*, comme les Roumains aujourd'hui disent *intzelegu*, *sie*.

(2) Démétrius Cantemir, *Description de la Moldavie*, part. II, c. 17, Leipzig 1771.

(*) Pierre Major, *Orthographia Romana sive latino-valachica, una cum clavi quâ penetralia originationis vocum reserentur*, p. 24.

Aux usages je voudrais qu'on joignît les traditions, les superstitions, qui restent si longtemps la seule philosophie des peuples. Qui peut dire quel mélange de vieilles divinités rurales, daces ou romaines, se retrouvent dans les croyances populaires des Moldo-Valaques d'aujourd'hui? Lado et Mano, qui président aux noces et dont les noms sont invoqués par les matrones; les *Zinéle*, fées moldaves, vierges immortelles qui donnent la beauté aux belles; *Doïna*, l'âme de tous les chants populaires historiques; *Dragaïca*, la Cérès valaque dont une jeune fille couronnée d'épis et de bluets joue le personnage dans les sillons, en dansant, de village en village, à l'approche des moissons; *Stachîa*, la triste gardienne des maisons ruinées et des demeures souterraines; les *Frumosèle* (les belles), nymphes aériennes qui s'éprennent d'amour pour les jeunes gens, et se vengent de leurs dédains en leur envoyant la fièvre ou la goutte; *Miazanôpte*, le génie qui erre à minuit sous la figure changeante d'un animal; *Strigoie*, les sorcières qui ont gardé tous les secrets des magiciennes d'Apulée; les *Urbitelle*, sœurs capricieuses qui s'asseient au berceau des nouveau-nés, et leur distribuent l'heur et le malheur; la *Legatura*, puissance magique qui empêche les jeunes hommes d'embrasser leurs épousées et les loups de dévorer le troupeau; *Dislegatura*, qui délie le charme? Reçues d'âge en âge, conservées par la peur, respectées presque à l'égal du culte, les superstitions des peuples sont peut-être leurs plus anciennes archives.

Autre caractère de l'idiome roumain. Il s'est conservé jusqu'à nos jours sans le secours d'aucun artifice littéraire proprement dit, et ce n'est pas là un des phénomènes les moins extraordinaires de notre temps. Partout ailleurs, des génies inspirés, à des époques de repos ou de grandeur, ont prêté leur appui à des idiomes populaires, les ont empêchés de se déformer, les ont épurés, ennoblis, et leur ont donné de bonne heure la consistance de l'art. Ici, rien de semblable: une nuit de dix-sept siècles, ou plutôt un combat sans trêve, suivi d'un silence imposé par le vainqueur, et dans cet intervalle, à peine quelques années pour se refaire et respirer. Loin qu'ils aient pu écrire, étonnez-vous qu'ils aient continué de vivre.

Je viens de dire que nul artifice littéraire n'a soutenu pendant ce temps l'instinct du peuple. Plût à Dieu que cela fût rigoureusement vrai! Il eût été peut-être moins funeste pour les anciens Moldo-Valaques de ne pas savoir lire que d'avoir appris à lire avec les lettres slavones du moine Cyrille. Elles ont servi longtemps à leur voiler à eux-mêmes le génie indigène de leur propre idiome. Comment reconnaître la filiation romaine sous ce vêtement russe et slovaque? Ce sont les fers de l'étranger dont la langue est garrottée. Que serait devenu l'espagnol, s'il se fût caché sous des caractères arabes? Croit-on qu'il

fût resté libre dans ses développemens, que cette différence de signes, cette enveloppe mauresque, ne l'eussent pas longtemps séparé du reste de la famille latine? Peut-être aujourd'hui même, jugé sur de telles apparences, l'espagnol passerait, aux yeux du plus grand nombre, pour une langue africaine?

Le dernier siècle, qui a tant parlé de l'importance des signes, aurait eu un beau triomphe en voyant un peuple garrotté et séparé du monde par un alphabet, car telle a été longtemps la destinée des Roumains. Si ce ne fut pas un trait de génie, ce fut au moins une bien heureuse rencontre pour les Slavons que d'avoir imposé, dès le xe siècle, leur système d'écriture à une langue toute latine, puisqu'ils réussirent par là à déguiser, à affaiblir chez les indigènes le sentiment de leur filiation, à le détruire entièrement chez les autres. Que l'on montre à un Français, à un Italien, à un Espagnol, une page de pur roumain, écrite avec les quarante-quatre lettres barbares de Cyrille : jamais il ne consentira à reconnaître sous ce grimoire une langue parente du latin. Je le crois bien, la sienne à ce prix lui semblerait barbare. J'avoue que dans les longues heures stériles que j'ai obstinément données à l'étude du roumain, rien ne m'a plus fréquemment arrêté que cette barrière artificielle. A mesure que je changeais de maître, je devais changer de signes. Autant de livres, autant de caractères différens. A la fin, j'ai cru me reconnaître quand j'ai lu ces lignes d'un Roumain de Transylvanie (1) : « Ils ont recouvert d'une si laide suie les nobles formes romaines, qu'elles sont ensevelies sans espoir de salut. Que de fois, quand je commençais à écrire avec des lettres latines, je voyais soudainement apparaître devant moi la figure antique! Elle brillait de tout son éclat, et semblait me sourire de ce que je l'avais débarrassée des vils haillons de Cyrille. »

Jugez par là de ce qu'était devenue la langue, lorsqu'après de telles vicissitudes, abandonnée au peuple, méprisée des classes supérieures, il se trouva des hommes, au commencement de ce siècle, Major en Transylvanie, Asaky en Moldavie, Héliade en Valachie, qui se proposèrent d'en faire un instrument national de régénération pour tous. Il était arrivé de cette langue ce qui arrive d'une statue enfouie sous la terre depuis des siècles : la plupart des membres essentiels étaient intacts, mais plusieurs parties étaient mutilées, d'autres manquaient absolument, et l'on ne savait ce qu'elles étaient devenues. Pour refaire de ces sortes de fragmens un tout vivant, propre à exprimer la vie moderne, c'est une restauration qu'il fallait accomplir. En même temps, on devait se proposer un problème unique de nos jours, qui était de faire passer une langue vulgaire,

(1) *Dialogu pentru inceputul linbei Romana*, p. 72, Bude 1825.

populaire, au rang de langue littéraire et écrite. Ce que Dante a fait pour l'Italien au moyen âge, il s'agissait de l'ébaucher au moins pour les Roumains au XIXe siècle.

Tel est en effet le spectacle que l'on a pu se donner en regardant, depuis un demi-siècle, les populations des provinces danubiennes; sous l'apparence superficielle dont on se contente ordinairement, au milieu des plaintes des partis et des classes, on voit se passer là un phénomène profond dont nous n'avions connaissance que par l'histoire déjà reculée, — une langue qui se dégage des dialectes populaires, vulgaires pour devenir une langue savante et cultivée. Ordinairement caché dans le berceau ou dans les antiquités des peuples, ce phénomène éclate à nos yeux avec la plupart des accidens qui l'ont accompagné dans le passé, sur de plus grands théâtres.

Retrouver sous les alluvions étrangères la langue nationale, voilà la question. Pour résoudre ce problème, quels élémens possédaient les Roumains? Ils en ont deux principaux : la Bible et le peuple. La seule bonne fortune qu'ils aient rencontrée jusqu'ici, ils la doivent au schisme. Le culte est célébré dans la langue populaire, d'où il résulte qu'ils ont eu de bonne heure une traduction nationale de la Bible, chose qui a toujours manqué aux autres peuples néo-latins. Cet avantage est précieux en soi, il devient considérable si l'on examine de près la version roumaine. En comparant cette traduction aux nôtres faites à des époques très cultivées, j'ai cru sentir que la langue encore nue des Carpathes se rapproche mieux que nos idiomes policés de la langue des évangélistes. N'est-ce pas que des bergers peuvent plus aisément que des docteurs servir d'interprètes à des pêcheurs de Galilée? Oserais-je même dire qu'à certains égards le latin des Roumains me semble plus ingénu ou plus voisin de sa source que le latin autorisé par les conciles, et que, par exemple, quand il s'agit des peuples rassasiés par les cinq pains, j'aime mieux le *saturat* des Moldaves que l'*impleti* de la Vulgate?

Une autre source vivante est le peuple lui-même, non celui des villes, mais des campagnes, car c'est un des traits marquans de cette renaissance que les écrivains, ne trouvant aucun livre, aucun modèle à suivre, sont obligés d'aller recueillir de la bouche même du peuple les élémens qu'eux-mêmes ont oubliés à moitié dans le commerce des nations policées. Pour retrouver la source vive de la parole, il faut qu'ils aillent loin des villes, où le mélange des idiomes et des races se fait trop sentir. Les lieux les plus écartés, les provinces les plus lointaines sont le plus propres à leurs recherches. C'est là, sous le toit de roseau du paysan, en entendant ses plaintes, ses *doïnas*, qu'ils prétendent retrouver la véritable empreinte de la langue des ancêtres, non altérée, défigurée par les néologismes des

grandes villes, et il est indubitable qu'ils ont déjà rapporté de ces communications avec les pâtres, les laboureurs, des portions oubliées de leur langue qui semblent puisées toutes vives dans l'antiquité. De recherches en recherches, ils sont presque toujours ramenés à ces vallées abruptes des Carpathes, à ces plateaux élevés de la Transylvanie, à ces replis de terrain où nous avons vu s'asseoir les colonies romaines, comme si les mêmes lieux avaient protégé à la fois les races et les idiomes. C'est de là qu'a été rapporté en 1825 le premier dictionnaire comparé étymologique des Roumains (1), ouvrage dans lequel s'est consumée avec une admirable piété, une abnégation incomparable, la vie de trente écrivains plus ou moins célèbres en Transylvanie, auquel il est aisé sans doute de reprocher des étymologies forcées et un silence trop absolu sur les emprunts slaves, mais qui, par la nouveauté, par la grandeur du plan, car il comprend les racines de sept langues (roumaine, grecque. latine, italienne, espagnole, hongroise, allemande), n'en reste pas moins un monument unique, dont l'équivalent n'existe peut-être pas chez nous. A l'heure où j'écris ces lignes, un écrivain roumâin, m'assure-t-on, s'est donné pour carrière d'aller dans ces mêmes endroits reculés interroger, sonder les paysans, afin de combler les vides de la langue avec les mots qu'il surprendra dans la bouche des descendans de la Minervienne, de la Jumelle, de la Claudienne. Qu'il suive l'itinéraire des légions indiquées ci-dessus, et puisse-t-il du moins retrouver les deux mots de liberté et d'espérance! Ces mots en effet sont perdus en roumain.

Ne cherchez pas ici des monumens littéraires qui attirent du premier coup d'œil tous les regards. L'œuvre collective, c'est de délier la langue d'un peuple muet, et puisque, dans ces matières, on peut comparer les plus petites choses aux plus grandes, voyez quelles conséquences ce phénomène a entraînées partout ailleurs.

Lorsque le latin a commencé à devenir l'organe d'une société policée, lettrée, il a été obligé de rompre en partie avec l'idiome populaire; il a dû emprunter un grand nombre de formes à la langue grecque, ce qui l'a rendu d'abord un peu artificiel. Quelque chose de semblable s'est passé en Italie. Lorsque Dante a formé son trésor *aulique* des richesses de tous les dialectes, il a eu besoin d'abord de commentateurs, non-seulement pour les choses, mais pour les mots. Chez nous, au XVIe siècle, Rabelais, au nom du plus grand nombre, a longtemps protesté contre une foule de mots savans, de locutions étrangères à la foule, puisées dans les langues antiques, et qui n'ont pas laissé de s'établir et de se naturaliser pleinement dans le français.

(1) *Lesicon Romanescu-Latinescu-Unguresca-Nemtescu*, Bude 1825.

Voilà justement ce que l'on peut observer aujourd'hui dans la formation de la langue roumaine. A mesure qu'ils trouvent des vides, des lacunes dans le langage populaire, les écrivains contemporains sont forcés d'innover. Ils le font en empruntant ce qui leur manque, les uns au latin, les autres à l'italien, tous à l'Occident, d'où s'ensuit une difficulté aisée à prévoir par ce que je viens de dire : c'est qu'avec le ferme désir de rester populaire, on se forme peu à peu une langue policée, mais artificielle, et que le peuple a toutes les peines du monde à comprendre, si tant est qu'il y parvienne.

J'ai entre les mains une histoire nationale (1) dont l'auteur a dû faire suivre chaque volume par un vocabulaire de mots nouveaux qui sans cela seraient inintelligibles à ses lecteurs. En continuant dans cette voie (et le moyen qu'il en soit autrement?), nul doute qu'on n'aboutît à produire un idiome des classes lettrées dont le moldo-valaque tel que nous le connaissons ne serait plus que la forme primitive et rustique. Dès-lors il y aurait pour ainsi dire deux langues, comme sous l'italien de la Crusca il y a les dialectes de l'Italie, sous le français de Racine le patois des campagnes, sous le romain de Virgile le latin vulgaire. On saisirait ainsi dans son éclosion le principe mystérieux de la germination des langues.

N'oubliez pas que la difficulté est double pour les Roumains. Outre qu'ils sont obligés d'innover, ils sont invinciblement entraînés à extirper les élémens slaves qui, comme je l'ai dit plus haut, leur rappellent l'ennemi, — par où l'on peut mesurer de quelle haine ils le poursuivent. Tel homme politique accuse le parti adversaire de se servir de *lettres slavonnes*, comme nous nous accuserions de porter la cocarde étrangère! Assurément la plus grande preuve que des hommes puissent donner de l'incompatibilité des races serait de rejeter de la langue et de vomir tout ce qui rappelle l'oppresseur. Et que l'on ne dise pas que nous autres Français, nous ne nous tenons pas pour déshonorés pour avoir gardé des mots allemands, ni les Espagnols pour avoir gardé des mots arabes. Nous en parlerions vraiment trop à notre aise. Les Germains et les Arabes sont de l'histoire pour nous. Quant aux Roumains, ils sentent encore sur leur cou l'étreinte chaude de l'ancien oppresseur; ils ne savent s'ils y ont vraiment échappé et pour combien de temps. Ils se souviennent qu'à chaque intervention, à chaque pas du protecteur, la langue slave laissait chez eux une souillure nouvelle, que les généraux russes faisaient eux-mêmes la guerre au dictionnaire, remplaçant dans les livres, dans les journaux les mots les plus consacrés de la langue des ancêtres par des mots russes, comme on remplace

(1) Laurianu. *Istoria Romanilorn*, Jassy 1853.

une garnison affamée et prisonnière par une garnison ennemie.

Dans ces conjonctures, ce qui n'est que philologie, érudition, délicatesse de goût, affaire de mots pour les autres, est pour les Roumains une œuvre de vie et de salut. Et certes, si la chose était possible, il serait beau de voir une nation demi-morte refuser de prononcer plus longtemps une seule des paroles qu'elle tient de son meurtrier; mais les Roumains, même en cela, auront à considérer s'il n'y a pas une mesure à garder qui ne laissera pas d'être significative, s'il n'est pas de différences à établir entre les emprunts déjà anciens, légitimés par l'usage, et les importations récentes qui seules peuvent compter pour des stigmates. Leur langue est peut-être la seule qui possède un grand nombre de vrais synonymes, j'entends par là des mots doubles dont l'un est exactement la reproduction de l'autre. C'est qu'alors une couche slave s'est superposée comme une rouille à la couche latine. Faire disparaître la première est, dans ce cas, un progrès évident et facile, c'est rendre à une médaille fruste son ancien éclat; mais n'y aurait-il pas quelque danger à trop italianiser leur langue, à la faire trop occidentale? Pour moi, il me semble que j'aimerais à lui voir garder son caractère : latine sans doute, mais en même temps orientale, naïve, agreste, un peu rebelle au joug. Les mots même qu'elle aurait conservés du slave la feraient ressembler à une captive délivrée, qui se souvient de sa captivité. Elle entrerait dans l'étroite intimité de ses sœurs d'Occident, mais elle garderait dans cette alliance je ne sais quoi d'étrange qui marquerait qu'elle a vécu longtemps séparée. Pour rien au monde, je ne consentirais à ce qu'elle se fît italienne, française. Qui voudrait aujourd'hui que l'Espagnol eût renoncé à son intonation arabe, à ses teintes mauresques? Seulement à l'entendre, vous voilà forcés de penser au soleil d'Arabie. De même de la langue roumaine, elle doit porter témoignage d'un monde lointain. Ne lui ôtez pas même ce je ne sais quoi d'âpre, de guttural, qui ne tient en rien de l'Europe. C'est peut-être un dernier écho étouffé des Daces? et pourquoi les renier? pourquoi les rejeter? Je veux, quand je l'entends, que soudain m'apparaissent non-seulement les colons latins, les provinces d'Italie et de Narbonne, mais dans une relation que je ne puis exactement définir les steppes immenses, les monts inaccessibles, et au loin le ciel orageux de la Mer-Noire.

Si l'on ne craignait d'être accusé de trop d'ambition, le moment où nous sommes pourrait faire penser au premier épanouissement de l'italien avant *la Comédie Divine*, avec cette différence que les écrivains roumains semblent moins poursuivre une gloire privée qu'une œuvre politique et nationale. Ce qui parmi nous se perd dans le vague de nos origines littéraires date de nos jours sur le Danube.

On connaît là le premier qui dans ce siècle ait modifié l'alphabet de Cyrille, le premier qui ait apporté les nouvelles lettres comme au temps de Cadmus et du roi fabuleux Latinus, le premier qui ait introduit un mètre régulier dans les vers, le premier qui ait appliqué la prose à l'arithmétique, à la géométrie, le premier qui ait, comme Thespis, fait monter des acteurs sur un théâtre, le premier qui ait publié un journal, composé une ode, une fable, une histoire. C'est un crépuscule, une aube, mais rougissant des premières lueurs de la vie, où flotte l'image déjà très reconnaissable d'une nationalité qui s'éveille. Dieu fasse que la lumière s'accroisse, que l'aube devienne le jour! et moi aussi, puissé-je du fond de ma nuit être un de ceux qui salueront ce jour attendu!

Comment une pareille attente toute seule ne réagirait-elle pas sur des hommes qui peuvent se dire les premiers instituteurs de leur peuple? Comment ne seraient-ils pas fortifiés et ravis pour peu que l'espérance leur soit laissée un moment? Pourquoi ne sortirait-il pas quelque chose, sinon de grand, au moins de nouveau, d'une situation si nouvelle, où les lettres, par un concours unique, sont forcément ramenées à leur destination vraie, seule originale et féconde, — la formation, l'éducation, l'indépendance, la discipline d'une race d'hommes? Qui ne désirerait parmi nous avoir une tâche pareille à remplir? Vînt-elle des Carpathes, une âme nouvelle, un souffle nouveau dans notre humanité flétrie, qui ne les accueillerait, qui ne les fêterait avec joie? Et pour que ces vœux s'accomplissent, que manque-t-il à ces hommes qui les premiers, à travers mille obstacles, dont l'indifférence était le plus grand, ont rendu la parole à des nations muettes? Que leur manque-t-il? Un peu d'espoir, ai-je dit; il y faut ajouter la certitude que leurs paroles ne s'éteindront pas sans écho au milieu de races sourdes. Or cette certitude, ils la possèdent; ils savent qu'à cette autre extrémité de l'Europe quelque chose de leur voix nous arrive. Nous les entendons, nous les comprenons. Plus d'un écho de la race latine a déjà répondu. J'en dirais davantage, si je ne savais que toutes les fois que l'âme humaine se met de la partie, les hommes de nos jours entrent en défiance comme si vous leur tendiez une embûche.

Je maintiens seulement un point : conserver par miracle une langue nationale, l'élever en dépit de tous les obstacles au rang d'idiome cultivé, donne un droit aux hommes et au peuple qui font ces choses. J'ajoute que tant que le mot de civilisation conservera le sens qui y était attaché encore hier parmi nous, la validité de ce droit sera reconnu, que la permanence ou l'anéantissement des idiomes nationaux n'est pas un jeu de la Providence, mais bien un signe de séparation entre les races qu'elle conserve et celles qu'elle abolit;

qu'enfin ce serait une chose toute nouvelle dans le monde, et peut-être monstrueuse, de détruire un peuple au moment où il revit dans la meilleure portion de lui-même. Un enfant, s'il vient de naître et s'il a crié, vous le réputez viable. D'après vos propres lois, celui-là qui le tue est un meurtrier, et celui qui le laisse tuer, pouvant le sauver, n'a pas un renom meilleur, puisque souvent il encourt le même châtiment. Un peuple qui vient au monde, s'il a parlé aux autres dans sa langue, s'il en a fait un instrument cultivé de l'intelligence humaine, est, de la même façon, un peuple viable; il a tout ce qu'il faut pour respirer, se développer, grandir. Malheur à qui le tue, ou qui, pouvant le sauver, le laisse périr! Ce n'est pas en un jour que se font ces prodigieux instrumens de travail et de vie qu'on appelle les langues cultivées. Il faut que le temps, les hommes, les choses y aient concouru, que le passé et le présent y aient mis la main. Et l'on m'avouera qu'il serait au moins extraordinaire de penser que dans notre société moderne toute œuvre est garantie à celui qui l'a faite, toute propriété est respectée, toute production, tout instrument, toute richesse, tout patrimoine, excepté la propriété la plus sacrée, la production la plus difficile et la plus ingénieuse, l'instrument le plus fécond, la richesse la mieux acquise, le patrimoine le plus inaliénable, à savoir : la langue même, qu'il serait toujours permis au plus fort de trancher et d'extirper violemment dans la bouche du peuple qui l'a créée, conservée, cultivée!

Savez-vous donc ce que cet idiome avait à dire? Il ne faut pas avoir réfléchi beaucoup sur ce sujet pour comprendre que telle pensée ne peut naître que dans telle langue. Savez-vous ce que celle-ci a pour tâche d'exprimer? Quelles peintures, quelles relations, quelles combinaisons inconnues, quels accords nouveaux dans l'intelligence humaine? Et tout cela serait ravi d'avance? Oui, cela se peut, mais non pas sans que l'humanité crie. Quand les langues sont arrivées à leur état de virilité ou seulement d'adolescence, il est trop tard pour que de pareils actes se consomment sans bruit. Ils laissent après eux une plainte qui ne finit jamais, car les hommes jugent de ce qu'ils ont perdu par ce qu'il leur était permis d'espérer. Voilà pourquoi les vrais écrivains, quelque plaisir qu'il y ait à les ravaler, resteront au niveau de toute grandeur. Dès qu'ils ont touché à une langue, elle devient domaine sacré, propriété nationale, chose inamissible. Ce n'est plus la lande déserte, banale, abandonnée au premier occupant. C'est le signe que là habite un peuple, une conscience, une personne, un droit.

EDGAR QUINET.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE

LVIII.

M. VICTOR DE LAPRADE.

Psyché. — Odes et Poèmes. — Poèmes évangéliques. — Symphonies.

Parmi les poètes du temps présent, M. Victor de Laprade se distingue par la gravité constante de sa pensée; c'est pourquoi il mérite une étude à part. On peut blâmer chez lui quelques expressions prosaïques et l'alliance trop évidente de la philosophie et de la poésie, mais ce défaut est trop rare de nos jours pour ne pas lui assurer le mérite de l'originalité. Nous avons tant de poètes qui parlent bien et qui n'ont pas grand'chose à dire, que nous devons saluer avec bonheur ceux qui expriment des idées élevées dans une langue moins sonore. Si le maniement des images est en poésie une affaire de première importance, il n'est pas permis d'oublier que la valeur des idées domine la valeur des images, et je reconnais avec empressement que M. de Laprade s'en est toujours souvenu. Qu'il ait parfois méconnu le côté musical de son art, qu'il ait négligé de charmer l'oreille, ou de séduire l'imagination, je ne le nie pas. S'il n'est pas à l'abri de tout reproche dans la partie technique de la poésie, il peut s'en consoler facilement en songeant qu'il soutient la comparaison avec les plus habiles par l'émotion et la pensée. Il n'a donc pas à s'inquiéter des objections soulevées par l'incorrection du langage,

par le choix du rhythme ou l'insuffisance de la rime. La pratique du métier lui enseignera ce que tant d'autres savent si bien et prennent pour la poésie même. Malgré les taches que je signale dans son talent, il occupe dès à présent un rang élevé dans la littérature contemporaine. Il sent et il pense avant de parler. S'il ne possède pas au suprême degré l'art de bien dire, si l'expression trahit parfois son intention, ou ne la rend que d'une manière incomplète, il n'a pas lieu de s'en affliger, puisque, malgré l'imperfection de la forme, son émotion et sa pensée arrivent jusqu'à l'âme du lecteur. Quant à l'alliance trop évidente de la poésie et de la philosophie, qui se révèle dans tous ses ouvrages, je ne la signalerais pas à l'attention, s'il eût pris soin en toute occasion de leur attribuer des droits égaux; mais il lui est arrivé plus d'une fois d'oublier à peu près complétement la poésie pour la philosophie pure, et la sympathie que m'inspire son talent m'oblige à lui dire qu'il a méconnu la condition de toute solide alliance, la parité. Il pense librement, il s'élève sans effort jusqu'aux plus hautes régions : à ne considérer que le développement et l'essor de son intelligence, nous lui devons le tribut de notre admiration; mais si nous tenons compte de la forme qu'il a choisie, si nous ne perdons pas de vue sa qualité de poète, nous sommes forcé de reconnaître qu'il ne fait pas une part assez large à l'imagination. Il expose, il déduit souvent sa pensée à la manière des philosophes, et ne prend pas assez de souci de l'intelligence de la foule; il atteint jusqu'aux cimes les plus hautes, et oublie trop volontiers que tous les regards ne peuvent le suivre. S'il donnait à sa pensée une forme plus vive, plus animée, elle ne perdrait rien de sa valeur et produirait une impression sinon plus profonde, du moins plus générale.

Les remarques précédentes s'appliquent sans distinction à toutes les œuvres de M. de Laprade. Sans doute on pourrait citer de lui plus d'une page où l'éclat et la limpidité de l'expression s'accordent merveilleusement avec la hauteur de la pensée; mais si nous envisageons l'ensemble de ses conceptions, nous sommes amené à dire que depuis quatorze ans il n'a pas changé de méthode. S'il lui est arrivé de rencontrer une forme excellente, on peut affirmer en pleine sécurité qu'il n'accorde pas assez d'importance à la forme, ou du moins que s'il s'en préoccupe, il ne réalise pas toute sa volonté. Depuis quatorze ans, l'horizon de sa pensée s'est heureusement élargi, je ne songe pas à le nier. Certes je préfère les *Symphonies*, publiées en 1855, au poème de *Psyché*, publié en 1841. Cependant je retrouve dans les *Symphonies* le procédé intellectuel mis en usage dans son premier poème. M. de Laprade ne se contente pas du côté poétique de la nature; il s'applique en toute occasion à l'explication du côté symbolique. Excellente pour les penseurs, pour les esprits familiarisés avec la réflexion, cette méthode offre plus d'un

danger lorsqu'il s'agit d'émouvoir et de persuader. Aux poètes et à la foule qui les écoute l'aspect splendide ou sombre de la nature, aux philosophes et à ceux qui recueillent leurs leçons le sens symbolique des scènes qui nous charment ou nous épouvantent. Pour n'avoir pas compris nettement l'intervalle qui sépare la poésie de la philosophie, M. de Laprade a souvent rencontré des lecteurs sévères, et plus d'une fois j'ai entendu nier son talent poétique. Je crois pourtant que tous les juges éclairés condamnent cette rigueur. A quoi se réduit en effet le reproche mérité par l'auteur des *Symphonies?* Il s'attache trop à convaincre et pas assez à persuader. Il prête à ses auditeurs trop d'intelligence et de goût pour la réflexion, il les croit doués d'une attention trop puissante, d'une sagacité trop vive, et ne parle pas assez souvent à leur imagination. C'est un tort sans doute, puisqu'il s'adresse à la foule et n'explique pas sa pensée dans une chaire de philosophie; mais ce reproche même se traduit en éloge, si l'on pense à tous les parleurs habiles qui savent depuis longtemps discipliner les mots, qui commandent aux images les évolutions les plus compliquées et se font obéir, mais qui charment l'oreille sans émouvoir le cœur, sans élever, sans instruire, sans éclairer l'intelligence. M. de Laprade n'appartient pas à cette famille de parleurs habiles. La voie qu'il a choisie, sans être solitaire, n'est pourtant pas très fréquentée. Il va constamment de la pensée à l'expression et n'essaie jamais de suivre une méthode inverse, c'est-à-dire de trouver dans le maniement des mots un semblant de pensée. En agissant ainsi, il n'accroît pas autant qu'il pourrait le faire le nombre de ses auditeurs; mais ceux qui l'ont une fois entendu reviennent volontiers pour l'entendre, et leur empressement compense l'indifférence et l'inattention des esprits moins élevés.

Il s'agit pour moi de démontrer l'exactitude de ces observations par l'analyse des œuvres de M. de Laprade, de prouver, pièces en main, que je n'exagère ni ses qualités ni ses défauts. J'espère que le lecteur partagera mon opinion quand j'aurai rappelé à sa mémoire les meilleures pages de *Psyché*, les *Odes et Poèmes*, les *Poèmes évangéliques* et les *Symphonies*. La nature même des sujets traités par l'auteur rend cette tâche difficile; mais il y a profit à se nourrir d'une telle pensée, et les bénéfices de l'enseignement soutiennent l'attention et raniment le courage. M. de Laprade a choisi pour son début la fable de Psyché, une des plus charmantes de l'antiquité païenne. Il y a certainement dans ce premier poème beaucoup de grâce e d'élévation. Bien des pages méritent des éloges presque sans réserve. Cependant, pour peu qu'on ait étudié l'antiquité païenne, on s'aperçoit bien vite que l'auteur a méconnu complétement la nature et les conditions du sujet qu'il avait choisi. La Psyché de M. de Laprade n'a pas grand'chose à démêler avec la mythologie grecque. Ce n'est

pas la jeune fille que nous connaissons, heureuse dans les bras de l'Amour tant qu'elle se résigne à ignorer le visage de son mystérieux amant, et punie de sa curiosité par l'abandon et le désespoir. C'est une vierge qui converse librement et familièrement avec toutes les puissances de la nature, qui s'entretient avec les vents, avec les eaux, avec les fleurs, avec les chênes, et qui analyse ses moindres sentimens, ses émotions les plus fugitives, avec une finesse, une subtilité dont un étudiant de Goettingue ou de Heidelberg serait fier à bon droit. Naïve parfois, elle est presque toujours trop savante; elle surveille, elle décompose sa pensée avec tant d'attention et d'adresse, que nous sommes sans inquiétude sur le sort qui l'attend. Une jeune fille qui voit si clairement ce qui se passe en elle-même n'a rien à redouter de l'avenir. Quant à l'intervention des puissances de la nature, quant au dialogue de Psyché avec les torrens et les fleurs, avec la mer et les forêts, je n'ai pas besoin de démontrer tout ce qu'il a de contraire à la mythologie grecque. Chacun comprend en effet que cette intervention des puissances de la nature ne s'accorde ni avec Homère, ni avec Hésiode, ni avec Théocrite. Les Grecs avaient divinisé toutes les passions; ils avaient même divinisé les puissances de la nature; mais les néréides et les naïades, les hamadryades et les faunes, n'avaient rien de commun avec les doctrines de Spinoza, et dans la *Psyché* de M. V. de Laprade le panthéisme éclate à chaque page. Après avoir écouté la voix des roseaux et des forêts, la voix des ruisseaux et de la mer, on ne prête plus qu'une attention distraite à la voix de Psyché. L'héroïne du poème n'a pas plus d'importance que les interlocuteurs invisibles et mystérieux avec qui elle s'entretient. Or je ne vois rien de pareil dans la mythologie grecque. Minerve, Junon et Vénus, Jupiter, Mars et Vulcain sont animés des mêmes passions que nous, et s'ils dirigent par leur volonté, s'ils troublent par leurs caprices, les phénomènes habituels de la nature, on ne les voit jamais s'entretenir avec les chênes ou les rochers, les fleurs ou les torrens. La doctrine de Spinoza, que je n'ai pas à discuter ici, n'a rien de poétique. L'expression la plus savante, les images les plus heureuses, ne sauraient lui prêter le charme de l'émotion. La parole une fois donnée à toutes les puissances de la nature, l'importance de l'homme s'amoindrit singulièrement, et l'homme une fois devenu l'égal des choses, il devient très difficile d'intéresser en racontant ses joies et ses douleurs. M. de Laprade ne paraît pas avoir pressenti ce danger. Dans son poème de *Psyché*, la nature tout entière est douée de facultés lyriques : elle soupire comme Tibulle, elle s'anime comme Pindare; elle raconte, elle prédit à la manière d'Homère et de Calchas. Et quand Psyché prend la parole, on refuse de la prendre pour une personne vivante, capable de joie et de souffrance. Les pensées charmantes ou graves,

les sentimens gracieux ou élevés que l'auteur a semés dans la première moitié de son poème, n'enlèvent rien à la vérité, à la justesse de ces remarques. Quand tout parle autour de l'homme, la parole humaine se perd dans la voix universelle. La jeune fille qui révèle ses pudiques émotions, ses inquiétudes naïves, se confond avec la brise qui agite le feuillage des chênes, avec le gazouillement du ruisseau sur son lit de sable, ce qui n'arriverait pas si la brise et le ruisseau n'avaient pas parlé.

Dans la seconde moitié du poème, je dois signaler un défaut d'une autre espèce : je ne me trouve plus en face de Spinoza, je me trouve en face de l'Évangile. Jupiter, assis sur son trône au sommet de l'Olympe, ressemble à Jéhovah, mais à Jéhovah attendri par les prières du Rédempteur. Les Grâces, qui intercèdent pour Psyché, sont nourries de la doctrine du Christ et partagent sa divine mansuétude. Par un singulier caprice, M. de Laprade voit dans les Grâces, que les Grecs appelaient *Charites*, l'expression, la personnification de la charité. Je ne crois pas que les hellénistes les plus complaisans consentent à lui donner raison. Abstraction faite de la différence profonde qui sépare la religion païenne de la religion chrétienne, je pense que la philologie ne saurait accepter une telle interprétation. Que les Grâces intercèdent en faveur de Psyché, belle et jeune comme elles, qu'elles demandent pardon pour sa curiosité, je le comprends; qu'elles supplient Jupiter au nom de la charité, qu'elles parlent sur l'Olympe comme Jésus-Christ à Nazareth, à Bethléem, je ne le comprends pas. Étant donné le sujet païen de *Psyché*, il faut absolument demeurer dans la donnée païenne. L'Évangile et la charité qu'il enseigne n'ont rien à voir dans le développement de cette fable ingénieuse. Dès que les Grâces, en plaidant la cause de la jeune fille séduite par Éros, dont les dieux et les déesses reconnaissent la toute-puissance, invoquent des sentimens inconnus à l'antiquité païenne, le lecteur, troublé, désorienté, se demande où se passe la scène, et ne sait plus s'il est en Grèce ou en Judée. Elles ont beau parler une langue aussi douce que le miel, marcher d'un pas harmonieux et cadencé comme les jeunes canéphores des Panathénées : la splendeur de leur regard, la souplesse et la pureté de leur corps, qui se laissent deviner sous les plis transparens du lin, le son mélodieux de la voix, ne suffisent pas à leur donner un caractère païen; je ne vois en elles que trois vierges chrétiennes égarées sur l'Olympe.

Le style de *Psyché* n'est pas non plus le style qu'appelait impérieusement le sujet. Tous les personnages se complaisent dans le développement de leur pensée, et trouvent pour la traduire des images abondantes et nombreuses. Or, quoique la Grèce fût éprise de la parole, ses plus grands poètes n'ont jamais été verbeux. Ho-

mère, Eschyle et Sophocle se contentent de quelques traits, et n'épuisent jamais le sentiment qu'ils veulent exprimer. Ils en accusent les contours par un petit nombre de lignes précises, et laissent au lecteur le soin d'achever par lui-même ce qu'ils ont indiqué. Si Euripide procède autrement, s'il insiste sur sa pensée, c'est qu'il appartient déjà, malgré son génie, à la décadence de la poésie grecque. Je voudrais dans le poème de *Psyché* plus de concision et de sobriété, non pas seulement parce que la concision et la sobriété me plaisent, mais encore et surtout parce que ces deux qualités si précieuses caractérisent la poésie grecque du bon temps. Dans un tel sujet, la sobriété du style était un mérite de première nécessité.

Dans le second recueil de M. de Laprade, publié trois ans après le poème de *Psyché*, il y a trois pièces qui méritent une attention spéciale et qui révèlent chez lui un progrès éclatant : *Alma parens*, *la Mort d'un chêne* et *les Adieux sur la montagne*. Chacune de ces trois pièces se recommande à l'admiration et à la sympathie de tous les esprits élevés par la gravité des pensées, par le choix des images, par la clarté constante du langage. Il est évident que l'auteur comprenait dès lors la nécessité de produire ses conceptions sous une forme plus précise. Je retrouve dans *Alma parens* les qualités que nous révélait déjà le poème de *Psyché*, mais la manière de l'auteur s'est agrandie. S'il n'abandonne pas complétement sa prédilection instinctive pour la doctrine de Spinoza, il en modère l'expression, et l'homme reprend toute l'importance qui lui appartient en face de la nature. De grandes pensées noblement, simplement exprimées, donnent aux trois pièces que j'ai citées un caractère d'originalité qu'on chercherait vainement dans le plus grand nombre des compositions contemporaines. *Alma parens* est un hymne à la solitude, mais un hymne sincère, dont toutes les strophes traduisent un sentiment vrai. Il n'y a pas une ligne qui ne respire la conviction et n'émeuve profondément le lecteur. Le poète s'enfuit loin des villes et gravit les cimes neigeuses des montagnes pour converser plus librement avec lui-même et sonder les plaies de son cœur. Il s'enivre d'abord de l'air pur et vivifiant des hautes cimes; puis bientôt, saisi d'une soudaine tristesse, il comprend le danger de la solitude absolue, il se rappelle la parole du prophète : *Væ soli*, et il s'efforce de sonder les misères de sa condition. La solitude, qui l'enivrait d'abord, qui exaltait son orgueil, lui apparaît dans toute sa nudité. Fouler d'un pied hardi la neige qu'aucun pied n'a foulée, mesurer d'un œil tranquille les abîmes ouverts dans les glaciers, c'est là une joie qui s'épuise bien vite. Pour jouir pleinement du spectacle de la nature, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Qu'il respire la senteur des prés, qu'il baigne ses regards dans l'ombre des forêts, ou qu'il s'endorme sur la mousse, il lui faut un cœur ami où s'épanche son émo-

tion. Voir et comprendre sans aimer ne saurait donner le bonheur. A cette vérité vieille comme le monde, M. de Laprade a prêté un accent nouveau. Après avoir lu et médité *Alma parens,* on peut encore chercher la solitude, mais on n'attend pas d'elle la guérison de la douleur morale; on comprend que l'affection est seule capable d'apaiser les troubles du cœur. Il y a donc dans cette pièce un double mérite, le mérite philosophique et le mérite poétique. C'est un conseil excellent, exprimé dans une langue harmonieuse. La sagesse, en passant par la bouche du poète, garde son autorité, mais la beauté du langage adoucit la leçon. Aussi je n'hésite pas à dire qu'*Alma parens* est une des meilleures pièces de notre poésie lyrique.

La Mort d'un chêne soutient dignement la comparaison avec *Alma parens.* Le poète, en voyant le géant de la forêt couché sur la mousse, se rappelle ses heures de rêverie, le gazouillement des nids amoureux, le bourdonnement des abeilles; il maudit la cognée qui a frappé le vieux chêne. Cette évocation du passé, éloquente et spontanée, fait de *la Mort d'un chêne* un deuil qui n'a rien de puéril. Le chêne couvrait de son ombre un arpent de terrain; les couples amoureux venaient s'asseoir à ses pieds et trouvaient sous ses branches touffues un asile assuré. Maintenant qu'il est tombé, c'en est fait de la solitude et du silence. La cognée sera-t-elle sans pitié pour les forêts? Le bruit des villes va-t-il tout envahir? Les oiseaux et les abeilles n'auront-ils plus d'abri? Inquiétude sincère, que la raison réussit à calmer. Si le vieux chêne est tombé, si les hôtes qu'il avait recueillis dans son ombre ont fui d'une aile agile aux premiers coups de la cognée, la nature n'est pas épuisée; elle enferme en son sein des germes féconds et sans nombre. Les générations nouvelles auront pour rêver, pour parler d'amour, des ombrages silencieux; des forêts nouvelles leur donneront abri. Un chêne tombe, un chêne grandit. Pourquoi l'avenir vaudrait-il moins que le passé?

Les Adieux sur la montagne n'offriraient qu'un sens assez mystérieux, si l'on négligeait d'en chercher l'explication dans la dédicace placée en tête du recueil. Je ne crois pas me tromper en disant que *les Adieux* ne sont qu'une traduction poétique de la dédicace. Heureux ceux qui inspirent, heureux ceux qui ressentent de telles amitiés! M. Barthélemy Tisseur, à qui M. de Laprade a dédié ce volume, avait été pour le poète un guide sûr et vénéré malgré sa jeunesse. Enlevé avant l'âge, il a laissé dans le cœur de ses amis un souvenir profond qui ne s'effacera pas. *Les Adieux sur la montagne* ont désormais consacré sa mémoire, car c'est à lui, je le crois du moins, que ces adieux s'adressent. Toute cette pièce est empreinte d'un sentiment religieux qui donne au bonheur goûté par les trois amis une sérénité singulière, à leur séparation quelque chose de pathétique. Ils ont vécu ensemble sous l'œil de Dieu quelques jours de paix, par-

lant du ciel et d'une vie meilleure au-delà du tombeau. L'heure venue de renoncer à ces doux entretiens, à ces tendres épanchemens de l'intelligence et du cœur, le poète comprend qu'il ne retrouvera peut-être jamais une telle joie, et quand il redescend vers la plaine, il salue d'un dernier regard le compagnon affectueux, le guide indulgent et sage qui lui a révélé les plus hautes vérités de la religion et de la philosophie.

Ce que j'ai dit de ces trois pièces suffit pour montrer à quel point j'estime le second recueil de M. de Laprade. A mes yeux, les *Odes et Poèmes* sont très supérieurs à *Psyché*. La pensée de l'auteur s'y épanouit librement; elle se présente tour à tour sous une forme sévère ou gracieuse, et les aspects variés qu'elle offre à notre intelligence nous charment sans jamais nous lasser. Qu'il me soit permis pourtant de regretter que M. de Laprade n'ait pas ordonné ses pensées avec plus de prévoyance. Dans *Alma parens*, dans *la Mort d'un chêne*, dans *les Adieux sur la montagne*, on trouverait sans peine plus d'une stance qui pourrait être impunément déplacée. L'intention de l'auteur, au lieu de s'éclairer d'une lumière de plus en plus abondante, semble parfois se voiler. Ce n'est pas que le langage manque de précision; mais si l'auteur conçoit puissamment, il lui arrive de négliger la composition, et l'expression la plus nette ne rachète pas toujours ce défaut. Sans vouloir imposer aux poètes une méthode rigoureuse, pareille à celle du géomètre, je crois pourtant que la prévoyance ne leur est pas inutile. La pensée la plus abondante, la conception la plus heureuse ne peuvent guère se passer de ce puissant auxiliaire.

Les *Poèmes évangéliques*, empreints d'une véritable grandeur, où respire une foi sincère, soulèvent à peu près le même genre d'objections que le poème de *Psyché* : l'auteur ne tient pas compte des temps. Dans le poème de *Psyché*, j'ai dû relever le mélange des idées païennes et des idées chrétiennes, et, pour parler plus nettement, la prédominance des idées chrétiennes sur les idées païennes. Dans les *Poèmes évangéliques*, je dois relever le mélange de la philosophie et de la religion. Dans *le Précurseur*, l'accent sincère de chaque page montre assez clairement que l'auteur croit aux enseignemens de l'église, qu'il ne révoque en doute aucune des affirmations dont se compose la foi catholique; mais s'il croit, il ne s'abstient pas d'interpréter sa croyance, et c'est là que commence le danger, dans le domaine de la poésie comme dans le domaine de l'orthodoxie. Aux lumières de l'église il ajoute les lumières de la philosophie. Après avoir raconté en se conformant à la tradition, il explique, il commente son récit avec le secours de la raison moderne. Je n'ai point à examiner jusqu'à quel point la foi catholique s'accommode de tels commentaires, je me déclare incompétent dans

une pareille matière. Quant à la question poétique, je puis la traiter en toute liberté. Or, si dans toutes les conceptions de l'art la raison a les mêmes droits que l'imagination, il n'est pas moins vrai qu'il faut tenir compte des temps : c'est ainsi qu'on arrive à la variété. Pour avoir négligé cette condition impérieuse, M. de Laprade est plus d'une fois tombé dans la monotonie. La splendeur de la mise en scène, la vérité des sentimens exprimés par les personnages du poème, ne suffisent pas à déterminer la date de l'action, car trop souvent le poète parle en son nom, et lorsqu'il intervient, le philosophe n'a guère moins d'importance que le croyant. Malgré le nom des acteurs, on oublie trop facilement que le drame raconté par M. de Laprade remonte aux premières années de la religion chrétienne. Si l'on prend la peine de relire l'Évangile après avoir lu *le Précurseur,* on s'aperçoit que la tradition évangélique s'est transformée dans la pensée de l'auteur. Que cette transformation se soit accomplie à son insu, je le crois volontiers; qu'il ait altéré le sens de l'Évangile avec la ferme conviction qu'il le respectait, je ne songe pas à le nier. Dans tous les cas, il est hors de doute que la mort de saint Jean-Baptiste n'a pas dans l'Évangile le sens que lui prête M. de Laprade. Les personnages de cette tragédie, tels du moins que nous les connaissons par la tradition, n'étaient pas si habiles à démêler leurs sentimens. Ni la victime ni le bourreau ne sondaient leur âme avec une si vive sagacité.

Ce n'est pas que je conseille aux poètes de s'effacer complétement derrière les personnages qu'ils mettent en scène : un tel conseil serait d'ailleurs inapplicable. Pour peu qu'ils aient conscience de leur force, il est impossible qu'ils renoncent à la montrer, mais leur intervention veut être déguisée discrètement. Qu'ils aillent au fond des choses, c'est une conséquence toute naturelle de leur puissance. Seulement, s'ils ont pour comprendre le passé l'avantage de la distance, ils ne doivent jamais oublier que les acteurs dont ils racontent les crimes ou les sacrifices obéissaient à des passions, à des convictions, et ne se connaissaient pas eux-mêmes comme la postérité les connaît. M. de Laprade, en écrivant *le Précurseur*, s'est placé trop souvent au point de vue de la postérité. Et ce que je dis du *Précurseur*, je puis le dire aussi justement de *la Samaritaine* et de *la Résurrection de Lazare.* Je ne m'étonne pas de voir une foi si vive, si ardente, alliée à une science si profonde. Je regrette seulement que l'auteur n'ait pas compris la nécessité de voiler une partie de sa science pour donner à sa foi plus de relief et d'évidence. Dans les sujets profanes, on a souvent reproché aux poètes de notre pays d'altérer la physionomie de l'histoire. Quoi qu'on ait attribué à cette accusation une importance exagérée, il en faut pourtant tenir compte.

Eh bien! dans un sujet qui relève de la foi, la couleur historique et locale n'a pas moins de valeur que dans un sujet profane. Ce qui manque aux poèmes évangéliques de M. de Laprade, ce n'est ni l'ampleur de la pensée, ni l'harmonie des périodes : c'est la naïveté. Or je crois que les traditions chrétiennes, transportées dans le domaine de la poésie, ne peuvent se passer de naïveté. Nous n'acceptons plus aujourd'hui l'arrêt prononcé au XVIIe siècle; nous ne contestons plus à l'imagination le droit d'aborder les sujets chrétiens aussi librement, aussi hardiment que les sujets païens. Le passé tout entier appartient à l'imagination, comme à la mémoire, comme à la raison; le poète peut en disposer au même titre que l'historien et le philosophe. Nous sommes trop loin maintenant de la révocation de l'édit de Nantes pour partager les scrupules de Boileau; mais si nous croyons que la poésie peut sans impiété demander à la Genèse, à l'Évangile le thème de ses compositions, nous croyons aussi qu'elle doit se plier à l'esprit des temps, et ne pas prêter aux patriarches ou aux apôtres des pensées toutes modernes. Que les philosophes trouvent dans Moïse ou dans saint Matthieu le germe des vérités qu'ils enseignent, un tel fait ne justifie pas les poètes qui méconnaissent la couleur des temps. Il s'agit pour eux de ressusciter le passé, et non de le commenter. M. de Laprade, en nous racontant la fuite au désert de saint Jean-Baptiste, ses prédications et sa mort, ne s'en est pas tenu à la résurrection du passé. Volontairement ou involontairement, peu importe, il a substitué les sentimens qui l'animent, les pensées qui le guident, aux sentimens et aux pensées de ses personnages. Moins savant et plus naïf, il aurait gardé sa grandeur et charmé plus sûrement.

Il semble donc que M. de Laprade ne soit vraiment à l'aise que lorsqu'il n'a pas à tenir compte des temps. En effet, quoique son talent ait pris de bonne heure un essor très élevé, il n'a jamais trouvé pour la peinture d'une époque donnée des couleurs aussi vives, des images aussi bien assorties que pour la peinture de sa propre pensée. Habitué à sonder les profondeurs de son âme, malgré son ardent amour pour l'étude, dont la preuve se trouve à chaque page, il se complaît trop volontiers dans l'analyse de ses sentimens pour se plier aux exigences d'un thème choisi en dehors de lui-même. Ce que j'ai dit de son premier poème et de ses *Poèmes évangéliques* n'étonnera personne. Tous ceux qui ont lu avec attention *le Précurseur* et *Psyché* comprendront la justesse de mes remarques. Qu'on accepte avec soumission ou qu'on discute librement les traditions chrétiennes, qu'on admire ou qu'on dédaigne les fables du polythéisme, pour peu qu'on les possède, il est impossible de méconnaître l'infidélité historique de M. de Laprade. Sa pensée, qui

embrasse sans effort tous les temps et tous les lieux, accepte difficilement pour limite un temps ou un lieu déterminé. Ce reproche n'enlève rien à la valeur intellectuelle des *Poèmes évangéliques* et de *Psyché*. Il y a dans ces deux livres de grandes pensées exprimées dans un beau langage, qui ont obtenu, qui garderont, je l'espère, la sympathie et les suffrages des amis de la poésie; mais puisque M. de Laprade n'a jamais mendié la faveur publique, puisqu'il n'a jamais sacrifié à la mode, estimer sans indulgence tout ce qu'il a écrit jusqu'ici est la seule manière de lui prouver l'état que nous faisons de lui. Eh bien! à parler franchement, les *Odes et Poèmes*, qui ne relèvent pas de l'histoire, valent mieux que *Psyché*, que les *Poèmes évangéliques*. S'il y a dans ces trois livres la même élévation, la même sincérité, nous devons tenir compte de la nature des sujets, et dès que la question littéraire est posée dans ces termes, nous ne pouvons les comprendre dans une égale approbation. Se peindre soi-même, étudier d'un œil vigilant les secrets de son cœur, épier ses aspirations et ses défaillances est sans doute une tâche glorieuse, et celui qui l'accomplit dignement prend un rang élevé dans la poésie lyrique; mais dès qu'il veut sortir de lui-même et peindre le passé, il faut absolument qu'il se résigne à s'oublier. S'il persiste à se mettre partout, s'il prête aux personnages païens ou chrétiens des pensées et des passions qu'ils ont toujours ignorées, il dénature la mission qu'il s'est donnée, il s'éloigne du but marqué par lui-même, et l'éclat de son talent ne saurait justifier sa méprise. Qu'il soit éloquent, nous applaudirons à son éloquence; qu'il émeuve, nous rendrons justice à la puissance morale de sa parole; mais nous gardons le droit de lui dire qu'il s'est trompé, qu'il a méconnu le vrai caractère de ses personnages.

La question placée sur ce terrain devient très délicate. S'il est facile en effet de déterminer la date des événemens, il n'est pas aussi facile de déterminer la date des sentimens et des pensées, et cependant, pour ceux qui ont pris la peine d'étudier l'histoire avec soin, cette dernière chronologie n'est pas moins évidente que la première. Ainsi la mélancolie était complétement inconnue à l'antiquité païenne. Un Grec du bon temps, un Grec du temps de Phidias et de Périclès aurait grand'peine à comprendre les poèmes de Byron; il aurait beau lire et relire ces pages admirables où les âmes élevées de nos jours trouvent l'image de leurs pensées, il s'étonnerait de cette plainte désespérée, des angoisses de cet ennui, comme un médecin en présence d'une maladie inconnue. Avant l'établissement de la loi chrétienne, avant le règne de l'Évangile, l'humanité connaissait la tristesse, car la tristesse est aussi vieille que le monde; mais elle ignorait la mélancolie. Il fallait que les apôtres eussent prêché le mépris de la chair et l'espérance d'une vie meilleure pour que l'humanité

entreprît d'imposer silence aux passions, et qu'elle comprît le néant des félicités enviées jusque-là. S'il y a dans les poètes païens quelque trace d'un sentiment pareil, c'est une trace à peine marquée, une trace sans profondeur, qui n'infirme pas la justesse de ma pensée. Aussi, quand je vois Psyché dans le premier poème de M. de Laprade mélancolique et rêveuse comme Ophélie, comme Desdemone, je suis obligé de déclarer que l'auteur eût agi plus sagement en n'abordant pas l'antiquité païenne, puisqu'il ne consentait pas à se dépouiller de ses sentimens personnels. Pareillement, quand je vois le précurseur, celui qui a baptisé le Christ, s'enfuir au désert, non pas seulement pour se dérober à la corruption des villes, pour méditer sur les présages qui annoncent le renouvellement moral de l'humanité, mais pour s'abreuver de sa tristesse, pour savourer son dégoût de la vie, pour s'enivrer de sa mélancolie, je m'étonne à bon droit de cette nouvelle méprise, car ce sentiment nouveau, inconnu à l'antiquité païenne, n'a pas précédé, mais suivi l'établissement de la loi chrétienne, et j'ai le droit de dire que dans le poème de M. de Laprade saint Jean-Baptiste n'est pas plus vrai que Psyché. Parfois attendrissant, parfois digne d'admiration, passionné pour la doctrine qu'il a embrassée, plein de mépris pour le vice, d'éloquence contre l'incrédulité, il laisse trop souvent échapper des pensées que nous comprenons sans peine, et que son temps n'aurait pas comprises. Il n'appartient donc pas aux premières années de la religion chrétienne. J'ai tout lieu de croire que M. de Laprade connaît l'histoire de ces premières années, et qu'il eût facilement trouvé dans sa mémoire les traits caractéristiques dont il avait besoin pour marquer la date de ce personnage; mais absorbé dans la contemplation de ses pensées personnelles, en essayant de se mettre à la place de saint Jean, il n'a réussi qu'à transformer saint Jean en un chrétien moderne, croyant et savant tout à la fois, qui rattache le développement de la foi au développement général de l'humanité.

Le dernier recueil de M. V. de Laprade, publié récemment, nous montre son talent, je ne dirai pas sous un aspect nouveau, mais plus largement développé. Sa pensée a plus d'ampleur, et les images, mieux choisies, lui donnent plus de relief et d'évidence. Cependant, avant d'entamer l'examen de ce dernier recueil, je crois devoir soumettre à l'auteur une observation préliminaire. Il appelle ses poésies nouvelles du nom de *Symphonies;* or il n'ignore pas, il ne peut pas ignorer que ce nom ne convient qu'aux morceaux concertans, et la parole humaine, soumise au rhythme et à la rime, de quelque façon qu'elle soit maniée, ne peut avoir la prétention de lutter avec les cent voix de l'orchestre. Le titre de ce dernier volume a donc le tort très grave d'éveiller une espérance qui ne doit pas se réaliser. En général il est toujours fâcheux de chercher dans un art déterminé, dont

les moyens sont connus et limités, des effets qui n'appartiennent qu'à une autre forme de l'imagination. Ainsi je n'approuve pas les poètes qui essaient de reproduire les lignes de la statuaire ou les couleurs de la peinture. Dans le premier cas, ils arrivent presque toujours à l'immobilité, dans le second au chatoiement. Sans qu'il soit besoin de désigner personne, le lecteur comprendra à quels poètes je fais allusion. Nous avons de nos jours toute une école vénitienne qui manie la parole au lieu de manier le pinceau. L'école sculpturale n'est pas aussi nombreuse; cependant il ne serait pas difficile de noter dans la littérature contemporaine plus d'une page où la forme est exprimée pour l'amour seul de la forme, et qui par cela même relève de la statuaire. Est-il plus sage, est-il plus prudent pour la poésie de vouloir lutter avec la musique? Je ne le pense pas. Tenter d'imiter dans une série de strophes le développement mélodique d'un motif, offre plus d'un danger. Le moindre malheur qui puisse advenir est de tomber dans la puérilité. La parole humaine demande des pensées plus précises que le violon ou le hautbois, et si l'on veut réduire la poésie au plaisir de l'oreille, on risque fort d'assembler des mots sonores sur des pensées à peu près nulles. Quant au développement symphonique d'un thème, quel qu'il soit, il faut encore moins y songer; avec les ressources dont la poésie dispose, une telle pensée ne peut pas même recevoir un commencement d'exécution. Dès les premières mesures, c'est-à-dire dès les premiers vers, la volonté du poète est réduite à néant. La musique emploie simultanément cinquante voix, cent voix; le poète n'a qu'une voix. Inégal au musicien s'il essaie de s'en tenir à la mélodie, il ne peut aborder la symphonie.

Insister sur une vérité si élémentaire serait un pur enfantillage, et si j'ai pris la peine de la rappeler, quoiqu'elle se présente naturellement à tous les esprits, c'est que le titre choisi par M. de Laprade, quoique inexact, exprime pourtant d'une manière détournée l'intention qu'il a voulu réaliser. La voix humaine ne suffit pas à l'expression de sa pensée, et pour dire tout ce qu'il éprouve, pour traduire les sentimens joyeux ou douloureux dont son âme est assaillie, il associe à la voix humaine toutes les voix de la nature, c'est-à-dire qu'il nous ramène à la colère du torrent, à la rêverie du ruisseau, au mugissement de la forêt. Je n'approuve pas l'emploi de cette méthode dans le poème de *Psyché*, et quoiqu'elle présente moins d'inconvéniens dans l'expression d'une pensée toute personnelle, qui n'est limitée ni par le temps ni par le lieu, elle soulève encore de nombreuses objections. De tout temps les poètes ont interprété tous les bruits qui frappent l'oreille humaine, depuis le chuchottement des feuilles agitées par la brise jusqu'aux menaces des flots et du tonnerre. Je ne reprocherais donc pas à M. de Laprade d'avoir suivi l'exemple de ses devanciers. Qu'il prétende deviner le sens mystérieux de tous ces

bruits, c'est son droit, et j'aurais mauvaise grâce à le chicaner sur une telle prétention; mais qu'il prête la parole au chêne et au roseau, à l'herbe et à la fleur, à l'avalanche et au glacier, c'est une prétention bien autrement hardie. Qu'il en fasse de vrais personnages, animés de nos passions, éclairés de nos pensées, affligés de nos douleurs, consolés par nos espérances, je ne crois pas que la poésie ait grand' chose à gagner dans cette transformation. Si le cadre où l'homme est placé, si le pré qu'il foule aux pieds, si la forêt qui l'abrite de son ombre, se mettent à parler comme lui, si le vent et la rosée devinent sa pensée, s'entretiennent avec lui comme un ami qui aurait reçu ses confidences, le lecteur démêle à grand'peine l'intention du poète. Ou je m'abuse étrangement, ou cette méthode ne pourra jamais s'acclimater parmi nous. Il y a quelques années, M. Quinet avait essayé de l'appliquer, et quels que soient les mérites qui recommandent son *Ahasvérus*, malgré les pensées élevées, les sentimens vrais qu'il a prodigués, toutes les fois que les cathédrales prenaient la parole, le lecteur le plus bienveillant se frottait les yeux comme pour s'assurer s'il n'était pas dupe d'un songe. Je crains bien que pareille chose n'arrive à M. de Laprade. Il possède, comme M. Quinet, des facultés éminentes, une grande richesse d'imagination; il aime la justice d'un amour sincère et profond, il plaide avec éloquence la cause du malheur; il connaît et il sait peindre les maladies morales de notre temps. C'est plus qu'il n'en faut pour exciter de vives sympathies; mais je crois que sa voix serait plus puissante, qu'il exercerait sur les penseurs et sur la foule une action plus constante et plus sûre, s'il se contentait de parler en son nom et ne forçait pas la nature à parler après lui. Qu'il se laisse attendrir par les plaintes du rossignol, qu'il rêve au murmure du ruisseau, qu'il écoute avec épouvante l'orage qui soulève les vagues de l'Océan, rien de plus légitime; que toutes ces voix soulèvent dans son cœur un écho harmonieux, que la joie ou la douleur s'échappent de ses lèvres en strophes sereines ou effrayées, jusque-là le goût n'a pas à se plaindre. Que le poète, au lieu de s'en tenir à cette libre interprétation, donne la parole aux choses : non-seulement le goût s'en étonne, mais l'émotion s'affaiblit. En cherchant la précision, le poète perd la trace de la vérité.

La première pièce du recueil, la *Symphonie des Saisons*, justifie pleinement les idées que je viens de développer. Le poète en effet, au lieu de s'en tenir aux différens aspects de la nature pendant le cours de l'année, prête une voix à toute chose. L'homme n'est plus seul à sentir l'épanouissement du printemps, la chaleur de l'été, la monotonie de l'automne, la tristesse de l'hiver. Les plantes, les oiseaux s'associent à ses pensées, les fleurs se réjouissent ou se lamentent avec lui; et comme il cherche constamment dans le spec-

tacle du monde extérieur un sens moral net et défini, il mêle aux saisons de l'année les saisons de la vie humaine, ou plutôt il essaie de trouver dans les premières l'image de la jeunesse, de la maturité, de la décrépitude. Cette manière d'envisager la nature ne manque certainement pas de grandeur, et je dois reconnaître que M. de Laprade a rencontré plus d'une fois pour la peinture de sa pensée des couleurs tantôt délicates, tantôt éclatantes, qui révèlent chez lui une connaissance profonde de son art. Cependant j'aurais aimé à le voir concentrer son attention sur un plus petit nombre d'objets. Il touche à trop de choses, et ne s'y arrête pas assez longtemps. Pour exprimer les joies et les douleurs de l'amour, il a choisi une jeune fille, qu'il baptise d'un nom biblique. Adah se prend de passion pour un bel étranger, et rêve dans ses bras un bonheur qui ne doit jamais finir. Les premières espérances de ce cœur virginal sont racontées avec une naïveté charmante. Il serait difficile d'imaginer un choix d'expressions plus élégantes et plus vraies. Adah veut tout quitter pour suivre l'étranger dont le regard l'a éblouie. Elle ne redoute ni l'abandon ni le désenchantement. Près de lui, la nature entière s'éclaire et s'embellit; loin de lui, la nature n'a plus de fraîcheur ni d'ombrages, le soleil est sans chaleur et sans éclat. Toute cette peinture de l'amour naissant est traitée avec une rare habileté. Pour parler ainsi, il faut avoir connu soi-même la plus douce des passions. Quand vient l'heure du désenchantement, M. de Laprade ne se montre pas moins vrai, moins touchant. Nous assistons à la fuite des espérances qui remplissaient le cœur de la jeune fille. L'ennui, le pâle ennui s'est assis entre les deux amans. Leurs baisers n'ont plus de chaleur, leurs étreintes n'ont plus de force. Ils parlent encore de leur bonheur comme s'ils pouvaient le rappeler en le célébrant, mais leur bonheur est anéanti sans retour. Le regard de l'étranger a perdu sa splendeur, le cœur d'Adah a perdu sa confiance. Adieu pour jamais aux entretiens enivrés, aux divines extases, à l'oubli du monde entier! Les deux amans se connaissent trop bien pour continuer ensemble un voyage dont les premières journées n'avaient pas une heure de langueur et d'abattement. La solitude et le désespoir ont pris la place du bonheur. Toutes les joies du passé se sont évanouies. En proie à l'amertume de ses souvenirs, Adah comprend trop tard que ses espérances dépassaient la réalité, qu'elle avait rêvé le ciel sur la terre, que le bonheur sans limites, l'amour sans larmes et sans regrets n'appartiennent pas aux vivans : elle se résigne et se console en Dieu, et sa résignation n'est pas moins éloquente que son désespoir.

La destinée de cette jeune fille, retracée avec tant de vérité, suffit pour concilier au poète la sympathie du lecteur. Je regrette pourtant que l'étranger qui a fait sa joie et sa douleur ne soit pas mis

en scène. L'échange des aveux, le premier enivrement d'une mutuelle possession, les heures désenchantées après les heures ardentes, la satiété après l'extase, offraient à M. de Laprade l'occasion de montrer sous une forme dramatique et vivante tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a senti. Quoiqu'Adah nous intéresse et nous émeuve, l'émotion serait encore plus puissante et plus profonde, si nous avions devant nous l'homme qui a cueilli sa virginité, qui l'a dominée du feu de son regard, qu'elle a aimé d'un amour infini, et qui pour salaire ne lui laisse que des regrets.

Quand Adah se tait, c'est la nature qui parle de sa jeunesse, de sa beauté, de sa splendeur joyeuse, de sa mystérieuse tristesse. Malgré la grâce et la grandeur qui recommandent tour à tour les pages où la voix humaine est remplacée par le chant des oiseaux ou la plainte des chênes dépouillés, je préfère la partie purement humaine, car c'est la seule qui présente à l'intelligence une suite de pensées facile à saisir. Je sais bien que pour peindre les saisons il faut faire appel à tous les bruits, à toutes les couleurs qui expriment la vie des plantes; mais la parole donnée aux fleurs et aux forêts ne me semble pas une heureuse invention. Ainsi, tout en admirant la *Symphonie des Saisons,* où se révèle un talent plein de grandeur et de délicatesse, je crois que l'auteur n'a pas réalisé sa pensée. Il voulait nous montrer les aspects variés de la nature, il n'a réussi qu'à nous montrer la jeunesse, la maturité, la vieillesse du cœur. En prêtant à la rose, au rossignol, les espérances et les regrets de l'âme humaine, il n'a pas agrandi son sujet, il l'a transformé, si bien que nous avons peine à le suivre. Le printemps et l'été, l'automne et l'hiver, ne sont plus pour nous des sources d'émotions, mais des personnages qui expriment pour leur compte, en leur nom, les sentimens de notre cœur. Au milieu de ces voix, que devient le rôle humain? Se réjouir ou s'attrister en face de la nature semble désormais inutile. Les oiseaux et les fleurs se chargent de traduire nos pensées. L'éclat de leur plumage ou de leur corolle n'est plus pour nous un sujet de rêverie, puisqu'ils rêvent comme nous. Je ne voudrais pas me montrer trop sévère, et pourtant je suis forcé de dire que M. de Laprade, dans les chants ingénieux qu'il prête à la rose, au rossignol, n'a pas toujours évité la puérilité. Pouvait-il se dérober à ce danger? N'était-il pas condamné fatalement à commettre la faute que je signale? C'est une question délicate dont la solution embarrasserait l'esprit le plus pénétrant. Ce qui demeure évident pour moi, c'est que le poète eût agi plus sagement en traitant la donnée qu'il avait choisie, — la peinture des saisons, — selon la méthode consacrée par les maîtres de l'antiquité, par les maîtres modernes, c'est-à-dire en ne donnant pas aux choses un rôle aussi important que le rôle humain. Qu'il cherche dans le spectacle de la

nature un sens moral, un sens divin, c'est son droit; mais n'a-t-il pas dépassé le but dans la *Symphonie des Saisons?* Mettre la pensée partout, la pensée qui émane de Dieu, n'est-ce pas porter atteinte à la dignité de la pensée? Et pourtant M. de Laprade voulait agrandir l'homme, qu'il amoindrit.

La *Symphonie du Torrent* ne soulève pas les mêmes objections que la *Symphonie des Saisons*, quoique les choses y prennent parfois la parole. Tout l'intérêt de cette composition se résume en effet dans le dialogue du pâtre et du poète. C'est, à mon avis, une des meilleures du recueil. Les sentimens exprimés par les deux interlocuteurs sont pleins de vérité, et représentent fidèlement la vie des villes et la vie des montagnes; mais si j'accorde aux sentimens pris en eux-mêmes des éloges sans réserve, je ne saurais témoigner la même approbation aux paroles dont l'auteur s'est servi. Le poète parle sa langue, et le pâtre ne parle pas la sienne. Or, pour donner à cette composition le mouvement et la variété que le lecteur avait le droit d'attendre, il fallait évidemment prêter au pâtre et au poète deux langages différens. Que le poète peigne son ennui, son dégoût, son découragement sous des couleurs sombres, je ne m'en étonne pas, car pour lui l'art de la parole se confond avec la pensée même : il habite familièrement la région des images; mais quand le pâtre parle de sa confiance en Dieu, de ses espérances permanentes, de la paix qui habite sa chaumière, de ses promenades joyeuses dans la rosée, de son extase en face du soleil levant, il ne peut pas, il ne doit pas employer les mêmes expressions que le poète. S'il possède comme lui tous les artifices de l'éloquence, s'il manie les tropes avec la même habileté, il excite en nous une défiance légitime. Le pâtre que nous écoutons n'est plus pour nous qu'un philosophe caché sous un vêtement rustique. Il déduit trop bien sa pensée et la révèle sous une forme trop séduisante pour que nous consentions à voir en lui le sage instruit par la solitude et la simplicité, le sage formé par le spectacle de la nature, qui n'a jamais ouvert un livre écrit de main humaine, qui n'a jamais épelé d'autre parole que celle de Dieu écrite dans la splendeur ou la tristesse des saisons, dans la joie du bien, dans le remords du mal, dans la paix ou le trouble de la conscience. Le pâtre de M. de Laprade est trop savant pour remplir son rôle. De strophe en strophe, sa pensée dépouille sa simplicité primitive; après avoir dit ce qu'il sent, ce qu'il espère, dans une langue rude et familière, que ses compagnons peuvent comprendre, il se laisse aller aux ruses les plus délicates de l'éloquence; il se transforme et oublie l'accent des montagnes. Il parle comme un homme instruit par les leçons de l'école. Aussi ne m'étonné-je pas que le poète ne se rende point aux premières remontrances du pâtre. L'excellence, la pureté des sentimens exprimés par son interlocuteur sont un remède impuissant à

guérir son ennui; il retrouve dans le conseiller que lui offre la solitude le souvenir des livres qu'il a quittés. Le même enseignement traduit dans un autre langage ranimerait son cœur désolé, rendrait à son esprit la vigueur des premières années, à sa volonté le ressort brisé par l'inactive rêverie; mais la voix qu'il entend n'est pas celle d'un pâtre. Il résiste, il se défend, il glorifie son découragement et son ennui parce qu'il reconnaît dans son interlocuteur un adversaire expérimenté, qui parle trop bien pour ne pas se laisser prendre lui-même au charme de sa parole. L'habileté se déploie aux dépens de la force. La sagesse parée de toutes les pompes du langage trouve le cœur rebelle; la sagesse rustique y porterait la persuasion. La distinction que j'établis est-elle facile à saisir? Lors même qu'elle se concevrait sans peine, ne serait-il pas malaisé d'en tenir compte dans la pratique de la poésie? Tous ceux qui connaissent les œuvres les plus pures de l'imagination humaine, depuis la Grèce jusqu'à l'Écosse, depuis Homère jusqu'à Burns, savent que ni l'aveugle mendiant né sur les bords du Mélès, ni le berger calédonien n'ont méconnu la distinction que j'établis. Ils trouvent pour l'homme des villes et pour l'homme des champs des accens particuliers. M. de Laprade, dans la *Symphonie du Torrent,* oublie le caractère des personnages qu'il a chargés de traduire sa pensée. A peine sont-ils entrés en scène, qu'ils argumentent comme deux champions altérés de gloire et d'applaudissemens. Ils parlent à merveille, et la splendeur de leur langage, les couleurs variées dont ils revêtent leurs émotions, feraient envie aux plus habiles. Si je pouvais oublier que j'ai devant moi un pâtre et un poète, que je n'écoute pas deux hommes élevés dans le savoir et la corruption des villes, je battrais des mains; si je tiens au contraire compte du caractère attribué aux personnages, je suis obligé de remarquer qu'un des deux au moins ne demeure pas fidèle à la condition que l'auteur lui attribue.

Envers un écrivain d'un talent aussi distingué, je ne crains pas de me montrer sévère. Quand on a touché depuis longtemps les cimes les plus hautes de la pensée, on doit accueillir sans dépit, sans étonnement, les reproches qui s'adressent à la forme. A ne considérer que la substance première de la conception, j'approuve et j'admire la *Symphonie du Torrent.* Le découragement du savant inutile à lui-même, inutile aux compagnons de son mystérieux pèlerinage, opposé à la sérénité du pâtre confiant et résigné, offre à coup sûr un riche thème de poésie. Je regrette seulement que M. de Laprade ne l'ait pas développé avec plus de variété, qu'il ait prêté aux deux interlocuteurs une langue qui ne convient qu'à l'un des deux. Tout ce qu'ils devaient dire, ils le disent; tout ce qu'ils devaient sentir, ils le sentent. Ce qui manque à l'effet poétique de la composition, c'est la diversité des accens. Après avoir lu une première fois la *Symphonie*

du Torrent, pour peu qu'on prenne la peine de la relire, il me semble difficile de ne pas s'associer à ma pensée. L'identité de langage frappe les esprits les moins exercés, et j'aime à croire que M. de Laprade n'a pas commis volontairement la faute que je signale. Tout entier à l'expression de sa pensée, il a négligé à son insu le dessin des personnages, qui ne pouvait se compléter que par la diversité des accens.

Dans la *Symphonie des Morts*, la tristesse de la nature répète comme un écho fidèle la tristesse du poète. C'est une femme qui est chargée de traduire la pensée de l'auteur. Nous sommes en novembre, et l'hiver a déjà glacé l'atmosphère. Le promeneur solitaire qui veut encore revoir les allées témoins de ses jeunes espérances ne foule aux pieds que des feuilles mortes. La nature entière est en deuil. C'est la fête des morts, et l'église entonne ses prières pour obtenir de la clémence divine le repos de leurs âmes. M. de Laprade, malgré la foi qui l'anime, n'a pas insisté sur le côté religieux du sujet. Édith en face de la neige et de la brume, seule avec ses souvenirs, parle des amis qui ne sont plus, des affections brisées par la mort, de l'aïeul assis au foyer, bénissant d'une main défaillante le fils qu'il ne verra pas grandir, et le désespoir domine son cœur presque entier. Si elle ne se laisse pas emporter jusqu'au doute moqueur, jusqu'à l'impiété, jusqu'au blasphème, les paroles qui s'échappent de ses lèvres sont empreintes pourtant d'une sinistre amertume. Elle pense à haute voix et se raconte à elle-même toutes les espérances qui ont bercé sa jeunesse. Maintenant la mort a fait la solitude autour d'elle; tout ce qu'elle aimait, tout ce qui lui donnait courage s'est évanoui comme une ombre. Elle jette sur le passé un regard morne et désolé, car l'avenir n'éveille pas dans son cœur de nouvelles espérances. Il règne dans toute cette composition un accent de sincérité que j'ai rencontré rarement dans les œuvres du même genre. Les vers que nous lisons aujourd'hui se rapportent sans doute à des souvenirs personnels, et l'auteur n'a fait que poétiser ses impressions. Le bruit des feuilles sèches, le craquement des branches couvertes de givre, la brume épaisse qui envahit la plaine, tout est retracé avec une fidélité qui n'appartient pas à la pure fantaisie. Il y a dans ces pages un accent de douleur que l'imagination la plus habile n'inventera jamais. Les artifices de la parole n'ont rien à démêler avec les strophes de cette symphonie funèbre. Ce que le poète exprime simplement, avec une grandeur austère, sans vains ornemens, il l'a senti. Édith, qui lui sert d'interprète, ne parle pas comme une femme qui n'a connu d'autre enseignement que la souffrance, mais comme un cœur préparé à toutes les épreuves par la solitude et la réflexion. Ce cœur qui déborde et qui associe sa plainte à la plainte universelle de la nature a presque autant de colère que

d'abattement; aussi je pense qu'Édith n'est pas un personnage librement créé, mais un écho. Après avoir lu la *Symphonie des Morts*, on peut se demander si ces pages poignantes appartiennent bien à l'auteur des *Poèmes évangéliques*, si l'intelligence qui a choisi pour thème de ses prédications les travaux et la mort du *précurseur* est bien la même à qui nous devons ce tableau désolé de la nature en novembre. Cependant, au milieu des images funèbres accumulées à profusion par M. de Laprade, il est facile de distinguer plus d'une image dont le sens est tout différent. Il comprend et il exprime avec une impitoyable fidélité tous les murmures mystérieux, tous les sifflemens sinistres qui semblent railler l'espérance et dire à la veuve, à la femme délaissée, à l'amant trahi : Ne comptez pas sur l'avenir! car l'avenir sera pareil au passé, s'il n'est pire encore.

Mais une idée consolante se laisse entrevoir dans cette morne élégie. L'aïeul assis au foyer solitaire, malgré les rudes coups qu'il a reçus, malgré la mort qui lui a ravi ceux qui devaient lui fermer les yeux, ne doute pas de la sagesse divine. Il accepte sans colère les conseils qu'il ne lui est pas donné de sonder. Il représente avec une majesté sereine la religion de la famille. Cette figure de l'aïeul suffit pour réconcilier la symphonie funèbre avec les *Poèmes évangéliques*. Je ne reprocherai pas à M. de Laprade d'avoir donné à Édith trop de sagacité, ou tout au moins trop de subtilité. Je ne lui demanderai pas pourquoi elle parle d'elle-même et de ses blessures avec tant de précision. Dès les premières strophes en effet il est facile de deviner qu'Édith parle pour le compte du poète. Parmi les plaintes qu'elle profère, j'en sais plus d'une qu'une femme ne saurait trouver malgré tous les enseignemens de la douleur, et pourtant je ne songe pas à blâmer le désaccord du personnage et de l'accent que le poète lui a prêté, car pour saisir ce désaccord il faut soumettre les paroles d'Édith à l'examen le plus attentif; elle n'a pas de condition déterminée, et le lecteur accepte sans étonnement comme une douleur de femme la douleur qu'elle traduit en strophes éloquentes. Insister sur la nuance que j'indique serait substituer à l'amour de la vérité une passion puérile pour l'exactitude littérale.

Quant à la partie technique, la *Symphonie des Morts* n'est pas à l'abri de tout reproche. L'auteur fait un usage trop fréquent des rimes plates, et paraît méconnaître l'importance des rimes croisées dans la forme lyrique, si bien que sa pensée, lors même qu'elle est grande et revêtue d'images bien choisies, prend parfois un aspect prosaïque. Pour avoir négligé de charmer l'oreille par des sons alternés, il lui arrive d'allanguir l'expression du sentiment qu'il veut rendre. Si M. de Laprade prend la peine d'y réfléchir, il ne commettra plus cette faute. Les rimes plates ne conviennent qu'à l'alexandrin, encore faut-il y renoncer dès que l'alexandrin se par-

tage en stances. Dans la strophe composée de vers octosyllabiques ou heptasyllabiques, la rime plate ne peut être acceptée. Cette remarque technique n'est pas aussi futile qu'on pourrait le croire. Puisqu'il s'agit pour le poète d'arriver au cœur en charmant l'oreille, tout ce qui aide au succès de son entreprise mérite de sa part une sérieuse attention. L'arrangement des mots n'est pas la poésie : toutes les fois qu'on s'est mépris à cet égard, la poésie est devenue un jeu d'enfant; mais c'est pour le poète le plus heureusement inspiré un auxiliaire puissant comme pour le peintre le choix des couleurs. Négliger le choix des rimes, les prendre comme elles viennent, traiter avec dédain le rapprochement ou l'éloignement des sons qui se ressemblent, est une imprudence dont le poète ne tarde pas à se repentir. Ainsi, dans la *Symphonie des Morts*, plus d'une page n'obtient pas la sympathie qu'elle mérite, parce que l'auteur n'a pas songé à charmer l'oreille. Il suffirait de changer la condition musicale de sa pensée pour en doubler non pas la valeur intellectuelle, mais la valeur poétique. Il y a dans la *Symphonie des Morts* tout ce qu'il faut pour émouvoir, pour évoquer de touchans souvenirs : la forme seule n'est pas traitée avec un soin assez scrupuleux.

De toutes les symphonies poétiques de M. de Laprade, celle qui respire le plus ardent amour de la solitude est certainement la *Symphonie alpestre*. C'est là, je crois, qu'il faut chercher la pensée intime de l'auteur. Il savoure avec une indicible joie l'air pur des montagnes, et songe avec un orgueil sauvage que personne encore n'a gravi les cimes d'où il découvre les collines et les vallées habitées par la race humaine. Si l'on acceptait dans leur sens littéral tous les sentimens exprimés dans cette symphonie, si l'on ne faisait pas la part de l'exaltation particulière à certains momens de la tristesse, tous les esprits élevés s'empresseraient de déserter les villes, car M. de Laprade ne voit dans les villes que souillure et corruption. Heureusement cette prédication en faveur de la solitude trouvera plus d'une oreille incrédule. Si elle se popularisait, le développement de la civilisation s'arrêterait dès demain. Abstraction faite de cette réserve morale, je reconnais dans la *Symphonie alpestre* un accent de sincérité qui ne permet pas le sourire. Si je n'accepte pas les chamois comme les compagnons les plus aimables de la création, je suis disposé à croire que leur société n'est pas sans charme, pourvu qu'on n'en abuse pas. Si la vie tout entière ne doit pas se dépenser dans la solitude, il n'est pas mauvais pourtant que l'homme demeure seul avec sa pensée pendant quelques jours, parfois même pendant quelques semaines, qu'il se retrempe et se rajeunisse dans le spectacle des montagnes, dans l'atmosphère des glaciers. Quand il a vécu de cette vie active, quand il a pu s'interroger, quand, à l'abri de toute distraction mondaine, il s'est plongé à loisir dans la

contemplation de lui-même, il revient dans l'enceinte des villes meilleur et plus affermi dans la notion du juste et de l'injuste. Il a pour le droit plus de respect, pour la perversité, pour l'avilissement moral plus de mépris et de haine. Aussi je ne pense pas à proscrire l'usage de la solitude. Le séjour des montagnes et des glaciers donne aux âmes élevées, aux âmes que l'étude a préparées à l'intelligence de la nature, au sentiment de la volonté divine, des joies exquises que l'enceinte des villes leur refusera toujours. Qu'elles s'abreuvent donc à cette coupe enivrante! celui qui les raillerait s'accuserait lui-même d'infirmité; mais qu'elles ne prennent pas la solitude pour le but de la vie, qu'elles ne proclament pas la perversité comme le fruit unique de la civilisation. Que, dans le champ moissonné par les passions humaines qui s'appelle l'histoire, l'ivraie se mêle au bon grain, que souvent elle appauvrisse les épis qui promettaient la plus abondante richesse, je le reconnais volontiers. Pour le nier, il faudrait avoir les yeux couverts d'un triple bandeau. Est-ce une raison légitime pour déserter la cause de la civilisation, pour abandonner à l'inaction, à la stérilité le sillon creusé par nos pères, pour nous croiser les bras ou nous endormir dans l'immobilité des sphinx?

M. de Laprade n'est sans doute pas de cet avis, et cependant sa *Symphonie alpestre*, si on le prenait au mot, mènerait droit au mépris de toute activité intellectuelle. Il parle, il est vrai, de la nature et de Dieu en termes magnifiques, il abaisse l'ambition humaine devant les conseils de la Providence; mais il ne laisse vraiment subsister comme légitime que l'activité musculaire. Suivre la trace des chamois, gravir les cimes qu'ils ont gravies, serait désormais la seule gloire que l'homme dût se proposer. Franchir d'un bond vigoureux les abîmes que l'œil n'a pas sondés serait sa plus noble ambition. Les affections dévouées, les méditations fécondes, les volontés persévérantes, tous les mouvemens généreux dont se compose la vie des nations seraient bientôt réduits à néant. Si toutes les âmes élevées prenaient la route de la solitude, il ne resterait plus dans les villes que les âmes livrées aux plus sordides intérêts, aux plus viles passions. L'amour effréné du bien-vivre dominerait seul dans ces enceintes, la notion du droit serait abolie, et l'homme vêtu de pourpre et de soie retournerait à la barbarie. Que M. de Laprade n'ait pas prévu, n'ait pas souhaité les conséquences de sa prédication en faveur de la solitude, je l'admets sans hésiter. Il n'est pourtant pas inopportun de les signaler. Obermann et René sont aujourd'hui estimés à leur juste valeur. L'éloquence de leurs plaintes n'enlève rien au danger de leurs rêveries. Plus ils trouvent de paroles persuasives pour peindre les angoisses de leur inaction, plus il est périlleux de leur prêter l'oreille. M. de Laprade n'appartient pas à la famille d'Obermann et de René, et pourtant à son insu il popularise, il

accrédite leurs maximes impuissantes. Animé de sentimens chrétiens, nourri de philosophie, attaché aux progrès de la civilisation par une foi sérieuse, il glorifie la solitude comme le ferait l'orgueil qui se réfugie dans l'inaction pour échapper à la risée en affirmant qu'il dédaigne la gloire. Malgré l'excellence et la pureté de ses intentions, je crains que le charme de ses vers n'égare plus d'un esprit crédule. Il parle de la corruption des villes avec tant d'amertume et de colère, il célèbre avec tant d'ivresse et de fierté la grandeur, la sainteté de la solitude, que la rêverie et l'oisiveté deviennent, sans qu'il y songe, des vertus supérieures. Aimer, comprendre et vouloir ne sont plus que l'apanage des natures vulgaires. Contempler les premiers rayons du soleil, ou suivre d'un œil distrait l'ombre qui envahit les plaines lointaines, dédaigner comme une poussière inutile tous les liens de la famille, traiter avec un mépris superbe tous les élans de l'homme vers la liberté, ou ne voir la liberté que dans la solitude, demander à la solitude le repos et le bonheur, c'est une seule et même chose. M. de Laprade ne s'en est pas aperçu. En écrivant sa *Symphonie alpestre*, il ne songeait pas à maudire la civilisation; il ne voulait que célébrer les délices de l'isolement pour une âme contristée par le vice : but légitime, mais il a dépassé le but.

Après avoir étudié toutes les œuvres de M. de Laprade, il nous reste une autre tâche à remplir. Il s'agit de déterminer son rang dans la littérature contemporaine. Les prémisses que nous avons posées sont d'une nature assez sévère pour qu'on n'ait pas à redouter une conclusion d'une extrême indulgence. Nous avons dit sans réserve, sans réticence, tout ce que nous pensons de *Psyché*, des *Odes et Poèmes*, des *Poèmes évangéliques*, des *Symphonies*. Nous avons relevé toutes les fautes qui blessent le goût. Il serait possible qu'on se méprît sur le sens de notre blâme, et nous tenons à ne laisser aucun doute sur la portée de notre pensée. Malgré toutes les objections que nous avons exposées avec une complète sincérité, dont nous ne voulons pas atténuer la valeur, M. de Laprade est à nos yeux un des poètes les plus éminens de ce temps-ci. Nous croyons seulement qu'il n'applique pas de la manière la plus heureuse les hautes facultés qu'il a reçues en naissant. Avec ce qu'il sait, ce qu'il sent et ce qu'il pense, avec les paysages qu'il a contemplés, les épreuves qu'il a traversées, les affections dont il s'entoure, il lui serait facile d'écrire des œuvres plus claires, qui agiraient plus sûrement sur la foule tout en gardant l'estime des connaisseurs. Pour comprendre pleinement la légitimité de cette affirmation, il est nécessaire d'examiner l'emploi poétique de la religion et de la philosophie. Que les poètes puissent et doivent s'adresser aux traditions

chrétiennes, c'est une vérité que je renonce à démontrer. Quiconque a lu l'Évangile sait à quoi s'en tenir à cet égard. Personne ne peut contester qu'il ne se trouve dans saint Luc et dans saint Matthieu, dans saint Marc et dans saint Jean, des sources fécondes où la poésie a le droit de puiser; mais si tous les bons esprits sont d'accord sur ce point, les avis se partagent quant au choix à faire. Si l'on prend la peine d'étudier la question à loisir, je crois que tous les avis se réuniront en un seul : la poésie ne peut employer avec fruit que la partie merveilleuse des traditions chrétiennes. Si elle s'aventure sur le terrain de la théologie, il est à peu près certain qu'elle trébuchera. Elle pourra trouver pour les dogmes les plus mystérieux des expressions éloquentes, obtenir l'approbation de l'église, étonner les penseurs les plus indépendans par la forme précise qu'elle aura su donner aux décisions des conciles : elle n'obtiendra ni popularité, ni puissance; elle n'agira pas sur la foule; elle aura dénaturé à son insu la mission qui lui est dévolue. Si elle consent au contraire à se renfermer dans la partie merveilleuse des traditions chrétiennes, tous les obstacles s'aplanissent devant elle. Une foule docile, attentive, recueille avidement toutes ses paroles. Toutes les imaginations sont séduites, toutes les intelligences, depuis les plus ignorantes jusqu'aux plus éclairées, suivent sans distraction le développement d'une donnée surnaturelle, pourvu que cette donnée ne soit pas dogmatique. Il ne s'agit pas ici de savoir si l'église prescrit avec la même rigueur l'acceptation des récits merveilleux et celle des dogmes interprétés par les conciles : cette question n'est pas de celles que nous avons à résoudre. Notre unique devoir est d'envisager les traditions chrétiennes au point de vue poétique. Or je crois pouvoir affirmer que si la partie merveilleuse de ces traditions offre à l'imagination un thème riche, un thème splendide, la partie dogmatique est loin de présenter les mêmes ressources. C'est pour avoir négligé cette distinction que M. de Laprade n'a pas tiré de la religion tout ce qu'il pouvait tirer. Il a dit des choses excellentes dans une langue harmonieuse, et la foule n'a guère compris que la moitié de sa pensée. Si au lieu d'aborder le dogme il s'en fût tenu au côté merveilleux, il aurait conquis sans effort l'attention unanime de ses lecteurs.

S'il y a deux parts à faire dans la religion dès qu'on veut l'introduire dans le domaine poétique, la philosophie tout entière ne se prête pas à la forme lyrique, épique ou dramatique. Mettez-vous en possession des plus hautes vérités découvertes par la raison livrée à ses seules forces, devenez savant dans la plus haute acception du mot avant d'aborder l'apostolat poétique, je ne vous blâmerai pas; mais sachez que la philosophie, malgré tous les artifices du langage,

ne peut être comprise dans son entier par l'intelligence de la foule. Vous aurez beau appeler à votre aide les images les plus éclatantes, les comparaisons les plus ingénieuses, vous ne réussirez jamais à faire de la raison pure une chose populaire. L'école écossaise, dont je ne mets pas en doute la bonne foi, a dit et répété que la philosophie n'est que le bon sens développé par la réflexion. J'accepte sans réserve cette définition, qui a tout l'attrait de la nouveauté, mais je demande la permission de l'analyser. Or que signifie le développement du bon sens par la réflexion, sinon l'étude elle-même, sinon la science, que la foule ignore, dédaigne, ou n'a pas le temps d'aborder? N'espérez donc pas populariser la philosophie, c'est-à-dire la science, en lui prêtant le charme de la forme poétique. Fussiez-vous doué du talent le plus merveilleux, vous échouerez dans cette périlleuse tentative. Obscur pour la foule, qui refusera de vous suivre, vous serez pour les savans inexact ou incomplet. Mais il y a dans la philosophie une part bien définie, dont la poésie peut faire son profit : c'est l'étude des passions. Que le poète, avant de sonder les plaies du cœur sur le vif, étudie une à une nos facultés, qu'il s'affermisse dans la connaissance de l'homme avant d'interroger les angoisses de l'amour et de la jalousie, les tortures de la haine, les folles espérances ou les joies égoïstes de l'ambition : quand il prendra la parole, il sera sûr d'être écouté. Il profitera de la science, et n'effraiera pas les ignorans. Ceux mêmes qui n'ont jamais ouvert un livre de philosophie accepteront sans résistance tous les enseignemens que le poète voudra leur offrir; ils ne se défieront pas d'une science dont ils trouveront en eux-mêmes tous les élémens. Que le poète essaie de dérouler à leurs yeux les transformations morales de l'humanité en tenant compte des temps et des lieux, qu'il tente de mettre en vers Herder ou Vico, et l'attention de la foule sera bientôt fatiguée. Or je ne crois pas me tromper en disant que M. de Laprade, en parlant de philosophie comme en parlant de religion, a méconnu la portée des intelligences auxquelles il s'adressait. Religieux et savant, il oublie que la foule ne peut suivre sans lassitude, sans découragement, le développement de sa pensée.

Cette double question une fois élucidée, nous avons à discuter une troisième et dernière question, celle de la poésie symbolique. Après ce que nous avons dit de l'emploi poétique de la religion et de la philosophie, il est facile de pressentir notre opinion sur la poésie symbolique, dont M. de Laprade est aujourd'hui le représentant le plus habile. S'il est vrai en effet, comme nous espérons l'avoir démontré, qu'il y a deux parts à faire dans la foi et dans la science pour les offrir à la foule revêtues du charme de l'imagination, le lecteur comprendra sans peine que la poésie symbolique, par la

nature même de la mission qu'elle s'est donnée, s'expose trop souvent à n'être pas comprise, ou bien à n'être comprise qu'à demi. De quelque manière qu'elle s'y prenne, à quelques artifices qu'elle ait recours, elle n'arrivera jamais à rendre populaire, intelligible à tous, le sens de toute émotion et de toute pensée. Cette interprétation délicate et mystérieuse de tous les momens de la vie ne sera jamais accessible qu'aux intelligences d'élite. Il ne faut pas espérer qu'elle devienne chose familière parmi les hommes qui ne sont pas habitués à la réflexion. Il y a pourtant dans l'Évangile des paraboles très claires, très faciles à saisir, qui passent à bon droit pour des types de poésie symbolique; mais il est malaisé d'atteindre à cette simplicité. J'ajouterai que ces paraboles sont un argument de plus en faveur de la théorie que j'ai tâché d'établir, car elles supposent toutes l'ignorance des auditeurs : il n'y en a pas une qui présume la science.

La poésie symbolique ne doit donc pas s'étonner de l'indifférence de la foule, puisqu'elle offre à la foule presque autant de problèmes que de leçons. Elle ne lui fait pas assez de concessions pour exiger une croyance obéissante. M. de Laprade n'a pas encore obtenu la renommée qu'il mérite; que ses amis s'en affligent entre eux, je le comprends; ils auraient tort cependant de s'en plaindre publiquement, car la renommée ne se fonde pas sur l'approbation de quelques intelligences d'élite. La part faite dès à présent à l'auteur des *Symphonies* est assez belle pour qu'il s'en contente. S'il n'est pas populaire, si ses vers ne sont pas répétés par toutes les bouches, tous les connaisseurs, tous ceux qui ont vécu dans le commerce des philosophes, tous les penseurs l'honorent comme un des esprits les plus sincères, comme un des cœurs les plus généreux de notre temps. C'est un lot assez riche pour satisfaire son ambition.

Si pourtant la popularité le tente, si l'estime et l'approbation d'un cercle choisi ne lui suffisent pas, si la renommée bruyante est pour lui un besoin impérieux, il faut absolument qu'il change de route. Je ne lui conseille pas d'imiter les poètes applaudis qui descendent jusqu'à la foule au lieu de l'élever jusqu'à eux; ce serait faire injure à son talent. Qu'il demeure dans les régions sereines où son âme s'est acclimatée, mais qu'il prenne l'auditoire dont il veut obtenir les applaudissemens tel qu'il est et non tel qu'il l'a rêvé; qu'il se mette à la portée de tous, s'il souhaite vraiment que tous viennent l'entendre. Le conseil que je lui donne n'a rien qui puisse le blesser. Qu'il ne répudie rien de son passé, puisque les plus nobles pensées remplissent toutes les pages qu'il a signées; qu'il se résigne à peindre ses émotions dans une langue plus familière, et la popularité lui viendra. Oui sans doute, les moindres événemens de la vie humaine

offrent au philosophe, au poète, un sens symbolique. Le seul tort de M. de Laprade est d'avoir trop compté sur la pénétration de ses lecteurs. A mon avis, la méthode la plus sûre pour se concilier la sympathie et l'approbation du plus grand nombre serait d'indiquer et non d'exprimer formellement l'interprétation trouvée. De cette façon les intelligences les plus rétives, les plus paresseuses, une fois mises sur la voie, s'achemineraient d'elles-mêmes vers le but qu'elles croiraient avoir découvert. Livrées à leurs propres forces, elles n'en sauraient jamais autant que le poète et le philosophe, mais du moins elles ne seraient ni rebutées, ni découragées par l'austérité de la pensée. La part de vérité qu'elles posséderaient contenterait leur orgueil, et chaque leçon nouvelle, pourvu qu'elle fût déguisée, obtiendrait leur attention et leur assiduité.

Que M. de Laprade ne s'y trompe pas : s'il n'a pas encore conquis la renommée telle qu'il la souhaite, il a fait pour la mériter des efforts dont il n'a pas à se repentir. Les pages qu'il a écrites sont souvent égales et parfois supérieures à bien des pages applaudies. Il dit pour émouvoir, pour persuader, tout ce qu'il faut dire; mais il ne s'arrête pas toujours à temps et ne s'interdit pas avec assez de soin les paroles superflues, et par cette expression je désigne les paroles qui n'ajoutent rien à l'effet poétique. Qu'il resserre sa pensée dans des limites plus étroites, qu'il raconte et qu'il peigne ce qu'il a vu, ce qu'il a senti; qu'il s'adresse au cœur, à l'imagination, et néglige de convaincre à la manière des philosophes : le plus grand nombre des lecteurs lui saura gré de sa condescendance. Parmi les poètes de ce temps-ci, j'en sais bien peu à qui pourraient s'appliquer ces paroles. Le cœur n'a pas grand'chose à démêler avec la plupart des livres qui se publient sous le nom de poèmes, et la philosophie n'y tient pas une trop grande place. Il n'y a guère que l'imagination qui puisse y trouver son compte, pourvu qu'elle ne soit pas contenue par un goût trop sévère. A quoi se réduit le conseil que j'adresse à M. de Laprade? Je ne lui demande pas d'étendre le champ de sa pensée, je ne l'invite pas à viser plus haut, je ne lui propose pas un but placé plus loin de lui. Je reconnais dans ses œuvres toutes les facultés dont se compose le vrai poète. Qu'il se contente à moindres frais, qu'il vise plus près de lui, et sous-entende au lieu de l'exprimer le sens qu'il attribue aux actions humaines. Qu'il émeuve sans essayer de convaincre, et la renommée ne lui manquera pas.

GUSTAVE PLANCHE.

LES

SAISONS SUR LA TERRE

ET

DANS LES AUTRES PLANÈTES

C'est une opinion maintenant généralement admise que notre siècle est éminemment positif et utilitaire, que les intérêts matériels de la grande société humaine des deux côtés de l'Océan-Atlantique préoccupent exclusivement le génie de l'homme, et que le mérite de chaque découverte doit être évalué en francs, en dollars ou en livres sterling. L'Orient lui-même, engourdi et dépeuplé par une fainéantise de plusieurs siècles, semble sortir de sa torpeur apathique et vouloir donner un démenti à cette conclusion de l'histoire, que la civilisation marche toujours vers l'Occident sans jamais rétrograder. La vapeur, les chemins de fer, l'électricité, les manufactures envahissent l'Asie par ses frontières du nord, de l'ouest et du midi, par la Russie, par l'Égypte, l'Inde anglaise, et bientôt sans doute ils l'envahiront par la Turquie et par la Chine. Le monde de 1956, ou, pour parler plus modestement, la terre de 1956 ne ressemblera guère à celle de 1856, pas plus que l'Europe d'aujourd'hui ne ressemble à l'Europe du milieu du siècle dernier. Cependant les penseurs, philosophes, théologiens et métaphysiciens, n'en ont pas moins poursuivi le cours de leurs spéculations intellectuelles, et, chose étonnante, dans nos vieilles sociétés européennes comme dans les états nés d'hier en Amérique, ils ont trouvé des oreilles attentives, avantage rare dans ce siècle préoccupé de tant d'intérêts divers. Il est donc bien certain, suivant une parole célèbre, que *l'homme ne vit pas seulement de pain.* Plusieurs opinions relatives à l'habitation future de l'homme dans d'autres séjours que celui de notre planète ont eu du retentissement dans le monde des idées. Ayant eu moi-même, en une circonstance récente, à improviser une conférence sur les saisons des diverses planètes de notre monde solaire, je fus étonné de voir que plusieurs de mes auditeurs semblaient

trouver quelque attrait à des recherches sur ces planètes où les hommes pouvaient être transplantés un jour après leur vie terrestre. Les écrits de MM. Whewhell, David Brewster et Jean Reynaud étaient évidemment pour beaucoup dans la curiosité de ceux qui adoptaient avec faveur le sujet de cette conférence astronomique.

Mais, indépendamment de toute influence préexistante, rien n'est plus utile que de porter un regard d'ensemble sur les opérations de la nature, de s'élever au-dessus des idées étroites de ceux qui n'ont point perdu de vue leur clocher natal, pour étendre ses regards sur le pays et même sur la partie du monde qu'on habite. L'Europe, fière de sa population de deux cent cinquante millions d'hommes, avec sa puissance guerrière et intellectuelle, occupe la zone tempérée, et par les deux caps extrêmes de l'Espagne et de la Grèce, n'atteint même pas le 36e parallèle, laissant encore toute l'Afrique septentrionale et toute l'Égypte entre elle et la zone torride. Aussi, d'après la tendance naturelle qui nous porte à donner une importance exclusive à ce qui nous entoure, il nous semble toujours bizarre d'entendre parler des chaleurs intolérables de décembre et de janvier qu'éprouvent les habitans de l'autre hémisphère, au cap de Bonne-Espérance, dans l'Australie ou dans le Chili. Les froids de juillet et d'août dans les mêmes contrées ne nous paraissent pas moins étranges. Cependant, puisque les saisons sur la terre offrent déjà bien des circonstances extraordinaires, combien n'en trouverons-nous point, non pas en allant de notre pôle européen, asiatique et américain au pôle opposé, mais bien en allant de la région ardente — où la planète Mercure se meut sous les feux d'un soleil sept fois plus chaud qu'il ne l'est pour la terre — jusqu'aux confins du système solaire où Neptune occupe provisoirement la dernière place, recevant des rayons neuf cents fois plus froids que ceux qui sur notre globe et pour notre Europe font ces grandes divisions de l'année, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, dont les productions sont si capitales pour l'homme de nos climats, tandis que rien de semblable n'existe dans les latitudes intertropicales!

Toutes les planètes qui, comme la Terre, suivent leur marche circulaire autour du soleil, peuvent être divisées en deux catégories, l'une formée par quatre planètes de moyenne grosseur et voisines du soleil, savoir : Mercure, Vénus, la Terre ou Cybèle, et Mars. Plus loin du soleil, les quatre grosses planètes, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, occupent un espace dont les limites sont trente fois plus éloignées du soleil que la Terre. Entre Mars et Jupiter est un espace immense qui n'est occupé que par de minimes planètes dont j'ai donné la liste et les noms dans la *Revue*. Au 1er janvier de cette année 1856, il y en avait trente-sept observées, et ce nombre d'ici à quelques années sera encore grandement augmenté. Kepler, le chercheur des lois du monde, s'était déjà étonné, il y a deux siècles, qu'entre Mars et Jupiter *il y eût une place vide*. Depuis le 1er janvier 1801, les astronomes modernes ont peuplé cette place vide de nombreuses petites masses planétaires qui, suivant une expression connue, ne feraient pas même la *monnaie* d'une planète de grosseur moyenne comme Mars ou la Terre. Ce partage des planètes en moyennes voisines du soleil, en intermédiaires d'une petitesse extrême, et enfin en grosses planètes occupant la région la plus éloignée de l'astre central, a sans doute une cause physique. Lagrange

a entrevu et M. Le Verrier a suivi encore plus loin ce résultat des lois du mouvement, savoir que dans la région qu'occupent ces nombreuses petites planètes, la condition des masses destinées à devenir ultérieurement des planètes était celle d'un mouvement instable, ce qui devait ou les soulever vers la région supérieure où prédomine Jupiter, ou bien les précipiter avec le reste de la matière chaotique vers le soleil. Suivant une expression parfaitement juste de M. Le Verrier, ce ne sont pas les petites planètes qui doivent nous sembler quelque chose d'étonnant; ce sont les grosses qui ont agglomméré, on ne sait comment, toute la matière qui était au-dessus et au-dessous d'elles.

Il y a donc lieu de chercher quelles sont les saisons de quarante-cinq planètes, dont quatre grosses, quatre moyennes, et trente-sept d'une dimension minime.

Les quatre moyennes ne sont pas, à beaucoup près, d'égale grosseur. La Terre et Vénus sont presque pareilles en tout, sauf l'avantage d'une lune que possède notre Cybèle. Mercure et Mars sont beaucoup plus petits; Mercure n'est en volume que le seizième, et Mars le septième de la Terre et de Vénus. D'autre part, Jupiter est quatorze cents fois plus gros que la Terre, Saturne sept ou huit cents fois, Uranus quatre-vingts fois, et enfin Neptune cent fois. Avec de telles disproportions de dimensions et de distances à l'astre échauffant, on doit s'attendre à de grandes variétés de saisons, puisqu'avec le même soleil toute l'année l'Europe a l'hiver et l'été, qui ne se ressemblent guère. Que sera-ce si l'on compare entre eux Neptune et Mercure, celui-ci ayant un soleil six mille fois plus chaud que Neptune?

Pour étudier les saisons des planètes du monde solaire, nous les partagerons en trois classes, celles qui, comme Saturne et Mars, ont des saisons analogues à celles de la Terre, celles qui, comme Uranus, Mercure et Vénus, ont des saisons et des climats excessifs. Enfin nous mettrons à part l'immense Jupiter, qui, avec son printemps perpétuel, n'a pour ainsi dire point de saisons. Ses divers climats sont invariables pendant tout le cours de son année, qui est en durée douze fois plus longue que la nôtre.

En appliquant d'abord à notre globe, pour être plus intelligible, les questions que nous allons faire à l'astronomie sur les autres planètes, figurons-nous la Terre accomplissant en un an sa course autour du soleil, et revenant à la même position après avoir présenté successivement ses deux pôles aux rayons de l'astre de la lumière et de la chaleur. Si nous partons du printemps, nous avons d'abord dans nos régions tempérées des jours et des nuits de douze heures, puis le jour gagne en durée et la nuit se raccourcit; puis, à Paris du moins, les jours sont de seize heures, et la nuit de huit seulement. Pendant cette saison, qui est le printemps, les neiges qui ont recouvert une grande partie des continens septentrionaux disparaissent pour faire place à une active végétation; les arbres se couvrent de verdure, et les plantes que l'hiver a fait périr renaissent de leurs graines pour rivaliser de feuillage avec les végétaux permanens; les fleurs, les graines, les rejetons, assurent la reproduction des espèces, et les espèces sociales, tant les plantes que les arbres, envahissent le sol dans les localités non soumises à l'homme par le seul bénéfice de la force d'association. C'est ainsi que nous observons d'immenses forêts de pins, de chênes et de hêtres, et des plaines sans bornes

couvertes exclusivement de chardons, de trèfle et de bruyères. Une des plus curieuses conséquences de la marche bien observée des saisons, c'est que les riches moissons qui alimentent en Europe le quart du genre humain sont, quant à leur cause, dues à l'hiver tout autant qu'au printemps, qui développe les céréales, et à l'été, qui les mûrit. En effet, si le blé n'était pas astreint à périr dans l'hiver, si ce n'était pas, suivant l'expression des botanistes, une plante annuelle, elle ne monterait pas en épis et ne produirait pas les utiles récoltes qui, depuis Cérès et Triptolème, ont assuré l'alimentation des populations nombreuses de l'Europe, et même ont donné naissance à ces populations. Pour se convaincre de cette vérité, il n'y a qu'à descendre plus au midi, dans l'Afrique, dans l'Asie et dans l'Amérique. Dès que l'on arrive dans un climat où l'hiver ne tue point nécessairement les céréales, la plante devient vivace comme l'herbe l'est chez nous; elle se propage de rejetons, reste constamment verte, et ne fait ni épis ni grain. Là, ce sont d'autres végétaux, comme le millet, le maïs, le doura et diverses racines, qui donnent les fécules nutritives. Cet effet du climat est surtout frappant dans les contrées équatoriales qui, comme le Pérou, présentent de grands plateaux dont l'élévation abaisse la température, et où le blé monte en épis et donne des moissons, tandis que cela n'arrive jamais dans les plaines inférieures. L'organisme de la plante, par un inconcevable miracle, semble pressentir la nécessité de passer par l'état de graine pour ne pas périr complétement pendant la saison rigoureuse. J'ai remarqué qu'une cause analogue produit des récoltes de céréales dans une localité intertropicale, dans l'île de la Jamaïque : là toutes les parties de l'île qui ont une *saison sèche*, c'est-à-dire une saison où toutes les plantes meurent de sécheresse, ont du blé; car cette plante, par le même pressentiment organique que nous avons déjà indiqué, se hâte de monter en graine et de fructifier aux approches de la saison qui doit la dessécher. Au reste c'est une expérience que tous ceux qui ont un jardin peuvent faire pendant l'été, car pour bien des légumes, si on cesse de les arroser abondamment, on les voit en quelques jours perdre leurs qualités alimentaires pour prendre une tige ligneuse et arriver promptement à la maturation de leurs semences.

A la fin du printemps et au commencement de l'été, le soleil, qui s'est avancé vers le nord, fait pulluler dans notre hémisphère et jusqu'auprès du pôle toutes les espèces animales, comme il fait naître et se développer les espèces végétales. Quadrupèdes, oiseaux, poissons, amphibies, insectes, mollusques, animaux microscopiques, peuplent les terres et les mers septentrionales, soit par naissance locale, soit par immigration. A voir dans ces régions le nombre et la taille des êtres vivans, on peut douter que pour la vitalité l'équateur puisse rivaliser avec le cercle polaire. Sans compter l'ours, le renard, le lièvre, le bœuf sauvage, quelles myriades d'oiseaux de mer et de rivages! quelle masse vivante que ces bancs migratoires de harengs qui viennent sur nos côtes enrichir nos pêcheries et celles de l'Europe septentrionale!

..... Ubi Scandia dives
Halecas totum mittit piscosa per orbem.

On sait que les Hollandais ont élevé une statue à celui qui le premier trouva

l'art de conserver en masse ces utiles poissons, ces *alecas* ou *halecas* dont les Romains n'avaient su tirer qu'un condiment analogue à nos sauces d'anchois, ou plutôt à celles de l'Angleterre.

Je n'ai pas encore fini avec la vitalité du Nord, je n'ai pas nommé les morses et les phoques qui vivent en abondance jusqu'au 80e parallèle sur les plages et les glaces du Spitzberg, et constituent des amphibies énormes et pleins d'énergie. Enfin c'est encore vers les deux pôles de la terre que les baleines et autres cétacés font leur principale résidence. Lacépède fait la remarque qu'on a vu des baleines de 100 mètres de long, et par suite, si l'on dressait un de ces cétacés contre les tours de Notre-Dame, qui ont plus de 60 mètres, il les dépasserait encore de 30 ou 40 mètres. Il est certains animaux qui croissent toute leur vie. Au reste, l'amiral Smyth, non moins excellent naturaliste qu'astronome distingué, met en doute qu'aucun être vivant dans l'eau meure de sa mort naturelle. Par leur frai, par leurs œufs, par leurs petits, par leurs adultes, par leurs individus en âge de maturité, les poissons semblent faits pour alimenter toutes les classes d'animaux, y compris même la leur. Dans les romans de chevalerie de nos pères, on peut définir un géant un être *fait pour être tué* par un chevalier errant; dans la nature, on peut définir un poisson « un animal destiné à être dévoré par un autre animal. » Souvent sur les bords de l'Océan, sur des points peu fréquentés, j'ai observé avec étonnement à l'approche de la tempête les oiseaux du rivage, agités d'une espèce d'activité fiévreuse, courir çà et là en appelant évidemment l'agitation des flots, non pas, comme le dit Virgile, dans le désir de se baigner,

Et studio incassùm videas gestire lavandi,

désir que rien ne les empêche de satisfaire, mais bien dans l'espoir impatient de voir les lames qui accostent le rivage leur jeter une proie assurée. C'est un pronostic de tempête des plus sûrs que cette agitation des oiseaux de rivage qui se précipitent vers la mer quand les flots vont être soulevés par le vent ou même par la marée ordinaire.

Si nous suivons le soleil dans sa marche rétrograde vers le sud, nous voyons la chaleur de la saison baisser avec la hauteur du soleil à midi, les jours de douze heures reparaître, puis l'automne finissant avec des jours de huit heures et des nuits de seize heures, et enfin l'hiver, dont les jours sont de même grandeur que ceux d'automne, mais qui, succédant à une saison froide, est pour cette raison encore plus froid que l'automne, de même que l'été, dont les jours sont semblables à ceux du printemps, est bien plus chaud que celui-ci, parce qu'il verse ses rayons sur une terre déjà échauffée.

Je ne partage point l'heureuse disposition d'esprit de ceux qui ont le bonheur ou, si l'on veut, la passion de l'admiration dans la nature. S'ils trouvent merveilleux que la subsistance de certains oiseaux ait été assurée aux dépens des poissons, ils devraient blâmer la partialité qui a désigné ceux-ci comme victimes obligées des premiers. A cela on répond qu'autrement les poissons seraient en trop grand nombre. D'accord; mais, quoi qu'il en soit de ces spéculations métaphysiques, je remarquerai dans la production des saisons et des climats planétaires combien est simple le mécanisme par

lequel se produisent ces grands effets. Puisque tout dépend de ce que le soleil éclaire plus ou moins notre hémisphère ou l'hémisphère opposé, il est évident que toute disposition qui rapprochera le soleil successivement de l'un ou de l'autre pôle d'une planète produira ce que nous observons annuellement. Pour vérifier cela, prenez une boule qui tourne sur deux pointes ou pivots, comme les globes géographiques appelés sphères, et présentez-la à une lampe à une certaine distance. La moitié éclairée aura le jour, et l'autre la nuit. En faisant tourner le globe entre ses pivots, le jour et la nuit se succéderont sur ce globe comme sur la terre, et si on le fait tourner autour de la lampe, le temps qui sera employé à en faire le tour sera analogue à l'année, comme le temps que le globe met à tourner sur lui-même est analogue au jour; mais ce qui fait les saisons, ce sera la position des deux pivots sur lesquels tourne le globe. En effet, tout le monde voit bien que si ces pivots sont à égale distance du corps éclairant et situés l'un au-dessus, l'autre au-dessous et symétriquement, le globe en tournant présentera toujours les mêmes points à la lumière, n'importe dans quelle position il soit à l'entour de la flamme. Il n'en sera plus de même si les deux pivots offrent une ligne inclinée et de biais par rapport au point éclairant et à la route circulaire que suit le globe autour de ce point. En effet il est évident qu'alors ce sera tantôt l'un, tantôt l'autre des pôles ou pivots qui sera illuminé, tandis que l'opposé sera dans l'ombre, et que par rapport à chaque point du globe le corps lumineux paraîtra s'avancer au-dessus de lui, quand il arrivera à illuminer de plus en plus le pôle placé de son côté, tandis qu'il s'abaissera de plus en plus quand, d'après la position contraire, les rayons du foyer de lumière se porteront vers le pôle opposé. Une pomme, une orange, une bille de billard pincée entre le pouce et le doigt du milieu et promenée circulairement autour d'une lampe posée sur un guéridon ou sur une table ronde, montreront convenablement tous ces effets, pourvu que les doigts qui retiennent le petit globe ne soient pas l'un au-dessus de l'autre, et que les points d'appui offrent une ligne inclinée. Dans ces conditions, on verra successivement l'illumination atteindre les deux points ou pôles où portent les doigts. On complétera l'analogie en faisant tourner le petit globe sur lui-même à chaque point de la marche circulaire dont la durée représentera l'année, de même que celle de la rotation du globe sur lui-même et entre les doigts de l'expérimentateur représentera la durée du jour.

Si dans cette expérience on ne plaçait pas le petit globe obliquement, alors il se présenterait toujours de la même manière au centre lumineux : c'est ce qui a lieu pour l'immense planète Jupiter, dont la grosseur égale quatorze cents fois celle de la Terre, mais qui, n'étant pas aussi compacte que notre globe, n'est guère que trois cent cinquante fois aussi massive. Ainsi, en supposant des balances d'une dimension suffisante, il ne faudrait que trois cent cinquante masses égales à celle de la Terre pour équilibrer Jupiter. Quelles saisons, quels climats cette énorme planète peut-elle avoir?

D'abord il n'y a point là, à proprement parler, de saisons, puisque le soleil ne varie point d'aspect et ne va point, comme pour la Terre, tantôt en s'éloignant vers le pôle opposé à une localité, tantôt en se rapprochant du pôle voisin. Comme la planète cependant, dans son année, qui dure autant que

douze de nos années terrestres, ne reste pas strictement à la même distance du soleil, il peut y avoir quelque variation dans la force de la lumière qu'elle reçoit de cet astre. Ainsi, pour la Terre, le soleil est un peu plus près de nous au mois de décembre qu'en juillet, et les rayons solaires, pris à la même hauteur au-dessus de l'horizon dans les deux cas, sont inégalement chauds; ils sont plus forts d'environ un quinzième l'hiver que l'été. Cependant la Terre dans son ensemble ne reçoit pas plus de chaleur dans une saison que dans l'autre, car si le soleil est plus chaud pendant l'hiver, par compensation cette saison dure moins que l'été. On peut en dire autant de l'hiver comparé au printemps. Quand il y a pour une saison avantage dans la force échauffante de l'astre plus voisin, il y a compensation exacte par une durée plus grande de l'autre saison qu'on lui compare. Ceci est une déduction mathématique et infaillible. Les auteurs anglais, qui ont tant écrit sur la *théologie naturelle*, ne paraissent pas avoir connu cette belle loi, qui leur aurait servi à plaider ce qu'ils appellent le *dessin dans la nature*, c'est-à-dire l'*intention* ou le *fait exprès*. Si nous joignons à la faiblesse des variations de l'échauffement solaire dans Jupiter cette circonstance, que les rayons de cet astre y sont vingt-sept fois moins chauds qu'ils ne le sont à la distance où nous nous en trouvons sur la Terre, on jugera qu'il n'y a guère de variations thermométriques à la surface de cette vaste planète, et comme de plus les jours et les nuits n'y sont que de cinq de nos heures, le refroidissement de la nuit et l'échauffement du jour y sont très limités. Pour nous autres habitans de la Terre, quelle différence entre ce qui se passe chez nous et ce qui a lieu sur cette planète, la reine du système planétaire! Combien les grands phénomènes de notre nature terrestre, les saisons, les climats, le soleil, l'année, le jour et la nuit, perdent de leur importance aux yeux de ceux qui voient la nature opérer tout différemment dans une autre planète, laquelle est tant de centaines de fois plus grosse que la Terre, avec une année qui dure douze fois plus, un soleil vingt-sept fois moins ardent, un printemps perpétuel, et des jours et des nuits de cinq de nos heures seulement! Il est fâcheux que Voltaire, qui tournait en dérision notre globe parce qu'il se présentait au soleil *de biais et gauchement*, n'ait point considéré les climats de Jupiter, qui présente toujours son équateur au soleil sans aucun biais; je ne sais s'il eût été complétement satisfait. Cependant on aurait pu lui faire remarquer que le ridicule qu'il jette sur notre pauvre planète, qui suivant lui *n'est pas tout à fait les Petites-Maisons de l'univers, mais qui en approche*, est moins fondé qu'il ne semble l'admettre, car cette position gauche qu'il critique est précisément ce qui porte la vie chaque année aux deux pôles opposés. Sans cela, nos blés, qui demandent 2,000 degrés de chaleur accumulée pendant un nombre suffisant de jours, ne pourraient guère mûrir en Europe avec la température du commencement du printemps, c'est-à-dire celle du 21 mars. Quant à la vigne, il n'y faudrait pas penser. L'orge, moins exigeante que le blé et qui ne demande que 1,200 degrés de chaleur, ne croîtrait pas à l'extrême nord de l'Europe, comme elle le fait aujourd'hui pendant les rapides étés de ces tristes contrées. En un mot, il est très difficile que ce qui est n'ait pas une raison d'être, et quoique la variété de la nature dans les diverses planètes doive un peu embarrasser les metteurs en

œuvre des causes finales universelles, il est dans chaque cas tant d'effets coordonnés à une même cause, et qui en dérivent immédiatement, qu'il est fort difficile de juger ou la convenance ou la non-convenance de ce qui est établi. Au siècle de Voltaire, où les millionnaires se croyaient obligés de se connaître en littérature et ne traitaient pas encore les hommes d'état et les hommes de lettres *famillionnairement*, suivant l'heureuse expression de M. Henri Heine, un fermier-général demandait à Fréron des conseils sur l'art de juger les œuvres littéraires : « Dites toujours que c'est mauvais, lui répondit le rude critique; c'est un moyen assuré d'avoir presque toujours raison. » On peut admettre la théorie contraire pour ce qui s'observe dans les opérations de la nature. Admettre que ce qui est a de bonnes raisons d'être, c'est s'appuyer sur une probabilité qui approche bien près de la certitude; seulement ce qui a été fait dans une planète pour certaines raisons peut avoir été fait différemment dans une autre pour d'autres raisons non moins bonnes dans cet autre monde. *Sempre bene.*

J'ai toujours remarqué que ceux qui m'adressaient des questions sur les mondes planétaires étaient inquiets pour les planètes supérieures et très éloignées du soleil du peu de chaleur que doivent avoir là les rayons de notre Phébus terrestre. Ce mot grec qui caractérise le soleil par le mot de brillant, d'éclatant, d'ardent, de lumineux par excellence, paraît un peu exagéré pour une planète comme Jupiter, où il est vingt-sept fois moins brillant que pour nous. Il l'est, avons-nous dit, cent fois moins pour Saturne, quatre cents fois moins pour Uranus, et neuf cents fois moins pour Neptune. Quelle délicatesse ne faudrait-il donc point admettre dans les organismes vivans de ces planètes pour y rendre les rayons solaires efficaces? Voici ce que je réponds à cette question, en laissant du reste au questionneur toute liberté de juger lui-même d'après les faits, ou d'examiner toute autre solution qu'il lui plaira d'imaginer.

La sensation du froid et de la chaleur n'est que relative. Dans les environs de Paris et dans l'Europe moyenne, où le thermomètre peut varier entre des extrêmes distans de 50 à 60 degrés centigrades, des variations de 5 à 6 degrés ne nous sont guère sensibles, mais les Européens qui arrivent dans les régions intertropicales, comme au Brésil, aux Antilles, dans l'Inde, s'habituent tellement à cette température constante, qu'en peu d'années les plus petites variations de chaleur leur deviennent insupportables, et qu'il n'y a point pour eux assez de manteaux et de fourrures pour les en préserver. Les habitans de la zone torride semblent, par leurs amples vêtemens, avoir pour but de se préserver de toute participation à la température extérieure d'après le proverbe espagnol, que ce qui préserve du froid préserve tout aussi bien de la chaleur. Nos sens ne jugent et ne sont impressionnés que par comparaison et par contraste. La source qui nous paraît froide l'été nous paraît chaude l'hiver. Il en est de même des eaux et des lieux peu accessibles aux variations thermiques des saisons. Les Latins et les Grecs avaient déjà très bien noté ces effets organiques. Pour ne pas remonter si haut, je citerai une observation de notre savant voyageur français, M. Antoine d'Abbadie. Étant en Abyssinie, il voulut se plonger dans un bain qui lui parut tellement froid, et lui causa une sensation tellement

douloureuse, qu'il ne put y rester. Curieux de voir à quel degré était ce malencontreux bain froid, il y plongea le thermomètre. C'était une température à cuire un Européen non acclimaté sur les bords du Nil supérieur. On sait que le naïf La Fontaine, après une discussion sur le feu de l'enfer, prétendait que les damnés s'y acclimateraient si bien qu'ils seraient là comme le poisson dans l'eau, et dans les publications récentes des œuvres astronomiques de M. Arago, on trouve que si une comète emportait la terre à une immense distance du soleil, la vie pourrait bien s'y conserver malgré les grandes variations de chaleur qu'éprouverait notre terre. A part l'impossibilité qu'il y a de voir une fourmi entraîner un éléphant ou une baleine, comment croire que nos organismes pourraient supporter de pareilles épreuves? Pour faire succéder la vie au dépeuplement dans les champs qui entourent Paris, il suffit de 10 à 12 petits degrés centigrades; 30 ou 40 degrés suffisent pour tout dessécher dans le midi de la France : comment donc admettre que, sans périr, la nature vivante de notre planète pût supporter de tels extrêmes de chaleur et de froid? Car dans leur plus grand éloignement du soleil, les comètes ne doivent avoir que la température des espaces célestes, c'est-à-dire quelque chose comme 80 ou 100 degrés de froid, tandis que près du soleil certaines comètes, celle de 1843 par exemple, reçoivent des rayons du soleil cinq ou six millions de fois plus chauds qu'ils ne le sont quand ils arrivent à notre terre.

Une cause de réchauffement peu mentionnée jusqu'ici dans les livres d'astronomie et de géologie, c'est l'atmosphère même des planètes. Dans le cas de Jupiter, nous ne pouvons douter que cette atmosphère n'existe. Les bandes obscures que nous voyons sur son disque et qui suivent la direction de nos vents alisés sont évidemment des phénomènes d'atmosphère, puisque ces bandes disparaissent quelquefois, et qu'il s'y montre des taches momentanées indiquant des perturbations ou des orages analogues à ceux de notre atmosphère. C'est une curieuse propriété de la lumière que celle qui explique l'influence que peut avoir une atmosphère pour aider les rayons solaires à échauffer une planète, et notre terre comme toute autre.

Cette propriété consiste en ce que les rayons du soleil, après avoir traversé l'air, une vitre ou un corps transparent quelconque, perdent la faculté de retraverser ce même corps transparent pour retourner vers les espaces célestes. C'est par un procédé fondé sur cette loi physique, non expliquée jusqu'ici, que les jardiniers accélèrent au printemps la végétation des plantes délicates en les recouvrant d'une cloche en verre qui admet les rayons solaires, mais ne les laisse ensuite s'échapper qu'avec beaucoup de difficulté. Si le jardinier met deux ou trois cloches l'une sur l'autre, il fait invariablement cuire la plante ainsi recouverte, et même dans les jours sereins de mars et d'avril il est souvent obligé de relever un des bords de la cloche de verre pour que la plante ne souffre pas du soleil de midi. Au moyen d'un appareil composé d'une boîte noircie en dedans et de plusieurs glaces superposées, Saussure a pu porter de l'eau à l'ébullition, et dans son séjour au cap de Bonne-Espérance dans les jours brûlans de la fin de décembre, sir John Herschel a pu faire cuire un *bœuf à la mode de grandeur très raisonnable* au moyen de deux boîtes noircies placées l'une dans l'autre et garnies cha-

cune d'une seule vitre, sans aucune autre cause de chaleur que les rayons solaires qui venaient s'engouffrer sans retour possible dans cette espèce de *souricière*. Il y eut de quoi *régaler* toute sa nombreuse famille et les invités à cette cuisine opérée avec un fourneau d'un si nouveau genre. Cette même loi nous explique le froid qui règne sur les hautes montagnes. C'est que là les couches d'air, étant moins compactes et en moindre nombre, n'opposent pas au retour des rayons vers l'espace céleste le même obstacle que l'atmosphère entière quand les rayons sont arrivés dans la plaine. C'est un cas analogue à celui où, au lieu de deux vitres, on n'en met qu'une sur une capacité que l'on veut échauffer par l'absorption des rayons du soleil. Nos vitres de fenêtre produisent le même effet, et même dans les appartemens non habités déterminent une grande élévation de température quand elles sont exposées au midi. En visitant l'été les salles des vieux châteaux abandonnés, on peut remarquer que celles qui ont conservé leurs vitres ont quelquefois par un beau soleil une chaleur insupportable.

Il suffit donc d'attribuer à une planète une atmosphère plus ou moins épaisse pour augmenter ou diminuer la chaleur à sa surface. C'est probablement un effet de ce genre qui a eu lieu pour la Terre dans les époques qui ont précédé la nôtre, et où tout indique qu'une atmosphère moins légère et moins pure, contenant surtout une grande quantité de gaz acide carbonique, recevait et gardait en plus grande quantité les rayons du soleil. Dans les lieux profonds comme le bassin de la Mer-Morte, qui est à 400 mètres au-dessous du niveau de l'Océan, on éprouve par l'action des rayons solaires une chaleur formidable. J'avouerai cependant que, malgré toutes les atmosphères du monde et malgré les grands succès de nos sociétés d'acclimatation tant pour les poissons que pour les animaux domestiques, je ne me figure pas facilement une acclimatation des organismes terrestres, non pas seulement dans le cas de la comète d'Arago, mais même dans la planète Neptune avec un soleil qui est neuf cents fois moins chaud que sur la Terre.

Après la planète Jupiter et son printemps perpétuel viennent les planètes Saturne et Mars, qui, comme la Terre, voient le soleil se balancer dans le ciel d'un pôle à l'autre, donnant les saisons chaudes à l'hémisphère voisin du pôle dont il se rapproche, et les saisons froides à l'hémisphère opposé. Les saisons sont un peu plus marquées dans Saturne que dans Mars d'après l'obliquité de la ligne de ses pôles, et ces mêmes saisons sont un peu plus prononcées dans Mars que sur la Terre. Nous ferons pour Saturne la même observation que pour Jupiter : d'abord, le soleil y doit être bien faible, puisqu'il est cent fois moins fort que chez nous, et ensuite, comme la planète tourne sur elle-même en dix heures et demie, les jours et les nuits y ont peu de durée et s'y succèdent très rapidement. Quant à l'année, elle y est de trente de nos ans. Pour ne plus revenir sur ces longues années, nous dirons tout de suite que pour Uranus, l'année est d'un peu plus de quatre-vingts ans, et que pour Neptune, elle est d'un siècle et demi. Ainsi un centenaire dans Neptune aurait vécu quinze mille ans!

Je n'ai rien à dire sur les saisons de cette dernière planète, qu'on ne peut observer que difficilement avec les détails convenables à cause de sa grande distance. La marche de son satellite indiquera approximativement sa rota-

tion et l'inclinaison de la ligne de ses pôles. Je n'ai aucun souvenir que ce sujet ait été traité par quelque observateur. Il est toujours permis de dire avec Socrate : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien, pourvu qu'aucun autre ne puisse dire qu'il sait quelque chose de plus.

Je prie incidemment le lecteur de vouloir bien me permettre de lui faire remarquer la puissance des symboles mathématiques et combien est vraie cette assertion de Pythagore, que les nombres gouvernent le monde. Un cosmographe s'épuisera à énumérer tout ce que les saisons de la Terre ou de Mars offrent de particulier; il montrera les deux régions polaires de ces planètes tour à tour couvertes de neige et tour à tour rendues à la végétation et à la vie. Il dira la longueur des jours pour chaque latitude et la durée de chaque saison avec chaque climatologie. Le mathématicien n'a besoin, pour dire tout cela, que d'un seul nombre. Ainsi, quand à côté du nom de la troisième planète à partir du soleil, la Terre, il a inscrit l'angle 23 degrés 27 minutes et demie, tout est dans ce nombre, saisons, climats, longueur des jours, aspects célestes, végétation, vie animale, sans compter les marées et bien d'autres influences que le génie de l'homme n'a point encore découvertes.

La Terre se trouvant placée dans les espaces célestes entre Vénus et Mars, ce sont ces deux planètes voisines qui nous intéressent le plus par leurs analogies ou leurs contrastes avec notre globe. Or, pour les saisons, rien de plus analogue aux saisons de notre Cybèle que les saisons de Mars. C'est en deux ans environ que s'accomplit sa révolution autour du soleil, analogue à notre année. Le jour de Mars est à peu près comme le nôtre, puisqu'il est de 24 heures 37 minutes. Seulement la planète est beaucoup plus petite que la Terre, dont elle n'est que le septième ou le huitième en masse et en volume. J'ai déjà dit et redit dans la *Revue* que l'on voyait dans l'hiver la neige couvrir le pôle nord de Mars et s'étendre sur les régions polaires, comme on l'observe sur la Terre, et que quand le soleil arrive vers chaque pôle, la fusion de la neige laisse un espace gris et sans doute boueux entre la partie où n'arrive pas la neige et celle où les glaces polaires sont permanentes. Ces glaces polaires sont elles-mêmes un obstacle à la mesure exacte des dimensions de la planète, car comme elles forment un point d'un grand éclat et d'une vive blancheur, elles font paraître la planète plus épaisse dans ce sens qu'elle ne l'est réellement, à peu près comme le croissant de la nouvelle lune paraît déborder le disque obscur qui s'observe au moyen du reflet de la Terre, lequel porte le nom de lumière cendrée. J'ai moi-même été témoin des mesures que prenait Arago des dimensions de cette planète avec un appareil d'une force insuffisante; mais son coup d'œil d'aigle lui faisait obtenir des déterminations d'une telle concordance, qu'avec des grossissemens dix fois plus grands un observateur ordinaire n'eût pas été plus sûr de son résultat. Il faut l'avoir vu à l'œuvre pour comprendre tout ce qu'une organisation si privilégiée pouvait tirer des instrumens.

Tout le monde sait que la zone torride s'étend entre les deux points extrêmes qui ont au solstice le soleil précisément au-dessus de leur tête, et où, suivant l'expression de Lucain, les arbres cessent d'avoir une ombre à midi. Il serait plus juste de dire que c'est un bâton qui, à cette époque de l'année

et à cette heure du jour, n'a point d'ombre du tout. Sur notre terre, cette zone torride n'occupe pas tout à fait la moitié de la surface du globe, car il faudrait qu'au lieu de s'arrêter à Syène, à la frontière sud de l'Égypte, elle s'avançât jusqu'au Caire ou plutôt jusqu'à la grande pyramide. Je ne sais si on a remarqué avant moi que les Égyptiens avaient placé ce gigantesque monument exactement sur le parallèle qui partage en deux parties l'hémisphère nord, en sorte que du parallèle de la grande pyramide au pôle il y a juste la même superficie que de ce parallèle à l'équateur. C'est une curieuse coïncidence, et qui ne peut être fortuite. Une des importantes conséquences que l'on en déduit, c'est que depuis quarante siècles les latitudes terrestres n'ont point sensiblement changé, car il est évident que les constructeurs de cette pyramide ont voulu la placer juste à 30 degrés de latitude, où elle est encore, partageant en deux parties égales notre hémisphère.

Or c'est à peu près vers la moitié de l'hémisphère de Mars que le soleil arrive au solstice, et si les habitans y ont construit une pareille pyramide, elle doit avoir le soleil au-dessus d'elle au plus grand jour de ce côté de l'équateur. Dans Mars, la zone torride occupe la moitié de la planète, tandis que sur notre terre elle n'en possède qu'un peu plus des trois huitièmes. Dans chaque hémisphère de Mars, la zone torride occupe 30 degrés de latitude, la zone tempérée 30 degrés, et la zone glaciale 30 autres degrés. La première de ces zones occupant à elle seule autant d'espace superficiel que les deux autres réunies, Mars offre une teinte rougeâtre que l'on a attribuée à la couleur de ses terrains, colorés en rouge par l'oxyde de fer; d'autres ont voulu y voir une végétation de plantes de cette couleur. Dans ce cas, sa couleur serait variable avec les saisons de la planète, ce qui n'a point encore été observé. Le soleil pour Mars est environ deux fois moins chaud que pour la Terre, et par suite, c'est de toutes les planètes celle dont les influences solaires se rapprochent le plus de la Terre; car Vénus, qui a le soleil deux fois plus chaud que la Terre, diffère d'une unité entière, dans la chaleur qu'elle reçoit, de la chaleur que reçoit la Terre, tandis que Mars n'en diffère que d'une demi-unité.

Uranus, Vénus et Mercure font une catégorie à part pour les saisons. Dans chacune de ces planètes, le soleil s'avance tellement près des pôles, qu'il ne laisse aucune place à une zone tempérée. Mettant de côté Uranus, où les rayons du soleil sont quatre cents fois plus faibles que sur la Terre, et Mercure, qui fait sa révolution analogue à notre année en 88 jours avec un soleil sept fois plus brûlant que le nôtre, et des jours de 24 heures 5 minutes, il nous reste à voir ce que la théorie et l'observation donnent pour les saisons et les climats de cette belle planète, *ingens sidus*, comme dit Pline.

Les diverses mesures de l'inclinaison de l'axe de Vénus ne sont guère susceptibles de précision, mais toutes s'accordent à nous montrer qu'à chaque solstice le soleil de quatre mois en quatre mois passe du voisinage d'un pôle à celui du pôle opposé. On trouve dans *l'Astronomie* de M. Arago que le soleil arrive jusqu'à 15 degrés de chaque pôle de Vénus, tandis que les observations du père de Vico à Rome, dans une localité unique pour la transparence de l'air, donnent au moins 23 ou 25 degrés pour cette distance. Si l'on compare donc Vénus à notre terre et que l'on mette cette dernière à

sa place, on verra que le soleil arrive au moins jusqu'au parallèle qui sur notre terre marque le cercle polaire. Arrivé là, il éclaire et échauffe le pôle de Vénus avec les feux d'un soleil double du nôtre en force, à peu près aussi voisin du pôle que l'est le soleil de notre tête aux plus longs jours de l'été, et de plus qui ne se couche jamais. M. de Humboldt a observé qu'à La Havane, au solstice, le soleil, suspendu sur la tête des habitans pendant plusieurs jours, produit une chaleur supérieure à celle de l'équateur même. Or les circonstances qui accompagnent le solstice dans Vénus sont encore bien plus favorables à l'échauffement de son pôle que ne le sont pour La Havane le soleil tropical de la fin de juillet, puisque pour le pôle de Vénus le soleil ne se couche point.

Il résultera de toutes ces circonstances les saisons et les climats les plus bizarres et les plus excessifs que l'on puisse imaginer. D'abord point de zone tempérée, puisque le soleil arrivera tout près du pôle à chaque solstice. Il fera pour chacun de ces points une saison des pluies comme on en observe sur la Terre, et les glaces et la neige n'auront point le temps de se former au pôle, dont le soleil n'est absent que pendant quatre mois, c'est-à-dire pendant la moitié de l'année de cette planète, qui dure huit mois en tout. Les agitations des vents, des pluies et des orages doivent surpasser tout ce qu'on peut imaginer sur la terre, et les pôles de la planète doivent se montrer de face à la Terre dans sa révolution autour du soleil. Ce ne peut donc être que rarement qu'une atmosphère aussi agitée doit laisser apercevoir les continens et les mers qui sont à la surface de Vénus, dont les jours d'ailleurs ont à peu près la même durée que les nôtres, savoir 23 heures 21 minutes. Tout nous indique donc que les saisons de cette planète ne ressemblent point à celles de la Terre et de Mars, mais que son atmosphère et ses mers subissent une continuelle évaporation et une continuelle précipitation de pluies torrentielles avec des nuages qui ne laissent que rarement apercevoir le noyau géographique de la planète. Il reste à comparer minutieusement ces données théoriques à l'observation.

Que dire des jours et des saisons des trente-sept petites planètes que l'année 1855 nous a laissées en finissant? Certainement peu de chose. La seule détermination accessible semble devoir être la durée de leur jour. En effet, on a remarqué dans plusieurs de ces minimes fragmens de la création un éclat variable qui provient sans aucun doute de ce qu'elles nous tournent divers côtés inégalement brillans. L'intervalle entre deux éclats ou deux états obscurs de la planète nous donnera donc le temps de la révolution ou le jour de ces pygmées planétaires. Pour faire mieux comprendre cette idée, imaginons un observateur placé dans Jupiter ou dans Mars, et observant de là notre terre pendant plusieurs jours consécutifs. Il est évident que, quand il aura de son côté la partie continentale de la Terre, savoir l'Asie, l'Afrique et l'Europe, notre planète lui paraîtra beaucoup plus illuminée que quand il recevra le reflet de l'Océan-Pacifique, dont les eaux renvoient bien moins de lumière que la terre sèche. Ce que je dis là n'est point une spéculation hasardée. Tout le monde sait que vers la nouvelle lune et après le dernier quartier, époques où le croissant de la lune est très aigu et très étroit, on aperçoit le reste du disque de la lune éclairé d'une

faible lueur provenant du reflet de la terre. Or, ce reflet, quand le croissant mince apparaît à l'orient avant le lever du soleil, en vieille lune, est beaucoup plus prononcé que quand ce croissant paraît le soir suspendu sur l'horizon occidental. C'est que, dans le premier cas, où le croissant est à l'orient, il reçoit le reflet de l'hémisphère oriental, qui est bien plus riche en terres que l'hémisphère occidental avec les plaines liquides de l'Atlantique et du Pacifique et le peu de terre de l'Amérique équatoriale. On attribue ordinairement cette théorie à Galilée, mais je n'ai pu la trouver dans ses œuvres.

Voilà donc ce que nous savons jusqu'ici d'un peu positif sur les saisons des planètes concitoyennes de la Terre dans l'empire du soleil. La variété n'y manque pas, comme on voit, et les installateurs d'êtres vivans ont beau jeu pour exercer leur imagination dans un si grand nombre de mondes si diversement partagés pour la chaleur, la lumière, la durée des jours et des ans, enfin pour tout ce qui constitue chez nous les saisons et les climats et les produits de la vie animale et végétale. Une seule chose pourrait empêcher d'admettre des habitans vivans dans les planètes éloignées du soleil : c'est le peu de chaleur de cet astre dans ces prodigieuses distances; mais sans recourir à des organismes particuliers (ce que la nature du reste paraît facilement pouvoir faire pour des localités exceptionnelles), ne voyons-nous pas la vie subsister près des pôles de la Terre, au Spitzberg, par exemple, où l'on ne peut guère compter sur l'influence du soleil, qui peut à peine fondre l'été une partie des eaux congelées pendant l'hiver? N'avons-nous pas vu les puits artésiens forés en Égypte ramener avec les eaux souterraines des poissons pour lesquels le soleil et ses rayons étaient mille fois plus étrangers qu'aux habitans de Neptune? Plusieurs autres eaux souterraines, et notamment celles de la Carniole et de Laybach, ne nous offrent-elles pas des poissons et même des oiseaux pêcheurs vivant sous terre? Pour prescrire des limites à la faculté productive des organismes vitaux, tant pour les animaux que pour les plantes, il faudrait savoir ce que c'est que la vie; or c'est ce que nous ignorons complétement. N'a-t-on pas vu au commencement de ce siècle toutes les lois d'Aristote sur l'organisation animale échouer devant les bizarres habitans de la terre et des eaux dans l'Australie? N'y a-t-on pas trouvé des quadrupèdes couverts de poils et ayant un bec au lieu d'une mâchoire armée de dents, de grands animaux dont les petits ne venaient au monde ni par le moyen des œufs ni par enfantement d'êtres nés viables? Je ne parle pas des belles organisations gigantesques qui ont disparu de notre terre, ni des races que l'homme a détruites à jamais, quand il a occupé les localités entières où vivaient ces races. Malheureusement, pour l'honneur de l'humanité, on peut compter parmi ces exterminations plusieurs races d'hommes, comme celles qui occupaient les îles Canaries ou bien Saint-Domingue et Cuba. En général la nature ne s'arrête que devant une impossibilité physique absolue, et jusque-là elle réalise tout. Une fois que l'on est bien convaincu de cette vérité, que les rayons du soleil ne sont pas indispensables à la vie, on trouvera toujours à une profondeur suffisante dans chaque planète la chaleur d'origine qui pourra s'accommoder aux exigences de bien des organismes végétaux et animaux.

Les notions astronomiques et physiques qui servent de base à cette étude sur les saisons des planètes solaires sont de celles que les observateurs, préoccupés principalement des lois du mouvement de ces planètes, ont presque entièrement négligées. L'astronomie physique exige en effet des télescopes très puissans, une dextérité spéciale dans le maniement de ces grands instrumens et une assiduité constante à saisir toutes les heures favorables à la vue des phénomènes, malgré les caprices météorologiques de l'atmosphère et la présence souvent gênante de l'illumination lunaire quand on observe de très faibles objets. Parmi ceux qui ont eu le courage de créer des télescopes gigantesques et de s'en servir, on peut citer William Herschel et lord Rosse, quoique ce dernier ait encore peu fait pour l'astronomie planétaire. Qu'il me soit permis de répéter ici, après Laplace, qu'un télescope de grandeur moyenne comme ceux de sir John Herschel, ou comme ceux de trois pieds anglais qu'on se propose d'expédier bientôt au cap de Bonne-Espérance, étant transporté dans les montagnes de l'équateur ou même sur nos Alpes ou sur nos Pyrénées, au-dessus des couches vaporeuses de l'air des plaines, nous montrerait sur la constitution physique de la lune et des planètes mille particularités qui nous seront à jamais insaisissables dans le fond de l'atmosphère épaisse où nous sommes relégués ordinairement. Toutes les questions qui se rapportent aux jours et aux atmosphères des planètes, à l'état de leur surface, pourraient obtenir une solution, et d'autres points non moins importans, savoir l'existence d'une planète plus près du soleil que Mercure, celle d'un satellite de Vénus, aussi bien que la détermination exacte du nombre de ceux qui circulent autour de Saturne, d'Uranus et de Neptune. Je ne parle pas des comètes, des nébuleuses de la voie lactée, de la lumière zodiacale, et de bien d'autres sujets de recherches.

La conclusion naturelle de ce qui précède serait un tableau des habitans de ces planètes dont nous avons indiqué les climats et les saisons. Ce n'est pas tout de bâtir une maison, il faut encore la peupler. Or les notions positives sur les habitans des planètes autres que la Terre sont de celles que probablement on ne pourra jamais obtenir de la science observatrice. Le champ reste donc ouvert aux spéculations métaphysiques, théologiques ou philosophiques, et il n'est pas besoin d'études très profondes dans les sciences pour se lancer dans cette voie. Il suffit que les créations de l'imagination ne blessent aucun des faits constatés par l'observation. On peut du reste affirmer que dans aucune planète, excepté peut-être dans Mars, l'organisme humain ne pourrait continuer à vivre. Les habitans de ces planètes doués ou non d'intelligence ne sont donc point des hommes. Que sont-ils, que peuvent-ils être? A toutes ces questions, si l'on ne veut pas sortir des limites de la science des faits, de la vraie science positive, il n'y a qu'une réponse à faire : il faut savoir ignorer!

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier 1856.

Les affaires du monde ne marchent point évidemment avec la netteté et la promptitude que l'impatience de l'esprit public se croit parfois en droit d'exiger. Lorsqu'une tentative sérieuse se produit pour mettre fin à un conflit aussi redoutable que celui qui est devenu l'objet de toutes les perplexités de l'Europe, il semble qu'on ne puisse plus attendre dans le calme le résultat espéré ou redouté. Un jour, on croit presque à la paix sans autre motif que la bonne intention de la voir renaître; le lendemain, toutes les chances sont évanouies. Le silence des cabinets est commenté comme leur langage; chacun de leurs actes et de leurs mouvemens est interprété. Pour une certaine opinion, pour l'opinion des grands centres politiques, c'est une succession très variée d'émotions de circonstance que la masse de la nation française ne partage pas, nous en sommes persuadés, pas plus que le peuple anglais. Si on va au fond de la pensée des deux pays, l'un et l'autre désirent la paix sans nul doute, l'un et l'autre adhèrent intérieurement à tout ce qui peut la rendre possible avec honneur et sûreté, comme aussi l'un et l'autre envisagent d'un œil ferme l'obligation de porter encore le noble et héroïque poids de cette lutte terrible, si la résistance obstinée de la Russie à toute pacification équitable ne leur laisse point d'autre alternative. En dehors des bruits et des commentaires souvent contradictoires qui se succèdent, le fait est que les trois peuples sont aujourd'hui en présence, la main sur leur épée, si l'on peut ainsi parler, s'interrogeant par l'organe de leurs gouvernemens, entre lesquels l'Autriche sert d'intermédiaire, pour savoir si la paix peut enfin se conclure, s'il est dans la volonté de tous d'y adhérer sérieusement, ou si la guerre doit continuer, et en continuant redoubler de gravité et d'énergie, ne fût-ce que par le déplacement et l'extension des hostilités. C'est un moment critique, personne ne peut s'y tromper. La résolution qui va être prise peut réagir singulièrement sur

les destinées de l'Europe tout entière, cela paraît assez clair. Chose à remarquer, sauf les événemens nouveaux qui ont pour effet de compliquer la lutte, d'aggraver les sacrifices des états de l'Occident et de leur imposer des obligations plus étroites, les conjonctures actuelles sont la reproduction en quelque sorte de la situation où se trouva un moment l'Europe il y a une année à pareille époque. Alors aussi une grande tentative pacifique fut faite. La France, l'Angleterre et l'Autriche s'unissaient diplomatiquement pour proposer une transaction au cabinet de Pétersbourg. La Russie de son côté, dans l'espoir de briser dans le germe l'alliance des trois puissances, souscrivait aux quatre points de garantie d'abord d'une façon vague, puis plus formellement, — le traité du 2 décembre une fois signé. De même récemment, dans ses rapports avec l'Allemagne, elle s'essayait à l'acceptation d'un des principes adoptés en commun par les trois puissances dans leur accord nouveau. Ce qui est arrivé l'an dernier est dans toutes les mémoires. La Russie obéira-t-elle aujourd'hui au même esprit? Si elle refusait d'adhérer à la transaction nouvelle qui lui est offerte, la situation se dessinerait immédiatement dans sa terrible simplicité. Si elle l'accepte au contraire sous une forme quelconque, sera-ce sans détour, sans subterfuge, ou dans le dessein d'atermoyer encore et de jeter la dissension dans les conseils de l'Europe? Tout est dans cette question, et ici les conjectures ne peuvent se fonder que sur l'appréciation exacte de l'état réel des choses et des dispositions respectives de tous les pays directement ou indirectement mêlés au grand conflit contemporain.

L'incident qui a réveillé un moment quelques espérances de paix, on le connaît, c'est la mission qu'a reçue le comte Valentin Esterhazy de porter à Saint-Pétersbourg des propositions formulées et stipulées d'un commun accord par l'Angleterre, la France et l'Autriche. Cette mission est aujourd'hui un fait accompli, en ce sens du moins que les dépêches dont le comte Esterhazy était chargé sont entre les mains du tsar depuis le 28 décembre. Le texte même des propositions que l'Autriche a communiquées à Saint-Pétersbourg n'est plus le mystère des gouvernemens; il a été livré aux commentaires de l'Europe. Dans leur essence, ainsi que nous le disions récemment, ces propositions ne sont autre chose que les quatre garanties plus nettement formulées, précisées sur certains points et interprétées de nouveau après une année de campagne. Tout protectorat, toute ingérence de la Russie doit cesser dans les principautés, qui recevront une organisation conforme à leurs vœux, à leurs intérêts et à leurs besoins, et qui devront de plus adopter un système de défense permanent, réclamé par leur position géographique en vue de toute agression étrangère. La Russie devrait consentir aussi à une rectification de frontières qui compléterait ce système de défense, et dont le tracé au surplus est renvoyé à la conclusion définitive de la paix. Des institutions européennes où seraient représentées les puissances contractantes garantiront la liberté du Danube et de ses embouchures. Chacune des puissances aura le droit de faire stationner un ou deux bâtimens légers aux embouchures du fleuve. La Mer-Noire deviendra désormais une mer neutre, c'est-à-dire ouverte aux bâtimens marchands et fermée aux marines militaires. Il n'y sera créé ni conservé des arsenaux militaires

maritimes. Des consuls pourront être établis dans tous les ports pour la protection des intérêts commerciaux. Les deux puissances riveraines détermineront le nombre de bâtimens légers nécessaires au service de leurs côtes par une convention séparée qui sera annexée au traité général, et ne pourra être annulée ou modifiée sans le consentement des signataires du traité de paix. Enfin les immunités des sujets chrétiens de la Porte seront toujours l'objet d'une garantie collective de l'Europe, combinée et exercée de façon à ne point porter atteinte à l'indépendance et à la souveraineté du sultan. Reste une dernière clause par laquelle les puissances belligérantes se réservent le droit de stipuler des conditions particulières dans un intérêt européen.

Telles sont ces propositions dont le cabinet de Vienne s'est fait l'organe à Pétersbourg. A les examiner de près, il est facile d'y démêler des clauses de diverse nature. Il en est d'un caractère général pour ainsi dire, comme la garantie de l'amélioration du sort des chrétiens et l'abolition des traités qui, en subordonnant la Turquie à la Russie, faisaient de cette dernière la maîtresse irrésistible de l'Orient. Celles-ci n'ont point subi véritablement de modifications depuis les conférences de Vienne. Il y en a une qu'on pourrait appeler spécialement allemande, bien que l'Allemagne ait si peu fait jusqu'ici et semble disposée à si peu faire encore pour sa propre cause et ses propres intérêts : c'est celle qui concerne le Danube et la cession de territoire aux embouchures de ce fleuve. La condition principale enfin, celle qui a une portée essentiellement européenne, universelle, c'est la neutralisation de la Mer-Noire. En renonçant à recomposer une flotte menaçante, en cessant d'entretenir des arsenaux où semblait toujours couver une pensée de conquête, en soumettant ses ports aux règles et aux usages du droit international, en consentant à placer tous ces arrangemens sous l'autorité collective de l'Europe, la Russie offrirait la preuve manifeste de l'abdication de toute vue ambitieuse, et elle ferait véritablement hommage à la paix publique, à l'équilibre général, de ces traditions séculaires dont parle encore M. de Nesselrode dans sa dernière circulaire. Dans cette guerre si complexe et si vaste, d'autant plus difficile à définir qu'elle embrasse plus de questions, s'il est un but précis, immédiat et pratique auquel il soit utile de s'attacher avant tout, c'est l'affranchissement de cette mer transformée en un lac pacifique ouvert au commerce et à tous les intérêts du monde. Et, il faut l'observer, ce n'est point par une voie d'humiliation pour la Russie que le problème se trouverait résolu, c'est par l'acquiescement de cette puissance à un principe de civilisation. Quant à l'efficacité même de cette grande mesure pour la sécurité et la garantie de l'Europe, c'est là manifestement le point essentiel. Or, si l'on remarque l'importance que la flotte de l'Euxin a toujours eue dans les plans d'envahissement de la Russie, il n'est point douteux que la neutralisation de la Mer-Noire, sincèrement acceptée par le cabinet de Pétersbourg, ne fût la garantie la plus réelle et la plus solide pour l'Occident.

La flotte russe était après tout un instrument toujours tenu en réserve pour l'exécution d'un coup de main de nature à décider du sort de la Turquie, et voici à ce sujet comment raisonnait avec un diplomate français un général russe chargé en 1836 d'un commandement important dans la Russie

méridionale : « Pour entrer sur le territoire ottoman, disait ce général, pour nous emparer de Constantinople et des Dardanelles, nous avons sur toutes les autres puissances l'avantage de la proximité. Notre flotte de Sébastopol peut conduire en trois jours au Bosphore assez de troupes pour occuper Constantinople et les Dardanelles, et, étant maîtres du passage du Danube par la possession de Silistrie, nous pouvons porter en peu de temps une armée nombreuse dans la Bulgarie et au-delà des Balkans. Le point principal à occuper dans l'hypothèse où des événemens obligeraient l'empereur à intervenir de nouveau en Turquie est le détroit des Dardanelles. Aussi est-ce sur ce point que se dirigeraient d'abord nos troupes embarquées à Sébastopol, et dès qu'elles y seraient, on ne les en délogerait pas facilement. » C'était en effet dans ce sens qu'étaient combinés deux plans adoptés peu après dans un conseil de guerre tenu par l'empereur Nicolas et plusieurs de ses généraux. La flotte était toujours le pivot principal des opérations, le moyen de gagner de vitesse les flottes anglo-françaises aux Dardanelles. Sans remonter si haut, ceux qui ont pu juger de l'état des choses à Constantinople, au moment où le prince Menchikof s'y présentait avec tant d'éclat, savent qu'il n'a manqué à la Russie que plus de netteté dans les vues et plus d'énergie pour exécuter l'un des plans étudiés en 1836. C'est là le danger jusqu'ici permanent, et dont la neutralisation de la Mer-Noire préviendrait radicalement le retour, en même temps que l'absence de toute force militaire navale diminuerait pour la Russie les moyens d'agression par terre vis-à-vis de l'empire ottoman. Cette mesure apparaît comme la sanction matérielle de toutes les autres garanties morales que l'Europe revendique.

Ainsi donc se présentent dans leur ensemble ces propositions, où il y a nécessairement quelques points importans, et d'autres qui le sont à un moindre degré.

Le cabinet de Pétersbourg n'a point répondu directement au comte Esterhazy. Il a envoyé sa réponse au ministre du tsar à Vienne, au prince Gortchakof, chargé sans doute de la communiquer au gouvernement de l'empereur François-Joseph. Est-ce le signe d'un refus de la part de la Russie? est-ce l'indice d'une acceptation? Il est probable que la vérité est entre ces deux hypothèses, et que la Russie a répondu à son tour par d'autres propositions. Or il y a ici un fait à considérer pour apprécier exactement les probabilités ou les possibilités de la paix : c'est le caractère même de la communication qui a été transmise à Saint-Pétersbourg, et qui a évidemment toute la portée d'une communication sérieuse déterminant des bases de négociation auxquelles la Russie n'est point libre de substituer des projets différens. Il est possible que sur certains points les puissances ne soient pas portées à maintenir la rigueur d'un dernier mot. Il en est sur lesquels elles ne transigeront pas et n'admettront pas de modification essentielle, de telle sorte qu'une demi-acceptation équivaudrait presque à un refus, ou que du moins les conditions de la Russie n'auraient quelques chances que si, en les rapprochant de celles des puissances alliées, il suffisait en quelque sorte d'un trait d'union pour faire de ces propositions diverses un traité de paix. Le cabinet de Saint-Pétersbourg a paru disposé à accepter le principe de la neutralisation de la Mer-Noire; pourquoi ne souscrirait-il pas aux consé-

quences de ce principe telles qu'elles sont précisées et formulées? Ce serait là sans nul doute un grand acheminement vers la paix, le gage d'une conciliation possible. Et ce point une fois admis, les grandes puissances ne pourraient-elles pas, en définitive, se dispenser de rechercher en dehors de la neutralisation de l'Euxin de nouvelles garanties matérielles? Que si cette condition, telle qu'elle est stipulée, semble encore rigoureuse, qu'on se souvienne que la Russie a toujours procédé de la même façon, faisant des concessions tardives, attendant que l'heure fût passée, et n'accédant à un système de transaction que quand les puissances occidentales avaient acquis le droit de raffermir la sécurité de l'Europe sur des bases plus fortes. M. de Seebach, qui représente la Saxe à Paris et qui vient de faire un voyage à Pétersbourg, aura pu éclairer l'empereur Alexandre aussi bien que le vieux chancelier de Russie, dont il est le gendre, et apporter des impressions exactes sur les dispositions réelles de l'Occident à l'appui des dernières décisions du gouvernement du tsar.

A vrai dire, la Russie eût moins hésité sans doute, elle hésiterait moins encore en ce moment peut-être, si elle n'eût trouvé en Allemagne le complaisant appui d'une politique aussi impuissante à se définir que molle à se manifester. Dans ce grand et singulier pays d'outre-Rhin, il semble que tout consiste à écrire des dépêches, à disserter sur l'intérêt allemand et à ne rien faire. L'Allemagne a eu, il y a quelque temps, un moment de résolution dans la mesure de son inerte tempérament, elle a laissé voir la volonté de préparer par son intervention à Saint-Pétersbourg la solution des différends de l'Europe, en inclinant l'esprit de la Russie vers les concessions et la paix. Cette résolution n'a point tardé à s'évanouir, et après s'être un instant rapprochés de l'Occident, les états germaniques ont opéré un mouvement de retraite. Le roi de Bavière se félicitait récemment, dit-on, de ce que son premier ministre, M. Von der Pfordten, était rentré dans la vérité en devenant moins occidental. Ces dispositions des cours germaniques secondaires ont été surtout encouragées par la Prusse, qui s'est montrée assez notoirement défavorable aux dernières propositions. L'Autriche est donc restée et reste seule en Allemagne à soutenir naturellement les conditions qu'elle a elle-même adoptées. L'Autriche, dit-on, s'est montrée dans ces derniers temps ferme et presque belliqueuse. C'est à elle qu'on attribue principalement la pensée de l'une des stipulations les plus graves, celle d'une cession de territoire au bas du Danube. Le rôle de l'Autriche dépend nécessairement désormais de la résolution du cabinet de Pétersbourg. Si la Russie accepte nettement la transaction qui lui a été proposée, le cabinet de Vienne aura certes fait preuve d'une dextérité diplomatique qui ne sera pas d'ailleurs sans profits positifs inscrits dans le traité de pacification. Si la Russie déclinait les ouvertures qu'on vient de lui faire, ou si elle n'avait d'autre but que d'arriver par des moyens évasifs à des négociations inutiles, les obligations de l'Autriche deviendraient alors évidemment d'autant plus impérieuses, d'autant plus invincibles. L'Autriche a pu mettre jusqu'ici son habileté à prolonger un état où elle reste libre de choisir le moment de l'action, tandis que la Russie, même en la sachant hostile, ne peut prendre l'offensive à son égard sans rencontrer devant elle l'Allemagne tout entière;

mais ce moment de l'action doit forcément arriver. Aux négociations récentes suivies entre les trois puissances signataires du traité du 2 décembre 1854 ont dû correspondre des engagemens dont la conduite ultérieure du cabinet de Vienne sera l'inévitable conséquence. Dans tous les cas, il y a un fait qui lie indissolublement l'Autriche aux puissances occidentales, ou, si l'on veut, qui l'éloigne de la Russie, et ce fait, c'est la participation du cabinet de Vienne à tous les actes qui ont condamné la politique des tsars, c'est la demande d'une cession de territoire faite par l'empereur François-Joseph à l'empereur Alexandre II, cession qui, après tout, importe plus à l'Allemagne qu'aux puissances occidentales. Voilà ce que l'Autriche ne peut oublier, parce que la Russie elle-même ne l'oubliera pas.

Alliée de plus fraîche date avec la France et l'Angleterre, la Suède de son côté ne décline nullement les conséquences du traité qu'elle a récemment conclu. Dans une circulaire diplomatique, le ministre des affaires étrangères de Stockholm maintient toute la portée de cet acte et laisse entrevoir le rapport qu'il a avec la grande question d'équilibre qui s'agite. On peut donc en conclure que la Suède a marqué d'avance sa place dans la lutte, au cas où la guerre devrait continuer.

Maintenant que sera cette guerre et quel caractère devra-t-elle prendre, si elle se prolonge? C'est là vraisemblablement ce que le grand conseil militaire, réuni en ce moment à Paris, a pour objet d'examiner. Quoi qu'il en soit, au moment où la question s'agite encore, il est bien permis d'envisager nettement les chances, les éventualités et même les difficultés de la guerre, si elle doit continuer. Que les hostilités se poursuivent en Orient, qu'elles soient transportées dans la Baltique, il faut s'attendre à de sérieux obstacles; les sacrifices s'accroîtront chaque jour. La Russie elle-même, de son côté, après avoir éprouvé des pertes immenses, aura encore à essuyer des coups terribles, d'autant plus terribles que la lutte deviendra plus extrême et plus acharnée. C'est donc un moment décisif de nature à faire réfléchir les hommes d'état qui tiennent dans leurs mains les destinées de trois grands peuples. Il est vrai qu'il y a des esprits pour qui tous ces formidables problèmes sont d'une solution très facile. Il est de ces esprits en France, et il en est en Angleterre, comme vient de le prouver M. Cobden dans une brochure sur la paix et la guerre. M. Richard Cobden est un partisan très convaincu, très invariable de la paix, qui n'a malheureusement qu'un tort, celui de desservir cruellement la cause qu'il prétend faire triompher. La brochure du célèbre Anglais ressemble un peu à un programme de gouvernement; c'est le résumé de ce que l'auteur ferait et ne ferait pas, s'il était appelé au ministère. Ce que n'eût point fait à coup sûr M. Cobden, même dès l'origine, c'est la guerre; il eût obtenu sans nul doute de l'empereur Nicolas l'abdication de ses desseins, et, s'il n'avait point réussi, il aurait, ce nous semble, laissé envahir la Turquie. Voilà pour le passé. Ce que M. Cobden se hâterait de faire aujourd'hui, s'il était premier ministre de la Grande-Bretagne, c'est la paix. La proposition est très concevable de la part d'un homme qui n'eût jamais fait la guerre; par malheur, elle n'offre point une très claire solution des problèmes qui pèsent en ce moment sur l'Europe. La Russie, selon toute probabilité, ne demanderait pas mieux que d'avoir à traiter avec

un négociateur tel que M. Cobden, qui se montre si facile, quand il s'agit pourtant des plus grands intérêts du monde.

Si la guerre est en Angleterre un sujet de vive et persistante émotion, elle ne l'est pas moins en France, et cette préoccupation n'a été un moment balancée que par la diversion tout intérieure et inattendue qu'est venu causer un article du *Moniteur* sur les institutions fondées en 1852, sur le rôle des grands pouvoirs publics et du sénat en particulier. Il serait facile d'en conclure, il nous paraît, que les corps politiques n'entrent pas tout d'un coup dans l'esprit de leur rôle et qu'ils risquent de se tromper, même quand ils évitent le plus possible de faire parler d'eux. Le sénat, selon le publiciste officiel, est avant tout une grande autorité politique et morale, qui, dans les temps réguliers, peut suggérer toutes les grandes mesures d'utilité publique et donner le signal de réformes attendues par l'opinion, qui arrête le pouvoir quand il s'égare et le stimule quand il s'endort. C'est cet idéal que le sénat actuel ne semble pas avoir entièrement compris, et qu'il a peut-être confondu avec les habitudes de l'ancienne pairie. Si le sénat a imité l'ancienne pairie, c'est certainement, selon ce qu'on en peut voir, aussi peu que possible, et comme d'un autre côté il ne paraît pas s'être complétement conformé à la pensée de son institution, son rôle ne laisse point d'être assez particulier. Cela peut prouver tout au moins que les institutions ne marchent pas toutes seules, et qu'elles ne sont en définitive que ce que les hommes les font : elles tendent invinciblement à garder le caractère que les temps leur impriment.

Voilà comment les époques et les régimes se succèdent sans se ressembler. On rappelle aujourd'hui aux corps politiques qu'ils ne font point assez, comme on leur reprochait autrefois de trop remplir la scène de leur bruit, d'usurper les prérogatives du pouvoir souverain et de substituer l'agitation au mouvement régulier d'une vie féconde. Chaque époque a son empreinte ineffaçable. Le caractère de celle qui a précédé à peu d'intervalle le moment où nous vivons, c'est la lutte en toute chose, la lutte des systèmes et des partis, et même des passions, une émulation universelle d'activité, souvent utile, parfois périlleuse, toujours ardente et singulièrement propre à entretenir l'humeur militante des intelligences. Comme bien d'autres, M. Léon Faucher datait de ce temps par les idées et les habitudes d'esprit, quoiqu'il ait grandi surtout comme homme public dans la révolution qui est brusquement survenue. Il y a un an à peine, il mourait jeune encore, au milieu d'une carrière parcourue avec honneur, et qu'il était de trempe à suivre jusqu'au bout. Aujourd'hui on rassemble et on publie les œuvres qu'il a laissées, — œuvres qui sont à la fois les témoignages survivans de sa pensée active et un des élémens de l'histoire des hommes et des opinions de notre temps. L'ensemble de ces travaux maintenant réunis laisse bien voir la vraie nature de ce talent. C'est un économiste sans doute qui écrit ces pages sur des matières si diverses; mais quand il cherche à démêler les ressorts de la civilisation anglaise, ou quand il aborde tous ces problèmes de l'industrie et du travail sous lesquels la France a été près de fléchir, il écrit moins en économiste théorique qu'en homme politique qui observe les faits, rapproche toutes les conditions de l'existence d'un pays, et ne se

sert des lumières de la science que pour les transformer en vue du gouvernement. L'action politique était évidemment la destination de M. Léon Faucher. Il en avait les qualités, — la décision, la vigueur, le caractère, — de même qu'il avait les qualités de l'observateur des faits économiques. Son originalité consistait dans un mélange de sagacité, de sens pratique, de netteté tranchante et incisive. Ainsi il se montre dans les *Études sur l'Angleterre*, aussi bien que dans les *Mélanges d'économie politique et de finances*, qui ont trait particulièrement à la France. Les sujets n'indiquent-ils pas les penchans de l'esprit?

L'Angleterre est l'éternel attrait des esprits politiques. Ce qui attire en elle, ce n'est pas seulement sa puissance, le savant équilibre de ses institutions : c'est surtout peut-être le caractère à demi mystérieux de cette société où vivent tous les contrastes, où à côté de tant de grandeurs se retrouvent tant de faiblesses, de lacunes et d'incohérences. Voici un peuple, en effet, dont l'existence semble une contradiction permanente. Il ne reculera devant aucune nouveauté, devant aucun progrès, et il continue à se gouverner par des lois et des coutumes qui datent de Guillaume le Conquérant ou de Henri Ier; il a le goût le plus entier de la liberté, et ses mœurs sont intolérantes. Nul ne pousse plus loin le respect de l'individu, et il maintient dans ses codes des peines corporelles avilissantes. Il a dépensé 500 millions pour affranchir les noirs, et il traitera au besoin les blancs comme des esclaves. Enfin, si nulle part il n'y a plus d'opulence aristocratique, nulle part aussi la misère n'est plus affreuse tout à côté, ainsi que le montre l'auteur des *Études sur l'Angleterre* dans ses vigoureuses descriptions des villes manufacturières. Cette société est donc un chaos, mais dans ce chaos règne l'activité. L'esprit d'innovation est tempéré par le culte des traditions et le sentiment énergique de la réalité. Les révolutions n'éclatent pas parce que les réformes s'accomplissent, et l'aristocratie, âme et tête de cette étrange nation, reste au gouvernail, conduisant le navire. Depuis que M. Léon Faucher écrivait, les circonstances ont quelque peu changé; par une coïncidence inattendue, la guerre actuelle a créé peut-être un péril intérieur pour l'Angleterre, en mettant à nu les lacunes de son état social. L'Angleterre fera ce qu'elle a toujours fait, elle réformera ce qu'elle ne peut plus maintenir, elle n'abdiquera pas le principe de sa force.

Certes, il n'est point de tableau plus opposé à celui de l'Angleterre que le tableau de la France pendant la dernière révolution. C'est là ce que remettent encore sous les yeux les *Mélanges d'économie politique et de finances* de M. Faucher. Ici, on peut le dire, chaque étude, chaque essai est un acte politique. Tous ces articles recueillis aujourd'hui et liés par une pensée commune sont autant de fragmens d'histoire, depuis les pages que l'auteur écrivait ici même au mois d'avril 1848, pour lever la bannière contre le socialisme du Luxembourg, jusqu'à l'étude sur *les Finances de la guerre*. Adversaire du socialisme, M. Léon Faucher ne l'était pas seulement comme conservateur, il l'était aussi comme libéral, et c'est la double inspiration qui se reflète dans les discours et les articles dont se composent ces *Mélanges*. M. Léon Faucher disait un jour un mot profond; il disait qu'il ne craignait pas le socialisme avoué, marchant ouvertement à son but, qu'il redoutait

bien plus le socialisme indirect, inconséquent, et pour ainsi dire involontaire. « Le socialisme! s'écriait un membre du gouvernement provisoire en 1848, le socialisme, c'est la peste! » A quoi M. Léon Faucher répondait : « Oui, vous avez raison, c'est la peste; mais vous êtes tous malades de la peste. » C'était justement dit. Le socialisme le plus dangereux et le plus menaçant n'est point celui qui s'affiche et s'annonce comme une destruction violente; c'est celui qui se cache et s'insinue, qui prend toute sorte de déguisemens rassurans, et se croit au besoin conservateur et libéral. Dans le monde même, il y a une multitude de gens qui frémiraient si le socialisme grondait à leur porte, et qui ne s'en émeuvent guère, pourvu que la Bourse tienne ses séances, que l'industrie fleurisse, et que les affaires suivent leur cours. C'est l'indice d'une société mal affermie dans sa foi, qui ne porte plus dans son sein cette vigoureuse défense d'une puissante conviction morale, et ne se sent pas suffisamment soutenue par l'intelligence, troublée elle-même et affaiblie quand elle n'est pas la première complice de ses erreurs ou de ses penchans.

Aussi bien n'est-ce point là le signe réel et caractéristique d'une époque dont les agitations se résolvent dans une indécision universelle? L'intelligence, il serait bien inutile de le nier, a contribué singulièrement à inoculer à la société moderne bien des faiblesses dont elle souffre. Par ses théories, par ses peintures, par ses travestissemens de tout genre, elle a jeté dans l'âme de la société contemporaine le doute sur ses propres principes et ses propres lois. Dans ce jeu redoutable, l'intelligence n'a trouvé ni la suprématie ni une force nouvelle; elle s'est affaiblie au contraire, comme s'affaiblit tout pouvoir qui perd le gouvernement de lui-même; elle a laissé s'altérer la notion de ce qui faisait sa puissance en la réglant. Si on examine de près, il est visible que depuis quelques années il y a dans la vie intellectuelle un déclin ou, si l'on veut, une halte, un moment d'incertitude et d'attente. Bien des œuvres, offrant un intérêt élevé à l'esprit ou un attrait à la curiosité, ont été mises au jour et sont publiées encore sans doute; mais, qu'on l'observe bien, parmi ces œuvres, les unes ont été conçues et commencées dans un autre temps, et elles sont aujourd'hui simplement continuées; d'autres sont les fruits nouveaux d'esprits formés également dans une autre atmosphère et restés fidèles à eux-mêmes, à leur jeunesse, à leurs idées. Il y en a eu enfin dans les dernières années, et celles-là n'ont point été les moins curieuses, qui étaient, à vrai dire, des collections de documens : révélations nouvelles et éclatantes sur un événement, un caractère ou un personnage de l'histoire. Mirabeau s'est montré avec une physionomie à peine entrevue jusque-là. Napoléon s'est peint dans ses lettres avec le relief étrange et inflexible de sa nature d'airain. Les œuvres n'ont donc pas manqué. Ce qui a manqué, ce qui manque encore, c'est l'œuvre actuelle, c'est la génération nouvelle, sérieuse et bien inspirée, venant recueillir le souffle et les traditions de la génération antérieure, c'est la spontanéité et la fécondité de l'intelligence contemporaine. A travers le torrent des choses humaines, la pensée semble contempler du rivage un mouvement auquel elle n'est certes point étrangère, mais dont la direction lui échappe, et où sa place semble diminuer chaque jour. Une année vient de s'écouler encore;

il semble qu'elle n'ait fait que mieux préciser cette situation. Tandis que la littérature se débat dans les conditions pénibles qui lui ont été faites, le goût et les mœurs de l'industrie l'envahissent de plus en plus, c'est-à-dire que là ou une inspiration morale serait le seul levier capable de relever la pensée à sa juste hauteur, de lui rendre sa puissance indépendante et salutaire, on fait de l'intelligence la servante et la complice de l'esprit de spéculation, on l'assimile à une denrée dans le monde universel des producteurs et des consommateurs, on la soumet à toutes les règles et à toutes les combinaisons de l'industrie.

Depuis quelque temps surtout, il s'est élevé dans certaines régions une étrange émulation de bon marché, une concurrence véritable de l'intelligence au rabais. Comme on veut établir la vie matérielle à bon marché, ce qui ne semble pas si facile jusqu'ici, on veut avoir aussi la littérature à bon marché, une littérature fort mêlée, terne et vulgaire quand elle n'est pas périlleuse, qui se plie à tous les besoins et à toutes les curiosités, prend toutes les formes et vous suit en voyage. Oui, on a inventé la littérature qui supplée aux *guides* du voyageur. De toutes parts se multiplient les bibliothèques qui semblent avoir pour but de remplacer la qualité par la quantité. Et ce ne sont point seulement des livres, des bibliothèques, ce sont des journaux aussi, des journaux littéraires résolvant le grand problème de la vie intellectuelle au rabais. Du reste c'est à peu près au hasard, sans choix et sans direction, que se composent ces singulières encyclopédies. Qu'importent l'esprit, la pensée, la vérité même? Ce seront des lambeaux d'histoire ou des romans, des mémoires de toute sorte ou des traductions équivoques, de la philosophie ou des récits de voyage. Dans ces amalgames bizarres, il y a un caractère particulier : c'est que le relief des meilleurs esprits s'efface et que les talens du dernier ordre ont autant de prix que les talens les plus rares. Sur tous s'étend le même niveau. N'est-on pas frappé de ce qu'il y a de trois fois dangereux dans ces entraînemens? A l'égard du public, des lecteurs de toute classe auxquels on s'adresse, c'est une sorte de prosélytisme organisé de la vulgarité ou de la corruption. Quelles sont en effet la plupart de ces publications qui ont le souverain mérite du bon marché, comme s'il était de l'essence de la littérature de se mettre au plus bas prix? Ce sont surtout des récits sans originalité et sans goût, des fictions insignifiantes, toutes les inventions en un mot qui ont énervé le sens moral de ce temps. Est-ce là la diffusion de la lumière intellectuelle? y a-t-il là rien de semblable à ce qu'on pourrait appeler une littérature populaire? Pour les écrivains, le triste résultat de ces mœurs envahissantes est de les détourner d'un travail sérieux et fortifiant, de les transformer en ouvriers d'une spéculation et de les contraindre à un labeur ingrat, énervant et éphémère. L'industrie matérielle des livres n'y gagne point davantage. La fabrication des œuvres littéraires finit par perdre de son prix; elle se fait hâtivement. Dans les livres classiques eux-mêmes, l'absence de soin est de plus en plus sensible, outre qu'on peut apercevoir un autre symptôme dans la diminution de la vente de ce genre d'ouvrages. Autrefois l'industrie des livres s'élevait jusqu'à la hauteur d'un art libéral, d'une profession intellectuelle; aujourd'hui l'intelligence descend jusqu'à l'industrie. C'est ainsi que tout

s'abaisse, et, par une sorte de progrès fatal, il se forme un milieu vague et indéfinissable où tout s'imprime, parce que le public accepte tout ce qu'on lui offre, où les courtisanes ont écrit aussi leurs mémoires, et où s'affaiblit la notion des lois de l'intelligence aussi bien que la notion des choses morales. Que faudrait-il donc pour raviver ces notions, relever l'empire de ces lois et rendre aux influences intellectuelles la place qui leur est due au milieu du mouvement de la civilisation contemporaine? Ainsi que nous le disions, ce n'est point le talent qui manque (jamais peut-être, à un certain point de vue, il n'y en eut davantage), c'est plutôt une direction, c'est trop souvent aussi par malheur un sentiment énergique de la dignité de l'esprit et cette forte discipline du travail et de la méditation qui retrempe les intelligences. C'est surtout aujourd'hui pour les esprits qui se forment et s'élèvent qu'il y aurait un effort nouveau à tenter. Ils viennent dans un temps où il y aurait à renouer de grandes et vigoureuses traditions. Ils ont sous les yeux les excès et les déviations de tant de talens qui trouvent une irrémédiable décadence au milieu d'une carrière plus agitée que féconde. Ils peuvent voir où conduisent les idées fausses ou chimériques dans tous les genres, soit qu'elles prétendent refondre la société, soit qu'elles visent à faire des philosophies nouvelles, soit qu'elles aient l'ambition de créer un art littéraire indépendant de toute loi morale. Le spectacle de notre siècle est la plus éloquente leçon en faveur des pures et sévères traditions de l'intelligence, celles dont tous les esprits justes doivent s'efforcer de maintenir le lustre, de même que dans la politique tous les efforts doivent se réunir pour faire prévaloir l'ascendant tutélaire du droit et des principes qui sont la sauvegarde des peuples.

La politique de l'Europe se montre sous plus d'un aspect. Pendant que tous les yeux se tournent de plus en plus vers la Baltique et les états qui l'environnent dans la prévision d'une lutte redoutable, une négociation d'un caractère essentiellement pacifique, comme les intérêts qui l'ont provoquée, s'ouvre à Copenhague avec les principales puissances, y compris la Russie elle-même, riveraines ou étrangères, qu'affectent les conditions du commerce maritime dans cette profonde méditerranée du Nord. On sait que l'objet de ces conférences est de préparer, s'il est possible, une solution satisfaisante des difficultés auxquelles la perception des droits connus sous le nom de péage du Sund, et levés pour ainsi dire de temps immémorial par le Danemark, a donné lieu dans ces dernières années; mais, par une singularité très caractéristique du système américain, le gouvernement des États-Unis, qui a soulevé cette question assez intempestivement, il faut l'avouer, et qui a forcé le Danemark à s'en occuper avec les puissances intéressées, a refusé de se faire représenter dans la conférence, et s'en tient à la résolution qu'il a plusieurs fois annoncée, de considérer le péage du Sund et des Belts comme n'existant plus pour son pavillon à partir du 26 avril de cette année, date de l'expiration de son traité avec le Danemark. Pour justifier son abstention, le cabinet de Washington allègue que, niant formellement le droit en principe, il ne peut logiquement acquiescer à aucune des combinaisons de rachat ou d'indemnité qui paraissent être, au moins dans la pensée du gouvernement danois, le véritable objet des négociations

entamées. Voilà pour le côté financier et en quelque sorte technique de la question. En ce qui touche le côté politique, les États-Unis prétendent que toutes leurs traditions leur défendent de s'en préoccuper; qu'ils ne sont point garans de l'équilibre européen, que la considération de l'affaiblissement et des embarras qui peuvent résulter pour le Danemark de la perte du revenu du Sund leur est étrangère, que par conséquent ils figureraient mal dans une assemblée où de pareils motifs pèseraient plus ou moins ouvertement sur les délibérations de ses membres, et qu'il ne leur convient pas de courir la chance de se trouver entraînés dans une sphère d'idées et d'intérêts en dehors desquels ils se sont toujours tenus avec le plus grand soin.

Il y aurait sans doute plus d'une observation à faire sur la conduite du gouvernement fédéral dans ce débat qu'il a provoqué par une résolution adoptée sans ménagement pour une puissance relativement faible, et qui a pris d'urgence les proportions d'une affaire européenne. Quand on se demande s'il avait quelque autre grief contre le Danemark, on trouve que non, et qu'au contraire, jusqu'à ce qu'il ait soulevé cette question, il n'avait eu qu'à se louer de ses relations avec le cabinet de Copenhague, notamment dans le règlement des réclamations américaines pour prises d'une légalité douteuse pendant le blocus continental. Quand on cherche quel intérêt tout particulier il a pu avoir à l'affranchissement immédiat de son pavillon des droits du Sund, on trouve que la moyenne de sa navigation annuelle dans la Baltique est bien inférieure à celle de l'Angleterre, des Pays-Bas, de la Suède et de la Norvége, du Zollverein, de la Russie, de la France même, et que par conséquent les droits payés par son commerce sont presque insignifians. Il est donc très difficile de s'expliquer pourquoi les États-Unis, qui ne sont pas chevaleresques et qui ne font guère que de la politique utilitaire, se sont déclarés les champions du principe absolu et théorique de la liberté des mers, — *mare liberum*, — en vertu duquel seul ils attaquent une institution respectée jusqu'à présent par les puissances les plus intéressées à la détruire. Si le cabinet de Washington n'affectait pas autant d'éloignement pour se mêler aux affaires de l'Europe, on pourrait le soupçonner de s'être entendu pour cette campagne diplomatique avec le gouvernement prussien, qui gagnera le plus, directement et indirectement, à la suppression du péage du Sund; mais il est plus vraisemblable qu'on s'est proposé de faire un peu d'effet à bon marché, dans un intérêt de parti et en vue de la prochaine élection présidentielle. On a voulu ainsi faire en quelque sorte la leçon aux puissances européennes sans se soucier des convenances de leur politique; on s'est placé sur un terrain habilement choisi pour y trouver des auxiliaires par la force des choses, sans avoir l'air de les chercher, et en déclarant à l'Europe qu'on veut demeurer étranger à ses affaires, à ses intérêts, à ses ménagemens de toute espèce, on lui donne à entendre qu'elle ne doit pas davantage s'occuper des affaires du Nouveau-Monde, où les États-Unis ont la prétention de se réserver une entière liberté d'action, sans avoir à rendre compte de leurs agrandissemens territoriaux ou de l'extension de leur influence.

Voilà, si nous ne nous trompons, toute la question du Sund pour le cabinet de Washington. Aussi, satisfait de s'être donné cette importance et

d'avoir forcé la main au Danemark et à toutes les puissances maritimes pour leur faire résoudre à son heure une difficulté que l'Europe aurait abordée à un autre moment, se montrera-t-il de bonne composition sur les arrangemens qu'on prendra sans lui pour conserver quelques débris du péage du Sund, sous le nom de droits de phares et de pilotage; mais l'affaire est très sérieuse pour le trésor danois, qui remplacera malaisément un revenu de 6 à 7 millions de francs sur un budget d'à peu près 40. Le cabinet de Copenhague a donc proposé de renoncer au péage, moyennant un rachat par voie de capitalisation du montant annuel des droits. Il a évalué le produit annuel à 2,100,000 rixdalers (5,880,000 francs), dont le pavillon des États-Unis ne supporte que 90,300, c'est-à-dire une proportion de 200 pour 100 du produit total, et il demande que la capitalisation ait lieu sur le pied de vingt-cinq années ou de 4 pour 100, ce qui donnerait une somme d'à peu près 150 millions de francs à répartir entre toutes les puissances dont le commerce maritime profiterait de la suppression du péage. Malheureusement cette combinaison soulève, en théorie comme en pratique, des objections graves et nombreuses. Nous ignorons si les gouvernemens représentés à la conférence de Copenhague sont préparés à l'accueillir favorablement, et si même, une fois la question de droit posée, ils admettront le principe du rachat ou de l'indemnité. Quant aux États-Unis, après avoir, il y a quelques années, pensé à offrir au Danemark une somme de 250,000 dollars pour se libérer du péage, ils ont résolu de décliner toute demande de cette nature, et ne se prêteront qu'à l'établissement d'un tarif de navigation pour l'entretien des fanaux et pour le pilotage. Les finances du Danemark auront donc probablement à subir une pénible épreuve, et si l'on envisage dans son ensemble la situation de cette monarchie, le sourd mécontentement du Holstein, où depuis quelque temps les esprits sont fort agités, les tiraillemens de l'opinion dans le royaume proprement dit, toutes les difficultés enfin qui se rattachent à la question de succession au trône, on ne peut se défendre du pressentiment que l'avenir de cette partie de la famille scandinave n'est pas définitivement fixé.

Le premier mois de la session du congrès des États-Unis se sera terminé sans que l'opiniâtreté des partis à soutenir leurs candidats pour la présidence de la chambre des représentans ait cédé devant le besoin de faire les affaires du pays. Après une foule de ballottages et de tentatives de rapprochement qui n'ont servi qu'à mettre plus en relief les dissidences des trois grandes fractions de l'assemblée, le candidat des *know-nothings* du nord, des abolitionistes démocrates et des *free-soilers*, M. Banks, n'a pas encore réuni la majorité légale; le candidat de l'administration, c'est-à-dire des démocrates, M. Richardson, qui vient après lui, n'a pas perdu de terrain; enfin celui des *know-nothings* du sud et de la Pensylvanie, M. Fuller, a aussi conservé, à peu de chose près, les votes qui s'étaient dès l'abord portés sur lui. On ne prévoit pas le dénoûment de cette lutte extraordinaire, qui continue à retarder l'envoi du message, et qui ne laisse pas de mettre à une épreuve assez délicate la solidité des institutions fédérales. L'administration de M. Pierce n'a donc pas encore eu l'occasion de faire connaître avec la dangereuse solennité d'une déclaration gouvernementale ses vues et ses

intentions au sujet du différend avec l'Angleterre; mais plus on réfléchit à cette question et à l'état des esprits de part et d'autre, plus il paraît probable qu'on fera des deux côtés les concessions nécessaires pour éviter une rupture. Cependant à Washington on pourrait être entraîné assez loin par des calculs de parti qui nulle part ne dominent la politique comme aux États-Unis, par le sentiment de la fausse position où se sont mis plusieurs membres du cabinet fédéral dans la conduite de cette affaire, et par l'opinion répandue en Amérique, à tort ou à raison, que des deux peuples c'est le peuple anglais qui, dans les circonstances actuelles, appréhenderait le plus une guerre avec l'Union. On doit reconnaître d'ailleurs que le gouvernement fédéral, soit modération sincère, soit effet de l'affaiblissement qui résulte pour le pays tout entier de la division des esprits, désavoue de plus en plus les tendances envahissantes pour lesquelles sa diplomatie avait montré tant de complaisance, et dont elle avait, de son propre mouvement sans doute, favorisé les plus audacieuses manifestations. L'expédition de Walker au Nicaragua est formellement réprouvée; les renforts qui se préparaient à l'aller rejoindre sont arrêtés ou dispersés; l'envoyé du prétendu gouvernement des flibustiers, un sieur French, est nettement refusé, et aura peut-être à répondre devant la justice des méfaits qu'il aurait commis autrefois, et aux suites desquels il aurait échappé en allant se jeter dans cet asile de tous les aventuriers du monde, la Californie. On ne peut qu'applaudir à ces résolutions et féliciter le cabinet de Washington d'avoir secoué l'influence de cette compagnie du transit, qui est au fond de l'entreprise de Walker, et qui, après avoir eu le crédit de faire incendier Grey-Town, comptait sur la connivence secrète du gouvernement fédéral pour se rendre maîtresse du Nicaragua.

Les États-Unis prennent la même attitude envers le Mexique, et rien n'annonce qu'ils pensent à l'inquiéter en profitant de l'anarchie qui y règne. Néanmoins le général Gadsden s'y livre impunément pour son compte aux excentricités qui en font un diplomate à part, même dans une diplomatie indisciplinée et personnelle comme celle de l'Union. De Mexico et sous les yeux du président de la république, il entretient une correspondance officielle avec M. Vidaurri, comme si ce dictateur improvisé des provinces du nord était le chef légal d'un état indépendant. Ces irrégularités, que ne tolèrerait pas un gouvernement sérieux, se passent au milieu du désordre, de la misère croissante et de la profonde désorganisation d'un pays où la démagogie révolutionnaire continue sans pitié le cours de ses ruineuses expériences. C'est un tableau qu'il nous répugne de tracer, et où l'on ne voit qu'un trait moins sombre, la réapparition du parti conservateur dans la presse politique, tandis que les radicaux et les clubs se discréditent chaque jour davantage et par les excès de leurs alliés les Indiens du sud, et par leur ineptie déclamatoire, et par leur impuissance à remonter la machine gouvernementale dont ils ont brisé ou faussé tous les ressorts.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

EMINA

RÉCITS TURCO-ASIATIQUES

I.

Dans une des innombrables vallées de l'Asie-Mineure vivait, il y a quelques années, une pauvre famille turque. Le chef avait épousé au sortir de l'enfance une petite fille qui, n'étant pas si pressée, folâtrait encore, accroupie sur les cendres du foyer domestique. Cette verte jeunesse devint bientôt une ruine précoce, une vieille de vingt ans, jaune, ridée, édentée, mère de deux enfans dont elle ne devait pas voir l'adolescence. Elle mourut au bout de cinq ou six ans de martyre conjugal, laissant son seigneur et maître assez triste, mais surtout embarrassé de son veuvage. Cette sorte d'embarras ne se prolonge pourtant guère en Orient, où le célibat est rangé parmi les choses impossibles. A peine la défunte fut-elle enterrée, que le bonhomme Hassan reçut plusieurs propositions, et qu'il s'occupa sérieusement d'un nouveau choix. Les Turcs ont si peu l'habitude de voir les femmes, que leur visage est devenu pour eux une affaire de très peu d'importance. En dépit de la coutume qui permet aux filles de montrer leur visage, l'homme à la recherche d'une compagne ne s'en inquiète guère, et s'en remet, soit à ses parens, soit à ses amis, du soin de choisir pour lui. Ainsi fit Hassan, qui savait d'ailleurs par expérience ce que durent les roses et les lis au train de la vie domestique. — Je veux une femme bien portante, disait-il à ses amis, et si elle m'apportait quelques centaines de piastres, cela ne gâterait rien. — Quelques centaines de piastres! cela ne se trouve pas sous le pas d'un cheval, lui répondait-on, et si tu rencontres une

femme qui possède une vigne et quelques chèvres, tu feras bien de t'en contenter. — Quelques centaines de piastres vaudraient mieux, reprenait Hassan avec un soupir, mais à l'impossible nul n'est tenu. Allons, va pour les chèvres et la vigne!

Dans un hameau peu éloigné de la vallée vivait une orpheline, héritière des susdits trésors, voire d'une vigne et de quelques chèvres, au nombre de huit. Jusque-là, à vrai dire, le produit de la vente des raisins était passé tout entier en frais de culture; jusque-là aussi, il avait fallu chaque année, lorsque les collines environnantes étaient couvertes de neige, ou lorsque les rayons du soleil d'Asie en avaient changé l'herbe en paille, confier le troupeau à un berger qui l'emmenait paître au loin, et auquel on n'avait jamais pu faire entendre que, le lait des chèvres n'étant pas sa propriété, il devait en rendre compte à sa jeune maîtresse. — Rendre compte de quelques jattes de lait que je trais à huit ou dix jours du village! qu'entend-on par là? Quand je le trais, je le bois, et que voulez-vous que j'en fasse? Que je le garde pour le donner à ma maîtresse, quand je retourne auprès d'elle au printemps? Mais alors il me faudrait de grands pots pour l'y renfermer, des ânes pour le porter... — Cet habile administrateur n'ignorait pourtant pas qu'il avait droit à des gages, et que les gages payés à l'avance font double profit. Aussi, de peur d'avoir à les attendre, se payait-il sur la laine du troupeau, et la petite dame n'avait jamais pu amasser suffisamment de toison pour s'en faire une paire de bas. On me demandera peut-être à quoi sert d'être propriétaire en ce pays, et je répondrai qu'en thèse générale la propriété est ici la mère de la mendicité; mais, en ce cas particulier la vigne et le troupeau rapportèrent un mari à leur jeune maîtresse. Je ne prétends pas qu'elle n'en eût pas trouvé sans cela, car personne en Turquie ne vieillit dans le célibat; mais enfin ce furent ces richesses qui décidèrent Hassan ou *Hassan-Agha,* ce qui signifie le capitaine Hassan, à épouser l'orpheline. Le brave homme n'était pas capitaine du tout; mais il n'existe guère de mendiant en Turquie qui ne soit décoré de ce titre de *capitaine* au moins dans le sein de sa propre famille, et, vu la nature laconique de la langue turque, le mot *agha* s'élide si bien qu'il n'en reste que la lettre *A*, par laquelle on termine le nom propre de l'individu titré.

Le raisonnement que la vigne et les chèvres de la petite avaient suggéré à Hassan*a* était fort simple. — Cette vigne ne rend rien, parce qu'il faut payer les bras qui la cultivent; ces chèvres ne rendent pas davantage, parce qu'il faut donner des gages au berger qui en prend soin; mais moi et mes enfans nous remplacerons le vigneron et le berger, et de cette façon nous aurons du profit.

Les préliminaires ne furent pas longs. Il n'y eut pas à attendre la

fin du deuil d'Hassana, vu qu'il n'y a pas de deuil en Turquie pour la mort d'une femme, à moins que le mari ne le porte dans son cœur, ce qui se voit encore quelquefois; mais Hassana était trop occupé pour se donner le loisir de pleurer la défunte. Il chargea l'un de ses amis de demander pour lui la main de l'héritière. J'ai dit qu'elle était orpheline, j'ajoute qu'elle n'avait pas de proches parens, et que son tuteur n'était rien moins que le *moytar* (comme qui dirait le maire) du village, lequel tuteur ne savait seulement pas si sa pupille était encore parmi les vivans, ou si elle était trépassée. Il agréa sur-le-champ la proposition d'Hassana, et dès le soir du même jour, s'étant arrêté un instant devant la cabane de Fatma (c'était le nom de l'héritière), il l'appela à haute voix; puis, lorsqu'elle parut sur le seuil de sa chétive demeure, il lui dit, d'un ton moitié paternel et moitié rogue : « Fatma, vous allez épouser Hassana de la vallée. » La foudre eût éclaté aux pieds de la petite, qu'elle n'eût pas été plus surprise. — Moi! fit-elle... Hassana! — Oui, vous et Hassana vous allez devenir mari et femme. — Ah! et quand cela? fit-elle encore. — Dans huit jours, allez. — Et la fiancée rentra chez elle.

Fatma n'étant pas l'héroïne de cette véridique histoire, je ne suis pas tenue de dire quelle impression cette nouvelle produisit sur elle, ni comment se passèrent les huit jours qui précédèrent celui du sacrifice. Je dirai seulement qu'Hassana se trouva pour la seconde fois, depuis six ans, l'heureux époux d'une petite fille de douze ans, tandis que celle-ci se vit transformée comme par enchantement en mère de famille de deux enfans tout éclos, dont l'un, la petite Emina, avait cinq ans, et l'autre, le petit Halil, fils d'Hassana, quatre. Les marâtres, — je veux dire les méchantes belles-mères, — sont rares en ce pays, où les femmes, quoi qu'on puisse en penser, n'ont d'autre affaire que de s'entr'aider à passer le temps. Emina et sa belle-mère jouèrent à cache-cache et dansèrent de toutes leurs forces pendant les courts instans de loisir dérobés aux soins du ménage, car le surcroît de richesse apporté par Fatma exigeait de rudes labeurs. La culture de la vigne devint la grande affaire d'Hassana, qui ne tarda pas à réclamer la collaboration du petit Halil. Il fallait émonder, arroser les ceps, car en Asie-Mineure la terre et le soleil sont si ardens, que la vigne même, privée d'eau, y brûle et se dessèche comme du chanvre ou du riz. Puis venait la saison des vendanges, tâche assez rude, vu surtout le peu de profit qui en résultait. En effet, dans un pays où personne ne fait ni ne boit de vin, où chaque famille récolte plus de raisin qu'elle ne peut en manger dans l'année, que faire de ces grappes pesantes et dorées qui feraient la richesse du vigneron des bords du Rhin ou de la Moselle? A une certaine époque

de l'année, Hassana et son fils couchaient dans les champs pour laisser aux raisins de la vigne leur part d'espace sous le toit domestique, les femmes s'employaient en même temps à la confection du *bekmess*, sorte de sirop fait avec le jus de la treille, et dont les Turcs sont fort gourmands; mais après tout il restait encore un prodigieux excédant du fruit précieux découvert par Noé. Il fallait le colporter petit à petit aux divers marchés qui se tenaient à jour fixe à six ou huit lieues à l'entour. Malheureusement le raisin étant toujours en abondance sur ces marchés, les acheteurs faisaient défaut; aussi c'est tout au plus si le produit de la vente couvrait les frais de chaussure exigée pour ces voyages; mais Hassana et son fils paraient à cet inconvénient en marchant nu-pieds.

Quant au troupeau, il formait à la fois l'occupation et le supplice d'Emina, qui n'habitait plus la maison, si ce n'est à de longs intervalles, condamnée qu'elle était à suivre ses chèvres le long des montagnes et des vallées, pendant les jours et les nuits. On comprendrait difficilement dans nos pays civilisés qu'une petite fille, voire une grande fille, pût sans inconvénient s'absenter toute seule de la maison paternelle, pour aller pendant des semaines entières à travers champs, couchant à la belle étoile, sans autre gardien que son dogue et son innocence. En Asie, les choses se passent autrement qu'en Europe, et la jeune fille qui suit son troupeau n'excite pas plus de surprise qu'elle ne court de dangers. Disons encore, pour être sincère, que dans le cas où un malheur lui arriverait, le public n'en serait guère ému, et les parens s'en consoleraient aussi aisément que la victime elle-même.

Quoi qu'il en soit des petites bergères d'Asie en général, rien de fâcheux ne vint troubler la vie calme jusqu'à la monotonie de notre héroïne. — Légèrement vêtue d'un pantalon d'indienne suisse imprimée retenu par une coulisse au-dessus de ses chevilles nues, d'une chemise en calicot blanc retombant sur le pantalon remplissant l'office de jupe, d'une veste de calicot rayé rouge et jaune descendant jusqu'au bas des reins et serrée à la taille par une écharpe de même étoffe; les bras couverts d'abord par les larges manches de sa chemise, et ensuite par celles plus étroites et plus courtes de sa veste; les cheveux tressés et tombant sur ses épaules, la tête couverte d'un *fez*, sur lequel un mouchoir en mousseline fond vert, bigarré de couleurs éclatantes, flottait carrément par derrière à la façon d'un voile; un grand bâton à la main, et ses provisions serrées dans une serviette passée en sautoir : — telle était Emina, lorsqu'elle s'éloignait de la vallée suivant ses chèvres, et suivie par son chien.

En se voyant élevée à la dignité de bergère, la petite fille éprouva

comme une velléité de révolte. Elle avait alors neuf ans, et s'était accoutumée à ne rien faire que rire, chanter, danser, cueillir des fleurs et manger du raisin. Passer les jours et les nuits sur les montagnes sans autre société que ses bêtes, cela était un peu triste pour une jeune personne élevée dans l'ignorance de tout devoir et de toute contrainte. Peu à peu cependant elle se fit à sa nouvelle condition. Ses chèvres ne furent plus à ses yeux une seule chèvre multipliée vingt fois, sans cœur ni discernement; son chien ne fut plus une laide machine à japper et à mordre, ni la nature une série monotone de montagnes et de vallées enfermées sous une calotte d'airain embrasé. D'abord Emina fit plus amplement connaissance avec son troupeau : elle remarqua que certaine chèvre rouge aimait tendrement son chevreau, qui de son côté ne se faisait aucun scrupule de planter là son excellente mère pour aller gambader avec ses camarades sans s'inquiéter du bêlement plutôt désespéré que plaintif de la pauvre chèvre rouge. — L'ingrat! se disait Emina en le suivant des yeux. Si ma mère gémissait ainsi lorsque je la quitte, je n'aurais jamais le courage de m'éloigner. Après tout, poursuivit-elle après un moment de silence, il se peut que ma véritable mère eût été ainsi; mais Fatma n'est pas ma mère, et, quoiqu'elle m'aime bien, ce n'est pas de cette façon-là.

Ce qui attirait surtout l'attention d'Emina, c'était le chien du troupeau. — Il n'est pas beau, mon pauvre *Ac-Ciâq* (1), se disait-elle, et presque toutes mes chèvres sont infiniment plus belles que lui. Pourquoi le préféré-je au troupeau tout entier? C'est sans doute que lui aussi me préfère à tout, et que je ne suis pas ingrate comme ce vilain petit chevreau que je ne puis souffrir malgré sa beauté. Ah! ce n'est donc pas tout que la beauté! — Et Emina se trouvait faire ainsi, quoique à son insu, une réflexion plus sensée que n'en fit oncques aucune de ses sœurs en Mahomet.

Mais plus que ses chèvres, ses chevreaux et son chien, le spectacle du ciel, de la terre et des eaux exerçait petit à petit un charme chaque jour plus puissant sur la bergère. Elle en était venue à connaître la position de chaque étoile, à attribuer aux unes une influence favorable, et aux autres de mauvaises intentions, si bien que, pendant les nuits qu'elle passait dans la campagne, elle s'arrangeait de façon à se placer sous le rayonnement des bonnes étoiles et à se cacher des autres sous un arbre ou un taillis. Les plantes aussi, et surtout les fleurs, ravissaient Emina. Elle les examinait avec soin, comptait leurs pétales et leurs pistils, et n'oubliait rien. — A quoi bon tout cela? — se demandait-elle. Et il ne faudrait pas lui en vou-

(1) Ferblanc : c'est un nom de chien très commun en Asie.

loir de considérer la nature sous un point de vue trop utilitaire, car la pauvre enfant n'avait vu dans le jardin de son père que des plantes à l'usage de la cuisine : tout le reste était condamné sous le nom général et collectif de *mauvaises herbes*. Aussi, malgré ses aperçus philosophiques sur la beauté, Emina se demandait-elle si toutes ces jolies choses n'avaient été créées que pour être ramassées et jetées sur un tas de fumier. — Peut-être bien, se disait-elle encore, qu'elles servent à quelque usage que j'ignore, et je voudrais bien en avoir le cœur net.

Il arriva un jour qu'une de ses chèvres, étant malade, mangea avec avidité d'une petite fleur bleue, et parut aussitôt soulagée. — Ah! petite fleur bleue! s'écria Emina ravie, je sentais bien que vous deviez être bonne à quelque chose! — Et dès lors, chaque fois qu'une de ses chèvres paraissait souffrante, Emina cueillait de ces petites fleurs bleues et les offrait à la patiente, qui ne se faisait pas prier pour les brouter.

Une fois son intelligence éveillée, Emina ne borna pas ses études aux propriétés merveilleuses de la petite fleur bleue. Avec quelque empressement que certaines chèvres la recherchassent, il en était d'autres qui, malades d'une autre façon, broutaient des fleurs jaunes ou rouges, ou bien encore des touffes d'herbes festonnées et aromatiques. Emina observait tout et se souvenait de tout. Elle parvint, à force d'observations et de raisonnemens, à se dire que telle plante devait convenir en certains cas, et telle fleur en certains autres, et lorsqu'elle aussi se sentait indisposée, elle s'administrait la plante qui devait, selon elle, la soulager. Elle alla plus loin encore, car ayant éprouvé quelque difficulté à avaler des bouquets de fleurs dont ses chèvres ne faisaient qu'une bouchée, elle imagina de les faire cuire dans de l'eau, comme on faisait à la maison pour le café; elle ramassa des branches sèches, en fit un tas, frotta deux pierres l'une contre l'autre, et mit le feu aux branches; puis, ayant rempli sa gourde de l'eau pure et limpide qui jaillissait entre deux rochers, à peu de distance du lieu dont elle avait fait son laboratoire, elle mit la gourde sur le feu (1), et jeta dans l'eau qui commençait à bouillir les plantes dont elle voulait faire l'essai. La tisane eut un beau succès, et Emina, tout en trouvant la boisson bien amère, ne tarda pas à en éprouver de salutaires effets. — Ceci doit être ce qu'on appelle une médecine, dit-elle, et les gens qui connaissent un grand nombre de plantes et leurs propriétés doivent être des médecins. — Emina songea bientôt à se faire de petites provisions de ses drogues, qu'elle

(1) Les gourdes, après avoir été exposées aux rayons d'un soleil de quarante-cinq ou cinquante degrés, peuvent subir l'action du feu, et on voit souvent les Turcs s'en servir pour faire leur cuisine en plein air.

enferma dans des boîtes en papier, et elle se composa en peu de temps une espèce de pharmacie qui n'était pas sans valeur. Une fois convaincue que ces plantes faisaient autant de bien aux créatures humaines qu'aux animaux, elle les administra à quelques enfans malades qu'elle rencontra dans la montagne, et elle devint ainsi un petit docteur, tout empirique à la vérité, mais dont le traitement n'en avait pas moins de succès

Occupée de la sorte, il n'est pas étonnant qu'Emina ne trouvât pas le temps long. Elle grandissait à vue d'œil, sous l'influence d'un exercice continu et quelque peu violent. Si elle fût demeurée dans l'étroite enceinte de la maison paternelle, enchaînée aux soins accablans d'un pauvre ménage, les dons naturels qu'elle avait reçus de Dieu se seraient desséchés et flétris faute d'alimens et de culture. Livrée à elle-même, soutenue par la contemplation des œuvres immortelles et divines, elle devint une petite personne fort différente des êtres qui l'entouraient; elle acquit un peu de science, exerça son esprit et éleva son cœur à la source du beau et du vrai. Les accidens les plus communs éveillèrent en elle des pensées d'un ordre supérieur, ce qui est un des dons les plus précieux que Dieu dispense à ses élus. Un jour, par exemple, une de ses chèvres mourut. C'était un malheur domestique, et Emina ne put penser sans chagrin au dommage que cette mort allait causer à la famille; mais elle ne s'en tint pas à ces réflexions économiques. — Cela est étrange! se dit-elle d'un air grave en contemplant les restes de la pauvre bête. Il n'y a qu'un instant, elle me regardait comme si elle voulait me parler, et maintenant ses yeux, qui sont encore les mêmes, que j'ouvre, que je vois tels qu'ils étaient naguère, ne me disent plus rien. Est-ce là ce qui est arrivé à ma pauvre mère quand elle est morte? Je me souviens que dans les premiers temps après sa mort, mon père disait toujours en parlant d'elle : « Que Dieu la bénisse! » Il croyait donc qu'elle existait encore quelque part avec sa volonté et ses sentimens, car il n'aurait pas dit « Dieu la bénisse! » d'une pierre ou de quelque chose qui ne sentirait pas? Mon père croyait donc que Dieu pouvait lui faire du bien s'il le voulait, et certes il doit le vouloir, car elle était bonne, et la bonté sait se faire aimer. Morte! Mourir! comme ma mère et comme ma chèvre! C'est une chose étrange! Qu'est-ce qui reste et qu'est-ce qui s'en va? Et où donc va-t-elle, cette chose qui s'en va? Dieu le sait, puisqu'on lui recommande les morts. Je me souviens que ma mère a beaucoup souffert ici, car je l'ai souvent vue pleurer : souffre-t-elle encore? Si Dieu aime les bons, comme cela est juste et naturel, s'il peut tout ce qu'il veut, comme cela doit être, puisqu'il a fait toutes les belles choses de ce monde, il doit se complaire à rendre heureux après la mort ceux qui ont souffert sans l'avoir mérité pendant la vie, et cela doit lui être facile.

De raisonnement en raisonnement, Emina en était arrivée à la croyance dans une vie future et éternelle composée de récompenses et de bonheur pour les bons, et d'abandon sinon de châtimens pour les pervers. N'oubliez pas de grâce qu'Emina est femme et Turque, qu'on ne lui a rien enseigné de la religion, des devoirs qu'elle impose, ni des vertus qu'elle inspire, car s'il est faux que Mahomet ait explicitement refusé une âme aux femmes, toujours est-il qu'il a dédaigné de s'expliquer à ce sujet, d'où ses sectateurs ont conclu qu'il n'avait rien à en dire.

II.

J'ai dit qu'Emina rencontrait parfois dans la montagne d'autres enfans isolés comme elle, comme elle consacrés à la garde des troupeaux. Parmi ces enfans, il en était un pâle et chétif qui la recherchait plus que les autres, et auquel, sans s'en douter, elle avait déjà sauvé la vie par ses médicamens. Plus âgé qu'elle d'un an et fils d'un habitant du village où la belle-mère d'Emina était née, cet enfant, qui s'appelait Saed et qui gardait les chèvres de son père, avait une jolie figure, quoique faible et souffreteux. Un jour Emina l'avait trouvé étendu au pied d'un arbre, grelottant la fièvre et si abattu qu'à peine s'était-il aperçu de sa présence. — Saed, lui avait-elle dit, que fais-tu là et où souffres-tu? — Je ne puis atteindre cette branche, avait répondu l'enfant en proie aux rêvasseries de la fièvre, et pourtant elle effleure mon visage, et je sais qu'elle porte un fruit qui apaiserait ma soif. — Emina leva les yeux, vit que l'arbre était un chêne, et que la branche la plus rapprochée du visage de l'enfant était encore à plus de quinze pieds au-dessus de sa tête. — Il ne sait ce qu'il dit, pensa-t-elle, et cela doit tenir à son mal. — Elle courut aussitôt à la source voisine et en rapporta de l'eau bien fraîche qu'elle versa goutte à goutte sur les lèvres brûlantes et desséchées du petit malade en lui disant : — Tiens et bois; ceci te soulagera. — Puis elle examina la peau, les yeux, le teint, le son de voix du pauvre enfant, réfléchit quelque peu, et, prenant son parti, elle tira d'une espèce de sac dont elle avait fait sa pharmacie des boulettes d'un extrait qui pouvaient à la rigueur passer pour des pilules, et qu'elle plaça sur la langue de Saed. S'asseyant ensuite près de lui, elle lui prit la main, posa sa tête appesantie et douloureuse sur ses genoux, et attendit patiemment l'effet du remède.

Pendant le reste du jour, la nuit suivante et une partie du lendemain, elle ne quitta son poste que pour aller chercher l'eau fraîche que le malade demandait sans cesse. Au bout de ce temps, le rideau qui paraissait tiré sur les prunelles de Saed se souleva, et la communication suspendue entre l'esprit du dedans et son organe exté-

rieur se rétablit. Emina s'aperçut de ce changement, et s'adressant sans préambule au convalescent, elle lui dit : — Tu me reconnais maintenant, Saed? Te voilà de retour; tu vois où tu es, et auprès de qui? C'est bien, et comment te trouves-tu?

— Est-ce que je suis malade? répondit l'enfant avec effroi. Pourquoi ne puis-je remuer? Oh! que je suis faible! Que m'est-il donc arrivé, Emina?

— Tu as été malade, mais je crois que te voilà guéri. Qu'as-tu fait de tes chèvres?

— Mes chèvres? répéta Saed de l'air d'abord de quelqu'un qui cherche en vain à rappeler ses souvenirs, et bientôt avec une vive inquiétude. Ah! mon Dieu! que seront-elles devenues? Je me souviens maintenant que, me sentant faible et tremblant, je me suis couché à terre et j'ai fermé les yeux; mais c'est tout ce que je sais. Ai-je dormi longtemps? est-il arrivé malheur à mon troupeau?

— Rassure-toi, Saed; ton troupeau est là-bas avec le mien, sous la garde de nos chiens, et sous la mienne aussi, car, tout en te soignant, je n'ai pas perdu de vue nos chèvres. Essaie de te lever maintenant.

Saed obéit et ne parvint qu'à se mettre sur son séant; il ne souffrait pourtant plus, et il sentait que la santé lui était revenue. — Je suis sûr que c'est toi qui m'as guéri, disait-il à Emina. Merci, Emina, merci, je ne l'oublierai pas.

— Est-ce bien moi qui t'ai guéri? reprit Emina, qui, selon sa coutume, partait d'un point quelconque pour s'élever à des considérations d'un ordre peu accessible en apparence à un enfant de son âge et dans sa position. C'est moi qui ai trouvé une herbe salutaire, mais qui donc m'a parlé un jour que je l'admirais, cette fleur si jolie, et m'a dit : Il y a là-dedans de quoi guérir de la fièvre? Non, non, ce n'est pas moi. J'ai entendu la voix, j'ai obéi à ses ordres; mais cette voix n'était pas la mienne, et ce n'est pas moi qui ai commandé, puisque c'est moi qui ai obéi. Ah! Saed, celui qui comprendrait toute chose serait bien heureux! Celui que nous nommons Allah jouit sans doute de ce bonheur-là.

Le fait est que Saed, lui, ne comprenait pas le premier mot de ce qu'Emina lui disait là. Il n'avait saisi que le nom d'*Allah*, et il ne trouva rien de mieux à répondre que la banale exclamation si fréquemment employée par les Orientaux : *hich Allah!* (plaise à Dieu!) Emina le regarda un moment avec étonnement, puis elle secoua doucement sa jolie tête et se mit à tracer quelques figures sur la terre avec son bâton.

Saed pourtant ne ressemblait pas au petit chevreau de la chèvre rouge, il n'était pas ingrat : aussi voua-t-il à sa bienfaitrice quelque

chose qui ressemblait plutôt à un culte qu'à tout autre sentiment. Partout où il croyait la trouver, il s'y dirigeait; partout où il pouvait la suivre, il la suivait; tout ce qu'elle disait était pour lui article de foi; ses opinions devenaient aussitôt les siennes, même lorsqu'il ne les comprenait pas; ses goûts, il les partageait; ses moindres désirs étaient des lois pour lui; rien enfin n'était à ses yeux aussi beau, aussi parfait qu'Emina. Et ceci me rappelle que je n'ai rien dit encore de la beauté de ma bergère, et que je dois réparer cet oubli, car on ne s'intéresse jamais parfaitement qu'à ceux que l'on connaît.

Que l'on ne m'accuse pas de *fausser la couleur locale*, si je dis qu'Emina avait de grands yeux d'un bleu clair, un nez finement ciselé, une bouche vermeille modelée dans le goût de certaines belles statues grecques, des dents semblables à de petites perles, un teint délicat que le soleil d'Asie n'avait pas encore bruni, de longs cheveux soyeux de cette nuance que les Anglais appellent *auburn*, qu'elle était grande pour son âge, svelte et élancée. Ce genre de beauté est beaucoup moins rare en Orient qu'on ne le croit, et l'on cessera de s'en étonner, si l'on réfléchit d'une part que l'ancienne population de ces contrées était de race grecque, de l'autre qu'un grand nombre de Circassiennes ont donné et donnent encore leur sang aux enfans des conquérans turcs. Quant aux mains d'Emina, c'étaient de vraies mains orientales, petites, fines, potelées, aux ongles taillés en amandes et colorés par une légère couche de *henné*. Ses pieds étaient des pieds d'enfant, ce qui est beaucoup dire, car qui n'a pas remarqué que tous les enfans ont des pieds charmans jusqu'à l'âge où le cordonnier vient en aide à la nature? Mais Emina n'avait jamais confié son pied à un cordonnier. Sa démarche était gracieuse, un peu lente, un peu ondulée, mais naturelle et aisée. C'était, à tout prendre, une charmante personne, et de meilleurs connaisseurs que Saed l'eussent trouvée fort à leur goût. Ce qui rendait sa beauté à la fois plus piquante et plus touchante, c'était son ignorance totale à ce sujet. Jamais elle n'avait vu de glace, et jamais l'idée ne lui était venue de se mirer dans l'eau des fontaines ou des ruisseaux, ce qui, soit dit en passant, ne lui eût pas appris grand'chose, car l'eau mobile est un mauvais miroir, et si Narcisse mourut d'amour pour son image telle qu'il la vit au fond d'un étang, je soupçonne que les agaceries et les complimens de ses voisines l'avaient prédisposé à ce singulier accident.

Le fait est qu'Emina fut fort étonnée d'entendre Saed lui dire un jour et à brûle-pourpoint : Que te voilà belle, Emina! Et en effet ce jour-là Emina était encore plus jolie que d'ordinaire. Ce n'était pas qu'elle eût une robe neuve, d'une coupe plus élégante ou d'une cou-

leur mieux seyante. J'ai déjà avoué qu'Emina ne portait au lieu de robe qu'une chemise de toile, et quand elle changeait de toilette, c'était à l'insu de tout le monde, vu que ses deux costumes avaient été taillés dans la même pièce d'étoffe, et ne se distinguaient l'un de l'autre par aucun ornement. Ce jour-là toutefois, Emina avait réfléchi plus longtemps que de coutume, et le sujet de ses méditations n'était ni plus ni moins qu'un couple de jolies tourterelles sauvages qu'elle avait vu déjouer, en se réfugiant dans un taillis, les manœuvres d'un faucon. — Qui leur a appris, se demandait-elle, que cet oiseau n'est pas un oiseau comme tous les autres, un ami, un indifférent? La voix qui a averti les tourterelles n'est-elle pas la même qui m'arrête devant telle ou telle plante, et semble me dire qu'il y a en elle de quoi guérir tel ou tel mal? Cette voix qui parle à chacun son langage, c'est sans doute la voix de Dieu; mais alors Dieu doit être sans cesse auprès de nous, auprès de tous et de chacun, veiller sur nous, s'occuper de nous, mettre sa toute-puissance au service de notre faiblesse. Je me sens forte maintenant, je ne suis plus seule au milieu des bois. Quel bonheur! Dieu est avec moi, et je le sais!

Et le joli visage d'Emina s'était éclairé d'une joie si pure et si sublime, que Saed, qui s'était approché d'elle tout doucement et qui l'observait depuis quelques instans en silence, avait eu raison de s'écrier : — Que tu es belle aujourd'hui, Emina!

— Suis-je belle? répondit-elle en entendant ce compliment pour la première fois de sa vie. Tu me fais plaisir de me dire cela, Saed, quoique je ne sache pas à quoi cela peut me servir d'être belle.

— Oh! je te le dirai, moi, reprit Saed, qui sur certaines institutions sociales était beaucoup plus avancé que son amie, cela peut te servir d'abord à trouver un mari.

— Si ce n'est que cela, je ne m'en soucie guère. Ma mère Fatma était bien gaie lorsque mon père l'a épousée; mais à présent toute sa gaieté a disparu, d'où j'ai conclu que le mariage n'était pas la plus belle chose du monde.

— C'est selon le mari, Emina. Ton père est vieux (il avait vingt-huit ans, ce qui est un grand âge en Asie-Mineure, où l'homme se marie presqu'au sortir de l'enfance), il est sérieux, de mauvaise humeur quelquefois, et il ne rend pas sa jeune femme heureuse; mais suppose un moment que je devienne, moi, ton mari! Hein! qu'en dis-tu?

Emina se préparait à répondre, lorsque d'affreux hurlemens retentirent. Ils se levèrent brusquement, regardèrent du côté d'où partait le bruit, et aperçurent un loup aux prises avec le fidèle *Ac-Ciâq*. Emina fit un pas en avant, Saed la retint par le pan de sa robe, en lui disant d'une voix étranglée par la peur : — Sauvons-nous, Emina,

car, après avoir dévoré le chien, le loup se jettera sur nous. — Me sauver! s'écria Emina. Abandonner le troupeau de mon père! abandonner mon pauvre chien! — Et se rappelant les conclusions rassurantes auxquelles elle était arrivée un moment auparavant, elle leva machinalement les yeux au ciel; puis, s'armant du bâton ferré qui l'aidait à gravir les montagnes et ramassant des pierres, elle s'élança en poussant de grands cris vers le lieu du combat. *Ac-Ciâq* était un dogue féroce et vigoureux, il portait en outre un collier en fer hérissé de pointes et de crocs contre lesquels le loup se blessait chaque fois qu'il essayait de l'attaquer. Les dents du chien avaient déjà entamé en plusieurs endroits la peau du loup, et celui-ci eût peut-être battu en retraite, s'il eût su comment se débarrasser du terrible collier en fer qui s'était accroché à son poil. Aussi, lorsqu'il entendit le son menaçant d'une voix humaine et qu'il aperçut un bâton levé au bout de deux bras, il ne s'arrêta pas à examiner si la voix, les bras et le bâton représentaient un ennemi vraiment formidable; mais, se dégageant par un effort désespéré des dents du collier, auquel il abandonna une grosse touffe de sa crinière, il prit la fuite.

Emina n'avait pas eu peur; elle fut très étonnée lorsqu'en se retournant pour adresser quelques mots à Saed, elle ne l'aperçut pas à ses côtés. Sa première pensée fut qu'il avait fait un détour pour surprendre l'animal dans la montagne, la seconde la ramena plus près du vrai : Emina ne savait pas encore qu'un poltron est un être ridicule, mais elle sentit confusément que la peur peut être aussi mauvaise conseillère que l'ingratitude. — Après tout, se dit-elle, il ne sait pas que Dieu veille sur lui. Et moi aussi, j'aurais peur sans cette pensée-là; il faut que je l'avertisse. — En cela, elle se calomniait, la chère petite, car ce n'est que sur les cœurs naturellement braves que le raisonnement peut exercer quelque influence au moment du danger. Si Saed avait su, pour parler comme Emina, que Dieu ne le quittait point dans le péril, il est probable qu'il l'eût oublié à la vue du loup. Quoi qu'il en soit, les premiers soins d'Emina furent pour son chien, qui n'avait reçu que de légères égratignures, et les seconds pour Saed, qu'elle trouva à la place où elle l'avait laissé, à demi mort de peur. — Dieu soit loué (*mach Allah*)! te voilà! s'écria-t-il tout tremblant du plus loin qu'il la vit. Le loup est-il parti? N'as-tu pas de mal?

— Non, répondit Emina, et le loup est loin d'ici; mais s'il s'était tourné contre moi, ce n'est pas toi qui m'aurais défendue, Saed.

L'enfant sentit le reproche, que sa conscience lui avait déjà adressé, et de blême qu'il était, il devint cramoisi. — Pardonne-moi, Emina, dit-il lorsqu'il eut recouvré la voix; mais que pourrais-je contre un loup? Il m'eût dévoré ainsi que toi, et... le beau profit!

— Non, Saed, reprit Emina d'un air grave et quelque peu sévère, ce n'est pas cela que tu dois dire et ce n'est pas cette réflexion qui t'a retenu, ou bien il me serait impossible de t'aimer; la vérité est que tu as eu peur. Eh bien! viens ici, je vais te dire quelque chose qui te donnera du cœur à l'avenir. Je t'entends souvent dire : *hich Allah! mach Allah!* comme mon père, comme ma mère, comme tout le monde enfin; mais as-tu jamais réfléchi à ce que ces mots signifient? Je parierais que non, ou bien tu les prononcerais d'une autre façon. Quand tu dis : Que la volonté de Dieu soit faite! tu crois que Dieu veut ton bien; quand tu dis : Dieu soit loué! tu reconnais que Dieu t'a accordé un don, un bienfait. Tu ne t'en rends pas compte, mais ces mots n'ont pas d'autre sens. Sache donc qu'en effet Dieu ne nous perd pas de vue une seule minute, ni toi, ni moi, ni aucune créature humaine, ni aucun animal petit ou grand, beau ou laid. Les arbres, les rivières, les champs, les étoiles, tout est dans l'œil et dans le cœur de Dieu; mais plus une de ses créatures est bonne et plus le cœur de Dieu est tendre pour elle, ce qui se comprend de soi-même, car il est naturel d'aimer ce qui est bon et de préférer ce qui est meilleur.

— Qui donc t'a enseigné tout cela? fit Saed.

— Personne, répliqua Emina; mais si je suis convaincue que Dieu nous vient en aide dans nos dangers et qu'il nous suggère les moyens de les éviter, c'est que moi-même j'ai reçu ses avis, et aussi parce que j'ai vu comment il fait parvenir à d'autres êtres ces mêmes conseils et ces mêmes leçons. M'entends-tu, Saed? Pourquoi me regarder avec des yeux qui te sortent de la tête? Me comprends-tu?

— Je crois que oui, et en tout cas je t'écoute. Mais comment sais-tu que ces avis dont tu parles te viennent de Dieu? Je sais bien que les derviches adressent des questions à Dieu, qui leur répond et qui fait d'ailleurs tout ce qu'ils désirent; mais toi, Emina, tu es une femme et non pas un derviche; tu n'as pas le sel de la Mecque, ni la pierre verte, ni...

— Je ne sais ce que font les derviches, reprit Emina, et je comprends que certains hommes entendent la voix de Dieu plus souvent que d'autres. Pour ce qui est de moi, je sais que certains avis me sont venus de Dieu, parce qu'ils ne pouvaient me venir d'ailleurs, et aussi parce qu'ils étaient si sages, si opportuns, si nécessaires, que nul autre que le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux ne pouvait me les envoyer. Toi-même, si jamais un péril te menace, adresse-toi à Dieu, tu l'écouteras, et tu le laisseras faire. Je ne te demande que cela! Écoute la voix qui te parle dans ton cœur, c'est la voix de Dieu.

Malgré les avertissemens d'Emina et la bonne volonté de Saed,

mon rôle d'historiographe m'oblige à avouer que Saed ne fit pas de grands progrès dans l'art de communiquer avec celui dont Emina disait de si jolies choses avec un si joli visage. Dans deux ou trois occasions importantes, il s'étudia à écouter les voix confuses qui s'élevaient dans son cœur, mais sans pouvoir reconnaître celle qui lui avait été annoncée. Il entendait bien, outre la voix de ses passions ou de ses instincts, une autre voix plus mélodieuse et plus puissante qui disait juste tout le contraire des premières; mais cette voix, il n'y avait pas à s'y méprendre, et Saed ne s'y méprit pas: c'était la voix d'Emina. Faute de mieux, Saed se décida à écouter celle-ci, et il fit bien. Plus d'une fois, lorsque sa paresse l'invitait à se reposer à l'ombre des grands chênes et à laisser ses chèvres devenir ce qu'elles pourraient, il se rappela les leçons d'Emina, et résista à la tentation. Il fit aussi de louables efforts pour vaincre sa timidité naturelle, car Emina lui avait dit : — J'ai toujours entendu dire que l'homme étant fort et la femme faible, c'est à celui-là qu'il appartient de défendre et de soutenir celle-ci. Cependant si nous étions mari et femme, Saed, si nous avions de petits enfans, et qu'un danger nous menaçât, que ferais-tu? Te sauverais-tu, et nous laisserais-tu nous en tirer comme nous pourrions?

Ce reproche piqua si fort Saed, qu'à partir de ce jour il se promit de devenir aussi brave qu'un Osmanlis des anciens temps. De son côté, la petite bergère se complaisait dans un double sentiment, celui de l'affection qu'elle éprouvait pour Saed et de l'ascendant qu'elle venait de conquérir sur lui; mais à l'époque même où les exemples et les paroles d'Emina commençaient à exercer sur Saed une salutaire influence, un grand changement se préparait dans la destinée de la fille d'Hassan. Le sort tenait en réserve à ces deux enfans une catastrophe qui devait bouleverser leur existence, si peu agitée jusque-là.

III.

Comme tous les Turcs de l'Asie-Mineure (je veux croire qu'il en est autrement dans le reste de l'empire), Hassan-Agha était criblé de dettes. Quand un créancier le pressait un peu trop, il se mettait en campagne, frappait à toutes les portes, et ne s'arrêtait pas qu'il n'eût ramassé, sinon la totalité de la somme due, du moins un à-compte considérable. C'est ainsi, et jamais autrement, que l'on paie ses dettes en Asie-Mineure, en en contractant de nouvelles, et l'intérêt légal y étant de 36 à 40 pour 100, il en résulte que les prêteurs amateurs exigent quelquefois le double, et que le malheureux, une fois dans la carrière des emprunts, n'a plus la moindre chance de salut. Il ne

meurt pas de faim pour cela, car tant qu'il a des bras, de la terre devant lui, et des bois par derrière, il est assuré de récolter assez d'orge, de blé, de millet et de courges pour suffire à sa consommation, et d'abriter sa tête sous les poutres et sous les planches qu'il a coupées dans la forêt. Reste le chapitre de la toilette, et je mets en fait que tous les accoutremens à l'usage des deux sexes ne sont jamais achetés qu'avec de l'argent emprunté; j'en dirais volontiers autant des instrumens de labour et du bétail. Hassana n'était pas homme à échapper à la loi générale. Il s'était endetté à la mort de son père, à son premier mariage, lors de son veuvage et lors de son second mariage, sans compter les cas extraordinaires, les accidens, les maladies, les mauvaises années, les bêtes mangées par les loups, etc. Aussi devait-il de l'argent à son voisin de droite, à son voisin de gauche, au *mogtar* de son village, et surtout au banquier du gouvernement, sorte de receveur chargé de percevoir le tribut et de le transmettre à la capitale; mais le créancier qui à lui tout seul inquiétait Hassana plus que tous les autres réunis, c'était un certain bey des environs, qui avait eu soin d'assurer sa créance sur les terres d'Hassana. Ce bey s'était tenu tranquille pendant plusieurs années. Néanmoins cette réserve discrète des temps passés rendait ses exigences actuelles encore plus effrayantes, car on n'avait pas la consolation de se dire : Il se calmera, comme cela lui est arrivé déjà tant de fois!

Hamid-Bey avait depuis peu prévenu Hassana que son argent lui étant nécessaire, il était décidé à ne rien négliger pour rentrer dans ses fonds. L'avertissement avait été réitéré plus d'une fois, et Hassana était au désespoir. Malgré ses courses multipliées et ses tentatives incessantes, il n'avait pu compléter la somme due à Hamid-Bey, et les quelques piastres qu'il avait récoltées lui avaient été octroyées à quelque chose comme 80 pour 100 d'intérêt. Ce fut sur ces entrefaites, et lorsque le désespoir d'Hassana était à son comble, qu'Hamid-Bey se présenta chez lui, et lui tint à peu près ce langage.

— Noble Hassana, mon cher ami, mon âme, voulez-vous ou ne voulez-vous pas me payer? Voilà bien des fois que je vous adresse la même question.

— Votre excellence peut-elle douter de mes bonnes et loyales intentions? Que votre excellence me rende la justice de croire que mon vœu le plus ardent est d'accord avec le sien à ce sujet. Je suis, grâce à Dieu, en mesure aujourd'hui de conformer mes actions à mes discours.

Hamid-Bey ouvrit de très grands yeux.

— Oui, excellence, quoique je ne sois pas encore en état de m'ac-

quitter entièrement, je puis du moins alléger le poids dont mon âme reconnaissante est chargée. J'ai là pour votre excellence...

— Qu'avez-vous pour mon excellence, noble *effendi?* repartit le bey, qui avait remarqué l'hésitation d'Hassana, et qui n'en augurait rien de bon.

— J'ai... cent piastres...

— Cent piastres! noble Hassana! Et vous m'en devez deux mille? Y pensez-vous? Autant vaut ne rien m'offrir du tout.

— Mais, excellence, ce n'est qu'un petit à-compte pour vous faire prendre patience. Après la récolte...

— Bon, parlez-moi de la récolte maintenant! Et vous n'avez pas encore semé. Ah! ces terres-là ont bien l'air de venir à moi! Leur étendue n'est pas considérable, mais vous êtes un bon cultivateur, Hassana, et votre raisin est excellent. Je ne serais pas fâché d'ailleurs d'avoir dans cette vallée un petit coin de terre à moi, où je viendrais passer les mois d'hiver, car il fait froid sur ma montagne. Voyons, noble Hassana! Vous voilà tout abasourdi! Comme vous pâlissez! Vous y tenez donc beaucoup à votre propriété?

Le pauvre homme ouvrit la bouche pour répondre qu'en effet il y tenait infiniment, mais la voix lui manqua, et il garda un morne silence, faisant de louables efforts pour ressaisir cette apparence de tranquillité stoïque que les Turcs considèrent comme indispensable à la dignité humaine. Après s'être livré quelques instans à ses réflexions, le bey reprit : — Je vois que la pensée de renoncer à ces lieux vous afflige, et je voudrais vous épargner ce chagrin. Peut-être y aurait-il moyen de tout arranger. Vous avez une fille?

— Oui, excellence, répondit Hassana, qui crut voir le paradis s'ouvrir devant lui.

— Quel âge a-t-elle?

— Bientôt treize ans, excellence.

— Diable! c'est beaucoup... Et avez-vous songé à la marier?

— Pas encore, excellence; elle me sert à garder mes chèvres, et partant, je ne suis pas pressé.

— Vous avez tort, vous avez grand tort, car à treize ans une fille n'a déjà plus de temps à perdre. Voyons, voulez-vous me la donner?

— A vous? A votre excellence? Mais assurément. Ma fille ne vaut pas sans doute le prix...

— Un moment, un moment! Vous ne m'avez pas compris. Je ne veux pas payer votre fille deux mille piastres. Si je l'épouse, votre dette subsistera comme auparavant, si ce n'est que je consentirai à en attendre le remboursement pendant cinq ans. Vous me donnerez en outre, votre vie durant, quatre chevreaux, cent oques de rai-

sin, dix mesures d'orge et trois voitures de paille par an. Voilà mes conditions.

Qu'on me permette une courte digression au sujet de ce mariage. Hassana avait espéré d'abord qu'il s'agissait de vendre sa fille pour deux mille piastres à un grand seigneur, ce qui ne blessait aucunement les susceptibilités paternelles de son cœur turc. Pareilles choses ont lieu tous les jours parmi les personnages les plus considérables de l'empire. La femme, en tant que femme, y est cotée si bas sur l'échelle des mœurs et du sentiment, qu'elle ne peut guère déchoir. L'esclavage d'ailleurs n'a rien de dur ni d'humiliant dans ces contrées, et la concubine se trouve matériellement et moralement dans la même condition à peu près que l'épouse légitime. Hassana eût donc été le plus heureux des Turcs s'il eût pu échanger sa fille contre un reçu de deux mille piastres signé Hamid-Bey. Reste à expliquer maintenant pourquoi le bey préférait une femme à une esclave, et la raison en est si simple que j'ose à peine la dire : c'est que l'une lui revenait meilleur marché que l'autre. Non-seulement il conservait par son mariage tous ses droits sur la terre d'Hassana, et il imposait à ce dernier une redevance assez considérable, mais il ne se chargeait pas d'une esclave, qui est souvent un meuble fort dispendieux. Si elle est mécontente de sa destinée, si son maître lui inspire une aversion insurmontable, si les épouses légitimes de celui-ci lui rendent la vie par trop dure, l'esclave a le droit de forcer son maître à l'établir quelque part à son gré, à lui faire un présent que le cadi ou le juge se réserve de fixer, et qu'il grossit de son mieux afin que sa part soit meilleure. La femme légitime ne jouit pas des mêmes avantages; elle peut, à la vérité, réclamer le divorce, qu'elle obtient même sans de trop grandes difficultés, mais cela arrive rarement. Le mari se borne dans ce cas à restituer la dot, quand il en a reçu une, et comme en même temps il se fait rendre par les parens de la femme la somme qu'il leur a donnée lorsqu'il a épousé leur fille, chacun rentre dans ses déboursés, sans se trouver ni plus riche ni plus pauvre qu'avant le mariage. Ici par exemple la dot était nulle, et le prix payé par Hamid-Bey à Hassana pour l'achat d'Emina se montait à cinquante piastres. De semblables mariages sont très communs en Turquie. On croit généralement qu'une jeune fille élevée dans la pauvreté coûte moins cher, si elle ne rapporte pas, qu'une demoiselle élevée et nourrie dans des habitudes de luxe et d'oisiveté. Hamid-Bey savait bien qu'Emina ne le ruinerait ni en frais de toilette, ni en essences, ni en cosmétiques, ni même en confitures ou sucreries. D'ailleurs il était marié depuis plusieurs années à la veuve de son frère aîné, qui, plus âgée que lui de deux ans, ne lui avait donné que cinq enfans, dont le plus jeune comptait alors

six printemps. Il avait donc fait preuve d'une longanimité admirable, et il devenait urgent pour lui de s'unir à une autre femme, qui, plus jeune et plus robuste, pût compléter sans retard ni interruption sa douzaine d'héritiers.

Le contrat de mariage ou de vente entre Hassana et Hamid-Bey fut bientôt signé, et les parties contractantes se séparèrent fort satisfaites l'une de l'autre, tout en se promettant *in petto* de se duper réciproquement et de toute leur finesse lors de la mise à exécution des stipulations pécuniaires.

Il faut maintenant faire connaissance avec Hamid-Bey. Il était à peu près du même âge qu'Hassana, qui passait, lui, pour un vieillard; mais le riche étant toujours d'une dizaine d'années plus jeune que le pauvre, Hamid-Bey tenait encore sa place parmi les jeunes gens. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne et bien prise, la vigueur de ses formes nuisait pourtant à leur élégance, et un observateur un peu attentif y eût découvert tout d'abord des menaces d'obésité. Son visage était plutôt rond qu'ovale, et son teint parlait tout haut des ardeurs du soleil d'Asie. Ses yeux noirs, très grands et à fleur de tête, souriaient tantôt avec la voluptueuse douceur d'un mangeur d'opium, tantôt ils s'allumaient du sombre feu du Tartare. Il avait le nez fin, bien modelé, aussi éloigné du type grec que du romain; sa bouche, grande, bien découpée, aux lèvres un peu épaisses, mettait à découvert des dents longues et aiguës d'une blancheur sans tache. Une moustache bien tenue ombrageait seule ce beau visage, qui paraissait dédaigner l'ornement réputé indispensable d'une longue barbe: tel était l'époux que l'on préparait à Emina, tel était le seigneur et le maître auquel on allait livrer cette créature naïve et inculte, ce corps accoutumé à un exercice constant et au grand air, cette âme fière, forte et contemplative.

Hassana eut quelque peine à lui faire comprendre et accepter sa nouvelle position. — Je t'ai mariée, Emina, — lui dit-il un jour qu'elle revenait de la montagne. La première pensée d'Emina fut que Saed s'était expliqué avec son père, et que ce mariage, auquel elle n'avait pas encore réfléchi bien sérieusement, allait véritablement avoir lieu. — Nous avions le temps d'attendre, lui répondit-elle; mais, puisque ce mariage vous convient et que Saed est si pressé, je le...

— Saed? Quel rapport y a-t-il entre Saed et ton mariage? Réponds vite, parleras-tu?

— Je croyais, mon père, que vous parliez de mon mariage avec Saed. Qui donc songe à moi, si ce n'est lui?

— Celui qui t'a demandé en mariage est bien un autre personnage que ce petit idiot de Saed! Ce n'est rien moins qu'Hamid-Bey.

— Hamid-Bey! Vous plaisantez, mon père.

— Je ne plaisante pas, ni lui non plus. Ton mariage est arrêté, et tu seras sa femme dans trois semaines.

— Comme vous voudrez, mon père. Irai-je toujours dans la montagne avec le troupeau?

— Jusqu'au jour de ton mariage assurément, mais après, non. Tu habiteras le harem de son excellence, et tu n'en sortiras jamais. Oh! tu auras le temps d'engraisser; tu seras bien heureuse, tu n'auras rien à faire.

— Pardon, mon père, si je vous parle encore de Saed. Je ne songe plus à l'épouser, puisque vous en avez décidé autrement; mais comment m'y prendrai-je pour le voir et causer avec lui, si je ne dois pas quitter le harem, où il n'entrera pas sans doute?

— Mais tu n'as que faire de Saed; tu ne dois plus jamais ni le voir, ni lui parler, ni songer à lui. Tu ne verras plus d'autre homme que ton mari. Tu sais bien que cela se passe ainsi dans tous les pays du monde à l'égard des femmes mariées.

— Mais Saed est un enfant, mon père; nous sommes accoutumés l'un à l'autre, et nous ne nous résignerons jamais à nous séparer ainsi, lui surtout.

— Je me soucie bien de sa résignation! Ce qui m'importe, c'est que tu ne fasses pas de sottises et que tu comprennes bien tes devoirs. Ton mari n'est pas un modèle de patience, tiens-toi-le pour dit, et si tu le fâches, tu t'en repentiras. Saed aussi fera bien de ne pas se trouver sur son chemin.

— Mais qu'est-ce que cela fait à Hamid-Bey que j'aille dans la montagne avec Saed? J'y suis bien allée jusqu'ici, et vous n'y avez rien trouvé à redire. Pourquoi le bey ne ferait-il pas de même? Je resterai à la maison quand il y aura de l'ouvrage.

— Allons, je vois que tu as pris de mauvaises habitudes. Si tu avais vécu plus souvent à la maison, tu ne serais pas si ignorante, et tu ne dirais pas tant de sottises. Sache donc qu'en prenant un mari une jeune fille prend un maître, qu'elle doit lui obéir en toute chose, le servir de même, ne voir que lui, n'être vue que de lui, ne parler et ne penser qu'à lui. La femme d'un bey surtout ne sort du harem que huit ou dix fois par an pour aller au bain, et encore sort-elle le visage couvert et entourée de gardes qui ne permettent à personne de l'approcher ni de la regarder. Et si la femme mariée manque à quelques-uns de ses devoirs, il lui arrive malheur.

— Et que lui arrive-t-il, mon père?

— Ah! il lui arrive, par exemple, qu'on n'entend plus parler d'elle. Je me souviens, lorsque j'étais encore enfant, que j'admirais de loin les esclaves noirs et tout le cortége qui suivait au bain la femme d'Osman-Bey, père d'Hamid-Bey. On la disait fort belle, et rien

qu'à la voir marcher, on devinait qu'elle n'était pas gaie. Un mois, deux mois, trois mois s'écoulèrent sans que le cortége passât, comme il le faisait d'ordinaire, devant ma porte. Je me risquai un jour à demander à un de mes voisins si la femme du bey ne se baignait plus. — Chut! me répondit-il, elle a pris un bain qui lui suffira jusqu'au jour du jugement dernier. J'insistai pour qu'il m'expliquât le mystère, et voici ce que j'ai appris : Osman-bey s'était aperçu que sa femme pleurait beaucoup, cela lui avait donné des soupçons. Il l'avait questionnée, et la pauvre fille lui avait avoué avoir aimé avant son mariage un sien cousin, lequel était parti désespéré, et dont elle n'avait plus reçu de nouvelles. Après avoir écouté ce bel aveu, Osman-Bey quitta la chambre sans mot dire; mais il y rentra bientôt, suivi de deux esclaves noirs qui prirent la femme dans leurs bras, lui lièrent les mains, les pieds et la tête, l'enfermèrent dans un sac et jetèrent le sac dans la rivière. Voilà mon histoire, Emina, et je crois (quoique je n'en sois pas sûr) que c'est de cette femme-là qu'Osman-Bey a eu le fils que tu vas épouser. Prends bien garde à toi. Je t'ai avertie; j'ai fait mon devoir de père; le reste te regarde. Ah! encore un mot... Le bey a déjà une femme, c'est la veuve de son frère aîné; elle est vieille, ne lui donne plus d'enfans, et c'est pour cela qu'il s'est décidé à prendre une autre femme. On dit qu'Ansha (c'est ainsi qu'on la nomme) a été fort belle, qu'elle est très habile, et qu'Hamid-Bey ne fait rien sans la consulter. Tâche donc de t'en faire une amie; c'est, je crois, le meilleur moyen de vivre en paix avec le bey. Et maintenant, va rejoindre tes chèvres.

Elle y alla; mais à peine avait-elle fait quelques pas vers l'étable, que, s'arrêtant soudainement et tournant vers son père son visage pâle, elle lui dit d'une voix ferme, quoique triste : — Mon père, si les choses se passent comme vous venez de me le dire, je ne resterai pas longtemps dans le harem du bey.

— Et où donc iras-tu, malheureuse enfant?

— Là où sont allées ma mère et la mère du bey.

Et elle retourna à ses chèvres.

— Bah! bah! propos de petite fille, marmotta Hassana. Après tout, cette enfant a été mal élevée; elle n'est pas comme tout le monde, et elle aura de la peine à se tirer d'affaire. Elle ne m'a pas même demandé si sa robe de noce serait en satin de Damas...

Je n'essaierai pas de dépeindre le désespoir de Saed, lorsqu'il apprit la grande nouvelle. Il ne parlait de rien moins que d'attendre le bey au coin d'un bois, de lui tirer un coup de fusil, de mettre le feu à la maison, d'enlever Emina; mais celle-ci n'eut pas grand'peine à lui faire comprendre qu'Hamid-Bey appartenait à une famille

puissante, qu'on ne l'offenserait pas impunément, que les fugitifs seraient poursuivis, traqués, puis séparés et punis. Elle n'eut pas grand'peine à lui faire entendre cela, parce que Saed savait très bien au fond du cœur qu'il proposait des choses impraticables, mais cela le soulageait de former des projets fous qu'il n'avait pas le dessein d'exécuter et de combattre ensuite les raisonnemens que hasardait Emina pour le ramener à de plus sages pensées. Emina de son côté lisait assez couramment dans le cœur de son petit ami; mais, voyant que cette gymnastique de l'âme allégeait sa peine, elle s'y prêtait de bonne grâce, oubliant pour un moment ses propres chagrins, bien plus vifs, quoique moins bruyans. Elle s'étonnait de cette manière de sentir si différente de la sienne, elle ne la condamnait pas. C'est qu'il y a du bon chez les femmes, même parmi les moins civilisées. Chose étrange toutefois, cette abnégation féminine déplaît toujours à l'homme en faveur duquel elle s'exerce. Saed en effet s'avisa de chercher querelle à Emina sur la façon dont elle oubliait sa propre peine pour ne s'occuper que de la sienne à lui, et de déclarer qu'une douleur sur laquelle on possède autant d'empire n'est pas de celles dont on meurt. — Après tout, dit-il dans un intervalle de sanglots et de gémissemens, j'ai tort de t'importuner ainsi d'un désespoir que tu ne partages pas. Il est facile de voir que ce mariage te sourit. Tu vas devenir une grande dame, tu ne garderas plus les chèvres, tu boiras ton café, tu fumeras ton chibouk ou ton narghilé depuis le matin jusqu'au soir. Ah! qui me l'eût dit il y a huit jours, qui me l'eût dit hier encore que tu changerais de la sorte et si vite? Moi qui t'aime tant! Ah! c'est bien mal, Emina, c'est bien mal! — Et il se reprit à sangloter et à s'arracher les cheveux.

Emina lui répondit de sa douce voix, un peu tremblante : — Je ne t'en veux pas de ton injustice, mon pauvre Saed; c'est la souffrance qui te rend injuste, et tu souffres à cause de moi. Crois-moi, Saed, je suis la plus à plaindre des deux. Tu me perds, mais que de choses te restent! Tu reviendras dans ces lieux que nous avons si souvent parcourus ensemble; tu t'asseoiras, à l'ombre de ces arbres, sur ce frais gazon que nous aimons tant. Tes chèvres viendront encore te lécher les mains, tes chiens accourront toujours à ta voix, tu boiras l'eau limpide de la fontaine, tu te baigneras dans la rivière qui coule à nos pieds, tu penseras à moi, tu te rappelleras nos beaux jours, et tu seras libre de pleurer à ton aise. Moi, je passerai les jours et les nuits dans une chambre dont il ne me sera pas permis d'ouvrir les fenêtres à ma fantaisie, j'étoufferai entre quatre murailles! Je ne serai entourée que d'inconnus, d'indifférens, d'ennemis, et Dieu sait de combien de rivales! Heureusement je sais un remède aux plus grands maux. Ce remède me sera administré tôt ou tard par mon créateur :

si je suis malheureuse, je le supplierai de se hâter; si je suis contente, je verrai l'heure suprême approcher avec effroi; mais heureuse ou affligée, cette heure viendra, et cela me console.

— Pauvre Emina! dit alors naïvement Saed, est-il bien vrai que tu souffres? Puisqu'il en est ainsi, je te rends toute mon estime et tout mon amour. Oh! je t'aime bien, Emina! je t'aime bien, et c'est la pensée de te perdre qui me rend si méchant.

Les deux enfans passèrent une triste journée. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, dans un des sites que préférait Emina. C'était sur les bords d'un torrent qui roulait au fond d'une étroite vallée, entre des prairies et des bosquets de saules qui trempaient leurs rameaux recourbés dans l'eau courante. A quelques pas plus loin, la scène, de riante et paisible qu'elle était, devenait soudainement sombre et effrayante. Des rochers taillés à pic, sortis comme par enchantement de ces vertes prairies, formaient d'immenses arceaux sous lesquels le torrent se précipitait avec bruit, se heurtant et se brisant aux énormes pierres qui tapissaient son lit. La route, suivie d'ordinaire par les voyageurs peu nombreux qui traversaient ce canton, se perdait dans le torrent, et ce n'était qu'en marchant dans l'eau jusqu'à mi-corps ou jusqu'au poitrail des chevaux que l'on atteignait l'issue de ce défilé, dans lequel la lumière du soleil pénétrait à peine. C'était sur le seuil de cette sombre nature, sur les dernières limites de ce paysage calme et serein, qu'Emina se plaisait à contempler les chocs et les ténèbres qui venaient expirer à ses pieds. — Hélas! se disait-elle ce jour-là, je vais marcher en avant. Adieu, frais ombrages, eaux tranquilles, je vais entrer dans le sombre défilé, lutter contre les vagues, déchirer mes pieds aux pierres du torrent! Qui sait si je reverrai jamais la lumière, ou si, sanglante et brisée, je serai jetée sur le rivage lointain?

Inutile de dire que les deux enfans formèrent des projets pour l'avenir, ou pour mieux dire ce fut Saed qui les fit et Emina qui y prit part, pour ne pas le replonger dans son désespoir. Cette entrevue ne fut pas la dernière. Pendant les trois semaines qui s'écoulèrent avant le mariage, Emina et Saed se rencontrèrent tous les jours et passèrent le temps à se répéter les mêmes choses. Je dois avouer qu'Emina éprouvait quelque lassitude de ces scènes cent fois renouvelées et qui n'aboutissaient à rien. Elle eût préféré employer ces derniers beaux jours à puiser des forces contre l'avenir; mais Saed avait besoin de gémir, cela lui faisait du bien, et comme entre deux malheureux celui qui souffre le moins est celui qui crie le plus fort, Saed usait de son droit en poussant des hurlemens à en assourdir les échos et à fendre les rochers.

Depuis que le monde est monde, ni ceux qui supplient le temps de

ralentir sa marche, ni ceux qui le conjurent de la hâter n'ont obtenu le moindre succès. Saed subit la loi commune, et malgré ses larmes, malgré ses prières et certaine visite à un iman fort renommé pour son savoir et sa puissance surnaturelle, le jour des fiançailles, voire celui des noces, arrivèrent comme si de rien n'était.

IV.

La veille de ce jour funeste, Emina fut remise dès l'aube aux matrones du village voisin, auxquelles appartenait le privilége de la faire belle. La toilette des fiancées turques peut être considérée comme un premier degré de torture, apprentissage utile et salutaire sans doute à la jeune fille qui va entrer dans un harem. Emina fut donc revêtue : — d'une chemise en soie blanche, — d'un énorme pantalon de satin de Damas rayé jaune, noir, rouge, vert, — d'une seconde chemise en calicot blanc, — d'une petite veste en satin rose, — d'une veste plus ample et plus longue, en satin de Damas rouge à petites fleurs, — d'une énorme écharpe en cachemire français qui faisait huit ou dix fois le tour de sa taille, — d'une longue robe, que nous nommerions volontiers robe de chambre, traînant jusqu'à terre, ouverte sur les côtés et sur le devant, en satin de Damas pareil à celui du pantalon. Quant à la coiffure, elle consistait dans une calotte de coton blanc, dans un mouchoir roulé plusieurs fois autour de la calotte, dans un *fez* très élevé, en laine rouge, placé sur la calotte et le mouchoir, donnant à la coiffure la forme d'un pot en terre cuite renversé. Elle se complétait par un voile de crêpe vert, brodé en paillettes d'or, flottant sur le fez, et par un mouchoir de coton rouge qui, posé carrément sur la tête, couvrait le visage et descendait jusque sur la poitrine. Venait enfin une sorte de drap de lit qu'on nomme un voile en Asie, et qui enveloppait de la tête aux pieds la pauvre fille. On était alors à la mi-juin. Quant aux bijoux, nous parlerons d'abord de deux ou trois pendans d'oreilles fichés en différens points des oreilles d'Emina, et rattachés sous son menton par plusieurs chaînettes en or, en argent ou en perles, d'un médailler complet cousu sur une pièce d'étoffe et placé sur la poitrine de la victime, de quelques fleurs en diamans piquées sur le fez, et qui étaient, on s'en doute bien, un présent du futur.

C'est à regret que je poursuis la description rigoureusement exacte de cette toilette. Dire que les beaux sourcils châtains d'Emina étaient entièrement couverts par une ligne noire qui, partant d'une tempe, atteignait l'autre sans solution de continuité, et ne tenait aucun compte du nez, si ce n'est par un petit crochet géométrique destiné à en indiquer la naissance; dire que son visage était enduit d'une

couche blanche sur laquelle se détachaient au-dessous des pommettes des plaques d'un rouge de brique, et serpentaient à tort et à travers des zigzags bleuâtres imitant des veines, qu'un coup de brosse de laque masquait les lèvres, qu'un cercle aussi noir que la ligne des sourcils encadrait les yeux, que l'intérieur des mains et les ongles des pieds et des mains étaient badigeonnés en orange foncé, ce sont là des horreurs que je voudrais effacer de ma mémoire. Que sera-ce quand il me faudra ajouter que toute cette peinture était parsemée de petites étoiles de papier doré, fixées sur le visage de la pauvre enfant avec de la colle! J'oubliais le pire : — les beaux cheveux d'Emina ayant été rasés la veille afin de la rendre plus digne de la couche d'un bey, on les avait remplacés par des queues de chèvre peintes en rouge et pendantes sur ses épaules! Dieu soit loué, j'ai fini!

J'ai fini de décrire ce qui est laid, mais non ce qui est barbare. L'étiquette musulmane exige que la fiancée demeure ainsi affublée depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, que pendant ces longues heures elle ne soulève jamais son voile, qu'elle pleure toutes les larmes de son corps (l'obligation est opportune), et qu'elle ne prononce pas un mot. Emina n'exécuta pourtant pas à la lettre le programme des fiançailles, car elle ne poussa pas un seul cri. Pour morne et abattue, elle l'était dans la perfection, mais elle l'était trop véritablement pour faire du fracas. Lorsqu'une voisine entrait dans l'appartement des femmes, la fiancée, sortant du coin où elle était accroupie sur ses talons, allait droit à elle, lui baisait silencieusement la main, et retournait aussitôt dans son coin sans faire plus de bruit qu'une souris. Plus d'une larme roula le long de ses yeux sur son poitrail à sequins, plus d'une mouche en papier doré fut décollée par les pleurs; mais tout cela se passait dans l'intérieur des draperies. Plusieurs matrones crurent donc pouvoir affirmer, en rentrant chez elles, que la fiancée montrait effrontément un excès de joie malséant dans sa position.

Lorsque la nuit fut venue (c'était la dernière qu'Émina dût passer sous le toit paternel), l'on voudrait croire qu'il lui fut permis de déposer son lourd attirail, et de chercher dans la solitude et sur son propre matelas quelque repos et quelques forces pour le lendemain. Il n'en fut rien. On l'avait parée pour la noce du lendemain, et sa parure devait tenir bon jusque-là. On ne lui fit pas même grâce d'une de ses mouches ni d'un de ses voiles. Assise à terre devant le feu (il y a toujours du feu dans les maisons turques), entourée de ses parens et des amis de sa belle-mère, la nuit ne fut pour elle que le prolongement d'une journée déjà trop longue. Aussi, lorsque le jour reparut, Emina, quoique naturellement forte, pouvait à peine

se soutenir. Pendant ce long supplice, pensa-t-elle à Saed? Quelquefois. Quoiqu'elle connût son caractère, elle s'était surprise d'abord à s'inquiéter de ce qu'il pouvait devenir et à craindre un coup de tête, fruit de son désespoir; mais ses craintes s'étaient bientôt dissipées, car non loin de la porte, qu'une voisine avait laissée entr'ouverte en entrant, Emina avait aperçu Saed au milieu d'un groupe d'enfans de tout âge, venus à la fête pour avoir leur part de gâteaux, lait caillé, thé de mauve et autres friandises qui devaient être distribuées au public. Les gâteaux n'étaient pas l'aimant qui attirait Saed à la noce, cela va sans dire. S'il en mangea (ce que j'ignore), ce ne fut que par prudence, pour ne pas attirer sur lui l'attention, toujours malveillante, et ne pas nuire à la réputation immaculée d'Emina. Toujours est-il que, rassurée sur le sort de son ami, les pensées d'Emina prirent une direction dans laquelle elle n'était pas exposée à rencontrer Saed. Elle s'occupa de son avenir.

Vint enfin le grand jour, le jour des noces. Avant que le soleil parût au-dessus de la colline qui faisait face à la maison d'Hassana, une musique bruyante, composée d'un tambour, d'une grosse caisse, de deux fifres et d'une guitare ou mandoline au long manche, retentissait dans la plaine. Quelques instans plus tard, un long cortége d'hommes et de femmes à cheval descendait le sentier qui menait du village d'Hamid-Bey à la vallée. A peine les cavaliers avaient-ils mis pied à terre, qu'on leur offrit des tartes au miel, des boulettes d'avoine bouillie enveloppées dans des feuilles de vigne, de petits morceaux de viande rôtie enfilés dans de petites broches en fer, et une énorme montagne de *pilaff*. Tous plongèrent à l'envi leurs doigts dans le beurre ou la sauce, et leur appétit, excité par tant de bonnes choses, se satisfit à plaisir; mais comme il est impossible de toujours manger sans jamais boire, quelque bon musulman que l'on soit d'ailleurs, on apporta dans une coupe homérique un *sherbet* composé d'eau, de miel, de poires cuites et d'orge, et tous les convives trinquèrent à la ronde. L'un d'eux, prenant à part Hassana, lui demanda ensuite à voix basse s'il n'avait pas une goutte d'eau-de-vie à la maison, et sur la réponse affirmative de l'amphitryon, chacun passa à son tour dans un réduit intérieur, où l'on but plusieurs litres de cette boisson exhilarante, si bien qu'en rentrant dans la pièce commune, tous les convives avaient le visage allumé, l'œil trouble, et décrivaient en marchant les courbes les plus irrégulières. Personne n'en fit la remarque néanmoins, et c'était là le point essentiel.

L'heure arrivée, on se disposa au départ. Plus morte que vive, Emina reçut sur sa tête et sur son dos une courte-pointe piquée; puis, quand elle eut embrassé père, mère, frère, parentes et amies, Hassana la hissa à califourchon sur un cheval du bey, magnifique-

ment harnaché et caparaçonné; chacun reprit sa monture, et l'on se mit en marche pour quitter la vallée. Je ne puis dire qu'Emina donna un dernier regard à ces lieux témoins de sa vie paisible et de son bonheur évanoui : elle était séparée du monde entier par sa courte-pointe, et elle n'aperçut pas même Saed, qui, blotti derrière un buisson, la guettait pour la voir une dernière fois. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de deviner, à l'épaisseur plus ou moins grande des ténèbres qui l'environnaient, qu'elle traversait un bosquet bien connu et peu éloigné de la maison paternelle, et ensuite qu'elle quittait ce vert abri pour rentrer dans la plaine découverte. Ce ne furent pas les distractions du voyage qui en abrégèrent pour elle la durée; mais elle redoutait si fort le but vers lequel elle marchait, que la route lui parut fort courte. Elle comprit qu'elle s'avançait au milieu de la foule; elle entendit un murmure confus de voix sur les deux côtés du chemin; les chevaux ralentirent le pas comme s'ils marchaient au milieu des obstacles; on s'arrêta enfin. Un petit enfant de deux ou trois ans fut présenté à Emina, qui, instruite à l'avance de son rôle, le reçut dans ses bras, le posa un instant devant elle sur son cheval, et lui donna une pomme dont sa belle-mère l'avait munie pour la circonstance. Le bambin redescendit fier et enchanté. Ce fut ensuite le tour d'Emina de mettre pied à terre. Cette évolution heureusement accomplie, une main amie entrebâilla la courte-pointe afin qu'Emina pût apercevoir la porte ouverte pour la recevoir et la grand'mère d'Hamid-Bey (nous avons vu que sa mère était morte) se tenant sur le seuil de la maison pour faire accueil à sa belle-fille. Ce fut à ses pieds qu'Emina se prosterna, baisant à trois reprises, selon la coutume, le tapis qu'une esclave noire avait étendu expressément devant la vieille dame; celle-ci la releva, la prit dans ses bras, pénétra un moment sous ses voiles pour déposer un baiser sur les joues brûlantes et badigeonnées de la pauvre enfant, puis elle l'entraîna tout doucement dans l'intérieur du harem. Là les scènes de la veille se répétèrent. Emina devait crier; elle se contenta de pleurer silencieusement. On la plaça debout dans un coin de la pièce d'honneur, on ramena sur son visage le voile de tulle vert, le mouchoir de coton rouge et le drap de calicot blanc, et on l'abandonna à ses propres réflexions, tandis que la nombreuse société féminine rassemblée pour lui faire honneur s'entretenait des incidens du voyage, de la chaleur du jour, des fêtes de la veille et des événemens du lendemain, absolument comme en Europe. On examina la toilette d'Emina, qui fut officiellement déclarée irréprochable, quoique chacune de ces dames la trouvât *in petto* ridicule. Le dîner fut servi, la compagnie mangea de bon appétit, après quoi jeunes et vieilles se mirent à danser. La danse turque est curieuse à voir

malgré sa monotonie. Deux femmes, ou deux hommes habillés en femmes, se placent au centre des spectateurs, qui font entendre une espèce de plain-chant. Les danseurs ou danseuses agitent leurs doigts comme s'ils jouaient des castagnettes, ce qui leur arrive bien quelquefois; quelquefois aussi, à défaut de castagnettes, on se sert de deux cuillères de bois, qui, il faut bien l'avouer, font absolument le même effet. De toute façon le mouvement des mains et des doigts y est. On ne fait point de pas. Les danseuses se bornent à se poursuivre l'une l'autre, à tourner sur elles-mêmes et à remuer rapidement les hanches, tandis que le haut du corps est rejeté tantôt en arrière et tantôt de côté. La danse continue ainsi pendant des heures sans autre interruption que l'arrivée des rafraîchissemens, la pipe et le café.

Le soleil s'était couché pourtant, et le muphti était prêt pour la cérémonie. Qu'était devenu le fiancé, et pourquoi ne l'ai-je pas seulement nommé? C'est que, selon l'étiquette turque, le fiancé demeure caché pendant toute la journée des noces. Il ne doit être aperçu ni de près ni de loin, ni par ses parens, ni par ses amis. Sa toilette est des plus simples, car pareil jour n'est pas un jour de fête pour lui, ce n'est pas même un jour mémorable. Ainsi le veut la dignité virile. La femme reçoit un honneur qu'elle ne peut trop reconnaître ni célébrer trop haut; mais le mariage est pour l'homme un fait sans importance. Quand les acteurs et les spectateurs sont au complet, quand tout le monde a mangé, bu, fumé et dansé à satiété, quand le muphti a préparé sa *pâte* (on verra tout à l'heure de quoi il s'agit), et surtout lorsque le soleil est couché, on appelle l'époux, qui paraît enfin, triste et soucieux comme pour un enterrement. S'il lui arrivait de prononcer un mot, de laisser entrevoir un sourire, le monde entier crierait à l'oubli des convenances. Hamid-Bey n'avait garde de s'exposer à ce reproche : il se respectait assez pour savoir être maussade lorsque les circonstances l'exigeaient, et plus souvent encore.

L'époux arrive, ai-je dit, tenant par la main un jeune garçon qui représente la fiancée absente. Le muphti prononce quelques paroles sacramentelles, et on lui apporte un plat sur lequel est du *henné* délayé dans de l'eau. L'époux tend la main au muphti, qui la prend, la ferme comme pour la mettre en mesure de donner un coup de poing, puis avec son index glisse dans ce poing fermé une boulette de *henné* qu'il fixe sur la paume de la main. Retirant ensuite le doigt de cet étau vivant et prenant une seconde boulette de la même pâte, il s'en sert pour coller en quelque sorte le pouce de l'époux sur le poing toujours fermé. Il enveloppe la main ainsi empâtée dans un mouchoir qu'il roule autour du poignet à plusieurs reprises, et,

abandonnant l'époux, il procède de la même manière avec la main du jeune garçon. La cérémonie est alors achevée, les rites sont accomplis, le mariage est célébré. Emina, qui est demeurée à quelques toises de là, parfaitement étrangère à tout ce qui s'est passé, n'est plus la jeune fille de tout à l'heure; elle est femme, elle a un mari, un maître, et le muphti s'en va souper. Pendant ce temps, deux jeunes filles ont préparé la couche nuptiale avec tous les témoignages extérieurs de respect qu'exige un semblable autel. En posant à terre le matelas, elles se sont inclinées; en plaçant les oreillers, elles se sont agenouillées; en étendant les draps, elles ont baisé la terre; en défaisant la couverture, elles ont recommencé à s'agenouiller et à se prosterner. Ceci achevé, elles quittent la chambre à reculons et vont chercher Emina, qu'elles conduisent au lieu du sacrifice, dans les bras de son heureux époux.

On me pardonnera de ne point suivre pas à pas, comme je l'ai fait jusqu'ici, Emina à partir de ce moment suprême. La petite bergère heureuse et innocente a cessé d'exister. On va faire connaissance avec la jeune femme esclave, avec ces agitations, ces tristesses de la vie de harem qui sont le vrai sujet de notre récit. Comment la première phase de son existence avait-elle préparé la fille d'Hassan à la seconde? Avant de répondre et d'aller plus loin, il faut dire quelques mots de la famille dans laquelle Emina devait vivre désormais.

V.

J'ai dit qu'Hamid-Bey avait une première femme, que cette femme avait été d'abord sa belle-sœur, qu'elle était plus âgée que lui, et qu'elle ne lui donnait plus d'enfans depuis cinq ans. Il ne faudrait pourtant pas en conclure qu'Ansha fût une vieille femme, dépouillée de toute beauté. Ansha avait peut-être passé la trentaine, mais elle était encore fort belle, plus belle qu'elle ne l'était à quinze ans, beaucoup plus belle qu'Emina. Elle était grande et puissante, mais point obèse ni lourde. Elle était belle de la beauté de Junon, et c'est une beauté qui a son prix. Ses grands yeux noirs, largement fendus en amande, avaient conservé tout le feu de la jeunesse et de la passion. Son nez aquilin donnait à son visage cette expression ferme et hautaine qu'on attribue, je ne sais pourquoi, aux impératrices romaines, les plus légères et les moins inhumaines des femmes, si Tacite et Suétone n'en ont pas menti. Il fallait que sa bouche fût bien gracieuse et son sourire bien doux pour tempérer l'expression impérieuse de ce nez et de ce regard; mais, quelque difficile que fût l'entreprise, la bouche et le sourire d'Ansha étaient en mesure de la mener à bonne fin. Un teint éblouissant complétait cette beauté,

devant laquelle les charmes d'Emina pâlissaient un peu; mais cette beauté si fière était bien connue d'Hamid-Bey, et si bien connue qu'il ne la reconnaissait plus du tout. Ansha avait cessé d'être belle aux yeux de son seigneur, et elle le savait. Aussi, lorsque sa stérilité lui en fournit un prétexte (s'il est permis d'appliquer l'épithète de stérile à une femme qui avait eu huit enfans), elle s'empressa de faire remarquer au bey qu'il avait besoin d'une femme plus jeune qu'elle, se réservant ainsi la consolation de se dire et de dire à ses amies : — C'est moi qui l'ai voulu; Hamid-Bey ne se fût jamais décidé de lui-même à me donner une rivale.

Quoiqu'elle ne fût plus belle aux yeux de son mari, Ansha n'était pourtant pas sans influence sur son esprit. Elle possédait les titres de la partie la plus considérable des biens de Hamid, c'est-à-dire qu'elle était légalement en possession de la maison, des meilleures terres et des troupeaux du bey, celui-ci les ayant hérités de son frère aîné, qui, pour se mettre à l'abri de certains accidens politiques dont il était menacé, avait placé sur la tête de sa femme le plus clair de ses propriétés. Hamid-Bey, lui, n'avait jamais rien eu à démêler avec la politique, mais il avait en revanche des créanciers qui, n'étant pas les créanciers de sa femme, ne pouvaient faire vendre ses biens. Hamid avait donc besoin d'Ansha : première cause d'influence. En second lieu, il est juste de reconnaître qu'Ansha était ce qu'on appelle dans un certain monde une femme supérieure. Elle avait une forte tête, et c'était merveille de voir comment, sans quitter le coin de son ottomane, elle savait à point nommé le moment où tel ami d'Hamid-Bey était en fonds, où tel créancier perdait patience, où tel débiteur se trouvait en mesure de s'acquitter. Elle avait rendu à son mari des services signalés en lui fournissant de précieux renseignemens; aussi avait-il coutume de dire à ses amis : — Ansha sait où est l'argent de tout le monde, et personne ne la surpasse dans l'art de trouver des fonds.

Ainsi cuirassée, Ansha n'avait rien à craindre de la rivalité d'Emina, et d'autant moins qu'elle se souciait fort peu du cœur de son bey. Il lui suffisait d'être et de demeurer maîtresse au logis, et c'était elle-même qui avait conseillé à son mari d'épouser la fille d'Hassana, en l'assurant que c'était le seul moyen pour lui de rentrer dans sa créance ou d'en obtenir l'équivalent. Il faut avouer néanmoins que, tout en étant sans crainte au sujet d'Emina, Ansha ne l'aimait guère. Elle la dédaignait comme une enfant sans conséquence, n'ayant d'autre mérite que sa beauté délicate et fragile; or les femmes de la trempe d'Ansha n'aiment pas ce qu'elles dédaignent, et ce n'est qu'en se rendant redoutable qu'on parvient à éveiller leur intérêt. Emina était loin de se douter de cette vérité philosophique,

et elle espérait au contraire gagner les bonnes grâces de sa devancière par sa soumission et son humilité. Elle faisait fausse route, la pauvre petite, mais ce ne devait pas être la dernière fois.

Si le fameux adjectif d'*incomprise* peut s'appliquer à une femme quelconque, c'est bien assurément à Emina. Il est juste de reconnaître cependant que sa rivale la comprit mieux que personne. A peine eut-elle, du haut de sa suprématie, jeté un regard scrutateur sur les traits réguliers, mais délicats d'Emina, dont les yeux, si limpides malgré leur expression de timidité, se fixaient calmes et sereins sur tous ceux à qui elle avait affaire, qu'Ansha se dit : — Il y a dans cette petite quelque chose que je dois surveiller. — Elle remarqua aussi qu'Emina pâlissait plus souvent qu'elle ne rougissait, ce qui, nous le savons, nous autres civilisés, ne dénote après tout qu'une anomalie dans le système de la circulation du sang. Ansha n'avait pas lu Bichat, et elle conclut de son observation qu'Emina sentait avec plus de force que cela n'était à souhaiter dans sa position. Elle s'appliqua donc à étudier la nouvelle venue, et cette étude eut les résultats les plus satisfaisans. — S'il y a quelque chose de singulier dans cette enfant, se dit-elle, ce n'est rien du moins dont je doive m'inquiéter. Elle n'est bonne à rien, elle ne sait pas se faire valoir, elle ne songe pas même à flatter ceux à qui elle a bonne envie de plaire; elle n'aura jamais la moindre influence sur Hamid-Bey, et elle demeurera toujours en mon pouvoir. — Ansha était donc rassurée, mais non radoucie. Elle allait jouer avec Emina comme le chat joue avec l'oiseau captif, et lorsqu'elle jugerait le moment favorable, elle l'achèverait d'un coup de dent.

Les deux enfans du premier lit d'Ansha, deux jeunes gens de seize à dix-sept ans, avaient leurs entrées dans le harem, où leurs épouses demeuraient en assez bonne harmonie sous la présidence d'Ansha. Ces deux couples ne méritent pas d'être présentés au lecteur, et une simple mention honorable est tout ce que je puis leur accorder. Venaient ensuite les cinq enfans d'Hamid et d'Ansha. C'était d'abord une jeune fille de treize ans, jalousant à double titre Emina, — premièrement parce que c'était la rivale de sa mère, — en second lieu parce que sans être ni son aînée, ni la fille d'un bey, elle avait trouvé un bey pour mari, tandis qu'elle, issue d'une noble famille et parfaitement en âge d'être établie, attendait encore le bey qui n'arrivait pas. Puis c'étaient deux garçons de dix à onze ans, insupportables comme le sont tous les garçons de cet âge en Turquie, traitant leur mère et toutes les femmes du harem comme les dernières des esclaves, se glissant à toute heure dans toutes les chambres sans qu'on eût le droit de les envoyer promener. Venait encore une petite fille assez douce et assez gentille jusque-là (elle

n'avait que huit ans), mais qui commençait pourtant à ouvrir les yeux sur sa propre importance, et menaçait par conséquent de devenir sous peu aussi désagréable que sa sœur aînée. Enfin le *Benjamin* d'Ansha (c'était d'ailleurs son nom) entrait dans sa sixième année. Il était gâté au possible, mais son charmant naturel avait tenu bon contre les cajoleries sans fin, les monceaux de dragées et les flatteries colossales que chacun lui prodiguait. Le petit bonhomme se prit tout d'abord d'un goût effréné pour Emina, qui ne le gâtait pas, mais qui en revanche l'aimait fort, ce dont il eut la malice de s'apercevoir et de lui savoir gré. La mère lui pardonna ce penchant dépravé, elle se félicita même de ce qu'il lui fournissait un prétexte pour commencer les hostilités contre Emina, qui, disait-elle, s'efforçait de lui enlever le cœur de ses enfans. Hamid-Bey lui-même ne pourrait lui refuser son appui dans cette lutte toute maternelle.

Au-dessous des grandes dames et des filles du bey, il y avait dans le harem tout un monde d'esclaves de couleurs diverses, tenues en respect par l'autorité d'Ansha. Une fille d'Afrique, au teint luisant et noir comme l'ébène, aux formes puissantes et rebondies, au sourire grimaçant, se plaignait hautement du joug détesté, qu'elle ne subissait pas moins. Une Circassienne aux joues roses et aux yeux bleus, au nez tant soit peu camard, aux contours frêles et délicats, intriguait de toutes ses forces depuis son entrée dans le harem contre ce pouvoir illimité, qu'elle n'avait su pourtant ni miner ni contrebalancer. Seule, une *Abassa* (Abyssinienne) au teint olivâtre mais uni, aux traits larges mais réguliers, aux yeux noirs bien fendus et parfaitement veloutés, acceptait sans murmure, faute d'intelligence et d'énergie, la monarchie absolue telle qu'Ansha l'avait établie. C'était vers Hamid que gravitaient tous ces astres, c'était à lui que s'adressaient tous les regards partis de ces prunelles noires ou bleues; mais Hamid lui-même subissait la royauté qu'il avait créée, et ce n'était qu'à la dérobée, et pendant l'absence d'Ansha, qu'il osait payer de quelques faveurs insignifiantes les agaceries sans nombre dont il était l'objet.

Une jeune fille tout récemment descendue de ses montagnes et jetée sans instruction préalable dans un pareil guêpier (que l'on me pardonne cette expression vulgaire) devait se sentir mal à l'aise. Par bonheur pourtant, Emina n'apprécia pas tout d'abord à leur juste valeur tous les embarras de sa position. Selon elle, Ansha était une mère de famille, jusque-là maîtresse absolue dans le harem, et qui ne pouvait voir sans peine qu'on lui eût donné une rivale dans l'affection de son seigneur. Son bon sens lui apprit cela, mais rien que cela, et son bon cœur lui suggéra la pensée d'adoucir autant qu'il

était en elle des regrets si légitimes en occupant la plus petite place possible dans cette affection si vivement convoitée. Ce plan était excellent sans doute; il n'avait qu'un tout petit défaut, celui d'être impraticable.

Et d'abord, les regrets d'Ansha n'étaient pas, comme Emina le pensait, de nature amoureuse, puis Ansha n'était pas d'humeur à agréer les adoucissemens qu'Emina lui réservait. Enfin la pauvre fille présumait vraiment trop de ses propres forces, quand elle se promettait d'éviter le combat et de ne pas disputer à sa rivale le cœur de leur époux. Ces combats-là sont dans la nature des choses, et il n'appartient à personne de les refuser. Les enfans d'Hamid étaient, aux yeux d'Emina, des personnages sacrés auxquels elle ne se permettait pas de trouver le plus petit mot à dire; mais cette fois encore l'abnégation était exorbitante, et devait nécessairement faire place à une appréciation mieux justifiée. Les deux plus jeunes conservèrent leur place dans le sanctuaire qu'Emina avait élevé tout exprès pour eux, mais les deux aînés en furent expulsés. Quant aux esclaves, Emina ne s'en occupa que pour tâcher de ne pas leur rendre la vie plus dure que cela n'était absolument indispensable. De leurs prétentions et de la haine que ces créatures lui avaient vouée à première vue, elle n'en conçut pas le plus léger soupçon. La négresse était la seule qui éprouvât quelque sympathie pour sa nouvelle maîtresse, sympathie qui n'était peut-être, après tout, qu'une forme de sa perpétuelle révolte contre la tyrannique Ansha. La Circassienne enveloppa dans ses toiles d'araignée la seconde comme la première épouse; quant à l'Abassa, elle subissait sans résistance l'impulsion donnée par sa maîtresse, et cette impulsion n'était pas favorable à Emina.

Je n'ai rien dit encore de la grand'mère d'Hamid-Bey, de celle qui avait reçu Emina sur le seuil du harem. C'était une bonne vieille dame qui ne se mêlait plus des intrigues féminines, et qui eût souhaité de bon cœur en préserver Emina: elle ne l'essaya pourtant pas, tant l'entreprise était hérissée d'obstacles; elle se contenta de témoigner quelque tendresse à la pauvre enfant, sans se constituer ni son champion ni sa protectrice, ce qui était, après tout, la meilleure marche à suivre dans l'intérêt même d'Emina. Aussi la jeune femme s'attacha-t-elle profondément à cette prudente amie.

Tels étaient les habitans du harem. Il en est un cependant qui était appelé plus qu'aucun autre à exercer une influence décisive sur la destinée d'Émina. C'était Hamid-Bey lui-même. Quels rapports allaient s'établir entre le bey et sa jeune femme? Nous savons qu'Emina n'avait jamais vu le bey avant le soir de ses noces, et Hamid-Bey n'était pas plus avancé en ce qui la concernait. La première impres-

sion que la beauté de sa jeune épouse produisit sur lui fut tout à fait à son avantage. Malgré le badigeonnage et les mouches de papier doré, qui ne produisent pas sur les Turcs le même effet que sur nous, Emina était réellement jolie, et devait surtout le paraître à un homme blasé sur la beauté non moins réelle, mais complétement opposée d'Ansha. Hamid vit d'abord dans sa jeune femme un joli hochet, un meuble élégant, qu'il avait acheté, comme on dit, *chat en poche,* et la satisfaction qu'il éprouva du marché conclu tourna à la plus grande gloire d'Ansha, instigatrice de ce mariage. — Ansha a un tact extraordinaire pour les bons marchés, se dit Hamid; décidément je ne puis mieux faire que de m'en rapporter à elle lorsqu'il s'agit de vendre ou d'acheter.

Quoique fort ignorante en choses de cœur, Emina eut comme un vague soupçon du jugement que son mari portait sur elle, et, quoique accoutumée à ne compter pour rien dans sa propre famille, ce jugement marital, confusément pressenti, lui causa une impression pénible. Les Turcs ont des manières fort douces avec leurs femmes; mais cette douceur extrême témoigne trop qu'ils ne les considèrent que comme des enfans auprès desquels il ne faut pas apporter les soucis et les préoccupations que l'on partage avec ses semblables. Hamid complimenta sa jeune femme sur ses petites mains, sur ses pieds mignons, sur sa taille souple et gracieuse, sur son gentil sourire, et ces complimens causèrent à la pauvre Emina un malaise indéfinissable. Il ne lui dit pas un mot d'amour, il ne s'informa pas de ce qu'elle avait éprouvé en quittant sa vallée, de l'effet qu'avait produit sur elle sa nouvelle maison. Il ne lui parla ni de son père, ni de sa belle-mère, ni de son frère, ni de lui. Non, non, rien que des complimens, accompagnés d'un regard et d'un accent fort gracieux sans doute, parfaitement conformes, à coup sûr, au code de la galanterie musulmane, mais qu'Emina eût souhaité ne jamais voir ni entendre. Elle ne comprenait pas nettement d'où lui venait ce mécontentement, mais elle savait que ce regard, cet accent, et les complimens même dont ils étaient comme les préludes lui causaient une souffrance bien positive.

Plus tard, lorsqu'elle vit son mari auprès d'Ansha, et qu'elle remarqua l'air sérieux avec lequel il l'entretenait d'affaires, elle se prit à regarder d'un œil d'envie l'espèce d'affection que sa rivale inspirait à son époux. « Il ne la regarde pas avec cette expression qui me fait monter le sang au visage et courir un frisson dans la moelle des os, » se dit-elle, et en effet il y avait dans la manière d'être d'Hamid pour Ansha comme un reflet lointain, quelque chose de celle de Saed pour Emina : c'était l'expression de la confiance, de l'estime et de la déférence. La source de ces sentimens n'était pas la

même chez les deux musulmans; mais la pensée d'Emina n'allait pas aussi loin. Elle ne se rendait pas même compte de la ressemblance, mais elle la sentait. Hamid entrait-il dans le harem, l'air sombre et préoccupé : si Ansha s'y trouvait, il la prenait à part, causait quelques instans avec elle à voix basse et paraissait aussitôt soulagé. Si au contraire Ansha était absente, Hamid la cherchait du regard, après quoi, poussant un soupir ou faisant un geste d'impatience, il prenait un air riant de commande et se mettait à débiter des fadaises à Emina. Évidemment ni son esprit ni son cœur n'étaient de la partie, et quoique je ne puisse dire ce qu'il faisait de son cœur, je sais bien que son esprit était auprès d'Ansha. — Je dois être pour lui une source d'ennui et d'aversion, se disait Emina, puisqu'il juge nécessaire de se contraindre avec moi, et je vois bien que son perpétuel sourire en me parlant ne part pas d'un cœur satisfait! — Et en cela elle se trompait, car Hamid-Bey savait se plaire dans la société des femmes lors même qu'il ne les honorait pas de beaucoup d'estime.

Mais elle, Emina, qu'éprouvait-elle pour cet époux improvisé qui était venu brusquement couper court aux rêves de ses treize ans? Le premier regard qu'elle avait levé sur Hamid lui avait appris qu'il était beau, plus beau que le joli Saed; le second l'avait convaincue que la porte de communication entre la pensée et l'organe extérieur de la vue était pour elle fermée à double tour. Elle avait essayé de percer le voile tendu derrière sa prunelle; mais son propre regard s'était émoussé à la peine, et la communication n'avait pas été établie. Hamid avait pourtant remarqué la fixité du regard d'Emina s'efforçant de pénétrer le sien, et cette remarque avait amené sur ses lèvres ce sourire terne et froid qui faisait tant de mal à la petite.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, Emina? lui avait-il dit. Trouves-tu en moi quelque chose qui te déplaise? Mon teint est-il trop brun, mon front trop ridé? Tu as le droit d'être difficile, toi dont les joues sont si fraîches et le front si uni!

— Je ne regarde ni la couleur de ton visage ni les plis de ton front, seigneur, et je ne suis pas assez sotte pour y trouver à redire.

— Tant mieux s'il en est ainsi, reprit le bey, car avec la meilleure volonté du monde il m'eût été impossible d'y rien changer.

— Il est beau, se dit-elle lorsqu'il se fut éloigné, mais il ne me plaît guère. J'éprouve en sa présence de l'embarras et de l'impatience. Ah! mon pauvre Saed, que tu étais différent! Comme je me sentais à l'aise et paisible auprès de toi!

C'est une vérité bien connue que nulle femme n'éprouve impunément auprès d'un homme de l'embarras ou de l'impatience, sur-

tout si cet homme est beau, et si elle ne peut se soustraire à sa présence. Emina n'échappa point à la loi commune. Peu à peu l'image du froid et moqueur Hamid s'empara exclusivement de sa pensée. Son sourire lui faisait toujours mal, et pourtant elle éprouvait le besoin de souffrir de ce mal, et à peine était-elle seule, qu'elle se demandait si ce sourire ne disparaîtrait jamais. Elle imaginait cent moyens de le mettre en fuite, et elle eût voulu se retrouver en présence de celui dont le cœur lui semblait une énigme qu'il eût été beau de deviner. Elle arrangeait dans son imagination des circonstances extraordinaires qui devaient la mettre en possession de cette clé introuvable, lui ouvrir les portes du palais mystérieux, l'initier à des secrets précieux. Que pense-t-il? que pense-t-il de moi? Pourquoi me traite-t-il toujours comme une enfant? Pourquoi est-ce Ansha toute seule qui connaît ses pensées? Pourquoi n'est-il sérieux qu'avec elle, et qu'ai-je donc de si risible, qu'il ne puisse me regarder comme il la regarde? A force de se répéter tous les jours ces questions, il arriva qu'Hamid devint l'unique objet de ses rêveries et de ses rêves, et que Saed lui-même fut presque oublié. Elle ne s'en souvenait que pour comparer son regard attentif et passionné au regard sans âme qu'Hamid lui réservait.

Une fois cependant l'occasion se présenta pour Emina d'occuper enfin la position qu'elle ambitionnait; mais cette occasion, elle ne sut pas la saisir. Un jour qu'Hamid, resté seul avec elle, avait épuisé le vieux thème de ses petites mains, de ses pieds mignons, de ses roses et de ses lis, il s'avisa, après un silence embarrassant pour tous les deux, de la questionner sur son enfance, sur les lieux qu'elle parcourait avec son troupeau, et sur la manière dont elle passait son temps.

— Tu devais bien t'ennuyer, pauvre petite, de n'avoir personne à qui parler? Tu devais avoir peur aussi, la nuit, toute seule, dans ces montagnes? N'as-tu jamais rencontré de loup?

— Plus d'une fois, seigneur, mais je n'ai jamais eu peur.

— En vérité? Et d'où te vient ce beau courage? Te crois-tu de force à terrasser un loup? Avec ces petites mains, ce n'est guère croyable.

Et les petites mains et les pieds mignons allaient rentrer en scène, si Emina, qui comprit le danger, ne l'eût conjuré en ajoutant : — Je n'avais pas peur, parce que je savais que Dieu était auprès de moi.

— Tu le savais, dis-tu? Tu es bien savante en ce cas! Et qui donc t'avait appris de si belles choses?

— Personne que Dieu lui-même. Je savais qu'il était auprès de moi, parce que j'avais entendu sa voix.

La superstition est si naturelle et si générale en Orient, qu'en en-

tendant ces mots, Hamid-Bey, qui n'était rien moins qu'un illuminé, s'imagina qu'Emina avait des visions, et qu'elle était tant soit peu prophétesse. — Je savais bien que cette petite n'était pas comme tout le monde, — se dit-il en ouvrant de grands yeux; puis il ajouta tout haut : — Tu avais entendu la voix de Dieu? En vérité! Et quand? Et que te dit-il?

Emina pouvait en ce moment établir son empire plus solidement qu'Ansha n'avait assuré le sien : elle n'avait qu'à confirmer son bey dans sa méprise, ou seulement à ne pas la détruire; mais Emina ne comprenait rien ni à sa position, ni au caractère de son mari, et elle ne se douta seulement pas qu'elle touchait au but de tous ses efforts. Elle se hâta donc de répondre : — Quand je dis que j'ai entendu la voix de Dieu, je ne prétends pas l'avoir entendue comme j'entends la tienne, noble seigneur. Dieu parlait à mon cœur, et je savais que cette voix était la sienne, parce qu'elle me disait des choses qui ne pouvaient venir que de lui.

— Hum! se dit Hamid rassuré et refroidi, ce ne sont après tout que des enfantillages; elle ne doit pas avoir la tête bien forte.

— Au reste, ajouta Emina, qui ne se doutait aucunement de l'impression qu'elle venait de produire, la voix de Dieu ne s'adressait pas à moi seule, et je voyais bien que les animaux étaient aussi favorisés que moi.

— Elle est tout à fait divertissante, cette petite, pensa Hamid, et sa physionomie, jusque-là assez attentive, prit tout à coup et d'une façon si brusque son expression habituelle de moquerie, qu'Emina devint muette comme la tombe. — Tu ne dis plus rien? dit le bey après un moment de silence. Tu n'as plus d'histoires à me conter? C'est dommage, car elles sont assez drôles; mais tu en trouveras d'autres, j'espère. Où donc est Ansha?

Ansha n'était pas loin; elle attendait avec impatience dans la pièce voisine la fin d'une conférence dont la durée commençait à l'inquiéter. A peine son nom eut-il été prononcé (Ansha avait l'habitude d'écouter aux portes), qu'elle se hâta de paraître. Un coup d'œil aussi rapide que perçant lui apprit qu'elle n'avait rien à craindre, et Hamid ayant laissé entendre qu'il désirait causer avec elle, Emina, qui comprenait ce genre d'insinuation à demi-mot, se retira en silence.

Cette fois l'entretien des deux époux roula sur Emina. Hamid avoua qu'elle lui paraissait singulière, et qu'il ne savait trop si son cerveau n'était pas un peu dérangé; il s'enquit naïvement près d'Ansha si elle n'avait pas fait la même remarque. Ansha l'avait faite, qu'on n'en doute pas. Elle prit un air hypocrite qui lui alla fort bien, et elle avoua en soupirant que cette enfant ne répondait pas exactement à l'idée qu'elle s'en était formée. Elle avait des distractions nom-

breuses, et passait la plus grande partie de la journée à rassembler des touffes d'herbes sèches ou à effeuiller des bouquets de fleurs flétries. — Je lui ai proposé, ajouta Ansha, de faire des confitures de coing et de mûres, de la pâte de noix et du sirop de raisin : elle s'y est prêtée d'assez bonne grâce; mais hélas! je n'oserais jamais présenter à ta seigneurie le résultat de son travail, les servantes elles-mêmes n'en ont pas voulu, et cependant elle a usé plus de miel que je n'en emploie dans le courant d'une année. (Hamid était à la fois gourmand et économe.) Je croyais que cette petite m'aiderait à préparer tes sucreries et qu'elle te ferait économiser ce que te volent tes servantes; mais elle ne sait rien faire que regarder les étoiles et se tenir auprès de sa fenêtre ouverte pour respirer le grand air, qui, dit-elle, lui fait du bien. Après tout, peu importe qu'elle possède ou non certains talens que je puis exercer à sa place. Je me fatigue quelquefois, mais c'est pour ton service, et cette fatigue m'est plus douce que le repos. Quant à Emina, tu l'as prise afin d'en avoir des enfans, et pourvu qu'elle t'en donne, le reste importe peu; mais aurons-nous bientôt ce bonheur, cher seigneur? Dois-je préparer la layette? car Emina ne saurait comment s'y prendre, et je m'en félicite; je tiens à soigner et à parer son enfant comme s'il était à moi.

— Rien ne presse, répondit le bey légèrement piqué; Emina est encore très jeune, trop jeune, et il est probable qu'il nous faudra attendre quelque temps encore.

— Tu es plus patient que moi, noble Hamid, car chaque jour qui s'écoule sans te donner (permets-moi de dire sans *nous* donner) d'enfant me semble un jour perdu pour notre bonheur à tous. Et Anife, et Ismaël, et Aassan, et jusqu'à Fatma et à Benjamin, tous ces enfans souhaitent de si bon cœur avoir un petit frère! Oh! le jour où Emina comblera tous ces vœux, je l'aimerai bien!

— Pauvre bonne Ansha! répondit le bey ému jusqu'aux larmes; je sais bien que tu n'as de soucis que les miens! Aussi es-tu et seras-tu toujours ma bien-aimée, quelque sacrifice que je sois d'ailleurs obligé de faire à ma famille et à ma parenté.

L'arrivée des enfans coupa court à ces tendres épanchemens, et la vue de ses cinq rejetons aida peut-être Hamid à endurer patiemment le retard qu'apportait Emina à l'arrivée du sixième.

Il n'y a en toutes choses, dit-on, que le premier pas qui coûte, et lorsque le premier pas n'a rien coûté, les suivans se succèdent à plus forte raison avec une incalculable rapidité. Ansha avait évité jusque-là de se placer officiellement entre le bey et sa jeune épouse; mais, à partir de ce jour, elle profita de la liberté qu'Hamid, en la questionnant sur le compte d'Emina, venait de lui accorder implicitement. Dès-lors elle répondit sans même attendre les questions.

— Emina est une bonne fille, disait-elle par exemple, et elle n'a que de bons sentimens envers mes enfans; mais je voudrais qu'elle s'abstînt de tenir toute sorte de propos étranges aux deux plus jeunes, qui sont devenus indomptables depuis qu'elle s'en occupe. — Et Hamid répondait qu'en effet Emina devait laisser les deux enfans sous la direction de leur mère, et qu'elle avait grand tort de se mêler de leur éducation. La négresse avait-elle cassé une tasse ou un verre en cristal (sortes d'accidens auxquels Hamid se montrait plus sensible qu'on n'était en droit de l'attendre), Ansha remarquait tout simplement que depuis l'avénement d'Emina la négresse empirait de jour en jour, assurée qu'elle se sentait de la protection de sa jeune maîtresse. — J'hésite maintenant, ajoutait-elle, à me mêler du gouvernement du harem, car je m'aperçois qu'Emina prétend l'exercer exclusivement, et pour rien au monde je ne voudrais lui déplaire; mais il me semble, seigneur, que tu étais satisfait de la manière dont ta maison était tenue lorsque le soin m'en était confié, et je voudrais, dans ton seul intérêt, que les choses marchassent comme par le passé sous la nouvelle dame du logis. — Hamid s'empressait alors de l'assurer qu'il n'avait jamais songé à la dépouiller d'une autorité qu'elle exerçait avec tant de supériorité, et la suppliait de défendre ses droits contre la nouvelle venue. Y avait-il une tache sur un coussin de l'ottomane ou un accroc aux rideaux des fenêtres, c'était Emina qui avait versé une tasse de café sur le coussin ou arraché le rideau en ouvrant brusquement la fenêtre. Un cheval était-il fourbu, Emina aimait tant à galoper! En un mot, tout accident fâcheux, toute révolte intérieure, tout dommage, tout dégât était le fait d'Emina.

Il ne faudrait pas croire, en jugeant les mœurs orientales d'après les mœurs européennes, qu'Ansha se flattât un seul moment d'attirer sur sa jeune rivale la mauvaise humeur et les mauvais traitemens du seigneur Hamid. Il n'y a peut-être pas un seul Turc qui se permette de maltraiter une femme, et je connais des femmes de toutes les classes de la société musulmane qui tirent leurs maris par la barbe sans que ceux-ci usent de représailles sur la chevelure de celles-là. On pourrait remplir un volume d'anecdotes curieuses qui témoigneraient du respect et de la condescendance du sexe fort envers le sexe faible : je n'en rapporterai que deux. Pendant que j'étais à Constantinople, le gouvernement de la Sublime-Porte imagina de reléguer les femmes de mauvaise vie dans un vaste édifice où les amateurs chrétiens étaient invités à aller faire leur choix, à la condition qu'avant d'emmener l'une des recluses, l'acquéreur déposerait une légère somme et s'engagerait à garder son acquisition au moins pendant quelques mois. Tout avait été prévu par la loi, et le loge-

ment destiné à ces dames était prêt; il ne s'agissait plus que de les y parquer. En traversant une des rues de Péra, je fus arrêtée par un rassemblement d'une vingtaine de personnes attroupées autour d'un *gavas* (sorte de garde urbaine) qui pérorait pour persuader à une négresse de se laisser conduire dans le palais qui l'attendait, et où elle trouverait tous les agrémens imaginables. La négresse ne répondait que ces mots : « Tuez-moi plutôt! » et elle sanglotait. Et le *gavas* de recommencer ses descriptions fantastiques et enthousiastes du bon lit, de la bonne chère, des beaux vêtemens, de la pipe sans cesse allumée, du café coulant à grands flots, de toutes les délices qui feraient de cette prison un vrai paradis. J'assistai à la discussion pendant près d'une demi-heure, et lorsque je continuai ma route, rien n'était encore décidé. Je demandai pourtant à une espèce de valet de place qui m'accompagnait pourquoi le *gavas* perdait son temps à convaincre la négresse, au lieu de l'emmener de force à sa destination. — Une femme! me répondit-il complétement scandalisé de ma question, et je commençai à soupçonner que les Turcs ne sont pas aussi butors qu'on veut bien le dire en Europe.

La seconde anecdote se rapporte aussi à mon séjour à Constantinople. Une femme d'origine marseillaise, mais mariée à un musulman, avait un procès à je ne sais plus quel sujet; ce que je sais, c'est que ses adversaires fondaient leurs prétentions et leurs espérances sur un document qu'ils avaient déposé entre les mains du juge. Instruite de cette circonstance, la Marseillaise se rend chez le juge et le prie de lui donner connaissance de ce titre. Rien de plus juste. Le juge prend le papier et se met en mesure d'en donner lecture à la dame; mais à peine a-t-il fixé ses lunettes sur son nez, que la dame s'élance, lui saute à la gorge, lui arrache le papier, le met dans sa poche, fait sa révérence et sort tranquillement en traversant le vestibule, rempli de soixante esclaves ou serviteurs. La Marseillaise défia ses adversaires de produire aucun document écrit en leur faveur, et elle gagna son procès. Quand on me raconta cette histoire, je fis remarquer que le juge était sans doute gagné par la Marseillaise, puisqu'il lui eût été on ne peut plus facile, s'il l'avait voulu, de la faire arrêter par ses gens et de lui enlever le papier qu'elle avait dérobé avec tant d'effronterie. On me répondit encore : « Une femme! »

Ansha se contentait donc de mettre obstacle au développement de l'amour d'Hamid pour sa jeune femme, et en cela elle réussit passablement. Hamid demeura à l'égard d'Emina tel qu'il était le jour même de ses noces, poli, souriant; mais de progrès dans son affection, la pauvre enfant n'en fit guère. J'ai dit que les façons glaciales et moqueuses du bel Hamid causaient à Emina un malaise doulou-

reux, dont l'effet déplorable était de comprimer en elle tout élan de passion ou seulement même de tendresse. Les dehors d'Emina étaient encore plus froids que ceux d'Hamid, car pour celui-ci Emina était toujours une femme, et une très jolie femme encore, tandis que pour elle Hamid n'était qu'un maître, et la différence du sexe ne faisait qu'ajouter à l'embarras qu'il lui causait. Hamid passait-il, en souriant d'un air protecteur, la main sous le menton d'Emina, celle-ci se redressait soudain, pâlissait et rougissait, dévorant les larmes qui roulaient dans ses yeux.

Étant entré un jour à l'improviste dans la pièce où la famille se rassemblait d'ordinaire, Hamid trouva Emina à demi couchée par terre au milieu des enfans, riant aux éclats et jouant avec eux. — Bon! dit-il, les trois enfans s'amusent; continue, Emina, c'est ainsi que j'aime à te voir. — Mais la jeune fille folâtre avait disparu, et la jeune femme décontenancée avait pris sa place. Elle se leva brusquement, repoussa les enfans et se tint un instant debout devant Hamid sans rien dire; puis, s'apercevant qu'il la considérait avec étonnement, elle fit volte-face et courut se cacher dans les profondeurs du harem. Alors, se voyant seule et réfléchissant à ce qui venait de se passer, elle fondit en larmes. — Suis-je assez malheureuse! s'écria-t-elle en sanglotant, et faut-il que tout tourne contre moi! Pourquoi suis-je si craintive, et Dieu lui-même m'a-t-il oubliée? Que doit penser de moi le noble Hamid? Sans doute il croit que je ne l'aime pas, qu'il me déplaît, que je suis une enfant capricieuse et d'un mauvais caractère... Que ne puis-je me montrer une fois à lui telle que je suis, ou du moins telle que j'étais, car je ne me reconnais plus! Si j'osais lui dire, ce qui est vrai pourtant, que je suis malheureuse de son absence, que je pense à lui nuit et jour, que le bruit de ses pas me fait battre le cœur, peut-être comprendrait-il combien je l'aime et m'adresserait-il un de ces doux regards qui feraient mon bonheur! Ah! si Dieu me venait en aide, si une circonstance imprévue me déliait la langue, que mon sort serait différent!

Et Emina se mit à rêver, à combiner des événemens romanesques et invraisemblables, à bâtir des châteaux en Espagne, sans se douter au prix de quelles épreuves suprêmes la lumière se ferait un jour dans l'âme de son époux.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

(*La 2e partie au prochain n°.*)

LES

JÉSUITES EN CHINE

I. *Voyages et Missions du père Alexandre de Rhodes, de la compagnie de Jésus, en la Chine et autres royaumes de l'Orient*, 1854; réimpression de la première édition de 1653. — II. *Mémoire sur l'état actuel de la Mission du Kiang-nan* (1842-1855), par le R. P. Broullion, de la compagnie de Jésus.

Ce fut dans le courant du XVIe siècle que les missionnaires catholiques pénétrèrent en Chine. Après avoir prêché la foi au Japon, saint François-Xavier, le grand apôtre, vint mourir en 1552 à Sancian, sur le seuil même de ce vaste empire, qui recueillit de ses lèvres expirantes le premier souffle du catholicisme. A sa suite, les vaillans disciples de Loyola se précipitèrent sur cette terre nouvelle, ouverte désormais à leur intrépide génie de propagande. Bientôt on les vit à Pékin, dans l'enceinte même du palais impérial, admis à la cour, et contribuant par leur science et par leurs vertus aux splendeurs naissantes de la dynastie tartare. Les *Mémoires concernant les Chinois* attestent les immenses travaux des jésuites; c'est un monument impérissable de leur séjour dans ce pays merveilleux, que les premiers ils ont fait connaître à l'Europe, et auquel ils ont en même temps porté les premières notions de la civilisation occidentale. Les jésuites cependant furent expulsés du Céleste Empire. L'implacable loi d'exil qui leur ferma successivement l'accès des principaux états européens les poursuivit jusqu'en Chine, et ces vigoureux soldats de Rome durent abandonner la conquête promise à leur drapeau; mais les jésuites, on le sait, ne connaissent point les exils éternels, et leurs milices, parfois dispersées, se sont toujours retrouvées, après les plus terribles orages, debout et prêtes à affronter de nou-

veaux périls. Partout chassés, ils sont rentrés partout. Les voici qui reparaissent en Chine, non plus, comme autrefois, par la grande et libre route qu'avait ouverte à leur ordre la faveur impériale, non plus pour siéger dans les académies de lettrés ou pour diriger les travaux de l'observatoire de Pékin; ce ne sont que de simples missionnaires, franchissant en contrebande les frontières interdites à leur foi, et cherchant à découvrir dans un immense empire les régions fidèles où ils pourront ressaisir la trace, déjà bien effacée, des anciennes prédications. C'est dans la province de Kiang-nan que les jésuites modernes ont entrepris d'inaugurer la nouvelle propagande. L'un d'eux, le père Broullion, vient de rendre compte du résultat de leurs premiers efforts. En même temps la compagnie de Jésus a fait réimprimer, sur une édition qui date de 1653, la narration des voyages accomplis *en la Chine et autres royaumes de l'Orient* par le père Alexandre de Rhodes, de 1619 à 1649. La publication simultanée de ces deux ouvrages fournit la matière de comparaisons intéressantes et de curieux rapprochemens. On se le figure aisément rien que d'après les dates, que deux siècles séparent! Les voyages en Chine, que le moindre touriste peut se permettre aujourd'hui, ne ressemblent guère aux voyages *en la Chine* exécutés au XVIIe siècle. La Chine elle-même, quelque immuable qu'on la suppose, n'est pas demeurée absolument telle qu'elle était il y a deux cents ans. Et les jésuites! On s'attend bien à ne pas trouver dans le père Broullion, notre contemporain, l'exacte copie du père de Rhodes : le même habit ne saurait, à deux siècles de distance, faire le même moine. Le père de Rhodes nous reporte au temps de la première campagne des jésuites dans le Céleste Empire; le père Broullion nous raconte les débuts de la seconde croisade entreprise par les soldats de saint Ignace : ce sont deux périodes également remarquables dans l'histoire du catholicisme et dans la vie de cette compagnie fameuse, dont le nom seul, aujourd'hui encore, passionne les âmes et remue les empires! — Que l'on se rassure pourtant : les deux jésuites dont nous allons suivre les pérégrinations n'ont, en vérité, rien de terrible; ils n'emportent dans leur mince bagage ni manuels de politique ni instrumens d'inquisition. Commençons par le père Alexandre de Rhodes.

I.

En ce temps-là, on ne songeait pas encore à percer l'isthme de Suez, et pour se rendre de Rome dans l'Inde il fallait non-seulement faire le tour de l'Afrique et affronter le cap des Tempêtes, mais encore se rendre par terre jusqu'à Lisbonne. Or ce voyage par terre offrait de grandes difficultés. Parti de Rome, au mois d'octobre 1618, avec la bénédiction du pape Paul V et un très grand nombre d'indulgences,

l'âme fortifiée par un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, le jeune missionnaire traversa en plein hiver les neiges des Alpes, échappa, près de Lyon, à un groupe de calvinistes qui voulaient le jeter dans le Rhône, coupa « allégrement » par le Languedoc, fit son entrée à Saragosse le 1er janvier 1619, et fuyant Madrid, où peut-être on l'eût empêché, en sa qualité de Français, de passer aux Indes, se dirigea en toute hâte sur Lisbonne. Il n'avait pas mis moins de quatre mois et demi pour accomplir cette première partie du voyage. A Lisbonne, il se reposa de ses fatigues. Le père de Rhodes nous fait connaître qu'à cette époque les jésuites possédaient dans la capitale du Portugal quatre maisons « où, dit-il, nos pères travaillent fort utilement en toutes les choses qui sont propres à notre compagnie, laquelle embrasse tout ce qui peut servir au salut des âmes. » L'université de Coïmbre brillait également du plus vif éclat; elle renfermait, lors de la visite du missionnaire, trois cents jésuites, riche pépinière de savans et d'apôtres, d'où la société expédiait par-delà les mers ses inépuisables rejetons.

Le Portugal était alors dans toute sa splendeur. La mer lui appartenait, et avec la mer le commerce du Nouveau-Monde et la propagande catholique. De Lisbonne partaient plusieurs fois l'an les paquebots de la foi chrétienne, avec leurs chargemens de moines pour les églises naissantes de l'Asie. On voyait dans son port, non plus les caravelles du temps de Colomb, ni ces frêles barques sur lesquelles avaient pâli les équipages de Gama, mais de grands et solides vaisseaux, que les progrès de l'art nautique avaient faits dignes de porter le pavillon du Portugal et de commander aux deux Océans. Ce fut sur le navire *la Sainte-Thérèse* que le père de Rhodes s'embarqua le 4 avril 1619. Il y avait à bord quatre cents personnes, parmi lesquelles on comptait six jésuites, trois prêtres et « trois autres qui étudiaient la philosophie. » Le capitaine du navire, François de Lirea, était un personnage de grande condition, car il n'y avait pas pour la noblesse portugaise de profession plus enviée que celle d'officier de marine. Le père de Rhodes se loue beaucoup de son capitaine, qui était fort pieux, assistait au catéchisme après dîner, faisait dire la messe tous les jours, pourvu qu'il n'y eût point de tempête, et présidait aux communions générales, de telle sorte que, suivant l'expression du missionnaire, *la Sainte-Thérèse* semblait être un monastère flottant. — Le 20 juillet, le cap de Bonne-Espérance, ce passage tant redouté, fut doublé sans péril, et l'on célébra une messe solennelle pour remercier la Providence de cette visible marque de protection; mais le 25 survint une tempête qui ne dura pas moins de dix-huit jours, tempête si violente, que les passagers, désespérant de revoir jamais la terre, « ne pensaient plus qu'au paradis. » Les nuages ne furent dissipés que le jour de Sainte-Claire, et sans

doute par une grâce particulière de cette douce patronne. A peine échappé à ce danger, le navire faillit se perdre dans le détroit de Madagascar, puis le scorbut se mit dans l'équipage. Il était temps d'arriver à Goa, où *la Sainte-Thérèse* aborda le 9 octobre 1619, après six mois de traversée.

Le voyageur qui visite aujourd'hui Goa ne peut se défendre d'un profond sentiment de tristesse, lorsque, après avoir remonté la rivière et passé devant la ville neuve, il aperçoit sur sa droite la place où fut le vieux Goa. Ce ne sont que ruines d'églises et de couvens. Trois églises seulement sont encore entretenues. L'une d'elles conserve pieusement le tombeau de saint François-Xavier. Un petit nombre de fidèles, quelques moines viennent prier sous leurs dômes, où l'on voit encore étinceler par intervalles l'or des vieux lambris. Dans un arsenal qui avoisine ces édifices, autrefois splendides, gisent à terre plusieurs canons de bronze du temps d'Albuquerque. J'ai parcouru il y a peu d'années ces espaces désolés où l'on foule à chaque pas de grands souvenirs et où revivent en quelque sorte, à travers la brume de deux siècles, la gloire militaire et les religieuses traditions du Portugal. En lisant dans le récit du père de Rhodes la description de Goa tel qu'il était en 1619, et en me reportant à mes souvenirs de voyage, il me semble que je découvre une ville nouvelle; les églises s'animent et retentissent de chants sonores, de blanches files de moines remplissent les vastes corridors des couvens; l'arsenal se repeuple de soldats, les canons brillent sur leurs affûts; le long du fleuve se presse une population nombreuse qui charge et décharge les navires aux sons cadencés des chants indiens. Ici est le palais du vice-roi, là celui de l'archevêque, — deux puissans personnages, dont l'un envoie ses flottes et l'autre ses missionnaires jusqu'aux rives les plus reculées de l'Asie. Tel était Goa aux yeux du père de Rhodes, ville « pleine de toutes les plus grandes délices de l'Europe et de plusieurs autres qui lui sont propres. » La compagnie des jésuites y possédait trois maisons, érigées sous les auspices de saint François-Xavier, qui prêcha la foi dans trois cents royaumes, accomplit tant de miracles et baptisa plus de trois cent mille chrétiens. Dans son zèle à marcher sur les traces de ce grand saint, le père de Rhodes, tout en se livrant avec ardeur à l'étude de la langue canarine, commença l'exercice actif de son apostolat par « la chasse des enfans païens. » Les rois de Portugal s'étaient réservé le droit de prendre les petits enfans orphelins et de les faire baptiser, puis de les recueillir dans un établissement où on leur enseignait la religion chrétienne. Chaque année, à la Saint-Paul, s'accomplissait la cérémonie du baptême pour les orphelins que les jésuites avaient pu découvrir. Le père de Rhodes en vit ainsi baptiser six cents, ce qui était, dit-il, une assez heureuse chasse. Beaucoup de

conversions à cette époque ne s'opéraient pas autrement; on n'était pas difficile sur le choix des moyens, et les missionnaires catholiques procédaient avec une facilité singulière à la multiplication des chrétiens. Cela expliquerait, indépendamment des miracles de la grâce, les énormes chiffres de conversions dont s'enorgueillissaient les jésuites. — Le père de Rhodes allait donc à la chasse avec la plus sincère dévotion : c'est le plus bel exercice qu'il ait eu à Goa. Peut-être ne verra-t-on dans ce procédé, qui après tout sauve souvent les corps en même temps que les âmes, rien qui ne soit conforme aux sentimens d'humanité comme aux inspirations de la foi la plus vraie; toutefois il est aisé de conclure des récits du père de Rhodes que parfois l'amour du gibier menait trop loin les pieux chasseurs, et qu'on se laissait aller à prendre violemment et jusque dans les bras de leurs mères des enfans qui eussent vécu heureux et aimés au foyer de la famille. Ce n'est pas tout : le père de Rhodes nous confessera que « l'on fait ordinairement grand honneur et beaucoup de caresses à ceux qui sont encore païens, et puis, quand ils sont baptisés, on ne daigne pas les regarder, et de plus, quand ils se convertissent, on les oblige à quitter l'habit du pays, et l'on ne saurait croire combien cela leur est rude. » En racontant ces détails, le missionnaire ne dissimule pas qu'ils lui ont causé un déplaisir bien sensible; aussi ne faut-il pas abuser d'un secret si honnêtement révélé, ni demander un compte trop sévère à ce prosélytisme militant qui, au XVIIe siècle, s'était donné la tâche de conquérir par tous les moyens l'Asie à la foi romaine. N'oublions pas non plus que sur ces terres lointaines, où l'audacieux génie de quelques aventuriers avait enlevé à la pointe de l'épée de si vastes royaumes, il semblait naturel que la croix fût plantée avec une égale audace, et ne nous étonnons pas de voir les premiers missionnaires catholiques, jésuites en tête, apporter dans l'œuvre de la conversion ces allures expéditives et violentes qui trop souvent firent de leur croix une épée.

Le père de Rhodes demeura deux ans et demi à Goa ou à Salset, et le 12 avril 1622 il s'embarqua pour le Japon. Le capitaine du navire étant mort à Cochin, il prit un autre bâtiment sur lequel il eut à essuyer aux abords du cap Comorin une horrible tempête : heureux incident, car tout l'équipage, face à face avec la mort, demanda le baptême. Le cap fut enfin doublé, et le capitaine longea la côte dite de la Pêcherie, ainsi nommée à cause de la pêche des perles. « Ses habitans, dit le père de Rhodes, savent le temps de l'année propre à trouver ces belles larmes du ciel qui sont recueillies et endurcies dans les huîtres. C'est pour lors que les pêcheurs s'avancent en mer sur des barques; l'un d'eux se plonge dedans, attaché sous les aisselles avec une corde, ayant la bouche pleine d'huile et un sac au cou; il va jusqu'au fond et ramasse les huîtres

qu'il trouve, il les met dans le sac, et quand il ne peut plus tenir son souffle, il fait signe, tirant la corde avec laquelle il est attaché. Ceux qui sont au bateau le tirent incontinent en haut; on ouvre les huîtres qui sont dans le sac, où l'on trouve ordinairement plusieurs perles. » C'était à Tutucurin que du temps du père de Rhodes on pêchait les plus belles perles de l'Orient; les Portugais y avaient une citadelle et les jésuites un collége fondé par saint François-Xavier. Un jour, les jésuites furent chassés de leur collége, et avec eux, par un juste châtiment du ciel, les huîtres se retirèrent; plus de perles. Plus tard, les jésuites ayant été réintégrés dans leur collége, les perles revinrent. Du reste, toute cette région était pleine du nom et de la puissance des jésuites; ils avaient des missions dans l'île de Manar, à Ceylan, sur la côte de Coromandel comme sur celle de Malabar, missions que le père de Rhodes, dans son cabotage apostolique, visite successivement, avant de s'embarquer pour Malacca, où il n'arrive que le 28 juillet 1622 à la faveur d'un miracle. Le navire étant échoué en vue du cap Bachado et presque perdu, il eut la pieuse idée de prendre dans un scapulaire un des cheveux de la sainte Vierge et de le plonger dans la mer en le liant avec une longue corde; le bâtiment sortit immédiatement du sable où il était enfoncé, et le lendemain il entrait au port.

La ville de Malacca a subi de nombreuses vicissitudes. Fondée par les Portugais, attaquée et prise par les Hollandais, elle est aujourd'hui au pouvoir de la Grande-Bretagne. Comme Goa, c'est une grandeur déchue; on n'y voit point de ruines cependant : les églises et les couvens sont encore debout, plusieurs édifices remontent au temps de la domination portugaise et rappellent de nobles souvenirs; mais la croix ne surmonte plus les anciens temples, une génération hollandaise et une génération britannique, c'est-à-dire deux générations protestantes, ont peu à peu fait disparaître le catholicisme, jadis si florissant sur cette côte. Puis sont venus les Chinois, qui se sont établis en maîtres dans la ville, et qui forment le gros de la population. Du Portugal et des Portugais, il ne reste plus qu'un petit nombre de familles, dont quelques-unes ont mêlé leur sang avec celui de la race indigène. Lorsque je suis débarqué à Malacca, porté sur le dos d'un Malais (car à la mer basse les canots ne peuvent accoster la plage), j'avais peine à croire que ce port sans vaisseaux, que cette rive presque déserte eussent acquis au XVIIe siècle un si grand renom. Quelques barques de pêcheurs étaient couchées dans la vase, un cypaye ennuyé montait la garde pour l'Angleterre auprès d'une batterie de vieux canons : tout était silencieux et triste. Après avoir franchi un petit pont de pierre, j'entrai dans la principale rue, bordée d'habitations chinoises qui se reconnaissent à leurs boiseries vernissées, à leurs lanternes rondes et au cercueil en bois

de teck qui attend, près de la porte, que le chef de la famille y soit étendu pour le dernier sommeil. Un Portugais qui me servait de guide m'indiqua l'établissement des missions catholiques, et pendant que je cherchais à saisir dans les détails de cet édifice quelques vestiges du passé, je fus distrait par des marchands de joncs, de bambous, de singes, de perroquets. Il n'y a plus d'autre commerce à Malacca. Les Anglais n'ont pas songé à ranimer cette ville morte. Combien était différente la physionomie de Malacca lorsque le père de Rhodes y fit son entrée! Il trouva « une fort belle ville avec une citadelle bien forte et bien garnie, plusieurs églises richement ornées, où la dévotion des peuples était admirable, cinq paroisses seulement, mais de nombreux monastères, enfin le collége des jésuites, rempli de plusieurs grands personnages. » Notre missionnaire vécut neuf mois à Malacca en attendant que le renversement de la mousson lui permît de continuer sa route vers la Chine; il employa pieusement son temps à seconder les jésuites dans leurs travaux à la ville comme à la campagne, et baptisa deux mille idolâtres. Heureuse chasse! comme on aurait dit à Goa. Le père de Rhodes recueillit de son séjour à Malacca les souvenirs les plus agréables : il vante la fécondité du sol, l'abondance et l'excellent goût des fruits, le bel aspect des forêts de cocotiers, et à l'occasion du coco il fait une remarque qui mérite d'être citée. « C'est que pour rendre les cocotiers bien fertiles, il faut que les hommes habitent dessous leurs branches : je ne sais, ajoute-t-il, si c'est le souffle des hommes qui leur sert ou s'il y a quelque secrète sympathie que la nature nous a cachée. » Le père de Rhodes avoue que peu de gens avant lui avaient observé cette chose vraiment admirable : bien peu sans doute l'auront observée après lui; mais pourquoi cette sympathie cachée, cette harmonie mystérieuse n'existerait-elle pas? N'est-il pas vrai que sous le soleil tropical le cocotier a été donné à l'homme par la Providence comme un compagnon presque inséparable, comme un abri qui le couvre de son ombrage, qui le désaltère de son lait, qui l'habille de ses filamens, et qui lui donne son bois, ses feuilles, ses fruits, tout ce qu'il a pour le luxe et la commodité de la vie? Auprès de la plus pauvre case veille le génie tutélaire à l'ombre duquel se repose le père de famille et s'ébattent les enfans demi-nus. Voulez-vous apprécier les richesses d'un village, comptez le nombre de ses cocotiers. J'ai vu une razzia en pays malais; les habitans avaient fui; on ne songeait même pas à brûler leurs misérables cabanes; ce fut aux cocotiers que l'on fit la guerre, et les pauvres arbres, après une longue résistance, tombaient en gémissant sous les coups répétés de la hache. Oui, le cocotier est le bienfaiteur de l'habitant des tropiques, et, rassuré par l'orthodoxie évidente d'une opinion émise par le père de Rhodes, je veux supposer

avec lui cette sympathie secrète qui me permet la reconnaissance, même envers un arbre!

Le père de Rhodes partit enfin pour la Chine. Après avoir heureusement échappé à la poursuite des Hollandais, qui étaient alors en guerre avec le Portugal, il arriva à Macao le 29 mai 1623. Il y avait près de cinq ans qu'il était parti de Rome; il lui avait fallu plusieurs fois changer de navire, s'arrêter presque dans chaque port pour attendre le vent, courir mille dangers, affronter les ouragans, les écueils, les infidèles, les Hollandais enfin, « ces grands ennemis de toute piété » pour aborder aux rives de ce grand royaume après lequel il avait longtemps soupiré. Sans doute cette longue traversée n'avait pas été stérile pour le missionnaire. Il avait, chemin faisant, versé sur des milliers de fronts l'eau du baptême. La vue des tombeaux de saint François-Xavier et de saint Thomas avait retrempé son ardeur évangélique. Un miracle authentique avait récompensé sa foi en arrachant aux écueils le navire qui le portait. La Chine lui était bien due, et nous sommes impatiens d'y entrer avec lui. Que d'observations intéressantes, que de notions nouvelles ne va-t-il pas nous révéler sur cet empire, qu'il visitait au milieu du XVIIe siècle et où il a vécu plus de dix ans! Il y a en effet, dans les vieilles descriptions des pays lointains, de ceux-là même que les voyageurs modernes nous ont fait connaître, un charme particulier de nouveauté. Malheureusement notre curiosité sera déçue. Par un étrange excès de modestie, le père de Rhodes juge superflu de s'étendre sur les « beautés et les grandes raretés du royaume de la Chine après tant de bons auteurs qui les ont écrites au long avant lui, » et il ne consacre à cette partie de son voyage que quelques chapitres d'une brièveté désespérante. Il vante beaucoup d'ailleurs la Chine et les Chinois; il exalte la richesse du sol, l'intelligence et l'esprit des habitans. La plupart des missionnaires pendant les deux derniers siècles, notamment les jésuites, se sont montrés très favorables aux Chinois, et on leur a reproché l'exagération de leur optimisme. Pourquoi blâmer cette impression à la fois si naturelle et si charitable? Le prêtre indulgent qui dissimule les défauts et met en relief les vertus des peuples qu'il veut convertir n'inspire-t-il pas plus de sympathie et de respect que ce missionnaire morose qui, par dépit sans doute, médit orgueilleusement des âmes dont il n'a pas su trouver le chemin? Le père de Rhodes reconnaît que les Chinois sont matérialistes, qu'ils adorent de faux dieux, parmi lesquels il range « un certain Confucius, » qu'ils croient aux sorciers, secte très nombreuse; mais cela ne l'empêche pas d'établir, avant tout, qu'ils sont « pleins d'esprit, » ni d'espérer leur conversion à la vraie foi. En même temps il saisit l'occasion de déclarer qu'on a calomnié les jésuites quand on leur a imputé pour le culte des images chi-

noises une tolérance coupable, et j'avoue que, dans la bouche d'un tel homme, cette déclaration, faite en termes simples et nets, doit être tenue pour décisive. Est-ce à dire que le père de Rhodes ne se laisse pas aller parfois à d'innocentes exagérations? A-t-il bien vu, par exemple, à Canton, « une rivière de deux grandes lieues de large, couverte de vingt mille bateaux? » Ce serait beaucoup : il n'a cependant aucun intérêt à flatter les rivières. Peut-être a-t-il seulement entendu parler de l'espace qui, devant Canton, est occupé par la ville flottante, et qui, mesuré dans le sens du cours du fleuve, pourrait avoir à peu près l'étendue qu'il signale. Quoi qu'il en soit, ce ne serait qu'une erreur vénielle qui ne fait de tort à personne, et qu'il faut certainement pardonner à un jésuite qui a tant voyagé!

La population de la Chine est un véritable problème, dont la solution se balance entre les chiffres de 150 à 300 millions. Au temps du père de Rhodes, le chiffre le plus généralement admis était celui de 250 millions; on le conjecturait d'après le produit de l'impôt payé pour l'entretien de l'armée. Or l'armée se composait de sept cent mille hommes, et la taxe, dont le taux était évalué à *six sous* par tête, procurait au trésor une somme de 75 millions de francs environ (soit 107 francs par soldat). En rapportant ce calcul, le père de Rhodes ne se préoccupe que du grand nombre d'âmes qui chaque année descendent aux enfers et que les missions doivent conquérir à l'église; vers 1640, il y avait en Chine 120,000 catholiques, et la compagnie des jésuites y comptait trente pères, répartis entre dix-sept résidences.

On sait que, dans la langue nationale, l'empire chinois s'intitule l'*Empire du Milieu*. L'origine de cette dénomination a donné lieu à de vives controverses. D'après M. l'abbé Huc, qui a publié récemment un ouvrage sur la Chine, elle remonte au XIIe siècle avant notre ère, à une époque où la Chine était divisée en plusieurs principautés : le nom d'Empire du Milieu fut alors attribué à celle de ces provinces qui se trouvait placée au centre et où résidait habituellement l'empereur. M. Huc estime que telle est la véritable et seule origine du terme dont les Chinois se servent encore aujourd'hui; il invoque le témoignage de Klaproth, et, comme en général il est très absolu dans la défense des idées qu'il a et même de celles qu'il prend à d'autres (ce cas est fréquent), il traite fort durement la plupart des livres européens qui ont indiqué une étymologie différente. Je demande grâce au moins pour le père de Rhodes, qui, dès 1653, s'est exposé à être d'un avis contraire à celui du père Huc : « La Chine, écrit-il, est divisée en quinze provinces qui sont chacune un bien grand royaume; aussi la grande étendue de leur pays et l'abondance des biens que l'on y possède a rendu les Chinois si présomp-

tueux, qu'ils se persuadent que la Chine est tout ce qu'il y a de plus beau dans toute la terre, et ils sont bien étonnés quand ils voient nos mappemondes, où leur pays paraît si petit en comparaison du reste de la terre. Ils en usent bien autrement, car en leurs cartes ils dépeignent le monde carré, mettent la Chine au milieu (aussi l'appellent-ils Chon-Choc, qui veut dire royaume du milieu), peignent la mer au-dessous, en laquelle ils sèment quelques petites îles; l'une est l'Europe, l'autre l'Afrique, l'autre le Japon; en quoi nous leur avons bien fait voir qu'ils étaient bien moins savans que nous. » Voici un autre voyageur qui, en 1716, écrivait dans le même sens; c'est Le Gentil, auteur d'un *Nouveau voyage autour du Monde:* « L'empereur Kamhi a tout l'orgueil et le faste des princes asiatiques. Sa vanité ne peut souffrir que dans les cartes géographiques on ne mette pas son empire dans le centre du monde, et quoique, par les conversations fréquentes qu'il a eues avec nos missionnaires les plus habiles, il soit bien convaincu que ses états ne sont non-seulement pas situés dans le centre du monde, comme tous ses prédécesseurs l'ont prétendu, mais encore qu'ils ne font qu'une très petite partie de ce monde, il s'obstine par un trait de politique, où l'orgueil a beaucoup de part, à vouloir que, dans les cartes qu'on dresse par son ordre, on mette la Chine et les états qui en dépendent au centre du monde. Il fallut même autrefois que le père Mathieu Ricci, dans la carte chinoise du monde, qu'il dressa à Pekin, renversât l'ordre pour plaire à l'empereur et pour se conformer à ses idées. » Il serait facile de citer d'autres autorités; mais pourquoi cette opinion serait-elle si ridicule? L'ignorance des Chinois, en fait de géographie, éclate de la façon la plus grotesque sur les cartes les plus modernes. Il n'est personne qui ne connaisse ces charmans dessins qui représentent la mappemonde en usage à Canton. Les géographes du Céleste Empire sont de véritables fantaisistes; leurs produits méritent de figurer, et figurent en effet, parmi les curiosités que les touristes rapportent d'un voyage en Chine. Les jésuites mêmes, comme on l'a vu dans le passage extrait de la narration de Le Gentil, auraient quelque peu sacrifié aux manies orgueilleuses de l'empereur Kanghi, pensant qu'après tout la concession était assez innocente. Le père de Rhodes affirme, de son côté, que les jésuites ont rectifié les idées erronées qui avaient cours à Pekin sur la situation de l'Empire du Milieu; mais peu importent ces contradictions, qui n'incriminent la bonne foi de personne. Ce que j'ai tenu surtout à établir, c'est que l'opinion vulgaire, au sujet du titre que prend la Chine, peut être maintenue, n'en déplaise à Klaproth et au père Huc!

A l'époque où le père de Rhodes visitait la Chine, le thé était à peine connu en Europe; on le vendait à Paris 30 francs la livre, et

il ne coûtait aux Hollandais qui faisaient le commerce que 8 ou 10 sous. « C'est ainsi, dit le jésuite missionnaire, que nos braves François laissent enrichir les étrangers dans le négoce des Indes orientales, d'où ils pourraient tirer toutes les plus belles richesses du monde, s'ils avaient le courage de l'entreprendre aussi bien que leurs voisins, qui ont moins de moyens d'y réussir qu'eux. » Cette réflexion n'a pas cessé d'être vraie, et j'aime à la retrouver dans le récit de ce missionnaire, qui, parti à la conquête des âmes, ne dédaigne pas de signaler sur sa route les élémens de commerce et d'échange avec autant de soin que pourrait le faire un consul. Le thé est d'ailleurs pour le père de Rhodes l'objet d'une prédilection particulière; il lui consacre tout un chapitre, et il décrit avec une sorte d'enthousiasme les vertus de ce précieux remède, auquel il doit, entre autres bienfaits, d'avoir pu ajourner le sommeil lorsqu'il était obligé de passer la nuit à confesser ses bons chrétiens. Le thé alors, ainsi que l'opium, n'était qu'un remède, et c'est seulement à ce titre que le père de Rhodes en recommande l'usage.

Le missionnaire demeura près d'un an à Macao, dans le collége que la compagnie des jésuites y avait établi dès l'origine de l'occupation portugaise, et qui fournissait des apôtres et des martyrs à toutes les missions de l'Orient. Il rappelle l'origine de cette petite colonie, et le nom de l'un de ses fondateurs, Pierre Veillo, « qui mérita par sa charité que saint François-Xavier lui promît qu'il saurait le jour de sa mort. » Les Portugais payaient à l'empereur de la Chine un tribut annuel de 22,000 écus. Dans les premiers temps, il leur était interdit d'ériger des fortifications, mais ils surent profiter d'une attaque des Hollandais pour obtenir la permission de construire des forts, où ils placèrent deux cents pièces de canon. Macao fut longtemps le centre d'un grand commerce; il entretenait de fréquentes relations avec le Japon et avec les îles Philippines. Protégées par le pavillon du Portugal, les missions catholiques y étaient florissantes : de nombreuses et vastes églises attestaient la ferveur des fidèles. Ces souvenirs ne sont pas effacés par les temps : les forts bâtis au XVIIe siècle dominent les hauteurs de Macao, les édifices catholiques sont debout, et le père de Rhodes reconnaîtrait encore la charmante petite ville où il s'était préparé à entreprendre la périlleuse mission du Japon.

C'était en effet pour évangéliser le Japon que le père de Rhodes avait fait ce long voyage; mais les persécutions en décidèrent autrement. Les martyrs s'étaient tellement multipliés au Japon, qu'il n'y restait pour ainsi dire plus de chrétiens. Les supérieurs des missions jugèrent que la Providence leur commandait de céder devant l'orage, et qu'il convenait de laisser quelque temps en friche cette terre ingrate où les confesseurs de la foi catholique ne trouvaient plus que

des tombeaux. Le père de Rhodes fut donc envoyé dans les contrées qui s'étendent au sud de la Chine; il visita ainsi à plusieurs reprises la Cochinchine et le Tonkin, et ce fut là que s'accomplirent les œuvres les plus brillantes et les plus méritoires de son apostolat.

Au temps du père de Rhodes, les géographes européens ne se souciaient guère de ces deux royaumes : doit-on les en blâmer? Nos géographes d'aujourd'hui ne sont guère plus avancés sur la configuration du Tonkin, et bien que la Cochinchine soit un peu moins inconnue, on trouverait difficilement encore dans les ouvrages modernes une description approximative de ce curieux pays. Les missionnaires catholiques furent probablement les premiers voyageurs qui pénétrèrent en Cochinchine. Le père de Rhodes signale un Napolitain, le père François Busomi, et un Portugais, le père Diégo Carvalo, qui arrivèrent dans le pays en 1615. Il s'y rendit lui-même en 1624, et l'année suivante la jeune église de Cochinchine ne comptait pas moins de dix missionnaires, dont les prédications obtinrent d'abord un grand succès. Il en fut de même au Tonkin, où le père de Rhodes arriva en 1627, et fut immédiatement accueilli à la cour. Il faut voir comment l'habile missionnaire s'insinue dans les bonnes grâces du roi. Dès sa première audience, il lui présente un beau livre de mathématiques « fort bien doré, » ce qui amène naturellement la conversation sur le ciel et sur les astres, puis, par une pente insensible, sur le Seigneur du ciel. Le roi l'écoute deux heures durant, et, charmé de ses discours, il l'invite souvent à dîner. Un jour il le mande auprès de lui pour se faire expliquer le mécanisme d'une horloge à roues et d'un poudrier qui lui avaient été donnés en cadeau. Le père de Rhodes monte l'horloge, installe le poudrier, et annonce que l'heure sonnera lorsque toute la poussière sera descendue dans le compartiment inférieur. Je laisse le père de Rhodes raconter lui-même la scène. « Le roi trouva cela beau et voulut voir si je disais vrai. Je me retirai loin de l'horloge, crainte que l'on ne crût que je la touchais. Je commençai à faire un discours des éclipses en attendant l'heure. Le roi avait toujours l'œil au poudrier, et quand il le vit quasi tout passé, il le prit en main. « Le voilà, dit-il, coulé, et votre horloge ne sonne point. » Comme il dit cela, l'heure sonne. Le roi en fut ravi, et me dit que si je voulais demeurer avec lui une couple d'ans, il serait bien aise de me voir souvent. » Ce fut ainsi que sonna au Tonkin la première heure du catholicisme. Quel effet ne produiraient pas aujourd'hui à la cour de tant de souverains si prompts à s'étonner les merveilles de la science moderne? J'ai vu l'ébahissement d'un mandarin chinois soumis à l'action d'une petite pile voltaïque. Tout récemment, lors de la conclusion de leur traité de commerce avec le Japon, les Américains ont donné aux ambassadeurs de la cour de Yédo le spectacle d'une locomotive glissant sur des rails, et ils ont

fait merveille. Pour frapper ces imaginations asiatiques, il faut leur paraître quelque peu sorcier, et le père de Rhodes attribue très volontiers à la scène de l'horloge la bienveillance particulière dont le roi du Tonkin honora ses premiers sermons. En trois ans, il fit plus de sept mille chrétiens; mais ce triomphe fut malheureusement de courte durée. Le catholicisme avait dans le pays deux ennemis irréconciliables : les femmes et les eunuques. Malgré tout leur désir de respecter autant que possible les mœurs et les coutumes, et de se plier à d'innocentes concessions qu'on leur a parfois reprochées comme étant des accommodemens coupables, les jésuites ne devaient point évidemment se prêter à la polygamie; or le roi avait cent femmes, et les seigneurs suivaient l'exemple du roi. Les femmes répudiées par les nouveaux chrétiens se plaignirent hautement, et les économistes de la cour plaidèrent leur cause en faisant observer que la foi chrétienne allait arrêter les progrès de la population et diminuer le nombre des sujets de sa majesté. De leur côté, les eunuques, craignant de se trouver sans emploi, se prononcèrent contre les jésuites. La lutte entre les deux influences dura quelque temps, mais elle se termina par un édit de proscription contre les missionnaires, qui furent obligés de prendre le large sur un navire portugais.

D'après le récit du père de Rhodes, le Tonkin était alors un puissant royaume, presque aussi grand que la France, arrosé par cinquante rivières, riche en produits naturels de toute espèce. Il avait deux rois, luxe que se permettent encore plusieurs empires de l'Asie, notamment le Japon et Siam; mais, selon l'usage, l'un de ces rois (Bua) n'avait qu'une autorité nominale, l'autre (Choua) était le souverain réel. Celui-ci avait une garde de cinquante mille soldats vêtus d'un uniforme violet, armés du mousquet, de la lance ou du cimeterre, et d'une bravoure éprouvée; de plus, il entretenait cinq cents galères bien équipées, montées par des soldats et non point par des forçats, comme c'était alors l'usage en Europe. Quand le roi sortait, il était accompagné de dix à douze mille hommes et de trois cents éléphans. Il s'occupait assidument des affaires de l'état, donnait chaque jour audience à ses sujets et veillait avec le plus grand soin à la bonne administration de la justice. Bref, s'il faut en croire le père de Rhodes, le royaume du Tonkin n'avait rien à envier aux principaux états de l'Europe. La Cochinchine n'était peut-être point aussi florissante; cependant elle mettait en ligne une belle armée, une flotte de cent cinquante galères; son sol, arrosé par vingt-quatre rivières, était des plus fertiles et recélait même des mines d'or. Le roi, entouré d'une cour brillante, résidait à Kehué (1). La ville était bâtie en bois, mais la population avait des goûts de luxe, et les sei-

(1) La capitale actuelle se nomme Huéfou, c'est sans doute la même ville que Kehué.

gneurs portaient des habits superbes. Si après avoir lu dans le livre du père de Rhodes ces descriptions presque pompeuses, on envisage dans leur état actuel la Cochinchine et le Tonkin, on voit que ces deux royaumes ont depuis le XVIIe siècle singulièrement dégénéré. Sans contester la véracité du pieux missionnaire, il est permis de penser que peut-être sa narration se ressent à un certain degré des impressions trop bienveillantes que laisse souvent au voyageur le souvenir d'un pays lointain; mais, alors même qu'il y aurait un peu d'exagération dans les détails, on doit admettre que le fond du tableau est vrai, et que ces régions à peine connues aujourd'hui ont eu leur temps de prospérité et de grandeur. N'est-ce point d'ailleurs un fait général que la décadence des empires de l'extrême Orient? Ce fait ne s'est-il pas également manifesté en Chine, où l'on sait que pendant des siècles, qui sont déjà bien loin de nous, le génie humain a brillé du plus vif éclat? Les missionnaires du XVIIe siècle ont vu les dernières lueurs de la civilisation qui a éclairé ces contrées de l'Asie : ce n'est pas leur faute si leurs peintures ont cessé d'être exactes.

Le père de Rhodes fit cinq voyages en Cochinchine. Là, comme au Tonkin, il eut à subir les fortunes les plus diverses. Tantôt il jouissait de la faveur des princes, auxquels il enseignait en retour « quelques secrets de la mathématique; » il baptisait et prêchait librement; il obtenait même des prosélytes parmi les dames de la cour, conquêtes précieuses pour la foi : c'étaient les beaux jours de la mission. Tantôt le vent de la persécution s'élevait contre l'église naissante et dispersait les fidèles : il fallait que le missionnaire rentrât dans l'ombre; alors recommençaient pour lui les prédications secrètes, les confessions et les messes nocturnes, les fuites précipitées à l'approche des satellites, et les sereines anxiétés d'une âme partagée entre l'ardeur du martyre et la crainte d'être enlevée avant l'heure au troupeau qui vit de son souffle. Touchantes épreuves que le père de Rhodes raconte non comme un homme qui a souffert, mais comme un apôtre qui aurait voulu souffrir plus encore! Mais enfin combien il est récompensé par les conversions qu'il accomplit, par les actes de courage dont il est témoin et que la foi inspire, par les miracles visibles qui viennent aux momens de crise appuyer sa parole et attester le Dieu qu'il prêche! Les miracles abondent dans le livre du père de Rhodes; des malades à l'agonie guérissent par la vertu du baptême, des morts ressuscitent, des âmes possédées du démon sont délivrées par la grâce, des apparitions surnaturelles soutiennent la piété chancelante ou déconcertent les rébellions orgueilleuses. On croirait lire les récits de la première église, on retrouve presque les scènes mystérieuses des catacombes, l'appareil émouvant des persécutions romaines, le gracieux dévouement des femmes, la foi des riches et des puissans attiédie par le respect hu-

main et par l'intérêt, la foi vigoureuse qui prend jusque dans les rangs les plus humbles de la foule les âmes d'élite, et les exalte à d'héroïques martyres. Tout cela s'est reproduit au XVIIe siècle en Cochinchine, au Tonkin, en Chine, au Japon, et ce n'est pas un médiocre sujet d'orgueil pour le christianisme que cette similitude de faits, de sentimens, de miracles dans tous les temps et en tous pays. Je me figure que certains lecteurs ne pourront s'empêcher de sourire aux prodiges que le père de Rhodes se plaît à enregistrer dans son édifiante relation. Le temps n'est plus aux miracles, et à cet égard je n'ai point mission pour convertir les incrédules; mais ce qui, même aux yeux de ces derniers, défendrait le père de Rhodes s'il avait besoin d'être défendu, ce qui le place au-dessus de toutes les moqueries des esprits forts et des sceptiques, c'est l'entière bonne foi, l'ardente conviction, la simplicité pénétrante de son récit. On peut croire, si l'on veut, qu'il s'est parfois exagéré les effets de la grâce, que ses regards sans cesse tournés vers un seul et même objet ont eu à certaines heures de pieux éblouissemens, et que son imagination, ce sixième sens ou plutôt cet unique sens des enthousiastes, l'a trop légèrement emporté dans les régions du surnaturel et dans la patrie des miracles. On reconnaîtra du moins qu'il n'y a là rien qui ne soit fort respectable. En tout cas, il n'est point nécessaire que le père de Rhodes recoure au merveilleux pour animer sa narration. Laissons là ses miracles, et retournons avec lui à la cour de Cochinchine, où il se passait en 1645 de curieuses choses. Un navire espagnol poussé par la tempête dans le port de Cham avait à bord quatre religieuses dont la venue mettait en émoi tout le pays. Bien que le christianisme ne fût pas alors en faveur, le roi et la reine voulurent absolument voir ces saintes filles, et l'on me saura gré, j'en suis sûr, d'emprunter au père de Rhodes le récit de cette singulière audience.

« Ce fut environ vers les deux heures après midi que les religieuses allèrent au palais toujours bien voilées, en compagnie de deux pères religieux, du capitaine espagnol et d'environ cinquante soldats de sa garde, qui étaient tous fort bien couverts, et ne manquaient pas d'avoir cette belle gravité ordinaire à la nation. Le roi les attendait, appuyé sur une fenêtre qui regardait sur la grande basse-cour du palais; la reine était sur une autre proche du roi. L'on avait préparé dans cette belle salle un réduit, environné de tapisseries et fort bien orné, où les religieuses pouvaient demeurer à couvert, sans être exposées aux yeux de toute cette grande cour. Le roi et la reine étaient magnifiquement vêtus; les principaux du royaume s'y trouvèrent pour faire leur cour. La garde était alors de quatre mille hommes, divisés en quatre compagnies de mille hommes chacune, si bien rangés en divers quartiers, qu'ils ne couvraient aucunement

les places du roi, de la reine, et l'endroit où les religieuses avaient leurs places. Les deux compagnies qui étaient plus proches du roi étaient vêtues de grandes robes de damas violet, avec des lames d'or sur l'estomac; les deux autres portaient de longues casaques, tirant sur le noir, et chaque soldat avait un grand cimeterre tout garni d'argent; ils étaient tous en leur rang, et pas un d'eux ne bougeait et ne disait mot. — Quand les religieuses entrèrent en la salle, on les conduisit en ce lieu couvert, à la main gauche du roi; le capitaine espagnol, les deux principaux seigneurs de sa suite et les deux religieux s'approchèrent du roi, et lui firent toutes les révérences à l'espagnole, la tête découverte, et n'oubliant rien de leurs graves cérémonies. Le roi ne manqua pas de leur rendre libéralement pour le moins autant, avec plusieurs belles paroles d'estime et de courtoisie; puis les fit tous asseoir en des siéges élevés, qu'on avait préparés pour eux, et commanda à tous les soldats de s'asseoir à terre, les pieds croisés, ce qu'ils firent en un instant et sans bruit. — La cérémonie commença par une belle collation, que l'on apporta sur plusieurs tables rondes, vernissées et dorées; chacun avait la sienne; elles étaient pleines de fort bonne viande, avec une magnificence royale; le roi les invitait à manger, et priait de loin les dames religieuses de faire bonne chère; pendant la collation, les demoiselles de la cour dansèrent un beau ballet, et messieurs les Espagnols avouaient qu'en leur pays on ne faisait pas mieux, ni même peut-être si bien. — La collation finie, le roi voulut que les religieuses sortissent hors de leur enclos et passassent vers la fenêtre où était la reine; elles sortirent, toujours bien voilées, passèrent devant le roi, et le saluèrent; puis elles allèrent auprès de la reine, où elles s'assirent. La première chose que cette princesse leur demanda fut qu'elles posassent leur voile, parce qu'elle voulut voir s'il était bien vrai qu'elles rasassent leurs cheveux, ce que personne ne voulait croire en cette cour. Les religieuses dirent qu'elles ne pouvaient pas mettre bas leur voile, particulièrement à la vue de tant d'hommes; mais elles le levèrent devant la reine, et lui firent voir leur visage. Le roi en fut un peu offensé, et dit que, puisqu'il leur montrait son visage, il ne savait pas pourquoi elles refusaient de se découvrir. — La reine, qui aime fort les idoles, leur demanda quelle était leur loi, et quelles sortes de prières elles chantaient; ces bonnes religieuses répondirent constamment ce qu'elles devaient, mais la femme qui leur servait d'interprète ne rapporta pas fidèlement leurs réponses. Lors la reine commanda à l'une de ses dames de mettre la main sur la tête des religieuses, et de voir si elles étaient rasées comme l'on disait; cette dame toucha la tête de la plus âgée, et n'y ayant point trouvé de cheveux, s'écria tout haut qu'il était bien vrai : cela fut tenu comme une très grande merveille. — Cet entretien dura plu-

sieurs heures, pendant lesquelles on fit plusieurs jeux à la mode du pays, avec une magnificence véritablement royale. Quand la nuit commença, le roi fit allumer par tout le palais grande quantité de flambeaux, et, après que tout fut achevé, il donna bonne escorte de ses gens aux religieuses et aux Espagnols, qui, après avoir remercié le roi de ses faveurs, allèrent passer la nuit dans leurs galères, où ils croyaient d'être plus en repos. » — Voilà certes un charmant tableau de genre. Je n'ai pu résister au plaisir de le détacher de son cadre, et de donner en quelque sorte une seconde représentation de cette audience cochinchinoise au XVIIe siècle. Le roi et la reine avec leur garde silencieusement rangée, le capitaine espagnol et ses soldats pleins de leur belle gravité, les deux pères religieux vêtus de leurs longues robes, puis les héroïnes de la cérémonie, les quatre religieuses toujours « bien voilées, » — tous ces personnages sont groupés avec un art infini; on croirait voir de vieux portraits dont les couleurs solides ressortent à travers la poussière du temps. La cour de Cochinchine ne donne plus aujourd'hui de pareilles fêtes, ni de si beaux ballets; on n'y accueillerait plus avec tant d'égards et de respect la visite de pauvres religieuses. Le christianisme est frappé de proscription, l'entrée du pays est interdite aux missionnaires; enfin, quand le capitaine d'un navire de guerre obtient une audience des mandarins, ce sont des troupes déguenillées qui portent les armes (une lance rouillée ou un vieux mousquet), et non plus, comme en 1645, ces magnifiques soldats au cimeterre garni d'argent! La Cochinchine telle que l'a vue le père de Rhodes est donc bien loin de nous.

Il faut avoir un corps de fer pour résister aux perpétuelles fatigues d'une mission apostolique; on use ses forces et on perd vite sa santé à guérir tant d'âmes. Le père de Rhodes tomba malade, et cet incident, très fâcheux sans doute, nous procure quelques détails assez curieux sur la médecine et sur les médecins du pays. En général, les missionnaires se sont montrés fort indulgens pour les médecins chinois. M. Huc, on s'en souvient, a déclaré qu'ils n'étaient pas plus mauvais que les autres, il leur a même décerné des brevets pour la guérison de plusieurs maladies qui en Europe sont réputées incurables. Le père de Rhodes rend également hommage aux médecins cochinchinois de son temps; il leur reconnaît une habileté particulière à connaître le pouls et à deviner les maladies (car dans ce singulier pays c'est le médecin qui doit dire au malade ce que celui-ci éprouve, et s'il se trompe, il passe pour un âne); les drogues ne sont pas désagréables au goût et elles ne coûtent pas cher; bien mieux, on ne paie le médecin qu'après guérison, et on obtient un rabais quand le malade est vieux. Voilà de grands avantages; aussi

le père de Rhodes penche-t-il décidément en faveur des médecins de Cochinchine, qui, avec leurs médicamens simples et économiques, « chassent la fièvre pour le moins aussi souvent que l'on fait en Europe avec tant de purgations, de lavemens et de saignées. » En comparant les renseignemens fournis par les deux missionnaires à deux siècles de distance, je remarque que la médecine chinoise, telle que l'a expérimentée M. Huc, ne diffère point de la médecine cochinchinoise qui excitait à un si haut degré l'admiration du père de Rhodes. Il y a même une autre similitude à signaler : c'est l'égale résistance opposée par les médecins des deux pays à toute idée de conversion. Enfin, si le père Huc indique les traitemens employés avec succès en Chine contre la rage et la surdité, le père de Rhodes nous donne de son côté une recette cochinchinoise contre le mal de mer : « Il faut prendre un de ces poissons qui ont été dévorés et qui sont dans le ventre des autres poissons, le bien rôtir, y mettre un peu de poivre et le prendre en entrant dans le navire; cela donne tant de vigueur à l'estomac qu'il va sur la mer sans être ébranlé. » Le missionnaire ajoute que ce remède fit merveille sur lui et le délivra à tout jamais du mal de mer. On peut en essayer.

Le père de Rhodes était d'ailleurs, on doit le reconnaître, fort intéressé dans la question. Outre son voyage en Chine et ses cinq voyages en Cochinchine, il visita les îles Philippines et opéra son retour en Europe par Malacca, Jacatra (aujourd'hui Batavia), Macassar, Surate et Ormuz, où il prit terre pour traverser la Perse, l'Arménie et l'Anatolie; il s'embarqua à Smyrne pour Rome. Pour un homme qui s'était condamné à voyager sur tant d'océans, l'exemption du mal de mer avait certes un grand prix. Je voudrais pouvoir suivre cet intrépide missionnaire dans ses pérégrinations du retour, raconter sa captivité à Jacatra, « les discours qu'il eut avec le gouverneur du royaume de Macassar, » son séjour à Aspaan (Ispahan), « une des plus grandes et des plus belles villes du monde, » son passage à travers les Turcs qui tremblaient au seul nom de Venise, enfin sa rentrée dans Rome le 27 juin 1647 (nous l'avons vu partir en 1619), après avoir affronté, comme il le dit lui-même, « tant de dangers par terre et par mer, tant de tempêtes, tant de naufrages, tant de prisons, tant de lieux déserts, tant de barbares, tant de païens, tant d'hérétiques et tant de Turcs. » De cette dernière partie de son voyage, il résulte avec la dernière évidence qu'au XVIIe siècle les peuples de l'Asie étaient plus puissans, plus riches, plus civilisés qu'ils ne le sont aujourd'hui, que la foi catholique comptait dans les îles de l'Inde et dans l'Asie centrale des établissemens nombreux et florissans, enfin que le nom français, porté là-bas par les missionnaires et par quelques aventuriers, y était grandement honoré. A ces

divers points de vue, la relation du père de Rhodes présente un intérêt réel; mais on me permettra de ne point m'y arrêter pour le moment, et de demeurer en Chine avec le père Broullion.

II.

Il y a treize ans à peine que les jésuites sont rentrés en Chine. En 1840, un décret de la propagande leur confia le soin d'évangéliser la province du Kiang-nan, où leurs missions avaient été autrefois très florissantes, et en 1842 trois prêtres de la compagnie de Jésus débarquèrent à Shanghai. Les années suivantes, d'autres missionnaires vinrent partager leurs travaux. Ainsi fut fondée la mission du Kiang-nan, dont le père Broullion a retracé l'origine et les développemens dans un *Mémoire* qui mérite de fixer l'attention.

Le rappel des jésuites en Chine comblait les vœux de l'illustre compagnie. C'était un acte de légitime réparation. Les jésuites avaient, aux XVIIe et XVIIIe siècles, pris une trop large part à la propagation du catholicisme dans le Céleste Empire pour ne pas être désireux de s'associer aux travaux des lazaristes et de la congrégation des missions étrangères, qui leur avaient succédé. La Chine était pour eux pleine de souvenirs dont ils avaient droit de se montrer fiers, et de traditions que l'esprit même de leur institution leur commandait de renouer. Le pape Grégoire XVI rouvrit donc à leur propagande le territoire de la Chine. Là du moins la présence des jésuites ne paraissait pas devoir être redoutable pour l'équilibre européen ni pour la paix intérieure des états.

On ne trouve pas dans le *Mémoire* du père Broullion les récits émouvans, les élans enthousiastes qui donnent tant d'intérêt à la relation du père de Rhodes. Le missionnaire du XIXe siècle n'a point à nous raconter les mille incidens d'un long voyage. C'est sur un navire de l'état, et dans des conditions presque comfortables, qu'il est transporté en Chine; il n'a à craindre ni la rencontre des pirates ni l'apparition d'une voile ennemie. Peut-être son rôle à bord est-il réduit à des proportions plus modestes qu'autrefois : il ne dit plus la messe tous les jours, comme on avait coutume sur *la Sainte-Thérèse;* il ne confesse guère les matelots, et les miracles sont devenus plus rares; aussi le père Broullion ne parle-t-il même pas de sa traversée; il pénètre tout de suite dans la province de Kiang-nan.

La situation d'un missionnaire à l'intérieur de la Chine a été si souvent décrite, qu'il est superflu de rappeler les prodiges d'adresse et de courage à l'aide desquels cet obscur soldat de la foi parvient à s'introduire et à résider mystérieusement au milieu d'une immense population qui lui est le plus souvent hostile. Ce qui est moins connu, c'est l'organisation hiérarchique d'une mission, c'est

le système adopté par les congrégations pour administrer les églises chinoises et pour propager, en dépit de tant d'obstacles, la religion chrétienne. A en juger par le mémoire du père Broullion, les jésuites ont dès l'origine solidement établi les fondemens de leur nouvelle mission. On est tout surpris de voir, en si peu de temps, des séminaires, des colléges, des écoles créés par eux dans le Kiang-nan, et formant, pour l'avenir, des prêtres indigènes, des catéchistes et des élèves qui, disséminés dans les rangs épais de la vieille société chinoise, y creuseront un jour à la civilisation comme aux croyances occidentales de larges sillons. Sans doute les jésuites des derniers siècles avaient laissé des traditions précieuses dont le souvenir n'était pas complétement effacé. Ils avaient fondé, sous les noms de *confréries*, de *conférences*, de *congrégations*, plusieurs associations indigènes, où leur influence avait résisté aux persécutions, et les nouveaux missionnaires pouvaient espérer de se voir accueillis, dès leur arrivée, par quelques pieuses familles de catéchistes, qui conservaient fidèlement le dépôt des idées chrétiennes; mais ces familles, isolées, éloignées les unes des autres, condamnées à dissimuler leur croyance à tous les yeux, ne devaient être que d'un bien faible secours pour la reprise des prédications. Les difficultés étaient immenses pour arriver jusqu'à elles, et l'instinct même de la foi devinait à peine ces rares foyers sous la cendre qui les couvrait. Il s'agissait donc d'entreprendre réellement une œuvre nouvelle. La province du Kiang-nan est presque aussi grande que la France; elle compte 50 millions d'habitans. La compagnie de Jésus n'a point calculé le nombre de ces infidèles, et elle s'est mise résolument en campagne.

Ce fut dans le village de Zi-ka-wei, voisin de Shanghai, qu'elle établit son quartier-général. De ce point, ses missionnaires rayonnèrent dans le diocèse, partagé en circonscriptions ou districts apostoliques. Chaque prêtre visite au moins une fois par an les chrétientés de son district, et c'est alors jour de fête pour les modestes bâtimens (*kum-sou*) qui sont consacrés aux prières de la communauté. « Les *kum-sou*, dit le père Broullion, sont de larges granges, bâties au fond d'un carré de maisons chrétiennes, dont un espace vide les sépare; masquée par cette enceinte d'habitations, la chapelle échappe aux regards malveillans, qui n'y découvrent rien qu'on ne voie également dans les autres fermes du pays. En certains lieux, quand les aumônes recueillies parmi les pauvres membres de la communauté permettent d'accorder un peu de luxe à la piété, un vestibule vous introduit dans la cour, et des galeries couvertes, à droite et à gauche, vous mènent jusqu'aux longues portes qui forment toute la façade mobile de l'église. Les colonnes sont d'une seule pièce, les ornemens en bois sculpté ou verni, les poutres et chevrons peints,

les tuiles badigeonnées, les murs blanchis, et toutes les briques de la bâtisse soutenues par de longs poteaux chevillés à des traverses horizontales. S'il y a un pavé, il n'est que de briques. Presque nulle part on ne voit forme de sanctuaire, car il importe qu'on puisse, en une demi-heure, convertir l'église en salle de réception, quand l'orage gronde et que les satellites font irruption. Naguère, un prêtre, ayant célébré la messe de Pâques dans le faubourg d'une grande ville, n'eut que le temps d'ôter son aube et d'enlever les vases sacrés : le *kum-sou*, envahi par les païens, fut pillé tout entier. L'architecture chrétienne nous est donc interdite par la prudence non moins que par la pauvreté. » — Aussitôt que l'arrivée du missionnaire est annoncée, les chrétiens accourent des points les plus éloignés du district, et se réunissent dans le *kum-sou*. On célèbre la messe : sauf le *tsi-kin*, coiffure chinoise qui était réservée aux docteurs impériaux sous la dynastie des Mings, et que les missionnaires catholiques ont obtenu du saint-siége l'autorisation de porter, le costume du prêtre est le même qu'en Europe. Les chrétiens se cotisent pour subvenir aux frais de la mission. Dès qu'il a visité un *kum-sou*, le missionnaire passe à un autre, et il ne se repose que pendant les mois de juillet et août, saison des grandes chaleurs. Sur cinq points seulement, un prêtre réside à poste fixe : partout ailleurs le missionnaire est nomade, et consacre dix mois de l'année à parcourir les églises du district fort étendu qui lui est confié. De 1851 à 1852, le père Broullion visita ainsi trois cent soixante-neuf chrétientés.

J'ai vu en 1845, près de Shanghai, trois paroisses chinoises, fondées par les jésuites. Mgr de Besi était heureux de montrer à l'ambassade française les premiers résultats de la nouvelle mission. Les états-majors des navires de guerre qui, depuis cette époque, se sont arrêtés à Shanghai ont été également accueillis dans ces jeunes chrétientés, et on peut lire dans le *voyage* de M. Jurien de la Gravière un intéressant récit de l'excursion faite à Zi-ka-wei par les officiers de *la Bayonnaise* (1). Ce qui me frappa surtout en 1845, ce fut la liberté absolue dont semblaient jouir ces villages catholiques pour la pratique de leur religion. On nous introduisit dans deux églises décorées de tous les ornemens du culte. Ces églises étaient desservies par des prêtres chinois, assistés de plusieurs catéchistes. Évidemment elles n'avaient point échappé à la surveillance des mandarins, peut-être même y avait-il de la part des jésuites un peu de bravade et beaucoup de politique dans cette occupation, très pacifique au reste, d'un territoire dont les lois du pays leur interdisaient l'accès. Ils se sentaient forts du voisinage de Shanghai, où résidaient

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1852.

plusieurs consuls; ils comptaient sur la protection de l'escadre française, et je ne crois pas me tromper en ajoutant qu'ils abusaient à dessein des concessions que l'ambassade de M. de Lagrené venait d'obtenir du gouvernement chinois en faveur du catholicisme. Au risque de compromettre le succès des négociations encore pendantes et de créer des embarras à notre pavillon, ils semblaient prendre à tâche de révéler avec ostentation leur présence illicite, de défier les mandarins par la solennité de leurs cérémonies, et d'amener ainsi entre le gouvernement chinois et l'ambassade de nouveaux débats dans lesquels ils savaient bien que le représentant de la France n'abandonnerait point les concessions acquises. Ils n'avaient donc rien à perdre, et ils pouvaient gagner beaucoup en multipliant autour de Shanghai leurs œuvres de propagande. La création d'un consulat français dans cette ville vint bientôt augmenter leur confiance et favoriser, grâce à l'énergique attitude du consul, M. de Montigny, les audacieuses entreprises de leur apostolat. Depuis lors, le catholicisme est professé et pratiqué plus ouvertement que jamais dans les villages où il a été introduit par Mgr de Besi, et les mandarins ne disent mot. La même tolérance, on le pense bien, n'existe pas dans les autres districts de la mission du Kiang-nan. Dès qu'ils s'éloignent de Shanghai, les jésuites ne peuvent visiter leurs paroisses qu'en évitant, avec les plus grandes précautions, d'éveiller les soupçons des mandarins.

Depuis 1851, les jésuites ont construit deux églises, l'une à Zi-ka-wei, dédiée à saint Ignace; l'autre, à Shanghai, sous l'invocation de saint François-Xavier. Le père Hélot fut l'architecte, et le père Ferrer le sculpteur de ces édifices, dont les coupoles, surmontées de la croix, s'aperçoivent au loin et dénoncent en quelque sorte l'ambition et les espérances du catholicisme. Le père Broullion décrit avec soin la cathédrale de Shanghai et l'église plus modeste de Zi-ka-wei. Il rappelle que le prêtre chargé de diriger les travaux « fit de curieuses observations sur les procédés employés par les Chinois pour la cuite et la trempe de la brique, sur leur chaux qu'il dit hydraulique, sur la manière de se passer de pilotis... Plus d'une fois le père Hélot put constater que l'art de bâtir est, en Chine, plus avancé qu'on ne se le figure communément. Ainsi, lorsqu'il entreprit la coupole (de Zi-ka-wei), travail très délicat, il remarqua que plusieurs coupes de charpente, accueillies en Europe comme des découvertes ou d'admirables traditions romaines, sont tout aussi bien des routines chinoises. » Curieuse remarque, en effet, qu'il faut joindre aux témoignages déjà si nombreux qui attestent l'habileté des Chinois en toutes choses et l'antiquité de leurs procédés. Je ne suis point surpris d'ailleurs de l'observation du père Hélot : je me

souviens d'avoir vu une ogive percée sur la façade d'une pauvre maison chinoise; l'architecte, à coup sûr, ne savait pas le premier mot du genre gothique.

En même temps qu'ils construisaient des églises sur le sol chinois et qu'ils élevaient, en face des pagodes bouddhiques et des temples dédiés à Confucius, les cathédrales du catholicisme dans le Kiang-nan, les jésuites préparaient habilement leurs armes de propagande. Les missionnaires, qui, dans le Nouveau-Monde, se sont voués à la conversion de tribus à demi sauvages, ont pu souvent faire de nombreux prosélytes en s'adressant à l'imagination; les croyances mystérieuses, la solennité du culte, l'accent d'autorité que donne la foi et les élans du dévouement qu'elle inspire doivent nécessairement agir avec une grande puissance sur des âmes simples, qui s'ouvrent sans résistance aux enseignemens d'une religion nouvelle; mais en présence d'une société déjà vieillie, très civilisée, imbue de principes philosophiques, il ne suffit point de parler à l'imagination populaire : il faut recourir au raisonnement et s'emparer des esprits. Les jésuites comprirent que la société chinoise méritait cette attaque en règle; ils virent que ce peuple de *lettrés* ne cèderait, si jamais il doit céder, qu'à une science supérieure, et qu'il résisterait à toute propagande qui ne s'appuierait point sur un bon système d'éducation et d'instruction. De là les efforts qu'ils tentèrent, surtout à partir de 1850, pour multiplier les écoles à côté des *kum-sou*. En 1853, ils comptaient dans le Kiang-nan cent quarante-quatre écoles de garçons et trente de filles. De plus, un collége fut établi à Zi-ka-wei et reçut en peu de temps quarante élèves. Dans ce collége, les catholiques ne sont pas seuls admis; les fils de « quelques honnêtes infidèles » figurent sur les bancs, où l'on enseigne non-seulement les matières qui conviennent au parfait chrétien, mais encore celles qui conviennent à tout bon Chinois. Il y a même parmi les professeurs des « bacheliers infidèles. » En cela, les jésuites ont fait preuve d'un grand tact. S'ils n'avaient voulu donner aux élèves qu'une instruction européenne et chrétienne, les familles chinoises ne leur auraient point confié leurs enfans. Au collége de Zi-ka-wei, comme dans les écoles païennes, on apprend les quatre livres canoniques des Chinois, on commente Confucius et Mencius, on s'exerce aux amplifications et dissertations exigées dans les concours, et on peut se présenter aux examens du district ou de la province pour obtenir les grades littéraires; « car, dit le père Broullion, il faut être bachelier, licencié et docteur, ou du moins porter à la cime de son chapeau un bouton de cristal ou de cuivre doré, pour être quelque chose dans le pays, pour s'assurer des droits nobiliaires, lesquels ne sont autres que les priviléges des lettrés, pour s'élever aux emplois, et quand même on n'y parviendrait pas, avoir au moins, grâce

aux diplômes, ses entrées chez le mandarin, lui parler assis, troubler son repos en cas d'urgence, bref accuser et se défendre sans s'exposer, autant que les plébéiens, aux brutalités vénales de ce magistrat... » Que les élèves des jésuites obtiennent des succès dans les concours, qu'ils sachent expliquer Confucius aussi bien que les évangiles chinois du père Emmanuel Diaz, et qu'ils parviennent ainsi aux honneurs du mandarinat, ce sera pour le collége et pour les écoles de la mission le meilleur prospectus, et en même temps on aura trouvé le plus sûr moyen de convertir les Chinois. Les prosélytes ne se recruteront plus alors dans les couches inférieures de la société : on verra des conversions dans les classes moyennes et même dans les familles opulentes. Les catholiques deviendront plus influens, ils auront la main dans l'administration du pays. Ce ne sera certainement pas l'œuvre d'un jour, bien des années s'écouleront avant que les jésuites récoltent les fruits qu'ils ont semés ainsi en pleine terre chinoise; mais le système, tel qu'il est exposé dans le mémoire du père Broullion, est sans contredit le mieux approprié aux habitudes de la nation et de toute manière le plus honorable. Les divers établissemens d'éducation fondés par les jésuites dans le Kiang-nan comptaient en 1853 près de treize cents élèves.

A ces institutions, il faut ajouter un séminaire, établi à Tsam-ka-feu. C'est la pépinière des prêtres indigènes. Là encore l'instruction est d'abord chinoise : l'étude de la langue de Confucius ne prend pas moins de sept à huit ans au séminariste qui, avant d'entrer dans les ordres, doit être apte à passer l'examen du baccalauréat; puis viennent l'enseignement du latin, le cours de philosophie et le cours de théologie, de telle sorte que l'on ne peut guère arriver à la prêtrise avant l'âge de trente ans. Les prêtres indigènes sont encore peu nombreux en Chine. Ils doivent rendre plus tard de grands services, et ils remplaceront peu à peu les missionnaires européens qui ne seront plus que leurs auxiliaires. Toutefois les congrégations se montrent très difficiles pour les ordinations, et le père Broullion annonce que les jésuites ne procéderont à ces actes solennels qu'avec une extrême prudence. Je rapporte ces détails, parce qu'ils permettent d'apprécier sous un nouveau jour la politique religieuse adoptée en Chine par la compagnie. On sait que les jésuites ont été souvent accusés de se préoccuper plutôt du nombre que de la qualité de leurs convertis, et de ne point regarder de trop près à la parfaite orthodoxie des chrétiens inscrits sur leurs registres. N'avons-nous pas vu le père de Rhodes baptiser les infidèles par milliers et « aller à la chasse aux païens? » L'accusation pouvait avoir à une autre époque quelque fondement : elle tombe aujourd'hui devant les faits. Après plus de dix ans de propagande active et intelligente, le père Broullion ne déclare que 72,000 chrétiens environ dans

toute la mission du Kiang-nan, peuplée de 50 millions d'habitans.

Le chiffre de l'effectif catholique est donc encore bien modeste; mais si on considère que la mission est à peine entrée dans la période militante, les premières années ayant été nécessairement consacrées au travail d'organisation, si l'on se rend compte des obstacles de toute espèce que les jésuites ont rencontrés à leur début sur un terrain nouveau pour eux, si enfin il est avéré que les 72,000 chrétiens sont solidement acquis à l'église, on demeurera convaincu que la mission n'a pas été stérile. Ces résultats sont dus non-seulement à une administration intelligente et libérale, mais encore à l'infatigable charité dont les prêtres européens ont fait preuve pendant les famines de 1849 et 1850. Ces famines furent terribles. Les débordemens du fleuve Yang-tse-kiang et des nombreux canaux qui sillonnent l'intérieur de la province inondèrent une vaste étendue de pays; les récoltes de riz furent perdues; dans certains districts, la population se vit obligée d'émigrer sur des barques. La faim et la peste enlevèrent, sur tous les points, des milliers de victimes. Nous ne pouvons plus, grâce à Dieu, dans nos contrées d'Europe, nous faire une idée des ravages causés par une famine. Les nations asiatiques, l'Inde, la Chine, connaissent encore ce genre de fléau, qui décime presque périodiquement, comme si c'était par une loi de la Providence, les rangs trop pressés de leurs populations. Le père Broullion retrace l'affreux spectacle que présentèrent, à la suite des inondations de 1849, les villes et les campagnes du Kiang-nan. En présence de cette calamité, les missionnaires ne faillirent pas à leur devoir; par leurs soins, des secours furent organisés dans les districts voisins du siége de la mission. On distribua à Zi-ka-wei quatre mille rations de riz par jour. Païens et chrétiens étaient assistés sans distinction; les jésuites se gardèrent bien de dénaturer cet acte de pure charité par une propagande intempestive, et de vendre leur obole contre une conversion arrachée à la misère. On faisait, il y a deux siècles, beaucoup de chrétiens de cette espèce; ceux-ci étaient appelés « chrétiens de riz. » Mieux avisés, les jésuites n'exploitèrent ni la famine ni le typhus; ils épuisèrent leurs modestes ressources; plusieurs moururent au chevet des malades, et, le péril passé, la reconnaissance publique s'attacha au souvenir de leur dévouement. Si donc la mission ne compte pas un plus grand nombre de chrétiens, ce n'est pas que l'occasion de multiplier les baptêmes ait fait défaut : on doit y voir au contraire une preuve de la réserve apportée par les missionnaires dans le choix de leurs prosélytes, et cette réserve mérite d'autant plus d'être signalée qu'elle forme un contraste plus frappant avec les pratiques usitées en d'autres époques.

Le père Broullion ne dissimule pas les difficultés qui s'opposent

en Chine, et notamment dans le Kiang-nan, à la propagation du catholicisme. Il consacre tout un chapitre à représenter sous les couleurs les plus sombres la situation morale du Céleste Empire. Suivant lui, la nation entière est vouée au matérialisme le plus abject. Quelles ressources peuvent offrir pour la foi une population avide de riz et de sapèques, des mandarins fumeurs d'opium et rapaces, « qui s'engraissent des sueurs du peuple, » des lettrés pour lesquels l'exercice des charges publiques n'est qu'un brigandage? La Chine, telle que la peint le père Broullion, serait la plus méprisable nation de la terre, et le vernis de littérature et de politesse dont elle est encore parée aux yeux des gens superficiels ne serait qu'un masque vainement appliqué sur les rides de sa misérable décrépitude! Nous connaissons déjà ce portrait : nous l'avons vu, tracé de main de maître, dans le livre de M. Huc, et malgré l'accord parfait qui existe entre les impressions des deux missionnaires, nous ne pouvons nous empêcher de solliciter en faveur de ces pauvres Chinois un peu d'indulgence et de charité. Le père Broullion prévoit bien que ses jugemens paraîtront peut-être trop rigoureux, et il s'efforce d'expliquer comment un peuple dont les anciens jésuites ont vanté l'heureux naturel et les qualités estimables inspire aux jésuites modernes tant de mépris. Il rappelle qu'autrefois les hauts emplois n'étaient donnés qu'au mérite, que les lettrés obtenaient légitimement leurs grades, que les magistrats savaient rendre la justice, que l'autorité était respectable et respectée. Il n'en est plus de même aujourd'hui : les grades littéraires se vendent au plus offrant; il n'y a plus de justice, plus d'administration, plus de gouvernement. Tout s'est métamorphosé depuis deux siècles, l'âge d'airain a succédé à l'âge d'or, et la révolution qui s'est déchaînée sur la Chine, et qui en si peu de temps y a fait de si rapides progrès, atteste le désordre et la confusion qui règnent dans ce malheureux pays. — Telle est la thèse que soutiennent les missionnaires. Il nous semble qu'elle est trop absolue. Que l'administration en Chine soit déplorable, et que le pays se trouve dans une période marquée de décadence, on ne pourrait en douter; mais que les Chinois depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles, que la société chinoise tout entière soit dégradée, avilie au point de mériter les flétrissures qu'on lui inflige dans les récens écrits apostoliques, c'est ce qu'on admettra difficilement. Les Européens qui ont longtemps résidé en Chine se louent en général de leurs relations avec les habitans. Les négocians anglais et américains rendent hommage à la probité et à la délicatesse des principaux marchands de Canton et de Shanghai. Dans les boutiques de détail, l'étranger n'est certainement pas plus rançonné que ne le serait dans les magasins de Paris ou de Londres un mandarin du Céleste Empire. Les vertus

qui charment le foyer domestique ne sont pas inconnues des Chinois. La grande majorité de la nation respecte « la famille et la propriété. » Si l'on descend dans les basses classes, on voit des agriculteurs et des artisans, non pas seulement pleins d'intelligence et d'adresse, mais encore patiens, laborieux, infatigables. On les attire, on les transporte à grands frais dans les colonies européennes. Quel est le gouvernement qui voudrait de cette nouvelle population, si elle n'introduisait à sa suite que des habitudes vicieuses et des instincts corrompus? Partout où les Chinois sont établis, ils se sont placés peu à peu au premier rang, grâce à leur esprit d'ordre, à leur économie, à leur honnêteté dans les transactions. Ce n'est cependant pas l'élite de la nation qui émigre. Enfin je cherche vainement dans mes propres souvenirs des faits, des incidens, qui justifient l'anathème prononcé par le père Broullion. Sans avoir la ridicule prétention de connaître la Chine et les Chinois autant que doit les connaître un missionnaire qui a passé plusieurs années dans le Kiang-nan, je demande la permission d'exprimer, sur le compte d'anciens hôtes avec lesquels nous lie un traité de paix et d'amitié au moins pour dix mille ans, l'opinion plus indulgente d'un laïque. Notre pauvre humanité n'est certainement pas plus vertueuse en Chine qu'ailleurs; mais je déclare n'avoir rencontré, ni à Canton, ni à Ning-po, ni à Shanghai, en un mot nulle part, les types monstrueux qui ont excité à un si haut degré la verve railleuse ou indignée du père Broullion et du père Huc, et je ne sache pas que les personnes avec lesquelles j'ai voyagé les aient davantage aperçus (1).

On se demande sans doute dans quelle pensée les missionnaires prendraient plaisir à attaquer ainsi la réputation de tout un peuple, car leur bonne foi est incontestable : ils disent et écrivent ce qu'ils pen-

(1) Voici comment le père Brouillon apprécie (chapitre v) la *vie sociale* des Chinois : « ..... C'est un art sans perspective, une doctrine sans base et sans méthode. Chez les hommes, la passion sans amour; chez les femmes, la soumission aux lois du mariage sans affection véritable, et le respect des enfans pour leurs parens dénué de toute tendresse. Des transactions commerciales où la confiance n'est pour rien; des magistrats qui jugent contrairement aux règles de la justice et du droit; un gouvernement qui fonctionne dans le faux, non moins lâche que cruel; des lettrés, véritables machines mnémotechniques, vous récitant sans broncher les sentences décousues de Kam-fou-tsé ou les périodes sonores de Men-tsé; mais des pensées, de la logique, il ne faut pas en attendre d'eux. Enfin une culture polie, qui n'est ni la science ni la bonne éducation; une finesse d'esprit qui n'a rien à démêler avec la conscience; une perspicacité étroite, des intelligences mortes, des cœurs abâtardis. Et, si vous passez à l'extérieur, des corps sans nerfs qui, à l'instant d'accomplir un rit, s'empèsent comme une étoffe ou s'enraidissent comme une momie, et dont, le cérémonial une fois terminé, vous voyez les muscles se détendre et tous les membres se disloquer : véritable chair sans os, articulations sans jeu libre, vie d'ordonnance d'où est absente toute spontanéité. Telle est la nation que nous avons entrepris de réformer..... » Le *Mémoire* du père Brouillon contient d'autres portraits du même genre. Quels Chinois!

sent; mais d'autre part ils ne sont pas exempts des faiblesses ni des passions humaines. Pourquoi ne seraient-ils point, comme tant d'autres, enclins à exagérer les obstacles qu'ils ont à vaincre, les périls qu'ils doivent braver? Ce n'est là qu'une tentation fort naturelle, à laquelle les missionnaires, à l'instar des plus grands guerriers anciens et modernes, peuvent fort bien avoir cédé. En outre, habitués à juger tout, hommes et choses, au point de vue religieux, est-il étonnant qu'ils s'exaltent et se passionnent contre un peuple qui, rebelle à leur propagande, persiste à adorer Confucius, à s'agenouiller devant de hideuses divinités, et à commettre ainsi, aux yeux de tout bon catholique, les plus coupables profanations! S'il s'agissait de sauvages, les missionnaires n'exprimeraient sans doute que des sentimens de commisération et de pitié; mais il s'agit des Chinois, c'est-à-dire d'une nation très civilisée, qui raisonne et discute à la façon des philosophes, et qui pèche à la fois par pensée, par parole et par action : dès-lors plus d'indulgence; la charité est lasse; la notion du juste s'altère; c'est le mépris, et le mépris le plus énergique, qui domine l'âme de ces hommes ardens, dont la volonté, irritée par les obstacles, s'acharne vainement à la conversion des infidèles. L'excommunication religieuse devient en même temps une excommunication morale. La Chine tout entière est mise à l'index, et son peuple dénoncé sans miséricorde à l'animadversion du monde chrétien. — Je ne puis m'expliquer autrement le pessimisme outré du père Broullion et l'impitoyable rigueur de ses jugemens sur les Chinois. Les missionnaires modernes ont parfois reproché aux jésuites du XVIIIe siècle une indulgence excessive pour les sujets de l'empereur Kang-hi : je ne pense donc pas commettre une irrévérence en constatant, dans les écrits des jésuites modernes, l'exagération du sentiment contraire.

Je comprendrais mieux, tout en les regrettant, les expressions peu charitables dont le père Broullion se sert à l'égard des missions protestantes. Ce sont les protestans qui ont ouvert le premier feu : dès l'origine de l'insurrection actuelle, ils ont imprimé dans leurs journaux que les prêtres catholiques étaient les instigateurs du mouvement, que, pour le triomphe de leur foi, ils prêchaient partout la révolte et soudoyaient une armée de bandits. Ces accusations, notoirement calomnieuses, pouvaient avoir pour effet de déconsidérer nos missionnaires aux yeux des gens paisibles, d'exciter contre le catholicisme la haine soupçonneuse des mandarins et de donner le signal de nouvelles persécutions. Par leurs correspondances avec l'Europe, par leur conduite en Chine, les jésuites, de même que les autres congrégations, ont protesté contre les perfides insinuations de leurs adversaires. J'aurais préféré que le père Broullion s'en tînt là. Si les jésuites étaient condamnés à se défendre toutes les fois

qu'on les attaque, ils auraient vraiment trop à faire, et leur personnel, si nombreux et si habile qu'il soit, n'y suffirait pas. Il est douteux d'ailleurs que les querelles entre catholiques et protestans servent beaucoup en Chine la cause du christianisme. J'aime mieux le père de Rhodes louant avec effusion les façons courtoises d'un capitaine anglais qui l'avait reçu à son bord, et dans ce temps-là les catholiques ne frayaient guère avec les huguenots. — Les représailles contre les pasteurs protestans, outre qu'elles sont parfaitement inutiles, pourraient indisposer contre les missionnaires catholiques en Chine le gouvernement anglais, ses fonctionnaires, ses officiers de marine, qui ont, en diverses circonstances, prêté l'appui de leur influence à nos missions. Ainsi un autre jésuite, le père Clavelin, attestait, en 1843, les bons offices dont l'église naissante de Shanghai était redevable au consul anglais, M. Balfour; il citait avec plaisir les marques d'égards que les autorités britanniques prodiguaient à Mgr de Besi, au point qu'un jour les officiers d'un navire de guerre offrirent à l'évêque un dîner servi tout en maigre, bien que ce fût un mardi. Le bon vouloir des Anglais s'est manifesté par des preuves plus solides. Il vaut mieux, je crois, et il est plus habile d'entretenir ces relations amicales que de les compromettre par une polémique inopportune avec quelques méthodistes.

Le dîner maigre par lequel les Anglais pensaient honorer leur hôte me fournit une transition toute naturelle pour arriver aux *mangeurs d'herbe,* secte chinoise qui se rencontre dans la presqu'île d'Haï-men et dont le père Broullion décrit les singulières pratiques. Bien que les Chinois soient en général très indifférens en matière de religion, il y a parmi eux de nombreuses sectes dont le fanatisme crée de puissans obstacles aux prédications des missionnaires. Les mangeurs d'herbe croient que les animaux sont doués d'une âme : ils s'abstiennent donc de viande, de poisson, de laitage, et ne se nourrissent que de végétaux, ainsi que l'indique leur nom. Ils sont divisés en compagnies dont les directeurs se réunissent chaque année pour délibérer sur les affaires qui intéressent la communauté. Chaque année aussi les directeurs visitent leur compagnie : « ils soumettent à la correction du bâton tous ceux dont la conduite n'est pas exemplaire, et, faute d'amendement, après trois corrections, ils les bannissent de la société; ensuite ils donnent trois avis aux associés : 1° d'avoir le cœur droit, d'en chasser toute mauvaise volonté, tout désir coupable; 2° de régler leur conduite par la raison et par la justice; 3° de composer leur extérieur, évitant de tourner la tête sans motif. » Après cet exposé, le père Broullion reproduit quelques prières qui sont récitées par les adeptes et qui sont extraites des cinq mille quarante-huit volumes dont se compose la bibliothèque religieuse de la secte. — Il existe en Angleterre une société de *lé-*

gumistes, qui se réunit de même une fois l'an dans un festin dont les journaux ne manquent jamais de publier le menu, assaisonné de mille commentaires sur l'originalité de ces vertueux convives. Les légumistes de Londres n'ont rien inventé : ce ne sont que de serviles imitateurs des mangeurs d'herbe. — Après tout, la secte est assez innocente. Les jésuites opèrent dans son sein de fréquentes conversions, dont le premier acte se passe nécessairement à table. Le père Broullion cite un néophyte qui, pendant vingt-sept ans, avait fidèlement suivi le régime de la secte, et qui, après ce long jeûne, a embrassé la foi chrétienne.

Les autres sectes, qui pullulent dans le Céleste Empire, sont plus rebelles à l'action du catholicisme et plus dangereuses pour le gouvernement. Elles se confondent avec les sociétés secrètes, qui, là comme ailleurs, appellent volontiers à leur aide la superstition et le fanatisme religieux pour mieux couvrir leurs projets de révolutions politiques ou de rénovation sociale. Il est probable que les sectaires de toute espèce ont fourni un fort contingent à l'insurrection actuelle, et que, sans se préoccuper d'abord de la diversité et de la contradiction de leurs croyances respectives, ils se sont coalisés contre le gouvernement tartare, sauf à se retourner ensuite les uns contre les autres après la chute de l'ennemi commun. L'opinion des missionnaires catholiques sur le caractère de ce mouvement est intéressante à connaître; le père Broullion exprime à cet égard un avis conforme à celui du père Huc. Les deux prêtres, l'un de la compagnie de Jésus, l'autre de la congrégation de Saint-Lazare, celui-ci ayant parcouru le nord-est de la Chine, celui-là les provinces de l'ouest et du sud, sont d'accord pour attribuer à la corruption et à l'incurie du gouvernement tartare l'origine de l'insurrection, et pour déclarer que les doctrines religieuses prêchées dans les proclamations des chefs ne procèdent directement ni du catholicisme, ni du protestantisme, comme on l'avait pensé au début de la lutte. Ce n'est point que les idées chrétiennes, introduites depuis trois siècles à l'intérieur de l'empire, aient été absolument sans influence sur les événemens : on en retrouve l'empreinte, plus ou moins vague, dans les brochures qui ont été distribuées aux soldats de Tae-ping, et il est certain que les rédacteurs de ces livres bizarres ont eu sous les yeux de nombreux fragmens de la Bible; mais le travestissement des dogmes est si grossier, qu'il n'y aurait ni honneur ni profit pour le christianisme à s'attribuer une part considérable d'initiative ou d'impulsion dans le mouvement révolutionnaire. La question paraît aujourd'hui décidée. La prétendue religion des rebelles n'est qu'un mélange confus de croyances empruntées aux différentes religions qui ont été prêchées en Chine, — au judaïsme et au mahométisme comme au christianisme. Il y a de tout, mais ce n'est rien. Seule-

ment le père Broullion n'hésite pas à dire qu'il fonde sur la crise actuelle l'espoir d'une époque glorieuse pour les missions : il pense que le renversement du vieil ordre de choses aplanira les voies au catholicisme, et que sur les ruines du paganisme oriental, ébranlé par cette dernière secousse, la croix s'élèvera triomphante. Il se peut qu'il en soit ainsi. La Chine s'agite, et, suivant le langage de la foi, Dieu la mène. Malheureusement il faut songer qu'après de nombreuses crises, analogues à celles dont nous sommes aujourd'hui témoins, et malgré les efforts d'une énergique propagande, l'immense population du Céleste Empire ne compte pas encore un million de chrétiens.

Si le catholicisme doit un jour régner sur la Chine, la mission du Kiang-nan aura sans doute à revendiquer une grande part dans l'honneur de la conquête. On a vu comment les jésuites se sont établis et organisés dans le diocèse que le saint-siége leur a rendu. Arrivés d'hier, ils sont déjà prêts à la lutte. Sans méconnaître l'habileté ni le dévouement des autres congrégations, on peut dire que nul ordre religieux ne possède au même degré que celui de saint Ignace la science apostolique. C'est par la domination des esprits que les jésuites arrivent à la conversion des âmes. Il ne leur suffit pas de prêcher l'Évangile, de baptiser, de prier; ils savent que les intérêts matériels tiennent une large place dans l'économie de toute société, et ils se mêlent hardiment aux affaires du monde pour mieux servir la cause du ciel. En Chine, où le culte des lettres est pour ainsi dire une institution, ils ouvrent des écoles, des colléges dans lesquels la génération qu'ils veulent convertir trouvera parmi les livres classiques les écrits de Confucius. Ce n'est pas tout : ils observent attentivement la marche de la politique européenne, que peut-être ils aspireraient à diriger dans ses rapports avec le Céleste Empire, et ils n'ont garde de négliger, comme choses secondaires, les investigations commerciales. Ce qu'ils ne peuvent faire par eux-mêmes, ils le conseillent aux autorités temporelles; quand l'action directe leur est interdite, ils ont recours à l'influence. Nous lisons par exemple dans le mémoire du père Broullion des réflexions très-intéressantes sur la politique française en Chine, sur le rôle de notre navigation et de notre commerce, sur les fautes commises dans le passé, sur la conduite à tenir désormais. Le père Broullion rappelle avec raison que la France doit aux missions catholiques le haut renom dont elle jouit encore dans les pays de l'extrême Orient; il demande qu'elle s'y montre plus hardie dans sa politique, plus entreprenante dans son commerce. Les missions profiteraient à leur tour des progrès accomplis par la France dans des pays où la prépondérance commerciale et maritime appartient aujourd'hui presque exclusivement aux nations protestantes. En donnant des conseils sur de pareils sujets,

le père Broullion ne s'écarte point de ses devoirs de missionnaire, tels que les jésuites les comprennent et les pratiquent. Il provoque les intérêts matériels à seconder les efforts du catholicisme, et il spécule très légitimement sur le concours que prêteraient aux missions l'apparition plus fréquente du pavillon français et l'échange de nos produits contre ceux de la Chine. On peut être assuré que les jésuites du Kiang-nan useront largement de ce moyen d'influence, et je ne serais pas étonné d'apprendre que les renseignemens recueillis par eux et leur intervention active auprès des négocians ou des consuls eussent pour résultat, dans un avenir prochain, de développer les relations de nos ports avec Shanghai. Dira-t-on qu'en prenant un tel souci des affaires temporelles et même mercantiles, la compagnie demeure fidèle à ses traditions ambitieuses, et qu'elle veut réaliser jusqu'en Chine ses plans de domination universelle? Les plus défians n'auraient pas à s'effrayer de cette tentative : on peut, sans le moindre inconvénient, livrer la Chine aux jésuites.

Sauf quelques correspondances insérées dans les *Annales de la propagation de la foi*, les nouveaux missionnaires du Kiang-nan n'avaient publié jusqu'ici aucun document qui indiquât d'une manière précise la direction et l'état de leurs travaux. La compagnie tiendra sans doute à honneur de continuer l'œuvre entreprise avec tant de succès par les anciens jésuites de Pékin, et c'est ainsi que le père Broullion vient d'ouvrir une seconde série de *mémoires* concernant la Chine. Il y a encore tant à dire sur ce pays si vaste, si singulier, que l'on connaît si peu! On a beaucoup écrit, après le père de Rhodes, sur les mœurs et sur les institutions du Céleste Empire; mais depuis quelques années la Chine a bien changé de face : elle a subi, à la suite de la guerre contre les Anglais et du traité de Nankin (1842), une révolution profonde dans sa politique à l'égard des étrangers : en ce moment même, elle est livrée à toutes les agitations d'une révolution intérieure. Pendant que les Européens, pénétrant plus avant sur son territoire, s'établissent dans ses ports et remontent ses larges fleuves, elle voit ses habitans se répandre par grandes masses au dehors, peupler l'Australie, la Californie, l'Inde, les Antilles, et se mettre peu à peu en contact avec le monde entier. Pourrait-elle aujourd'hui demeurer immobile et s'ensevelir dans le linceul de sa vieille civilisation? D'irrésistibles influences la poussent désormais dans des voies nouvelles. Les jésuites arrivent donc à l'instant favorable pour reprendre, avec l'habileté et l'audace qu'on leur connaît, l'œuvre de la propagande. La science, comme la foi, est intéressée au succès de leur mission du Kiang-nan.

C. Lavollée.

ÉCONOMIE RURALE

LES OUVRIERS EUROPÉENS.

On remarquait à l'exposition universelle de 1855 un magnifique volume, sorti des presses de l'imprimerie impériale et ayant pour titre : *les Ouvriers européens, études sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe*, par M. Le Play, ingénieur en chef des mines. Ce livre se compose de trente-six monographies ou descriptions de familles ouvrières appartenant à des nations différentes, avec une introduction sur la méthode suivie par l'auteur et une conclusion en forme d'appendice. Comme la plupart des familles qui ont été l'objet des recherches de M. Le Play sont plus ou moins agricoles, et que les faits qu'il a recueillis, les déductions qu'il en a tirées, appartiennent le plus souvent à cette partie de la science économique qui traite de la propriété et de la culture du sol, je crois pouvoir terminer par l'examen de ce grand travail mes études sur l'économie rurale à l'exposition de 1855.

Je vais commencer par le résumé des faits, je finirai par l'appréciation des doctrines. Le tout est également digne d'attention. Les doctrines sont, à mon sens, un singulier mélange de vérités et d'erreurs. Quant aux faits, il suffira de dire, pour donner une idée de leur importance et de leur variété, que cinq de ces monographies sont relatives à des Russes, une à des Bulgares ou sujets turcs, deux à des Suédois, cinq à des Autrichiens, quatre à des Allemands, deux à des Suisses, deux à des Espagnols, quatre à des Anglais, onze à des Français. On y passe bien réellement en revue la plus grande partie de l'Europe.

I.

Un mot d'abord sur la méthode. M. Le Play s'appuie sur cette idée éminemment juste, que les sciences sociales comme les sciences naturelles doivent procéder par la méthode d'observation, et qu'avant d'échafauder des théories il faut commencer par bien connaître les faits. Jusque-là rien que de conforme à la vérité, mais M. Le Play va plus loin. Il donne à entendre que jusqu'à lui les faits sont restés inconnus, inexplorés, et que de là viennent les controverses sur les questions économiques; puis il fait une distinction entre les deux procédés communément employés, selon lui, pour observer les faits, les enquêtes directes et les recherches statistiques, et il n'hésite pas à donner la préférence aux premières sur les secondes. Que faut-il entendre par recherches statistiques et par enquêtes directes? Lui-même va en donner les définitions.

« Les statistiques, dit-il, ont eu jusqu'à ce jour pour bases principales les documens fournis par l'autorité publique touchant le système financier, la défense du pays, l'administration de la justice, etc. L'origine officielle de ces documens, recueillis surtout dans les états où la centralisation administrative a pris un grand développement, leur communique un cachet spécial d'authenticité. Les statisticiens se sont donné la mission de coordonner ceux de ces résultats qui peuvent s'exprimer en chiffres, et ils en ont déduit des moyens assez exacts de comparer, sous divers rapports, la puissance relative des états. Cependant ces comparaisons n'ont pas toujours la justesse et l'étendue désirables. Les statisticiens ne disposent pas des moyens d'observation, et ils doivent se contenter de ceux qui sont mis en œuvre dans un but étranger à la science; ils ne peuvent donc embrasser les branches les plus essentielles de l'activité sociale. Les tentatives faites pour rattacher à la statistique les opérations de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, ont ordinairement échoué. »

Voyons maintenant les enquêtes directes. « On ne s'y propose pas, dit-il, d'embrasser dans un cadre général toutes les questions sociales, on étudie chaque question séparément, en la circonscrivant autant que possible. Au lieu de considérer d'un point de vue unique l'ensemble d'un pays, on s'attache, autant que le comporte le sujet, à des cas particuliers ou à des localités spéciales qu'on envisage sous tous les aspects. L'observation n'est plus confiée à une multitude d'agens chargés d'exécuter un acte matériel ou de constater un fait avec une rigueur méthodique, mais à quelques hommes spéciaux versés dans la connaissance du sujet. On n'est plus obligé d'arriver aux faits spéciaux par des inductions plus ou moins éloignées, on les constate directement aux sources de l'observation. »

Même en acceptant ces définitions, il me paraît évident que ces deux modes d'investigation se complètent l'un par l'autre. Les recherches statistiques accomplies par les agens de l'autorité publique ont sans aucun doute leurs chances d'erreur; les enquêtes directes faites par des observateurs isolés ont les leurs aussi. Ce n'est pas trop de la réunion des deux moyens pour arriver à la connaissance même approximative de la vérité. Il est bon surtout que les statistiques générales servent de contrôle aux observations personnelles, sinon on risque de s'égarer à la poursuite de chimères, ou de découvrir avec beaucoup de peine ce que d'autres avaient découvert auparavant. Il s'en faut d'ailleurs que tout soit également vrai dans ce que M. Le Play dit des statistiques officielles. Sans doute il arrive quelquefois que les statisticiens soient obligés de grouper, pour en tirer certaines conséquences, des chiffres recueillis pour un autre objet; mais ces études, qui ont leur utilité, n'ont qu'un crédit proportionné au degré de probabilité qu'elles présentent. Tout ce qu'on peut conclure, c'est qu'il faut engager les gouvernemens à les faire eux-mêmes, et c'est en effet ce que font déjà quelques-uns.

En ce qui concerne la France, la Belgique et à beaucoup d'égards l'Angleterre, les statisticiens ne sont pas réduits à des inductions pour apprécier le développement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Des recherches très directes sur ces trois ordres de faits ont été entreprises par ces trois gouvernemens. On peut dire qu'elles pèchent par quelques côtés, et indiquer les moyens de les perfectionner; on ne peut pas nier qu'elles n'existent, qu'elles ne soient même poussées quelquefois jusqu'à l'excès. Il n'est pas exact non plus que les renseignemens dont elles se composent soient puisés ailleurs qu'aux *sources mêmes de l'observation.* Toute recherche statistique se fait au moyen d'enquêtes locales, dans les formes qui paraissent les plus propres à faire connaître la vérité; ces renseignemens sont ensuite réunis, coordonnés de manière à présenter des tableaux généraux, mais le point de départ est une collection de monographies. Il a été constaté que cent mille personnes avaient pris part en France à la grande enquête agricole de 1840; celle qui vient de s'accomplir, et dont nous ne connaissons pas encore les résultats, aura probablement recueilli encore plus de témoignages.

Je ne puis donc admettre que M. Le Play ait fait aucune révolution dans la méthode suivie avant lui; il a enrichi la science de trente-six nouvelles monographies, recueillies avec beaucoup de peine et de soin; voilà son mérite, il est assez grand. Je ne puis lui en reconnaître d'autre. Il n'a pas plus inventé la forme que l'idée première. Nous trouvons dans une foule de documens ce qu'il appelle *le budget de l'ouvrier,* c'est-à-dire l'indication des recettes et des dépenses annuelles d'une famille. M. Ducpétiaux, avec des

documens recueillis par la commission centrale de statistique de Bruxelles, vient de faire un bon livre qui a précisément pour titre : *Budgets économiques des classes ouvrières en Belgique*, et il n'a nullement la prétention d'être le premier. M. de Gasparin, dans son *Cours d'agriculture*, publié en 1847, présente le tableau des recettes et des dépenses d'un ménage de cultivateurs français. Vingt ans auparavant, Sismondi avait fait le même travail pour les cultivateurs toscans. Les économistes anglais sont pleins de semblables recherches. On peut dire que c'est l'objet constant et pour ainsi dire l'élément banal de toute étude économique un peu sérieuse. Ce qui serait nouveau serait la suppression des statistiques générales, mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire, pour y voir plus clair, d'éteindre un flambeau quand on cherche à en allumer un autre.

Passons donc à l'examen des renseignemens nouveaux qu'a rassemblés M. Le Play. Cet examen nous a donné quelque peine. Le livre est admirablement imprimé, mais du format le plus incommode. Quand on s'occupe de ce genre d'études, on est habitué à manier de grands volumes, à parcourir de gigantesques tableaux, mais cette fois c'est vraiment trop. Puisque l'occasion s'en offre, je ne suis pas fâché de signaler en passant cette mauvaise habitude, dont se plaignent tous les faiseurs de recherches, et qui ne contribue pas peu à éloigner le public de ces sortes de documens. Les *blue-books* anglais n'ont pas cette exagération typographique, et ce sont certainement les mieux conçus. A l'incommodité du format vient se joindre un autre genre de difficulté, qui tient à la composition. Chaque tableau est comme hérissé de renvois; il faut à tout moment recourir à la clé pour se retrouver au milieu des chiffres romains, des chiffres arabes, des lettres majuscules et minuscules, qui renvoient tantôt à une note, tantôt à une page, tantôt à un paragraphe. J'ai peine à croire que ce luxe d'annotations fût inévitable.

Quand on a triomphé de ces dragons, qui, comme dans les contes de fées, gardent l'entrée du temple, on n'est pas au bout. Chaque description prise à part a assurément son intérêt; mais si l'on veut les comparer entre elles, on s'aperçoit que leur uniformité n'est qu'apparente, et qu'elles n'ont au fond rien de commun. C'est ici que le système exclusif des monographies fait voir ses côtés faibles; on aimerait à trouver l'auteur plus familier avec les procédés les plus élémentaires des statisticiens de profession, qui savent rendre les comparaisons plus faciles en ramenant à un type commun les élémens les plus divergens, et épargnent ainsi à leurs lecteurs des peines infinies.

Je prends pour exemple les deux premières monographies, dont l'une s'applique à une famille de *Baschkirs à demi nomades du versant asiatique de l'Oural*, et l'autre à des *paysans agriculteurs des*

steppes de terre noire d'Orembourg. En examinant le budget de leurs dépenses annuelles, je trouve pour la première un total de 643 fr., et pour la seconde de 2,551. J'en conclus que le revenu de l'une est le quadruple environ de l'autre; mais je ne tarde pas à m'apercevoir que je commettrais une lourde bévue en tirant si vite cette conclusion. D'abord la famille de Baschkirs se compose de huit personnes, deux hommes, deux femmes et quatre enfans, tandis que celle des paysans des steppes se compose de dix, quatre hommes, trois femmes et trois enfans. Ensuite je vois que, dans le premier cas, toutes les denrées alimentaires sont comptées à un prix, et dans le second à un autre complétement différent. Enfin je découvre que, dans les dépenses des paysans des steppes, on a porté 1,113 fr. 45 cent. de corvées exécutées pour le seigneur, 4 fr. 57 c. pour un mouton de redevance, 23 fr. 76 c. pour la capitation, tandis que, dans celles des Baschkirs, on n'a fait figurer que 8 fr. 69 c. pour tout impôt. Au lieu d'une idée nette de la condition respective des deux familles, je n'ai plus qu'une idée confuse, et si je veux me rendre compte, je suis obligé de prendre la plume pour faire le travail que l'auteur n'a pas fait pour moi.

Ce travail fait, il me reste un scrupule : M. Le Play ne me dit pas s'il a choisi ces deux familles dans les conditions moyennes du pays. Si, par exemple, il a pris des Baschkirs *pauvres* et des paysans d'Orembourg *aisés,* tout le laborieux échafaudage de ma comparaison s'écroule, et ses propres chiffres ne signifient rien. Voilà l'inconvénient capital des monographies quand elles ne sont pas appuyées par des recherches de statistique générale. On peut sans doute facilement abuser des moyennes, et on en a souvent abusé; il est cependant impossible de rien conclure sans cette notion fondamentale. J'aurais besoin, pour savoir si la famille qu'on me présente est réellement un type, de connaître le budget de plusieurs familles du même peuple, et même l'ensemble de la production et de la consommation de la contrée. Ce n'est qu'en discutant ces chiffres les uns par les autres que je pourrais me faire une opinion raisonnée, et ma conviction serait plus ou moins profonde suivant que j'aurais eu plus ou moins de moyens pour la former. M. Le Play ayant eu soin *de circonscrire son sujet le plus possible,* ou d'étudier une seule famille à l'exclusion de toutes les autres, je ne puis me débarrasser d'un doute sur la portée scientifique des faits qu'il m'expose.

Le doute s'accroît quand on pénètre dans les détails. Ainsi l'on trouve que la famille de paysans d'Orembourg consomme tous les ans 7,177 kilog. de grains, dont la moitié environ en froment, et sans compter le seigle qui sert à fabriquer le *qvas,* 123 kilog. de corps gras, 1,000 kilog. de lait de vache, 618 kil. de viande, 557 kil. de pois secs, etc.; c'est beaucoup. Cette famille se compose de dix

personnes; mais, comme en comptant deux femmes ou deux enfans de tout âge pour une tête d'homme, l'ensemble ne forme que l'équivalent de sept hommes, la ration par tête d'homme devient énorme. Je ne puis m'empêcher de soupçonner ici quelque erreur. M. Payen nous apprend que, pour donner à un homme adulte fort travailleur sa ration complète, il faut 1 kilog. de pain par jour et un tiers de kilog. de viande ou autres matières animales. Or, d'après M. Le Play, la ration moyenne des hommes adultes, dans sa famille de paysans d'Orembourg, est de plus du double, au moins en céréales et légumineuses. Et remarquez que je la compare, non à ce qu'elle serait chez nous, mais à ce qu'elle devrait être, car, si on la comparait à la véritable ration moyenne des Français, la différence serait bien plus grande.

Quand on lit avec attention cette histoire des paysans d'Orembourg, on croit comprendre que la plupart des renseignemens ont été donnés par le seigneur du lieu, qui a eu soin de présenter les choses sous le jour le plus favorable. Ce n'est pas une raison suffisante pour tout nier, c'en est une pour se défier un peu, surtout quand on connaît l'art des Russes en général pour *enguirlander* les étrangers. Il y a loin d'ici au versant occidental de l'Oural; les voyageurs y vont peu, et le gouvernement russe partage les répugnances de M. Le Play pour les recherches statistiques. Quand le premier congrès de statistique s'est réuni à Bruxelles en 1853, toute l'Europe y était représentée, excepté la Russie. Il est clair qu'une monographie dont on fournit soi-même les élémens, et qui ne peut être contrôlée par personne, est beaucoup plus commode pour ce qu'on veut prouver qu'une suite d'études de détail coordonnées pour fournir des vues d'ensemble. Nous avons cependant quelques essais de statistique russe. Ceux de M. Tegoborski lui-même, si disposé à tout voir en beau, sont loin de nous offrir d'aussi magnifiques résultats que l'étude spéciale de M. Le Play. Que dirai-je de M. Schnitzler et surtout de ce témoin muet, mais éloquent, qu'on a trouvé dans les forts évacués par l'armée russe, ce pain du soldat qui semble indiquer une alimentation bien différente?

Quoi qu'il en soit, d'après l'ensemble des documens présentés par M. Le Play, la condition matérielle de certains paysans russes ne paraît pas mauvaise. Quant à leur condition morale, l'auteur a inventé un mot adouci pour désigner le servage : il l'appelle le *système des engagemens forcés*. Il attribue à ce système, combiné avec la jouissance en commun d'une partie du sol, une influence heureuse; il n'a négligé que ce côté de la question, qui se résume en un mot fort court, mais fort expressif, le knout. A cela près, les détails qu'il donne sont curieux, bien qu'il y en ait peu de nouveaux. Nous connaissions déjà par M. de Haxthausen et par d'autres l'orga-

nisation de la commune russe, ainsi que les deux systèmes de redevance, la corvée et l'obrok; M. Le Play dit *abrok*, mais tous ceux qui ont écrit sur la Russie, y compris M. Tegoborski, disent *obrok*. L'obrok donc est une capitation que le paysan russe paie à son seigneur pour se racheter de la corvée; la corvée est un certain nombre de jours de travail dus au seigneur sur ses propres terres pour payer le loyer de celles qu'il abandonne. L'obrok est évidemment un progrès sur la corvée, soit dans l'intérêt du propriétaire, soit dans celui du tenancier; mais il n'est pas toujours possible, surtout dans les contrées exclusivement agricoles où la transformation des denrées en argent est difficile. Dans les deux cas, la famille est garantie, dit M. Le Play, contre la vieillesse et les maladies par les secours qu'elle reçoit du maître, et l'indigence est inconnue. Je crois cependant avoir entendu dire que les serfs se révoltent quelquefois contre ces seigneurs si compatissans et les font rôtir, mais passons.

Le sujet turc qui succède aux paysans russes est un *forgeron bulgare des usines à fer de Samakowa, Turquie centrale.* Encore le système des *engagemens forcés* avec ses heureuses conséquences. Les riches pachas turcs qui possèdent les forges de la Bulgarie, n'employant que des moyens imparfaits de fabrication, ne peuvent soutenir la concurrence des fers étrangers que par le bas prix des bois et de la main-d'œuvre. La population de Samakowa se compose d'ouvriers forgerons, qui concourent aussi en été aux travaux agricoles. En principe, les ouvriers sont attachés aux chefs d'industrie volontairement et pour un temps limité; en fait, ce sont des engagés à vie. Ils sont tous liés au patron par une dette héréditaire, aucun d'eux ne peut s'attacher à un autre sans l'avoir remboursé. D'excellentes relations existent encore, selon M. Le Play, entre les deux classes. Les ouvriers, satisfaits de leur sort, n'ont pas le désir de s'élever à une condition supérieure; chacun d'eux possède une maison d'habitation avec un petit jardin et une vache. La nourriture est médiocre, mais suffisante; le travail n'a rien d'excessif. Le patron vient au secours de la famille, quand elle en a besoin. S'il en est ainsi, j'ai peine à comprendre les griefs des chrétiens d'Orient contre les Turcs; j'ai peur qu'il n'y ait encore là quelque revers de médaille qu'on n'ait pas voulu voir.

Les deux familles *suédoise* et *norvégienne* nous font faire un pas vers la liberté; elles n'en paraissent pas plus à plaindre. Elles ne consomment, en fait de céréales, que du seigle et de l'orge, mais en quantité suffisante; elles ont de plus des corps gras, de la viande, du gibier, du poisson, et surtout du lait en abondance. Leur condition morale est très supérieure à celle des paysans russes, et l'étude de ces ouvriers, dit M. Le Play lui-même, offre un grand intérêt, en ce qu'elle présente la transition du système des engagemens forcés de

la Russie au système d'engagemens volontaires en usage dans l'Occident. Tous les ouvriers de la Suède ont la libre disposition de leurs personnes; ils sont en principe complétement indépendans du propriétaire et du chef d'industrie. En fait cependant, ils sont toujours liés à ces derniers par la tradition. De là, entre les diverses classes, une solidarité qui entretient chez les ouvriers le respect et l'affection pour leurs maîtres, et qui, en leur assurant le bienfait du patronage, les garantit contre les éventualités provenant des maladies, de la vieillesse, des chômages, des disettes et des autres calamités publiques. Sous cette impulsion salutaire, les ouvriers suédois se sont élevés à un degré remarquable de moralité; ils puisent souvent dans l'épargne les moyens de parvenir à la propriété. Ainsi se recrute une classe de paysans-propriétaires qui forme un des quatre ordres de la constitution, et dont l'influence s'accroît chaque jour.

Ce tableau flatteur doit être un peu exagéré; je ne comprends pas qu'un système quelconque puisse garantir les populations contre la disette, c'est-à-dire l'insuffisance de récolte. Je pourrais signaler aussi chez M. Le Play quelques contradictions : ainsi il parle de la facilité qu'ont les paysans suédois de s'élever par l'épargne à la propriété, et dans ses deux monographies il dit formellement que la famille, étant défendue par le patronage contre toutes les éventualités malheureuses, *ne fait jamais d'épargnes;* les épargnes ne sont faites que par les ouvriers qui suivent le système des engagemens momentanés, et qui ne participent pas aux bienfaits du patronage. Bornons-nous à constater avec lui que la condition du paysan suédois est en général assez bonne, bien qu'il soit libre. Cette supériorité se manifeste surtout chez les femmes; les femmes suédoises appartenant à la classe ouvrière se distinguent par des manières polies et par un ajustement de bon goût; les ouvriers de plusieurs provinces ont pour leurs femmes et leurs filles des prévenances qu'on ne remarque ailleurs que chez les classes élevées; on voit rarement les femmes porter d'énormes charges comme en Allemagne et en France. Cette observation est fine et vraie.

Parmi les cinq monographies autrichiennes, la plus brillante est celle des *Jobajjy, ou paysans agriculteurs à corvée des plaines de la Theiss, Hongrie centrale.* Nous rentrons ici dans le système des engagemens forcés. La commune qu'habite l'ouvrier est située à la naissance des vastes plaines d'alluvion qui séparent la Theiss du Danube. Le territoire tout entier est la propriété d'une famille jouissant des droits seigneuriaux sur les terrains, sur les maisons et sur les personnes. Un grand domaine est cultivé en régie pour le compte du seigneur; le reste du sol, concédé aux habitans depuis une époque fort reculée, moyennant des redevances en travail et en produits, est exploité par eux, en partie dans le système de la propriété

privée, en partie dans le système de la communauté. Chaque famille possède par droit d'héritage le terrain qui lui est attribué; celle dont il est question a pour sa part ce qu'on appelle un quart de *sessio* ou de concession; l'unité dite *sessio* équivaut à 10 hectares 36 ares. D'autres possèdent deux *sessio*, une *sessio*, une *demi-sessio*. D'autres sont dits *inquilini*, et possèdent une maison sans terre arable; d'autres enfin, *subinquilini* et tiennent à loyer la maison qu'ils habitent. Celle de la monographie doit au seigneur vingt-six journées de travail ou corvées, réduites à treize quand le paysan travaille avec ses bœufs; elle se procure le surplus de terre qui lui est nécessaire en le louant au seigneur. La nourriture de ces paysans est, quant à l'abondance et à la qualité, la meilleure que M. Le Play ait observée parmi les ouvriers européens; ils ne font point d'épargnes.

Les quatre autres monographies autrichiennes sont moins favorables. Une surtout, qui est relative à un *compagnon de la corporation fermée* (*Innung*) *des ouvriers de la ville de Vienne*, présente une situation tout à fait voisine de l'indigence. Il est vrai que l'ouvrier dont il s'agit a cinq enfans; l'aisance est partout peu conciliable avec une si nombreuse famille. Toujours est-il que le système des corporations fermées, tel qu'il existe encore à Vienne et qu'il existait autrefois en France, ne défend pas de la misère les ouvriers qui en font partie. L'auteur insiste à ce sujet sur les causes qui menacent d'une dissolution prochaine les anciennes corporations d'arts et métiers partout où elles ont survécu. Ces causes sont précisément les mêmes qu'en France et en Angleterre; elles tiennent à l'établissement des grandes manufactures, qui tendent partout à se substituer aux petits ateliers, par suite des découvertes modernes. Cette révolution est devenue inévitable dans les contrées où, comme en Autriche, on a conservé jusqu'ici le principe des maîtrises. A propos d'une autre famille, celle d'un *mineur de la corporation des mines de mercure de la Carniole*, qui n'est pas beaucoup plus heureuse, M. Le Play fait la même observation.

A mesure qu'on avance dans cette lecture, on s'attend, d'après le début, à voir l'existence des ouvriers de l'Occident peinte des plus sombres couleurs en comparaison de ceux de l'Orient; on est agréablement surpris en trouvant le contraire. Il est vrai que l'auteur paraît attribuer quelquefois le bien-être dont ils jouissent pour la plupart à des coutumes particulières qui ont quelques analogies avec les institutions orientales. Ainsi, quand il s'agit des *mineurs du Hartz*, il fait connaître toute une organisation métallurgique et forestière qui a pour but de prévenir les effets de la concurrence. Il y a du vrai dans ses observations, notamment en ce qui concerne l'excellent régime des forêts domaniales en Allemagne, mais lui-même

reconnaît que les procédés suivis dans les mines du Hartz sont moins perfectionnés qu'ailleurs, sous l'influence beaucoup plus féconde de l'intérêt privé.

A côté de cet exemple, on en trouve d'autres plus favorables au régime de la libre concurrence. Non-seulement la plupart des ouvriers soumis à ce régime vivent aussi bien et mieux que les autres, mais on voit naître parmi eux un nouvel élément inconnu aux premiers, l'esprit d'épargne et de prévoyance. J'aime à voir M. Le Play reconnaître la supériorité morale des *ouvriers suisses*. « C'est surtout, dit-il, par la profondeur du sentiment religieux et par les conséquences morales qui s'y rattachent que l'ouvrier de Genève et plusieurs autres types d'ouvriers de l'Occident l'emportent sur ceux de l'Orient. Les qualités qu'on observe chez les populations laborieuses de la Russie sont le résultat de conditions indépendantes du libre arbitre des individus. L'ouvrier genevois n'est lié par aucune entrave; sa vertu moins passive ne dépend pas d'autrui; c'est en lui-même, dans sa raison et sa conscience, qu'il puise la force nécessaire pour contenir ses passions et pour remplir ses devoirs. » Je me garderai bien de rien reprendre à ce portrait. Ces nobles qualités ont leur récompense. Un des premiers, Sismondi a peint en termes éloquens la vie heureuse des paysans suisses, leurs maisons de bois si commodes et si bien sculptées, leurs armoires remplies d'un beau linge blanc, le jardin plein de fleurs, l'étable pleine de bétail, la laiterie nette et bien aérée, les grands approvisionnemens de blé, de viande salée, de fromage et de bois, les livres et les instrumens de musique qui attestent des goûts élevés, le costume antique et pittoresque en même temps que chaud, propre et sain. Après lui, plus d'un observateur a reproduit le même tableau en insistant sur l'amour du travail, qui est la cause première de cette aisance. « La population de Zurich, dit un voyageur anglais, est sans rivale pour la culture. Lorsque j'ouvrais ma fenêtre entre quatre et cinq heures du matin, pour considérer dans le lointain le lac et les Alpes, j'apercevais le travailleur dans les champs; lorsque je revenais de ma promenade du soir, longtemps après le coucher du soleil, le travailleur était encore là, fauchant son pré ou liant sa vigne. Il est impossible d'arrêter ses regards sur un champ, un jardin, une haie, à peine sur un arbre, une fleur, un seul végétal, sans remarquer les preuves du soin le plus assidu. » Je doute fort qu'il en soit de même sur les bords du Volga et de la Theiss.

Les deux monographies espagnoles, le *métayer de la Vieille-Castille* et l'*agriculteur émigrant de la Galice,* nous ramènent à d'autres idées. Les plaines à céréales de l'Andalousie, de la Manche et de la Castille appartiennent à de grands propriétaires; les prairies de l'Estrama-

dure, les pâturages des montagnes de Léon, constituent également de grandes propriétés exploitées au moyen de troupeaux voyageurs. Partout s'étendent ou plutôt s'étendaient de vastes communaux qui donnaient à l'Espagne de grands rapports avec l'orient de l'Europe. M. Le Play paraît attribuer à ces conditions économiques le bien-être relatif qu'il constate chez ces cultivateurs, mais il ne dit pas si, par hasard, leur existence ne devient pas meilleure encore par le changement de ces conditions, tel qu'on le voit se poursuivre depuis quelques années. Dans d'autres provinces de l'Espagne, comme le pays basque, la Navarre, une partie de la Catalogne et du royaume de Valence, la terre est très divisée : ce sont les plus peuplées et les plus riches.

Les quatre familles d'*ouvriers anglais* appartiennent à l'industrie proprement dite; ce sont des couteliers, des menuisiers et des fondeurs. Je regrette que M. Le Play n'ait pris pour sujet de ses études aucune famille agricole; il eût été curieux et instructif de faire la comparaison. Les quatre qu'il a choisies sont toutes dans une situation prospère; il en est une, celle d'un *menuisier de Sheffield,* qui trouve le moyen, tout en vivant bien, de faire plus de 200 francs d'épargnes par an. M. Le Play entre à ce sujet dans des détails intéressans sur les institutions de prévoyance qui se sont développées en Angleterre par la libre initiative des ouvriers. La famille de son menuisier est affiliée à trois sociétés d'assurances mutuelles garantissant, moyennant un faible versement hebdomadaire, des secours médicaux en cas de maladie et des allocations d'argent. En outre, au moyen de souscriptions régulières à une caisse dite *land society,* la famille va prochainement devenir propriétaire d'un lot de terre et d'une habitation qui feront de son chef un électeur; une autre partie de son petit capital va en s'accumulant à la caisse d'épargne, et elle se propose de souscrire encore à une société d'assurances sur la vie. Elle est ainsi garantie contre toutes les éventualités, beaucoup plus que ne le sont sans doute les serfs de la Russie et de la Bulgarie, et elle ne doit rien qu'à son travail. Il faut savoir gré à M. Le Play d'avoir présenté avec cette franchise un exemple aussi décisif en faveur de la société occidentale.

Les onze familles françaises se divisent en trois catégories, les urbaines, les intermédiaires et les rurales. Les premières sont au nombre de trois. Celle d'un *tisserand de Mamers* (Sarthe) est très pauvre. Depuis trente ans, la population locale augmente toujours, tandis que les moyens de travail diminuent. L'essor imprimé aux ateliers qui élaborent le lin et le chanvre au moyen de machines ruine les fabriques de toile qui reposent uniquement sur le travail des bras. L'émigration n'étant pas encore entrée dans les mœurs du pays, on n'a trouvé jusqu'à présent d'autre remède que la bienfai-

sance; mais ce palliatif contribue à aggraver le mal en affaiblissant l'énergie morale de la population. En revanche, le *chiffonnier parisien* que M. Le Play a choisi jouit d'une certaine aisance et même d'une certaine élévation intellectuelle qui se manifeste par le goût de lectures religieuses. Quant au *maître blanchisseur de la banlieue de Paris*, ce n'est pas à proprement parler un ouvrier, mais un chef de métier, ayant près de 5,000 fr. de revenu et en épargnant 2,000, ce qui lui a déjà fait un petit capital de 16,000 fr. « L'amour du travail et la moralité ne sont pas développés au même degré, dit M. Le Play, dans toutes les familles de blanchisseurs parisiens; cependant on peut admettre que sur cent, vingt-cinq environ obtiennent le même succès, cinquante se maintiennent dans l'aisance sans arriver à la propriété, vingt-cinq seulement s'endettent. La classe des maraîchers offre des types supérieurs en plus grand nombre; soixante au moins sur cent arrivent à la propriété. »

Le *maréchal ferrant et propriétaire cultivateur du canton de Mamers* (Sarthe) participe de l'ouvrier urbain et du cultivateur. Il présente un contraste consolant avec le tisserand du même pays. Bien qu'il ait commencé comme domestique, il possède une maison de 1,500 fr., un petit jardin, un champ de 80 ares qu'il cultive lui-même, un mobilier agricole et industriel de 1,400 fr., un mobilier personnel de 800, le tout provenant de ses économies. Bien qu'il ait quatre enfans et un aide qu'il nourrit, il fait 300 fr. d'épargnes par an, et vit convenablement avec le reste. Les deux autres familles intermédiaires offrent peu d'intérêt.

Viennent maintenant les familles purement rurales. Quatre sur cinq sont dans une condition presque misérable; c'est un *journalier agriculteur du Morvan*, un *journalier agriculteur du Maine*, un *journalier des vignobles de l'Armagnac* et un *journalier de la Basse-Bretagne;* le dernier, qui a femme et enfans, ne gagne dans son année que 461 francs. Le *propriétaire cultivateur du Soissonnais* est plus heureux; on peut le considérer comme le type du très petit propriétaire français; il possède une maison d'habitation avec une étable, un petit jardin et un champ de 25 ares; il ne mange de la viande que deux fois par an, mais il se nourrit suffisamment, avec sa femme et ses trois enfans, de pain mêlé de froment et de seigle, et au bout de l'année il a mis de côté 200 francs. Son revenu total s'élève environ à 1,000 francs. Ajoutons, pour être tout à fait dans le vrai, que l'auteur aurait pu trouver sur d'autres points de la France, en Normandie par exemple, d'autres types tout aussi satisfaisans que celui-là.

On peut reprocher à ces observations d'être un peu anciennes; peu importe au fond. A part les exagérations probables signalées dans quelques-unes, la plupart nous paraissent assez exactes. Il est

à croire que les monographies françaises en particulier donnent une idée assez juste des faits généraux. Parmi les ouvriers de ville, quelques-uns souffrent; d'autres, et surtout ceux de Paris, font d'excellentes affaires, quand ils ont de l'ordre. La condition des ouvriers ruraux est bien plus mauvaise : la moitié d'entre eux a tout juste de quoi vivre misérablement, l'autre moitié s'élève, à force d'économie, vers la propriété; mais leur alimentation, même quand ils sont propriétaires, est inférieure à celle des ouvriers des villes. Les choses n'ont pas sensiblement changé depuis que M. de Gasparin évaluait ainsi le budget moyen d'une famille de cultivateurs français, composée de cinq personnes :

Nourriture	478 fr.
Logis	30
Habillement	100
Chauffage et éclairage	10
Outils et ustensiles	20
Total	638 fr.

ou 1 franc 75 cent. par jour, représentant le salaire du père, de la mère et des enfans. Les chiffres de M. Le Play sont même au-dessous, et avec raison; la moyenne donnée par M. de Gasparin m'a toujours paru un peu élevée.

Somme toute, les monographies de M. Le Play sont loin de présenter sous un mauvais jour l'existence des ouvriers européens. Sur 36, 18 au moins vivent bien, 12 passablement, 6 seulement sont à plaindre. La palme du bien-être appartient au blanchisseur parisien; les plus pauvres de tous sont parmi les journaliers de nos campagnes; la France présente ainsi les deux termes extrêmes. Les paysans hongrois, russes, suédois, espagnols, sont infiniment au-dessus de la plupart des nôtres, comme vie matérielle. Parmi les ouvriers de ville, les Anglais viennent au premier rang après le blanchisseur parisien; les plus malheureux sont le menuisier de Vienne (Autriche) et le tisserand de Mamers (Sarthe). La situation intermédiaire est occupée par ces catégories qui n'appartiennent complétement ni à la vie rurale ni à la vie industrielle. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas complété son tableau par des Belges, des Hollandais et des Italiens. On doit regretter encore plus qu'il ne soit pas sorti d'Europe et qu'il n'ait pas étudié le *farmer* américain, ce représentant extrême de l'indépendance individuelle.

Comme condition morale, l'avantage revient aux Suisses, aux Suédois, aux Anglais et aux Français. Le plus pauvre paysan de l'Europe, le *penty* bas-breton, uniquement nourri d'orge et de sarrazin, trouve encore le moyen de faire des économies. Il n'y a rien de plus admirable dans cette longue série, le plus grand honneur appartient

à cette noble race des paysans français qui, placée trop souvent dans les conditions les plus défavorables, porte sans fléchir presque tout le poids de la production agricole comme de la défense nationale.

II.

J'ai essayé de résumer aussi exactement que possible les faits présentés par M. Le Play; que faut-il en conclure? Si l'on prenait au pied de la lettre quelques-unes de ses opinions, la réponse serait facile : rien. Il répète en effet à plusieurs reprises que, sans enquêtes nouvelles, la science sociale, comme il l'appelle, ne peut rien affirmer. Il demande ces enquêtes et il a raison, car une observation infatigable peut seule suivre, dans son mouvement continu, le développement des peuples modernes; mais en même temps, infidèle à son propre principe, il pose dès à présent des conclusions très affirmatives. Je ne le chicanerai pas sur cette inconséquence; elle était inévitable. Le tort est d'avoir dit qu'il n'y avait rien à tirer des faits connus; ces faits sont déjà suffisamment nombreux pour donner matière à des doctrines. J'ai de plus sérieuses objections à faire au fond même des conclusions. Ici encore M. Le Play se contredit. Ce qui paraît résulter évidemment de ses monographies, c'est que l'organisation occidentale n'exige aucune réforme radicale dans l'intérêt des classes ouvrières, et il arrive, après bien des détours et des ménagemens, à exprimer l'opinion contraire.

La première des réformes qu'il indique porte sur la loi française de succession; il s'élève contre le principe du partage égal et réclame ouvertement la liberté illimitée de tester et le droit de substitution. Il établit sous ce rapport une comparaison entre la loi anglaise et la loi française, et attribue à la première la supériorité de l'agriculture anglaise sur la nôtre. J'ai déjà contesté cette théorie souvent répétée, je la conteste encore. La loi de succession n'a pas dans les deux pays la portée qu'on lui suppose. La terre est plus divisée en Angleterre et moins divisée en France qu'on ne croit. La différence réelle ne tient que très peu à la loi de succession; elle est le résultat d'une foule d'autres causes qui dérivent de l'histoire entière des deux peuples. Telle qu'elle est, elle n'a qu'une action très limitée sur le développement agricole. Il faut chercher une autre explication pour rendre compte de notre infériorité, et par conséquent pour indiquer le véritable remède.

Il est très-facile de soutenir que la loi de succession ne contribue que très-peu en France à la division du sol et même de le prouver mathématiquement. La population ne s'accroît pas vite, la moyenne des familles est tout au plus de deux enfans et demi. Or, comme la moitié seulement de la nation est propriétaire d'im-

meubles et que cette moitié est généralement moins prolifique que l'autre, on peut hardiment ne compter que deux enfans par famille de propriétaires. Cela étant, la conséquence est rigoureuse, les deux enfans représentent exactement le père et la mère, la propriété ne se divise pas par la succession. Quelques-unes se divisent sans doute quand le nombre des enfans est au-dessus de la moyenne, d'autres se recomposent quand le nombre des enfans est au-dessous. Que chacun regarde autour de soi; on trouvera des familles qui n'ont pas d'enfans, d'autres qui n'en ont qu'un, le plus grand nombre n'en a que deux; voilà une première considération.

En voici une autre. Il faut distinguer entre l'étendue et la valeur; cent hectares en bon état peuvent valoir mieux que cinq cents mal tenus. L'expérience démontre qu'en temps ordinaire la valeur des immeubles ruraux s'accroît au moins d'un pour cent par an par le progrès de la culture et des communications; il faut y ajouter les maisons nouvellement bâties; on trouve alors que la valeur totale de la propriété immobilière s'accroît d'environ douze pour cent tous les dix ans, tandis que la population ne s'accroît dans le même laps de temps que de six pour cent. Ajoutez le progrès des valeurs mobilières, qui est bien autrement considérable, et vous verrez que, même en supposant dans toutes les familles deux enfans et demi et le partage égal, la part des enfans doit être en moyenne plus forte que celle des parens. Que chacun regarde encore autour de soi, et on verra si la moyenne des fortunes ne tend pas à s'accroître plus qu'à diminuer, et si une dot de 20,000 fr. par exemple est regardée aujourd'hui comme aussi considérable qu'autrefois.

Je viens de prononcer le mot de dot, c'est par là que l'effet réel du système français se rapproche beaucoup de l'effet réel du système anglais. Peu importe quant au résultat final que les filles héritent ou n'héritent pas, puisqu'elles forment nécessairement la moitié de toutes les familles : elles rapportent d'un côté ce qu'elles prennent de l'autre, et quand elles ne prennent rien, elles n'ont rien à rapporter. Deux autres causes agissent encore pour rapprocher les résultats des deux législations : l'une est la distinction que la loi établit en Angleterre entre les meubles et les immeubles; si les immeubles ne sont pas soumis au partage égal, les meubles le sont, et comme les valeurs mobilières forment au moins la moitié des fortunes, la condition des héritiers s'égalise d'autant. L'autre cause est la marche plus rapide de la population en Angleterre qu'en France, qui fait que la valeur des parts diminue, au moins pour les valeurs mobilières, en proportion du nombre des co-partageans.

Je suppose que deux pères de famille viennent à mourir, laissant chacun un fils et une fille, et deux cent mille francs de fortune, dont moitié en immeubles et moitié en valeurs mobilières. Voici ce qui

arrivera d'après les deux législations. En Angleterre, chacun des deux fils aura tous les immeubles et la moitié des meubles, soit en tout 150,000 fr.; chacune des deux filles aura la moitié des meubles, ou 50,000 fr. En France, chacun des quatre enfans aura la moitié de la succession totale, ou 100,000 francs, sans distinction de sexe. Supposons maintenant que la fille de l'une épouse le fils de l'autre et réciproquement; la situation définitive sera la même dans les deux pays. Chacun des deux ménages aura une valeur de 200,000 fr. Je ne dis pas que cette hypothèse soit la seule qu'il soit possible de faire, mais je dis que c'est une de celles qui se réalisent le plus fréquemment, et je n'ai pas supposé que la famille anglaise fût plus nombreuse que la française, ce qui arrive pourtant le plus souvent.

La grande propriété a disparu chez nous, et la petite s'est développée par d'autres causes. La plus récente est la révolution; ce n'est ni la première, ni la plus puissante. La petite propriété ne date pas en France de 1789. Arthur Young, qui a visité la France alors, dit formellement que les petits propriétaires possédaient un tiers du sol; c'était une exagération sans doute, car ils n'en possèdent pas davantage aujourd'hui. Comment s'était formée sous l'ancien régime cette multitude de petits propriétaires? Premièrement, par le gaspillage des seigneurs qui aimaient mieux vendre en lambeaux les terres paternelles et en dépenser le prix à la guerre ou à la cour que faire fructifier leurs domaines en y résidant; secondement, par l'intervention de l'autorité royale, qui avait attribué à plusieurs reprises, au moyen d'ordonnances et d'arrêts du conseil, une partie des terres incultes aux paysans cultivateurs. Même de nos jours, la petite propriété s'augmente beaucoup plus par des ventes parcellaires que par l'effet de la loi de succession. M. Le Play a même remarqué, et c'est là un de ses aperçus les plus vrais, que le partage égal est surtout nuisible à la petite propriété, en ce qu'il entraîne des morcellemens excessifs, des frais démesurés, des dettes usuraires, des liquidations onéreuses, qui finissent par faire disparaître la propriété elle-même.

En Angleterre, la grande propriété, fondée par la conquête au XIe siècle, s'est accrue au XVIe par le partage des biens ecclésiastiques, et plus tard par l'attribution des terres incultes aux seigneurs; elle s'est maintenue par l'attachement héréditaire des propriétaires au sol. Tout a tendu à réunir la propriété à la seigneurie, tandis qu'en France tout a tendu à les séparer. Il y avait autrefois en Angleterre beaucoup de petits propriétaires ou *yeomen*. D'après Macaulay, on en comptait sous les Stuarts 160,000, ayant en moyenne 60 liv. sterl. ou 1,500 fr. de revenu. Ils ont disparu depuis à peu près complétement; la plupart ont peu à peu vendu leurs

propriétés pour se faire fermiers. Le mode de culture généralement adopté et favorisé par le climat, en multipliant les pâturages, avait rendu l'exploitation par grandes fermes plus profitable que par petites. Aujourd'hui un mouvement en sens contraire semble se produire, d'abord par les *land societies* qui achètent des terres pour les diviser en petits lots, ensuite par la révolution agricole, qui réduit les pâturages pour augmenter les terres arables; mais l'une et l'autre de ces deux causes n'agissent encore qu'insensiblement, et les courans généraux portent toujours vers la grande culture, profondément enracinée dans les traditions, les conditions économiques, et même les préjugés de la nation.

En France, le contraire arrive, au moins jusqu'ici. C'est la petite propriété et la petite culture qui tirent chez nous le meilleur parti du sol. Tant que les capitaux fuiront les champs, tant que l'impôt leur prendra sans leur rendre, tant que les propriétaires aisés consacreront leur revenu à des dépenses de luxe, tant que l'esprit d'entreprise restera indifférent ou hostile à la production rurale, tant que l'application des sciences à la culture sera considérée comme une utopie ruineuse, la petite propriété et la petite culture feront des progrès; c'est inévitable et même désirable; où la science et le capital manquent, le travail doit l'emporter. Depuis 1848, ces progrès se sont arrêtés, le découragement a gagné les rangs populaires, le paysan n'achète plus, n'entreprend plus, et comme en même temps la grande culture n'a pas fait un pas sensible, le mouvement en avant est suspendu. Cette stagnation ne sera sans doute qu'accidentelle : on peut affirmer que, si l'agriculture nationale se remet en marche, le petit cultivateur y aura toujours la plus grande part. C'est lui qui donne de la terre la rente la plus forte ou le prix le plus élevé; c'est donc à lui que la terre doit revenir. Le seul moyen de la lui disputer, c'est de la rendre plus productive dans d'autres mains, et non d'avoir recours à des combinaisons surannées qui n'auraient absolument aucune efficacité, et qui, impuissantes à nous faire remonter le cours des temps, ne seraient bonnes qu'à soulever de nouveaux orages. La loi du partage égal est la chair et le sang de la France, on ne peut y toucher sans danger.

M. Le Play ne demande pas précisément le droit d'aînesse, bien que ce soit le fond de sa pensée: il se borne au droit illimité de tester. Pour mon compte, je n'y verrais pas précisément d'objection fondamentale; ce droit a de bons effets en Angleterre et en Amérique. Si la législation française était à faire, ce serait une doctrine à examiner; mais à quoi bon soulever de pareils problèmes, quand on a les faits contre soi? Si nous n'avons pas en France le droit illimité de tester, nous en avons un dont nous ne faisons presque pas usage, et qui au fond équivaut à peu de chose près à ce qu'on demande. Pouvoir

disposer de la moitié de son bien quand on n'a qu'un enfant, du tiers quand on en a deux, du quart quand on en a davantage, ce serait suffisant, si les mœurs étaient favorables à l'inégalité des partages. Le droit illimité ne ferait pas plus, parce qu'on n'en userait pas. Il n'y a donc rien à faire de sérieux et de pratique dans ce sens, il faut en prendre son parti. — M. Le Play oublie également que la substitution existe dans le droit français comme dans le droit anglais; elle est permise dans l'un comme dans l'autre pour la quotité disponible jusqu'au second degré. Seulement la loi qui l'autorise est chez nous une lettre morte et en Angleterre un fait vivant; j'ajoute que chez nos voisins elle est plutôt en décadence qu'en progrès. Outre qu'elle cesse de plein droit après une génération quand elle n'est pas renouvelée, des actes du parlement ont récemment autorisé les détenteurs de biens substitués à emprunter sur ces biens, soit à l'état, soit à des compagnies spéciales, des sommes remboursables par annuités et destinées à des travaux de drainage, des constructions, des irrigations, des plantations, des clôtures, en un mot toutes les améliorations foncières d'un effet permanent, et un comité de la chambre des lords a exprimé l'année dernière le vœu que cette autorisation fût étendue pour d'autres prêteurs que les compagnies. Or permettre d'emprunter par hypothèque, c'est jusqu'à un certain point permettre d'aliéner : le principe de la substitution est atteint, et par des actes officiels; il me serait facile de montrer en même temps la substitution plus sérieusement attaquée dans les écrits des hommes les plus compétens et dans les journaux les plus accrédités.

Est-ce à dire que tout soit pour le mieux et qu'il n'y ait absolument rien à faire pour améliorer la loi française? Je ne le pense pas: mais il faut commencer par débarrasser la question de toute considération contraire au principe d'égalité : en passionnant inutilement le débat, on le rend insoluble, voilà tout ce qu'on obtient. Je suis très frappé des inconvéniens du partage forcé pour la petite et la moyenne propriété; je crois que cette secousse périodique contribue beaucoup au malaise général qu'elles éprouvent, aux dettes qui les grèvent, aux ventes forcées qu'elles subissent. J'attribue la plupart de ces souffrances à l'article 826 du code, qui permet à chacun des héritiers de demander sa part *en nature* des meubles et immeubles de la succession. J'aimerais mieux qu'on donnât aux garçons un droit de préférence sur les immeubles, et qu'on n'en autorisât le partage qu'autant que celui des meubles ne suffirait pas, les droits des filles sur les immeubles constituant sans contredit un des plus grands embarras de la propriété française. Je voudrais que l'un des cohéritiers pût se charger d'un immeuble excédant sa part, pour éviter les licitations, en payant aux autres 3 pour 100 d'intérêt et 2 pour 100 d'amortissement, avec faculté de remboursement à volonté,

comme au crédit foncier. Je voudrais enfin que, quand le père de famille juge à propos de disposer par acte entre-vifs ou par testament en faveur de l'un de ses enfans, les immeubles qui excéderaient la quotité disponible ne fussent sujets à réduction qu'au-dessus d'un certain *minimum* de valeur, 10,000 francs, je suppose; l'Allemagne pourrait fournir sur ce point des exemples utiles, sinon à suivre, du moins à consulter. Je n'ai pas la prétention d'indiquer ici tout ce qui est possible; j'ai voulu seulement montrer que, sans rien changer aux fondemens de notre droit, on peut atténuer les fâcheuses conséquences qu'il amène quelquefois. J'accepte le principe du partage égal, je n'en ai pas le fanatisme; le code est évidemment tombé dans l'excès, combattons l'excès et non le principe. Aucun changement ne devrait avoir lieu, dans tous les cas, qu'après une enquête solennelle qui comprendrait tous les intérêts. En attendant, la jurisprudence, qui depuis quelques années semble avoir pris à tâche d'aggraver encore les conséquences du droit rigoureux en proscrivant jusqu'aux lots d'attribution autrefois usités, suffirait presque, si elle suivait d'autres principes, pour empêcher une grande partie du mal, en s'appuyant sur les articles du code les moins favorables à la division des immeubles, car il y en a.

Parmi les effets de la loi de succession, il en est un qu'on ne saurait condamner trop énergiquement : c'est la division parcellaire. Ici je suis tout à fait de l'avis de M. Le Play, quand il mentionne avec éloges les mesures légales prises dans quelques états allemands pour y porter remède. Une commission locale présentant toutes les garanties désirables est chargée d'estimer la valeur de chaque parcelle et d'opérer ensuite une nouvelle répartition, en lots aussi peu nombreux que le permettent les droits de chacun, la nature du sol et des cultures. L'expérience démontre qu'après ce remaniement, chaque propriété, devenue plus compacte, exige moins de frais de culture, et que la valeur vénale en est augmentée. Quand un pareil jubilé aurait lieu en France tous les vingt ans, je n'y verrais que des avantages; on a fait déjà chez nous, avant 1789, plusieurs opérations semblables qui ont parfaitement réussi. Il n'y aurait non plus, ce me semble, aucune objection sérieuse à dispenser de tous frais l'échange des parcelles dont l'étendue n'excéderait pas un demi-hectare, ou même leur acquisition pure et simple par les propriétaires contigus; ce ne serait que le retour vers un principe qui a été déjà posé une fois par la loi.

Les autres réformes désirées par M. Le Play sont plus difficiles à saisir, parce qu'elles sont plus confusément exprimées; elles peuvent se réduire à trois : le développement du principe d'association, la répression de la mauvaise concurrence, le patronage.

L'esprit d'association est à coup sûr un des élémens les plus féconds du progrès général, mais je ne vois pas qu'il soit aujourd'hui le moins du monde comprimé. Il crée sous nos yeux de puissantes compagnies qui réunissent des capitaux énormes. Dans un ordre plus modeste, mais non moins utile, il a produit l'excellente institution des sociétés de secours mutuels. On pourrait même dire qu'à certains égards il arrive jusqu'à l'excès; à force de s'associer, de se fondre, les compagnies tendent à constituer de véritables monopoles, et nous avons vu bien des associations ouvrières, organisées après 1848 avec tous les encouragemens possibles, dans l'impossibilité de marcher. Ces exagérations ne font rien au principe : en toute chose, l'abus ne prouve pas contre l'usage; mais il en résulte tout au moins que l'esprit d'association a sa pleine liberté d'action. M. Le Play en convient, il reconnaît en outre que les anciennes formes de l'association, comme les corporations, ne sont pas à regretter, et qu'elles disparaissent tous les jours de plus en plus devant l'esprit d'entreprise individuelle, principe de la civilisation moderne. Que veut-il donc?

Quelques mots épars çà et là semblent faire entendre qu'il est favorable à la jouissance indivise des biens communaux. « L'existence de ces biens, dit-il, et la conservation de la vaine pâture doivent être placées, dans l'état actuel de l'Europe, au nombre des moyens d'assistance les plus efficaces, en faveur des populations rurales; souvent même elles y ont trouvé le moyen d'échapper aux atteintes du paupérisme et de se maintenir dans un état prononcé de bien-être et d'indépendance. » Il est vrai que quelques lignes plus bas il reconnaît la supériorité de l'exploitation privée sur la jouissance indivise, et il exprime le vœu de voir les biens communaux aliénés, à mesure que le progrès des masses permettra d'adopter un meilleur régime; mais ce n'est là qu'une concession d'avenir. Pour le présent, il penche visiblement vers l'indivision, et ne laisse échapper aucune occasion de montrer en quoi l'étendue des biens communaux contribue au bien-être des populations orientales. Selon moi, c'est une erreur : au-delà d'une certaine proportion de population, les communaux ne font que du mal, ils entretiennent la pauvreté, l'oisiveté, l'ignorance, l'incurie, et partout où il s'en trouve en grande étendue, les masses ne font et ne peuvent faire aucun progrès. Si l'on attend pour les partager ou les aliéner le moment où les populations rurales seront dans une condition meilleure, on attendra toujours, car ce sont eux qui sont la cause principale du mal.

La jouissance en commun du sol n'a rien de particulier à la race turque ou slave; elle se retrouve à toutes les origines de la société occidentale comme de la société orientale. Nous avions en France au-

trefois, nous avons même encore, sur beaucoup de points, de vastes étendues de terres communes. Le même fait existait et existe encore en Angleterre, en Allemagne, en Belgique. Seulement la jouissance en commun disparaît peu à peu partout. Pourquoi? Parce que l'expérience universelle a démontré que ce mode de jouissance n'était pas assez favorable à la production. Il faut dix fois, cent fois plus de terres communes que de terres appropriées pour nourrir une tête humaine. Voilà la loi, personne n'a jamais pu lui échapper. Examinez les villages français qui possèdent encore de grands communaux : ils sont tous, sans exception, moins peuplés et plus pauvres que ceux qui n'en ont plus. Dès que ces communaux sont soustraits d'une façon quelconque à la jouissance indivise, soit par des partages, soit par des ventes, soit par de simples amodiations, la production s'élève, la condition des habitans s'améliore, et la population s'accroît. — La vaine pâture a quelques avantages apparens, mais au fond elle n'est pas moins nuisible que tous les autres modes de jouissance en commun. Partout où elle existe, elle est un obstacle au progrès des cultures, en rendant à peu près impossible toute modification partielle de l'assolement.

Faut-il attacher un grand prix à ce que M. Le Play appelle les *subventions forestières?* Il entend par là l'enlèvement des bois morts, des végétaux sous-ligneux, des fruits de toute sorte, glands, châtaignes, noix, noisettes, des feuilles employées comme litières, des herbes destinées à la nourriture des animaux domestiques. En accordant ces différens droits aux populations circonvoisines, on ne cause, dit-il, à la propriété forestière aucun dommage appréciable, et on augmente le bien-être des usagers. Je nie l'une et l'autre de ces deux affirmations. On cause au contraire à la propriété forestière d'énormes dommages. En enlevant les fruits, les usagers empêchent l'ensemencement naturel; l'extraction inconsidérée des feuilles laisse le sol sans abri, et en amène le desséchement progressif. Le pâturage entraîne d'autres abus plus graves encore, et sous prétexte de prendre seulement les bois morts, on se porte aux maraudages les plus nuisibles. Avec les droits d'usage, toute sylviculture est impossible. Il n'est pas pas plus exact de dire que les populations usagères s'en trouvent bien. On favorise parmi elles des habitudes de vagabondage, incompatibles avec une vie régulière, et on diminue, avec le produit total des bois, la demande de travail. Ces produits accessoires ne sont pas d'ailleurs perdus pour n'être pas livrés au pillage; ce qui peut être enlevé sans inconvénient fait l'objet de concessions renfermées dans de justes limites.

Rien n'est assurément plus désirable que de voir réprimer la mauvaise concurrence, mais comment s'y prendre sans nuire à la

bonne? M. Le Play parle des lois de police sur le travail des femmes et des enfans dans les manufactures et sur les marques de fabrique : ces idées n'ont rien de nouveau, elles sont aujourd'hui partagées par tout le monde. Comment faire pour aller plus loin? « Il serait à désirer, dit-il, que sous la pression de mesures réglementaires sagement exprimées, des fabricans inhabiles ou sans scrupules n'eussent plus le pouvoir de compromettre par d'imprudentes créations la sécurité publique. Les juges naturels de l'opportunité d'un nouvel établissement entraînant un surcroît de population industrielle devraient être ceux qui, en cas d'impuissance du chef d'industrie, seraient obligés de subvenir aux besoins des ouvriers qu'il laisserait dans le dénûment. Les lois relatives à la distribution des ateliers industriels devraient donc provoquer à la fois l'intervention de l'état, des communes et des principaux contribuables de la localité. La législation actuelle de la France fournirait à cet égard d'utiles précédens. On trouverait, par exemple, des analogies naturelles dans les règlemens relatifs à la création des ateliers qui peuvent offrir un danger matériel ou même une simple incommodité pour les propriétés voisines. » Qu'est-ce que cela veut dire? Ne pourra-t-on ouvrir un nouvel atelier qu'avec l'autorisation du gouvernement et du consentement des ateliers existans? Ceci ressemble beaucoup aux anciennes maîtrises.

Je ne suis pas de ceux qui opposent à toute innovation un principe absolu. J'approuve complétement les Anglais, qui font ce qui leur paraît bon et pratique sans s'inquiéter du système, et qui ne craignent ni l'accusation de socialisme, ni celle de réaction, ni aucune autre, à propos d'une mesure utile. J'attendrai donc que M. Le Play formule plus nettement son idée pour savoir ce que j'en dois penser. Tout ce que je puis dire, c'est que, sous sa forme actuelle, elle me paraît inadmissible. Il est très frappé des inconvéniens des grandes agglomérations ouvrières; je le suis plus que lui, s'il est possible. Seulement il fera bien de chercher d'autres moyens de les prévenir. Je serais porté à croire, pour mon compte, qu'il suffirait de ne pas les favoriser. Tout contribue, dans notre organisation nationale, aux grandes agglomérations. Les hommes suivent les capitaux, et tout accumule les capitaux dans les grandes villes; l'action de l'impôt est surtout incessante dans ce sens. La bienfaisance même, en donnant aux indigens des villes un privilége qui frappe tous les yeux, attire de plus en plus les classes pauvres vers les centres de population. Il n'en est heureusement pas de même partout. En Suisse, par exemple, où l'équilibre n'est pas rompu artificiellement entre les villes et les campagnes, l'atelier s'élève souvent à côté de la ferme, et la vie industrielle se développe à peu près éga-

lement sur la surface entière du territoire; il suffit donc, à beaucoup d'égards, de ne pas troubler l'ordre naturel pour que ce fait salutaire se produise, sans rien changer à la liberté du travail.

Reste le patronage. S'agit-il de prêcher aux maîtres des rapports affectueux avec leurs subordonnés, une sollicitude vigilante sur leurs besoins, une application continue à les éclairer, à les défendre le plus possible contre les mauvaises chances, à leur donner à la fois de bons conseils, de bons appuis et de bons exemples? Rien de mieux assurément, mais rien de plus connu. Une autorité plus haute a dit depuis longtemps : *Aimez-vous les uns les autres.* S'agit-il au contraire d'une institution légale imposant au chef d'industrie des obligations définies? Ici recommence la difficulté; le chef d'industrie hésitera toujours à prendre un engagement qu'il peut être dans l'impossibilité de remplir; il est soumis lui-même aux chances de la concurrence. Ne voyez-vous pas d'ailleurs que vous étouffez dans son germe l'esprit de prévoyance? Vous voulez développer cet esprit, dites-vous; il est incompatible avec le patronage obligatoire. Vous nous l'avez prouvé vous-même; tous ceux de vos ouvriers qui se croient garantis par une cause ou par une autre contre les chômages, les maladies et la vieillesse, ne font pas d'épargnes; la plupart des autres en font au contraire et acquièrent, en devenant propriétaires, un rang plus élevé dans l'état. Est-ce à dire encore qu'il n'y ait rien à faire pour venir au secours de ceux qui, par la faute des circonstances ou même par leur propre faute, tombent dans la misère? Non, sans doute; la bienfaisance publique et privée est là pour y pourvoir, et nous voyons qu'elle ne fait pas défaut.

La liberté a ses inconvéniens : qui en doute? Tout en a dans ce monde. Voyez cependant ces deux armées en présence, l'une composée de paysans français, l'autre de serfs russes; à qui la victoire? L'une défend pourtant le sol natal, *la sainte Russie, la croix du Sauveur;* l'autre marche en avant sans savoir pourquoi, pour un intérêt vague, confus, éloigné; mais elle a l'habitude de l'énergie, de l'initiative, de l'audace : elle sait entreprendre et oser. D'où lui viennent ces qualités précieuses? Du sentiment qu'elle a de sa force pour l'avoir éprouvée ailleurs, dans les combats du travail. On y peut succomber, et ce danger toujours présent tient l'âme en éveil; on y peut vaincre aussi, et cette perspective entretient l'émulation. Combien de soldats devenus officiers sur ce champ de bataille comme sur l'autre!

Si l'on cherche donc ce que sont devenues toutes les réformes annoncées, on ne trouve rien. Les grands principes de la société occidentale, la liberté et la responsabilité personnelles, sortent triom-

phans de cette épreuve comme de toutes les autres. L'erreur principale de M. Le Play, comme de tous les réformateurs, consiste à faire laborieusement ce qui se fait tout seul dans la société humaine telle que Dieu l'a constituée. La solidarité des intérêts n'est pas un principe à introduire par les lois; c'est un fait que les erreurs et les passions des hommes peuvent quelquefois obscurcir, mais non détruire. Le capital ne peut être fécondé que par le travail, le travail que par le capital; il suffit que la législation et l'administration publique aident au cours naturel des choses, elles n'ont pas à le changer pour créer une harmonie qui est essentielle.

Un autre caractère distinctif des erreurs économiques consiste à négliger le principal pour l'accessoire. Le principal aux yeux de la plupart des novateurs, c'est le mode de distribution des richesses. Il n'y a pas de méprise plus grave. La distribution n'est que l'accessoire, c'est la production qui est le principal. Avant de distribuer, il faut produire. Qu'on partage un sou en mille portions égales, ce ne sera jamais qu'un sou; l'important, pour que les parts soient meilleures, c'est d'avoir plus d'un sou à partager. Ceci paraît évident par soi-même; rien n'est pourtant plus généralement méconnu. On sacrifie à tout instant la production à la distribution, ce qui aggrave forcément la pauvreté. La science économique, ou, pour parler comme M. Le Play, la science sociale, est beaucoup plus simple et beaucoup moins à faire qu'il ne croit. Ses applications peuvent varier, ses bases sont inébranlables; elles se composent de quelques axiomes mis en lumière par de grands esprits et aussi certains que les lois qui président au mouvement des corps; le difficile n'est pas de les trouver, mais de les faire accepter, comme il a été difficile dans d'autres temps de faire croire à la rotation de la terre autour du soleil.

Ainsi le salaire n'est pas précisément une quantité arbitraire; comme il se fixe par le rapport de l'offre à la demande, librement débattu entre les intéressés, et que l'offre et la demande elles-mêmes sont gouvernées par les besoins réciproques, le salaire est en général tout ce qu'il peut être. Il y a des exceptions sans doute, il y en a partout, mais telle est la règle. C'est le rapport de la production à la population qui, en fin de compte, est la mesure du salaire. Si le salaire est bas, c'est que la production est faible relativement à la population; s'il est élevé, c'est que la proportion s'élève. Je prends pour exemple la population agricole française. Son salaire est bas; pourquoi? Parce qu'elle ne produit pas assez. Partout où la production descend, vous voyez le salaire descendre; partout où elle monte, vous le voyez monter. Il arrive même assez généralement que le salaire ne descende pas aussi vite que la production ou qu'il

monte plus vite qu'elle. Les salariés agissent par leur nombre, par leurs besoins, et font presque toujours pencher la balance de leur côté. Il y a en France des contrées, il y a partout des momens, où le produit brut est absorbé presque complétement par les salaires; il ne reste rien ou à peu près rien pour les intérêts du capital et les profits de l'entrepreneur. C'est une des causes qui agissent le plus pour arrêter chez nous les progrès de l'agriculture; on hésite à y consacrer ses capitaux et son temps, parce que les salaires absorbent une telle part des produits, qu'on craint de n'être pas rémunéré de ses dépenses et de ses peines.

De même l'alimentation moyenne d'un pays se mesure à la quantité de matières alimentaires qu'il renferme; c'est une loi toute mathématique. Les classes les plus riches ne peuvent pas en consommer plus que leur part : l'estomac a ses limites. On peut même dire qu'en fait, plus on est riche, moins on mange; la vie calme et sédentaire des hommes de salon et de cabinet exige moins de nourriture que la vie active des champs ou des ateliers. La part de ceux qui se livrent à un travail manuel en devient nécessairement plus grande. Cette harmonie que la Providence a établie entre les ressources et les besoins se réalise au moyen des prix. Comme il faut que toutes les denrées alimentaires se consomment, les prix se maintiennent d'eux-mêmes au taux où ils doivent être pour qu'elles se répartissent aussi également que possible entre les consommateurs. Quand une denrée hausse, c'est qu'il n'y en a pas assez pour que chacun en ait sa part; quand elle baisse, c'est que la quantité s'accroît de manière à la rendre accessible à un plus grand nombre.

Il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à l'apologie du servage et de pis encore pour expliquer la différence d'alimentation que M. Le Play a signalée entre certaines populations de l'Orient et celles de l'Occident; cette différence s'explique tout naturellement par la proportion de la population et de la production, par l'abondance et la fertilité du sol et par la nature des cultures.

Si la moitié seulement des Français mange du froment, la cause n'est pas difficile à trouver : c'est que la France n'en produit pas assez pour tout le monde; il faut de toute nécessité que l'autre moitié se nourrisse de seigle, d'orge, de maïs et de sarrazin, parce qu'il n'y a pas autre chose. Arrangez les salaires comme vous voudrez, vous ne changerez rien à l'alimentation moyenne, tant qu'il n'y aura pas un grain de froment de plus. En fait de viande, nous ne produisons que le tiers environ de ce qui nous serait nécessaire pour donner à chacun sa demi-livre par jour. La conséquence est forcée, un tiers seulement de la population peut en avoir assez. Plus les ouvriers des villes en mangent, moins il en reste pour ceux des campagnes.

Pour que tout le monde en ait, il faut en faire ou en importer davantage, et pour en importer, il faut produire ce qui doit être donné en échange; il n'y a pas d'autre moyen. En Hongrie, en Espagne, en Russie, l'alimentation peut être meilleure, parce que la production est plus grande relativement à la population. Ce surcroît tient-il à la supériorité de la culture? Non; il tient uniquement à la rareté des habitans. La population de la Russie est comme densité le cinquième de celle de la France, le dixième de celle de l'Angleterre, le douzième de celle de la Belgique, et les parties les plus peuplées, comme la Pologne, tout en restant fort au-dessous du reste de l'Europe, le sont dix fois plus que le gouvernement d'Orembourg. Ce gouvernement fait partie de la plus fertile région du monde, le fameux pays de *terre noire*, et il ne contient que 290 habitans par mille carré; la même étendue qui nourrit en Belgique 9,200 individus, en Angleterre 7,400, en France 3,700, en nourrit là 290. Comment s'étonner qu'ils jouissent d'une certaine aisance? Ne faut-il pas s'étonner au contraire qu'ils ne soient pas plus riches et qu'ils ne multiplient pas davantage? D'après M. Tegoborski, la population s'accroît en Russie de *un pour cent* par an. Aux États-Unis, le seul point du globe qui soit dans des conditions analogues quant à l'étendue et à la fertilité du sol disponible, l'augmentation annuelle est de *quatre pour cent*. D'où vient cette énorme différence? Apparemment de ce que le développement de la population trouve plus de facilités aux États-Unis qu'en Russie. On peut dire, je le sais, que dans le gouvernement d'Orembourg l'augmentation est plus rapide que dans le reste de l'empire; mais une supériorité encore plus marquée se retrouve dans les parties les plus fertiles et les moins peuplées des États-Unis : l'Ohio a passé en cinquante ans de 45,000 âmes à 2 millions. Or quelle est la différence fondamentale entre les États-Unis et la Russie? Précisément le régime économique et politique. Dans la république américaine, la liberté individuelle avec ses rudesses, mais avec ses avantages; dans l'empire slave, la combinaison du communisme et de la servitude avec ses douceurs, mais avec ses misères. En Europe même, quand nous comparons l'ouvrier de Sheffield au serf d'Orembourg, nous voyons combien le système occidental est plus productif. L'ouest du Yorkshire a un sol des plus stériles, il est cent fois plus peuplé que la plaine de l'Oural, et la condition même matérielle de l'ouvrier y est meilleure. Ce n'est pas qu'à Sheffield l'ouvrier soit protégé par des institutions spéciales; non, c'est qu'il produit davantage. S'il produisait moins, il aurait moins, et ici ce n'est plus l'étendue et la fertilité du sol, c'est l'accumulation du capital qui fait la puissance de la production, elle est bien plus indéfinie.

Avant tout donc, il faut produire, et pour produire, il faut faire du capital. Voilà ce que M. Le Play a trop négligé. S'il avait eu cette simple vue, que la moindre étude des maîtres de la science lui aurait donnée, il ne se serait pas égaré dans une foule d'assertions confuses et contradictoires; son curieux livre y aurait beaucoup gagné. Toute atteinte portée à la propriété individuelle, toute tentative violente pour élever la part des salaires dans la répartition des produits, toute institution contraire à l'esprit de prévoyance, à l'épargne, à la formation du capital, nuit à la production, et, par voie de conséquence nécessaire, au salaire et à la population. Nous en avons eu la preuve en 1848; nous l'aurons encore toutes les fois que de pareilles circonstances se reproduiront. Si par exemple il était possible d'étendre sensiblement la jouissance en commun du sol aux dépens de la propriété privée, le châtiment ne se ferait pas longtemps attendre; une partie de la population mourrait de faim. Je ne crois nullement que l'extinction progressive de la misère soit un problème insoluble, mais ce qu'on appelle aujourd'hui, par un singulier abus de mots, le socialisme, et en général tous les systèmes qui ne tiennent pas suffisamment compte des nécessités de la production, sont les principaux obstacles à la solution. Elle est tout entière dans la combinaison de ces deux moyens, qui au fond n'en sont qu'un : accélérer le progrès de la production, développer l'esprit de prévoyance; elle n'est pas ailleurs.

Quand cette conviction aura pénétré les esprits, on marchera vite vers le but; pas avant. Il en résultera à la fois une grande sécurité pour les uns et une grande patience pour les autres, puisqu'il sera évident pour tous que les commotions, les tentatives de réforme radicale, font reculer au lieu d'avancer ceux même qui s'y croient le plus intéressés. Ceci me rappelle, et c'est par là que je veux finir, deux mots également justes qui ont été dits de notre temps sur ce sujet : l'un est cette parole si profonde et si souvent justifiée depuis, de M. Guizot aux électeurs de Lisieux en 1847 : *Toutes les politiques vous promettront le progrès, la politique conservatrice seule vous le donnera;* l'autre est la réponse faite en 1848 par un personnage considérable, de l'autre côté du détroit, à quelqu'un qui redoutait l'invasion des idées révolutionnaires parmi les ouvriers anglais : « Non, dit-il, il n'y a pas de danger; *ils savent trop d'économie politique.* »

LÉONCE DE LAVERGNE.

LA

STATUAIRE D'OR ET D'IVOIRE

LA MINERVE DE M. SIMART

Quel voyageur n'a point évoqué par la pensée la Minerve de Phidias au milieu des ruines silencieuses du Parthénon, à la place même où le colosse a laissé son empreinte magnifique, sous un ciel transparent dont les yeux bleus de la déesse étaient réputés le symbole, tandis que du haut de l'Acropole on domine les lieux les plus célèbres de la Grèce, tandis que les souvenirs remplissent l'oreille de leur éloquent murmure, tandis qu'avec la brise on croit respirer le souffle du passé? Autour de vous vivent les débris des frontons et des frises; sur le portique du couchant, les cavaliers des Panathénées n'ont point interrompu leur immortelle procession. Ils sont tombés avec les trois autres portiques; une main étrangère les a ravis, et l'éclat de leurs marbres, que le soleil d'Athènes ne dore plus, s'éteint chaque jour sous les brumes de l'Angleterre; mais à quelques pas, dans une mosquée voisine de l'Aréopage, sont réunis tous les moulages en plâtre, ombres fidèles et saisissables des chefs-d'œuvre exilés. De cette foule créée par Phidias et ses élèves se dégage peu à peu un type idéal, auquel le Parthénon sert de piédestal. Les témoignages des auteurs anciens concourent à lui donner plus de netteté : là doit briller l'or, ici s'arrondit l'ivoire. Minerve est debout, vêtue d'une longue tunique. L'égide couvre sa poitrine : deux pierres précieuses donnent à son regard la profondeur et la lumière. Une des mains porte la Victoire aux ailes d'or; l'autre main tient la lance, auprès de laquelle se dresse le serpent Erechthée, tandis que le bouclier

rehaussé de reliefs repose aux pieds de la déesse. Le casque est surmonté d'un sphinx et orné de griffons sur les côtés.

L'attitude et l'ajustement de la statue une fois déterminés, l'imagination poursuit son effort et s'applique aux détails. Quel sera le mouvement des draperies, la forme du casque, l'expression des traits, la disposition de la chevelure? Quelle action prêter à la Victoire, quelle importance à l'égide, quel caractère au serpent? Alors on se prend à parcourir de nouveau par le souvenir les musées de Paris et de Londres, de l'Allemagne et de l'Italie. Florence ou Rome, Naples ou la Sicile n'ont-elles point offert tel morceau qui avait paru soit une imitation, soit une réminiscence de Phidias? Les terres cuites, les bronzes, les vases peints, les pierres gravées, les monnaies antiques ont reproduit Minerve sous des aspects innombrables : ne trouve-t-on nulle part une copie de la vierge du Parthénon? Ne reconnaît-on du moins dans aucune œuvre un style voisin du style de Phidias et une beauté digne de lui être attribuée? Ainsi se complète un rêve plein de jouissances téméraires qui se dissipent lorsqu'on essaie de les communiquer. En face du papier que de difficultés! que de scrupules! quelle pudeur d'oser prêter à un tel génie les préférences de son propre goût! Les poètes nous montrent les fantômes se jouant de qui les veut saisir : telle la Minerve de Phidias, dès qu'on prétend la décrire. Quelques traits demeurent certains : les Grecs eux-mêmes nous les ont retracés; mais les lignes, les formes, les ornemens, les couleurs, tout se dérobe; on obtient à peine un crayon décevant, qui ne se sauve qu'en s'entourant d'un nuage.

Une statue de Phidias ne se refait pas plus qu'une tragédie perdue de Sophocle, à l'aide de quelques citations tirées des auteurs. Les plus grands sculpteurs de la renaissance eussent succombé devant une pareille épreuve. Aussi, lorsque j'ai appris que M. le duc de Luynes et M. Simart nous promettaient une image réduite de la Minerve du Parthénon, j'ai cru d'abord que ce n'était qu'un détour ingénieux pour faire accepter au public la statuaire chryséléphantine. Sous un but apparent, qu'ils savaient bien n'être qu'une chimère, j'ai cru qu'ils cachaient un but réel et voisin de l'application pratique. L'archéologie n'est qu'une érudition stérile, si dans le passé elle ne démêle point l'enseignement de l'avenir, si dans le génie antique, à côté des secrets, elle ne cherche point sans cesse des modèles. Toutefois ces modèles mêmes, il appartient à la sculpture de les mettre en lumière par ses effets matériels et de les consacrer par l'épreuve de l'exécution. Dès lors Phidias n'est qu'un prétexte; c'est la statuaire elle-même qui est en jeu. Il ne s'agit plus de deviner dans tous ses détails la pensée du maître à travers une nuit de vingt-quatre siècles : il faut retrouver les traditions de l'art qu'il avait conduit à sa

perfection; il faut montrer quel est l'éclat de l'or, quelle est la douceur de l'ivoire, comment leur alliance est possible, combien elle est harmonieuse; il faut prouver que le bronze n'est pas plus favorable aux ondulations des draperies, que le marbre ne rend pas avec plus de vraisemblance les tons chauds et la fermeté des chairs, que les yeux mornes de nos statues ne sont point préférables aux pierres transparentes d'où semble rayonner la vie, que la couleur n'est point interdite à la sculpture, ainsi que le veulent nos théories abstraites, mais que la peinture, soumise à d'idéales conventions, peut concourir à un effet plus complet; il faut enfin, par une expérience décisive, forcer nos sens à des émotions inconnues et notre jugement à des formules moins étroites. Là est l'intérêt suprême, la lutte, le danger, là est le digne emploi d'une munificence princière; Phidias est déjà bien loin, ou plutôt il ne fait que prêter aux novateurs le patronage de son grand nom et l'autorité des textes.

Est-ce dans cet esprit que l'artiste chargé de restituer la Minerve d'or et d'ivoire a conçu son œuvre? Hélas! non. Il a été érudit plutôt qu'artiste : il s'est efforcé de construire une idole, rien qu'une idole, et il a maintenu, autant que cela était possible, les traditions de la sculpture monochrome; sa conviction ou sa prudence a résisté aux inspirations de M. de Luynes, qui lui disait jusqu'où l'archéologie avait poussé ses conquêtes et jusqu'où l'art pouvait pousser l'audace. Le problème, tel que je viens de le poser, a deux faces, l'une qui regarde l'avenir, l'autre qui regarde le passé. M. Simart l'a tourné vers le passé, c'est-à-dire vers les difficultés insolubles. Il a tenté de refaire Phidias et il a renoncé à devenir le représentant des idées nouvelles, à frapper les imaginations, à heurter même le goût et à soulever les tempêtes dont le retentissement s'appelle la popularité. Me pardonnera-t-on une comparaison que notre époque a rendue familière? M. Simart est un conservateur que l'on charge d'une révolution : peut-être la révolution se fera-t-elle, mais à son insu, tant il en est innocemment complice.

Avant d'entrer dans la véritable question, il convient de se placer au point de vue que l'auteur de la *Minerve* a choisi. L'intérêt général de l'art a été sacrifié : on ne nous présente plus qu'une restauration scientifique. Oublions, pour y revenir plus tard, la sculpture polychrome, et voyons d'abord comment le statuaire moderne a fait revivre Phidias.

I.

J'ai entendu beaucoup de personnes critiquer les proportions réduites de la statue de M. Simart. La Minerve de Phidias avait vingt-six coudées de hauteur, c'est-à-dire environ trente-sept pieds. — Espérez-vous, disait-on, qu'une figure cinq ou six fois plus petite produira le

même effet? — Il y a deux choses que l'on est porté à confondre : la grandeur relative et la grandeur absolue, la dimension et la proportion. Telle statue de cinquante pieds est d'une dimension gigantesque, et ses proportions sont mesquines; tel bronze antique est d'une proportion grandiose, et n'a pas un pied de haut. Je fais appel aux souvenirs de ceux qui ont vu le *Saint Charles Borromée* ou la *Bavaria* de Munich : qu'ils leur comparent, toujours par le souvenir, le *Thésée* du Parthénon ou la *Vénus* de Milo. Lesquels apparaissent vraiment grands, d'une grandeur absolue et sans limites? La *Vierge* de Saint-Sixte écrase les plus vastes compositions de l'école bolonaise; un temple grec, qui n'a point l'immensité d'une cathédrale gothique, ne me paraît point pour cela moins imposant. L'énormité n'est qu'une fausse grandeur qui frappe d'étonnement plutôt que d'admiration. Les peuples de l'Orient, en créant des êtres fantastiques, ont échappé aux règles de la raison : il était juste que dans les monstres tout fût surnaturel, jusqu'aux dimensions; mais quand les Grecs firent leurs dieux à l'imitation de l'homme, le genre colossal présentait des dangers sur lesquels les maîtres n'ont pu se faire illusion. Ils n'en obéissaient pas moins au vote populaire ou aux croyances religieuses : dès le temps d'Homère, on considérait la grandeur matérielle comme l'enveloppe nécessaire de la grandeur morale, de même que plus tard la beauté du corps parut le reflet de la beauté de l'âme. Pour moi, je suis resté mal converti au charme des colosses, et les groupes de la place du Quirinal me sembleraient encore plus beaux, s'ils étaient moins énormes. Les récits de Gulliver dans le pays des géans ne peuvent manquer de suggérer sur ce sujet des réflexions pleines d'à-propos. L'art gagne à exagérer d'une manière idéale les dimensions humaines, mais il rencontre une limite qu'il ne franchit point impunément : cette limite, je la crois tracée moins encore par les exigences de nos sens que par une loi dont le secret remonte à la création. Évidemment, lorsqu'une statue ne doit être vue que de loin, comme la Minerve de Phidias au fond du Parthénon, la perspective conseille de grossir les objets, tandis que leur image décroît. Tel n'était pas le cas de M. Simart; il a donc eu raison de choisir cette heureuse mesure, qui dépasse la vérité sans dépasser la vraisemblance. Une figure de sept ou huit pieds pouvait revêtir une grandeur incomparable par le prestige des proportions. Il est regrettable que M. Simart n'ait point su obtenir ce prestige?

Après les proportions vient le style, qui est le sceau des œuvres auxquelles est promise l'immortalité. Le style, c'est l'artiste tout entier. On imite le style de Phidias comme on imite le style de Corneille ou de Bossuet : c'est dire qu'on ne l'imite point, mais on en approche. Un esprit nourri par la contemplation des sculptures

du Parthénon, qui s'est pénétré de toutes leurs formes, qui s'est rendu familiers les principes qu'elles recèlent, les procédés d'exécution qu'elles trahissent, peut approcher du style de Phidias, de même qu'un élève approche du style de son maître, de même que les Grecs fabriquaient de faux poèmes orphiques, les sculpteurs d'Adrien du faux éginétique, de même que nous imitons le XIIIe ou le XVe siècle, et que certains artistes en littérature s'assimilent les tours naïfs du moyen âge. Il est plus aisé, j'en conviens, de prendre le ton général d'une époque que de s'approprier la manière d'un seul homme, quand cet homme s'appelle Phidias. Tout le monde n'a pas la facilité singulière du peintre Dietrich, qui imitait en se jouant les écoles les plus opposées. Aussi n'oserais-je me plaindre parce que M. Simart n'a point réussi à nous rappeler le style de Phidias; mais qu'il ait emprunté aux monumens les plus divers les élémens de sa *Minerve*, qu'il se soit inspiré tour à tour des monnaies du siècle des Ptolémées et des pierres gravées du siècle d'Auguste, qu'il ait confondu les époques sans autre motif que la beauté des objets ou leur analogie lointaine avec les descriptions des auteurs, qu'on ait accepté ensuite ce mélange de styles pour du Phidias, voilà ce qui m'arrachera les plaintes les plus vives. C'est Phidias qu'il faut maintenant défendre, c'est le maître dont la grande figure n'aurait point dû être altérée par celui-là même qui lui voulait élever un monument magnifique.

Qui n'a point été frappé d'abord, en considérant la Minerve exposée au palais des Beaux-Arts, par la profusion des ornemens ajoutés au casque? Un sphinx et deux griffons s'étendent sur le sommet arrondi; ils supportent trois vastes panaches, sans légèreté et sans couleur. Deux têtes d'Apollon à la chevelure rayonnante ornent les garde-joues. Huit chevaux, engagés à mi-corps, s'élancent de la visière; ils forment un épais bourrelet, plein de trous et de saillies, qui écrase le front de la déesse et en écarte la lumière; les boucles mêmes de la chevelure, en or comme le casque, se massent avec lui pour charger davantage la tête et le cou d'ivoire. Est-ce donc là, s'est-on demandé, l'exquise sobriété du génie grec? Où est cette simplicité idéale qui se parait de sa nudité, loin d'appeler le secours des vains étalages? Phidias préférait-il le luxe des ajustemens à une ligne pure ou à un contour délicieux? Les auteurs ont-ils pu célébrer un semblable casque? — Les auteurs parlent d'un casque surmonté d'un sphinx; sur chacun des côtés était sculpté un griffon : ils n'ont rien ajouté de plus.

Cependant le goût des modernes ne s'est point tenu pour satisfait d'une décoration riche avec tant de mesure. On a voulu trouver sur des monnaies et des pierres gravées un type plus pompeux, plus digne d'être attribué à Phidias. On ne s'est même pas refusé à croire, sans

preuves, que ces monumens offraient une copie de la Minerve du Parthénon. M. Quatremère de Quincy a rendu populaire cette opinion, que M. le duc de Luynes et M. Simart ont adoptée. Le premier, il a fait concourir à la restitution de sa Minerve les tétradrachmes athéniens et l'intaille signée du graveur Aspasius. Aucun fait néanmoins n'a encore permis d'imputer à Phidias des types créés par des époques postérieures, en opposition manifeste avec ses œuvres. Je me hâte de dire que M. Quatremère de Quincy ne connaissait point les sculptures du Parthénon lorsqu'il écrivit son livre sur le *Jupiter Olympien;* il ne les vit à Londres que neuf ans plus tard; les lettres qu'il adressait alors à Canova montrent avec quelle sincérité il abjura ses préjugés pour se faire l'apôtre de la lumière nouvelle. Il n'y avait donc aucune témérité à combattre, ainsi que je le faisais au milieu des marbres d'Athènes, les théories de M. Quatremère sur Phidias. J'ignorais même dans ce temps quelle entreprise M. Simart conduisait dans le silence de l'atelier. Si j'ai été prophète sans le savoir en signalant les écueils contre lesquels M. Simart devait échouer, ce n'est pas pour abandonner les vrais principes, aujourd'hui qu'ils viennent d'être confirmés par une expérience éclatante et par le sentiment public.

Soutenu seulement par ses conclusions historiques et par l'influence secrète de son époque, M. Quatremère s'était formé de Phidias une idée que les monumens encore inconnus n'avaient point contredite. Il lui prêtait un style voisin de l'archaïsme; il voulait qu'il fût resté étroitement attaché aux vieilles traditions, copiant les mannequins habillés somptueusement par les prêtres, s'efforçant d'en surpasser la richesse toute matérielle, n'employant l'or et l'ivoire que pour arriver plus sûrement à un luxe étincelant. En un mot, Phidias créait bien des types, et des types admirables, mais avant tout il fabriquait des idoles. Or, si ces idoles étaient adorées des artistes parce qu'elles étaient belles, elles étaient adorées de la multitude parce qu'elles étaient magnifiques, de sorte que la condition de la toreutique pour M. Quatremère, c'est d'arriver par la magnificence à la beauté. La conviction de M. Quatremère est si forte, qu'elle l'entraîne même à écarter les textes les plus précis pour chercher dans les musées une figure qui réponde à son idéal. Ainsi Pausanias avait dit expressément que la Minerve du Parthénon était vêtue d'une longue tunique qui lui tombait sur les pieds. Telle, en effet, la déesse est représentée sur les monumens innombrables de l'art athénien : elle n'a que la tunique, et M. Simart cette fois s'est conformé scrupuleusement au témoignage de Pausanias. Mais M. Quatremère le juge insuffisant; il va chercher un modèle tout différent à la villa Albani, et choisit une Minerve qui porte, outre la tunique, le manteau deux fois enroulé autour d'elle. Il obtient ainsi trois

étages de draperies, où l'or change autant de fois de couleur. De même, au lieu de s'en tenir aux paroles de Pausanias et de Pline, M. Quatremère emprunte au cabinet de Vienne le jaspe gravé par Aspasius. Il y voit une copie de la Minerve de Phidias, ou du moins de son buste. Est-il déterminé par le caractère puissant du type, par la majesté des formes, par quelqu'une des qualités héroïques qui peuvent trahir l'inspiration du grand siècle? Non. M. Quatremère est séduit par tout ce qui nous rendrait au contraire suspecte la prétendue copie de Phidias, par l'abondance des ornemens et par un style plein de recherche.

Le hasard, qui préside aux ruines comme aux découvertes, se joue souvent de la science en confondant les opinions les mieux établies. Ce n'est point moi qui conteste ce que M. Quatremère croyait incontestable. Je ne fais que traduire le muet témoignage des œuvres de Phidias, révélées depuis quarante ans à l'Europe. Dans cette longue série de sculptures que des mains d'élèves ont en partie exécutées, où trouve-t-on rien qui ressemble à la recherche ou à une richesse voisine de l'ostentation? Où reconnaît-on l'asservissement aux antiques formules et la gêne de la tradition sacrée? N'y voit-on pas plutôt une liberté qui serait infinie, si elle ne se mesurait elle-même? L'art arrivé à sa perfection n'est pas seulement indépendant, il est le maître, car la religion demande aux sculpteurs de créer des types plus beaux et de lui donner des dieux. En même temps quelle grandeur par la proportion! quel tempérament exquis de qualités opposées, la force et la souplesse, la fantaisie et l'étude, la noblesse et le sentiment, l'austérité et le charme, une fécondité inépuisable unie à cette sagesse qui se résigne parfois à se répéter plutôt que d'outrer l'originalité! Quel naturel rencontrant sans effort les traits les plus saisissans! Surtout quel génie de grâce et de simplicité! Si les lieux et le ciel ont quelque influence sur l'esprit d'un peuple, la nature n'enseignait-elle pas, en Grèce, aux artistes combien la distinction est ennemie du luxe, comment les beautés sobres et la nudité même produisent les plus vifs effets et des impressions toujours neuves?

Ce caractère éminent du génie de Phidias ne pouvait disparaître tout à coup, parce que l'or se substituait au bronze, l'ivoire au marbre. La matière fait l'artisan, elle ne fait point l'artiste. Un esprit affecté restera affecté devant la pierre la plus grossière; un talent puissant ne tombe pas dans la minutie, parce qu'il s'apprête à façonner un lingot d'or. Il est vraisemblable qu'à ses débuts la statuaire chryséléphantine copia trop servilement les habillemens et les parures des statues en bois; elle s'attachait peut-être à en reproduire la variété, la profusion, me permettra-t-on ce mot? le clinquant. Ce fut le rôle de Phidias de la ramener à un goût sévère et au mépris de

ces étalages : j'en ai pour garant la manière grave, idéale, de celui que l'antiquité proclamait digne de créer des dieux. L'or et l'ivoire n'étaient point à ses yeux des trésors dont il fallût multiplier les éblouissemens, c'étaient les plus belles substances où pût s'incarner la pensée humaine. Pour la multitude, leur poids dans la balance était une pieuse satisfaction; pour l'artiste, elles n'avaient que la valeur que son génie leur donnait. Assurément l'ivoire ne veut point être travaillé comme le marbre, l'or offre des ressources que n'offrent point les autres métaux; mais la science qui met en un jeu favorable ces matières précieuses est une science toute technique. Quant à la pensée qui leur donne la vie, elle demeure ce qu'elle eût été sous le bronze ou sous la pierre, et, lorsque c'est la pensée du maître athénien, elle demeure simple et sublime.

Voilà pourquoi je ne saurais me figurer sa Minerve semblable aux madones d'Italie, accablée d'or et de joyaux. Voilà pourquoi le style d'Aspasius me paraît tout ce qu'on peut concevoir de plus contraire au style de Phidias. J'examinais récemment dans le cabinet impérial de Vienne ce beau jaspe, où un talent plein de finesse a multiplié les difficultés à plaisir. C'est un prodige de gravure sur pierre, et les connaisseurs ne sauraient trop le vanter à ce titre; mais y voir un chef-d'œuvre de sculpture, y reconnaître les caractères du grand art, et surtout un reflet du siècle de Périclès dérobé par l'imitation, cela m'est impossible. Loin de diminuer le mérite d'Aspasius, je le rehausse en considérant l'intaille qu'il a signée de son nom comme une création originale, et non comme une copie. Seulement il est de son temps, et plus il fait paraître une habileté consommée, plus il nous avertit qu'après plusieurs siècles l'art grec a été entraîné bien loin de ses divines sources, si loin qu'on a pu l'appeler l'art alexandrin et l'art romain. Alors les raffinemens d'exécution étaient parvenus à un degré à peine croyable: la glyptique notamment fournissait aux rois, et plus tard aux empereurs, des œuvres d'une délicatesse, d'une subtilité telles que ni Polycrate, ni Cimon, ni Périclès n'en avaient possédé d'aussi remarquables; mais la largeur du style, mais le sentiment grandiose, mais le modelé puissant, mais ce souffle propre aux époques privilégiées et qui anime tout ce qu'elles produisent, que sont-ils devenus? Je ne crains point de paraître un barbare si j'avoue que les camées de Paris et de Vienne, aussi bien que les intailles d'Aulus et de Dioscoride, me paraissent bien humbles auprès d'un bas-relief du Parthénon. Cependant ils charment davantage les connaisseurs par la rareté de la matière, par le travail précieux, par l'intérêt d'un sujet circonscrit, par la finesse des contours et la pureté étudiée des lignes. On les manie, on les regarde à la loupe, on les compare; ils prêtent à de savantes dissertations; ils se gravent mieux

dans la mémoire, ainsi que les petits cadres de Gérard Dow ou de Miéris. L'attention qu'on est forcé de leur accorder et le plaisir qu'ils causent finissent par faire oublier qu'un abîme les sépare des œuvres qui ont assuré à la sculpture grecque l'empire éternel de l'art; cet abîme, c'est le progrès continu, qui finit bientôt par se changer en décadence. Hélas! l'art, non plus que la vie, ne remonte point son cours : la maturité a beau se charger de parure, elle ne se refait point une jeunesse envolée pour jamais. On place la pierre d'Aspasius vers le premier siècle de l'ère chrétienne. Supposez-la plus ancienne encore, remontez jusqu'aux Ptolémées : je dirai que le siècle des Ptolémées aussi bien que celui d'Auguste, comparés au siècle de Périclès, sont la décadence.

Des preuves positives peuvent donc seules permettre de confondre les époques et de demander à Aspasius le secret de Phidias. Les auteurs nous apprennent-ils qu'Aspasius ait copié la Minerve du Parthénon? Ils ne disent rien de semblable. — Aspasius était-il Athénien? On l'ignore. — A-t-il du moins vécu à Athènes? On l'ignore également. — Dès longtemps les artistes grecs s'étaient accoutumés à vivre à la cour des rois de l'Orient, puis dans la Rome des empereurs. Non, rien dans l'histoire n'autorise cette conjecture, qui repose uniquement sur un rapprochement. On a remarqué que les monnaies d'Athènes offrent un type analogue au type d'Aspasius. Or on supposait déjà que les monnaies athéniennes reproduisaient la tête de la Minerve de Phidias. Il était naturel de conclure que la tête d'Aspasius était elle-même une copie.

Les questions se trouvent ainsi reculées, mais elles ne changent pas. Quelle preuve a-t-on que les graveurs de monnaies athéniennes aient répété la vierge du Parthénon? Aucune. — Pourquoi n'auraient-ils pas créé, eux aussi, un type monétaire, de même qu'on trouve sur les monnaies des villes grecques des types innombrables de Minerve? Rien ne s'y oppose, et les chevaux ajustés sur la visière étaient peut-être destinés à rappeler le premier quadrige attelé par Minerve. — Au moins cette innovation remonte-t-elle au temps de Phidias? Tant s'en faut : les médailles du beau siècle conservent toujours l'ancien type, avec la bouche souriante, l'œil présenté de face, et un simple casque couronné de feuilles d'olivier. Il semble cependant que l'enthousiasme excité par le chef-d'œuvre récemment créé aurait dû plutôt alors se traduire sur les tétradrachmes, tandis qu'après un ou deux siècles d'habitude, l'idée de copier sur les monnaies la déesse de Phidias est bien tardive. D'ailleurs ce nouveau type n'a rien que de médiocre; la fabrique dénote une négligence que ne peuvent s'expliquer les admirateurs du génie attique. La forme des lettres ne permet point de croire les premiers coins de cette fabrique antérieurs aux successeurs d'Alexandre. Cent

cinquante ans s'étaient écoulés depuis Phidias : qu'était l'école de Raphaël ou l'école de Titien cent cinquante ans après le maître? Enfin, si le casque figuré sur ce tétradrachme répondait aux descriptions de Pausanias, il faudrait bien se faire violence et reconnaître que Phidias a eu de tristes interprètes; mais au contraire le tétradrachme ne présente ni le sphinx ni les griffons dont parle Pausanias : en échange, il porte deux pégases et quatre chevaux (1), dont il ne parle pas.

Laissons une conjecture sur laquelle je me suis peut-être trop longuement étendu. On ne saurait trop regretter que M. Simart ait consacré à une idée malheureuse plus de temps et de talent que n'en eût demandé une idée simple qui eût été conforme au témoignage des auteurs, car je regarde comme un tour de force d'avoir traduit en ronde-bosse le travail minutieux d'une intaille. L'esprit grec, esprit philosophique par excellence, avait bien compris les exigences des différentes branches de l'art. Le même sujet était traité d'une manière souvent opposée par le peintre ou par le sculpteur, par le graveur en médaille ou par le graveur en pierre dure. Quand les artistes se copiaient les uns les autres, ils imitaient librement. Parmi tant de statues antiques qui se répètent, il est rare de ne pas trouver des changemens dans le style, dans les gestes et surtout dans les attributs. A proprement parler, on ne copiait point un chef-d'œuvre, on s'en inspirait, tandis qu'aujourd'hui nos copies sont mises au point. Combien la liberté ne devenait-elle pas plus grande, lorsque l'imitateur se proposait en même temps de faire valoir les couches inégales d'un camée, ou de montrer sa subtilité à creuser la cornaline et le jaspe, ou d'assurer à son coin un beau relief et un facile dépouillement! C'est ce que ne considèrent point assez ceux qui cherchent sur les petits objets de ce genre, non pas seulement des indications, mais des modèles pour la grande sculpture. Encore les indications elles-mêmes sont-elles contradictoires.

J'ai sous les yeux une planche que M. le duc de Luynes a bien voulu me communiquer; il y a réuni les monnaies d'époques et de pays divers, sur lesquelles est représentée Minerve en pied, portant une Victoire dans sa main étendue. Il est permis d'y voir une réminiscence du célèbre type de Phidias. Eh bien! ici la Victoire est tournée vers la déesse, là vers la foule; plus loin elle se présente de face. Tantôt la pointe de ses ailes est dressée vers le ciel, tantôt

(1) Dans l'intention du graveur ancien, la visière ne devait être vraisemblablement surmontée que de quatre chevaux, le quadrige panathénaïque; mais, par un procédé familier aux graveurs grecs, il a supposé sa visière tournée de trois quarts : au lieu de montrer seulement deux chevaux en profil, il les montrait tous les quatre. Il ne fallait donc pas doubler ce nombre et en faire huit.

elle est baissée vers la terre, ou bien elle offre une couronne, ou bien elle étend une simple guirlande qui doit ceindre le front de Minerve. Le serpent, qui se voit sur la monnaie d'Athènes, a été omis ailleurs. Les boucliers sont indifféremment à côté de la déesse, devant elle, derrière elle, tenus ou abandonnés, décorés au centre d'une tête de Méduse, ou tout unis. Ainsi les graveurs de monnaies variaient un même motif au gré de leur fantaisie. Qu'était-ce donc lorsque l'artiste maniait une pierre précieuse sur laquelle sa science voulait briller sans mesure, et multiplier les détails tant qu'il y avait place pour un trait! C'est l'histoire d'Aspasius, qui s'était peut-être inspiré du tétradrachme athénien, comme nos graveurs de pièces d'or se sont inspirés en 1848 des médaillons syracusains; mais lorsque M. Simart a tenté de copier en ronde-bosse tous les attributs du casque d'Aspasius, lorsqu'il lui a fallu déterminer les saillies, disposer les plans, calculer la perspective, agencer onze animaux sur une tête, il a dû rencontrer des difficultés inouies. Je le répète, si l'idée est fâcheuse, l'exécution est un tour de force.

M. Simart a encore emprunté à la pierre d'Aspasius le riche collier qui couvre la poitrine de sa statue et les pendans d'oreilles. Que les écrivains anciens aient négligé de parler de cette parure, si toutefois Phidias l'avait employée, cela n'aurait rien de surprenant. Cependant ils rapportent tantôt qu'on a volé le bouclier d'or, tantôt que les ailes de la Victoire ont été coupées par des sacriléges : il semble que des joyaux d'une dimension colossale auraient dû attirer avant tout l'attention des malfaiteurs. Sur les monnaies, les têtes féminines portent fréquemment des ornemens de ce genre, quoique plus simples. Le collier forme une transition si heureuse avant que le cou ne soit brusquement tranché! le pendant s'attache si naturellement à l'oreille qui se présente de face, et l'unit si bien à la courbe du menton ! La gravure en médaille, selon les règles que nous constations tout à l'heure, gagnait singulièrement à maintenir un ajustement semblable. Cet ajustement convient-il aux statues? Minerve sera-t-elle parée comme Proserpine ou comme Vénus? Le collier est-il en harmonie avec l'aspect sévère du casque, de la lance et de l'égide? On en trouve des exemples. Aussi ne verrais-je point d'objection sérieuse à la restitution de M. Simart, si là encore n'apparaissait une tendance contre laquelle je ne cesserai point de protester, le respect des traditions religieuses substitué au respect de l'art, l'idole habillée que l'on veut montrer plutôt que le type créé par Phidias. M. Simart ressemble à un panégyriste nommé d'office qui n'est pas assez convaincu des vertus de son héros. Son œuvre paraît nous dire : « Oui, le grand sculpteur a sacrifié au goût de son temps; oui, il a cédé aux exigences des prêtres; oui, il a dû copier les mannequins en bois que les siècles avaient successive-

ment vénérés. De là le luxe d'attributs, de là l'excès d'ornemens, de là les pendans d'oreille et les colliers. Excusez-le, excusez-moi, je suis forcé de l'imiter : voici ce qu'il avait fait. » L'accent d'une conviction forte eût été au contraire : « Phidias a imprimé à l'art grec un mouvement plein de grandeur et d'audace. L'or et l'ivoire étaient pour lui des matières de prédilection; sa pensée y trouvait le plus splendide des vêtemens. Loin de les employer par un esprit de servile imitation, il en faisait sortir des chefs-d'œuvre incomparables, — dédaigneux du passé, accusé d'impiété à plusieurs reprises, et ne voulant relever que d'Hésiode et d'Homère. Ses conceptions étaient si hautes, que les Grecs, et plus tard les Romains, avouaient qu'il leur avait révélé Jupiter et Minerve; elles étaient si belles, qu'elles apprirent à l'antiquité païenne à adorer la beauté divinisée avant la divinité même. »

Me suis-je trompé, ou bien M. Simart, dans son désir de prêter au style de Phidias quelque chose d'archaïque, n'a-t-il pas été entraîné en effet vers la Minerve des frontons d'Égine? Je parle maintenant du visage de la déesse; il m'a frappé par un mélange bizarre du style d'Aspasius et du style éginétique. Le profil est imité de la pierre gravée, les lignes ont la pureté et le caractère que tout artiste grec rencontrait dès que sa main était assez habile pour traduire les modèles dont sa mémoire était nourrie. Voilà bien le nez droit, la bouche peu saillante, le menton fortement accusé, les traits principaux de ce type universel qu'offraient à Aspasius des milliers de monnaies et de vases, productions des époques qui l'avaient précédé. Seulement un artiste du beau siècle eût présenté l'œil un peu de trois quarts, afin de lui donner plus de grandeur et d'en faire sentir le globe arrondi; il eût surtout prolongé, en la rabaissant davantage, l'arcade sourcilière, afin de donner aux tempes plus de dégagement. La hauteur du front nous paraît le signe extérieur de l'intelligence : les Grecs au contraire tenaient le front bas, mais ils en développaient la convexité; ils obtenaient ainsi sur les tempes ces beaux plans où se joue la lumière, symbole de la pensée.

Si le trait m'a semblé emprunté à Aspasius, le modelé m'a rappelé la *Minerve d'Égine*, une des richesses du musée de Munich. Une certaine naïveté, un parti pris de simplification, la raideur même des contours, sans le sourire éginétique qui tempère la raideur, ont éveillé en moi ce souvenir. M. Simart me répondra peut-être que je lui prête des intentions qui n'ont pas été les siennes, et je le croirai; mais pour les impressions de ce genre le spectateur est meilleur juge que l'auteur. Dites à un compositeur moderne que tel et tel de ses motifs sont imités de Mozart ou de Haydn; il se récriera, et ses protestations seront sincères, car c'est à son insu qu'il a pris une réminiscence pour une inspiration originale. M. Simart a étudié de

trop près les antiques pour n'être point sujet à des réminiscences. Du reste, ce n'est point le lieu d'exposer quelle différence profonde séparait l'école éginétique de l'école attique, dont Phidias était le chef : il me suffit d'avoir indiqué les principes de l'histoire et de l'art que j'estime les véritables. Quelques détails seulement me forcent encore à défendre Phidias. Qui reconnaîtra son style, par exemple, dans l'égide, courte et sans ampleur, tirée symétriquement comme la guimpe d'une jeune fille? La tête de Méduse est copiée sur les vases et les terres cuites, mais ce monstre grimaçant n'avait-il pas été idéalisé par Phidias ? Il me faut du courage pour ne pas admirer sans réserve la petite Victoire, car elle est charmante. Elle est charmante, et pourtant ce n'est pas du Phidias. Le torse entièrement nu, la tunique, que la saillie des hanches ne peut déjà plus retenir, sont contraires à la tradition athénienne du beau siècle. Pour les Athéniens, la Victoire n'était point un être allégorique, c'était une forme différente de Minerve, c'était Minerve elle-même : elle avait un temple sous le nom de Minerve-Victoire. Il était donc naturel qu'elle fût entièrement vêtue : telle on l'a retrouvée au fronton occidental du Parthénon. C'était là qu'il convenait de chercher un modèle, et non pas en Sicile, sur les monnaies du roi Agathocle. Le serpent est beau : ses plis sont largement enroulés, son attitude a quelque chose de grandiose et de mystérieux; toutefois Pausanias nous dit que Phidias l'avait placé auprès de la lance. Pourquoi mépriser de nouveau son témoignage et préférer des médailles ou des bas-reliefs qui le contredisent et perdent par là toute autorité? Partout je reconnais cette timide sagesse, que le besoin d'appui a rendue téméraire; les monumens ont été écoutés plutôt que les textes, les petits objets d'art confondus avec les créations de la grande sculpture, parce qu'il était aisé de les copier littéralement, tandis que s'inspirer uniquement des sculptures du Parthénon était un labeur redoutable. Aussi est-ce au nom de Phidias que l'opinion récuse l'œuvre de M. Simart, au nom de Phidias, dont les marbres toujours vivans protestent par leur muette, mais invincible éloquence. Au nom de l'art, dont les espérances ont été déçues, j'aurai peut-être le droit d'être plus sévère encore.

II.

Nous quittons Phidias et les secrets que le temps a rendus impénétrables. Les questions qui intéressent le progrès de l'art moderne ont une tout autre importance. La statuaire qui emploie les matières précieuses et les couleurs variées, la statuaire polychrome, était au fond le véritable problème. Méritait-elle de renaître ou de rester oubliée? Quelle que fût la statue, l'effet matériel devait tout

décider; tout dépendait de l'exécution. Par l'exécution, M. Simart pouvait gagner la plus belle des batailles, soit qu'il dût faire un pastiche d'après l'antique, soit qu'on le laissât libre de traiter un sujet original. Fallait-il donner à l'or tous ses feux, le rehausser d'émaux et revêtir l'ivoire de teintes conventionnelles, ou bien devait-on se contenter des nuances adoucies du métal et des tons naturels de l'ivoire? Dans les deux cas, la polychromie était toujours en jeu : il convenait d'établir l'harmonie entre des matières diversement colorées; mais assurément M. Simart a trouvé une solution des plus imprévues, en enlevant à l'une et à l'autre substance sa couleur propre et sa splendeur.

Je considère d'abord le visage de la *Minerve*, et je cherche en vain les contours moelleux et l'épiderme vivant de l'ivoire. Sa fleur a disparu, sa teinte est blême; les colliers et les pendans d'oreilles rendent plus sensible encore cette pâleur. Je me suis rappelé involontairement les cadavres de jeunes femmes que les Allemands exposent dans leur plus riche parure. Un premier tort est d'avoir choisi de l'*ivoire mort*, c'est-à-dire une défense tombée après sa maturité, tandis que l'*ivoire vert*, c'est-à-dire la défense arrachée avant sa complète croissance, est plus favorable au travail du sculpteur. Un second obstacle, c'était l'inexpérience de l'artiste. La matière en effet était rebelle, et la main qui la façonnait ne possédait point la science nécessaire pour la dompter. M. Simart n'a point l'habitude de creuser l'ivoire, c'est le cas de tous nos artistes, je le suppose. Les praticiens exercés qu'il a pu appeler à son secours ne savaient eux-mêmes travailler que de très petits objets; d'ailleurs les praticiens ne font que traduire servilement le modèle du maître. Or l'ivoire est une substance dont le grain, dont les veines, dont le poli, exigent des procédés spéciaux, et, ce qui est bien supérieur aux procédés, une intelligence spéciale. La matière ne fait pas l'artiste, disais-je tout à l'heure, non, pas plus que la langue ne fait l'écrivain; mais l'écrivain, selon la langue dans laquelle il s'exprime, luttera contre des obstacles différens et devra deviner des richesses nouvelles. Il y a eu dans les temps modernes des artistes auxquels le travail de l'ivoire était familier. Qui n'a vu de ces *christs*, d'une dimension déjà notable, que le XVe et le XVIe siècle ont légués à notre admiration? Qui n'a remarqué combien l'ivoire est attaqué vigoureusement, tourmenté même, combien le modelé est plein de mouvement et de saillies? Autant que la vérité le permet, les contours sont brefs, les surfaces nombreuses et variées. Le jeu des muscles est accusé avec une légère exagération, comme dans la sculpture en bois. Partout la lumière glisse et se brise, afin de pénétrer une substance dont le tissu serré la repousse, et dont l'éclat tend à rapprocher tous les plans. Les

ivoires antiques qui nous sont parvenus, quand l'épiderme n'est pas complétement exfolié, révèlent aussi un travail dur qui a voulu corriger la douceur de l'ivoire.

Lorsque les dimensions s'agrandissent, les dangers aussi bien que les ressources croissent en proportion. Ne faut-il pas à la fois fouiller plus vivement l'ivoire et compter sur ses effets plus mous, sur ses reflets plus larges? Ne faut-il pas forcer le modelé de peur qu'il ne paraisse plat, ménager des ombres plus profondes de peur que la lumière ne s'étende avec uniformité? Ne faut-il pas surtout obtenir cette couleur que le ciseau sait obtenir du marbre? J'ignore les procédés; je pose seulement des questions que M. Simart ne paraît point s'être posées à lui-même. Du moins, s'il a voulu les résoudre, l'exécution l'a trahi. Un autre sculpteur eût peut-être deviné d'inspiration les secrets de l'ivoire; mais le plus sage était d'étudier les œuvres des maîtres, afin d'apprendre comment on lutte avec la matière et comment on dégage toute sa beauté.

Ce qui est vrai pour le visage ne l'est pas moins pour les bras de la *Minerve*. Ils offrent de bonnes parties, par exemple les parties pleines et arrondies, où l'office naturel de l'ivoire concourt à faire valoir le talent de l'artiste. Assurément le haut des bras a une grâce pleine d'ampleur; leurs attaches avec les épaules sont puissantes et d'un caractère vraiment noble. Malgré son indécision, le bras qui porte la Victoire a d'heureux contours. Au contraire les parties où le travail est compliqué, où les détails délicats doivent paraître, les muscles se dessiner sous la chair, les articulations se nouer finement, tout cela est vide, paralysé, sans vraisemblance. Les mains sont lourdes, les poignets sans liberté; les faces antérieures des avant-bras paraissent aplanies au rabot et d'une simplicité toute primitive. Est-ce à dire que M. Simart n'a point appliqué les principes de l'art qu'il possède si bien? A-t-il commis des erreurs aussi sensibles? Non certes, quoique l'on ne puisse méconnaître une affectation d'archaïsme et une naïveté éginétique qui n'a rien de commun avec Phidias : les frontons du Parthénon protestent hautement. Non, c'est toujours la matière qui s'est jouée du talent qui la pensait dompter. Approchez-vous, tout près, plus près encore, et vous distinguerez les preuves d'une science qui se dérobe à quelques pas. L'ivoire, par la délicatesse de ses tons et la faible valeur de ses ombres, efface des détails que le marbre, plus fidèle, eût transmis. Si vous pouviez atteindre au visage de la déesse, vous reconnaîtriez que le nez a assez de saillie, que la bouche est bien creusée, que les paupières sont étoffées et moelleuses. Qui sait? le front, de loin, semblait plat; peut-être reprendrait-il aussi la proéminence qu'il a d'ordinaire sur les bustes antiques, d'autant que les huit chevaux du casque l'écra-

sent en condamnant à une triste obscurité le siége de la pensée.

Qu'une première expérience ait été contraire à M. Simart, rien de plus naturel. Les bons juges étaient tout disposés à oublier une exécution inégale, à la condition que l'effet général de l'œuvre répondît à leur attente. Quel est l'effet de l'ivoire? Quel charme, quelle richesse nouvelle prête-t-il à la statuaire? Pourquoi l'antiquité le préférait-elle au marbre? Ce n'était point une substance tellement précieuse, que sa cherté seule la fît offrir aux dieux, surtout si l'art, ce dieu suprême de la Grèce, en eût réprouvé l'usage. L'ivoire était-il plus propre à recevoir les nuances idéales de la polychromie, ou bien sa couleur même paraissait-elle approcher des tons de la chair et de sa pâleur dorée? car M. Simart pouvait opter entre ces deux systèmes.

Le parti le plus hardi, le plus favorable peut-être aux progrès de la science, c'était de colorer l'ivoire. M. Simart eût repoussé ces couleurs vraies qui copient la nature; l'imitation, quand elle arrive à l'exactitude des figures de cire, n'excite que le dégoût. Il eût choisi des teintes de convention parce que l'art est quelque chose de plus que la nature, des teintes d'une épaisseur inappréciable, afin de ne point nuire aux formes, d'une vigueur ou d'une finesse de ton calculée, afin de les faire valoir : il eût protégé par cette cire, que les procédés encaustiques rendent plus pénétrante, l'épiderme d'une substance animale qui se dégradera promptement. Déjà, si toutefois je ne me suis point fait illusion, une fente menace de se déclarer sur le cou de la *Minerve*. Une grande surface d'ivoire jaunit par places, se salit, s'écaille. Les Grecs prenaient des précautions inouies pour conserver les statues de ce genre. Ils les entouraient d'eau de peur que la sècheresse ne les fît éclater, d'huile de peur que l'humidité des lieux marécageux ne hâtât leur décomposition. La couleur, ce voile éclatant qu'ils appliquaient au marbre de leurs temples, ne serait-elle pas un secours aussi efficace? Otera-t-elle beaucoup au prix de l'ivoire, dont on sentira, à travers l'enduit subtil, briller l'éclat harmonieux et la douceur charmante? J'en appelle aux peintres de miniatures. Dès lors les lèvres, les joues, que le bronze antique lui-même savait quelquefois laisser rougir, les sourcils, dont l'absence est une difformité, ne se pourraient-ils distinguer par un trait plus vif, et les yeux bleus ne cesseraient-ils pas de paraître deux taches sur la blancheur du visage? En un mot, car je ne puis énumérer ici tous les problèmes de la statuaire polychrome, M. Simart avait une occasion unique d'éclairer son siècle sur cette question tant débattue. La science n'a que des affirmations timides, parce que souvent les preuves lui échappent. L'art peut tout oser, parce qu'il a une démonstration décisive : une belle œuvre. Textes anciens, témoignages des voyageurs, monumens retrouvés sous le sol,

temples peints, statues peintes, terres cuites et vases couverts de couleur, Pompéi et Herculanum, qui ne sont qu'une immense peinture, l'art de l'Égypte et de l'Asie qui précède l'art grec, l'art byzantin qui le continue, tout a été produit par les savans, mais le goût moderne ne s'est point laissé fléchir. Le public, j'entends le public d'élite, est demeuré incrédule ou railleur. Nos théories abstraites sur les trois branches de l'art nous défendent de les confondre, et l'on craint la peinture appliquée par l'architecte ou par le sculpteur. On ose railler le goût des anciens, de nos maîtres en toutes choses; on ne peut se figurer que la forme et la couleur aient pu s'unir par une convention idéale; on nie qu'il y ait jamais eu là un principe de beauté. Ce sont les sens, en effet, qui nous persuadent la beauté : il appartient donc au sculpteur d'éprouver les sens par un spectacle qu'ils ne connaissent point encore. Plus il est commandé aux savans d'être réservés, plus il est permis au sculpteur d'être téméraire et de séduire les esprits qu'ils n'ont pu convaincre. La *Canéphore* envoyée à l'exposition universelle par M. Wolff, de Berlin, n'a rien qui doive décourager. Malgré sa petite proportion, malgré la médiocrité des draperies dorées, malgré la place défavorable, je n'ai point remarqué qu'on s'y arrêtât sans plaisir. Un buste de jeune fille peint que possède le musée de Lille a même paru si beau, qu'on n'a pas craint de l'attribuer à Léonard de Vinci.

Le second parti qui s'offrait à M. Simart était moins périlleux; n'excitant point d'orages, il promettait un succès assuré. C'était de maintenir les traditions de la sculpture monochrome et de complaire aux habitudes de notre goût. Nous voulons (ce principe est plus philosophique) que la sculpture ne s'attache qu'à la forme, qu'elle fasse complétement abstraction de la couleur, de même que le naturaliste, lorsqu'il classe son herbier, ne regarde point si les couleurs ou les parfums de ses plantes se sont évanouis. On s'accommodait du mélange de l'ivoire et de l'or par respect pour l'antiquité, qui force sur ce point toutes les croyances. On allait plus loin : l'imagination cherchait dans ce mélange une heureuse harmonie; les teintes jaunissantes de l'ivoire devaient se marier délicieusement avec les blonds reflets de l'or. Là encore la tyrannie de nos idées trouvait à se satisfaire; les matières différaient par leur richesse bien plutôt que par leur couleur. Aussi M. Quatremère, dans le dessin qu'il a publié de la Minerve, applique-t-il sur les chairs une teinte jaune et presque dorée. Le sculpteur ne pouvait faire ressortir de l'ivoire tous ses effets qu'en le frottant vigoureusement, en le traitant par les procédés encaustiques, en employant peut-être la cire, en demandant à l'expérience des praticiens les secours les plus énergiques.

Auquel des deux systèmes s'est arrêté M. Simart? — A aucun, si l'on en croit les apparences, car non-seulement il n'a point appliqué à l'ivoire les teintes variées de la polychromie, non-seulement il n'a point profité de son éclat et de ses vertus naturelles, mais il lui a enlevé la couleur qui lui est propre et l'a rendu méconnaissable. Les morceaux sont magnifiques, du plus grand prix, et cependant l'aspect est pauvre. Loin d'être frappé par la qualité de la matière, on hésite. Est-ce du stuc? est-ce une composition? est-ce du bois de Spa? entendais-je se demander autour de moi des personnes non averties. La naïveté satirique de ces questions prouve combien l'ivoire a été défiguré. Déjà le principe d'exécution, au lieu d'en faire valoir les ressources, les avait annulées. Il restait à en éteindre les tons brillans et voluptueux : par un malheur inexplicable, ils ont été éteints. Comparez à la *Minerve* les ivoires que je citais plus haut. Telles n'étaient point les intentions de M. Simart, qui en doute? mais l'effet, comme Galatée, a ses caprices et ses fuites, et l'effet l'a cruellement déçu : tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus funeste aux novateurs que l'excès de prudence. Il fallait oser et non pas craindre : dans la témérité seule était le succès. Du reste, autant la critique se modère lorsqu'elle ne peut causer qu'un chagrin inutile, autant ses instances doivent être vives lorsqu'elle entrevoit un résultat. L'ivoire de la *Minerve* pourrait-il encore être travaillé dans un esprit différent? Je l'ignore, mais assurément sa surface se prêtera à tous les essais, qu'on veuille dégager la splendeur qui lui est propre ou recourir à des couleurs étrangères. La science peut donc toujours supplier les artistes de mettre à l'épreuve ses théories, de les confondre peut-être, mais au moins d'instruire nos sens, puisque nous constituons nos sens les arbitres de la vérité. Je ne doute point que M. de Luynes, aujourd'hui que la statue est entre ses mains, ne la fasse revêtir de teintes brillantes et idéales. Nous saurons enfin si la polychromie n'est qu'un goût grossier, digne des civilisations dans l'enfance, ou si c'est un principe d'un ordre supérieur, qui veut que la couleur soit le charme de la forme et la lumière de la beauté.

Si, des parties nues, qui sont représentées par l'ivoire, nous passons à l'examen des draperies, qui sont représentées par l'or, la même déception nous attend. L'or n'est plus de l'or; une timidité savante est parvenue à en étouffer tous les feux. La longue tunique paraît grise et comme effacée; ses tons sont parfois ceux de la pierre, ses reflets appartiennent à l'argent plutôt qu'à l'or. Les accessoires seuls, le bouclier, le casque, les ailes de la Victoire, sont d'un ton franc, comme pour mieux écraser le vêtement principal. Je ne saurais ici alléguer l'inexpérience de l'artiste : il a voulu évidemment détruire l'éclat du métal, car partout un travail à la pointe hache

les surfaces de la tunique. Les rayons du jour ne trouvent point les contours polis sur lesquels ils aimeraient à se jouer; ils sont brisés par mille traits qui les absorbent; les ombres projetées par les saillies n'ont plus elles-mêmes ni transparence ni valeur. Bien plus, les ornemens, qui devraient se détacher sur le bas de la tunique en guise de légère broderie, disparaissent sous le réseau que le burin a creusé. N'était-ce pas le cas cependant de se rappeler que Phidias avait semé la draperie de son *Jupiter Olympien* de lis et de fleurs de toute espèce? Ces fleurs n'étaient-elles point rehaussées de couleur, de même que la mosaïque byzantine, si pleine de traditions grecques, disposait ses peintures sur des fonds d'or? Était-ce trop risquer que d'imiter par des émaux une broderie délicate? Pour cela, il est vrai, l'or devait laisser éclater toute sa splendeur. « L'or, s'écriait Pindare, est comme un feu brillant qui resplendit à travers les ténèbres! » La statue de M. Simart justifie mal un tel enthousiasme; elle nous ferait plutôt comprendre la figure hardie dont se sert le prophète des *Lamentations :* «Comment l'or s'est-il changé? comment a-t-il perdu sa belle couleur? » Vous n'aviez pourtant qu'à demander à l'industrie moderne ses secrets pour appliquer les dorures les plus variées, de même que Phidias employait les *teinturiers* en or nommés par Périclès dans son discours au peuple. Aussi la tunique, chaste voile des formes, devait-elle être un tissu de lumière, tandis que les accessoires recevaient un ton moins vif. Des ors brunis, je suppose, plus favorables au mélange du bronze dont nous parle Pline, composaient les armes; des ors verts, le serpent ou la Victoire; l'or destiné à l'égide sortait plus rouge des fourneaux, puisque primitivement l'égide se peignait de vermillon, si toutefois je comprends bien le témoignage d'Hérodote. Enfin, sans prétendre déterminer la valeur des différentes parties, on peut pressentir que leurs rapports étaient réglés par un calcul exactement opposé au calcul de M. Simart, le motif principal jetant tout son éclat, tandis que les ornemens n'avaient qu'un éclat secondaire, propre à rehausser le motif principal. Mais surtout, on ne saurait trop le redire, que l'or reste de l'or! Pourquoi l'employer, si vous ne voulez qu'en gâter la richesse et en éteindre les clartés?

D'ailleurs ce qui est vrai pour l'ivoire ne l'est pas moins pour le plus précieux des métaux. L'or exigeait bien moins des procédés particuliers qu'une intelligence particulière. Il fallait comprendre sa nature, les avantages ou les difficultés qu'elle offrait; il fallait ne point le travailler comme le bronze ou comme le marbre. Les Grecs, qui avaient poussé l'analyse dans les arts jusqu'au raffinement, savaient parfaitement que les principes d'exécution varient selon la matière, parce que les difficultés sont inégales, encore plus les res-

sources. Les draperies surtout n'étaient point traitées de la même manière par le sculpteur, quand le modèle devait être copié en marbre ou moulé en bronze. Le bronze permettait plus de mouvement, des plis fins et répétés, des jets hardis, des sinuosités profondes, au point qu'on démontrerait aisément, devant tel antique des musées de l'Europe, que c'est la copie en marbre d'un chef-d'œuvre en bronze. Qu'était-ce donc lorsque l'or se présentait à son tour! Le sculpteur ne devait-il pas redoubler d'efforts pour tirer parti de son essence fine et ductile? N'imaginait-il pas un système de plis différens? Ne cherchait-il pas à multiplier la lumière par des jeux compliqués, à briser ses rayons pour les rallumer plus vifs, à ménager les ombres et les oppositions? Sans déroger à sa grande manière, Phidias ne savait-il pas donner au métal une souplesse chatoyante pour en tirer les effets les plus magnifiques? Aussi, à la place de M. Simart, n'aurais-je emprunté mes draperies ni aux vierges des Panathénées, ni aux caryatides du temple d'Érechthée. Les unes et les autres sont drapées avec une fermeté et une tenue droite que commandait le sentiment de l'architecture. Les caryatides surtout ont un caractère monumental : les plis de leur tunique tombent sur le sol comme les cannelures d'une colonne. Je me serais inspiré de l'admirable groupe des *trois Parques*, enlevé par lord Elgin au fronton oriental du Parthénon. Jamais l'art n'a rendu le vêtement avec plus d'abondance, de mouvement, de délicatesse, de couleur, j'entends cette couleur qui jaillit du ciseau. C'est dans un tel esprit, qui n'exclut point une simplicité chaste, que l'or voulait être traité. Au contraire M. Simart a prodigué aux ornemens l'éclat, la vigueur, la richesse; là seulement l'or a toute sa chaleur, tandis que les parties essentielles sont d'une facture monotone, d'un aspect froid, condamnées aux tons blafards. La tunique n'est rien moins qu'un tissu d'or et de lumière; on ne saurait dire, selon l'expression naïve des contes de fées, qu'elle est de *la couleur du soleil*. Le métal est à peine reconnaissable, si pâle qu'il se refuse aux sourires de la lumière et l'absorbe tristement. L'artiste a brisé lui-même le rameau d'or et renoncé à ses prestiges.

La liste est longue des causes compromises par ceux-là mêmes qui les voulaient rendre populaires. On ne saurait affirmer que M. Simart ait échappé à un danger semblable. S'il n'a point découragé le petit nombre de juges que M. Quatremère avait dès longtemps gagnés à la statuaire polychrome, si leur imagination charmée n'a point cédé aux impressions des sens, le public a passé froidement. On lui a nommé Phidias, il s'est incliné, mais en reléguant au nombre des fantaisies somptueuses du paganisme une œuvre où il ne reconnaissait point la marque saisissante de l'art qui n'a point

de date et qui ne vieillit jamais. La Minerve est une arme que retournent déjà contre les savans ceux qui font passer avant la science le goût de leur temps. La beauté manifeste pouvait seule leur ouvrir violemment un horizon inconnu, car c'est par les sens et non par l'esprit qu'ils se transportent au point de vue du passé. La générosité de M. de Luynes sera citée dans l'histoire de l'archéologie au XIXe siècle; j'espérais que la statue elle-même serait mémorable dans l'histoire de l'art par l'influence qu'elle aurait exercée. Or, en matière d'art, l'influence d'une idée n'est réelle qu'autant qu'elle se traduit dans la pratique : on ne loue pas seulement un vrai modèle, on l'imite.

J'espérais que M. Simart aurait des imitateurs, je veux garder cet espoir; M. Simart lui-même trouvera l'occasion de prendre une revanche éclatante, fort de l'expérience qu'il ne devait, par une loi suprême, acquérir qu'à ses dépens. La statuaire polychrome, perdue depuis tant de siècles, mérite d'être reconquise. Ses magnificences ne sont point un jeu dispendieux; elles ont leur application dans nos mœurs, et l'industrie moderne nous assure qu'elles ne seront point une ruine. Quand je dis que la statuaire polychrome est perdue, je me trompe : elle existe, elle n'a jamais cessé d'exister; ses vraies traditions se sont seules perdues entre les mains mercenaires auxquelles on les abandonne. Ce serait écrire un livre que de raconter la longue décadence d'une branche de l'art que les Grecs avaient portée à sa perfection. Les sanctuaires antiques peu à peu remplis de dieux, les artistes réduits à des travaux moins glorieux, puis bientôt, à Rome, soumis au caprice des particuliers; les bustes de marbres divers et d'albâtre que l'on a découverts en Italie; les transformations de l'art byzantin, la révolution qu'y introduisit la secte des iconoclastes; les métaux précieux employés par la peinture à son tour, qui habillait d'or et d'argent ses figures sacrées; les admirables produits de la toreutique vénitienne et florentine; le goût nouveau des maîtres de la renaissance, qui, voyant les antiques sortir du sol sans les ornemens que le sol avait consumés, ne voulaient plus que des statues monochromes; la prédominance absolue de ce principe, qui conduit enfin la sculpture moderne au culte de la forme abstraite et à la haine de la couleur, — il faudrait parcourir à loisir toutes ces phases de l'histoire : je ne puis que les indiquer au souvenir de ceux qui ont réfléchi sur l'art. Regardons uniquement autour de nous; ne remarquons-nous pas que la statuaire polychrome persiste malgré le mépris des sculpteurs? Elle a été conservée par le christianisme, qui, en effaçant les superstitions païennes, a gardé tant de traditions de l'art païen.

Les chrétiens d'Orient mêlent encore aujourd'hui la peinture et

la toreutique. Les images de la Vierge et des saints ont la tête et les mains peintes. Pour figurer la draperie, on cloue une feuille d'or ou d'argent; les plis sont rendus, soit par un travail au repoussé, soit par les traits du burin. Le front est ceint d'une couronne de métal rehaussée parfois de pierres brillantes. L'église est-elle pauvre, le cuivre et le fer-blanc prennent la place de métaux trop coûteux. Ainsi, en proscrivant la statuaire qui avait forgé les faux dieux de l'antiquité, le culte byzantin, par une confusion singulière, transportait dans la peinture le luxe de la sculpture et le relief de ses ajustemens. La religion catholique avait condamné les fureurs des iconoclastes : elle a présenté sans crainte à la vénération des fidèles les statues des personnages sacrés. Dans les centres privilégiés, les grands artistes ont été appelés, et leur influence a fait triompher la sculpture monochrome; mais dans les sphères plus modestes du culte, la polychromie s'est maintenue. Il n'est pas besoin d'aller jusqu'en Italie ni jusqu'en Sicile, où les imaginations aiment la couleur et veulent être enivrées par l'éclat extérieur des cérémonies. Restons à Paris; dirigeons-nous vers la cathédrale ou vers l'église de Saint-Sulpice; cherchons dans les rues voisines les magasins où se vendent tous les objets nécessaires au culte. Les vases les plus simples s'y trouvent à côté des œuvres les plus magnifiques, les produits de la toreutique à côté de la sculpture polychrome. Voici les tabernacles, les ostensoirs, les candélabres, où l'or, l'argent, le cuivre, l'émail, les pierres brillantes sont habilement mélangés. Voici des statues de toute grandeur et de tout prix, en plâtre, en stuc, en bronze, en bois; le curé de campagne n'y cherchera point en vain une sainte Vierge ou un saint Joseph à la mesure de ses humbles ressources. Les draperies sont entièrement dorées; les mains et le visage, le corps du Christ enfant sont peints à l'imitation de la chair; les yeux, les lèvres, les sourcils, la barbe, sont distingués par les couleurs qui leur sont propres dans la nature. Tout cela est bien naïf et même, je l'avoue, bien grossier; c'est la polychromie retombée dans son enfance. Pourquoi? Parce que les artistes l'ont rejetée, parce que les moins habiles qui l'ont recueillie ont laissé les traditions s'altérer d'âge en âge; l'art est devenu un métier. Si vous démêlez çà et là un modèle plus heureux, ce sera l'œuvre de quelque élève de l'école des Beaux-Arts : il gagnait par un travail honorable l'argent nécessaire à ses études. A-t-il eu le prix de Rome, est-il devenu célèbre? Il sourit en parlant des travaux qui lui ont donné le pain et la patience, ou même il n'en parle plus.

Il y a là cependant une source de beautés inconnues : c'était cette source tarie depuis des siècles que M. Simart était appelé à rouvrir. Les magnificences de la toreutique veulent pour abri les palais et les

sanctuaires. Les palais sont rares dans notre pays, et l'état seul pourrait encourager un luxe aussi délicat. Les églises au contraire, avec leurs nombreuses chapelles, leur décoration, leurs vitraux, offriront un cadre favorable à la sculpture coloriée dès le jour où les sculpteurs voudront la relever jusqu'à eux. L'industrie a des procédés pour appliquer l'or avec économie sur les matières les plus viles, et les teintes qu'elle obtient ne sont pas moins variées que les alliages des anciens. L'ivoire n'effraie point par son prix, surtout quand les statues ne sont point colossales et quand la chasteté chrétienne réduit le nu à sa juste vraisemblance. Pour les églises moins riches, il reste le marbre, la pierre, le stuc, car Phidias et Polyclète n'ont dédaigné ni le bois doré, ni le marbre, dont les tons crus étaient, je le suppose, adoucis ou déguisés par la couleur; d'autres sculpteurs consentaient même à recourir au plâtre.

Ni le but ni les moyens ne font donc défaut à cette renaissance désirable : les moyens n'ont rien que de pratique, le but rien que d'élevé, puisque la religion le consacre; mais les hommes ont fait défaut. L'or et l'ivoire attendent que des artistes intelligens autant qu'habiles consentent à rechercher les principes oubliés, à créer une tradition, qu'ils se résignent à des tentatives infructueuses jusqu'à ce qu'ils rencontrent les idéales conventions sans lesquelles il n'y a point d'art, car la convention peut seule conjurer les dangers que présente l'union de la forme et de la couleur; seule, elle peut tourner ces dangers en beautés éclatantes. Ce vœu sera-t-il réalisé? Je l'ignore, quoique j'aie contemplé avec un vif intérêt la *Vierge* peinte exposée par M. Froget, et surtout la *Canéphore* de M. Wolff. N'est-ce point le vœu d'un barbare? Alors je cours risque d'être un barbare à la suite des Grecs. On dit qu'il faut être de son temps, et j'en suis. Assurément ils cèdent au plaisir de contredire, ceux qui nient le principe de la forme abstraite et appellent pauvreté l'indépendance si logique à laquelle la sculpture est arrivée depuis le xve siècle; mais les deux systèmes ne peuvent-ils exister simultanément? Nos sens condamnent-ils notre goût à une tyrannie aussi exclusive? Dédaignons-nous les couleurs plates de la peinture à fresque depuis que nous connaissons les modelés incomparables de la peinture à l'huile? Au milieu des incertitudes que l'expérience peut seule résoudre, je ressens du moins cette confiance que les essais les plus malheureux ne sauraient altérer : ce que l'antiquité tout entière a admiré ne pouvait manquer d'être admirable, et si nos sculpteurs échouent là où les sculpteurs anciens ont produit leurs plus splendides chefs-d'œuvre, ce ne sont pas les Grecs qu'il convient de justifier, ce sont les modernes qu'il faut plaindre.

BEULÉ.

DU ROMANESQUE

DANS

L'ESPRIT LITTÉRAIRE

POÉSIES ET NOUVELLES, par Mme D'ARBOUVILLE.[1]

Il est facile de parler des auteurs dont on ne connaît que les ouvrages. On peut ne point penser à eux, et en les lisant s'occuper exclusivement de ce qu'on lit, ou si le genre de leurs écrits, le caractère de leur talent, ramènent naturellement l'attention sur leur personne, on cherche à se la représenter par hypothèse, et on la conçoit à l'image de leurs idées. Rien n'est moins sûr, je le sais, que cette sorte de conjectures; nous ne ressemblons pas toujours à nos œuvres, et l'art est *plein de feintise :* bien habile qui ne s'y laisse pas tromper; mais enfin c'est un attrayant effort d'esprit que de chercher l'homme dans l'auteur, et de remonter de l'effet à la cause. En tout cas, et si l'on se défie de ce genre de recherche, reste la ressource de n'avoir affaire qu'au livre, et l'on se met à l'aise avec la pensée écrite. On la juge en elle-même et pour ainsi dire comme une chose. S'il en faut dire son avis, on ne consulte que son intelligence et son goût, et l'on prononce avec une parfaite indifférence. Je doute que cette indifférence ajoute à la sagacité, tout au contraire, et là comme dans d'autres affaires il peut arriver que trop d'impartialité

(1) 3 vol. in-8°, librairie d'Amyot, rue de la Paix.

nuise à la justice. Cependant l'appréciation des ouvrages d'esprit devient plus difficile, lorsqu'ils viennent d'une personne que l'on a connue, et quand on rapproche à chaque instant par le souvenir sa vie de ses écrits et ses sentimens de ses pensées. On croit, on le voudrait du moins, la retrouver dans ce qui reste d'elle, et l'on est naturellement entraîné à la tâche compliquée de découvrir tous les liens mystérieux qui rattachent les affections, les émotions, les principes d'une personne, soit aux événemens de sa destinée, soit aux productions de son esprit. On s'efforce de décomposer et de recomposer tour à tour cette unité de la personne humaine, et l'on se pose irrésistiblement un problème qu'on ne serait pas en état de résoudre, quand il s'agirait de soi-même, car où est l'homme qui ait conscience de toute sa nature?

Telle est cependant la tentation dont je sens que j'ai à me défendre en voulant entretenir le lecteur du recueil des écrits de Mme d'Arbouville. J'ai besoin de me représenter et combien l'entreprise serait difficile, et combien peut-être le lecteur s'étonnerait de la voir essayée, pour ne pas chercher dans ses œuvres l'image de son âme comme dans un miroir, pour ne pas faire l'effort de replacer dans le monde où elle a vécu, dans la famille où elle est née, au milieu de souvenirs pour moi pleins de douceur et de réalité, une jeune femme éminente par mille qualités, mais qui en devait quelque chose aux circonstances de sa destinée, et qui n'a fait qu'ajouter aux dons précieux de l'esprit et du cœur, largement départis entre elle et les siens, une faculté moins partagée, plus individuelle, celle de donner une voix harmonieuse au genre de pensées et de sentimens qui l'animaient et qui l'entouraient à la fois. M. de Barante, qui à tous les titres pouvait bien mieux compléter ainsi le tableau, me donne l'exemple d'un art plus discret et non moins fidèle. Dans une courte notice, il a dit, avec une justesse exquise et une simplicité touchante, tout ce qu'il était nécessaire d'apprendre au public sur celle dont on réunissait les œuvres pour lui. Il serait impossible de faire aussi bien, téméraire peut-être de faire autrement.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue* qu'il est nécessaire de rappeler le talent de Mme d'Arbouville. Ici, dans ces pages mêmes, on a donné à quelques-unes de ses meilleures compositions une publicité qu'elle n'osait affronter qu'à demi, et on lui a fait connaître le succès qu'elle ne cherchait pas. Chacun se souvient de ces nouvelles écrites avec tant d'émotion et de délicatesse, et que recommandent une rêveuse imagination, une sensibilité pénétrante, une diction gracieuse. Il serait aussi malaisé que superflu de les analyser. Ce qui touche ne s'oublie pas, et ce qui sait plaire ne se laisse pas toujours expliquer.

Peut-être serait-il plus à propos de chercher à caractériser le genre de littérature auquel se rattachent les ouvrages de Mme d'Arbouville, et surtout l'ordre d'idées et de sentimens au sein duquel il a pris naissance. Tout cela appartient à une partie ou à une époque de la société qui pourra bien ne pas se répéter souvent, et voilà déjà un peu de temps que le talent a commencé à prendre d'autres voies. Les critiques de l'antiquité, qui ne craignaient pas le langage technique, disaient qu'il y avait comme des *lieux littéraires*, des *topiques* pour parler comme eux, ou plutôt des fonds de pensées distincts où pour chaque genre, dans chaque occasion, chaque auteur devait s'approvisionner. Ils ne laissaient guère au talent que l'originalité de la forme, et classaient sous diverses étiquettes les matériaux communs de toute composition. Nous ajouterions aujourd'hui, ce me semble, à leurs énumérations des articles qu'ils n'ont pas prévus, car à nos yeux il n'y a pas seulement pour l'écrivain des sources distinctes suivant les sujets et les genres, il y en a de différentes suivant les temps. Chaque époque renouvelle le trésor où le talent doit puiser. Non-seulement il s'élève par momens des opinions nouvelles, mais de nouvelles manières de sentir ce qui est de tous les temps. Ces variations de l'esprit et même du cœur humain, assez peu observées jadis, ne l'ont jamais été si bien que de nos jours. C'est une idée qui appartient à notre siècle que tout a son histoire, et la littérature, dans la succession de ses formes, n'est que la contre-épreuve des métamorphoses morales de cette changeante identité qu'on appelle la nature humaine.

S'il fallait désigner d'une manière superficielle, mais vraie, le genre auquel appartenait l'esprit de Mme d'Arbouville, on pourrait l'appeler le genre romanesque; cependant ce mot serait loin de la faire personnellement connaître. Elle n'avait rien dans le monde, non plus que dans la simplicité de sa vie, qui rappelât le roman. La gaieté de sa conversation et la douce sérénité de son caractère et de son existence formaient un contraste agréable et piquant avec le tour rêveur et mélancolique que prenait sa pensée dès qu'elle remontait dans le domaine de l'imagination; mais là elle se sentait à l'aise, et aucun calcul, aucun effort, aucune prétention ne se mêlaient à cette exaltation naturelle dont la trace se retrouve partout dans ce qu'elle écrit. Le romanesque, pour continuer à me servir de ce mot, n'est pas quelque chose d'uniforme, ni qui se produise dans toutes les sphères, à toutes les phases de la société. Par exemple, je soupçonne que jamais société n'a été moins romanesque que la société française en ce moment, et si elle l'était, ce serait assurément de toute autre façon que dans un autre âge. Aujourd'hui on appellerait de ce nom une excentricité fiévreuse et systématique à la fois,

qui sacrifierait tout un monde à l'intensité de certaines sensations individuelles. Ce serait la toute-puissance donnée à une fantaisie, ce serait ce cri : *un royaume pour un cheval,* prononcé, non pour se sauver comme Richard III, mais en vue de se divertir comme don Juan.

Nos pères ont vu d'autres temps. Mme d'Arbouville était, comme on sait, l'arrière-petite-fille d'une femme remarquable dont Rousseau a fait un personnage historique en la plaçant dans le roman réel de sa vie. C'est à M. Saint-Marc Girardin qu'il faudrait recourir ici, et je voudrais bien qu'il récrivît la page qu'on va lire. Il dirait mieux que moi que Mme d'Houdetot, jetée au milieu du dernier siècle dans cette société dont on dit aujourd'hui tant de mal, peut-être parce qu'elle a donné naissance à la société actuelle, était une personne à la fois droite et tendre, capable de passion et remplie de pureté, *une jolie âme,* comme disait Mme d'Épinay. Avec tous les goûts un peu mondains de la société polie et cultivée où elle avait vécu, elle avait conservé ce besoin et ce culte de l'affection que l'esprit rend plus fine et plus délicate. Elle formait du dévouement et de la fidélité du cœur à un sentiment exalté, exclusif, l'idéal qui doit remplir la vie des femmes. Rousseau lui avait laissé de pénibles souvenirs. Clairvoyante sur ses défauts, sur ses travers, qui l'avaient effrayée et blessée, elle ne lui conservait qu'une faible part de l'indulgence qu'une femme accorde à celui qu'elle n'aime pas, quand il l'aime. Rousseau cependant avait exercé sur elle, comme sur toute la génération à laquelle elle appartenait, une vive influence. Il avait fait de l'amour une chose importante. Avant lui, l'amour, dans l'opinion commune, tenait bien plus d'une galanterie élégante que d'une passion profonde; il ne prenait guère cette dernière forme que dans la tragédie. Les romans passaient pour des fictions assez frivoles. Je ne me rappelle pas qu'aucun de nos écrivains sérieux, surtout ayant la prétention de l'être, se fût complu en prose dans cette description et ce panégyrique de l'amour qui remplit tant de pages de Rousseau. Sans assurément lui rien ôter de son côté terrestre, sans assurément l'arracher aux instincts dont Platon s'efforçait de le délivrer, il l'associe cependant à la réflexion sur soi-même, à la méditation sur la nature et la morale; il l'accouple à la philosophie, et par là, sans réussir, je crois, à faire de ses contemporains des sermonneurs aussi contemplatifs que les héros de *la Nouvelle Héloïse,* il est parvenu, dans un siècle où le plaisir et l'oisiveté tissaient tant de liaisons aussi peu dignes de sympathie que d'estime, à faire de l'amour, au jugement du monde, un sentiment respectable, dominant, sacré, qui a ses devoirs comme ses tourmens, qui peut à lui seul déplacer le but de la vie, et devenir comme la religion de certaines âmes. Le

grand côté de Rousseau, c'est de prendre tout au sérieux, et c'est par là qu'il a fortement agi sur son siècle.

Avant le début du nôtre, il y avait dans le coin du monde de Paris où régnait l'esprit du précédent une disposition habituelle à tout développer par la conversation. L'empire de cette disposition dans notre pays, ses effets de toutes sortes n'ont peut-être jamais été exactement décrits. La conversation tantôt aggrave, tantôt atténue; elle simplifie, elle complique; elle calme, elle entraîne. Elle crée de nouveaux besoins de l'âme, et satisfait quelquefois ceux qu'elle n'a pas créés. Par elle, tout s'allume, mais tout s'exhale. La parole devient tour à tour un excitant et une diversion. Elle ajoute aux sentimens qu'elle exprime et souvent les contente en les exprimant. Dans ce qu'on appelle la société, elle peut cependant devenir une affaire sérieuse; favorisée par l'oisiveté, elle en trouble quelquefois le repos, et transforme en émotions, en sentimens, en passions même, de simples aperçus de l'esprit. C'est en partie par la conversation qu'à la suite de la révolution française se forma, dans les âmes attristées et découragées, une sorte de théorie nouvelle de la vie et du bonheur. La rupture de beaucoup de liens sociaux et les subits changemens de fortune ne permettaient plus cette préoccupation des biens, des honneurs et des plaisirs, si puissante chez les heureux de l'ancien régime. L'enthousiasme de certaines idées s'était refroidi; la foi dans les systèmes avait fait place à un sentiment contraire. On ne se sentait plus porté à confier la société aux entreprises de la pensée, et de ce côté le découragement avait supplanté l'espérance. On retombait naturellement sur soi-même. Les affections intimes reprenaient leur empire; la vie individuelle paraissait comme le seul champ qui restât à l'activité de l'âme. Les affections avaient souffert, mais du moins elles n'avaient pas trompé. La douleur constate la sensibilité, et ne la dissipe pas. Aimer et réfléchir semblaient donc ce qui restait de mieux à faire; l'on crut bientôt que dans le cœur seul il fallait chercher le bonheur. Là seulement les regrets avaient leur douceur, les mécomptes même n'humiliaient pas, et les émotions qui plaisent pouvaient innocemment atteindre au ravissement et au transport. L'imagination ajoute en effet beaucoup plus aux plaisirs du cœur qu'aux joies de la raison, et nos sentimens nous conduisent plus que nos idées sur le bord de l'infini. De là un goût de rêverie qui, issu du malheur et de la déception, conservait un caractère de vague mélancolie. La littérature en prit quelque chose, et l'on se souvient de la faveur qui s'est attachée quelque temps à la poésie comme à la philosophie rêveuse.

La mère de Mme d'Arbouville fut élevée auprès de sa grand'mère. Elle avait rapporté de l'île de France, où elle était née, un cœur

simple et des impressions naturelles qui s'alliaient à un esprit délicat, facilement séduit par tout ce qui était sensibilité, enthousiasme, illusion. Elle aimait à observer, et elle observait avec finesse, quoiqu'une bonne moitié ou plutôt la moins bonne moitié de la réalité fût destinée à lui échapper toujours. Il n'y avait que les secrets du cœur qui ne lui échappaient jamais, et sa bonté attentive et diligente donnait le plus vif attrait à son amitié. On remarquait en elle un mélange de bienveillance et de fierté qui ne se rencontre guère au même degré, et cependant un penchant, je dirais presque une passion pour le dévouement, plus rare encore que tout le reste. Cette jeune personne distinguée tombait au milieu d'une société spirituelle et lettrée, et qui cherchait désormais dans les ouvrages d'esprit plutôt l'analyse des sentimens que l'exposition des idées. Elle se formait dans un monde où l'on avait souffert, où chacun avait gardé de la révolution de tristes souvenirs. Elle-même devait rencontrer dans sa destinée quelques causes de chagrin qui l'éprouvèrent sans l'abattre. Elle n'avait rien ni des préjugés de l'ancien régime, ni de ceux de la philosophie passée. Tout cela lui était comme étranger; il n'en restait pour elle que cette liberté et cette modération d'esprit plus communes alors qu'aujourd'hui, et sa part de la tendance générale à préférer en tout l'imagination à la réalité et au raisonnement. C'est dans le monde de l'imagination qu'alors on aimait à vivre, dans ce monde où l'amour n'est que pureté et dévouement, la religion qu'espérance et consolation, la vertu qu'enthousiasme et bienveillance. Cette disposition, transportée dans la littérature, a déterminé le ton romanesque de certains livres, et amené ce je ne sais quoi d'élevé et d'indécis, de sublime et de vague, dont on a fait alors l'idéal de l'art et de la vie.

Tout ce mouvement intellectuel et littéraire approchait de son terme, lorsque parut un poète destiné à résumer une dernière fois et à peindre avec un incomparable talent cet état de l'âme humaine, qui à tant de charme unissait un peu de faiblesse. Les *Méditations* et les *Harmonies* en resteront l'immortel monument. La France a pu enfanter d'aussi grands poètes, je ne sais, mais aucun qui le fût ainsi. Peu d'ouvrages d'esprit ont produit autant d'effet sur l'âme des lecteurs. Destiné à être lu et relu dans la solitude, à prêter une voix secrète à des sentimens mystérieux, ce livre devait être le vrai *penseroso* de tous les jeunes esprits, surtout dans le sexe qui préfère les émotions aux idées et qui se plaît le plus au demi-jour de la raison. Les jeunes hommes d'alors commençaient peut-être à passer l'époque où cette poésie se fût emparée de leur âme tout entière. Leur imagination arrivait à désirer dans l'art des formes plus arrêtées, dans la pensée une foi plus distincte, le dirai-je enfin? dans la

passion une réalité moins voilée. Une pure et vague poésie ne suffisait pas aux ardeurs philosophiques des générations que j'ai bien connues; mais elles auraient été bien mal douées, si elles n'avaient du moins en admiration rendu au poète ce qu'elles pouvaient lui refuser en sympathie. Les besoins de notre âme allaient au-delà, mais notre imagination ne pouvait s'élever au-dessus.

Chez les femmes, au contraire, la sympathie était sans limites; l'effet fut intime et profond. Je sais des âmes pour qui tout date de là, et qui n'ont entrevu l'idéal que cette fois. Mme d'Arbouville appartenait aux générations que bercèrent les chants inspirés par Elvire. Ce fut sans aucun doute la poésie de M. de Lamartine qui, en passant par son cœur, donna l'éveil à son talent. Élevée dans cette atmosphère de sentimens exquis et purs, entourée dans la famille de sa mère d'âmes vives et délicates, que le bien seul et le malheur ont touchées, elle dut ressentir avec plus de puissance qu'aucune les émotions où se plaisait cette poésie, puisqu'au don de les éprouver elle unissait celui de les reproduire. De bonne heure, lorsqu'elle cessait à peine d'être une enfant, elle essaya des vers, et elle eut tout de suite de la pureté et de la grâce. Son premier recueil, *le Manuscrit de ma Grand'Tante,* prouve qu'elle composait sous l'empire d'un sentiment sincère, puisqu'elle voulait se cacher, et prêter à une vieillesse feinte les songes de sa jeune imagination. Elle est elle-même *la jeune femme* à qui apparaît *l'ange de poésie,* et qui lui répond :

« J'écouterai ta voix, ta divine harmonie,
Et tes rêves d'amour, de gloire et de génie.
Mon âme frémira comme à l'aspect des cieux;
Des larmes de bonheur brilleront dans mes yeux.
Mais de ce saint délire ignoré de la terre
Laisse-moi dans mon cœur conserver le mystère.
Sous tes longs voiles blancs cache mon jeune front;
C'est à toi seul, ami, que mon âme répond.
Et si dans mon transport m'échappe une parole,
Ne la redis qu'au Dieu qui comprend et console.
Le talent se soumet au monde, à ses décrets;
Mais un cœur attristé lui cache ses secrets.
Qu'aurait-il à donner à la foule légère
Qui veut qu'avec esprit on souffre pour lui plaire?
Ma faible voix a peur de l'éclat et du bruit,
Et comme Philomèle elle chante la nuit.
Adieu donc, laisse-moi ma douce rêverie,
Reprends ton vol léger vers ta belle patrie. »
L'ange reste près d'elle; il sourit à ses pleurs,
Et resserre les nœuds de ses chaînes de fleurs;

Arrachant une plume à son aile azurée,
Il la met dans la main qui s'était retirée.
En vain elle résiste, il triomphe... il sourit...
Laissant couler ses pleurs, la jeune femme écrit.

Elle écrivit en effet, et d'une vie bien courte, mais unie et sereine, il reste du moins après elle le recueil précieux qu'une pieuse et fidèle tendresse a formé d'œuvres pleines de sentiment et d'esprit, qui sont bien d'une femme, quoique très peu de femmes les eussent égalées. Les vers de Mme d'Arbouville ont un vrai mérite d'élévation, de pureté, d'harmonie. On y sent beaucoup de facilité, qui n'exclut ni le soin ni l'élégance. Évidemment elle était par nature portée à concevoir poétiquement toutes choses. Cependant on apprend mieux à la connaître dans ses nouvelles, où elle se livre à ses propres conceptions et serre de plus près ses pensées. L'originalité est le mérite que les femmes qui ont le plus de talent atteignent avec le plus de difficulté. Mme d'Arbouville n'en manque point, ce me semble, et dans le cercle de sentimens où elle aime à s'enfermer, on est surpris de ce qu'elle montre d'invention, et d'un certain art de combiner des circonstances qui encadrent et fassent ressortir ses idées. Ses conceptions n'ont rien de commun, quoique les sentimens qu'elle veut peindre soient aussi vieux que le cœur humain. Le tableau est bien composé, le coloris est doux et vrai, l'expression est bien sentie, et encore que le dessin pût être plus ferme et plus précis, on sent une main qui sait peindre. Une chose frappe dans ces divers et charmans récits, c'est leur extrême tristesse. Mme d'Arbouville a été heureuse; nous avons déjà dit que son esprit était animé, sa conversation enjouée, et son imagination, qui donnait du prix à mille petites choses, ne la portait pas à rembrunir les teintes véritables de la vie. En un mot, elle ne voyait point en noir, et sans les maux cruels qui ont abrégé ses jours, on aimerait à parler de son bonheur et de sa gaieté. Il n'est même pas impossible que si son talent avait pris ce chemin, elle n'eût réussi dans le roman d'observation par la finesse d'une moquerie spirituelle; mais le côté poétique des sentimens l'a toujours de préférence attirée, et une imagination mélancolique semble avoir déterminé le choix de tous ses sujets. Elle se plaît dans la peinture de la douleur inconsolable et des situations désespérées. Ses héroïnes, pour qui sont faits tous ses romans, car elle n'y donne place au héros que parce qu'il est indispensable, Christine, Madeleine, Éva, Ursule, sont des élues du malheur et ont à lutter contre d'invincibles conditions de souffrance et de devoir. Si elle donne un de ses contes pour l'esquisse d'*Une Vie heureuse,* c'est une ironie quelque peu amère qui nous apprend que le bonheur s'achète au

prix de la raison, et se réduit aux illusions d'une douce démence. Ce n'est pas là assurément le vrai de la vie : rien n'est tout à fait sans mélange, et la destinée humaine n'est pas telle que, pour la prudence même, la Grande-Chartreuse soit le plus sûr asile; mais telle était la tendance de l'esprit romanesque dont j'ai essayé de rassembler quelques traits, celui d'une époque qui commence à reculer dans les nuages du passé, celui dont aimait à s'inspirer la nature humaine, plus pure et plus sensible alors que les événemens de nos jours ne l'ont laissée. Aujourd'hui on souffre moins et l'on se croit plus de courage, parce qu'on engendre moins de mélancolie, plus de raison, parce que, renversant le conseil d'Horace, on se soumet aux choses telles qu'elles sont, au lieu d'essayer de se les soumettre; *et mihi res,* etc. La puissance d'imagination ne se témoigne que par l'effort de tirer parti à outrance des facultés qu'on se croit, et de leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner. On ne rêve point de changer la direction du train, mais de le faire marcher à toute vitesse. Abuser de la réalité et pousser le positif à l'excès, voilà le roman dans l'art comme dans la vie. Heureusement il restera toujours des esprits qui iront ailleurs, et qu'un mouvement naturel entraînera vers le monde de l'idéal. Toujours ils se plairont à la peinture expressive des tourmens désintéressés du cœur, des luttes douloureuses du sentiment et du devoir, deux choses qui ne sont réelles, comme on sait, que pour qui le veut bien, car il dépend de l'égoïsme d'en faire des chimères. Toujours ils aimeront à compatir aux souffrances de ces âmes sublimes ou naïves qui ne se sentent au monde que pour croire et pour aimer. C'est dire que les compositions pleines de sensibilité et de charme de Mme d'Arbouville plairont toujours à des lecteurs délicats, et que ses écrits devront leur plus vif attrait à l'inspiration du cœur. Son talent fera aimer sa mémoire de ceux qui ne l'ont pas connue. Il sera la douce et triste consolation de ceux qui l'ont aimée.

CHARLES DE RÉMUSAT.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

III.

LA VIANDE DE BOUCHERIE.

RÉFORMES A INTRODUIRE DANS LA RÉGLEMENTATION DES PRIX ET DANS LA PRODUCTION AGRICOLE.

Les questions que soulèvent la production et le commerce des viandes alimentaires nous ont déjà occupé au point de vue des nécessités de l'hygiène, c'est-à-dire au point de vue du consommateur. Il a fallu constater la place trop restreinte que tient la viande de boucherie dans notre alimentation (1) et indiquer comment certains procédés scientifiques pourraient mettre les produits étrangers à la portée des populations françaises. Il y a maintenant un autre ordre de questions à traiter. Le but à poursuivre est l'abaissement des prix de la viande, obtenu par un développement convenable dans la production, jusqu'à ce jour insuffisante, de ce moyen d'alimentation. Ici la science n'a plus à intervenir seulement dans le domaine de l'hygiène, mais dans celui de l'économie publique : elle rencontre sur ce terrain les producteurs et les marchands aussi bien que les consommateurs. Comment concilier ces intérêts divers? Faut-il réglementer le commerce de la viande ou l'affranchir? Y a-t-il moyen d'augmenter les avantages du producteur, de façon à provoquer un abaissement des prix qui ne soit préjudiciable à personne? Sur ces deux points, la science doit être consultée, car elle apporte des ob-

(1) Voyez la livraison du 15 octobre 1855.

servations, des données positives, dont l'administrateur et l'économiste sont forcés de tenir compte.

Sur la première de ces questions, relative au commerce de la viande, une expérience se poursuit, et nous avons, avant de nous prononcer, à examiner quels sont les avantages qu'on peut obtenir du régime nouveau connu sous le nom de *taxe de la viande*, quels sont aussi les inconvéniens qu'il peut faire naître et qui tourneraient contre le but qu'on a voulu atteindre.

Sur la seconde question, relative à la production, il nous sera plus aisé d'arriver à une solution absolue. Il est évident que la limitation des bénéfices du commerçant n'aurait que peu de portée pour les consommateurs, si le prix des produits alimentaires ne pouvait être abaissé chez les producteurs eux-mêmes, et ce dernier résultat serait bientôt compromis à son tour, s'il était obtenu au détriment de l'agriculture. Il est un moyen cependant d'arriver à un abaissement des prix de production qui se concilierait avec les intérêts agricoles, et ce moyen, nous l'indiquerons, en terminant, comme la conclusion naturelle de cette étude, que domine une seule pensée : augmenter la production et abaisser le prix d'un des principaux objets d'alimentation publique.

I.

Quels sont les résultats du système nouveau appliqué au commerce de la viande de boucherie? quelles améliorations pourrait-on y introduire?

Des objections de diverse nature se sont produites contre le régime de la taxe, tel qu'il est pratiqué à Paris. Les unes témoignent de préjugés qui ne résistent pas à l'examen des faits, les autres reposent sur une appréciation plus éclairée des questions à résoudre. Les unes et les autres soulèvent des problèmes délicats de chimie organique, de physiologie animale et d'organographie.

Parmi les préjugés qu'il importe de combattre, il en est deux qui méritent une attention particulière : le public s'est montré contraire au débit de la viande sans os, ainsi qu'au débit de la viande de vache. — Une des premières dispositions de l'ordonnance sur la boucherie porte qu'à l'avenir les parties osseuses ou les os isolés ne pourront être ajoutés à la viande ni compris dans la pesée. — Mais, a-t-on dit, en séparant ces portions, qui seront nécessairement vendues à plus bas prix, on élèvera d'autant le prix moyen de la chair nette ou débarrassée de cette surcharge; les os resteront sans emploi, tandis que naguère, répartis à peu près uniformément entre les consommateurs, ils étaient convenablement utilisés. — C'est en effet une opinion généralement accréditée que la présence des os

dans certaines préparations est nécessaire : elle est devenue proverbiale, et l'on a coutume de l'exprimer en disant que *les os font le bon bouillon*. Cette opinion s'est même peu modifiée depuis la publication d'un rapport à l'Académie des Sciences rédigé par Magendie au nom d'une célèbre commission dite *de la gélatine*, après de longues et très concluantes recherches expérimentales (1).

On pouvait dire à la vérité que le procédé d'extraction de la gélatine des os soumis à l'examen de l'Académie, exécuté dans des appareils spéciaux à l'aide de la vapeur directement mise en contact avec la substance à traiter, différait des opérations usuelles, qu'enfin cette tradition si ancienne semblait représenter une pratique acquise et recueillie par des générations successives. Le fait me parut assez important pour être vérifié comparativement et dans les conditions les plus favorables à la préparation du bouillon d'excellente qualité (2). Je trouvai ces conditions réunies dans un établissement très digne d'intérêt, très habilement dirigé, où la science de l'ingénieur, mise à contribution, réalise le chauffage économique et salubre à l'aide d'un seul foyer de vapeur pour toutes les opérations culinaires qui fournissent chaque jour au centre de Paris les repas de quatre et même six mille personnes (3). Là précisément l'opération principale a pour but et pour résultat la préparation du bouillon de bœuf. Grâce à l'obligeance parfaite du chef de ce restaurant spécial, deux séries d'expériences comparatives furent très facilement exécutées.

Dans la première série, deux marmites à double enveloppe, chauffées par la vapeur, que des robinets permettent de modérer à volonté, reçurent l'une la viande désossée, l'autre des os du même bœuf en proportion équivalente, sans autre addition que les quantités ordinaires d'eau et de sel. Après une ébullition prolongée durant cinq heures, et si bien modérée que la température était entretenue à 100 degrés presque sans déperdition, on examina les produits. Le liquide obtenu de la viande désossée était d'une limpidité parfaite, d'une nuance légèrement ambrée; il offrait cet arôme délicat et cette

(1) Cette commission était composée de MM. Magendie, Thénard, Chevreul, Dumas et Darcet.

(2) On trouve des notions très précises sur les conditions favorables à la confection du bouillon dans un rapport sur la Compagnie hollandaise, présenté à l'Académie des Sciences par M. Chevreul et inséré dans les mémoires de la Société centrale d'agriculture.

(3) Les générateurs, machines et appareils, installés dans les caves, envoient continuellement ou à volonté la vapeur pour le chauffage, ou bien l'eau de Seltz distribuée aux nombreux consommateurs. Toutes les dispositions ont été prises et les constructions exécutées sur les dessins de M. Touaillon, inventeur de plusieurs machines utiles, et qui vient de recevoir une médaille de première classe dans le grand concours de l'exposition universelle. L'établissement est dirigé par le fondateur même, M. Duval.

saveur agréable qui caractérisent les meilleures préparations de ce genre, et leur ont fait donner le nom de *thé de viande*. Quant au produit de la décoction des os, il était tout différent : sa couleur d'un blanc grisâtre, son aspect trouble, son opacité, persistaient après un repos de dix heures. Il exhalait une odeur faible et présentait une saveur peu agréable. Le bouillon ainsi tiré des os était donc très différent, sous tous les rapports, du bouillon de viande.

La deuxième série d'expériences devait se rapprocher plus encore de la préparation habituelle : on ajouta effectivement dans chacune des deux marmites, d'une capacité environ de cinquante litres, les doses ordinaires de légumes et même quelques gouttes de caramel. La différence entre les deux produits obtenus devait être moins grande; elle fut notable cependant : le bouillon de viande avait gardé son arôme propre, agréablement combiné avec l'odeur des légumes; sa limpidité était la même, sa couleur avait nécessairement un peu plus d'intensité. Quant au bouillon d'os, son odeur très dominante provenait évidemment des légumes; il aurait sans doute paru agréable, si son aspect trouble n'eût fait naître une fâcheuse prévention.

La conclusion naturelle à tirer de ces expériences, c'est que le préjugé traditionnel favorable à l'addition des os dans le pot-au-feu ne saurait être de l'invention des consommateurs, car au fond il n'a rien de vrai. On doit croire plutôt qu'il a pris sa source chez les vendeurs, puisqu'il s'accordait parfaitement avec une pratique vraiment utile pour eux, qui leur permettait naguère de vendre une dose assez forte d'os isolés au même prix que la chair musculaire.

L'autre préjugé dont nous avons à parler est relatif au débit de la viande de vache. Cette viande de vache est assimilée par les ordonnances nouvelles à celle du taureau; toutes deux, formant une classe à part, sont taxées à un prix de beaucoup inférieur au prix des catégories correspondantes du bœuf; la différence est en moyenne de 40 centimes par kilogramme, ou de 23 à 50 pour 100 au-dessous des taxes du bœuf. Parmi les agriculteurs, cette mesure a excité les plus vives appréhensions. Nous dirons d'abord par quels faits nous comprenons qu'elle ait pu être motivée, puis nous montrerons comment les méthodes nouvelles qui ont changé l'ancien état de choses justifieraient sur ce point une modification importante aux règles de la taxe.

L'infériorité des qualités comestibles de la chair du taureau est unanimement reconnue : le caractère de l'animal, ses emportemens et le rôle qu'il remplit, tout s'oppose chez lui à la nutrition régulière des muscles, à la formation graduée des sécrétions adipeuses. Donc point de difficulté à cet égard. C'est sur le débit de la viande de vache seulement qu'ont pu se produire des opinions contraires qu'il faut examiner.

Chacun sait que les vaches peuvent acquérir un très remarquable embonpoint. Qui ne se souvient qu'à une époque très reculée sept vaches grasses ont présenté l'emblème d'autant d'années d'abondance, et que par opposition sept vaches maigres devinrent alors l'emblème des années de disette? Il faut convenir que, jusque dans ces derniers temps et plus particulièrement aux environs de Paris, le nombre des vaches maigres ou mal engraissées l'emportait sur celui des vaches grasses ou même en bon état. Souvent aussi dans les étables il se trouvait des vaches dites *taurelières* dont on ne pouvait calmer ni dompter les fureurs, et que dès-lors on était contraint d'abattre. De pareils animaux ne pouvaient offrir que des muscles amaigris, des tissus coriaces et peu sapides. Hâtons-nous de le dire, l'affection désordonnée dont nous parlons n'est plus guère à craindre aujourd'hui. A cet égard, les choses ont bien changé depuis que l'on peut appliquer aux vaches *taurelières* une méthode opératoire nouvelle inventée par un savant vétérinaire dévoué aux intérêts de la science et de l'agriculture (1).

Outre l'affection aujourd'hui si victorieusement combattue, il est une autre cause qui peut nuire à la bonne qualité de la viande de vache. Dans les localités voisines des grandes villes, les importans débouchés offerts au produit principal, c'est-à-dire au lait, engageaient les nourrisseurs à obtenir le plus fort rendement sous ce rapport à l'aide de nourritures abondantes, très aqueuses, tièdes et débilitantes. Sous l'influence de cette sorte de lactation forcée, la plupart des animaux succombaient phtisiques; ceux mêmes qui momentanément semblaient acquérir en perdant leur lait un certain embonpoint n'offraient à l'abattage que des chairs molles, décolorées, boursouflées plutôt que bien nourries. De là sans doute l'infériorité très grande et bien réelle de la viande de ces vaches, généralement abattues en mauvais état; de là le peu de faveur dont la viande de vache en général jouit dans certaines villes. Aussi n'est-ce pas vers les grands centres de population comme Paris que l'on dirige

(1) Ce vétérinaire est M. Charlier, qui parvient en effet, sans pratiquer aucune incision externe, à exciser et enlever l'ovaire des femelles atteintes de la maladie en question. Cette opération trouble à peine momentanément les fonctions nutritives de l'animal, qui bientôt devient susceptible d'un engraissement régulier et profitable. Cessant dès-lors de nuire aux autres, il peut fournir, pour son propre compte, une chair salubre et savoureuse. Cette méthode ingénieuse, qui a valu à M. Charlier de hautes récompenses et dernièrement la grande médaille d'or décernée par la Société impériale et centrale d'agriculture, présente de telles chances de succès, que l'inventeur, entraîné par son zèle extrême et confiant dans son adresse peu commune, demande à traiter ainsi même les plus douces vaches laitières, car il a reconnu, par des expériences nombreuses, qu'il leur procure de cette façon une tranquillité plus grande, un calme complet, favorable à la durée d'une lactation abondante et régulière, plus favorable encore à l'engraissement rapide.

le plus grand nombre de femelles, vaches ou génisses, *parfaites de chair et de graisse,* comme disent les nourrisseurs, car, en vertu de répugnances invétérées et légitimes, ces animaux ne pourraient être achetés que bien au-dessous de leur valeur réelle. Ce sont les nombreux consommateurs du Nord, de l'Aisne, du Loiret et de presque tout le centre de la France, qui savent apprécier et payer convenablement les vaches élevées dans ces conditions. Une longue pratique leur a prouvé que les femelles engraissées par d'habiles éleveurs fournissent une chair fine, succulente, que plusieurs propriétaires, juges compétens en cette matière, préfèrent, sous forme de rôti surtout, à la viande de bœuf (1).

L'influence de l'alimentation sur la qualité de la chair des animaux peut être démontrée par de nombreux exemples. Nous n'en citerons qu'un. La plupart des Français et surtout des Parisiens voyageant en Angleterre ont été frappés des différences considérables qu'ils remarquaient entre la qualité des viandes et de certains produits comestibles des animaux dans les deux pays : à Londres et presqu'en tous lieux dans les trois royaumes, la chair du veau, même après la cuisson, est rougeâtre, peu sapide, dépourvue de l'arôme fin qui la caractérise chez nous; le lait des vaches est généralement moins aromatique aussi, parfois il exhale une odeur particulière peu agréable; le beurre qui en provient est, à température égale, plus consistant, moins ductile, de teinte plus blanchâtre. Peu de personnes se rendent compte des causes qui produisent ces différences, et cependant des faits nombreux bien observés permettent de les expliquer. On les comprendra sans peine en examinant les conditions qui chez nous ont été particulièrement étudiées et souvent

(1) Pour mon compte, je puis dire qu'un aloyau de génisse rôti à point chez l'un de nos grands éleveurs, M. de Behague, m'a fait comprendre cette préférence. M. de Behague avait convoqué tout un aréopage de juges, agronomes et gens du monde, pour apprécier les produits d'une de ses génisses grasses, primée au précédent concours. Malgré les travaux analytiques et physiologiques de beaucoup d'hommes éminens, parmi lesquels on peut citer les noms de Proust, d'Edwards, de MM. Chevreul, Liebig, etc., il s'en faut de beaucoup que les questions relatives à la composition immédiate des viandes de diverses origines et d'animaux d'âges différens soient résolues. On sait d'une manière générale quelles sont les influences favorables des prairies naturelles formées de plantes herbacées diverses et de certaines rations alimentaires suffisamment variées, on connaît les effets utiles ou défavorables — entre certaines limites — des races, du travail, de l'âge, de la lactation relativement aux qualités comestibles des viandes de boucherie; mais on ignore la nature et les doses des principes immédiats qui forment les arômes obtenus par la cuisson. On n'a pu encore apprécier exactement l'influence d'un engraissement exagéré sur l'arôme du bouillon; il se pourrait que l'excès de tissus adipeux observé dans la viande des animaux de l'espèce bovine en Angleterre contribuât par les acides volatiles de la graisse à rendre le bouillon moins agréable en ce pays, mais on n'en a pas la certitude.

réunies à dessein pour satisfaire aux exigences du goût, généralement plus délicat, des habitans de nos grandes villes (1). On a parfaitement constaté par exemple que la chair du veau ne peut être obtenue à la fois tendre, suffisamment ferme, blanche, avec l'agréable arôme qui la caractérise en France, si le jeune animal n'a pas été nourri exclusivement de lait pendant un temps assez long, deux, trois, quatre mois et même davantage. On pousse les précautions et les soins minutieux à cet égard au point de tenir la bouche des veaux soumis au régime spécial de l'engraissement constamment garnie, durant les intervalles qui s'écoulent entre les repas, d'une sorte de muselière en osier qui les empêche de prendre aucune autre nourriture, pas même quelques brins d'herbe tendre. Afin de prolonger suffisamment l'alimentation des veaux au lait pur, on y consacre souvent le produit de plusieurs vaches.

L'influence de l'alimentation des vaches sur la sécrétion lactée a été reconnue maintes fois aussi : le lait offrant les meilleures qualités, le parfum le plus délicat, la coloration jaunâtre, indice naturel de la présence d'une crême abondante et douce, susceptible de donner un beurre jaune, aromatique, ductile, un pareil lait ne peut être obtenu que chez les vaches nourries des plantes variées dont la réunion dans les prairies renommées de la Normandie permet la production de l'excellent beurre d'Isigny.

Lorsque la nourriture se compose au contraire presque exclusivement ou pour la plus grande partie de plantes fourragères renfermant peu de substances grasses et dépourvues d'arôme ou contenant des principes odorans désagréables, telles par exemple que les différentes variétés de choux, les navets ou d'autres crucifères, le lait obtenu sous l'influence de ce régime alimentaire est peu abondant en crême et dépourvu de parfum. Le beurre qu'il fournit en moindre proportion n'offre que des qualités inférieures : sa coloration blanchâtre, sa consistance trop grande, son peu d'arôme ou même son odeur particulière le déprécient évidemment. Sans nul doute, l'immense développement des cultures de turneps (navets de Suède) dans la Grande-Bretagne, en faisant dominer cette sorte de

(1) C'est la quantité surtout, c'est l'abondance des produits que recherchent les éleveurs anglais. On amène chaque semaine, au marché de Smithfield, en moyenne :

5,000 bœufs ou vaches,	représentant pour l'année	260,000
900 veaux.	——	46,850
40,000 moutons,	——	2,800,000
1,000 porcs,	——	52,000

Les importations d'animaux des différentes races étrangères, graduellement accrues depuis 1846, se sont élevées, pendant l'année 1853, à 94,548 bœufs et vaches, 30,705 veaux, 259,420 moutons, et 12,757 porcs vendus en Angleterre.

fourrage dans l'alimentation des vaches laitières, a dû exercer une action défavorable sur la qualité du lait et des produits frais qui en dérivent. Il n'en faut pas chercher la cause ailleurs.

Suivant les débouchés spéciaux qu'offrent les localités et les occasions qu'ils rencontrent habituellement dans leurs achats d'animaux maigres, les fermiers qui se livrent à l'engraissement entretiennent presque exclusivement soit des vaches et génisses, soit des bœufs ou bouvillons. En considérant la qualité excellente des produits que les uns et les autres obtiennent, l'on a pu s'étonner à bon droit que la taxe ait établi et maintenu des différences qui s'élèvent de 20 à 50 pour 100, suivant les catégories des morceaux, sur les prix de la viande des deux origines. Nous venons de présenter l'état actuel de nos connaissances sur cette question. D'une part, il a été établi que très souvent autrefois, et quelquefois aujourd'hui, la viande de vache devait et doit effectivement encore être considérée comme ayant une moindre valeur que la viande de bœuf en bon état; de l'autre, il est certain que les vaches et génisses dans de bonnes conditions d'élevage, d'entretien et d'engraissement ne le cèdent probablement en rien aux bœufs élevés, entretenus et engraissés dans des conditions également favorables.

Les deux questions que nous venons d'examiner touchent à des préjugés populaires; des objections d'une nature plus grave ont été produites contre la nouvelle taxe et sont devenues, depuis la publication de l'ordonnance sur la viande de boucherie, l'objet d'une polémique animée dans les journaux agricoles et les recueils spéciaux. La vérité, je crois, se trouve, cette fois comme presque toujours, entre les opinions extrêmes.

En classant les morceaux des animaux dépecés en trois ou quatre catégories, en rangeant dans la première ceux de ces morceaux qui pour un même animal représentent la meilleure qualité, et successivement dans la deuxième, la troisième catégorie les portions moins bonnes ou plus chargées de tendons et de membranes coriaces, on n'a pas tenu compte de l'état plus ou moins gras, plus ou moins maigre de chaque animal, et comme la taxe est établie d'après le cours moyen des ventes effectuées sur les marchés de Sceaux et de Poissy, il en résulte que, les bouchers qui achètent les plus beaux et les meilleurs animaux payant un prix supérieur à la moyenne, la taxe basée sur cette moyenne leur sera évidemment défavorable. Ceux de leurs confrères qui achètent les animaux les plus maigres au-dessous du cours moyen gagneront au contraire davantage en vendant au prix taxé, qui pour eux sera le même. Il y a là un inconvénient réel, mais qu'il est possible de faire disparaître tout en évitant une conséquence moins certaine il est vrai, moins prochaine

surtout, mais qui serait bien plus fâcheuse. C'est qu'en classant la viande par catégories de morceaux, sans avoir égard à la qualité de chaque animal, on décourage l'éleveur et l'engraisseur. Ni l'un ni l'autre n'auront d'intérêt à choisir ou à perfectionner les races, à obtenir les animaux les plus fins de chair et de graisse, puisqu'ils ne recevront pour le produit du dépeçage que le même prix moyen, quelle que soit la qualité, et l'on entrera désormais dans une voie contraire à celle que l'administration de l'agriculture indique dans ses programmes, et récompense dans les concours nationaux et universels.

Telle est l'objection qui s'est produite, et on peut y signaler une certaine exagération. Sans doute, aux termes de l'ordonnance, la viande de tous les animaux abattus doit se vendre au prix moyen; mais évidemment ce prix est établi d'après la moyenne du cours des animaux conduits au marché, de telle sorte que les bonnes races, bien engraissées, fournissant plus de chair nette et moins de produits de faible valeur, seront toujours payées plus cher par l'acheteur sur pied : elles auront donc exercé leur influence sur le prix de vente de la viande de boucherie. L'éleveur et l'engraisseur continueront ainsi à recevoir un prix plus haut de leurs bêtes de race que des animaux mal conformés et mal nourris; seulement ils recevront un prix moyen, c'est-à-dire un peu inférieur à leur valeur réelle. Il n'en est pas moins vrai que, pour les animaux de troisième qualité, le prix excédera la valeur réelle, car l'acheteur aura la certitude de revendre les produits du dépeçage au prix moyen, c'est-à-dire au-dessus du cours le plus bas, ou de celui qu'il aura réellement payé. Ainsi, d'un côté, les producteurs des meilleurs animaux ne recevront pas le maximum du prix, auquel cependant ils ont droit, et qu'ils devaient obtenir avant la taxe. Ils ne seront pas pour cela découragés, mais ils seront moins encouragés. D'un autre côté, les producteurs arriérés, et il s'en trouve beaucoup encore, se sentiront moins excités à changer leurs pratiques vicieuses.

Nous avons indiqué l'abus, en tenant compte de ce qu'il y a d'exagéré dans les objections qu'il provoque. Le moyen de résoudre le problème ainsi posé est bien simple. Selon nous, pour concilier le système des catégories avec les intérêts du producteur et ceux du consommateur, de façon à encourager l'application des meilleures méthodes d'élevage et d'engraissement, il convient d'ajouter aux catégories des morceaux les conditions de qualité des viandes, et il suffirait sans doute de les ranger à cet égard dans trois classes distinctes. L'une comprendrait la première qualité, équivalente à celle que l'on consomme généralement à Paris comme viande de premier choix, même depuis le régime de la taxe. Dans la seconde classe se

trouveraient les produits des animaux à demi engraissés, qui constituent en réalité les viandes de deuxième choix. La troisième comprendrait les produits du dépeçage des animaux maigres ou très mal engraissés. Dans cette classe se rangeraient les viandes qui seraient réellement de qualité inférieure, soit qu'elles vinssent des taureaux, des vaches ou des bœufs. Les inspecteurs chargés d'assurer l'exécution de cette partie des règlemens ne s'y tromperaient pas. Non-seulement les caractères extérieurs bien connus des viandes de premier, deuxième et troisième choix seraient des guides certains, mais encore le contrôle facile des prix payés, sur les marchés qui approvisionnent Paris, pour les trois sortes d'animaux dont ils constateraient journellement l'état sur pied, ainsi qu'après le dépeçage, compléterait leur expérience et leur aptitude à vérifier les indications portées à l'étal du boucher.

Cette mesure administrative semble seule permettre d'intéresser directement, par la taxe elle-même, les nourrisseurs à obtenir dans leurs animaux l'état d'engraissement le plus favorable à la qualité de la viande. On peut dire qu'alors les règlemens seraient mieux en harmonie avec les faits réels. Les détaillans ne pourraient se refuser à inscrire sur les produits à vendre l'indication de chacune des trois qualités réglementaires, tandis que les obliger à mettre sur quelques morceaux des étiquettes portant les mots *taureau* ou *vache*, ce serait discréditer leur établissement et rendre très difficile le placement des malencontreux produits. Aussi les bouchers se sont-ils sagement abstenus d'offrir au public des viandes sous ces titres. Je ne prétends pas dire qu'ils se soient aussi généralement abstenus de livrer autre chose que du bœuf à leur clientèle. Il ne s'agissait pour eux que de laisser passer à l'abri du soupçon les produits de quinze ou vingt mille vaches annuellement abattues à Paris, et représentant un sixième environ de la consommation totale en animaux de l'espèce bovine.

Quelques agriculteurs ou économistes ont cru possible d'arriver plus facilement au même but en revenant à la disposition ancienne, qui fixait un droit d'octroi égal pour chaque animal de la même espèce. Que l'animal présenté à la barrière fût d'une grande ou d'une petite race, qu'il fût maigre ou gras, il était taxé au même droit, fixé par tête. Sous l'influence d'un pareil régime, il est évident que tous les animaux expédiés vers les villes à octrois de cette nature devaient être de grande race et largement engraissés. Sans doute ce procédé était de beaucoup le plus simple, mais de graves inconvéniens s'y trouvent attachés. D'une part, il encourageait l'engraissement exagéré, qui n'aurait pu être avantageux sans cette prime ou ce profit factice; d'un autre côté, il tendait à exclure de l'approvisionnement

des villes toutes les races moyennes et petites, agissant souvent alors dans un sens contraire à l'intérêt agricole, notamment en ce qui touche les petites races bretonnes de l'espèce bovine, et surtout dans les localités où les maigres pâturages ne permettaient pas d'entretenir avec profit les animaux des grandes races. On devait bien se garder d'introduire dans Paris les petits animaux de boucherie, car leur poids étant seulement la moitié, le tiers, le quart du poids des grands animaux, le droit se fût trouvé double, triple ou quadruple pour une même quantité pondérable des produits de l'abattage.

On ne saurait assurer cependant que les plus sages mesures, graduellement améliorées en vue d'offrir à tous les intérêts respectables les plus sûres garanties, auront toute l'efficacité possible, qu'elles amèneront par exemple des résultats aussi réguliers, aussi satisfaisans que ceux obtenus à l'aide de la réglementation de la boulangerie, et dont nous avons fait ressortir les avantages en les comparant aux résultats qui se manifestent dans certaines contrées étrangères sous le régime différent de la libre concurrence. Si le désir extrême de se soustraire à quelques embarras, ou plutôt peut-être à la réduction des bénéfices, amenait de la part du commerce de la boucherie des difficultés telles à l'exécution des mesures nouvelles qu'il fallût recourir à des dispositions d'un autre ordre, l'administration serait probablement conduite à rendre libre le commerce des viandes de boucherie. Toutefois, en supposant que cette éventualité se présentât, il n'en serait pas moins utile de sauvegarder les intérêts généraux de l'agriculture et de l'alimentation publique, et les meilleurs moyens seraient encore de rendre obligatoire l'indication des catégories et des qualités chez les débitans de viande, laissant à la concurrence entre ces derniers et à la vigilance des consommateurs le soin de régler les prix. Dans cette hypothèse même, il ne serait pas moins utile que sous le régime actuel de faire vérifier la sincérité des désignations, ainsi que l'absence d'altérations spontanées ou autres qui seraient préjudiciables aux qualités comestibles des morceaux mis en vente.

Sans doute, lorsqu'une industrie, parvenue à son état normal, est en mesure de livrer toutes les quantités de produits que la consommation réclame, on peut s'en fier à la libre concurrence, comme au meilleur moyen de réglementer les cours commerciaux; mais quand cette industrie est dépassée dans son développement par les progrès de la consommation, on reconnaît bientôt que ces relations naturelles se trouvent renversées. La concurrence n'existe plus véritablement qu'entre les consommateurs; les cours s'élèvent, et la hausse ne s'arrête qu'à la limite où peuvent atteindre les fortunes moyennes. Dès lors la plus grande partie de la population est ex-

clue du concours, et ce sont précisément les hommes dont les rudes labeurs exigeraient une alimentation plus largement réparatrice, qui s'en trouvent privés. On est donc conduit à reconnaître que la libre concurrence amène tôt ou tard la meilleure réglementation des prix, mais qu'il peut en être autrement lorsqu'il s'agit de sauvegarder les intérêts de la santé publique, qui ne saurait attendre l'issue de la lutte sans avoir trop longtemps à souffrir de pénibles et dangereuses privations.

En Angleterre, la liberté du commerce de la boucherie ne s'est pas encore combinée avec cet état si désirable d'une production correspondant aux besoins de la consommation. Aussi le cours de la viande se maintient-il au-dessus du taux limité par les règlemens en France; mais du moins un autre résultat utile se prépare : les chances offertes par la liberté commerciale aux négocians déterminent des importations plus fortes de bétail et de divers produits tirés des animaux. Ainsi se trouvera probablement rapprochée l'époque où, les importations aidant, la consommation en Angleterre sera pleinement satisfaite, et dès-lors la libre concurrence entre les producteurs comme entre les négocians réalisera ses effets ordinaires au profit des consommateurs.

Quel que soit l'avenir réservé au régime de la boucherie parisienne, il y aurait à se préoccuper de mesures d'un autre ordre, destinées à réduire notablement les frais actuels supportés par le commerce, et à diminuer du même coup les prix de revient et de vente de la viande de boucherie.

Une des réformes généralement réclamées sur ce point aurait pour but et pour résultat direct d'éviter les pertes de temps, les dépenses particulières, les chances d'accidens et de méventes qu'occasionnent l'éloignement et la tenue hebdomadaire des deux marchés aux bestiaux qui seuls approvisionnent la capitale. Il s'agirait de supprimer les deux marchés de Sceaux et de Poissy, qui l'un et l'autre s'ouvrent et se ferment un jour de la semaine à des heures fixes qu'annonce le son d'une cloche. Les inconvéniens de cet état de choses sont évidens : en raison des distances à parcourir, du temps à passer hors de Paris, des frais de voyage et des avances indispensables pour faire emplette d'un approvisionnement de plusieurs jours en viande de boucherie, ces deux marchés peuvent à peine être fréquentés par la moitié des cinq cents bouchers établis dans la ville. Sur ce nombre, soixante-quinze environ achètent pour leur compte et pour revendre aux deux cent cinquante débitans, qui n'ont ni le temps ni l'argent nécessaires aux acquisitions sur des marchés trop éloignés de leur domicile; d'un autre côté, les acheteurs en gros doivent prélever des bénéfices qui élèvent d'autant le prix de la mar-

chandise. Le prix de revient est d'ailleurs grevé des frais de transport ou de conduite des animaux réexpédiés de Sceaux et de Poissy jusqu'à Paris, où ils auraient pu arriver directement par toutes les voies qui convergent vers la capitale. A ces frais de double transport pour une portion de la route s'ajoutent les dépenses fréquemment occasionnées par le renvoi d'un marché à l'autre. En cas de mévente, ces chances défavorables s'aggravent encore, lorsque les éleveurs, forcés de réaliser leurs fonds, revendent à des nourrisseurs établis aux environs. Ceux-ci, devant entretenir durant plusieurs jours les animaux qu'ils ont ainsi recueillis occasionnellement, ajouteront encore ces nouvelles dépenses au prix coûtant de l'animal, déjà prêt pour l'abattage; il faudrait en outre porter en ligne de compte la moyenne des pertes qu'amènent divers accidens et les maladies durant des transports aussi compliqués. On calcule en somme une augmentation de 10 à 15 pour 100 sur le prix coûtant de la viande de boucherie pour ces diverses causes (1).

On écarterait ces embarras et on épargnerait la plus grande partie de ces frais en substituant aux marchés de Sceaux et de Poissy deux autres marchés établis près des murs d'enceinte de la capitale et le plus possible à proximité des principaux abattoirs, qui eux-mêmes sont peu distans des boulevards extérieurs. Tous les bouchers pourraient ainsi acheter directement; il leur serait même facile de s'entendre de différens quartiers pour partager les produits du dépeçage suivant les habitudes de leur clientèle. Rien ne s'opposerait à ce que les marchés nouveaux, l'un vers la rive gauche, l'autre à portée de la rive droite, fussent permanens. Alors les examens des acheteurs, des inspecteurs ou agens de la salubrité, parfois même des grands consommateurs, seraient faciles, exciteraient une sorte d'émulation entre les fournisseurs, et concourraient à modifier heureusement la situation de cet important commerce. Il résulterait donc de ces dispositions nouvelles : économie sur le prix de revient, amélioration de la qualité, très grandes facilités commerciales, et garanties plus certaines quant à la qualité et à la salubrité des viandes de boucherie.

Ces diverses améliorations se prêteraient un mutuel secours; elles s'allieraient parfaitement aussi avec les moyens de développer la production animale en France qu'offrent les distilleries nouvelles,

(1) D'après un recueil spécial et bien informé, voici quels seraient ces excédans de frais que l'on pourrait supprimer en plaçant ces marchés sous les murs de Paris :

Une journée de plus de chemin à parcourir pour 85,000 bœufs.....	300,000 fr.
Renvoi de 13,000 non vendus ou vendus à perte hors des marchés.	325,000
Excédant de frais de commission, 1 pour 100.....	300,000
Frais de vente à la cheville.....	1,000,000
Somme totale à épargner.....	1,925,000 fr.

les sucreries et quelques autres industries annexées aux exploitations rurales. Les appareils perfectionnés et les procédés qui réalisent ces utiles applications se sont produits en grand nombre à l'exposition universelle de 1855. Il nous reste à exposer les plus remarquables parmi ces innovations agricoles et manufacturières.

II.

D'irrécusables témoignages attestent les remarquables progrès que l'agriculture a réalisés en vue de développer la production alimentaire. Il suffit de rappeler l'accroissement considérable de la consommation des subsistances, de celles surtout qui caractérisent une civilisation plus avancée, qui élèvent la force et la durée moyenne de la vie parmi les populations. Ne voit-on pas jusqu'en 89 l'agriculture de la France, sur une égale superficie, nourrir avec peine et d'une manière parcimonieuse 24 millions d'habitans consommant chacun bien moins de pain de froment et de viande que chaque individu de la population actuelle du même pays, qui atteint aujourd'hui le chiffre de 36 millions et s'est accrue de 50 pour 100? On peut donc admettre que la production à cet égard est au moins doublée. Autrefois d'ailleurs le plus grand nombre des habitans des campagnes, des villages, et même des villes de second ordre, ne pouvaient prétendre à obtenir des viandes fraîches après la Saint-Martin et jusqu'à Pâques, car durant cet intervalle de temps les pâturages manquaient, et l'agriculture négligeait les moyens connus de les remplacer. Ignorant d'ailleurs les procédés bien plus efficaces mis en lumière depuis lors, elle s'estimait heureuse que les habitudes des populations lui permissent d'attendre le retour des saisons favorables pour ranimer simultanément la vie et la reproduction dans les étables et dans les champs, et il fallait, afin de traverser la saison hivernale, se résoudre à faire des approvisionnemens toujours incomplets, toujours sujets à quelques altérations. Vers la Toussaint, on s'occupait de préparer les salaisons des viandes de porc et d'animaux des espèces bovines; encore était-on obligé de ménager ces provisions insuffisantes, en observant avec une rigueur, inutile désormais, les prescriptions très sages alors qui décidaient le plus grand nombre à s'interdire deux jours de chaque semaine, ainsi qu'en temps de vigile, d'avent et de carême, l'usage de la viande comme moyen d'alimentation.

L'agriculture progressive de nos jours trouve au contraire dans l'accroissement de consommation des substances alimentaires sa principale garantie contre l'avilissement des prix de ses récoltes, et sans avoir à craindre maintenant le reproche inconsidéré qu'un

homme d'état lui fit un jour, de produire trop, elle sait depuis longtemps déjà qu'en développant les cultures fourragères et multipliant les bestiaux, elle parvient à augmenter la profondeur et la puissance du sol. Elle s'ingénie à chercher les procédés capables d'atteindre plus sûrement et plus rapidement ce double but. Au premier rang, parmi ces importantes innovations, se présentent les industries manufacturières annexées aux exploitations rurales.

Une des plus récentes et des plus remarquables industries de ce genre s'est développée dans des circonstances exceptionnelles qui ajoutent encore à l'intérêt qu'en tout temps elle eût inspiré. Depuis plusieurs années, la nourriture destinée aux animaux des fermes s'était considérablement amoindrie, soit directement, en raison du déficit sur la production des fourrages et des céréales, soit indirectement, par suite des affections spéciales qui attaquaient avec une intensité singulière les vignobles et les champs de pommes de terre. Non-seulement les résidus de la distillation des marcs de raisin employés naguère en larges proportions dans le midi pour l'alimentation des moutons manquaient presque entièrement, mais encore les drèches, autres résidus nutritifs de la saccharification et de la distillation des grains, faisaient également défaut, car cette dernière opération venait d'être prohibée en France. On voulait réserver pour la nourriture des hommes les céréales distillées autrefois. La distillation des pommes de terre elles-mêmes était devenue l'objet d'une semblable prohibition, inspirée par les mêmes vues prévoyantes.

Ces diverses sources de la fabrication des eaux-de-vie et de l'alcool et d'autres encore étaient taries à la fois ou considérablement diminuées. Un grand fait individuel sans précédens surgit tout à coup de cette nécessité commerciale; on vit près de la moitié des sucreries indigènes, mettant à profit les données de la science et les observations de M. Dubrunfaut (1), se transformer en distilleries de betteraves, et verser en une année dans les magasins du commerce environ vingt millions de litres d'alcool, réalisant ainsi d'énormes bénéfices, car le prix normal, de 50 ou 60 francs l'hectolitre, était monté à 220 francs (2).

Mais, il faut le dire, ces distilleries d'un nouveau genre succédant à des sucreries enlevaient à la production nationale 40 millions de sucre (3), et n'ajoutaient rien par leurs résidus à la nourriture dispo-

(1) A l'occasion de l'exposition universelle, la grande médaille d'honneur a été décernée à M. Dubrunfaut, comme ayant coopéré par ses publications à ces grandes applications industrielles.

(2) Un des principaux manufacturiers, transformant ses fabriques de sucre en distilleries, parvint à réaliser un bénéfice journalier de 10,000 fr.!

(3) Cette diminution dans la production du sucre est sans doute une des causes de

nible pour les animaux; elles en diminuaient plutôt la quantité, car plusieurs d'entre elles, au lieu d'utiliser les râpes et les presses des sucreries et de recueillir les pulpes exprimées, faciles à conserver en silos durant douze et dix-huit mois, traitaient par des macérations et des lavages à grandes eaux les racines découpées en tranches ou petits prismes. Le résidu, dans ce cas, trop aqueux pour être facilement transporté ou conservé, obtenu d'ailleurs en trop grandes masses sur quelques points, ne pouvait être distribué en temps utile, faute d'un nombre suffisant d'animaux réunis dans le même lieu; il était en partie perdu ou mal utilisé comme engrais des terres. Bientôt des inconvéniens graves furent signalés aux environs de ces distilleries, et motivèrent des mesures justement sévères dans plusieurs départemens. En effet, les liquides dépouillés d'alcool par la distillation, — résidus que l'on désigne sous le nom de *vinasses*, qui représentent les quatre-vingt-dix centièmes à peu près du jus fermenté, et que les distilleries de betteraves rejetaient au dehors, — ces liquides, faute d'écoulement rapide, formaient aux environs des usines des mares stagnantes susceptibles de se putréfier et de répandre des miasmes infects. Dans les pays de plaines surtout, ces masses d'eaux putrides occasionnaient, par leurs émanations très incommodes et insalubres, de justes plaintes de la part des habitans du voisinage, et lorsque les distilleries de ce genre venaient à se multiplier dans une contrée, elles menaçaient de compromettre sérieusement la santé publique.

Tous ces inconvéniens si graves, — la déperdition d'une grande partie d'une substance nutritive de la betterave, — la production d'émanations infectes, incommodes et insalubres, — disparaissent lorsqu'on substitue aux divers moyens usuels de distillation des betteraves le procédé nouveau imaginé par M. Champonnois. Ce procédé, loin d'amoindrir les proportions des matières nutritives que donnaient les résidus des sucreries, y ajoute au contraire les substances qui dans le jus accompagnent le sucre, et qui, lorsque l'on extrait ce principe immédiat, passent dans les écumes et dans les mélasses. Le procédé nouveau offre en outre cet avantage important, qu'il peut être facilement introduit dans les fermes de 200 à 1,000 hectares, qu'enfin les exploitations d'une moindre importance sont en mesure de réaliser elles-mêmes, par des associations analogues aux *laiteries*, les avantages de cette opération à la fois agricole et manufacturière.

L'idée fondamentale et vraiment neuve sur laquelle repose l'invention de M. Champonnois consiste dans *l'emploi de la vinasse au*

l'élévation actuelle du cours; mais dans l'année qui vient de commencer la fabrication sucrière, devenue plus active, compensera probablement en grande partie le déficit.

lieu d'eau, pour déplacer le jus sucré que contient la betterave. Le résidu consistant qu'on obtient ainsi peut être mêlé, tout humide, encore chaud, avec les fourrages hachés, les balles de grains ou menues pailles qui doivent composer la ration alimentaire, et qui varient suivant que cette ration est destinée à l'élevage, à l'entretien ou à l'engraissement des veaux, bœufs, taureaux, génisses à l'engrais, aux vaches laitières ou aux moutons. — Ce procédé, avons-nous dit, est d'une exécution facile. Les betteraves, nettoyées comme à l'ordinaire dans le laveur mécanique, sont divisées en petits prismes ou courtes lanières au moyen d'un *coupe-racines.* Cette sorte de pulpe grossière, jetée dans un cuvier à double fond percé de trous, est arrosée par la vinasse sortant bouillante de l'alambic et légèrement acidulée. Après trente ou quarante minutes d'immersion, le liquide chargé du jus sucré est déplacé par une nouvelle quantité de vinasse. On comprend que cette sorte de lessivage méthodique donne un premier liquide plus sucré que l'on dirige vers les cuves à fermentation, tandis que les liquides moins sucrés des deuxième et troisième additions de vinasse servent à commencer l'arrosage et l'immersion d'une autre quantité de pulpe neuve. Par une innovation heureuse due au même inventeur, la fermentation s'obtient active et régulière en faisant continuellement écouler les liquides ou jus sucrés dans une grande masse d'un jus semblable, déjà en pleine fermentation depuis seize ou vingt-quatre heures. Dès que la fermentation dans une cuve est arrivée à son terme, on envoie la moitié du liquide vineux dans une cuve disposée de même, qui doit se remplir graduellement de jus sucré sortant des cuviers macérateurs; l'autre moitié du liquide vineux est versée dans le réservoir qui doit alimenter l'alambic. Ce dernier appareil, construit sur les principes de Cellier-Blumenthal, Derosne, Dubrunfaut, fournit continuellement l'alcool à 50 ou 55 degrés vendable directement aux manufacturiers rectificateurs, si mieux on n'aime effectuer la rectification soi-même. Une autre pratique, plus ancienne, consiste à soumettre à la coction, puis à la fermentation durant deux jours, les racines découpées des betteraves, mélangées avec des fourrages coupés. La différence capitale entre les deux pratiques, c'est que dans l'ancienne opération aucune quantité d'alcool n'est recueillie, tandis qu'en suivant le procédé nouveau, l'alcool obtenu représente une valeur importante, qui peut compenser, et au-delà, tous les frais de préparation des racines, des fourrages et des rations alimentaires.

Les noms des agronomes très distingués qui ont adopté la nouvelle méthode, les faits consignés dans les rapports de M. Dailly et de plusieurs commissions spéciales à la Société impériale et centrale d'agriculture, à la Société d'encouragement pour l'industrie

nationale, sont autant de garanties de l'utilité de cette innovation agricole et industrielle, à laquelle vient d'être décernée la grande médaille d'honneur au concours universel. Le point de vue auquel s'est placé M. Champonnois diffère complétement de celui de ses prédécesseurs : ceux-ci, transformant les grandes sucreries ou installant de grandes distilleries, conservaient à ces vastes usines le type essentiellement manufacturier. C'étaient des fabriques d'alcool ayant à se débarrasser de résidus solides encombrans et de vinasses liquides sujettes à des inconvéniens graves pour le voisinage, par conséquent préjudiciables aux manufacturiers eux-mêmes. L'auteur de la nouvelle méthode s'est proposé au contraire d'introduire dans les fermes une industrie annexe dont le but principal est de fournir le complément utile, économique, de rations plus abondantes pour le bétail. Cette industrie considère l'alcool comme un bénéfice accessoire, supprime tout écoulement d'un liquide putrescible au dehors, et applique même à la nutrition des animaux les matières organiques azotées qu'un système plus manufacturier qu'agricole abandonnait à la putréfaction.

Depuis longues années, dans ses concours annuels, la Société centrale d'agriculture encourage l'introduction de certaines industries dans les fermes; là se trouve une source féconde de progrès agricoles, le moyen de réaliser la plus grande somme de produits sur une superficie donnée de terre en culture, de propager dans les campagnes des notions scientifiques attrayantes, de familiariser les fermiers, les directeurs de culture, les chefs de charrue et les ouvriers à tous les degrés avec les applications de la vapeur au chauffage et au développement de la force mécanique. Ce sont autant de conditions indispensables à l'accomplissement des progrès à venir : il faut que les manufacturiers se fassent agriculteurs, ou que les agriculteurs deviennent manufacturiers. Et quand même, ce qui est peu probable, une extrême baisse des alcools, par suite de vendanges excessivement abondantes, diminuerait ou ferait cesser les avantages réels de la distillation agricole des betteraves, les distilleries nouvelles auraient alors réalisé sans doute des profits supérieurs aux avances du capital engagé et aux intérêts. Il resterait dans les habitudes industrielles propagées, dans les nombreuses notions positives acquises, des élémens de nouveaux succès agricoles plus faciles à obtenir, et un grand service rendu à la chose publique.

Un exemple très remarquable peut être cité à l'appui des considérations qui militent en faveur de l'introduction de l'industrie dans les fermes. Il y avait à Bresles, dans le département de l'Oise, une grande exploitation rurale, établie en trois corps de fermes sur 500 hectares de terres, gérée pour le compte d'une association d'agriculteurs et de capitalistes. Cette exploitation, malgré l'emploi

des bonnes pratiques ordinaires et des ustensiles de culture perfectionnés, ne donnait aucun profit, elle offrait même des chances à peu près certaines de pertes. Afin de changer cet état de choses, l'administration eut l'idée de recourir à l'obligeance de l'un de nos agriculteurs manufacturiers qui avait fait ses preuves et communiqué avec le plus noble désintéressement à ses confrères les avantages qu'il retirait de diverses innovations dans les procédés et les ustensiles de culture, ainsi que dans l'annexion des établissemens industriels aux exploitations rurales. La société s'adressa donc à M. Decrombecque, ancien maître de poste, fabricant de sucre et cultivateur d'un grand domaine près de Lens (Pas-de-Calais) : elle lui demanda s'il pourrait indiquer un directeur capable d'améliorer la situation de l'entreprise agricole de Bresles.

M. Decrombecque ne pouvait mieux répondre à ce témoignage de confiance qu'en choisissant un de ses employés les plus intelligens et les plus zélés. Ce choix lui était facile, grâce à l'excellente méthode de discipline dont il faisait usage pour bien connaître son personnel et l'intéresser à concourir, chacun dans la mesure de ses forces, à la prospérité des exploitations agricoles et manufacturières de Lens. Cette méthode est bien digne aussi d'être citée comme modèle. M. Decrombecque surveille lui-même très attentivement tous les travaux dans ses fermes et ses fabriques. Il examine comment chacun exécute ses ordres ou suit les conseils qu'il a donnés; il s'enquiert si quelque changement aurait été spontanément introduit par les ouvriers, et signale en tout cas à leur attention ce qu'il remarque d'utile ou de défavorable. Dans ses visites à des heures différentes, on le voit noter avec soin tout ce qu'il observe; s'il surprend en faute quelque ouvrier négligent ou malintentionné, il lui suffit de laisser voir qu'il a reconnu le fait. On ne l'entend point adresser de vifs reproches, et l'on ne comprend pas d'abord toute l'influence qu'il exerce d'une manière aussi paisible ; mais lorsqu'on assiste à la paie après l'avoir suivi dans ses tournées journalières, tout s'explique. A mesure que chaque ouvrier, — homme, femme, enfant, — se présente pour recevoir le prix de son travail, on remarque chez les uns une certaine inquiétude, chez les autres un air de satisfaction, présage de quelque événement heureux, — chez tous, ce jeu des physionomies, indice d'un certain exercice de l'intelligence, et qui contraste avec l'insouciance habituelle des ouvriers qui n'ont rien à espérer au-delà ni à craindre au-dessous du taux uniforme réglé d'avance. C'est qu'effectivement chez M. Decrombecque une telle uniformité n'existe pas dans les salaires : ceux qui ont rendu quelques services exceptionnels sont notés, et leurs efforts utiles, portés en compte, se résument à la fin de la quinzaine en deniers comptans. Il en résulte parmi tout le personnel des fermes et des ateliers une ému-

lation pour le bien qui tourne au profit de la morale et concourt au succès des opérations. Là les machines nouvelles, loin de rencontrer des obstacles de la part de ceux qui doivent les faire fonctionner, sont accueillies avec joie, car elles offrent de nouvelles occasions de se distinguer et de mériter d'honorables encouragemens. Les travaux extraordinaires qu'amènent spontanément mille accidens naturels trouvent chez tous le même bon vouloir. Quant aux personnes assez malheureusement douées pour résister à cette louable émulation et prêtes à rendre le mal pour le bien, il s'en trouve peu. La seule punition qu'on leur inflige après avoir vainement essayé de les amener dans la bonne voie consiste à les exclure des établissemens.

Dans ses observations quotidiennes, M. Decrombecque avait reconnu et constaté les intelligens services que lui rendait en toute occasion l'un de ses chefs de charrue, qu'il avait même chargé de diriger plusieurs opérations importantes. Ce fut à lui qu'il songea tout d'abord pour satisfaire au désir que lui avait exprimé l'association du département de l'Oise. Il suffisait que M. Hette eût été présenté sous cet honorable patronage pour qu'il fût bientôt chargé non-seulement de diriger les cultures de Bresles, mais d'installer toutes les industries appropriées au sol et aux circonstances locales. On lui laissa le soin d'améliorer les affaires de cette grande exploitation. Le nouveau directeur, plein de zèle et d'activité, était parfaitement préparé pour remplir la difficile et très laborieuse mission qui lui était confiée. Depuis longtemps tourmenté d'un ardent désir de voir, d'étudier, d'approfondir tout ce qui de près ou de loin atteste les progrès de l'industrie agricole, il avait, dans de fréquentes excursions, visité les établissemens industriels, les machines et appareils nouvellement introduits dans les fermes. Mûri, arrêté d'avance en quelque sorte, son plan fut mis aussitôt à l'épreuve. Avec une hardiesse heureuse, qu'une juste confiance en ses forces pouvait seule lui donner, il monta successivement une fabrique de sucre, une distillerie de betteraves, un abattoir où l'on tire parti de la dépouille et de tous les débris des animaux hors de service que l'établissement peut se procurer, une fabrique de charbon d'os, etc. Ces diverses industries exigent l'emploi de la force mécanique, qui s'applique en outre au coupage et au blutage des foins, pailles et racines, à l'écrasage des tourteaux, au battage des grains. Il semblerait, en songeant à cette variété d'opérations très distinctes, qu'une inextricable complication devait en résulter dans le service comme dans l'appréciation des résultats. Rien au contraire de plus facile, grâce à l'excellente méthode de surveillance des travaux.

Ce n'est pas tout encore. M. Hette, voyant qu'aux alentours de Bresles on ne rencontre ni raffinerie de sucre, ni fabrique ou en-

trepôt d'eau-de-vie, d'alcool, de liqueurs, comprit les avantages qu'il procurerait à la population en lui livrant ces produits directetement consommables sans frais exagérés de transport, emmagasinage, commission, etc.; il comprit aussi les profits spéciaux qui en résulteraient pour l'établissement confié à sa direction. Entre la pensée d'une création utile et l'exécution, il n'y eut que l'espace de temps strictement nécessaire pour établir les nouveaux appareils, et avant la fin de l'année le raffinage du sucre, la rectification de l'alcool et la conversion en eau-de-vie et liqueurs diverses suivaient directement les travaux de la fabrication. Ces produits alimentaires, dont la manufacture garantissait la qualité par son cachet de fabrique, étaient livrés journellement aux détaillans et aux consommateurs. Cependant les bras, naguère incomplétement occupés dans un rayon assez étendu, manquèrent alors, et sur la demande de M. Hette, appuyée par M. Randoin, préfet du département, cinquante Russes, prisonniers de Bomarsund, vinrent prêter le concours de leur travail.

Ce qu'il faut admirer le plus dans cet ensemble d'opérations si complexes en apparence, c'est la facilité, la régularité de l'exécution. Qu'on ne l'oublie pas d'ailleurs, ceux qui les accomplissent ont été bien peu préparés jusque-là aux applications de la mécanique et de la chimie; ils exécutent tout cela comme une simple consigne, se familiarisant, sans en prendre de souci, avec les phénomènes de la production de la vapeur, avec l'emploi de cet agent pour transmettre la force et la chaleur, pour effectuer la concentration des liquides. En résumé, dans l'établissement agricole et industriel de Bresles, on voit huit industries distinctes fonctionner côte à côte en se prêtant un mutuel secours, donnant une base importante, par leurs résidus, à l'alimentation et à l'engraissement des animaux: 120,000 kil. de betterave sont employés chaque jour; 60,000 kilog. fournissent en moyenne 3,000 kilog. de sucre; 60,000 kilog. traités par le procédé Champonnois donnent 3,000 litres d'eau-de-vie à 50 degrés, et non-seulement les pulpes de betteraves de ces deux fabrications améliorent les fourrages secs hachés, alimens des espèces bovine et ovine, mais encore le sang, la chair cuite et le bouillon des divers animaux dépecés à l'abattoir spécial sont appliqués avec succès à l'engraissement de l'espèce porcine (1).

On entretient pour l'exploitation des trois fermes cent quarante

(1) L'abattoir utilise annuellement les chairs et issues de 580 animaux morts ou sacrifiés pour l'engraissement de 360 porcs de race perfectionnée et du poids moyen de 100 kilos. On transforme en définitive ces débris cadavériques, joints à quelques détritus végétaux, en 3,600 kilos de viande et graisse de porc, de qualité excellente, destinés à la nourriture de l'homme.

chevaux, bœufs et taureaux de travail; trois cent soixante porcs sont engraissés annuellement et recherchés par le commerce de la charcuterie des environs et de Paris; on livre à la boucherie de cent cinquante à cent soixante bêtes bovines, plus six ou sept mille bêtes à laine, également engraissées à l'aide des produits de la culture et des opérations manufacturières. Celles-ci laissent en outre de riches engrais par leurs résidus : écumes des défécations, noir fin des clarifications et dépôts, vidanges des animaux dépecés, enfin cendres et terres imprégnées des déjections liquides.

Sans doute il a fallu augmenter beaucoup, doubler peut-être le capital engagé; mais ici personne ne songerait à s'en plaindre, car, avant ces changemens et ces augmentations considérables, le capital ne produisait rien, l'amortissement du matériel agricole était fort aventuré, tandis que le capital doublé produit au-delà de 15 pour 100 avec un amortissement qui assure les intéressés contre toute chance de dépréciation du matériel des fermes et des manufactures. D'aussi beaux résultats ne pouvaient manquer de fixer l'attention de la Société centrale d'agriculture et du jury international; ils justifient largement les hautes récompenses décernées dans le cours de l'année 1855 à l'habile directeur de Bresles (1). Ils offrent un exemple digne d'être signalé à l'attention des agronomes et des propriétaires qui seraient disposés à développer par de semblables efforts la production des subsistances.

Nous n'ajouterons que quelques mots à l'exposé de ces faits, qui parlent d'eux-mêmes. Le développement de la production agricole est évidemment en mesure de suivre les progrès de la consommation intérieure; mais, pour obtenir ce résultat, il importe de réaliser sur de plus larges bases l'alliance, déjà si féconde, de l'industrie agricole et de l'industrie manufacturière. Espérons que cette alliance se resserrera encore, car, d'une part, elle concilie les intérêts de la production avec ceux du commerce; de l'autre, en augmentant la consommation de la viande, elle procure à nos populations deux biens inappréciables, la force et la santé.

PAYEN, de l'Institut.

(1) La Société centrale d'agriculture, dans sa dernière assemblée en séance publique, le 29 août 1855, a décerné sa grande médaille d'or à M. Hette pour ses grands et remarquables perfectionnemens agricoles et manufacturiers. Dans la même séance, l'habile régisseur de Bresles a reçu un des prix mis au concours pour la création d'établissemens destinés à utiliser les débris des animaux. Enfin on lui a décerné une médaille de première classe et la décoration de la Légion-d'Honneur à l'occasion de l'exposition universelle.

CHARLES DICKENS

SON TALENT ET SES ŒUVRES

Si Dickens était mort, on pourrait faire sa biographie. Le lendemain de l'enterrement d'un homme célèbre, ses amis et ses ennemis se mettent à l'œuvre; ses camarades de collége racontent dans les journaux ses espiègleries d'enfance; un autre se rappelle exactement et mot pour mot les conversations qu'il eut avec lui il y a vingt-cinq ans. L'homme d'affaires de la succession dresse la liste des brevets, nominations, dates et chiffres, et révèle aux lecteurs positifs l'espèce de ses placemens et l'histoire de sa fortune; les arrière-neveux et les petits-cousins publient la description de ses actes de tendresse et le catalogue de ses vertus domestiques. S'il n'y a pas de génie littéraire dans la famille, on choisit un gradué d'Oxford, homme consciencieux, homme docte, qui traite le défunt comme un auteur grec, entasse une infinité de documens, les surcharge d'une infinité de commentaires, couronne le tout d'une infinité de dissertations, et vient dix ans après, un jour de Noël, avec une perruque neuve et des souliers à boucles, offrir à la famille assemblée trois in-quarto de huit cents pages, dont le style léger endormirait un Allemand de Berlin. On l'embrasse les larmes aux yeux; on le fait asseoir; il est le plus bel ornement de la fête, et l'on envoie son œuvre à la *Revue d'Édimbourg*. Celle-ci frémit à la vue de ce présent énorme, et détache un jeune rédacteur intrépide pour composer avec la table des matières une vie telle quelle. Autre avantage des biographies posthumes : le défunt n'est plus là pour démentir le biographe ni le docteur.

Malheureusement Dickens vit encore et dément les biographies qu'on fait de lui. Ce qui est pis, c'est qu'il prétend être son propre biographe. Son traducteur lui demandait un jour quelques documens : il répondit qu'il les gardait pour lui. *David Copperfield*, son meilleur roman, a bien l'air d'une confidence; mais à quel point cesse la confidence, et dans quelle mesure la fiction orne-t-elle la vérité? Tout ce qu'on sait, ou plutôt tout ce qu'on répète, c'est que Dickens est né en 1812, qu'il est fils d'un sténographe, qu'il fut d'abord sténographe lui-même, qu'il a été pauvre et malheureux dans sa jeunesse, que ses romans publiés par livraisons lui ont acquis une grande fortune et une réputation immense; le lecteur est libre de conjecturer le reste. Dickens le lui apprendra un jour, quand il écrira ses mémoires. Jusque-là il ferme sa porte, et laisse à sa porte les gens trop curieux qui s'obstinent à y frapper. C'est son droit. On a beau être illustre, on ne devient pas pour cela la propriété du public; on n'est pas condamné aux confidences; on continue de s'appartenir; on peut réserver de soi ce qu'on juge à propos d'en réserver. Si on livre ses œuvres aux lecteurs, on ne leur livre pas sa vie. Contentons-nous de ce que Dickens nous a donné. Quarante volumes suffisent, et au-delà, pour bien connaître un homme; d'ailleurs ils montrent de lui tout ce qu'il importe d'en savoir. Ce n'est point par les accidens de sa vie qu'il appartient à l'histoire; c'est par son talent, et son talent est dans ses livres. Le génie d'un homme ressemble à une horloge : il a sa structure, et parmi toutes ses pièces un grand ressort. Démêlez ce ressort, montrez comment il communique le mouvement aux autres, suivez ce mouvement de pièce en pièce jusqu'à l'aiguille où il aboutit. Cette histoire intérieure du génie ne dépend point de l'histoire extérieure de l'homme et la vaut bien.

I. — L'ÉCRIVAIN.

La première question qu'on doive faire sur un artiste est celle-ci : Comment voit-il les objets? avec quelle netteté, avec quel élan, avec quelle force? La réponse définit d'abord toute son œuvre, car à chaque ligne il imagine; il garde jusqu'au bout l'allure qu'il avait d'abord. La réponse définit d'avance tout son talent, car dans un romancier l'imagination est la faculté maîtresse. L'art de composer, le bon goût, le sens du vrai en dépendent. Un degré ajouté à sa véhémence bouleverse le style qui l'exprime, change les caractères qu'elle produit, brise les plans où elle s'enferme. Considérez celle de Dickens, vous y apercevrez la cause de ses défauts et de ses mérites, de sa puissance et de ses excès.

Il y a en lui un peintre, et un peintre anglais. Jamais esprit, je crois, ne s'est figuré avec un détail plus exact et une plus grande énergie toutes les parties et toutes les couleurs d'un tableau. Lisez cette description d'un orage; les images semblent prises au daguerréotype, à la lumière éblouissante des éclairs. « L'œil, aussi rapide qu'eux, apercevait dans chacune de leurs flammes une multitude d'objets qu'en cinquante fois autant de temps il n'eût point vus au grand jour : des cloches dans leurs clochers, avec la corde et la roue qui les faisaient mouvoir; des nids délabrés d'oiseaux dans les recoins et dans les corniches; des figures pleines d'effroi sous la bâche des voitures qui passaient, emportées par leur attelage effarouché, avec un fracas que couvrait le tonnerre; des herses et des charrues abandonnées dans les champs; des lieues et puis encore des lieues de pays coupé de haies, avec la bordure lointaine d'arbres aussi visibles que l'épouvantail perché dans le champ de fèves à trois pas d'eux; une minute de clarté limpide, ardente, tremblottante, qui montrait tout; puis une teinte rouge dans la lumière jaune, puis du bleu, puis un éclat si intense, qu'on ne voyait plus que de la lumière; puis la plus épaisse et la plus profonde obscurité. »

Une imagination aussi lucide et aussi énergique doit animer sans effort les objets inanimés. Elle soulève dans l'esprit où elle s'exerce des émotions extraordinaires, et l'auteur verse sur les objets qu'il se figure quelque chose de la passion surabondante dont il est comblé. Les pierres prennent une voix, les murs blancs s'allongent comme de grands fantômes, les puits noirs bâillent hideusement et mystérieusement dans les ténèbres; des légions d'êtres étranges tourbillonnent en frissonnant dans la campagne fantastique. La nature vide se peuple, la matière inerte s'agite, mais les images restent nettes. Dans cette folie, il n'y a ni vague ni désordre; les objets imaginaires sont dessinés avec des contours aussi précis et des détails aussi nombreux que les objets réels, et le rêve vaut la vérité.

Il y a, entre autres, une description du vent de la nuit bizarre et puissante, qui rappelle certaines pages de *Notre-Dame de Paris*. La source de cette description, comme de toutes celles de Dickens, est l'imagination pure. Il ne décrit point, comme Walter Scott, pour offrir une carte de géographie au lecteur et pour faire la topographie de son drame. Il ne décrit point, comme lord Byron, par amour de la magnifique nature, et pour étaler une suite splendide de tableaux grandioses. Il ne songe ni à obtenir l'exactitude, ni à choisir la beauté. Frappé d'un spectacle quelconque, il s'exalte, et éclate en figures imprévues. Tantôt ce sont les feuilles jaunies que le vent poursuit, qui s'enfuient et se culbutent, frissonnantes, effarées, d'une course éperdue, se collant aux sillons, se noyant dans les fossés, se per-

chant sur les arbres. Ici c'est le vent de la nuit qui tourne autour d'une église, qui tâte en gémissant, de sa main invisible, les fenêtres et les portes, qui s'enfonce dans les crevasses, et qui, enfermé dans sa prison de pierre, hurle et se lamente pour en sortir. Quand il a rôdé dans les ailes, lorsqu'il s'est glissé autour des piliers, et qu'il a essayé le grand orgue sonore, il s'envole, va choquer le plafond et tente d'arracher les poutres, puis il s'abat désespéré sur le parvis et s'engouffre en murmurant sous les voûtes. Parfois il revient furtivement et se traîne en rampant le long des murs. Il semble lire en chuchottant les épitaphes des morts. Sur quelques-unes, il passe avec un bruit strident comme un éclat de rire; sur d'autres, il crie et gémit comme s'il pleurait. — Jusqu'ici nous ne reconnaissons que l'imagination sombre d'un homme du Nord. Un peu plus loin, vous apercevez la religion passionnée d'un protestant révolutionnaire, lorsqu'il vous parle des sons funèbres que jette le vent attardé autour de l'autel, des accens sauvages avec lesquels il semble chanter les attentats que l'homme commet et les faux dieux que l'homme adore; mais au bout d'un instant l'artiste reprend la parole : il vous conduit au clocher, et dans le cliquetis des mots qu'il entasse, il donne à vos nerfs la sensation de la tourmente aérienne. Le vent siffle et gambade dans les arcades, dans les dentelures, dans les clochetons grimaçans de la tour; il se roule et s'entortille autour de l'escalier tremblant. Il fait pirouetter la girouette qui grince. Dickens a tout vu dans le vieux beffroi; sa pensée est un miroir. Il n'y a pas un des détails les plus minutieux et les plus laids qui lui échappe. Il a compté les barres de fer rongées par la rouille, les feuilles de plomb ridées et recroquevillées qui craquent et se soulèvent étonnées sous le pied qui les foule, les nids d'oiseaux délabrés et empilés dans les recoins des madriers moisis, la poussière grise entassée, les araignées mouchetées, indolentes, engraissées par une longue sécurité, qui se balancent paresseusement aux vibrations des cloches, pendues par un fil, qui, sur une alarme soudaine, grimpent ainsi que des matelots après leurs cordages, ou se laissent glisser à terre, et jouent prestement de leurs vingt pattes agiles, comme pour sauver une vie. Cette peinture fait illusion. Suspendu à cette hauteur, entre les nuages volans qui promènent leurs ombres sur la ville et les lumières affaiblies qu'on distingue à peine dans la vapeur, on éprouve une sorte de vertige, et l'on n'est pas loin de découvrir, comme Dickens, une pensée et une âme dans la voix métallique des cloches qui habitent ce château tremblant.

Il fait un roman sur elles. Ce n'est pas le premier. Dickens est un poète. Il se trouve aussi bien dans le monde imaginaire que dans le réel. Ici ce sont les cloches qui causent avec le pauvre vieux com-

missionnaire du coin et le consolent. Ailleurs c'est le grillon du foyer qui chante toutes les joies domestiques, et ramène sous les yeux du maître désolé les heureuses soirées, les entretiens confians, le bien-être, la tranquille gaieté dont il a joui et qu'il n'a plus. Ailleurs c'est l'histoire d'un enfant malade et précoce qui se sent mourir, et qui, en s'endormant dans les bras de sa sœur, entend la chanson lointaine des vagues murmurantes qui l'ont bercé. Les objets, chez Dickens, prennent la couleur des pensées de ses personnages. Son imagination est si vive, qu'elle entraîne tout avec elle dans la voie qu'elle se choisit. Si le personnage est heureux, il faut que les pierres, les fleurs et les nuages le soient aussi; s'il est triste, il faut que la nature pleure avec lui. Jusqu'aux vilaines maisons des rues, tout parle. Le style court à travers un essaim de visions, il s'emporte jusqu'aux plus étranges bizarreries; il touche à l'affectation, et pourtant cette affectation est naturelle; Dickens ne cherche pas les bizarreries, il les rencontre. Cette imagination excessive est comme une corde trop tendue : elle produit d'elle-même, et sans choc violent, des sons qu'on n'entend point ailleurs.

On va voir comment elle se monte. Prenez une boutique, n'importe laquelle, la plus rébarbative, celle d'un marchand d'instrumens de marine. Dickens voit les baromètres, les chronomètres, les compas, les télescopes, les boussoles, les lunettes, les mappemondes, les porte-voix, et le reste. Il en voit tant, il les voit si nettement, ils se pressent et se serrent, et se recouvrent si fort les uns les autres dans son cerveau qu'ils remplissent et qu'ils obstruent, il y a tant d'idées géographiques et nautiques étalées sous les vitrines, pendues au plafond, attachées au mur, elles débordent sur lui par tant de côtés et en telle abondance, qu'il en perd le jugement. La boutique se transfigure. « Dans la contagion générale, il semble qu'elle se change en je ne sais quelle machine maritime, comfortable, faite en manière de vaisseau, n'ayant plus besoin que d'une bonne mer pour être lancée et se mettre tranquillement en chemin pour n'importe quelle île déserte (1). »

La différence entre un fou et un homme de génie n'est pas fort grande. Napoléon, qui s'y connaissait, le disait à Esquirol. La même faculté nous porte à la gloire ou nous jette dans un cabanon. C'est l'imagination visionnaire qui forge les fantômes du fou et qui crée les personnages de l'artiste, et les classifications qui servent à l'un peuvent servir à l'autre. L'imagination de Dickens ressemble à celle des monomaniaques. S'enfoncer dans une idée, s'y absorber, ne plus voir qu'elle, la répéter sous cent formes, la grossir, la porter, ainsi

(1) *Dombey and son*, t. Ier, p. 41.

agrandie, jusque dans l'œil du spectateur, l'en éblouir, l'en accabler, l'imprimer en lui si tenace et si pénétrante, qu'il ne puisse plus l'arracher de son souvenir, ce sont là les grands traits de cette imagination et de ce style. En cela, *David Copperfield* est un chef-d'œuvre. Jamais objets ne sont restés plus visibles et plus présens dans la mémoire du lecteur que ceux qu'il décrit. La vieille maison, le parloir, la cuisine, le bateau de Peggotty, et surtout la cour de l'école, sont des tableaux d'intérieur dont rien n'égale le relief, l'énergie et la précision. Dickens a la passion et la patience des peintres de sa nation : il compte un à un les détails, il note les couleurs différentes des vieux troncs d'arbres; il voit le tonneau fendu, les dalles verdies et cassées, les crevasses des murs humides; il distingue les singulières odeurs qui en sortent; il marque la grosseur des taches de mousse, il lit les noms d'écoliers inscrits sur la porte et s'appesantit sur la forme des lettres. Et cette minutieuse description n'a rien de froid; si elle est si détaillée, c'est que la contemplation était intense; elle prouve sa passion par son exactitude. On sentait cette passion sans s'en rendre compte; on la distingue tout d'un coup au bout de la page; les témérités du style la rendent visible, et la violence de la phrase atteste la violence de l'impression. Des métaphores excessives font passer devant l'esprit des rêves grotesques. On se sent assiégé de visions extravagantes. M. Mell prend sa flûte, et y souffle, dit Copperfield, « au point que je finissais par penser qu'il ferait entrer tout son être dans le grand trou d'en haut pour le faire sortir par les clés d'en bas. » Tom Pinch, désabusé, découvre que son maître Pecksniff est un coquin hypocrite. « Il avait été si longtemps accoutumé à tremper dans son thé le Pecksniff de son imagination, à l'étendre sur son pain, à le savourer avec sa bière, qu'il fit un assez pauvre déjeûner le lendemain de son expulsion. » On pense aux fantaisies d'Hoffmann; on est pris d'une idée fixe et l'on a mal à la tête. Ces excentricités sont le style de la maladie plutôt que de la santé.

Aussi Dickens est-il admirable dans la peinture des hallucinations. On voit qu'il éprouve celles de ses personnages, qu'il est obsédé de leurs idées, qu'il entre dans leur folie. En sa qualité d'Anglais et de moraliste, il a décrit nombre de fois le remords. Peut-être on dira qu'il en fait un épouvantail, et qu'un artiste a tort de se transformer en auxiliaire du gendarme et du prédicateur. Il n'importe; le portrait de Jonas Chuzzlewit est si terrible, qu'on peut lui pardonner d'être utile. Jonas a tué en trahison son ennemi, et croit dorénavant respirer en paix; mais le souvenir du meurtre, comme un poison, désorganise insensiblement son esprit. Il n'est plus maître de ses idées; elles l'emportent avec la fougue d'un che-

val effaré. Il pense incessamment et en frissonnant à la chambre où on le croit endormi. Il voit cette chambre, il en compte les carreaux, il imagine les longs plis des rideaux sombres, les creux du lit qu'il a défait, la porte à laquelle on peut frapper. A mesure qu'il veut se détacher de cette vision, il s'y enfonce; c'est un gouffre ardent où il roule en se débattant avec des cris et des sueurs d'angoisse. Il se suppose couché dans ce lit, comme il devrait y être, et au bout d'un instant il s'y voit. Il a peur de cet autre lui-même. Le rêve est si fort, qu'il n'est pas bien sûr de n'être pas là-bas à Londres. « Il devient ainsi son propre spectre et son propre fantôme. » Et cet être imaginaire, comme un miroir, ne fait que redoubler devant sa conscience l'image de l'assassinat et du châtiment. Il revient, et se glisse en pâlissant jusqu'à la porte de la chambre. Lui, homme d'affaires, calculateur, machine brutale de raisonnemens positifs, le voilà devenu aussi chimérique qu'une femme nerveuse. Il avance sur la pointe du pied, comme s'il avait peur de réveiller l'homme imaginaire qu'il se figure couché dans le lit. Au moment où il tourne la clé dans la serrure, une terreur monstrueuse le saisit : si l'homme assassiné allait se lever là, devant lui! Il entre enfin, et s'enfonce dans son lit, brûlé par la fièvre. Il relève les draps sur ses yeux, pour essayer de ne plus voir la chambre maudite; il la voit mieux encore. Le froissement des couvertures, le bruissement d'un insecte, les battemens de son cœur, tout lui crie : Assassin! L'esprit fixé avec une frénésie d'attention sur la porte, il finit par croire qu'on l'ouvre, il l'entend grincer. Ses sensations sont perverties; il n'ose s'en défier, il n'ose plus y croire, et dans ce cauchemar, où la raison engloutie ne laisse surnager qu'un chaos de formes hideuses, il ne trouve plus de réel que l'oppression incessante de son désespoir convulsif. Dorénavant toutes ses pensées, tous ses dangers, le monde entier disparaît pour lui dans une seule question : quand trouveront-ils le cadavre dans le bois? — Il s'efforce d'en arracher sa pensée; elle y reste imprimée et collée; elle l'y attache comme par une chaîne de fer. Il se figure toujours qu'il va dans le bois, qu'il s'y glisse sans bruit, à pas furtifs, en écartant les branches, qu'il approche, puis approche encore, et qu'il chasse « les mouches répandues sur la chair par files épaisses, comme des monceaux de groseilles séchées. » Et toujours il aboutit à l'idée de la découverte; il en attend la nouvelle, écoutant passionnément les cris et les rumeurs de la rue, écoutant lorsqu'on sort ou lorsqu'on entre, écoutant ceux qui descendent et ceux qui montent. En même temps, il a toujours sous les yeux ce cadavre abandonné dans le bois; il le montre mentalement à tous ceux qu'il aperçoit, comme pour leur dire : Regardez! connaissez-vous cela? me soupçonnez-vous? Le supplice de prendre

le corps dans ses bras, et de le poser, pour le faire reconnaître, aux pieds de tous les passans, ne serait point plus lugubre que l'idée fixe à laquelle sa conscience l'a condamné.

Jonas est sur le bord de la folie. D'autres y sont tout à fait. Dickens a fait trois ou quatre portraits de fous, très plaisans au premier coup d'œil, mais si vrais, qu'au fond ils sont horribles. Il fallait une imagination comme la sienne, déréglée, excessive, capable d'idées fixes, pour mettre en scène les maladies de la raison. Il y en a deux surtout qui font rire et qui font frémir : Augustus, le maniaque triste, qui est sur le point d'épouser miss Pecksniff, et le pauvre M. Dick, demi-idiot, demi-monomaniaque, qui vit avec miss Trotwood. Comprendre ces exaltations soudaines, ces tristesses imprévues, ces incroyables soubresauts de la sensibilité pervertie, reproduire ces arrêts de pensée, ces interruptions de raisonnement, cette intervention d'un mot toujours le même qui brise la phrase commencée et renverse la raison renaissante; voir le sourire stupide, le regard vide, la physionomie niaise et inquiète de vieux enfans hagards qui tâtonnent douloureusement d'idées en idées, et se heurtent à chaque pas au seuil de la vérité, qu'ils ne peuvent franchir, c'est là une faculté qu'Hoffmann seul eut au même degré que Dickens. Le jeu de ces raisons délabrées ressemble au grincement d'une porte disloquée : il fait mal à entendre. On y trouve, si l'on veut, un éclat de rire discordant; mais on y découvre mieux encore un gémissement et une plainte, et l'on s'effraie en mesurant la lucidité, l'étrangeté, l'exaltation, la violence de l'imagination qui a enfanté de telles créatures, qui les a portées et soutenues jusqu'au bout sans fléchir, et qui s'est trouvée dans son vrai monde en imitant et en produisant leur déraison.

A quoi peut s'appliquer cette force? Les imaginations diffèrent, non-seulement par leur nature, mais encore par leur objet. Après avoir marqué leur énergie, il faut circonscrire leur domaine. Dans le large monde, l'artiste se fait un monde. Involontairement il choisit une classe d'objets qu'il préfère; les autres le laissent froid, et il ne les aperçoit pas. Dickens n'aperçoit pas les choses grandes. Ceci est un second trait de son imagination. L'enthousiasme le prend à propos de tout, particulièrement à propos des objets vulgaires, d'une boutique de bric-à-brac, d'une enseigne, d'un crieur public. Il a la vigueur, il n'atteint pas à la beauté. Son instrument rend des sons vibrans, il n'a point de sons harmonieux. S'il décrit une maison, il la dessinera avec une netteté de géomètre, il en mettra toutes les couleurs en relief, il découvrira une physionomie et une pensée dans les contrevents et dans les gouttières, il fera de la maison une sorte d'être humain, grimaçant et énergique, qui saisira le

regard et qu'on n'oubliera plus; mais il ne verra pas la noblesse des longues lignes monumentales, la calme majesté des grandes ombres largement découpées par les crépis blancs, la joie de la lumière qui les couvre, et devient palpable dans les noirs enfoncemens où elle plonge, comme pour se reposer et s'endormir. S'il peint un paysage, il apercevra les cénelles qui parsèment de leurs grains rouges les haies dépouillées, la petite vapeur qui s'exhale d'un ruisseau lointain, les mouvemens d'un insecte dans l'herbe; mais la grande poésie qu'eût saisie l'auteur de *Valentine* et d'*André* lui échappera. Il se perdra, comme les peintres de son pays, dans l'observation minutieuse et passionnée des petites choses; il n'aura point l'amour des belles formes et des belles couleurs. Il ne sentira pas que le bleu et le rouge, la ligne droite et la ligne courbe, suffisent pour composer des concerts immenses qui, parmi tant d'expressions diverses, gardent une sérénité grandiose, et ouvrent au plus profond de l'âme une source de santé et de bonheur. C'est le bonheur qui lui manque; son inspiration est une verve fiévreuse qui ne choisit pas ses objets, qui ranime au hasard les laideurs, les vulgarités, les sottises, et qui, en communiquant à ses créations je ne sais quelle vie saccadée et violente, leur ôte le bien-être et l'harmonie qu'en d'autres mains elles auraient pu garder. Miss Ruth est une fort gentille ménagère; elle met son tablier. Quel trésor que ce tablier! Dickens le tourne et le retourne, comme un commis de nouveautés qui voudrait le vendre. Elle le tient dans sa main, puis elle l'attache autour de sa taille, elle lie les cordons, elle l'étale, elle le froisse pour qu'il tombe bien. Que ne fait-elle pas de son tablier! Et quel est l'enchantement de Dickens pendant ces opérations innocentes! Il pousse de petits cris d'espièglerie joyeuse : « Oh! bon Dieu, quel méchant petit corsage! » Il apostrophe la bague, il gambade autour de Ruth, il frappe dans ses mains de plaisir. C'est bien pis lorsqu'elle fabrique le pudding; il y a là une scène entière, dramatique et lyrique, avec exclamations, protase, péripéties, aussi complète qu'une tragédie grecque. Ces gentillesses de cuisine et ces mièvreries d'imagination font penser (par contraste) aux tableaux d'intérieur de George Sand. Vous rappelez-vous la chambre de la fleuriste Geneviève? Elle fabrique, comme Ruth, un objet utile, très utile, puisqu'elle le vendra dix sous le jour d'après; mais cet objet est une rose épanouie, dont les frêles pétales s'enroulent sous ses doigts comme sous les doigts d'une fée, dont la fraîche corolle s'empourpre d'un vermillon aussi tendre que celui de ses joues, frêle chef-d'œuvre éclos un soir d'émotion poétique, pendant que de sa fenêtre elle contemple au ciel les yeux perçans et divins des étoiles, et qu'au fond de son cœur vierge murmure le premier souffle de l'amour. Pour s'exalter, Dickens n'a pas

besoin d'un pareil spectacle : une diligence le jette dans le dithyrambe; les roues, les éclaboussures, les sifflemens du fouet, le tintamarre des chevaux, des harnais et de la machine, en voilà assez pour le mettre hors de lui. Il ressent par sympathie le mouvement de la voiture; elle l'emporte avec elle; il entend le galop des chevaux dans sa cervelle, et part en lançant cette ode, qui semble sortir de la trompette du conducteur :

« En avant sous les arbres qui se resserrent! Nous ne pensons pas à la noire obscurité de leurs ombres; nous franchissons du même galop clartés, ténèbres, comme si la lumière de Londres à cinquante milles d'ici suffisait, et au-delà, pour illuminer la route! En avant par-delà la prairie du village, où s'attardent les joueurs de paume, où chaque petite marque laissée sur le frais gazon par les raquettes, les balles ou les pieds des joueurs, répand son parfum dans la nuit! En avant, avec quatre chevaux frais, par-delà l'auberge du *Cerf-sans-Cornes*, où les buveurs s'assemblent à la porte avec admiration, pendant que l'attelage quitté, les traits pendans, s'en va à l'aventure du côté de la mare, poursuivi par la clameur d'une douzaine de gosiers et par les petits enfans qui courent en volontaires pour le ramener sur la route! A présent, c'est le vieux pont de pierre qui résonne sous le sabot des chevaux, parmi les étincelles qui jaillissent. Puis nous voilà encore sur la route ombragée, puis sous la porte ouverte, puis loin, bien loin au-delà, dans la campagne. Hurrah!

« Holà ho! là-bas, derrière, arrête cette trompette un instant; viens ici, conducteur, accroche-toi à la bâche, grimpe sur la banquette. On a besoin de toi pour tâter ce panier. Nous ne ralentirons point pour cela le pas de nos bêtes; n'ayez crainte. Nous leur mettrons plutôt le feu au ventre pour la plus grande gloire du festin. Ah! il y a longtemps que cette bouteille de vieux vin n'a senti le contact du souffle tiède de la nuit, comptez-y. Et la liqueur est merveilleusement bonne pour humecter le gosier d'un donneur de cor. Essaie-la, n'aie pas peur, Bill, de lever le coude. Maintenant reprends haleine et essaie mon cor, Bill. Voilà de la musique! voilà un air! « Là-bas, là-bas, bien loin derrière les collines. » Ma foi, oui! hurrah! la jument ombrageuse est toute gaie cette nuit. Hurrah! hurrah!

« Voyez là-haut, la lune! Toute haute d'abord, avant que nous l'ayons aperçue. Sous sa lumière, la terre réfléchit les objets comme l'eau. Les haies, les arbres, les toits bas des chaumières, les clochers d'églises, les troncs mutilés, les jeunes pousses florissantes, sont devenus vains tout d'un coup et ont envie de contempler leurs belles images jusqu'au matin. Là-bas, les peupliers bruissent, pour que leurs feuilles tremblottantes puissent se voir sur le sol; le chêne, point; il ne lui convient pas de trembler. Campé dans sa vieille solidité massive, il veille sur lui-même, sans remuer un rameau. La porte moussue, mal assise sur ses gonds grinçans, boiteuse et décrépite, se balance devant son mirage, comme une douairière fantastique, pendant que notre propre fantôme voyage avec nous. Hurrah! hurrah! à travers fossés et broussailles, sur la terre unie et sur le champ labouré, sur le flanc raide

de la colline, sur le flanc plus raide encore de la muraille, comme si c'était un spectre chasseur!

« Des nuages aussi! Et sur la vallée un brouillard! non pas un lourd brouillard qui la cache, mais une vapeur légère, aérienne, pareille à un voile de gaze, qui, pour nos yeux d'admirateurs modestes, ajoute un charme aux beautés devant lesquelles il est étendu, ainsi qu'ont toujours fait les voiles de vraie gaze, ainsi qu'ils feront toujours, oui, ne vous déplaise, quand nous serions le pape en personne. Hurrah! Eh bien! voilà que nous voyageons comme la lune elle-même. Cachés dans un bouquet d'arbres, la minute d'après dans une tache de vapeur, puis reparaissant en pleine lumière, parfois effacés, mais avançant toujours, notre course répète la sienne. Hurrah! Une joute contre la lune! Holà ho! hurrah!

« La beauté de la nuit ne se sent plus qu'à peine, quand le jour arrive en bondissant. Hurrah! Deux relais, et les routes de la campagne se changent presque en une rue continue. Hurrah! par-delà des jardins de maraîchers, des files de maisons, des villas, des terrasses, des places; des équipages, des chariots, des charrettes; des ouvriers matineux, des vagabonds attardés, des ivrognes, des porteurs à jeun; par-delà toutes les formes de la brique et du mortier, puis sur le pavé bruyant, qui force les gens juchés sur la banquette à se bien tenir. Hurrah! à travers des tours et détours sans fin, dans le labyrinthe des rues sans nombre, jusqu'à ce qu'on atteigne une vieille cour d'hôtellerie, et que Tom Pinch descendu, tout assourdi et tout étourdi, se trouve à Londres! »

Tout cela pour dire que Tom Pinch arrive à Londres! Cet accès de lyrisme où les folies les plus poétiques naissent des banalités les plus vulgaires, semblables à des fleurs maladives qui pousseraient dans un vieux pot cassé, expose dans ses contrastes naturels et bizarres toutes les parties de l'imagination de Dickens. On aura son portrait en se figurant un homme qui, une casserole dans une main et un fouet de postillon dans l'autre, se mettrait à prophétiser.

Le lecteur prévoit déjà quelles violentes émotions ce genre d'imagination va produire. La manière de concevoir règle en l'homme la manière de sentir. Quand l'esprit, à peine attentif, suit les contours indistincts d'une image ébauchée, la joie et la douleur l'effleurent d'un attouchement insensible. Quand l'esprit, avec une attention profonde, pénètre les détails minutieux d'une image précise, la joie et la douleur le secouent tout entier. Dickens a cette attention et voit ces détails; c'est pourquoi il rencontre partout des sujets d'exaltation. Il ne quitte point le ton passionné; il ne se repose jamais dans le style naturel et dans le récit simple; il ne fait que railler ou pleurer; il n'écrit que des satires ou des élégies. Il a la sensibilité fiévreuse d'une femme qui part d'un éclat de rire ou qui fond en larmes au choc imprévu du plus léger événement. Ce style passionné est d'une puissance extrême, et on peut lui attribuer la moitié de la

gloire de Dickens. Le commun des hommes n'a que des émotions faibles. Nous travaillons machinalement et nous bâillons beaucoup; les trois quarts des objets nous laissent froids; nous nous endormons dans l'habitude, et nous finissons par ne plus remarquer les scènes de ménage, les minces détails, les aventures plates qui sont le fond de notre vie. Un homme vient qui tout d'un coup les rend intéressantes; bien plus, il en fait des drames; il les change en objets d'admiration, de tendresse ou d'épouvante. Sans sortir du coin du feu ou de l'omnibus, nous voilà tremblans, les yeux pleins de larmes ou secoués par les accès d'un rire inextinguible. Nous nous trouvons transformés, notre vie est doublée; notre âme végétait, elle sent, elle souffre, elle aime. Le contraste, la succession rapide, le nombre des sensations ajoute encore à son trouble; nous roulons pendant deux cents pages dans un torrent d'émotions nouvelles contraires et croissantes, qui communique à l'esprit sa violence, qui l'entraîne dans des écarts et des chutes, et ne le rejette sur la rive qu'enchanté et épuisé. C'est une ivresse, et sur une âme délicate l'effet serait trop fort; mais il convient au public, et le public l'a justifié.

Cette sensibilité ne peut guère avoir que deux issues, le rire et les larmes. Il y en a d'autres; mais on n'y arrive que par la haute éloquence; elles sont le chemin du sublime, et l'on a vu que pour Dickens il est fermé. Cependant il n'y a pas d'écrivain qui sache mieux toucher et attendrir; il fait pleurer, cela est à la lettre. Avant de l'avoir lu, on ne se savait pas tant de pitié dans le cœur. Le chagrin d'une enfant qui voudrait être aimée de son père et que son père n'aime point, l'amour désespéré et la mort lente d'un pauvre jeune homme à demi imbécile, toutes ces peintures de douleurs secrètes laissent une impression ineffaçable. Les larmes qu'il verse sont vraies, et la compassion est leur source unique. Balzac, George Sand, Stendahl ont aussi raconté les misères humaines. Est-il possible d'écrire sans les raconter? Mais ils ne les cherchent pas, ils les rencontrent; ils ne songent point à nous les étaler; ils allaient ailleurs, ils les ont trouvées sur leur route. Ils aiment l'art plutôt que les hommes. Ils ne se plaisent qu'à voir jouer les ressorts des passions, à combiner de grands systèmes d'événemens, à construire de puissans caractères; ils n'écrivent point par sympathie pour les misérables, mais par amour du beau. Quand vous finissez *Valentine,* votre émotion n'est pas la pitié pure; vous ressentez encore une admiration profonde pour la grandeur et la générosité de l'amour. Quand vous achevez *le Père Goriot,* vous avez le cœur brisé par les tortures de cette agonie; mais l'étonnante invention, l'accumulation des faits, l'abondance des idées générales, la force de l'analyse, vous transportent dans le monde de la science, et votre sympathie douloureuse se calme au spectacle de

cette physiologie du cœur. Dickens ne calme jamais la nôtre; il choisit les sujets où elle se déploie seule et plus qu'ailleurs, la longue oppression des enfans tyrannisés et affamés par leur maître d'école, la vie de l'ouvrier Stéphen, volé et déshonoré par sa femme, chassé par ses camarades, accusé de vol, languissant six jours au fond d'un puits où il est tombé, blessé, dévoré par la fièvre, et mourant quand enfin on arrive à lui. Rachel, sa seule amie, est là, et son égarement, ses cris, le tourbillon de désespoir dans lequel Dickens enveloppe ses personnages ont préparé la douloureuse peinture de cette mort résignée. Le seau remonte apportant un corps qui n'a presque plus de forme, et l'on voit la figure pâle, épuisée, patiente, tournée vers le ciel, pendant que la main droite, brisée et pendante, semble demander qu'une autre main vienne la soutenir. Il sourit pourtant et dit faiblement : « Rachel! » Elle vient et se penche jusqu'à ce que ses yeux soient entre ceux du blessé et le ciel, car il n'a pas la force de tourner les siens pour la regarder. Alors, en paroles brisées, il lui raconte sa longue agonie. Depuis qu'il est né, il n'a éprouvé que misère et injustice : c'est la règle; les faibles souffrent et sont faits pour souffrir. Ce puits où il est tombé a tué des centaines d'hommes, des pères, des maris, des fils qui faisaient vivre des centaines de familles. Les mineurs ont prié et supplié les hommes du parlement, par l'amour du Christ, de ne point permettre que leur travail fût leur mort, et de les épargner à cause de leurs femmes et de leurs enfans, qu'ils aiment autant que les *gentlemen* aiment les leurs : tout cela pour rien. Quand le puits travaillait, il tuait sans besoin; abandonné, il tue encore. Stephen dit cela sans colère, doucement, simplement comme la vérité. Il a devant lui son calomniateur et son père; il ne s'indigne pas, il n'accuse personne; il charge seulement le père de démentir la calomnie tout à l'heure, quand il sera mort. Son cœur est là haut, dans ce ciel où il a vu briller une étoile. Dans son tourment, sur son lit de pierre, il l'a contemplée, et le tendre et touchant regard de la divine étoile a calmé, par sa sérénité mystique, l'angoisse de son esprit et de son corps. « J'ai vu plus clair, dit-il, et ma prière de mourant a été que les hommes puissent seulement se rapprocher un peu plus les uns des autres, que lorsque moi, pauvre homme, j'étais avec eux. — Ils le soulevèrent, et il fut ravi de voir qu'ils allaient l'emporter du côté où l'étoile semblait les conduire. Ils le portèrent très doucement, à travers les champs et le long des sentiers, dans la large campagne, Rachel tenant toujours sa main dans les siennes. Ce fut bientôt une procession funéraire. L'étoile lui avait montré le chemin qui mène au Dieu des pauvres, et son humilité, ses misères, son oubli des injures l'avaient conduit au repos de son rédempteur. »

Ce même écrivain est le plus railleur, le plus comique et le plus

bouffon de tous les écrivains anglais. Singulière gaieté du reste! C'est la seule qui puisse s'accorder avec cette sensibilité passionnée. Il y a un rire qui est voisin des larmes. La satire est sœur de l'élégie : si l'une plaide pour les opprimés, l'autre combat contre les oppresseurs. Blessé par les travers et par les vices, Dickens se venge par le ridicule. Il ne les peint pas, il les punit. Rien de plus accablant que ces longs chapitres d'ironie soutenue où le sarcasme s'enfonce à chaque ligne plus sanglant et plus perçant dans l'adversaire qu'il s'est choisi. Il y en a cinq ou six contre les Américains, contre leurs journaux vendus, contre leurs journalistes ivrognes, contre leurs spéculateurs charlatans, contre leurs femmes auteurs, contre leur grossièreté, leur familiarité, leur insolence, leur brutalité, capable de ravir un absolutiste, et de justifier ce libéral qui, revenant de New-York, embrassa les larmes aux yeux le premier gendarme qu'il aperçut sur le port du Havre. Fondations de sociétés industrielles, entretiens d'un député avec ses commettans, instructions d'un député à son secrétaire, parade des grandes maisons de banque, inauguration d'un édifice, toutes les cérémonies et tous les mensonges de la société anglaise sont gravés avec la verve et l'amertume de Hogarth. Il y a des morceaux où le comique est si violent, qu'il a l'air d'une vengeance, par exemple le récit de l'éducation pratique de Jonas Chuzzlewit. Le premier mot qu'épela cet excellent jeune homme fut « gain. » Le second (quand il arriva aux dissyllabes) fut « argent. » Cette belle éducation avait produit par hasard deux inconvéniens : l'un, c'est qu'habitué par son père à tromper les autres, il avait pris insensiblement le goût d'attraper son père; l'autre, c'est qu'instruit à considérer tout comme une question d'argent, il avait fini par regarder son père comme une sorte de propriété, qui serait très bien placée dans le coffre-fort appelé bière. « Voilà mon père qui ronfle, dit M. Jonas. Pecksniff, ayez donc la bonté de marcher sur son pied. C'est celui qui est contre vous qui a la goutte. » Il entre en scène par cette attention : vous jugez du reste. Dickens est triste au fond comme Hogarth; mais, comme Hogarth, il fait rire aux éclats par la bouffonnerie de ses inventions et par la violence de ses caricatures. Il pousse ses personnages dans l'absurde avec une intrépidité rare. Son Pecksniff invente des phrases morales et des actions sentimentales si grotesques qu'il en est extravagant. Jamais on n'a entendu de telles monstruosités oratoires. Sheridan a déjà peint un hypocrite anglais, Joseph Surface; mais celui-là diffère autant de Pecksniff qu'un portrait d'après nature diffère d'une vignette du *Punch*. Dickens fait l'hypocrisie si difforme et si énorme, que son hypocrite cesse de ressembler à un homme; on dirait une de ces figures fantastiques

dont le nez est plus gros que le corps. Ce comique outré vient de l'imagination excessive. Dickens emploie partout le même ressort. Pour mieux faire voir l'objet qu'il montre, il en crève les yeux du lecteur; mais le lecteur s'amuse de cette verve déréglée : la fougue de l'exécution lui fait oublier que la scène est improbable, et il rit de grand cœur en entendant l'entrepreneur des pompes funèbres, M. Mould, énumérer les consolations que la piété filiale, bien munie d'argent, peut trouver dans son magasin. Quelle douleur n'adouciraient pas les voitures à quatre chevaux, les tentures de velours, les cochers en manteaux de drap et en bottes à revers, les plumes d'autruche teintes en noir, les acolytes à pied habillés dans le grand style, portant des bâtons garnis d'un bout de bronze? Oh! ne disons pas que l'or est une boue, puisqu'il peut acheter des choses comme celles-là! « Que de bénédictions, s'écrie M. Mould, que de bénédictions j'ai versé sur l'humanité au moyen de mes quatre grands chevaux caparaçonnés, que je ne caparaçonne jamais à moins de 10 liv. 10 shellings la séance! »

Ordinairement Dickens reste grave en traçant ses caricatures. L'esprit anglais consiste à dire en style solennel des plaisanteries folles. Le ton et les idées font alors contraste; tout contraste donne des impressions fortes. Dickens aime à les produire, et son public à les éprouver.

Si parfois il oublie de donner les verges au prochain, s'il essaie de s'amuser, s'il se joue, il n'en est pas plus heureux. Le fond du caractère anglais, c'est le manque de bonheur. L'ardente et tenace imagination de Dickens se prend trop fortement aux choses pour glisser légèrement et gaiement sur leur surface. Il appuie, il pénètre, il enfonce, il creuse; toutes ces actions violentes sont des efforts, et tous les efforts sont des souffrances. Pour être heureux, il faut être léger comme un Français du XVIIIe siècle, ou sensuel comme un Italien du XVIe; il faut ne point s'inquiéter des choses ou en jouir. Dickens s'en inquiète et n'en jouit pas. Prenez un petit accident comique, comme on en rencontre dans la rue, un coup de vent qui retrousse les habits d'un commissionnaire. Scaramouche fera une grimace de bonne humeur; Lesage aura le sourire d'un homme amusé; tous deux passeront et n'y songeront plus. Dickens y songe pendant une demi-page. Il voit si bien tous les effets du vent, il se met si complétement à sa place, il lui suppose une volonté si passionnée et si précise, il tourne et retourne si fort et si longtemps les habits du pauvre homme, il change le coup de vent en une tempête et en une persécution si grandes, qu'on est pris de vertige, et que tout en riant on se trouve en soi-même trop de trouble et trop de compassion pour rire de bon cœur.

« C'était un endroit aéré, qui bleuissait le nez, qui rougissait les yeux, qui faisait venir la chair de poule, qui gelait les doigts du pied, qui faisait claquer les dents, que l'endroit où Toby Veek attendait en hiver, et Toby Veek le savait bien. Le vent arrivait en se démenant autour du coin, — principalement le vent d'est, — comme s'il était parti des confins de la terre pour tomber sur Toby. Et souvent on aurait dit qu'il arrivait sur lui plus tôt qu'il n'avait pensé, car, tournant d'un bond autour du coin et dépassant Toby, il revenait soudain sur lui-même en tourbillonnant, comme s'il criait : Ah! le voilà! A l'instant, son tablier blanc était retroussé contre sa tête, comme la blouse d'un enfant méchant, et l'on voyait sa faible petite canne lutter et s'agiter inutilement dans sa main; ses jambes subissaient une agitation terrible, et Toby lui-même tout courbé, faisant face tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, était si bien souffleté et battu, et rossé, et houspillé, et tiraillé, et bousculé, et soulevé de terre, que c'était presque positivement un miracle, s'il n'était pas enlevé en chair et en os en haut de l'air, comme l'est parfois une colonie de grenouilles, ou d'escargots, ou d'autres créatures portatives, pour tomber en pluie, au grand étonnement des indigènes, dans quelque coin reculé du monde où l'espèce des commissionnaires est inconnue. »

Si l'on veut maintenant se figurer d'un regard cette imagination si lucide, si violente, si passionnément fixée sur l'objet qu'elle se choisit, si profondément touchée par les petites choses, si uniquement attachée aux détails et aux sentimens de la vie vulgaire, si féconde en émotions incessantes, si puissante pour éveiller la pitié douloureuse, la raillerie sarcastique et la gaieté nerveuse, on se représentera une rue de Londres par un soir pluvieux d'hiver. La lumière flamboyante du gaz brûle les yeux, ruisselle à travers les vitres des boutiques, rejaillit sur les figures qui passent, et sa clarté crue, s'enfonçant dans leurs traits contractés, met en relief, avec un détail infini et une énergie blessante, leurs rides, leurs difformités, leur expression tourmentée. Si dans cette foule pressée et salie vous découvrez un frais visage de jeune fille, cette lumière artificielle le charge de tons excessifs et faux; elle le détache sur l'ombre pluvieuse et froide avec une auréole étrange. L'esprit est frappé d'étonnement; mais on porte la main à ses yeux pour les couvrir, et en admirant la force de cette lumière on pense involontairement au vrai soleil de la campagne et à la tranquille beauté du jour.

II. — LE PUBLIC.

Plantez ce talent dans une terre anglaise; l'opinion littéraire du pays dirigera sa croissance et expliquera ses fruits, car cette opinion publique est son opinion privée. Il ne la subit pas comme une contrainte extérieure, il la sent en lui comme une persuasion intime;

elle ne le gêne pas, elle le développe et ne fait que lui répéter tout haut ce qu'il se dit tout bas.

Voici les conseils de ce goût public, d'autant plus puissans qu'ils s'accordaient avec l'inclination naturelle de Dickens, et le poussaient dans son propre sens :

« Soyez moral. Il faut que tous vos romans puissent être lus par des jeunes filles. Nous sommes des esprits pratiques, et nous ne voulons pas que la littérature corrompe la vie pratique. Nous avons la religion de la famille, et nous ne voulons pas que la littérature peigne les passions qui attaquent la vie de famille. Nous sommes protestans, et nous avons gardé quelque chose de la sévérité de nos pères contre la joie et les passions. Entre celles-ci, l'amour est la plus mauvaise. Gardez-vous à cet endroit de ressembler à la plus célèbre de nos voisines. L'amour est le héros de tous les romans de George Sand. Marié ou non marié, peu importe; elle le trouve beau, saint, sublime par lui-même, et elle le dit. Ne le croyez pas, et si vous le croyez, ne le dites point. Cela est d'un mauvais exemple. L'amour ainsi présenté se subordonne le mariage. Il y aboutit, il le brise, il se passe de lui, selon les circonstances; mais, quoi qu'il fasse, il le traite en inférieur, il ne lui reconnaît de sainteté que celle qu'il lui donne, et le juge impie, s'il s'en trouve exclu. Le roman ainsi conçu est une plaidoirie en faveur du cœur, de l'imagination, de l'enthousiasme et de la nature; mais il est souvent une plaidoirie contre la société et contre la loi. Nous ne souffrons pas qu'on touche de près ou de loin à la société ni à la loi. Présenter un sentiment comme divin, incliner devant lui toutes les institutions, le promener à travers une suite d'actions généreuses, chanter avec une sorte d'inspiration héroïque les combats qu'il livre et les assauts qu'il soutient, l'enrichir de toutes les forces de l'éloquence, le couronner de toutes les fleurs de la poésie, c'est peindre la vie qu'il enfante comme plus belle et plus haute que les autres, c'est l'asseoir bien au-dessus de toutes les passions et de tous les devoirs, dans une région sublime, sur un trône, d'où il brille comme une lumière, comme une consolation, comme une espérance, et attire à lui tous les cœurs. Peut-être ce monde est-il celui des artistes; il n'est point celui des hommes ordinaires. Peut-être est-il conforme à la nature; nous faisons fléchir la nature devant l'intérêt de la société. George Sand peint des femmes passionnées; peignez-nous d'honnêtes femmes. George Sand donne envie d'être amoureux; donnez-nous envie de nous marier. Cela a des inconvéniens, il est vrai; l'art peut-être en souffre, si le public y gagne. Si vos personnages sont de meilleur exemple, vos ouvrages sont de moindre prix; il n'importe. Vous vous résignerez en songeant que vous êtes moral. Vos amoureux seront fades, car le seul intérêt qu'offre leur âge, c'est

la violence de la passion, et vous ne pouvez peindre la passion. Dans *Nicolas Nickleby*, vous montrerez deux honnêtes gens, semblables à tous les jeunes gens, épousant deux honnêtes jeunes filles, semblables à toutes les jeunes filles; dans *Martin Chuzzlewit*, vous montrerez encore deux honnêtes jeunes gens, parfaitement semblables aux deux premiers, épousant aussi deux honnêtes jeunes filles, parfaitement semblables aux deux premières; dans *Dombey and son*, il n'y aura qu'un honnête jeune homme et une honnête jeune fille. Du reste, nulle différence. Et ainsi de suite. Le nombre de vos mariages est étonnant, et vous en faites assez pour peupler l'Angleterre. Ce qui est plus curieux encore, c'est qu'ils sont tous désintéressés, et que le jeune homme et la jeune fille font fi de l'argent avec la même sincérité qu'à l'Opéra-Comique. Vous insisterez infiniment sur le joli embarras des fiancées, sur les larmes des mères, sur les larmes de toute l'assistance, sur les scènes réjouissantes et touchantes du dîner; vous ferez une foule de tableaux de famille, tous attendrissans, et presque aussi agréables que des peintures de paravents. Le lecteur sera ému; il pensera voir les amours innocens et les gentillesses vertueuses d'un petit garçon et d'une petite fille de dix ans. Il aura envie de leur dire : Bons petits amis, continuez à être bien sages. — Mais le principal intérêt sera pour les jeunes filles, qui apprendront de quelle manière empressée, et pourtant convenable, un prétendu doit faire sa cour. Si vous hasardez une séduction, comme dans *Copperfield*, vous ne raconterez pas le progrès, l'ardeur, les enivremens de l'amour; vous n'en peindrez que les misères, le désespoir et les remords. Si dans *Copperfield* et dans *le Grillon du Foyer* vous montrez un mariage troublé et une femme soupçonnée, vous vous hâterez de rendre la paix au mariage et l'innocence à la femme, et vous ferez par sa bouche un éloge du mariage si magnifique, qu'il pourrait servir de modèle à M. Émile Augier. Si dans *Hard Times* l'épouse va jusqu'au bord de la faute, elle s'arrêtera sur le bord de la faute. Si dans *Dombey and son* elle fuit la maison conjugale, elle restera pure, elle ne commettra que l'apparence de la faute, et elle traitera son amant de telle sorte qu'on souhaitera d'être le mari. Si enfin dans *Copperfield* vous racontez les troubles et les folies de l'amour, vous raillerez ce pauvre amour, vous peindrez ses petitesses, vous semblerez demander excuse au lecteur. Jamais vous n'oserez faire entendre le souffle ardent, généreux, indiscipliné, de la passion toute puissante. Vous ferez d'elle un jouet d'enfans honnêtes ou un joli bijou de mariage; mais le mariage vous donnera des compensations. Votre génie d'observateur et votre goût pour les détails s'exerceront sur les scènes de la vie domestique : vous excellerez à peindre un coin du feu, une causerie de famille, des enfans sur les genoux

de leur mère, un mari qui le soir veille à la lampe près de sa femme endormie, le cœur rempli de joie et de courage, parce qu'il sent qu'il travaille pour les siens. Vous trouverez de charmans ou sérieux portraits de femmes : celui de Dora, qui reste petite fille dans le mariage, dont les mutineries, les gentillesses, les enfantillages, les rires, égaient le ménage comme un gazouillement d'oiseau; celui d'Agnès, si calme, si patiente, si sensée, si pure, si digne de respect, véritable modèle de l'épouse, capable à elle seule de mériter au mariage le respect que nous demandons pour lui. Et lorsqu'enfin il faudra montrer la beauté de ces devoirs, la grandeur de cette amitié conjugale, la profondeur du sentiment qu'ont creusé dix années de confiance, de soins et de dévouemens réciproques, vous trouverez dans votre sensibilité, si longtemps contenue, des discours aussi pathétiques que les plus fortes paroles de l'amour.

« Les pires romans ne sont pas ceux qui le glorifient. Il faut habiter l'autre côté du détroit pour oser ce que nos voisins ont osé. Chez nous, quelques-uns admirent Balzac, mais personne ne voudrait le tolérer. Quelques-uns prétendront qu'il n'est pas immoral; mais tout le monde reconnaîtra qu'il fait toujours et partout abstraction de la morale. George Sand n'a célébré qu'une passion; Balzac les a célébrées toutes. Il les a considérées comme des forces, et, jugeant que la force est belle, il les a soutenues de leurs causes, entourées de leurs circonstances, développées dans leurs effets, poussées à l'extrême, et agrandies jusqu'à en faire des monstres sublimes, plus systématiques et plus vrais que la vérité. Nous n'admettons pas qu'un homme se réduise à n'être qu'un artiste. Nous ne voulons pas qu'il se sépare de sa conscience et perde de vue la pratique. Nous ne consentirons jamais à voir que tel est le trait dominant de notre Shakspeare; nous ne reconnaîtrons pas que, comme le romancier français, il mène ses héros au crime et à la monomanie, que comme lui il habite le pays de la pure logique et de la pure imagination. Nous sommes bien changés depuis le XVIe siècle, et nous condamnons ce que nous approuvions autrefois. Nous ne voulons pas que le lecteur s'intéresse à un avare, à un ambitieux, à un débauché. Et il s'intéresse à lui lorsque l'écrivain, sans louer ni blâmer, s'attache à expliquer le tempérament, l'éducation, la forme du crâne et les habitudes d'esprit qui ont creusé en lui cette inclination primitive, à faire toucher la nécessité de ses conséquences, à la conduire à travers toutes ses périodes, à montrer la puissance plus grande que l'âge et le contentement lui communiquent, à exposer la chute irrésistible qui la précipite dans la folie ou dans la mort. Le lecteur, saisi par cette logique, admire l'œuvre qu'elle a faite, et oublie de s'indigner contre le personnage qu'elle a créé; il dit : le bel avare! et il ne songe plus aux maux que l'avarice

produit. Il devient philosophe et artiste, et ne se souvient plus qu'il est honnête homme. Souvenez-vous toujours que vous l'êtes, et renoncez aux beautés qui peuvent fleurir sur ce sol corrompu. Entre celles-ci, la première est la grandeur. Il faut s'intéresser aux passions pour comprendre toute leur étendue, pour compter tous leurs ressorts, pour décrire tout leur cours. Ce sont des maladies. Si on se contente de les maudire, on ne les connaîtra pas; si l'on n'est physiologiste, si l'on ne se prend pas d'amour pour elles, si on ne fait pas d'elles ses héros, si on ne tressaille pas de plaisir à la vue d'un beau trait d'avarice comme à la vue d'un symptôme précieux, on ne peut dérouler leur vaste système et étaler leur fatale grandeur. Vous n'aurez point ce mérite immoral; d'ailleurs il ne convient point à votre genre d'esprit. Votre extrême sensibilité et votre ironie toujours prête ont besoin de s'exercer; vous n'avez pas assez de calme pour pénétrer jusqu'au fond d'un caractère; vous aimez mieux vous attendrir sur lui ou le railler; vous le prenez à partie, vous vous faites son adversaire ou son ami, vous le rendez odieux ou touchant; vous ne le peignez pas; vous êtes trop passionné et vous n'êtes pas assez curieux. D'autre part, la ténacité de votre imagination, la violence et la fixité avec laquelle vous enfoncez votre pensée dans le détail que vous voulez saisir limitent votre connaissance, vous arrêtent sur un trait unique, vous empêchent de visiter toutes les parties d'une âme et d'en sonder la profondeur. Vous avez l'imagination trop vive, et vous ne l'avez pas assez vaste. Voici donc les caractères que vous allez tracer. Vous saisirez un personnage dans une attitude, vous ne verrez de lui que celle-là, et vous la lui imposerez depuis le commencement jusqu'au bout. Son visage aura toujours la même expression, et cette expression sera presque toujours une grimace. Ils auront une sorte de tic qui ne les quittera plus. Miss Mercy rira à chaque parole; Marc Tapley prononcera à chaque scène son mot : *gaillardement;* mistress Gamp parlera incessamment de Mme Harris; le docteur Chillip ne fera pas une seule action qui ne soit timide; M. Micawber prononcera pendant trois volumes le même genre de phrases emphatiques, et passera cinq ou six cents fois avec une brusquerie comique de la joie à la douleur. Chacun de vos personnages sera un vice, une vertu, un ridicule incarné, et la passion que vous lui prêterez sera si fréquente, si invariable, si absorbante, qu'il ne ressemblera plus à un homme vivant, mais à une abstraction habillée en homme. Les Français ont un Tartufe comme votre M. Pecksniff; mais l'hypocrisie qu'il affiche n'a pas détruit le reste de son être; s'il prête à la comédie par son vice, il appartient à l'humanité par sa nature. Il a, outre sa grimace, un caractère et un tempérament; il est gros, fort, rouge, brutal, sensuel; la vigueur de

son sang le rend audacieux; son audace le rend calme; son audace, son calme, sa promptitude de décision, son mépris des hommes font de lui un grand politique. Quand il a occupé le public pendant cinq actes, il offre encore au psychologue et au médecin plus d'une chose à étudier. Votre Pecksniff n'offrira rien ni au médecin ni au psychologue. Il ne servira qu'à instruire et à amuser le public. Il sera une satire vivante de l'hypocrisie, et rien de plus. Si vous lui donnez le goût de l'eau-de-vie, ce sera gratuitement; dans le tempérament que vous lui prêtez, rien ne l'exige; il est si enfoncé dans la tartuferie, dans la douceur, dans le beau style, dans les phrases littéraires, dans la moralité tendre, que le reste de sa nature a disparu : c'est un masque et ce n'est plus un homme; mais ce masque est si grotesque et si énergique, qu'il sera utile au public, et diminuera le nombre des hypocrites. C'est notre but et c'est le vôtre, et le recueil de vos caractères aura plutôt les effets d'un livre de satires que ceux d'une galerie de portraits.

« Par la même raison, ces satires, quoique réunies, resteront effectivement détachées, et ne formeront point de véritable ensemble. Vous avez commencé par des essais, et vos grands romans ne sont que des essais cousus les uns au bout des autres. Le seul moyen de composer un tout naturel et solide, c'est de faire l'histoire d'une passion ou d'un caractère, de les prendre à leur naissance, de les voir grandir, s'altérer et se détruire, de comprendre la nécessité intérieure de leur développement. Vous ne suivez pas ce développement; vous maintenez toujours votre personnage dans la même attitude; il est avare ou hypocrite, ou bon jusqu'au bout, et toujours de la même façon; il n'a donc pas d'histoire. Vous ne pouvez que changer les circonstances où il se trouve; vous ne le changez pas lui-même; il reste immobile, et à tous les chocs qui le frappent, il rend le même son. La diversité des événemens que vous inventez n'est donc qu'une fantasmagorie amusante; ils n'ont pas de lien, ils ne forment pas un système, ils ne sont qu'un monceau. Vous n'écrivez que des vies, des aventures, des mémoires, des esquisses, des collections de scènes, et vous ne saurez pas composer une action. — Mais si le goût littéraire de votre nation, joint à la direction naturelle de votre génie, vous impose des intentions morales, vous interdit la grande peinture des caractères, vous défend la composition des ensembles, il offre à votre observation, à votre sensibilité et à votre satire une suite de figures originales qui n'appartiennent qu'à l'Angleterre, qui, dessinées par votre main, formeront une gloire unique, et qui, avec l'image de votre génie, offriront celle de votre pays et de votre temps. »

III. — LES PERSONNAGES.

Otez les personnages grotesques qui ne sont là que pour occuper de la place et pour faire rire, vous trouverez que tous les caractères de Dickens sont compris dans deux classes : les êtres sensibles et les êtres qui ne le sont pas. Il oppose les âmes que forme la nature aux âmes que déforme la société. Son dernier roman, *Hard Times*, est un résumé de tous les autres. Il y préfère l'instinct au raisonnement, l'intuition du cœur à la science positive; il attaque l'éducation fondée sur la statistique, sur les chiffres et sur les faits; il comble de malheurs et de ridicules l'esprit positif et mercantile; il combat l'orgueil, la dureté, l'égoïsme du négociant et du noble; il maudit les villes de manufactures, de fumée et de boue qui emprisonnent le corps dans une atmosphère artificielle et l'esprit dans une vie factice. Il va chercher de pauvres ouvriers, des bateleurs, un enfant trouvé, et accable sous leur bon sens, sous leur générosité, sous leur délicatesse, sous leur courage et sous leur douceur, la fausse science, le faux bonheur et la fausse vertu des riches et des puissans qui les méprisent. Il fait des satires contre la société oppressive, il fait des élégies sur la nature opprimée, et son génie élégiaque, comme son génie satirique, trouve dans le monde qu'il doit peindre la carrière dont il a besoin pour se déployer.

Le premier fruit de la société anglaise est l'hypocrisie. Il y mûrit au double souffle de la religion et de la morale. On sait quelle est leur popularité et leur empire au-delà du détroit. Dans un pays où il est scandaleux de rire le dimanche, où le triste puritanisme a gardé quelque chose de son ancienne animosité contre le bonheur, où les critiques qui étudient l'histoire ancienne insèrent des dissertations sur le degré de vertu de Nabuchodonosor, il est naturel que l'apparence de la moralité soit utile. C'est une monnaie qu'il faut avoir; ceux qui n'ont pas la bonne en fabriquent de la fausse, et plus l'opinion publique la déclare précieuse, plus on la contrefait. Aussi ce vice est-il anglais. M. Pecksniff ne peut pas se rencontrer en France. Ses phrases nous dégoûteraient. S'il y a chez nous une affectation, ce n'est pas celle de vertu, c'est celle de vice. Pour réussir, on aurait tort d'y parler de ses principes. On aime mieux confesser ses faibles, et s'il y a des charlatans, ce sont les fanfarons d'immoralité. Nous avons eu jadis nos hypocrites, mais c'est lorsque la religion était populaire. Depuis Voltaire, Tartufe est impossible. On n'essaie plus d'affecter une piété qui ne trompe personne et qui ne mène à rien. L'hypocrisie vient, s'en va et varie selon l'état des mœurs, de la religion et des esprits. Aussi voyez comme l'hypocrisie de Pecks-

niff est conforme aux dispositions de son pays! La religion anglaise est peu dogmatique et toute morale. Pecksniff ne lâche pas comme Tartufe des phrases de théologie; il s'épanche tout entier en tirades de philanthropie. Il a marché avec le siècle. Il est devenu philosophe humanitaire. Il a donné à ses filles les noms de *Mercy* (compassion) et de *Charité*. Il est tendre, il est bon, il s'abandonne aux effusions de famille. Il offre innocemment en spectacle, lorsqu'on vient le voir, de charmantes scènes d'intérieur; il étale le cœur d'un père, les sentimens d'un époux, la bienveillance d'un bon maître. Les vertus de famille sont en honneur aujourd'hui; il faut s'en affubler. Jadis Orgon disait, instruit par Tartufe :

> Et je verrais périr parens, enfans et femme,
> Que je m'en soucierais autant que de cela.

La vertu moderne et la piété anglaise pensent autrement; il ne faut pas mépriser ce monde en vue de l'autre; il faut l'améliorer en vue de l'autre. Tartufe parlera de sa haire et de sa discipline; Pecksniff, de son comfortable petit parloir, du charme de l'intimité, de la beauté de la nature. Il essaiera de mettre la concorde entre les hommes. Il aura l'air d'un membre de la société de la paix. Il développera les considérations les plus touchantes sur les bienfaits et sur les beautés de l'harmonie. Il sera impossible de l'écouter sans avoir le cœur attendri. Les hommes sont raffinés aujourd'hui, ils ont lu beaucoup de poésies élégiaques; leur sensibilité est plus vive; on ne peut plus les tromper avec la grossière impudence de Tartufe. C'est pourquoi M. Pecksniff aura des gestes de longanimité sublime, des sourires de compassion ineffable, des élans, des mouvemens d'abandon, des grâces, des tendresses qui séduiront les plus difficiles et charmeront les plus délicats. Les Anglais, dans leurs parlemens, dans leurs *meetings*, dans leurs associations et dans leurs cérémonies publiques, ont appris la phrase oratoire, les termes abstraits, le style de l'économie politique, du journalisme et du prospectus. M. Pecksniff parlera comme un prospectus. Il en aura l'obscurité, le galimatias et l'emphase. Il semblera planer au-dessus du monde, dans la région des idées pures, au sein de la vérité. Il aura l'air d'un apôtre élevé dans les bureaux du *Times*. Il débitera des idées générales à propos de tout. Il trouvera une leçon de morale dans le *beefsteak* qu'il vient d'avaler. Ce beefsteak a passé, le monde passera aussi. Souvenons-nous de notre fragilité et du compte qu'un jour nous aurons à rendre. En pliant sa serviette, il s'élèvera à des contemplations grandioses : « L'économie de la digestion, dira-t-il, à ce que m'ont appris certains anatomistes de mes amis, est un des plus merveilleux ouvrages de la na-

ture. Je ne sais pas ce qu'éprouvent les autres, mais c'est une grande satisfaction pour moi de penser, quand je jouis de mon humble dîner, que je mets en mouvement la plus belle machine dont nous ayons connaissance. Il me semble véritablement en de tels instans que j'accomplis une fonction publique. — Quand j'ai remonté cette montre intérieure, si je puis employer une telle expression, dit M. Pecksniff avec une sensibilité exquise, et quand je sais qu'elle va, je sens que la leçon offerte par elle aux hommes fait de moi un des bienfaiteurs de mon espèce. » Vous reconnaissez un nouveau genre d'hypocrisie. Les vices changent tous les siècles en même temps que les vertus.

L'esprit pratique, comme l'esprit moral, est anglais. A force de commercer, de travailler et de se gouverner, ce peuple a pris le goût et le talent des affaires. C'est pourquoi ils nous regardent comme des enfans et des fous. L'excès de cette disposition est la destruction de l'imagination et de la sensibilité. On devient une machine à spéculation en qui s'alignent des chiffres et des faits; on nie la vie de l'esprit et les joies du cœur; on ne voit plus dans le monde que des pertes et des bénéfices; on devient dur, âpre, avide et avare; on traite les hommes en rouages; un jour on se trouve tout entier négociant, banquier, statisticien; on a cessé d'être homme. Dickens a multiplié les portraits de l'homme positif. Ralph Nickleby, Scroogs, Antony Chuzzlewit, Jonas, l'alderman Cute, M. Murdstone et sa sœur, Bounderby, Tom Gradgrind, il y en a dans tous ses romans. Les uns le sont par éducation, les autres par nature; mais ils sont tous odieux, car ils prennent tous à tâche de railler et de détruire la bonté, la sympathie, la compassion, les affections désintéressées, les émotions religieuses, l'enthousiasme de l'imagination, tout ce qu'il y a de beau dans l'homme. Ils oppriment des enfans, ils frappent des femmes, ils affament des pauvres, ils insultent des malheureux. Les meilleurs sont des automates de fer poli qui exécutent méthodiquement leurs devoirs légaux et ne savent pas qu'ils font souffrir les autres. Ces sortes de gens ne se trouvent pas dans notre pays. Leur rigidité n'est point dans notre caractère. Ils sont produits en Angleterre par une école qui a sa philosophie, ses grands hommes, sa gloire, et qui ne s'est jamais établie chez nous. Plus d'une fois, il est vrai, nos écrivains ont peint des avares, des gens d'affaires et des boutiquiers. Balzac en est rempli; mais il les explique par leur imbécillité, ou il en fait des monstres curieux comme Grandet et Gobseck. Ceux de Dickens forment une classe réelle et représentent un vice national. Lisez ce passage de *Hard Times*, et voyez si, corps et âme, M. Gradgrind n'est pas tout anglais.

« A présent, ce qu'il me faut, ce sont des faits. N'enseignez à ces

filles et à ces garçons que des faits; on n'a besoin que de faits dans la vie. Ne plantez rien autre chose en eux; déracinez en eux toute autre chose. Vous ne pouvez former l'esprit d'un animal raisonnable qu'avec des faits. Aucune autre chose ne pourra leur être utile. C'est là le principe d'après lequel j'élève mes propres enfans, et c'est là le principe d'après lequel je veux que les enfans soient élevés. Attachez-vous aux faits, monsieur! »

« La scène était la voûte nue, unie, monotone d'une école, et le doigt carré de l'orateur donnait de l'autorité à ses observations, en soulignant chaque sentence par un trait sur la manche du maître d'école. Cette autorité était accrue par le front de l'orateur, sorte de mur carré, ayant les sourcils pour base, pendant que ses yeux trouvaient une cage commode dans deux caves noires qu'ombrageait le mur. Cette autorité était accrue par la bouche de l'orateur, qui était grande, mince et dure. Cette autorité était accrue par la voix de l'orateur, qui était inflexible, sèche et commandante. Cette autorité était accrue par les cheveux de l'orateur, qui se dressaient sur les côtés de sa tête chauve, sorte de plantation de pins ayant pour but de protéger contre le vent sa surface luisante, toute couverte de protubérances, ainsi qu'une croûte de pâté aux prunes, comme si la tête eût été un magasin insuffisant pour la dure masse de faits accumulés dans son intérieur. L'attitude obstinée de l'orateur, son habit carré, ses jambes carrées, ses épaules carrées, jusqu'à sa cravate, qui le prenait à la gorge de son nœud raide, comme un fait entêté qu'elle était, tout ajoutait à cette autorité.

« Dans cette vie, nous n'avons besoin de rien, excepté des faits, monsieur; de rien, excepté des faits! »

« L'orateur et le maître d'école et la troisième grande personne présente reculèrent tous un peu et parcoururent des yeux le plan incliné des petits vases qui étaient là rangés en ordre pour recevoir les grandes potées de faits qu'on allait verser en eux, afin de les remplir jusqu'au bord.

« — Thomas Gradgrind, monsieur! Homme de réalités, homme de faits et de calculs, homme qui part de ce principe que deux et deux font quatre, et non d'un autre, et qui sous aucun prétexte et pour aucune raison n'accordera rien de plus! Thomas Gradgrind, monsieur! Thomas lui-même, Thomas Gradgrind avec une règle et une paire de balances, et la table de multiplication toujours dans sa poche, monsieur, prêt à peser et à mesurer n'importe quel fragment de la nature humaine, et à vous dire exactement ce qu'on peut en tirer. C'est une pure question de chiffres, un simple cas d'arithmétique. Vous pourriez espérer de faire entrer quelque autre croyance dans la tête de George Gradgrind, ou d'Auguste Gradgrind, ou de

John Gradgrind, ou de Joseph Gradgrind (toutes personnes fictives, non existantes), mais dans la tête de Thomas Gradgrind, — non, monsieur !

« C'est dans ces termes que M. Gradgrind se présentait toujours lui-même mentalement, soit au cercle de ses relations particulières, soit au public en général. C'est dans ces termes évidemment, en substituant le mot « jeunes élèves » au mot « monsieur, » que Thomas Gradgrind présentait en ce moment Thomas Gradgrind aux petits vases rangés devant lui, lesquels devaient être si fort remplis de faits. »

Un autre défaut que donne l'habitude de commander et de lutter est l'orgueil. Il abonde dans un pays d'aristocratie, et personne n'a raillé plus durement une aristocratie que Dickens; tous ses portraits sont des sarcasmes : c'est celui de James Harthouse, dandy dégoûté de tout, principalement de lui-même, et ayant parfaitement raison; c'est celui de sir Frédérick, pauvre sot dupé, abruti par le vin, dont l'esprit consiste à regarder fixement les gens en mangeant le bout de sa canne; c'est celui de lord Feenix, sorte de mécanique à phrases parlementaires, détraquée, et à peine capable d'achever les périodes ridicules où il a soin de toujours tomber; c'est celui de mistress Shewton, hideuse vieille ruinée, coquette jusqu'à la mort, demandant pour son lit d'agonie des rideaux roses, et promenant sa fille dans tous les salons de l'Angleterre pour la vendre à quelque mari vaniteux; c'est celui de sir John Chester, scélérat de bonne compagnie, qui de peur de se compromettre refuse de sauver son fils naturel et refuse avec toutes sortes de grâces en achevant de manger son chocolat. Mais la peinture la plus complète et la plus anglaise de l'esprit aristocratique est le portrait d'un négociant de Londres, M. Dombey.

Ce n'est pas là qu'en France nous irions chercher nos types; c'est là qu'on les trouve en Angleterre, aussi énergiques que dans les plus orgueilleux châteaux. M. Dombey, comme un noble, aime sa maison autant que lui-même. S'il dédaigne sa fille et s'il souhaite un fils, c'est pour perpétuer l'ancien nom de sa banque. Il a ses ancêtres en commerce, il veut avoir ses descendans. Ce sont des traditions qu'il soutient, et c'est une puissance qu'il continue. A cette hauteur d'opulence et avec cette étendue d'action, c'est un prince, et, comme il a la situation d'un prince, il en a les sentimens. Vous voyez là un caractère qui ne pouvait se produire que dans un pays dont le commerce embrasse le monde, où les négocians sont des potentats, où une compagnie de marchands a exploité des continens, soutenu des guerres, défait des royaumes, et fondé un empire de cent millions d'hommes. L'orgueil d'un tel homme n'est pas petit,

il est terrible; il est si tranquille et si haut, que, pour en trouver un semblable, il faudrait relire les *Mémoires* de Saint-Simon. M. Dombey a toujours commandé, et il n'entre pas dans sa pensée qu'il puisse céder à quelqu'un ou à quelque chose. Il reçoit la flatterie comme un tribut auquel il a droit, et aperçoit au-dessous de lui, à une distance immense, les hommes comme des êtres faits pour l'implorer et lui obéir. Sa seconde femme, la fière Edith Shewton, lui résiste et le méprise; l'orgueil du négociant se heurte contre l'orgueil de la fille du noble, et les éclats contenus de cette inimitié croissante révèlent une intensité de passion que des âmes ainsi nées et ainsi nourries pouvaient seules contenir. Edith, pour se venger, s'enfuit le jour anniversaire de son mariage, et se donne les apparences de l'adultère. C'est alors que l'inflexible orgueil se dresse dans toute sa raideur. Il a chassé sa fille, qu'il croit complice de sa femme; il défend qu'on s'occupe de l'une ni de l'autre; il impose silence à sa sœur et à ses amis; il reçoit ses hôtes du même ton et avec la même froideur. Désespéré dans le cœur, dévoré par l'insulte, par la conscience de sa défaite, par l'idée de la risée publique, il reste aussi ferme, aussi hautain, aussi calme qu'il fut jamais. Il pousse plus audacieusement ses affaires et se ruine; il va se tuer. Jusqu'ici tout était bien : la colonne de bronze était restée entière et invaincue; mais les exigences de la morale publique pervertissent l'idée du livre. Sa fille arrive juste à point. Elle le supplie; il s'attendrit. Elle l'emmène; il devient le meilleur des pères, et gâte un beau roman.

Retournons la liste : par opposition à ces caractères factices et mauvais que produisent les institutions nationales, vous trouvez des êtres bons tels que les fait la nature, et au premier rang les enfans.

Nous n'en avons point dans notre littérature. Le petit Joas de Racine n'a pu naître que dans une pièce composée pour Saint-Cyr; encore le pauvre enfant parle-t-il en fils de prince, avec des phrases nobles et apprises, comme s'il récitait son catéchisme. Aujourd'hui on ne voit chez nous de ces portraits que dans les livres d'étrennes, lesquels sont écrits pour offrir des modèles aux enfans sages. Dickens a peint les siens avec une complaisance particulière; il n'a point songé à édifier le public, et il l'a charmé. Tous les siens ont une sensibilité extrême; ils aiment beaucoup et ils ont besoin d'être aimés. Il faut, pour comprendre cette complaisance du peintre et ce choix de caractères, songer à leur type physique. Ils ont une carnation si fraîche, un teint si délicat, une chair si transparente et des yeux bleus si purs, qu'ils ressemblent à de belles fleurs. Rien d'étonnant si un romancier les aime, s'il prête à leur âme la sensibilité et l'in-

nocence qui reluisent dans leurs regards, s'il juge que ces frêles et charmantes roses doivent se briser sous les mains grossières qui tenteront de les assouplir. Il faut encore songer aux intérieurs où ils croissent. Lorsqu'à cinq heures le négociant et l'employé quittent leur bureau et leurs affaires, ils retournent au plus vite dans le joli cottage où toute la journée leurs enfans ont joué sur la pelouse. Ce coin du feu où ils vont passer la soirée est un sanctuaire, et les tendresses de famille sont la seule poésie dont ils aient besoin. Un enfant privé de ces affections et de ce bien-être semblera privé de l'air qu'on respire, et le romancier n'aura pas trop d'un volume pour expliquer son malheur. Dickens l'a raconté en dix volumes, et il a fini par écrire l'histoire de David Copperfield. David est aimé par sa mère et par une brave servante, Peggotty; il joue avec elle dans le jardin; il la regarde coudre, il lui lit l'histoire naturelle des crocodiles; il a peur des poules et des oies qui se promènent dans la cour d'un air formidable : il est parfaitement heureux. Sa mère se remarie, et tout change. Le beau-père, M. Murdstone, et sa sœur Jeanne sont des êtres durs, méthodiques et glacés. Le pauvre petit David est à chaque moment blessé par des paroles dures. Il n'ose parler ni remuer; il a peur d'embrasser sa mère; il sent peser sur lui, comme un manteau de plomb, le regard froid des deux nouveaux hôtes. Il se replie sur lui-même, étudie en machine les leçons qu'on lui impose; il ne peut les apprendre, tant il a craint de ne pas les savoir. Il est fouetté, enfermé au pain et à l'eau dans une chambre écartée. Il s'effraie la nuit, il a peur de lui-même. Il se demande si en effet il n'est pas mauvais et méchant, et il pleure. Cette terreur incessante, sans espoir et sans issue, le spectacle de cette sensibilité qu'on froisse et de cette intelligence qu'on abrutit, les longues anxiétés, les veilles, la solitude du pauvre enfant emprisonné, son désir passionné d'embrasser sa mère ou de pleurer sur le cœur de sa bonne, tout cela fait mal à voir. Ces douleurs enfantines sont aussi profondes que des chagrins d'homme. C'est l'histoire d'une plante fragile qui fleurissait dans un air chaud, sous un doux soleil, et qui tout d'un coup, transportée dans la neige, laisse tomber ses feuilles et se flétrit.

Les gens du peuple sont comme les enfans, dépendans, peu cultivés, voisins de la nature et sujets à l'oppression. C'est dire que Dickens les relève. Cela n'est point nouveau en France : les romans de M. Eugène Sue nous en ont donné plus d'un exemple, et cette thèse remonte à Rousseau; mais entre les mains de l'écrivain anglais, elle a pris une force singulière. Ses héros ont des délicatesses et des dévouemens admirables. Ils n'ont de populaire que leur prononciation; le reste en eux n'est que noblesse et générosité. Vous voyez un bateleur abandonner sa fille, son unique joie, de peur de

gêner son avenir. Une jeune femme se dévoue pour sauver la femme indigne de l'homme qui l'aime et qu'elle aime; cet homme meurt, elle continue à soigner la créature dégradée par pure abnégation. Un pauvre charretier qui a cru sa femme infidèle la déclare tout haut innocente, et pour toute vengeance ne songe qu'à la combler de tendresses et de bontés. Personne, selon Dickens, ne sent aussi vivement qu'eux le bonheur d'aimer, d'être aimé, les joies pures de la vie de famille. Personne n'a autant de compassion pour ces pauvres êtres déformés et infirmes qu'ils mettent si souvent au monde, et qui ne semblent naître que pour mourir. Personne n'a un sens moral plus droit et plus inflexible. Nous avouons même que les héros de Dickens ont le malheur de ressembler aux pères indignés de nos mélodrames. Lorsque le vieux Peggotty apprend que sa nièce est séduite, il se met en route, un bâton à la main, et parcourt la France, l'Allemagne et l'Italie pour la retrouver et la ramener à son devoir. Mais par-dessus tout ils ont un sentiment anglais et qui nous manque : ils sont chrétiens. Ce ne sont pas seulement les femmes qui, comme chez nous, se réfugient dans l'idée d'un autre monde; les hommes y pensent. Dans ce pays où il y a tant de sectes et où tout le monde choisit la sienne, chacun croit à la religion qu'il s'est faite, et ce sentiment si noble élève encore le trône où la droiture de leur volonté et la délicatesse de leur cœur les ont portés.

Au fond, les romans de Dickens se réduisent tous à une phrase, et la voici : — soyez bons et aimez; il n'y a de vraie joie que dans les émotions du cœur; la sensibilité est le tout de l'homme. Laissez aux savans la science, l'orgueil aux nobles, le luxe aux riches; ayez compassion des humbles misères; l'être le plus petit et le plus méprisé peut valoir seul autant que des milliers d'êtres puissans et superbes. Prenez garde de froisser les âmes délicates qui fleurissent dans toutes les conditions, sous tous les habits, à tous les âges. Croyez que l'humanité, la pitié, le pardon, sont ce qu'il y a de plus beau dans l'homme; croyez que l'intimité, les épanchemens, la tendresse, les larmes, sont ce qu'il y a de plus doux dans le monde. Ce n'est rien que de vivre; c'est peu que d'être puissant, savant, illustre; ce n'est pas assez d'être utile. Celui-là seul a vécu et est un homme, qui a pleuré en souvenir d'un bienfait qu'il a rendu ou qu'il a reçu.

Nous ne pensons pas que ce contraste entre les faibles et les forts, ni que cette réclamation contre la société en faveur de la nature soient le caprice d'un artiste ou le hasard d'un moment. Lorsqu'on remonte loin dans l'histoire du génie anglais, on trouve que son fond primitif était la sensibilité passionnée, et que son expression naturelle fut l'exaltation lyrique. L'une et l'autre furent apportées

de Germanie et composent la littérature qui vécut avant la conquête. Après un intervalle, vous les retrouvez au XVIe siècle, quand eut passé la littérature française importée de Normandie. Elles sont l'âme même de la nation; mais l'éducation de cette âme fut contraire à son génie. Son histoire a contredit sa nature, et son inclination primitive s'est heurtée contre tous les grands événemens qu'elle a faits ou qu'elle a subis. Le hasard d'une invasion victorieuse et d'une aristocratie imposée, en fondant l'exercice de la liberté politique, a imprimé dans le caractère des habitudes de lutte et d'orgueil. Le hasard d'une position insulaire, la nécessité du commerce, la possession abondante des matériaux premiers de l'industrie ont développé les facultés pratiques et l'esprit positif. Le hasard d'une ancienne hostilité contre Rome et de ressentimens anciens contre une église oppressive a fait naître une religion orgueilleuse et raisonneuse qui remplace la soumission par l'indépendance, la théologie poétique par la morale pratique, et la foi par la discussion. La politique, les affaires et la religion, comme trois puissantes machines, ont formé, par-dessus l'homme ancien, un homme nouveau. La dignité raide, l'empire sur soi, le besoin de commander, la dureté dans le commandement, la morale stricte sans ménagemens ni pitié, le goût des chiffres et du raisonnement sec, l'aversion pour les faits qui ne sont pas palpables et pour les idées qui ne sont pas utiles, l'ignorance du monde invisible, le mépris des faiblesses et des tendresses du cœur, telles sont les dispositions que le courant des faits et l'ascendant des institutions tendent à établir dans les âmes; mais la poésie et la vie de famille anglaise prouvent qu'ils n'y réussissent qu'à demi. L'antique sensibilité, opprimée et pervertie, vit et s'agite encore. Le poète subsiste sous le puritain, sous le commerçant, sous l'homme d'état. L'homme social n'a pas détruit l'homme naturel. Cette enveloppe glacée, cette morgue insociable, cette attitude rigide, couvrent ordinairement un être bon et tendre. C'est le masque anglais d'une tête allemande, et lorsqu'un écrivain de talent, qui est souvent un écrivain de génie, vient toucher la sensibilité froissée ou ensevelie sous l'éducation et sous les institutions nationales, il remue l'homme dans son fond le plus intime, et devient le maître de tous les cœurs.

H. TAINE.

LES

CHRÉTIENS D'ORIENT

La paix heureusement imminente impose aux grandes nations de l'Europe le soin de fixer et de protéger l'existence civile des populations chrétiennes de l'empire turc. A nos yeux, les questions de justice sociale et d'humanité ne sont jamais des lieux communs; mais de plus, grâce aux succès militaires de l'Occident et à la sagesse de toutes les cours, ce sont aujourd'hui des affaires à régler par stipulations précises et des droits à garantir longuement par une tutelle éclairée. Les *immunités* promises aux *rayas* de la Porte ne sont pas moins importantes que la libre navigation du Danube pour la durée de la paix et le repos ultérieur de l'empire ottoman. Il y a là d'ailleurs l'épreuve à faire des forces de la civilisation, pour contrepeser les préjugés de race et de culte, et rapprocher la Turquie du droit public européen. Sous ce rapport, la philanthropie chrétienne sera de la politique.

Le nom de la Grèce, si populaire durant les deux monarchies constitutionnelles de la France, a paru naguère presque défavorable et suspect. Cette renaissance morale et guerrière d'un peuple, cette leçon d'héroïsme qui, de 1824 à 1830, fit battre tant de cœurs, provoqua tant de dons publics, d'œuvres charitables, de nobles sacrifices, semblait désormais rangée parmi les vieilleries du régime parlementaire.

Qui se souvient aujourd'hui de Botzaris, de Canaris, des matelots d'Hydra et des milices de la Morée? On a même oublié ces affreux massacres et ces ventes de populations chrétiennes, qui soulevaient tant d'indignation et de pitié dans l'Europe. Ces impressions si vraies de nos pères ou de nous-mêmes ne paraissent plus à des personnes graves que déclamations et fausse politique. On est revenu de tout cela, et, à part même le grand intérêt d'arrêter au loin, par une agression efficacement préventive, les envahissemens du Nord, on déclarait tout récemment que la sympathie européenne pour les Grecs de la Morée et des îles en 1825 fut un préjugé, l'intervention en leur faveur une faute diplomatique, leur émancipation une erreur appuyée par des poètes.

C'est là, il faut l'avouer, un revirement de croyance singulier en lui-même, et surtout dans un des interprètes qui le proclament. De ce qu'une nation, de ce qu'une génération aurait changé de principe ou de langage sur ses propres affaires et sur ce qui lui convient à soi-même, s'ensuit-il que nécessairement à ses yeux la vérité doive changer même dans le passé, que les faits ne soient plus pour elle ce qu'ils avaient été, et qu'elle soit contrainte désormais de blâmer ce qu'elle ne sent plus?

Un illustre écrivain, dont les vers ne mourront pas, nous donne à cet égard un exemple contre lequel je crois juste de protester, au nom même de l'admiration qui s'attache à son talent. « Il fut un temps, nous dit dédaigneusement M. de Lamartine dans la préface de son *Histoire de Turquie* (1), où deux poètes, Châteaubriand en France et Byron en Angleterre, prêchèrent contre les Ottomans, au nom des dieux de la fable, une de ces croisades d'opinion qu'on avait prêchées autrefois en Europe au nom du Dieu de l'Évangile. Les publicistes créent les opinions; les poètes créent l'enthousiasme. L'enthousiasme poétique émancipa, malgré les hommes d'état, la Grèce. » Puis ailleurs : « L'Europe fit alors la faute du démembrement de la Grèce. »

Ajoutons que l'illustre écrivain, en jetant cet anathème sur les illusions impolitiques de 1825, se comprend lui-même, avec toute humilité, dans l'erreur qu'il réprimande. « Nous-même (2), dit-il, jeune alors et inexpérimenté des choses orientales, ne connaissant ni les lois ni les hommes, nous fûmes injuste envers les Ottomans par admiration pour le courage des Grecs. Nous nous trompâmes avec le monde. »

(1) *Histoire de la Turquie,* par M. de Lamartine, t. Ier, p. 4.
(2) *Ibid.*, p. 6.

M. de Lamartine est-il bien sûr aujourd'hui qu'il se trompait alors? et cette ancienne unanimité qu'il rappelle ne devrait-elle pas au contraire lui donnner quelque doute sur sa dissidence actuelle? L'opinion de la jeunesse n'est pas toujours erronée, comme il semble le croire : elle est souvent juste et vraie, précisément parce qu'elle est généreuse. Et puis ce n'étaient pas seulement les jeunes gens et deux poètes, comme on le dit aujourd'hui, qui prenaient un intérêt sérieux à la cause des Grecs; c'était la France constitutionnelle, la France libérale et éclairée; c'étaient, dans toutes les opinions, des hommes considérables à plus d'un titre, et quelques-uns même distingués par une grande expérience des choses de l'Orient (1).

Certes, lorsque le général Sébastiani, esprit si politique et opposant si modéré, l'ambassadeur de l'empire français à Constantinople en 1807, acceptait en 1822 la présidence à Paris d'un comité philhellène, et recherchait, accueillait les officiers français et étrangers qui s'enrôlaient pour la Grèce, il s'agissait d'autre chose à ses yeux que d'une croisade mythologique. Lorsque ailleurs un nom cher à M. de Lamartine, M. Lainé, prononçait un si noble discours de tribune contre le sanglant esclavage et la *traite* impunie des prisonniers chrétiens de la Grèce, il y avait là mieux que des phrases poétiques; c'était, dans une bouche autorisée, la réclamation du droit public et de l'humanité. Lorsque depuis M. Eynard, le généreux citoyen de Genève, jusqu'à MM. Casimir Périer, Benjamin et François Delessert, et Ternaux, des banquiers renommés, de riches industriels se mettaient à la tête des dons et des avances pour contribuer à une guerre si aventureuse, il fallait que cette guerre parût bien nécessaire ou bien juste.

Les deux poètes désignés par M. de Lamartine, et que ce titre n'aurait pas dû, ce semble, décréditer à ses yeux, ne firent eux-mêmes que s'associer à la voix publique, dont ils accrurent le retentissement, mais qu'ils ne créaient pas. M. de Châteaubriand, retenu d'abord par des réserves de conduite personnelle, n'entra lui-même qu'assez tard dans ce mouvement, qu'il approuvait. Quant à Byron, il est vrai, son influence fut grande alors; il paya noblement d'exemple : il fit plus que des exhortations et des vers en faveur des Grecs; il jeta sa fortune et sa vie dans cette guerre, et nous nous souvenons

(1) Parmi les témoignages du généreux mouvement d'opinion auquel il est fait allusion ici, on ne saurait oublier l'ouvrage même de M. Villemain auquel ces pages sont destinées, *Lascaris* et l'*Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane*, dont la septième édition va paraître. Les considérations présentes sur les chrétiens d'Orient ont leur place marquée à côté de ces écrits, où les mêmes convictions s'exprimaient avec la même éloquence, et que le succès a depuis longtemps consacrés.

encore du tressaillement d'admiration qui, de tous les points de l'Europe, suivait les vicissitudes du siége de Missolonghi, où s'ensevelit si jeune le grand poète anglais.

Mais tout cela était beau et vivement ressenti, parce que cela répondait au cri de la conscience publique et à la pitié, ce devoir naturel de l'homme. Tout cela était beau, non point parce que deux poètes l'avaient dit ou le répétaient, mais parce que les Turcs d'alors avaient horriblement abusé de la conquête et de l'oppression. M. de Lamartine oublie-t-il l'effroyable massacre de Scio (1), la vente de quarante mille chrétiens esclaves, et avant cela l'égorgement du patriarche et d'une partie du clergé grec? Jamais soulèvement n'avait été plus juste dans le monde que l'insurrection de la Morée. Jamais répression n'avait été plus atroce que celle qui fut exercée par les Turcs. Il n'était pas permis à l'Europe de voir de sang-froid s'achever cet holocauste humain. Les hommes d'état furent aussi patiens et aussi lents qu'on pouvait le souhaiter. Au fond, la politique n'intervint pour préserver une partie de la Grèce que lorsqu'il était impossible de faire autrement. Un ministre anglais qualifia même de *malencontreux* le combat de Navarin. Malencontreux si vous voulez; mais malgré la jalousie qu'inspirait dès-lors à quelques spéculateurs de la Cité de Londres l'activité naissante du petit commerce grec, il avait bien fallu couvrir contre une nouvelle invasion de barbares la Morée déjà tant de fois dévastée, et la bataille de Navarin s'en est suivie.

Que maintenant cette protection de l'Europe ait sauvé un ou deux millions de Grecs, qu'elle ait forcé la Turquie elle-même à corriger un peu la barbarie de ses traditions de conquêtes, à tenter quelques réformes utiles, à ne plus faire du massacre un moyen ordinaire de gouvernement, est-ce là une erreur fâcheuse? est-ce un motif de reprocher à l'Europe, comme un acte inique et fatal, le démembrement de la Grèce? A quelque point de vue que vous considériez aujourd'hui les choses, n'est-il pas visible que l'empire ottoman ne perdit alors que ce qu'il ne pouvait garder? Que ne lui faites-vous aussi amende honorable pour le démembrement de l'Algérie, de cette proie qui lui fut arrachée sous une nécessité bien moins pressante, car il s'agissait là non de chrétiens qu'un joug usé ne retenait plus et qu'il aurait fallu tuer tous, pour pacifier le pays, au profit des Turcs : il s'agissait de sujets mahométans identiques à leurs maîtres. Toutefois le temps de la rupture était venu, et, tandis que la France l'accom-

(1) Voir les récits exacts et animés de Spiridion Tricoupi, l'envoyé actuel du royaume de Grèce à Londres.

plissait hardiment, l'Europe politique dut la souffrir, et elle n'en a pas encore vu toutes les conséquences.

Soyons donc, au milieu de nos vicissitudes sociales, moins empressés à blâmer, je ne dirai pas la sagesse de nos pères, mais les premiers et parfois les bons mouvemens de notre jeunesse, ou même de notre âge viril.

Au fond, l'émancipation de la Grèce, avec les *souscriptions* et les flottes de la France, tenait au même mouvement d'opinion qui voulait pour nous-mêmes des institutions représentatives, des lois équitables, et qui préparait de ses vœux l'indépendance de la Belgique et la liberté constitutionnelle du Piémont. C'était le même esprit de réforme et de progrès social. Il s'y joignait seulement chez les Grecs un élan désespéré de courage, et au dehors un zèle d'humanité plus sincère qu'on ne l'a pratiqué dans d'autres temps. Ce n'était pas, en effet, une simple amélioration légale, une réforme politique qui était en jeu, mais la vie de quelques centaines de milliers d'êtres humains, sur lesquels s'acharnait une rage stupidement destructive. Il fallait livrer à l'anéantissement la race grecque d'Europe, ou intervenir, comme on l'a fait. C'est en cela que le dévouement de Byron et d'autres courageux étrangers fut une grande et bonne action; c'est en cela que le général Fabvier, ce sauveur de la citadelle d'Athènes, donna le plus admirable exemple et mérita la reconnaissance que la nation grecque (1) paie aujourd'hui dignement à sa mémoire et à sa noble veuve; c'est en cela que l'expédition conduite par le général Maison et la campagne maritime de l'amiral de Rigny furent deux actes qui honoreront à jamais la France.

Quand même du contre-coup de ces actes libérateurs il aurait dû sortir, dans un temps plus ou moins obscur et lointain, quelque chance pour une ambition ennemie de l'Orient, et avec raison suspecte à l'Occident, alors même nous dirions que ces actes étaient bons et légitimes, sauf à en surveiller les suites; mais l'objection même ne se présentait pas. Au point où l'irritation des deux races était arrivée, avec la sanguinaire stupidité du gouvernement turc de 1825, la Porte ne pouvait plus posséder l'Attique et la Morée : elle pouvait faire deux déserts de plus, dans un empire confus et délabré. Le retranchement de territoire qui lui fut infligé, et bientôt après la perte de l'Algérie, devinrent plutôt un avertissement utile à ce qui restait de force vitale à la domination turque. C'est depuis lors, en effet, que cet empire intrus dans l'Europe, qui n'en avait pas pris les mœurs, qui ne s'était assimilé aucune portion de

(1) *Moniteur grec* des 4 et 11 décembre 1855.

ses sujets chrétiens, qui ne s'était point accru par eux, et dont le sang s'est appauvri sur le sol même de sa conquête, a cependant tenté quelques réformes dans sa décadence, et tout à la fois adouci sa cruauté et fortifié son état militaire.

Nous savons quel jugement des hommes habiles ont porté sur ce qu'il y a d'irréformable dans l'établissement turc en Europe, sur la masse inhérente de barbarie dont il avait besoin, et le danger pour lui de perdre un tel ressort sans le remplacer. Nous ne voulons toutefois contester théoriquement aucune espérance. Soit bienvenu tout effort de civilisation qui pourra transformer l'empire turc et le faire durer dans ses limites, encore si vastes! Telle n'était pas l'utopie de M. de Lamartine, il y a quinze ans, malgré la tentative déjà commencée : il n'avait pas alors la patience d'attendre cette conversion sociale, sans exemple dans l'histoire, et d'un succès toujours douteux; il regardait la race turque, jetée sur l'Europe au xve siècle, comme ayant achevé son temps, et il proposait la répartition amiable du territoire qu'elle ne pouvait plus régir. « Il n'y a plus de Turquie, disait-il à la tribune de la chambre des députés (1); il n'y a plus d'empire ottoman que dans les fictions diplomatiques. »

Puis, après nous avoir en quelque sorte rassurés sur les desseins attribués à la Russie, ou plutôt sur le succès même de ses desseins qu'il voyait déjà réalisés à force d'être irrésistibles, il ajoutait plein de confiance et d'ambition pour l'Europe : « Si la Russie opère avec vous son débordement sur l'Asie, ce fait serait le plus heureux pour l'humanité et pour vous qui pût s'accomplir dans le monde. L'empire ottoman une fois disloqué, les nombreuses nationalités européennes et asiatiques qu'il étouffe sous son poids inerte reprendraient à l'instant même la vie et l'activité. Vous auriez avant vingt ans des millions d'hommes de plus sur tous les rivages de la Méditerranée, et la Méditerranée deviendrait le lac français et le grand chemin des deux mondes. Voilà ce que la Providence met dans vos mains si vous savez voir et comprendre. Et vous sacrifieriez tout cela à la jalouse inquiétude de l'Angleterre! » M. de Lamartine, saluant alors cette ruine imminente de la Turquie, sans s'inquiéter de la part que le tsar prendrait en Asie, faisait entrevoir de beaux héritages à recueillir immédiatement pour les puissances de l'Occident, auxquelles il proposait de faire entre elles ce que Napoléon à Erfurt avait projeté pour lui-même et pour Alexandre.

En 1808, on le sait, et la Porte ne l'ignora pas en 1812, le tracé même du partage à deux avait été marqué sur la carte. Le plan de

(1) *Moniteur* du 1er juillet 1839.

M. de Lamartine n'était pas géographiquement moins positif et moins net; mais, indiqué à la tribune française en 1839, il parut sujet à de grandes difficultés de droit public et d'exécution, et dans les réponses qui furent opposées à l'illustre orateur, on allégua même ce qu'il oubliait alors et ce qu'il exalte aujourd'hui, l'effort des Turcs pour durer, le succès commencé de leur réforme militaire, leur opiniâtre résistance derrière les remparts de Varna et de Schumla, postes où ils se maintenaient plus fortement qu'ils n'ont défendu cette année la ville de Kars et l'entrée de l'Asie-Mineure.

Tout a changé depuis lors, et M. de Lamartine regarde aujourd'hui comme sacré, comme tutélaire dans la main des Turcs, pour le salut de l'Europe civilisée, le territoire dont en 1839 il faisait si bon marché. Il s'indigne aujourd'hui des pertes que ce territoire a subies depuis trente ans, c'est-à-dire des reprises qu'a exercées la civilisation et l'humanité, et, pour tout dire, des restitutions partielles que, dans la Méditerranée et sur ses bords, la barbarie vaincue a faites à l'Europe chrétienne, depuis Corfou et Zante jusqu'au royaume de Grèce et à l'empire français d'Afrique.

Tout cela, en effet, représente pour nous autant de provinces démembrées de l'empire ottoman. Que maintenant la main qui a coupé les branches conserve la tige; que le gouvernement turc d'Europe, éclairé de vos conseils, protégé de vos flottes et de vos armées, soit un point d'arrêt contre une autre puissance aussi despotique et plus conquérante; que vous n'ayez pas permis de prendre Constantinople, cette incomparable station de commerce et de guerre, qu'on ne peut laisser volontiers qu'aux mains de ceux qui sont incapables de s'en servir, cela se conçoit très bien et doit avoir faveur à Londres, à Paris, et, si vous le voulez, dans tout l'Occident. Le moyen est bon et le but glorieux; mais le moyen et le but ne peuvent changer, dans l'avenir, une invincible réalité. La défense vivement prise de l'empire ottoman, ses finances aidées, ses côtes et ses frontières défendues, son plus dangereux ennemi repoussé, tout cela est un énergique expédient contre la Russie : ce n'est pas le rétablissement définitif de l'empire ottoman et le nouveau bail de sa durée. Les causes de dissolution qui travaillaient cet empire iront s'étendant et se diversifiant. Plus régulier, plus modéré au sommet et dans les premiers rangs, il n'est pas moins désordonné et caduc dans ses autres parties.

Qu'on suive les récits des voyageurs (1), les notes des diplomates

(1) Voir l'ouvrage de Hamilton (*Asia minor*, etc.), le discours de lord Redcliffe, la lettre de M. Saunders, consul anglais à Prevesa.

et ce qu'il y a de faits connus sur la Turquie d'Europe et d'Asie depuis trente ans et jusque dans la crise présente; le délabrement de l'empire, l'épuisement de la race conquérante et la difficulté pour elle de reprendre à une vie nouvelle se sentent et se montrent partout. Ce n'est pas seulement la barbarie qui a cessé, c'est la force.

Des documens incontestables, des lettres, des interventions de consuls européens dénoncent et tâchent de réprimer la férocité des milices mahométanes. Le sort de la population chrétienne est, dans les provinces et dans l'Asie-Mineure, aussi intolérable que jamais; les maîtres sont plus odieux et plus faibles, les campagnes plus appauvries, la terre plus en friche et plus insalubre.

Il ne suffit donc pas seulement de sauver l'empire turc par le dehors; il faudrait le régénérer à l'intérieur. S'il est un élément nécessaire à cette œuvre, une force qui puisse étayer le colosse chancelant, c'est la race chrétienne, première habitante du sol, qu'elle couvre sans le posséder, et où elle s'est accrue en dépit de ses souffrances. En majorité dans la Turquie d'Europe et l'Asie-Mineure, elle est aujourd'hui pour le sultan ce qu'aux mêmes lieux les chrétiens, à la fin du IIIe siècle, étaient pour les césars de Rome, de Nicomédie et bientôt de Byzance, un secours indispensable ou un poison mortel. Seulement, sous la conquête romaine unissant tous les peuples, entre les césars antérieurs à Constantin et les chrétiens de Grèce et d'Asie, il n'y avait que l'antipathie du culte; mais entre la domination turque et les chrétiens albanais, arméniens et grecs, il y a la double antipathie du culte et de la race, demeurée d'autant plus distincte qu'elle était plus opprimée. Dans l'ancien monde, l'obstacle disparut par la conversion des césars à la foi religieuse du plus grand nombre de leurs sujets. Dans le monde actuel, l'obstacle pourra-t-il cesser par une autre voie, par un simple progrès de civilisation, qui rendra le mahométisme inoffensif et favorable pour ses sujets chrétiens, et le christianisme tolérant et docile pour ses maîtres mahométans? Le problème est compliqué sans doute, mais il est invinciblement posé désormais. Quand l'Europe occidentale intervient sur le Bosphore et prend à sa garde les côtes et les villes de Turquie, quel que soit le motif de ce protectorat, l'émancipation locale des chrétiens doit en être la suite.

Par là même il était naturel que, dans les conditions de paix proposées, outre les restrictions maritimes, les cessions territoriales et autres précautions prises contre l'ambition de la Russie, on s'occupât d'améliorer, sous la garantie des autres puissances, l'état des peuples chrétiens compris dans l'empire turc. *Immunités, droits re-*

ligieux et politiques à réserver pour ces peuples, nous lisons partout ce *dispositif* accepté maintenant. C'est un point d'honneur pour l'Occident : c'est l'effet inévitable de la présence de ses drapeaux en Orient et de la station prolongée de ses troupes dans les villes musulmanes. Il n'importe pas de savoir précisément si le sultan pourra établir entre tous ses sujets l'égalité des charges et des droits sous toutes les formes, depuis l'impôt jusqu'à la milice. Il est sans doute malaisé de se figurer le souverain de Stamboul et des deux rives du Bosphore s'entourant un jour de troupes formées en majorité de chrétiens indigènes; mais enfin, sous la haute tutelle de l'Europe occidentale, c'est à ce terme qu'on doit aboutir. Pour ôter sans retour à la Russie ces millions d'auxiliaires secrets qu'on lui suppose dans les provinces de l'empire turc, il suffit de leur montrer clairement que ce n'est pas le schisme grec, mais le christianisme en général qui les protége et leur est ami : il suffit qu'ils sachent que la libération de leur culte ne leur viendra pas d'un changement d'oppresseurs et d'une nouvelle conquête plus habile que celle qui commence à s'user pour eux, mais qu'ils doivent attendre cette libération paisible et complète de l'action préservatrice des puissances mêmes qui protégent la durée nominale de l'empire turc.

Dans cette vue, qu'il serait dangereux de rendre illusoire, loin de blâmer et de rétracter à demi, comme l'entend M. de Lamartine, l'émancipation déjà réalisée d'une portion du peuple grec, il faut, sous une autre forme, étendre et consolider le même fait. Veuillez-le, ne le veuillez pas; au génie chrétien, aux arts, à la charité, à la foi comme à la science des communions chrétiennes appartient la régénération de l'Orient (1). Sauvez les germes précieux qui la préparent; joignez-y l'influence de vos bienfaits, de vos exemples; ne voyez pas dans les chrétiens de Grèce et d'Asie des co-religionnaires du tsar, mais des frères de l'Europe civilisée que vous pouvez élever jusqu'à vous en leur tendant la main. La première condition pour cela, c'est de leur montrer estime et bon vouloir là où ils sont déjà constitués en état faible, mais indépendant. La France ne peut oublier finalement ce qu'elle a fait pour le royaume de Grèce. Et n'est-il pas d'une bonne politique pour elle d'affermir et d'achever son œuvre en protégeant et en favorisant les Grecs là où ils demeurent sujets d'une domination étrangère longtemps implacable pour eux, et qui ne peut plus vivre maintenant que par l'alliance des peuples civilisés et la protection de la croix qu'elle insultait jadis?

Ce système de justice et de bienveillance, cette solidarité chré-

(1) On a lu à cet égard de remarquables considérations de M. Saint-Marc Girardin.

tienne, au milieu même du secours militaire donné politiquement à la domination turque, pourra seule, en s'appuyant sur les deux grands ressorts des choses humaines, le temps et l'imprévu, résoudre le problème difficile de l'Orient contigu à l'Europe. Ainsi nous verrons s'ouvrir de nouvelles sources d'industrie et de bien-être dans ces contrées si florissantes il y a dix-huit siècles, et trop voisines des nations modernes pour rester plus longtemps stériles et malheureuses. Ce que la Grèce avait fait pour l'Ionie, ce que Rome conserva dans la Grèce asiatique, ces ports de commerce si fréquentés, ces villes magnifiques, ces cultures abondantes et diverses, dont une part affluait dans l'Occident, tout cela ne doit-il pas renaître, si quelque sécurité était rendue à ces beaux climats, et si le génie des arts venait les raviver?

Un nouveau monde est à nos portes; il n'est point à découvrir; il est à féconder par la paix intérieure et le travail. Que la volonté de l'Occident fasse ce qu'elle promet, qu'il y ait pour les populations chrétiennes de l'Asie-Mineure sûreté de la propriété et de la vie, une première transformation commencera. Du golfe de Clazomène aux ruines antiques d'Éphèse, des ruines récentes d'Aïvali aux plaines de Broussa, couronnées par le mont Olympe, quelles colonies indigènes pourraient se rétablir, quelles terres heureuses se renouveler sous la main de l'Europe! Ce qui, par exception, s'était élevé sur le territoire d'Aïvali, et fut emporté par une rafale de barbarie, cette cité de vingt-cinq mille âmes, industrieuse, lettrée, *européenne* en Asie, cette Cydonie, détruite il y a trente ans, pourrait reparaître et impunément prospérer dans plus d'un canton arménien ou grec, et l'Occident aurait fait, non pas seulement une guerre politique, sanglante avec gloire, mais une guerre d'humanité, une conquête de civilisation et de richesse au profit du monde.

VILLEMAIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1856.

L'atmosphère politique de l'Europe s'est éclairée tout à coup d'un rayon inattendu, un rayon de paix et de concorde. La Russie a souscrit simplement, sans conditions et sans réserves, aux propositions que l'Autriche s'est chargée récemment de lui communiquer. Si ce n'est point absolument encore la paix, c'est du moins, on n'en peut disconvenir, le pas le plus sérieux, le plus décisif qui ait été fait vers la fin de la guerre depuis que la crise actuelle a pris naissance. Une circonstance a servi peut-être à accroître l'effet de la décision du cabinet de Saint-Pétersbourg : cette décision est venue à un moment où on désespérait presque d'un dénoûment pacifique, où on commençait à craindre que la Russie ne cherchât à éluder encore par quelque réponse évasive la netteté des propositions autrichiennes. On touchait déjà au terme que le cabinet de Vienne avait assigné pour prendre lui-même une résolution en cas de refus. En même temps les armemens formidables pour une campagne nouvelle, si elle devenait nécessaire, se poursuivaient de toutes parts avec un redoublement d'activité. Un conseil de guerre siégeait et délibérait à Paris. La continuation des hostilités semblait être dans toutes les prévisions, comme elle paraissait ressortir de tous les symptômes. C'est à cet instant que la Russie a jeté dans la balance le poids de son acceptation entière et absolue, et a ranimé toutes les espérances de paix. Une autre circonstance peut aider à mesurer la portée de la dernière décision du tsar. Par ce qu'on a nommé les contre-propositions russes, qui ont été transmises à Vienne au commencement du mois, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne déclinait point absolument les propositions autrichiennes, mais il leur faisait subir certaines modifications. Il offrait de renvoyer aux conférences la question de la rectification des frontières à l'embouchure du Danube; il indiquait quelques changemens de rédaction au sujet de la neutralisation de la Mer-Noire. Enfin il demandait, à ce qu'il paraît, qu'on écar-

tât le dernier article, par lequel les puissances belligérantes se réservent le droit de produire des conditions ultérieures, comme pouvant entraver l'œuvre de la paix en ouvrant la porte à des difficultés imprévues. Or l'Autriche, par ses engagemens, s'était mise dans l'impossibilité d'admettre des modifications quelconques. L'empereur Alexandre n'a point cru que ces divergences, qualifiées maintenant de secondaires par le journal de la chancellerie russe, valussent une rupture peut-être irréparable. Il a franchi l'intervalle qui le séparait des alliés en venant se placer sur leur terrain.

Telle est la situation aujourd'hui. Les puissances occidentales sont allées aussi loin qu'elles pouvaient aller dans la voie de la modération, en se bornant strictement à ce qu'elles ne pouvaient s'empêcher de demander sans laisser éclater une trop frappante disproportion entre les sacrifices accomplis et les résultats obtenus. D'autre part, la Russie accepte, non en principe et comme base de négociations à ouvrir, mais dans leur texte net et précis, les propositions qu'on connaît. Voilà donc les diverses puissances engagées dans la lutte mises en demeure de transformer en traité de paix des conditions auxquelles chacune d'elles a d'avance adhéré. Et comme, à défaut d'un armistice qui ne paraît point devoir être signé encore, les hostilités sont par le fait à peu près suspendues sur tous les points, il n'est point à craindre que les délibérations de la diplomatie soient à la merci de quelque incident de guerre. Ce sont là les faits qui se présentent tout d'abord comme les préludes favorables des négociations prochaines, comme les gages rassurans de la possibilité d'une conciliation. S'il reste encore plus d'une analogie entre la situation actuelle et la situation où nous étions il y a un an, il y a aussi des différences notables qu'on ne peut méconnaître. La Russie n'a point mis aujourd'hui à son acceptation les réserves derrière lesquelles elle se réfugiait l'an dernier. Sébastopol n'est plus à prendre, et la flotte russe a disparu. Les résultats de la guerre, en ce qui touche la question d'Orient, sont acquis. Ces résultats, il s'agit de les consacrer par un traité, garantie de la sécurité future de l'Europe. C'est à la bonne foi de la Russie d'achever l'œuvre qu'elle a commencée.

Comment le cabinet de Pétersbourg a-t-il été conduit à accepter au dernier instant ce qu'il a tant hésité à sanctionner d'une adhésion sans réserve? Bien des explications sont possibles sans doute. Que la politique de l'empereur Nicolas ait eu pour son empire de terribles conséquences, cela n'est point douteux, et ces conséquences mêmes ont dû montrer à son successeur ce qu'il y aurait de bien autrement profitable dans une politique qui se tournerait tout entière vers les œuvres de la paix, qui se consacrerait au développement des forces intérieures de la Russie. Cette pensée ne semble point avoir été étrangère à la dernière résolution venue de Saint-Pétersbourg. Personnellement le nouveau tsar a des projets d'améliorations; son esprit répugne aux persécutions religieuses, et il veut laisser plus de liberté aux cultes dissidens. Il nourrit même le dessein, dit-on, d'aborder enfin la question de l'affranchissement des serfs, — question brûlante qui se lie à tous les intérêts en Russie, qui ne peut être résolue qu'avec une maturité extrême et avec le temps. Il sent aussi tout ce que l'accroissement de l'industrie et du commerce peut donner de puissance à son empire, et il est disposé à fa-

voriser le progrès de tous les intérêts. Pour toutes ces œuvres, la paix est nécessaire. Ce serait donc un système de gouvernement qui triompherait, une politique nouvelle qui tendrait à se faire jour. Il est assurément très juste de tenir compte des dispositions plus conciliantes montrées par le cabinet du tsar sous l'empire d'une telle pensée. Il est cependant une circonstance qu'il ne faut point oublier, parce qu'elle est un des élémens de la situation actuelle, parce qu'elle est la force des puissances alliées, et qu'elle peut contribuer singulièrement à assurer la conclusion de la paix. Quel que soit le mérite d'une politique pacifique, la Russie ne paraît pas l'avoir compris jusqu'à une époque assez récente. La réalité est que le cabinet de Saint-Pétersbourg se refusait encore à toute concession le 28 novembre. Ce n'est que vers le 4 décembre qu'il commençait à laisser entrevoir en Allemagne des dispositions moins inflexibles.

Que s'était-il passé dans l'intervalle? On venait d'apprendre en Russie qu'un traité avait été signé entre la Suède et les puissances occidentales; on savait que l'Autriche venait de contracter de nouveaux engagemens avec la France et l'Angleterre; on voyait déjà la Scandinavie et tout au moins une portion de l'Allemagne fatalement entraînées, à un jour prochain, dans la coalition des forces européennes. C'est alors qu'a commencé sérieusement l'évolution pacifique. Le *Journal de Saint-Pétersbourg* d'ailleurs, dans un article récent, écrit avec une remarquable modération, ne dissimule guère l'impossibilité qu'il y avait pour la Russie à continuer la lutte « en présence des vœux manifestés par l'Europe entière, en face d'une coalition qui tendait à prendre de plus grandes proportions. » Sous ce rapport, on peut présumer que le traité avec la Suède surtout a exercé une influence décisive, de sorte que si les inclinations pacifiques du gouvernement russe ont fini par se faire jour, c'est, à n'en point douter, la manifestation de la volonté européenne qui leur a fourni l'occasion de se dessiner, comme ce sont les armes de la France et de l'Angleterre qui ont préparé les conditions de la paix. La résolution de traiter une fois prise, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne paraît pas s'être montré le moins désireux d'en finir promptement; il est d'autant plus empressé que, comme tous les gouvernemens, si nous ne nous trompons, il a ses luttes intérieures en dépit de la toute-puissance du tsar. Il y a en présence le parti de la paix et celui de la guerre. Le gouvernement russe a donc ses raisons pour désirer une prompte solution, et les puissances alliées elles-mêmes ne sont pas moins intéressées à ne point laisser se prolonger une incertitude qui excite à la fois et tient en suspens toutes les passions comme tous les intérêts.

L'unique question aujourd'hui, c'est la réunion prochaine du congrès appelé à débattre et à résoudre tous ces problèmes qui ont mis les armes dans les mains de trois des plus grands peuples du monde. Ce n'est plus à Vienne que la diplomatie va délibérer cette fois : Paris est la ville universellement désignée, comme par un secret hommage à la civilisation, dont elle est l'expression, et à la puissance militaire, qu'elle retrouve toujours quand il lui est donné de la montrer. Les plénipotentiaires sont déjà indiqués. L'Angleterre serait représentée par lord Clarendon et lord Cowley, l'Autriche par M. de Buol et M. de Hübner, la Russie par le comte Orlof

et M. de Brunow, ancien ministre du tsar à Londres, la France par M. le comte Walewski et M. de Bourqueney, le Piémont par M. d'Azeglio. Les représentans de la Turquie ne peuvent être encore connus. En attendant la réunion de ce congrès, le plus considérable qui ait été tenu depuis 1815, il paraît devoir être signé à Vienne un simple protocole constatant l'adhésion des diverses puissances, ce qui s'explique peut-être par la nécessité où sont les alliés de déterminer d'un commun accord les conditions particulières qu'ils ont à produire, afin que, les préliminaires de paix une fois signés, rien ne puisse plus entraver l'œuvre de la conciliation générale. Le congrès lui-même, du reste, se réunira à Paris avant la fin de février. Mais ici s'élève une double question : dans quelle mesure le Piémont doit-il participer à l'œuvre du congrès? La Prusse, d'un autre côté, sera-t-elle appelée à figurer dans les négociations ? En ce qui touche le Piémont, on a dit que les plénipotentiaires sardes signeraient le traité de paix sans avoir voix délibérative dans les négociations, ou du moins en ne prenant part qu'à celles qui toucheraient les intérêts de leur pays. Ce serait là une combinaison qu'il semblerait difficile de s'expliquer. Lorsque le Piémont a résolûment adhéré à l'alliance occidentale, à quoi dévouait-il ses soldats et ses ressources, si ce n'est à une cause d'intérêt général dont le caractère était justement de n'affecter les intérêts spéciaux d'aucun peuple, en affectant ceux de tous les peuples? Le Piémont n'a point manifestement d'intérêts spéciaux dans la question d'Orient, il n'a d'autre intérêt que celui de la sécurité commune, et s'il a combattu pour cette sécurité, pourquoi ne participerait-il pas à toutes les négociations qui doivent l'affermir? Si on objectait que le Piémont n'a point été jusqu'ici ce qu'on nomme une grande puissance, ne pourrait-on pas dire, en dehors de ces classifications un peu arbitraires, qui sont un legs du congrès de Vienne, que ceux-là seuls sont des pays sérieux et méritent d'être comptés, qui savent au besoin entrer avec une énergique décision dans une grande affaire?

Une question plus grave est celle de savoir si la Prusse interviendra décidément dans les négociations. Jusqu'ici, rien ne semble plus douteux. Et par le fait, à quel titre la Prusse figurerait-elle dans les délibérations diplomatiques qui vont s'ouvrir? Pour signer la paix, il semble que la première condition soit d'avoir fait la guerre ou du moins d'avoir accepté une position et des engagemens tels que la guerre ait pu en résulter. La Prusse pour sa part peut invoquer sans doute ce titre de grande puissance dont nous parlions : elle l'a porté depuis quarante ans, elle a coopéré à toutes les œuvres les plus importantes de la diplomatie; mais si ce titre confère des droits, il impose aussi des devoirs que le cabinet de Berlin est malheureusement très loin d'avoir compris dans toute leur rigueur et dans toute leur étendue. Est-ce comme signataire des protocoles de Vienne que la Prusse peut revendiquer le droit de figurer au prochain congrès? Le cabinet du roi Frédéric-Guillaume a donné, il est vrai, la sanction de sa signature à ces premiers actes par lesquels les quatre puissances s'engageaient à délibérer en commun sur les conditions de la paix et à n'accepter aucun arrangement particulier avec la Russie. Seulement, ces actes ayant eu des conséquences successives auxquelles la Prusse n'a point adhéré, cette puissance

ne peut être évidemment très fondée à revendiquer au dernier instant les avantages d'une situation dont elle a elle-même d'avance décliné toutes les obligations. Est-ce enfin parce que la Prusse a signé le traité du 13 juillet 1841 qu'elle doit avoir nécessairement sa place dans les négociations? C'est justement au nom de ce traité qu'on l'a incessamment et inutilement sollicitée d'agir. Tout ce qu'elle peut demander aujourd'hui, c'est que le traité nouveau n'affaiblisse pas les garanties que le traité ancien dans son esprit assurait à l'intégrité de l'empire ottoman.

Nous ne méconnaissons pas ce qu'il peut y avoir d'irrégulier dans un arrangement général conclu en dehors de la participation de la Prusse : ce n'est point là cependant un fait nouveau. En 1840 aussi, il y eut un traité considérable conclu par quatre puissances en dehors de la France; cette situation dura une année. Il y a seulement une différence : c'est que la France avait alors une politique qui n'est point ici à juger, tandis que la Prusse n'a point eu de politique, et elle recueille aujourd'hui le fruit de son inaction. Dans tous les cas, si la Prusse est appelée à figurer au futur congrès, ce ne sera point vraisemblablement sans avoir pris la position de l'Autriche, c'est-à-dire sans avoir accepté l'obligation éventuelle d'une action collective, si par malheur tous les efforts en faveur de la paix venaient encore à échouer. C'est certes le moins qu'on puisse exiger en compensation du droit d'avoir une opinion dans les grandes affaires qui vont se débattre. Le cabinet de Berlin s'efforce, dit-on, depuis quelque temps de persuader qu'il a puissamment agi à Pétersbourg pour faire prévaloir des idées de conciliation. Cela se peut, mais alors on pourrait lui demander si c'est par intérêt pour la cause occidentale, ou pour ne point voir s'élever des questions qui l'auraient placé lui-même dans la plus singulière et la plus fausse des situations.

Quoi qu'il en soit de l'accession de la Prusse, la vraie, la grande et unique question est aujourd'hui entre les puissances alliées d'une part et la Russie de l'autre. Tous les cabinets, il faut le croire, entreront dans les négociations avec une même pensée, celle de faire prévaloir la paix et de l'asseoir sur de larges et durables fondemens. Sans qu'il y ait à se méprendre sur les divers mobiles qui ont pu diriger la Russie dans ces dernières circonstances, rien n'autorise à suspecter la bonne foi avec laquelle elle a accepté les propositions autrichiennes. Qu'elle cède à la nécessité, cela ne saurait être mis en doute; mais il suffit qu'elle cède à cette nécessité avec la conviction qu'elle fait une chose utile à tous et à elle-même, — qu'elle se précipiterait vers de nouveaux désastres en continuant la lutte. Certes la bonne foi de la France peut encore moins être contestée. De toutes les puissances, la France est peut-être celle qui a montré les sentimens les plus concilians sans décliner les devoirs de sa politique ni les obligations d'une lutte gigantesque, et ce n'est point avec des sentimens différens qu'elle peut entrer dans les négociations. En est-il autrement de l'Angleterre? On a pu supposer un moment, d'après le langage de la presse de Londres, que le peuple anglais ne voyait pas avec la même faveur l'adhésion de la Russie aux propositions autrichiennes; mais ce langage n'a point tardé à se modifier, et dans tous les cas il ne pouvait certainement exprimer la pensée du gouver-

nement anglais, pas plus qu'il ne pouvait laisser croire à des dissentimens sérieux entre les cabinets de Londres et de Paris. La vérité est que les deux gouvernemens se sont mis complétement d'accord sur les conditions particulières qu'ils ont à produire aussi bien que sur la direction générale à imprimer à cette grande affaire. Si on avait pu conserver quelques doutes sur les dispositions réelles du gouvernement anglais, ces doutes se seraient évanouis devant le langage tenu récemment par lord Cowley à la suite d'une cérémonie où il venait de conférer au nom de la reine la décoration du Bain non-seulement aux chefs de notre armée de terre, mais encore aux chefs de notre marine, à M. le contre-amiral Penaud, qui a commandé l'escadre de la Baltique dans la dernière campagne, et à M. le contre-amiral Rigault de Genouilly, qui a commandé les batteries de la marine débarquées devant Sébastopol. Il y a une bonne raison pour que la France et l'Angleterre demeurent unies, c'est que leur alliance est nécessaire. Quelque favorables que soient tous les présages accueillis avec empressement par l'opinion publique, il ne reste pas moins d'immenses difficultés. Que la paix soit signée, nos armées vont-elles évacuer immédiatement la Turquie? Ne reste-il pas les principautés à organiser efficacement? N'y a-t-il point à poursuivre des améliorations pratiques de toute sorte dans l'état des populations chrétiennes de l'Orient, et à soutenir le gouvernement turc lui-même, qui a malheureusement plus de bonnes intentions que de pouvoir? Il y a un fait que les traités ne peuvent changer, c'est la position géographique de la Russie vis-à-vis de la Turquie, position qui fait la force de la politique des tsars. Et comme on n'a pas le secret de refaire subitement sur le sol turc un empire compacte et rajeuni capable de se défendre par lui-même, il n'y a qu'une chose qui reste la garantie de l'Europe : c'est l'alliance de la France et de l'Angleterre. Ainsi donc se présente la situation actuelle du continent. Ce qui la caractérise et la résume, c'est l'ouverture prochaine de ce congrès où chaque puissance portera la responsabilité d'une politique qui peut influer singulièrement sur les destinées de l'Europe.

L'idée de la paix, il faut le dire, a trouvé une faveur particulière en France; elle a été reçue comme on reçoit les bonnes nouvelles, surtout lorsqu'on commence à n'y plus croire. Comment s'explique cette faveur qui s'attache à l'idée de la paix? Il y a sans doute le sentiment de l'humanité satisfait de voir s'arrêter l'effusion du sang : il y a cet instinct plus doux, ou si l'on veut moins violent développé par la civilisation; il y a aussi la pensée que la paix seule permet à l'industrie, au commerce, à tous les intérêts de prendre librement leur essor. Si l'on veut juger des ressources singulières qui existent toujours en France, même sous l'empire de complications menaçantes, on n'a qu'à observer le mouvement de la richesse publique tel qu'il ressort d'un tableau des revenus indirects publié, il y a peu de jours, par le gouvernement. En deux années, le chiffre de ces revenus a augmenté de plus de 100 millions, et en défalquant ce qui est dû à la perception des nouveaux impôts établis dans la dernière session législative, l'augmentation reste encore de plus de 70 millions. Les droits d'enregistrement, les droits de timbre, le produit des tabacs, le produit des postes, se sont progressivement accrus. C'est donc dans la situation matérielle de la France un côté que le dernier rapport du ministre des finances relève avec

raison. Il reste, il est vrai, des charges de toute sorte, les charges normales et les charges extraordinaires de la guerre. D'après le rapport à l'empereur, il resterait dans les divers exercices financiers des découverts qui s'élèveraient pour 1854 à 70 millions, et pour 1855 à 50 millions. Quant aux dépenses de la guerre, elles sont couvertes, comme on sait, par les emprunts successifs qui ont été faits, et sur lesquels une somme de 500 millions resterait encore disponible. A la vérité, toujours d'après le rapport, il y a encore diverses dépenses à solder au compte de l'année 1855. Il est d'ailleurs une nécessité que reconnaît M. le ministre des finances, en constatant le développement matériel de la France : c'est celle de résister fermement aux entraînemens irréfléchis de la spéculation, de se borner aux travaux sérieux en ajournant les affaires qui n'ont pas un caractère évident d'urgence, et cette nécessité deviendra d'autant plus impérieuse au milieu des surexcitations que peut faire renaître la paix, si les espérances actuelles deviennent une réalité. Contenir les entraînemens irréfléchis et développer la force réelle, n'est-ce point toujours la même règle, qu'on l'applique au travail de l'industrie ou aux travaux de l'intelligence, les seuls qui puissent balancer l'immense essor des intérêts matériels?

La littérature de notre siècle, dans la confusion même d'une vie éprouvée, a des signes distincts qui révèlent son caractère et ses tendances. Dans ce mélange d'entraînemens et de caprices, si l'on veut, il n'est point difficile de distinguer surtout un goût propre à l'esprit contemporain : c'est le goût des résurrections véridiques, de la peinture réelle, de l'analyse curieuse et pénétrante appliquée au passé. Dans le conflit des événemens, qui sont le côté général et abstrait de l'histoire, il y a l'homme qui s'agite avec sa nature ondoyante et diverse, héroïque ou tempérée, fine ou brutale. C'est cette étude de la nature humaine dans tous les temps et dans toutes les conditions que notre siècle recherche : à travers le politique, le soldat ou l'écrivain, on aime à retrouver l'homme vrai qui fut souvent inconnu de ses contemporains eux-mêmes; on le rend à la vie pour ainsi dire à l'aide de documens patiemment recueillis. Ainsi vient de faire M. Jung dans un essai sur *Henri IV écrivain*, — essai qui n'a qu'un défaut, celui de trop ressembler à une thèse littéraire là où tant d'autres considérations s'élèvent naturellement. Le Béarnais, après la publication de ses lettres, peut se ranger dans cette tradition d'hommes de notre pays qui ont été toute leur vie des hommes d'action, et qui, en semant leur pensée au courant de leur existence ou en racontant des événemens auxquels ils avaient pris part, ont marqué de leur empreinte à un moment donné l'esprit et la langue. Ce n'est pas que le roi de Navarre soit absolument un écrivain, comme le ferait penser le titre adopté par M. Jung. Sa langue est un peu libre, sa manière d'écrire n'est pas toujours des plus correctes, même en considérant le temps; mais ses lettres portent le cachet de l'homme, et cet homme était une des plus singulières natures du XVIe siècle. On a recherché souvent les causes de la popularité de Henri IV : cette popularité tient à bien des causes, peut-être en partie aux défauts du Navarrais, et aussi surtout à cette circonstance supérieure, que ce petit prince du Béarn, d'humeur batailleuse et libre, devenu la vive et séduisante personnification de l'unité nationale, préparait en politique l'œuvre de Richelieu et de Louis XIV. Littérairement aussi il s'est trouvé que Henri IV préparait à sa

manière le grand siècle, et en vérité, sauf toutes les restrictions voulues, c'est un aïeul de Mme de Sévigné, en ce sens que l'un des premiers, comme le dit M. Jung, il a trouvé le vrai style épistolaire familier et simple, sans affectation et sans recherche. Les choses les plus sérieuses prennent sous sa plume ou sous sa dictée une forme d'une originalité spontanée et familière, et parfois l'idée, si simple qu'elle soit, s'échappe en quelque image colorée et rapide. Henri IV est un des premiers à qui puisse s'appliquer le mot si connu : « On croyait rencontrer un écrivain, on trouve un homme, » un homme qui, tout en faisant des vers pour Gabrielle, avait à conquérir son trône, à panser les plaies des guerres civiles, à faire tomber les armes des mains des protestans et des ligueurs en acheminant la France dans la voie de ses grandeurs prochaines.

Transportez-vous dans un autre temps et dans une autre sphère sociale, après que le XVIIe siècle est devenu un souvenir et que la moitié du siècle suivant est déjà écoulée. C'est une autre nature d'homme qui se révèle dans les remarquables et abondantes études de M. de Loménie sur *Beaumarchais et son Temps*. Ce n'est plus un prince intrépide et gai, couchant sur la dure, traversant les lignes ennemies pour aller voir ses maîtresses ou gouvernant avec autant de dextérité que de vigueur : c'est un homme d'une vulgaire origine se mettant de propos délibéré en lutte avec la fortune, menant de front les entreprises les plus étranges, et trouvant au bout de tout une fin obscure au sein des déceptions. C'est aussi à coup sûr un des plus rares et des plus curieux spécimens de la nature humaine et même de la nature française. Les études de M. de Loménie ont été lues ici même, et l'auteur n'a fait que les recueillir en leur donnant la forme du livre. Peu de travaux biographiques ont plus d'ampleur, plus d'exactitude et plus d'intérêt substantiel. C'est là, ainsi que le remarque justement l'auteur, une de ces copieuses esquisses comme il y en a peu en France, comme il y en a beaucoup en Angleterre, où l'analyse s'empare de la vie et des œuvres des hommes qui ont marqué. Tout ce qu'on peut dire, c'est que jusqu'à la divulgation de ces documens si longtemps oubliés, et dont M. de Loménie s'est servi avec succès, Beaumarchais était à peine connu. On ne soupçonnait qu'imparfaitement tout ce qu'il y avait dans cet homme singulier, mêlé à toutes les agitations et à toutes les affaires de la seconde moitié du siècle dernier. Beaumarchais apparaît véritablement aujourd'hui sous la forme d'un insaisissable protée ou d'un homme aux cent bras parvenant à concilier toutes les occupations. On le trouve horloger, et peu après il est lieutenant-général des chasses. Il part pour Madrid, où il va mener à bonne fin la fameuse aventure avec Clavijo, et le voici déjà en procès avec le comte de La Blache, avec les Goëzman, plaidant de tous les côtés, multipliant les mémoires, condamné, puis réhabilité. Il va en mission secrète à Vienne, auprès de Marie-Thérèse, qui le reçoit comme un aventurier, et tout aussitôt on le retrouve engagé dans les plus grandes affaires avec les États-Unis, ayant une marine, se débattant avec la naissante république, se faisant le prête-nom du gouvernement français. Et tout cela n'est que le prélude de la grande affaire de la représentation du *Mariage de Figaro*, obtenue malgré le roi. Que n'a point tenté Beaumarchais ! à quoi n'a-t-il point été mêlé ! Il négocie avec M. de Maurepas l'achat d'un dessus de cheminée pour

la reine, et il protége les aérostats, jusqu'à ce qu'enfin, au déclin de sa vie, par une bizarre ironie de la fortune, il se trouve tout à la fois agent du comité de salut public et porté sur la liste des émigrés. A travers tous les hasards d'une telle carrière individuelle, n'aperçoit-on pas la société française elle-même tout entière, les parlemens qui se dégradent, le pouvoir qui s'abaisse, tout le monde empressé à se donner les plaisirs du vice et les dehors de la vertu, la noblesse allant battre des mains à une comédie qui la livre à la dérision publique? La société et l'homme s'éclairent mutuellement. Ainsi apparaît Beaumarchais, portant le génie de l'intrigue dans les grandes affaires et presque grand dans les petites choses, se jetant sur toutes les entreprises, de quelque espèce qu'elles soient, comme sur une proie qui lui est dévolue; nature féconde d'ailleurs, bienveillante et prodigue, fertile en ressources et prompte à toutes les évolutions, mais manquant de cette dignité et de ces scrupules qui relèvent un caractère. Beaumarchais est né à l'heure la plus favorable pour lui. Un siècle plus tôt, la vie qu'il a menée était impossible; tout était alors trop ordonné. L'auteur du *Mariage de Figaro* eût-il été plus heureux dans la confusion moderne? eût-il atteint décidément à cette supériorité d'existence à laquelle il aspirait? M. de Loménie le laisse penser, non sans un peu d'ironie peut-être. Avec son habileté à manier les hommes, avec son aptitude aux affaires, avec son activité et sa persévérance, Beaumarchais aurait pu parvenir à tout, à la fortune et aux dignités. Il n'aurait pas écrit de comédies, ce qui diminue toujours un peu les hommes d'importance; il eût contenu son esprit pour ne se point faire d'ennemis. Cela fait, où se serait-il arrêté? C'est là une hypothèse. L'autre hypothèse, c'est que Beaumarchais aurait bien pu écrire à son tour des mémoires, établir des manufactures de livres et se mêler à toutes les spéculations hasardeuses. Et alors ne vaut-il pas mieux qu'il soit venu tout simplement dans un siècle où il n'a point été sans doute un homme parfait, ni même important, mais où il a été un homme amusant, spirituel et hardi, curieux à observer dans ses métamorphoses de toute nature?

Les métamorphoses sont aujourd'hui dans la politique et dans la vie des peuples, dont la destinée varie avec les lieux et les circonstances. Pays d'industrie et d'affaires, la Belgique appelle aussi de ses vœux la paix générale, dont le présage a déjà produit une baisse considérable sur le prix des grains, et dont la conclusion, en permettant la sortie des blés de la Russie, aurait sans doute pour effet de tempérer singulièrement la crise alimentaire. Cette crise, à vrai dire, est une des questions les plus graves en Belgique. Cependant il s'est manifesté depuis quelque temps dans les universités une certaine agitation qui s'est communiquée au parlement lui-même, et cette agitation a pris sa source dans un incident assez étrange. Quelques élèves de l'université de Gand avaient prêté à un professeur des doctrines qui auraient attaqué le catholicisme et même le christianisme tout entier, puisqu'elles auraient nié la divinité du Christ. A cette plainte, d'autres élèves, en plus grand nombre, ont répondu en délivrant un certificat d'orthodoxie au professeur incriminé. Le conseil académique, saisi de l'affaire, a décidé, après une enquête, que les paroles du professeur avaient été mal interprétées, mais que les élèves qui avaient cru remarquer dans ces paroles une attaque contre le christianisme avaient été de bonne foi. Le ministre de l'intérieur

enfin, appelé à prononcer en dernier ressort, s'est arrêté en présence de la décision du conseil académique et des explications données d'ailleurs par le professeur lui-même. Les choses en étaient là, lorsqu'il y a peu de jours un député a fait de cette question l'objet d'une interpellation adressée au gouvernement. Le ministre de l'intérieur, M. de Decker, tout en protestant de ses croyances catholiques et de son ferme attachement à l'église, a déclaré que, comme ministre constitutionnel, il se croyait obligé de maintenir jusqu'à un certain point les droits du libre enseignement. L'interpellation parlementaire n'a point eu d'autre suite. L'incident n'était point terminé cependant, car depuis ce moment les journaux catholiques n'ont cessé d'attaquer le ministère avec une extrême violence, et leur unanimité est telle qu'on ne peut s'empêcher de les croire en cette circonstance les organes de leur parti. S'il en est ainsi, il paraît difficile que M. de Decker se maintienne au pouvoir dans de telles conditions. Comment resterait-il au gouvernement entre les catholiques, qui l'abandonnent après l'avoir soutenu jusqu'ici, et les libéraux, dont il n'est pas le représentant? La Belgique peut donc avoir une crise ministérielle. Un dernier incident qui a eu lieu récemment à Bruxelles et qui mérite d'être mentionné, c'est la démission donnée par M. Charles de Brouckère de son mandat de représentant. M. de Brouckère paraît avoir voulu éviter de prendre couleur dans la question de la charité, qui est sur le point d'être discutée dans le parlement et qui va remettre les partis en présence. Les électeurs de Bruxelles doivent se réunir dans quelques jours pour nommer un nouveau député, et ils semblent disposés à rouvrir à M. Charles Rogier les portes du parlement, d'où les électeurs d'Anvers l'ont éliminé au dernier renouvellement de la chambre.

L'Espagne assurément a un rôle à part dans les vicissitudes publiques de notre temps. Depuis deux ans bientôt, au-delà des Pyrénées, c'est une lutte permanente entre l'esprit de désordre, se prévalant des souvenirs d'une révolution victorieuse, multipliant les efforts, mais devenant chaque jour plus impuissant, et l'esprit de conservation, qui répond visiblement à tous les instincts comme à tous les besoins du pays, qui fait même des progrès réels, mais ne peut parvenir encore à se dégager complétement. L'opposition révolutionnaire, qui se compose des progressistes avancés et du parti démocratique, use de tous les moyens pour diviser Espartero et O'Donnell, en représentant ce dernier comme le chef d'une réaction occulte et en intéressant la vanité du duc de la Victoire. Elle ne réussit pas, elle est battue au contraire dans toutes ses entreprises. Les deux généraux en qui se personnifie la situation politique de la Péninsule, les deux consuls, comme on les appelle, restent donc au pouvoir, liés par une intime solidarité, et leur union est évidemment la garantie de la tranquillité matérielle de l'Espagne. Seulement cette union, qui n'est peut-être pas elle-même sans nuages, semble toujours le fait d'une nécessité accidentelle encore plus que d'une entière communauté de vues, et il reste à savoir si la modification partielle que vient de subir le cabinet de Madrid servira à donner au gouvernement de l'Espagne plus de fermeté décisive. Dans une telle mêlée d'hommes et de choses, d'ambitions et d'intérêts, il s'est produit récemment, à peu d'intervalle, quelques incidens qui sont en quelque sorte les préliminaires de la

dernière crise ministérielle, et aussi l'expression de cette lutte singulière de tous les élémens politiques de la Péninsule.

En premier lieu, l'assemblée de Madrid a pu arriver à voter définitivement la constitution nouvelle. Il y avait un an déjà qu'elle travaillait à cette grande œuvre; mais, le dernier mot de la constitution écrit, il s'élevait tout aussitôt une question fort inattendue. Cette loi fondamentale qu'on venait de voter serait-elle immédiatement promulguée? resterait-elle au contraire indéfiniment suspendue? Dans une réunion tenue par le bureau du congrès, la commission de constitution et quelques ministres, M. Olozaga, qui n'a point été heureux en plusieurs rencontres depuis quelque temps, émettait l'avis qu'il fallait soumettre la loi fondamentale à l'acceptation de la reine, puis en suspendre la promulgation. Le calcul était fort simple : l'acceptation de la reine engageait la couronne; l'ajournement de la promulgation laissait toute liberté à l'assemblée, qui pouvait au besoin devenir une espèce de long-parlement. C'est à quoi s'opposait un des membres de la réunion, M. Rios Rosas, avec l'autorité d'un homme qui, en se montrant justement libéral, n'a cessé depuis un an de défendre la dignité et les prérogatives de la monarchie. Qu'est-il sorti de là? Le calcul de M. Olozaga a été trompé, il est vrai, mais on n'a rien fait. La constitution n'a été ni proposée à l'acceptation de la reine, ni par conséquent promulguée, et elle reste provisoirement déposée aux archives, en attendant de devenir une vérité. C'est ainsi que les progressistes espagnols entendent le gouvernement représentatif.

Un autre incident plus sérieux s'est présenté bientôt. L'un des membres du cabinet, le ministre de la justice, M. Fuente-Andrès, agissant, dit-on, sous l'inspiration de M. Olozaga, soumettait à l'improviste au conseil un projet sur un point de législation toujours fort délicat. Il ne s'agissait point, ainsi qu'on l'a cru d'abord, d'introduire le mariage civil en Espagne. La proposition de M. Fuente-Andrès était beaucoup plus modeste; elle tendait uniquement à déclarer libres de frais de dispenses les mariages entre parens, l'état s'engageant à payer à la cour de Rome une somme fixe en échange de ces droits. Le projet de M. Fuente-Andrès avait un grand inconvénient : il venait au conseil justement en l'absence du général O'Donnell, gravement malade en ce moment même; il ressemblait à une petite conspiration contre le ministre de la guerre. Il s'agissait tout simplement de compromettre le nom d'Espartero en faveur du projet, et cela fait, si O'Donnell, cédant à quelque mouvement de susceptibilité, donnait sa démission, le but était atteint : la route du pouvoir était ouverte aux progressistes. La combinaison n'était point sans habileté. Seulement elle a échoué dans le conseil même, où le projet de M. Fuente-Andrès était vigoureusement combattu par le ministre d'état, le général Zabala, qui la jugeait d'autant plus inopportune qu'elle pouvait susciter encore des difficultés nouvelles dans un moment où on a la confiance, qui paraît assez fondée, d'un prochain rapprochement avec Rome. La reine elle-même ne trouvait pas la mesure tellement urgente, qu'il y eût une résolution à prendre avant d'avoir l'avis du ministre de la guerre. Le projet de M. Fuente-Andrès, appuyé par le ministre de l'intérieur, M. Huelves, ne pouvait avoir qu'un résultat assez facile à prévoir, celui de blesser le général O'Donnell, contre lequel il était prin-

cipalement dirigé en effet, et dès-lors c'était une crise ministérielle qui se trouvait en germe dans ce conflit d'influences. La crise n'a été suspendue que par la convalescence d'O'Donnell et aussi par une scène imprévue, qui est venue jeter un jour singulier sur tout un autre côté de la situation de l'Espagne. C'est ni plus ni moins un 15 mai au petit pied qui a été tenté contre l'assemblée de Madrid le 7 janvier. Au moment où le congrès discutait une question de banques, une compagnie de la milice nationale chargée du service du palais législatif se mettait en pleine insurrection contre le congrès lui-même. Le prétexte était que l'assemblée avait récemment écarté par l'ordre du jour une pétition révolutionnaire venue de Saragosse, et les miliciens de Madrid voulaient, selon l'usage, faire respecter la volonté du peuple. C'était là le prétexte, disons-nous; la conspiration était, assure-t-on, plus vaste et préméditée de plus longue date : elle avait pour but de recommencer la révolution en livrant l'Espagne à la domination démocratique. Quelque sérieuse qu'elle ait été par l'intention, cette tentative n'a eu d'autre effet que de montrer l'impuissance des passions révolutionnaires, elle n'a même pas eu un instant de succès; elle a disparu comme une émeute de cabaret, et n'a servi qu'à révéler une fois de plus le travail incessant du parti démocratique.

Ce ridicule attentat a-t-il eu quelque influence sur la crise ministérielle? Il a pu la précipiter sans doute en créant pour le gouvernement de nouveaux devoirs, celui par exemple de déterminer la juridiction devant laquelle seraient traduits les coupables, et en amenant ainsi de nouvelles occasions de scission; mais la crise existait, on l'a vu, et elle n'attendait pour se dénouer que le rétablissement du général O'Donnell. Quant au résultat de l'attaque indirecte dirigée contre le ministre de la guerre par quelques-uns de ses collègues, il ne pouvait être douteux. Aussi, après une démission apparente donnée par le cabinet tout entier, sauf le président du conseil, les seuls ministres qui ne se soient pas sauvés du naufrage préparé par leurs efforts ont été MM. Fuente-Andrès, Huelves et Alonzo Martinez; ils ont été remplacés par MM. Arias Uria, Patricio de la Escosura et Lujan. Maintenant quel est le caractère du cabinet ainsi reconstitué? Le ministre de la justice, M. Arias Uria, est un homme de peu de signification, dont le choix n'a d'autre importance que celle d'être une réponse à la candidature persistante de M. Jose Olozaga, frère du ministre espagnol à Paris. M. Lujan est un esprit pratique et laborieux, qui a exercé déjà utilement le ministère des travaux publics qu'il reprend aujourd'hui, progressiste d'ailleurs des plus modérés. Le nouveau ministre de l'intérieur, M. Patricio de la Escosura, est évidemment le personnage le plus saillant que le dernier remaniement ministériel ait conduit au pouvoir. M. Escosura est un des hommes politiques les plus connus de l'Espagne. Il a été tout ce qu'on peut être, militaire, journaliste, écrivain dramatique ou romancier, chef politique, émigré, sous-secrétaire d'état, ministre de l'intérieur une première fois en 1847 avec M. Salamanca; il était récemment ministre plénipotentiaire à Lisbonne. Avant tout et par-dessus tout, c'est une nature ardente, impétueuse et sympathique. M. Escosura a commencé par être modéré. C'est comme modéré qu'en 1840 à Guadalajara, où il était chef politique, il luttait au risque de la vie contre l'insurrection qui amena la régence du duc de la Victoire. C'est

comme modéré encore qu'il rentrait en Espagne en 1843, après une émigration de trois ans, et qu'il devenait bientôt sous-secrétaire d'état dans le ministère de M. Gonzalès Bravo. Il est progressiste aujourd'hui. Il y a donc eu chez lui en quelques années une singulière évolution d'opinions. Au fond, M. Escosura est un homme d'esprit et de ressource qui compte après tout peut-être plus d'anciens amis parmi les modérés que de nouveaux partisans parmi les progressistes. Il a un talent d'orateur remarquable, et sous ce rapport son accession n'est point sans importance pour le cabinet qui jusqu'ici n'a eu d'autre orateur que le général O'Donnell. En outre, depuis la dernière révolution, M. Escosura s'est montré dans les grandes circonstances attaché au principe monarchique. Il était notamment, il y a un an, l'un des signataires de la proposition qui garantissait le maintien du trône et de la dynastie d'Isabelle, et à ce point de vue encore son entrée au pouvoir peut ajouter à la force du ministère.

On voit donc que par le fait le dernier remaniement a contribué a raffermir le cabinet dans la voie conservatrice plutôt qu'à l'affaiblir; mais la première condition est d'agir et d'avoir une politique nette. Déjà, assure-t-on, la fraction conservatrice du gouvernement a été obligée de céder sur une question des plus graves, celle de savoir devant quelle juridiction seraient traduits les coupables de la tentative du 7 janvier. O'Donnell inclinait pour la juridiction militaire, vu la nature de l'attentat commis par une force organisée sous les armes. Il a été décidé que les accusés seraient traduits devant les tribunaux ordinaires. Une chose est certaine, c'est que le général O'Donnell, dont la position grandit chaque jour, doit sentir la nécessité de prendre une résolution. Plus que jamais il est l'objet des attaques furieuses du parti démocratique, attaques personnelles ou attaques politiques. Le thème universellement développé par les oppositions, c'est de mettre en présence la révolution de Vicalvaro et la révolution du 18 juillet, c'est-à-dire, en un mot, O'Donnell et Espartero. Le général O'Donnell fait front jusqu'ici à ces attaques avec vigueur; mais cela ne suffit pas, et le moment approche où la situation doit nécessairement se simplifier. S'il n'en est point ainsi, l'Espagne est menacée de glisser dans une succession de crises vulgaires, flottant sans cesse entre l'anarchie et le despotisme, jusqu'à ce qu'enfin quelque circonstance plus favorable la fasse entrer dans la large voie d'une politique libérale et conservatrice.

Le président des États-Unis vient de faire une espèce de coup d'état auquel personne n'était préparé, et dont le secret avait été gardé avec une rigueur extrêmement rare en Amérique, où la politique n'a jamais de longs mystères. Il a envoyé son message au congrès sans attendre que son organisation fût complète par l'élection du président de la chambre des représentans. C'est une résolution qui ne manque pas de gravité. M. Pierce en appelle pour ainsi dire à la nation par-dessus la tête d'une assemblée qui perd le temps à ballotter des noms propres, et qui laisse en souffrance les affaires du pays. C'est donc un acte assez hostile pour la chambre des représentans, qui l'a compris et y a répondu en refusant d'ouvrir le message. De son côté, le sénat, dont la situation est régulière, a entendu sans opposition la lecture de ce document, et a aussitôt adhéré, par l'organe des principaux orateurs des différens partis qui le divisent, à la politique du gouver-

nement sur une question qu'on ne supposait pas avoir été dans ces derniers temps aussi sérieusement discutée entre les cabinets de Washington et de Londres, celle de l'interprétation du traité Clayton-Bulwer relativement à l'Amérique centrale. Quant à la question du recrutement, on ne l'a pas abordée avec la même précipitation, et on s'est donné le temps de la réflexion. Sur celle-là, en effet, le message le prend d'assez haut, puisqu'il parle de *réparation*, et il serait plus dangereux de s'engager, les susceptibilités nationales étant en jeu des deux côtés. Nous persistons d'ailleurs à penser que l'un et l'autre différend se termineront à l'amiable. Ni l'Angleterre ni les États-Unis ne veulent en venir à une rupture, encore moins à des hostilités; aucun grand mouvement national n'y pousse; aucun grand intérêt ne le commande; tout en dissuade au contraire, et dans une pareille situation la diplomatie a bien des ressources pour sauver les amours-propres. Elle trouvera une formule, un biais quelconque pour satisfaire les uns sans que cela coûte trop aux autres, et ce sera une leçon de plus dans ce cours d'histoire du droit des gens qui se fait sous nos yeux, tantôt par la plume, tantôt par l'épée.

L'interprétation du traité Clayton-Bulwer n'est pas de nature à entraîner des difficultés beaucoup plus sérieuses. Déjà le porte-voix très impérieux de l'opinion en Angleterre, le journal le *Times*, a déclaré que le protectorat plus théorique qu'effectif du prétendu royaume des Mosquitos ne valait pas le papier qu'on avait échangé avec le cabinet de Washington pour en réserver le principe, et qu'il serait sage de donner aux États-Unis la satisfaction qu'ils réclament sur un intérêt si problématique. Or, si ce n'est pas absolument toute la question, c'en est du moins la plus grande partie et la plus essentielle. Le gouvernement fédéral reconnaissant que le traité de 1850 n'a pas porté atteinte aux droits exercés par l'Angleterre à Belize, il ne resterait donc à discuter que la possession de Roatan et d'une ou deux petites îles sur la côte de Honduras, où le pavillon britannique a été planté, il faut l'avouer, sans trop de cérémonie; mais en supposant que l'Angleterre tienne beaucoup à l'y laisser, par cela même que ce sont des points bien définis et naturellement circonscrits par la mer, il n'est pas à présumer que le maintien du *statu quo*, en ce qui les concerne, puisse jamais devenir une affaire bien grave. Nous croyons donc qu'on en viendra sans trop de peine à un arrangement, et sur la question de l'Amérique centrale, et sur celle du recrutement, malgré le caractère assez menaçant des dernières nouvelles qu'on ait reçues des États-Unis, et qui annonçaient que l'administration de M. Pierce insistait sur le rappel de M. Crampton. Ni le congrès ni le pays ne suivraient le président dans une pareille voie, et il est bon de faire observer qu'au moment où le cabinet de Washington aurait pris cette attitude, il ignorait encore les chances d'une paix prochaine en Europe. Ce serait d'ailleurs l'occasion, si l'Angleterre cédait sur le traité Clayton-Bulwer, de demander aux États-Unis quelques garanties de plus pour l'indépendance et l'intégrité des républiques de l'Amérique centrale, d'où ils mettent tant de prix à éloigner l'ombre d'une influence européenne. Que Grey-Town, si malheureusement détaché du Nicaragua en 1847, pour être revendiqué en faveur du royaume des Mosquitos et pour être abandonné ensuite au hasard, retourne à l'état dont il est une dépendance naturelle; que cet état

lui-même, et tous ceux des contrées voisines que leur faiblesse expose aux invasions des flibustiers obtiennent à cet égard du cabinet de Washington les sûretés que lui seul peut donner, et qu'ils les obtiennent sous la caution régularisée de l'Europe : ce sera un résultat important acquis à la cause commune de la civilisation et de l'humanité. Les Américains du Nord cesseront alors d'être l'objet de cette inquiète surveillance qui s'attache à tous leurs mouvemens, et néanmoins ils ne perdront rien des avantages légitimes qui appartiennent à la proximité, aux rapports établis, à l'esprit d'entreprise et à la force d'expansion dont ils sont doués.

Le Brésil a cédé enfin aux réclamations qui lui étaient adressées de toutes parts contre la prolongation du séjour de ses troupes sur le territoire de l'État Oriental, et l'occupation de Montevideo a cessé vers le milieu du mois de novembre dernier. C'est maintenant aux Montévidéens à prouver qu'ils n'ont pas besoin d'une tutèle étrangère, qu'ils sont assez sages pour ne pas faire de révolutions, et que s'il y a dans leur sein des fauteurs de désordre et d'anarchie, la masse de la population est assez bien disposée pour défendre l'autorité légale par ses propres forces. Est-il permis de l'espérer? Nous ne savons, car il y a de grands élémens de discorde sur les deux rives de la Plata. Les passions politiques y sont toujours très vives; les ressentimens des vieilles luttes sont loin d'être éteints dans les cœurs; des ambitions, souvent bien méprisables, sont toujours prêtes à remettre en question l'existence des gouvernemens, et toutes les exagérations de l'esprit démagogique s'y donnent libre carrière dans des journaux ouverts aux plus folles illusions d'un radicalisme emphatique et déclamatoire. Cependant les débuts de la situation nouvelle où le départ des troupes brésiliennes a placé Montevideo sont encourageans. Une conspiration contre le gouvernement qui est sorti de la dernière crise ayant éclaté dans la capitale, sous les auspices d'un avocat appelé Muños, qui aspire à la direction du parti turbulent dont le général Pacheco était le chef, la cause de l'ordre et des lois a triomphé après quatre jours d'une lutte sanglante, pendant laquelle Français, Anglais et Sardes, habilement retenus dans une sage neutralité, ont célébré, non sans peine et non sans quelque danger, la prise de Sébastopol par un *Te Deum* et un banquet où tout s'est fort bien passé.

Les Brésiliens avaient déjà quitté la ville. L'administration légale n'a donc pas eu à réclamer d'eux l'assistance qu'ils lui devaient d'après les traités, et néanmoins, pour la première fois depuis plusieurs années, le pouvoir constitutionnellement établi est resté maître du terrain. Ce dénoûment est dû à l'accord des deux élémens que représentent Florès et Oribe, celui-ci chef du parti de la campagne, l'autre, quoique *gaucho* d'origine, si nous ne nous trompons, devenu, par suite de différentes péripéties, le personnage principal du parti de la ville dans ce qu'il a de moins exclusif et de plus modéré. Dès le 11 novembre, trois jours avant le départ des troupes brésiliennes, ces deux généraux, les deux plus grandes influences du moment, frappés de la désorganisation croissante du pays et de la faiblesse du pouvoir, et craignant aussi que les partisans du Brésil n'excitassent des troubles pour retarder l'évacuation, ou pour donner un prétexte de la faire regretter, s'étaient entendus pour offrir à leurs compatriotes un point de ralliement dans un programme excellent comme tous les programmes, mais

dont l'avenir pourra seul déterminer la vraie valeur, parce qu'il en fera connaître la sincérité. Le point essentiel et pratique de cette déclaration consiste dans une renonciation commune de Florès et d'Oribe à la candidature de la présidence lors des prochaines élections. Ils s'engagent au contraire et invitent tous les Orientaux à se réunir et à respecter le gouvernement que se donnera la nation, en oubliant les anciennes divisions et en condamnant au même oubli tous les actes commis sous leur funeste influence. Pour apprécier toute l'importance de cette déclaration, il faut se rappeler qu'Oribe a tenu Montevideo assiégé pendant plusieurs années, et qu'on lui reproche de grandes rigueurs; que depuis qu'il a quitté la scène, l'histoire du pays n'est qu'un enchaînement de réactions d'un parti contre l'autre, et que tous les rapports sociaux sont profondément empoisonnés jusque dans les détails les plus humbles de la vie journalière par les ressentimens qui survivent au sein d'une petite société à une lutte où chacun a joué un rôle et a été tour à tour oppresseur et victime.

Il est vrai que ces réconciliations, ces protestations d'oubli, ont toujours un air de *baiser Lamourette* qui fait sourire les politiques et les sceptiques. On hésite donc beaucoup à les prendre au sérieux, quelque nécessaires qu'elles soient effectivement après de grandes crises. On sait aussi qu'elles sont rarement le résultat d'un accord volontaire et de la sagesse des esprits ou de l'apaisement spontané des passions, mais qu'elles sont le plus souvent imposées à une société fatiguée par un pouvoir fort et tutélaire. Enfin on se demande si, par cela même que les hommes revêtus d'un certain prestige se tiendraient à l'écart, la république de Montevideo ne serait pas destinée à languir sous un gouvernement impuissant et tiraillé, qui ne commanderait pas le respect et n'aurait pas d'autorité propre. Voilà donc bien des nuages, on ne saurait se le dissimuler. Et pourtant Florès et Oribe ont donné un bon exemple. Par la promesse de désintéressement dans les prochaines élections qu'ils se sont mutuellement faite, ils ont indiqué à toutes les républiques de l'Amérique espagnole quel est le mal qui les travaille, et quel serait le moyen de prévenir les incessantes révolutions qui les bouleversent. Ce mal est d'ailleurs appelé par son nom dans le programme des deux généraux : c'est le système de *caudillage* ou de pouvoirs irréguliers, revendiqués sur tel ou tel point du pays par un sabre qui en groupe quelques autres autour de lui, et qui, après y avoir impunément bravé le gouvernement central, se met à sa place et s'y maintient jusqu'à ce qu'il soit chassé par un plus fort. Pour ne pas parler des vivans, Fructuoso Rivera, dans la Bande Orientale, a été une des personnifications les plus complètes de ce système, qui a effacé toute idée de droit dans la plupart des nouveaux états, et a substitué aux principes des formes menteuses ou corruptrices. Florès et Oribe s'honorent en le flétrissant; mais à part la théorie, ce dernier prouve, en renonçant à se mettre sur les rangs pour la présidence, qu'il comprend bien les inconvéniens de son passé et les nécessités de la situation actuelle. Ni le Brésil en effet, ni le gouvernement de la Confédération Argentine, ni la province dissidente de Buenos-Ayres, ne pourraient voir sans inquiétude le général Oribe à la tête du gouvernement de Montevideo. Et ce ne serait pas seulement sa personnalité qui inspirerait des om-

brages : on craindrait ou on affecterait de craindre qu'il ne travaillât secrètement à rétablir Rosas, et le nom de Rosas derrière le sien serait un obstacle insurmontable à l'affermissement de la paix sur les bords de la Plata.

Il n'y a déjà que trop d'imprudences et de passions qui la compromettent. Ainsi les factieux qui ont échoué à Montevideo ont été reçus à Buenos-Ayres avec enthousiasme, ce qui n'est pas de nature à rendre fort amicales les relations des deux pays; ainsi, le président du Paraguay, qui aime les procédés sommaires, et qui se croit suffisamment défendu par son éloignement, se fait une querelle avec la Confédération Argentine, quand il n'a pas encore réglé son différend avec le Brésil, qui saisit habilement cette occasion de renouer ses rapports diplomatiques avec son ancien allié le général Urquiza. C'est aussi pour une question de frontières que le docteur Lopez a rompu avec le gouvernement du Parana; mais c'est une question qui touche à celle de la liberté de navigation sur les affluens de la Plata, parce qu'il s'agit de savoir à qui appartiennent le cours inférieur et les embouchures du Vermejo et du Pilcomayo. Les puissances maritimes qui ont conclu avec le général Urquiza les traités de 1853 auraient donc peut-être quelque chose à voir dans ce débat. Nous souhaitons qu'elles ne laissent pas porter atteinte à leurs droits, et qu'elles contribuent autant que possible, par l'action désintéressée d'une haute et bienveillante influence, à maintenir la paix et à rétablir l'union de toutes les provinces argentines sous une forme différente de l'ancien monopole commercial et politique dont Buenos-Ayres était resté en possession. Alors ces belles contrées ne seraient pas ouvertes en vain à l'émigration européenne qu'elles appellent, et qui dédommagerait amplement le gouvernement de la confédération des sacrifices qu'il ferait pour l'y attirer de plus en plus, quand il pourrait, libre de ses préoccupations actuelles, disposer de toutes les ressources d'un grand pays, vivant pour la première fois d'une vie commune.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LE MINISTÈRE ANGLAIS A L'OUVERTURE DU PARLEMENT.

La session du parlement anglais vient de s'ouvrir. De nouvelles luttes vont s'y engager devant l'Europe attentive. Quelle est la situation du cabinet au moment où il se retrouve en face des représentans légaux du pays? Quelles sont ses chances de succès? Quel est le caractère de l'opposition qu'il aura à combattre? Ce sont là des questions qu'il n'est pas sans intérêt d'examiner. Indépendamment de l'opportunité qu'elle présente, cette étude se justifie par plusieurs motifs. De profondes modifications se sont produites depuis quelques mois dans l'attitude des principaux chefs de partis, et s'il n'était pris note des causes qui les ont amenées, on finirait par ne plus rien comprendre aux débats dont nous allons être témoins, tant les rôles y paraîtraient quelquefois brouillés et confondus. En outre, il est pro-

bable que la session qui s'ouvre sera la dernière du parlement actuel. Selon la constitution anglaise, un parlement peut durer sept années; mais il est bien rare qu'il vive au-delà de quatre ou cinq ans (1). C'est un corps qui s'use vite, et que ses incessantes convulsions condamnent à une fin prématurée. Or la crise intérieure à laquelle le parlement actuel est en proie offre de tels caractères, que, sans être un grand docteur, on peut y démêler déjà les symptômes d'une dissolution prochaine. Tâchons donc de saisir sa physionomie avant qu'il ait disparu.

C'est au mois de février dernier que lord Palmerston a pris la direction du gouvernement. Jusque-là, il n'avait occupé qu'un poste secondaire dans le cabinet présidé par lord Aberdeen. Comment et pourquoi lord Aberdeen est-il tombé? comment et pourquoi lord Palmerston est-il arrivé au faîte même du pouvoir? Tout le monde se le rappelle. C'est parce que lord Aberdeen était accusé de manquer de vigueur dans la guerre engagée contre la Russie; c'est parce qu'on lui attribuait, en dépit de ses protestations réitérées, l'intention de faire la paix à des conditions insuffisantes. On voulait une guerre bien faite pour être certain d'arriver à une paix solide. Lord Aberdeen ne paraissait répondre à aucune des exigences de ce programme, et on l'a renversé. Lord Palmerston, au contraire, semblait être l'homme tout spécial d'une telle situation. S'il n'eût pas existé, il eût fallu l'inventer; mais il existait, on l'avait sous la main, et il n'y avait qu'à le prendre. Aussi la reine, en le mettant à la tête d'un nouveau cabinet, ne fit-elle en quelque sorte qu'homologuer l'arrêt d'une puissance plus souveraine qu'elle-même, l'arrêt de l'opinion publique. Il n'y eut pas jusqu'à lord John Russell qui, malgré de vieilles antipathies et de récentes rivalités, ne se crût obligé, sous la pression irrésistible des circonstances, d'accepter lord Palmerston comme l'homme nécessaire, et d'abaisser sa propre importance au rôle de simple *utilité* ministérielle dans le département des colonies.

Certes une telle situation était bien forte. Jamais premier ministre ne débuta sous de plus favorables auspices. Il avait la plénitude du pouvoir sans les périls de la lutte. C'était Pitt moins Fox. Le parti tory, après avoir vu la guerre de mauvais œil, s'était laissé entraîner, par esprit d'opposition, à la vouloir plus énergiquement que personne au moment où le ministère Aberdeen était accusé de ne la vouloir que faiblement. Le parti whig, à très peu d'exceptions près, jetait feu et flammes contre la Russie, et l'on n'a point oublié que son chef, lord John Russell, n'avait pas hésité à déclarer, malgré la discrétion qu'aurait dû lui inspirer sa position officielle, qu'il n'était pas possible de songer à la paix *tant que Sébastopol serait debout.* Donc lord Palmerston, à son avénement, jouissait de cet avantage singulier d'être poussé par tout le monde à peu près dans le sens de ses propres idées. Il n'y avait pour lui qu'à se laisser aller au courant. Les radicaux de l'école de Manchester protestaient seuls contre l'entraînement général; mais, dans le public comme dans les chambres, on était très disposé à tourner en ridicule ce qu'on appelait leur monomanie de paix à tout prix ou de guerre à

(1) La chambre des communes actuelle date de juillet 1852. Le précédent parlement avait duré cinq ans. Celui qui fut élu en 1835 ne dura que deux ans et demi, et le premier parlement nommé en vertu du bill de réforme seulement deux années.

bon marché. Cette opposition n'avait rien d'inquiétant. Ce n'était qu'une voix perdue derrière le char du triomphateur.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que toute cette situation avait changé. Le rôle du nouveau cabinet parut par trop commode, et l'esprit de parti n'y trouvait pas assez son compte. Voter des hommes, voter de l'argent, cela pouvait bien aider à pousser vigoureusement la guerre en Crimée, mais cela ne se prêtait que médiocrement aux combinaisons de la stratégie parlementaire. Démarcations politiques, nuances, individualités, traditions du passé, espérances de l'avenir, tout s'éteignait peu à peu dans une fade conciliation. Plus de discours, on votait, ou si l'on discutait encore, c'était pour arriver en définitive à cette mortifiante conclusion, qu'on était à peu près d'accord! Bref, le système représentatif, ce système qui, en Angleterre surtout, vit de lutte et d'antagonisme, ne semblait plus fonctionner que comme un grand appareil mécanique dont la marche tranquille et régulière eût pu faire l'admiration des visiteurs de la galerie des machines à l'exposition universelle, mais qu'on ne se serait certainement pas attendu à rencontrer dans le palais de Westminster.

Un tel phénomène d'unanimité calme et de désintéressement oratoire ne pouvait durer longtemps au sein d'une assemblée où s'agitent d'ordinaire tant d'intérêts, de passions et d'amours-propres. La grande majorité eût-elle consenti à cette abdication de toute initiative, qu'il y aurait eu plus que de la naïveté à l'attendre des personnages qui jouent un certain rôle sur la scène politique. Ces personnages peuvent être divisés en deux classes. Les uns se regardent toujours comme les successeurs légitimes des ministres en exercice, et, en héritiers pressés, n'aiment pas à leur laisser trop de chances de longévité. Les autres ont déjà occupé le pouvoir, et le pouvoir, à ce qu'il paraît, exerce un charme si irrésistible sur ceux qui y ont une fois touché, qu'ils ne peuvent plus se défendre du besoin d'y toucher encore. Cette infirmité, particulière aux ministres déchus, peut tarder quelquefois à se manifester, mais il est bien rare qu'elle n'éclate pas un jour ou l'autre. — Entre tous ces hommes qui aspirent au gouvernement, ceux-ci parce qu'ils ont l'impatience de la veille, ceux-là parce qu'ils cèdent à la nostalgie du lendemain, il s'établit doucement, tacitement, sans délibération préalable, par le jeu naturel des passions humaines, une communauté d'opposition à laquelle les questions du moment donnent plus ou moins de puissance et de solidité.

Dans la circonstance présente, le cabinet avait été créé pour mener énergiquement la guerre. Afin de lui faire échec, on se trouvait donc conduit à imaginer un *parti de la paix*. Le drapeau fut bientôt arboré, et de toutes parts accoururent des volontaires bien étonnés de se voir associés pour la même cause. M. Cobden et ses amis furent des premiers, c'est tout simple. Eux, du moins, étaient conséquens; mais M. Disraeli, qui avait déversé tant de sarcasmes sur la mollesse avec laquelle, selon lui, la guerre avait été soutenue jusque-là, M. Disraeli, qui, à la veille des vacances de la Pentecôte, provoquait de la chambre une déclaration catégorique, de peur que, pendant ces vacances, le ministère « ne signât clandestinement une paix honteuse; » mais sir James Graham, M. Gladstone, M. Sidney Herbert et tant d'autres, tous membres ou défenseurs du dernier cabinet, tous engagés solidairement

dans la politique de la guerre, ceux-là faisaient, il faut en convenir, une assez singulière figure à côté des radicaux de l'école de Manchester.

Cette première levée de boucliers réussit peu. On en prépara une autre. M. Layard lança sa fameuse motion pour la *réforme administrative*. Assurément cette motion avait du bon, et en toute autre circonstance elle eût mérité d'être prise en considération : de grands abus existent en effet dans les diverses branches de l'administration civile, militaire, judiciaire; mais il est évident qu'avant tout cette motion impliquait un vote d'hostilité contre le nouveau cabinet. Or celui-ci n'était pas plus particulièrement responsable que ses prédécesseurs des vices signalés dans la gestion générale et traditionnelle des affaires. Aussi plusieurs des anciens ministres qui se trouvaient en ce moment engagés dans la ligue contre lord Palmerston ne se sentirent-ils pas le courage de faire une campagne sur ce terrain glissant pour eux; M. Gladstone blâma publiquement l'initiative prise un peu à la légère par M. Layard, et la motion fut rejetée par 359 voix contre 46.

Ces deux avortemens successifs semblaient devoir ralentir l'ardeur des assaillans. Malheureusement pour le cabinet, il y avait parmi ses membres un homme dont la position équivoque donnait étrangement prise à la critique, même aux yeux des spectateurs les moins passionnés. On sait que lord John Russell, tout en acceptant un département tant soit peu secondaire dans les conjonctures présentes, était allé à Vienne représenter la pensée du gouvernement anglais au sein de la conférence. Ses instructions étaient précises : il devait y maintenir les quatre points de garantie posés d'un commun accord par la France et l'Angleterre. On devait d'autant moins douter de sa persévérance à les défendre, qu'en mainte occasion, au milieu du parlement, il avait parlé de ces quatre points comme d'un *minimum* auquel il était impossible de rien retrancher, sous peine de se condamner à une déception. A Vienne, lord John Russell prêta cependant l'oreille à d'autres propositions, et les transmit à son gouvernement, qui les rejeta. Que lord John Russell eût changé d'avis, cela n'avait rien d'extraordinaire ni même de blâmable. Les conférences, les discussions, ont précisément pour objet d'éclairer les esprits et de modifier des opinions préconçues. Si chacun y apportait des idées immuables, à quoi bon se réunir et engager un débat? Lord John Russell avait donc parfaitement le droit d'adopter à Vienne d'autres vues que celles qu'il avait en partant de Londres. Ce qui est moins explicable de la part d'un homme profondément versé dans les habitudes constitutionnelles, c'est que, n'ayant pu faire partager à ses collègues sa nouvelle manière de voir, il ait continué à siéger à côté d'eux, exposé tous les jours soit à s'entendre demander compte d'opinions qui n'étaient plus les siennes, soit à trahir quelque dissidence qui ne pouvait que nuire à la considération du gouvernement. En France, M. Drouyn de Lhuys, qui se trouvait dans une situation analogue, mais qui n'avait pas à répondre à des interpellations parlementaires, s'était cru obligé de résigner ses fonctions ministérielles. A plus forte raison la retraite semblait-elle être un devoir dans les conditions gênantes et délicates que crée à un homme d'état sa présence obligée à la chambre des communes.

Lord John Russell ne le comprit pas ainsi. Il resta aux affaires, comme s'il devait lui être possible de se faire assez petit pour n'y être pas aperçu. En ce point, il ne se rendait pas justice, et l'opposition avait trop d'intérêt à re-

connaître son importance pour l'oublier ainsi dans les bagages ministériels. On le somma d'expliquer sa situation. Lord John Russell chercha d'abord à faire tête à l'orage, en alléguant que depuis la clôture des conférences de Vienne, et en présence des nouveaux succès obtenus par les armées alliées, il était revenu à sa première opinion, — que la guerre devait être poussée avec vigueur jusqu'à ce que la Russie eût accordé à l'Europe les garanties formulées dans les quatre points. Hélas! cette nouvelle évolution ne le sauva pas. Lui-même finit par s'apercevoir que la position n'était plus tenable, et, pour couper court aux nouvelles attaques dont il se voyait menacé, il se décida à remettre sa démission entre les mains de la reine.

C'était trop tard. Dans l'espace de quelques mois, lord John Russell, qui passe pourtant pour un habile manœuvrier politique, n'avait réussi qu'à s'aliéner tout le monde. Membre influent du cabinet de lord Aberdeen, il avait, au commencement de l'année, sacrifié peu généreusement aux murmures de l'opinion quatre ou cinq de ses collègues, y compris le chef du cabinet. Avait-il du moins gagné en ascendant sur les affaires ce que cette conduite devait lui faire perdre, sous le rapport du caractère, aux yeux de ceux qu'il venait d'abandonner? Non. Sa position s'était au contraire amoindrie. Il n'avait travaillé qu'au profit de lord Palmerston : de ministre dirigeant dans les communes, il était tombé dans un département presque étranger au mouvement politique; il n'était plus, dans le nouveau cabinet, qu'une espèce de maître Jacques, indifféremment employé tantôt à la besogne diplomatique, tantôt à l'administration coloniale. Et même, dans cette situation, si peu conforme à son passé, si peu à la hauteur de ses prétentions, il avait trouvé moyen de manquer doublement à l'esprit de son rôle : ambassadeur, il s'était écarté des instructions qui lui avaient été données; ministre, il s'était obstiné à partager la responsabilité des collègues qui venaient de le désavouer, et il avait fallu l'intervention du parlement pour l'expulser en quelque sorte du cabinet.

Accomplie dans de telles conditions, la retraite de lord John Russell ne pouvait être une cause de faiblesse pour le ministère Palmerston. On appela au département des colonies sir William Molesworth, que sa compétence spéciale désignait à tous les suffrages, et ce choix, outre ce qu'il annonçait d'intelligent en lui-même, avait alors cet avantage particulier d'enlever un argument aux bruyans promoteurs de la réforme administrative. Ceux-ci reprochaient au gouvernement de se recruter toujours dans les mêmes coteries aristocratiques, de donner les principaux emplois, non au mérite, mais à la faveur et au népotisme. La nomination de sir William Molesworth au poste laissé vacant par lord John Russell était une réponse à ce reproche, et indiquait une tendance à donner satisfaction à ce qu'il y a de légitime dans les plaintes de l'opinion publique.

Depuis la clôture de la session, la préoccupation visible de lord Palmerston a été d'amortir ainsi les difficultés contre lesquelles il avait eu à lutter pendant le cours des débats parlementaires. Comme on l'a vu, ces difficultés étaient de deux natures : d'une part, l'opposition s'était grossie de recrues importantes, sinon par le nombre, du moins par le talent. M. Gladstone, sir James Graham, M. Sidney Herbert, en un mot les hommes qui composent l'ancienne pléiade *peelite,* seront toujours des adversaires à redouter, quel-

que fausse que soit la position où les jettent momentanément les nécessités de la tactique. D'autre part, le drapeau de la réforme administrative, en ralliant la bourgeoisie riche qui tient à prendre une part plus grande au gouvernement du pays, s'élevait comme une menace sérieuse pour tout ministère qui ne saurait pas se décider à des concessions convenables. Aussi qu'a fait lord Palmerston? Sir William Molesworth étant mort peu de temps après son entrée aux affaires, le chef du cabinet s'est empressé d'offrir sa succession au fils du comte de Derby. Le fils du comte de Derby a refusé. Lord Palmerston s'est alors tourné vers M. Sidney Herbert. M. Sidney Herbert a refusé. Peut-être fallait-il s'attendre à ce double échec, car les deux hommes auxquels on s'adressait sont bien engagés aujourd'hui dans les combinaisons hostiles au ministère; mais la tentative qui a été faite prouve du moins combien était réel le désir d'ouvrir une brèche dans ce cercle d'opposition qui allait se rétrécissant tous les jours.

Faute de pouvoir entamer l'espèce de blocus formé autour de lui, lord Palmerston a dû se contenter d'arrangemens plus modestes. Il a appelé au département des colonies un homme laborieux, éclairé, resté à l'écart de tous les partis, M. Labouchère. C'est un bon choix certainement au point de vue de la gestion des affaires; mais il n'a aucune signification politique, et n'ajoute rien à l'influence parlementaire du cabinet. Quelques autres remaniemens attestent plus clairement encore l'embarras du premier ministre. Le duc d'Argyll était lord du sceau privé; on en fait un grand-maître des postes, et on confie le sceau privé à lord Harrowby, qui était chancelier du duché de Lancastre. Il est bien évident que de pareils replâtrages ne sauraient rien changer au fond des choses. Ce sont de simples mutations de titres et de résidences officielles. M. Talbot Baines, qui présidait le bureau de la loi des pauvres dans la session dernière, et qui s'était démis de ses fonctions, reparaît avec le titre de chancelier du duché de Lancastre et avec le droit de siéger dans le cabinet. C'est un représentant de la classe moyenne, et, en l'appelant à lui, lord Palmerston a encore voulu donner, dans la mesure du possible, un gage de sa disposition à écarter le reproche d'exclusivisme. Enfin lord Stanley d'Alderley, président du bureau de commerce, est également appelé à prendre part aux délibérations du conseil. Ces deux dernières promotions, en faisant monter au rang le plus élevé des hommes qui ne sont pas sans valeur assurément, mais qui jusqu'à présent avaient paru à leur place dans des fonctions purement administratives, ne sont-elles pas la preuve qu'il y a pénurie de premiers sujets, et qu'on en est réduit aux doublures?

Sous ce rapport, on peut le dire, l'œuvre politique de lord Palmerston a échoué. Il n'a réussi ni à dissoudre la coalition organisée dès la session dernière, ni à renforcer son ministère par l'adjonction d'hommes considérables, ni même à trouver ces capacités nouvelles sur lesquelles, au dire de certains prôneurs de la réforme administrative, il était si facile de mettre la main. C'est un malheur sans doute, mais il n'a pas dépendu de lui de s'y dérober.

Dans les chambres donc, pendant la nouvelle session qui commence, lord Palmerston aura probablement plus de difficultés à vaincre qu'il n'en a rencontré pendant la session dernière. Le nombre de ses adversaires, loin

d'avoir diminué, se sera accru, et, répétons-le, l'importance parlementaire de plusieurs d'entre eux ne serait pas impunément dédaignée. En outre, le cabinet a déjà duré un an, et le temps, qui semblerait devoir être un auxiliaire pour les ministres, n'est bien souvent qu'une difficulté de plus. Ce qu'on ne demande pas à des hommes nouveaux, on peut l'exiger sans injustice d'hommes qui ont eu le loisir de mûrir leurs résolutions et de combiner leur plan de conduite. A cet égard aussi, la session qui commence n'aplanira pas les obstacles devant lord Palmerston. Questions financières, questions politiques, tout l'ensemble de ses mesures sera examiné de plus près : il est donc condamné, sous peine d'échouer, à déployer une supériorité marquée, une habileté incontestable. Il entre dans la phase critique des hommes d'état.

Quant aux faits accomplis depuis la clôture du parlement, ils ne fournissent pas encore un terrain bien solide d'opposition contre lui. Au dedans, le calme a été maintenu sans efforts, malgré quelques luttes entre les maîtres et les ouvriers de certains districts manufacturiers sur l'éternelle question des salaires. Au dehors, des complications ont éclaté dans les rapports avec les États-Unis. Le démêlé n'a pas encore pris de grandes proportions, mais il exige beaucoup de tact et de souplesse de la part du gouvernement anglais. Il a pris sa source à la fois dans deux ordres de faits très différens. D'une part, les États-Unis se plaignent que le représentant de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord ait violé leur neutralité en procédant à des enrôlemens pour recruter l'armée anglaise; d'autre part, l'envoi de forces navales dans les eaux qui baignent les côtes de l'Amérique centrale a éveillé des susceptibilités qui ne demandent d'ailleurs qu'à faire du bruit. La première question a créé une situation difficile à M. Crampton, représentant du gouvernement britannique dans la république fédérale; mais, s'il y a eu imprudence ou indiscrétion dans sa conduite, le gouvernement peut sans inconvénient ne pas élever jusqu'à lui la responsabilité encourue par cet agent. C'est là matière à examen et à discussion. La seconde question n'est pas non plus de celles qui ne puissent se vider que par la force. Les États-Unis sont d'autant moins en droit de trouver étranges les alarmes inspirées au gouvernement anglais par les tentatives des flibustiers américains pour s'emparer de ce qui ne leur appartient à aucun titre, que le gouvernement américain lui-même a eu à désavouer ces flibustiers et à sévir contre eux. Tout récemment il a refusé de recevoir le colonel French, qu'un des chefs de ces souverains improvisés dans les possessions d'autrui lui avait envoyé comme son représentant officiel. Il a de plus fait saisir dans le port de New-York un bateau à vapeur, le *Northern Light*, qui portait des renforts et des munitions à cette croisade de brigandage. Des faits patens et indéniables, la conduite même du gouvernement fédéral, justifient donc, sous ce point de vue, les mesures de précaution que l'amirauté anglaise a pu ordonner. Il est vrai qu'on attribue d'autres desseins au cabinet britannique : on l'accuse de vouloir se soustraire aux engagemens du traité conclu le 19 avril 1850, traité par lequel les deux pays s'étaient également interdit toute occupation de territoire, tout projet de colonisation ou de fortification dans le Nicaragua, Costa-Rica et le pays des Mosquitos. L'accusation est peu vraisemblable, et l'on croira dif-

ficilement que l'Angleterre rêve aujourd'hui de pareilles conquêtes, surtout après s'en être fermé le chemin par un traité formel. Toutefois il ne faut pas se dissimuler que, dans la crise où se débat actuellement le parti gouvernant en Amérique, il est nécessaire d'avoir dix fois raison pour ne pas se créer des occasions de querelles avec lui. Le général Pierce touche au terme de son pouvoir; il est menacé de rentrer bientôt, lui et tout son parti, dans l'obscurité d'où l'avaient momentanément tiré les caprices du scrutin. Ses compétiteurs sont nombreux et tellement divisés, que, depuis les premiers jours de décembre, ils n'ont pu parvenir, dans la chambre des représentans, à se mettre d'accord pour le choix d'un président de cette assemblée. Dans une situation aussi troublée, quand tous les partis sont tourmentés d'une égale impuissance, le besoin des diversions extérieures est bien vif, et chacun, faute d'être naturellement accepté, songe à se rendre nécessaire. Donc c'est à qui surexcitera l'amour-propre américain, lequel n'est pas peu irritable; c'est à qui traitera les questions pendantes au point de vue exclusif du succès électoral. La tactique est d'autant plus facile, qu'on se figure assez volontiers là-bas l'Angleterre très suffisamment occupée par la guerre contre la Russie. Pour peu que lord Palmerston se laissât aller à quelque intempérance de langage ou d'allure, il se mettrait bientôt de ce côté-là quelque méchante affaire sur les bras, et sa situation politique ne manquerait pas d'en être profondément affectée dans le parlement, en face d'adversaires prompts à profiter de toutes les fautes.

Sur la question de la guerre actuelle, l'opposition n'a pas encore non plus beaucoup de prise contre lui. En dehors de la sphère parlementaire, nul doute que l'opinion ne lui ait été, jusqu'ici du moins, généralement favorable. C'est là un fait qui ressort avec évidence de toutes les manifestations populaires. Lisez les comptes-rendus des nombreux *meetings* qui, depuis la clôture de la session, ont entretenu la vie politique dans toute l'étendue des trois royaumes. Sur vingt réunions, vous en trouverez dix-huit où la majorité s'est prononcée d'une manière non équivoque dans le sens de la direction imprimée par lui aux affaires. Les sifflets qui ont accueilli lord John Russell et l'ont empêché de parler à Guildhall, le jour de l'installation du nouveau lord-maire, sont à cet égard un témoignage d'autant plus frappant, qu'ici le mécontentement prenait la forme d'une inconvenante ingratitude. Le caractère politique de lord John Russell peut être diversement apprécié; néanmoins, dans la circonstance dont il s'agissait, au milieu de ce banquet qui inaugurait l'avénement d'un israélite à la plus haute dignité municipale, on n'aurait pas dû oublier les efforts persévérans de l'ancien ministre pour faire rayer de la législation anglaise les incapacités humiliantes qui atteignent encore, sur le seuil de la chambre des communes, les coreligionnaires de M. David Salomons. Cet oubli des bienséances, de la part de la Cité, est assurément fort blâmable; mais il n'en atteste que mieux l'état des esprits. On aurait été moins brutal, si l'on eût été plus indifférent.

Dans le parlement, lord Palmerston ne rencontre pas des sympathies aussi vives: c'est là un fait également certain, qu'explique tout ce qui précède; mais, au milieu des difficultés qui l'attendent, l'influence du dehors, pénétrant pour ainsi dire par les fenêtres, lui viendra puissamment en aide, s'il

sait résister à la tentation d'en abuser. Avant les dernières nouvelles de Saint-Pétersbourg, plusieurs des chefs du parti de la paix étaient fort embarrassés pour choisir leur terrain d'attaque. Ils avaient à ménager des antécédens qui exigeaient d'eux une grande dextérité de manœuvres, et, quoi qu'on fasse, la palinodie sera toujours un art difficile. Les amis de M. Cobden, qui constituent l'ancien élément du parti de la paix, qui sont comme les vieux grognards de cette cause, qui n'ont à se reprocher d'avoir voté ni un homme ni un shilling pour faire la guerre à la Russie, ceux-là, il faut le reconnaître, étaient infiniment plus libres. Cependant il ne paraît pas que cette liberté de mouvemens les ait rendus plus redoutables. Le pamphlet tout récent qu'on peut considérer comme leur manifeste (*Next? and Next?*) blesse par tant de points le sentiment anglais, est tellement antipathique aux tendances de l'esprit public, et arrive à des conclusions si incroyables, qu'en vérité lord Palmerston lui-même ne pouvait rien souhaiter de mieux pour nuire à ses adversaires. Les habiles auraient eu bien du mal à se donner pour détruire le mauvais effet de cette fâcheuse entrée en campagne.

Mais la dépêche du 17 janvier, qui a ouvert des perspectives si inattendues, donne maintenant à l'opposition un point de ralliement assez fort et assez large, pour que celle-ci soit en mesure de menacer sérieusement le ministère. Il ne s'agit plus, comme auparavant, d'abandonner honteusement la partie sans avoir obtenu de la Russie les concessions qu'au début de la guerre on déclarait nécessaires au repos de l'Europe. Il ne s'agit plus, ainsi que le proposait la brochure *Next? and Next?* de dire à l'Allemagne : « En définitive, c'est vous surtout que l'ambition russe menace. Arrangez-vous pour la réfréner; quant à nous, nous y renonçons! » Non, aujourd'hui la Russie cède, elle souscrit aux conditions dictées par les puissances occidentales, elle subit les conséquences de sa défaite, et dès lors le but de la guerre peut paraître complétement atteint. Si, comme il y a lieu de le croire, la Russie s'est résignée sans arrière-pensée, si la France, qui a dès le début accepté la lutte plus résolûment que l'Angleterre, et qui n'a laissé à personne le droit de se montrer plus difficile qu'elle-même touchant les garanties de la paix, si la France est d'avis qu'il y a lieu de s'arrêter et de remettre l'épée dans le fourreau, lord Palmerston n'aurait pas seulement mauvaise grâce à vouloir prolonger la guerre, il compromettrait gratuitement la position que les circonstances et sa propre habileté lui ont faite. La paix n'en serait pas moins signée, et il n'en aurait ni le mérite ni l'honneur. L'opinion sérieuse et sensée qui l'a soutenu jusqu'à présent contre de maladroites hostilités se séparerait bientôt de lui, et ses adversaires s'empareraient de l'inappréciable levier qu'il aurait laissé échapper de ses mains. Le langage d'une partie de la presse anglaise semble, il est vrai, présager un autre résultat; mais les journaux sont ici un peu comme le mulet de la fable,

..... Altum portans tintinnabulum,

et ce n'est pas un homme expérimenté comme lord Palmerston qui doit régler sa marche sur le bruit de leurs grelots.

Deux mots peuvent résumer ce qu'il y a de nouveau dans sa situation présente : — précédemment, la guerre seule étant possible, il avait le droit de dire que sa politique était à la fois commandée par la nécessité, par le de-

voir, par l'honneur même de l'Angleterre. C'était un grand avantage dans le débat, et en cas d'échec au sein du parlement c'était une grande ressource pour réussir en faisant appel au pays. — Aujourd'hui, la paix devenant possible, il perd cette triple excuse de la nécessité, du devoir, de l'honneur. Il ne poursuivrait plus la guerre que par une sorte de fantaisie. Or une fantaisie qui coûte tant d'or et tant de sang peut bien passer par la tête d'un homme, si l'ivresse du pouvoir lui donne un moment de vertige, mais elle ne saurait être supportée longtemps par un peuple qui a un bon sens profond, une dette de 25 milliards, des impôts portés à leur maximum (1), et dont la véritable vocation est bien moins d'étonner le monde par des prouesses militaires que de le conquérir pacifiquement au progrès par les splendeurs de sa civilisation.

J. PERODEAUD.

REVUE LITTÉRAIRE.

La comédie par laquelle M. Paul de Musset vient d'aborder le théâtre, — *la Revanche de Lauzun*, — a obtenu un succès qui doit encourager l'auteur et lui prouver qu'il a tout ce qu'il faut pour se faire écouter. La franchise du dialogue, la gaieté des reparties lui ont tout d'abord concilié le parterre et les loges. Ses amis lui diront peut-être qu'il n'a plus rien à apprendre, que la voie est ouverte devant lui, qu'il n'a plus qu'à marcher sans consulter personne. Qu'il se défie de ses amis, s'ils lui accordent des louanges sans réserve. J'ai entendu avec plaisir *la Revanche de Lauzun*, j'ai ri avec tout le monde, et je reconnais volontiers que c'est un agréable divertissement. Cependant le talent de M. Paul de Musset est de trop bonne maison pour ne pas exiger un avis sincère, et je lui dirai sans détour que son œuvre nouvelle, bien qu'applaudie, est plutôt une spirituelle espièglerie qu'une comédie dans le vrai sens du mot. La rapidité de l'action, les traits d'esprit qui ne se font jamais attendre, peuvent effacer pendant une soirée les défauts que je signale. L'heure de la réflexion venue, et cette heure vient toujours, le spectateur s'aperçoit qu'il n'a pas assisté à la représentation d'une œuvre comique. M. Paul de Musset est connu depuis longtemps comme un aimable conteur. Il sait intéresser, il sait émouvoir; il voit bien, il observe avec finesse, il donne à ses souvenirs une tournure leste et pimpante qui plaît aux lecteurs et surtout aux lectrices. Toutes ces qualités, dont je n'entends pas contester la valeur, se retrouvent dans *la Revanche de Lauzun*. C'est le même éclat, la même fraîcheur, la même jeunesse, le même entrain. La plupart des œuvres jouées sur nos théâtres depuis quelques années ne sont que des répétitions de choses déjà connues. Le parterre, en les écoutant, applaudit de confiance des plaisanteries apostillées déjà par les applaudissemens de l'année précédente. Rien de pareil chez M. Paul de Musset; l'esprit dont il use est bien à lui. Ses épigrammes sont tirées de son propre fonds. C'est là sans doute un précieux avantage. L'agréable soirée que nous devons à l'auteur ne change pourtant rien aux condi-

(1) Exemple : l'impôt sur le revenu, qui, en 1854, s'élevait à 185 millions, a atteint, en 1855, près de 350 millions. La charge a été presque doublée de ce chef-là seulement!

tions de la comédie, et tout compte fait, *la Revanche de Lauzun* ne satisfait pas à ces conditions. Je ne chicanerai pas M. Paul de Musset sur la donnée qu'il a choisie ou imaginée, peu importe. Lauzun veut gagner avec la duchesse de Berri, fille du régent, la partie qu'il a perdue avec Mlle de Montpensier, et comme il a soixante-dix ans, il charge son neveu de tenir les cartes, en se réservant de le guider par ses conseils. Y a-t-il dans cette donnée l'étoffe d'une comédie? Je ne refuse pas de le croire; mais pour que la comédie se fasse, il est absolument nécessaire que Lauzun demeure fidèle au caractère que l'histoire lui attribue, qu'il se conduise en homme de cour, et ne déroge pas à ses habitudes. M. Paul de Musset a-t-il tenu compte de cette nécessité? Toute la question est là. S'il a imaginé, pour tirer d'embarras le chevalier de Riom, le neveu de Lauzun, des stratagèmes que la comédie désavoue ou n'accepte qu'avec répugnance, les spectateurs les plus indulgens ont le droit de lui dire qu'il s'est trompé.

Les deux premiers actes, je m'empresse de le dire, valent beaucoup mieux que les deux derniers, car ils nous montrent Lauzun tel que nous le connaissons par l'histoire, souple, rusé, railleur, plein de confiance dans les ressources de son esprit, doutant de la vertu, hardi dans ses entreprises, mais toujours élégant, toujours homme de cour, n'oubliant jamais qu'il doit pratiquer le vice autrement que la foule. Le premier acte surtout est écrit de manière à désarmer les plus difficiles. La duchesse de Berri, accablée d'un mortel ennui, est venue visiter la chartreuse du Luxembourg; les courtisans parlent de cette fantaisie comme d'une fuite au désert. Un orage terrible surprend la belle visiteuse. Les courtisans s'épouvantent. Comment sauver son altesse? Où va-t-elle se réfugier? Le chevalier de Riom, présenté tout à l'heure par le duc de Lauzun à la duchesse de Berri, qui n'est rien encore dans la maison de la fille du régent, mais qui a promesse d'une charge de secrétaire, est désigné par elle-même pour la dérober à ce formidable danger. Grâce au neveu de Lauzun, son altesse ne se mouillera pas les pieds. Le chevalier emporte dans ses bras la duchesse de Berri, et malgré les éclats du tonnerre, malgré les éclairs qui sillonnent la nue, il franchit les ruisseaux grossis par l'orage. Il se dévoue héroïquement au salut de la princesse; pour la ramener dans son palais, il ne craint pas d'affronter un rhume. Une telle abnégation mérite une récompense, et c'est en effet sur ce hardi sauvetage que repose toute la pièce. Comment porter dans ses bras une femme jeune et belle sans être ému un peu plus que ne le voudrait l'étiquette? Comment se sentir pressée contre le cœur d'un homme jeune et hardi sans oublier l'obscurité de sa famille? Le danger partagé n'abrège-t-il pas la distance? Le chevalier de Riom et la duchesse de Berri sont saisis d'une soudaine et mutuelle passion. Tout ce premier acte est conduit avec une adresse, une agilité, une prestesse qui disposent merveilleusement l'esprit du spectateur.

Le second acte, moins vif que le premier, est cependant plein de finesse et de vérité. Lauzun, instruit de l'aventure de son neveu, rêve pour lui la plus haute fortune. Quelle revanche à prendre! Il ne s'agit que de prouver au chevalier de Riom qu'une princesse de sang royal peut aimer un cadet de Gascogne aussi bien qu'une tête couronnée. L'entretien de l'oncle et du neveu, écouté avec une attention soutenue, est un modèle de malice, un traité de morale mondaine que je ne recommande pas à la jeunesse, mais

dont la comédie s'accommode très bien. Lauzun explique au chevalier la route qu'il doit suivre, et lui prédit tous les incidens du roman qui commence. Sa prédiction s'accomplit de point en point, et l'auteur, pour apprendre au chevalier qu'il est aimé, a imaginé une sorte d'aveu qui ferait honneur à Marivaux : « Quand je serai partie, regardez mon éventail, et vous saurez le nom de l'homme que j'aime. » Sylvia ne dirait pas mieux. Le chevalier regarde en vain l'éventail, qui demeure muet. Il retourne l'éventail, et se voit dans un miroir encadré de plumes de cygne. La princesse demande à son père, pour M. de Riom, un brevet de capitaine dans les dragons. Le régent signe à contre-cœur et voudrait n'avoir rien signé, quand il apprend que M. de Riom est le neveu de Lauzun. Cependant la haute fortune du chevalier éveille la jalousie du lieutenant des gardes de son altesse, qui vient le provoquer. Rendez-vous est pris dans les fossés de la chartreuse. Le chevalier, mis aux arrêts, s'échappe par la fenêtre. Il revient sans blessure, après avoir fait à son adversaire une légère égratignure. A peine est-il rentré au château, à peine a-t-il reçu les félicitations de la femme qu'il aime, qu'on vient lui demander son épée au nom du roi. Le régent se défie du neveu de Lauzun, et, craignant pour sa fille l'entraînement de la grande Mademoiselle, il s'en délivre par une lettre de cachet : M. de Riom ira méditer dans l'île Sainte-Marguerite sur le néant des fortunes de cour.

Au troisième acte, la comédie fait place à l'espièglerie. Au lieu d'une raillerie fine et mordante, nous n'avons plus qu'une grosse gaieté, qui réunit encore de nombreux suffrages, mais qui dénature la donnée de la pièce. La lutte une fois engagée entre le duc de Lauzun et le régent, l'amant de la grande Mademoiselle, au lieu de chercher la victoire en homme de cour, imagine un stratagème que la comédie vraie ne saurait accepter. Il sait que son neveu est en route pour l'île Sainte-Marguerite. Le prisonnier doit s'arrêter au Bourg-la-Reine, dans une auberge. Lauzun arrive sur les traces de son neveu et imagine un plan d'évasion qui nécessite l'emploi d'un triple travestissement. Le plan de Lauzun réussit, et je dois dire qu'il réussit gaiement. Cependant je persiste à croire que la comédie le répudie.

Le quatrième acte tourne au drame ou menace du moins de s'attrister. M. de Riom, emporté dans le carrosse de son oncle par quatre chevaux anglais, arrive au château de Meudon avant la maréchaussée, qui le poursuit. Il se jette aux pieds de la duchesse, et obtient sans peine le pardon de sa témérité. Lauzun, pour le dérober à la colère du régent, demande à son altesse si elle aura le courage d'épouser son amant malgré la résistance de son père. La duchesse de Berri ne recule pas devant le danger, et marche résolûment à la chapelle; Lauzun se charge d'occuper le régent pendant qu'un prêtre unit l'altesse royale et le cadet de Gascogne. L'entretien du vieux courtisan et du père indigné est bien mené, mais trop court. Le chevalier irait coucher à la Bastille, si la duchesse, désespérant d'attendrir son père par ses prières, n'imaginait un évanouissement qui réussit à merveille. Le régent pardonne, et Lauzun a pris sa revanche.

Le troisième et le quatrième actes peuvent-ils être comparés aux deux premiers? Pour répondre à cette question, il suffit de se demander quelle est la valeur littéraire des travestissemens. A cet égard, tous les avis se réunissent. C'est un moyen qui remonte à l'enfance du théâtre. Je suis donc

fondé à dire que la comédie de M. Paul de Musset, envisagée dans son ensemble, ne mérite pas pleinement le titre qu'elle porte. Si M. Paul de Musset veut toucher le but, il doit renoncer aux travestissemens, et oublier la muse de Scarron pour ne consulter que la muse de Molière. Il prendra le succès de *la Revanche de Lauzun* pour ce qu'il vaut, pour une excellente entrée de jeu, et ne négligera rien pour contenter ceux qui ont confiance en son talent.

GUSTAVE PLANCHE.

PUBLICATIONS EN ALLEMAGNE SUR LESSING.

Le mouvement des recherches sérieuses ne se ralentit pas en Allemagne. Il semble que ce docte pays veuille se dédommager par les travaux de l'intelligence de l'inaction forcée à laquelle l'a condamné la politique cauteleuse ou pusillanime de ses gouvernemens. Jamais la librairie allemande n'a été plus riche en publications d'un ordre élevé. Les sciences viriles qui consolent et fortifient la pensée, — la philosophie, la théologie et l'histoire, — sont cultivées avec une persévérance et une ardeur où il y a plus que de l'enthousiasme littéraire; on y sent le feu sacré du patriotisme.

Parmi tant de travaux si dignes d'estime, parmi tant d'œuvres et d'entreprises qui attestent le réveil des esprits, il faut signaler au premier rang les études consacrées aux écrivains que l'Allemagne appelle justement ses classiques, c'est-à-dire aux esprits supérieurs qui furent, il y a cent ans, les promoteurs d'une littérature vraiment nationale et qui restent, en définitive, les maîtres des générations survenantes. Goethe, Schiller, Herder ont été l'objet des recherches les plus précises et des plus intelligens commentaires. Lessing, le premier en date dans ce groupe illustre et le chef d'une révolution qui dure encore, ne pouvait être oublié par cette critique respectueuse et féconde. C'est un heureux symptôme que le retour du public lettré à ce vigoureux esprit, car il n'est pas de conseiller intellectuel et moral qui puisse exercer sur nos voisins une action plus efficace. Quel bon sens! quelle fermeté! comme il met l'intelligence en garde contre les séductions du mysticisme! comme il inspire le sentiment de la dignité humaine! comme il relève les âmes découragées et leur fait désirer les émotions de la vie publique! Son exemple et ses ouvrages sont une exhortation virile. L'Allemagne le sait, et chaque fois que sa conscience nationale est affligée ou inquiète, on dirait qu'elle relit Lessing avec plus de reconnaissance et d'amour. La belle édition critique des œuvres complètes de l'auteur de *Nathan* donnée en 1839 par Lachmann était entièrement épuisée; un libraire très distingué de Leipzig, M. Goeschen, qui avait déjà provoqué l'excellent travail de Lachmann, en publie aujourd'hui une édition nouvelle, et il en fait un véritable monument littéraire sur lequel nous nous empressons d'appeler l'attention des esprits studieux (1).

On sait quelle était la science de Lachmann et quels services il a rendus à la littérature de son pays. Y a-t-il beaucoup d'érudits en Europe qui sachent pénétrer avec la même sûreté de critique, avec la même profondeur

(1) *Gotthold Epraim Lessing's sämmtliche Schriften, herausgegeben von Lachmann. Auf's neue durchgesehen und vermehrt von Wendelin von Maltzahn*, 9 volumes publiés. Leipzig, Goeschen, 1853-1855. — Paris, Glaeser, rue Jacob, 9.

de science, les monumens de l'antiquité grecque et latine, les langues naïves du moyen âge et les viriles productions du génie moderne? Lachmann était un de ces hommes privilégiés. Je le comparerais volontiers à ce savant humaniste, à ce docte interprète de Cicéron, qui s'est trouvé tout prêt pour l'étude approfondie du moyen âge, et qui, chargé de présider aux travaux des continuateurs de dom Rivet, éclaire en ce moment d'une lumière inattendue l'histoire littéraire de la France au XIIIe siècle. Passionné pour la poésie antique, Lachmann était initié aux idiomes germaniques du temps des Hohenstaufen aussi intimement que les littérateurs spéciaux dont la vie se consacre à cette seule étude, et s'il fallait apprécier les maîtres du XVIIIe siècle, s'il fallait rectifier leur texte, rassembler les écrits épars de Lessing par exemple, c'est encore à lui qu'on s'adressait.

Il restait pourtant, malgré Lachmann, plus d'une découverte à faire dans es papiers de Lessing. L'auteur de *Nathan* et de la *Dramaturgie de Hambourg* est un de ces esprits abondans qui se répandent de mille côtés à la fois. Il a rempli son siècle, il a pris part à toutes les polémiques, il a paru sur tous les champs de bataille. Que de pages livrées au vent! Que de témoignages de son infatigable apostolat dispersés dans des recueils inconnus! Un littérateur persévérant et scrupuleux, M. de Maltzahn, qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de Lessing, a eu le bonheur de recueillir ces fragmens, et c'est à lui que M. Goeschen a confié l'édition nouvelle qui vient compléter aujourd'hui le travail de Lachmann. Le *Lessing* de M. de Maltzahn aura douze volumes. Nous en avons déjà neuf sous les yeux, et nous pouvons apprécier les intéressantes découvertes du consciencieux érudit, comme aussi le soin et l'intelligence de l'éditeur qui est heureux d'attacher son nom à une telle œuvre. De mâles et ingénieuses poésies, insérées dans des recueils devenus extrêmement rares, tels que *le Musicien critique de la Sprée* (1749), *le Nouveau journal de Hambourg* (1767), etc., enrichissent le premier volume. Je trouve dans le second le théâtre posthume de Lessing, complétement publié d'après le manuscrit de Breslau. M. Danzel, dans sa biographie de Lessing publiée en 1850, avait déjà mis en lumière plusieurs fragmens précieux. M. de Maltzahn a profité de toutes ces indications et rassemblé tous ces trésors. Ce sont des ébauches, des scènes écrites de verve, quelquefois seulement un plan, un programme, un canevas rapide, ou, plus simplement encore, le titre d'une comédie ou d'un drame. Publié pour la première fois en 1784 par le frère du poète, M. Charles Lessing, le théâtre posthume de l'auteur d'*Emilia Galotti* avait été singulièrement augmenté et rectifié par les recherches de Lachmann. Il nous est restitué aujourd'hui, grâce à M. de Maltzahn, dans sa forme définitive. Ici c'est une curieuse étude dramatique, intitulée *Alcibiade en Perse;* là, quelques scènes d'une comédie où l'auteur raille l'inoffensif travers du vieillard qui méprise le présent et n'a de goût que pour les choses du passé. Ces scènes sont écrites en français, dans un français, je l'avoue, assez gauche et souvent fort incorrect; n'importe, ces révélations ont leur prix, quand elles viennent d'un homme tel que Lessing, et n'est-il pas curieux de voir cet esprit si allemand s'exercer au dialogue de Molière? Plus loin, voici une imitation du *Pseudolus* de Plaute, ou de spirituelles ébauches d'après la comédie anglaise. Maintes critiques littéraires, insérées dans les recueils du temps, donnent aussi beau-

coup d'intérêt à cette savante publication. L'éditeur annonce pour les volumes qui suivront un ouvrage complétement inconnu jusqu'à ce jour, le *Journal de Lessing pendant son voyage en Italie*, et d'importantes additions à la *Dramaturgie de Hambourg*. Il suffit de signaler de telles découvertes pour faire apprécier toute la valeur de l'édition que publie le libraire Goeschen; j'ajoute que la beauté de l'exécution typographique répond à l'importance des recherches littéraires. On peut relire maintenant, dans le texte le plus pur, et le plus commodément du monde, c'est-à-dire avec le double plaisir de l'esprit et des yeux, ces drames, ces poésies, et surtout tant de vigoureux manifestes, tant de féconds programmes théologiques ou littéraires qui ont été pour l'esprit germanique le signal du réveil. Grâce à la science de Lachmann, au zèle de M. de Maltzahn, aux soins de M. Goeschen, l'Allemagne a élevé un monument au promoteur de sa littérature nationale.

Puisque nous parlons de Lessing, signalons aussi l'étude que vient de lui consacrer un habile théologien, professeur à l'université de Halle, M. Charles Schwarz. Lessing n'était pas un théologien de profession, mais il a eu un sentiment plus vif des fautes, des dangers, des besoins de la théologie de son siècle, que la plupart des directeurs officiels de l'église protestante. C'est un intéressant spectacle de voir un théologien comme M. Schwarz rendre ce témoignage à l'éditeur des *Fragmens d'un Inconnu*, à l'auteur de l'*Éducation du Genre Humain*. Lessing en effet, qui représentait si bien les ardentes aspirations philosophiques de son époque, n'était pas moins attaché à la dignité de la théologie. La pusillanimité, la platitude, le rationalisme vulgaire de la plupart des théologiens du XVIIIe siècle lui arrachaient des cris de colère. Il voyait là une véritable trahison. Ame puissante et généreuse, il unissait dans sa pensée, non pas dogmatiquement, mais d'une façon libre et vivante, le double esprit de la philosophie et de la religion.

Il y a là tout un côté fort peu connu du rôle philosophique de Lessing qui méritait d'être soumis à une critique attentive par un écrivain compétent. Que le travail de M. Schwarz soit le bienvenu! Il n'éclaire pas seulement l'histoire de la théologie allemande au XVIIIe siècle, il jette aussi beaucoup de jour sur l'état des écoles et des controverses théologiques dans l'Allemagne d'aujourd'hui, car M. Schwarz introduit hardiment Lessing dans notre XIXe siècle, et l'amène à déclarer lui-même quel serait son rôle au milieu des discussions présentes. Nous ne partageons pas toutes les vues de M. Schwarz, nous ne voudrions pas souscrire à toutes ses décisions; ce que nous approuvons sans réserve, c'est l'inspiration générale du livre, c'est ce généreux désir d'accorder deux forces hostiles en apparence et cependant aussi nécessaires et aussi indestructibles l'une que l'autre, la liberté philosophique et le sentiment religieux. Nous reviendrons sur le travail de M. Schwarz et sur la grande figure de Lessing; qu'il nous suffise aujourd'hui d'avoir signalé aux philosophes, aux lettrés et même aux théologiens, ces importantes publications.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

(1) *Gotthold Ephraim Lessing als Theologe dargestellt*, von C. Schwarz. Halle, Pfeffer.

V. DE MARS.

LE MORMONISME

ET

SA VALEUR MORALE

LA SOCIÉTÉ ET LA VIE DES MORMONS. [1]

I. *Female Life among the Mormons*, London, G. Routledge, 1 vol. in-12, 1855. — II. *The Prophets or Mormonism unveiled*, London, Trübner and Co., 1 vol. in-8° 1855.

I. — QUE LE MORMONISME NE PEUT JUSTIFIER LES OPINIONS ANTI-RELIGIEUSES.

Je considère le mormonisme comme un des phénomènes les plus attristans de l'époque où nous vivons. Matériellement il n'est point dangereux, intellectuellement il n'a aucune de ces séductions qui trompent et entraînent les âmes; mais il fait naître de vilaines et malsaines pensées dans l'esprit de ceux qui réfléchissent sur le passé, et il peut être un argument entre les mains des *impies*, — j'entends par ce mot tous ceux qui ne croient pas à la présence de l'élément divin dans le monde, et qui pensent que l'histoire de l'humanité a un autre sens et un autre but que le triomphe de l'idéal. Au premier abord en effet, toutes les controverses religieuses du dernier siècle ne semblent-elles pas justifiées par ce fait monstrueux? En présence de ce

(1) Nos lecteurs connaissent l'origine et l'histoire de la secte des mormons; M. Alfred Maury l'a racontée ici avec détails et de manière à dispenser d'y revenir. (*Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1853.) Nous avons voulu, dans les pages qui suivent, essayer de saisir le véritable esprit de cette secte; notre jugement pourra paraître sévère, nous croyons qu'il n'est qu'équitable.

spectacle extraordinaire, des doutes naissent sur les choses qu'on était habitué à vénérer, et jettent un nuage sur les créations religieuses et même politiques du passé. Eh quoi! peut dire un sceptique, voilà un homme notoirement connu pour le dernier des mécréans et des coquins, un homme d'une éducation vicieuse, d'une intelligence médiocre, d'une âme rapace et grossièrement sensuelle, un homme qui se recommande simplement par un appétit solide, un front d'airain, des doigts crochus et agiles, et cet homme réussit, non pas à voler une compagnie d'actionnaires ou à inventer un moyen subtil d'ouvrir les serrures, mais à fonder une religion et à entraîner sur ses pas de grandes multitudes qui révèrent son nom! Il publie une fausse bible, on l'accepte pour vraie; il se donne pour le prophète de Dieu, et il le fait croire sans trop de difficulté; il établit des dogmes qui blessent tous les sentimens de liberté des Américains, et il trouve des Américains pour accepter ses dogmes; il proclame la déchéance de la femme dans un pays où elle est plus véritablement souveraine que dans aucune contrée de l'Europe, et il se rencontre des femmes pour venir se remettre entre ses mains! C'est le cas ou jamais de rouvrir son Voltaire et de rire avec lui de la sottise humaine.

Oui, le mormonisme, pour un sceptique non encore revenu des théories du XVIIIe siècle, peut apparaître comme la justification des railleries et des jugemens des encyclopédistes sur les religions. Allons plus loin, supposons que notre sceptique soit non-seulement imbu d'idées du dernier siècle, mais frotté de théories historiques à l'allemande. Il continuera d'argumenter ainsi. Voilà une secte qui est fondée sur les principes les plus faux et les plus immoraux du monde : observez cependant comme elle parcourt le même chemin qu'ont parcouru avant elle toutes les sectes et toutes les religions. Un homme se présente qui se dit envoyé de Dieu, il trouve des compères et des dupes; mais ces compères et ces dupes éprouvent le besoin de toutes les sociétés, celui de s'étendre et de prospérer : ils se heurtent donc forcément contre les mœurs et les lois du peuple d'où ils sont sortis. Alors commence la persécution. Cette persécution, ils la supportent très courageusement, ils se laissent piller et tuer sans que leur fermeté faiblisse, et ils vont, loin des hommes, fonder un état dans des régions qui jusqu'alors n'avaient été l'asile que des bêtes fauves et des sauvages. Immoraux ou non, ces sectaires manquent-ils de la force d'âme, de la volonté, de l'intrépidité que donnent les grandes convictions? Que leur faut-il encore pour être des martyrs et des saints? Avec la persécution commence une nouvelle ère pour eux, l'ère légendaire. Attendez cinquante ans, et lorsque les futurs historiens mormons vous donneront les actes de leurs apôtres, vous verrez comment tel petit fait que vous avez lu

dans le journal apporté par le dernier paquebot aura pris de l'importance, vous verrez comment le meurtre de tel misérable mormon par quelque fanatique américain sera devenu merveilleux; vous verrez comment ce sectaire ergoteur ou défiant qui a été proscrit de la communauté sera devenu un Simon le Magicien révolté contre les ordres de Dieu, comment ces époux chez qui le vieil homme n'était pas éteint, et que le *hierarch* Brigham Young a dû publiquement réprimander, figureront bien le couple perfide et menteur d'Ananias et de Saphira, rebelles aux ordres de l'esprit! Des milliers de légendes rempliront l'imagination populaire; la persécution dans l'Illinois, la fuite aux Montagnes-Rocheuses, l'établissement des saints des derniers jours sur les bords du grand lac Salé, fourniront le texte de récits merveilleux. Et qui sait, lorsque ces premières dupes et ces premiers fourbes seront morts, si cette sotte croyance ne s'épurera pas, si elle ne trouvera pas ses grands docteurs et ses grands métaphysiciens, et si les fidèles de cette église bâtie sur les plus vulgaires appétits ne seront pas capables alors des plus délicates vertus? Grandes sont les ressources de la nature, qui sait faire sortir un beau jour, par sa bienfaisante alchimie, une rose superbe de chardons et d'orties en putréfaction, et grandes aussi sont les ressources du temps, qui transforme en idéalités brillantes les grossières vulgarités du passé.

Ce raisonnement peut être fait et a été fait, et j'ai même lu des écrits tendant, non à établir cette thèse, — nos modernes sceptiques sont trop prudens pour cela, — mais à l'insinuer. A mesure que le temps marche et que les faits s'accumulent, — faits qui donnent tous un démenti aux théories du dernier siècle, et qui prouvent qu'il y a dans l'homme autre chose qu'un *animal sociable*, qu'il y a en lui le désir de destinées plus grandes que celles que pourrait lui offrir la constitution politique la mieux combinée, — les partisans du XVIIIe siècle prennent bravement leur parti de ces *aberrations* humaines. Ils n'ont plus le fanatisme révolutionnaire de leurs pères, et ce n'est pas eux qui demanderaient à étrangler le dernier roi avec les entrailles du dernier prêtre. Ils vivent en très bonne intelligence avec les prêtres et les rois. Ils vivraient sans scrupule avec les mormons eux-mêmes. Puisqu'aussi bien l'homme est incorrigible, semblent-ils penser, le mieux est de s'accoutumer à ses aberrations et de nous arranger pour n'en être point gênés. C'est là qu'en est venu le fanatisme anti-religieux du dernier siècle, ce fanatisme qui ne voulait souffrir dans le monde rien que lui-même, et que le simple déisme effarouchait! *Quantum mutatus ab illo!*

Je ne m'imposerai pas la tâche extravagante de justifier les choses du passé : ce terrain est périlleux; il est cependant deux courtes ob-

servations que j'adresserai comme réponse à ceux qui veulent voir dans le mormonisme la preuve matérielle et évidente que toutes les religions ont été comme lui, dans le principe, de pures jongleries, que toutes les sectes ont été fondées comme lui sur un mensonge, et que le premier qui fut dieu fut un heureux imposteur.

La première est celle-ci. Nous sommes tous juges des esprits et des doctrines, et, de même que la bête est douée d'un instinct mystérieux qui lui fait reconnaître les plantes salubres des plantes empoisonnées, l'homme, créature morale, est pourvu d'un instinct spirituel qui lui fait reconnaître les doctrines sensées des doctrines absurdes, et les âmes vraies des âmes menteuses. Nous comprenons tous, pour prendre des exemples, que Descartes est un plus grand homme qu'Helvétius, et que Voltaire possède tout le bon sens dont Naigeon est dépourvu. Il en est pour les choses religieuses comme pour les choses philosophiques : il y a un certain rayon qui nous fait discerner le vrai du faux, ce qui est fondé sur la nature de ce qui est fondé sur le mensonge. Il est impossible de s'y tromper, à moins d'être d'aussi mauvaise foi que le prophète des mormons lui-même. Tout homme de bon sens sait faire la différence entre sainte Thérèse et Marie Alacoque, entre Lavater et Cagliostro, entre Saint-Martin et Mesmer. Est-il plus difficile de faire entre les idées la différence que nous faisons entre les âmes, et n'est-il pas juste de dire que la vérité des idées est toujours en rapport direct avec la véracité de l'âme qui les professe?

Pour juger si le succès du mormonisme justifie la pensée de ceux qui ne veulent voir dans les religions que d'heureuses fourberies, on n'a qu'à comparer cette secte avec d'autres, avec les plus excentriques par exemple, avec celles qui ont le plus dévié de la tradition, telles que le swedenborgisme et le quakerisme. Parmi les personnes qui se montrent si indulgentes pour Joseph Smith, il n'en est aucune, j'imagine, qui voulût soutenir que ce hardi charlatan ait eu la moindre bonne foi; tout au plus pourrait-on admettre qu'à un certain moment il s'est grisé de ses propres mensonges, que par suite il s'est entêté et raidi contre les obstacles, et qu'il a achevé par le fanatisme ce qu'il avait commencé par l'imposture. Il est certain qu'après avoir examiné avec attention les diverses phases de la vie de Smith, on est obligé d'avouer en toute impartialité qu'au terme de sa carrière, la lutte, l'obstacle, le danger, avaient fini par lui donner une chose qu'il n'avait pas eue d'abord, la passion. Oui, ce hâbleur d'autrefois, ce vulgaire Cagliostro *yankee*, qui savait se servir de la baguette à découvrir les sources comme l'abbé Paramele et connaissait les cachettes où gisaient les trésors enfouis, avait fini par prendre un caractère à la Mahomet; mais une des plus grandes bizarreries de

la nature humaine, c'est que le fanatisme le plus violent peut très bien s'allier à la plus complète mauvaise foi, de même qu'un certain scepticisme de caractère peut fort bien s'accorder avec une conviction profonde. Jamais Joseph Smith n'a été de bonne foi, pas plus à la fin qu'au commencement de sa carrière, pas plus à l'époque où il fut devenu fanatique qu'à l'époque où il n'était qu'un simple vagabond. Smith a trouvé des défenseurs indulgens en dehors de son église, et cependant il ne s'en trouverait pas un qui voulût se porter garant de sa bonne foi. Quel est au contraire celui de ces mêmes critiques indulgens qui oserait attaquer la sincérité d'Emmanuel Swedenborg? Il a eu trop de visions, j'en conviens, les anges lui ont parlé trop souvent, et surtout lui ont trop parlé en style biblique, comme s'ils n'avaient pour s'exprimer que les éternelles métaphores avec lesquelles ils se sont jadis fait comprendre aux pasteurs de Judée et aux prophètes. C'est une question à débattre, je l'accorde, que celle de savoir si Swedenborg fut plutôt un illuminé qu'un inspiré, un visionnaire dominé et comme conquis par la double puissance de connaissances scientifiques très étendues et de sentimens religieux très nombreux et très profonds. Oui, Swedenborg, je l'accorde encore, manque d'une certaine naïveté et d'une certaine simplicité de pensée qui est naturelle à tous les inspirés et à tous les prophètes. Il ne voit pas assez une seule chose et il en voit trop, il n'a pas un seul message à annoncer aux hommes, il en a mille, et cette grande variété d'idées nuit à l'ensemble général de son œuvre. On en vient à douter, après l'avoir lu, que cet homme ait jamais eu en réalité une mission à accomplir; mais ce dont on ne peut douter, c'est sa sincérité. Et quelle grandeur intellectuelle, quelle profondeur métaphysique, quelle connaissance du surnaturel, quelle poésie mystique, quelles nobles passions sont renfermées dans ses formules algébriques, dans ses métaphores bibliques! Ce n'est plus là un vulgaire fatras de fables sans beauté ni grâce, mal cousues les unes aux autres, et de dogmes hurlant de se trouver ensemble. Quant au quakerisme, pas plus que le swedenborgisme, il n'est fait pour justifier Joseph Smith et sa secte. Tant de bonne foi, tant de charité réellement chrétienne n'ont rien à démêler avec la duplicité bien connue et l'humeur querelleuse et intolérante (les Anglais disent mieux, *pugnacious*) des mormons. La bonne foi de George Fox ne peut être mise en doute, et il y a dans l'histoire peu de spectacles plus touchans que celui de ce pauvre homme venant déclarer à ses frères que l'homme ne doit pas mentir, qu'une conscience vraie est le temple de l'esprit saint, qu'il ne faut point dire *raca* à son semblable et qu'au lieu de s'entr'égorger comme des bêtes fauves, les chrétiens feraient beaucoup mieux de s'entr'aider, et d'appeler par la prière la bénédiction

de Dieu plutôt que de solliciter la connaissance des stratagèmes du diable pour se nuire dans ce monde d'abord, et se damner dans l'autre ensuite.

Il y a encore une autre raison qui donne tort aux logiciens malencontreux qui voudraient se prévaloir de l'existence du mormonisme pour écraser toutes les sectes et même toutes les religions sous l'accusation de mensonge et d'hypocrisie. Toute secte possède au moins une idée originale qui la sépare des autres, et en vertu de laquelle elle existe. Cette idée originale est non-seulement sa raison d'être, mais son excuse, sa justification, la preuve de sa sincérité. L'existence d'une secte ne signifie généralement autre chose que ceci : c'est qu'il s'est rencontré un homme doué d'un grand enthousiasme moral dont une certaine idée s'est emparée plus puissamment qu'elle ne l'avait encore fait. Cette idée a agi sur son esprit avec une violence qui n'a pas permis à cet homme de se taire plus longtemps; elle a pris dans son intelligence une extension excessive, peut-être exagérée, mais en tout cas prépondérante, et elle est devenue pour lui le centre du monde moral. La manifestation claire, lumineuse, violente de cette idée, que les autres hommes n'aperçoivent qu'obscurément et comme cachée sous les ombres de leurs passions, de leurs intérêts, ou d'autres idées qu'ils ont appris à honorer davantage, constitue ce que le sectaire appelle sa mission, le message divin qu'il est tenu de révéler au monde. Maintenant peu importe ce que cette idée traîne après elle, les corollaires ridicules que la logique peut en tirer, les couleurs fausses et passagères dont elle s'affuble, le jargon bizarre et prétentieux dans lequel elle s'exprime, les cérémonies inutiles et les symboles toujours imparfaits par lesquels elle essaie de se rendre matériellement visible et tangible : tout cela est périssable, et le temps en fait justice; mais celui qui étudie l'histoire de telle ou telle secte reconnaît tout de suite sous cet attirail compliqué, sous cet amas confus de pratiques, de cérémonies, de prières et même de dogmes, l'idée qui fait l'âme de cette secte, idée qui est toujours grande, forte et *simple*. Ainsi donc, au fond de la religion la plus complexe, il y a toujours une idée principale, prépondérante, *unique*, d'où toutes les autres idées particulières découlent. Les fidèles peuvent s'y tromper quelquefois grossièrement eux-mêmes, prendre l'accessoire pour le principal, et s'attacher à un détail au détriment de l'ensemble : celui qui a l'habitude des choses morales ne s'y trompe pas. Or le prophète des mormons, homme habile, mais métaphysicien peu solide, ne semble pas s'être douté de cette vérité, qu'une religion doit contenir une idée principale d'où toutes les autres découlent. Il a cru qu'il suffisait, pour former une religion, d'unir ensemble tant bien que mal des dogmes et des

pratiques déjà connus. En vérité, la conception de Smith n'a pas plus de valeur que n'en ont les combinaisons de la loterie. Placez toutes les idées religieuses et philosophiques dans une urne; laissez au sort le soin de prononcer et de former un assemblage quelconque que vous décorerez du nom de système; puis voyez quelles idées sont sorties, lisez les bulletins : anthropomorphisme, baptême par immersion, négation du péché originel, dogme de la rédemption, établissement de la dîme, polygamie, imposition des mains, etc. Tel est le procédé de Joseph Smith pour créer une religion; il l'a fabriquée comme Bridoie jugeait les procès, par le sort des dés. Quelle est l'idée morale principale du mormonisme, l'idée mère de toutes les autres? Je déclare qu'avec la meilleure foi du monde, je n'ai pas pu la découvrir. Celle-ci a-t-elle plus d'importance que celle-là, ou réciproquement? Très subtil sera celui qui pourra résoudre cette question. En réalité, il n'y en a aucune qui soit plus importante qu'une autre; mais il en fallait un certain nombre pour former une religion, et Smith, qui connaissait au moins cette nécessité arithmétique, s'y est conformé : il a pris de toutes mains, — aux baptistes leur pratique du baptême, aux irvingiens leur croyance à la prophétie et à l'imposition des mains, aux sectes innombrables de l'Amérique leur croyance au *millenium,* aux méthodistes mêmes leur croyance à l'efficacité des pratiques religieuses, à la Bible l'organisation théocratique, au Koran la polygamie, enfin à certaines idées grossières qui courent l'Amérique, et qui ont toujours trouvé une certaine faveur parmi les populations ignorantes des races germaniques, la forme anthropomorphique sous laquelle les mormons conçoivent Dieu.

Ainsi rien d'intellectuel dans le sens strict du mot ne se rencontre dans la secte des mormons. Il s'en faut bien cependant que cette secte soit sans valeur. L'originalité qui lui manque métaphysiquement, elle la possède politiquement. Puisqu'ils n'ont rien énoncé de nouveau en religion, quelle est donc la base sur laquelle les mormons se sont constitués comme secte? car enfin il doit en exister une, quelque grossière et vulgaire qu'elle soit. Cette base existe en effet : c'est d'une part l'idée singulière d'une révélation faite spécialement pour l'Amérique, d'autre part l'exclusion des gentils. C'est cette espèce de mahométisme chrétien qui constitue l'originalité et la force de la secte dont nous nous occupons. Nous aurons occasion d'y revenir en parlant des persécutions que les mormons ont eu à souffrir de la part des Américains, et qui se rattachent étroitement au caractère de cette secte, que les rudes *Yankees* ont deviné d'instinct.

II. — CARACTÈRE DE SMITH, CE QU'IL REPRÉSENTE; POURQUOI IL A RÉUSSI. — SES DISCIPLES.

Un fait infiniment curieux et original, c'est que la secte a hérité directement du caractère même de son fondateur. Tel prophète, tels disciples. Ce fait n'aurait rien d'extraordinaire, si Smith eût été un Moïse ou un Mahomet, c'est-à-dire un de ces hommes qui sont comme le résumé de toute une race, dont l'âme vaste et profonde exprime d'une manière claire, grande et éternelle les pensées que leurs compatriotes n'avaient jamais senties que confusément, et devient le moule idéal où s'arrête et se précise cette lave morale des passions, des instincts et des sentimens de tout un peuple, qui auparavant flottait indécise et au hasard. Que de tels hommes impriment à leur nation un caractère ineffaçable, rien n'est plus facile à comprendre, car ils sont le résumé le plus éclatant de leur nation, qui se reconnaît en eux et qui instinctivement fait effort pour ressembler à cette image parfaite d'elle-même. Ce ne sont donc pas seulement les vérités morales enseignées par de tels hommes que les peuples retiennent, c'est l'accent avec lequel ils les prononcent et le geste dont ils les accompagnent. En un mot, ils retiennent tout de leur prophète, l'âme et le caractère, les pensées et le corps que revêtaient ces pensées. Ici toutefois, dans le cas particulier à Smith, le fait présente quelque chose de réellement inexplicable! Smith n'avait aucune vérité à exprimer, il n'avait aucun caractère moral digne d'attention. Sa personne n'avait rien de saisissant, les mensonges qu'il débitait, il les débitait mal, sans éloquence véritable, sans images, sans aucun génie. Il n'avait aucune de ces qualités qui parlent à l'imagination des masses. Eh bien! miracle très digne d'attention, cet homme d'une telle pauvreté morale qu'il n'avait pour ainsi dire rien à donner à ses coreligionnaires, cet homme qui n'avait à son service qu'un front d'airain et une volonté très forte, c'est-à-dire les qualités et les défauts les plus individuels et les moins sympathiques, cet homme a imprimé à sa secte son cachet! Joseph Smith vit tout entier dans son peuple : les qualités qu'il avait, ce peuple les a; les défauts qu'il possédait, il les possède. Smith n'avait rien d'*intellectuel*, sa secte n'a rien d'*intellectuel* non plus, et ne s'élève pas, sous le rapport du talent, au-dessus de la moyenne la plus médiocre. Smith avait cette espèce de dévouement égoïste que donne la pratique de l'association, les mormons l'ont au plus haut degré. Smith avait une force de volonté réellement très remarquable, ce n'est point la volonté qui fait défaut à ses disciples. Smith mentait avec la fermeté d'un homme qui a compris qu'un des moyens de

convaincre était d'avoir le dernier mot dans toute discussion, et de ne jamais reculer, même devant l'absurde : rien n'égale le sang-froid, l'aplomb inébranlable avec lequel ses successeurs débitent les balivernes inventées par leur maître. Smith, très patient enfin, avait des éclats de colère très redoutables, il était doué d'une humeur absolument intraitable : cette particularité se rencontre dans sa secte au plus haut degré. Le mormon est un être indomptable, et les éclats de colère qu'on prête à Brigham Young dans ses derniers démêlés avec le gouvernement fédéral sont réellement dignes de Smith lui-même.

Smith n'était donc pas un homme ordinaire. Là-dessus les avis sont partagés. Les uns représentent le prophète comme un personnage absolument stupide; les autres le regardent comme un faux prophète, mais comme un homme qui avait en lui une étincelle de génie. Je crois que tout esprit éclairé, après avoir considéré avec attention la suite des actions de Smith, avouera qu'il n'était pas effectivement dépourvu de talent; seulement ce talent était d'un ordre inférieur, et ne pouvait trouver à s'exercer que sur des personnes d'un ordre également inférieur. L'auteur du livre récemment publié, *les Prophètes ou le Mormonisme dévoilé,* parle de Smith avec horreur, mais avec respect. Il le venge des accusations de stupidité qui ont été portées contre lui, et les preuves assez curieuses qu'il donne à l'appui de son assertion valent la peine d'être citées. « L'idiot vit où a vécu son père, mange ce qu'on lui donne, meurt et est oublié, tandis que cet homme, qu'on a accusé faussement d'ignorance et d'imbécillité, n'a jamais *résidé à la même place deux mois de suite;* il est allé où personne n'aurait voulu aller, et, méprisant les vieux sentiers que d'innombrables millions d'hommes avaient parcourus sans murmurer, en a ouvert un nouveau où il a conduit à sa suite des milliers de créatures vivantes; il est mort et ne sera jamais oublié, car le livre de l'histoire contient une page signée de son nom, et l'écusson de l'Amérique porte la marque de ses forfaits. » Voilà un plaidoyer tout à fait à l'américaine. Ainsi l'homme de génie est celui qui n'aime pas la vie sédentaire, et l'idiot, celui qui n'abandonne pas le foyer paternel. L'homme de génie est celui qui invente du nouveau, fût-il absurde et mensonger, et l'idiot, celui qui reste attaché à la tradition. Un tel plaidoyer ne pouvait sortir que d'une plume *yankee.* Il doit y avoir d'autres raisons à donner en faveur de Smith.

Ainsi que nous l'avons dit, il ne manquait pas d'un certain talent grossier, propre à éblouir les ignorans. Ses ennemis reconnaissent eux-mêmes qu'il était doué de certaines facultés de séduction, qu'il exerçait *impitoyablement* (c'est le mot) sur tous les esprits faibles qu'il rencontrait sur sa route. Boiteux d'intelligence, bossus de jugement, perclus de sens moral, étaient facilement ses dupes, et il leur

faisait rendre avec habileté tout ce qu'ils pouvaient donner. Rien n'est curieux comme l'empire qu'il a exercé sur certaines de ses dupes. Un de ses premiers disciples fut un vieil avare nommé Martin Harris; on ne lui avait jamais connu d'autre passion que l'avarice, et elle était d'autant plus forte chez lui qu'elle y était à l'état d'instinct, sans être contrebalancée par aucune faculté intellectuelle. Lui demander de sacrifier son avarice était aussi difficile que de demander à la bête fauve de lâcher sa proie. Smith accomplit ce miracle. Un exemple plus remarquable de cette sorte de fascination fut la conversion qu'il opéra sur Sidney Rigdon. Sidney Rigdon, homme d'un caractère faible et turbulent, était le compère de Smith, et quelque borné que fût son jugement, il ne manquait cependant pas d'instruction. Si quelqu'un a été le complice de Smith, c'est bien lui; c'est lui qui avait indiqué à Smith le manuscrit de Spaulding, qui devint *le Livre de Mormon*. Il avait assisté pour ainsi dire jour par jour à l'édification de cette énorme imposture, il devait connaître en conséquence toutes les ressources de mensonge que contenait l'esprit de Smith; eh bien! le complice fut la dupe du charlatan. Sidney Rigdon paraît avoir été aussi convaincu que les autres disciples de la visite de l'ange à Smith. La femme de Smith, Emma Hale, qui avait résisté aux prédications de son mari, et qui passait pour une personne de bon sens, finit par être persuadée de la mission du prophète. Dans toutes les occasions où il s'est rencontré en face de masses ignorantes et fanatiques, et où il a pu exercer ses pouvoirs de persuasion avant les violences et les engagemens à main armée, Smith a fait battre ses adversaires en retraite. Ce qui prouve bien qu'il n'était pas un idiot, comme le prétendent ses ennemis trop passionnés, c'est qu'il savait parler le langage qui convenait au public auquel il avait affaire, et qu'il s'entendait à le varier selon l'occasion. Dans les momens de danger, il savait donner juste la *note* du moment aussi bien que le plus habile orateur. Je ne sais en vérité si le fameux mot de Mirabeau à M. de Dreux-Brézé, mot qui peut-être sauva l'assemblée constituante, vint plus juste à son moment qu'une certaine apostrophe de Smith à la multitude déchaînée autour de lui. C'était au commencement de sa prédication; les visites de l'ange à Smith avaient fait du bruit, et ses voisins, qu'il catéchisait, l'entouraient en l'accablant d'injures. « Toi, vagabond, tu as reçu les visites d'un ange! lui disaient-ils. Nous te connaissons, faussaire; parle un peu de la bible d'or, voleur! Un charmant interprète en vérité que Dieu a choisi en toi! » La réponse qu'on prête à Smith fut hardie, éloquente et décisive. « Eh! qui vous a faits juges, faibles mortels, des actions de votre Créateur? Le grand Dieu voit le cœur de tous les hommes, et s'il a voulu choisir un pécheur pour annoncer sa parole, vous éleverez-

vous contre lui? Si Dieu a oublié les péchés et purifié l'âme du pécheur de telle sorte qu'il l'a jugé digne de converser avec lui, convient-il à des créatures humaines de se détourner avec mépris de celui que le Créateur a sanctifié? »

Tel était donc Smith : ce n'était ni un esprit distingué ni un homme moral; mais c'était l'homme fait pour commander à tous ceux qui ne sont ni intelligens, ni moraux, et qui ne sont pas capables de le devenir jamais. Il est peu intéressant, mais il tient sa place dans l'histoire naturelle de l'homme, et il mérite à ce titre d'être étudié. Ce n'était pas un sot, et pourtant ce n'était pas ce qu'on peut appeler un homme intelligent; c'était un charlatan et un imposteur, et ce n'était cependant pas un scélérat. Qu'était-il donc? Eh! mon Dieu, c'était tout simplement un infirme doué par occasion de certaines qualités qui le rendaient propre à commander à ses frères en infirmité. C'était le borgne roi du pays des aveugles, le boiteux roi du pays des culs-de-jatte; pour nous résumer d'un seul mot, Smith a été au XIXe siècle le représentant des parias de la nature. La nature a en effet, comme la société, ses parias et ses déshérités, qui naissent moralement perclus, idiots, serviles, pauvres créatures pour lesquelles l'*alma mater* semble n'avoir rien voulu faire, qu'elle a conçues dans une heure de dégoût et mises au monde avec haine et honte d'elle-même. Leur sort est irremédiable. Ces êtres sont nés réellement parias, et aucune force humaine ne peut les arracher à leur condition. Le genre humain se retire d'eux instinctivement; les méchans leurs disent *raca* sur tous les tons, depuis celui de l'ironie polie jusqu'à celui de la grossière insolence; les doux s'en éloignent par pitié, par ennui et par répulsion naturelle. Il ne reste à ces malheureux, qui la plupart du temps n'ont aucun sentiment vrai des choses, que le sentiment de leur abaissement, qui est d'autant plus vif que c'est le seul qui vibre en eux. Délaissés, abandonnés, condamnés sans qu'ils soient coupables et par l'unique effet d'une fantaisie cruelle de la nature, ils nourrissent contre leurs semblables une haine pleine d'amertume et trop facile à expliquer. Néanmoins ces malheureux ne restent pas toujours sans vengeurs. De temps à autre il se rencontre un homme aussi infirme qu'eux, mais qui se trouve doué par hasard de certaines facultés de ruse, d'opiniâtreté, de turbulence, qui le rendent capable d'action, et cet homme devient alors un chien enragé qui a le pouvoir de communiquer son venin à ses confrères en infirmité. Quelquefois aussi c'est un *franc mitou* éclopé, capable d'être roi de Thune ou empereur de Galilée, qui enrégimente ses bandes d'idiots en belles compagnies de *malingreux* et de *sabouleux*. Dans l'un et l'autre cas, c'est un homme fort redoutable, car dans le premier cet homme s'appelle M. le docteur Jean-Paul Marat

de Neufchâtel, et dans le second le citoyen Joseph Smith de Windsor, état de Vermont.

Nous venons d'indiquer la vraie nature de Smith et les vrais sentimens qui l'ont fait agir; tel est le levier qui a fait sa force, l'aimant qui a réuni un peuple autour de lui. Quoi que Smith ait pu penser dans la suite de sa vie, cet instinct de vengeance l'a animé au commencement, il a été le principe d'où ont découlé ses actions et ses mensonges. — Oui, moi Smith le déshérité, Smith le vagabond, Smith sans un dollar, Smith sur lequel crachent en passant tous les heureux de ce monde, je serai quelque chose, et je vous ferai tous trembler, fiers bourgeois, riches marchands, puissans planteurs, éloquens ministres de l'Évangile, fermiers heureux et propriétaires, rusés politiques, gras membres du congrès, et je prendrai le plus que je pourrai de tout ce qui vous appartient. Oui, j'enlèverai sans scrupule, lorsque je le pourrai, vos femmes, vos filles, votre argent, et, lorsque cela sera nécessaire, votre vie. — Animé de ces passions, il a parlé, et tous ceux qui lui ressemblaient par nature se sont réunis autour de lui. Tous les pauvres diables des États-Unis l'ont accepté pour prophète, et il est remarquable que tous les pauvres diables de l'émigration en ont fait et en font autant. L'originalité de cette secte, c'est qu'elle est essentiellement la secte des malheureux. Bien plus que les doctrines socialistes, doctrines alambiquées, fruit d'une analyse pervertie ou excessive, mais philosophique en définitive, le mormonisme est la doctrine de ce qu'on peut appeler les *parias* de la nature. La secte a ce caractère, et, quels que soient les changemens qui surviennent, elle le gardera.

Ce roi des parias avait donc devant lui une masse. Pour la soulever, il lui fallait un levier. Il ne pouvait en trouver un convenable à ses desseins dans une société régulièrement organisée. Il essaya d'en inventer un, et comme son intelligence n'était pas à la hauteur de son ambition, et que son imagination était moins puissante que son ressentiment, il accoucha de ce monstre de confusion qui s'appelle le *mormonisme*. De ce défaut inné d'intelligence résulte la vulgarité qui domine dans la personne et dans la vie de Joseph Smith. Les existences agitées ont généralement quelque chose de dramatique, et qui parle à l'imagination; jamais existence cependant ne fut plus agitée et en même temps plus vulgaire que celle de Smith. Il n'y a aucune poésie dans les actions de ce malheureux. Il commence, comme Cagliostro, par des escroqueries merveilleuses, et continue comme lui par la fabrication d'une espèce de religion où le surnaturel est employé à couvrir les intérêts les plus grossiers et les convoitises les plus immondes. Cependant les mensonges du célèbre charlatan du dernier siècle avaient quelque chose d'italien et par

conséquent d'*imaginatif;* ses hâbleries volaient à travers l'Europe comme les oiseaux au langage séducteur des contes d'Orient. Les mensonges de Smith au contraire ont quelque chose de lourd, d'informe; ils ne volent pas, ils se traînent comme de gros oiseaux rustiques dans la basse-cour d'une ferme. D'ordinaire les prophètes vivent pauvres, et meurent sans avoir participé en rien aux bonnes choses de ce monde. Smith est, je crois, le premier qui ait fait banqueroute. Les persécutions qu'il a endurées ont, chose caractéristique, cette même apparence vulgaire : les combats de ses disciples avec les Américains ne sont pas plus poétiques que les batailles des rustres dans un champ de foire.

Il est vrai de dire, pour être juste, que ce n'est pas entièrement la faute de Smith si sa vie a cet air de vulgarité; l'esprit du peuple au milieu duquel il vivait y contribue pour sa part. Le génie positif et *gouailleur* des *Yankees* n'était point propre à prêter à ses persécutions beaucoup de poésie. Les mormons n'avaient pas affaire en eux à des Juifs ardens et sérieux, se préparant à l'extermination par l'invocation du Dieu des batailles, ni à des chevaliers bardés de fer, conduits par des moines pittoresquement encapuchonnés et le crucifix à la main. Ils ne rencontraient devant eux ni un mystérieux saint-office ayant à sa disposition les lugubres fantasmagories des prisons, des tribunaux secrets et des auto-da-fés, ni des soldats espagnols massacrant leurs ennemis sous l'étendard de la Vierge, en égrenant dévotement leur chapelet, ni même ces anciens puritains, fondateurs des colonies américaines, qui firent jadis, avec une conviction si austère, brûler tant de sorcières, fouetter tant de quakers et marquer au front tant de femmes adultères. Les *Yankees* n'étaient point des persécuteurs aussi poétiques, et ils étaient incapables de prêter au martyrologe mormon aucun élément de légende. Lorsque la persécution devenait sérieuse, elle ne dépassait pas le degré d'émotion qui accompagne une émeute mesquine dans nos rues ou une grande bataille rangée entre deux partisans mexicains, chefs de deux puissantes armées de trois à quatre cents hommes; mais avant d'en venir à cette extrémité, la persécution passait par diverses phases d'espièglerie, toutes prêtant plus au rire qu'aux sentimens solennels de la pitié et de l'admiration. Les mormons baptisaient par immersion dans les ruisseaux des localités où ils se trouvaient; les *Yankees* jugeaient bon d'accompagner la cérémonie de danses grotesques et de sérénades exécutées sur des chaudrons et des poêles à frire. Pour éviter le retour de pareils scandales, les *saints* prenaient la résolution de ne baptiser que la nuit; les *Yankees* transportaient à l'endroit où s'accomplissait le baptême toutes sortes de charognes et d'ordures, si bien que, lorsque les confians mormons arrivaient

pour conférer le sacrement qui enlève toutes les souillures, ils pénétraient jusqu'aux genoux dans une boue liquide que la plume sans scrupules d'un Voltaire oserait seule nommer. Une autre fois, ils voyaient des lumières innombrables s'allumer autour d'eux et des yeux enflammés les regarder sous le feuillage : c'étaient des gamins qui avaient illuminé des gourdes. Les plaisanteries étaient souvent plus sérieuses. Ainsi il n'était pas rare qu'un mormon fût engoudronné, emplumé, et monté sur un âne la tête tournée du côté de la queue. Si l'on était en hiver, on creusait un trou dans la glace, et on faisait prendre un bain russe à l'apôtre, ou bien on le roulait dans la neige jusqu'à ce qu'il présentât une image assez complète du globe terrestre. Les frères étaient-ils rassemblés en prières, on voyait tomber par la fenêtre un ballon enflammé qui éclatait au milieu de l'appartement avec une détonation terrible, et accouchait en crevant d'une multitude de fusées et de pétards qui s'en allaient sifflant dans toutes les directions. Ces vexations étaient continuelles. S'il est vrai que parfois les mormons aient volé les poules et les moutons de leurs voisins, ces derniers le leur rendaient bien. Dans tout cela, il n'y a, comme on le voit, rien de bien poétique, et il a fallu la tragédie de Nauvoo pour donner à la secte une espèce de consécration et d'auréole de martyre.

Nous croyons avoir expliqué avec impartialité les qualités et les défauts de Smith; nous voudrions rendre encore plus sensibles au lecteur nos observations, et nous trouvons justement dans les livres publiés sur le mormonisme plusieurs épisodes qui servent à *illustrer* d'une manière assez frappante le caractère de Smith. Parlons d'abord du charlatan. Smith avait le don des miracles, et il est le seul de sa secte qui l'ait eu. Il ne l'a pas transmis à ses successeurs, sans doute afin qu'on sût que de même qu'il n'y a qu'un Dieu, il n'y a eu et il n'y aura sur la terre qu'un Joseph Smith. Nous empruntons le récit d'un miracle de Smith au curieux livre intitulé *la Vie des Femmes chez les Mormons*, publié récemment par une dame de Boston, femme *non spirituelle*, paraît-il, d'un *ministre* (*elder*) mormon. La scène, à quelques incidens près, ressemble à une séance de magnétisme; toutefois elle a cet intérêt qui s'attache à toutes les scènes où le surnaturel vrai ou supposé est en jeu. Smith va ressusciter une jeune fille morte.

« Smith commença à parler, et alors le plus complet silence s'établit. Son discours roula sur la nature des miracles et la promesse faite par le Christ à ses disciples que des pouvoirs miraculeux leur seraient continués jusqu'à la fin du monde. J'observai qu'il citait beaucoup plus souvent les Écritures hébraïques que *le Livre de Mormon*, et j'en fis la remarque à mistress Bradish.

« — Il n'y a rien d'extraordinaire, me répondit-elle, puisque la plupart

des choses qui se trouvent dans l'une des deux bibles se trouvent également dans l'autre. Elles concordent parfaitement, grâce à nos interprétations.»

« Le sermon fut très court, afin qu'on eût plus de temps à donner aux miracles. Lorsqu'il fut fini, la lumière fut retirée du pupitre et placée en face. Smith s'agenouilla; les fidèles suivirent son exemple, et tous restèrent quelque temps silencieusement en prières. Enfin il se leva, mais les autres continuèrent à rester agenouillés. Après un silence de quelques instans, il prononça ces mots solennels : « Voilà la parole que je vous donne, a dit le Seigneur; vous serez délivrés de la mort, qui est le pouvoir du diable, du chagrin et des larmes. C'est pourquoi en vertu du pouvoir de l'esprit, je vous commande d'apporter votre mort.»

«Le profond silence qui suivit ses paroles parlait singulièrement à l'imagination. La porte s'ouvrit lentement, et deux hommes entrèrent portant un cadavre : c'était le corps d'une jeune et belle femme enveloppée des blancs habits de la mort. Oh! quel aspect effrayant et quel air de fantôme elle avait dans ce crépuscule lumineux dû à la demi-clarté qui régnait dans l'appartement! Les membres étaient raides et froids, les yeux et la bouche à demi ouverts; l'attitude générale était celle de la mort. Les porteurs la déposèrent sur le pupitre. Smith se tourna vers eux en leur lançant un regard que je ne pus pénétrer. Ward se tenait à côté de lui, et je m'aperçus qu'il jetait souvent les yeux de mon côté.

« — A qui appartient cette enfant? dit Smith.

« — A moi, dit solennellement un des deux hommes.

« — Est-elle morte subitement?

« — Oui.

« — Quand?

« — Cette après-midi.

« — As-tu la foi?

« — J'ai la foi, dit l'homme avec force. Soutiens-moi contre les défaillances.

« — Cette enfant avait-elle la foi?

« — Elle l'avait.

« — C'est bien. Ton enfant te sera rendue.

« On entendit alors un faible cri, et une femme qui, ainsi que je pus m'en convaincre dans la suite, était bien réellement la mère de la morte, s'avança et se précipita aux pieds de Smith.

« — Ressuscite mon enfant, cria-t-elle passionnément; elle était trop jeune, trop bonne, trop belle pour mourir. Ressuscite mon enfant, et je t'adorerai jusqu'à la fin de mes jours.

« — Femme, je l'ai dit, répliqua-t-il. Ensuite, se tournant vers la compagnie, il dit : Que quelques-unes des sœurs surveillent cette femme. Elle ne doit pas se mêler à ce qui va se passer.

« Mistress Bradish s'avança, et, relevant la femme, l'emmena, et la fit asseoir.

« — Que les croyans se lèvent, dit Smith, et entonnent le chant de l'*Alleluia!*

« Un moment après, le chant commença, bas d'abord, mais s'élevant par

degrés à mesure que l'enthousiasme montait et que le fanatisme de l'assemblée s'exaltait.

Lorsque Nephi sortit de la Palestine,
Et que Téhi vint du pays des païens,
Le grand et puissant Océan recula devant eux;
Les montagnes s'enfuirent au loin,
Les collines s'enfoncèrent dans les lacs,
Et les fleuves furent desséchés.
Alors la vie fut arrachée à la mort,
Et les âmes rappelées du tombeau
Par la toute-puissance de la foi.
Alleluia!
Et il en sera encore ainsi,
Alleluia!
A ce moment même nos yeux contemplent ce miracle,
Alleluia!
Le pâle et froid cadavre se réveille,
Alleluia!
La force revient à ses membres,
Alleluia!
Nous la reverrons encore telle que nous l'avons vue,
Alleluia!
Dans l'orgueil et la beauté de la vie,
Alleluia!
Le funèbre linceul ne recouvrira plus son sein,
Alleluia!
Il opère, il opère, le pouvoir du Tout-Puissant,
Alleluia!
Il a entendu la voix de son serviteur et de son apôtre,
Alleluia!
Il a arrêté à sa prière le pouvoir de la mort,
Alleluia!
Comme il l'arrêta jadis à la prière de Moïse et d'Élisée,
Alleluia!
Comme il l'arrêta à la prière du Christ et de Saul de Tarse,
Alleluia!

«Cependant cette scène était trop puissamment intéressante et trop absorbante pour permettre aux chanteurs de continuer longtemps. Les voix s'arrêtèrent l'une après l'autre, et un silence complet enveloppa de nouveau l'assemblée entière. Smith pendant ce temps-là se tenait aux côtés de la morte. Il pressa et frappa la tête, souffla dans la bouche, frotta les membres refroidis, en disant d'un son de voix profond et sourd : « Revis, jeune femme. Que la vue revienne à tes yeux maintenant obscurcis, et la force à tes membres maintenant épuisés! Que la vie, la vigueur et le mouvement reviennent dans ce corps éteint! »

« Alors il y eut chez la morte un petit mouvement des muscles, les yeux s'ouvrirent et se fermèrent, les bras s'étendirent et revinrent d'eux-mêmes sur la poitrine, et enfin le corps se leva. L'effet de cette scène sur l'assemblée fut électrique. La mère fut prise de violentes convulsions. Plusieurs

femmes criaient, d'autres sanglotaient. Mistress Bradish tremblait violemment, et que dirai-je de moi-même? J'étais là, immobile, abasourdie, hébétée; toutes mes facultés de raisonner se trouvaient absentes et me laissaient en proie à ma stupeur. Une voix chuchota à mon oreille : — Crois-tu maintenant?

« Je me retournai; c'était M. Ward. — Je suis étonnée, sinon convaincue, répondis-je.

« — Vous avez vu les morts rappelés à la vie. Regardez, elle parle et marche.

« Je regardai : c'était en effet la vérité. Elle était descendue de la table, et, revêtue de son linceul, faisait le tour de la chambre appuyée sur le bras de Smith. Oh! comment exprimer ce que je sentis lorsqu'elle s'approcha de moi, cette terreur et ce respect qui s'attachaient à la présence d'une personne qui avait goûté le mystère de la mort et avait été arrachée aux mains du roi des terreurs, qui par expérience avait connu le terrible combat avec le dernier et puissant ennemi? Cependant il n'y avait plus en elle trace de la mort. Ses joues regorgeaient de vie et de santé, ses yeux étincelaient d'animation, et ses formes parfaites et voluptueuses contrastaient étrangement avec ses vêtemens funèbres. Elle sortit en compagnie d'une des sœurs pour changer de vêtemens, tandis que Smith reprenait sa première place au bout de l'appartement. »

Cette scène prouve que Smith connaissait au moins l'art de parler à l'imagination des ignorans. Il ne négligeait aucun des moyens qui peuvent faire illusion sur les sens; l'érection du temple bizarre et gigantesque de Nauvoo en est la preuve. Lorsque, sur la fin de sa vie, il eut fondé sa milice guerrière bibliquement nommée *la compagnie des frères de Gédéon*, il aimait à passer des revues, à montrer des cavalcades à son peuple, et il avait soin qu'elles fussent les plus brillantes possible. Rien n'y manquait, ni étendards, ni musique, et le prophète se donnait lui-même en spectacle, entouré de son état-major et escorté de ses sultanes favorites. Smith connaissait le peuple auquel il avait affaire, peuple qui, malgré sa liberté politique, son éducation pratique, sa religion rationnelle, sa presse sans contrôle et son immense publicité, est un des peuples les plus enclins à la superstition, les plus friands de merveilleux et les plus accessibles à toutes les nouveautés.

Nous avons plusieurs fois déjà indiqué ce fait curieux et significatif, qui démontre si bien que toutes les facultés de l'homme ne sont pas de la terre, qu'il en est une qui veut trouver à tout prix sa satisfaction, et qui la chercherait comme un Juif d'autrefois dans les cultes de Baal et de Moloch, si on lui retirait la vue de l'arche sainte et le temple séjour du vrai Dieu. De tels faits monstrueux sont les grimaces et les contorsions de l'esprit religieux dévoyé et égaré; mais quelque tristes et repoussans qu'ils soient, ils méritent

la plus grande considération. Les Américains sont le peuple le plus utilitaire du monde : comment se fait-il donc que de pareilles choses y aient lieu et y réussissent? Modes, folies passagères! dira-t-on. Non, et c'est précisément le contraire qui arrive, ces folies ne sont point une mode, elles semblent être inhérentes à l'esprit de la nation, et en tout cas elles y sont *permanentes*. Ces folies ne sont point une épidémie qui tue des milliers de victimes et passe pour ne plus revenir; non, elles se succèdent avec une régularité, une continuité remarquable, qui rappellent la marche des faits naturels, la course des saisons. Ce n'était qu'hier encore qu'un journal de New-York résumait dans une page lugubre les attentats, les malheurs, auxquels cet esprit de superstition avait donné naissance dans ces derniers mois, et racontait l'affreuse histoire de ce misérable vieillard égorgé pour hâter l'approche du *millenium*. Les crimes auxquels les tables tournantes ont donné naissance en Amérique sont innombrables : un voyageur anglais en a donné une liste de dix pages qui fait frissonner; nous nous sommes tirés de cette folie à meilleur marché, il faut l'avouer. Ce n'est véritablement qu'en Amérique que Smith pouvait parvenir à former un peuple, il ne pouvait réussir que là; partout ailleurs il eût échoué au bout d'un mois.

Du reste, pour être juste envers l'Amérique, nous devons reconnaître que toutes les nations de race germanique partagent avec elle cette tendance à la superstition et au merveilleux. Il n'est point rare de rencontrer un Anglais ou un Allemand sectateur des tables tournantes ou du magnétisme, et chez plus d'une dame anglaise ou allemande l'éducation la plus distinguée se concilie souvent avec une foi aveugle aux fantômes et aux spectres. Aussi les disciples que les mormons ont recueillis dans l'émigration sont-ils en très grande partie de race teutonique, paysans allemands ou norvégiens, pauvres ouvriers de Manchester ou de Sheffield. Qui dira pourquoi la race la plus pratique qui existe et la plus hardiment rationaliste, celle qui croit le plus aux faits, et qui n'est jamais satisfaite tant qu'elle n'a pas enlevé aux idées leur enveloppe symbolique, pour les contempler dans leur nudité, — qui dira pourquoi cette race est en même temps la plus accessible aux superstitions les plus grossières, tandis que les Celtes, qui n'entendent rien à la vie pratique et qui n'ont jamais su déshabiller une idée, sont exempts de ce vice, qui semblerait devoir être le leur, et n'ont au contraire que des superstitions gracieuses et inoffensives? En faut-il conclure que les peuples n'ont jamais qu'une moitié de cerveau en bonne santé et que l'autre est infailliblement malade? Non, dans la manie superstitieuse que nous indiquons, il n'y a pas contradiction avec l'esprit pratique et rationaliste. Une logique occulte met d'accord ces

deux faits. Les superstitions qui plaisent aux Anglo-Saxons et aux Germains sont de l'essence même du rationalisme : ce sont celles qui témoignent de la puissance de l'homme, du pouvoir de sa volonté sur les forces naturelles, et aussi celles qui témoignent de la présence de l'esprit de vie dans les objets de la nature. Jadis ils croyaient aux sorciers et vendaient volontiers leur âme au diable, parce que les sorciers exerçaient un pouvoir plus grand que celui des autres hommes, et parce que le diable donnait ce pouvoir. Aujourd'hui ils croient aux magnétiseurs et au magnétisme, parce que magnétisme et magnétiseurs représentent sous une nouvelle forme ce que représentaient les sorciers et le diable : la force de la volonté. C'est par la même raison qu'ils ont cru aux tables tournantes. Quoi d'étonnant s'ils croient ardemment en des docteurs en théologie qui prétendent posséder l'ancien pouvoir d'évoquer l'Esprit saint, de guérir les maladies ou de conférer la sainteté par l'imposition des mains, croyances qui rentrent dans l'ordre d'idées que nous venons d'exposer comme propre aux races germaniques? Rien n'est donc contradictoire qu'en apparence dans le génie des peuples, et entre ces grossières superstitions et la moderne philosophie allemande il y a une ressemblance frappante pour qui sait bien voir. Le monde lettré de l'Europe commence beaucoup à s'occuper de la philosophie d'un Allemand, M. Arthur Schöppenhauer, dont le système repose sur la force de la volonté, considérée non plus comme principe d'action mettant en mouvement les choses créées, mais comme principe de création même. Dans ses superstitions comme dans ses nobles croyances, la race germanique reste bien toujours la même : la race de l'individualité, de la liberté, la race féodale, protestante et républicaine par excellence. Nous signalons cette tendance à tous les esprits curieux, et nous croyons qu'elle a été pour beaucoup dans le succès de Joseph Smith et dans celui qu'obtiennent chaque jour ses disciples sur l'émigration scandinave, allemande et anglaise.

Cette parenthèse nécessaire fermée, achevons d'esquisser la figure de Joseph Smith. Son grand vice était la sensualité et l'amour des femmes. Toute sa personne physique indiquait assez que c'était là son vice dominant, et qu'il possédait les ressources qui pouvaient le satisfaire. Il n'était certes point beau, et il était pesant et massif de corps; mais le menton obstiné, le nez entreprenant, l'œil audacieux, le front bas et sans honte, exprimaient nettement la facilité des désirs et la force de résolution qui sait les mener à bonne fin. Il semble avoir connu le point faible des femmes et l'avoir habilement exploité, je veux dire la crédulité. Il savait que la passion commence souvent par l'étonnement, et sa qualité de prophète le servait à merveille. L'auteur du livre que nous avons déjà cité nous raconte l'his-

toire véritablement navrante d'une femme qu'il avait enlevée, et qui résista aux larmes de son mari et au souvenir de ses enfans pour suivre dans ses pérégrinations le misérable aventurier. Cette pauvre femme devait avoir l'esprit un peu faible, mais Smith n'en avait par cette raison que plus d'empire sur elle, et cet empire était grand, si on accepte pour absolument vraie la scène qu'on va lire, et qui est écrite, comme tout le livre d'ailleurs, avec un accent si naturel que le doute nous semble impossible.

« M. Clarke entra. Il était extrêmement pâle et avait un visage triste et inconsolable : on aurait dit même que ses yeux gardaient des traces de larmes récentes. Il s'avança vers sa femme, qui détourna la tête.

« — Regardez-moi, Laura, dit-il. En quoi vous ai-je offensée?

« — Vous êtes le serpent qui voulez me détourner de mon devoir, répliqua-t-elle.

« — Dites plutôt qui veut vous ramener à votre devoir. Vous avez une famille, c'est votre devoir d'en avoir soin.

« — Cela n'est pas.

« — Femme, vous êtes folle! N'est-ce pas le devoir d'une mère d'avoir soin de ses enfans?

« — Cela dépend des circonstances.

« — A quelle doctrine de démon avez-vous donc prêté l'oreille? — Puis, changeant de ton et prenant celui de l'amitié et de la tendresse, il dit en lui tendant la main : — Oh! venez, Laura, venez, allons-nous-en ensemble à la maison. Le pauvre petit Willie pleure tout le long du jour en appelant sa maman; Caddy et Sarah étaient presque fous de joie lorsque je leur ai dit que je savais où vous étiez et que j'allais vous ramener. Oh! Laura! Laura! je ne puis m'en retourner sans vous, je n'ose pas, j'ai peur d'être témoin du chagrin et du désappointement de ces pauvres enfans; en vérité je ne le puis. — Et cet homme, vaincu par ses émotions, tomba à genoux. Mistress Bradish regardait d'un air solennel et grave; mistress Clarke se couvrit le visage et trembla; pour moi, je sanglotais tout haut. — Vous viendrez, n'est-ce pas? dit-il enfin en se levant et en s'avançant vers elle.

« — Ne me pressez pas davantage, car je ne puis aller avec vous.

« — Est-ce là votre dernier mot? dit-il quelque peu rudement.

« — Oui.

« — Ainsi vous n'avez aucun égard pour moi, aucune pitié pour vos enfans, aucun respect pour les liens solennels du mariage! Pour un vagabond sans cœur qui vaut moins que les chiens errans dans les rues, vous abandonnez votre famille, votre foyer, vos amis! Ne vous ai-je pas toujours bien traitée? Ne vous ai-je pas fourni tout ce que vous pouviez désirer lorsque vous étiez en bonne santé? Ne vous ai-je pas soignée lorsque vous étiez malade? Ne vous ai-je pas gardée et défendue comme la prunelle de mes yeux?

« — Vous l'avez fait, vous l'avez fait, dit-elle presque en sanglotant; mais pourquoi me torturez-vous maintenant?

« — C'est votre conscience qui vous torture, dit-il solennellement. Fasse

le ciel que ce ne soit pas l'avant-goût de la flamme qui ne s'éteint pas et du ver qui ne meurt jamais, et remarquez mes paroles...

« — Ne me maudissez pas, ne me maudissez pas! dit-elle en l'implorant avec larmes; vous ne devez pas me maudire!

« — Je vous maudis, moi? Non, c'est vous qui vous êtes maudite vous-même. Ainsi que vous m'avez oublié, vous serez oubliée; ainsi que vous avez abandonné vos enfans, vous serez abandonnée; ainsi que vous vous êtes détournée de vos amis, on se détournera de vous. Et maintenant, faible créature pécheresse et conduite à l'abîme, demeurez avec votre vagabond jusqu'à ce qu'il haïsse votre présence et que vous lui soyez un objet de dégoût; demeurez avec lui jusqu'à ce qu'il vous mette à la porte, dans la nuit, par la pluie et le vent, pour serrer dans ses bras une femme plus belle et plus jeune que vous. Et que cette parole résonne à vos oreilles comme le glas de mort de votre âme, qu'on vous rendra ce que vous avez fait, et que la loi du talion vous sera appliquée! — Puis, se retournant, il sortit de l'appartement.

« Un long cri d'agonie sortit de la poitrine de mistress Clarke, et elle tomba sans connaissance sur le plancher. Nous allâmes en toute hâte à son secours.

« — Pauvre enfant! dit mistress Bradish, elle a eu durement à lutter avec son vrai devoir; mais la vérité a triomphé. »

Le dernier trait que nous ayons à noter dans le caractère de Smith, c'est une certaine irascibilité, et il est important, car il prouve que le prophète s'était pris à moitié au sérieux. Les purs charlatans ne s'emportent point contre les obstacles, ils tournent la difficulté ou sautent par-dessus. Il est à remarquer que cette irascibilité n'était pas naturelle à Smith, on n'en trouve point trace dans les premières années de son apostolat, et elle s'était révélée par degrés, à mesure que le succès de ses fourberies avait grandi. Le succès sembla lui avoir monté à la tête, comme l'ivresse, et lui avoir ouvert des horizons nouveaux. Ses dernières années se ressentent de cette disposition d'âme, et ce fanatisme, acquis par le triomphe, communiqua à sa personne quelque chose d'un peu moins grossier. C'est cette irascibilité qui devait le perdre, et qui le perdit en effet. On connaît les dernières actions de sa vie : il frappe à droite, à gauche, avec une vigueur de Mahomet et de Calvin, et, — ce qu'il y a de curieux et de vraiment inexplicable, lorsqu'on songe à la personne de ce malheureux jongleur, — avec une intelligence tout à fait remarquable des coups qu'il doit frapper pour assurer définitivement le triomphe de sa cause. Il écrase le schisme. Ses premiers disciples étaient de pauvres diables crédules et turbulens, il fallait les écarter pour les remplacer par une nouvelle génération de saints, et élever les saint Paul qui devaient ceindre l'épée, les Josué qui devaient continuer l'œuvre de cet étrange Moïse; il le fit. Il fallait, sous peine d'être

chassé d'état en état et de ne commander qu'à une bande de bohémiens partout repoussés, avoir en main les moyens d'imposer le respect; il créa une milice sous le nom de légion des frères de Gédéon. Seulement il mit trop de précipitation dans toutes ses réformes, et il se mit trop en vue lui-même. L'orgueil lui fit oublier la prudence. Sa personne, sa doctrine et son peuple étaient exécrés des Américains, il le savait, et cet homme, qui était si difficilement toléré, eut l'imprudence de se poser hardiment comme un défi jeté à l'Amérique. Au lieu d'accomplir ses réformes à petit bruit, il les accomplit bruyamment. Il se présenta hardiment à la présidence de la république, et sa circulaire est un chef-d'œuvre de folie et de maladresse. Il y insultait à l'Amérique, la déclarait déchue et gangrénée, et annonçait que Dieu enverrait un ange avec un glaive enflammé pour la régénérer. Smith devait être cet ange. Les Américains rirent et s'indignèrent. Enfin, dans l'affaire Higbee, Foster et Law, il eut le grand tort de se faire juge dans sa propre cause; il frappa trop fort, et on sait ce qui en advint. Bref, il se posait de plus en plus comme une menace, et il transformait peu à peu sa colonie en un camp retranché, lorsqu'arriva le coup qui le renversa.

Il est aisé d'apprécier la moralité de Joseph Smith; ce qui est plus difficile, c'est de découvrir au juste l'article du code pénal qui aurait pu lui être appliqué. Les Américains le chargent de tous les crimes et l'accusent de tous les vices. Comme il faut faire la part de l'esprit de parti, nous nous contenterons de dire qu'il n'avait pas précisément l'innocence d'une vierge : nous en savons assez sur son compte pour être édifiés sur sa moralité. Qu'il fût de mœurs dissolues, cela est certain; qu'il fût un menteur émérite, l'histoire de la bible d'or et des pierres *urim* et *thumim* le prouve suffisamment. Il fut banqueroutier, mais les états d'Amérique lui en avaient donné l'exemple. Fut-il faux monnayeur? Cela est plus douteux. Ce qu'il y a de bien établi seulement, c'est que jamais la fausse monnaie, — qui a rendu le Missouri si célèbre, que les *Yankees* ont créé ce mot ironique pour exprimer les non-valeurs : *Missouri currency*, — n'a été plus abondante dans cet état que pendant le séjour des mormons. L'auteur du *Mormonisme dévoilé* l'accuse formellement d'avoir voulu enlever à main armée la femme du docteur Foster. La dame de Boston l'accuse non moins formellement d'infanticide, et laisse assez entendre qu'elle le soupçonne de meurtre sur la personne de mormons et de mormones récalcitrans.

La même obscurité règne sur ses disciples et ses successeurs. Nous pouvons diviser ceux-ci en deux bandes, d'abord les disciples immédiats, Sidney Rigdon, Harris, Cowdery, dont les plus grands vices, à tout prendre, nous paraissent avoir été l'imbécillité et la

crédulité; quant aux disciples qui ont grossi successivement l'église des *saints du dernier jour,* nous sommes beaucoup plus embarrassé pour porter un jugement sur leur compte, et leur vice dominant nous paraît tout autre que l'imbécillité. Quelques-uns sont des hommes intelligens, et qui certainement, s'ils pèchent, ne pèchent point par ignorance; il en est jusqu'à trois que l'on pourrait nommer : MM. Brigham Young, Orson Pratt et John Taylor. Les deux derniers, qui sont les théologiens et les propagandistes les plus distingués de l'église, sont, Orson Pratt surtout, des hommes d'un esprit sophistique et retors. Brigham Young, le pape de l'état de Déseret, nous semble doué de facultés intellectuelles extrêmement précieuses chez un chef de parti; nous n'oserions parler aussi bien de sa moralité. Fin, rusé, discret, prudent, politique, la manière dont il a conduit les affaires de son peuple d'Israël fait honneur à son jugement. On peut dire qu'il a sauvé le mormonisme d'une ruine complète. Après la mort du prophète, les passions populaires étaient singulièrement excitées, tant du côté des mormons que du côté des habitans de l'Illinois; ces derniers ne demandaient qu'à frapper, et les mormons ne demandaient qu'à venger leur prophète. Une imprudence pouvait mettre aux prises les deux partis, et c'en était fait alors pour jamais de l'œuvre de Smith. Brigham fit prendre patience aux mormons, les calma, et se laissa bravement attaquer par les Américains, qui eurent ainsi tout l'odieux de la violence et de la persécution. Lorsque la place ne fut plus tenable, il prit hardiment la résolution de sortir des territoires habités de l'Union, et c'est la preuve d'intelligence la plus remarquable qu'il ait donnée. Il comprit que de pareilles scènes se renouvelleraient dans n'importe quel état où les mormons iraient s'établir, qu'il fallait échapper aux lois de l'Union sans être cependant en dehors d'elle, en un mot qu'il fallait s'établir aux portes de la république, mais non dans son sein, de manière à ne lui laisser aucun prétexte à la persécution, et d'être pour elle, dans un temps donné, un embarras (c'est déjà fait), et plus tard une menace (cela viendra peut-être). Il résista à toutes les propositions qui furent faites dans un autre sens. Après la mort du prophète, Sidney Rigdon prétendit qu'une révélation ordonnait au peuple de Dieu d'aller s'établir en Pensylvanie. Young fit condamner Rigdon. Lorsque l'exode dut commencer, un certain White voulut désigner le Texas comme nouvelle patrie; Brigham Young écarta ce rival et le laissa partir avec quelques partisans. Depuis l'établissement sur les bords du lac Salé, Young a fait peu parler de lui, si ce n'est l'an dernier à propos de ses démêlés avec le gouvernement fédéral, où, poussé à bout dans sa retraite, il a refusé de reconnaître l'autorité des magistrats de l'Union et a excommunié le président.

Jusqu'à présent, Brigham Young a réussi à peu près à échapper à la juridiction fédérale, à gouverner son peuple selon des lois théocratiques, et à vivre dans son harem avec sécurité et impunité. De loin en loin, les journaux américains nous apportent des lettres pastorales de cet étrange pontife, assez peu compromettantes et plus innocentes que le dogme de la polygamie, dans lesquelles il est annoncé aux frères en Jésus-Christ et en Joseph Smith que le bétail mormon prospère, que les petits pois sont en bon état, et que les pêchers récemment plantés n'ont pas réussi. Cependant, si l'intelligence de cet homme n'est rien moins que méprisable, il n'en est pas de même de ses autres facultés. Nous ne voulons pas croire tout ce que les Américains impriment de lui; mais, n'y en eût-il qu'une partie de vrai, cela serait déjà suffisant. — Il avait, disent ses ennemis, l'habitude de mentir dès l'enfance, et ce talent, avant d'être pape mormon, il l'avait déployé sous l'habit de prédicateur méthodiste. Personne ne jouait mieux le fanatique dans un *camp meeting*, personne ne chantait mieux à plein gosier les cantiques méthodistes, personne n'entrait mieux en convulsions et n'exhortait ses frères avec plus d'onction. Sa vie civile valait sa vie religieuse. Boutiquier, personne ne savait mieux fausser les balances, les poids, les mesures, et falsifier les marchandises. Colporteur ambulant, il était de la force de M. Barnum pour monter des loteries dont les lots gagnans se composaient de vieilles faïences ébréchées et de vieux pots d'étain mis au rebut. Au milieu de tout cela, il trouvait le temps d'enlever des jeunes filles à leurs mères, ou pour mieux dire de tromper à la fois les unes et les autres par des mariages supposés, et de laisser sur le pavé, quinze jours après, ses victimes enceintes de ses œuvres. L'auteur de *la Vie des femmes chez les mormons* l'accuse à peu près d'inceste. Nous n'admettons rien de toutes ces accusations; nous les répétons impartialement. Nous ne voulons pas y croire, et nous nous bornons à dire qu'il est toujours fâcheux que de pareilles histoires puissent être imputées à quelqu'un, ou que le caractère de ce quelqu'un puisse prêter à de pareilles calomnies parmi ses concitoyens.

Les autres disciples de Smith sont plus obscurs, mais tout aussi chargés d'accusations par les Américains. L'un d'eux était, car il est mort, M. Lyman, ce même M. Lyman que les *Mémoires* de Barnum ont rendu célèbre. Avant d'exercer le ministère religieux, de prophétiser et de lever la dîme, le digne apôtre a montré la fameuse sirène aux badauds américains et aidé le roi du *humbug* à soutenir le mensonge de la nourrice de Washington. M. Parley Pratt est encore un assez remarquable personnage; on lui attribue l'aimable petite plaisanterie que voici. Envoyé en mission au Chili, il se trouva man-

quer d'argent, et ne sachant comment s'en procurer, il lui vint à l'esprit de vendre une de ses femmes à un chef indien moyennant dix chevaux. Le marché fut conclu, et Parley Pratt annonça à sa *femme spirituelle* qu'il continuait à la chérir *spirituellement*, mais qu'il se voyait dans la dure nécessité de la livrer *corporellement* à un sauvage. La pauvre femme se mit à pleurer à chaudes larmes, et fut si vivement affectée (on le serait à moins en effet), que lorsqu'elle fut présentée au chef indien, elle n'avait plus aucune trace de beauté. Les joues étaient pâles et fiévreuses, les yeux rougis, le visage complétement bouleversé par la douleur. Le chef indien la refusa en disant qu'il ne faisait point de pareils marchés, et qu'il avait entendu acheter une femme en bon état. — Le plus chargé de tous ces pontifes, patriarches et apôtres est le docteur Williams Richards. Nous ne répéterons pas l'horrible histoire dont l'accuse l'auteur du *Mormonisme dévoilé,* histoire pleine de faux sermens, de basses passions, de mensonge et de sang. Ce sont de ces crimes dont on ne peut parler que lorsqu'on en a été le témoin, et dont on ne doit pas se faire l'écho, l'homme auquel ils sont imputés fût-il le plus misérable des coquins de ce monde. Nous remarquerons seulement que ses compatriotes s'accordent assez généralement à lui appliquer l'épithète puritaine de pécheur, *sinner,* — un vieux pécheur à tête grisonnante, *a hoary headed old sinner*, dit l'auteur de très agréables articles sur la *vie des mormons* récemment publiés dans le *Putnam's Monthly*, de New-York, et à qui nous devons quelques-unes de ces anecdotes. Quoi qu'il en soit de l'histoire de Maud et de Rose Hatfield, le docteur Williams Richards continue, paraît-il, à remplir de son mieux (il doit approcher de la soixantaine) les devoirs du sacrement de la polygamie. Une des beautés de son harem se nomme Suzanne Lippincott, c'est une des sultanes d'Utah les plus remplies de l'esprit prophétique. L'écrivain du *Putnam's Monthly*, que nous croyons aussi être une dame, entendit la sultane prophétiser dans une langue inconnue, sans doute l'égyptien réformé, langue assez pauvre, s'il faut en juger par le spécimen qu'il nous donne. Nous ne voulons pas en priver le lecteur, le voici : *Eli, ele, ela, elo.* — *Comi, coma, como.* — *Reli, rele, rela, relo.* — *Sela, sele, selo, selum.* Il paraît que cette langue prophétique est à peu près toujours semblable, et son mécanisme de la même simplicité, car, dans la même séance, un certain docteur Sprague, s'étant senti en train de prophétiser et d'imposer les mains à une malade, s'écria de son ton le plus inspiré : *Vavi, vava, vavum.* — *Sere, seri, sera, serum.* Une mormone, qui était chargée ce soir-là de l'office d'interprète, expliqua à l'assemblée le sens de ces vociférations. Cela signifiait que le ministre de Dieu appelait sur la malade toutes les bénédictions du ciel, que tous ses

vœux seraient exaucés, et que sa postérité serait plus nombreuse que celle d'Abraham. Qui eût jamais dit que la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* serait un jour dépassée, et le turc de Covielle remplacé par une langue encore plus concise?

Tel est le personnel des mormons. Les moins incriminés de ces fonctionnaires de l'église sont MM. Kimball, qui, quoique scellé à bien des femmes dans sa vie, a cependant toujours eu les plus grands égards pour son épouse légitime, et M. Orson Hyde, qui s'est contenté, comme les gentils, d'une simple femme. Détournons-nous un instant de ce torrent d'obscénités.

III. — POINTS ORIGINAUX DU MORMONISME. — LA PERSÉCUTION DIRIGÉE CONTRE LES MORMONS ÉTAIT-ELLE LÉGITIME?

Beaucoup de bonnes âmes libérales ont crié en Europe contre la persécution que les mormons ont eu à subir. Cette persécution était-elle légitime? C'est une question très importante, et dans laquelle les principes de tolérance moderne et les axiomes politiques de la constitution américaine ont été mis en avant. Pour nous, nous croyons que les Américains étaient dans leur droit; ils ont agi instinctivement dans toute cette affaire, et leur instinct ne les a pas trompés. On ne dira point qu'ils ont agi par esprit d'intolérance religieuse, car alors pourquoi les scènes qui se sont passées ne se passent-elles pas tous les jours aux États-Unis? Pourquoi les baptistes ne massacrent-ils pas les méthodistes, et les unitaires les épiscopaux? On me citera, il est vrai, quelques violences des protestans contre les catholiques; mais ces violences s'expliquent par les restes de passions puritaines qui animent encore les Américains, passions qui ne peuvent pas s'adresser à une secte nouvelle. On ne dira pas non plus qu'ils ont agi par intérêt : les violences du nord contre le sud, des partisans de l'esclavage contre les abolitionistes s'expliquent sans peine; de grands intérêts sont en jeu, et les uns et les autres, combattant *pro aris et focis*, mettent naturellement dans leurs luttes tout l'acharnement qu'on met à défendre sa femme, ses enfans et ses propriétés. Aucun grand intérêt de ce genre ne se trouvait impliqué dans l'affaire du mormonisme. Les Américains ont donc agi par haine instinctive; ils ont senti qu'ils avaient affaire à des ennemis. Cet instinct était-il légitime? Oui.

Toute l'originalité de la doctrine mormonique consiste en quatre points qui sont gros de bouleversemens et de révolutions, savoir : 1° l'idée d'une révélation spéciale faite à l'Amérique; 2° l'exclusion des gentils; 3° la constitution de la société sur un modèle théocratique; 4° la polygamie. Ces quatre points ne sont pas du domaine

de la religion pure, ils n'affectent pas seulement les consciences religieuses, ils sont politiques et constituent par leur enchaînement tout un système social. S'ils n'étaient que des rêveries religieuses plus ou moins malsaines, peu importerait que quelques milliers d'âmes saugrenues, infirmes ou idiotes se nourrissent de cet aliment spirituel falsifié; mais ces rêveries sont en même temps des moyens d'action politique et mettent des armes redoutables aux mains des crédules et des ambitieux. Ce n'est évidemment pas pour leurs dogmes que les mormons ont été persécutés : ces dogmes se rencontrent dans presque toutes les églises chrétiennes, et les Américains sont habitués à les entendre prêcher. Que l'on soit ou non baptisé par immersion, cela importe peu à la sécurité publique; que l'on croie au *millenium* ou non, cela ne trouble pas les citoyens dans l'exercice de leurs devoirs et de leurs affaires; que l'on impose ou non les mains aux fidèles, le gouvernement fédéral ne court aucun risque. Tous les jours on prophétise en Amérique comme on prophétisait à Nauvoo, les passans curieux s'arrêtent un instant, écoutent et continuent leur chemin. Les *camp meetings* méthodistes peuvent être des spectacles scandaleux, mais ils n'ont de danger que pour les têtes trop faibles qui doivent un jour ou l'autre aller peupler les maisons de fous. Tous les jours on annonce aux États-Unis que la fin du monde va arriver, et que les fidèles doivent se tenir prêts à monter au ciel en robe blanche : personne ne s'émeut de la prédiction, si ce n'est les tailleurs et les couturières, qui ont à travailler davantage pour fournir à leurs cliens les vêtemens *respectables* dans lesquels ils doivent se présenter devant Dieu. Les mormons sont les seuls sectaires qui aient joui du privilége de la persécution. En quoi les prêtres de Melchisédech et les prêtres d'Aaron blessaient-ils donc les Américains plus que les ministres des autres sectes protestantes?

Au premier abord cependant, il semble que le mormonisme eût dû flatter l'orgueil des Américains. L'idée d'une révélation spécialement faite pour l'Amérique n'est point neuve, il est vrai, mais jamais elle n'avait été énoncée avec autant d'audace. A la fin du dernier siècle, une certaine Anne Lee quitta l'Angleterre sur un ordre d'en haut pour venir habiter l'Amérique, où elle devait établir le règne de Dieu et inaugurer sous la forme du Christ-Femme l'ère du *millenium*. La quakeresse Jemimah Wilkinson se donna aussi pour une incarnation nouvelle du Christ. Joseph Smith fut moins hardi, mais plus adroit que la quakeresse et la sainte de la secte des *shakers*. Il se contenta du rôle modeste de prophète, et se servit habilement des vagues instincts d'orgueil et de fanatisme semi-national, semi-religieux, qui agitaient et agitent encore l'Amérique. Cette idée d'une révélation américaine existait à l'état d'embryon et de germe, lors-

que Smith s'en est emparé; il ne l'a point créée, il n'a fait que la développer. On sait en effet l'origine du *Livre de Mormon;* rien n'indique mieux comment Smith put trouver des dupes et des complices. Un M. Spaulding, après avoir rêvassé quelque temps sur les antiquités indiennes découvertes dans l'état de l'Ohio, accouche d'un roman indigeste, écrit en mauvais style biblique, sur l'origine des tribus américaines. Une copie de ce manuscrit tombe entre les mains de Sidney Rigdon, qui en donne communication à Joseph Smith. En même temps se répand la nouvelle qu'une bible ou un livre imprimé sur feuillets d'or a été trouvé au Canada, qu'un autre a été trouvé dans un des vieux monumens funèbres récemment découverts. Joseph Smith combine assez habilement toutes ces rumeurs, toutes ces fables, et forme du tout sa révélation mormonienne. Il n'a pas fait autre chose, comme on le voit, que donner un corps à certaines vanités nationales, et condenser en dogmes certains désirs obscurs et certains pressentimens qui travaillent toutes les têtes de ses compatriotes. Cette idée de la révélation américaine devait donc trouver des dupes et des croyans, elle en trouva; mais encore une fois comment, étant aussi populaire et chatouillant aussi agréablement les fibres secrètes de l'orgueil national, cette secte trouva-t-elle des persécuteurs?

Si Smith s'était borné à traduire le fameux *Livre de Mormon* à l'aide de sa lorgnette magique, composée des deux pierres *urim* et *thumim*, son mensonge, tout flatteur qu'il eût été pour l'Amérique, n'aurait pas tardé à être percé à jour; il en eût été fait mention toute une semaine dans les journaux, et il serait oublié depuis longtemps. Smith le sentit; le talent politique dont il a donné tant de preuves lui démontra la nécessité de fournir des armes à ses mensonges, s'il voulait qu'ils lui fussent profitables. En outre, la logique, qui ne peut pas ne pas dérouler tout son enchaînement de principes et de conséquences, même chez un charlatan, même chez un ignorant, le conduisait à cette conclusion forcée : que, puisqu'il avait annoncé une révélation nouvelle, il fallait en démontrer la nécessité. Si Dieu en effet a jugé utile de parler aux hommes encore une fois, il faut que les hommes aient oublié les vérités qu'il leur a enseignées par trois fois, par le moyen des patriarches, de Moïse et du Christ. Smith ne recula point, et déclara hardiment que les mensonges et les fourberies des hommes avaient tellement corrompu la vérité révélée, que c'est à peine s'il en restait trace, que le monde chrétien était un monde d'idolâtres et de païens, et que c'était pour faire cesser cet état de choses que Dieu l'avait choisi comme son interprète. Tous ceux qui ne croient pas en Joseph Smith sont donc des gentils et des païens aveugles; l'église des mormons se sépare de toutes les autres. Là

est la véritable originalité du mormonisme, la raison de sa force politique et la source des persécutions qu'il a endurées. Smith prêcha l'exclusion des gentils, et refusa le titre de croyant à quiconque ne pensait pas comme lui. De là à regarder les infidèles comme des ennemis, il n'y a qu'un pas, et l'on peut croire que ce pas fut souvent franchi. Je n'hésite pas un instant à regarder comme vrais beaucoup des crimes, délits, violences que l'on attribue aux mormons contre leurs concitoyens, car cela est dans la logique de leur situation. Ils devaient naturellement voir dans les Américains des Égyptiens, sur lesquels on pouvait renouveler impunément et avec l'assentiment de Dieu les procédés des Hébreux sur le peuple de Pharaon. Les Américains le comprirent : il ne s'agissait pas là vraiment de baptême ni d'imposition des mains, il s'agissait de savoir si les mormons étaient, oui ou non, de simples citoyens disposés à se laisser gouverner par les lois générales de l'Union, ou bien si leur religion en faisait des êtres à part, une caste ennemie, une armée de conquérans. Du moment que leurs voisins n'étaient que des idolâtres, qui donc pouvait empêcher les mormons de les convertir par la violence une fois qu'ils seraient les plus forts? Au fond, Smith prêchait une manière de mahométisme, et l'organisation de sa secte était merveilleusement appropriée à seconder ce fanatisme de propagande guerrière et d'exclusion judaïque. Les mormons, en refusant de reconnaître les autres chrétiens pour leurs frères, se séparaient de la communauté chrétienne, et se plaçaient en dehors de la société établie; ils se privaient eux-mêmes du bénéfice des lois. De quoi pouvaient-ils se plaindre, et qu'ont à réclamer en leur faveur les amis de la tolérance? Je voudrais bien savoir si ces libéraux si compatissans laisseraient s'établir à côté d'eux une colonie de socialistes ayant un gouvernement à eux, une armée à eux, ne reconnaissant pas pour leurs concitoyens les habitans du pays qu'ils occupent, refusant de reconnaître les lois de ce pays, et en réclamant en même temps la protection. Il est probable que ces libéraux leur enverraient des coups de fusil. Les Américains ont agi de même à l'égard des mormons, et j'avoue ne pas voir dans leur conduite le moindre fait d'intolérance.

Grâce aux doctrines de Smith, les mormons formaient donc un peuple distinct dans la grande fédération. Il y a mieux : ils formaient un gouvernement distinct et parfaitement opposé à celui de la république. Il n'y a pas un seul principe de la constitution qui ne fût violé et contredit par leurs doctrines et leur organisation politique. La constitution reconnaît la tolérance religieuse et les droits de la conscience individuelle; les mormons rejettent ce principe par leur division du monde chrétien en *saints* et en *gentils*. La constitution

reconnaît la séparation des deux pouvoirs, ou, pour parler plus exactement, la séparation des choses religieuses et des choses temporelles; la société des mormons repose sur la réunion des deux pouvoirs, sur la théocratie. On me dira, il est vrai, que toutes les opinions sont libres en Amérique : sans doute, cependant il y a des limites naturelles à cette liberté. Le premier venu peut, s'il lui plaît, déclarer que la monarchie est le meilleur des gouvernemens, le prêcher et l'écrire; néanmoins, si ce partisan de la monarchie parvient à réunir autour de lui quarante ou cinquante mille hommes armés de bons fusils et soumis à une discipline sévère et forte, la république le regardera-t-elle faire sans souffler mot, et attendra-t-elle qu'on la prenne à la gorge pour se défendre? A cela les mormons, leurs défenseurs et leurs critiques indulgens répondent par ce grand principe particulier à la fédération, que chaque état a le droit de se gouverner lui-même comme il l'entend. Oui, assurément, mais à la condition que ce gouvernement ne sera pas en hostilité avec tous les autres. Il me semble que le raisonnement des *free soilers* relativement à l'esclavage peut s'appliquer avec bien plus de force et de vérité encore aux mormons. « Qu'on cesse de nous répéter, disent les *free soilers* toutes les fois qu'il s'agit d'admettre un nouvel état dans la fédération, que la constitution a reconnu l'esclavage. La constitution a été formée il y a soixante ans : elle n'a pu prévoir par conséquent les événemens dont nous sommes témoins. La constitution a été faite pour le Massachusetts et la Virginie, pour le New-Hampshire et le Maryland; elle n'a pas été faite pour le Texas et la Californie, le Nouveau-Mexique et l'Orégon. Elle n'a point prévu que de tels territoires feraient jamais partie de la république, elle n'a pas voulu par conséquent faire des lois pour eux. Elle a reconnu l'esclavage, cela est vrai; mais l'a-t-elle reconnu comme un principe politique? En a-t-elle recommandé l'extension et l'application? Non, elle l'a reconnu comme un fait, comme une institution existante, une institution regrettable, qui pouvait être modifiée et enfin abolie avec les progrès du temps. C'est une étrange interprétation de la constitution que de venir dire qu'elle a entendu permettre l'extension de l'esclavage, tout simplement parce qu'elle n'en a pas prononcé l'abolition. Constitutionnellement, l'esclavage n'a donc le droit d'exister que dans les états qui en étaient infestés lorsque la constitution fut promulguée. Or, comme elle ne fait que le tolérer et qu'elle le repousse en principe, ce n'est plus la lettre de la constitution, c'est son esprit qu'il faut consulter, et cet esprit interdit de droit l'esclavage dans tous les nouveaux états ou territoires. » La même série de raisonnemens peut s'appliquer aux mormons. Si la constitution a reconnu à chacun des états réunis en fé-

dération le droit de se gouverner lui-même, elle n'a pas sans doute entendu accorder à ces états le droit de se choisir une forme de gouvernement hostile à l'existence même de la fédération. La constitution a été faite pour régler l'état social existant en 1789, elle a été faite pour des colonies ayant toutes à peu près les mêmes institutions et les mêmes traditions : elle leur a donc accordé le droit de se gouverner d'une manière indépendante; mais elle eût certainement été différente, s'il eût existé une grande variété de formes politiques dans les divers états. La constitution n'a pas prévu le mormonisme, la théocratie et la polygamie : il est donc inutile de l'invoquer en faveur de toutes ces nouveautés. La règle de conduite à tenir à cet égard doit être cherchée ailleurs que dans la constitution.

IV. — LA POLYGAMIE.

Il n'est point douteux que les mormons ne fussent devenus très belliqueux, si les Américains n'avaient pris les devans. L'esprit de la secte appelait la propagande à main armée, et la condition des sectaires les poussait à ces moyens d'agrandissement qu'employèrent les compagnons de Romulus. Cette secte a quelque chose de plus odieux et de plus repoussant que la plus odieuse des sectes. Elle n'a absolument rien de chrétien : on dirait un bâtard du mosaïsme et du mahométisme dû à la repoussante collaboration d'un fripier juif, d'un musulman radoteur et d'un vieil apôtre saint-simonien qui n'a pas trouvé de chemin de fer à exploiter. Les Américains ne se piquent pas encore d'une grande délicatesse de manières; mais quelles que soient les confusions morales des dernières années et leur trop grande indulgence pour le *humbug* et le mensonge qui réussit, ils peuvent se vanter encore d'une grande sévérité de mœurs, et certainement une des choses qui les a le plus repoussés dans le mormonisme, c'est la polygamie. Quel que fût son amour des femmes, Smith avait d'elles, il faut le croire, une assez triste opinion, car il tranche tout net la fameuse question tant agitée de l'inégalité des sexes en plaçant la femme au niveau d'un animal domestique. Il ne demande pas si elles ont une âme, il est convaincu qu'elles n'en ont que si on leur en prête une, et il commence par les retrancher du royaume des cieux pour finir par les réduire à l'état d'esclaves dans la société. Les femmes ne peuvent se sauver que par le moyen de l'homme et n'ont par elles-mêmes aucun moyen de salut. Cela n'est point rassurant pour celles qui meurent filles ou ne trouvent pas à se marier; les voilà condamnées à l'anéantissement éternel! Le grand cœur de Smith, compatissant à cette immense infortune, inventa, pour la soulager, le sacrement du mariage spirituel, *spiritual wifery*.

Si les femmes ne peuvent être sauvées que par le moyen des hommes, les hommes doivent en conséquence en sauver le plus possible. Les mormons travaillent de leur mieux à cette œuvre pieuse en se *scellant* successivement et passagèrement à une infinité de femmes. Outre sa femme légitime, que l'on sauve complètement, on peut travailler, selon les forces de sa charité, à un cinquième ou à un quart du salut de plusieurs femmes spirituelles, et laisser ensuite à ses coreligionnaires le soin de compléter le rachat des pauvres âmes. Jamais on n'a rien inventé d'aussi impudent et d'aussi impudique.

Cette doctrine, qui serait extraordinaire partout, l'est surtout en Amérique, où les femmes ont conservé tout leur ancien empire, et sont entourées de plus de respect que la chevalerie n'en eut jamais pour elles. Le loisir est la condition d'une Américaine; l'homme ne souffre point qu'elle se livre à aucun travail fatigant; on ne la voit point, comme en Europe, travailler aux champs, bêcher la terre, accomplir les fonctions les moins délicates. Je me rappelle avoir lu, il y a quelques années, dans un journal américain, qu'une femme française, qui travaillait avec son mari à récolter et à laver l'or dans les vallées du Sacramento, avait excité l'admiration, mais aussi l'étonnement des Américains. Telle est la condition des Américaines pauvres; riches, ce n'est point une métaphore de dire qu'elles sont élevées dans du coton, et qu'elles posent à peine le pied sur le sol nu. Les femmes sont les enfans gâtés de cette rude société. Comment, chez une population où les femmes sont des reines, les doctrines de Smith, qui les réduisent à l'état de parias, ont-elles pu trouver des complices parmi elles? C'est un fait mystérieux, qui prouve une fois de plus combien la crédulité est grande chez les femmes et avec quelle facilité la corruption entame cette nature morale féminine, si fine, si souple, que moulent à leur gré les impressions passagères des sens et de l'imagination, et qui, composée de plus d'instinct que de réflexion, reste sans défense à la fois contre les entraînemens intimes et les séductions du dehors. C'est bien au sexe féminin que peut s'appliquer la parole de saint Paul : un peu de levain aigrit toute la pâte.

Le rusé Smith connaissait la nature impressionnable des femmes, et, selon l'habitude du charlatan, qui juge l'intelligence de sa dupe d'après le plus ou moins de facilité qu'il a eu à la duper, il avait déduit leur infériorité de leur crédulité. Son intelligence n'étant pas suffisamment éclairée pour lui montrer la raison d'être et la beauté du caractère féminin, il eut sur les femmes les idées d'un rustre grossier. Il vit surtout en elles des instrumens de plaisir et le moyen de la reproduction. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans le monde de système plus dégradant pour la femme que le fameux *mariage spi-*

rituel, qui n'est que la théorie retournée de la *femme libre* et le droit de l'*attraction passionnelle* conféré à un seul sexe, le sexe masculin. Nos docteurs autorisaient une certaine polyandrie, et la liberté des deux sexes était au moins réciproque; les despotiques mormons ne permettent que la polygamie. On ne peut pas descendre plus bas. La polygamie musulmane, avec son cortége de coutumes jalouses et discrètes, ses harems fermés, ses femmes voilées, est au moins une institution grave, décente, outre qu'elle est très explicable chez des Orientaux, et pour l'honneur de la loi musulmane, nous devons dire qu'aucune comparaison ne peut être établie entre elle et la loi des mormons.

Les mormons ont longtemps caché leurs goûts polygamiques, et ce n'est que peu à peu qu'ils se sont dévoilés. A Nauvoo, on les en accusait, et ils se disaient calomniés; à Utah, ils ont jeté le masque. Il est assez probable qu'à l'origine Joseph Smith et ses confrères ont caché ce dogme à ceux des nouveaux convertis qui étaient mariés, et que ce n'est que peu à peu, et par la pratique, que cette institution s'est établie. C'est ce qui semble ressortir du livre intitulé *la Vie des Femmes chez les mormons*. L'auteur raconte plusieurs scènes qui se rapportent aux commencemens de la secte, à l'époque où les mormons erraient de l'Ohio au Missouri et du Missouri à l'Illinois, et qui toutes semblent prouver que beaucoup de colons mariés ignoraient absolument cette condition de la société mormonique. Il est évident que la doctrine polygamique a été inaugurée dans le mystère, et qu'elle ne s'est produite au grand jour que lorsqu'il y a eu un nombre de personnes compromises assez considérable pour la soutenir et l'approuver. Cette coutume dut naturellement rencontrer d'abord de vives oppositions, et quoique l'habitude soit bien puissante sur le cœur de l'homme, il est probable qu'elle en rencontrera encore longtemps. On se fait difficilement à une institution qui blesse toute la série des sentimens humains, depuis les affections les plus profondes du cœur jusqu'aux vanités les plus chatouilleuses de l'amour-propre. Quelle que fût la crédulité des premiers mormons, il y avait parmi eux des femmes qui aimaient leurs maris et ne se souciaient point de voir une nouvelle épouse venir partager leur place au foyer, il y avait des maris qui aimaient leurs femmes et ne se souciaient point de troubler leur bonheur pour faire gagner le ciel à d'autres qu'elles. Il y eut donc des querelles, des dissentimens violens, et ce fut enfin l'accusation d'un mari outragé, ou feignant de l'être, qui décida du sort de la colonie de Nauvoo. L'auteur de *la Vie des Femmes chez les Mormons* fait très bien comprendre comment cette institution a pu s'établir définitivement et sans trop de difficulté une fois que les mormons ont été installés dans

la vallée du grand lac Salé. L'exemple et le voisinage de la société civilisée n'existaient plus; il fallait bon gré mal gré rompre avec ses vieilles habitudes. Les personnes injuriées étaient privées du bénéfice des lois, le recours aux tribunaux était impossible, la fuite impossible aussi. Les secrets de cette société naissante mouraient dans son sein et ne dépassaient pas ses montagnes : on ne sut quelque chose de la vérité que lorsque le capitaine Gunnison eut publié son voyage dans le territoire d'Utah. Cette société, qui avait commencé dans l'été de 1847, était déjà, trois ans plus tard, parfaitement établie et consolidée, et la nécessité, la solitude et le désert, complices innocens d'une des plus coupables doctrines qui aient vu le jour, avaient favorisé la croissance d'une institution qui n'aurait jamais supporté le voisinage immédiat de la société civilisée.

La première génération résista assez vivement à cette coutume, qui blessait tous les sentimens de son éducation; mais la seconde l'a acceptée définitivement comme un mal sans remède, et la troisième la regardera comme une chose naturelle. La dépravation marche vite, et l'âme humaine, quand elle ne se surveille pas, se console assez gaiement des vertus qu'elle n'a plus. Un voyageur qui a récemment visité Utah raconte qu'il a entendu une jeune femme parler sans honte des voluptés polygamiques — peu de temps après qu'il l'avait entendue gémir sur sa condition. Cette jeune femme, qui se nommait Harriet Cook, était *scellée* à Brigham Young, et en avait un enfant qu'elle ne pouvait souffrir. Elle avait cette résignation effrontée des personnes qui ont pris leur parti d'une condition honteuse et attristante. « Je lui demandai pourquoi elle n'allait pas en Californie; elle me répondit tristement : — Ici, je suis aussi considérée que Mary Anne (la première femme en titre de Brigham Young) et que les autres; partout ailleurs je serais considérée comme une malheureuse. Mon frère me conseille de partir, mais cela est inutile. » Ainsi la résignation a déjà remplacé chez beaucoup cet instinct de fierté qui est propre à la femme, et qui, il y a quelques années, dans les commencemens de la société d'Utah, avait décidé plusieurs dames mormones à braver tous les périls plutôt que de supporter de telles hontes, et à chercher un refuge parmi les Indiens. Quelles que soient même les répugnances que la présente génération féminine peut éprouver, ces sentimens scrupuleux, nous l'avons dit, auront disparu peut-être chez la prochaine génération. C'est ce qu'une robuste amazone mormone, vieille amie de Smith, confidente de Brigham Young et lumière de l'église, mistress Bradish, explique très bien à mistress Ward, la dame récalcitrante qui n'a pu s'habituer aux douceurs de la société mormonique. Il s'agissait des querelles des femmes de Brigham Young entre elles. La plus âgée se figurait que son âge lui

donnait droit au respect; la plus jeune attribuait le même mérite à sa beauté, et la plus riche à sa fortune. C'étaient des criailleries et des disputes sans fin; toutes voulaient commander, et aucune ne voulait obéir. Mistress Ward trouvait naturel que la polygamie engendrât de telles misères. « Votre lenteur d'intelligence est remarquable, mistress Ward, lui répondit mistress Bradish. Ce n'est pas la polygamie qui rend ces femmes malheureuses, ce sont les vues fausses et dangereuses dans lesquelles elles ont été élevées. Les filles de ces mêmes femmes si rebelles au système y seront habituées dès l'enfance, et ne s'aviseront pas d'y rien voir de mal. La polygamie n'offensera point leur sentiment du droit, ni ne leur semblera humiliante et dégradante. Aucune ne reculera devant l'idée d'être la troisième femme d'un homme dont les deux premières femmes sont vivantes, pas plus qu'elle ne s'effraie aujourd'hui d'épouser en troisièmes noces un homme dont les deux premières femmes sont mortes. C'est la coutume et l'opinion publique qui règlent toutes ces choses. Sous l'empire grec, on regardait comme immoral de se marier plus d'une fois. Dans des temps plus récens, un homme a pu épouser une vingtième femme, pourvu que la dix-neuvième fût morte, ce qui, dans mon opinion, n'est pas plus moral que d'épouser la vingtième, la dix-neuvième vivant encore. » Ce dernier sentiment nous rappelle l'argumentation par laquelle il est arrivé un jour à Brigham Young de justifier la polygamie. « S'il est légitime (disait ce moral interprète de l'Écriture avec une subtilité qu'auraient enviée les sophistes grecs, inventeurs des argumens du *chauve* et du *tas de blé*), s'il est légitime d'avoir une femme, il est légitime d'en avoir deux ou même davantage; car les actions morales mauvaises en elles-mêmes, telles que le vol, le meurtre et autres crimes semblables, ne sont pas permises une seule fois. Par conséquent, puisque les actions bonnes en elles-mêmes peuvent être répétées indéfiniment, l'action de prendre une femme peut être répétée également plusieurs fois. » Cette argumentation est un assez remarquable échantillon de la manière de raisonner des mormons. Ils ont généralement cette même bonne foi et cette simplicité, cette candeur d'esprit qui brillent dans le sophisme de Brigham Young.

Là où la polygamie existe, il doit nécessairement exister aussi un code sévère de punitions pour la femme rebelle aux ordres de son maître. Ce code existe-t-il à Utah? Il est difficile qu'il n'y ait pas certains pouvoirs absolus attribués au mari; le seul renseignement que nous ayons à cet égard nous est fourni par l'épouse fugitive de l'*elder* mormon. S'il faut l'en croire, ce code existe et est appliqué secrètement dans l'intérieur des ménages mormoniques. D'après cette législation secrète, toute femme qui révèle les détails du ménage de manière à compromettre l'honneur du mari ou de quel-

qu'une de ses femmes, ou à jeter du discrédit sur l'institution de la polygamie, est passible d'un emprisonnement d'un mois. Les querelles entre les épouses légitimes ou *spirituelles* sont défendues : celle qui engage la dispute est passible d'une correction qui varie entre trois et vingt-cinq coups de fouet, administrés par le mari ou par un délégué. Toute femme qui en injurie ou en frappe une autre est punie d'une correction de douze coups de fouet, administrés par la partie injuriée. Toute femme qui bat l'enfant d'une autre femme s'expose à recevoir une correction administrée par la mère de l'enfant, etc. Ce code nous plaît assez en ce qu'il contient un agréable mélange de despotisme et de *self government*. Les femmes sont esclaves, il est vrai, mais le droit de se rendre justice entre elles leur est conféré. Si ce code n'existe pas absolument tel que nous venons de le rapporter, le bon sens indique assez qu'il doit y en avoir un fondé sur des principes à peu près semblables. Une pareille institution ne peut fonctionner régulièrement sans des moyens coercitifs.

Nous nous arrêterons sur ce dernier fait : bien des choses resteraient à dire; mais, en insistant sur les plus tristes aspects de la secte des mormons, nous craindrions d'obéir à des préventions intellectuelles, et d'être injuste envers une secte qui nous inspire d'insurmontables répugnances. La plus grande obscurité règne sur les mœurs véritables des mormons. Nous n'entendons pas incriminer ici les mœurs du peuple d'Utah, qui a donné des marques évidentes de ces vertus qui n'excluent pas la servitude intellectuelle il est vrai, mais qui excluent une moralité trop relâchée, — la patience, la persévérance, l'amour du travail, l'activité, le courage. Quand on a toutes ces qualités, on peut croire en Joseph Smith et au *Livre de Mormon*, mais il est impossible d'avoir des mœurs bien relâchées et de pratiquer sur une grande échelle la doctrine de la femme spirituelle. Quant à la vie et aux actions de la partie éclairée de cette société, des dignitaires de l'église, elles sont très controversées et imparfaitement connues. Les mormons ne parlent point, ils n'écrivent que des sermons ou des journaux de propagande, ils ne sont représentés hors d'Utah que par leurs agens d'émigration et leurs missionnaires; ils dédaignent de se défendre. Les Américains, de leur côté, les attaquent avec une violence inouie et les chargent de tous les crimes, de sorte que le lecteur européen, qui n'entend en définitive qu'une seule partie, a besoin de toute sa sagacité pour ne pas se laisser trop lourdement tromper. La plupart des récits que l'on fait sur les affaires d'Utah sont trop romanesques et trop crus à la fois pour être exactement vrais. Ce que nous pouvons dire en toute assurance, c'est que les mormons ne sont point des *saints*, et que jusqu'à présent, s'ils ont accompli des miracles, c'est en leur qualité d'*Américains* et non en leur qualité de *mormons*. Ils ont bâti la ville du grand lac Salé et défriché le territoire d'Utah

en quelques années, cela est vrai; mais ce miracle n'est pas plus extraordinaire que celui de Milwaukie, qui, en dix ans, s'est élevée de mille à vingt mille habitans, et de Chicago, la *reine des prairies*, dont la croissance a été à peu près semblable. Ce miracle se reproduit sur tous les points de l'Amérique et tous les jours de l'année; il n'est point dû à la bible de Mormon; il a précédé Joseph Smith, il s'accomplit sans ses disciples, il s'accomplira encore lorsqu'il ne sera plus question d'eux.

Les mormons, en effet, sont destinés à passer, la religion de Joseph Smith est condamnée à s'éteindre. Il est impossible qu'un phénomène aussi scandaleux vive et prospère. La persécution leur a prêté un moment une certaine force de fanatisme et d'union, et le désert leur a prêté ensuite la force que donne l'isolement. Tant qu'ils resteront dans leurs montagnes, tant que l'Union n'aura point de contact avec eux, l'absence de tout élément étranger, la distance établie entre le monde païen et leur cité sainte, gardée et préservée par un cortége de fatigues et de dangers, maintiendront les lois sous lesquelles la colonie est née et a grandi; mais lorsque l'Union se sera rapprochée d'eux et qu'ils se seront rapprochés de l'Union, une double alternative se présentera : ou bien ils feront passer leur qualité d'Américains avant leur qualité de saints, et alors, au bout d'un certain temps, la secte politique disparaîtra et les mormons consentiront à vivre dans la grande république aux conditions des autres états, ou bien ils préféreront leur qualité de saints à celle d'Américains, et alors recommenceront infailliblement les scènes de Kirkland, du Missouri et de Nauvoo. Quoiqu'il ne soit pas temps encore de prononcer sur cette secte et qu'on ne puisse augurer de l'avenir qui lui est réservé, quoique l'histoire nous présente en outre l'exemple de grandes injustices qui ont réussi et de mensonges que la postérité a amnistiés, cependant il est impossible d'attribuer une longue vitalité à une imposture du genre de celle de Joseph Smith, et ce qui le prouve, c'est qu'à part le bon état de la colonie, la secte demeure en plein *statu quo;* elle vit, mais elle ne grandit pas. Malgré les agences d'émigration établies dans tous les états de l'Europe, la population n'augmente pas. Les mormons se vantaient d'être environ vingt-cinq mille en 1850, trois ans après leur établissement dans l'état de Déseret; ils sont encore aujourd'hui vingt-cinq mille, près de dix ans après leur installation. Ce fait pourra surprendre certaines personnes; c'est le seul de toute cette triste histoire qui ne nous surprenne pas, car il n'est point possible que Dieu permette à un mensonge d'obtenir plus qu'un demi-succès.

ÉMILE MONTÉGUT.

EMINA

RÉCITS TURCO-ASIATIQUES

SECONDE PARTIE.[1]

VIII.

Emina allait une fois par semaine aux bains de la ville voisine. Elle faisait ce trajet à cheval, convenablement escortée, et Hamid lui-même l'accompagnait quelquefois, lorsqu'il avait des visites à rendre. Faites en compagnie de son époux, ces excursions étaient pour Emina une source de froissemens plus pénibles les uns que les autres, et faites sans Hamid, rien n'était plus ennuyeux. C'est ainsi d'ailleurs que se partageait sa vie : tourmens ou ennui, blessures ou oppression. Les tourmens qu'éprouvait Emina, Hamid ne s'en doutait guère. Il se croyait quitte envers sa jeune femme quand il lui avait donné quelques marques d'une banale sollicitude. Les jours où il accompagnait Emina, il s'arrêtait, si la route devenait mauvaise, pour offrir ses services à la petite amazone, qu'il précédait de quelques pas. Le vent venait-il à souffler ou le soleil à darder avec plus de force, Hamid se tournait vers Emina pour lui offrir de se reposer quelques instans sous un arbre, ou d'ajouter une fourrure à la multitude des *ferradjas*, *mæshtaks* et *burnous* dont elle était enveloppée; mais si rien de tout cela n'arrivait, si la route était praticable, l'air tiède, le soleil tempéré, Hamid était homme à chevau-

(1) Voyez la livraison du 1er février.

cher deux heures durant sans se retourner une seule fois, tandis qu'Emina ne le quittait pas des yeux. — Que ne donnerais-je pas pour un regard de lui! se disait-elle, et il me semble qu'Emina avait fait de grands progrès depuis qu'elle avait quitté ses chèvres.

Une fois dans la ville, Hamid déposait sa femme à la porte des bains et s'en allait chez ses amis, promettant d'être de retour dans quelques heures. Emina, en soupirant, se livrait aux baigneuses, qui commençaient par la dépouiller complètement, après quoi elles l'enveloppaient dans plusieurs zones de serviettes serrées autour de la taille à la façon des femmes caffres ou des Indiennes, puis jetées sur les épaules. On la conduisait ensuite dans une petite chambre sale et nue, dont tout l'ameublement consistait en une estrade en bois, placée au fond de la pièce et garnie de quelques coussins, sur lesquels on établissait la jeune femme pour qu'elle y bût sa tasse de café sans sucre et qu'elle y fumât son chibouk de rigueur.

On a souvent décrit les bains turcs, et j'abrégerai les détails du supplice que subissait Emina, d'abord dans la première pièce, où l'atmosphère était déjà beaucoup plus élevée que sur la grande route, puis dans la seconde, où la chaleur était plus forte, enfin dans la troisième, où les voluptés du bain atteignaient leur apogée. Ici une odeur infecte, — résultat impur de quelques milliers de transpirations tour à tour évaporées et condensées et des exhalaisons produites par les eaux bourbeuses répandues sur le plancher, — affectait désagréablement l'odorat. Des vapeurs épaisses, s'élevant de toutes les parties de la pièce, formaient comme un nuage au milieu duquel s'agitaient des figures empourprées, ruisselantes, plus qu'à moitié nues. Il y avait là des femmes assises à terre dans la boue, d'autres qui mangeaient, — qui buvaient des liqueurs; la plupart s'appliquaient à un genre de chasse corporelle fort en honneur en Orient. D'autres femmes jouaient, plaisantaient et se caressaient réciproquement en riant aux éclats; d'autres encore, étendues sur les dalles inondées, se livraient à un sommeil qu'à leur teint violacé et à leur respiration bruyante on pouvait prendre pour le précurseur d'une attaque d'apoplexie. C'est ainsi, et dans de pareilles chaudières, que les Orientaux des deux sexes passent des heures délicieuses. Tous ces jeux, ces ris, ces repas, ces amusemens divers, ne sont pourtant que les avant-coureurs de la jouissance principale et exquise, celle de l'*étrillage*, car je ne sais trop quel autre terme trouver pour désigner cette opération, qui consiste à frotter le corps du patient avec une brosse de crin jusqu'à enlever l'épiderme. Ce dernier supplice héroïquement supporté, le patient, après avoir subi encore le massage et les douches, regagne par degrés la première pièce où il a quitté ses vêtemens. Il les reprend, s'étend sur un lit de repos,

où il passe plusieurs fois de l'abattement et de la torpeur à l'agitation, grâce à un certain nombre de pipes et de tasses de café qu'il absorbe alternativement. Les véritables amateurs du bain ajoutent à ces stimulans de diverse nature quelques morceaux d'opium ou de *hachich,* mais il est juste d'observer que l'on n'arrive pas d'emblée à ce degré de raffinement, et qu'Emina n'était pas encore d'âge à s'y élever. Elle bornait son ambition à attendre sans trop d'impatience le retour de son bey, et celui-ci ne lui épargnait guère malheureusement les ennuis de l'attente.

C'était à une de ces excursions si redoutées qu'Emina allait devoir cependant un changement dans les dispositions de son époux; mais à quel prix devait-elle l'obtenir! Le jour dont nous parlons, la séance aux bains avait été plus longue qu'à l'ordinaire, et voici pourquoi : les routes à l'entour de la ville étaient infestées de Kurdes, et les amis du bey l'assurèrent qu'il ne devait pas s'aventurer la nuit dans la campagne sans une bonne escorte. Il y avait un moyen fort simple d'éviter cet inconvénient, c'était de se mettre en route d'assez bonne heure pour atteindre son village avant la fin du jour; mais on ne songe jamais à tout, et on fit si bien, on fut si longtemps à rassembler les *cavas* et à obtenir le consentement du gouverneur, qu'il était presque nuit lorsque nos deux époux se remirent en selle.

J'ai nommé les Kurdes, mais on ignore peut-être pourquoi leur présence était pour les amis du bey une cause de frayeur. Je vais l'expliquer. Les Kurdes sont d'abord les habitans du Kurdistan, ou plutôt ils l'étaient, car à cette heure le Kurdistan, conquis par les Turcs, est devenu une province de l'empire ottoman gouvernée par un pacha, et n'est pas plus habité par les Kurdes que l'Anatolie et même l'Ionie ne le sont par des Grecs. Dépouillés par les Turcs de leur territoire, les Kurdes se créèrent une existence à part, renoncèrent au séjour des villes, au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, et s'étant retirés sur une chaîne de montagnes qui s'étend depuis les environs de Bagdad jusqu'à peu de distance de la Mer-Noire et d'Héraclée, ils se livrèrent à l'élève des troupeaux, et de temps à autre à l'exploitation de ce qu'on appelle les grandes routes en Orient. Ils divisèrent leurs montagnes et leurs vallées en pâturages d'été et en pâturages d'hiver, se réservant pourtant de parcourir dans cette dernière saison, et lorsque la nécessité les y forcerait, les contrées situées au-delà des frontières. Je ne sache pas que la propriété de ces montagnes leur ait jamais été conférée par contrat ni traité, mais le respect qu'inspire aux populations de l'Asie-Mineure le nom des Kurdes est si profond, que personne ne songea à les troubler dans leur possession, et que nulle trace de village ni de corps-de-garde

n'apparaît sur ce vaste espace qui s'étend depuis Bagdad jusqu'aux environs de Constantinople. C'était un scandale, si l'on veut, que cette prise de possession tacite, mais incontestée, faite par un peuple vaincu, d'un territoire appartenant au peuple vainqueur; mais ce scandale rapportait gros au trésor, sans parler des richesses qu'une population active et intelligente répand toujours dans les pays qu'elle habite. Les troupeaux kurdes sont les plus beaux du monde, et l'industrie de ce peuple, certaines branches au moins de son industrie, ne sont pas à dédaigner, surtout pour les Turcs (1). Malgré cet avantage, le gouvernement ottoman crut devoir signifier aux Kurdes de demeurer toujours dans leurs quartiers d'hiver et de ne plus reparaître sur les montagnes où ils avaient coutume de passer l'été. Qu'arriva-t-il? On le devine sans peine; les Kurdes pacifiques obéirent, mais ceux-là sont peu nombreux, tandis que les Kurdes querelleurs et batailleurs sont en grand nombre, et ce furent ces derniers qui se chargèrent de répondre à l'édit. Ils vinrent donc en armes et en colonnes serrées, non plus sur leurs montagnes et dans leurs pâturages, mais dans les vallées habitées, sur les routes fréquentées et jusque sous les murs des villes, résidences des pachas et des kaïmakans. Les malheureux paysans voyaient leurs moissons ravagées, leur bétail égorgé ou enlevé par les brigands, sans oser leur opposer la moindre résistance. On s'indigna de l'audace de ces rebelles. On dépêcha des *zappetiers* (sorte de gardes urbaines et communales) à la piste des voleurs, mais plusieurs d'entre eux, qui étaient partis sur de bons chevaux et revêtus d'un costume assez riche, s'en retournèrent à pied et à demi nus. La chose prenait de jour en jour plus de gravité. Les pachas se demandaient et s'envoyaient réciproquement des secours, ce qui n'avait pour résultat que de fatiguer les troupes et de les faire opérer sur un territoire inconnu. Bref, cet état de choses dura aussi longtemps qu'il y eut sur pied dans les provinces envahies soit un animal domestique, soit un épi de blé; puis, lorsque tout fut ravagé, un corps de cavalerie arriva en toute hâte de Constantinople, prêt à exterminer les coupables, qui, fort heureusement pour eux, s'étaient retirés huit jours auparavant.

A l'époque où nous a conduit notre récit, ces deux grands événemens, — savoir l'arrivée de la cavalerie ottomane et la retraite de la horde kurde, — n'étaient pas encore accomplis, et le brigandage s'exerçait librement. Voilà pourquoi les amis d'Hamid-Bey lui firent perdre le temps qu'il eût employé à rejoindre ses pénates avant la

(1) La *fête aux moutons* par exemple (le *beiram corban*), pendant laquelle on égorge à Constantinople plus de cent mille moutons, était défrayée par les troupeaux des Kurdes.

nuit pour lui procurer une escorte composée de deux zappetiers. L'amour de la vérité m'oblige à reconnaître qu'Hamid-Bey s'inquiétait fort peu de ce retard. Hamid n'était ni un fanfaron, ni un lâche. Je ne dirai pas qu'il se rendît bien compte de la figure qu'il eût faite en se voyant attaqué par dix ou douze Kurdes aussi bien armés que résolus à tout braver et à tout entreprendre, ni qu'il eût contemplé de sang-froid et avec indifférence sa jeune femme au pouvoir des brigands, ou destinée à compléter la demi-douzaine de fortunées mortelles dont Méhémed-Bey (le prince des Kurdes) était le fortuné possesseur. D'abord l'aventure l'eût couvert de ridicule; en second lieu, la perte d'Emina eût rendu un nouveau choix nécessaire, un nouveau mariage inévitable, et, tout bien considéré, il valait mieux s'en tenir au fait accompli. Cependant Hamid-Bey ne songeait pas aux Kurdes, et ne pas songer au péril qui nous menace n'est pas seulement le fait d'un esprit imprévoyant, c'est aussi celui d'un cœur naturellement brave. Quant à Emina, elle ne savait pas au juste ce que c'était que des Kurdes; elle n'en avait jamais entendu parler que pendant les veillées du harem, dans les récits des femmes et des enfans, qui les peignaient tour à tour comme des ogres et des loups-garous. Les deux époux étaient donc assez insoucians du danger qu'ils allaient courir, quand, après une journée presque entière passée à la ville, ils se remirent en route à la tombée de la nuit.

Les deux zappetiers, chargés d'un arsenal de pistolets, sabres, poignards et carabines, ouvraient la marche. Hamid-Bey et ses serviteurs venaient ensuite, puis le gardien du harem et ses acolytes; Emina et ses femmes fermaient le convoi. Ils traversèrent, sans faire de mauvaise rencontre, une belle partie de ce beau pays de l'Asie-Mineure, si peu connu et si mal décrit. Arrivés sur le bord d'un torrent qui était resserré entre deux montagnes taillées à pic, il leur fallut descendre jusqu'au fond du ravin, traverser le torrent et remonter le rivage opposé. Hamid, qui marchait en avant, avait déjà passé le torrent et chevauchait sur l'autre versant de la montagne, qu'Emina descendait encore la pente conduisant au torrent. L'obscurité lui dérobait la vue de son mari, mais la lune, qui venait de se lever et qui apparaissait au-dessus de la montagne, dessinait nettement l'ombre d'Hamid sur le rocher. Emina contemplait cette ombre avec toute la tendresse qu'elle n'osait témoigner à celui dont elle n'était que l'image. Tout à coup (fut-ce erreur des sens ou l'effet d'une imagination surexcitée?) Emina crut apercevoir une seconde ombre auprès de celle d'Hamid. Ce n'était pas l'ombre d'un homme, mais quelque chose d'informe et de confus, une masse sans contours précis et comme hérissée de pointes. Un cri d'effroi s'échappa avec le nom d'Hamid de ses lèvres tremblantes. Le cheval d'Hamid s'arrêta

aussitôt, et Emina distingua alors plus nettement cette ombre chérie de l'autre ombre effrayante qui s'agitait à quelques pas de lui. — Hamid! s'écria-t-elle encore, et Hamid, retournant à la hâte sur ses pas, fut bientôt à ses côtés. — Qu'est-ce, Emina? dit-il doucement. Quelque chose t'a-t-il effrayée? — Mon cheval est inquiet, répondit Emina sans trop savoir ce qu'elle disait; je n'en suis pas maîtresse. Ne t'éloigne pas, je t'en prie. — Je m'en garderai bien, chère petite, reprit Hamid, ne crains rien pourtant. C'est un animal doux et tranquille, et d'ailleurs je suis là. — Oui, tu es là, je le sens, car ma frayeur s'est dissipée; je ne songe plus au danger, j'ignore s'il existe... Oui, tu es là, ajoutait Emina se parlant à elle-même, car mon âme est en fête, mon sang coule doucement dans mes veines; je respire le bonheur, je me sens forte, légère et bonne.

Ainsi chantait le cœur d'Emina, mais il chantait tout bas, si bas qu'Hamid ne pouvait pas l'entendre. Elle marchait à ses côtés plus pâle qu'à l'ordinaire, les yeux baissés, et si elle permettait à sa poitrine de se soulever plus rapidement, c'est qu'elle pensait qu'Hamid devait attribuer à l'effroi ses tressaillemens inaccoutumés. Avant de remonter le versant de la montagne le long duquel l'ombre terrible lui était apparue, Emina leva les yeux vers le point qu'elle avait occupé. Les doux rayons de la lune éclairaient en ce moment le flanc de la montagne sans dessiner d'autres formes que celles des arbres et des buissons. — Je me suis trompée sans doute, se disait-elle tout bas; mais elle ne regretta pas une erreur qui lui avait valu de la part de son époux un témoignage si précieux de tendre sollicitude. Cependant, en approchant de l'endroit redouté, le cheval d'Emina s'arrêta court, fit entendre un hennissement plaintif et étouffé, souffla de toutes ses forces, se cabra presque, et refusa obstinément d'avancer. — Tu as bien fait de m'appeler à ton aide, chère enfant, dit Hamid, car Doro, d'ordinaire si tranquille, a d'étranges caprices ce soir. Veux-tu prendre mon cheval? Il est assez obéissant, et je te verrais d'ailleurs avec plus de confiance sur mon fier arabe que sur cette bête effrayée. Voyons, Emina, descends. — Et Hamid se préparait de son côté à mettre pied à terre; mais Emina, qui avait bien plus peur que son cheval, s'écria : — Ne restons pas une minute de plus dans ce lieu, je t'en conjure! Voilà mon cheval qui se décide.

Et en effet le pauvre animal, pressé par la voix et par les genoux d'Emina, secoua brusquement la tête, frissonna de tout son corps, et, faisant un bond en avant, partit au grand galop. Hamid le suivit en l'appelant par son nom et en criant à Emina de se bien tenir, de ne pas trop tirer la bride, de ne pas jouer des étriers. Doro ne tarda pas à se calmer. Hamid, qui s'était tenu à une petite distance pour ne pas ajouter à son ardeur par la poursuite, rejoignit Emina,

la félicita de son adresse et lui promit pour le lendemain un nouveau cheval, à la condition qu'elle ne monterait plus celui-là. — Je ne me soucie pas, dit-il, de voir ma petite femme emportée à travers champs par un cheval fantasque et ombrageux. Je tiens à la garder pour moi le plus longtemps possible, et je veux éviter les mauvaises chances... — Ici Hamid s'interrompit, car les lumières de son village, qu'il aperçut au détour d'un sentier, vinrent donner un autre cours à ses pensées. — Nous voilà donc arrivés! s'écria-t-il; le temps m'a semblé bien court!

Il y avait dans ces quatre mots de quoi faire rêver Emina pendant bien des jours.

IX.

Ils étaient arrivés en effet. On donna quelques piastres et quelques tasses de café aux *cavas,* qui reprirent aussitôt le chemin de la ville. Ansha avait préparé pour Hamid un souper délicat et succulent auquel il ne fit pas grand honneur, la fatigue de la journée ayant, à ce qu'il disait, chassé l'appétit. Emina ne prit qu'une tasse de café. Les enfans dormaient, les servantes mouraient d'envie d'en faire autant. La conversation, qu'Ansha s'efforçait d'animer, languit, et la nuit, la véritable nuit, commença bientôt pour la population du harem.

Je ne sais si parmi mes lecteurs il s'en trouve un qui ait vécu dans l'intérieur d'une maison turque, et franchement je ne le crois pas. Ils sont dans leur droit s'ils se figurent que là comme chez nous chaque habitant ou habitante possède une chambre à part, un lit, un chez soi : il en est tout autrement. Les harems, même les plus riches et les plus vastes, se composent d'ordinaire d'un immense vestibule conduisant à quatre grandes chambres dont l'ameublement consiste dans une estrade qui fait le tour de l'appartement, et sur laquelle sont placés des tapis, des matelas et des coussins. De vastes armoires pratiquées dans les boiseries de ces pièces renferment un supplément de matelas, de couvertures, de coussins. Lorsque le besoin de repos se fait sentir à l'un des membres de la communauté, il étend une partie de ce supplément par terre, et il se couche dessus. La plus belle de ces chambres, la mieux exposée et la mieux aérée est réservée au maître et à celle de ses femmes qui jouit de sa faveur. Le reste de la famille, maîtresses ou servantes, enfans ou matrones, campent où bon leur plaît, dans les pièces vacantes, dans le vestibule, sur le palier, sur les toits, aujourd'hui ici, demain ailleurs, sans règle ni dessein préalable. C'est ainsi que les choses se passaient chez notre bey. Son lit, ou, pour parler plus exactement, sa

pile de matelas était prête à le recevoir avec Emina dans la pièce d'honneur. La porte close, les lumières éteintes, Ansha et le reste se casèrent au hasard, de ci, de là, et bientôt le sommeil ferma toutes ces paupières que des passions diverses tenaient trop souvent ouvertes.

Ce soir-là, Emina s'était endormie auprès d'Hamid, mais son sommeil n'était pas le doux sommeil du bonheur. Ce sommeil-là d'ailleurs, quoi qu'on en dise, est peut-être le moins paisible de tous. Des images confuses et effrayantes se succédaient dans ses rêves inquiets. Elle se voyait à cheval auprès d'Hamid dans une vaste plaine aride qui se confondait à l'horizon avec le ciel. Une grande femme qui avait les traits de la belle Ansha semblait sortir de terre et se placer entre les deux époux; elle agitait un poignard, elle le levait sur le sein d'Emina, et celle-ci rassemblait toutes ses forces pour détourner le fer. Tout à coup un réveil plus terrible que ce rêve même interrompit la vision de la femme d'Hamid. Un poignard était bien devant les yeux d'Emina, seulement ce n'était pas la grande femme qui le tenait, et il ne menaçait pas sa poitrine; mais à la faible clarté de la lune pénétrant dans la chambre à travers les croisées entr'ouvertes, la pauvre enfant aperçut deux hommes penchés sur Hamid, tandis qu'un troisième se tenait immobile près de la porte. Pousser un cri et se jeter entre le sein d'Hamid et le poignard qui allait le frapper, ce ne fut pour Emina que l'affaire d'un instant. Réveillé en sursaut, mais comprenant du premier coup son danger et résolu à se défendre, Hamid repoussa d'une main Emina, de l'autre il saisit un poignard qu'il portait toujours à sa ceinture; puis, se dressant brusquement sur ses pieds et s'emparant de deux pistolets placés auprès de son oreiller, il en mit un entre ses dents et dirigea l'autre contre celui de ses assaillans qui le serrait de plus près. Emina, qu'Hamid avait placée derrière lui, n'était pas femme à se faire un rempart de celui qu'elle aimait. Elle se fût plutôt battue à ses côtés, et si elle ne l'osa pas, ce ne fut pas la crainte des couteaux ni des balles qui la retint, ce fut celle du blâme et peut-être du persiflage dont Hamid poursuivrait un jour ses hauts faits. Elle songea donc à un moyen de se rendre utile sans se rendre importune, et, se laissant glisser sans bruit sur le parquet, elle se traîna jusqu'à la croisée, la poussa doucement, monta sur le rebord, puis, sans même se redresser de peur d'être aperçue, elle s'élança dans la cour. De là elle courut réveiller les domestiques du bey, leur apprit la situation désespérée de leur maître, et les conjura de courir à son secours sans perdre un instant. Ceux-ci n'hésitèrent pas, et, ramassant leurs armes éparses sur le plancher, ils se dirigèrent par la petite porte dans la cour du harem. De là, pénétrant par

l'entrée principale du bâtiment, ils arrivèrent bientôt à l'escalier qui conduisait au premier étage. Dès que les brigands demeurés aux prises avec Hamid entendirent ce bruit de pas, ils se précipitèrent au-devant de leurs nouveaux adversaires.

— Hamid va les poursuivre, — se dit Emina, qui suivait les serviteurs; mais Hamid ne paraissait pas. La terreur d'Emina fut bientôt à son comble. On se battait sur l'escalier, les balles sifflaient, les lames brillaient dans l'étroit corridor. A travers les balles et les épées, Emina parvint à se frayer un passage. Les uns ne la remarquèrent point, et à vrai dire ils avaient assez d'occupation sans songer à elle; d'autres l'aperçurent, mais aucun musulman, fût-il même le plus féroce des bandits, n'oserait s'attaquer à une femme. Emina gagna donc sans obstacle le palier; d'un bond elle traversa le vestibule. La porte d'Hamid était toute grande ouverte, la chambre était sombre, et dans le premier instant Emina la crut vide; mais son erreur fut bientôt dissipée. Un rayon de la lune, tombant sur un coin reculé de la pièce, lui montra une masse informe étendue sur le plancher. Elle y court, se baisse, soulève un coin du manteau qui la couvrait : c'était Hamid. Emina pousse un cri étouffé, elle presse cette tête inanimée contre son cœur, elle pose ses lèvres glacées sur ce visage pâle et plus glacé que ses lèvres, elle appuie une main tremblante sur ce cœur qu'elle ose à peine interroger; mais ce cœur palpite encore, de faibles battemens se font sentir. Il vit, et c'est assez pour Emina, qui a recouvré toute son énergie. Elle n'appelle personne à son aide; elle est seule avec son trésor, qu'elle suffit à défendre contre les assassins et contre la mort. Dans la cheminée sont entassés, à côté d'un briquet, les morceaux de bois résineux qui sont l'unique moyen d'éclairage en Asie. Emina allume une de ces torches; elle traîne Hamid vers son lit, et peut enfin examiner sa blessure. Sa vue se trouble; cependant elle murmure une courte prière et se remet à l'œuvre. Le sang jaillissait à grands flots d'une large blessure à la tête, le crâne était dénudé, et un filet d'une matière blanchâtre se mêlait au sang, déjà caillé autour de la plaie. Deux autres coups avaient percé la poitrine et le bras droit d'Hamid. Ces blessures étaient légères, comparées à la première. Emina essaya d'abord d'en laver la plaie pour en reconnaître la profondeur; mais, remarquant que le sang coulait avec plus d'abondance à mesure que les caillots s'en détachaient et que le pouls baissait de plus en plus, elle se prit à tamponner et à resserrer la plaie, ce qui lui réussit assez bien. Le pansement achevé, Hamid demeurait toujours sans connaissance, et la jeune femme sentit le besoin de secours. Le combat sur l'escalier avait cessé depuis quelques instans; les brigands fuyaient, et les serviteurs les poursuivaient, tout

en sachant fort bien qu'ils ne pourraient les rejoindre et sans en éprouver grands regrets. Malgré sa répugnance à laisser Hamid seul, ne fût-ce que pour peu d'instans, Emina se détermina à se mettre à la recherche de ses compagnes et des enfans du bey. Un second éclat de bois fut allumé, et après d'assez longues recherches, Emina put enfin découvrir dans un des coins les plus obscurs du harem la *famille* d'Hamid.

Ansha, la grand'mère, l'*Abassa* et les enfans étaient serrés les uns contre les autres dans l'attitude du plus violent effroi. — Dieu soit loué! te voilà sauvée, mon enfant! — s'écria la vieille dame en reconnaissant Emina, et, en dépit du geste impérieux et effrayé d'Ansha, elle continua : — Et Hamid, qu'est-il devenu? Aucun malheur, je l'espère...

— Un bien grand l'a frappé, ma mère, répondit Emina d'une voix mal assurée; il est blessé, la blessure est grave, à ce que je crains, et je venais réclamer du secours...

— Mon Dieu, mon Dieu! épargnez mon enfant! s'écria la pauvre mère en sanglotant; qu'il ne meure pas comme son père et son grand-père et ses deux frères sont morts, et que je ne voie pas s'éteindre dans le sang le dernier de ma race!...

— Ne parlez pas si haut, madame, interrompit Ansha avec aigreur; mais, ayant rencontré le regard d'Emina fixé sur elle avec étonnement, elle se ravisa aussitôt en prenant sur son cœur ses deux plus jeunes enfans. — Ce que vous éprouvez pour Hamid, je l'éprouve, moi, pour ces enfans qui sont les siens, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, c'est à leur salut que je me dévoue avant tout.

— Vous n'avez plus rien à craindre ni pour eux ni pour vous, Ansha, dit Emina avec douceur. Les brigands sont loin d'ici à cette heure. — Puis, prenant sous son bras la vieille mère, qui s'était levée pendant cet entretien, elle se dirigea vers la chambre d'Hamid. Ansha les suivit. Hamid gisait toujours sur sa couche, sans mouvement et sans connaissance. En vain sa pauvre mère l'appela des noms les plus tendres, en vain les sanglots d'Ansha firent résonner les voûtes du harem, en vain les larmes plus sincères de ses enfans baignèrent ses pieds et ses mains. A la vue de ces témoignages d'une affliction plus ou moins vraie, Emina sentit redoubler sa douleur; mais, faisant un dernier effort sur elle-même, elle se disposa à administrer au blessé la potion qui pouvait le rappeler à la vie. Elle tira d'une armoire sa boîte à médicamens, choisit une petite fiole contenant une liqueur rougeâtre, et en ayant versé quelques gouttes dans de l'eau-de-vie, elle en baigna les lèvres et les tempes d'Hamid. Cette première tentative ne réussissant pas, Ansha proposait déjà de défaire les bandages qui, selon elle, gênaient la cir-

culation du sang, et d'envoyer quérir certain iman bien connu pour plusieurs cures miraculeuses, lorsque la grand'mère, s'opposant à ces mesures, déclara qu'Emina se connaissait en médecine beaucoup mieux que l'iman, et qu'il fallait s'en rapporter à elle. En effet, grâce aux soins continus de la pauvre enfant, la poitrine d'Hamid commença à se soulever comme pour aspirer l'air, qui n'y était pas entré depuis environ une heure. Ses yeux s'entr'ouvrirent et se refermèrent aussitôt; un léger frémissement parcourut tout son corps, comme si la vie eût repris possession de ses membres engourdis. Il fit un mouvement et parut vouloir porter sa main à sa tête; mais la main, refusant d'obéir, retomba lourdement sur sa couche. Quelques instans de silence et d'immobilité suivirent cet effort, qui semblait avoir épuisé les forces du blessé; puis ses yeux s'ouvrirent de nouveau et se fixèrent cette fois sur ceux qui l'entouraient. Chacun prit alors, et presque sans y songer, la physionomie qui convenait le mieux à la situation. C'était une peine inutile. Si les yeux d'Hamid étaient ouverts, l'âme, dont ils n'étaient que l'instrument, n'y était pas; le corps vivait, l'intelligence était captive et obscurcie.

— Hamid, mon enfant, lui dit sa grand'mère, ne me reconnais-tu pas?

— J'ai une pierre sur la tête; ôtez-la-moi.

En entendant ces mots, Emina, par un mouvement involontaire, posa sa main sur cette tête endolorie.

— C'est bien, murmura Hamid.

X.

Un silence solennel se fit autour du blessé, car il y avait dans le son sec et saccadé de sa voix et dans la fixité de son regard quelque chose qui disait que l'homme étendu sur ce lit de douleur n'était plus celui dont la volonté inébranlable avait gouverné et contenu jusque-là les agitations du harem. Il était là devant ses femmes, sa mère et ses esclaves; mais l'une ne retrouvait plus en lui son fils, non plus que les autres leur époux, leur maître ou leur père, et cet homme pour ainsi dire dédoublé, qui se montrait sous une nouvelle forme tandis que l'ancienne semblait avoir disparu, inspirait un inexprimable effroi à toutes ces femmes, excepté à Emina, pour laquelle Hamid était toujours Hamid, l'objet de son amour et de son adoration. Ansha essaya pourtant de se rappeler au souvenir de son seigneur, et, se plaçant résolument entre lui et Emina : — Le noble Hamid, lui dit-elle, ne reconnaît-il plus sa servante fidèle, sa dévouée Ansha?

Le mouvement d'Ansha ayant déplacé Emina, qui se retirait dis-

crètement à l'écart, Hamid s'écria d'une voix irritée et sans faire la moindre attention à la suppliante Ansha : — Pourquoi me remettre cette pierre sur la tête? ne vous ai-je pas dit de m'en débarrasser? Voulez-vous me faire mourir? — Et il s'agitait sur sa couche comme une bête farouche dans sa cage, pendant que les femmes, interdites et éperdues, se consultaient du regard et ne savaient quel parti prendre; mais la vieille dame, qui n'avait pas encore complétement oublié les mystères du cœur humain et de la jeunesse, prit la main d'Emina et la plaça de nouveau sur le front d'Hamid. L'agitation se calma aussitôt. Il respira profondément, comme un homme qui passe d'une situation insupportable à un repos bienfaisant; ses paupières s'abaissèrent comme pour appeler le sommeil; il murmura quelques mots de remerciement et de satisfaction, et il parut s'endormir.

Son sommeil fut long, quoique agité. Personne ne remuait dans la chambre à l'exception d'Ansha, qui allait d'une fenêtre à l'autre, et de celle-ci à la porte, déclarant que sans doute à son réveil Hamid retrouverait sa raison, que son délire était trop pénible à voir, et que s'il se prolongeait, il faudrait absolument avoir recours à l'iman. — Nous verrons, disait la grand'mère. — Et Ansha maudissait dans son cœur les caprices de la vieillesse, qui livraient son mari à sa rivale. Le moment si impatiemment attendu arriva enfin, et Hamid se réveilla; mais c'était encore le même Hamid. La lumière de son intelligence n'était pas complétement éteinte; elle était voilée, faussée. Son premier regard fut semblable à celui qui avait précédé son sommeil. Évidemment rien n'était changé en mieux dans l'état du blessé; il y avait même dans ses mouvemens et dans l'expression de son visage une sombre irritation plus marquée qu'au début.

Ansha lui ayant demandé comment il se trouvait, il ne parut pas l'avoir entendue et ne lui fit aucune réponse. — N'accepteriez-vous pas une boisson de ma main, noble Hamid? Une tasse de café vous ferait sans doute grand bien? — Même silence. Encouragée par ce silence même, car Ansha n'avait pas le découragement facile, elle porta aux lèvres d'Hamid une tasse pleine du café qu'on avait servi aux femmes pendant son sommeil; mais la tasse, violemment repoussée par le bey, alla tomber sur les genoux d'Ansha en l'inondant de café brûlant. — Je vous connais, disait Hamid en s'agitant; vous êtes Méhémed-Bey, le chef des Kurdes, et vous me gardez rancune à cause de la jument que je vous ai enlevée, mais vous n'êtes que des traîtres, vous et vos amis. Venez donc vous battre avec moi : je suis fort et ne vous crains pas; mais non, vous n'osez. Vous m'attaquez en traître, vous me jetez des pierres à la tête, vous m'écrasez sous un quartier de roche. Au secours, amis!

Et tout en poussant ces exclamations furieuses, Hamid se déme-

nait comme un possédé, au risque de défaire cent fois ses bandages et de rouvrir ses blessures. Toutes les femmes l'entouraient, elles essayaient de le contenir; mais que pouvaient leurs faibles bras contre la puissance de la jeunesse et de la fièvre? Il envoyait l'une à dix pieds de sa couche et contre le mur, il renversait l'autre par terre, il faisait pirouetter la troisième jusqu'à lui enlever la respiration. Le plancher de sa chambre ressemblait à un champ de bataille après une action meurtrière. Personne ne songeant à Emina, celle-ci s'enhardit jusqu'à reprendre sa place auprès du blessé. S'approchant de lui et posant sa petite main sur le bras qu'il raidissait : — Hamid, lui dit-elle à voix basse, pourquoi vous agitez-vous ainsi?

Hamid ne fit point de réponse; mais un changement subit et complet s'opéra dans toute sa personne. — Ah! les voilà qui prennent la fuite, les misérables! Je savais bien qu'ils n'oseraient pas me regarder en face; mais ils m'ont laissé sous le poids de cette pierre immense qui me fait tant de mal!

Sans mot dire, Emina porta sa main du bras à la tête d'Hamid. — Qui donc enfin a eu pitié de moi? demanda-t-il.

— C'est moi, seigneur, répondit timidement Emina.

— Qui es-tu?

— Ne me reconnaissez-vous pas, noble Hamid? ne reconnaissez-vous plus votre pauvre Emina?

— Emina! Qu'est-ce qu'Emina? Ah! je sais, une petite qui est dans mon harem... Mais non, ce n'est pas elle qui a soulevé cette pierre; elle n'est ni assez forte ni assez courageuse pour cela. Montre-moi ton visage, ajouta-t-il après un moment de silence.

Emina n'osait guère, mais Hamid reprit en l'attirant plus près de lui : — Soulevez donc ce rideau rouge, qui jette un reflet sanglant sur tout ce qui m'entoure. — Puis, fixant sur elle un regard encore égaré : —Ah! je te reconnais maintenant!... Tu es ma belle, ma brave *Ae-Elma* (blanche pomme). Comment es-tu ici sur ce rocher solitaire? T'a-t-on dit que l'on m'y avait amené, enchaîné?... Demeure auprès de moi, donne-moi ta main, et ne me quitte plus... Dis que tu ne me quitteras pas!... Tu sais bien, la dernière fois que je te vis, je ne voulais pas te laisser partir : je ne pouvais me résoudre à me séparer de toi, malgré ta promesse de revenir le lendemain; mais maintenant que te voilà, tu resteras toujours auprès de moi, ta main dans la mienne et ta tête sur mon sein.

Ces discours incohérens étaient prononcés avec l'accent de la plus exquise tendresse. Emina, à laquelle ils n'étaient adressés que des lèvres, se raidissait contre les séductions de cette voix émue, de ces regards amoureux, de ces caresses fourvoyées. Elle rougissait devant ses compagnes de ces témoignages d'amour, d'abord parce qu'ils

étaient publics, et ensuite parce qu'ils ne lui étaient pas destinés. Au milieu de sa mauvaise humeur, Ansha triomphait du malaise d'Emina : elle savait combien d'orages recélait ce joli nom de *Blanche-Pomme*, et il est bon d'entrer ici dans quelques détails sur les causes de la satisfaction d'Ansha.

Blanche-Pomme était le nom d'une bohémienne fort connue dans la province d'Hamid-Bey. Il y avait très longtemps que Blanche-Pomme était belle, ce qui ne l'empêchait pas de l'être encore beaucoup, et le très grand nombre de têtes qu'elle avait tournées depuis une trentaine d'années ne diminuait pas le nombre de celles qu'elle tournait encore. On citait plusieurs beys, voire quelques pachas, qui s'étaient ruinés pour lui plaire, quoiqu'elle affectât un grand désintéressement, qui consistait à ne prendre que ce qu'on voulait bien lui donner. Bref, elle n'était pas voleuse, ce qui la plaçait d'emblée parmi les créatures d'élite, les prodiges de sa race. Plutôt petite que grande, la taille assez épaisse, le teint pâle et brun, les cheveux légèrement crépus, les yeux gris et la bouche grande, Blanche-Pomme possédait un certain charme provenant on ne sait d'où, mais qui n'opérait pas moins sur tous ceux qui l'approchaient. Elle dansait à ravir la danse turque, chantait à merveille les chansons turques, avait de beaux bras et de belles mains, quoique peu mignonnes, et son sourire prêtait à ses yeux chatoyans un éclat singulier, pour ainsi dire vertigineux. Tout en ayant l'air d'ignorer la liaison d'Hamid-Bey avec la bohémienne, Ansha la connaissait parfaitement, cette liaison étant d'ailleurs si peu mystérieuse que le voisinage s'en était égayé plus d'une fois. Il n'en était pas de même pour Emina. Le nom de Blanche-Pomme avait été prononcé plusieurs fois devant elle, soit par Ansha, soit par les enfans, aussi bien informés que leur mère, soit par quelque esclave, et toujours avec un sourire méchant. Emina cependant ne s'était jamais inquiétée de ce que pouvaient cacher de semblables sourires, et la pensée que l'amour d'Hamid pût appartenir à une autre femme qu'Ansha ou elle-même ne lui avait jamais traversé l'esprit. Le délire d'Hamid venait de dissiper son erreur en lui donnant de nouveaux sujets d'inquiétude. La jeune femme du bey se voyait menacée par deux rivales, — l'une, Ansha, dont elle appréciait jusqu'à un certain point les forces et la faiblesse; l'autre, la bohémienne, dont elle s'exagérait l'importance à plaisir. Pour Ansha, chaque fois qu'Hamid adressait à Blanche-Pomme, sous le couvert d'Emina, de douces paroles, ses beaux traits, se contractant, exprimaient une joie diabolique. Elle ne tarda pas à remettre l'iman sur le tapis. L'intervention d'une image païenne dans le délire d'Hamid prouvait avec trop d'évidence qu'il y avait de la sorcellerie dans son mal, et il fallait absolument

conjurer le démon. La vieille dame n'osa plus longtemps s'opposer au pieux désir de sa belle-fille, et elle se dit, pour excuser sa faiblesse, que la visite de l'iman ne pouvait nuire au blessé. On envoya donc quérir le saint homme, qui, alléché par la perspective de quelques piastres à gagner, ne se fit pas attendre.

On se figure peut-être un iman turc sous les traits d'un vieillard à longue barbe blanche et flottante, au teint pâle, aux regards éteints par l'abus de l'opium, ou bien encore on se représente un vieillard vigoureux, un musulman de la vieille école, du temps des janissaires, du beau régime du turban ballonné et du *far niente*. Un iman du XIXe siècle est un tout autre personnage. Son aspect n'a rien de respectable ni de sacerdotal. Aucune de nos vertus n'ayant cours dans les mœurs musulmanes, il en résulte que le directeur de ces mœurs ne ressemble aucunement à ce que nous nous représentons par exemple comme le résumé vivant des vertus chrétiennes, ou bien seulement de l'honnête homme civilisé. L'iman turc a autant de femmes, voire de concubines, qu'un simple mortel, il s'enivre (d'eau-de-vie à la vérité) sans le moindre scrupule, il travaille aux champs ou exerce un métier quelconque; mais le plus clair de son revenu se compose de l'impôt qu'il tire de la crédulité des âmes simples ou hypocrites, ce qui le constitue charlatan et imposteur par-dessus le marché. L'imposture, l'hypocrisie et la fourberie, telles sont les trois vertus théologales qui distinguent le prêtre mahométan du commun des laïques, sans préjudice de l'oisiveté, de la luxure et de la gourmandise, qui sont inséparables des susdits mérites. Ceci s'applique aux imans en général. Quant à l'individu en question, il exerçait naturellement la profession de bouvier. Depuis quelques années cependant, le produit de sa profession sacerdotale lui permettait de laisser reposer ses bœufs, et il ne conservait plus du bouvier que le titre et les manières. En sa qualité d'iman, il était censé savoir lire et écrire, mais il bornait ses lectures au texte du Koran, et sa mémoire étant d'ailleurs assez bonne, il avait abandonné la noble profession des lettres. Celui qui l'eût invité à lire à livre ouvert, et dans un autre volume que celui qu'il portait dans ses poches, un chapitre quelconque du Koran lui eût joué un fort mauvais tour.

Ahmed-Effendi (ainsi s'appelait l'iman) était âgé de trente ans environ; il avait quelque droit à l'épithète de bel homme, si une taille au-dessus de la moyenne, une carrure remarquable, de grands yeux noirs surmontés d'épais sourcils, un nez long, des lèvres épaisses et sensuelles, une barbe noire et inculte, un teint rubicond et un visage plutôt carré qu'arrondi, constituent un pareil droit. Ahmed-Effendi jouissait d'une grande considération dans le pays, et cette considération était l'œuvre d'Ansha. D'où venait la partialité de la

belle Ansha pour l'homme de Dieu? Ses ennemis (et elle en avait beaucoup) se moquaient de sa dévotion. Chaque fois qu'un accident survenait dans la famille, qu'un enfant tombait d'un peu haut, qu'un autre mangeait des fruits verts jusqu'à se donner la colique, chaque fois qu'Ansha elle-même était atteinte d'une de ces infirmités passagères si communes à son sexe, vite on envoyait chercher l'iman. Dans la circonstance où la plaçait l'accident survenu au bey, Ansha avait surtout bien des choses à dire au saint personnage. Elle voulait lui raconter d'abord l'événement en s'y attribuant à elle-même le plus beau rôle, lui communiquer ses soupçons sur l'ensorcellement d'Hamid-Bey, et lui insinuer que le délire n'ayant paru qu'à la suite des médicamens administrés par Emina, on pouvait considérer la petite scélérate comme la complice de la bohémienne et les croire toutes deux d'accord pour égarer la raison du malade et s'emparer complétement de son esprit. L'iman entra sans peine dans les vues qu'Ansha lui développa confidentiellement avant de le conduire près d'Hamid; il s'engagea à ne rien négliger pour combattre la pernicieuse influence de sa rivale. Tous deux passèrent ensuite dans la chambre du blessé.

Hamid reposait assez tranquillement, la tête appuyée sur l'épaule d'Emina, dont il tenait les petites mains dans les siennes. Assise de l'autre côté du matelas, la vieille dame contemplait son fils avec toute l'anxiété d'une véritable tendresse. Les enfans (y compris les deux fils aînés d'Ansha et leurs femmes) étaient groupés çà et là dans la chambre, causant à voix basse des événemens de la nuit et des inquiétudes de la journée.

L'iman s'était approché du blessé et le considérait depuis quelque temps d'un air grave comme s'il eût cherché la solution d'un problème d'algèbre, sans que le bey parût s'apercevoir de sa présence. J'oubliais de remarquer qu'Hamid avait montré de tout temps peu de bienveillance pour l'homme du Seigneur, ce qui tenait sans doute à un caprice de sa nature rebelle. Lorsqu'Ahmed-Effendi jugea que sa contemplation s'était assez prolongée (la vieille dame était arrivée à cette conclusion quelques minutes avant lui), il exprima le désir d'être laissé seul avec le blessé. Les enfans se dirigèrent aussitôt vers la porte, le grand'mère quitta son siége, et Emina fit un mouvement pour se conformer aux vœux du saint homme; mais, quelque faible que fût ce mouvement, il suffit à amener le trouble et la confusion dans le harem. A peine Hamid se fut-il aperçu de son effort pour retirer les petites mains enfermées dans les siennes, que les serrant avec plus de force et bondissant sur son oreiller comme le daim blessé bondit sur l'herbe qu'il a rougie de son sang, il recommença ses invectives, ses protestations, ses menaces et ses sup-

plications désespérées. « Que veut-on? Qui prétend te séparer de moi? Éloignez-vous tous, ou vous vous en repentirez! Prenez, emportez tout ce qui m'appartient, mais qu'on ne touche pas à elle. J'ai de l'argent, j'ai des bijoux, là, dans cette armoire... (La vieille dame lui ferma résolument la bouche, et cela suffit pour donner un autre cours à sa pensée.) — *Ae-Elma*, reprit-il, te souvient-il de ce jour où je m'égarai dans la montagne? Tu me trouvas assis sur l'herbe auprès d'une fontaine, pendant que mon cheval paissait à quelques pas de moi. Tu vins t'asseoir à mes côtés, tu me pris la main, et nous demeurâmes ainsi l'un auprès de l'autre sans nous parler et sans même lever les yeux, de peur que notre bonheur ne s'évanouît comme un songe. Ah! que nous fûmes heureux ce jour-là! Place-toi comme tu étais alors, fermons les yeux et rappelons-nous la forêt sombre, le vert gazon, les chênes frémissans et la voûte resplendissante du ciel, qui paraissait au-dessus de leur dôme d'ombrage. »

Tremblante et émue, Emina n'osait ni partir ni rester; mais pendant qu'elle cherchait son courage pour s'éloigner, elle restait. Ansha s'agitait en regardant l'iman, et elle le regarda si bien, que celui-ci, interprétant ce muet langage, prit son parti, en brave qu'il était quelquefois. Il s'avança d'un air décidé, et s'écria en s'adressant à Emina : — Partez, madame, il le faut; il faut que je demeure seul avec son excellence. — Puis il la saisit par le bras.

Y songeait-il, le saint homme? savait-il à quelle sorte d'excellence il avait affaire, et quels orages il attirait sur sa tête en touchant à ce petit bras? Le délire donne, dit-on, de la force aux plus faibles, et Hamid-Bey était naturellement des plus forts. A peine l'iman avait-il touché le bras d'Emina, qu'on vit sa barbe crépue violemment secouée par la main nerveuse d'Hamid, et l'alarme redoubla lorsque, passant de la barbe à la gorge, les deux bras du blessé la serrèrent de façon à étouffer l'iman. Celui-ci était menacé d'asphyxie, si Emina ne l'eût tiré d'affaire en exerçant sa douce omnipotence sur le bey. — Hamid, mon cher Hamid! s'écria-t-elle en enlaçant de ses bras délicats le poignet contracté du blessé. Il n'en fallut pas davantage. Le charme opérant, les doigts d'Hamid se desserrèrent, et, passant subitement de l'excès de la fureur à l'excès de la tendresse, le terrible malade parut ne plus se souvenir que de son amour : il recommença son idylle comme si personne n'eût osé l'interrompre. Ansha avait beau se démener, l'éloignement d'Emina n'était plus, ne serait plus jamais réclamé par l'exorciste. — Je pense, dit-il aussitôt qu'il eut repris l'usage de la parole, je pense que vu l'état des choses, la présence de madame est plutôt à désirer qu'à craindre. D'ailleurs il n'est rien d'impossible à celui dont Dieu

a fait son instrument indigne : ma tâche sera seulement plus difficile, mes rites plus compliqués, j'aurai à livrer une double bataille; mais deux victoires sont-elles plus difficiles à remporter qu'une pour le Tout-Puissant?

Tout en se tenant à une assez grande distance du possédé, l'iman dressa le catalogue des objets nécessaires à la conjuration. Il fallait d'abord un coq noir, mais tout noir, car une seule plume blanche mêlée aux noires pouvait produire des résultats incalculables. — Ahmed-Effendi réclamait ensuite la racine d'une plante récemment arrachée, — une jatte de lait d'une vache ayant vêlé dans les vingt-quatre heures, — une oque de fine fleur de farine de froment, — une douzaine d'œufs frais pondus par des poules entièrement blanches, — une demi-oque de sucre blanc, — quelques herbes aromatiques, telles que la menthe, le serpolet, etc. Aucun des ingrédiens demandés par l'iman n'appartenait à la catégorie des produits exotiques, mais pour les trouver il fallait du temps. Il est vrai que le temps est nécessaire à bien d'autres choses encore, et entr'autres à la confection de certain ragoût à l'ail qui formait l'un des principaux titres à la célébrité de la négresse cuisinière du bey, ragoût que l'iman affectionnait de prédilection, et dont Ansha ne manquait jamais de le régaler lors de ses visites professionnelles.

Les servantes furent donc partagées en deux corps : le premier partit pour le village à la recherche du coq noir et des poules blanches, tandis que le second s'occupait des préparatifs du goûter. La journée s'écoula presque entièrement avant que le repas et l'exorcisme fussent préparés; mais enfin tout s'arrangea si bien que le ragoût à l'ail et le coq noir parurent en même temps. Le docteur se restaura d'abord, et annonça ensuite qu'il était prêt à livrer bataille. On égorgea le coq noir, dont le sang fut soigneusement recueilli dans un baquet en faïence tenu par Ansha, qui remuait le liquide pour l'empêcher de se coaguler, tandis que l'iman, marmottant des formules mystérieuses, jetait tour à tour dans le baquet des poignées de farine et d'herbes aromatiques séchées au four et réduites en poudre, des pincées de sucre et des fragmens de la racine merveilleuse. Quand le gâteau eut été suffisamment pétri, Ahmed-Effendi se fit donner une casserole, y déposa une certaine quantité de beurre frais, plaça la casserole sur le feu, y versa la pâte encore liquide, et attendit, en continuant ses prières, que le feu lui donnât la couleur et la consistance voulues. Puis il retira la tarte du feu, la posa sur une planche carrée faisant office de plateau, et la coupa en plusieurs tranches. Prenant ensuite le papier, l'écritoire et la plume dont les hommes de sa profession sont toujours munis, il coupa autant de petits carrés de papier qu'il avait coupé de tranches de gâteau, écri-

vit sur chacun un verset du Koran approprié à la circonstance, et plaça les papiers sur les tranches. Ces préparatifs terminés, l'iman s'approcha avec précaution du blessé, tenant son plateau à la main, non sans avoir recommandé à Emina, qui était assise sur le bord du lit, de mettre ses mains dans celles d'Hamid et de ne pas bouger. Lorsque l'exorciste fut arrivé près du lit, il prit une tranche du gâteau, en enleva le papier, mangea l'une et déposa l'autre sur la tête du possédé, opération qu'il répéta jusqu'à six fois consécutives, après quoi il déclara qu'un peu de repos lui était nécessaire, vu l'acharnement de l'esprit de ténèbres; mais, cédant aux instances et aux supplications d'Ansha, le saint homme fit un dernier et généreux effort, et il vida le plateau. Hamid cependant paraissait ne ressentir aucun effet de ce merveilleux traitement. Le docteur jugea donc nécessaire de recourir à des moyens plus énergiques. Il roula respectueusement entre ses doigts l'un des petits papiers qui couronnaient la tête du bey, et il le lui présenta pour qu'il l'avalât; mais la douce voix d'Emina elle-même échoua cette fois contre l'invincible endurcissement du blessé, qui serra les poings, grinça des dents, et se montra plus disposé à avaler le docteur que son petit papier. Décidément le diable tenait bon et n'était pas aussi facile à déloger qu'on l'avait pensé; l'iman déclara d'un ton capable et entendu qu'il savait bien pourquoi, et que c'était à Emina elle-même d'avaler les papiers dont le bey ne voulait pas. Trop heureuse d'obtenir au prix de ce léger sacrifice qu'on laissât son mari tranquille, Emina consentit à avaler autant de petits papiers qu'on le jugerait à propos. Le malade cependant ne donnait pas le moindre signe d'amendement. — Il faut nous contenter pour le moment de ce que nous avons obtenu, dit gravement l'iman, dont la modération se montrait digne des plus grands éloges. Espérons que le temps et notre persévérance nous procureront des résultats plus décisifs.

Avant de s'éloigner et cédant aux prières d'Ansha, Ahmed-Effendi prépara un charme salutaire, et le laissa comme auxiliaire auprès du malade, absolument comme nos grands médecins d'Europe laissent auprès de leurs malades de distinction un aide-médecin chargé de veiller à l'administration des médicamens et de combattre les crises imprévues. Le charme salutaire consistait dans les cendres du feu qui avait cuit le gâteau, et qui, renfermées dans de petits sachets, furent placées çà et là sur le corps du blessé. L'iman se retira ensuite accompagné par Ansha et promettant de revenir.

XI.

Hamid-Bey demeura dans le même état pendant quinze jours en dépit des conjurations souvent réitérées de l'exorciste, malgré les soins assidus d'Emina et ceux non moins empressés d'Ansha et des servantes, malgré les prières ferventes de sa vieille mère et de ses jeunes enfans. Pendant quinze jours, la raison du blessé ne reprit pas un seul instant son empire; les mêmes illusions l'agitèrent et le dominèrent constamment; les mêmes exigences retinrent Emina auprès de son lit, ses mains dans la sienne, son épaule lui servant d'oreiller. Faut-il s'étonner si Emina ne se sentait pas trop malheureuse? Elle qui avait tant souffert de la position secondaire et insignifiante qu'elle occupait dans les affections de son mari, elle était devenue tout à coup nécessaire, non pas seulement à son bonheur, mais à son existence. Il y avait là sans doute quelque chose qui tenait aux phénomènes magnétiques, et le cœur d'Hamid-Bey n'était peut-être pour rien dans ces mystères; mais Emina, qui ignorait jusqu'au nom du magnétisme, attribuait ce besoin impérieux de sa présence à l'amour, — un amour étrangement éclos dans ce cœur jusque-là indifférent et cruel, un amour qui ne lui était pas destiné, et qu'elle usurpait en quelque sorte : usurpation bien involontaire cependant, et sa conscience était assez tranquille sur ce point.

Une autre circonstance singulière qui accompagnait la maladie du bey, c'était sa profonde indifférence pour la belle Ansha. On eût dit qu'il avait complétement oublié l'existence de cette femme, jusque-là maîtresse si absolue, sinon de son cœur, au moins de son esprit. Malgré tous ses détours et toutes ses ruses, malgré sa sollicitude affectée et ses soins importuns, elle ne parvint pas une seule fois à attirer son attention. Hamid ne s'inquiétait nullement d'elle, et s'il lui arrivait parfois de prononcer son nom, c'était au sujet de quelque circonstance passée et comme il l'eût fait de toute autre personne sans ajouter un mot de tendresse ou de souvenir. Le nom d'Emina venait aussi quelquefois sur ses lèvres, mais, hélas! c'était à peu près de la même manière que celui d'Ansha et aux mêmes occasions. S'il goûtait à des confitures qu'il trouvait trop sucrées, il disait : C'est sans doute Emina qui a fait cela; Ansha n'a jamais pu lui enseigner à ménager le sucre dans les confitures. C'était d'ordinaire devant Emina elle-même qu'Hamid faisait ces réflexions, car ce n'est guère qu'à elle qu'il adressait spontanément la parole, et elle connut ainsi la méthode suivie par Ansha pour la perdre dans l'esprit de son mari. — Si jamais Hamid revient à lui, se disait-

elle parfois, je sais maintenant d'où me vient le danger, et je saurai m'en défendre. Et d'ailleurs il me semble que je n'aurais plus si peur de mon mari, car je sais qu'il m'aime maintenant.

Un soir entre autres, Emina se tenait ce langage, tandis qu'assise auprès du lit de son amant, sa main toujours entre les siennes, elle le regardait dormir. Hamid avait passé une bonne journée; il avait mangé et causé tour à tour; puis, vers le coucher du soleil, il s'était endormi tranquillement sur l'épaule d'Emina. Après être restée quelque temps immobile de peur de troubler son repos, elle avait doucement dégagé son épaule, posé sur l'oreiller la tête de son mari, et s'était assise, toujours sans lâcher sa main, auprès de son lit, où elle le contemplait avec amour. Il y avait juste quinze jours qu'Emina ne s'était couchée, qu'elle ne dormait qu'à de rares intervalles et pendant de courts instans. Aussi, tout en devisant avec elle-même, sentait-elle ses yeux appesantis se fermer, et ses pensées devenir de plus en plus indistinctes et confuses. Elle fut bientôt plongée dans un sommeil paisible, quoique léger. Ce sommeil durait depuis quelque temps, lorsqu'elle crut sentir une impression de froid à la main qu'elle avait laissée dans la main d'Hamid, et à cette impression en succéda bientôt une autre de gêne et de malaise. Il lui semblait que ce froid passait de sa main à sa poitrine et dans son cœur, dont il suspendait les battemens, et qu'un frisson glacial parcourait tout son corps, tandis que sa respiration devenait difficile et douloureuse. Lorsque le sommeil est ainsi irrité par ce que nous appelons le *cauchemar*, il ne tarde guère à se dissiper. Emina ouvrit donc bientôt les yeux, et son premier regard fut pour Hamid.

Hamid ne dormait plus. Il était assis sur son lit, et ses yeux étaient fixés sur le pâle et doux visage de sa jeune femme. Il la regardait, hélas! avec le regard des anciens et des mauvais jours, un regard froidement protecteur, légèrement moqueur, celui du précepteur observant l'enfant qu'il a laissé accoudé sur ses livres et qu'il retrouve endormi. Emina demeura interdite, atterrée. — Où est Ansha? — fit Hamid de sa voix un peu sèche et stridente. Et comme Emina ne répondait pas, mais continuait à le regarder d'un œil effaré : — Voyons, mon enfant, reprit-il, qu'y a-t-il? On dirait que tu as peur? On t'a placée là pour me veiller pendant mon sommeil, car je sais bien que j'ai été malade, et tu t'es endormie à la peine? Il n'y a pas de mal à cela, ma petite. De plus fortes que toi ont sans doute fait la plus rude besogne; puis, quand elles ont été à bout de leurs forces, ton tour est venu, et tu n'as pu achever la veillée? Encore une fois, il n'y a pas de mal à cela, ma chère petite. Veiller les malades, ce n'est pas de ton âge; quand tu auras dix ans de plus, tu ne t'oublieras pas si vite, mais tu ne seras plus

si gentille.... Où est donc Ansha? Fais-moi le plaisir de l'appeler.

Confondue par l'affectueux dédain de son mari, Emina aurait voulu parler et lui dire : Hamid! Hamid! regarde-moi et aime-moi... comme pendant ton délire. La voix lui manqua, elle se sentit humiliée, troublée. Sans répondre au bey, elle se dirigea vers la chambre d'Ansha, lui annonça qu'Hamid la demandait, puis courut s'enfermer dans une pièce qu'elle savait inhabitée; mais là ses forces l'abandonnèrent, et la pauvre enfant tomba évanouie sur le divan.

— Hamid-Bey vous appelle, avait dit Emina, et ces trois mots avaient frappé Ansha comme une étincelle électrique. — Il m'appelle! donc il a retrouvé sa raison, donc il me revient, et voilà cette déplorable comédie terminée. — Et avec la rapidité qui n'appartient qu'à la foudre et au génie de la femme jalouse de son influence, Ansha s'était tracé aussitôt un plan de conduite, sans oublier rien de ce qu'il fallait avouer, ni de ce qu'il fallait cacher, ni de ce qu'il convenait de laisser subsister, mais en le modifiant. Elle ordonna à ses enfans de la suivre jusqu'à la porte de la chambre d'Hamid, de l'y laisser entrer seule, mais de la rejoindre aussitôt qu'ils entendraient sa voix. Elle fit son entrée l'air triste et grave, comme si elle n'avait aucun soupçon du changement survenu dans l'état de santé du bey, car c'eût été un aveu imprudent que de paraître considérer son appel comme un événement extraordinaire. Elle s'avança avec empressement, mais sans lever les yeux, jusqu'à ce qu'elle fût assez près de lui pour qu'il pût remarquer le jeu de sa physionomie. Alors, mais alors seulement, elle hasarda un regard, et ce regard lui apprit tout... ce qu'elle savait déjà. — Que vois-je! s'écria-t-elle en joignant les mains et en les élevant vers le ciel en signe de reconnaissance, que vois-je! Non, je ne me trompe pas, vous nous êtes rendu, noble Hamid. Ah! parlez-moi! que le son de votre voix chérie me confirme dans mon espoir, et que le saint prophète en soit loué!

Que cet accueil était différent de celui qu'Hamid venait de recevoir d'Emina! En fit-il la remarque? Peut-être, et pourtant, ne sachant pas encore au juste de quels lointains rivages il revenait, l'émotion d'Ansha le surprit plus encore qu'elle ne le toucha. Le bey avait à peine eu le temps de répondre aux questions que multipliait Ansha sur l'état de sa santé, sur sa faiblesse, ses maux de tête, etc., quand les enfans, fidèles aux instructions de leur mère, envahirent la chambre. Ansha, se tournant vers eux, leur cria aussitôt : — Accourez, mes enfans! venez auprès de votre père, il nous est enfin rendu; oui, il est rendu à nos pleurs et à nos vœux! — Aussitôt, joignant l'exemple au précepte, Ansha se précipita à genoux et les enfans firent de même, le tout au très grand ébahissement du bey, dont la curiosité

devint si vive qu'Ansha dut lui avouer, quoique avec les plus grands ménagemens, qu'il venait, pour la première fois depuis deux semaines, de reconnaître sa femme et ses enfans. — Ah! fit Hamid, ceci m'explique l'air effaré d'Emina, lorsque je lui demandais tantôt où vous étiez; la chère petite s'attendait sans doute à ce que j'allais débiter quelque sottise, et elle a été tout étourdie de m'entendre parler raison... Mais où est-elle maintenant, et que fait ma mère?

Heureusement pour Ansha ces deux questions furent faites en même temps, et elle put, négligeant la première, ne répondre qu'à la seconde et ouvrir par là une nouvelle voie à la sollicitude et à l'attention de son époux. La vieille dame était malade depuis plusieurs jours de l'inquiétude et des fatigues causées par l'état de son fils. Ansha s'apitoya longuement sur les angoisses et sur les souffrances morales et physiques de cette excellente mère, et elle s'y prit si bien, qu'elle chassa pour le moment de l'esprit d'Hamid toute autre pensée. Hamid s'enquit si on avait envoyé chercher un médecin pour la malade, à quoi Ansha répondit affirmativement. Il voulut savoir ensuite ce que pensait le médecin, et la question ne laissait pas d'être embarrassante, car le seul qu'on eût consulté était le bienheureux iman, qui ne pensait rien du tout au sujet de la malade ni de la maladie. Ansha dit cependant à ce propos beaucoup de choses qui ne signifiaient absolument rien, mais qui produisirent le résultat qu'elle attendait, c'est-à-dire qu'elles inquiétèrent le bey et détournèrent son attention.

Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces tendres épanchemens, pendant lesquelles Emina fut complètement oubliée. La première à s'en souvenir et à la nommer, ce fut pourtant Ansha, qui, se sentant à court de distractions et craignant que la mémoire ne revînt au bey, se hâta de prévenir le danger en s'écriant d'un ton chagrin : — Et où donc se tient-elle *encore, notre* Emina?

Cet *encore* était gros de perfidies. Il signifiait : « Emina ne vient que rarement dans cette chambre; elle a délaissé son malheureux époux! Nous qui passons nos jours et nos nuits à ses côtés, nous ne la voyons jamais; nous ne savons ce qu'elle devient. » Hamid-Bey, qui sentit vaguement l'accusation enfermée dans ce mot, essaya d'excuser sa jeune femme aux yeux de la trop susceptible Ansha. — Elle est peut-être auprès de ma mère, dit-il. — Peut-être bien, reprit Ansha avec empressement, comme si elle eût été heureuse de trouver un prétexte plausible aux absences réitérées d'Emina. — Va voir chez notre mère, dit-elle en s'adressant à sa fille aînée, et si tu ne la trouves pas, cherche-la dans la chambre où elle se tient d'ordinaire.

Si Ansha se fût adressée à Benjamin ou même à Fatma, l'un et l'autre, en véritables enfans terribles, n'eussent pas manqué de ré-

pondre par cette question incongrue : « Quelle chambre, maman? » Mais Anifé était une jeune fille fort intelligente pour son âge, et qui lisait couramment dans la pensée de sa mère. Aussi, loin de provoquer le moindre éclaircissement, elle répondit : — Oui, ma mère, je sais bien. — Et elle partit. Anifé débuta, comme sa mère le lui avait commandé, par la chambre de la vieille aïeule, à laquelle elle fit part en passant de l'heureuse révolution survenue dans l'état de son petit-fils. Elle s'informa ensuite de ce qu'était devenue Emina; ni la malade ni les femmes qui la servaient ne purent rien lui apprendre à ce sujet. Une femme introuvable dans un harem est un phénomène propre à y répandre l'étonnement et même l'inquiétude, car il n'y a que la citerne qui puisse abriter une femme turque en pareil cas. Les esclaves se répandirent dans les divers recoins du harem; mais ils furent dispensés de trop prolonger leur recherche. Dans la première pièce que l'on visita, on trouva Emina à la même place où nous l'avons laissée, étendue sur le divan, passant tour à tour d'un évanouissement à des spasmes cent fois plus douloureux. On l'entoura, on la déshabilla, on lui jeta de l'eau au visage, on lui tapa dans les mains, on l'accabla de questions qu'elle n'entendait seulement pas; rien ne fut négligé. Enfin, lorsqu'il fut constaté que la pauvre enfant était réellement fort malade, on la laissa tranquille. Un lit fut préparé, on l'y plaça, la négresse demeura auprès d'elle pour en prendre soin, et les autres femmes s'en allèrent vaquer à leurs affaires. La maladie d'Hamid-Bey avait frappé trop vivement toutes ces imaginations féminines, pour qu'une autre maladie, survenue à une époque si rapprochée de la première, pût prétendre à causer des impressions semblables.

Anifé se trouvait pourtant assez embarrassée. Elle ne savait comment il conviendrait à sa mère de présenter au bey l'accident arrivé à Emina. Elle résolut, dans sa perplexité, de ne lâcher que le peu de mots indispensables, et de s'en référer pour le reste à la physionomie si expressive d'Ansha. Quand elle rentra dans la chambre du bey, celui-ci demanda, non sans impatience, pourquoi elle avait tant tardé, et ce qu'elle avait fait d'Emina? Anifé s'excusa en assurant que l'aïeule l'avait retenue auprès d'elle pour avoir des nouvelles d'Hamid. — Quant à Emina, je ne l'ai pas ramenée, dit-elle, parce qu'elle est souffrante.

— Et qu'a-t-elle? interrompit vivement Hamid.

— Je ne sais. Elle dit qu'elle est souffrante, sans expliquer de quel mal.

— Je vais voir ce qui en est, s'écria Ansha en se levant, et je te donnerai ensuite des nouvelles exactes de son état.

Et là-dessus la chaste épouse, qui tenait à n'apprendre au bey

que juste ce qu'il lui convenait qu'il sût, se dirigea vers la chambre d'Emina, s'assura qu'elle ne pourrait lui donner de si tôt un démenti, et revint auprès de son mari, en affirmant que l'indisposition de la jeune femme n'avait aucune gravité. — Allons, il faut espérer que cela ne durera pas, dit le bey, et il soupa d'assez bon appétit. Il jouit encore pendant quelques instans de la société de son aimable famille, et le sommeil vint clore enfin cette journée de bonheur et de bien-être.

XII.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Emina était revenue de ses évanouissemens; mais il lui restait une faiblesse excessive, qu'augmentaient de moment en moment les spasmes et les suffocations auxquels la pauvre fille était en proie. Le moment arriva où, soit que la faiblesse eût vaincu l'agitation, soit que Dieu eût pris pitié d'elle, elle se résigna complétement à sa destinée. Dès lors elle fut plus calme; ce n'était pas le calme de la fermeté dans la résistance, ni le calme de la vie qui triomphe de mille vaines atteintes : c'était un calme non moins puissant, le calme du désespoir et de la mort. Quel qu'il fût pourtant, il eut pour résultat de rendre Emina à elle-même, de la tirer de cette atmosphère inquiète, agitée, fiévreuse, dans laquelle elle vivait depuis son mariage, et de la ramener à son naturel méditatif et élevé. Elle parvint petit à petit à détourner sa pensée des scènes d'amour et de jalousie qui l'obsédaient, pour se reporter en esprit aux jours plus sereins de son enfance. Elle se demanda alors ce qu'étaient devenues sa ferme confiance dans la sollicitude divine, sa certitude de ne jamais invoquer vainement le secours d'en haut, sa conscience de la présence continuelle d'un esprit tout puissant et parfait dans sa bienfaisance. La voix qui lui avait jadis révélé mille dangers inconnus, en lui enseignant les moyens de s'en préserver, s'était-elle tue, ou bien était-ce Emina qui avait cessé de lui prêter une oreille attentive? Du moment qu'elle se posait cette question, la réponse ne pouvait être douteuse, et Emina se reconnut franchement coupable d'oubli et d'indifférence pour tout ce qui n'était pas l'objet de son malheureux amour. Elle arriva sans peine à cette conclusion, que quelque bon, quelque grand que fût Dieu, il ne pouvait demeurer indifférent devant l'ingratitude et l'oubli d'une créature qu'il avait pris soin d'éclairer. — Je ne veux pas, s'écriait-elle ensuite, augmenter, en m'abandonnant à mon désespoir, la douleur de mon Dieu. Non, non, mon doux Seigneur, ne craignez pas pour moi; je ne fléchis pas sous le poids de mes maux, je ne me débats pas comme un enfant dépité et colère pour m'en délivrer. Le

mal que j'éprouve est devenu par ma faute un mal nécessaire, et soyez assuré que moi-même je le regarde comme un bienfait.

Et cette âme naïve, qui ne comprenait pas d'autre hommage que l'amour, s'efforçait de mettre d'accord ses sentimens et sa volonté pour ne pas affliger son Dieu. Elle y réussissait jusqu'à un certain point. Les forces physiques décroissaient à la vérité de jour en jour, son cœur ne battait plus qu'irrégulièrement, et chacune de ses pulsations était douloureuse. Sa maigreur et sa pâleur étaient si grandes qu'elles ne pouvaient plus guère augmenter; mais son regard, qui brillait parfois du feu de la fièvre, resplendissait aussi d'une inexprimable sérénité. Sa voix bien faible avait pris des inflexions si douces et si pénétrantes qu'elles allaient droit au cœur de ceux qui l'entendaient. Que le soleil de sa vie fût bien près de son couchant, c'est ce dont elle était parfaitement convaincue; mais la pensée de sa mort prochaine ne lui causait plus cette terreur instinctive qu'elle avait éprouvée au début de ses crises. Bien plus, depuis qu'elle avait renoncé à l'espoir de gagner cette partie dont son bonheur faisait l'enjeu, elle regardait la mort comme une amie envoyée par Dieu pour l'aider à atteindre le port en dépit des orages.

Assise sur son lit, qui était placé sous une fenêtre, accoudée sur le rebord de celle-ci, plus blanche que les blancs oreillers qui soutenaient sa tête affaiblie, Emina contemplait d'un œil tranquille les champs et les prairies qu'elle allait bientôt quitter. Ses anciennes pensées sur la mort l'occupaient à cet instant. — Qui m'eût dit, se demandait-elle, lorsque je vins en ces lieux le cœur tout rempli de regrets pour ma vallée et si mal disposée envers tout ce qui m'attendait, que j'y prendrais une si forte attache que je ne pourrais la briser sans mourir? Qui m'eût dit qu'au moment de quitter la vie, mes plus vifs regrets ne seraient ni pour ma vallée, ni pour aucun de ceux que j'y ai laissés, que je songerais à peine à Saed? Pauvre Saed! m'aime-t-il encore? Et moi, l'ai-je jamais aimé? Oui, comme j'aime mon frère, mais non pas comme j'aime mon mari.

Et quand elle arrivait à cette conclusion, les joues pâles de la malade se coloraient d'un éclat passager. Puis, se reprochant ce retour aux émotions qui lui avaient fait tant de mal, elle s'absorbait dans la pensée de sa fin prochaine.

La gravité de l'état d'Emina n'était ignorée que d'un seul des habitans du harem, et Ansha, en vue d'un but nouveau, couvait avec une rare sollicitude cette bienheureuse ignorance. Tantôt elle prenait son plus jeune fils sur ses genoux, et, regardant tristement Hamid, elle s'écriait : — Quand donc donneras-tu un frère à cet enfant? Il s'ennuie d'être seul. — Tantôt elle soupirait, secouait la tête et disait comme emportée par le sentiment : — Ah! je crains

bien qu'Emina ne réalise jamais notre espoir! — Après être revenue plusieurs fois à la charge et avoir arraché au bey cette parole d'une superbe insouciance : « Bah! je suis jeune, et j'ai le temps d'aviser, » elle jugea enfin le moment favorable pour faire un pas en avant. — J'ai reçu hier, dit-elle, la visite de ma cousine la femme d'Osman-Bey (un des conseillers du pacha) et de sa fille. Sais-tu, seigneur, quel est le plus ardent désir de ma parente et de son mari? C'est de te donner leur fille. Elle aura une belle dot, elle a été élevée simplement, elle jouit d'une santé robuste, et celle-là, je t'en réponds, te donnera un enfant avant la fin de la première année. Que n'ai-je vu Emina avant son mariage! Je t'aurais fait part de mes craintes, et peut-être n'eusses-tu pas dédaigné de les prendre en considération.

— J'en doute, répondit froidement le bey, car Emina me plut dès le premier jour que je la vis, et même elle me plaît encore.

— Faudra-t-il donc que j'enlève tout espoir à mes cousines? Ce sera un coup terrible que je leur porterai.

— Je ne dis pas cela, reprit Hamid avec empressement, dans ces sortes de choses il ne faut rien précipiter.

Laissant Hamid-Bey sous l'impression de ces ouvertures intéressées, Ansha se rendit près d'Emina et lui parla de fêtes prochaines qu'on préparait. — Des fêtes! dit Emina, pendant la maladie d'Hamid-Bey! Et qui donc pourrait en donner? — Oh! non pendant sa maladie, mais après son rétablissement. Celui qui les donnera, c'est Hamid-Bey lui-même pour célébrer son mariage. — Emina écoutait Ansha avec une surprise douloureuse. Heureusement pour elle l'excès de sa faiblesse la préservait d'agitations trop poignantes. Elle se dit que peut-être la nouvelle était fausse, et elle se reposa dans cet espoir.

Ansha avait bien jugé que la maladie de la grand'mère la mettrait à l'abri de beaucoup d'indiscrétions; mais on ne s'avise jamais de tout, et à la place de la vieille dame il y avait de petits enfans dont la langue était aussi fort déliée. Un jour le bey apprit par ses enfans qu'Emina ne l'avait pas quitté pendant ses jours et ses nuits de souffrance; il sut qu'à la requête d'Ansha l'iman était venu le visiter, et qu'enfin celle-ci avait pris le parti d'éviter la chambre du malade, parce qu'elle n'aimait pas l'odeur des drogues. Hamid fut profondément touché de ce qu'il venait d'apprendre au sujet d'Emina. — Elle sera tout simplement malade de fatigue, la pauvre chère petite, se dit-il. Et moi qui ne l'ai pas même remerciée de ses soins! Mes premiers pas me porteront auprès d'elle. — Hamid réfléchit ensuite à l'étrange réserve d'Ansha, et il conçut sur sa sincérité des soupçons qu'il se promit de dissimuler et de vérifier au plus tôt. — Serait-il possible qu'Ansha fût jalouse d'Emina et qu'elle essayât de m'en

éloigner? — Question naïve, et qui prouve combien la sagacité de l'homme est aisément déroutée par la malice féminine!

Malheureusement le pauvre Hamid avait affaire à forte partie. A peine Ansha eut-elle jeté les yeux sur lui, qu'elle s'aperçut des soupçons qu'on lui avait inspirés. Elle interrogea les enfans et en apprit tout ce qu'elle voulait savoir. Elle ne les gronda pourtant pas, d'abord parce que le mal était fait, et ensuite parce qu'elle savait bien que la vérité ou du moins quelques fragmens de la vérité devaient se faire jour tôt ou tard, qu'elle y était dûment préparée, et que le moment lui semblait assez opportun pour affubler ces membres épars de la vérité du costume étrange qu'elle leur destinait. Elle fit un long récit destiné à justifier l'intervention de l'iman et à expliquer la guérison d'Hamid, livré, disait-elle, au démon de la folie, qui avait exigé pour proie, en l'abandonnant, une des femmes du bey quelque peu sorcière, Emina. Ansha s'attendait à des exclamations, à des réflexions, à des objections, pendant qu'elle débitait cette étrange histoire; mais elle attendit en vain. Après quelques momens de silence, le bey déclara un peu sèchement qu'il regrettait de ne pas avoir connu plus tôt le véritable état des choses, mais que mieux valait tard que jamais, et qu'il s'occuperait incessamment d'éclaircir ce mystère. Il fit ensuite un petit mouvement de tête accompagné d'un gracieux sourire semblable à celui avec lequel les monarques d'Occident ont pour coutume de congédier leurs visiteurs. Ansha, qui le comprit, s'inclina profondément, et, marchant à reculons, elle se retira passablement intriguée.

— Que se passe-t-il dans son esprit? — se demandait-elle à chaque instant. Une seule chose ressortait pour elle des paroles et des façons d'Hamid-Bey : c'est qu'il n'abondait pas dans son sens. En réalité, dans tout le galimatias débité avec une rare assurance par Ansha, le bey n'avait remarqué qu'une chose : l'iman s'était mêlé de ses affaires beaucoup plus que cela ne lui convenait, et une affaire dans laquelle l'iman avait trempé ne pouvait aboutir à rien de bon. Qu'Emina fût sorcière, il ne le crut pas un instant; mais qu'elle pût être victime d'un tour de sorcellerie joué par l'iman, cela lui semblait infiniment plus vraisemblable. Ansha avait-elle trempé dans le complot? Cela n'était pas impossible non plus. Son alliance avec l'iman la dépouillait comme par enchantement de tout son prestige, et une fois le soupçon et la défiance entrés dans l'esprit d'Hamid, ils devaient y croître et s'y fortifier d'autant mieux qu'ils en avaient été plus longtemps exclus. Le résultat de ses réflexions fut donc d'abord qu'Emina lui avait sauvé la vie et qu'elle l'avait soigné avec une tendresse incomparable, puis qu'elle

était actuellement la victime de cette tendresse, enfin qu'Ansha s'était liée contre elle avec l'iman, qu'Ansha le trompait. C'était tout un édifice qui s'écroulait, entraînant sous ses ruines quinze années de bonheur et de confiance; c'étaient aussi les fondemens d'un nouvel édifice, d'un nouveau temple que le bey posait dans son cœur, temple dont Emina allait devenir l'idole. Malheureusement il y avait loin de la base au couronnement, et la mort était proche.

Sourd aux remontrances et aux supplications d'Ansha, qui le conjurait de ménager ses forces à peine renaissantes, Hamid quitta son lit et alla voir Emina. Il ne la trouva pas seule, car, alarmée des rapports qu'on lui faisait tous les jours, la vieille aïeule s'était fait transporter chez sa belle-fille, qu'elle ne quittait plus. Hamid s'était promis d'avoir avec sa jeune femme une explication franche et complète. Il comprenait à cette heure qu'Emina n'était pas heureuse, et il voulait enfin savoir pourquoi; mais à peine l'eut-il regardée, que cette pensée s'évanouit. Il ne s'attendait pas à la voir ainsi, et ce fut à peine si, en contemplant ces traits altérés, ces yeux devenus plus grands et brillant d'un sombre éclat, cette taille penchée et ce teint de marbre, c'est tout au plus, dis-je, si quelques larmes ne mouillèrent pas sa paupière. Malgré le trouble que la présence inopinée d'Hamid lui causait, Emina ne tarda pas à s'apercevoir de son émotion. Elle le vit se lever; elle crut remarquer des larmes dans ses yeux. Ce fut alors que la pauvre enfant, rassemblant toutes ses forces et implorant le secours de son Dieu, étendit vers Hamid son bras amaigri, saisit la main qu'il s'empressait de lui tendre, et dit en la portant tout doucement à ses lèvres : — Permets-moi de te demander une grâce.

Et elle le regardait d'un œil à la fois si suppliant et si tendre, que le bel Hamid n'y tint plus : — Tout ce que tu voudras, mon enfant; tout ce que je possède, moi, mon sang, ma vie, je n'ai rien à te refuser.

— Promets-moi d'attendre encore quelques semaines avant de te... de...

Et voyant qu'Hamid la regardait avec anxiété, cherchant à lire sa pensée dans son regard, elle ajouta par un effort désespéré : — De ne pas amener de si tôt une autre femme ici!

Hamid était encore très faible, et son corps, bien qu'un peu amaigri, n'était pas des plus légers. Cependant à peine avait-il entendu ces mots, qu'il bondit de surprise et de colère. — Une autre femme! s'écria-t-il, une autre femme! et qui y songe? D'où te vient cette idée, mon enfant? Sois tranquille, il ne viendra pas de femme ici ni maintenant, ni plus tard, à moins que toi-même ne l'ordonnes.

— Merci, Hamid, murmura Emina, merci; tu m'as fait plus de bien que je n'en attendais encore en ce monde. Maintenant va te reposer, et n'abuse pas du retour de tes forces.

Hamid profita de l'avis, et, à vrai dire, il lui tardait d'être seul pour éclater à son aise. Il fit signe qu'on ne le suivît pas, et il rentra chez lui.

Ansha avait été un des muets témoins de cette scène. Elle se contint; mais le diable, comme on dit, n'y perdait rien. — Te voilà bien fière et bien joyeuse, pâle sorcière que tu es! pensa-t-elle en arrêtant un sombre regard sur Emina; mais il me reste encore assez d'haleine pour souffler sur ta joie et pour l'éteindre.

A partir de ce jour, Hamid passa tous les matins et tous les soirs une heure auprès d'Emina, lui prodiguant tous les témoignages d'affection dont sa pauvre âme était depuis longtemps affamée. Ansha, presque toujours présente, ne laissait échapper aucune occasion de verser quelques gouttes de fiel sur ce miel qui l'importunait fort. Un jour entre autres, elle crut avoir trouvé le moyen de détruire la confiance et la tendresse qu'Hamid-Bey paraissait avoir rendues à Emina. Prenant la parole au milieu d'un de ces silences qui s'établissent d'eux-mêmes et quoi qu'on fasse auprès des malades, elle dit d'un air dégagé : — J'ai des nouvelles à t'apprendre d'un de tes anciens amis, Emina; Saed, le beau Saed, se marie. — Puis elle ouvrit tout grands des yeux pleins de malice, pour jouir du désordre où pareille nouvelle allait jeter Emina; mais Emina ne l'entendit seulement pas, et lorsqu'Ansha, qui avait vainement attendu la crise désirée, se décida à répéter sa phrase en élevant la voix et en se penchant vers sa rivale inattentive, celle-ci se contenta de répondre : — Ah! se marie-t-il? J'en suis bien aise. Pourvu que ce mariage le rende heureux!

Ce fut le tour d'Ansha de se mordre les lèvres, mais cela ne remédiait à rien.

Cependant Emina ne se plaignait plus. Ce n'est pas que ses douleurs fussent moins vives, mais elle voyait que son mari souffrait de la voir souffrir, et, satisfaite de l'affection dont cette sensibilité était le témoignage, elle tâchait de l'épargner. Hamid-Bey, de son côté, dont la sensibilité, quoique éveillée cette fois, n'avait rien d'excessif, se persuada aisément qu'Emina se trouvait mieux, puisqu'elle se plaignait moins. Les jours s'écoulaient ainsi, et le mal de la pauvre petite faisait de rapides progrès.

XIII.

La moisson était achevée, les travaux des champs chômaient faute de travailleurs, car on était dans le mois de ramazan, époque consacrée au triomphe de la paresse musulmane. N'ayant pas grand'chose à faire dans ma vallée, je pris le parti de visiter la province voisine, et un beau matin, montant à cheval, accompagnée d'une suite convenable, je me dirigeai vers le sud-est. Après quelques jours de marche, nous devions atteindre la ville où Emina prenait jadis des bains; mais la chaleur avait été si accablante pendant une grande partie du jour, que nous prolongeâmes notre repos de midi, et que la nuit nous surprit en pleine campagne. — Trouvons de l'eau et des pâturages pour nos chevaux, dis-je au guide, et arrêtons-nous ici. — Encore quelques pas, *bessadée*, répondit-il; nous touchons à un joli village où rien ne nous manquera. — Je voyais en effet des feux à quelque distance, et je me rendis aux vœux du muletier, ce dont je n'eus pas à me repentir. Quelques minutes plus tard, nous nous trouvions au milieu d'un petit groupe de maisons bâties en planches, à l'aspect assez misérable, comme l'ont d'ailleurs toutes les maisons de l'Asie-Mineure. Nous marchions encore, que déjà nous étions entourés des principaux habitans de l'endroit, chacun nous suppliant de lui donner la préférence sur son voisin; mais notre conducteur, paraissant regarder notre choix comme arrêté de toute éternité, éconduisit tous les prétendans moins un, dont c'était l'imprescriptible droit de nous héberger. Nous nous laissâmes faire, et bientôt nous fûmes introduits sur une espèce de balcon ouvert, dont le plancher était abondamment garni de tapis, de matelas et de coussins. Le souper fut promptement servi, après quoi, m'excusant sur la fatigue de la journée, je demandai la permission de me retirer. Le maître du logis me conduisit dans son harem, où je fus reçue par une fort belle dame un peu sur le retour, et par un bataillon de servantes dépouillées, débraillées, les pieds et les jambes nus. — Reposez-vous, me dit mon hôte, et demain j'aurai une grande grâce à vous demander. — Bon! fis-je à part moi; quelque marmot à guérir, ou une vieille femme qui veut avoir son quatorzième enfant!

Le lendemain matin, je venais de quitter mon lit, lorsque mon hôte frappa à ma porte. Je m'habillai à la hâte et j'allai lui ouvrir. Après s'être enquis avec une bonne grâce et un empressement parfaits de la manière dont j'avais passé la nuit, de la qualité de mes matelas et de la température de ma chambre, comme s'il n'avait eu d'autre pensée que d'assurer mon bien-être, il prit tout à coup

un air sérieux et presque ému pour me dire : — Je vous ai prévenue hier que j'aurais une grande grâce à vous demander; me permettez-vous de m'expliquer?

— Assurément, lui répondis-je, et vous pouvez compter en tout cas sur ma bonne volonté et sur mon désir de vous obliger.

— Vous autres Européens, vous pouvez tout ce que vous voulez, — reprit mon hôte avec emphase. Et, sans écouter les protestations d'impuissance que me dictait l'esprit de vérité, il poursuivit :

— J'ai épousé, il n'y a pas encore un an, une jeune fille que j'aime de tout mon cœur et qui est très malade. Si vous parveniez à la guérir, vous me rendriez le plus heureux des hommes, et ma reconnaissance ne connaîtrait pas de bornes. J'ai dans mon étable une paire de buffles magnifiques, et...

— Laissons vos buffles dans leur étable, et dites-moi de quel mal souffre votre femme.

— C'est un mal extraordinaire. Elle ne se plaint jamais, et pourtant elle dépérit de jour en jour. J'ai mes idées sur ce mal-là cependant.

— Et quelles sont vos idées? Vous plairait-il de m'en faire part?

Là-dessus Hamid-Bey, car c'était bien lui, me raconta l'aventure des Kurdes, ses blessures et leur suite, l'intervention de l'iman et la maladie d'Emina, ajoutant qu'il soupçonnait ce dernier d'avoir ensorcelé sa jeune femme. Ma première pensée fut, je l'avoue, que si l'iman n'était pas sorcier, il pouvait bien être empoisonneur. Je ne sais comment cela se fit, mais la figure de la belle dame un peu sur le retour qui m'avait reçue la veille me revint à l'esprit, et je demandai si ce formidable iman n'aurait pas dans le harem quelque secrète accointance, et si son mauvais vouloir au sujet de la jeune malade n'avait pu faire alliance avec la jalousie de quelque rivale.

Le bey parut émerveillé de ma pénétration. — Je le savais bien, s'écria-t-il, que vous autres Européens vous pouvez tout et savez tout! Vous ne faites que d'arriver, et voilà que vous me demandez juste ce que je me demande à moi-même depuis que je connais la maladie de cette pauvre petite. Que vous répondrai-je pourtant? Quels sont les rapports de ce diable d'iman avec chacune de mes femmes? C'est ce que j'ignore, car sans cela ces rapports auraient cessé depuis longtemps. Quels sentimens éprouvent ces femmes les unes pour les autres? C'est aussi fort difficile à dire. Elles ont l'air de s'aimer tendrement, mais qui sait? Les femmes sont si rusées! Ce qui est certain, c'est que mes soupçons sont éveillés sur l'un comme sur l'autre des sujets auxquels vous venez de faire allusion, et que s'ils viennent à se confirmer!... Il y aura ici des mécontens! — ajouta-t-il en riant d'un air qui n'était pas gai du tout. Je vis bien

que je ne tirerais pas de mon hôte des renseignemens plus précis, et je le priai de me conduire sans plus tarder auprès de la malade.

J'ai dit ce qu'était Emina, et je n'ai pas à la montrer maintenant telle qu'elle m'apparut ce jour-là; mais ce dont on ne saurait se former une idée, c'est l'accueil tendre et caressant que les femmes turques font d'ordinaire à l'Européenne qui passe auprès d'elles. Or, si cet accueil m'a toujours émue, de quelque part qu'il me vînt, jugez de ce que j'éprouvai lorsque je vis cette enfant, si belle encore, quoique mourante, si naïve, si résignée, si digne de pitié, me sourire avec une expression de contentement impossible à rendre, joindre ses petites mains comme pour applaudir à la bonne fortune qui m'amenait à elle, et répéter à plusieurs reprises d'une voix brisée, mais joyeuse : — Sois la bienvenue! Que Dieu te protége et te récompense! Oh! sois la bienvenue! Mon Dieu, merci!

Je m'assis auprès d'elle; elle me prit la main avec vivacité et la garda. Je fixai mes yeux sur elle avec une attention douloureuse. Elle comprit, à la façon dont je la regardais et dont son mari me regardait à son tour comme pour lire dans ma pensée, qu'il s'agissait de sa santé. — Oh! fit-elle, docteur!... — Le lecteur peut rire, et je l'y autorise de grand cœur; mais rien ne prête moins à la plaisanterie en Orient qu'une femme exerçant la médecine, et dans les villes de l'intérieur ce sont toujours des femmes grecques ou arméniennes qui ont la clientèle des harems. A Constantinople aussi, dans le palais même du sultan et malgré ses docteurs attitrés, ce fut une femme médecin comme moi, et peut-être un peu moins que moi, qui eut naguère l'insigne honneur d'arracher la sultane-mère à une mort qui paraissait inévitable.

Je commençai alors mon interrogatoire, et je n'eus pas de peine à reconnaître que la pauvre enfant était à la dernière période de cette affreuse maladie de cœur qu'on nomme anévrisme. Il n'y avait d'ailleurs qu'à regarder son corsage, qui se soulevait sans rhythme ni régularité, il n'y avait qu'à approcher l'oreille de son sein, dont on entendait nettement l'artère crépitante, pour ne conserver aucun doute sur ce triste sujet. Je remarquai pourtant une certaine hésitation dans les réponses d'Emina, un certain embarras lorsque le bey joignait ses questions aux miennes, qui me firent désirer de l'entretenir seule. Je dis donc au bey que les femmes ne parlaient jamais librement de leurs maux en présence d'un homme, ce qu'il eut l'air de comprendre parfaitement et de trouver fort juste. Il s'excusa même d'être resté jusque-là, et nous dit en se retirant qu'il attendrait dans une pièce contiguë que nous le fissions appeler.

Quand nous fûmes seules, Emina m'ouvrit tout entier ce cœur si riche et si pur, que j'ai cherché à faire connaître. Elle commença par

me passer son bras autour du cou, puis, me regardant fixement avec un sourire que je puis, sans tomber dans le dithyrambe, appeler angélique, elle m'embrassa au front, et promena doucement ses petites mains sur mes joues en m'appelant tour à tour sa mère, sa fille et sa sœur. — Je t'aime, me disait-elle, oui, je t'aime; j'ai souvent, si souvent prié Dieu de m'envoyer une personne comme toi pour m'enseigner à mourir!... car, je le sais bien, je vais mourir!... Non, non, ne perds pas le temps à tâcher de me faire vivre; c'est fini, vois-tu, tout à fait fini, et je n'en suis pas trop fâchée. Il est une question que je me suis faite bien des fois, au commencement de ma maladie : mourrai-je sans savoir ce que c'est que d'être heureuse? Cette pensée me tourmentait, me désolait, oh! bien plus que je ne puis le dire; mais Dieu m'a répondu en m'envoyant le bonheur. N'est-ce pas là une aimable réponse? Un bonheur bien court, mais aussi doux, aussi complet que court. Mon mari m'aime maintenant! ajouta-t-elle avec un petit accent de triomphe. As-tu vu qu'il m'aime? Est-ce ainsi qu'on aime chez toi? — Oui, répondis-je en laissant tomber la dernière question, je suis sûre qu'il t'aime de tout son cœur. — Enfin! reprit-elle. Ah! s'il avait pu m'aimer tout de suite, je n'en serais pas où je suis! Mais tu ne sais pas tout ce qui m'est arrivé? Laisse-moi te le conter.

Et là-dessus, tout en s'interrompant bien des fois pour reprendre haleine et pour attendre que les battemens de son cœur s'apaisassent, elle me conta tout, la chère enfant, tout ce que je viens de raconter moi-même, et bien d'autres choses encore que je tais, parce que je ne suis pas Emina, et qu'elle seule pouvait les dire comme elle les disait. Elle me parla ensuite de ses pensées sur la mort. — Je suis bien persuadée, me dit-elle, que mourir, ce n'est pas seulement cesser de vivre. J'ai souvent entendu parler d'un lieu de délices où les bons musulmans se retrouvent dans la société du prophète; mais on ne m'a jamais dit que les femmes y entrassent. Et puis je ne comprends pas bien comment ces justes peuvent jouir de tout ce bonheur, pendant que leurs corps pourrissent dans la terre. Comment se promènent-ils dans ces beaux jardins? comment respirent-ils les parfums de ces fleurs suaves? comment goûtent-ils à ces fruits délicieux? J'ai entendu dire que les Francs pensaient autrement que nous à ce sujet et qu'ils savaient avec certitude les choses de l'autre vie. On m'a dit aussi que selon eux les femmes étaient admises dans les jardins des fidèles, et voilà pourquoi j'ai tant prié Dieu de m'envoyer quelqu'un de cette nation bienheureuse qui possède une certitude si rassurante, et Dieu m'a exaucée. Ah! qu'il est bon! et que je l'aime! Comment donc as-tu fait pour venir jusqu'à ce village où nul voyageur ne passe jamais? Je suis sûre qu'hier encore tu ne comp-

tais pas t'arrêter ici, mais c'est Dieu qui t'a amenée vers moi. Chère sœur, chère amie, à présent que je t'ai dit tout, parle à ton tour, éclaire-moi.

Que lui dire, mon Dieu? J'aurais voulu voir un missionnaire à ma place, et pourtant l'esprit d'un homme n'eût-il pas froissé cette âme si neuve et en même temps si susceptible? Moi aussi, je me recommandai à Dieu, je lui demandai des lumières et du tact; puis je dis à la pauvre enfant tout ce qui me parut clair, facile à saisir et surtout consolant. Je composai de mon mieux un catéchisme à l'usage d'une femme turque dont les jours sont comptés, et je tâchai de ne jamais oublier que j'étais dans un harem, ni que je parlais à une mourante de quatorze ans non encore révolus. A ma place, un membre de la société biblique, tel qu'on en rencontre en si grand nombre chez les Juifs, les Druses, les Métualis, les Arabes et même chez les catholiques de Syrie, eût été fort content de lui-même. Ma néophyte ne perdait pas un mot de ce que je lui disais, elle comprenait vite et bien, et la sérénité semblait descendre dans son cœur à mesure que le son de ma voix frappait son oreille.

Lorsque je dis à Emina qu'il me fallait la quitter, la pauvre petite s'empara de moi, me pressa contre son cœur, et me supplia de rester encore. — Tu ne m'as pas encore tout dit, s'écria-t-elle, et j'ai encore tant de choses, et des choses si importantes, à te demander! — Interroge-moi donc, mon enfant, et je te répondrai. — Oh! non, pas à présent, je n'en ai pas encore le courage, et puis je me sens trop faible. Reste, je t'en conjure, reste encore, et Dieu te bénira.

Le moyen de refuser? Je cédai et d'autant plus aisément, qu'Emina avait évidemment besoin de repos. Je l'aidai à se recoucher, puis je sortis en lui promettant de revenir dans quelques heures. Je décommandai le départ, et je me retirai dans ma chambre pour me recueillir. Je ne fus pourtant pas longtemps seule. J'avais complétement oublié que mon hôte exerçait sa patience dans une chambre voisine de celle d'Emina. Le silence qui avait succédé au murmure de notre conversation lui avait annoncé la fin de notre conférence, et il venait en apprendre le résultat. En Europe, j'eusse commis une impolitesse, sinon même une impertinence; en Orient, on est parfaitement libre d'oublier ceux dont on n'a aucun motif de se souvenir. Hamid-Bey ne me parut en effet nullement offensé; mais il était inquiet, car il pensait, et avec raison, que j'eusse mis plus d'empressement à lui porter de bonnes nouvelles. — Eh bien! me dit-il en entrant, vous l'avez vue; qu'en pensez-vous?

— Je pense, répondis-je froidement (j'étais à cette heure-là fort irritée contre le bel Hamid), qu'elle est perdue.

— Perdue! répéta-t-il vivement.

Je m'étais attendue à quelque bruyante démonstration de douleur, que je déclarais d'avance affectée, et qui devait me donner le courage de poursuivre jusqu'au bout ma méchante entreprise, car j'étais montée tout à fait au cruel; mais les choses se passèrent autrement que je ne l'avais prévu. Après cette exclamation arrachée par la surprise, Hamid-Bey se tut. Il baissa les yeux, son visage demeura immobile, sa respiration ne parut subir aucun trouble, mais une pâleur livide se répandit comme un voile sur ses traits, qui semblèrent subitement vieillis de dix ans. Je le regardai en silence, et l'envie de lui faire tout le mal que je pouvais s'évanouit; mais lui, qui ne se préoccupait pas du tout de l'effet qu'il produisait sur moi, et qui ne savait seulement pas si j'avais des yeux pour le voir et un cœur pour plaindre sa femme, rompit enfin le silence pour me dire d'une voix calme : — Et de quel mal se meurt-elle?

Mon mauvais vouloir se réveilla. Il le demande, le malheureux! Il ne comprend donc rien! — Cela me paraît étrange de vous entendre m'adresser cette question. De quel mal se meurt-elle, dites-vous? Eh! mon Dieu! elle se meurt d'amour pour vous, quoiqu'à vrai dire je ne voie pas.....

Non, il n'y a pas d'indignation qui pût tenir contre le naïf étonnement du pauvre bey!

— Mais, dit-il, j'ai aimé Emina du premier jour que je la vis...

— Je ne vous dis pas non : vous l'aimiez d'une certaine façon, parce qu'elle était jeune et jolie, et vous auriez aimé de même toute autre femme aussi jeune et aussi jolie qu'elle; mais ce n'est pas ainsi qu'Emina voulait être aimée, et, tenez, vous ne l'aimiez pas comme vous aimez Ansha.

— Ansha! comme j'aime Ansha! dites-vous? mais ceci est encore plus extraordinaire. Je ne l'aime pas du tout, Ansha, et la preuve, c'est que j'ai épousé Emina.

L'*imbroglio* allait en se compliquant de plus en plus. Il me fallut beaucoup de temps et non moins de patience pour lui faire comprendre qu'Emina souffrait d'être traitée par lui comme une enfant, comme un jouet, une occasion de plaisirs, et non pas comme une amie, une égale, une compagne de cœur. — Allah! s'écriait-il à chaque instant et m'interrompant à chaque phrase; Allah! Emina jalouse d'Ansha! Qui l'aurait jamais pensé! Allah! Être aimée comme Ansha! Allah!

Il fallut aussi beaucoup d'efforts pour déloger de son esprit la pensée de l'iman sorcier. — Vous verrez, répéta-t-il à plusieurs reprises, vous verrez que les machinations de ce diable d'homme sont pour quelque chose dans tout ceci. Il n'y a que le diable qui puisse

inspirer de semblables pensées à une jeune femme. — Le fait est qu'Hamid eût été comparativement heureux de pouvoir attribuer à un autre que lui le malheur d'Emina; mais, quoique fort adoucie à son égard, je ne poussai pas la complaisance jusqu'à lui donner satisfaction sur ce point, et je lui déclarai nettement qu'il ne pouvait rejeter sur personne la responsabilité des événemens. Je conclus en disant qu'aucune puissance humaine ne pouvait lui rendre sa femme, qu'il devait mettre tous ses soins à adoucir les derniers instans qu'ils avaient encore à passer ensemble. Emina possédait un tour d'esprit, une intelligence élevée dont lui-même n'avait aucune idée, et qui dans d'autres circonstances eût pu lui paraître ridicule. Emina se préoccupait fort de Dieu et de la vie qui l'attendait au-delà du tombeau; elle avait à ce sujet des idées qui se rapprochaient beaucoup plus des nôtres que des siennes; vraisemblablement elle lui en dirait quelque chose, et je l'engageai de toutes mes forces à ne pas la contredire là-dessus, et surtout à ne pas lui répondre avec légèreté, ce qui serait pour son cœur la dernière et la plus fatale blessure, à l'écouter patiemment, sérieusement, à se donner l'air de la comprendre et d'entrer dans ses sentimens.

— J'y entrerai de bonne foi, répondit-il d'un air triste et soumis dont je lui sus bon gré. — J'ai toujours pensé, ajouta-t-il, qu'Emina avait une forte tête, et qu'il y avait en elle quelque chose d'extraordinaire. Je croirai ce qu'elle me dira de croire, pour lui faire plaisir d'abord, et ensuite parce que je suis sûr qu'elle a raison. Oui, elle a toujours eu raison, la chère petite..., excepté pourtant, ajouta-t-il en revenant à son idée fixe, excepté lorsqu'elle a cru que j'aimais Ansha! Allah!

Nous causions encore, lorsqu'une esclave vint m'avertir qu'Emina m'attendait. Je me levai. — Puis-je vous accompagner auprès d'elle? me demanda timidement le bey.

Réfléchissant à mon tour qu'il serait plus à son aise pour lui parler de son amour si je n'étais pas présente, je lui proposai de me précéder de quelques instans, lui promettant de le rejoindre bientôt; mais s'il est vrai que les Orientaux ont l'affectation de la dignité, s'il est vrai que dans les circonstances ordinaires ils aiment à se montrer toujours graves et immobiles, il n'est pas moins certain qu'une fois lancés dans la voie de l'émotion, ils ne s'y arrêtent jamais pour lire dans les yeux du spectateur l'effet produit par leur bon ou par leur mauvais jeu. Hamid n'accepta pas ma proposition, parce qu'il voulait, dit-il, que je pusse le mettre immédiatement à la porte, si sa présence ou ses discours fatiguaient Emina. — Il ne me manquerait plus maintenant, ajouta-t-il, que d'empirer son état par les témoi-

gnages de mon amour, et de ne m'en apercevoir, selon mon habitude, que trop tard !

Nous allâmes donc de conserve chez Emina, que je trouvai un peu plus faible que dans la matinée, mais encore plus sereine et plus paisible. Elle nous tendit les mains en souriant du plus loin qu'elle nous aperçut. Je m'avançai vers elle, mais le bey ne m'attendit pas. Traversant la chambre en deux enjambées, il fut en un clin d'œil à ses côtés. Les sentimens qui l'agitaient étaient si clairement écrits sur son visage, que son action me parut toute simple, et c'était pourtant une action incroyable de la part d'un mari turc vis-à-vis de sa propre femme. Il fit bien plus, car il s'agenouilla devant elle, lui passa un bras autour de la taille, cacha son visage contre ses genoux, et répéta plusieurs fois ces seuls mots : Pardon! pardon!

— Pardon, dis-tu? interrompit la douce voix d'Emina. Pourquoi me dire cela, Hamid? En quoi m'as-tu offensée, et que puis-je te pardonner?

— Je t'ai fait bien du mal sans le savoir, je ne t'ai pas montré assez combien tu m'étais chère, combien je te préférais à tout dans le monde, et voilà où ma stupidité t'a menée! Et maintenant on me dit qu'il est trop tard!

— Il ne fallait pas lui dire cela, me dit Emina avec un léger accent de reproche, qui ne me toucha pourtant guère, tant il me restait encore de mon endurcissement primitif. La réponse du bey produisit sur moi plus d'effet. — Si elle devait me le dire, elle a bien fait de me le dire. Il faut que je sache bien tout ce que j'ai fait, que toute illusion soit détruite, afin que je puisse déplorer jusqu'à mon heure dernière mon fatal aveuglement.

Je ne sais quel frisson me saisit lorsque Hamid-Bey prononça ce mot *afin*. Je tremblais qu'il n'ajoutât : « afin de ne pas commettre une autre fois la même erreur; » mais non, gloire et justice lui soient rendues, s'il le pensa, il ne le dit pas, et franchement je ne crois pas que l'idée lui en fût venue.

Emina me rappela qu'elle avait encore plusieurs questions à m'adresser, et le bey offrit de se retirer; mais sa femme s'y opposa. — Si notre entretien est salutaire, dit-elle, pourquoi t'en priverais-je? D'autre part, si tu blâmes le parti que je voudrais prendre, tu me le diras, et je m'arrêterai, car, au prix de mes espérances les plus chères et du bonheur éternel lui-même, je ne voudrais pas te désobéir pour la première fois de ma vie.

— Je reste donc, répondit Hamid, mais pour tâcher de t'imiter, non pour te juger.

Emina me demanda alors si, d'après ma foi, les femmes étaient séparées des hommes pour l'éternité. Je l'assurai que non. — Et en

supposant, ajouta-t-elle, que je fusse jugée digne d'entrer dans votre paradis, Hamid-Bey ne pourrait-il m'y rejoindre un jour?

Il fallut bien lui dire que cela dépendait d'abord d'Hamid lui-même et de Dieu ensuite, qui toucherait peut-être son cœur, si ce cœur n'était pas trop endurci. — Mais moi-même, ajouta Emina, ne puis-je contribuer à lui obtenir ce bonheur?

Je lui répondis qu'elle le pouvait, que son mari avait encore, selon toutes les probabilités, un long avenir devant lui, et qu'il avait à passer par bien des épreuves avant de paraître devant Dieu, mais qu'elle-même, une fois admise et établie dans la société des justes, pourrait intercéder auprès de Dieu en faveur de l'époux chéri qu'elle laissait sur cette terre, que Dieu écoutait les prières de ses élus, et qu'Hamid lui serait sans doute redevable de son salut éternel.

— Ah! que tu me fais de bien en me disant cela! s'écria-t-elle. Entends-tu, Hamid? Quand une bonne pensée te viendra dorénavant, ne la repousse pas, mais songe que c'est Dieu qui te l'envoie pour exaucer mes prières. Et je le prierai tant!... Je sais bien, moi, qu'il écoute toujours les prières qu'on lui adresse du fond du cœur. Veux-tu savoir ce que je lui ai souvent demandé depuis que je m'attends à mourir? Je lui ai demandé de m'envoyer à ma dernière heure une personne capable de dissiper mes doutes sur la vie future. Qu'en penses-tu?... Et que crois-tu que je me sois dit à moi-même, lorsque tu m'amenas cette dame?

Hamid-Bey parut frappé de cette coïncidence, et Emina, qui s'en aperçut, prit courage. — Je ne te demande pas de songer souvent à moi, ajouta-t-elle; car songer à une morte, c'est toujours triste, et jamais je ne me souviens de ma mère sans avoir envie de pleurer. Ce que je te demande, c'est de penser à moi comme à une créature qui t'appartient dans l'autre vie de la même manière qu'elle t'a appartenu dans celle-ci, et qui n'aura d'autre soin pendant l'éternité que de prier pour toi.

— Je t'obéirai toujours, je ferai ce que tu voudras, répétait Hamid en sanglotant. Hélas! que ne puis-je te donner tout de suite un gage de ma docilité? N'y a-t-il pas un moyen d'assurer dès à présent notre réunion future?

Je crois que, si je l'avais voulu, j'aurais pu assister à une reproduction de la scène du baptême d'Atala; j'avoue aussi que j'éprouvai quelque scrupule de ne pas pousser les choses plus loin. Emina vint encore ajouter à mes hésitations en me disant qu'elle avait entendu parler d'une cérémonie qui effaçait la trace de tous les péchés commis, et qui rendait à l'âme chargée de fautes et même de crimes l'innocence et la pureté du premier âge, d'une cérémonie enfin qui conférait d'elle-même à l'infidèle tous les droits et les avantages du

chrétien. Elle voulait savoir si cette cérémonie était nécessaire pour leur assurer, à elle et à son époux, l'entrée du paradis des chrétiens, objet de tous ses vœux.

Assez troublée par cette ouverture, j'appelai à mon secours la lumière divine. Ce n'était pas, en vérité, la crainte du ridicule qui m'empêchait de verser sur ces deux fronts l'eau régénératrice du baptême, mais je n'étais pas bien convaincue que la scène dont j'étais l'un des acteurs fût parfaitement sérieuse. J'aurais baptisé Emina en toute sûreté de conscience, si le bey ne m'eût semblé un singulier néophyte; or j'étais persuadée qu'elle n'accepterait pas un gage de salut dont son époux ne pourrait réclamer sa part. Je donnai donc à Emina quelques explications sur l'efficacité qu'a chez l'homme le désir sincère d'être lavé de toutes ses fautes, originelles ou acquises, désir qui équivaut à un baptême de fait, et qui suffit aussi bien que le martyre pour ouvrir les portes du ciel. Mes paroles causèrent une satisfaction visible à la pauvre Emina, qui avait craint jusque-là de ne pouvoir conserver ses espérances sans accomplir quelque acte éclatant dont les suites eussent pu mettre en péril la personne ou les propriétés d'Hamid-Bey. Toutes ses inquiétudes avaient maintenant disparu; elle était calme et souriante.

Je passai deux jours auprès d'Emina et de son mari. J'eus encore avec ce dernier plusieurs conversations à moitié sentimentales et à moitié banales, dans lesquelles je retrouvai constamment le Turc ou l'œuvre d'une fausse civilisation aux prises avec l'homme de la nature. Hamid était fort irrité contre Ansha, quoiqu'il ne le lui témoignât pas; mais, seul avec moi, il se laissait aller à la maudire avec un abandon plein de naturel. — Ansha n'est pas la seule à blâmer dans tout ceci, lui dis-je un jour, ce sont vos lois sur le mariage qui sont la vraie cause du mal. Quand vous n'épousez que des femmes de la trempe d'Ansha, elles s'exècrent réciproquement, se font l'une à l'autre tout le mal qu'elles peuvent, elles font semblant de vous adorer à l'envi, tandis qu'au fond de leur cœur elles vous détestent plus encore qu'elles ne détestent leurs rivales; mais vous ne vous doutez de rien, vous êtes trompés toujours et par chacune, et personne n'en meurt. Au contraire, si par hasard vous introduisez dans l'enfer de la famille une nature sensible, naïve, aimante comme Emina, qui prend au sérieux son titre et son rôle d'épouse, et qui veut être aimée sérieusement, aimée comme elle aime enfin, cette enfant devient nécessairement le but de toutes les haines, de toutes les jalousies, et cela ne fût-il pas, elle n'en serait pas plus heureuse après tout, car elle ne saurait obtenir l'amour dont elle a besoin pour vivre. Ne rejetez donc pas tout le blâme sur Ansha, et si vous me permettez de vous donner un conseil, je vous dirai de ne pas recom-

mencer l'expérience, de vous en tenir à ce premier coup d'essai.

— Vous me condamnez donc à n'avoir toute ma vie d'autre compagne qu'Ansha? Savez-vous que c'est bien dur!

— Du moins, lui dis-je, si vous prenez une autre femme, choisissez-la parmi les jeunes filles élevées dans un harem nombreux, afin qu'elle soit formée d'avance à ce qu'elle trouvera chez vous. Si j'étais à votre place, je n'accepterais plus d'épouse que de la main d'Ansha.

— Merci encore! Vous consentez à me donner une Ansha de quinze ans au lieu d'une Ansha de trente, mais toujours une Ansha! Ah! oui, c'est bien dur!

Le troisième jour après mon arrivée, je pris congé d'Emina. Ses adieux furent aussi tendres que ceux d'une fille à sa mère. — Ton départ ne précède le mien que de fort peu, me dit-elle, et la trace de tes pas ne sera pas effacée des allées de notre jardin que je le traverserai à mon tour et pour la dernière fois en allant au champ du repos. Je ne te retiens pas davantage; tu m'as dit tout ce qu'il était bon que je susse, et je désire t'épargner le pénible spectacle de mon heure suprême. Que Dieu te bénisse dans ton voyage, et qu'il comble tes vœux les plus chers! Dans ce ciel dont tu m'as ouvert l'entrée, je ne t'oublierai pas, ni toi, ni les tiens. Adieu, adieu!

Et me passant autour du cou ses bras amaigris, elle me pressa de toutes ses forces contre son cœur, me couvrit de baisers sur le front, sur les yeux, sur la bouche, puis, se détachant de moi et se couvrant le visage de ses mains, elle me dit tout bas, mais si bas qu'à peine je pouvais l'entendre : — Va, quitte-moi à présent... — Craignant en effet que l'émotion des adieux ne lui devînt fatale, je me retirai à la hâte.

Je partis le cœur gros, car ce court séjour dans le harem de Hamid-Bey m'avait laissé matière à de tristes et durables souvenirs. Aussi ne laissai-je depuis échapper aucune occasion d'apprendre des nouvelles d'Emina et d'Hamid. Ces occasions se présentèrent plus d'une fois pendant mon séjour en Asie, et voici dans leur ordre chronologique les événemens qu'elles m'apprirent.

Un voyageur que je rencontrai six mois plus tard revenant des lieux où s'est passée cette histoire me dit qu'il n'était bruit à plusieurs lieues à la ronde que du désespoir d'Hamid-Bey. Il avait perdu sa jeune femme, et en comparant les dates, je reconnus qu'Emina était morte le huitième jour après mon départ. Pauvre enfant! son bonheur avait peu duré! On disait qu'elle avait péri victime des machinations et des intrigues de la première femme du bey; mais quelles étaient ces machinations, c'est ce que personne ne disait, ou du moins ce que chacun disait d'une façon différente. La nou-

velle de la mort d'Emina avait abrégé les jours de son père, et le débiteur insolvable du bey avait, lui aussi, achevé sa vie de chagrin. Il y avait encore une version contraire, selon laquelle Emina aurait trahi à ses derniers instans de singulières et coupables tendances vers la sorcellerie; il était question de conférences secrètes qu'elle aurait eues avec un vieillard qui n'était rien moins qu'un célèbre enchanteur des *giaours*. Hamid-Bey avait assisté à d'étranges scènes, telles que conjurations, apparitions, et son esprit en avait été fortement ébranlé, car d'après quelques mots qui lui étaient échappés on comprenait que sa femme n'était pas complétement morte pour lui, et qu'il s'attendait à en recevoir de fréquentes visites, attente qui causait dans le harem un trouble et un effroi faciles à comprendre.

Le second bulletin était un peu moins sombre. Le bey, qui soupçonnait Ansha et la surveillait depuis quelque temps, l'avait surprise dans le domicile de l'iman. L'éclat avait été terrible. Les parens d'Ansha et Ansha elle-même s'étaient d'abord estimés fort heureux d'en être quittes pour un acte de divorce, tant le courroux du bey faisait craindre des mesures plus violentes. Le divorce avait donc été décidé; mais dans toute condamnation il se passe toujours un certain temps entre la signature et l'exécution de l'arrêt, et ce temps fut si bien employé par Ansha, qu'il se prolongea indéfiniment. Ce n'était plus sans doute la toute puissante, la triomphante Ansha, mais elle était tolérée dans le harem, où elle avait régné, et elle ne désespérait pas, ajoutait-on, de remonter un jour sur le trône d'où elle était descendue, en suivant la route de l'humilité et de l'hypocrisie.

Le troisième rapport m'affligea, mais sans me surprendre. Hamid-Bey avait enfin trouvé une femme selon son cœur. C'était une très jolie fille de seize ans, fort riche, resplendissante de santé et de fraîcheur, dont les joyeux éclats de rire perçaient à chaque instant les murs épais du harem, et allaient éveiller la gaieté dans le cœur même des passans. Elle avait été élevée à bonne école, car elle était la fille unique de la troisième épouse d'un bey, qui en possédait simultanément jusqu'à cinq. Ce n'était pas elle qui irait se heurter aux rivalités du harem, ni y briser son cœur.

Telles furent les dernières nouvelles que je reçus de cette famille, à laquelle j'avais pris un instant un si vif intérêt; mais parmi ces cœurs qui avaient oublié Emina, ou qui ne s'en souvenaient que pour lui faire injure, il n'y avait plus pour moi que des étrangers.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

CHARLEMAGNE

ET

LES HUNS

DESTRUCTION DU SECOND EMPIRE HUNNIQUE.

Nous avons montré précédemment les Huns-Avars (1), ces successeurs des Huns d'Attila vis-à-vis de l'empire romain d'Orient, qu'ils mettent à deux doigts de sa perte; nous allons les montrer en face de la monarchie franke et de l'empire romain d'Occident, qui cherche à renaître sous la main de Charlemagne. L'épée gallo-franke se retrouve dans tous les événemens décisifs de l'histoire de cette race depuis son établissement en Europe. Charlemagne au IXe siècle met fin à la domination des kha-kans avars, comme Aëtius au Ve avait arrêté en Gaule et avec les milices gallo-frankes l'invasion d'Attila, qui semblait irrésistible; puis, par un bizarre retour des choses humaines, c'est la destruction du second empire hunnique qui donne le signal de la résurrection de cet empire de Théodose que le premier empire hunnique avait renversé.

I.

Les césars de Constantinople ne montrèrent jamais le moindre souci de la conversion des Avars, livrés aux plus grossières supersti-

(1) Voyez la livraison du 15 avril 1855.

tions du chamanisme (1) : on eût dit au contraire qu'ils s'attachaient à leur conserver bien intact, comme une sauvegarde de la barbarie, ce paganisme ridicule et féroce qui les rendait odieux, et créait une barrière de plus entre eux et leurs voisins, les Slaves baptisés du Danube. C'est du fond de l'Occident que la lumière de l'Évangile essaya de se lever sur les successeurs d'Attila. Un saint prêtre de Poitiers, nommé Emerammus, conçut la première pensée d'aller les catéchiser. Pour comprendre ce qu'un tel projet supposait de hardiesse et de dévouement, il faut songer que la Hunnie était parfaitement inconnue des Occidentaux, et que le nom de Huns ne réveillait en eux qu'une idée effrayante de maléfices diaboliques et de cruauté sauvage. Émeramme n'hésita pourtant point à partir; pressé en quelque sorte par l'aiguillon du martyre, un beau jour il dit adieu aux rives du Clein, gagna celles du Danube, s'embarqua sur ce fleuve, et arriva en 649 dans les murs de Ratisbonne, principale ville de la Bavière. Il ne voulait que traverser le territoire des Bavarois, pour atteindre la frontière des Huns en toute hâte; mais son apostolat n'était point destiné à rencontrer les obstacles et les périls là où il les avait rêvés.

La Bavière était alors en proie à de profondes perturbations, moitié religieuses, moitié politiques. Gouverné par ses ducs héréditaires, mais soumis à la suprématie des Franks-Austrasiens, ce pays n'avait reçu l'Évangile que sous le patronage de l'épée franke, et il le regardait au fond comme une partie de son vasselage. Suivant que les Bavarois étaient en révolte ou en paix avec leurs maîtres politiques, on les voyait idolâtres ou chrétiens : bons catholiques le lendemain d'une défaite, ils revolaient vers leurs anciens dieux à la moindre chance de liberté, se passant tour à tour, comme disent les vieux actes, le calice du diable et le calice du Christ. Dans cette situation d'esprit, ils ne voyaient qu'avec inquiétude des étrangers pénétrer chez eux; tout homme venant de Gaule leur était naturellement suspect, et il le devenait davantage s'il portait, comme Émeramme, la tonsure et l'habit ecclésiastique; alors on le circonvenait, on l'observait, on lui montrait une hostilité plus ou moins déclarée, plus ou moins active, suivant les circonstances. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver au missionnaire poitevin. Le duc Théodon, d'accord en cela avec son peuple, accueillit le Gaulois à bras ouverts, l'interrogea sur l'objet de son voyage, et quand il apprit que c'était la conversion des Huns, il fit tout pour l'en détourner. « Dieu

(1) Voyez, sur Héraclius et sur le rôle des empereurs d'Orient vis-à-vis des Avars, le récit publié dans la livraison du 15 avril 1855, qui laissait entrevoir les événemens objets de cette étude, destinée à retracer la chûte de l'empire des Avars sous l'épée de Charlemagne et à compléter ainsi nos travaux sur la Hunnie.

me garde, lui dit-il, de m'opposer à une si sainte entreprise, mais sache bien qu'elle est impossible. La contrée située au-delà de l'Ens, notre frontière du côté du levant, contrée jadis bien cultivée et couverte de villages, n'est plus aujourd'hui qu'une forêt peuplée de bêtes fauves, un désert qu'on ne peut franchir en sûreté, tant la guerre y a tout détruit. Reste avec nous; les Bavarois ont besoin de tes leçons, ils en profiteront mieux que ces païens maudits que tu vas chercher. Préfère, pour la gloire de Dieu, un fruit certain de tes sueurs à une moisson plus qu'incertaine. »

Ces avertissemens affectueux, ces invitations répétées du ton en apparence le plus sincère, ne convainquirent point Émeramme, dont la résolution était fermement arrêtée; il insista pour partir, on redoubla de caresses, et quand il voulut le faire, il s'aperçut qu'il était prisonnier. Le duc semblait céder, puis refusait, traînait le missionnaire de retard en retard, de prétexte en prétexte, si bien que celui-ci, perdant enfin courage, s'en remit à la volonté du ciel. Ce n'est pas que la Bavière tirât grand profit de sa présence, malgré les beaux semblans de zèle que chacun affichait devant lui : il y avait là une énigme dont il finit par savoir le mot. Les Bavarois aimaient mieux conserver en Hunnie des païens qui pourraient les aider au besoin à secouer du même effort le christianisme et le joug des Franks que des convertis d'un prêtre gallo-frank qui, de la condition de néophytes chrétiens, passeraient bientôt à celle de vassaux de la France. Ce raisonnement n'était peut-être pas dénué de bon sens; en tout cas, Théodon se montra inflexible, et le chemin de la Hunnie resta fermé au prisonnier. Trois ans s'écoulèrent; Émeramme demanda enfin que pour prix de ses travaux apostoliques en Bavière on le laissât partir pour Rome, où il avait, disait-il, un pèlerinage à accomplir. Le duc consentit, et il se mit en route, mais après quelques jours de marche il tomba dans une embuscade de brigands bavarois qui l'assaillirent, et le propre fils du duc Théodon, nommé Lambert, le frappa de sa main, lui reprochant contre toute vérité d'avoir corrompu sa jeune sœur nommée Utha. Théodon eut beau désavouer le meurtre et condamner le meurtrier à un bannissement perpétuel; il eut beau aller avec toute la noblesse bavaroise au-devant du cadavre de la victime, transférée en grande pompe à Ratisbonne : il ne se lava point du soupçon d'avoir dirigé lui-même les coups. Toutefois son but était atteint, la conversion des Avars était reculée indéfiniment.

Au meurtre de saint Émeramme, que l'église qualifia de martyre, succéda chez les Bavarois une longue anarchie civile et religieuse, les uns revenant avec ardeur au paganisme, les autres se maintenant chrétiens, mais d'un christianisme rendu presque méconnais-

sable par un bizarre mélange de superstitions païennes et d'hérésies. L'épée austrasienne vint à plusieurs reprises remettre l'ordre dans ce chaos, qui durait toutefois encore en 696, lorsque fut tentée une seconde mission religieuse chez les Huns. Elle le fut par Rudbert ou Rupert, évêque de Worms, qui, reprenant l'idée d'Émeramme, vint débarquer par le Danube à Ratisbonne, où il put contempler les reliques de son prédécesseur martyrisé, dont la vue ne l'effraya point. Rupert appartenait à cette classe du clergé gallo-frank qui, sorti de la race conquérante, en ressentait encore les instincts, et joignait aux dons chrétiens de l'humilité et de la patience l'audace des entreprises et l'autorité du commandement. Le pacifique gouvernement des églises et la vie oisive des cloîtres ne suffisaient pas toujours à ces pasteurs des races guerrières : il leur fallait de l'agitation, des bois, des montagnes, des conquêtes, et on les voyait souvent, cédant au besoin des saintes aventures, échanger la crosse d'or de l'évêque pour le bâton noueux du pèlerin. C'est ce que venait de faire Rupert, qui se vantait d'avoir dans les veines du sang des rois mérovingiens, mais qui n'était guère moins fier des cicatrices de son martyre, un duc germain idolâtre l'ayant fait prendre un jour et battre de verges jusqu'au point de le laisser pour mort sur la place. Ce n'est pas à un tel homme, venu en Bavière avec le dessein de n'y point rester, qu'on aurait aisément barré le chemin. D'ailleurs l'esprit des Bavarois, châtiés par Pépin d'Héristal, se trouvait alors disposé au calme et à la résignation. Rupert s'occupa d'eux volontiers, et pendant un séjour de quelques semaines à Ratisbonne, il les aida à redevenir chrétiens. Dans le doute où il se trouvait de la foi de chacun d'eux, il prit le sage parti de les rebaptiser tous, ce qu'il fit avec l'aide de ses clercs et à commencer par le duc. Libre alors de tous devoirs de conscience vis-à-vis de la Bavière, il continua son voyage par eau, en descendant le Danube le long de sa rive droite, débarquant près des villes et des bourgs, partout où des populations nombreuses semblaient appeler ses prédications. Il ne lui advint aucun mal, et il poussa de cette façon jusqu'au confluent de la Save, qui servait de limite entre la Hunnie et l'empire grec. Il quitta là sa barque pour pénétrer dans l'intérieur du pays et opérer son retour par terre, en traversant d'un bout à l'autre les deux provinces pannoniennes.

Ce retour se fit également sans encombre. Les Avars, surpris, inquiets peut-être, laissèrent Rupert remplir sa pieuse mission sans le troubler et sans le maltraiter en quoi que ce fût; il put même croire qu'il avait fait des prosélytes. Après avoir ainsi répandu parmi ces barbares l'enseignement du christianisme, il s'arrêta dans la vallée que baigne la rivière de Lorch, sur la lisière du territoire bavarois. Au lieu où cette rivière se jette dans le Danube, un peu au-dessus

de l'Ens, s'élevait alors une ville que les actes désignent sous le nom latin de *Laureacum*. C'était une des places fortes du pays, protégée qu'elle était au nord par le Danube, à l'est par l'Ens, à l'ouest et au sud par le lit et les marais du Lorch. Rupert, comme un commandant d'armée, en fit le quartier-général de sa prédication, qu'il étendit chez les Vendes-Carinthiens, franchissant courageusement le Hartberg, c'est-à-dire la *Dure-Montagne*, pour pénétrer dans les retraites sauvages des Slaves. Il y trouva, à ce qu'il paraît, des esprits soumis et sincères, et après avoir vu, pour prix de ses travaux apostoliques, des églises se construire en grand nombre, et des monastères se fonder, il se retira à Passau, laissant des clercs ordonnés par ses mains poursuivre et perfectionner son ouvrage.

Ses leçons toutefois n'avaient point fructifié dans l'esprit rétif des Avars : non-seulement le paganisme persista généralement parmi eux, mais, à l'incitation de leurs sorciers, ils se prirent d'une haine féroce contre tout ce qui rappelait la mission de leur apôtre Rupert. En 736, s'étant jetés sur la ville de Laureacum, ils y dévastèrent particulièrement les lieux saints, et l'évêque et ses prêtres auraient été tous égorgés, s'ils n'avaient réussi à sortir de la place, emportant dans leur fuite les ornemens et les vases sacrés des églises. La colère des Avars, trompés dans leur cruauté, se déchargea sur les monumens eux-mêmes; tout fut incendié et détruit, églises, maisons, murailles, à tel point que plus d'un siècle après on hésitait sur l'emplacement qu'avait occupé cette ville infortunée. On croyait en retrouver la trace aux ruines d'une basilique dédiée à saint Laurent, dont Rupert avait fait la métropole de sa mission : fragile citadelle d'un établissement si vite disparu. Les Bavarois répondirent à l'attaque des Huns par d'autres attaques. Ceux-ci réclamaient l'Ens pour leur limite occidentale au midi du Danube; les Bavarois voulaient la reporter plus loin : cette limite fut prise et reprise dix fois en vingt ans, et le fleuve incessamment rougi de sang humain. L'avantage demeura enfin aux Bavarois. Repoussés jusqu'au défilé qui couvre la ville de Vienne du côté de l'ouest, les Huns reçurent pour frontière le mont Comagène et ce rameau détaché des Alpes styriennes qui s'appelle aujourd'hui Kalenberg et qui s'appelait alors Cettius. Ils eurent beau revendiquer de temps à autre ce qu'ils regardaient comme leur vraie limite; les armes bavaroises, fortifiées de l'autorité de la France, surent les contenir au-delà, et le mont Comagène, poste avancé de la Hunnie du côté des populations teutoniques, reçut en langue germaine le nom de *Chunberg*, qui signifiait montagne des Huns.

Tandis que les Avars se retrempaient dans ces luttes contre un peuple belliqueux et recouvraient peu à peu leur ancienne énergie, une grande révolution venait de s'opérer dans l'empire gallo-frank. La race de Mérovée, descendue du trône par degrés, était allée finir

au fond des cloîtres, ces sépulcres que les mœurs du temps ouvraient aux princes incapables de régner et aux royautés déchues. L'héroïque lignée des maires du palais d'Austrasie avait passé de la souveraineté de fait sur tout l'empire frank à la souveraineté de droit par la proclamation et le couronnement de Pépin le Bref, et cet empire, suivant en quelque sorte dans sa progression les destinées d'une seule famille, s'était accru en même temps qu'elle et successivement de Pépin d'Héristal à Charles-Martel, de Charles-Martel à Pépin le Bref. Quand celui-ci mourut en 768, son fils Charlemagne se trouvait déjà le plus puissant monarque de la chrétienté. Ce fut lui qui mit le comble à la grandeur de la France et à l'élévation de sa maison. Vers l'an 780, l'empire s'étendait en longueur de l'Èbre à la Vistule, en largeur de l'Océan jusqu'à l'Adriatique, et de la Baltique aux montagnes de la Bohême, embrassant dans son sein l'Espagne septentrionale, l'ancienne Gaule romaine, presque toute l'Italie, le Frioul, la Carinthie, l'Alemanie, la Thuringe, la Bavière, la Saxonie, et les pays slaves limitrophes soit de la Baltique soit des monts Sudètes. Les habitans de ces vastes contrées étaient, ou sujets directs incorporés au territoire de la France, ou peuples vassaux faisant partie de son empire sous le gouvernement de leurs chefs particuliers, de sorte que la Hunnie, si reculée qu'elle fût vers l'orient de l'Europe, se trouvait doublement voisine des Franks, qui la resserraient dans leurs possessions comme dans les branches d'un étau, d'un côté par la Bavière et la Thuringe, de l'autre par l'Italie et le duché de Frioul, son annexe.

Charlemagne à ce moment avait fait taire tous ses ennemis, excepté deux (il est vrai qu'ils étaient dignes de ce nom), les Saxons, vassaux mal soumis dont les révoltes étaient périodiques, et l'empire romain d'Orient, appelé plus communément l'empire grec, qui cherchait à recouvrer en Italie, tantôt par la guerre, tantôt et le plus souvent par l'intrigue, le territoire et les droits qu'il y avait perdus. C'étaient deux causes d'agitations perpétuelles aux deux extrémités de l'empire frank. On donnait alors le nom de Saxonie à toute la largeur de l'Allemagne actuelle entre l'Océan germanique et les montagnes de Bohême, et à sa longueur entre la Baltique et le Rhin, non pas que les tribus de race saxonne occupassent tout ce pays, mais parce qu'elles le dominaient, parce qu'elles avaient réuni presque tous les peuples germains du nord, et même plusieurs peuples slaves, dans une confédération dont elles étaient l'âme, et à qui elles faisaient partager, avec leur aversion contre les Franks, leurs efforts incessans pour en secouer le joug. La confédération saxonne était flanquée à l'ouest et le long de l'Océan par la petite nation des Frisons, au nord et le long de la Baltique par celle des Danois, et à l'est par les tribus sorabes et vendes des bords de l'Elbe supé-

rieur, qui toutes, sans en être membres nominalement, faisaient au fond cause commune avec elle, et la secondaient de leurs armes quand elle en avait besoin. Plus à l'est encore, la Bavière, vassale de la France, mais vassale longtemps réfractaire, flottait incertaine au gré des chances de la guerre, tandis que la Thuringe, partie intégrante de l'empire frank, se débattait encore sourdement sous la main de ses maîtres. Arrière-ban de la Germanie barbare et païenne, qui menaçait d'une nouvelle invasion les contrées du midi soumises à des Germains devenus chrétiens et civilisés, les Saxons se montraient animés d'une double passion de conquête et de fanatisme religieux. En vain les Franks, conduisant de front à leur tour la religion chrétienne et la guerre, forçaient les Saxons vaincus à se faire baptiser et à recevoir des prêtres parmi eux : les Saxons, au premier rayon d'espoir, relevaient la colonne d'Irmin, l'idole des vieux Germains, et massacraient leurs prêtres chrétiens. Le pillage de la rive gauche du Rhin était l'accompagnement ordinaire de ces insurrections religieuses. Le sort avait donné pour chef aux Saxons un barbare habile et heureux qui balança quelque temps la fortune de Charlemagne, Witikind, l'Arminius de ce dernier âge de la Germanie.

Le second ennemi de Charlemagne, l'empire grec, avait alors à sa tête une femme, mais une femme de génie, l'impératrice Irène, mère et tutrice du jeune empereur Constantin VI, surnommé Porphyrogénète. Autant Witikind déployait d'audace et d'activité guerrière pour retarder le progrès des Franks dans le nord de l'Europe, autant l'impératrice Irène montrait d'adresse à leur créer des embarras en Italie. Les Franks n'étaient arrivés à la domination de ce pays que par la faute des empereurs grecs, ennemis du culte des images, Léon l'Iconomaque et Constantin Copronyme, dont le fanatisme follement persécuteur força les possessions grecques de la Haute-Italie à se rendre indépendantes de l'empire d'Orient, et l'église romaine à se séparer de l'église grecque. Tandis que les villes de l'exarchat et de la pentapole, groupées autour de la papauté, cherchaient à se constituer en état libre, les rois lombards, profitant de leur faiblesse, avaient voulu les asservir et menaçaient Rome et le pape lui-même. C'est alors que Pépin, puis Charlemagne avaient passé les Alpes à l'appel du pape et des Italiens, que le roi Didier, renversé du trône des Lombards, avait été jeté dans un cloître, que le trône lui-même avait suivi ce roi dans sa chute, et qu'un nouveau royaume d'Italie, placé sous la suprématie de la France, avait été fondé par Charlemagne en faveur de son second fils Pépin.

Les anciennes possessions grecques de la Haute-Italie, réunies à la ville de Rome, formèrent dès lors, sous le nom de *patrimoine de saint Pierre,* un petit état dont le pape était le chef,

en vertu d'une donation faite par Pépin et confirmée par Charlemagne. Cependant l'empire grec possédait encore une portion de l'Italie méridionale, et les ducs de Spolète et de Bénévent, liés à l'ancienne monarchie lombarde, se montraient disposés à faire cause commune avec lui pour rétablir la presqu'île dans son ancien état politique. C'était là en effet l'ambition d'Irène, qui avait fait de Constantinople un centre d'intrigues dont les fils se croisaient sur toute l'étendue de l'Italie et passaient même par-dessus les Alpes. Lombards, Bénéventins, Italiens ruinés par la guerre ou froissés par un pouvoir nouveau, tous les vaincus, tous les mécontens portaient là leurs espérances; Adalgise, fils du dernier roi lombard, y sollicitait publiquement l'assistance d'une flotte et d'une armée pour venir relever le trône de son père, et l'impératrice les lui promettait, en même temps qu'elle faisait demander pour son propre fils la fille de Charlemagne, Rotrude, qu'elle se réservait de refuser, si le roi des Franks l'accordait. L'astuce proverbiale des Grecs ne s'était jamais montrée plus habile et plus menaçante que dans la politique d'Irène, qui tenait en échec toute la puissance de Charlemagne en l'empêchant de rien consolider, en entretenant parmi les Lombards leur esprit de nationalité et de vengeance et parmi les mobiles Italiens le vague espoir d'une condition meilleure. Tout le monde attendait donc avec la même anxiété, quoique avec des sentimens différens, le moment où une flotte romaine, sous le pavillon des césars byzantins, débarquerait en Italie l'héritier du trône des Lombards.

Si les Avars, placés entre l'Italie et la confédération saxonne, étaient entrés de bonne heure dans ces querelles, en se portant soit du côté des Lombards, soit de celui des Saxons, la guerre pouvait changer de face, ou du moins devenir indécise. Il eût été facile à Didier d'attirer dans le parti lombard ce peuple, vieil allié d'Alboïn et de ses successeurs; mais le faible Didier n'y songea pas, ou, s'il y songea, il remit à son gendre, Tassilon, duc de Bavière, voisin et ennemi des Huns, le soin de décider s'il fallait les appeler ou non. C'était un triste conseiller pour un roi sans force, et un bien frêle soutien pour une cause à moitié perdue, que ce duc Tassilon, pusillanime et présomptueux, inutile à ses amis, quand il ne leur était pas funeste, et flottant perpétuellement entre une audace désespérée et un abattement sans mesure. Sorti de l'illustre maison des Agilolfings, destinée à finir avec lui, il avait la vanité de sa race sans en avoir le noble orgueil. Le nom de vassal lui pesait; la sujétion, l'obéissance, les lois de la subordination féodale lui semblaient des insultes à sa dignité, et, ce qui eût dû alléger pour lui le fardeau du devoir, sa parenté avec Charlemagne, dont il était le cousin germain par sa mère, le lui rendait plus insupportable en ajoutant

aux humiliations du souverain les tourmens de la jalousie domestique. On le voyait donc toujours en révolte soit de parole, soit de fait. Même sans vouloir ou pouvoir la guerre, il discutait arrogamment les ordres de son seigneur, il le méconnaissait. Convoqué en sa qualité de vassal aux diètes de l'empire frank, il refusait de s'y rendre, et quand une armée franke arrivait pour le châtier, toute cette vanité malade s'évanouissait en fumée, et Tassilon, à genoux, sollicitait de Charlemagne un pardon que Charlemagne accordait toujours. Peut-être que cette clémence, un peu dédaigneuse dans sa forme, mais sincère au fond, eût fini par toucher son cœur, sans le mauvais génie que le sort lui avait donné pour compagnon de sa vie : je veux parler de sa femme Liutberg, fille de Didier et sœur de cette princesse lombarde que Charlemagne avait épousée et renvoyée au bout d'un an.

Liutberg avait vu se consommer de catastrophe en catastrophe la ruine de sa famille, accomplie par la main des Franks et dont Charlemagne recueillait le fruit : les Lombards dépossédés de l'Italie, son père jeté du trône au fond d'un cloître, son frère exilé, errant à travers le monde, sa sœur déshonorée par un divorce. Elle détestait donc les Franks et par-dessus tout leur roi, qu'elle poursuivait d'une haine implacable. Pour se venger de lui pleinement, ne fût-ce qu'un jour, elle eût tout sacrifié sans hésitation, mari, enfans, sujets, couronne, elle-même enfin. La passion qui l'animait était une de ces folies de férocité que les cœurs lombards et gépides savaient seuls nourrir : c'était la haine d'Alboïn contre Cunimond, de Rosemonde contre Alboïn. Il y avait là quelque chose de monstrueux, d'étranger à la nature humaine, qui effrayait les contemporains eux-mêmes, et ils donnèrent à cette femme la qualification de *Liutberg haïssable devant Dieu*. Elle avait corrompu à ce point l'âme de son faible mari que, malgré des sentimens chrétiens que la suite montra sincères, il se vantait de ne prêter serment de fidélité au roi Charles que des lèvres et non du cœur, et qu'il recommandait à ses leudes bavarois de ne se point croire liés plus que lui par les sermens qu'ils avaient prêtés. Habile à le dominer par les côtés puérils de son caractère, par sa prétention à tout conduire, à être tout, elle lui présentait les nombreux pardons du roi des Franks comme des outrages plus sanglans que son inimitié déclarée. Sous ces excitations incessantes, Tassilon ne rêvait plus que complots et rébellions; on l'entendait s'écrier avec amertume : « Mieux vaut cent fois la mort qu'une telle vie ! » Tandis que d'un côté il entretenait des correspondances avec l'impératrice Irène, avec le duc de Bénévent, avec tous les mécontens italiens au profit d'Adalgise, de l'autre il excitait les Saxons, et se faisait le confident ou le complice des assassins qui en Thuringe ou ailleurs conspiraient contre les jours du roi. L'insensé Tas-

silon, ivre de son importance, se voyait déjà l'arbitre du monde et le libérateur des Germains opprimés.

Tel était l'état des choses dans l'Europe occidentale et celui des esprits, quand Charlemagne, en 782, convoqua à Paderborn, près des sources de la Lippe, une diète de ses vassaux d'outre-Rhin. L'Allemagne était dans une assez grande fermentation; de sourdes rumeurs couraient sur la réapparition de Witikind en Saxonie et sur les préparatifs cachés des Westphaliens. On s'attendait à une reprise d'armes pour la saison d'été qui allait s'ouvrir; mais, contre toute prévision, la diète fut nombreuse et pacifique : aucun des chefs saxons n'y manqua, Witikind excepté, et ils n'eurent pour le roi des Franks que des protestations de fidélité et de respect. Sigefrid lui-même, ce roi de Danemark qui donnait ordinairement asile dans ses états à Witikind fugitif, envoya ses ambassadeurs à la diète, où leur présence ne causa pas un médiocre étonnement. La surprise fut plus grande encore lorsqu'on vit arriver les ambassadeurs d'un peuple qui n'avait jamais paru aux plaids des Franks, et qu'au costume de ses représentans, à leurs armes, à leurs cheveux tressés tombant en longues nattes le long de leur dos, on reconnut être le peuple des Huns. Ces hommes venaient au nom du kha-kan et du jugurre ou ouïgour, leurs deux magistrats suprêmes, entretenir le roi Charles des différends qui avaient existé et existaient toujours entre eux et les Bavarois sur la fixation de leur frontière occidentale. C'était là l'objet ostensible de leur mission. Suivant toute vraisemblance, ils en avaient un autre secret : ils venaient, comme les envoyés du roi Sigefrid, observer ce qui se passerait à la diète, sonder le terrain et se concerter, s'il le fallait, pour quelque alliance avec les ennemis des Franks. Ce qui est certain, c'est que leur liaison politique avec la Bavière data de cette époque. Ils exposèrent en public leurs droits ou leurs prétentions à la frontière de l'Ens. « Charles, disent les historiens, les écouta avec bonté, leur répondit prudemment et les congédia. »

La diète ne fut pas plus tôt terminée, Charlemagne et ses vassaux germains n'eurent pas plus tôt regagné chacun son pays, que les assurances de paix commencèrent à se démentir. Les Slaves des bords de l'Elbe et de la Sâla firent des courses en Thuringe, et les Frisons se soulevèrent. Une armée franke partit contre ces derniers sous la conduite du comte Theuderic; mais pendant qu'elle suivait sans trop de précaution la route qui longeait le mont Suntal, dans la vallée du Weser, elle fut assaillie par une multitude innombrable de Saxons ayant Witikind à leur tête. L'armée franke n'était point sur ses gardes, elle fut rompue, enveloppée, presque détruite : c'était l'histoire des légions de Varus dans le guet-apens de Teutobourg; mais le vengeur ne se fit pas attendre. Charlemagne lui-même entra

en campagne, et son approche, qui jetait toujours l'épouvante, suffit pour disperser les troupes saxonnes victorieuses. Bientôt il vit accourir vers lui toutes tremblantes les principales tribus avec leurs chefs : elles protestaient à qui mieux mieux de leur innocence, rejetant toute la faute sur Witikind, qui venait de regagner son asile en Danemark. «Witikind s'est sauvé, répondit froidement le roi des Franks; mais ses complices sont ici, et je vous dois une leçon que pour votre bien j'ai trop longtemps différée. » On choisit parmi ceux qui se trouvaient là quatre mille cinq cents chefs ou soldats qui avaient pris part à l'embuscade du Suntal, on leur enleva leurs armes et on leur trancha la tête sur les bords de la petite rivière d'Alre, qui se décharge dans le Weser : la rivière et le fleuve roulèrent pendant plusieurs jours à l'Océan des eaux ensanglantées et des cadavres. Cette effroyable leçon n'était pas faite pour calmer les Saxons, qui reprirent la guerre avec fureur; mais trois grandes batailles gagnées successivement par Charlemagne les épuisèrent tellement qu'ils demandèrent la paix. Witikind lui-même, découragé par ses revers, déposa les armes, et, se rendant en France sous un sauf-conduit du roi, il l'alla trouver dans sa villa d'Attigny pour lui prêter foi et hommage et demander la grâce du baptême. Charlemagne voulut être son parrain. Witikind et ses compagnons, suivant l'expression de nos vieilles chroniques, « furent donc baptisés et reçurent chrétienté; » mais, toujours excessif dans ses idées, le représentant de la Germanie païenne, l'éternel agitateur des Saxons se fit moine, dit-on, et par des austérités sauvages mérita de passer pour un saint. Ces événemens se succédèrent coup sur coup. Le bonheur inaltérable qui accompagnait Charlemagne dans ses entreprises de guerre le couvrait aussi contre les complots souterrains : une conspiration des chefs thuringiens contre sa vie fut découverte et punie par lui sans trop de rigueur.

Cependant Tassilon n'était point resté inactif, et tandis que la Saxonie se faisait battre, il travaillait à réveiller la guerre en Italie, où le fils de Charlemagne, encore adolescent, n'imposait qu'à demi aux Lombards. Irène s'était engagée positivement à envoyer dans l'Adriatique une flotte et une armée pour aider le fils de Didier à relever le trône de son père. Le duc de Bénévent, Hérigise, avait reçu d'elle, en signe d'intime alliance, une robe de patrice avec une paire de ciseaux destinés à tondre, suivant l'usage romain, sa longue chevelure barbare; les Lombards étaient dans l'attente, et les Italiens partisans des Grecs préparaient déjà leurs trahisons. Tassilon, de son côté, avait adressé aux Avars une ambassade secrète pour les exhorter à se joindre à lui; mais ceux-ci se montraient indécis, prétextant l'incertitude des promesses d'Irène, et peu confians d'ailleurs dans la personne de Tassilon. Le mystère n'était point une des

vertus du duc de Bavière; il haïssait, il aimait, il conspirait tout haut, et Charles, informé d'une partie de ses menées, soit par le pape, soit par les Bavarois eux-mêmes, somma son cousin de se rendre à la diète des Franks, qui devait se tenir dans la ville de Worms au printemps de l'année 787. Quoique la sommation eût été faite dans toutes les formes, Tassilon n'y obéit point. C'était, d'après la loi féodale, un acte de félonie et une déclaration de guerre. Charlemagne, à peine la diète terminée, entoura la Bavière d'un cordon de soldats, et marcha lui-même vers la rivière du Lech : il y trouva le vassal réfractaire plus mort que vif, humilié, repentant, implorant son pardon avec larmes. Telle fut la campagne du rebelle Tassilon. Charles se laissa fléchir encore cette fois; il reçut de lui, avec le bâton, symbole de l'autorité ducale, un nouveau serment de foi et hommage, les mains de Tassilon placées dans les siennes; mais, pour plus de garantie, il voulut qu'on ajoutât au serment douze otages choisis parmi les plus qualifiés de la Bavière, et le fils du duc comme treizième. Le danger avait été grand pour le gendre de Didier, et la peur encore plus grande : l'orage passé, il n'y songea plus, et Liutberg aidant, il se replongea dans les intrigues avec plus d'audace que jamais.

La fortune au reste semblait le favoriser. La flotte grecque mettait réellement à la voile, le midi de l'Italie s'armait, une sourde agitation se propageait dans le nord. Il revint à la charge près du kha-kan des Avars, à qui cette fois il fit partager ses espérances. Un traité fut conclu entre eux, par lequel le kha-kan s'engagea à envoyer l'année suivante une armée en Italie et une autre en Bavière: celle-là chargée de se joindre aux Grecs, celle-ci destinée à pousser les Bavarois, qui hésiteraient sans doute à se déclarer contre les Franks. L'impulsion une fois donnée, il serait facile d'entraîner la Thuringe et les tribus saxonnes, encore frémissantes. Que garantissait ou que promettait ce traité aux Huns, qui ne faisaient jamais rien pour rien? On ne le sait pas positivement, mais on peut supposer avec quelque raison que la Bavière leur abandonnait cette frontière de l'Ens qui leur tenait tant au cœur; ils avaient aussi l'espoir d'un grand butin à prélever, soit sur les amis, soit sur les ennemis. Cette idée de contraindre la Bavière à la guerre contre les Franks par une poussée des Avars appartenait, selon toute apparence, à Liutberg, et dénotait les fureurs impuissantes d'une femme; mais elle fut peu du goût des nobles bavarois, dont on se jouait ainsi outrageusement. Les uns, par scrupule religieux, car ils regardaient comme une impiété l'alliance de leur duc avec ces païens contre le protecteur de l'église, d'autres par scrupule de fidélité politique, car ils avaient juré foi et hommage au roi Charles, et ils tenaient à leur serment, d'autres enfin par admiration pour ce grand roi,

dont le joug leur paraissait plus acceptable à des hommes que celui d'un vieillard aveuglé et d'une femme, adressèrent des remontrances à Tassilon; mais celui-ci ne les accueillait que par son refrain accoutumé : « Mieux vaut la mort qu'une telle vie! » A ceux qui lui parlaient de leurs sermens, il répétait ce qu'il leur avait déjà dit bien des fois, que ces sermens-là ne se prêtaient que de bouche, et laissaient libre le fond du cœur. On lui objecta aussi les douze otages et son propre fils qu'il avait livrés naguère à Charlemagne; mais à ces mots il s'écria avec colère : « J'aurais six fils entre les mains de cet homme, que je les sacrifierais tous les six plutôt que de tenir mon exécrable serment! » Les leudes bavarois, qui purent trouver mauvais qu'on fît si bon marché de leur vie, dénoncèrent secrètement Tassilon au roi, promettant de fournir en temps et lieu des preuves de leur accusation. Il se joignait à ces intrigues patentes certaines trames ténébreuses qu'on ne connaît pas bien, et qui intéressaient les jours du roi : tout lui fut révélé. Le plus profond secret fut gardé sur cette affaire, et au printemps de l'année 788, Charlemagne convoqua Tassilon dans sa villa d'Ingelheim, sur les bords du Rhin, comme s'il se fût agi d'une diète ordinaire.

L'étonnement du duc fut grand à Ingelheim, lorsqu'il s'aperçut qu'il comparaissait devant un tribunal destiné à le juger, et qu'il avait pour accusateurs ses propres sujets. Ses complots de tout genre et ses crimes contre son seigneur furent déroulés l'un après l'autre avec les circonstances et les preuves; mais les débats ne furent pas longs. Accablé par l'évidence, le malheureux avoua tout : intrigues en Grèce et en Italie, complot contre la vie du roi, provocation à la félonie vis-à-vis de ses leudes, alliance avec les Huns. Le traité conclu entre lui et ces païens pour la ruine de la chrétienté indigna sans doute l'assemblée à l'égal des attentats prémédités contre Charlemagne, et Tassilon, traître à Dieu non moins qu'au roi, fut condamné à mort d'une voix unanime. Charlemagne fut le seul qui inclina pour la clémence, et parce qu'il connaissait la faiblesse de cet homme, et parce qu'il ne voulait pas verser le sang d'un membre de sa famille. Comme Tassilon restait muet et stupide sous le poids de la sentence des juges, Charles lui demanda avec émotion ce qu'il voulait faire : « Tassilon, lui dit-il, quel est ton projet? — Être moine et sauver mon âme, » répondit celui-ci d'une voix brève. Il ajouta après un moment de silence : « Accorde-moi la faveur de ne paraître point devant cette diète ni devant le peuple avec la tête rasée; qu'on ne me coupe les cheveux qu'au monastère. » Liutberg, restée en Bavière, ignorait les événemens d'Ingelheim. Avant qu'elle en pût être informée, des émissaires du roi s'assurèrent de sa personne, de ses enfans et du trésor ducal; le tout, embarqué sur le Danube, fut amené sans encombre à Ingelheim. La

fière Lombarde subit le même sort que son mari, la réclusion monastique, et son front se courba sous le même linceul qui avait enseveli sa mère. Tassilon, enfermé d'abord dans le couvent de Saint-Goar, près de Rhinsfeld, fut ensuite transféré à Lauresheim, puis à Jumiége; ses deux fils, Theudon et Theudebert, prirent comme lui l'habit de moine, ses deux filles le voile des religieuses. L'aînée fut recluse dans l'abbaye de Chelles, dont Gisèle, sœur de Charlemagne, était abbesse, l'autre dans celle de Notre-Dame de Soissons. Le trésor des ducs de Bavière alla grossir celui des Franks, et le pays, réuni au territoire de la France, reçut des gouverneurs royaux, qualifiés de comtes ou de préfets. Ainsi toutes les vieilles souverainetés de l'Europe, rois lombards, ducs d'Aquitaine, ducs saxons, ducs bavarois, descendaient l'une après l'autre dans le sépulcre ouvert aux rois mérovingiens. Du sein de cette mort anticipée, le monde des temps passés voyait s'élever les nouveaux temps, et les peuples de l'Europe, emportés par un mouvement irrrésistible, marcher sur les pas d'une même famille à des destinées inconnues.

On eût pu croire les Avars éclairés ou découragés par la chute de Tassilon; il n'en fut rien : le kha-kan avait mis toutes ses troupes sur pied; lui et son peuple avaient compté sur un butin qu'ils ne voulaient pas perdre, et suivant le traité fait avec le duc de Bavière, une armée descendit en Italie vers le milieu de l'année 788. Elle attendit dans le Frioul, et tout en pillant suivant son usage, que la flotte partie de Constantinople eût débarqué en Italie Adalgise et les auxiliaires grecs. La flotte, selon ce qui avait été convenu, devait les déposer sur la côte de Ravenne ou dans le golfe de Trieste; elle les transporta sur la pointe méridionale de l'Italie, où ils n'eurent rien à faire. En effet, le duc de Bénévent, Hérigise, étant mort subitement, sa veuve avait fait la paix avec Charlemagne dans l'intérêt de son fils Grimoald, et quand les Grecs voulurent pénétrer dans l'intérieur de la presqu'île, les Bénéventins leur barrèrent le chemin. L'armée franke, aidée de ces nouveaux alliés, mit en déroute les troupes d'Irène. Les Lombards, dont l'attitude avait été suspecte ou nettement hostile au nord de l'Italie, rentrèrent bientôt dans le devoir, et les Franks, tombant vigoureusement sur les Huns, en débarrassèrent le Frioul. Cet échec n'empêcha pas le kha-kan d'envoyer en Bavière sa seconde armée, qui fut également battue. Deux généraux franks, Grahaman et Odoacre, prenant le commandement des troupes bavaroises, vinrent attendre les Huns sur la rive gauche de l'Ips, et défendirent si bien le passage de cette rivière, que le kha-kan se retira avec plus de dix mille hommes tués ou noyés. Une troisième armée, reprenant l'offensive, vint encore se faire battre. Il y avait eu de la part des Huns agression évidente et gratuite, attaque en pleine paix, violation du droit des gens : Charlemagne résolut

d'en tirer vengeance. Le kha-kan et le ouïgour eurent beau envoyer une ambassade à la diète de Worms, au printemps de l'année 790, pour donner des explications et prévenir la guerre, s'il se pouvait : Charlemagne traita durement leurs envoyés. Après avoir entretenu la diète « de l'intolérable malice dont cette nation faisait preuve contre le peuple de France et contre l'église de Dieu » et de la nécessité de lui infliger un châtiment exemplaire, il s'occupa des préparatifs d'une expédition sérieuse, et qu'il supposait devoir être longue, échelonnant des corps d'armée sur le Rhin et au-delà du Rhin, et réunissant de tous côtés des armes et des vivres. Jamais, disent les historiens, on n'avait vu de tels approvisionnemens, et jamais ce roi, qui mettait au premier rang des qualités guerrières la maturité des plans et la prévoyance, n'en avait montré davantage.

L'annonce d'une expédition prochaine contre les Avars produisit dans toute la Gaule une émotion de curiosité qui n'était pas exempte d'inquiétude. De tant de guerres que Charlemagne avait accomplies dans toutes les parties de l'Europe, aucune peut-être n'avait excité au même point que celle-ci les puissances de l'imagination. Ici le pays et la nation étaient complétement inconnus, et ce qu'on en apprenait par les livres contemporains répandus en Occident, c'est que les Avars étaient un peuple de sorciers qui avait mis en déroute, par des artifices magiques, l'armée de Sigebert, époux de Brunehaut, et qui avait failli prendre d'assaut Constantinople, — une race de païens pervers dont la rage s'attaquait avant tout aux monastères et aux églises. Les érudits qui connaissaient la filiation des Huns et des Avars en disaient un peu davantage. Confondant le passé et le présent et attribuant la même histoire aux deux branches collatérales des Huns, ils racontaient les dévastations d'Attila, fléau de Dieu, et sa campagne dans les Gaules. A ce nom, que la tradition prétendait connaître mieux encore que l'histoire, les récits devenaient inépuisables, car il était écrit en caractères de sang dans les chroniques des villes et dans les légendes des églises. Metz parlait de son oratoire de Saint-Étienne, resté seul debout au milieu des flammes allumées par Attila; Paris rappelait sainte Geneviève, Orléans saint Agnan, Troyes saint Loup; Reims montrait les cadavres décollés de Nicaise et d'Eutropie; Cologne, les ossemens accumulés des onze mille compagnes d'Ursule. Qui n'avait pas ses martyrs et ses ruines?

C'était dans ces narrations colorées par la poésie des âges que se déployait le savoir des clercs. Les gens de guerre, les poètes mondains, les femmes surtout, puisaient de préférence dans une autre source de traditions, dans ces chants épiques en idiome teuton dont Attila était un des héros, qui se répétaient partout, et auxquels Charles lui-même venait de donner une nouvelle vogue en les réu-

nissant. C'est là qu'on étudiait de préférence la vie du terrible conquérant, ses amours, ses femmes, sa mort tragique des mains d'une jeune fille germaine la nuit de leurs noces. Comment cette poésie amoureuse se mêlait-elle à la légende? Simplement et sans apprêt, comme nous le font voir quelques restes de la littérature du temps. « Le grand roi Charles, dit le moine saxon poète et historien de Charlemagne, avait hâte de rendre aux Huns ce qu'ils méritaient. En effet, tant que cette nation fut florissante et dominatrice des autres, elle ne cessa de faire du mal aux Franks, témoin Saint-Étienne de Metz et tant d'autres églises livrées à l'incendie, jusqu'au jour où son roi Attila, frappé mortellement par une femme, fut envoyé au fond du Tartare..... C'était dans le cours d'une nuit paisible, quand tous les êtres animés sont ensevelis dans le repos; lui-même dormait accablé de vin et de sommeil, mais sa cruelle épouse ne dormait point; l'aiguillon de la haine la tenait éveillée, et, reine, elle osa accomplir sur le roi un attentat horrible. Il est vrai qu'elle vengeait par ce meurtre le crime de son père assassiné par son époux. Depuis lors la puissance des Huns tomba comme par un coup du ciel... Les défaites infligées aux pères et les outrages faits aux enfans stimulaient l'esprit du roi Charles, qui gardait au fond de sa mémoire les monumens des vieilles colères. »

Les préparatifs de la guerre durèrent près de deux ans, et quand Charlemagne eut réuni en Bavière suffisamment d'hommes, de chevaux, d'approvisionnemens de tout genre, il se rendit à Ratisbonne, où il établissait son quartier-général; la reine Fastrade l'y suivit. Les épouses de Charlemagne n'étaient point, comme les sultanes de l'Orient, des femmes amollies dans le repos, faibles de corps et d'âme et destinées à vivre et à mourir sous les verrous : le soldat infatigable voulait des compagnes de ses travaux et des mères fécondes. Quand ces mérites leur manquaient, son cœur se détachait d'elles, et il les répudiait. Fastrade, qu'il avait épousée en 785, après la mort d'Hildegarde, était, malgré les défauts d'un caractère dur et hautain, une de ces femmes qu'il aimait, une confidente et parfois une conseillère utile dans les rudes labeurs de sa vie. Il l'installa donc à Ratisbonne avec les trois filles qu'elle lui avait données et qui étaient de jeunes enfans, et celles plus nombreuses et plus âgées qu'il avait eues de ses autres épouses et de ses concubines. Fastrade les soignait toutes également, sans jalousie comme sans prédilection, exerçant leur esprit et leurs doigts par des travaux variés, et filant au milieu d'elles. Charles avait voulu que son fils Louis, roi d'Aquitaine, alors âgé de treize ans, assistât aux opérations de cette guerre et y fît ses premières armes. Sous le léger costume aquitain, que son père aimait à lui voir porter comme un hommage rendu à ses sujets d'outre-Loire, on le voyait cavalcader au milieu des Franks bardés de

fer. « Il avait, disent les historiens, un petit manteau rond, des manches de chemise fort amples, des bottines où les éperons n'étaient pas liés avec des courroies, à la manière des Franks, mais enfoncés dans le haut du talon, et un javelot à la main. » Le jeune Louis, dans cet équipage, avait un air à la fois guerrier et gracieux. Charles lui ceignit lui-même son baudrier garni de l'épée à la vue des troupes rangées en cercle, et cette remise solennelle des armes est ce qu'on appela plus tard « faire chevalier. » Les généraux ayant reçu leurs ordres et chaque corps d'armée sa destination particulière, le roi partit pour les bords de l'Ens, où stationnait la division qu'il devait commander en personne.

Le plan de campagne de Charlemagne, si mûrement préparé, au dire des historiens, semble avoir devancé, par la hardiesse et la science des combinaisons, le génie stratégique moderne (1). Maître de l'Italie en même temps que de la Bavière, il prit deux bases d'opérations, l'une sur le Haut-Danube, l'autre sur le Pô. Tandis que l'armée de France attaquerait la Hunnie de front par la grande vallée qui la traverse, l'armée d'Italie, sous la conduite du roi Pépin, devait franchir les Alpes et la prendre en flanc par les vallées de la Drave et de la Save. L'armée franke était partagée elle-même en deux corps destinés à agir simultanément sur les deux rives du Danube. Charlemagne, prenant le commandement du premier corps, composé des Franks proprement dits, des Alemans et des Souabes, devait opérer sur la rive droite, la plus importante militairement, et envahir les Pannonies; le second corps, composé des contingens saxons et frisons, devait suivre les chemins tourmentés et resserrés de la rive gauche et attaquer le cœur de la Hunnie; il était commandé par deux généraux franks d'un grand renom, le comte Theuderic et le chambellan Megenfrid. Une flottille nombreuse, portant les approvisionnemens de la campagne et en outre les contingens bavarois, devait descendre le fleuve en suivant les mouvemens des deux divisions de terre, et fortifier l'une ou l'autre au besoin. Pépin avait reçu l'ordre d'arriver sur les Alpes à la fin d'août et de pénétrer immédiatement dans la Pannonie inférieure; les opérations sur le Danube étaient fixées à la première semaine de septembre.

De leur côté, les Avars ne s'endormaient pas; ils avaient profité du répit que leur laissait Charlemagne pour réparer ou compléter leur système de défense, système étrange qui ne ressemble à aucun autre,

(1) Il est curieux de comparer le plan de campagne de Charlemagne avec celui que suivit Napoléon en 1805 dans la célèbre campagne d'Austerlitz. La similitude est frappante à la distance de tant de siècles, et démontre que la stratégie est bien une science dont les élémens principaux sont fournis par la topographie; mais c'est le génie de l'homme de guerre qui les dégage, les combine et en fait pour lui des instrumens de victoire.

et qui paraît avoir été imaginé plutôt pour arrêter des courses de brigands, telles que celles des Bulgares et des Slaves, que pour soutenir l'effort de grandes armées organisées, telles que celles des Franks. Nous en avons une description curieuse, quoique un peu obscure, dans les récits du moine de Saint-Gall, qui la tenait, nous dit-il, de son maître Adalbert, vieux guerrier qui avait accompagné le comte Gérold et ses Souabes dans la campagne de Hunnie. Qu'on se figure neuf grands remparts ou enceintes de forme à peu près circulaire, et rentrant les uns dans les autres de manière à partager le pays en zones concentriques depuis sa circonférence jusqu'à son milieu : c'étaient les fortifications des Avars. Ces enceintes, appropriées aux difficultés du terrain, se composaient d'une large haie, établie d'après le procédé suivant : on enfonçait, à la distance de vingt pieds l'un de l'autre, deux rangées parallèles de pieux dont la hauteur était aussi de vingt pieds, et l'on remplissait l'intervalle par une pierre très dure ou une sorte de craie qui, en se liant, ne formait qu'une masse; le tout était revêtu de terre, semé de gazon et planté d'arbustes serrés qui par leur entrelacement présentaient une haie impénétrable. La zone laissée entre deux remparts contenait les villes et les villages, disposés de façon que la voix humaine pût se faire entendre de l'un à l'autre pour la transmission des signaux. Les enceintes, qui longeaient d'ordinaire le lit des fleuves et les pentes des montagnes, étaient percées de loin en loin par des portes servant de passage aux habitans. Une enceinte prise, ils pouvaient se réfugier dans la suivante avec leurs meubles et leurs troupeaux, sauf à se retirer dans la troisième, si la seconde était forcée. D'une enceinte à l'autre, on pouvait correspondre au moyen de la trompette, dont les airs variaient selon des règles convenues. Le nom avar de ces vastes clôtures concentriques nous est inconnu; les Germains les appelaient *hring* ou *ring*, c'est-à-dire cercles. Adalbert affirmait à son élève que d'un ring à l'autre la distance était à peu près celle du château de Zurich à la ville de Constance, ce qui faisait de trente à quarante milles germaniques. Le diamètre de ces cercles allait en se rétrécissant à mesure qu'on approchait du centre, et là se trouvait le ring royal, que les Lombards et les Franks appelaient aussi *campus*, camp, et qui renfermait le trésor avec la demeure des souverains de la Hunnie. Il était situé non loin de la Theiss, et au lieu où l'on suppose que s'élevait le palais d'Attila. Aussi, et sans trop s'arrêter aux obscurités que contiennent la description du moine de Saint-Gall et surtout ses mesures, on s'aperçoit que Charlemagne n'avait pas de minces difficultés à vaincre pour arriver au cœur du pays des Huns. Ces haies couvertes par des rivières et flanquées de montagnes, sans offrir l'obstacle de bonnes murailles crénelées, arrêtaient une armée

envahissante à chaque pas et pouvaient la décourager, et le Danube, qui les coupait presque toutes par le milieu, permettait à leurs défenseurs d'accourir ou de faire retraite d'une rive à l'autre.

Cette guerre avec le peuple d'Attila prenait aux yeux de Charlemagne un caractère essentiellement religieux, où dominait le souvenir du passé et comme une idée de revanche contre le fléau de Dieu. Il voulut y préparer son armée par des mortifications et des prières propres à appeler sur elle la protection spéciale du ciel. Des litanies, accompagnées d'un jeûne général, furent célébrées dans le camp des Franks, qui présenta pendant trois jours le spectacle anticipé d'un camp de croisés sous les murs de Jérusalem ou d'Antioche. Charles lui-même nous donne la description de la pieuse solennité dans une lettre qu'il adresse des bords de l'Ens à Fastrade, et dont voici quelques passages :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi des Franks et des Lombards et patrice romain, à notre chère et très aimable épouse Fastrade reine.

« Nous t'envoyons par cette missive un salut affectueux dans le Seigneur, et par ta bouche nous adressons le même salut à nos très douces filles et à nos fidèles résidant près de toi. Nous avons voulu t'informer que, le Dieu miséricordieux aidant, nous sommes sain et sauf, et que nous avons reçu par un envoyé de notre cher fils Pépin des nouvelles, qui nous ont réjoui, de sa santé, de celle du seigneur l'Apostolique, et de nos frontières situées de ce côté, qui sont paisibles et sûres... Quant à nous, nous avons célébré les litanies pendant trois jours, à partir des nones de septembre, qui étaient le lundi, continuant le mardi et le mercredi, afin de prier la miséricorde de Dieu qu'elle nous concède paix, santé, victoire et heureux voyage, assistance, conseil et protection dans nos angoisses. Nos évêques ont ordonné une abstinence générale de chair et de vin, excepté pour ceux qui ne la pourraient supporter pour causes d'infirmité, âge avancé ou trop grande jeunesse; toutefois il a été établi qu'on pourrait se racheter de l'abstinence de vin pendant ces trois jours, les riches en payant un sou par jour, les autres au moyen d'une aumône proportionnée à leurs facultés, ne serait-elle que d'un denier. Chaque évêque a dû dire sa messe particulière à moins d'empêchement de santé; les clercs sachant la psalmodie avaient à chanter cinquante psaumes chacun, et pendant la procession des litanies ils devaient marcher sans chaussure. Telle fut la règle dressée par nos évêques, ratifiée par nous et exécutée avec l'assistance de Dieu. Délibère avec nos fidèles comment vous célébrerez aussi ces mêmes litanies. Tu feras, quant au jeûne, ce que ta faiblesse te permettra. Nous nous étonnons d'ailleurs de n'avoir reçu de toi, depuis notre départ de Ratisbonne, ni message ni lettre; fasse donc que nous

soyons mieux informé à l'avenir de ta santé et de tout ce qu'il te plaira de nous apprendre. Salut encore une fois dans le Seigneur. »

Charlemagne passa l'Ens, et traversa sans trouver d'ennemis la contrée avoisinante : c'était le malheureux pays que les Huns et les Bavarois s'étaient disputé si longtemps, et dont ils avaient fait un désert. La rivière d'Ips n'arrêta pas sa marche, quoique sans doute le pont construit jadis par les Romains eût été coupé; la forte position de Lemare, aujourd'hui le Moelk, ne lui opposa point de résistance; ce n'est qu'à l'approche du mont Comagène qu'il aperçut du mouvement, des bandes armées et tous les signes d'une défense énergique. Un bras des Alpes de Styrie, projeté vers le Danube, ne laisse entre ses escarpemens et le fleuve qu'un étroit défilé, fameux dans l'histoire des guerres danubiennes, le défilé du mont Kalenberg, alors mont Cettius. Il couvre à l'est Vindobona, Vienne, ville obscure jadis, devenue importante dans les derniers temps de la domination romaine, où on la voit remplacer l'antique Carnuntum comme métropole de la Pannonie supérieure. En avant et du côté de l'ouest, le défilé est couvert lui-même par une montagne qui en protége les approches; c'est le mont Comagène, dont nous avons déjà parlé. Un château établi sur cette montagne et un rempart ou haie fortifiée interceptaient la route, reliant au Danube la chaîne du Cettius, embarrassée d'épaisses forêts et ravinée par des torrens. Charlemagne dut faire halte pour assiéger régulièrement le rempart et la forteresse. A l'opposite du mont Comagène, de l'autre côté du Danube, descend des hauts plateaux de la Moravie la rivière de Kamp, sinueuse et profonde, qui se jette dans le fleuve par sa rive gauche : les Huns en avaient fait le fossé d'un second rempart, qui formait à travers le Danube la continuation du premier et complétait le barrage de la vallée. Le rempart de la Kamp arrêta le corps d'armée du comte Theuderic, comme celui de Comagène avait arrêté Charlemagne; mais il fut plus promptement enlevé, soit force naturelle moindre, soit moindre résistance, les Avars ayant porté leurs principaux moyens d'action sur la rive droite. Plusieurs assauts tentés par Charlemagne contre le château et la haie de Comagène avaient échoué, et les assiégés, munis d'une énorme quantité de machines de jet, lui faisaient éprouver de grandes pertes par leur artillerie, quand les troupes de Theuderic, maîtresses des lignes de la Kamp, parurent sur la rive gauche, et que la flotte, arrivée à propos, se déploya en bon ordre sur le fleuve. Cette vue ranima le courage des Franks, en même temps qu'elle remplit les Huns de terreur. Craignant d'avoir la retraite coupée, ces barbares s'enfuirent avec leurs troupeaux ou dans les bois épais que recelait la montagne, ou derrière la plus prochaine enceinte, laissant le château de Comagène, puis la ville de Vienne, à la merci

du vainqueur. Le château fut rasé, les machines de guerre détruites, la haie brûlée et nivelée, et Charlemagne dépêcha le jeune roi d'Aquitaine, son fils, pour annoncer à la reine Fastrade le double succès qui inaugurait si bien la campagne.

Un second cercle, placé à quelque distance au-dessous de Vienne, ne fut emporté qu'après une grande bataille, et les Franks ne trouvèrent plus de résistance jusqu'au Raab. Cette rivière et les marais du lac Neusiedel servaient de fossé à un troisième rempart bien garni de tours et défendu près du confluent de la rivière par la forte place de Bregetium. Charlemagne, n'osant l'attaquer de front, franchit la rivière dans un lieu où elle était guéable, força la haie et tourna la place, qui se rendit à son approche. Pendant ce temps-là, le comte Theuderic enlevait de l'autre côté du Danube un rempart construit le long du Vaag et reliant le fleuve aux Carpathes. Les deux corps de l'armée de terre avaient glorieusement rempli leur tâche; ce fut le tour de la flotte. Entre les embouchures du Vaag et du Raab, situées presqu'en face l'une de l'autre, le Danube, gêné par les atterrissemens que ces deux rivières roulent incessamment dans son lit, se divise en plusieurs bras et forme sept îles, dont la plus grande et la plus septentrionale n'a pas moins de vingt lieues de long sur six de large. Ces îles, couvertes de joncs et de saules, entrecoupées de marécages et de fondrières et sans routes certaines, avaient servi d'asile aux habitans accourus des deux rives avec leurs propriétés et leur bétail. Les Huns s'étaient même retranchés assez solidement dans la plus grande, qui présentait des bords élevés et un accès difficile; mais ils avaient compté sans la flotte, qui commença par les bloquer, et les attaqua ensuite de vive force. Le siége dura trois jours. Après beaucoup de sang versé, les Huns se rendirent, et l'on trouva dans leur enclos un amas considérable de grains et des troupeaux sans nombre; les habitans, hommes, femmes, enfans, furent réduits en servitude. Ce dernier fait d'armes ne se lit pas dans les historiens contemporains, d'ailleurs très laconiques, mais il est attesté par une tradition constante, que sa vraisemblance nous permet d'accepter, et que j'ai reproduite telle qu'elle se racontait au XVe siècle.

De son côté, le jeune roi d'Italie n'était pas resté oisif. Son armée, composée en majeure partie de Lombards et de Frioulois, et qui comptait un évêque parmi ses généraux, s'était portée, suivant ses instructions, directement sur la Pannonie inférieure, pour prendre la Hunnie en flanc et se rejoindre au corps d'armée de Charlemagne. Arrivée au sommet des Alpes le 28 août, elle en était descendue probablement par la vallée de la Drave, pour pénétrer, entre cette rivière et la Save, dans ce qu'on appelait la presqu'île *sirmienne*. Là elle s'était trouvée en face d'un des rings intérieurs, qui contenait

d'autant plus de richesses, que les Huns l'avaient cru plus à l'abri des attaques. Ils le défendirent vigoureusement, mais le ring fut enlevé, et le butin qu'on y trouva dédommagea amplement le soldat de ses fatigues. La tradition rapporte que Pépin, emporté par son ardeur, fut blessé d'une flèche à l'assaut du rempart et renversé de cheval : l'histoire n'en dit rien, et nous ne trouvons non plus aucune allusion à ce fait dans la lettre par laquelle le père, tout enorgueilli des succès de son fils, en mande le récit à Fastrade. Il se borne à ces mots : « Pépin a tué tant d'Avars, qu'on n'avait jamais vu pareil massacre; l'enceinte a été prise et pillée, et on y a passé la nuit et la matinée du lendemain jusqu'à la troisième heure. »

Ainsi la Pannonie avait été parcourue dans toutes ses directions par les armées de la France, et la Hunnie transdanubienne avait été occupée jusqu'au Vaag; il ne restait plus que la grande plaine que traverse la Theiss et les cantons situés dans les Carpathes ou à l'est de ces montagnes jusqu'à la Mer-Noire. La saison avançait, et la prudence conseillait à Charlemagne de ne point engager ses troupes au commencement de l'hiver dans un pays de marécages et de rochers où elles auraient à souffrir de la disette et des inondations plus encore que des hommes. Une épizootie, qui s'était mise sur les chevaux de l'armée et en avait déjà fait périr la plus grande partie, eût été à elle seule une raison suffisante de ne pas pousser plus loin. Charlemagne termina donc là la campagne; il renvoya l'armée d'Italie dans ses cantonnemens du Pô, plaça le corps du comte Theuderic et le sien en observation sur la frontière hunnique, et emmena son fils Pépin pour aller célébrer avec lui les fêtes de Noël à Ratisbonne.

II.

L'expédition de Hunnie avait permis à Charlemagne d'observer par lui-même, en même temps que la faiblesse des Huns, la beauté et l'importante situation de ce pays, qui dominait l'Italie au midi, les nations slaves à l'ouest et au nord, et confinait à l'empire romain d'Orient. Ce conquérant avait plus d'une raison pour ne point vouloir perdre le fruit de cette guerre; il jeta son dévolu sur la Hunnie, dont une portion lui convenait pour agrandir le territoire de la France, l'autre pour étendre sa suprématie, et comme il savait toujours entremêler la modération à l'emploi de la force, il lui plut d'attendre que le kha-kan et le ouïgour se remissent d'eux-mêmes à sa discrétion. Ce qui peut-être chatouillait le plus son orgueil dans le rapide succès de cette campagne, c'est qu'il avait planté le drapeau frank à la frontière de l'empire grec, et fait pâlir cette cour de Constantinople, présomptueuse et jalouse, qui s'était vainement flattée de le chasser de l'Italie, et dont le mauvais vouloir éclatait

maintenant par une opposition dédaigneuse au plus cher de ses projets, celui de devenir empereur d'Occident. Il n'ignorait pas qu'une terreur panique avait saisi la Thrace et la Macédoine, quand on avait vu ses armées s'approcher de la Save, que les villes avaient fermé leurs portes, que des troupes s'étaient mises en marche, qu'en un mot la consternation régnait au palais de Byzance. Et ce n'était pas seulement dans les provinces voisines du Danube que les Grecs éprouvaient ce sentiment d'anxiété; le Péloponèse et les îles de la mer Égée se croyaient aussi à la veille d'une invasion des Franks, et comme il arrive toujours en pareil cas, les peuples ne parlaient qu'avec admiration du grand homme qui leur faisait peur. Son nom volait de bouche en bouche dans tout l'Orient. Les ambassadeurs du khalife Aroun-al-Rachid, qui vinrent le visiter quelques années après dans Aix-la-Chapelle, purent lui raconter sans adulation qu'en Asie comme en Europe, dans les îles comme sur la terre ferme, d'un bout à l'autre de l'empire grec, les peuples ne craignaient ou n'espéraient que lui. Il s'agissait maintenant pour Charlemagne de franchir le dernier pas, et il pensait avec grande raison que la conquête de la Hunnie servirait à le lui rendre plus facile. Quand l'empire frank, qui touchait déjà à la Baltique par la Vistule, aurait atteint la chaîne des monts Carpathes et la Mer-Noire, l'ancien empire romain d'Occident se trouverait reconstitué sur une base plus large qu'autrefois et ne réclamerait plus qu'un empereur. Voilà ce qu'il se disait sans doute en traversant les Pannonies et occupant déjà par la pensée la Dacie de Trajan, qui se dessinait à ses yeux sur l'autre rive, et il habituait le monde à cette idée, qui faisait à la fois rire et trembler les Grecs, l'idée d'une résurrection des césars occidentaux dans la personne d'un roi des Franks.

Ces préoccupations le retinrent pendant tout le cours de l'année 792 dans le voisinage de la Hunnie, contre laquelle il méditait à tout événement un nouveau plan de campagne. Ce demi-barbare devinait la civilisation dans un siècle qui n'en connaissait plus que les ruines. Le canal de Drusus, celui de Corbulon, creusé jadis entre la Meuse et le Rhin, et l'entreprise de Lucius Vetus pour joindre la Moselle à la Saône, lui inspirèrent une des plus grandes idées qui aient traversé la tête d'un chef de gouvernement. Le rapprochement topographique du Rhin et du Danube, qui, voisins par leurs sources, le sont encore plus par leurs affluens, lui fit concevoir la possibilité de les réunir au moyen d'un canal. Dans ce projet, sans doute les besoins de la guerre furent les premiers à frapper son imagination : il se représenta d'abord les flottes de la Frise convoyant sans interruption ses troupes et ses approvisionnemens des bords du Rhin à ceux de la Theiss, mais il entrevit aussi tout l'avantage qu'en retirerait le commerce pour la gloire et la prospérité de son empire, quand la France

enverrait par des fleuves français ses navires dans la Mer-Noire, pour en rapporter à Ratisbonne, à Mayence, à Cologne, les trésors de Golconde ou les merveilles féeriques de la Perse. Sous l'aiguillon de ces vagues pensées, ou plutôt de ces instincts de civilisation, Charlemagne se mit à l'œuvre sans délai. Nous dirions en langage administratif moderne qu'il fit venir ses ingénieurs pour leur demander un plan de jonction des deux fleuves, et que ceux-ci mirent le plan à l'étude : ces formules rendraient exactement ce qui se passa alors. « Ceux qui avaient la connaissance des choses de ce genre, comme s'expriment les contemporains, lui exposèrent que la Rednitz, qui se jette dans le Mein, par lequel elle communique avec le Rhin à Coblentz, et l'Almona (aujourd'hui l'Altmühl), qui tombe dans le Danube au-dessus de Ratisbonne, pouvaient être réunis par un canal de six mille pas de longueur et capable de recevoir de grands navires. » En effet ces deux affluens, l'un direct, l'autre indirect, du Danube et du Rhin, descendus tous deux de la chaîne du Steigerwald, se rapprochent dans leurs sinuosités à la distance de six milles seulement, dans un pays plat et marécageux. Charlemagne voulut qu'on y creusât un canal de trois cents pieds de largeur et d'un tirant d'eau suffisant pour tous les besoins des flottes. Lui-même s'établit sur les lieux avec des ouvriers tirés de l'armée, et le travail commença. On en avait déjà fait le tiers, quand les pluies d'automne, arrivées plus fortes que de coutume, noyèrent ce pays, naturellement humide. La tranchée se remplissait d'eau toutes les nuits, les talus détrempés s'affaissaient : c'était chaque jour nouveau travail, et le soldat, toujours plongé dans la boue, éprouvait des fatigues inouies. Bientôt la maladie se mit dans ses rangs. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts contre une entreprise dont on ne comprenait pas la grandeur, et Charles vaincu dut céder aux obstacles de la nature et aux murmures des hommes; il abandonna le projet. Une vieille tradition rapporte qu'il fut amené à cette résolution par des fantômes et des apparitions diaboliques qui effrayaient la nuit les travailleurs et l'épouvantèrent lui-même. Ces fantômes, ces lémures qui firent reculer sa forte volonté, ce furent probablement les préjugés de l'ignorance, contre lesquels les inspirations du génie se brisent quand elles sont prématurées. Il ne reprit plus son canal inachevé, et se contenta de faire construire plusieurs ponts de bateaux, tant sur le Danube que sur les rivières affluentes qu'il aurait besoin de passer dans une seconde campagne.

La nation avare semblait abattue. Dispersée dans ses bois et ses montagnes, elle ne songeait ni à se rallier ni à reprendre ses armes, quand un message des Saxons vint l'agiter de nouveau. Ils l'invitaient à se joindre à eux pour un grand effort qui, brisant le joug

des Franks en Germanie, les balaierait au-delà du Rhin. « Déjà même, assuraient-ils, leurs troupes avaient détruit une division de l'armée de Charlemagne sur les bords du Weser; bientôt la Germanie tout entière serait debout : quelle plus belle occasion pour les peuples d'assurer à jamais leur liberté? » Ce message causa parmi les Huns une émotion profonde. Les souffrances de la dernière campagne avaient créé chez eux un parti de la paix; le ressentiment et l'espérance entretenaient le parti de la guerre : on se disputa, on en vint aux mains, et les deux chefs qui avaient provoqué et conduit les expéditions d'Italie et de Bavière, le kha-kan et le ouïgour, furent massacrés. Le parti de la paix triomphait; il choisit pour kha-kan un certain Tudun, lequel s'empressa d'envoyer à Charlemagne une ambassade chargée de lui déclarer que son peuple et lui se mettaient à la merci du roi des Franks, et que pour son compte il recevrait volontiers le baptême. Charlemagne accueillit mal le message et les messagers, soit qu'il doutât de la sincérité de la proposition, soit que dans l'état des choses il lui convînt de frapper à la fois deux grands coups sur deux peuples païens qui avaient cherché à s'entendre.

L'ambassade congédiée rentra en Hunnie, et l'on apprit bientôt que la division friouloise et carinthienne de l'armée d'Italie passait les Alpes sous la conduite du duc de Frioul Héric, général expérimenté et plein d'ardeur, et pénétrait en Pannonie, tandis que les Saxons étaient pourchassés par des forces supérieures entre l'Elbe et l'Oder. Le plan de campagne de Charlemagne à l'égard des Huns fut de les attaquer, comme la première fois, par l'Italie et la Bavière, en faisant marcher sa seconde armée directement sur la Theiss par la rive gauche du Danube, en même temps qu'Héric mettrait à feu et à sang les contrées de la rive droite. Le jeune roi Pépin, qui se trouvait près de lui, devait prendre le commandement de l'armée occidentale. Tout se passa comme il l'avait prévu. Héric assaillit, au printemps de l'année 796, un des rings intérieurs de la Hunnie, et y trouva un immense butin, qui fut envoyé à Aix-la-Chapelle. Ce fut ensuite le tour du roi Pépin, qui, marchant résolument jusqu'aux plaines marécageuses de la Theiss, eut la gloire d'assiéger et de prendre le ring royal, habitation des kha-kans et lieu de dépôt du trésor de la nation. En vain Tudun, frappé de crainte, était venu près du jeune roi pour le fléchir et obtenir rémission : Pépin ne s'arrêta point jusqu'à ce qu'il eût mis le pied dans ce sanctuaire de la nationalité avare, et que l'étendard du protecteur de l'église, qui venait de recevoir en hommage du pape les clés de la confession de saint Pierre, flottât sur l'ancienne demeure du fléau de Dieu. La paix fut conclue sur les ruines du ring, et Tudun avec

les chefs principaux de la Hunnie accompagna le jeune vainqueur jusqu'aux bords du Rhin, et de là à Aix-la-Chapelle, où Pépin devait retrouver son père.

L'entrée de Pépin dans Aix-la-Chapelle, ou plus exactement dans Aquisgranum, présenta comme une image des triomphes de cet ancien empire romain dont Charlemagne rêvait la résurrection avec tant d'ardeur. On vit défiler devant le triomphateur les étendards conquis, les dépouilles des chefs groupées en trophées, et dans une longue suite de chariots découverts le trésor des rois avars : des monceaux d'or et d'argent monnayé, des lingots, des pierreries de toute sorte, des tissus d'or, de soie, de pourpre, des vases précieux enlevés aux palais ou aux églises, et dont la richesse et la forme indiquaient s'ils provenaient des pillages de la Grèce, de l'Italie ou de la Gaule. Tudun et les nobles Avars, dans une attitude morne et humble à la fois, faisaient partie du cortége : on pouvait se demander si c'était comme captifs ou comme alliés. Tudun, s'agenouillant devant Charlemagne, lui prêta serment de fidélité suivant le cérémonial des Franks, et exprima le vœu de recevoir bientôt le baptême. Charles, en souverain puissant et magnifique, ne s'adjugea pas le trésor des Huns comme un butin. Après en avoir prélevé ce que les savans de sa cour appelaient sans doute « les dépouilles opimes, » pour en faire don aux autres souverains et aux églises, il distribua le reste avec une prodigalité toute royale à ses fidèles, clercs et laïques, sujets et vassaux.

Ses libéralités commencèrent par le pape. L'abbé Angilbert, qu'on désignait sous le nom d'Homère dans l'académie caroline, et qui, après avoir épousé Berthe, une des filles du roi, l'avait quittée de son consentement pour se faire moine à l'abbaye de Saint-Riquier, fut chargé d'accompagner à Rome le trésor enlevé par Héric, et de le déposer sur le tombeau des saints apôtres. Parmi les rois d'Europe qui prirent part à ces riches gratifications figurait le roi de Mercie, Offa, à qui Charlemagne adressa une lettre contenant ces mots : « Nous avons envoyé aux grandes cités et aux métropoles une part du trésor des choses humaines que Jésus-Christ nous a accordées malgré nos démérites. A vous que nous aimons, nous avons voulu offrir un baudrier, un glaive hunnique et deux manteaux de soie. » On peut supposer que dans le nombre des églises honorées de la munificence du roi, celles-là eurent le premier rang qui, pillées jadis par Attila, pouvaient revendiquer de pareils cadeaux comme une restitution légitime. La cathédrale de Mayence reçut, à ce titre apparemment, des objets du plus grand prix, qu'on montrait encore, au XVIe siècle, dans son trésor épiscopal. « C'était, nous dit un écrivain, qui les vit alors et les admira, une croix d'or massif, nommée *Benna,* pesant douze cents marcs, et sur laquelle était inscrit un vers

latin qui en indiquait le poids. C'étaient aussi deux calices de l'or le plus fin, dont le plus petit pesait dix-huit marcs, dont le plus grand, épais d'un doigt, avait deux anses qui remplissaient les mains de celui qui le soulevait, et avait la forme d'un mortier. L'un et l'autre étaient tout parsemés de pierreries. »

La guerre avait eu son triomphe, la foi attendait le sien. Lorsqu'on jugea Tudun et ses compagnons suffisamment instruits des vérités chrétiennes pour être admis au sacrement du baptême, on procéda à cette solennité avec un grand éclat, devant un immense concours de peuple. L'usage était, à la cour de Charlemagne, que les catéchumènes convertis par ses soins, avant d'approcher du baptistère, se dépouillassent entièrement de leurs habits pour se revêtir de robes ou longues chemises blanches, du lin le plus fin, qu'on leur abandonnait ensuite en commémoration de leur baptême. Ce cadeau était fort recherché des sauvages païens du nord, témoin ce vieux soldat saxon, qui se vantait de s'être fait baptiser vingt fois pour se composer une garde-robe de chemises de lin, s'il faut en croire le moine de Saint-Gall, dont les anecdotes ne sont pas toujours bien dignes de foi. Sous ce costume, étrange pour un successeur d'Attila, Tudun, à genoux près de la piscine, fut lavé de l'eau baptismale, que chaque noble avar reçut à son tour. L'église d'Aix déploya pour cette grande occasion ses plus riches ornemens et le luxe de ses processions d'évêques et d'abbés, étincelans d'or et de pierreries, qui faisaient dire à un ambassadeur du khalife Aroun : « J'avais vu jusqu'à présent des hommes de terre, aujourd'hui je vois des hommes d'or. » Les vers et la prose ne manquaient jamais aux fêtes de Charlemagne, à qui c'était faire sa cour que d'aimer les lettres; ils vinrent en abondance dans celle-ci, et les lettrés absens tinrent eux-mêmes à honneur d'y être représentés. Alcuin, dont le nom académique était Albinus, comme celui d'Angilbert était Homère et celui de Charlemagne lui-même David, félicitait le roi, dans une lettre artistement travaillée, « d'avoir courbé sous son sceptre victorieux cette race des Huns, si formidable par son antique barbarie, d'avoir attaché ces fronts superbes au joug de la foi, et fait briller la lumière à des yeux qui semblaient éternellement voués aux ténèbres. »

Théodulf, évêque d'Orléans, envoya aussi son tribut dans une pièce de vers que nous avons encore, pièce composée évidemment pour les savans membres de l'académie caroline, qu'il désigne toujours par leurs sobriquets littéraires, et dont il s'occupe beaucoup plus que des Huns et de leur conversion. L'Italien Théodulf, que Charlemagne retenait près de lui à force d'argent et d'honneurs, dont il avait fait un de ses *missi dominici*, puis un évêque d'Orléans, était alors le poète à la mode, le Fortunat d'une cour où la politesse essayait de renaître par la culture des lettres, et où l'on enviait aux

poètes italiens leur manière leste et dégagée, leur talent d'exagérer les petites choses, leurs antithèses, leur recherche parfois gracieuse d'idées et de mots. Tout ce bagage d'une littérature traditionnelle, ces procédés de métier restés en Italie, oubliés ailleurs, frappaient d'admiration des esprits habitués aux formes un peu lourdes qu'apportaient avec leur science les philosophes théologiens de l'île de Bretagne. On se passa donc de main en main, on lut avec une avide curiosité les nouveaux vers de Théodulf, dont le succès apparemment fut d'autant plus général que chacun y trouva pour soi un souvenir aimable ou une flatterie. D'abord c'était le roi « sage comme Salomon, fort comme David, beau comme Joseph; » puis la belle Luitgarde, que Charles venait de mettre dans son lit aussitôt après la mort de Fastrade, puis les princesses filles du roi pour le portrait desquelles le poète-évêque avait épuisé toutes ses réminiscences mythologiques et toute la nomenclature des pierreries et des fleurs. Les fils du roi n'y étaient point oubliés, non plus que leurs fidèles et les lettrés de l'académie, Riculfe-Damœtas, Ricbode-Macarius, Thyrsis le camérier et Ménalcas le grand-maître de la table du roi. Avec tout cela, il restait peu de place pour le sujet de la fête, quoique la pièce fût passablement longue. Par une fiction assez heureuse, l'auteur introduisait, à la suite des Avars, les Arabes d'Espagne, qu'il montrait dans le lointain désireux aussi du baptême et du joug des Franks, et, ce qu'on ne dédaignait pas à la cour de Charlemagne, venant verser les trésors de Cordoue dans les coffres d'Aix-la-Chapelle. « Grand roi, disait-il, reçois d'un cœur joyeux ces trésors de toute sorte que Dieu t'envoie des terres pannoniennes; rends-en grâces au Tout-Puissant, et que ta main comme toujours soit généreuse pour ses temples. Voici venir toutes prêtes à servir le Christ des nations que ton bras puissant pousse vers lui : c'est le Hun aux longs cheveux nattés et pendans par derrière; le voici aussi humble dans la foi qu'il était orgueilleux dans l'impiété. Que l'Arabe se joigne à lui! Ces deux peuples sont également chevelus; que l'un marche au baptême avec sa chevelure tressée, l'autre avec sa crinière en désordre! Riche Cordoue, envoie bien vite vers ce roi, à qui doivent se faire tous les sacrifices glorieux, les richesses accumulées depuis des siècles dans ton trésor! De même que les Avars accourent, accourez, Arabes et Numides; fléchissez à ses pieds vos genoux et vos cœurs. Ceux que vous voyez là ne furent pas moins que vous fiers et cruels, mais celui qui les a domptés saura bien vous dompter aussi! »

Ces fêtes se célébrèrent au milieu du désordre d'une ville en construction, car la grande cité d'Aquisgranum, la seconde Rome, comme disaient les poètes du temps, sortait alors de terre sous les yeux et par l'active impulsion de Charlemagne. Attiré dans ce site enchanteur par l'abondance des sources thermales qui y formaient

comme une rivière bouillante, il y avait fait bâtir un palais, sa résidence favorite, et, à proximité de ce palais, venaient se fonder l'un après l'autre les établissemens ordinaires d'une métropole. C'était là son plaisir dans les rares momens de repos que lui laissait la guerre. Un contemporain nous le représente inspectant les travaux et encourageant par ses paroles une armée de tailleurs de pierre, de charpentiers et de maçons, ou bien se postant au haut de la citadelle déjà terminée comme au haut d'un observatoire, indiquant, le plan en main, la direction des rues et la place du forum, de l'amphithéâtre ou de la basilique. Déjà s'élevait sur les colonnes de marbre amenées de Ravenne la coupole d'or de la chapelle où devaient reposer ses cendres, et des fontainiers répandus de tous côtés captaient les sources pour les amener dans de profondes piscines, où l'on descendait par des degrés de marbre blanc. Ces créations du génie civilisateur durent intéresser médiocrement Tudun et ses sauvages compagnons; mais la cour franke avait d'autres divertissemens plus conformes à leur intelligence et à leur goût. La chasse était une des vives passions de Charlemagne, et aux yeux des Franks le plus noble plaisir qu'on pût offrir à des hôtes qu'on voulait dignement traiter. Charles y entraînait ceux-là mêmes qui ne s'en montraient pas très soucieux, témoin ces ambassadeurs d'Aroun-al-Rachid, qui éprouvèrent une si grande frayeur à l'aspect des uroks, qu'ils n'avaient jamais vus. On peut donc affirmer, quoique l'histoire ait omis ce détail, qu'il y conduisit les Avars, ardens chasseurs eux-mêmes, et chez qui la chasse était une institution politique. Dans cette hypothèse, qui n'a rien que de très acceptable, nous emprunterons quelques détails aux écrivains contemporains, pour donner un aspect vrai de cette cour d'Aix-la-Chapelle, à laquelle se trouve mêlé assez bizarrement un kha-kan des Huns vaincu et baptisé.

Charlemagne préparait comme une expédition militaire ses chasses dans les vastes forêts qui des coteaux d'Aix se prolongeaient, d'une part à la grande forêt des Ardennes, de l'autre aux rideaux boisés des bords du Rhin. Il y avait un plan tracé d'avance, des marches prévues, des embuscades dressées; chacun avait son poste et son rôle, et tout le monde y assistait soit comme acteur, soit comme spectateur. Les jeunes fils du roi, la reine elle-même et les princesses n'étaient pas les derniers à accourir, dès l'aube du jour, quand la trompe avait retenti, afin de participer de loin ou de près aux périlleux amusemens du maître. « Dès que l'aurore d'un jour de chasse commence à se montrer, nous dit un témoin de ces fêtes, les jeunes princes, sautant hors du lit, revêtent précipitamment leurs armures; la reine et ses belles-filles procèdent, mais plus lentement, à leur toilette, et les leudes se rassemblent dans les cours du palais, tandis que les cors résonnent, que les écuyers contiennent les chevaux

impatiens, et que les meutes répondent par des aboiemens au claquement des fouets. Le roi entend d'abord la messe, puis il s'élance sur son vigoureux coursier tout harnaché d'or, et donne le signal du départ; la troupe joyeuse, qu'il dépasse de toute la tête, se précipite après lui. Les jeunes chasseurs sont armés d'un épieu à pointe de fer; quelques-uns portent un filet carré. Une rangée de leudes richement vêtus sert de cortége au roi. La belle épouse de Charles, la reine Liutgarde, se montre ensuite en tête de la royale famille. Un ruban de pourpre qui entoure ses tempes se relie à ses cheveux, que couronne un diadème de pierreries; sa robe est de pourpre deux fois teinte, et une chlamyde retenue au cou par une agrafe d'or flotte gracieusement sur son épaule. Un collier des pierres les plus brillantes et les plus variées descend sur son sein; elle monte un cheval superbe; des leudes et des écuyers l'environnent.

« La royale lignée la suit à distance, chacun avec son cortége particulier. C'est d'abord Charles, le fils aîné du roi, qui porte le nom et les traits de son père, et fait bondir sous lui un cheval indompté; puis Pépin, le vainqueur des Avars, en qui revit la gloire ainsi que le nom de son aïeul. Il porte au front le diadème des rois. Une foule de leudes, noble sénat des Franks, se presse autour des jeunes princes; mais Louis d'Aquitaine est absent...

« Arrive ensuite le bataillon des jeunes filles, qui déploie aux yeux ses lignes étincelantes. Rotrude s'avance la première sur un cheval frémissant qu'elle guide avec adresse; ses cheveux, d'un blond pâle, sont entrelacés d'une bandelette couleur d'améthyste que relèvent des escarboucles et des saphirs; une couronne de perles décore son front, et son manteau est retenu par une large agrafe. Des suivantes en grand nombre et richement parées composent son cortége. Berthe vient ensuite : celle-ci a le port, les traits, la voix de son père; elle a aussi son courage, car elle est son image vivante. Ses cheveux sont tressés de fils d'or; elle porte au front une couronne d'or et au cou une fourrure d'hermine; sa robe est toute parsemée de pierreries, et son manteau, cousu de lames d'or, projette au loin l'éclat des chrysolithes. Gisèle paraît la troisième : vierge pudique, elle a quitté la solitude des cloîtres pour suivre ici, dans l'agitation du monde, les traces du père qu'elle aime. La robe modeste de l'abbesse est tissue de fils de mauve et d'or; on dirait que son visage et sa chevelure répandent une douce auréole, et, sous les regards de tant d'hommes, la blancheur de son cou se colore d'une légère rougeur. Sa main est d'argent, son front d'or, et la sérénité du jour est dans son regard. Une troupe d'hommes d'armes l'entoure d'un côté, une troupe de jeunes filles de l'autre, et leurs coursiers écumans s'agitent autour du sien. Rhodhaïde précède l'escadron de ses suivantes; sa poitrine, son cou, ses cheveux, brillent de l'éclat des plus

beaux joyaux; son manteau est de soie, sa couronne de perles; une aiguille d'or à tête de perle attache sa chlamyde, et une peau de cerf forme la housse de son cheval. Après elle vient une fille de Fastrade, Théodrade, enfant au visage rosé, au front blanc, aux cheveux plus jaunes que l'or; son manteau couleur d'hyacinthe est garni de fourrure de taupe, et ses pieds sont chaussés de cothurnes. Montée sur un cheval blanc, elle le pique sans cesse pour arriver en hâte à la forêt, et sa jeune sœur Hildrude a peine à la suivre. C'est celle-ci qui clot le cortége des princesses : ainsi l'a voulu le sort de la naissance... »

Tudun quitta Aix-la-Chapelle assez mécontent, malgré les caresses et les fêtes, et bien refroidi dans sa ferveur chrétienne. Il avait espéré que le vainqueur lui laisserait la possession de son royaume pour prix de sa docilité et en vertu de son baptême, mais il s'était trompé dans ses calculs : Charlemagne avait besoin de s'assurer des positions militaires en Hunnie, soit contre une révolte des Avars eux-mêmes, soit contre l'empire grec, dont la mauvaise humeur devenait menaçante, et qui pouvait un jour ou l'autre tenter contre lui, sur les bords du Danube, au moyen des Huns, ce qu'il tentait naguère sur ceux du Pô au moyen des Lombards. Ce double motif lui fit réserver les Pannonies, qu'il incorpora au territoire frank comme une annexe de la Bavière. Il en fit autant de la rive gauche du Danube jusqu'au Vaag. Le reste fut conservé comme royaume de Hunnie, feudataire de l'empire frank, et le kha-kan Tudun en obtint l'investiture des mains de Charlemagne. Par suite de ce partage, les provinces pannoniennes reçurent des gouverneurs royaux, qualifiés de comtes ou de préfets, et l'empire frank toucha l'empire grec à la Save. C'est cette portion des contrées danubiennes que les écrivains byzantins appellent *Franco-Chorion*, le canton des Franks. Pour s'assurer d'ailleurs l'obéissance des populations hunniques, slaves et pannoniennes, qui occupaient le canton, et prévenir entre les empereurs de Constantinople et les kha-kans des menées secrètes qui eussent entretenu l'agitation parmi elles, il fit descendre le long du Danube des colonies germaines levées en Bavière, ou slaves tirées de la Carinthie, et leur assigna des cantonnemens sur divers points. Il s'en établit successivement un grand nombre, et ainsi se créa autour de Vienne et du mont Comagène un noyau de population teutonique.

Cette mesure mit le comble au mécontentement des Huns. Dans leur colère, ils rompirent le serment de vasselage qu'ils avaient prêté à Charlemagne, et ceux qui s'étaient faits chrétiens abjurèrent leur nouvelle foi. Tudun lui-même et ses compagnons, qui avaient figuré sous la robe de lin au baptistère d'Aix-la-Chapelle, ayant abjuré publiquement le christianisme, la nation reprit ses anciens dieux et

courut aux armes. Une troupe nombreuse se jette d'abord sur la Bavière, dont la frontière était faiblement gardée; les avant-postes sont surpris, et le comte Gérold, accouru sur les lieux avec une poignée d'hommes, est enveloppé et tué. Gérold, comte et gouverneur de cette province au nom du roi, n'était pas moins éminent par sa piété et sa bravoure que par son rang, car il était frère de la reine Hildegarde, celle de toutes ses épouses que Charlemagne avait le plus aimée. Tombé sous la main de ces Huns plus que païens, puisqu'ils étaient apostats, Gérold fut considéré comme un martyr, et son corps, enlevé du champ de bataille par des soldats saxons, fut conduit à l'abbaye de Richenaw, dont il était un des fondateurs. On l'y enterra en grande pompe, et la pierre tumulaire qui le recouvrit reçut l'inscription suivante composée en vers latins : « Mort en Pannonie pour la vraie paix de l'église, il tomba sous le tranchant de l'épée cruelle, aux calendes de septembre. Gérold a rendu son âme au ciel; le fidèle Saxon a recueilli ses membres et les a apportés ici, où ils ont été enfermés avec tous les honneurs qu'ils méritaient. »

Ce fut un événement deux fois douloureux pour Charlemagne, et parce qu'il aimait tendrement Gérold, et parce qu'un premier échec, enhardissant à la fois les Huns et les Grecs, pouvait ébranler sa puissance en Hunnie. Il en reçut la nouvelle au camp de Paderborn en 799, peu de temps après la visite que lui fit l'infortuné pape Léon III, qu'une faction romaine avait emprisonné dans un monastère après avoir tenté de lui crever les yeux, et qui, échappé à ses bourreaux, s'était enfui auprès du roi des Franks. Charles ordonna de rassembler des troupes en Bavière, et lui-même se rendit à Ratisbonne pour surveiller de là les opérations de la guerre. Elle fut terrible et se prolongea à travers des phases diverses jusqu'en l'année 803; mais les contemporains ne nous la font connaître que par cette mention, assez significative d'ailleurs dans son laconisme : « Tudun et les Avars portèrent la peine de leur perfidie. » En 803, Tudun avait disparu, et le kha-kan Zodan, son successeur, venait mettre aux pieds du souverain des Franks lui, ses sujets et son pays. La conquête maintenant était définitive; Charlemagne s'empressa d'en organiser l'administration. Nous lisons dans les vieux actes qu'il institua cinq comtes de la frontière pannonienne, Gontram, Werenhar ou Bérenger, Albric, Gotefrid et un autre Gérold, et qu'il plaça la Hunnie sous la juridiction ecclésiastique de l'évêque de Salzbourg. Un capitulaire de l'année 804, relatif au commerce d'exportation, applique à la Hunnie certaines mesures prises pour la partie nord-est de l'empire. Il est probable que Zodan, pour se rendre acceptable aux Franks, avait suivi le même procédé que Tudun et s'était fait chrétien; au moins ses successeurs le furent. Le kha-kan qui régna en 805 portait le nom chrétien de Théodore, et fut remplacé par un cer-

tain kha-kan Abraham, baptisé au lieu appelé Fiskaha, dans le diocèse de Passau, non loin de la ville de Vienne.

Le christianisme paraissait le lien le plus solide pour rattacher les Avars à l'empire des Franks. Tout le monde travailla donc à leur conversion, les laïques aussi bien que les clercs, les fonctionnaires militaires ou civils aussi bien que les évêques. Le meilleur préfet fut celui qui convertissait le plus. Les hagiographes mentionnent avec grand éloge un certain Ing ou Ingo, comte de la Pannonie inférieure, qui s'était rendu cher au peuple, disent-ils, et se faisait obéir à tel point, qu'un commandement verbal émané de lui ou un morceau de papier non écrit, mais muni de son sceau, suffisait pour qu'on accomplît sans hésitation les ordres les plus graves. Voici de quelle façon il procéda en matière religieuse au début de son gouvernement. Toutes les fois qu'il invitait ses administrés à dîner chez lui, il faisait asseoir à sa propre table les gens de bas étage et les serfs qui étaient chrétiens, laissant dehors, devant la porte, les maîtres et les notables habitans qui ne l'étaient pas. A ceux-ci il faisait distribuer, comme à des mendians, le pain, la viande et un peu de vin dans des vases communs, tandis que les serfs faisaient grande chère et buvaient à sa santé dans des coupes d'or. « Qu'est-ce cela, comte Ingo? crièrent un jour du dehors quelques chefs avars mécontens; pourquoi nous traitez-vous ainsi? — Je vous traite ainsi, répondit le comte, parce que, impurs comme vous l'êtes, vous ne méritez pas de communiquer avec des hommes qui se sont régénérés dans la fontaine sacrée du baptême : votre place est celle des chiens à la porte de la maison. » Le vieux récit ajoute que les nobles huns, éclairés par ces paroles, n'eurent rien de plus à cœur que de se faire instruire et baptiser.

Telle fut cette guerre de Hunnie, qui prolongea le territoire frank jusqu'à la Save et le domaine suprême des Franks jusqu'à la Mer-Noire. La France en retira un accroissement considérable de gloire, et Charlemagne l'objet favori de son ambition, car, les anciennes provinces de Pannonie et de Dacie étant ainsi rendues au christianisme et aux lois des peuples latins, l'empire d'Occident se trouva reconstitué de fait plus complet, plus grand qu'on ne l'avait vu depuis Théodose. Le pape consacra cette renaissance du vieux monde romain en plaçant sur la tête de Charlemagne la couronne des augustes, à Rome, le jour de Noël de l'année 800. Un second résultat fut d'effrayer assez l'empire grec pour qu'Irène, qui avait refusé autrefois la main de la jeune Rotrude pour son fils, offrît la sienne à Charlemagne. Si tel fut au dehors l'effet de cette guerre, il augmenta au dedans l'autorité de Charlemagne sur ses peuples, et enseigna aux Saxons à se résigner. On s'accorda à la regarder comme la plus difficile de toutes celles que Charlemagne avait entreprises, celle de Saxonie exceptée.

Ces païens aux cheveux tressés, contempteurs de Dieu et des saints, ce peuple d'Attila avec son ring royal inépuisable en trésors, eurent longtemps le privilége de défrayer les conversations du peuple et des soldats. Ceux qui en revenaient ne se faisaient pas faute de récits incroyables sur ce sauvage et lointain pays, sur ces remparts de haies qu'il fallait franchir à chaque pas, sur les mœurs étranges et la férocité des habitans. On exagérait à qui mieux mieux les dangers de l'attaque et l'opiniâtreté de la défense, et il devint de mode de placer les Huns à côté des Saxons et au-dessus de tous les autres barbares que les Franks avaient combattus. Le moine de Saint-Gall, sur la foi de son père nourricier, le soldat Adalbert, qui avait servi en Hunnie à la suite du comte Gérold, introduit dans ses récits l'anecdote d'un brave des bords de la Dordogne donnant son avis sur la valeur des différentes nations qui ont eu affaire à lui. Ce brave, qui est un type achevé du Gascon moderne, et dont les faits d'armes, à l'en croire, sont toujours prodigieux, racontait que dans les guerres de Hunnie il fauchait les Avars comme foin avec sa grande épée. « Il paraît, lui dit malignement son interlocuteur, que les Vendes vous ont donné plus de soucis. — Les Vendes, ces mauvaises grenouilles! répliqua l'enfant de l'Aquitaine, je les enfilais par cinq, six et quelquefois huit dans le bois de ma lance, et je les emportais sur mon épaule malgré leurs cris. » Cette burlesque fanfaronnade fait voir du moins quelle différence mettait l'opinion commune entre la bravoure des Avars et celle des Slaves.

Un écrivain plus grave, Eginhard, l'ami, le secrétaire, l'historien de Charlemagne, résume dans les termes suivans les conséquences de la guerre de Hunnie. « Elle fut conduite, dit-il, avec la plus grande habileté et la plus grande vigueur, et dura pourtant huit années. La Pannonie, aujourd'hui vide d'habitans, et la demeure royale rasée à ce point qu'il n'en reste plus vestige, témoignent du nombre des combats livrés et de la quantité de sang qu'on y versa. La noblesse des Huns y tomba tout entière, leur gloire y périt, leurs trésors accumulés pendant une longue suite de siècles y furent pris et dispersés. On n'aurait pas à citer une seule expédition où les Franks se soient plus enrichis, car on pourrait dire qu'auparavant ils étaient pauvres; mais ils trouvèrent dans le palais des kha-kans tant d'argent et d'or, ils recueillirent sur les champs de bataille tant de riches dépouilles, que l'on peut conclure à bon droit ceci, que les Franks très justement ont reconquis sur les Huns ce que ceux-ci très injustement avaient ravi au reste du monde. »

AMÉDÉE THIERRY.

LE PÔLE AUSTRAL ET LES EXPÉDITIONS ANTARCTIQUES

Lorsqu'on jette les yeux sur un globe terrestre, on est frappé par la grandeur du vide qui remplit la zone antarctique ou australe, ainsi que tous ses alentours. Buffon avait remarqué, dès longtemps, que les grands continens de l'Afrique et de l'Amérique méridionale se terminent en pointe vers le sud, et laissent ainsi aux mers une place de plus en plus étendue. L'Amérique ne dépasse point le cinquante-deuxième cercle de latitude, ni l'Afrique le trente-troisième. Le continent de l'Australie diffère complétement des deux précédens par l'ensemble de sa configuration, mais ne s'étend pas à de très grandes distances de l'équateur. Aux latitudes inférieures à celles de la Nouvelle-Zélande et dans l'immensité des mers australes, qui servent en quelque sorte de confluent au grand Océan-Pacifique, à l'Océan-Indien et à l'Océan-Atlantique, on ne trouve plus que des points isolés, de rares îles, quelques côtes peu connues, quelques petits archipels, qui se dessinent sur nos cartes comme des constellations dans le ciel. Ainsi, considérée dans son ensemble, cette portion de notre planète est essentiellement océanique, et si les saillies des continens dominent presque tout l'hémisphère boréal, l'hémisphère austral est au contraire, dans sa partie la plus étendue, recouvert par l'immense et monotone plaine des eaux.

Nulle région de la terre n'est demeurée aussi inconnue que la zone antarctique proprement dite, comprise à l'intérieur du cercle polaire

austral. Aucune des raisons, pour un temps si puissantes, aucuns des entraînemens qui, à différentes reprises, poussèrent les navigateurs vers les côtes du nord, n'ont jamais dirigé, sur ce point, leurs tentatives et leurs recherches (1). Pourtant après la grande découverte de Magellan les nations commerçantes commencèrent à se préoccuper de ces parties de la terre, qui jusque-là n'avaient jamais attiré l'attention publique, et avaient seulement exercé les spéculations de quelques géographes; mais les régions qui à de courts intervalles avaient été successivement ouvertes aux entreprises des peuples de l'ancien continent étaient si nouvelles et si immenses, que l'activité même la plus aventureuse eut pour longtemps de quoi s'y satisfaire, et il se passa de longues années avant qu'on résolût d'aller explorer les parages mystérieux du sud, si entièrement inconnus, pour y reconnaître le grand continent austral, que les géographes d'alors, guidés par des inductions vagues et théoriques sur l'équilibre de la planète, s'accordaient généralement à y placer.

La croyance à ce continent semble avoir été assez accréditée parmi les navigateurs. En 1772, un lieutenant de la marine française, M. de Kerguelen, avait aperçu l'île qui porte encore aujourd'hui son nom; les vents et les tempêtes l'avaient empêché d'y aborder, mais il se crut autorisé à son retour à annoncer qu'il avait entrevu les côtes d'une grande terre qui devait recouvrir la zone australe. Il était si enthousiasmé de sa découverte, qu'il retourna au même point dès l'année suivante; mais il ne fut pas plus heureux cette fois : il nomma seulement le Cap-Français et fut obligé de revenir. En 1774 cependant, un autre officier français, M. de Resnevet, réussit à toucher terre et prit possession au nom du roi de France. C'est vers la même époque que le fameux capitaine Cook explora les mers du sud et réussit à pénétrer aux plus hautes latitudes qu'on eût jamais atteintes dans l'hémisphère austral; il parcourut cent quatre-vingts lieues entre le 50e et le 60e degré de latitude, et s'engagea jusqu'à la latitude de 71° 15′ sous 109 degrés de longitude ouest. Dans le cours de ses explorations, il rechercha vainement des terres que prétendait avoir aperçues Bouvet dans le voyage de découvertes qu'il avait fait pour la compagnie française des Indes. Cook supposa, sans doute avec raison, que Bouvet avait été trompé de loin par quelque immense montagne de glace. Il eut aussi la curiosité d'aller vérifier l'existence du prétendu continent de M. de Kerguelen : il fit un examen détaillé des côtes orientales depuis le Cap-Français jusqu'au cap George, et le capitaine Furneaux, qui faisait partie de

(1) Voyez, sur *le Pôle nord et les Découvertes arctiques*, la livraison du 15 septembre 1855.

la même expédition, coupa plus tard le méridien à soixante-dix milles géographiques au-dessous du cap George, et établit que la terre découverte par Kerguelen n'était qu'une île.

L'horreur des solitudes australes, jusque-là si inconnues, la rigueur excessive du climat, les montagnes de glace aux formes et aux dimensions colossales, les hautes et longues falaises recouvertes d'un épais manteau de neige, la mer semée de débris qui s'agitent et se heurtent sans repos, frappèrent fortement la vive imagination de Cook. Le grand navigateur décrivit parfaitement, dans la relation de son voyage, la formation des glaces et leurs puissantes actions; il distingua nettement les montagnes formées par les ruines des glaciers des plaines de glaces superficielles que Dumont d'Urville désignait plus tard sous le nom de *banquises;* il pressentit l'existence des terres qui, après lui, furent découvertes en différens points de la vaste zone antarctique. «Je crois fermement, dit-il dans son *Journal* de voyage, qu'il y a près du pôle une étendue de terres où se forment la plupart des glaces répandues dans ce vaste océan méridional; je crois que les glaces ne se prolongeraient pas si loin vers la mer de l'Inde et l'Océan-Atlantique, s'il n'y avait point au sud une terre, je veux dire une terre d'une étendue considérable. J'avoue cependant que la plus grande partie de ce continent austral (en supposant qu'il y en a un) doit être en dedans du cercle polaire, où la mer est si remplie de glaces, qu'elle est inabordable. Le danger qu'on court à reconnaître une côte dans ces mers inconnues et glacées est si grand, que j'ose dire que personne ne se hasardera à aller plus loin que moi, et que les terres qui peuvent être au sud ne seront jamais reconnues; il faut affronter les brumes épaisses, les ondées de neige, le froid aigu, et tout ce qui peut rendre la navigation dangereuse; l'aspect des côtes est plus horrible qu'on ne peut l'imaginer. Ce pays est condamné par la nature à rester enseveli dans des neiges et des glaces éternelles. »

Ailleurs, il écrit encore : « J'avais cependant grande envie d'approcher davantage du pôle; mais il aurait été imprudent de faire perdre au public toutes les découvertes de cette expédition, en découvrant et reconnaissant une côte dont les relèvemens ne seraient d'aucune utilité ni à la navigation, ni à la géographie, ni à aucune autre science. Je crois qu'après cette relation, on ne parlera plus du continent austral. »

Aujourd'hui, même après les découvertes des dernières expéditions française, anglaise et américaine, on ne se sent guère disposé à adoucir la sévérité de ce jugement. L'on a reconnu « les terres qui peuvent être au sud, et qui ne devaient jamais être reconnues, » il s'est trouvé des marins assez hardis pour dépasser la trace de celui

qui « osait dire que personne ne se hasarderait à aller plus loin que lui; » mais en lisant leurs récits, on éprouve encore ce sentiment de répulsion et d'horreur qui inspirait à Cook ces lignes, où il faut moins voir de l'orgueil que le désir de préserver les navigateurs de dangers aussi inutiles qu'affreux. Sa relation n'était pas faite pour échauffer le zèle des explorateurs; on oublia cette région condamnée à laquelle il appliquait les paroles de Pline l'Ancien : *Pars mundi a naturâ damnata et densâ mersa caligine.* Aussi, jusqu'à ces dernières années, la plupart des découvertes faites dans la zone australe furent-elles en quelque sorte accidentelles, et dues presque toujours à des pêcheurs de baleine égarés dans ces latitudes éloignées.

C'est ainsi que le groupe des îles Auckland, situées au sud de la terre de Van-Diémen, un peu au-delà du cinquantième cercle de latitude, fut découvert en 1806 par un baleinier nommé Abraham Bristol. Cet archipel présente d'assez bons ports, et dans ces dernières années le gouvernement anglais songea un instant à en faire un lieu de transportation après la grande agitation de l'*anti-convict movement*, résistance légitime contre l'introduction de nouveaux condamnés dans les colonies, devenues si prospères, de l'Australie; mais le climat des îles Auckland fut jugé trop rigoureux, et l'on ne voulut point courir le risque de convertir l'exil en une condamnation à mort.

En 1810, l'île Campbell, située un peu au sud de l'archipel des Auckland, fut découverte par Frédérick Hazlebourg; en 1821, le Russe Bellinghausen s'avança jusqu'à une latitude presque aussi élevée que celle où était parvenu Cook, jusqu'à 70 degrés; il vit et nomma deux petites îles Alexandre Ier et Pierre Ier, qui sans doute se rattachent à ce vaste groupe d'îles et de terres qui portent les noms de terre de Graham, de terre de la Trinité, de terre Louis-Philippe, etc., et furent depuis explorées par James Ross et par Dumont d'Urville, au sud de la Terre-de-Feu, entre le 60e et le 70e cercle de latitude. Deux pêcheurs de phoque, Palmer et Powell, découvrirent, le premier la terre de Palmer, le second celle de Powell, qui porte plus souvent le nom d'Orkney du sud.

Ce fut encore un capitaine marchand, James Weddell, qui le premier dépassa la latitude extrême que Cook avait atteinte; son voyage, exécuté en 1823, fit à cette époque un grand bruit. Il visita les îles Orkneys du sud, les Nouvelles-Shetlands, la terre de Sandwich, autrefois reconnue par Cook, et s'engagea résolument vers le sud à travers les glaces. A sa grande joie et à sa grande surprise, il les vit graduellement disparaître; le temps, d'abord très rude, devint assez doux, et Weddell se trouva sur une mer entièrement libre, où, selon son expression, il ne pouvait apercevoir jusqu'à l'horizon aucune particule de glace; il arriva ainsi sous la longitude de 34° 17′ jus-

qu'à la latitude de 74° 15′, et ne revint sur ses pas que parce que la saison était trop avancée; il déclara à son retour qu'il lui paraissait beaucoup plus aisé d'aborder le pôle sud que le pôle nord, sur lequel les célèbres expéditions de Parry et de Franklin attiraient à cette époque l'attention de l'Europe entière. Son récit exerça une sorte de réaction contre les idées du capitaine Cook; mais elle ne fut que momentanée : il a été bien prouvé depuis que les glaces antarctiques sont loin d'avoir, dans leurs mouvemens et leurs migrations, la régularité de celles du nord, et les navigateurs qui ont voulu suivre la trace de Weddell ne l'ont jamais trouvée aussi dégagée. Les glaces australes ne circulent pas en effet dans des passages tout formés, pareils à ceux du grand labyrinthe arctique ou aux ouvertures que le *gulfstream* laisse libres entre le Groënland, l'Islande et la Laponie; les glaces qui s'accumulent autour des terres antarctiques, une fois détachées, peuvent remonter vers les régions tempérées, librement et dans tous les sens, au gré de courans variables et nombreux, qui se dirigent vers le nord, le nord-est ou le nord-ouest. Ainsi d'une année à l'autre les glaces qui voyagent vers l'équateur peuvent s'accumuler en plus grande quantité en des régions assez différentes, et par un hasard il peut s'ouvrir entre elles un de ces chemins éphémères comme celui que Weddell avait suivi.

C'est aussi parce que les glaces antarctiques ne sont pas emprisonnées dans des détroits sinueux, et se meuvent avec une plus grande liberté que celles du nord, qu'on les rencontre voyageant à de beaucoup plus grandes distances dans les mers de la zone tempérée. Il n'y a rien d'extraordinaire à trouver de puissantes montagnes de glaces sous le 47e et le 46e degré de latitude, et au mois d'avril, en 1838, on en a aperçu une à la latitude de 35 degrés; plusieurs navigateurs, entre autres le capitaine Basil Hall, ont eu accidentellement à lutter contre les glaces en tournant le cap Horn. Souvent on a pris de grands blocs errans pour de véritables îles : c'est ainsi que les deux îles Dénia et Marseveen, marquées sur d'anciennes cartes, n'existent réellement pas; on peut en dire autant de l'Islande du sud, et Weddell lui-même s'assura qu'une pareille erreur avait fait placer près des îles Falkland les îles Aurores, aperçues en 1796 par l'*Astravida*, vaisseau de guerre espagnol.

En janvier 1831, Biscoë sur le brick *Tula* découvrit la terre d'Enderby, au sud de l'Océan-Indien, sous le méridien de 50 degrés, entre le 60e et le 70e cercle de latitude; il reconnut aussi l'île Adélaïde, placée en avant de la terre de Graham, et deux ans après, la terre de Kemp, qui semble être le prolongement de celle d'Enderby. Enfin en 1839, Balleny découvrit cinq îles qui portent aujourd'hui son nom, et qui sont comme les sentinelles avancées des

terres qui furent depuis reconnues par Ross, Dumont d'Urville et Wilkes; il suivit, comme ces deux derniers, sur une très grande distance l'énorme falaise des glaces, aperçut les hauteurs neigeuses auxquelles Dumont d'Urville donna le nom de côte Clarie, mais il ne les prit que pour de gigantesques montagnes de glaces; il crut plusieurs fois apercevoir la terre, et vit entre autres la côte Sabrina, située sous le 120e degré méridien. Il importe de tenir un compte exact des remarquables découvertes de Biscoë et de Balleny, qui n'ont malheureusement publié aucune relation de leur voyage, pour faire une juste part à tous les explorateurs dans la découverte du prétendu continent austral, dans le cas où elle se vérifierait jamais complétement. Je me hâte d'arriver aux trois expéditions, française, anglaise et américaine, qui explorèrent en même temps la zone australe sous le commandement de Dumont d'Urville, de sir James C. Ross, le neveu du vétéran des mers arctiques, et du capitaine Wilkes.

Ce ne fut pas un commun accord qui rassembla ces navigateurs à la même époque dans les parages antarctiques, et ils semblent n'avoir pas compris les avantages qui auraient sans doute pu résulter d'une action combinée. Quand Ross, arrivé à Hobart-Town, apprit, au moment de partir pour le sud, les premières découvertes de Dumont d'Urville et celles de Wilkes, il ne put s'empêcher de manifester un peu de dépit et se plaignit d'avoir été prévenu. Pourtant si un champ doit être libre, c'est sans doute la mer et une mer inconnue, où on ne se risque qu'en affrontant de cruelles souffrances et la plus affreuse de toutes les morts. C'est d'ailleurs parce qu'il fut obligé de changer la route qu'il comptait suivre, que Ross découvrit la fameuse terre Victoria, se rapprocha beaucoup plus du pôle que ses rivaux, et fit incontestablement la plus riche moisson de découvertes. La géographie n'eut qu'à gagner à ces compétitions : les résultats furent soumis à un contrôle sévère; mais, comme on le verra, les discussions qui s'élevèrent sur la priorité et l'importance des découvertes firent bien voir que les commandans ne s'étaient guère pardonné une rencontre où ils voyaient moins l'effet du hasard que d'une jalouse rivalité.

C'est seulement pendant les mois qui nous amènent l'hiver que les marins peuvent aller visiter la zone antarctique, et chaque année, à cette époque, de nombreux baleiniers, presque tous américains, vont en explorer les abords. Les températures de l'hémisphère austral sont en effet, si on pouvait le dire, les antipodes de celles de l'hémisphère opposé, et dans les colonies de l'Australie les Anglais célèbrent à l'époque des fleurs et du soleil les fêtes de Noël, qui dans leurs souvenirs sont associées au froid humide et aux brumes les plus épaisses de la patrie éloignée. C'est pendant que les navigateurs

engagés dans les solitudes du nord hivernent dans leurs navires enveloppés de neige, que Dumont d'Urville et Wilkes, profitant des meilleurs mois de l'année, se dirigeaient vers le sud.

Les deux corvettes françaises, *la Zélée* et *l'Astrolabe*, quittèrent les eaux du détroit de Magellan le 9 janvier 1838. Dumont d'Urville se proposait de suivre les traces de Weddell, et crut un instant qu'en dépassant la première barrière des glaces, il arriverait comme lui dans une mer ouverte; mais les blocs errans devenaient au contraire de plus en plus nombreux, et il finit par arriver devant une haute falaise dont le front continu, taillé à pic, formait un rempart complétement infranchissable : çà et là, quelque canal étroit s'ouvrait sur cette longue et uniforme ligne, mais une petite embarcation aurait à peine pu s'engager dans ces gorges de glaces. Il fallut se résigner à longer la banquise, dans le canal qui reste presque toujours libre à sa base, jusqu'aux Orkneys, dont les pics sombres et menaçans s'élèvent au-dessus de vastes glaciers, dont les ruines colossales sont échouées tout autour des côtes.

Reprenant sa route vers le sud, Dumont d'Urville parvint, avec de grands efforts, à se frayer un chemin à travers une nouvelle banquise; mais il e trouva bientôt prisonnier dans les glaces, et pendant trois jours sa position fut extrêmement périlleuse. Quand les vents soufflent du nord, ils ramènent toutes les glaces vers les terres antarctiques, d'où elles s'étaient détachées, et changent bientôt la surface de la mer en un champ solide et continu, formé de blocs ressoudés, de toute grandeur et de toute nature; au contraire, quand les vents soufflent du sud, ces vastes mosaïques se divisent, les fragmens se détachent et reprennent le chemin du nord. C'est ainsi que Dumont d'Urville se trouva heureusement dégagé et put continuer sa route.

Ces péripéties impriment une grande incertitude à la navigation dans ces parages; elles tiennent à la distribution particulière des glaces dans la zone antarctique. Les blocs, détachés des énormes champs de glaces qui entourent les terres ou reposent quelquefois seulement sur des bas-fonds, forment toujours des zones parallèles au front des falaises, dont les faces étincelantes portent encore la trace des dernières ruptures; ces immenses ceintures de débris sont souvent séparées, et l'on peut juger approximativement, par la grandeur, la forme, les contours des blocs qui les composent, de la distance dont on est séparé des glaces immobiles. Ces fragmens, qui forment d'abord d'énormes prismes, parfaitement réguliers, d'une mate blancheur, se brisent, se divisent; le flot de la mer en use et en arrondit les arètes, les mine et les dégrade; leur couleur devient de plus en plus transparente et bleuâtre. Toutes ces variétés, dont nous pouvons à peine nous faire une idée, deviennent des indications très

précieuses pour le navigateur. Les paysages polaires n'ont d'ailleurs pas d'autres traits : l'œil, déshabitué des couleurs riantes et vives, n'a plus à étudier que les nuances infinies de la mer, des glaces, et d'un ciel toujours gris; cette nature froide et voilée ne s'anime que rarement, quand les rayons d'un soleil oblique parviennent à percer les brumes éternelles, dont le manteau épais recouvre les plaines de glace et d'eau.

C'est au sud des îles Orkneys que Dumont d'Urville découvrit environ cinquante lieues de côtes auxquelles il donna le nom de terre Louis-Philippe et terre Joinville, et un grand nombre d'îlots qui forment une chaîne qui leur est parallèle, et font partie de l'archipel des Nouvelles-Shetlands. Les terres de Louis-Philippe et de Joinville sont recouvertes par d'immenses glaciers qui descendent de cimes élevées à six ou huit cents mètres au-dessus de la mer, et sont sur le prolongement de la terre de la Trinité et de celle de Graham. Ross, qui a visité depuis les mêmes régions, découvrit dans la partie méridionale de la terre de Louis-Philippe des pitons extrêmement élevés, entre autres le mont Penny et le mont Haddington, qui atteint la hauteur de 2150 mètres; il les contourna entièrement et vérifia que cette terre est seulement une grande île. On ignore encore aujourd'hui si cet archipel, le plus grand de toute la zone antarctique, est isolé ou forme la portion avancée d'un continent dont peut-être la terre de la Trinité et la côte allongée qui porte le nom de terre de Graham feraient déjà partie.

Ici s'arrête la première campagne de Dumont d'Urville. Son équipage était malade et extrêmement fatigué, et il fallut reprendre le chemin du nord. L'année suivante, les corvettes françaises quittèrent Hobart-Town dès le commencement de janvier. Dumont d'Urville chercha à pénétrer cette fois dans la zone antarctique par un point diamétralement opposé au premier. Il se retrouva bientôt au milieu des glaces, mais sous la latitude même du cercle antarctique il découvrit la terre. De hautes montagnes de glaces étaient accumulées, comme des défenses naturelles, devant la longue côte d'une terre élevée à 4 ou 600 mètres. Les officiers purent s'avancer sur un canot, à travers l'effrayant labyrinthe des glaces, jusqu'à un petit îlot placé en face de la côte. Ils touchèrent terre, plantèrent le pavillon aux trois couleurs, prirent possession au nom du roi de France, ils emportèrent même quelques échantillons des roches, quartzites et gneiss granitiques, qui formaient la terre nouvelle.

Dumont d'Urville en traça la côte sur une trentaine de lieues entre la longitude de 136 et de 142 degrés; elle ne sort pas, dans cette limite, des environs du cercle polaire. Cette terre, que le commandant français nomma terre Adélie, est morte et désolée; elle ne porte

aucune trace de végétation. Derrière la ligne hérissée des glaces des côtes, l'œil n'aperçoit que l'horizon monotone des glaces éternelles, et, sous leur blanche enveloppe, ne devine les formes du sol que par des ombres légères.

Obligé de redescendre un peu vers le nord, Dumont d'Urville retrouva, sous le méridien de 130 degrés, une banquise impénétrable, étendue sur une très grande longueur, et qu'il jugea devoir s'appuyer contre une côte; il crut même reconnaître la terre dans les lignes blanches de l'horizon, et la nomma côte Clarie. Il faut ajouter que quelques-uns des officiers français ne partagèrent point l'opinion de leur commandant. On peut être très facilement déçu, dans les régions polaires, par des apparences pareilles, et très souvent l'on est tenté de prendre pour la terre des bancs de brouillards immobiles qui reposent sur la mer. D'ailleurs, quand même on vient se heurter contre l'escarpement d'un immense champ de glaces, si élevé, si compacte, si uniforme qu'il soit, on ne peut pas être absolument certain qu'il se trouve appuyé contre une terre. Il est bien vrai, et les marins le disent proverbialement, qu'une mer profonde ne gèle point. Ainsi que Scoresby et Parry l'ont observé, aussitôt qu'une couche mince de glace se forme à la surface, le moindre coup de vent la brise et en emporte les débris jusqu'aux côtes les plus voisines, où ils s'attachent et se soudent. Les terres sont donc les centres de formation des glaces. Si faible que soit leur profondeur, il ne semble pas que des bas-fonds puissent naturellement le devenir; mais on conçoit très bien qu'une de ces montagnes de glaces, si fréquentes dans la zone polaire, vienne s'y échouer. Les glaces peuvent dès lors s'étendre et s'affermir autour de ce gigantesque noyau. Les neiges, qui tombent en abondance dans ces régions antarctiques, où l'air est presque constamment saturé de vapeur d'eau, augmentent peu à peu l'épaisseur de l'immense banquise, suspendue sur une mer où elle ne peut fondre. Quelquefois cette masse, rattachée en quelque sorte par un seul point au fond de la mer, finit par vaincre l'obstacle qui la retient prisonnière, et se met tout entière en mouvement. Quelquefois aussi sa base peut s'étendre, et le champ de glaces, qui s'accroît lentement et avec les années, finit par atteindre la hauteur et l'étendue de ceux qui enveloppent le continent.

Il faut ajouter cependant que de pareils bas-fonds ne se trouvent le plus ordinairement qu'à d'assez faibles distances des terres. D'ailleurs, en ce qui concerne la côte Clarie, Dumont d'Urville eut raison contre ses officiers, et l'expédition américaine paraît avoir confirmé ses résultats. Il n'était pourtant pas inutile de présenter les observations précédentes, car nous verrons plus tard que le capitaine Wilkes fut abusé lui-même, sur un autre point, par de fausses ap-

parences de terre, et qu'il ne fut pas toujours infaillible dans ses jugemens.

Le capitaine Wilkes partit de Sidney et parvint rapidement, avec des vents très favorables, à une haute latitude. Il rencontra les premières montagnes de glaces, au commencement de janvier, à 61 degrés de latitude; elles devinrent bientôt de plus en plus nombreuses et plus grandes, et à la latitude de 64 degrés il rencontra l'immense plaine de glaces dont les escarpemens élevés forment, sur de longues étendues, des murs droits et continus. Dans la relation de son voyage, magnifiquement publiée par ordre du congrès des États-Unis d'Amérique, Wilkes affirme avoir vu les premières apparences de terre dès le 16 janvier; il se croit ainsi, et c'est là une prétention que j'examinerai en son lieu, autorisé à réclamer la priorité de la découverte de ce qu'il nomme le continent antarctique, parce que le pavillon français n'y fut planté que le 21 janvier. Il longea la grande banquise entre les montagnes de glaces, et un de ses navires y fut tellement endommagé, que le commandant dut le renvoyer à Sidney : il continua sa route avec le *Vincennes* et le *Porpoise*. Voyant la mer assez ouverte vers le sud sous le 147e degré de longitude, il s'avança dans cette direction jusqu'au 67e de latitude, mais au lieu d'un passage il ne trouva qu'un golfe; des deux côtés, à l'est, à l'ouest, il apercevait la terre derrière la ceinture de glace des côtes. Il sortit bientôt de cette large baie, arriva en face de la côte Adélie, ayant toujours la terre en vue, et bientôt après une effroyable tempête vint l'y surprendre. La neige tombait avec une telle abondance qu'il devenait impossible de voir plus loin que la longueur du vaisseau : de temps à autre, on voyait passer, comme de blancs fantômes, les montagnes de glaces soulevées par la mer en furie. Wilkes se crut un moment perdu; mais peu à peu la tempête s'apaisa, le vent retomba par degrés, et un soleil radieux vint éclairer la scène de la tourmente : les blocs gigantesques se balançaient encore lentement, et l'on ne put juger qu'alors, en voyant leur nombre, l'étendue du péril auquel on avait échappé.

Wilkes chercha un abri dans un étroit passage ouvert tout le long des glaces de la côte : il n'en était plus éloigné que d'un mille; il voyait le pays, recouvert de neige, qui s'élevait en pente jusqu'à une hauteur de 1,000 mètres. Il fallut sortir du canal par où on était arrivé si près de la terre, de peur qu'il ne se refermât derrière les navires : Wilkes continua à suivre vers l'ouest la longue barrière qui semblait attachée à une ligne de côtes non interrompue. Il rencontra bientôt et contourna un cap qu'il nomma Caër, et qui n'était autre que la côte Clarie de Dumont d'Urville : au-delà de ce vaste promontoire, entouré d'une multitude de montagnes de glaces, il

retrouva la banquise dirigée de l'est à l'ouest, et la suivit sur une très grande longueur : il apercevait partout derrière elle le haut pays, formé par une chaîne de montagnes moyennement élevées de 1,000 mètres et recouvertes par des neiges éternelles. Sur une montagne de glaces où l'on put aborder, on trouva des fragmens des roches de la terre qui fermait l'horizon, et qui furent reconnues pour du grès rouge et du basalte. Wilkes s'avança ainsi jusqu'à la longitude de 100 degrés, mais à ce point la côte change de direction; au lieu de continuer à l'ouest, elle s'infléchit rapidement vers le nord. Wilkes se trouva ainsi arrêté; la saison d'ailleurs était trop avancée pour qu'il pût espérer atteindre la terre d'Enderby, qu'il croyait sur le prolongement des côtes qu'il avait explorées. Dans sa campagne, il avait suivi à peu près le cercle polaire antarctique sur 70 degrés, c'est-à-dire sur près du quart de sa longueur.

Les mers du sud furent visitées sur d'autres points par l'expédition anglaise commandée par sir James Clark Ross : il apprit, à son arrivée à Van-Diémen, la découverte de la terre Adélie et de la côte Clarie, et Wilkes lui envoya une carte de celles qu'il avait faites. Il se décida à entrer dans la zone antarctique sous le méridien de 170 degrés est, parce que Balleny, en 1839, y avait trouvé la mer dégagée jusqu'à 69 degrés de latitude. La connaissance que possédait Ross des mers arctiques lui permettait de bien saisir les caractères particuliers à chacune des deux régions polaires; il fut frappé de la simplicité de formes des montagnes de glaces australes, masses tabulaires colossales coupées par des pans verticaux et presque toujours parfaitement régulières; formées de fragmens des énormes banquises qui suivent les côtes, elles sont beaucoup plus nombreuses que les blocs irréguliers descendus des glaciers. Les champs de glaces ne présentent plus comme dans la zone boréale de grandes plaines unies, divisées par des murailles de débris qui marquent le contour des différentes pièces de ces vastes mosaïques. Ceux des mers antarctiques sont beaucoup plus incohérens en quelque sorte; formés dans des mers agitées, ils ne sont composés que par une multitude de débris ressoudés, et de loin ces surfaces éphémères ressemblent, suivant une expression de Wilkes, à un champ labouré.

Ross se fraya un chemin à travers ces glaces superficielles, et dépassa le cercle polaire antarctique le 1er janvier 1841. Il arriva bientôt dans une mer encombrée de montagnes de glaces très puissantes. Ses navires subissaient parfois des chocs terribles, mais ils avaient été construits pour les glaces : ils pouvaient résister à de très fortes pressions et avancer là où les corvettes de Dumont d'Urville et les vaisseaux de Wilkes n'auraient sans doute jamais pu se risquer. Bientôt, comme autrefois Weddell, Ross vit la mer de plus en plus

dégagée et enfin complétement libre; le 11 janvier, il aperçut la terre, formée par des pics entièrement recouverts de neige, et qu'un champ de glaces très haut rendait complétement inabordable. A mesure qu'il s'avança, il vit se développer à l'horizon deux rangées montagneuses élevées. Il apercevait les grands glaciers qui remplissent les vallées et descendent jusqu'aux falaises grandioses qui forment leur pied. En quelques points, les rochers perçaient le blanc manteau de la neige; les pics qui se profilaient les uns derrière les autres atteignaient la hauteur de 2,500 à 3,000 mètres. Ross donna à cette suite de pitons alignés le nom de *chaîne de l'Amirauté*, et à la terre nouvelle celui de *terre Victoria*. Il prit possession sur un petit îlot où il put arriver en bateau, et où il ne trouva aucune trace de végétation, pas même le plus maigre lichen. Pénétrant toujours plus avant vers le sud, il continua à voir à sa droite de hautes collines auxquelles il distribua les noms de Herschel, Whewell, Wheatstone, Murchison et Melbourne; mais bientôt, la banquise s'élargissant de plus en plus, il se trouva trop éloigné pour apercevoir nettement la ligne des côtes. On dépassa rapidement la latitude de 74 degrés, la plus haute qu'on eût jamais atteinte du côté du pôle sud. On aborda dans une petite île qui reçut le nom de Franklin, et peu après l'on aperçut à l'horizon une montagne colossale qui s'élevait en pentes régulières à plus de 4,000 mètres, et qui dominait une terre très étendue. On était arrivé à un moment de l'année où le soleil, incliné à deux degrés sur l'horizon, n'envoie plus à la surface de la mer et des glaces qu'une lumière presque rasante; le ciel était d'un bleu magnifique et sombre, et sur son fond presque opaque se détachaient les lignes blanches et pures de cette cime, entièrement recouverte de neige : on reconnut bientôt que c'était un volcan, et qu'il était en éruption. D'heure en heure, des jets violens d'une fumée épaisse sortaient du cône gigantesque; elle retombait en nuages suspendus qui peu à peu s'éclaircissaient et se coloraient des reflets rouges du cratère en feu. La colonne de fumée, au moment où elle s'échappait du cratère, n'avait pas moins de 100 mètres de diamètre. Tout le monde sait que l'activité volcanique est indépendante des latitudes et des températures qui règnent à la surface du sol; il semble pourtant qu'un pareil spectacle, en de pareils lieux, emprunte encore quelque chose de plus étrange et de plus grandiose au contraste entre le calme d'une nature glacée et les violences du feu souterrain. On donna le nom de l'un des deux navires, *l'Érèbe*, à ce colosse volcanique, plus élevé que l'Etna et le pic de Ténériffe, et dont, parmi les volcans actifs les plus importans, la hauteur ne le cède qu'au mont Loa de Hawaii, à l'Agua et à l'Antisana dans les Andes, au grand volcan de Luzon, et au Kliutchewskaja dans le Kamtchatka. A peu de

distance de l'Érèbe s'élevait le cône presque aussi élevé d'un autre volcan éteint ou du moins endormi, qui reçut le nom du second vaisseau, *la Terreur*. Ces noms semblent bien donnés à ces deux montagnes voisines, dont les éruptions seules avaient troublé et troublaient encore les solitudes polaires; ils rendent à la fois le sentiment qui s'attache à ces régions désolées, et perpétuent le souvenir de l'expédition qui avait osé s'aventurer dans des lieux où aucun homme n'avait encore pénétré.

C'est peut-être ici le lieu de remarquer qu'on rencontre dans la zone antarctique beaucoup plus de traces d'activité volcanique que dans la zone boréale; on ne trouve dans celle-ci, au-delà du cercle polaire, que la petite île volcanique de Jan-Mayen, située au nord de l'Islande. Avant d'arriver au puissant mont Érèbe, situé au milieu des glaces du 76e degré de latitude, Ross avait déjà trouvé des traces d'éruptions dans les îles Auckland, les îles Campbell, dans la terre Victoria; dans la petite île Possession, où il aborda en face de cette côte montueuse, il avait vu le sol formé de conglomérat trachytique, de basalte et de lave. Wilkes avait aussi aperçu des débris de basalte dans une montagne de glace échouée en face de son continent antarctique. L'île Astrolabe, découverte par Dumont d'Urville, près de la terre Louis-Philippe, a un cratère annulaire tout à fait pareil à celui de Santorin. L'île Déception présente la même forme, et on y a trouvé des couches superposées de cendres et de neige convertie en glace, qui alternent à plusieurs reprises. Cette observation remarquable prouve avec quelle rapidité les cendres volcaniques se refroidissent dans les hauteurs glacées de l'atmosphère des régions polaires, puisqu'elles n'ont point fondu la neige sur laquelle elles tombaient. On en a un autre exemple dans le cône même du mont Erèbe, qui reste recouvert de neige jusqu'au bord de son cratère. Tous les îlots qui forment une chaîne parallèle à la terre Louis-Philippe sont cratériformes. Dans l'île Déception, il s'échappe encore du gaz par plus de cent cinquante ouvertures, et des sources d'eau chaude y sortant de la neige vont se verser dans une mer toujours glacée. Enfin, dans les Shetlands du sud, on trouve le petit volcan Bridgeman, complétement isolé dans la mer, élevé de 160 mètres seulement et encore fumant.

Après la découverte du mont Érèbe et du mont Terreur, Ross ne put franchir la haute barrière de glaces qui l'empêchait d'examiner si ces volcans faisaient partie d'une île, ou s'élevaient sur la côte d'une terre continentale. La falaise de glace ne reposait pas sur la terre, car on ne pouvait trouver le fond de la mer à 410 brasses; cette masse immense et compacte était ainsi seulement attachée à la terre par un de ses côtés : elle s'élevait à une hauteur de 60 mètres environ et

n'avait pas, d'après le capitaine anglais, moins de 300 mètres de profondeur au-dessous du niveau de la mer : au-dessus de la ligne horizontale qui formait la crête de cette effrayante muraille, on apercevait, outre les deux volcans, une haute rangée de montagnes qui se dirigeait vers le sud jusqu'au 79e degré de latitude, et que Ross nomma les monts Parry. Ross suivit sur une longue distance vers l'est cette grande banquise : il ne rencontrait que très peu de montagnes de glaces, et la mer était à peu près dégagée le long du mur solide qu'il était obligé de longer. Il en aperçut pourtant quelques-unes vers la fin du mois de janvier : elles présentaient des faces verticales de 60 mètres de hauteur, et étaient évidemment des débris de la longue banquise de la côte; elles reposaient sur des bas-fonds où on atteignait le fond de la mer à 260 brasses. Du haut de l'une d'elles, on put apercevoir la crête de l'immense barrière de glaces, semblable à une plaine d'argent fondu. On entra bientôt dans les champs de glaces superficielles; Ross aperçut des apparences de terre sous le 150e méridien et vers le 79e de latitude, mais il fallut abandonner l'idée d'avancer davantage vers l'est, et on retourna vers l'ouest afin de chercher un endroit pour hiverner. Il fut malheureusement impossible d'aborder dans la terre Victoria à cause des glaces qui en remplissaient toutes les indentations. Partout on apercevait des falaises d'une hauteur vraiment effrayante, qui coupaient l'extrémité des glaciers au point où ils descendaient dans la mer. Ross fut contraint de revenir vers le nord; il aperçut sur sa route les cinq îlots que Balleny avait découverts. On approchait d'un point où, sur la carte que Wilkes avait communiquée au commandant anglais, étaient dessinées une ligne de côtes et une chaîne de montagnes; mais Ross, à son grand étonnement, n'apercevait aucune terre à l'horizon. Après une terrible rafale qui vint l'assaillir au milieu de glaces formidables, et qui fit courir aux navires anglais un véritable danger, il alla rechercher le continent de Wilkes, et courut la mer en tous sens et sur de grandes distances autour du point où étaient marquées les montagnes. Il emporta la conviction que Wilkes avait été la victime d'une illusion pareille à celle qui avait, bien longtemps auparavant, fait voir à son propre oncle, sir John Ross, les chimériques monts Croker dans le détroit de Lancastre.

Les deux autres campagnes de Ross ne furent pas aussi heureuses que la première; il ne trouva aucune terre nouvelle dans la seconde, et resta prisonnier pendant plusieurs semaines dans les glaces. L'année suivante, il alla des îles Falkland visiter les Nouvelles-Shetlands, et compléta l'étude que Dumont d'Urville avait faite des terres Louis-Philippe et Joinville; c'est lui qui aperçut et nomma le mont Hadding-

ton, dont le cône s'élève à plus de 2,000 mètres, et le Mont-Penny; il s'assura que la terre Louis-Philippe n'était qu'une grande île, parcourut tout le détroit de Bransfield, qui la sépare de l'archipel des Shetlands du sud, et visita cet archipel.

Ross avait, dans ses campagnes à la zone arctique, déterminé et atteint le pôle magnétique boréal; il avait aussi espéré arriver au pôle magnétique austral, et il aurait eu ainsi la gloire d'avoir reconnu ces deux points remarquables, placés dans des régions antipodes du globe; mais le pôle magnétique austral est placé à une très grande distance dans l'intérieur de l'inabordable terre Victoria, ou plutôt, si cette terre s'unit en continent avec les terres découvertes par d'Urville et Wilkes, vers la partie centrale de cette portion du continent. Gauss avait été conduit, par sa grande et belle théorie du magnétisme terrestre, à déterminer la position de ce point, et il était arrivé à un résultat qui ne diffère pas d'une manière très sensible de celui que Ross a indiqué comme résultat des observations nombreuses qu'il fit dans son voyage. Je dois ajouter que ses déterminations ont été attaquées en France par M. Duperrey, et que le pôle de Wilkes diffère à la fois très notablement de ceux de Gauss, de Ross et de M. Duperrey.

Quand Ross eut annoncé qu'il avait passé avec son vaisseau au milieu d'une région où Wilkes avait marqué des montagnes, cette déclaration excita une grande surprise, et souleva entre les deux marins anglais et américain une polémique fort vive. A moins d'imaginer que ces montagnes étaient descendues sous la mer, il semble qu'il n'y eût rien à répondre à l'affirmation énergique, indubitable du capitaine Ross. Wilkes se tira pourtant d'embarras : il le fit d'une manière que l'on peut qualifier très diversement, mais que personne ne manquera sans doute de trouver fort habile. Il déclara que, dans la carte qu'il avait complaisamment envoyée à Ross, il avait marqué non-seulement ses propres découvertes, qui occupent près de 70 degrés sur le cercle polaire antarctique, mais qu'il avait aussi indiqué vers l'une des extrémités de cette longue ligne les découvertes que l'Anglais Balleny avait faites quelque temps auparavant; les côtes qu'à son retour de la terre Victoria Ross avait en vain recherchées étaient précisément ces dernières, qui se trouvaient mal indiquées sur la carte, parce que Wilkes ne connaissait qu'approximativement leur forme et leur position. On avait omis, comme c'était son intention, d'écrire à côté de cette partie de la carte « découverte anglaise. » Il n'y avait donc dans tout cela qu'une erreur de dessin et un oubli. L'explication assurément était fort ingénieuse; Ross fut pourtant assez difficile pour ne pas s'en contenter. Il répliqua qu'il lui paraissait inexplicable que le commandant américain eût si mal

indiqué les découvertes de Balleny, dont il avait eu connaissance, et n'eût pas pris plus de soin de distinguer nettement les siennes. Wilkes de son côté répondait que Ross aurait très facilement pu faire cette distinction lui-même, puisqu'il connaissait aussi, et dans le détail, les découvertes de Balleny, et, par les journaux de l'Australie, celles de l'expédition américaine. Il faut avouer pourtant qu'il n'était pas si facile à Ross de reconnaître les îles de Balleny, sur la carte de Wilkes, dans une ligne de côtes non interrompue, bordée par une chaîne de montagnes, et placée à une latitude sensiblement différente de ces îles. Au milieu de ce débat, un des officiers américains intervint et déclara que le lieutenant Ringgolds avait en effet cru apercevoir la terre et des montagnes précisément dans la région où Ross en avait inutilement cherché. Dans la carte de ses découvertes, Wilkes a complétement effacé cette partie extrême de la côte du continent antarctique, et dans sa relation il note simplement que le lieutenant Ringgolds *crut* apercevoir des montagnes dans l'éloignement; seulement aujourd'hui encore il prétend que ce n'est pas sur ces fausses apparences qu'il marqua la terre sur cette partie de la carte envoyée à Ross, mais uniquement pour représenter la découverte de Balleny.

On se trouve d'autant plus embarrassé pour tirer des conclusions dans un pareil débat, qu'il s'agit ici de personnes à la profession desquelles s'attache une réputation méritée d'honneur et de loyauté. Pourtant, quand on se trouve en présence de deux loyautés, dont l'une dit oui, et l'autre dit non, il faut bien chercher la vérité, comme s'il s'agissait de gens ordinaires. Si les explications du capitaine Wilkes peuvent laisser des nuages dans les esprits les plus crédules, on ne peut au moins pas lui refuser le mérite de les avoir bien défendues. Dans cette lutte, il a fait preuve d'une fertilité de ressources, d'une souplesse d'argumens qui feraient honneur au polémiste le plus habile. Dans le pays de M. Wilkes, il n'est pas rare de changer plusieurs fois de profession dans sa vie : le ministre se fait marchand, le marchand diplomate. La nouvelle profession de M. Wilkes paraît toute trouvée; il a montré ce qu'on peut faire d'une cause qui d'abord semblait perdue, et n'a qu'à passer, s'il lui en prend fantaisie, du pont de son vaisseau au barreau d'une cour de justice.

Il y a cependant un point que M. Wilkes pourrait difficilement contester, c'est l'extrême envie qu'il avait de découvrir un continent. Il n'a pas plus tôt aperçu une ligne de côtes, qu'il la baptise pompeusement de continent antarctique. Biscoë, en découvrant la terre d'Enderby, Dumont d'Urville la côte Adélie, Ross la terre Victoria, n'ont pas montré un si grand empressement. Cette impatience de Wilkes a peut-être contribué à l'égarer en quelques circon-

stances, et lui a fait voir plus aisément qu'à un autre la terre où elle n'était pas. On connaît le trait de la fable : « Je vois bien quelque chose, mais je ne distingue pas bien. » M. Wilkes prétend avoir vu le continent antarctique avant que Dumont d'Urville ait pris possession de la terre Adélie; mais comme il ne nous paraît rien moins qu'évident qu'il l'eût parfaitement distingué, nous continuerons à croire que la priorité de cette découverte revient au capitaine français. Puisqu'il est démontré par maints exemples que les fausses apparences de terre égarent fréquemment les navigateurs dans les régions polaires, ce n'est pas sur de telles apparences seulement qu'on peut établir des droits à une découverte.

Sir James Ross a poussé la sévérité envers le capitaine, aujourd'hui commodore Wilkes, jusqu'à envelopper d'une suspicion commune tous ses travaux, et à ne rien marquer des découvertes américaines dans la carte de la zone polaire qui accompagne son excellent livre intitulé *les Mers du Sud*. La défiance du navigateur anglais est allée jusqu'à l'injustice, et je n'en voudrais d'autre preuve que la coïncidence parfaite entre les contours de la terre Adélie de Dumont d'Urville et des mêmes côtes tracées par Wilkes. Sir James Ross n'a pu manquer d'être frappé par cette harmonie. Toutes les indications de Wilkes entre le 150e et le 100e degré ont un tel caractère de précision, qu'elles ne semblent pouvoir prêter à aucune incertitude, et même, en tenant compte des erreurs étranges qui marquèrent le début de son voyage, on laisse encore à Wilkes une part assez belle. Si l'on voulait, en résumé, faire celle qui revient à chacune des trois expéditions française, américaine et anglaise, on dirait que, dans ces campagnes, Dumont d'Urville a reconnu le premier le continent antarctique, que Wilkes l'a exploré sur la plus grande étendue, et que Ross a visité la partie de ses côtes la plus rapprochée du pôle.

Mais l'existence même de ce continent n'est pas encore hors de toute discussion : Dumont d'Urville y croyait sans vouloir prématurément lui donner un nom; Wilkes le lui donna avant presque de l'avoir bien vu; mais, est-il besoin de l'ajouter? Ross est demeuré incrédule. Les terres découvertes par Biscoë, par Balleny, et même celles de Dumont d'Urville, n'ont pas, suivant lui, été explorées sur d'assez longues étendues pour qu'on puisse en déduire l'existence d'un continent. Quant à la ligne de côtes non interrompue tracée par le commandant américain, nous savons qu'il ne veut en tenir aucun compte; il paraîtra pourtant à tous ceux dont l'esprit est, je ne dis pas un peu plus complaisant, mais un peu moins difficile, que toutes les terres, à partir de la terre Victoria de Ross jusqu'à la terre d'Enderby, semblent présenter une continuité assez naturelle,

et paraissent former plutôt les diverses parties d'un même continent que de grandes îles détachées.

On peut achever grossièrement les côtes de ce continent antarctique en reliant sur une carte la terre Victoria aux côtes de Dumont d'Urville et de Wilkes, et ces dernières à la terre d'Enderby; sur les autres méridiens, entre 150 degrés de longitude occidentale et 40 degrés de longitude orientale, on n'a presque aucun point de repère. C'est faire une pure hypothèse que d'admettre la continuité des côtes précédentes avec les terres de la Trinité et de Graham; mais on peut l'admettre un instant pour rechercher quelle est la plus grande étendue qu'on puisse concevoir pour ce continent polaire. Pour l'apprécier approximativement, il faut tenir compte des deux données, en quelque sorte négatives, qui sont fournies par les latitudes extrêmes auxquelles Cook et Weddell sont parvenus sans apercevoir la terre, le premier entre 100 et 110 degrés ouest et le second entre 30 et 40 degrés ouest. En reculant au-delà de ces deux points la ligne de côtes qui unirait la terre de Palmer et de la Trinité, d'une part à la terre d'Enderby, de l'autre au prolongement de la terre Victoria, on ne peut manquer d'être frappé de la coïncidence que présente dans ses traits généraux ce continent supposé avec le continent de l'Amérique du Sud, qui lui fait face, et dont il est en quelque sorte le symétrique un peu amoindri. Ces continens forment deux grands triangles qui sont opposés par leur angle le plus aigu. Le cap allongé qui forme la terre de Palmer et de la Trinité est à peu près en regard de la pointe inférieure de l'Amérique méridionale, et les terres de Louis-Philippe et de Joinville pourraient être regardées comme les symétriques de la Terre-de-Feu. Le continent antarctique s'élargit jusqu'à la hauteur de la terre d'Enderby et de la terre de Victoria comme le continent américain jusqu'au cap Saint-Roque et aux Andes de Quito : il n'est pas jusqu'à la grande inflexion des Andes de Bolivie qui n'ait son correspondant exact dans le golfe profond que ferme la terre Victoria jusqu'au mont Érèbe. Les dimensions du continent antarctique dans les limites que je lui ai ainsi assignées sont un peu supérieures à celles de l'Australie : il y a une distance de 1,200 lieues environ entre la terre de Palmer et la côte Adélie, et plus de 900 lieues en ligne directe entre la terre Victoria et la terre d'Enderby.

L'existence d'un continent antarctique est liée d'une manière très intime à l'une des questions les plus obscures de la météorologie du globe, je veux parler de la température de l'hémisphère austral comparée à celle du pôle boréal. Jusqu'au 50e degré de latitude, la distribution des températures est à peu près identique dans les deux hémisphères; mais la température des régions plus éloignées de l'équateur paraît être plus basse vers le pôle sud que vers le pôle

nord. Les rapports des premiers navigateurs qui doublèrent le cap Horn, et plus tard de Cook et de Forster, contribuèrent à répandre à cet égard des idées fort exagérées, contre lesquelles Weddell essaya de réagir. Les observations de Fitz Roy, de Byron, de Bancks, de Barrow et de Dumont d'Urville, dans le détroit de Magellan et la Terre-de-Feu, ont prouvé que ces régions, que Forster avait décrites sous de si sévères couleurs, jouissent à peu près du climat de la Norvége occidentale; il faut remarquer d'ailleurs que tous les navigateurs n'ont jamais exploré les abords de la zone antarctique que pendant la saison d'été. Or il semble assez probable, en vertu de la prédominance de la mer sur les terres entre les pointes méridionales de l'Amérique et de l'Afrique, que si les étés y sont plus froids que dans la zone arctique, en revanche les hivers y sont beaucoup moins rigoureux. Les météorologistes se sont mis bien souvent l'esprit à la torture pour trouver les causes de la différence des températures moyennes dans les deux hémisphères, avant qu'elle ne fût incontestablement démontrée. Pour faire voir le degré de confiance qu'il faut accorder à ces raisonnemens, il suffira de dire qu'on a cherché d'abord à démontrer que la zone australe était la plus froide, parce qu'elle contenait le moins de terres, et depuis les dernières découvertes on essaie de démontrer la même chose, par la raison que le pôle sud est le centre d'un immense continent, siége d'un rayonnement constant. Il serait trop long de faire la critique des argumens de toute espèce qu'on a mis en avant dans l'examen de cette question si complexe, depuis l'excentricité de l'orbite de la terre jusqu'à l'hypothèse d'un rayonnement inégal vers les diverses parties de la sphère céleste : il vaut sans doute mieux attendre que l'on possède des indications plus nombreuses et des observations plus suivies sur les températures de l'hémisphère austral. Il est malheureusement à craindre qu'on n'en recueille jamais beaucoup dans la zone antarctique proprement dite. Si elle est le siége d'un véritable continent, on peut dire qu'il n'y a sur aucun autre point du globe une aussi vaste région entièrement fermée à l'homme. Des caravanes traversent les déserts brûlans de l'Afrique centrale; l'Australie s'entoure d'une ceinture de riches colonies qui envahiront un jour l'intérieur des terres. Les Anglo-Saxons s'établissent d'année en année plus avant dans les provinces de l'Amérique centrale, que les dernières tribus d'Indiens ne peuvent plus songer à leur disputer; mais il y a sans doute autour du pôle sud des solitudes immenses où l'homme ne pénétrera jamais, des déserts de neige assez grands peut-être pour qu'un œil perdu dans les profondeurs du ciel aperçoive à leur place une tache blanchâtre pareille à celle que nous découvrons sur les pôles de Mars.

AUG. LAUGEL.

LA

POÉSIE ANGLAISE

DEPUIS SHELLEY

ALFRED TENNYSSON. — OWEN MEREDITH.

I. *Clytemnestra and other Poems*, by Owen Meredith; 1 vol. London, Chapman and Hall, 1855. — II. *Maud*, by A. Tennyson; 1 vol. London 1855. — III. *Shelley's complete works, Poems, Elegies and Letters*; 1 vol. grand in-8°, London 1854.

La nation anglaise est une nation poétique : elle a eu beau se hérisser de controverses, s'enfoncer dans le commerce et l'industrie : toujours l'élément qui la possède, la poésie, a reparu et s'est mêlé à sa théologie, à ses guerres, à sa politique, à son luxe, à sa richesse. Du règne âpre et contentieux d'Élisabeth, de son despotisme et de sa cour a jailli Shakspeare, le miroir magique du monde, où se peignent toutes les scènes vivantes de la création divine. Bientôt après, du fatras puritain et des débats du *long parliament* s'est élevé Milton, aussi sublime qu'Homère. Enfin, malgré tout ce qu'on a dit de l'action matérialisante du XVIIIe siècle, malgré le scepticisme qui gagnait alors, assez semblable à ce refroidissement graduel de la terre et à cet accroissement des glaces du pôle que décrivait Buffon, n'a-t-on pas vu, au début de notre siècle, de ce siècle de fer et d'or dans le sens vulgaire du mot, Coleridge, Cowper, Wordsworth, — rêveurs enthousiastes, peintres mélancoliques, ou philosophes austères, — être avant tout et toujours poètes? Que dire de Byron et de Shelley? et que n'est-il pas permis d'espérer de leurs successeurs, si ceux-ci comprennent bien la tâche qui les attend!

Byron a occupé la curiosité de l'Europe; il a été un grand poète pour elle, et quoique moins puissant aujourd'hui sur les imaginations, parce que le défaut de son génie s'est trahi avec le secret de son âme, il reste haut placé. Shelley, plus exclusivement Anglais, plus intraduisible, est peu connu au dehors; son action n'en a pas moins été grande en Angleterre, et elle a plutôt changé de forme que disparu. C'est qu'il y avait en lui bien des trésors de science et de poésie, et comme une âme multiple que sa vie courte n'a pas déployée tout entière, et où l'observation trouve plus d'une découverte à faire, plus d'un contraste à expliquer. Shelley sans doute a été sceptique, impérieux et railleur; ce fut même son caractère le plus apparent pour les contemporains. Nourri des grandes traditions de l'art grec, il a été aussi le studieux artisan des plus savantes formes du langage anglais; mais il était en même temps spiritualiste par le le fond de sa nature, et touchait ainsi aux régions les plus heureuses de l'enthousiasme, au seul infini qu'il y ait pour le poète. C'est par là que Shelley mérite des disciples et des émules : sa controverse sceptique est épuisée; son art savant, son archaïsme créateur se sont très altérés dans les raffinemens de Keats, et se retrouvent parfois, sans progrès, dans la mélodie de Tennyson; son aspiration vers le monde spirituel et son sentiment amer des réalités de la vie restent une source féconde d'émotions vraies et partant de poésie. Qu'il soit suivi dans cette voie, il pourra quelquefois être dépassé, car l'expérience lui a trop manqué dans la brièveté de son orageuse carrière, et il avait plutôt deviné qu'étudié le monde. Avec un génie plein de force et de pathétique, il a été parfois outré, invraisemblable, bizarre plutôt que vrai; mais il a donné une impulsion qui subsiste après lui. Ses fautes avertissent et son exemple inspire.

Ce n'est pas la première fois que nous cherchons ici à constater l'influence de Shelley sur la jeune école anglaise, qui va des Tennyson et des Browning jusqu'à Alexandre Smith; mais peut-être à cet égard en avons-nous trop usé avec nos lecteurs comme s'ils devaient nécessairement être familiers avec les œuvres et l'esprit d'un écrivain *intraduisible*, nous l'avons déjà dit, et qu'une révolution intellectuelle et morale a pu seule faire reconnaître dans sa propre langue et révéler à son pays. L'immense succès en Angleterre d'une édition récente et complète des œuvres de Shelley nous fournira l'occasion de parler avec quelque détail de tant d'œuvres dont en France on sait à peine le nom. L'influence du maître sur ses disciples doit toutefois nous occuper d'abord, et nous chercherons pour ainsi dire à saisir les reflets, avant de remonter à l'image même. Nous retrouverons celle-ci ensuite.

I.

Il y a dans Shelley ce que j'appellerai l'art extérieur, la tradition du beau antique, l'habileté du langage, le charme de l'harmonie. Là Shelley semble un modèle élevé, mais accessible et inspirateur. Son originalité se cache alors dans sa pureté même, et le talent qui s'est nourri des mêmes études comme des mêmes émotions littéraires pourra s'approcher de sa hauteur poétique. Tennyson l'a fait, surtout en ce qui touche à la mélodie du langage, à la musique des vers. C'est la même perfection, devenue pour ainsi dire plus spontanée, plus facile. — Mais, dira-t-on, l'harmonie n'est pas toute la poésie. La science ou même l'inspiration musicale, le rapport saisi d'instinct entre l'image et le son, le retentissement naturel de la pensée dans des sons analogues à ce qu'elle conçoit, ce n'est là qu'une partie de l'expression, et, disons-le, plus l'harmonie occupera de place dans l'art d'un écrivain, plus l'art de cet écrivain se rapprochera des chances passagères et des vicissitudes fréquentes de la musique.

Or ce qu'on doit reprocher précisément à Tennyson, c'est de manquer de ce sens de *l'immuable* qui s'élève au-dessus de toutes les impressions du présent, c'est de ne point voir d'assez haut et d'une vue assez libre pour embrasser un vaste horizon, c'est de subir l'émotion accidentelle, et, faute de savoir dominer, de se laisser entraîner. Pour justifier ces reproches, il suffit de citer son dernier poème. Malgré lui, à son insu peut-être, *Maud* n'est au fond qu'un ouvrage de circonstance, dont la première raison d'être est dans la date. Mettez qu'au lieu de 1855 on lise sur le titre 1851, ces hommages sonores rendus à la sainteté de la guerre, ces injures adressées à la paix seraient devenus peut-être, sous l'impression de l'engouement public pour le *palais de cristal* et la première grande exposition de Londres, de brillantes invocations à une déesse nationale, protectrice pacifique de toutes les industries et de toutes les richesses, mélange de Cérès et de Minerve représenté par *Britannia*.

Ce n'est pas que le talent fasse défaut dans le poème dont nous parlons. Il y a un genre de talent qui ne manque aujourd'hui que trop rarement : c'est celui de si bien savoir dire tout ce qu'on veut, que, n'ayant rien à dire, on parle tout de même. On donne ce qu'on ramasse à droite ou à gauche, et on passe en quelque sorte à côté de soi-même; on ne prend ni le temps ni la peine de se chercher, et en admettant qu'au début on se soit une seule fois rencontré, on ne se retrouve guère plus par la suite. De tout cela, la langue est la première victime; sa clarté se trouble, son énergie se

perd; elle devient ou extravagante ou terne, et l'indécision de l'expression est l'infaillible preuve qu'on ne s'exprime pas soi-même.

Ce que le lauréat britannique a pris en dehors de lui, ce qu'il a trouvé à droite et à gauche, ce qu'il a *subi*, c'est la guerre. *Maud* est l'histoire peu originale d'un Roméo et d'une Juliette dont les familles se détestent, d'un amant qui tue le frère de sa fiancée pour aller ensuite se battre en Orient, après que la fiancée a disparu. Les premiers vingt vers nous font comprendre que le père du héros s'est tué par suite d'une spéculation désastreuse pour lui, mais qui a rendu millionnaire le père de Maud; le vingt et unième ouvre l'attaque contre la paix, et nous sentons à une certaine allure plus animée que le poète a hâte de nous communiquer l'impression du moment, qu'au moment même il vient de recevoir à peine :

« Qui est-ce, dit-il, qui bavarde des bienfaits de la paix? Nous en avons fait un fléau! Les voleurs épiant le moment du vol, l'espoir de Caïn partout, — cela vaut-il donc mieux que le cœur du citoyen ne respirant, au coin de son feu, que le souffle de la guerre? Mais, dit-on, nous sommes un siècle de progrès, un siècle plein des œuvres de l'esprit! Et qui donc, si ce n'est un imbécile, se fierait à la parole d'un trafiquant, ou à la qualité de ce dont il trafique? Est-ce la paix ou la guerre, cela? La guerre civile, que je pense, et de la plus vile espèce.... La paix assise à l'ombre de son olivier, la voilà! elle efface un à un les jours insignifians, — les pauvres des deux sexes sont entassés l'un sur l'autre comme des porcs; le *registre commercial* seul vit, et quelques hommes rares sont seuls à ne pas mentir! — La paix dans ses vignes, à la bonne heure! mais une *compagnie* falsifiera le vin! La craie, l'alun, le plâtre, font le pain du malheureux, et l'esprit même de la mort se mêle à ce qui doit alimenter la vie! Le sommeil doit s'armer, car dans les nuits sans lune l'outil du malfaiteur grince sourdement aux contrevens de la fenêtre, tandis qu'un criminel d'un autre genre, pilant dans son mortier un poison qu'il connaît, dérobe, au fond de sa boutique, leurs derniers momens aux malades! La mère tue son enfant, afin de gagner ce qui lui sera donné pour l'enterrer, et Mammon rit aux éclats, trônant sur une pyramide d'ossemens tout petits! Est-ce la paix ou la guerre, cela? Oh! la guerre, plutôt la guerre mille fois! la bruyante guerre par terre et par mer, la guerre avec ses mille batailles, ébranlant par centaines les trônes! — car je pense bien que, si une flotte ennemie contournait ce promontoire que je vois d'ici, et que les boulets des trois-mâts fissent entendre leur voix à travers les flots écumans, je pense bien qu'alors l'ignoble coquin, gras, onctueux, camard, s'élancerait de son comptoir et de sa caisse, et tâcherait de frapper, et de frapper fort, quand ce ne serait qu'avec son mètre, instrument de ses fraudes. »

Ce dernier passage ferait croire que, pour redresser et élever le sens moral en Angleterre, une guerre d'invasion semblerait chose désirable à M. Tennyson; mais ne chicanons pas sur les détails : le

sang versé au loin peut apparemment servir à l'œuvre de purification, tout comme celui qui se verserait pour défendre le sol natal. Le défaut de tout cela est celui qui comprend tous les autres, l'absence de vérité. Cela n'est vrai d'aucune façon, ni dans le fait, ni dans l'opinion. Il n'est pas vrai que la paix eût fait de l'Angleterre une caverne de voleurs, il n'est pas vrai que le culte de Mammon fût la religion nationale, il n'est pas vrai qu'en fait d'honneur ou d'honnêteté le niveau fût ravalé si bas. Bien au contraire, et tant que dans un pays l'or reste impuissant à acheter l'indulgence ou à forcer le respect, on ne doit pas se plaindre. C'est ce qui a lieu encore en Angleterre, et tout l'or de la Californie, M. Tennyson le sait bien, ne pourrait assurer à qui l'aurait mal gagnée la considération publique ou une position dans le monde. L'Angleterre a sa faiblesse comme les autres pays, et du côté de l'influence politique ou parlementaire, tout ou à peu près tout est possible; mais, quant à se prosterner devant le *métal* lui-même, quant à oublier toute dignité humaine, toute estime de soi, en face de beaux hôtels, de brillans équipages, de tables somptueuses, de ce qui, en un mot, est l'enseigne de la fortune, — non, l'Angleterre ne peut s'abaisser à ce point, car deux choses l'en empêchent : son orgueil et son habitude de la richesse. Que les problèmes sociaux réclament là une solution effective, cela est indubitable; mais ils l'y réclament comme partout ailleurs, ni plus ni moins, et sous ce rapport je doute que l'on trouve grand avantage à la guerre.

Nous avons dit que l'éternel thème de Roméo et Juliette servait de canevas aux broderies de M. Tennyson. Jusque-là, point de mal, car Roméo et Juliette, c'est l'amour même, et rien n'empêche qu'en racontant de nouveau cette vieille histoire, on ne soit original : il suffit pour cela d'être vrai.

Le héros du poème, qui en est lui-même le narrateur, rencontre un jour Maud, dont le père et le frère sont revenus du continent habiter le grand château, dû, à ce que nous savons, à leur bonne chance en affaires. Tout enfant, Maud a joué avec le sombre personnage qui, autrefois l'héritier de ces beaux domaines, aujourd'hui habite un *cottage* dans le voisinage du parc. On se revoit, on se retrouve, on s'aime, rien de plus naturel. Maud est destinée à épouser je ne sais quel jeune lord qui, selon le trop évident parti-pris de l'écrivain, est de toute nécessité un vaurien et un lâche. Par une belle nuit d'été, elle se glisse parmi les rosiers en fleur du jardin, pour aller deviser d'amour avec celui qu'elle-même a choisi. Le frère les surprend tous deux; une querelle éclate, le frère insulte l'amant; un duel a lieu, et l'amant tue le frère, après quoi tout est fini.

J'ai une seule fois retrouvé dans *Maud* le Tennyson des anciens

jours, sinon dans ce qu'il a de meilleur, du moins dans ce qui rappelle la grâce et la force de sa veine lyrique. Après avoir dit comment il a revu Maud, comment il s'est laissé prendre à sa beauté, comment il a douté d'elle, passant par toutes les alternatives de la haine, de l'admiration et de l'épouvante que lui inspire une fatalité qu'il pressent de loin, le narrateur devine que Maud ne le hait pas, et le voilà pris d'un désir irrésistible d'en être aimé. Il y a là deux strophes fort belles, parce qu'elles viennent réellement du cœur, qu'elles sont naturellement vraies. Les voici :

« Oh! que cette terre solide ne manque pas sous mes pieds avant que ce qui vit en moi n'ait rencontré ce que d'autres ont trouvé si doux! Après, advienne que pourra! Qu'importe que la raison même me quitte, que je devienne fou, qu'importe? J'aurai eu mon jour, j'aurai vécu!

« Que ce beau ciel dure, et ne se ferme point pour moi dans la nuit avant que je ne sois sûr, *sûr* qu'il y ait quelqu'un qui m'aime! Alors advienne que pourra! arrive n'importe quoi à une si triste vie! J'aurai vécu, j'aurai eu mon jour! »

Maintenant, si, à propos de ce petit volume que vient de publier Tennyson, on voulait examiner les défauts de détail, on s'arrêterait tout d'abord à la phraséologie, qui froisse le goût en maint endroit. Je crains que l'auteur de *Maud* n'en soit à cette période de la vie poétique où arrivent immanquablement ceux dont la puissance dépend surtout de l'imagination. Qu'on se donne la peine de relire *Locksley Hall*, *Love and Duty*, ou bien presque toute l'œuvre intitulée *In memoriam*, et on se prendra d'un vif regret. On se dira qu'il y avait là autre chose, une meilleure veine à exploiter, une mine à creuser, qui aurait pu donner de vrais diamans, de ces fleurs de lumière qui résistent au temps, et ne s'altèrent jamais. Cependant si de là on se tourne vers cette galerie de beautés malheureusement si populaires, si l'on se met à contempler toutes ces *Claribel*, ces *Lilian*, ces *Fatima*, ces *Eleanore*, et que l'on se défende du faux éclat dont elles nous ont si souvent éblouis, on n'a plus rien à apprendre, et la faiblesse présente est expliquée. On s'aperçoit surtout de la prédominance de l'imagination chez Tennyson par les écarts du langage qui en est le symbole. Habitué à toujours laisser la bride sur le cou de sa monture, aujourd'hui la monture l'emporte. Le style lui échappe. C'est là une conséquence presque inévitable, et l'auteur de *Maud* ne sera ni le premier ni le dernier à la subir.

Il n'est guère possible de voir moins d'analogie entre deux poètes d'une même école qu'entre Tennyson et Owen Meredith. Ce qui manque à l'un se trouve précisément la qualité par laquelle l'autre se distingue. Disons en passant que ce pseudonyme d'*Owen Mere-*

dith cache un nom connu, celui du fils unique de sir Edward Bulwer Lytton, qui, pour n'avoir que vingt-deux ans et pour être secrétaire d'ambassade, n'en est pas moins, ainsi que le lui disaient dernièrement certains critiques anglais peu louangeurs d'habitude, un vrai poète, *a true poet.*

Du point de vue surtout de la plus complète possession de la langue, il est impossible de ne pas accorder une très sérieuse attention au volume de M. Lytton. Il y a là fort peu de fantaisie, moins encore de sentimentalisme ou de gaspillage en fait de couleur. En vérité, — et je le dis à son éloge, — je ne vois pas trop ce que ferait cette foule de liseuses de profession, dont regorgent les salons anglais, de ce petit livre où l'intérêt dramatique n'est pour rien, où l'amour ne joue qu'un rôle secondaire, mais qui en revanche est plein d'une vive préoccupation des problèmes psychologiques. Je ne sais ce que dans l'avenir deviendra M. Lytton; il se peut que les circonstances le détournent de la route où il a déjà fait un premier pas, que ses premières aspirations, au lieu de s'élever davantage, retombent, que ses curiosités s'éteignent, qu'en un mot il se fatigue de penser et de chercher, et reporte sur les affaires la somme de force intellectuelle qui lui a été départie. Je ne sais, mais j'admets volontiers alors qu'il a écrit sa dernière strophe, et le témoignage qu'il a donné de sa valeur poétique me suffit. M. Lytton est déjà écrivain, parce qu'il est penseur; il domine la langue, parce qu'il n'y voit que le moyen de traduire l'idée qui le domine, lui, et son autorité sur l'une dépend de sa soumission à l'autre. M. Lytton *s'exprime lui-même,* c'est-à-dire, pour emprunter l'expression d'un ancien, il trouve les mots nécessaires à sa pensée : *invenit verba quibus deberet loqui.*

Il y a dans le volume qu'il vient de publier un souffle de jeunesse, un élan incontestable, mais en même temps l'évidence d'une trop virile pensée, et surtout la trace trop profonde d'études réellement aimées et comprises, pour que l'on puisse n'y reconnaître que l'effervescence poétique des premiers ans. Un sentiment *vrai* de l'antiquité, sentiment qui, au lieu de la rappeler sèchement, la fait *revivre,* est ce qui anime M. Lytton dans tout ce qu'il a écrit, et il évite également les deux manières par lesquelles on se trompe si facilement au sujet de la civilisation antique, et dont l'une consiste à la refaire à notre image, l'autre à nous refaire à la sienne. Du premier de ces procédés, qui dépouille l'antiquité de sa grandeur sous prétexte de nous la rendre familière, nous n'avons eu pendant quarante ans que trop d'exemples partout. Depuis une dizaine d'années, au contraire, c'est le système opposé qui est en vogue, et en recherchant ce qu'on est convenu d'appeler la sévère pureté de l'art antique, on arrive à créer des types dont le défaut est de ne *vivre* nulle part, pas plus dans le monde antique que dans le nôtre.

Il y a presque autant de danger que de difficulté à vouloir reproduire ces grandes figures dont la passion explique, si elle n'excuse pas les crimes. Trop frappé par le forfait seul qui semble les isoler de leur espèce, on les juge trop sévèrement; trop attiré à suivre les motifs qui les ont graduellement amenées à l'acte irrévocable, on use facilement de trop d'indulgence à leur égard. M. Lytton a su éviter ce double écueil dans sa *Clytemnestre*, poème dramatique où se reconnaît le profond sentiment de la vérité antique. Tout en suivant Eschyle quant à la manière dont Agamemnon périt, enlacé par la reine dans un filet qu'elle étend sur son bain, le poète anglais a suivi la tradition de Sophocle quant à l'un des principaux motifs du meurtre : il représente Clytemnestre avide de se venger du sacrifice d'Iphigénie. Sans chercher à défendre l'épouse coupable et sans vouloir atténuer son crime en lui-même, M. Lytton a réussi à entourer d'une certaine grandeur, presque d'un certain intérêt, cette mère implacable, cette amante passionnée, qui, en commettant un meurtre qu'elle croit commandé par le destin, ne voit que celui pour qui elle a tout oublié. La scène qui suit le meurtre et termine le poème a une hardiesse qui plaît. Au moment où Électre vient d'accabler Égisthe de ses injures et de son mépris, au moment où le peuple, s'associant à sa douleur, commence à murmurer, les portes du palais d'Agamemnon s'ouvrent, et l'on voit Clytemnestre, sombre et calme, debout près du cadavre du roi des rois. « Peuple d'Argos, dit-elle, voyez l'homme qui fut votre roi! »

« Le Chœur. — Mort! mort!

« Clytemnestre. — La destinée seule l'a frappé.

« Le Chœur. — Mort! mort! hélas! Regardez-le donc étendu! cette tête si noble couchée si bas!

« Clytemnestre. — Lui, le sacrificateur des femmes, voyez-le sacrifié lui-même par une femme! C'est la justice suprême qui en appelle à vous!

« Le Chœur. — Hélas! hélas! où trouver des paroles pour cette douleur?

« Clytemnestre. — Nous ne sommes que les instrumens des dieux. Notre œuvre ne provient pas de nous-mêmes, mais du destin. Un dieu prend l'éclair et le dirige, il frappe et tue, et passe outre, pur en lui-même comme au moment où il jaillit du sein lumineux de l'Olympe. Dans ce cœur, les torts du passé sont ensevelis. Je suis vengée, et je pardonne. Qu'on l'honore, lui; c'est toujours un roi, quoique tombé.

« Le Chœur. — Comme sur le crime elle pose le diadème de la vertu! se tenant là, austère, comme l'arbitre du destin! Non, nul acte, quel qu'il fût, ne pourrait la réduire à n'être pas grande. »

L'unité du caractère de Clytemnestre, M. Lytton l'a trouvée dans l'orgueil souverain joint à la passion, comme Shelley, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, a découvert celle du caractère de Béatrix Cenci dans la chasteté et le respect de son nom. Il y a une grande

distance cependant de l'une à l'autre, et personne, je pense, ne s'imaginera que je veuille mettre au même rang la vierge romaine outragée et la criminelle sœur d'Hélène. J'indique seulement le procédé employé par ceux qui, dans le domaine de l'art, s'attachent à de pareilles héroïnes, et, suivant leur développement psychologique pas à pas, cherchent la raison d'être de ce qui les met à part dans la famille humaine, tentent de saisir le point délicat où la transformation s'opère, où ce qui n'était qu'énergie devient violence, où l'idée du juste se trouble, et où d'une perturbation morale et intellectuelle sort le crime.

Si je pouvais m'arrêter à chacun des morceaux qui, dans le volume de M. Lytton, me semblent appeler une attention sérieuse, je signalerais *the Earl's return* et *a Soul's loss*. La pièce intitulée *la Perte d'une Ame* intéresse en ce qu'elle contient indirectement une sorte de profession de foi du poète à l'égard de l'amour. On sait ce qu'a produit l'école de Byron en pareille matière, et à qui nous devons tant de héros et d'héroïnes commençant par le *romanesque* et finissant par le cynisme. Tout ce chapitre interminable des prétendues « désillusions » du cœur, nous ne savons que trop qui en a écrit les premières pages, et ce n'est pas, à mon avis, un des moindres mérites de la phalange anglo-saxonne que d'avoir, à la suite de Shelley, de Wordsworth et de Coleridge, mis en déroute toute cette bande de recrues du sentimentalisme, et cherché à rendre le *sérieux* de sa puissance à cette noble passion qui ne peut choisir une âme humaine pour sa demeure sans qu'à l'instant cette âme ne s'ouvre à la poésie et au sentiment du vrai. Dans la vie de l'homme, c'est de l'amour surtout qu'on peut dire qu'il n'est ni rien ni tout, et le malheur veut que ceux qui au début de l'existence s'imaginent que l'amour est tout arrivent d'ordinaire à la fin en croyant que l'amour n'est rien.

A Soul's loss décrit une situation assez fréquente de nos jours, une phase assez familière de notre malaise psychologique : cet état de l'âme chez l'homme supérieur qui aime au-dessous de lui, et qui n'a pas été trompé, mais qui *s'est* trompé; vraie *passion* celle-là, souffrance sublime qui, pour avoir été devinée, il y a deux siècles, par Molière dans son Alceste, n'en est pas moins vraie aujourd'hui, et n'en demeure pas moins la source cachée, mais féconde, de l'inépuisable indulgence des grands cœurs et des intelligences hautes. Avoir une seule fois compris l'incapacité d'élévation d'une âme qu'on croyait sœur de la sienne, quelle leçon! Et quelle pitié profonde doit s'unir à la tristesse de celui qui vient de reconnaître qu'en amour la plupart du temps l'âme n'est qu'éprise de ce qu'il y a de beau et de poétique en elle-même! Je sais gré à M. Lytton d'avoir

à vingt ans compris cela, et d'avoir si dignement senti comment on peut voir se dissiper son rêve, et comment on doit supporter le réveil :

« Tout ne s'écroule pas avec l'amour!

« Sois le bienvenu, ô travail, antique associé de l'homme! Comment! Devrai-je donc périr, échouer ainsi en vue de mes années futures, inabordées? Non! je dois lutter, même cette douleur se peut vaincre.

« De leurs tombeaux, les grands morts me tendent la main et m'encouragent au combat; le cœur de Shakspeare bat à l'encontre du mien, Platon me parle en ami, la philosophie remplit la vie.

« Et cependant, avant que la feuille ne soit tournée, les vérités qu'elle enseignait s'amoindrissent.

« Mesuré à mon chagrin, que Shakspeare lui-même est petit! que Platon sait peu consoler! La douleur leur est supérieure à tous! »

Il y a dans ces aspirations vers l'idéal une noblesse, dans la défaillance qui les suit un naturel, et dans le courage comme dans le désespoir une sincérité qui sont, si je ne me trompe, des qualités peu communes aujourd'hui. Je conçois que la critique en Angleterre ait pu saluer en M. Lytton un « vrai poète. »

Maintenant est-ce à dire que ce que M. Lytton nomme lui-même ses « années futures inabordées » doive nécessairement être consacré au culte de l'art poétique? Et doit-on voir dans son remarquable volume de vers ce que l'on est convenu d'appeler une *promesse* d'excellence à venir? J'éprouverais quelque embarras à le dire. Et d'ailleurs pourquoi, sous prétexte qu'un homme est jeune, pourquoi vouloir absolument que l'œuvre où il se manifeste pour la première fois ne soit qu'une promesse, qu'une sorte d'ombre projetée par le talent futur que vous lui supposez, qu'un gage de ce qui n'est pas encore et peut n'être jamais? A vingt ans, l'intelligence et l'âme sont complètes dans leur jeunesse, comme plus tôt elles le sont dans l'enfance, et plus tard dans la maturité. C'est folie de croire que toujours le développement intellectuel dépende de la progression du temps. Telle nature livre au printemps toutes les richesses qui chez telle autre attendent pour mûrir que le soleil d'automne ait lui. Que d'arbres dont la fleur seule vaut quelque chose! Et que dirait-on du jardinier qui ne verrait dans une rose que la *promesse* de cette baie insignifiante qui pourtant est très véritablement le fruit de la plante? Non, il vaut mieux prendre chaque œuvre pour ce qu'elle est que pour ce qu'elle semble présager; de cette façon aussi on évite bien des déceptions. Nous en avons devant nous la preuve, car en lisant *Maud* par exemple, que doivent conclure aujourd'hui ceux qui, dans les premiers ouvrages de Tennyson, voyaient surtout la promesse de fruits splendides? Mais parce que chez Ten-

nyson le talent n'a pas grandi avec l'âge, cela empêche-t-il que l'œuvre de sa jeunesse ne soit une et complète, que ce qu'il a donné à la langue anglaise ne compte pour celle-ci parmi les joyaux de sa couronne? Seulement dans cette œuvre il eût fallu voir, au lieu d'une promesse, l'accomplissement entier de toutes celles que la Muse avait pu donner, *a fulfilment*, comme disent les Anglais. On s'expliquera mieux toutefois ce caractère de Tennyson, en quoi il diffère, en quoi il relève de Shelley, si l'on revient avec nous à notre point de départ, — au talent, aux œuvres, à l'individualité de Shelley lui-même.

II.

Shelley est sans contredit de notre temps un des sujets d'études les plus curieux pour qui dans le poète cherche plus qu'un simple faiseur de vers. Il y a chez lui absence totale de parti pris et une sincérité qui ne s'altère jamais, chose que l'on ne retrouve chez aucun de ses contemporains, si ce n'est Coleridge; mais Coleridge, qui est indubitablement un bien plus grand esprit, qui peut comme penseur se placer à part et très haut, Coleridge est moins poète que Shelley. Il l'est moins inévitablement. Shelley ne s'affranchit qu'à de rares et courts intervalles de cette sujétion à une puissance mystérieuse qui est le signe de l'enthousiasme vrai. Il est toujours dominé, possédé, et, esclave inspiré d'une force en dehors de lui, ce qu'il donne au monde n'est que le reflet d'une lumière dont il est plein, l'écho d'un son qu'il ne cesse jamais d'entendre.

L'attrait de l'infini était irrésistible pour Shelley, et les « ailes de l'âme, » comme dit Platon, l'emportaient sans cesse. Revenir à ce que nous appelons la vie lui était pénible : il ne le faisait qu'avec effort et aux dépens de ses plus intimes joies. En touchant à la réalité, sa *passion* poétique prenait fin. Cette force étrangère, dominatrice, que j'indiquais tout à l'heure, n'agissait plus sur lui, et son esprit, en s'affranchissant, s'attristait. Cependant à côté du poète vivait une compagne de tous les jours, une femme aussi intelligente que dévouée, et qui, bien qu'elle comprît, qu'elle partageât même parfois son exaltation, la redoutait et craignait pour lui les suites d'une absorption si complète, d'une si absolue possession. Ramener Shelley non pas au vrai, — il ne s'en écartait jamais, — mais au réel, l'attacher aux choses humaines du même amour qu'aux choses abstraites, telle était la mission que se donna une des plus nobles personnes qu'il y ait eu au monde, une de celles qui avaient le plus qualité de toute façon pour entreprendre et mener son œuvre à bien. « Je désirais ardemment, disait-elle en 1820, que Shelley adop-

tât un genre de sujets mieux appréciable généralement que des poèmes conçus dans l'esprit abstrait et rêveur de *la Sorcière de l'Atlas*. Je ne désirai point cela du point de vue étroit de sa renommée ou de l'étendue de sa gloire; mais j'étais persuadée qu'il se serait davantage rendu compte de lui-même, qu'il aurait mieux dominé et dirigé son propre talent, si une plus immédiate influence sur le public avait pu résulter de chacun de ses écrits. »

Avant d'aborder la question de ce *réalisme* dans l'art qui d'instinct l'attirait si peu, et qui cependant réservait à Shelley de si féconds, quoique rares succès, j'ai besoin d'épuiser le chapitre des sympathies intellectuelles de Shelley, et d'examiner une fois pour toutes sa raison d'être littéraire, la cause qui fait qu'il est *lui*, et qui détermine également l'admiration de ses disciples et l'éloignement de ceux qui ne le comprennent pas.

Devant l'intolérance du protestantisme anglican, l'illogique *dogmatisme* du *high church* et les hypocrites dénonciations des méthodistes et des *dissenters*, on n'était accoutumé dans le commencement de ce siècle, en Angleterre, qu'à une opposition étayée sur le matérialisme. Contre le faux du *pharisaïsme* régnant, on n'avait recours, quand on s'insurgeait un peu, qu'aux armes d'un positivisme plus faible et plus faux encore. On croyait sérieusement à Voltaire, et si on affectait de le condamner, c'était par conviction de sa puissance, et en le tenant pour le plus terrible ennemi de Dieu sur la terre, quelque chose comme le diable lui-même. Ce qui nous révolte surtout dans l'état de la société en Angleterre durant les quinze ou vingt premières années de ce siècle, c'est sa grossière frivolité, si je puis me servir de ce mot. Acharnée à paraître, elle ne prend la peine d'être rien, se passe de toute recherche sur les questions les plus graves, accepte tous les jougs, et se prosterne devant des semblans de choses qu'elle ne comprend pas assez pour les savoir respecter au fond; — c'est le XVIIIe siècle tel qu'il pouvait être chez les Anglais, — c'est-à-dire sans esprit, sans élégance et sans courage. A cette époque où politiquement l'Angleterre s'élève si haut, elle est philosophiquement plus déshéritée qu'à toute autre. Elle compte une foule d'orateurs illustres, d'écrivains brillans, de très grands poètes; — elle n'a qu'un seul *penseur* : Coleridge. — Mais celui-là, précisément en raison de sa supériorité, passe pour un visionnaire.

Vue de près et bien examinée, avec son ignorance et son orgueil, ses étroits préjugés et son immense mauvais goût, sa lâche hypocrisie et son indifférence pour le beau, peu de sociétés, je le crois, ont été plus foncièrement athées, c'est-à-dire *privées de Dieu*, que cette société anglaise, futile et sensuelle, que menait Brummel par

le bout de la cravate, et que les vices de George IV n'épouvantaient pas. Nous l'avons dit, on en était en Angleterre au matérialisme; on n'aimait pas *les idées,* on n'en avait point l'habitude, et ce mot banal d'*obscur,* on le jetait à tout propos à quiconque, en écrivant, se permettait de sortir du domaine des faits, sondait les causes, ou se laissait fasciner par ces mystères qui, « dans la terre et au ciel, sont, » comme le dit Hamlet, « au-dessus de ce que rêve notre philosophie. » L'Angleterre était romanesque et *matter of fact,* pleine d'affectation et de sensiblerie, mais en somme fort terre à terre. Or, par aucun côté de son talent, Shelley ne pouvait répondre à cet état des âmes que Byron, dans sa première phase, satisfaisait tout entier, et sur lequel il agissait par contraste autant que par affinité.

La société en général goûtait, sans l'avouer, dans Byron, cette dernière étincelle du voltairianisme qu'elle comprenait, pendant que les puritains le damnaient, non point « à petit bruit, » mais le plus bruyamment possible, pour cause « d'irrévérence. » Au moins avec Byron on savait à quoi s'en tenir; il parlait la langue de tout le monde, et n'était jamais « obscur. » S'il attaquait « l'église établie, » c'était dans les termes de ce vocabulaire familier qu'inventa le matérialisme pour persuader aux esprits peu élevés qu'ils sont profonds; quels que fussent d'ailleurs ses crimes, n'était-il pas le plus victorieux, le premier des « romanesques, » défendu par tout un cortége de héros et d'héroïnes impossibles, mais charmans à voir, assurait-on, et qui toujours ont figuré en tête de cet immense bal masqué du sentimentalisme que l'Angleterre pendant vingt ans a donné à l'Europe entière? L'auteur de *Lara* eût pu, par tout ce qui lui manquait, reconquérir une gloire sans égale parmi ses compatriotes, si l'humeur dédaigneuse et la verve satirique, en se développant chez lui, ne lui eussent montré l'incompatibilité de sa supériorité réelle avec les tendances anglaises. Nous devons à cela tout ce qu'il y a de *vrai* dans Byron; mais ce vrai, source de sa plus grande œuvre, le *Don Juan,* ne se rattache nullement au vrai abstrait ou à un ordre d'idées transcendantes. Il reste dans les limites de l'observation du fait; l'idée proprement dite n'a rien à faire dans tout cela, et Byron, tout en offensant les préjugés de sa nation, demeure autant qu'elle ennemi des *idéologues,* aussi éloigné qu'elle peut l'être de toute « habitude de l'infini. » Pour cette raison-là même, le poète de *Don Juan* a pu être réprouvé sans être impopulaire.

Avec Shelley, le cas est tout autre. Il est foudroyé non-seulement de toute la hauteur du puritanisme et du *cant* anglais, mais de toute celle de son ignorance philosophique, ce qui est bien pis. Shelley, ce platonicien sincère et que tous ses instincts conviaient au mysticisme, Shelley que, lorsqu'on le connaît, on conçoit si bien, avec

quelques années de plus, arrivant à travers saint Augustin et Descartes aux plus vives ardeurs de la foi, — Shelley passa en Angleterre pour quelque chose de pis qu'un athée! On fût volontiers à son égard revenu aux pratiques du moyen âge, et plus d'un prédicateur protestant, plus d'un gros *country gentleman*, plus d'une *respectable* mère de famille s'est dit, je pense, que les bûchers de l'inquisition trouveraient au besoin une excuse, s'ils ne s'appliquaient qu'à la punition d'hommes aussi évidemment marqués des signes de la réprobation que l'auteur de *la Révolte d'Islam*.

On avait à son endroit des terreurs étranges et vagues, on le redoutait et on l'anathématisait d'autant plus qu'on le comprenait moins. Voilà pourquoi Shelley, condamné ostensiblement au nom de toutes les conventions religieuses, politiques et morales, ne fut absout en secret par aucun admirateur timide, et ne compta aucun de ces amis cachés dont la ferveur intelligente venge des dédains populaires. Au fond, les théories mêmes de Shelley s'opposaient à tout rapprochement entre le poète et l'esprit de son temps. Non-seulement il y avait chez lui une obéissance instinctive à la muse, à la force extérieure qui le dominait, mais le but de sa vie était « d'idéaliser le réel, » selon l'expression qu'emploie sa femme, de proclamer partout la souveraineté de l'idée sur le fait. On a de lui à cet égard quelques réflexions qui valent la peine d'être citées, car elles expriment toute sa pensée sur la poésie.

« Nous savons plus, dit-il, en fait de politique, de morale et d'histoire, que nous ne pouvons coordonner et mettre en pratique, nous avons plus de connaissances scientifiques que nous ne nous entendons à les distribuer utilement; mais la poésie, inhérente à tout système de pensée, quel qu'il soit, est étouffée sous l'accumulation des faits et des procédés mécaniques. L'âme souffre du corps. La science ne nous manque pas; touchant tous les problèmes sociaux, nous sommes parfaitement instruits de tout ce qui vaudrait mieux que ce que nous faisons et souffrons; je le répète, la science, nous l'avons abondamment; — ce qui nous manque, c'est *la faculté créatrice qui fait imaginer ce qu'on sait*, l'élan généreux qui nous pousse à être ce que nous concevons : — *la poésie de la vie nous manque!* Nos calculs ont outrepassé notre force calculatrice; nous nous sommes échappés à nous-mêmes, et ce que nous avons absorbé nous absorbe. Faute de la faculté poétique par laquelle nous restons supérieurs à ce que nous savons, l'étude de certaines connaissances, en reculant les bornes du pouvoir de l'homme sur le monde du dehors, a rétréci celles de son action sur le monde du dedans, et tout en réduisant les élémens mêmes à être ses esclaves, il est, lui, l'esclave de sa propre petitesse. L'homme est inférieur à ce qu'il sait..... Il n'est jamais plus nécessaire de s'adonner au culte de la poésie qu'à ces époques où, par le développement excessif de l'égoïsme, la quantité de ce qui constitue le matériel de la vie positive dépasse la puissance que nous avons de nous le subordonner : le

corps est alors trop pesant pour ce qui l'anime. La poésie est d'essence divine; c'est le centre à la fois et la circonférence de toute science, la racine et le fruit de tout système de pensée humaine, l'origine et le résultat, le secret de la vie de toute chose..... La poésie opposée au principe égoïste dont l'or est la visible incarnation, c'est Dieu vis-à-vis de Mammon (1). »

Qu'on s'imagine maintenant celui qui écrivait ces lignes, et dont la vie se passait réellement à mettre en pratique ses théories, qu'on s'imagine celui-là aux prises avec la société anglaise de 1812 à 1820. On comprend que par aucun côté il n'eut d'affinité avec elle. Aussi, comme j'ai déjà tâché de le faire entendre ici, cette société, produit d'élémens étrangers et hétérogènes, dernier débris d'une civilisation à part, cette société teuto-normande, où s'alliait à la frivolité raffinée des Stuarts le brutal sensualisme des guelfes, allait finir. Elle a jeté son dernier feu dans les soupers de Carlton-House, et avant que le prince qui la personnifiait si bien, avant que George IV eût cessé d'être, elle n'était plus. L'élément anglo-saxon se développait, et la société anglaise s'édifiait graduellement en prenant tous les radicalismes pour base. Politiquement, il est difficile de prévoir ce qui adviendra de tout cela; moralement et intellectuellement, l'Angleterre est dans une période de transition, mais elle a au moins cela de bon, qu'affranchie à cette heure de tout préjugé et de tout parti pris, elle met autant d'ardeur sincère à tout chercher qu'elle met de sincère libéralisme à ne rien exclure.

On pouvait donc, il y a quelques années même, prévoir chez les Anglais cette insurrection du spiritualisme contre le matérialisme qui éclate aujourd'hui. Jamais depuis le XVIe siècle, où la philosophie était en honneur en Angleterre, on n'y a pu constater un si grand déploiement de tendances spéculatives qu'à notre époque même, où le positivisme s'est pour ainsi dire incarné dans l'industrie. On dirait que les esprits sentent le besoin de l'idéal, et, contre la pression du réel, ils s'échappent en mille théories insaisissables, en aspirations plus vagues les unes que les autres, se laissant entraîner même au merveilleux avec une facilité extrême. Rien d'étonnant dès-lors à ce que les hommes de la trempe de Coleridge ou de Shelley exercent une influence très marquée et très féconde. Leur gloire d'aujourd'hui est inséparable de leur défaveur d'hier et en dépend. Ceci est surtout évident pour le dernier des deux, car Coleridge se tient volontiers dans le domaine de la métaphysique pure, et se sert bien moins que Shelley de l'art pour interpréter ses théories.

Si maintenant nous arrivons à la question du *réalisme* dans la

(1) *Defence of Poetry*, Shelley's *Essays and Letters*, 2 vol., London, Edward Moxon, 1854.

langue, de ce réalisme excessif aujourd'hui, est-il besoin de dire que Shelley n'en est point l'inventeur? Byron l'avait devancé par *Beppo* et par les premiers chants de *Don Juan*. Dans une lettre adressée à sa femme dans le courant de l'année qui précéda sa mort (1821) et pendant une visite qu'il fit à Byron à Ravenne, Shelley écrivait ce qui suit : « Il m'a lu un des chants inédits du *Don Juan;* c'est étonnamment beau. Cela le met non-seulement au-dessus, mais à mille pieds au-dessus de tous les poètes de nos jours. Chaque mot là-dedans a le caractère de ce qui subsiste. C'est incroyable de puissance, et surtout d'une puissance si facile! Cela atteint jusqu'à un certain point le but que depuis si longtemps je me tue à proposer à tout le monde, c'est-à-dire la création de quelque chose de totalement nouveau, mais *en rapport avec notre temps*, quelque chose de *vrai*, mais de supérieurement beau. — Me flatté-je? Je ne le sais. — Mais dans cette œuvre si grande je crois trouver la trace des constantes exhortations que je lui ai faites de créer ce qui serait vraiment original, d'oser à la fin n'être que lui! »

Il serait en effet étrange que l'enthousiaste et mystique Shelley fût à la fin pour quelque chose dans la production d'une œuvre dont le fond était si antipathique à toutes ses propres tendances, à son talent même, quelque admiration que la forme ait pu lui inspirer; mais cela s'explique par la profonde vérité du chef-d'œuvre de Byron, par le désir que manifestait Shelley qu'il *fût lui!* lui et pas un autre, lui entièrement et *simplement!* C'est bien ce que, pour la première fois de sa vie peut-être, devint Byron en écrivant le *Don Juan*, et c'est par cette sincérité de talent qu'il parvint à rendre Shelley enthousiaste de ce qui, par le détail seulement, lui eût peut-être répugné. C'est du reste, il faut bien le remarquer, un signe irrécusable de la supériorité de celui-ci. Quel que pût être son éloignement pour la tournure d'esprit de son illustre et noble ami, chaque fois que lord Byron « osait être lui, » et, sans rien emprunter nulle part, se montrait avec ses vraies qualités et ses défauts vrais, Shelley le comprenait, l'admirait, sentait profondément tout ce qu'il valait, — tandis qu'au contraire Byron n'a jamais pu un moment arriver à apprécier Shelley, dont il ne goûtait qu'un seul morceau, *Rosalind and Helen*, épisode en vers d'une demi-douzaine de pages, aussi insignifiant par le fond que faible et terne par l'expression; sacrifice d'un esprit découragé et plein d'ennuis à un genre faux, et qui heureusement n'eut aucune espèce de retentissement.

Après les premiers chants du *Don Juan*, Shelley se prit à songer sérieusement à une modification de la langue poétique dans le sens d'un réalisme plus grand. Il entendait depuis longues années les prédications à ce sujet de son ami Leigh Hunt, lequel était le théoricien

de la bande, l'homme à convictions fortes et à argumens ingénieux, l'intelligence dépourvue de talent qui se trouve plus ou moins dans toute école d'art, et dont les préceptes sont souvent admirables, si à tout instant ils ne couraient risque d'être compromis par l'exemple du précepteur. Je ne me chargerai point d'examiner jusqu'à quel point ce que produisait de temps en temps Leigh Hunt mettait Shelley en garde contre ce qu'il prêchait. Un jour pourtant l'artiste voulut s'essayer à une forme nouvelle, et il cisela un des plus charmans bijoux de l'écrin poétique de l'Angleterre, *Julian and Maddalo.* Aussi est-ce à Leigh Hunt qu'il l'envoie, en le priant de le faire publier sans nom d'auteur. « Deux des personnages, dit-il dans sa lettre d'envoi, seront reconnus par vous tout de suite; le troisième est également un portrait : seulement ce qui l'entoure, les accessoires de temps et de lieu, tout cela est idéal. Vous trouverez, je pense, ce petit poème conforme à vos notions sur ce que le style poétique doit être. J'y ai mis une certaine familiarité d'idiome, afin de reproduire le langage usuel dont se servent en parlant les gens placés par l'éducation et le raffinement de sentiment au-dessus du vulgaire. De ce dernier mot, je me sers dans son sens le plus étendu; la trivialité des classes supérieures, des gens de la *fashion*, est aussi choquante que celle du peuple, et son argot exprime autant les conceptions les plus impropres à la poésie. Encore ne suis-je pas sûr que le style familier puisse convenir à un sujet dont l'élévation et la passion, dépassant certaines formes, touchent aux limites de l'idéal. La vraie et forte passion s'exprime naturellement par métaphores, prend ses images partout, mais couvre tout du voile de sa grandeur. »

Sous ce rapport, le *Julian and Maddalo* de Shelley est un petit chef-d'œuvre qu'il suffirait de traduire en entier pour montrer combien tout le monde en a fait son profit. Rien de plus simple que la donnée, qui n'est autre chose qu'une visite faite par Byron et Shelley à un malheureux enfermé dans l'hospice des aliénés, près de Venise; mais aussi quelle élévation de sentiment, quelle finesse de touche, et comme les souffrances de cet infortuné sont délicatement et presque tendrement indiquées, au lieu d'être brutalement cataloguées, comme c'est de mode aujourd'hui! Comme tout cela est *vrai* en même temps que *réel!*

Sur la cause de cette folie, dont les divagations éloquentes écoutées par les deux amis sont presque tout le poème, nous ne sommes pas très exactement renseignés. « D'où vient qu'il est fou? demande Julian. — Je ne le sais, hélas! répond Maddalo. Une dame vint ici avec lui de France; puis, lorsqu'elle le quitta, il se prit à errer vaguement sur ces îles désertes des lagunes. Il n'avait ni terres, ni écus. La police le saisit et l'enferma parmi les fous. Dieu sait quelle

manie le posséda alors, mais il ne voulut jamais s'en aller de là, de sorte que je lui fis arranger un appartement ayant vue sur la mer, et lui envoyai des livres, des fleurs, un piano, de la musique, tout ce qui semblait avoir autrefois charmé sa vie. — Les couleurs de sa fantaisie sont vives, reprend Julian, et le langage de sa douleur est élevé, si élevé qu'il n'y manque que le rhythme pour lui mériter le nom de poésie. — Eh! mon Dieu! dit Maddalo, les plus malheureux trouvent l'origine de leur talent dans l'infortune, et n'enseignent dans leurs œuvres que ce que la souffrance leur a appris. »

Un seul passage révèle quelque peu la trahison qu'a eu à déplorer le héros du poème. Dans un moment de lucidité, il s'adresse à un être absent, sans doute à celle qui l'a abandonné.

« Quel châtiment cruel au-delà de toute cruauté, s'écrie-t-il, que de faire de l'amour même l'élément de l'enfer de l'âme! Me torturer ainsi, moi qui aimais et plaignais toute chose créée, moi qui ne suis qu'un nerf qui vibre à toutes les duretés pratiquées sur la terre, qui pour toi étais la flamme de ton foyer, quand tout à l'entour se refroidissait! Et tes malédictions, tu les fais pleuvoir de lèvres débordant jadis d'une trop amoureuse éloquence!... Ah! je devine. Tu diras plus tard combien c'était horrible d'avoir à affronter mon amour quand le tien n'existait plus! Tu t'étonneras de ce que j'aie pu consacrer à l'amour un pareil visage (hélas! il est vrai que la nature ne m'a point façonné avec art); — mais ne cherche pas là une excuse, car depuis que pour la première fois, il y a longues années, ton regard s'enflamma au feu de mon regard, je n'ai point changé; je suis ce que j'étais de corps et d'âme, n'ayant subi que ce seul changement qu'inflige l'amour alors qu'il cesse... Ah! que les paroles sont vaines!... »

Julian and Maddalo finit, ainsi qu'il a commencé, par une conversation entre Shelley et la fille naturelle de lord Byron, cette Allegra dont l'auteur de *Prométhée* fait un si ravissant portrait dans une de ses lettres. Quelques années se sont écoulées; l'enfant, qui dans les premières pages du récit s'amuse à rouler des billes sur une table de billard, est devenue une femme, « telle que j'en ai peu vu, » s'écrie le poète, « une merveille de la terre, une femme pareille à celles de Shakspeare! » Maddalo est en Orient, son grand chien est mort, son palais vide, n'était sa fille qui reçoit le voyageur. Sur l'étrange hôte de l'hospice des aliénés, elle rassemble ses souvenirs. Deux ans après la visite que nous savons, il tomba gravement malade, et la dame d'autrefois revint. Sa venue parut le guérir. « Ils demeurèrent ensemble chez mon père, dit la belle Allegra, car je me rappelle (j'avais dix ans) avoir joué avec le châle de la dame. Après tout, elle le quitta de nouveau. — Quel cœur de pierre avait-elle donc! s'écrie le poète. Et la fin? — N'était-ce pas assez? réplique la jeune femme. Ils se retrouvèrent et se quittèrent. — Enfant, est-ce là

tout? » Allegra reprend la parole pour terminer le poème par ces mots : « Peut-être y a-t-il quelque chose de plus, quelque chose qui porte l'empreinte de leurs maux, et dit *pourquoi* ils se quittèrent, *comment* ils s'étaient rencontrés; mais ne me demandez pas davantage. Fermons les années sur leur mémoire, comme là-bas est fermé le marbre qui recouvre leurs corps.—Cependant je questionnai toujours, et enfin elle me dit la manière dont tout se passa; mais je ne l'apprendrai pas à ce monde si indifférent et si froid. »

Il faut lire le poème en entier pour se convaincre de toute l'influence qu'a pu exercer *Julian and Maddalo* sur la forme et l'expression adoptées si communément de nos jours; mais dans cette esquisse de Shelley il y avait une sobriété de détails, une passion intense et une réserve que trop peu de gens ont su imiter. *Julian and Maddalo* est l'œuvre d'un maître; c'est le joyau ciselé par le sculpteur du *Persée,* et qui, sortant merveille de ses mains, ne serait peut-être rien entre celles d'un moindre artiste.

Je voudrais pouvoir dire quelques mots d'une œuvre de Shelley, tentative unique dans son genre, drame impossible au théâtre, ouvrage inconnu à la plupart des lecteurs, et qui pourtant de son vivant même, et selon les critiques les plus hostiles, mettait Shelley à la tête de l'art dramatique en Angleterre, — j'entends parler des *Cenci.* Jamais le réalisme de Shelley ne s'est autant développé que dans ce terrible drame; lui-même le sent et dit dans la dédicace qu'il en fit à Leigh Hunt : « Les écrits que j'ai publiés jusqu'à présent n'ont guère été que des visions qui représentaient mon impression personnelle du beau et du juste. Je vois tous leurs défauts, — défauts de jeunesse et d'impatience : — ce sont des rêves de ce qui doit être ou de ce qui *peut* même être un jour; mais le drame que je vous envoie ici est une terrible réalité. J'abandonne ma présomptueuse attitude de pédagogue, et me contente cette fois de peindre *ce qui fut* avec les couleurs que je trouve dans mon propre cœur. »

En effet, le mot de cœur est bien celui qu'il faut. Le réel, chez Shelley, ne procède que de là. Aussi, tandis que la victime Béatrix, née de toutes les tendresses, de toutes les commisérations du poète, véritable fruit de son cœur, est une des plus belles et des plus complètes créations qu'il y ait, le vieux Cenci, produit de l'imagination seule, n'est ni réel, ni vrai, mais il choque autant par ce qu'il a de faux que par ce qu'il a de révoltant. Sous ce rapport, Shelley est une des natures les plus étranges que je sache. Il y a chez lui une rare inaptitude à concevoir le mal, et n'arrivant jamais à le comprendre tel qu'il est, c'est-à-dire avec ses nuances du plus ou du moins, il le voit toujours à travers son imagiuation, et produit quelque chose d'exagéré, de monstrueux en un mot. Il y a du Hamlet

dans Shelley. Au contact du crime il divague, et les pures résonnances de cette âme délicate deviennent aussitôt discordantes, fausses : *Like sweet bells jangled out of tune,* comme dit Ophélia.

Il est juste de dire que la vérité historique ne laisse pas grande latitude au peintre pour l'adoucissement de ses teintes, — plus horrible coquin que François Cenci n'ayant jamais existé; — mais cependant il convient de voir comment en pareil cas agit le maître absolu de l'art dramatique, Shakspeare. Étudiez un peu le roi Jean et Richard III, Iago, lady Macbeth, Angelo dans *Mesure pour Mesure,* les filles du roi Léar et tous ceux dans lesquels l'humaine nature se montre sous son aspect le plus atroce; regardez-les bien, et pour cruels ou vils, ou abominables qu'ils soient de n'importe quelle façon, ils n'en demeurent pas moins essentiellement *hommes,* — à défaut de la bonté, marqués des faiblesses de notre race, et du milieu de leurs crimes mêmes se rattachant par quelque misère à leur espèce. Ils sont *dénaturés,* mais vrais; ils ne sont point des démons, pas plus que leurs antagonistes ne sont des anges; — ce sont des *hommes,* rien de plus, rien de moins. Quand Shakspeare a voulu faire un monstre, il ne lui a laissé complétement ni l'apparence ni les perceptions humaines; il est descendu d'un pas vers la brute, et a fait Caliban. Il aurait conçu François Cenci d'une tout autre manière que ne l'a fait Shelley, lequel semble ne mettre en scène ce personnage effroyable que sous l'obsession d'une surnaturelle terreur. Le récit historique assure, je le sais bien, que ce vieux misérable ne vivait que du constant espoir de la mort des siens, et disait aux ouvriers mêmes qui construisaient dans son palais une certaine chapelle dédiée à saint Thomas : « C'est là que je les veux mettre tous! » Mais il ne devait point rassembler ses parens et amis autour de sa table pour leur dire combien il trouvait de plaisir à commettre des crimes! J'aime mieux ce qu'en dit Stendhal après des années passées à Rome, où chacun parle encore, au bout de deux cent cinquante ans, de l'histoire des Cenci comme de la sienne. « Il s'est bien gardé de la maladresse insigne de donner la clé de son caractère... Il a vécu sans confident et n'a prononcé de paroles que celles qui étaient utiles pour l'avancement de ses desseins. » Voilà l'homme en effet; *snaturatamente bizarro,* comme le raconte un contemporain, mais taciturne et dédaigneux, ne trouvant aucun plaisir dans la société de ses semblables, « voyageant même seul et sans prévenir personne; » généreux de son argent, frappant à coup sûr qui l'offensait, et supprimant l'instrument de sa vengeance sitôt après; dissimulé par tempérament, hardi par calcul, tenant plus du serpent que du tigre; mais, — ne l'oublions pas, — d'une si grande susceptibilité nerveuse, que « pour peu qu'il fût irrité ou ému, il tremblait excessivement. » Une

pareille nature n'est point fanfaronne : si elle s'épanche parfois en apparence, ce n'est que pour produire une impression voulue, pour s'assurer l'impunité d'avance; mais la loquacité n'est ni de son humeur instinctive, ni même de son temps. Le François Cenci de Shelley, loin d'être un Italien du XVIe siècle, ressemble bien plus à un bavard de nos jours, qui dit plus qu'il ne fait. Évidemment le poète d'*Alastor* ne sait pas comprendre cette iniquité compliquée. Chacun des traits par lesquels il voulait la peindre porte à faux, et du portrait de François Cenci il reste non pas l'image de l'homme le plus infâme qui fut jamais, mais le simulacre d'une créature qui n'est pas de notre espèce, d'un être aussi peu voisin de l'humanité que le sont par la forme extérieure les idoles d'un temple hindou.

Si le François Cenci de Shelley, comme nous le disions tout à l'heure, est *faux*, pareille chose ne peut se dire de Béatrix; depuis le commencement jusqu'à la fin de cette tragédie épouvantable, on voit éclater en elle toute la vérité que sa monstrueuse situation comporte. Elle *vit* de la première page à la dernière, et les circonstances une fois données, elle ne pourrait être autre que ce qu'elle est. Au premier abord, peu de caractères semblent plus compliqués que celui de Béatrix Cenci, et dans l'histoire, comme dans le drame de Shelley, elle vous étonne et vous choque par la façon dont elle nie sa participation au meurtre de son père, et par sa manière altière de proclamer une innocence que vous savez bien n'être pas. La juger ainsi cependant, c'est la juger imparfaitement. L'unité de son caractère est dans le respect de soi, sa force est dans son culte de l'honneur, et la nature et le poète l'ont tous deux créée de telle sorte que le point sur lequel elle est le plus outragée est celui par lequel elle est le plus complète. Moins chaste, elle serait moins cruelle; moins offensée, elle serait plus sincère; mais le crime qui a terni sa pureté, en laissant debout son orgueil farouche de jeune vierge, lui prescrit le châtiment du criminel comme un devoir, et ne lui permet, comme elle-même le dit, « d'autre culte, d'autre moyen d'adorer Dieu que sa haine. » Fière, franche, loyale, brave, calme, inflexible dans sa droiture, tout en elle se révolte contre une flétrissure, et souillée, elle est bien à la lettre *hors d'elle-même*. Sa conscience se déplace en quelque sorte, le bien et le mal changent d'aspect, et elle obéit à l'honneur et à sa propre gloire en se vengeant, comme aussi en niant sa culpabilité sur l'échafaud même. C'est le poète Landor, je crois, qui, parlant de la dernière scène des *Cenci*, va jusqu'à l'appeler *divine*, et dit que « sa beauté, étant celle de la plus haute raison, fait oublier tout l'égarement de crime qui la précède. » Il est de fait qu'au théâtre peu de choses ont jamais atteint à l'effrayante grandeur de ce dialogue entre Béatrix et Mar-

zio, l'assassin de François Cenci. On est devant la cour de justice de Rome; les juges et le cardinal Camillo siégent au tribunal. Marzio est confronté avec ses complices, Lucrèce Petroni la veuve, Giacomo et Béatrix Cenci.

« — Regardez cet homme, dit un des juges montrant Marzio, qui revient de la *question*. Quand le vîtes-vous pour la dernière fois?

« BÉATRIX. — Jamais nous ne le vîmes.

« MARZIO. — Vous ne me connaissez que trop, madonna Béatrix.

« BÉATRIX. — Je te connais, moi! Où t'ai-je vu? Et quand?

« MARZIO. — Vous savez bien que c'est moi que vous avez poussé à tuer votre père... Vous, seigneur Giacomo, vous, madonna Lucrèce, vous savez que ce que je dis est vrai! (Béatrix s'avance vers lui d'un pas lent et ferme; il se cache la figure et recule.) Oh! par pitié! foudroie la terre de la colère de tes yeux, mais détourne-les de moi!... La torture seule m'a forcé à avouer. Mes seigneurs, ayant tout dit, que l'on me mène à la mort!

« BÉATRIX. — Misérable que tu es! je te plains; mais attends encore.

« LE CARDINAL. — Gardes! ne l'emmenez point.

« BÉATRIX. — Cardinal Camillo, on vante en vous la sagesse et la bonté. Se peut-il donc que vous demeuriez spectateur de la méchante comédie que voici? Un misérable esclave tremblant est arraché à des tortures qui ébranleraient le courage le plus fort, et condamné à répondre, non pas ce qu'il sait ou croit, mais ce que veulent ceux qui, dans leurs questions mêmes, indiquent la réponse. Et cela en vue de tortures nouvelles telles que Dieu ne les infligerait pas aux damnés! Dites maintenant, ce dont vous êtes convaincu, dites que si votre corps à vous était étendu sur la roue, et que l'on vous vînt demander l'aveu du meurtre de votre neveu, de ce blond enfant qui animait votre vie, de cet enfant dont la perte a mis la mort autour de vous, dites que vous vous écrieriez : Je confesse tout ce qu'on veut, et qu'ainsi qu'une grâce vous réclameriez de vos bourreaux une mort honteuse; dites que vous vous conduiriez comme cet homme! Seigneur cardinal, je vous prie, proclamez mon innocence! »

A ce fier appel, le prélat, qui est cousin des Cenci et a toujours défendu Béatrix contre les cruautés de son père, se trouble et veut faire surseoir au procès. « Elle est innocente, s'écrie-t-il; le crime ne peut s'allier à cette pureté divine! — Assumez-en sur vous la responsabilité, seigneur, lui répond un des juges; car sa sainteté le pape veut qu'en cette affaire on montre une juste sévérité. Les prisonniers sont convaincus de parricide, les dépositions prouvent que..... »

« — Quelles dépositions? s'écrie Béatrix. Quelle preuve? Les paroles de cet homme!

« LE JUGE. — Précisément.

« BÉATRIX (se tournant vers Marzio et s'adressant à lui :) Avance! viens ici près de

moi. Qui donc es-tu, ainsi choisi dans la multitude des vivans pour tuer l'innocent?

« MARZIO, en tremblant : Je suis Marzio, le vassal de ton père.

« BÉATRIX. — Regarde-moi en face, et réponds à ce que je te vais dire. (Se tournant vers ses juges :) Je vous prie de remarquer son visage, et de voir comme il baisse ses yeux vers la terre, à ses pieds. (A Marzio :) Quoi! dis-tu donc que je tuai mon propre père?

« MARZIO. — Oh! par pitié, épargne-moi! Ma tête tourne. Je ne puis parler. C'était la torture. Enlevez-moi! Qu'*elle* ne me regarde pas! Je suis un misérable! J'ai dit ce que je savais. Que je meure, que je meure à présent!

« CAMILLO. — Amenez-le plus près de madonna Béatrix; il semble redouter son regard comme la feuille d'automne redoute le vent perçant du nord.

« BÉATRIX, à Marzio : — Oh! toi qui es encore suspendu au bord de cet abîme où la vie se confond avec la mort, penses-y avant de me répondre, car, je te le dis, tu pourrais répondre à Dieu avec moins de crainte. Quel mal t'avons-nous fait? Moi, hélas! mes années sur la terre ont été courtes et tristes, et le sort a voulu qu'un père empoisonnât mes premiers momens de jeunesse et d'espoir pour ensuite tuer d'un coup mon âme immortelle et mon nom sans tache... Le Tout-Puissant, comme tu dis, t'arma contre lui, et ce fut œuvre de miséricorde; mais je serais donc, moi, accusée de ton crime contre moi-même, et tu serais, toi, l'accusateur! Si tu espères un pardon au ciel, sois juste ici-bas; le cœur endurci est pire que la main sanglante... Pense, je t'en conjure, à ce que c'est que de tuer dans l'esprit des hommes leur respect de notre antique maison, de notre nom immaculé! pense à ce que c'est que d'étouffer la naissante pitié, de souiller d'infamie et de sang ce qui paraît innocent, ce qui, je le jure, ô mon Dieu! ce qui l'*est* bien vraiment! de le tant souiller, que le monde stupide ne sache plus distinguer entre le regard astucieux et féroce du crime véritable et celui qui à cette heure te subjugue et te force de répondre à ma demande : Suis-je ou ne suis-je point un parricide?

« MARZIO. — *Tu ne l'es point!*

« LE JUGE. — Qu'est donc ceci?

« MARZIO. — Je déclare innocens ceux que je déclarai coupables. Moi seul suis criminel.

« LE JUGE. — Qu'on lui applique de nouveau la question.

« MARZIO. — Épuisez sur moi vos tortures. Une douleur plus aiguë a arraché à mon dernier souffle une vérité plus haute. *Elle est innocente!* Monstres, assouvissez sur moi votre rage; mais je ne vous livrerai point cette belle œuvre de la nature afin que vous la déchiriez. (Marzio est entraîné par les gardes.)

« LE JUGE, à Béatrix. — Reconnaissez-vous ce papier? (Il lui donne la lettre d'Orsino.)

« BÉATRIX. — N'essaie pas de me prendre à tes piéges! Qui est ici maintenant mon accusateur? Est-ce toi? toi, mon juge? Accusateur, témoin, juge! quoi! tout en un! Voici le nom d'Orsino. Où est Orsino? que je le voie face à face. Que veut dire ce griffonnage? Hélas! vous-même ne le savez, et sur

la seule chance qu'il y ait du mal, vous voulez nous ôter la vie! (Entre un officier.)

« L'Officier. — Marzio est mort.

« Le Juge. — Qu'a-t-il dit?

« L'Officier. — Rien! Sitôt étendu sur la roue, il nous sourit comme quelqu'un qui a eu le dessus sur un adversaire, et, retenant son haleine, il mourut.

« Le Juge. — Alors il n'y a plus qu'à appliquer la question à ces prisonniers-ci, qui semblent vouloir nous braver. »

Et en effet la question est appliquée à tous les trois, et Lucrèce et Giacomo Cenci, vaincus par la douleur, avouent tout, tandis que Béatrix, indomptable après comme avant, demeure hautaine à la torture comme à l'interrogatoire. Une seule fois elle faiblit, lorsqu'apprenant sa condamnation à mort, elle s'épouvante à l'idée de cette éternité où peut-être elle retrouvera son père! « S'il n'y avait pas de Dieu! s'écrie-t-elle dans son égarement momentané, si ciel et terre n'étant plus rien, — tout dans le vide immense, — tout n'était que — *lui!* l'âme de mon père! Si son regard et sa voix m'entouraient de toutes parts, étant l'atmosphère et le souffle de ma morte vie! » Mais ce n'est que l'émotion d'un instant; sa piété et sa forte nature reprennent vite le dessus, et sa belle-mère et son frère ne trouvent d'appui que dans sa sérénité et dans son calme. Son attitude en sortant de la prison pour marcher au supplice, et en faisant ses adieux au cardinal Camillo, qui, atterré, ne sait que dire : « oh! madonna Béatrix! » est empreinte d'une douceur attendrissante et d'une dignité suprême. On voit bien que chez cette Romaine de seize ans il ne peut s'agir jamais que des « tourmens de l'âme, » ainsi qu'elle-même le dit, et soit qu'elle se venge ou qu'elle se défende, qu'elle résiste ou qu'elle se résigne, qu'elle lutte ou qu'elle succombe, il est impossible de porter à un degré plus absolu le dédain et l'oubli de tout ce qui est souffrance matérielle.

Résumons-nous maintenant. L'école ou la filiation de Shelley continuera-t-elle? est-elle interrompue sans retour? faut-il la renouveler sur un point, la corriger sur d'autres? Nous n'hésitons pas à le dire, Shelley, digne d'être imité dans les formes de son art, ne le sera pas dans la partie la plus intime de cet art qui tient à sa personne même, à sa souffrance, à sa jeunesse, aux maladies de son âme, qui se confondent avec les caractères de son génie. Tout cela ne s'emprunte ni ne se renouvelle.

Demeure-t-il également inimitable par la richesse et l'éclat de son style, par sa profonde science de la langue anglaise? Cela est plus difficile à dire. Après avoir dû constater le progrès du *réalisme* dans l'expression, — chose surtout remarquable chez la jeune école an-

glo-saxonne, — devrons-nous bientôt en constater l'abus? La rudesse actuelle de la langue anglaise, excellente en tant qu'elle est une réaction de l'énergie naturelle contre la convention, me paraît déjà porter plus d'un signe de *manière*, et je ne puis dissimuler que notamment dans certaines poésies de Tennyson ou d'Alexandre Smith, on est loin de toujours trouver ce caractère de nécessité qui doit dominer l'expression dans toutes les langues, cette *inévitabilité* qui doit être absolument la loi des mots. Une seule personne, parmi les poètes anglais de ce temps-ci, échappe complétement à ce reproche : cette personne est Mme Browning. Dans l'œuvre de cette femme si éminemment distinguée, tout est vrai, simple et nécessaire, et plus on l'étudie, plus on est convaincu que chez elle l'expression n'est que ce qu'elle doit toujours être, une traduction, traduction fidèle de ce que le poète a bien réellement entendu et de ce qui a *frappé* son esprit. L'expression n'est qu'une empreinte, vague et confuse, ou bien pure et hardiment accusée, selon que l'image qu'elle cherche à reproduire a été plus ou moins profondément gravée. Les habitudes de la vie de Mme Browning sont probablement pour beaucoup dans son talent; par santé, elle évite forcément les distractions du monde; par goût intellectuel, elle vit beaucoup avec elle-même. Or, pour peu que l'homme vaille quelque chose, il est ce qui vaut le mieux pour son talent; mais qu'on y prenne garde, il ne suffit pas de vivre seul pour vivre avec soi-même, pas plus qu'il n'est indispensable, pour prendre l'habitude de soi, de se renfermer dans une solitude complète. « Se chercher, » comme dit saint Augustin, cela peut se faire partout; seulement, à raison de la faiblesse humaine, les hommes pour la plupart ne conservent d'eux que ce qu'ils refusent aux autres et au torrent des choses. Les natures suprêmes entre toutes, telles que Goethe par exemple, savent seules demeurer entières et tout acquises à elles-mêmes en se répandant au dehors par tous les côtés, et, pareilles à la lumière, ne rien perdre de ce qu'elles donnent. Je le répète donc, Mme Browning est aujourd'hui *le poète* anglais dont la langue me semble le plus irréprochable, et cela uniquement parce que, ne se hâtant jamais de s'exprimer, elle se rend compte des impressions qu'elle a reçues, ne cherchant à reproduire que celles qui sont fortes et profondes, et celles-là, les reproduisant toujours. Le réalisme de l'expression chez Mme Browning est par conséquent bien ce qu'il doit être, et jamais ne vous fait pressentir, même de loin, un maniérisme quelconque. Elle se rapproche en cela de Shelley, qui, plus que tout autre, s'attachait à ne rendre par l'expression que ce qui s'était fortement imprimé sur ses sens. Plus d'une coïncidence d'organisation, du reste, ramène ici le disciple au maître, et je le dis sans hésiter, mais sans vouloir

rien diminuer du juste renom des autres représentans de la jeune école en Angleterre, la simplicité et la sincérité absolues de Shelley ne revivent au même degré que dans l'auteur de *Casa Guidi*, cette chétive créature en qui la « force du dehors » est presque totalement absorbée par la « force du dedans, » pour me servir des termes de Shelley lui-même.

Si à présent nous devons revenir une dernière fois aux deux ouvrages qui font le sujet de ce travail, et dont l'un vient d'un débutant, l'autre d'un écrivain qui a passé l'apogée de sa puissance, nous dirons que tous deux semblent indiquer assez les conditions actuelles de l'art poétique en Angleterre. Les tendances de l'un comme les insuffisances de l'autre marquent une même phase dans l'histoire de la poésie nationale. Du reste, voici longtemps déjà que ce qui n'est qu'apparence dans la langue, coloris, sonorité, *fantôme* en un mot, a été de tous côtés l'objet des plus rudes et des plus persistantes attaques, et ceux qui suivent un peu le mouvement actuel de l'esprit chez nos voisins ont pu constater l'acharnement avec lequel on y prêche la croisade contre le *fine writing*, c'est-à-dire contre ce qui n'est qu'ornement extérieur, abondance descriptive, luxe phraséologique, ce qui en un mot fournit la parole à qui n'a rien à dire. Si je ne me trompe, le règne de l'imagination pure est fini dans la littérature anglaise. Dans la poésie surtout, et désormais à la place de ce qu'eux-mêmes appellent la *peinture par les mots* (*word painting*), il serait possible qu'on exigeât plus de hardiesse et de sincérité dans les idées, de plus nécessaires, de plus indissolubles rapports entre l'expression et l'impression qui la commande. Le vent est à la poésie en Angleterre, nous l'avons dit ici même il y a plus de deux ans, nous le répétons encore, mais à la poésie comme interprétation suprême de la pensée humaine. La guerre contre les idéologues en matière d'art a pris fin, et dès lors le premier pas est fait. Il ne serait point étonnant que d'ici à quelques années l'école de Coleridge et de Shelley ne dotât l'Angleterre de quelque esprit distingué dans la voie des études psychologiques; mais dès à présent, on peut l'affirmer en toute sécurité, le temps des simples rimeurs est passé. On s'est dit dans la patrie de Shakspeare que ce n'était pas tout que de *chanter*, et que ce que nous désignions tout à l'heure sous le nom d'*art extérieur* ne remplissait pas toutes les conditions de la grande poésie. La grande poésie est plus durable; elle a la vogue et la gloire, le temps présent et la durée des siècles.

ARTHUR DUDLEY.

DES

TABLES PARLANTES

ET DES

ESPRITS FRAPPEURS

Les historiens anciens racontent que l'empereur Néron eut le désir de devenir habile dans les arts magiques. La magie de ce temps-là opérait par l'eau, par les boules, par le cuivre, par les lanternes, par les bassins, par la hache et par bien d'autres procédés au moyen desquels elle dévoilait l'avenir; par-dessus tout, elle promettait de mettre les curieux en rapport et en conversation avec les ombres des morts et avec les divinités des enfers : ce fut ce qui tenta l'empereur Néron. La fortune l'avait élevé au faîte des choses humaines. Maître de l'univers connu et des hommes, il voulut commander aux dieux et porter au-delà des limites terrestres cette extravagance d'une âme qui, mal née sans doute, était surtout stimulée par les aiguillons de la toute-puissance. Ni les accords de la lyre ni la déclamation tragique n'excitèrent davantage son envie; à aucun art plus qu'à la magie il ne donna faveur et appui. De plus, rien ne lui manquait, ni la richesse, ni les forces, ni le talent d'apprendre, ni toutes ces énormités desquelles le monde finit par se lasser. Les magiciens d'alors avaient des échappatoires pour les cas où leurs opérations ne réussissaient pas : quand celui qui invoquait les divinités était affecté de quelque défaut corporel, elles ne lui obéissaient pas ou ne lui étaient pas visibles; mais cela ne faisait pas obstacle chez Néron, dont le corps était parfait. Il pouvait choisir les jours favorables; il pouvait immoler des victimes qui toutes fussent de couleur noire. Tiridate

était venu d'Arménie vers lui, amenant des mages et refusant d'aller par mer, vu qu'il regardait comme défendu de souiller la mer par des expuitions et autres excrétions. Pourtant rien n'y fit, et Néron, qui donnait à Tiridate le royaume d'Arménie, ne put recevoir de lui en retour le domaine de la magie et l'empire sur la nature souterraine et les mânes ensevelis. Pour expliquer cet insuccès, il faut penser que Néron était de nature peu nerveuse, et que les épreuves auxquelles le mage arménien le soumit furent incapables de développer en lui les sensations, les hallucinations qui persuadent souvent aux adeptes qu'ils ont été définitivement initiés.

Le grammairien Apion, que Pline vit dans sa jeunesse, disait dans un de ses ouvrages avoir évoqué des ombres pour interroger Homère sur sa patrie et sur ses parens; mais il ne paraît pas que la réponse ait été plus satisfaisante que celles de tant de tables parlantes ou d'esprits frappeurs qui n'apprennent jamais rien aux interrogateurs; toujours est-il qu'Apion n'en sut pas plus après avoir causé avec les ombres qu'il n'en savait auparavant sur cette question tant controversée de la patrie du grand poète placé à l'aurore de la civilisation hellénique. Il y avait à Rome, sous les premiers empereurs, une illustre maison du nom d'Aspernas; de deux frères de cette maison qui vivaient du temps de Pline, l'un s'était guéri de la colique en mangeant une alouette et en portant le cœur de cet oiseau renfermé dans un bracelet d'or, l'autre par un certain sacrifice fait dans une chapelle de briques crues, en forme de fourneau, et qui fut murée après l'accomplissement de la cérémonie. La magie florissait alors, on le voit, sous toutes les formes, et les tables tournantes, si tant est qu'on ne les connût pas (car M. Chevreul a déterré un texte ancien, obscur il est vrai, mais qui semble bien les indiquer), les tables tournantes, dis-je, n'auraient pas produit au milieu de cette société l'effet qu'elles ont produit parmi nous. Macbeth, venant à ouïr les lamentations des femmes, s'écrie : « Le temps a été où mes sens se seraient glacés à entendre un gémissement la nuit, où ma chevelure, à quelque récit effrayant, se serait soulevée comme si la vie y était; mais je suis rassasié d'horreurs. » Nous, nous étions comme le Macbeth jeune et avant le temps des sorcières; le moindre prodige nous émeut. L'antiquité était comme le Macbeth endurci et familiarisé, et je doute fort que nos tables et nos esprits eussent paru grand'chose à des gens qui pouvaient évoquer la triple Hécate, troubler le sommeil de la mort, et faire descendre la lune du haut du firmament.

Pourtant le sort fait à la magie, à la sorcellerie dans l'antiquité, était bien différent de ce qu'il fut dans le moyen âge et surtout à la sortie du moyen âge, aux XVe et XVIe siècles. Les anciens n'exerçaient

guère de persécutions contre les magiciens, il n'y eut d'exception considérable que contre les druides, tourbe de prophètes et de médecins (je me sers de l'expression méprisante de l'auteur latin); l'empereur Tibère les supprima dans les Gaules, et ils se réfugièrent dans l'île de Bretagne. Au reste, il paraît que leurs rites comportaient des atrocités et des actes de cannibalisme, car le même auteur ajoute : « On ne saurait suffisamment estimer l'obligation due aux Romains pour avoir supprimé des monstruosités dans lesquelles tuer un homme était faire acte de religion, et manger de la chair humaine une pratique salutaire. » Le fait général n'en subsiste pas moins, et l'autorité n'était pas incessamment à la recherche des sorciers pour extirper cette engeance par le fer et par le feu. Une aussi notable différence a sa source dans la conception que les anciens se faisaient de l'univers et des êtres divins qui le gouvernaient. Il y avait, il est vrai, des dieux méchans, mais ces dieux n'en étaient pas moins respectables, ils n'en participaient pas moins à la nature divine, et ils n'étaient pas moins nécessaires à l'administration universelle. S'il y avait des dieux souterrains qui ne voyaient pas la lumière du jour, qui tenaient dans leur sombre empire les âmes des morts et qui régissaient les choses ensevelies dans les abîmes de la terre et des ténèbres, *res alta terra et caligine mersas,* ce n'était là qu'un département de cette gestion du monde que les anciens se figuraient. On tremblait en approchant des divinités redoutables; mais, terribles comme leurs demeures et leurs fonctions, l'idée de crime, de tentation au mal, de révolte contre l'ordre éternel ne se joignait pas à leur culte. Aussi ceux qui essayaient d'avoir commerce avec elles n'étaient point, pour cela même, marqués d'un stigmate de réprobation. Si on s'adressait à elles aussi souvent qu'aux divinités lumineuses dans ces rites qui prétendaient dévoiler l'avenir ou obtenir des services, c'est qu'elles avaient le royaume de la mort, et que faire apparaître les trépassés et converser avec eux a toujours été un des plus vifs désirs de la magie et de ceux qui la consultent. Voyez la différence qu'a apportée, même dans les tendances de la curiosité, le progrès des connaissances positives. Jadis c'étaient les profondeurs de la terre qui attiraient la pensée des hommes; là s'étendait un autre monde peuplé de divinités et d'ombres, pâle reflet de cette vie que, dans Homère, un guerrier, tout en bravant la mort, ne quitta jamais sans regretter sa jeunesse et sa vaillance. Aujourd'hui ce sont les profondeurs de l'espace infini qui attirent les imaginations, et un voyage dans les gouffres du globe n'aurait plus d'attrait que pour le géologue, qui, à l'aide d'observations et d'inductions, s'efforce à son tour de pénétrer *les choses ensevelies dans les abîmes de la terre et des ténèbres.*

Il arrive néanmoins un temps où la tranquillité relative entre la magie et l'autorité reçoit une profonde atteinte, où la paix est rompue et où la persécution commence contre les magiciens. Ce fut quand le mot *démon* changea de signification. Dans la religion des gentils, les démons étaient des génies, des divinités qui planaient au-dessus de l'existence humaine, sans avoir en eux rien de nécessairement funeste; mais quand les démons furent les anges rebelles, les ennemis de Dieu, les auteurs du mal, les tentateurs de l'homme, les inspirateurs des noirs forfaits, les contempteurs de tout bien, alors on s'inquiéta de ceux qui prétendaient fréquenter habituellement une aussi redoutable, une aussi mauvaise compagnie. Ajoutez que l'imagination se peignait ces diables, qui erraient volontiers parmi nos demeures, d'une façon fantastique, aussi repoussante que ridicule, qui signifiait la dépravation morale de leur nature et celle de leurs sectateurs; ajoutez qu'elle leur attribuait un pouvoir mal défini, il est vrai, et mal compatible avec l'ordre des choses divines et humaines, mais en tout cas un pouvoir supérieur, et disposant des élémens. Ajoutez enfin que beaucoup de sorciers étaient des gens d'esprit malade et halluciné qui confessaient être allés au sabbat et y avoir commis et vu commettre les plus grandes horreurs. Dans cette situation, où était le recours qui pouvait sauver les sorciers des mains d'une justice impitoyable? Ne fallait-il pas à tout prix interrompre ces liaisons coupables entre la terre et l'enfer, et retrancher de la société ces hommes qui n'avaient plus d'autre société que les esprits pervers et immondes? Et quand même tout familier du démon n'eût pas été par cela seul criminel, ces gens n'avouaient-ils pas s'être associés à des pratiques sans nom et à des actions atroces? On ne peut le méconnaître, la justice humaine était sur une de ces pentes où ce qu'elle croyait sûr et vrai la poussait irrésistiblement, et l'on vit s'allumer de toutes parts les bûchers dont la flamme lugubre se projette sur la fin du moyen âge.

Mais de ce que l'autorité, dans l'antiquité, ne se croyait pas tenue à supprimer la sorcellerie, et de ce qu'elle s'y croyait tenue dans l'âge qui suivit, est-ce que je voudrais conclure que historiquement la première est supérieure à la seconde? Pas le moins du monde. Je suis de ceux qui pensent et qui soutiennent que, tout compensé, la période qu'on appelle moyen âge est une évolution au-delà de la période gréco-romaine, non pas aussi régulière que si l'empire romain était tombé par ses propres élémens et non par l'intervention des Barbares, mais enfin une évolution qui, en fait, est la fille de celle qui précède et la mère de celle qui suit, ou âge moderne. L'histoire est un long développement de mutations enchaînées l'une à l'autre qui, ayant pour instrument un agent intelligent, le genre humain,

ne peuvent que tendre, insciemment d'abord, sciemment enfin, vers une amélioration progressive; mais dans ce grand phénomène naturel, soumis à tant de causes complexes, surviennent incessamment les perturbations et les désordres, qui retardent, entravent, altèrent la marche, et cette double considération écarte à la fois le fatalisme et l'optimisme.

Témoin les sorciers et leur histoire, à peu près tranquilles sous le paganisme, poursuivis à outrance sous le christianisme, en raison de l'incident qui, des divinités subalternes, fit des êtres uniquement dévoués à la souffrance et à la perversité. Au reste, la magie ou sorcellerie est quelque chose de très compliqué qui occupe une part dans l'histoire, qui se trouve au début des sociétés naissantes, et qui, persistant bien au-delà, a suscité des jugemens divers. Sans parler des mystères dont elle réussit à s'entourer, surtout quand elle fut devenue une science occulte, sans parler des supercheries qui s'y joignaient, sans parler non plus des crimes qu'elle abritait quand le magicien y prêtait la main, elle se compose fondamentalement d'une croyance à un pouvoir sur la nature par l'intermédiaire, soit des êtres surnaturels, soit des forces élémentaires, et d'une somme de conceptions délirantes, d'hallucinations qui exaltent le sorcier, il vaut mieux dire le patient, en communication avec les démons. La première portion est celle que j'appellerai raisonnable, celle qui prétend par des pratiques s'assujettir les agens des choses; elle a eu pendant longtemps des points de contact avec la science réelle. La seconde portion est complétement du domaine du médecin et du philosophe moraliste, vu qu'à la fois elle dérange la raison des individus et, suivant la circonstance, jette de la perturbation dans l'intellect social.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de rappeler quelques-uns des phénomènes qui se présentèrent dans des épidémies anciennes de sorcellerie et de démonopathie.

En Italie, sous le pontificat de Jules II, l'inquisition livra au supplice plusieurs milliers d'individus qui, d'après leurs propres dires, avaient à se reprocher la mort d'une foule d'enfans. Ces gens recevaient de la main du diable, auquel ils s'abandonnaient corps et âme, une pincée de poudre qu'ils portaient, leur vie durant, dans un endroit secret de leur vêtement. Un seul atome de cette poudre suffisait pour causer aussitôt la perte des individus qu'elle atteignait. Le plus ordinairement, les sorcières de ce genre parvenaient à se métamorphoser en chattes, et c'est sous la forme d'animaux qu'elles allaient tendre leurs embûches aux nouveau-nés. Possédant l'agilité et la souplesse des chats, elles pouvaient s'introduire par les lucarnes, sauter lestement sur les lits, sucer gloutonnement le sang de

leurs victimes et s'évader prestement par les moindres issues. Les doigts, les orteils, les lèvres étaient autant d'endroits qu'elles choisissaient de préférence pour appliquer leur bouche avide. Chacune d'elles devait de la sorte mettre à mort au moins deux nourrissons par mois. L'ongle, une aiguille que les sorcières avaient soin d'emporter avec elles servaient à pratiquer sur les vaisseaux des petits enfans une ouverture imperceptible. Cependant plus d'une mère éveillée en sursaut par les vagissemens et les cris plaintifs de son enfant ne s'était que trop souvent aperçue à la rougeur de la peau, aux taches de sang sur les langes du nouveau-né, que le malheureux avait été sucé. Ces disciples de Satan se faisaient une grande joie d'assister aux assemblées des esprits déchus, que présidait une espèce de diablesse nommée par eux *la sage déesse*. Une fois que les adorateurs de Satan sont réunis dans le lieu qui leur a été indiqué, ils n'ont plus rien à faire, si ce n'est de se livrer au plaisir de la danse, de s'abandonner aux jouissances des festins et de prêter l'oreille aux accens de la musique. Il arrive cependant que le diable fascine les yeux des convives en faisant apparaître des mets prestigieux, et les convives, qui ont mâché à vide, arrivent le matin à leur domicile plus affamés qu'ils ne l'étaient la veille. Certains jours les tables sont chargées de viandes réelles et de vins exquis; des bœufs entiers qu'on a eu la précaution d'enlever dans les étables des riches servent à assouvir l'appétit des sorciers. Ces vols ne peuvent être soupçonnés par les propriétaires. La sage déesse connaît le secret de remplir les futailles qui ont été vidées, et il lui suffit de faire rassembler les ossemens des bœufs qui ont été dévorés, de les faire déposer les uns auprès des autres sur la peau et d'agiter sa baguette, pour que ces bœufs puissent recommencer à vivre et être reconduits dans leurs étables. Dans ce fait, pour lequel, pendant quelques années, s'allumèrent les bûchers, on remarquera, au premier chef, un phénomène qui est capital : c'est le caractère collectif. Toutes ces sorcières se disent changées en chattes, et elles le disent en face du supplice qui les attend, tant leur conviction est inébranlable; elles s'accusent aussi d'homicides sans nombre. En confirmation, des mères assurent avoir vu des traces de sang sur leurs enfans; elles se plaignent de l'importunité de certains chats qui s'introduisaient dans leurs maisons, et les maris signalent la peine qu'ils avaient eue à les atteindre en leur donnant la chasse. A toute cette tragédie si bien attestée de toutes parts, scellée par les aveux des sorciers, certifiée par le jugement solennel des inquisiteurs, il ne manque qu'une chose : c'est que, malgré ces assassinats de tant d'enfans, la mortalité ne fut pas accrue ni la contrée dépeuplée.

De ces traits épars, je ne signale que ceux qui ont été simultanément observés chez un grand nombre de personnes, c'est-à-dire qui ont eu un caractère collectif, afin que le lecteur en attribue la cause, quelle qu'elle soit, non à un cas particulier, mais à un cas général. Je continue. Au XVIe siècle, dans un couvent, les nonnes furent réveillées en sursaut, croyant entendre les gémissemens plaintifs d'une personne souffrante. Bientôt, se persuadant que leurs compagnes appelaient au secours et se levant à tour de rôle en toute hâte, elles étaient étonnées de leur méprise. Quelquefois il leur semblait qu'elles étaient chatouillées sous la plante des pieds, et elles s'abandonnaient aux accès d'un rire inextinguible. Elles se sentaient aussi entraînées hors du lit, et glissaient sur le parquet comme si on les eût tirées par les jambes. Plusieurs portaient sur le corps des marques de coups dont nul ne soupçonnait l'origine. Ces phénomènes eurent une issue tragique. Les personnes ainsi atteintes attribuaient leurs souffrances aux effets d'un pacte; leurs accusations se portèrent sur une pauvre femme qui, saisie par le bras séculier et mise à la question, nia avec fermeté l'accusation, mais succomba aux suites des tortures endurées. On remarquera que souvent les vases qu'elles tenaient leur étaient violemment retirés des mains, qu'à quelques-unes une violence de même nature arrachait une partie de la chair, qu'à d'autres elle retournait sens devant derrière les jambes, les bras et la face; qu'une d'entre elles fut soulevée en l'air, quoique les assistans s'efforçassent de l'empêcher et y missent la main, qu'ensuite rejetée contre terre, elle semblait morte, mais que, se relevant bientôt après comme d'un sommeil profond, elle sortit du réfectoire n'ayant aucun mal. C'était là un genre d'esprits frappeurs.

Veut-on voir les morts apparaître et se mêler aux vivans? L'an 1594, au marquisat de Brandebourg, se montrèrent plus de cent soixante démoniaques, dont les paroles excitaient un vif étonnement. Ils connaissaient, nommaient les gens qu'ils n'avaient jamais vus, et dans leur bande on remarquait des personnes mortes depuis longtemps qui cheminaient, criant qu'on se repentît, que l'on quittât toutes les dissolutions, dénonçant le jugement de Dieu et confessant qu'il leur était commandé de publier, malgré qu'ils en eussent, amendement et retour au droit chemin.

En Lorraine, de 1580 à 1595, il y eut des manifestations d'un genre analogue, pour lesquelles plus de neuf cents personnes furent mises à mort par les juges. Ce n'était pas seulement dans la solitude et dans l'ombre de la prison que les prévenus voyaient le diable rôder autour de leur personne; ils le voyaient, le sentaient, l'entendaient dans le tribunal et même pendant qu'on leur infligeait la

question. Une femme était étendue sur le chevalet, et Satan, niché dans l'épaisseur de sa chevelure, cherchait à ranimer son courage et répétait que l'épreuve touchait à sa fin. Près de certains condamnés, le diable se tint jusqu'à la fin des épreuves de la question, et ils l'entendaient parler aussi distinctement que s'il eût été logé dans leur tympan. Une autre, s'étant décidée à raconter les moindres détails de son histoire, préluda à ce récit en adressant une prière au Seigneur; tout à coup elle est précipitée en arrière, la tête à la renverse. D'abord on la croit morte, mais aussitôt qu'elle a repris ses esprits : « Comment ne voyez-vous pas, s'écria-t-elle, le démon qui vient de me terrasser et qui s'est caché sous ce meuble? »

Le Labourd, au commencement du XVIIe siècle, eut sa sorcellerie, que les juges chargés de cette commission s'efforcèrent de détruire par la torture et par le feu. Les supplices, mêlés avec les visions du diable, jetèrent les inculpés dans un état d'esprit qui leur faisait ardemment souhaiter la mort. La plupart parlaient avec une expression passionnée des sensations éprouvées au sabbat; ils peignaient en termes licencieux leur enivrement, ils assuraient avoir vu à ces réunions des individus appartenant à toutes les contrées de la terre, et disaient que les adorateurs du démon ne sont pas moins nombreux que les étoiles du firmament. Beaucoup déclaraient être présentement trop bien habitués à la société du diable pour redouter les tourmens de l'enfer, et avoir la conviction que les flammes qui brûlent dans les abîmes de la terre ne diffèrent pas des feux du sabbat. Quand les femmes étaient amenées devant la justice, elles ne pleuraient pas, ne versaient pas une seule larme, et même le martyre de la torture ou du gibet leur était si *plaisant* (pour me servir de l'expression de celui qui les y envoyait), qu'il tardait à plusieurs d'être exécutées à mort, souffrant fort joyeusement qu'on leur fît leur procès, tant elles avaient hâte d'être avec le diable; elles ne s'impatientaient de rien tant en leur prison que de ce qu'elles ne lui pouvaient témoigner combien elles désiraient souffrir pour lui, et elles trouvaient fort étrange qu'une chose si agréable fût punie. Là ne s'arrêtaient pas les phénomènes, et à peine les cendres de ces sorcières étaient-elles livrées aux vents, que d'autres scènes éclataient. Les filles de celles qui avaient péri adressaient d'amers reproches au diable : Tu nous avais promis, lui criaient-elles dans leurs lamentations, que nos mères prisonnières seraient sauvées; néanmoins les voilà réduites en cendres. — Alors le diable se disculpait, il leur maintenait effrontément que leurs mères n'étaient ni mortes ni brûlées, mais qu'elles reposaient en quelque lieu où elles étaient beaucoup mieux à leur aise que dans ce monde. Et, pour mieux les surprendre, il leur disait : Appelez-les, et vous verrez ce qu'elles vous en diront. Alors ces pau-

vres filles criaient l'une après l'autre, comme qui veut faire parler un écho, et chacune rappelait sa mère, lui demandant si elle était morte et où elle se trouvait maintenant. Les mères, se faisant remarquer chacune par sa voix, répondaient toutes qu'elles étaient en beaucoup meilleur état et en plus de repos qu'auparavant.

Le démon accordait aussi à ses adorateurs des facultés qui leur permettaient de ressentir des impressions à distance et de lire dans la pensée d'autrui, témoin un couvent d'Espagne dont presque toutes les religieuses étaient possédées. L'une d'elles était tenue par un démon chef des autres, et il suffisait qu'elle exprimât le désir de voir auprès d'elle l'une de ses compagnes pour que celle-ci, quoique se trouvant loin de là et hors de la portée de la voix, se sentît intérieurement appelée et arrivât, parlant déjà de ce qui faisait l'objet d'une conversation qu'elle n'avait pas entendue. Témoin encore un couvent d'Auxonne. Là un évêque rapporte que toutes les filles de cette maison, qui sont au nombre de dix-huit, tant séculières que régulières, et sans en excepter une, lui ont paru avoir le don de l'intelligence des langues, car elles ont toujours répondu fidèlement au latin qui leur était prononcé par les exorcistes, qui n'était point emprunté du rituel, et encore moins concerté avec eux; souvent elles se sont expliquées en latin, quelquefois par des périodes entières, quelquefois par des discours achevés. Toutes ou presque toutes ont témoigné avoir connaissance de l'intérieur et du secret de la pensée, ce qui a paru particulièrement dans les commandemens intérieurs qui leur ont été faits très souvent par les exorcistes en diverses occasions, commandemens auxquels elles ont obéi très exactement pour l'ordinaire, sans qu'ils fussent exprimés ni par parole, ni par aucun signe extérieur. De cela l'évêque fit plusieurs expériences, entre autres sur la personne d'une religieuse à laquelle il ordonna, dans le fond de sa pensée, de le venir trouver pour être exorcisée, et elle vint incontinent, quoiqu'elle demeurât dans un quartier de la ville assez éloigné, disant à l'évêque qu'elle avait été commandée par lui de venir. Une autre, sortant de l'exorcisme, lui dit le commandement intérieur qu'il avait fait au démon pendant l'exorcisme. L'évêque ayant ordonné mentalement à une autre, au plus fort de ses agitations, de venir se prosterner devant le Saint-Sacrement, le ventre contre terre et les bras étendus, la religieuse exécuta le commandement au même instant qu'il eut été formé avec une promptitude et une précipitation tout extraordinaires.

Jusqu'ici, dans les fragmens que j'ai fait passer sous les yeux du lecteur, c'est le diable qui a joué le grand rôle, et comme le diable est le père du mal, comme il est le type de la laideur, comme il se plaît aux actions détestables, les manifestations ont été empreintes

de son caractère. Singulières et merveilleuses sans doute, elles se sont passées dans les abominations du sabbat, dans les impiétés, dans les méfaits de tout genre; l'imagination de ceux qui étaient sous son inspiration, sous sa domination, n'a cherché que les choses perverses ou dégoûtantes, et mettant dès lors les inquisiteurs et les juges à cet affreux diapason, la scène s'est encore assombrie. La justice, se montrant aussi cruelle que le diable était méchant, a promené la mort parmi les sectateurs du prince des ténèbres, et les flammes terrestres des bûchers dévorans ont répondu aux flammes de l'enfer et aux feux nocturnes du sabbat sur la bruyère solitaire et désolée. Cependant il s'en faut de beaucoup que les manifestations aient toujours le caractère diabolique, et maintes fois elles ont été inspirées par des influences qui venaient du ciel. Tel fut le cas des camisards. Dans un temps où les passions religieuses avaient perdu de leur violence, et où la persécution commençait, dans une société refroidie, à n'avoir plus de raison, une des plus cruelles persécutions qui se vit jamais s'abattit sur les paisibles populations des Cévennes, à la honte ineffaçable de Louis XIV et des agens qui le servirent dans ces impardonnables violences. Soudainement les maisons furent envahies; la fuite et l'exil séparèrent les familles; les enfans furent arrachés aux pères et aux mères; les récalcitrans furent livrés aux gibets ou aux galères; les biens furent confisqués; une soldatesque effrénée fut chargée du système de conversion, qui a gardé le nom historique de *dragonnades*. Dans cet excès de misère, des visitations célestes vinrent adoucir les maux des persécutés; ce ne fut plus le démon et son hideux cortége qui hantèrent les imaginations; ce fut la foi dans le secours divin, le courage dans la souffrance qui s'emparèrent des cœurs. Alors se manifestèrent toute une série de phénomènes sans exemple dans l'histoire. Le don de prophétie se répandit parmi les gens les plus illettrés; la bouche même des enfans s'ouvrit pour prononcer des paroles illuminées, et ces paroles envoyaient les insurgés au-devant des fusils et des convertisseurs. Un enfant de quinze mois, qui fut mis en prison avec sa mère, prophétisait; il parlait avec sanglots, distinctement et à voix haute, mais pourtant avec des interruptions, ce qui était cause qu'il fallait prêter l'oreille pour entendre certaines paroles; il parlait comme si Dieu eût parlé par sa bouche, se servant toujours de cette manière d'assurer les choses : je te dis, mon enfant. Ailleurs, quelques camisards étant réunis, une fille de la maison vint appeler sa mère et lui dit : « Ma mère, venez voir l'enfant. » Puis la mère appela les autres personnes, disant qu'elles vinssent voir le petit enfant qui parlait, et ajoutant qu'il ne fallait pas s'épouvanter et que ce miracle était déjà arrivé. Tous coururent. L'enfant, âgé de treize ou quatorze mois,

était emmaillotté dans le berceau; il parlait distinctement, d'une voix assez haute vu son âge, en sorte qu'il était aisé de l'entendre par toute la chambre; il exhortait, comme les autres, à faire des œuvres de repentance. Là ne s'arrêtaient pas les phénomènes; à cette exaltation prophétique se joignit une faculté singulière, celle de voir ou d'entendre à des distances où la vue et l'ouïe ordinaires ne s'exercent plus. De la sorte la prophétie se manifestait et par les discours mystiques qui coulaient d'une multitude de bouches inspirées, et par les œuvres qui venaient en appui aux discours. Néanmoins il faut remarquer que ces merveilles, qui remuaient si profondément les protestans, qui les assuraient dans leurs misères, qui les animaient dans leurs résistances, passaient comme non avenues aux yeux de leurs adversaires, qui, suivant l'expression du poète, avaient des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre.

La même incrédulité, au milieu de phénomènes non moins extraordinaires, accueillit les jansénistes quand ils devinrent convulsionnaires sur le tombeau du diacre Pâris. Et pourtant là aussi les merveilles ne manquèrent pas. Un personnage de la cour, fort opposé à la cause des jansénistes, se trouva dans une maison où on l'avait invité à dîner avec une grande compagnie. Tout à coup il se sentit forcé, par une puissance invisible, de tourner sur un pied avec une vitesse prodigieuse, ne pouvant se retenir, ce qui dura plus d'une heure sans un seul instant de relâche. Notez qu'il faisait jusqu'à soixante tours par minute. Les convulsionnaires avaient, comme les camisards, le don de la parole inspirée, improvisant sur les choses qui se rapportent aux matières religieuses. Les protestans des Cévennes annonçaient l'abolition prochaine du papisme; les jansénistes de Saint-Médard déclamaient contre la perversion du clergé et de la cour de Rome. L'effet ordinaire de la convulsion était de donner à l'âme plus de lumière et d'activité, et de communiquer aux esprits les plus humbles et les plus vulgaires une élévation et une abondance qui faisaient taire les hommes les plus confians en eux-mêmes. Ce n'était pas tout, et le tombeau du diacre Pâris se signalait par une vertu spécifique merveilleuse : il communiquait une sorte d'invulnérabilité à ceux qui recevaient son influence souveraine. Ni les distensions ou les pressions à l'aide d'hommes vigoureux, ni les supplices de l'estrapade, ni les coups portés avec des barres ou des instrumens lourds et contondans, n'étaient capables de léser, de meurtrir, d'estropier les victimes volontaires. Les muscles de femmes faibles résistaient à ces tractions puissantes, leurs chairs supportaient ces contusions énormes, afin que personne ne doutât qu'il était fa-

cile au pouvoir occulte qui les dominait de rendre invulnérables et impassibles des corps fragiles et délicats.

C'est parmi un grand nombre d'histoires de ce genre que j'ai choisi ces quelques exemples. On voit que les temps jadis ont été agités par les manifestations dites surnaturelles, que ces manifestations ont eu un caractère éminemment collectif, saisissant toujours un grand nombre de personnes et les soumettant à un même ordre de sensations et d'actions, qu'elles ont été diversement jugées au sein des populations où elles éclataient, tantôt considérées comme le plus abominable des forfaits et poursuivies comme telles, tantôt débattues, contredites, et exerçant aussi peu d'empire sur ceux qui n'y croyaient pas qu'elles en exerçaient sur ceux qui y croyaient, et que finalement elles se sont éteintes sans laisser d'autre trace de leur passage que le souvenir de leur singularité et la difficulté d'en faire la théorie, et sans avoir sur la société contemporaine ou future aucune de ces influences que semblait leur promettre la nature des agens ou des effets.

Il y avait longtemps qu'aucun grand fait de ce genre ne s'était produit dans les temps modernes. Tout se réduisait à des cas isolés, et partant sans importance et sans retentissement, lorsque tout à coup, à l'occasion du phénomène des meubles qui craquent et des tables qui tournent, reparaît, sous une autre forme, un ébranlement analogue à celui des âges précédens. Tout le monde connaît l'histoire des tables qui tournent; après avoir tourné quelque temps, elles commencèrent à se dresser sur leurs pieds et à frapper des coups; puis, leur parlant et conversant avec elles au moyen d'un alphabet, on apprit qu'elles étaient animées par des âmes de morts, par des esprits, par des démons, et l'on obtint, grâce à cet intermédiaire, des renseignemens sur le passé, sur l'avenir des individus et de la société, et sur le mode d'existence des êtres incorporels à qui on avait affaire. Quant aux meubles qui craquent, les premiers bruits se firent entendre, il y a six ou sept ans, dans une maison située à Hydesville (état de New-York). Cette maison passait pour avoir antérieurement retenti de bruits étranges, et deux jeunes filles furent les premières qui se trouvèrent en communication avec les nouveaux phénomènes. Ces bruits, à la différence des anciens bruits, qui s'étaient éteints sans trouver un milieu favorable, se propagèrent dans le voisinage, et successivement gagnèrent toute l'étendue des États-Unis. Au moyen des coups, les êtres invisibles sont parvenus à faire des signes affirmatifs et négatifs, à compter, à écrire des phrases et des pages entières. Non-seulement ils battent des marches suivant le rhythme des airs qu'on leur indique ou qu'on

chante avec eux, et imitent toute sorte de bruits, mais encore on les a entendus jouer des airs sur des instrumens, sonner les cloches et même exécuter des marches militaires. D'autres fois, on voit des meubles ou des objets de diverse nature se mettre en mouvement, tandis que d'autres au contraire prennent une telle adhérence au plancher, que plusieurs hommes ne peuvent les ébranler. Là, des mains sans corps se laissent voir et sentir, ou bien elles apposent, sans qu'on les voie, des signatures appartenant à des personnes décédées. Ici, on aperçoit des formes humaines diaphanes dont on entend même quelquefois la voix; ailleurs, des porcelaines se rompent d'elles-mêmes, des étoffes se déchirent, des fenêtres sont brisées à coups de pierres, des femmes sont décoiffées. Le lecteur rapprochera ces derniers phénomènes de celui que j'ai rapporté plus haut, où des vases étaient arrachés des mains de religieuses en proie au démon. Il rapprochera encore du cas de ces mêmes religieuses ces hommes qui, dans la manifestation américaine, sont entraînés tout d'un coup d'un bout d'une chambre à un autre, ou bien enlevés en l'air, et y demeurent quelques instans suspendus.

Pour que ces choses se produisent, une condition est nécessaire, c'est la présence de certaines personnes qui en sont les intermédiaires obligés, et qu'en conséquence on désigne sous le nom de *mediums*. Il y a les *rapping mediums*, c'est-à-dire ceux dont l'intervention est signalée par les coups et les bruits; sous l'influence des esprits, ils tombent dans des états nerveux où ils ne sont plus que de véritables automates, et alors, aux questions qu'on leur adresse, ils répondent par des mouvemens spasmodiques et involontaires, soit en frappant des coups avec la main, soit en faisant des signes de la tête ou du corps, soit en parcourant du doigt les lettres d'un alphabet. Il y a les *writing mediums*, les médiums qui écrivent; tout à coup ils sentent leur bras saisi d'une roideur tétanique, et, munis d'une plume ou d'un crayon, ils servent d'instrumens passifs pour écrire des pages et quelquefois des volumes entiers sans que leur intelligence soit en jeu. Il est curieux que le bras seul soit affecté, mais on trouvera un exemple d'une semblable localisation (je demande pardon pour ce terme de médecine) dans les aboiemens démoniaques des femmes d'Amou, près de Dax, au XVIIe siècle; il s'y joignait un violent remuement du bras, avec un tel mouvement de la main et des doigts, qu'aucun joueur d'instrument n'eût pu les mouvoir si vite et avec une telle agilité, et ce bras était devenu comme un membre ou une pièce étrangère du corps qui n'était plus à la libre disposition de la possédée. Il y a les *speaking mediums*, les mediums qui parlent. Ceux-ci sont de véritables pythonisses;

d'une voix souvent différente de la leur, ils prononcent des paroles qui leur sont inspirées ou qui sont mises directement dans leur bouche. Cette passivité a été notée chez les convulsionnaires. Plusieurs parlaient comme si les lèvres, la langue, tous les organes de la prononciation eussent été remués et mis en action par une force étrangère; dans l'abondance de leur éloquence, il leur semblait qu'ils débitaient des idées qui ne leur appartenaient aucunement, et dont ils n'acquéraient la connaissance qu'au moment où leurs oreilles étaient frappées par le son des mots. Ils articulaient d'une manière forcée la plus grande partie de leurs discours, de façon qu'ils sentaient une puissance supérieure remuer leur bouche et former leurs paroles, sans que leur volonté eût besoin d'y contribuer. Ils écoutaient eux-mêmes comme faisaient les assistans. Il en était ainsi parmi les camisards. Une de leurs prophétesses disait, et ce qu'elle déclarait s'appliquait à des milliers d'autres : « Je sens que l'esprit divin forme dans ma bouche les paroles qu'il me veut faire prononcer. Il y a des fois que le premier mot qui me reste à prononcer est déjà formé dans mon idée; mais assez souvent j'ignore comment finira le mot que l'esprit m'a déjà fait commencer. C'est à l'ange de Dieu que j'abandonne entièrement, dans mes extases, le gouvernement de la langue. Je sais que c'est un pouvoir étranger et supérieur qui me fait parler. Je ne médite point ni ne connais point par avance les choses que je dois dire moi-même. Pendant que je parle, mon esprit fait attention à ce que ma bouche prononce, comme si c'était un discours récité par un autre. »

Les médiums de nos jours écrivent des volumes entiers. On a recueilli de même des volumes de prédications chez les camisards. Certains, parmi les prophètes cévenols, prononçaient parfois jusqu'à sept improvisations par jour. On a un recueil des discours d'un d'entre eux; les idées mystiques y pullulent à l'exclusion de toutes les autres, et la personnalité de l'orateur y est constamment oubliée.

Les musiques miraculeuses qui retentissent en Amérique sans musiciens et sans instrumens ont eu leurs précédens dans les Cévennes. Des chants de psaumes ont été entendus en beaucoup d'endroits par les camisards comme venant du haut des airs. Cette divine mélodie a éclaté en plein jour et en présence de beaucoup de personnes, dans des lieux écartés des maisons, où il n'y avait ni bois ni creux de rochers, et où, en un mot, il était absolument impossible que quelqu'un fût caché. Les voix célestes étaient si belles que les voix des paysans cévenols n'étaient assurément pas capables de former un pareil concert. A la vérité, on ajoute que, par une permission céleste, ceux qui accouraient pour entendre n'entendaient

pas tous, et que plusieurs protestaient ne rien ouïr, pendant que les autres étaient charmés de cette mélodie angélique.

Sous l'influence qui les domine, certains médiums imitent avec une habileté surprenante la figure, la voix, la tournure et les gestes de personnes qu'ils n'ont jamais connues, et jouent des scènes de leur vie d'une façon telle qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître l'individu qu'ils représentent. De la sorte il se développe en eux une aptitude singulière à la mimique, comme se développe la faculté de composer ou d'écrire. On a rencontré ailleurs des exemples d'une semblable faculté, et Joseph Acosta, qui résida longtemps au Pérou dans la seconde moitié du XVIe siècle, rapporte qu'il y existait encore à cette époque des sorciers qui savaient prendre ou du moins imiter toutes les formes qu'ils voulaient.

Les camisards, qui se voyaient entourés de merveilles, pour qui les petits enfans faisaient entendre des paroles de piété et de consolation, à qui les prophètes annonçaient l'avenir, qui entendaient des musiques célestes dans le vide de l'air, ne doutaient pas que d'aussi éclatans miracles ne touchassent les cœurs endurcis; ils attendaient que les dragons s'éloigneraient, que le grand roi serait fléchi, et que même le pontife de Rome inclinerait devant la volonté divine sa triple couronne. Les convulsionnaires fondaient d'autres espérances, mais non pas moindres, sur les visitations dont ils étaient les objets; ce Paris, ce lieu de tumulte, d'affaires et de licence, ce Paris, au sein duquel les œuvres surnaturelles s'accomplissaient, allait se convertir, et la cour de Rome, subissant à son tour l'action de ces manifestations irrésistibles, se réformerait. Rien de tout cela ne s'accomplit, et, quelque garanties qu'elles fussent par des miracles, les espérances étaient vaines. A la vérité, grâce à l'exaltation religieuse qui les animait, une poignée de camisards tint longtemps tête aux dragons de Louis XIV et arracha une meilleure capitulation qu'une si faible troupe ne devait l'attendre; mais la grande persécution n'en poursuivit pas moins son cours, et le protestantisme ne fit aucun progrès. Il en fut de même du jansénisme; lui aussi ne retira aucun profit des merveilles de Saint-Médard, et si l'ordre des jésuites fut supprimé, cette suppression est le résultat de conditions historiques qui n'ont aucun rapport avec les phénomènes du convulsionarisme. De nos jours, ceux des Américains parmi lesquels les forces mystiques ont élu domicile, qui reconnaissent qu'un pouvoir inconnu s'applique à remuer, soulever, retenir, suspendre et déranger de diverses manières la position d'un grand nombre de corps pesans, le tout en contradiction directe avec les lois reconnues de la nature; qui voient des éclairs ou clartés de différentes formes et de

couleurs variées apparaître dans des salles obscures, là où il n'existe aucune substance capable de développer une action chimique ou phosphorescente, et en l'absence de tout appareil ou instrument susceptible d'engendrer l'électricité ou de produire la combustion; qui entendent une singulière variété de sons produits par des agens invisibles, tels que des tapotemens, des bruits de scies ou de marteaux, des rugissemens de vent et de tempête, des concerts de voix humaines ou d'instrumens de musique; ceux-là, dis-je, pensent, comme les camisards et les jansénistes, que la puissance du ciel est ici révélée, et qu'il en doit résulter des conséquences prodigieuses pour le genre humain. Seulement, comme il n'est plus question, à notre époque, d'une persécution particulière contre des calvinistes ou des jansénistes, d'autres objets sont en vue, et il ne s'agit de rien de moins que de modifier par là les conditions de notre existence, la foi et la philosophie de notre siècle, ainsi que le gouvernement du monde.

Les annales de la sorcellerie, de la possession, de la vision, de l'extase, de la convulsion, sont très considérables, et je n'ai voulu qu'y prendre quelques traits, afin de signaler la continuité du phénomène. Ce n'est rien de nouveau qui se manifeste aujourd'hui. Quelque loin que l'on remonte dans l'histoire, on aperçoit de nombreuses traces qui témoignent que nul siècle n'a été exempt de telles perturbations. Elles renaissent pour périr, elles périssent pour renaître; elles sont comme les maladies qui ne quittent jamais l'espèce humaine, et que l'on retrouve aussi bien dans les antiques sociétés que dans les modernes, avec un fonds toujours le même, bien qu'avec des traits diversifiés, non-seulement suivant les lieux et la géographie, mais aussi suivant les temps et la chronologie. De même entre les cas particuliers du phénomène général qui m'occupe ici règne une analogie fondamentale, qui n'empêche pas des variétés en rapport avec le temps et le lieu : ainsi on n'a signalé nulle part ailleurs que dans l'événement contemporain, à ma connaissance du moins, les tournoiemens de tables, cette agitation des meubles et ces tapotemens.

Je n'ai pas besoin de rappeler que ceux qui sont agens et patiens dans ces déplacemens de meubles et ces tapotemens les attribuent, ainsi que le reste, à une agence surnaturelle; je n'ai pas besoin d'ajouter non plus que telle fut aussi l'opinion de l'antiquité et du moyen âge pour les manifestations analogues qui eurent lieu dans ces époques. Toutefois il vint un moment où une opinion qui était appuyée d'une part sur le témoignage en apparence le plus évident des sens, et d'autre part sur les témoignages les plus respectés, fut

ébranlée, à peu près comme la croyance au mouvement du soleil autour de la terre et à l'immobilité de notre planète fit place à une explication toute différente, malgré le dire des sens et les affirmations des autorités traditionnelles. Ce fut au sujet de la sorcellerie. Et en effet il y avait là quelque chose d'incompatible avec le surnaturalisme, et qui fit réfléchir. Des sorciers, amenés devant le tribunal, confessaient avoir fait périr par leurs sortiléges telle et telle personne, et ces personnes étaient vivantes au su et au vu de tout le monde, et on les amenait en confrontation avec les hommes qui disaient leur avoir donné la mort. D'autres fois, un sorcier était surveillé soigneusement, on ne le perdait pas de vue pendant son sommeil, et, quand il en sortait, il racontait des scènes du sabbat auxquelles il venait d'assister, bien que certainement il n'eût pas bougé de sa place. Cependant cela n'était rien à côté d'une singularité encore plus grande. Ces mêmes sorciers, qui avaient la faveur du prince des ténèbres, à qui il prêtait une part de sa puissance, qui, à leur gré, changeaient de forme, qui excitaient les tempêtes et soulevaient les flots, ces mêmes sorciers, dis-je, n'avaient ni richesses, ni éclat, ni grandeur, et par-dessus tout ne pouvaient se défendre de l'échafaud et du bûcher.

Ce furent les médecins qui prirent un ascendant sur la question et détournèrent le cours des opinions dominantes. Sans doute, en aucun temps il ne manqua d'esprits incrédules à toute sorcellerie, à toute possession; mais nier et expliquer sont deux choses fort différentes, dont l'une ne remplace jamais l'autre : la négation est individuelle et laisse toujours le fait rebelle et incompatible; l'explication est collective et soumet le fait au système général de la science positive. Et ici, en ce point difficile et délicat, je veux faire toucher au lecteur la loi de connexion qui unit les phénomènes historiques les uns aux autres, et qui, après la loi de filiation, est la plus importante de l'histoire. La filiation, c'est la condition suivant laquelle un fait engendre un fait, et le passé le présent; la connexion, c'est la condition suivant laquelle certaines parties de civilisation s'allient et s'appellent, et certaines autres se repoussent et s'excluent. Ceci posé, comment advint-il que dans le cours du XVIIe siècle la médecine commença d'attirer à elle les sorcelleries, les possessions, les extases, d'en donner une doctrine et d'en chasser les doctrines antécédentes, qui attribuaient tout cela aux esprits purs ou impurs, bons ou mauvais? Rien de pareil n'avait surgi dans l'antiquité ni dans le moyen âge : le plus qu'il y avait eu de dit, c'est que toutes les maladies étaient naturelles; mais on n'avait pas dit que les états démoniaques fussent des maladies. Les progrès que la pathologie avait

faits depuis la renaissance, tout réels qu'ils étaient, n'auraient pas autorisé la médecine à contredire directement les opinions accréditées, et surtout ne lui auraient pas permis d'y substituer les siennes, si une autre circonstance n'avait concouru. De grands événemens s'étaient accomplis dans le domaine de la science : l'astronomie, la physique et des essais très réels de chimie modifiaient profondément l'ensemble des idées sur l'ordre et le gouvernement des choses, et tendaient à écarter loin des phénomènes les agences surnaturelles. C'est cette coïncidence qui favorisa la tentative hardie de la médecine. Quand les hommes éclairés virent d'une part que la sorcellerie était impuissante à tenir ses promesses et à garantir ses adeptes, et d'autre part qu'on leur offrait une explication non-seulement satisfaisante, mais concordante avec l'ensemble des idées scientifiques, ils laissèrent celles de la vieille doctrine, et les bûchers ne s'allumèrent plus. Noble et éclatant service, qui ne doit pas être oublié parmi ceux qu'a rendus et que rend tous les jours la médecine!

Quelques traits généraux montreront sur quoi elle se fonde. Toutes les fois que se sont présentés les phénomènes dont il s'agit, il s'est manifesté aussi sur les personnes qui y étaient agens ou patiens des dérangemens nerveux parfaitement caractérisés, si bien qu'on aurait dû dire, si la doctrine des esprits ou des démons avait été suivie jusqu'au bout, que ces êtres ne pouvaient agir que par l'intermédiaire des nerfs, exactement comme font les causes des maladies. Toutes les fois qu'un esprit ou démon s'est introduit dans le corps d'un homme, ou que des influences surnaturelles venant du ciel ou de l'enfer se sont fait sentir, il est survenu des tremblemens, des convulsions, des raideurs tétaniques, des mouvemens spontanés, des troubles dans les sens, des perversions de la sensibilité, des paralysies; mais ces accidens sont, si je puis parler ainsi, de la connaissance du médecin : il n'y a pour lui dans tout cela rien de surnaturel. Il sait non pas ce qu'est la vie en soi, distinguons bien le genre de connaissances qui est accessible à la science positive, mais comment, cette vie une fois donnée et allumée, les actes s'en produisent et s'en manifestent; il sait l'influence des viscères sur le cerveau, du cerveau sur les viscères; il connaît le réseau des nerfs qui unit le centre à la circonférence, et la circonférence au centre : le lit des malades l'a familiarisé avec des désordres tout semblables, et, quand il voit un muscle paralysé ou contracté, il est disposé à chercher si c'est dans le nerf, dans la moelle épinière ou dans le cerveau que gît la cause du mal.

D'ailleurs un lien étroit unit ces effets morbides au monde extérieur, au milieu même dans lequel l'homme est plongé. Des affinités

singulières existent entre notre système nerveux et des agens que la nature a disséminés çà et là : grand phénomène qui laisse pénétrer l'œil profondément dans l'histoire de la vie, montrant, dans le point en apparence le plus délicat et le plus indépendant, les subordinations nécessaires qu'indique déjà l'emploi des élémens, oxygène, hydrogène, azote et carbone, dans la constitution des êtres vivans. Une foule de substances ont le pouvoir de troubler les mouvemens, la sensibilité, l'intelligence. Veut-on produire une succession indéfinie de visions enivrantes qui charment le temps et soustraient la vie à ses ennuis, à ses fatigues, à ses devoirs, on n'a qu'à fumer l'opium, qu'à boire le hachich, pour déplacer aussitôt le centre des sensations et faire disparaître la réalité sous des illusions changeantes; aujourd'hui même, des milliers ou plutôt des millions d'individus demandent à ces agens le facile bonheur de rêves délicieux. D'autres livrent le corps à des convulsions que rien ne peut maîtriser; administrez quelques parcelles de strychnine, et vous verrez les muscles s'agiter sous l'aiguillon qui les pique, et, comme des chevaux qui ne connaissent plus de frein, échapper au contrôle habituel de la volonté. Voulez-vous faire entendre à l'oreille des bruissemens prolongés et formidables, sans qu'il y ait au dehors aucun son de produit, donnez une suffisante quantité de sulfate de quinine, et il semblera à celui qui l'aura prise qu'une cataracte l'assourdit incessamment du fracas de ses eaux qui se brisent au loin. Voulez-vous agir sur l'œil et troubler la vision, la belladone est là toute prête pour infliger une cécité transitoire. Je m'arrête; ces substances et bien d'autres sont autant de doigts qui vont faire mouvoir telle touche, faire vibrer telle corde. Tout est département, tout est spécialité, tout est localisation, tout a une organisation et un office séparé, et c'est sur ces organes tous différens et tous chargés d'actes différens que se portent les agens ou accidentels et nuisibles (ce qui constitue la maladie, la pathologie), ou choisis et envoyés (ce qui constitue la médecine). Tout concourt, a dit le vieil Hippocrate, dans le corps. A cette vérité générale qui frappa tout d'abord la vue d'une science naissante, il faut ajouter que tout y est spécialité, vérité qui était reculée loin des yeux, et qu'une science plus avancée a mise en lumière.

Indépendamment de tant de substances qui suscitent les troubles les plus variés, il est d'autres conditions qui désordonnent et déconcertent le système des fonctions nerveuses. Les sens, les mouvemens, le moral, l'intelligence, n'ont pas besoin d'être sollicités par des objets du dehors, par des impressions extérieures, par des agens introduits dans l'économie, pour produire les actes qui leur sont respec-

tivement affectés. Il suffit que les organes chargés de ces divers offices soient excités par quelque cause externe ou interne, pour que ces offices se manifestent aussitôt. En d'autres termes, l'œil peut voir de la lumière sans qu'il y ait là une lumière effective; l'oreille peut percevoir un son sans qu'il y ait là un son réel. Un homme frappé à la tête dans un lieu obscur vit à l'instant des lueurs brillantes, et, confronté devant le tribunal avec celui qui était accusé de l'avoir blessé, il prétendait l'avoir reconnu à cette lueur même qui avait soudainement éclairé ses yeux et l'obscurité, quand un médecin appelé aux débats fit observer que la lumière dont il était question, bornée au nerf optique du patient, n'avait rien de réel et n'avait pu se projeter dans les ténèbres ni aider à reconnaître qui que ce fût. En irritant les nerfs du goût par un courant électrique, on produit dans la bouche une saveur indépendamment de tout corps sapide. Semblablement, sous l'influence d'états pathologiques, les sens éprouvent des sensations, les yeux voient, les oreilles entendent, les narines flairent, la langue goûte, les muscles s'agitent, des visions se produisent, des sentimens et des impulsions surgissent, l'intelligence crée des associations étranges d'idées, et le patient, soustrait au monde réel et visible, appartient désormais à un monde fictif et invisible, auquel il ne peut s'empêcher d'ajouter foi entière. Tous les degrés, toutes les combinaisons se présentent dans ces désordres, et le médecin qui les contemple en fait spontanément le rapport à la pathologie surnaturelle ou démoniaque, qui n'est ni plus singulière ni plus compliquée.

Dans cet ordre de faits, c'est l'hallucination qui domine; c'est elle qui change les apparences des choses et introduit dans l'existence de l'halluciné une série de phénomènes illusoires. Elle a une puissance merveilleuse pour donner corps, lumière, son, saveur, odeur, à ce qui n'a rien de tout cela. La réalité n'est pas plus réelle que les apparences qu'elle suscite, et il faut toute l'intégrité des autres facultés pour que la confusion n'arrive pas. Un savant allemand du siècle dernier, Gleditsch, à trois heures après midi, vit nettement, dans un coin de la salle de l'académie de Berlin, Maupertuis, mort à Bâle quelque temps auparavant : il n'attribua cette illusion qu'à un dérangement momentané de ses organes; mais, en en parlant, il affirmait que la vision avait été aussi parfaite que si Maupertuis eût été vivant et placé devant lui. Il y a dans les recueils médicaux nombre d'observations de ce genre; une des plus remarquables est celle d'un médecin qui, ayant pleinement conscience de lui-même et s'examinant avec attention, ne pouvait se soustraire aux hallucinations qui l'obsédaient, particulièrement aux hallucinations de

l'ouïe, et mainte fois, tout prévenu qu'il était, il lui arriva de quitter une occupation pour répondre à une voix qui l'appelait, et qui pourtant n'avait d'autre siége que son nerf acoustique. Mais souvent l'intelligence ne demeure pas ainsi spectatrice vigilante des fausses sensations qui l'assaillent. Ou bien elle finit par se laisser séduire, et, tout en conservant sa rectitude en autre chose, ces fausses sensations sont tellement intenses et lui deviennent tellement plausibles, qu'elles prennent la place des sensations réelles : dès-lors le monde a changé de face, et tandis que la masse continue à entendre et voir ce qui se voit et s'entend, quelques-uns voient et entendent ce qui ne se voit pas et ne s'entend pas. Ou bien l'intelligence elle-même prend part au désordre, et à la série des phénomènes hallucinatoires se joignent diverses séries d'autres phénomènes, suivant le genre de désordres qui surgissent.

Parmi les formes diverses que revêt l'hallucination, une mérite d'être signalée à cause de l'importance qu'elle prend par momens : c'est l'hallucination collective. L'hallucination, au lieu de se borner à frapper des individus, en peut frapper simultanément un grand nombre, et, au lieu de leur suggérer des sensations différentes, les soumettre à un même groupe de sensations. Ce qui en fait le caractère, ce n'est pas tant d'atteindre à la fois beaucoup de personnes que de faire naître dans leur esprit des aperceptions de même genre et d'imprimer à leurs visions une certaine uniformité. On ne peut en rappeler aucun exemple plus remarquable que celui de la sorcellerie; dans ce vaste et long phénomène qui a occupé tant de pays et tant de siècles, les formes fondamentales se reproduisaient toujours; le sorcier, la sorcière étaient transportés au sabbat, et là voyaient le diable, lui parlaient, le touchaient; nul n'échappait à ce genre de vision qui était déterminé par le concours de la lésion mentale avec la prédominance d'un ordre d'idées alors familières à tous les esprits. La maladie, bien qu'elle soit un trouble de l'arrangement naturel et régulier, n'est pourtant aucunement arbitraire; elle aussi est soumise à des règles qui imposent des limites au désordre et déterminent les nouvelles associations; elle dépend de la cause qui la produit et des élémens vivans qu'elle atteint. De même l'hallucination se subordonne à des conditions qui lui impriment leur cachet; oscillant entre des écartemens qui ne sont pas illimités, elle dépend, elle, du sens qu'elle affecte et du milieu où elle naît : du sens, ce sont des voix, des sons qu'on entend, des formes, des lumières, qu'on voit, des odeurs qu'on perçoit, etc.; du milieu, ce sont des opinions générales et puissantes qui en déterminent le caractère et donnent corps et vie à ces impressions. Ayant reçu ainsi naissance et accroissement, l'hallucination devient un événement historique

qui mérite d'être consigné dans les annales du genre humain. Si la maladie ne peut être supprimée de l'histoire de l'homme individuel, elle ne peut pas l'être non plus de l'histoire des sociétés.

Dans la vie, à chaque instant se présente la maladie isolée. A celui-ci, tout à coup une douleur aiguë se fait sentir entre les côtes, la toux s'éveille et la fièvre s'allume; à celui-là, les articulations se gonflent douloureusement; à un troisième, le blanc de l'œil jaunit, et bientôt toute la peau offre cette même teinte, et ainsi de suite, tant et tant de formes de souffrir que les médecins ont soigneusement décrites, et pour lesquelles ils ont, suivant les cas, des remèdes puissans, faibles, incertains, inefficaces. A cela cependant ne se borne pas la pathologie : la maladie dépasse mainte fois l'individu, et, devenant, comme on dit, épidémique, elle frappe d'une même lésion des foules entières. Il éclate sur quelque point des affections qui se généralisent, et dans un cercle plus ou moins étendu la diversité des accidens disparaît, l'uniformité s'établit. Enfin le cercle peut s'étendre encore davantage et embrasser de vastes régions, comme cela est pour la lèpre du moyen âge, la peste du XIVe siècle, la suette du XVe, et le choléra de notre temps. Ce qui se passe dans le domaine de la vie végétative, — car toutes les affections dont je viens de parler, et celles qui s'y rattachent, appartiennent à des lésions du sang, des humeurs, des tissus, des organes, et de leurs actions et réactions, — ce qui se passe dans le domaine de la vie végétative se passe aussi dans celui de la vie intellectuelle et morale, dans celui des fonctions nerveuses. Les troubles qui y surviennent ne se présentent pas seulement sous la forme isolée, la forme épidémique y a aussi sa place; mais, au lieu d'être des influences de nourriture, d'air, de chaud, de froid, de miasmes et d'agens délétères, manifestes ou occultes, qui dérangent l'être vivant, ce sont des influences morales, des opinions, des croyances, des craintes, qui causent la perturbation. De la sorte naissent des penchans qui s'emparent irrésistiblement d'une foule d'esprits, par exemple le besoin d'expiation et la grande épidémie des flagellans au XIVe siècle; de là naissent les extases et les visions mystiques, par exemple l'épidémie qui a régné parmi les camisards persécutés. De même que chez l'individu les passions touchent de près aux dérangemens de la raison, si bien que parfois la distinction est difficile, de même dans la société les troubles intellectuels et moraux qui se généralisent tiennent de près aux entraînemens collectifs, aux émotions dominantes.

C'est dans les sciences, et surtout dans les sciences de la vie et de l'histoire, un procédé efficace et lumineux que de rapprocher les uns des autres les faits desquels on dispute, et qui, pris isolément,

laissent l'esprit dans le doute. Le groupement seul est une clarté; il élimine ce qui est accidentel, montre la constance du phénomène, et le présente sous toutes ses faces. Ainsi, de nos jours, plusieurs ont pu être singulièrement étonnés d'entendre parler d'esprits qui frappent, de tables qui ont des âmes, de lumières qui apparaissent, de sons qui se produisent miraculeusement. Eh bien! qu'ils se retournent vers le passé, et ils vont trouver tout cela, ou l'analogue, dans les récits historiques. Je dirais, s'il avait pu rester quelque méfiance sur le fond de ces récits, que les faits actuels leur donnent créance, comme à leur tour ces récits mettent à leur place les faits actuels. L'ensemble de ces manifestations maladives est limité dans un cercle assez étroit. Il s'agit toujours de troubles des sens qui font voir, entendre ou toucher, d'extases qui mettent le système nerveux dans des conditions très singulières, de modifications graves dans la sensibilité, de convulsions énergiques qui donnent au système musculaire une puissance incalculable. Puis, à ces circonstances générales se joint ce que fournissent les idées et les croyances du temps. Dans un siècle, la pythonisse reçoit le souffle d'Apollon, et la sorcière conjure Hécate par ses évocations; dans un autre, c'est le diable difforme ou ridicule du moyen âge qui hante les imaginations. Sous une autre influence, les anges du Seigneur envoient des secours aux malheureux persécutés. Sous une autre influence encore, à cette vision des esprits se mêlent des idées mystiques sur les fluides hypothétiques que la science a mis en honneur.

C'est ce qui est arrivé de notre temps et ne pouvait arriver qu'à ce moment en effet. De notre temps aussi on peut apercevoir quelques causes analogues à celles qui jadis ont agi collectivement sur les esprits. Notre époque est une époque de révolutions. Des ébranlemens considérables ont à de courts intervalles troublé la société, inspiré aux uns des terreurs inouies, aux autres des espérances illimitées. Dans cet état, le système nerveux est devenu plus susceptible qu'il n'était. D'un autre côté, quand le sol social semblait manquer, bien des âmes se sont retournées avec anxiété vers les idées religieuses comme vers un refuge, et ce retour n'était pas pur de tout alliage; il se faisait en présence des idées opposées, qui conservent leur part d'ascendant, et en présence des idées scientifiques, qui ont inspiré un grand respect, même à ceux qui en redoutent l'influence. Voilà un concours de circonstances qui a dû favoriser l'explosion contemporaine. Je dis favoriser et non produire, car il en est, je pense, de ces affections collectives de l'esprit comme des affections collectives du corps; on connaît souvent ce qui en aide le développement; on connaît rarement ce qui le cause de fait. Au reste, tout le chapitre très digne de méditation qui est constitué dans l'his-

toire par la série des affections démoniaques est à peine ébauché.

On aperçoit parfois dans la campagne, surtout dans les lieux marécageux et où le pied ne peut se poser avec sûreté, des lueurs nocturnes qui frappent et attirent l'œil du voyageur attardé. Ces flammes ne brûlent pas, et, si on va sur la place, on ne voit pas qu'elles y aient marqué leur passage par la cendre et les charbons. Ces flammes n'illuminent pas, ne faisant que voltiger dans les ténèbres sans les dissiper : véritables feux-follets, suivant l'expression vulgaire, qui n'ont ni force ni chaleur. De même, comme autant de feux-follets se projettent dans les champs de l'histoire ces manifestations de démons, de mânes, d'esprits, d'agens surnaturels. Bien des fois elles y apparaissent pour disparaître bientôt, et, comme leur apparition n'éclaircit rien, rien non plus n'est obscurci par leur disparition. Leur lumière est maladive, et qui la suit dans ses mouvemens irréguliers ne fait que tourner et n'avance pas. D'ailleurs, malgré les promesses merveilleuses qu'elles prodiguent, malgré les immensités qu'elles semblent découvrir, leur impuissance finale demeure manifeste. Tout dans l'histoire chemine comme si elles n'existaient pas. Elles tiennent la baguette des fées, et cette baguette ne produit pas d'œuvres dans leurs mains. Elles commandent aux pouvoirs occultes des choses, et les choses suivent une direction propre et assujettie à de tout autres conditions. En un mot, dans l'histoire ces manifestations se montrent semblables à ce dormeur de Virgile qui dans son rêve veut en vain s'élancer et courir : il s'affaisse au milieu de ses efforts, sa langue n'obéit pas, ses forces le trahissent, et de sa bouche qui se refuse à le servir il ne sort ni parole ni voix.

> Ac velut in somnis, oculos ubi languida pressit
> Nocte quies, nequidquam avidos extendere cursus
> Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
> Succidimus, non lingua valet, non corpore notæ
> Sufficiunt vires, nec vox aut verba sequuntur.

La théorie spontanée (il faut ici allier ces deux mots), servant à lier et à représenter pour l'esprit les phénomènes dont il s'agit, est indiquée par l'histoire : l'agence surnaturelle, qui d'ailleurs était admise partout, les déterminait aussi. Sans doute il n'y avait dans cette théorie rien qui répugnât soit aux faits, soit à la raison : aux faits, l'intervention des démons ou des âmes en rendait compte; à la raison, cette intervention lui semblait bien autrement plausible que ne lui aurait semblé l'action de causes naturelles qui alors n'avaient aucune vertu d'explication. Les choses étaient ainsi avant toute expérience et quand l'esprit était à l'égard de ces phénomènes ce que

l'œil était à l'égard du mouvement diurne des étoiles, qu'il voyait et croyait tourner autour de la terre; mais vint le moment où l'on se mit à réviser les notions spontanées reçues des aïeux, pour certifier les unes et repousser les autres, ce qui proprement constitue la science abstraite. Au début, manifestement l'investigation désirait plutôt trouver des résultats conformes à la tradition que des nouveautés toujours suspectes. Malgré cette tendance, il fallut peu à peu laisser tomber ce qui avait été transmis touchant les sorcelleries, les possessions, les extases, les convulsions. Ces faits ne purent s'expliquer par la théorie des esprits, et ils purent s'expliquer autrement. De là les convictions modernes. On dira, je le sais, que de temps en temps ces faits renaissent, et que les convictions modernes ne les suppriment pas. Oui, sans doute, ils renaissent, car les conditions qui les suscitent, c'est-à-dire les divers ébranlemens du système nerveux, gardent toujours leur activité. D'ailleurs, à quoi bon prolonger la discussion? Vous êtes en communication avec les esprits qui pénètrent à travers la matière impénétrable, avec le prince de l'enfer pour qui les plus grandes merveilles ne sont qu'un jeu, avec les âmes des morts qui habitent des séjours interdits aux frêles humains, avec tous ces êtres en un mot immatériels et puissans pour qui rien n'est caché et rien n'est impossible : par conséquent vous pouvez et vous savez. Eh bien! donnez des preuves de votre pouvoir et de votre savoir. Mais point. Tout se borne aux plus pauvres manifestations, et l'on ne sait que remuer des meubles, ébranler des portes et des fenêtres, produire des sons ou des lumières, et tenir des langages où l'on ne trouve jamais que des redites mystiques de ce qui a été cent fois dit beaucoup mieux.

Suivant d'autres, dans les merveilles magiques, ce n'est pas avec le peuple infini des êtres immatériels que l'on se met en rapport, c'est avec les forces élémentaires de la nature. Comme il est vrai qu'un homme, à l'aide de procédés divers, peut susciter dans le système nerveux d'un autre des phénomènes très singuliers, pourquoi ne serait-il pas vrai aussi qu'une action analogue, dépendant de la volonté, s'exerçât sur les animaux qui ont également un système nerveux susceptible d'impressions? Pourquoi n'irait-elle pas jusqu'aux végétaux, qui, s'ils ne sont pas sensibles, sont du moins vivans? Pourquoi ne passerait-elle pas jusqu'aux substances composées, comme l'être humain, d'oxygène ou d'hydrogène, de carbone ou d'azote, et ayant conséquemment par ce côté une certaine affinité avec lui? Pourquoi enfin, franchissant toute barrière, ne s'étendrait-elle pas jusqu'aux corps bruts, quels qu'ils soient, en raison d'une certaine vie universelle qui pénètre tout, c'est-à-dire pourquoi la volonté, qui, dans le corps, passe instantanément jusqu'au bout des

doigts, ne passerait-elle pas instantanément aux objets extérieurs, et ne leur communiquerait-elle pas l'impulsion et le mouvement? Pourquoi?... Mais que servirait de multiplier ces pourquoi, qui demeuraient plausibles jusqu'à ce que l'expérience répondît? Si la volonté et par elle le mot magique ont pouvoir, qu'ils le montrent; qu'ils remplacent la vapeur, l'électricité, et tous ces agens que la science abstraite a mis à la disposition du travail et de l'industrie. Rien ne se meut cependant, et, pour que le navire quitte le rivage, il faut toujours que le vent enfle ses voiles, ou que la houille fasse tourner ses roues.

Savoir et pouvoir sont les deux grands termes de la raison collective, dont le développement progressif fait la trame de l'histoire. A l'origine des annales humaines, on trouve la magie liée étroitement et confondue d'une part avec la science commençante, d'autre part avec la maladie, sans qu'il fût possible alors de faire un départ entre les trois. La magie, comme la science, cherchait à scruter les choses et à les faire servir à son usage, et sans doute mainte fois elle a, dans ses investigations, rencontré, comme fit plus tard l'alchimie, des phénomènes curieux ou importans. A son tour, la science, peu sûre en sa doctrine, peu riche de faits, ne refusait pas une alliance que les penseurs de la Grèce furent les premiers à oser repousser. Enfin la maladie, rêvant conformément à toutes les croyances reçues, apportait une confirmation apparente à l'art occulte. Tout cela, par l'office du temps révélateur et instructeur, s'est séparé et distingué. La science, riche de faits et assurée en sa doctrine, sait qu'elle n'agit que par l'intermédiaire des propriétés des choses, propriétés où elle ne pénètre peu à peu qu'en construisant, par la main des générations successives, des théories abstraites et profondes. La magie, isolée de la science et à part de la maladie, invoquant en vain les êtres immatériels de l'espace ou les forces élémentaires de la nature, a des charmes et des formules, mais rien qui leur obéisse. La maladie, qui si longtemps lui donna certificat d'existence, reconnue sous les formes singulières qui la masquaient, ajoute à la médecine une page que l'histoire, de son côté, ne doit pas négliger.

É. Littré.

BEAUX-ARTS

LA STATUE ÉQUESTRE DE FRANÇOIS PREMIER.

La statue de François Ier placée dans la cour du Louvre n'est qu'un essai. Ce qui le prouve clairement, c'est qu'au lieu d'exposer le bronze, l'administration s'est contentée d'exposer le modèle en plâtre. Il n'y a donc pas à se méprendre sur ses intentions : elle veut consulter l'opinion publique et recueillir les voix avant de donner à cet ouvrage une forme dispendieuse et définitive. C'est là une mesure excellente à laquelle nous devons applaudir. Si l'on eût adopté ce parti pour la statue de Louis XIV de la place des Victoires, pour le quadrige de l'arc du Carrousel, il est probable que les Parisiens n'auraient pas devant les yeux ces deux compositions déplorables.

Chacun sait aujourd'hui que l'importance de M. Clésinger a été singulièrement exagérée. Quelques flatteurs empressés avaient affirmé, en voyant *la Femme piquée par un serpent*, que l'auteur allait renouveler la face de son art. Quelques esprits rebelles, pour s'être permis d'en douter et de publier leurs doutes, furent traités de zoïles. Cette accusation banale ne méritait pas une réponse, et le temps s'est chargé d'en faire justice. L'opinion publique s'est aujourd'hui rangée du côté des esprits rebelles. On ne conteste pas l'adresse de M. Clésinger dans l'exécution d'un morceau, mais on s'accorde à dire qu'il ne sait ni concevoir ni composer : c'est une main habile dirigée par une intelligence paresseuse ou peu éclairée. Je laisse au lecteur le soin de trancher la question.

En disant ce que je pense de la statue de François Ier, je ne m'expose donc pas au reproche de témérité. M. Clésinger ne semble plus destiné à régénérer la sculpture. Il a mis à profit l'engouement de la multitude pour l'exactitude littérale; le bruit fait autour de son nom a pu l'abuser pendant quelques années; les travaux importans qui lui ont été confiés devaient le confirmer dans sa méprise : aujourd'hui sans doute, il comprend que le

bruit n'est pas précisément la renommée. S'il a recueilli quelques-unes des paroles échappées aux curieux, il doit s'apercevoir que l'indulgence de quelques-uns est combattue par l'étonnement du plus grand nombre. Je dis étonnement, je ne dis pas admiration.

Convenait-il de placer une statue équestre dans la cour du Louvre? A cet égard, les avis sont partagés. Cependant, si au lieu d'écouter l'avis des passans on interroge les hommes qui ont étudié la décoration des monumens, on arrive à cette conclusion, qu'une fontaine peu élevée produirait dans cette cour un effet plus heureux. La richesse de l'architecture conseille de renoncer à tout ce qui pourrait en masquer la partie inférieure. Si l'on voulait absolument une statue, il eût été plus sage de placer la figure du roi debout sur un socle à hauteur d'appui. De cette manière, le regard des promeneurs n'aurait rien perdu. Toutes les belles sculptures de la renaissance qui ornent la façade intérieure du côté de l'horloge, contemplées librement comme par le passé, auraient gardé leur importance. Maintenant, quand on tourne le dos à Saint-Germain-l'Auxerrois, on n'aperçoit pas toutes les merveilles qui sont pour notre génération un sujet d'émulation et d'étude. C'est là un grave inconvénient dont il faut tenir compte, et j'espère que l'administration, après avoir recueilli les voix, c'est-à-dire consulté les hommes compétens, réduira les proportions de la statue, si toutefois elle persiste dans le choix du sujet, car ce que je dis de la façade intérieure du côté de l'horloge, je peux le dire des trois autres façades sur la cour, qui n'ont sans doute pas la même valeur comme décoration, mais qui cependant veulent être vues librement. Qu'on aille du pont des Arts à la rue du Coq, de la rue du Coq au pont des Arts, du pavillon de l'Horloge à Saint-Germain-l'Auxerrois, l'on est toujours désagréablement surpris en apercevant cette masse noire qui masque la partie inférieure du monument. Ces remarques, faciles à vérifier, engageront sans doute l'administration à modifier son premier projet. Elle comprendra que les dimensions de cette statue ne sont pas en rapport avec l'architecture du Louvre. Si le rez-de-chaussée du monument n'offrait qu'une surface nue, si l'ornementation ne commençait qu'au premier étage, l'inconvénient que je signale, sans disparaître tout entier, aurait pourtant moins de gravité; mais il n'en est pas ainsi. La sculpture est partout, et lors même qu'on aurait devant soi, en traversant la cour du Louvre, une œuvre de premier ordre, le dédommagement ne serait pas suffisant. Tout doit être subordonné à l'effet d'ensemble; si une erreur de proportion vient troubler cet effet, il faut s'empresser de la rectifier. La réclamation des hommes de goût sera facilement accueillie, puisque le modèle n'est pas encore fondu. Avant de faire le moule destiné à recevoir le bronze, on pourra réduire le cheval et le cavalier.

Quant au choix de la figure, je ne crois pas qu'il soulève de sérieuses objections. Il ne s'agit pas en effet de savoir si François Ier mérite tous les éloges qui lui ont été prodigués, s'il a donné aux lettres, aux sciences, aux arts tous les encouragemens dont parlent ses panégyristes. Les bûchers allumés sous son règne ne sont pas précisément un service rendu à la philosophie; les flammes qui dévoraient les hérétiques projettent sur son nom une lueur sinistre; mais quand il s'agit de décorer un monument, les récriminations historiques n'ont pas la même valeur que dans un livre destiné

à l'enseignement. Quelque jugement que l'on prononce sur François Ier, et je crois qu'il mérite plus d'un reproche, on ne peut s'étonner de voir son image dans la cour du Louvre, car sous son règne le Louvre a reçu de nombreux embellissemens. Que sous Henri II, sous Charles IX, les artistes les plus habiles de la renaissance aient travaillé activement à la décoration du nouveau palais, personne ne l'ignore; mais le nom de Henri II n'est pas populaire, et celui de Charles IX est justement flétri. De quelque manière qu'on explique la Saint-Barthélemy, qu'on y voie une conspiration ourdie depuis longtemps, ou qu'on la traite comme un caprice sanguinaire, comme une fantaisie du pouvoir absolu, il n'y a pas un esprit sensé qui songe à la réhabiliter. Les petits vers qu'on attribue à Charles IX, rapprochés de cette épouvantable tragédie, ajoutent encore à l'horreur de son nom. Les bûchers allumés par François Ier sont moins connus que la bataille de Marignan et les travaux accomplis au château de Fontainebleau par les artistes italiens; je pense donc que l'image du vainqueur de Marignan n'est pas déplacée dans la cour du Louvre. Malgré mon profond respect pour le témoignage de l'histoire, je ne crois pas qu'il faille proscrire sans pitié l'image de tous les rois qui n'ont pas laissé une mémoire pure et sans tache. Si le rival de Charles-Quint n'a pas fait pour la science, la littérature et les arts tout ce qu'il pouvait faire, nous savons cependant que les études ont accompli sous son règne d'éclatans progrès, et c'en est assez pour expliquer, pour légitimer sa présence dans un monument qu'il a enrichi.

Mais avant d'aborder la statue de M. Clésinger, je veux dire quelques mots d'une autre question : étant donné la figure de François Ier, fallait-il représenter le protecteur des arts ou le guerrier? Le choix de l'emplacement ne devait-il pas déterminer le choix du costume? C'est, je crois, la manière la plus simple de trancher la difficulté. Au Champ-de-Mars, près de l'École-Militaire, je comprends le guerrier; au Louvre, je ne comprends que le protecteur des arts, car il faut que la figure soit en harmonie avec sa destination. Si le protecteur des arts convient seul au Louvre, si le guerrier n'a rien à démêler avec le palais splendide dont le ciseau de Jean Goujon a fait une école de sculpture, nous sommes amené à dire que la statue équestre doit faire place à une statue debout. Que signifie un cheval de bataille lorsqu'il s'agit de consacrer la mémoire des services rendus à l'imagination, au savoir, par François Ier? Le costume de cour est le seul qui convienne. L'appareil militaire ne s'accorde pas avec la destination de la figure. Les considérations morales et les considérations purement techniques se réunissent pour recommander le parti que je propose. Si ce parti était adopté, l'architecture s'en accommoderait, et le penseur n'aurait rien à dire.

M. Clésinger paraît avoir négligé ou dédaigné toutes les considérations que je viens de présenter. Il a voulu faire un François Ier théâtral, et je dois avouer qu'il a pleinement réussi. Dans la réduction exposée par M. Barbedienne au palais de l'industrie, le défaut que je signale était déjà très sensible; il est devenu plus manifeste encore dans le modèle que nous avons sous les yeux. Quand il s'agissait d'une statuette destinée à orner une cheminée, si les plus clairvoyans savaient à quoi s'en tenir, le plus grand nombre pouvait croire que le sculpteur avait ordonné l'économie de sa

composition pour une grande masse, et que les juges les plus difficiles lui rendraient justice dès que son œuvre serait placée dans la cour du Louvre. Aujourd'hui les promeneurs étrangers à toutes les questions techniques, éclairés par les seules lumières du bon sens, se demandent ce que signifie cette statue. Quant à ceux qui connaissent les monumens de l'art antique et ceux de l'art moderne, si je dois en juger par les voix que j'ai recueillies, ils n'hésiteraient pas à se prononcer. Toutefois les avis qui sont venus jusqu'à moi pourraient trouver des contradicteurs parmi ceux mêmes qui ont étudié l'histoire de la sculpture. Je n'entends pas affirmer dès aujourd'hui que mon opinion soit partagée par tous les hommes qui jouissent d'une autorité légitime.

Est-ce un guerrier, est-ce un Mécène que nous avons devant nous? Si c'est un guerrier, pourquoi donc est-il coiffé d'une toque? Si c'est un Mécène, un roi protecteur des arts, pourquoi donc est-il couvert d'une cuirasse? Est-ce avec une toque, le front découvert, que François Ier affrontait les balles à Marignan? Est-ce avec une cuirasse qu'il visitait, qu'il encourageait les travaux de Fontainebleau? C'est à ces termes élémentaires que se réduit la question posée par le bon sens. Il fallait choisir entre l'homme de guerre et l'homme de goût. M. Clésinger a voulu tout concilier, et je crains fort qu'il n'ait contenté personne. Il n'y a qu'une manière d'exprimer franchement l'impression produite par son œuvre : le *François Ier* de la cour du Louvre appartient à l'Opéra-Comique par la toque, à Franconi par la cuirasse. Ces mots suffisent à caractériser la statue dont nous parlons. Ce n'est pas un guerrier, car au XVIe siècle on n'allait pas au combat le visage découvert; ce n'est pas un roi protecteur des arts, car, pour encourager la peinture et la sculpture, la cuirasse est au moins inutile. Un tel attirail de guerre serait embarrassant et ridicule dans l'atelier de Léonard de Vinci, de Primatice ou de Benvenuto Cellini.

De quelque côté en effet qu'on regarde cette statue, on n'aperçoit qu'une figure de théâtre. Qu'on pense au vainqueur de Marignan ou au roi protecteur des arts, on est également désappointé. Si, pour se préparer à l'indulgence, on veut bien oublier un instant le personnage qu'on a devant les yeux, on n'est guère plus satisfait. Le cavalier n'est pas en selle, il n'est pas campé de façon à gouverner son cheval. Je n'ai pas la prétention de me poser en homme du métier, je veux dire en écuyer; mais il suffit d'avoir vu un dragon à cheval, manœuvrant au Champ-de-Mars, pour affirmer que le *François Ier* de M. Clésinger serait désarçonné au premier caprice de sa monture. La bouche du coursier ne sent pas la main qui le guide; les cuisses du cavalier n'étreignent pas les côtes; un bond jetterait à terre, en un clin d'œil, l'homme assez inexpérimenté pour se conduire avec une telle maladresse. Avec les pieds en dehors, comment imposer sa volonté? Il n'y a pas un écolier de manége qui, après trois leçons, ne se comporte autrement. Parlerai-je de la pantomime de François Ier? Elle est plus étrange encore que sa tenue à cheval. Le mouvement de son bras droit ne se comprend pas, à moins qu'on ne consente à voir dans le roi un des virtuoses du Cirque. Pourquoi étend-il la main? Qui donc salue-t-il? S'il tenait la bride entre ses dents, s'il gouvernait son cheval d'une étreinte puissante, s'il tenait le mous-

quet d'une main, l'épée de l'autre, je ne m'étonnerais pas; mais je n'ai devant moi qu'un héros de parade, et pour m'expliquer son attitude, je suis obligé de croire qu'il défile devant le parterre et va recueillir ses applaudissemens. Ce jugement pourra paraître sévère aux admirateurs de M. Clésinger. J'ai pourtant quelques raisons de penser qu'il sera bientôt accepté.

Le cheval ne vaut pas mieux que le cavalier, et ses dimensions ne s'accordent pas avec celles du roi. Qu'on agrandisse un peu le modèle d'un cheval de bataille, je le conçois sans peine : encore faut-il que le cavalier puisse enfourcher sa monture. Si le roi, pour se mettre en selle, est obligé de demander un escabeau, s'il ne peut mettre le pied à l'étrier en partant du sol, il est évident que le sculpteur a dépassé le but. Or je crois que les plus habiles cavaliers seraient quelque peu embarrassés pour grimper sur le géant que M. Clésinger a donné pour monture à François Ier. Si nous prenons la peine d'étudier les diverses parties du cheval, notre étonnement redouble à bon droit. A quelle race appartient-il? Est-il normand, est-il arabe? Bien fin serait celui qui trancherait cette question. Ni les naseaux, ni les orbites, ni le front ne peuvent servir à la décider. Les sabots sont d'une dimension inusitée, pour quelque race qu'on se prononce. Les lecteurs les plus assidus du *Stud-Book*, qui connaissent familièrement tous les signes généalogiques, hésiteraient sans doute devant le problème que je leur propose, et je suis porté à croire qu'ils rangeraient le cheval de François Ier dans une race inconnue. Ne trouvant en lui aucun des signes indiqués par les maîtres de la science, ils renonceraient à le caractériser, et déclineraient l'honneur de révéler son origine. Il faudrait en effet être doué d'une singulière témérité pour essayer de résoudre cette question.

M. Clésinger connaît l'Italie; il y a vécu pendant plusieurs années. Comment donc se fait-il qu'il ait oublié Venise et Padoue, qui possèdent d'admirables statues équestres? Venise garde comme un trésor inestimable, comme une œuvre digne des meilleurs temps, la statue de Colleoni, d'Andrea Verocchio; Padoue vante à bon droit la statue de Gatta Melata, placée devant l'église de Saint-Antoine. Je ne parle pas de la statue de Marc-Aurèle, placée au Capitole derrière les trophées de Marius, car elle ne pourrait fournir d'utiles conseils pour la statue de François Ier. Une fois résolu à composer une statue équestre, M. Clésinger ne devait négliger ni Donatello ni Andrea Verocchio, deux maîtres d'une habileté consommée, qui ont su faire deux guerriers solidement établis sur leur monture. Ni Gatta Melata ni Colleoni ne se laisseraient désarçonner par le premier caprice. Fièrement campés sur la selle, ils ne redoutent ni bond ni faux pas. Que leur cheval bronche ou poursuive sa route d'une allure paisible, ils n'ont rien à craindre, car si la bride leur échappait, la puissance musculaire de leurs genoux et de leurs cuisses leur suffirait pour dompter l'indocilité de leur monture. A défaut de Venise et de Padoue, de Colleoni et de Gatta Melata, nous avons sous les yeux les cavaliers du Parthénon. C'est plus qu'il n'en faut pour reconnaître et pour signaler les défauts de l'œuvre conçue par M. Clésinger. Ces cavaliers ne ressemblent guère par leur attitude au roi placé dans la cour du Louvre. Tous les monumens justement célèbres de l'art antique et de l'art moderne se réunissent donc pour condamner la statue soumise au contrôle de l'opinion publique.

Quoique je sois profondément convaincu de l'inopportunité d'une statue équestre dans la cour du Louvre, et j'ai dit pourquoi, j'aurais accueilli sans déplaisir une œuvre de ce genre, si elle eût été conçue et composée avec simplicité. Dans le *François Ier* de M. Clésinger, je ne trouve rien de pareil: cheval et cavalier ne conviennent qu'au théâtre; je ne vois là rien de monumental. La toque a plus d'importance que la tête du cavalier, le harnais a plus d'importance que le cheval. La queue, relevée pour une raison que j'ignore, offre une ligne des plus malheureuses. Le portrait de Titien, que nous avons au Louvre, admirable comme peinture, ne donne pas de François Ier une idée très avantageuse; il exprime la luxure, la gourmandise, et révèle une intelligence très modestement développée. Il me semble cependant que le statuaire pouvait tirer parti de ce portrait en le modifiant légèrement. Personne n'eût songé à l'accuser d'infidélité en voyant le front s'avancer au lieu de fuir, comme dans le portrait vénitien, les pommettes moins saillantes, les lèvres un peu moins épaisses. On aurait accepté sans répugnance ces corrections, que réclamait la sculpture monumentale. La gourmandise et la luxure ne sont pas les traits caractéristiques d'un Mécène, et puisqu'il s'agissait d'un roi protecteur des arts, parmi les visiteurs les plus assidus de la galerie du Louvre, il ne s'en fût pas trouvé un seul pour reprocher à M. Clésinger la faiblesse de sa mémoire. Il a copié servilement, et pourtant inexactement, le portrait de Titien. Il nous a donné une tête de Faune qui s'accorde assez mal avec la destination du modèle.

Il est donc permis d'affirmer que M. Clésinger a complétement oublié ou méconnu le but qui lui était assigné. Il s'agissait d'une sculpture monumentale destinée à retracer l'image d'un roi protecteur des arts : qu'a-t-il fait? que nous a-t-il donné? A cet égard, les avis ne sont pas partagés. Le *François Ier* exposé dans la cour du Louvre ne satisfait à aucune des conditions du programme. Je ne veux pas rappeler toutes les conjectures plus ou moins hasardées auxquelles a donné lieu cette étrange statue. Ce serait traiter d'une manière trop légère un sujet grave. Que des esprits enclins à la raillerie aient vu et s'obstinent à voir dans l'œuvre de M. Clésinger l'image non pas de François Ier, mais du héros de Cervantes, je n'ai pas à m'en inquiéter. Je ne veux pas introduire dans la discussion des élémens que la raison doit répudier. Qu'ils s'étonnent de ne pas trouver Sancho près de son maître, c'est un regret que je ne puis accueillir. Sans recourir à de tels argumens, il est facile de démontrer que la statue de *François Ier* ne répond pas à sa destination. Non-seulement en effet la toque ne s'accorde pas avec la cuirasse, mais lors même qu'on accepterait sans répugnance le costume singulier, à demi pacifique, à demi guerrier, qu'il a plu à l'auteur d'inventer, on aurait encore le droit de lui demander pourquoi, au lieu de laisser le cheval au repos, comme l'exige impérieusement la sculpture monumentale, comme le bon sens le conseille, il a imaginé un mouvement qui inquiète le spectateur. Le cheval se cabre, et comme le cavalier est assez mal assis, comme il n'est pas maître de sa monture, on craint à chaque instant de le voir désarçonné. Si M. Clésinger eût pris la peine de consulter les monumens de son art qui font autorité en pareille matière, il aurait compris que la sculpture monumentale ne s'accommode pas de ces mouvemens désordonnés. Dans une statue équestre, il ne s'agit pas de représenter

une action, mais un personnage. Tout ce qui excède cette dernière limite doit être condamné sans hésitation. Qu'ayant à retracer la victoire de Marignan ou la défaite de Pavie, M. Clésinger lance au galop le cheval de François Ier, personne ne se plaindra, personne n'aura le droit de se plaindre; mais une figure isolée n'est pas soumise aux mêmes conditions qu'une figure engagée dans une action militaire. A la première l'immobilité, à la seconde le mouvement. Pour sentir l'opportunité de cette distinction, il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps, il suffit de se demander la destination de l'œuvre soumise au contrôle public. Que le statuaire enflamme le regard de son modèle, qu'il donne à son attitude une expression guerrière, c'est son droit; qu'il n'essaie pas de concevoir le personnage comme il pourrait le faire dans un bas-relief, car dans cette tentative réprouvée par le goût, il est sûr d'échouer. Un mouvement qui ne rencontre aucune résistance, un mouvement qui ne s'explique par la présence d'aucun adversaire est un mouvement inutile. M. Clésinger, obéissant à l'opinion vulgaire qui ne connaît pas la vie sans mouvement, a fait un cheval qui se cabre, et, ce qui est plus grave, un cheval qui se cabre sous un cavalier inhabile.

Malheureusement les statues équestres que nous possédons à Paris ne valent guère mieux que la statue de François Ier. La statue de Louis XIII, commencée par Dupaty et achevée par Roman, se dérobe par le ridicule à toute discussion. Le tronc d'arbre placé sous le ventre du cheval pour l'étayer est à coup sûr une des conceptions les plus singulières que l'on puisse rêver. Les paisibles habitans de la Place-Royale ont perdu depuis longtemps l'habitude d'en rire, et je suis loin de blâmer leur indifférence. La statue de Louis XIV, condamnée par le bon sens de tous ceux qui ont pris la peine de la regarder, peut être citée comme une des œuvres les plus absurdes de la sculpture moderne. La statue de Henri IV quoique très supérieure aux statues de Louis XIII et de Louis XIV, ne mérite cependant pas de grands éloges. Si Lemot a mieux fait que Dupaty et Bosio, il n'a pas montré une bien grande habileté. La construction du cheval ne révèle pas des études bien profondes. Il y a, dans toutes les parties qui présentent une difficulté à résoudre, une mollesse d'exécution que je prendrais volontiers pour une ruse. On dirait que Lemot, ne sachant comment indiquer la forme vraie du cheval qu'il a voulu modeler, n'achève pas sa tâche pour échapper au reproche des spectateurs trop sévères. Il faut du moins lui rendre cette justice, qu'il n'a pas lancé au galop la monture de Henri IV. Le roi, tête nue, quoique vêtu en guerrier, respire une majesté calme; en un mot, si l'auteur n'a pas réalisé pleinement le programme qui lui était donné, il faut reconnaître qu'il l'a compris, et qu'il a fait de son mieux pour contenter ses juges.

M. Clésinger n'a pas suivi l'exemple de Lemot. Il a voulu faire quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui fût sans précédent, et j'avoue sans hésiter qu'il a réussi. La statue de François Ier est une œuvre inattendue, qui n'a pas dans le passé de termes de comparaison. La réunion d'une toque et d'une cuirasse est une invention hardie qui doit satisfaire les amis de l'imprévu. Un esprit timide, soumis docilement aux traditions consacrées, ne se fût jamais avisé de tenter cette réunion. L'étonnement des spectateurs a dépassé toutes les espérances du statuaire. Son œuvre est à

bon droit considérée comme une témérité, sinon des plus heureuses, au moins des plus singulières. Il a fait certainement ce que personne n'avait fait avant lui. Reste à savoir si c'est là le but que l'art doit se proposer. Que l'invention soit le premier devoir de tous ceux qui veulent émouvoir et charmer, je l'ai toujours pensé; qu'il soit permis d'inventer sans tenir compte de la destination assignée à l'œuvre qu'on exécute, je l'ai toujours nié, et je crois que mon avis trouvera de nombreux approbateurs. Si je me trompe, j'ai du moins pour moi la Grèce et l'Italie, dont l'autorité n'est pas sans quelque poids en pareille matière. Je n'ai pas la prétention de résoudre par moi-même tous les problèmes qui relèvent du goût, mais une telle autorité me confirme dans mon opinion.

A quoi bon invoquer le témoignage du passé? M. Clésinger ne s'en inquiète guère, et ceux qui l'admirent partagent à cet égard son indifférence. Il y a aujourd'hui parmi les sculpteurs, comme parmi les peintres, une classe nombreuse d'esprits étourdis par la louange, égarés par l'orgueil, qui croient de bonne foi avoir découvert le secret de leur profession, et qui parlent du passé avec un dédain très sincère. Ces hardis inventeurs, qui se prennent au sérieux, n'écoutent jamais sans sourire l'éloge de l'art grec ou romain. C'est à peine si la renaissance trouve grâce à leurs yeux. Les révélations de leurs panégyristes nous ont édifiés sur la valeur de cette merveilleuse découverte. Il s'agit tout simplement de copier ce qu'on voit, rien de moins, rien de plus. C'est une recette souveraine pour éblouir ses contemporains et transmettre son nom à la postérité la plus reculée. Les anciens ont fait fausse route. Comment en douter? On chercherait vainement dans leurs œuvres la copie exacte du modèle vivant. Ils n'avaient pas deviné le grand secret qui fait tant de bruit de nos jours; ils croyaient ingénument à la nécessité d'inventer; ils ne pensaient pas que le travail du statuaire ou du peintre dût se réduire à copier ce que l'œil a vu. Ils s'imposaient une tâche plus difficile, et pour eux l'habileté de la main n'était pas le terme suprême. Ils se trompaient, la chose est aujourd'hui démontrée; il ne faut ni s'en étonner, ni leur en vouloir. A l'époque où ils vivaient, l'intelligence humaine n'était pas assez puissante pour poser nettement le problème résolu sous nos yeux. Ils méritent l'indulgence, et se montrer sévère serait méconnaître l'action du temps sur le développement des idées. En sculpture et en peinture, il est désormais avéré qu'il s'agit d'imiter la nature. Plus l'imitation sera fidèle, plus la gloire sera grande. Quiconque se permettra de rêver quelque chose au-delà de l'imitation sera déclaré aveugle, inintelligent, incapable de se prononcer sur les qualités ou les défauts d'une figure peinte ou modelée. Cette doctrine, malgré les nombreux adeptes qu'elle a déjà recrutés, n'a pas encore imposé silence à toutes les objections, mais elle grandit, elle s'affermit de jour en jour, et bientôt il ne sera plus permis d'en parler qu'avec un profond respect. En attendant qu'elle soit déclarée infaillible, nous croyons utile de l'appliquer dans toute sa rigueur à ceux mêmes qui la préconisent. Plus tard, il serait trop tard. Dès qu'elle sera proclamée supérieure et antérieure à toute discussion, l'épreuve de l'application ne sera plus de mise. Les adeptes de bonne foi feront la sourde oreille; ils se croiront en possession de la vérité, et ne voudront écouter personne.

Je veux donc bien admettre pour un instant que la tâche des peintres et

des sculpteurs se réduit à l'imitation de la nature, et je demande si M. Clésinger, en modelant la statue de François Ier, a réalisé cette condition unique et suprême. Qu'on me prouve qu'il a fait un vrai cavalier, un vrai cheval, et je me résigne à l'admiration. Malgré mes vieux scrupules, malgré la part que j'ai toujours attribuée à l'invention dans les arts du dessin, je consentirai à voir dans l'auteur de cette statue un maître habile, digne de l'attention et des encouragemens non-seulement de la France, mais de l'Europe entière. Si l'on vient me dire que l'Allemagne et l'Angleterre se disputent son ciseau, je ne m'en étonnerai pas; que l'Italie regrette amèrement de ne pas le compter au nombre de ses enfans, je compatirai à sa douleur. Mais qui oserait affirmer la vérité du cavalier, la vérité du cheval? Parmi les spectateurs étrangers aux querelles d'école, qui n'ont jamais songé à prendre parti pour l'invention ou pour l'imitation, impartiaux et désintéressés par conséquent, les uns trouvent que le cavalier n'est pas en selle, qu'il n'a pas son cheval dans la main; les autres, que le cheval n'est pas possible, que l'avant-train et l'arrière-train ne s'accordent pas, que les cuisses sont trop grosses pour les épaules. En examinant froidement la valeur de ces reproches, on arrive à reconnaître qu'ils ne sont pas dépourvus de fondement. Ainsi M. Clésinger est condamné par la doctrine même qu'il professe. S'il faut en croire ses admirateurs, et je les tiens pour bien informés, il n'a rien tenté, rien voulu au-delà de l'imitation. A-t-il réussi dans l'accomplissement de son projet? Si je consulte l'impression produite par son œuvre, je suis obligé de dire non. Comme je le juge au nom du principe qu'il a posé, auquel il attribue le mérite de la nouveauté, il aurait mauvaise grâce à se plaindre. Pour blâmer sa statue, j'ai consenti à négliger les exemples fournis par l'antiquité; la nature seule m'a servi de guide. Je ne cherchais dans la statue de François Ier que l'exactitude, la fidélité scrupuleuse de l'imitation. Mon espérance déçue, faut-il s'étonner que mon désappointement se traduise en paroles sévères? J'ai bien voulu, pour estimer l'œuvre nouvelle de M. Clésinger, me placer à son point de vue, et faire abstraction d'une doctrine qui n'est pas la sienne et que je crois vraie. Cette seconde épreuve n'a pas été pour lui plus heureuse que la première.

Mais, diront les partisans exclusifs de l'imitation, lors même que vous auriez démontré l'infidélité que vous affirmez et qui ne frappe pas nos yeux, auriez-vous réfuté la doctrine que nous soutenons? L'auteur de cette statue, que vous épluchez avec tant d'obstination, n'a pas fait tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il espérait faire : est-ce une raison pour condamner en même temps son œuvre et son espérance? Lors même que le premier point vous serait acquis, sur le second la discussion resterait ouverte. — Et cette réponse n'est pas une pure invention. L'argument n'est pas imaginé pour les besoins de la cause. Eh bien! je dis que les épreuves, en se multipliant, ne laisseront aucun doute sur la puérilité de la doctrine que je combats. La main la plus habile ne remplacera jamais le travail de la pensée. Quand l'artiste, en face de la nature, comprend qu'il ne peut lutter avec elle, qu'il doit renoncer à la copier littéralement, quand il profite du témoignage de ses yeux en y ajoutant les fruits de la méditation, — si la tâche qu'il se propose est difficile, elle n'est pas au-dessus de ses forces. S'il

ne comprend pas l'inégalité de la lutte, sa défaite est certaine. Lors même que son regard atteindrait tous les élémens de la vérité, ce qui lui est refusé, comme il ne dispose pas des mêmes moyens que la nature, il serait vaincu. Ainsi, quand on arriverait à prouver que dans la statue de M. Clésinger ni le cavalier ni le cheval ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'exactitude, il resterait à prouver que l'œuvre est belle, qu'elle intéresse, qu'elle dit quelque chose à la pensée.

Les défauts que j'ai signalés dans la statue de François Ier, et qui frappent tous les yeux, ne doivent pas surprendre ceux qui ont suivi avec attention les travaux de M. Clésinger. Lorsqu'il a voulu aborder la sculpture religieuse, les admirateurs les plus empressés, les plus sincères de *la Femme piquée par un serpent* ont reconnu que son talent n'était pas à la hauteur d'une pareille tentative, et n'ont pas même essayé de le défendre. C'était en effet le parti le plus sage. Quelques-uns de ses bustes ont réuni d'assez nombreux suffrages, je dois même reconnaître que parmi les gens du monde ils ont passé pour de véritables chefs-d'œuvre. Malheureusement pour l'auteur, quelques amis imprudens ont prononcé le nom de Coustou, et les hommes familiarisés avec l'histoire de la sculpture française ont dû repousser cette étrange comparaison. Les *femmes* de Nicolas Coustou, placées devant le château des Tuileries, n'ont rien de commun avec les bustes de M. Clésinger. Il y a dans ces figures une élégance qu'il n'atteindra jamais, si nous devons juger de son avenir par son passé. Il ne faut pas s'abuser en effet sur le mérite de ces bustes si vantés. Dépouillés de la couche légère de stéarine qui les recouvre, ils auraient bientôt perdu la meilleure partie de leur charme. Tout ce qu'on peut louer dans ces œuvres trop prônées, c'est une certaine habileté de ciseau. Quant à l'expression des physionomies, elle n'a rien qui excite l'attention. Rapprocher M. Clésinger de Nicolas Coustou, c'est là en vérité un étrange caprice. Pour imaginer une telle comparaison, il faut compter singulièrement sur l'ignorance des lecteurs. Quoique les développemens de l'art français depuis la renaissance jusqu'à nos jours ne fassent pas partie de l'enseignement ordinaire de nos écoles, un tel jugement devait rencontrer des contradicteurs.

Insuffisant dans la sculpture religieuse, prosaïque dans la représentation du masque humain, comment M. Clésinger s'est-il trouvé chargé d'un travail aussi important que la statue de François Ier Je ne veux pas accuser légèrement ceux qui distribuent les commandes : je ne m'étonne pas qu'ils aient songé à l'auteur de *la Femme piquée par un serpent,* car cette figure, malgré les objections très légitimes qu'elle a soulevées, garde encore aujourd'hui une véritable popularité. Il sera toujours difficile de contenter tout le monde, et si le choix de M. Clésinger ne s'accorde pas avec ses antécédens, sévèrement estimés, je reconnais sans hésiter que pour bien des gens c'était un acte de justice. En apprenant cette heureuse nouvelle, ses amis nous promettaient merveille : nous allions donc avoir enfin un ouvrage original; la sculpture allait se dégager de la routine. Si quelques incrédules secouaient la tête en écoutant ces magnifiques promesses, on les accusait de ne pas encourager les talens nouveaux, de suivre aveuglément les doctrines académiques. Aujourd'hui les incrédules n'ont pas besoin de

se justifier : la statue placée dans la cour du Louvre suffit à leur défense. Quel argument pourraient-ils invoquer qui ne demeurât au-dessous de ce plaidoyer? L'aptitude de M. Clésinger pour la sculpture monumentale est aujourd'hui appréciée par des milliers de spectateurs. A cet égard, toute discussion serait désormais superflue.

Quelque singulier que puisse paraître le choix de l'artiste en présence de l'œuvre qu'il nous a donnée, il ne faut pas oublier qu'avant l'épreuve décisive qui vient de dessiller les yeux, il passait pour très capable. C'est donc à lui-même que le public doit s'en prendre; il recueille aujourd'hui le prix de son engouement. S'il n'avait pas loué sans réserve une figure qui n'avait d'autre mérite que l'exactitude littérale, il n'aurait pas devant lui une statue vulgaire, dont personne ne comprend la composition. La sculpture monumentale exige impérieusement des facultés d'une nature toute spéciale. Pour l'accomplissement d'une pareille tâche, l'habileté de la main ne suffit pas. Il ne faut pas seulement posséder une intelligence étendue, il faut encore avoir le goût de la méditation. Or, je le demande à tous les hommes de bonne foi, *la Femme piquée par un serpent* pouvait-elle être acceptée comme un gage suffisant? Ceux qui ont accueilli avec joie la nouvelle d'une statue équestre commandée à M. Clésinger le croyaient sans doute; ils doivent maintenant savoir à quoi s'en tenir.

Pour concevoir, pour exécuter la figure à laquelle M. Clésinger doit sa popularité, la méditation est parfaitement superflue. De quelque manière qu'on l'envisage, il est impossible d'y découvrir l'ombre même d'une pensée. Et si l'on veut prendre l'auteur au mot, si l'on cherche dans son œuvre l'expression de la douleur, on est obligé de lui donner tort, car la figure entière, empreinte d'un caractère lascif, ne laisse pas deviner la plus légère souffrance. Il est évident qu'elle n'avait pas de nom avant d'être achevée, c'est-à-dire, en d'autres termes, que l'intelligence n'a rien à démêler avec cet ouvrage. Or, quand il s'agit de représenter un personnage historique, l'intelligence est une mise de fonds de première nécessité. Le maniement de l'ébauchoir, dont je ne méconnais pas l'importance, ne satisfait qu'à demi aux exigences du programme. Les admirateurs de M. Clésinger vantent beaucoup la prestesse de son exécution : c'est sans doute un avantage toutes les fois que la prestesse se trouve réunie à la perfection de la forme. Si l'œuvre est imparfaite ou vulgaire, n'est-ce pas le cas de se rappeler la parole d'Alceste avant d'écouter le sonnet d'Oronte? En sculpture comme en poésie, le temps ne fait rien à l'affaire. On viendrait me dire que la statue de François Ier a été modelée en six semaines, cette nouvelle ne me rendrait pas plus indulgent. Peut-être fallait-il une année de travail pour atteindre le but désigné; les hommes du métier peuvent seuls décider cette question, qui n'intéresse pas le public. L'œuvre est-elle bonne? répond-elle à sa destination? Voilà ce qui l'inquiète. Si, pour justifier l'échec de l'auteur, on nous affirme qu'il a improvisé la statue de François Ier, cet argument restera pour nous sans valeur. Je n'admets pas même qu'on soit reçu à le produire pour défendre un mauvais sonnet écrit sur un album; à plus forte raison, je dois l'écarter lorsqu'il s'agit de sculpture monumentale. Improvisée ou non, la statue de François Ier ne soutient pas l'examen, et si

l'on se décidait à la couler en bronze, je crois qu'on ne tarderait pas à s'en repentir. Malgré les dépenses déjà faites, il est encore temps d'aviser, et j'espère qu'on n'ira pas plus loin.

En face de cette statue, qui obtient une improbation unanime, une question se présente que je ne puis éluder, et qui n'est pas facile à résoudre : d'après quels principes l'administration doit-elle se décider lorsqu'il s'agit de choisir un sculpteur ou un peintre pour l'exécution d'un travail important? En appelant M. Clésinger, il est hors de doute qu'elle s'est trompée. Cependant il est certain que son choix s'explique par la popularité du nom qu'elle avait préféré. Comment à l'avenir pourra-t-elle se mettre à l'abri de pareilles déceptions? Bien habile serait celui qui lui donnerait une recette infaillible pour prévenir tout mécompte. Il y a pourtant quelques précautions à prendre qui réduisent le nombre des chances malheureuses. Je n'entends pas supprimer les recommandations : quelle que soit la forme du gouvernement, les recommandations interviendront toujours; mais je voudrais que les bureaux qui distribuent les travaux fussent défendus contre l'action dangereuse des apostilles, je voudrais qu'ils s'entourassent de conseils désintéressés. Quand il s'agit d'un monument qui doit attester aux générations futures le bon goût ou le goût dépravé de notre temps, la prudence n'est pas superflue. En pareil cas, l'administration, au lieu d'écouter docilement l'opinion populaire, doit s'imposer le devoir de la contrôler, car ceux qui ont accepté, qui ont suivi aveuglément cette opinion, sont les premiers à se plaindre, quand l'administration est déçue dans son espérance. Délivrés tout à coup de leur engouement, ils dédaignent ce qu'ils ont adoré, comme ils adoreront demain ce qu'ils dédaignent aujourd'hui. L'administration, en raison même des fonctions qui lui sont dévolues, doit dominer cette inconstance de l'opinion populaire. Il faut qu'elle étudie par elle-même ou qu'elle fasse étudier par des hommes spéciaux les transformations, les défaillances, les déviations, les progrès de la sculpture et de la peinture, afin de choisir, le cas échéant, des artistes capables de justifier la confiance ou de mériter l'approbation publique. Je ne propose pas de rétablir le concours, je sais trop bien que cette méthode a trompé l'espérance de ses plus fervens approbateurs : c'est au concours que nous devons le fronton de la Madeleine et le tombeau de Napoléon; sans le concours, nous aurions peut-être évité MM. Lemaire et Visconti. La mesure que j'indique n'est pas d'une application aussi difficile qu'on pourrait le croire. Il suffirait de consulter ceux qui connaissent les antécédens des peintres et des sculpteurs de notre temps, et d'estimer l'aptitude des artistes pour un travail projeté d'après les œuvres qu'ils ont déjà soumises au contrôle de l'opinion. La plus sûre manière de prévenir les recommandations, ou du moins d'en atténuer le danger, serait de ne pas révéler le nom des conseillers dont on réclamerait l'assistance. Il serait impossible d'éviter les indiscrétions, je ne l'ignore pas; cependant j'aime à penser qu'en suivant cette méthode on arriverait à décorer Paris de monumens plus heureusement conçus, plus habilement exécutés que la statue de François Ier. Je ne considère pas l'impartialité en pareille matière comme un rêve d'enfant. Sans prétendre à la sagacité souveraine de Salomon, l'administration peut choisir des hommes

dont les facultés, dont les études s'accordent avec la tâche qu'elle leur confiera. Pour atteindre ce but, il serait nécessaire de déroger aux habitudes consacrées, et de ne pas accepter sans réserve les droits attribués par l'usage aux pensionnaires de l'Académie de France à Rome. Qu'un lauréat vive cinq ans en Italie aux frais de l'état, qu'il s'instruise, qu'il étudie, qu'il travaille librement sans souci du lendemain, c'est déjà un assez beau privilége. Je ne comprends pas que ces cinq années de loisir, je veux dire de travail indépendant, dégagé de toute préoccupation, constituent pour l'avenir un titre à la préférence de l'administration. Et cependant, pour me servir d'une expression vulgaire, les pensionnaires de Rome écrèment les travaux du gouvernement. Si pourtant les lauréats de l'Académie ne sont pas préparés par leurs études à la conception, à l'exécution d'un monument, il faut bien jeter les yeux sur d'autres noms. En appelant M. Clésinger, qui n'est pas lauréat, l'administration s'engageait dans la voie que j'indique; malheureusement sa préférence n'a pas été justifiée. Ce n'est pas une raison pour ne pas choisir à l'avenir en dehors des pensionnaires, lorsqu'ils ne présentent pas de garanties suffisantes.

J'ignore si les statues équestres de Louis XIV et de Napoléon, qui doivent décorer le nouveau Louvre, sont dès à présent données. Si l'administration n'a pas encore pris d'engagement, l'occasion est bonne pour réparer l'échec éprouvé par M. Clésinger. Parmi les pensionnaires qui ont dessiné *la Famille de Balbus* au musée de Naples, y en a-t-il un qui ait prouvé son aptitude pour la composition d'une statue équestre? y en a-t-il un qui soit naturellement désigné pour représenter Louis XIV ou Napoléon? Toute la question est là. Quoique les costumes du XVIIe et du XIXe siècle ne se prêtent pas facilement à la sculpture, il y a cependant moyen de prouver aux plus incrédules que MM. Bosio et Seurre n'ont pas épuisé les ressources de l'art. L'œuvre de Bosio est ridicule, l'œuvre de M. Seurre n'est que vulgaire. Louis XIV et Napoléon entre les mains d'un artiste habile peuvent donner quelque chose de mieux. Sans recourir au manteau romain, que le bon sens proscrit, il n'est pas défendu d'assouplir le costume réel, et je nourris la ferme confiance qu'un sculpteur habile résoudra cette difficulté. Avant tout, puisqu'il s'agit de deux statues équestres, il est indispensable d'appeler un homme qui connaisse la forme et les mouvemens du cheval. Fût-il cent fois capable de modeler une figure humaine, s'il ne sait pas l'asseoir en selle, s'il ne sait pas placer les pieds dans les étriers, mettre la bride dans la main, il ne fera jamais qu'une œuvre incomplète, insuffisante. Il y a tel pensionnaire qui conçoit très bien une statue debout, et qui se trouverait fort empêché s'il avait à faire un cheval. Ses travaux en effet ne l'ont pas préparé à l'accomplissement de cette tâche. Quoique l'antiquité nous ait laissé plus d'une leçon en ce genre, les professeurs de l'école de Paris sont habitués à traiter la forme et les mouvemens de toutes les figures qui ne sont pas la figure humaine comme une chose secondaire. Aussi, lorsqu'on a besoin d'une statue équestre, professeurs et lauréats sont presque toujours pris au dépourvu.

Toutes les conditions que je viens d'énumérer, qui semblent au premier aspect si difficiles à réaliser, se trouvent pourtant réunies dans un homme

dont le nom commence aujourd'hui à devenir populaire, mais qui n'a pas encore été encouragé selon la mesure de son mérite. C'est à peine si quelques travaux lui ont été confiés, et ses débuts remontent à l'année 1831. Après une lutte soutenue sans relâche pendant vingt-cinq ans, le nom de Barye se fait enfin jour. On s'aperçoit qu'il possède un savoir profond, un talent souple et varié. C'est un peu tard sans doute, mais l'heure est venue de réparer les injustices du passé. Les hommes du métier savent ce que vaut Barye, le public ne le sait pas encore complétement. Bien des occasions ont été négligées dont cet artiste éminent aurait dignement profité. Quand il s'agissait de l'achèvement de l'arc de l'Étoile, les promesses ne lui ont pas manqué; on lui a demandé des esquisses, et les promesses sont demeurées sans résultat. On a confié la *Bataille de Jemmapes* à M. Marochetti, la *Bataille d'Austerlitz* à M. Gechter, et Barye n'a rien obtenu dans la décoration de cet immense monument. Ceux qui connaissent l'histoire anecdotique des artistes contemporains se rappellent avec amertume toutes les intrigues ourdies pour l'ensevelir dans l'obscurité. Des hommes d'une habileté réelle, mais d'un caractère envieux, dont je veux taire le nom, ont abusé longtemps l'administration sur la valeur et la portée de ce talent, qui est dès à présent et qui sera pour la postérité un des plus grands, un des plus purs de l'école française. Pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe, Barye a été considéré comme un sculpteur de genre. C'est à peine si quelques esprits clairvoyans et désintéressés se permettaient de le recommander à l'administration : on prenait leurs réclamations pour un engouement paradoxal. Aujourd'hui la vérité frappe les yeux les moins exercés, mais ce talent de premier ordre n'a pas encore trouvé son emploi. Le duc d'Orléans avait eu l'heureuse pensée de demander à Barye des groupes d'animaux qui sont aujourd'hui dispersés, et qui devraient figurer au musée du Luxembourg. Ces groupes ont appris aux plus ignorans, aux plus incrédules, que ce prétendu sculpteur de genre est capable des plus hardies conceptions, et que sa main obéit docilement à sa volonté. Les *Chasses au tigre*, les *Chasses au lion* destinées à récréer les yeux des convives du prince, auraient été pour les jeunes sculpteurs et pour les sculpteurs d'un âge mûr un sujet d'étude profitable, et pour ma part je regrette qu'elles soient dispersées. Puisqu'on ne peut effacer le passé, qu'on se hâte du moins d'employer pour la décoration de nos monumens ce talent si fin et si vrai, qui ne s'est pas encore révélé avec une entière liberté. Qu'on lui demande des statues et des bas-reliefs, qu'on lui permette d'exprimer sa pensée par le bronze et par le marbre, sans lui assigner les limites étroites qu'il n'a pu franchir jusqu'ici. Les statues équestres de Louis XIV et de Napoléon sont une excellente occasion. Personne mieux que lui ne pourra satisfaire aux conditions de ce double programme. Si ces deux figures sont déjà commandées, dans une ville comme Paris il ne sera pas difficile de trouver une occasion équivalente. Les Tuileries, les Champs-Élysées, le Luxembourg offrent un vaste champ, et nous n'avons de lui que deux lions dans nos promenades publiques. C'est aux Tuileries que devrait être placé le groupe du *Lapithe* et du *Centaure*, enfouis dans le musée du Puy. Pourquoi ne demanderait-on pas à l'auteur de cet admirable ouvrage un groupe

de Nessus et Déjanire qu'on placerait dans le jardin des Tuileries? Ce serait une réparation équitable, éclatante, à laquelle tous les bons esprits applaudiraient.

La statue de François Ier, qui nous suggère ces réflexions, malgré tous les défauts que j'ai relevés, ne sera pas une œuvre inutile, si les hommes chargés de distribuer les travaux de sculpture se décident, après avoir recueilli les voix, à consulter le savoir plutôt que la popularité. Qu'ils essaient de pressentir ce que fût devenu le vainqueur de Marignan entre les mains d'un homme tel que Barye : au lieu d'une œuvre mesquine, sans élan, sans vérité, nous aurions une composition pleine de grandeur et de vie. Je n'abandonne pas les réserves que j'ai faites au sujet du programme : je persiste à croire qu'une statue équestre, quel que soit le nom du personnage, ne convient pas à la cour du Louvre; mais si Barye eût été chargé de modeler la statue de François Ier, nous aurions du moins un vrai cavalier, un vrai cheval, et l'excellence de l'œuvre en atténuerait l'inopportunité. Le *Charles VI*, *le général Bonaparte*, malgré l'exiguité de leurs dimensions, ont montré tout ce que l'auteur peut faire, et nous savons d'ailleurs, par les deux lions des Tuileries, qu'en modelant une figure grande comme nature, il n'a rien à redouter.

La réparation que j'appelle de tous mes vœux, que je sollicite avec empressement, est-elle prochaine? J'aime à le penser. Il faut effacer au plus tôt le souvenir du *François Ier*, qui tour à tour égaie ou étonne les passans. Le talent de Barye est aujourd'hui en pleine maturité : que l'administration le mette à profit. Il y a dans la vie de cet artiste, si longtemps méconnu, des épisodes qu'on a peine à croire vrais, et qui pourtant ne peuvent être contestés. Quand on réparait le Pont-Neuf, après en avoir abaissé le tablier, on a senti la nécessité de refaire les mascarons placés au-dessus des arches, et la moitié de cette besogne est échue à Barye. Que penser d'un tel choix? A coup sûr celui qui s'en est avisé ne possède pas un esprit vulgaire. De la sculpture de genre à la sculpture d'ornement, il n'y a guère que l'épaisseur d'un cheveu; c'est pour cela sans doute que l'auteur des deux lions placés au bas de la terrasse du bord de l'eau a été chargé de refaire une moitié des mascarons du Pont-Neuf. Aujourd'hui l'opinion publique, ou du moins celle de tous les hommes éclairés, le désigne pour les grands travaux. Puisqu'on n'a pas eu l'heureuse pensée de lui demander François Ier, qu'on lui confie, s'il en est temps encore, Louis XIV ou Napoléon; qu'on lui fournisse l'occasion de montrer d'une manière décisive ce qu'il sait et ce qu'il sent, la profondeur de ses études, la richesse de son imagination; que son œuvre soit librement soumise au contrôle de la foule et des connaisseurs, je veux dire placée assez près du regard pour ne pas exiger le secours d'une longue-vue; qu'on puisse en faire le tour et la contempler sans effort sous ses différens aspects. Le jour où mon vœu se réalisera, l'administration aura rendu à l'école française un éclatant service, et nous oublierons volontiers la statue de François Ier.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1856.

Voilà donc l'Europe, après deux années d'épreuves et d'incertitudes, ramenée en face de toutes les perspectives de la paix. Autant on montrait d'incrédulité, il y a deux mois, à l'égard de ces négociations, qu'on pressentait sans en connaître le secret, autant on est porté aujourd'hui à se précipiter en quelque sorte vers l'issue inespérée ouverte par la diplomatie. On dirait même qu'il y a de toutes parts une émulation singulière à hâter le dénoûment, à considérer la paix comme conclue et irrévocable, en un mot à clore ce chapitre nouveau de notre histoire, déjà si féconde en épisodes émouvans. Le fait est que si la paix est rendue au monde en ce moment, la crise qui est venue assaillir l'Europe aura offert un spectacle rare, celui d'une guerre commençant avec un objet déterminé et précis, se déroulant sans franchir jamais les limites qu'elle s'était tracées, et s'arrêtant aussitôt après avoir touché le but. Étrange affaire, où une sorte de rigueur méthodique se sera conciliée avec tous les hasards et tout l'imprévu d'une lutte immense! Oui, il en sera ainsi à la condition que les efforts de la diplomatie soient couronnés de succès. Il faut cependant tenir compte de tout dans une situation aussi grave. La paix réunit sans doute aujourd'hui les chances les plus nombreuses : la bonne foi du tsar peut d'autant moins être mise en suspicion, qu'il a fallu à ce prince un véritable courage moral, ainsi que le disait récemment lord Clarendon, pour prendre l'initiative qu'il a prise; dans tous les pays, les passions belliqueuses s'amortissent, les déceptions elles-mêmes s'efforcent de se consoler; mais croire que tout soit réglé par cela même, ne serait-ce pas pousser un peu loin l'illusion? Il y a encore à traverser cette crise épineuse d'une négociation sur les plus sérieuses matières de la politique. Le terrain sur lequel la diplomatie doit opérer est choisi, pour ainsi dire évalué par toutes les parties. Les conditions générales sont acceptées. Il reste à serrer de plus près quelques-uns des points qu'on connaît, à éclair-

cir ceux sur lesquels continue à planer quelque mystère, et sur ce chemin bien des obstacles peuvent naître assurément. La difficulté consiste à trouver une forme qui n'affaiblisse pour la France et pour l'Angleterre aucun des avantages d'une situation victorieuse, et qui n'offre pour le chef de l'empire russe aucune des humiliations ostensibles d'une défaite qu'il ne pourrait accepter aux yeux de ses peuples. Les résultats sérieux de la guerre une fois acquis et garantis d'ailleurs, les puissances occidentales seraient intéressées les premières à donner à cette forme le caractère d'une transaction élevée propre à sauvegarder la dignité des peuples, en devenant une règle nouvelle des relations européennes.

Ainsi se présente aujourd'hui la question avec ses chances diverses. L'acquiescement du cabinet de Saint-Pétersbourg aux propositions autrichiennes n'avait été consigné d'abord que dans une communication diplomatique émanée de M. de Nesselrode. Il a pris, il y a peu de jours, la forme d'un protocole qui a été signé à Vienne, et qui constate tout à la fois l'acceptation de la Russie et l'adhésion des autres puissances, en réservant au congrès qui va se réunir la mission de signer des préliminaires formels de paix, de conclure un armistice et d'ouvrir les négociations définitives. Le protocole est du 1er de ce mois, et c'est le 23 que le congrès doit inaugurer ses travaux au milieu de nous. Singulier retour des choses, qui ramène un congrès où la France va figurer en victorieuse dans ce Paris même où le duc de Richelieu signait il y a quarante ans, le désespoir dans l'âme, le traité du 20 novembre 1815! On connaît déjà les principaux hommes d'état qui vont intervenir au nom de leur pays dans la nouvelle réunion diplomatique. L'empereur Alexandre envoie le comte Orlof, l'un des premiers personnages de l'empire, dont la carrière est déjà longue, et qui a eu un rôle dans les plus grands événemens de l'histoire contemporaine de la Russie. Il fut notamment le négociateur des traités d'Andrinople et d'Unkiar-Skelessi. Il avait prouvé son dévouement à l'empereur Nicolas le jour de son avénement au trône, en présence de l'émeute qui grondait à Saint-Pétersbourg; aussi était-il devenu le conseiller intime, le confident, l'ami écouté du dernier tsar, qui le choisissait encore au commencement de la guerre, pour aller proposer à l'Autriche un traité de neutralité. Le comte Orlof ne réussit pas, et il se trouve conduit aujourd'hui à venir négocier une paix dont la clairvoyance de son esprit aperçoit sans doute la nécessité, en même temps que la popularité de son nom doit la rendre acceptable en Russie; il doit être assisté par M. de Brunnow. L'Angleterre et l'Autriche seront représentées, comme on sait, par leur ministre des affaires étrangères et leur ambassadeur à Paris. Le sultan envoie son grand-visir Aali-Pacha, qui figurera au congrès avec le ministre turc en France. La représentation diplomatique du Piémont s'est modifiée, sans doute pour devenir en tous points semblable à celle des autres gouvernemens. A la place de M. d'Azeglio, seul désigné d'abord, c'est le président du conseil de Turin, M. de Cavour, qui doit venir prendre part aux négociations avec le marquis de Villamarina, ministre sarde accrédité à Paris. Toutes les puissances engagées à un titre quelconque dans la lutte actuelle seront donc représentées dans le prochain congrès; il n'y manquera probablement que la Prusse, qui s'est condamnée elle-même à l'isolement par sa

politique vacillante et timide. Quelle est la pensée dernière du roi Frédéric-Guillaume? Il serait difficile de le dire à coup sûr. La Prusse avait encore une occasion de préparer sa rentrée dans le concert de l'Europe, en s'appropriant les propositions autrichiennes; mais il y avait quelques obligations éventuelles à contracter, et au lieu d'entrer par une porte qui lui eût été facilement ouverte, le cabinet de Berlin semble mettre tous ses efforts à la fermer de plus en plus; il emploie tout son zèle à peser en Allemagne pour empêcher la diète de souscrire aux propositions de l'Autriche. Qu'en peut-il résulter? Si la Prusse doit être appelée, comme signataire du traité de 1841, à participer aux négociations, ce ne peut être qu'au dernier moment, quand les grandes questions seront résolues. Acceptera-t-elle dans ces conditions? Sa fierté de grande puissance ne s'en trouvera pas très rehaussée sans doute. Et d'un autre côté, si on considère ce que la Prusse a fait à l'appui de ses engagemens antérieurs, quel poids sa signature peut-elle ajouter aux transactions destinées à clore la crise actuelle?

Ce qu'il y a de plus clair jusqu'ici, c'est que le congrès paraît devoir s'ouvrir en l'absence de toute représentation de la Prusse. Du reste, il est dans l'esprit et dans le vœu de tous les gouvernemens d'arriver rapidement à une solution, dès que les conférences auront commencé. Seulement ici peut se réaliser ce que nous disions des difficultés possibles des négociations. Dans tous les cas, les délibérations du congrès ne dureront pas moins d'un mois certainement. Ce n'est point un trop long espace de temps quand on songe aux immenses problèmes qui seront abordés, et dont la solution doit être le fondement même de la paix. La plus grave question qui se présentera au premier abord, et qui peut devenir un écueil, paraît devoir être celle du règlement des frontières à l'embouchure du Danube et de l'organisation des principautés. C'est là peut-être qu'on pourra le mieux apprécier les dispositions véritables de la Russie, l'esprit qui a dicté ses récentes concessions. Bien que la neutralisation de la Mer-Noire semble un point universellement accepté et mis hors de tout débat, l'application du principe ne sera pas moins épineuse. Quant à ce qui touche à l'état des populations chrétiennes de l'Orient, la question arrivera au congrès à peu près résolue, théoriquement du moins. On sait en effet que des conférences ont été ouvertes à Constantinople entre les représentans de la France, de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Porte, pour délibérer sur les moyens d'améliorer la situation des chrétiens. Ces conférences, dont les travaux laissaient entièrement intacte l'autorité du sultan, ont eu un résultat: elles ont produit un projet auquel il ne manque que la sanction définitive de l'empereur ottoman pour devenir un hatti-chériff, et le hatti-chériff ne peut tarder à être publié. Le projet élaboré dans les conférences de Constantinople consacre la liberté pleine et entière des cultes, la faculté de construire et de réparer des églises dans toutes les parties de l'empire, la réforme des abus qui se sont glissés dans l'administration des patriarches, l'admissibilité des chrétiens à tous les emplois, la création de tribunaux mixtes pour juger les contestations entre musulmans et rayas, le droit des chrétiens à témoigner devant la justice turque. C'est, comme on voit, tout un ensemble de réformes qui garantissent aux populations chrétiennes des avantages que la Russie n'eût point

songé à réclamer pour elles. Sur un seul point, il paraît s'être élevé quelques difficultés. La liberté des cultes comporte-t-elle pour les musulmans la faculté d'abjurer leur religion et d'embrasser le christianisme? Aux yeux des représentans de l'Europe, cela n'est point douteux. Aux yeux des conseillers du sultan, la liberté ainsi entendue deviendrait la source des complications les plus sérieuses, peut-être le principe d'une révolution, en affaiblissant de plus en plus l'autorité du chef de la religion musulmane.

Au surplus, il est facile de l'observer, toutes les réformes justes, légitimes, adoptées en principe et inscrites dans un hatti-cheriff, n'acquerront leur pleine valeur qu'en devenant une sérieuse et bienfaisante réalité. Le premier intérêt de la Turquie est d'assurer ce résultat en cherchant une force nouvelle dans l'élévation morale, politique et matérielle de populations nombreuses, qu'une situation meilleure rendra moins hostiles. En réalité, c'est là une des conséquences inévitabes des événemens actuels. La guerre que la France et l'Angleterre ont entreprise aura produit un fait sans exemple jusqu'ici : c'est l'admission de l'empire ottoman dans le concert européen, ou, en d'autres termes, la garantie collective de l'Occident solennellement assurée à l'existence indépendante de la Porte; mais pour que cette garantie devienne réelle et efficace, il faut invinciblement que la Turquie tende de plus en plus à se rapprocher de la civilisation occidentale. Si, en dehors de tous les arrangemens diplomatiques, les divers états européens sont liés entre eux par une certaine solidarité, c'est qu'à travers les différences de régimes, de formes politiques, de religion même, ils vivent d'un fonds commun d'idées, de sentimens et de principes; ils reconnaissent le même droit, et là est la raison morale de ce qu'on nomme le concert des puissances. La garantie que l'Europe va offrir à la Porte ne sera sérieuse que si le gouvernement du sultan entre dans cette voie de progrès, et il peut y entrer en faisant de l'empire turc, non un mélange de maîtres et d'esclaves opprimés, mais une terre où puisse grandir une population chrétienne laborieuse et réconciliée par les bienfaits qu'elle recevra. De toutes les questions qui pourront occuper le congrès, celle-là est la plus grande assurément, et si la Russie, dans l'intérêt de sa politique, a si hautement revendiqué des immunités restreintes pour les chrétiens d'Orient, elle ne refusera pas sans doute son concours à des améliorations plus générales, plus étendues, dans l'intérêt de ces populations elles-mêmes.

Une sorte d'inquiétude restait encore, il y a quelque temps, au sujet des dispositions que l'Angleterre apporterait dans les négociations où vont se débattre tous ces problèmes de la politique contemporaine. Le langage de la presse de Londres n'avait pas peu servi à répandre des doutes dans le premier instant. Qu'y avait-il de vrai et de sérieux sous ces apparences obstinément belliqueuses? Le parlement s'est ouvert. La reine a annoncé dans son discours que des négociations allaient commencer à Paris; les ministres enfin ont exposé la situation dans les chambres, et, on peut le dire, la vérité des sentimens du peuple anglais s'est révélée sans feinte, sans détour. Oui, il est certain que la possibilité d'une paix immédiate a causé tout d'abord chez nos puissans alliés un moment de déception. Quelques-uns des hommes publics ne l'ont nullement caché. L'Angleterre a éprouvé comme un

regret d'avoir à déposer les armes au moment où elle sentait ses forces croître en quelque façon, et où elle pensait être en mesure de frapper des coups terribles dans la Baltique. D'ailleurs les Anglais ont plus que nous les regards tournés vers l'Asie, et la chute de Kars, bien que retardée par l'héroïsme d'un de leurs généraux, n'est point sans avoir laissé une impression très vive. A travers tout enfin, on distingue toujours une sorte de besoin secret de relever le lustre des armes anglaises, comme si l'armée britannique n'avait point montré ses grandes et fortes qualités dans cette longue et rude campagne de Crimée. Par tous ces motifs, l'Angleterre eût continué la guerre sans peine, cela n'est point douteux : sauf le parti plus spécialement et plus exclusivement acquis à la paix, la plupart des orateurs l'ont avoué sans peine; mais si l'Angleterre est toute prête à continuer la guerre, ce n'est pas une raison pour qu'elle la prolonge, si elle devient inutile. Aussi lord Palmerston et lord Clarendon ont-il mis une entière netteté dans leurs déclarations; ils n'ont point hésité un seul instant à décliner toute pensée hostile aux négociations. Ce qu'il y a de remarquable dans ces premiers débats du parlement anglais, c'est l'attitude de tous les partis. Que la guerre doive continuer ou que la paix soit prochainement conclue, il n'est point certain que dans l'un ou l'autre cas lord Palmerston parvienne à se maintenir au pouvoir; il aura tout au moins à surmonter d'immenses difficultés. Tous les partis cependant se sont renfermés dans le silence et la réserve en présence d'une négociation où un grand intérêt public est engagé : rare et digne spectacle offert par un pays libre, qui met son honneur et son patriotisme à se contenir pour ne point créer à son gouvernement l'embarras de discussions irritantes et de dissentimens qui pourraient énerver ou égarer son action! Au fond, on peut dire que le gouvernement anglais est aussi disposé à la paix aujourd'hui que toutes les puissances qui vont entrer dans les négociations. Les conditions auxquelles il a souscrit, il les maintiendra dans leur modération; mais il n'en laissera ni diminuer ni affaiblir la portée, et sous ce rapport l'Angleterre et la France n'ont qu'une même pensée, celle d'une paix fondée sur de sérieuses et fortes garanties.

Ce congrès, dont les délibérations vont s'ouvrir, présentera un fait singulier et caractéristique : c'est l'alliance de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, rapprochées sur le terrain d'une défense commune et prêtes à signer ensemble la paix avec la Russie ou à continuer ensemble la guerre. En présence de ce fait, il est impossible de ne point se rappeler une autre circonstance de l'histoire diplomatique de l'Europe. En 1815 aussi, au lendemain des gigantesques luttes de l'empire et de la chute de Napoléon, la France, l'Angleterre et l'Autriche se trouvaient conduites à conclure le 3 janvier un traité assez semblable à celui qu'elles ont signé l'an dernier le 2 décembre. Ce traité, qui devait rester secret, n'eut aucune suite; il fut même communiqué pendant les cent jours à l'empereur Alexandre, contre lequel il était dirigé. Quarante ans plus tard, la même alliance s'est renouée, tant il est vrai qu'elle était dans la nature des choses, et qu'elle représentait la seule force capable de lutter contre un danger qu'on entrevoyait déjà dans ce premier instant! Au lendemain de coalitions de toute sorte, on déposait le germe

d'une coalition nouvelle. Et à quelle occasion le traité du 3 janvier 1815 était-il signé? C'était à l'occasion des prétentions de la Russie sur la Pologne, sur ce qui restait du moins de ce royaume, sur le duché de Varsovie. La France et l'Angleterre eussent voulu la reconstitution d'une Pologne indépendante; l'Autriche elle-même n'était point éloignée de s'y prêter. La Russie finit par l'emporter. N'est-ce point cependant un fait frappant que dans toutes le grandes crises le nom de la Pologne revienne toujours? Par une aberration singulière, on a laissé tomber la cause de ce malheureux peuple aux mains des révolutionnaires, qui l'ont souvent compromise. Voici une crise nouvelle, et ce ne sont plus cette fois les révolutionnaires qui s'occupent de la Pologne, ce sont les gouvernemens eux-mêmes qui commencent à murmurer son nom, à envisager la possibilité de faire quelque chose pour elle. Nul ne peut dire ce que cache l'avenir; mais du moins ne peut-on pas demander pour la Pologne le traitement que lui garantissait l'acte final du congrès de Vienne, en lui donnant le caractère d'un royaume-uni et non d'une province russe, en lui assurant le maintien de sa nationalité, — des institutions propres? La Russie ne pourrait certainement dire que la révolution polonaise de 1830 l'a déliée de tout engagement, car ce n'est point avec la Pologne qu'elle se liait en 1815, et les obligations qu'elle contractait, elle les contractait vis-à-vis de l'Europe, qui trouvait une dernière garantie dans ce reste d'une nationalité survivante. C'est à l'empereur Alexandre II d'entrer dans cette voie de réparation. Cela lui serait compté à coup sûr dans l'esprit de l'Europe. Quant à la France, plus que toute autre puissance, elle est en position d'invoquer les stipulations préservatrices de ces traités, car ils ont été faits contre elle, et seule elle ne les a pas violés. Elle n'a point du reste à modifier sa politique pour que ses sympathies soient assurées à la Pologne, comme à tous les peuples à qui un appui est parfois nécessaire. La France peut être conduite parfois à contracter de grandes alliances. La tendance la plus essentielle de sa politique peut-être consiste à se tenir en étroite amitié avec des états comme le Piémont, la Suède, le Danemark, l'Espagne, le Portugal, dont le faisceau est une force. Aussi, dans le cas où quelque question relative au Piémont ou à la Suède naîtrait dans les prochaines négociations, l'appui de la France ne manquerait point certainement à ces deux pays.

Pour le moment donc et plus que jamais tout se résume dans la réunion de ce congrès, qui va tenir ses séances au milieu de nous. Paris a eu l'an dernier l'exposition universelle des beaux-arts et de l'industrie, la visite de la reine Victoria, la visite du roi de Sardaigne; il va avoir cette année la plus grande assemblée diplomatique qui ait été tenue depuis longtemps. On ne la verra pas, mais sa présence se fera sûrement sentir, surtout si la paix sort de ses délibérations. Paris alors aura les fêtes de la paix. C'est au ministère des affaires étrangères que le congrès se réunira, et, suivant un usage consacré, c'est le ministre des affaires étrangères, M. le comte Walewski, qui sera le président, de même que M. de Buol présida, il y a un an, les conférences de Vienne. Chaque jour maintenant, les représentans des diverses puissances vont arriver pour se trouver à l'heure indiquée où va se poser solennellement cette grande question de la paix et de la guerre. En attendant, à côté de ces grandes affaires qui intéressent l'Europe entière,

divers changemens viennent d'avoir lieu dans le personnel du ministère des affaires étrangères. M. Lefebvre de Bécour a quitté la sous-direction des affaires du nord pour passer au poste de ministre plénipotentiaire au Parana, dans la Confédération Argentine. Au milieu de toutes ces complications qui s'agitent toujours dans la Plata, nul mieux que le nouveau ministre ne peut parvenir à conduire les affaires de la France avec la sûreté d'un esprit à qui toutes ces questions sont familières. M. de Bécour a pour successeur au ministère des affaires étrangères M. H. Desprez, dont on connaît les travaux sur l'Orient, et qui a commencé avec succès comme écrivain l'étude de ces grandes affaires, dont il a aujourd'hui à s'occuper dans une position officielle. Une nouvelle sous-direction a été créée en même temps pour les affaires d'Amérique et confiée à M. Noël, attaché depuis plusieurs années au département.

Le mouvement des choses diplomatiques éclipse naturellement ce qui reste parmi nous de vie politique intérieure, et cependant au moment même où le congrès va s'ouvrir, ou du moins peu après, le sénat et le corps-législatif vont se réunir à leur tour; ils sont convoqués pour le 3 mars. On n'a point oublié peut-être un article du *Moniteur* qui venait récemment provoquer l'activité du sénat. Le sens de cet article semblait assez énigmatique; il est devenu plus clair par une publication officielle subséquente, qui offre en effet au sénat de quoi s'occuper. Les conseils-généraux émettent chaque année des vœux dictés par la connaissance qu'ont ces assemblées départementales de tous les besoins, de tous les intérêts du pays. Ces vœux annuels ont été réunis depuis 1851, et devront être communiqués au sénat comme un ensemble de documens où ce corps peut puiser toutes les lumières nécessaires pour proposer des mesures d'utilité publique. Il en a été décidé ainsi d'après un rapport adressé par M. le ministre de l'intérieur au chef de l'état. Cette mission confiée au sénat peut en effet, suivant les circonstances, acquérir une certaine importance. Il s'agit simplement de recueillir dans leur spontanéité les vœux, les désirs, les espérances et les justes aspirations d'un pays où se réveille toujours, sous une forme ou sous l'autre, l'énergie morale ou intellectuelle.

Il y a certes dans la vie contemporaine une confusion qui la rend difficile à saisir pour l'esprit politique, et plus difficile encore à reproduire pour l'esprit littéraire. On risque souvent de marcher de contradictions en contradictions, d'incohérences en incohérences. Cette confusion néanmoins laisse apercevoir un fait supérieur : c'est cette sorte de solidarité de principes, d'aspirations ou d'intérêts, qui se révèle entre les peuples et leur crée pour ainsi dire un même but, vers lequel ils se dirigent par des chemins différens. Chaque pays a son histoire particulière sans doute, et il y a aussi une histoire commune à tous les pays; il est des momens où les nations se sentent invinciblement dépendantes l'une de l'autre et soumises à la pression des mêmes événemens. Ce fait est devenu bien plus palpable depuis la révolution qui a clos le dernier siècle en ouvrant le siècle présent. La révolution française n'est point seulement en effet l'orageuse et terrible transformation d'un peuple livré à lui-même : c'est une grande mêlée de l'Europe, et cette mêlée dure vingt-cinq ans, pendant lesquels tout est démoli, reconstruit,

rajusté, pour finir par être remis en équilibre tant bien que mal. L'Europe porte encore la marque de cette opération empirique. Le côté abstrait, organique ou purement intérieur de la révolution a été, surtout en France, l'objet de bien des études qui ne font que se multiplier de jour en jour. Il est plus rare qu'on se soit appliqué à caractériser nettement la partie extérieure de la révolution, le rôle des divers états de l'Europe, surtout ces premiers démêlés bientôt transformés en un duel gigantesque. C'est là ce que s'est proposé un écrivain hollandais, M. A. van Dijk, dans un livre de *Considérations sur l'histoire de la révolution française depuis* 1789 *jusqu'en* 1795. M. van Dijk n'est point un contre-révolutionnaire, comme il le dit peut-être un peu subtilement; mais il est anti-révolutionnaire en ce sens qu'il incline visiblement vers la nécessité d'une réforme sensée, juste, devenue d'ailleurs irrésistible, et qui aurait pu être contenue dans de raisonnables limites sans un enchaînement de fatalités auxquelles l'Europe, par sa conduite, ne fut point étrangère.

C'est ici en effet la partie intéressante des *Considérations* de M. van Dijk. La vérité est que l'Europe contribua singulièrement à irriter la révolution française en se refusant à comprendre le sens des événemens qui se préparaient, en prêtant au roi Louis XVI un appui périlleux et inefficace, en portant dans ces premiers démêlés aussi peu de sagacité que de décision, surtout des vues étroites et égoïstes. Quel était l'état de l'Europe au moment où déjà se dessinait cette lutte? L'Angleterre était indifférente encore, ne se sentant pas menacée dans sa puissance. La Russie était engagée dans sa guerre avec les Turcs, et elle ne voulait point se détourner de sa proie, ou si elle se détournait, c'était pour se rejeter sur la Pologne. L'Autriche sortait aussi d'une guerre avec la Turquie, et en se repliant du côté de l'Occident, elle songeait avant tout à sauvegarder ses provinces de Belgique. La Prusse, tout hostile qu'elle fût à la révolution, craignait de voir la prépondérance de l'Autriche sortir des conflits possibles. Les petits princes allemands déjà se voyaient avec effroi absorbés par les deux puissances allemandes rivales. C'est une histoire assez vieille et toujours nouvelle. De là un système plein de tergiversations, de duplicité et d'impuissance. Cette déclaration même de Pilnitz, dont les révolutionnaires de Paris avaient intérêt à exagérer l'importance, ne stipulait rien que de très éventuel et de très équivoque. La déclaration de Pilnitz n'était point une force pour les alliés, ni même un engagement sérieux; elle ne faisait qu'enflammer l'instinct patriotique en France en le ralliant à la révolution. C'est ce que montre d'une façon lumineuse M. van Dijk. A l'heure des hostilités, l'Autriche et la Prusse engageaient la lutte sans esprit d'unité, avec des forces restreintes Pourquoi cela? Parce que la Prusse et l'Autriche gardaient une partie de leur armée du côté de la Pologne, sur laquelle Catherine ne dissimulait plus ses desseins, et qu'il y avait à revendiquer une part de butin. C'est là le nouveau partage que M. de Lamarck appelle « un acte de rapine et de vol, » en montrant les mêmes souverains d'accord pour dépouiller un roi inoffensif et se partager ses états, et coalisés en même temps pour rétablir un autre roi dans ses droits en proclamant des vues de modération. Lorsque fut nouée enfin la grande coalition de tous les états, sauf la Suède et le Danemark,

il n'était plus temps. Les révolutionnaires français pouvaient faire honneur de leurs victoires à l'inextinguible amour de la liberté. La grande raison de ces victoires sans doute, ce fut, après l'héroïsme de nos soldats, la politique égoïste et impuissante de ces cours, qui songeaient avant tout à un intérêt étroit, qui rusaient entre elles, menaçaient sans agir, et ne laissaient à la France d'autre alternative qu'une lutte désespérée, en lui offrant le spectacle d'un royaume démembré et partagé. C'est avec pénétration et sûreté que M. van Dijk retrace cette série d'événemens, devenus le point de départ de l'histoire contemporaine.

L'un de ces événemens, le partage de la Pologne, garde sans doute un caractère général ineffaçable, et il a eu aussi une influence particulière sur l'Allemagne. Cette influence n'a point cessé; elle réagit à chaque instant sur la politique; elle communique aux gouvernemens une secrète faiblesse, car cette suppression d'un peuple, surtout d'un peuple de soldats, a privé les états germaniques du bouclier qu'ils avaient au nord. Aussi n'est-il pas surprenant que bien des historiens en Allemagne aient tourné leurs recherches vers ce triste épisode des annales du XVIIIe siècle, et ce n'est pas sans raison que dans ses *Études contemporaines* sur les pays germaniques et slaves M. Édouard Laboulaye commence par résumer tous les incidens, toutes les péripéties du premier partage, dont tous les autres n'ont été que la conséquence fatale. Chose curieuse et morale à observer, personne n'a songé à absoudre cet acte, dont Marie-Thérèse s'accusait elle-même en le signant; il ne s'agit que de fixer ses résultats politiques et de démêler la part de responsabilité des divers auteurs de l'œuvre. Il y a, comme on sait, un système historique qui tend à rejeter sur Frédéric II la principale responsabilité du partage, et certes les témoignages accusateurs ne manquent pas contre le roi philosophe. Seulement il reste toujours cette question : Frédéric fut-il dupe en étant complice? Qui avait préparé la dissolution de la Pologne? qui poursuivait cette œuvre avec un acharnement incroyable? qui en a recueilli le plus grand profit? Tandis que Catherine faisait avancer la Russie vers l'Occident, l'Allemagne se trouvait affaiblie. C'est ce que M. Laboulaye, après bien d'autres, met en relief dans ses *Études*. Ce n'est pas là d'ailleurs la seule question allemande que traite l'auteur. Il va librement de la politique à la philosophie. M. Laboulaye n'est point un historien de l'Allemagne contemporaine; mais c'est un observateur des choses et des hommes, des idées et des faits, qui analyse plus qu'il ne peint, qui juge plus qu'il ne raconte, et qui recueille enfin ses jugemens sur les publications diverses dont il a eu à s'occuper à mesure qu'elles se succédaient. C'est ainsi que de l'essai sur le partage de la Pologne, l'auteur passe à une étude sur la dernière révolution de Hongrie, pour aborder ensuite le système historique de M. de Savigny. L'esprit qui domine dans ces études est un esprit libéral et équitable, indulgent même parfois. Il est des faits presque inaperçus qui s'accomplissent au-delà du Rhin et que M. Laboulaye indique rapidement. L'un de ces faits est l'échange singulier qui s'opère chaque jour entre l'Allemagne et l'Amérique. Les pays germaniques envoient aux États-Unis leurs émigrans, qui vont chercher la fortune ou un foyer; l'Amérique envoie en Allemagne ses idées républicaines. Quel augure peut-on tirer de tels faits?

L'émigration allemande, qui se développe toujours dans de vastes proportions, est certes un élément sain et vigoureux pour les États-Unis; elle porte au-delà de l'Océan des mœurs fortes et paisibles, des habitudes de travail. En compensation, les idées américaines sont-elles destinées à faire des progrès au-delà du Rhin? et si elles faisaient des progrès, sont-elles de nature à favoriser la grandeur de l'Allemagne? C'est peut-être le rêve de quelque imagination démocratique, rêve qui s'évanouit bien vite quand on le rapproche de la réalité, de tous les instincts, de toutes les traditions germaniques. Il n'est pas moins curieux d'observer ces affinités entre l'Allemagne de notre temps et la puissante république américaine, qui, pour dernière singularité, grandit chaque jour par le concours des Européens, et semble à chaque instant prendre l'attitude d'une ennemie de l'Europe.

C'est certainement l'une des plus graves questions politiques aujourd'hui que celle des complications survenues entre l'Angleterre et les États-Unis. Les relations entre ces deux grands pays, après s'être sensiblement refroidies dans ces derniers temps, finiront-elles par se rompre tout à fait? Les querelles soutenues des deux côtés de l'Océan par la diplomatie et par la presse se changeront-elles en hostilités ouvertes? Tous les faits par momens semblent conduire à ce résultat, quand tous les intérêts des deux pays et toutes les affinités de race se réunissent pour le rendre impossible. Dans les premières et courtes discussions du parlement anglais, il n'y a eu place, à vrai dire, que pour deux questions. La première est celle de la guerre avec la Russie et des négociations qui vont s'ouvrir; la seconde a été celle des rapports de l'Angleterre avec les États-Unis. On sait du reste en quoi consistent les difficultés qui se sont élevées entre les cabinets de Londres et de Washington. Le gouvernement américain accuse l'Angleterre d'avoir violé les lois nationales des États-Unis en faisant des enrôlemens, et il fait peser la responsabilité de cette violation sur le ministre anglais en Amérique, M. Crampton, dont il réclame le rappel. L'autre difficulté a trait à l'interprétation du traité Clayton-Bulwer, relatif à l'Amérique centrale. Il s'agit de savoir si l'un des articles de ce traité, en vertu duquel les deux parties s'interdisent d'occuper ou de coloniser un point quelconque des républiques de Nicaragua, Honduras et Costa-Rica, s'applique aux possessions anciennes de la Grande-Bretagne sur les côtes de l'Amérique centrale. Le gouvernement américain soutient que l'Angleterre doit se retirer complétement de cette partie de l'Amérique. Le gouvernement anglais prétend au contraire que le traité s'applique uniquement à des acquisitions nouvelles et nullement aux droits et possessions qu'avait antérieurement l'Angleterre à Belize, sur la côte des Mosquitos et dans les îles de la Baie. Sur ces divers points, le président Pierce, dans son dernier message, a pris un ton assez haut vis-à-vis de l'Angleterre. Il dit d'une façon assez claire et assez menaçante que les États-Unis iront jusqu'au bout, s'ils n'obtiennent pas satisfaction pour la violation de leurs lois nationales et au sujet de l'interprétation du traité Clayton-Bulwer.

C'est ainsi que la question arrivait récemment devant le parlement anglais. Les explications des ministres, de lord Clarendon et de lord Palmerston, ont été, il faut le dire, empreintes d'une modération extrême. Quoiqu'ils

eussent été assez fondés à relever les paroles de M. Pierce, ils n'en ont rien fait; bien au contraire, ils ont poussé l'esprit de conciliation presque jusqu'à la limite de l'humilité, et certes ce jour-là lord Palmerston avait oublié le fameux *civis romanus*. Du reste les explications des ministres anglais étaient fort simples. En ce qui touche l'interprétation du traité Clayton-Bulwer, ils ont offert de soumettre la question à l'arbitrage d'une puissance amie. Quant à l'affaire du recrutement, ils ont tout fait pour désarmer la susceptibilité américaine sans aller cependant jusqu'à rappeler M. Crampton. La querelle suit son cours entre les deux gouvernemens, car à la veille de l'ouverture du parlement le cabinet anglais recevait encore une communication plus péremptoire de Washington. Les explications données par le ministère de Londres suffiront-elles pour satisfaire le gouvernement américain? Il ne serait point impossible que la perspective d'une paix prochaine en Europe n'eût encore plus d'effet et ne servît à ramener le cabinet de Washington à une politique moins acerbe et moins impérieuse. Dans tous les cas, le cabinet britannique a prouvé certainement tout le prix qu'il attachait à ne se point brouiller avec les États-Unis. Cela ne paraît point suffire cependant à l'humeur pacifique de M. Bright et aux manufacturiers de Manchester, qui ont besoin du coton américain. Il est vrai qu'après les discours de M. Bright, il ne reste plus qu'à laisser les États-Unis suivre leurs volontés et leurs impérieux caprices, comme il eût fallu laisser paisiblement la Russie accomplir ses desseins en Orient. La politique de la paix eût été satisfaite; il n'y a que la dignité des peuples qui eût reçu l'irréparable atteinte. Il n'est point douteux que le gouvernement anglais a une raison de tout faire pour éloigner une rupture avec les États-Unis; mais si malgré tout cette rupture éclatait, la question pourrait bien changer de face, et l'attention de l'Europe pourrait se tourner du côté de l'Atlantique, pour demander enfin quelques garanties à cette politique turbulente qui remplit et agite le Nouveau-Monde de ses ambitions et de ses provocations.

Placée en dehors des conflits où d'autres peuples sont engagés, heureusement affranchie de toute complication extérieure, l'Espagne en est, aujourd'hui comme hier, à lutter avec elle-même; c'est la condition de son existence politique depuis deux ans. La Péninsule parviendra-t-elle enfin à se donner un gouvernement? De cet amas de passions personnelles, de rivalités, d'antagonismes qui semblent tout obscurcir au-delà des Pyrénées, sortira-t-il un pouvoir capable de reprendre d'une main vigoureuse la direction du pays? Il n'y a pas d'autre question à Madrid. Après avoir voté une constitution qui reste provisoirement suspendue, le congrès discute maintenant les lois organiques, notamment la loi électorale, et pendant ce temps le cabinet vient de se modifier encore une fois, sans qu'il y ait eu à la vérité une crise réelle. Le ministre des finances, M. Juan Bruil, a quitté le pouvoir et a été remplacé par M. Francisco Santa-Cruz. Des considérations toutes personnelles ont sans doute présidé à ce changement, qui ne modifie pas d'une manière sensible la position du gouvernement. M. Francisco Santa- Cruz est un riche propriétaire de la province de Teruel, progressiste modéré, qui a déjà fait partie, comme ministre de l'intérieur, du premier cabinet formé après la révolution de 1854, et qui a donné sa démission, il y a six mois, pour quel-

ques démêlés avec la milice nationale de Madrid. Sa rentrée au pouvoir ne peut que promettre un appui de plus à une politique modérée dans le sein du conseil. Ce n'est plus toutefois comme ministre de l'intérieur que M. Francisco Santa-Cruz revient au gouvernement, c'est comme ministre des finances. Or les finances sont certainement un des côtés les plus graves de la situation de l'Espagne, et il reste à savoir si le nouveau ministre sera à la hauteur des difficultés qu'il va avoir à résoudre. C'est peut-être pour n'avoir pas pu vaincre ces difficultés que M. Bruil s'est retiré après avoir mis la main à beaucoup d'opérations d'un succès au moins douteux. La chose est curieuse à observer. Il y a à Madrid une assemblée qui est en permanence, qui prolonge son existence au risque d'ajouter à l'incertitude du pays, qui se livre chaque jour aux querelles les plus irritantes et les plus stériles, et qui n'a point trouvé le temps de discuter sérieusement le budget. Les contributions publiques se perçoivent encore, selon l'habitude, en vertu d'une autorisation préalable, et ce budget même présente un déficit considérable, principalement occasionné par la suppression de l'impôt des *consumos*. Pendant l'année qui vient de s'écouler, on a cherché, à l'aide de divers emprunts et d'opérations onéreuses, à combler le vide laissé par cette suppression; mais la difficulté ne subsiste pas moins tout entière pour le nouveau ministre comme pour celui qui s'est retiré. Il s'agit toujours de créer des ressources permanentes pour faire face à des dépenses permanentes. M. Francisco Santa-Cruz proposera-t-il le rétablissement des droits de consommation? La question serait bien vite résolue si ce n'était pour la révolution une espèce de désaveu d'elle-même, et si on ne craignait de mettre une arme dans la main des partis extrêmes. Il n'y a point cependant d'autre issue pour rétablir un certain équilibre financier.

La situation de l'Espagne, à ce point de vue, reste donc singulièrement embarrassée, soit par suite des mesures irréfléchies adoptées l'an dernier, soit par bien d'autres causes qui contribuent à maintenir le pays dans une certaine stagnation matérielle. Dans tous les cas, si l'Espagne ne retrouve pas subitement aujourd'hui la route de toutes les prospérités matérielles et financières, ce ne sont pas les moyens de crédit qui vont lui manquer. Depuis quelque temps en effet, il y a à Madrid une véritable invasion de faiseurs, de projets, de capitaux en espérance, si l'on nous passe ce terme. Banques, institutions de crédit, sociétés mobilières, — jusqu'ici on en peut compter au moins quatre, qui viennent d'être l'objet de concessions de la part du gouvernement et du congrès. Durant plus d'un mois, il n'a été question que de cela dans les couloirs de l'assemblée aussi bien qu'à la bourse de Madrid. La spéculation a fait son entrée à pleines voiles dans la vieille Espagne, et la petite chronique de cette entrée solennelle ne serait peut-être pas sans offrir quelques particularités curieuses. Quoi qu'il en soit, la première de ces sociétés nouvelles s'est formée sous les auspices et au nom des fondateurs du crédit mobilier de France, qui avaient commencé par avancer au ministre des finances une somme de 6 millions de francs pour le paiement du semestre de la dette, et avaient eu peut-être un moment la pensée d'obtenir le privilége d'une entreprise unique de ce genre. Il n'en a point été ainsi cependant. Un autre banquier français, M. Prost, a fait une soumission de la

même nature, et il a eu aussi sa concession. Ce n'est pas tout; les banquiers espagnols n'ont pas voulu laisser le champ libre aux étrangers; MM. Collado, Sevillano, bien d'autres encore, ont fondé également une société dont l'existence a été consacrée par les cortès. Enfin des négocians et des capitalistes catalans ont à leur tour formé pour le même objet une association financière, dont l'action restera circonscrite, il est vrai, dans la principauté de Catalogne. Tout compte fait, voilà donc quatre sociétés qui s'offrent à inonder l'Espagne d'argent ou peut-être de papier. Cette intervention des capitaux étrangers, cette multiplication des moyens de crédit ne pourraient évidemment qu'être utiles à la Péninsule; mais n'est-il pas à craindre que tout ce mouvement ne soit plus apparent que réel, et qu'il ne soit très disproportionné avec l'état vrai des affaires? Qu'on songe bien que le crédit est chose récente en Espagne : le seul établissement de ce genre, la banque de Saint-Ferdinand, date de 1829. On essaya en 1844 de créer la banque d'Isabelle II, qui ne put vivre, et alla bientôt se fondre avec sa rivale et son aînée. La banque de Saint-Ferdinand, successivement réorganisée par M. Mon en 1849 et par M. Bravo Murillo en 1851, a donc seule fonctionné jusqu'ici, avec un capital social de 120 millions de réaux et avec la faculté de mettre en circulation pour une somme égale de billets. M. Domenech, durant son ministère en 1854, avait songé un moment à augmenter le chiffre de la somme émissible en billets, et dès cette époque il avait même reçu, dit-on, des propositions des fondateurs du crédit mobilier français. La révolution survenait, et la banque de Saint-Ferdinand est restée dans des conditions modestes, qui n'indiquent point à coup sûr un grand mouvement d'affaires. Qu'on se représente maintenant quatre sociétés nouvelles de crédit survenant avec un capital presque fabuleux pour l'Espagne, et, ce qui est plus grave, avec la faculté d'émettre du papier pour une somme décuple du capital de fondation. N'y a-t-il pas à craindre quelque perturbation dans un pays où le crédit est jusqu'ici peu entré dans les habitudes? Il y a eu un exemple de ce genre après 1846, après la création de nombreuses sociétés anonymes; il en est résulté deux années de crises durant lesquelles la place de Madrid eut à subir les plus rudes épreuves. L'Espagne est donc fondée à se prémunir, non certes contre la propagation du crédit, mais contre l'excès des entreprises de ce genre. Du reste, le premier élément de sa régénération financière, l'Espagne le trouvera toujours dans une bonne et intelligente politique, et sous ce rapport il reste malheureusement beaucoup à faire. Les mêmes luttes existent en effet dans toutes les régions; seulement plus on avance, plus on aperçoit distinctement pour le général O'Donnell la nécessité d'adopter une politique dans laquelle l'Espagne puisse voir la garantie de sa sécurité et de ses intérêts.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

REVUE ÉTRANGÈRE.

Nous signalions l'autre jour le mouvement d'études sérieuses qui s'accroît et se propage en Allemagne; en voici de nouveaux témoignages que nous nous empressons de recueillir. Un libraire de Leipzig, M. Hirzel, qui se distingue par son activité et par le choix de ses publications, vient de faire paraître deux ouvrages qui ne peuvent manquer de saisir vivement l'attention des penseurs; l'un est une *Histoire de la Logique dans l'Occident*, par M. Charles Prantl (1), professeur à l'université de Munich; l'autre est une *Philosophie du Christianisme*, par M. Christian Weisse (2).

En publiant son œuvre, qui est évidemment le fruit de longues années de travail, M. Charles Prantl remarque avec une satisfaction très allemande qu'il traite un sujet tout nouveau (*invia doctorum pedibus peragro loca*), et qu'il n'a trouvé que d'insuffisantes ressources chez les écrivains qui l'ont précédé. Ramus dans ses *Scholæ dialecticæ*, Gassendi dans son livre intitulé *De Logicæ origine et varietate*, avaient donné sans doute des indications fort utiles; mais M. Prantl est un de ces esprits acharnés qui croient que rien n'est fait tant qu'il reste à faire quelque chose; il prend son sujet dès les plus lointaines origines et ne nous fait grâce d'aucun détail. L'histoire de la philosophie ancienne a été, de nos jours surtout, l'objet de bien des travaux approfondis; a-t-on étudié les procédés de l'esprit humain dans les différentes écoles avec autant de soin et d'attention qu'on étudiait ces écoles même et leurs doctrines générales? M. Prantl ne le croit pas. Rechercher ce qu'a été l'art de penser chez les Éléates, chez les Mégariens, dans l'école de Socrate et de ses glorieux successeurs, telle est la tâche qu'il se donne. Cet art de penser, tantôt il est formulé, chez Aristote par exemple, avec une force et une précision supérieure, tantôt il s'exerce naïvement sans se rendre compte à lui-même des procédés qu'il emploie; le docte critique veut découvrir ces secrets et montrer quelles phases de progrès ou de décadence la logique a traversées dans l'Occident depuis Parménide et Zénon jusqu'à Kant et Hegel. Le premier volume que nous avons sous les yeux embrasse toute la philosophie ancienne, et s'arrête au seuil du moyen âge avec Boèce; le second, qui doit paraître bientôt, comprendra la scolastique et la philosophie moderne. C'est à coup sûr un tableau instructif que cette histoire des procédés de l'esprit chez les penseurs de la Grèce et des écoles alexandrines; M. Prantl y a déployé une science incontestable et quelquefois des vues ingénieuses et fécondes. Je ne dirai pas que le livre soit bien fait, qu'il soit composé avec art, que la logique, sujet de ces longues investigations, appa-

(1) *Geschichte der Logik im Abendlande*, von Carl Prantl; premier vol., Leipzig 1856.

(2) *Philosophische Dogmatik oder Philosophie des Christenthums*, von Ch. Weisse; premier vol., Leipzig 1855. Hirzel. Paris, Glaeser, rue Jacob, 9.

raisse suffisamment dans l'emploi et la distribution des matériaux, mais certainement c'est là un manuel qu'on ne pourra se dispenser de consulter chaque fois qu'on s'occupera de l'art de philosopher chez les anciens. M. Prantl s'excuse quelque part d'avoir laissé de côté la logique des écoles orientales, bien que les traditions de l'Asie aient exercé une influence manifeste sur les premiers développemens de la philosophie hellénique; il prévient aussi, en demandant grâce, qu'il n'a parlé qu'accessoirement des logiciens arabes du moyen âge. Qu'il se rassure : ce n'est pas l'insuffisance des documens qu'on pourra lui reprocher. Je regrette pour ma part qu'il ait accumulé tant de choses. On étouffe dans cet arsenal de formules; on voudrait y voir circuler un peu d'air, et l'on est tenté de s'écrier avec Goethe : *mehr Licht!* Après tout, M. Prantl a remué beaucoup de faits, beaucoup d'idées, et cette abondance d'un écrivain qui ne sait se borner, défaut si grave chez nous, sera beaucoup moins remarquée chez nos voisins. On sait de reste que l'Allemagne ne ressemble pas à notre immortel fabuliste, et ce n'est pas elle qui dirait : *Les longs ouvrages me font peur.*

Que de faits aussi, que d'idées et de formules dans l'ouvrage de M. Christian Weisse! Heureusement l'érudition de l'auteur s'applique à un fonds plus riche et plus varié. Il ne s'agit pas de consulter sur un même point l'opinion de toutes les écoles, il s'agit d'établir par la raison et par l'histoire la philosophie du christianisme. La philosophie du christianisme! M. Weisse ne s'inquiète pas de savoir si ces mots sonneront mal aujourd'hui au milieu des passions contraires entretenues par les ennemis de la raison; il est philosophe, il est chrétien, et il poursuit son œuvre. Dès la première page de son livre, il réfute l'intolérance et le fanatisme en rappelant qu'à toutes les époques où le christianisme a vécu d'une vie complète, il a eu sa philosophie. Cette philosophie se révèle déjà, et avec quelle sublimité! chez saint Jean et saint Paul; elle se développe chez les pères, et elle produit sous la plume de saint Augustin des monumens immortels. Que sont les travaux des scolastiques et des mystiques du moyen âge, sinon une série de systèmes philosophiques inspirés par la religion du Christ? Des apôtres à saint Augustin, de saint Augustin à saint Thomas, de saint Thomas à Tauler, à Bossuet, à Leibnitz, à Schleiermacher, si cette tradition s'interrompt quelquefois, elle n'est jamais brisée. M. Weisse a raison de s'appuyer sur ces glorieux témoignages; la meilleure partie de son livre incontestablement, c'est celle qui déroule devant nous ces grands et audacieux efforts de l'intelligence humaine. J'aurais même désiré qu'il fît une part plus large à ce développement historique de la philosophie chrétienne. Quand il nous donne ses propres commentaires des dogmes, il tombe souvent dans le vague; l'histoire le contient et le redresse.

On demandera à quel point de vue s'est placé M. Christian Weisse et de quelle école il relève. M. Weisse est un de ces nobles esprits qu'avaient séduits d'abord la mystique grandeur de l'idéalisme hégélien, et qui bientôt, effrayés des conséquences d'une doctrine qui anéantit la liberté humaine, n'ont conservé de l'inspiration du maître que l'enthousiasme de la science et l'ardent désir de concilier la philosophie et la religion. Les ouvrages de M. Weisse sont nombreux; un des plus remarquables sans contredit est celui

où il revendique contre Hegel le droit de l'individu et l'immortalité de la conscience. M. Weisse reprend donc la philosophie au point où elle semblait parvenue lorsque Hegel apparaissait aux esprits comme le créateur d'un système qui unissait la raison et la foi. Hegel n'a pas réalisé, on le sait trop, les sublimes espérances qu'il avait fait concevoir; M. Weisse est-il mieux inspiré? Il l'est très certainement si l'on considère, non pas l'éclat du génie, mais la justesse des intentions. Aucune trace de panthéisme dans le système qu'il expose, à moins que ce ne soit ce prétendu panthéisme que certains esprits aperçoivent partout, le panthéisme dont saint Paul et saint Jean sont remplis. L'homme est libre dans la doctrine de M. Weisse, et toutefois il dépend d'un pouvoir supérieur vers lequel l'emportent les aspirations de son amour. La religion n'est pas pour lui, comme chez Hegel, la conscience de sa propre divinité; elle naît au contraire du sentiment de sa faiblesse, en même temps qu'elle atteste la dignité de son être. En un mot, nous ne sommes pas des dieux longtemps emprisonnés dans la matière et affranchis enfin après une captivité de six mille ans par l'audacieux philosophe de Berlin; mais si l'esprit humain n'est pas dieu, ne croyez pas cependant qu'il soit privé, comme le veut de nos jours une théologie sceptique, de cette lumière céleste qui éclaire tout homme venant en ce monde; il porte en lui la marque de la main qui l'a formé, et c'est en s'étudiant lui-même qu'il peut s'élever à la connaissance du divin maître et de ses attributs. L'étude de Dieu, l'étude métaphysique du Père, du Fils, du Saint-Esprit, l'étude psychologique, si je puis ainsi parler, de la bonté, de la justice et de la providence infinie, voilà le sujet de M. Christian Weisse dans ce premier volume; le second s'attaquera à des problèmes plus périlleux encore : il essaiera une explication philosophique des dogmes fondamentaux du christianisme, le péché originel et la rédemption. Un livre qui traite de matières si hautes, qui discute les questions les plus ardues de la métaphysique et de la théologie, soulèvera sans doute plus d'une objection sérieuse. Quant à nous, sans entrer dans le fond des choses, nous lui reprocherons bien des défauts de mise en œuvre, bien des obscurités de style et un amas de dissertations abstruses. Il n'en est pas moins vrai que cette lecture élève l'âme et la transporte en des régions idéales dont la philosophie allemande avait perdu la voie. Quel qu'en puisse être le succès, nous félicitons l'auteur de cette audacieuse tentative; il y a là, on ne peut le nier, un symptôme éclatant du retour à ce spiritualisme chrétien qui est en définitive le vrai génie de l'Allemagne.

C'est encore l'éditeur Hirzel qui publie un ouvrage d'un ordre bien différent, mais qui représente aussi avec éclat les plus glorieuses facultés du génie germanique; je parle du *Dictionnaire allemand* de MM. Jacob et Wilhelm Grimm (1). Ce grand ouvrage est le résumé de toutes les recherches qui occupent depuis quarante ans les deux infatigables philologues; leur vie entière est là. On sait avec quelle patience, avec quelle sagacité lumineuse, M. Jacob Grimm et son frère ont scruté les antiquités du droit, de

(1) *Deutsches Wörterbuch*, von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm. Premier vol. et neuf livraisons du deuxième vol; Leipzig, chez Hirzel, 1854-1855.

la mythologie et de la littérature germaniques; en exhumant toutes ces richesses, ils ont eu maintes occasions de noter les transformations de la langue, de marquer le sens primitif d'un mot et de suivre ses destinées dans le cours des âges. Tout cela se retrouve dans le dictionnaire qu'ils publient aujourd'hui, dictionnaire sans précédens, dictionnaire impossible jusque-là, car il ne pouvait naître avant les immenses travaux de la philologie du XIXe siècle, et il exigeait toute une carrière comme celle de Jacob Grimm assisté de son digne frère.

Quelle est l'inspiration de M. Jacob Grimm? Un amour passionné de la langue de son pays. Ce n'est pas le grammairien d'autrefois, défiant, méticuleux, voyant partout des solécismes et châtiant le peuple avec sa férule; ce n'est pas le philosophe scythe émondant à coups de serpette le feuillage trop touffu; il a foi dans l'idiome du peuple, il recueille avec piété les termes, les locutions, les tours de phrase que tout le monde emploie, il interroge les documens primitifs et les livres populaires aussi bien que les œuvres classiques des maîtres, il étend même, autant qu'il le peut, les limites de son domaine; tous les pays où la langue allemande est parlée lui fournissent des indications, et le romancier populaire de la Suisse allemande, Jérémie Gotthelf, est invoqué à côté de Luther et de Goethe.

Ceux qui veulent connaître dans son fond le plus intime le génie des idiomes germaniques ne sauraient choisir un autre guide que celui-là; c'est à la fois, dans le même tableau, l'histoire et la philosophie de la langue. Sous la gravité de la science, on sent à chaque page l'enthousiasme de la poésie. — Voyez cette montagne immense, dit quelque part Henri Heine, c'est l'érudition de Jacob Grimm; voyez au pied de la montagne la source fraîche et limpide qui en sort, c'est l'imagination de Jacob Grimm. — Rien de plus vrai; cette fraîcheur de pensée, cet enthousiasme poétique et national éclatent dans l'abondance et le choix des citations littéraires qui viennent expliquer l'histoire des mots. La préface est un chef-d'œuvre d'exposition : l'éminent philologue, souvent un peu embarrassé de ses richesses, a rarement montré dans ses autres ouvrages la netteté et la précision dont il fait preuve ici. On y trouvera une explication éloquente et candide des principes qui l'ont dirigé, en même temps qu'un résumé rapide et substantiel des travaux analogues accomplis en Allemagne avant la création de la philologie comparée. C'est un immense travail qu'ont entrepris MM. Wilhelm et Jacob Grimm : le premier volume, le seul qui soit achevé, ne termine pas la lettre B; mais nous n'avons pas besoin d'adresser aux auteurs une parole d'encouragement. Leur érudition est riche de trésors amassés, leur juvénile ardeur ne se lasse pas, et on peut affirmer que les deux illustres frères auront bientôt élevé un monument durable à la langue des nations germaniques.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

SVENSK OCH RYSS (1)! (*Suédois et Russes*). — S'il était besoin, outre les nombreux témoignages que nous avons invoqués dans la *Revue*, de démontrer par d'autres preuves encore que les sympathies en faveur de la France sont en Suède aussi nombreuses qu'elles l'ont jamais été, aussi nombreuses

(1) Un volume in-12, Stockholm 1855.

et aussi vives qu'elles l'étaient avant 1812, et qu'après avoir rebroussé à cette époque vers la Russie, sous une pression du moment, l'opinion publique en Suède a repris de notre temps son cours naturel, mille nouveaux indices nous ôteraient toute incertitude. Voici par exemple une publication suédoise, essentiellement populaire, qui se répand à bon marché, dont le titre est une menace, et qui n'est tout entière elle-même qu'un cri de guerre. C'est un petit volume de cent cinquante pages, dont la couverture montre un bouclier, des glaives et un vigoureux Suédois terrassant une poignée de Moscovites, avec cette légende : « Non pas un contre sept, ce serait peu; un contre vingt! » et cette autre, tirée d'une belle poésie de Tegner en l'honneur de Charles XII : « Hors du chemin, Moscovites! *Ur vægen, Moscovist er!* » L'éditeur n'a fait que réunir les témoignages les plus connus de la haine qui a toujours divisé Suédois et Russes, chants nationaux, récits populaires, poésies patriotiques. Rangées selon la suite des temps, ces voix, qui respirent souvent la colère et la vengeance, ne laissent pas de produire une vive impression et donnent bien à ce petit livre le caractère national et populaire qu'il cherchait. Du XIVe siècle à l'an 1855, voilà quelles ont été les antipathies d'une nation tout entière contre la Russie voisine : est-il possible que les vrais intérêts d'un peuple ne soient pas d'accord avec ses sentimens, si longtemps et si uniformément exprimés?

Un des premiers récits contenus dans le volume suédois met en scène le défenseur de Wiborg, le célèbre Knut Posse. En l'an de grâce 1395, Knut Posse (un des grands noms de la noblesse suédoise) passait aux yeux de ses compatriotes, à Stockholm, pour un redoutable sorcier, parce que, pendant un long séjour dans les pays étrangers, et surtout à Paris, il avait appris beaucoup des secrets de la nature. Tout à coup la nouvelle se répand que la province (alors suédoise) de Finlande est envahie par ses farouches voisins les Russes. On ne parle qu'avec horreur des excès commis par ces hordes asiatiques : ils rôtissent leurs prisonniers à petit feu, arrachent le sein des femmes avec des tenailles, et se montrent enfin ce que peuvent être des païens sans foi ni loi. Le jeune Svante Sture Nilsson les a bien poursuivis une fois, mais c'est à peine s'il a pu les atteindre; ils ont disparu devant lui, se sont dispersés dans leurs déserts, puis, revenant en hordes innombrables, ont inondé la Finlande comme des nuées de sauterelles. Sténon Sture, l'administrateur du royaume, se prépare donc à aller les combattre lui-même. Il écrit d'abord à l'archevêque et au chapitre d'Upsal pour obtenir la bannière de saint Éric et la protection divine contre les ennemis de la foi, et puis il s'embarque. Pendant ce temps-là, Knut Posse, qui n'avait pas attendu si tard pour passer en Finlande, combattait les Russes comme on combat les bêtes sauvages, et se faisait si bien redouter par eux, qu'ils fuyaient tous quand ils l'apercevaient de loin. Toutefois son armée s'épuise, et il ne lui arrive de Suède aucun renfort, tandis que les Russes amènent chaque mois des hordes nouvelles. Il ne lui reste bientôt plus de ses braves compagnons d'armes que deux cents hommes, quand l'ennemi en compte des milliers. Il se retire donc dans les murs de Wiborg, non loin de l'emplacement où s'élèvera plus tard Saint-Pétersbourg, et il s'y défend énergiquement, de la Saint-Martin à la Saint-André, en attendant l'arrivée de Sténon Sture et de son armée. Les Russes font bien quelquefois des brèches

à ses murailles, mais il les répare avec une incroyable rapidité... Il finit cependant par voir que sa défense ne pourra pas se prolonger beaucoup, et alors il a recours à un expédient. Au nombre des connaissances secrètes qu'il a acquises pendant ses lointains voyages, il compte celle de la fabrication redoutable d'une poussière noire qui éclate au contact du feu et renverse tout autour d'elle. C'est la poudre à canon, que le génie industrieux de l'Occident vient d'inventer. Il rapporte ce secret et imagine de s'en servir pour la première fois contre les Russes. Aidé fidèlement par un guerrier suédois nommé Winholth, il lui confie la défense des murailles, pendant que lui-même, assis devant sa chaudière bouillonnante ou devant le mortier où il pile et broie tout le jour, il fabrique l'horrible matière, à laquelle il ne faut plus qu'une étincelle pour renverser maisons, tours et murailles. Par son ordre, la chaudière est placée dans un trou pratiqué sous la tour principale, dont les autres fortifications dépendent, et un de ses serviteurs est chargé d'y mettre le feu quand il en donnera le signal. — C'était le matin de la Saint-André, le 30 novembre 1395. Les Russes, avec de grands cris et au son des trompes, se précipitent vers la ville, appliquent leurs échelles contre la grande tour qui donne entrée dans la place, et commencent l'assaut. Alors Knut Posse, sans s'émouvoir, assemble sa petite troupe dans la cour du château; il déploie fièrement la bannière suédoise, qui porte les images de saint Éric et de saint Olaf, et il la fixe devant l'ennemi, qu'il laisse sans se troubler gravir les premiers murs. Cela fait, il donne le signal. La tour s'écroule, et les murs qui l'entouraient écrasent des milliers de Russes. Ce fut ce qu'on appela *l'explosion de Wiborg*. Le rusé vainqueur reçut de ses compatriotes de grands éloges et de riches domaines en Finlande, et les Russes chantèrent pendant bien longtemps dans leurs litanies : « De l'explosion de Wiborg et de Knut Posse préservez-nous, Seigneur! »

Un second récit contient encore un épisode de ces guerres incessantes en Finlande; celui-là date de 1555. La Finlande mettait fréquemment aux prises, il est vrai, Suédois et Russes; mais, toute suédoise par la langue, la civilisation, la religion et le cœur, cette belle et riche province résistait facilement après tout, bien défendue non pas seulement par le courage de ses habitans, mais aussi par la configuration même de son territoire, entrecoupé de lacs et de forêts.

Charles XII ne pouvait manquer d'avoir sa place dans cette galerie toute suédoise. Son imprudence, il est vrai, a éveillé la Russie, jusque-là peu puissante, et ses victoires ont instruit ses ennemis; mais les Suédois ont oublié ses fautes pour ne se rappeler que son héroïque ardeur et son courage. Je me souviens d'avoir entendu l'an dernier, sur la principale scène de Stockholm, un acteur intelligent, prenant le vêtement et la physionomie de Charles XII, ses grosses bottes et sa houppelande de drap bleu, réciter avec talent les beaux vers de M. Ridderstad sur *Charles XII à Frederikshall*, un monologue au bruit du canon. Il fallait entendre les applaudissemens de toute la salle à cette voix du héros dans lequel les Suédois prétendent retrouver leur image. Les rudes apostrophes à la Russie ne manquaient pas dans cette ardente poésie; le parterre les saisissait avec enthousiasme, et les théâtres de la province, répétant les mêmes scènes, offraient les mêmes échos.

Charles XII donc, le héros de la Suède contre la Russie, est représenté dans cette série de souvenirs par les récits d'Holofzin et de Narva, et par quelques poésies détachées. C'est sans doute parce qu'il est su par cœur dans toutes les parties de la Suède que l'éditeur n'a pas inséré le beau morceau de Tegner, belle, simple et vivante poésie :

Kung Carl, den unga hjelte,
Han stod i roek och dam;
. . . . . .

« Le roi Charles, le jeune héros, il est debout au milieu de la fumée et de la poussière. Il tire son épée du fourreau et il s'élance dans la mêlée. — Voyons, s'écrie-il, voyons s'il mord bien, l'acier suédois! Hors d'ici, Moscovites, et courage, mes garçons bleus! — Dans sa colère, un contre dix, il les engage, le glorieux fils des Vasas. Les Russes tombent ou prennent la fuite, et c'est là son coup d'essai. Trois rois ensemble n'ont pas dicté au jeune roi leur volonté. Tranquille il résiste à l'Europe, imberbe dieu de la foudre... »

Ce souvenir du *roi Charles*, présent au cœur de tous les Suédois, et l'un de ceux qui s'élèvent comme d'infranchissables barrières, quelques efforts qu'on ait pu tenter, entre la Russie et la Suède, un poète contemporain vient de l'évoquer récemment avec une certaine énergie en saluant de ses rimes improvisées l'arrivée du général Canrobert : « ... Héros de l'Alma, dit-il, d'un courage et d'une force d'âme antiques, sois le bien-venu! Nous aussi, nous détestons le nom russe. Comme la France, nous trouverons dans notre passé de grandes leçons. Nous avons, nous aussi, notre campagne de Russie à venger. »

Aussi bien que Charles XII, Gustave III, l'ami déclaré de la France, le correspondant spirituel de Marmontel et de Voltaire, de Mme de Staël, de Mme de Boufflers et de Mme d'Egmont, a combattu la Russie. La journée d'Hogland, restée populaire, consacre ce souvenir.

D'ailleurs la mémoire des batailles n'est pas la seule que ce petit livre invoque. Celle des perfidies de la diplomatie ou de la police moscovite y prend aussi sa place. On y trouve par exemple la narration du meurtre de ce malheureux Malcolm Sinclair, qui, chargé par le gouvernement suédois d'aller à Constantinople liquider les dettes laissées par Charles XII et porter au divan des instructions secrètes relatives à la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg, fut assassiné dans un bois près de Naumbourg en Silésie, le 17 juin 1739, par des officiers russes. Il était accompagné d'un marchand français nommé Couturier, à qui les meurtriers, en le rassurant, expliquèrent en mauvais latin le motif de sa mort : *Ne timeas! Peccatum esset contra Spiritum Sanctum male facere viro probo sicut te* (sic). *Iste habuit quod merebat; erat enim inimicus magistri; inimicus magistri est inimicus Dei, et puto nos non peccasse interficiendo eum.* Ce mélange de superstition et de crime, cette insulte manifeste au droit des gens, au respect des nations, firent en Suède une vive impression sur les esprits. Cent preuves confirmèrent les premiers soupçons qui s'étaient élevés contre la Russie, et cet acte de brigandage devint le motif de nombreux chants populaires en Suède, même en Angleterre et en Allemagne, qui ranimèrent les haines nationales contre les Russes.

La conquête de la Finlande en 1809, la perte de Svéaborg, achetée par les roubles russes, et l'espérance enfin d'un meilleur et plus glorieux avenir, voilà quels traits accompagnent les témoignages suédois des derniers temps. Le livre finit par une pièce intitulée *Vaticinium*, la même qui fut prononcée jadis à l'une de ces réunions d'étudians scandinaves ayant pour but de rapprocher ensemble les trois peuples du Nord. Il y avait là des jeunes gens de chacune des universités du Nord. Ceux de la Finlande manquaient seuls depuis quelques années, ou bien, si quelques-uns s'aventuraient en échappant à la police, ils étaient punis au retour. La Finlande néanmoins, la *chère Suomi*, n'était jamais oubliée dans ces assemblées fraternelles, et des espérances hardies, anticipant sur l'avenir, en rêvaient déjà la nouvelle conquête. «Finlande! s'écrie M. Strandberg, tu es toujours notre sœur, et la brise qui nous vient d'Orient nous apporte les vœux de plus d'un ami. C'est de là que chaque matin nous arrivent les rayons du soleil! Bien que nos frères soient courbés sous le joug, le langage les trahit, et, même après une longue séparation, à ce signe vous les reconnaîtrez. — Un soir, j'espère, nous ferons voile vers cette côte; nous irons prendre au lit l'astre du jour. Nos escadrons couvriront le rivage. En avant! Nous aurons bientôt tranché les liens qui retiennent les mains de nos frères! — Avant le coucher du soleil, amis, le Cosaque sera gisant sur la terre. Le nom de ce jour-là sera pour nous un titre d'honneur, et le roi Charles, du haut des cieux, où il tient le solennel chapitre des braves, homme par homme, nous appellera tous, et de chaque étoile que laissera tomber sa main entr'ouverte fera pour chacun de nous une médaille d'honneur! »

A. GEFFROY.

ART, SCENERY AND PHILOSOPHY IN EUROPE (*Art, Sites et Philosophie d'Europe*), etc., par H. B. Wallace, de Philadelphie (1). — Ces fragmens, réunis et publiés après la mort de l'auteur, révèlent un aimable enthousiasme et une chaleur d'admiration pour le beau dans l'art et dans la nature, qui dénotent un esprit sincère et bien intentionné. M. Wallace était un jeune avocat américain qui paraît s'être enflammé à première vue d'un ardent amour pour les chefs-d'œuvre de l'art et tout en même temps du désir d'exposer les lois de la beauté plastique. Son noviciat à peine commencé, il se lance dans des critiques et des théories du genre le plus ardu. Un peu plus d'expérience aurait sans doute modéré cet excès d'audace, car M. Wallace semble avoir possédé un certain sentiment de l'art aussi bien que de remarquables capacités intellectuelles, et on peut croire que cette assurance exagérée provenait plus encore d'une éducation première défectueuse que d'une disposition présomptueuse. Pour les natures bien douées, le temps et les voyages corrigent souvent ce qu'il y a d'erroné dans les enseignemens nationaux, qui, à tout le moins, tendent à circonscrire l'esprit plutôt qu'à l'élargir. Il n'est pas moins assez difficile de s'expliquer la publication d'une œuvre aussi incomplète. Nous ne prétendons pas deviner jusqu'à quel point elle peut être suffisante pour répondre aux goûts des compatriotes de l'écrivain et pour satisfaire aux exigences de leurs lumières actuelles en matière de beaux-arts; mais en regard des vues et des idées esthé-

(1) 1 vol. in-8°, Philadelphie, Herman Horace Binney Hooker, 1855.

tiques qui circulent de ce côté de l'Atlantique, on ne voit plus guère ce qui a pu mériter la publicité à des fragmens aussi crus et à un langage aussi imparfait et aussi peu soigneux. Peut-être la précipitation, qui semble être l'état normal de la vie américaine, a-t-elle poussé les éditeurs à se hâter d'imprimer ce que l'auteur lui-même, s'il eût vécu, eût gardé en portefeuille pour le revoir et le méditer. Tel qu'on nous l'a donné, le volume, quoiqu'il ne soit pas absolument sans renfermer quelques justes aperçus, ne saurait rendre qu'un faible témoignage aux talens et aux connaissances de M. Wallace, et il confirme mal ce que des plumes amies racontent de ses études et de ses capacités dans les notices louangeuses qui remplissent les trente premières pages.

Le volume s'ouvre par quatre morceaux de peu d'étendue, où sont traités les plus mystérieux problèmes de l'esthétique. Le premier développe l'idée que *l'art est une émanation du sentiment religieux;* le second est consacré à démontrer que *l'art est symbolique et non imitatif;* le troisième nous donne la *loi du développement de l'architecture gothique;* dans le quatrième, l'auteur recherche *les principes du beau dans les œuvres d'art*. Si les conclusions de ces essais étaient vraiment satisfaisantes, et si M. Wallace avait été aussi profond et aussi judicieux qu'il a été concis et rapide dans ses jugemens, nous aurions ainsi, dans quatre fois vingt pages de lecture facile, la solution de ces questions intéressantes et ardues. Malheureusement les difficultés du sujet ne paraissent pas avoir épouvanté l'auteur, probablement parce qu'il ne les apercevait pas; au lieu de l'arrêter dans ses raisonnemens, elles l'entraînent seulement à se contredire lui-même. Ainsi, au commencement de son premier essai, il écrit ces mots : « La faculté créatrice qui fait l'artiste est une faculté distincte et indépendante, originale et naturelle, un don accordé à quelques-uns et refusé aux autres, qui implique sans doute une organisation cérébrale ou au moins un développement d'espèce particulière. » Et deux pages plus loin, dans le même essai, il attribue au même instinct une tout autre origine. Nous lisons que « la faculté artistique n'est pas autre chose qu'un intense sentiment religieux qui opère imaginativement, ou une vive imagination agissant sous l'influence d'un sentiment religieux qui l'échauffe et l'élève. » Un déploiement aussi formidable d'inconséquence au début du premier et du principal morceau donne une mauvaise idée des pages qui restent à lire, et de fait elles sont remplies d'idées mal digérées et d'assertions précipitées. On y trouve pourtant, comme nous l'avons dit, des passages disséminés qui indiquent confusément quelques vagues perceptions dans le sens de l'art, et probablement une certaine fibre pour le sentir; mais, quoique cette aptitude naturelle et toute spéciale à recevoir des impressions plastiques soit aussi indispensable à celui qui juge qu'à celui qui pratique, elle a besoin chez l'un et chez l'autre d'être complétée par une forte dose d'instruction technique. Et, à vrai dire, pour pouvoir réellement apprécier une œuvre, il faut à peu de chose près la même éducation que pour pouvoir la produire. Sans cette préparation, on peut, quand on est docte en d'autres matières, écrire des choses très sagaces au sujet d'une peinture; néanmoins, si l'on ne donne pas dans le faux, on n'entre qu'à peine dans le vrai, ou l'on reste tout à fait à côté. M. Wallace ne diffère pas de la grande majorité des lettrés qui ont prononcé sur l'art

sans en avoir fait une étude pratique. Ses remarques et ses jugemens nous semblent superficiels et nullement concluans.

A la suite de ces quatre essais viennent des observations *sur les cathédrales du continent*, des *souvenirs d'un voyage en Suisse et en Italie*, des notes sur *les peintres italiens*, et enfin une lettre inachevée sur la philosophie de M. Auguste Comte. Il est clair que l'esprit de M. Wallace n'avait rien d'exclusif, et nous pouvons concevoir une intelligence largement douée qui toucherait avec puissance, quoique en passant, à tous ces divers sujets, pour faire jaillir de chacun d'eux une succession d'étincelles électriques, ou pour les enchaîner tous dans une même harmonie. Il faut toutefois dans ces pages nous contenter de la bonne volonté et de la jouissance évidente avec laquelle l'auteur épanche ses sensations. Çà et là, comme l'ardeur de son enthousiasme eût pu le faire présumer, il s'est abandonné à des élans de description poétique; mais ce sont là les parties les moins attrayantes de son livre, et l'enflure de ces passages pourrait même donner des doutes sur la vérité de son sentiment général pour l'art. En tout cas, il est loin d'être un maître dans son propre art d'écrivain, et quand il quitte le beau style pour un ton plus simple, sa prose est gauche et mal construite, malgré l'abondance aventureuse avec laquelle elle s'épanche. Néanmoins la jeunesse est si visible dans ces défauts, qu'ils appellent l'indulgence, et ce n'est que justice peut-être de supposer que la maturité, en arrivant à l'auteur, lui aurait fait produire de bien meilleurs fruits.

Les pages sur la philosophie de M. Comte ne sont que la première ébauche d'une lettre qui, à la mort de M. Wallace, a été trouvée dans ses papiers. Nous les mentionnons seulement pour en extraire un ou deux passages qui sont remarquables comme venant d'un citoyen des États-Unis. Après avoir énergiquement soutenu que la philosophie positive était applicable et devait être appliquée à l'ordre des phénomènes moraux, il s'attaque virilement aux théories sociales du jour, et donne un franc démenti aux axiomes des démocrates républicains ou socialistes et autres docteurs du corps politique. Ainsi les dogmes populaires, que « tous les hommes ont des droits égaux, » et que tout pouvoir politique ne « peut procéder légitimement que du consentement des gouvernés, » sont traités par lui de sophismes métaphysiques. Plus loin il ajoute : « Quant à ces maximes démocratiques sur les droits de l'homme, elles sont clairement fausses et pernicieuses, parce qu'elles sont de la pure métaphysique, et parce qu'elles ne s'accordent pas avec les phénomènes des sociétés tels qu'ils sont consignés dans l'histoire. Que ces notions ne représentent aucunement les lois implantées dans la nature de l'homme en tant qu'être social, cela résulte clairement du fait que jamais la société n'a obéi à de telles règles, et qu'elle n'a jamais été compatible avec elles. »

Des principes de ce genre sont faits pour frapper chez un citoyen de la république modèle. On se fût à peine attendu à les entendre sortir d'une telle bouche; mais nous ne serons peut-être pas dans l'erreur en supposant que M. Wallace avait appris à douter des vérités républicaines en contemplant de près leurs conséquences pratiques. W. H. DARLEY.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

PREMIER VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIe ANNÉE.

JANVIER. — FÉVRIER 1856.

Livraison du 1er Janvier.

ÉTUDES DE LA VIE MONDAINE. — LA PETITE COMTESSE, par M. OCTAVE FEUILLET. 5

LE CANAL DE SUEZ ET LA QUESTION DU TRACÉ, LES DIVERS PROJETS EN PRÉSENCE, AVEC UNE CARTE, par MM. ALEXIS et ÉMILE BARRAULT..... 70

CHARLES FOX D'APRÈS SES MÉMOIRES, publication de lord John Russell, dernière partie, par M. CHARLES DE RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 103

L'ART ET L'INDUSTRIE DES BRONZES DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS L'EUROPE MODERNE, par M. A. GRUYER..... 153

UN ROI D'ORIENT. — NUSSIR-U-DIN, LE DERNIER ROI D'AOUDE, par M. ÉMILE MONTÉGUT..... 178

REVUE MUSICALE. — LES THÉATRES ET LES OPÉRAS NOUVEAUX. — *Les Saisons*, de M. Massé, etc., par M. P. SCUDO..... 198

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE..... 208

Livraison du 15 Janvier.

MADAME DE HAUTEFORT, par M. VICTOR COUSIN, de l'Académie Française..... 225

LEOPOLD KOMPERT. — LE ROMANCIER DU GHETTO ET L'ÉMANCIPATION DES JUIFS DE BOHÊME, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER..... 277

JEANNE D'ARC ET SA MISSION D'APRÈS LES PIÈCES NOUVELLES DE SON PROCÈS, par M. LOUIS DE CARNÉ..... 310

THÉRÈSE, SOUVENIR D'ALLEMAGNE, par M. AMÉDÉE ACHARD..... 349

LES ROUMAINS. — I. — LES TITRES DE NATIONALITÉ ET LA RENAISSANCE LITTÉRAIRE DE LA ROUMANIE, par M. EDGAR QUINET..... 375

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA FRANCE. — LVIII. — M. V. DE LAPRADE, par M. GUSTAVE PLANCHE..... 409

Sciences. — Les Saisons sur la Terre et dans les autres Planètes, par M. BABINET, de l'Institut 436
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 451

Livraison du 1er Février.

Emina, Récits turco-asiatiques, première partie, par Mme la Princesse Christine Trivulce de BELGIOJOSO 465
Les Jésuites en Chine autrefois et aujourd'hui, par M. Charles LAVOLLÉE. 505
Économie rurale. — Les Ouvriers européens, de M. Le Play, par M. L. de LAVERGNE, de l'Institut 537
La Statuaire d'Or et d'Ivoire. — La Minerve de M. Simart, par M. BEULÉ. 564
Du Romanesque dans l'esprit littéraire. — *Poésies et Nouvelles* de Mme d'Arbouville, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française 587
De l'Alimentation publique. — La Viande de boucherie, Réformes a introduire dans la Taxe et dans la Production, par M. PAYEN, de l'Académie des Sciences 596
Charles Dickens, son Talent et ses Œuvres, par M. H. TAINE 618
Les Chretiens d'Orient, par M. VILLEMAIN, de l'Académie Française 648
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 658
Le Cabinet anglais a l'ouverture du Parlement, par M. J. PERODEAUD 674
Revue Littéraire. — Publications allemandes sur Lessing, par M. Saint-René TAILLANDIER 686

Livraison du 15 Février.

Le Mormonisme et sa valeur morale. — La Société et la Vie des Mormons, par M. Émile MONTÉGUT 689
Emina, Récits turco-asiatiques, dernière partie, par Mme la Princesse Christine Trivulce de BELGIOJOSO 726
Charlemagne et les Huns. — Destruction du second Empire hunnique, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut 768
Le Pôle austral et les Expéditions antarctiques, par M. Auguste LAUGEL. 802
La Poésie anglaise depuis Shelley. — Alfred Tennyson, Owen Meredith, par M. Arthur DUDLEY 821
Sciences. — Des Tables parlantes, des Esprits frappeurs et autres Manifestations de ce temps-ci, par M. É. LITTRÉ, de l'Institut 847
Beaux-Arts. — La Statue équestre de François Ier, de M. Clésinger, par M. Gustave PLANCHE 873
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 888
Essais et Notices. — Revue étrangère 901

FIN DE LA TABLE.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 515 592